REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

NEUVIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE.

PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK

F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE

RUE RICHELIEU, 67

1875

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

NEUVIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE.

249463
9.17.30

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
RUE RICHELIEU, 67
1875

Z
1007
R45
t. 18

Art. Pages

Académie des inscriptions et belles-lettres. Voy. Sociétés savantes.
Agenais. Voy. Tamizey de Larroque.
Albions. Voy. Boos.
Allemand (Vieux haut-). Voy. Hahn.
Allemandes (Guide dans les Archives). Voy. Burkhardt.
Allemands (Revue des dialectes). Voy. Particles.
Amérique (Découverte de l') par les Bouddhistes. Voy. Leland.
Anabase. Voy. Xénophon.
Analecta Terentiana. Voy. Umpfenbach.
Ancien Testament. Voy. Kuenen.
Ancona (D'). Voy. Chants.
Andree, Géographie du commerce universel (H. Gaidoz). 137 12
Anglaises (Légendes) du moyen-âge. Voy. Horstmann.
Annales Bertinianes. Voy. Giesebrecht.
Anthologie d'Horace. Voy. Loiseleur.
Arbres (Culte des) chez les Germains. Voy. Mannhardt.
Archives allemandes (Guide dans les). Voy. Burkhardt.
Assézat. Voy. Œuvres complètes de Diderot.
Athènes (L'ancienne). Voy. Wachsmuth.
Attiques (Inscriptions) du Musée Britannique. Voy. Inscriptions.
Autrichienne (Politique) pendant la Révolution française. Voy. Documents.
Avolio. Voy. Chants.
Ayer, Phonologie de la langue française; Schaler, Exposé des lois qui régissent la transformation française des mots latins (A. Darmesteter). 205 262

ANNÉE 1875

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

	Art.	Pages
Académie des inscriptions et belles-lettres. Voy. *Sociétés savantes*.		
Agenais. Voy. TAMIZEY DE LARROQUE.		
Aldions. Voy. BOOS.		
Allemand (Vieux haut-). Voy. HAHN.		
Allemandes (Guide dans les Archives). Voy. BURKHARDT.		
Allemands (Revue des dialectes). Voy. *Variétés*.		
Amérique (Découverte de l') par les Buddhistes. Voy. LELAND.		
Anabase. Voy. XÉNOPHON.		
Analecta Terentiana. Voy. UMPFENBACH.		
Ancien Testament. Voy. KUENEN.		
ANCONA (D'). Voy. *Chants*.		
ANDREE, Géographie du commerce universel (H. Gaidoz)	137	12
Anglaises (Légendes) du moyen-âge. Voy. HORSTMANN.		
Annales Bertiniennes. Voy. GIRGENSOHN.		
Anthologie d'Horace. Voy. LOISELEUR.		
Arbres (Culte des) chez les Germains. Voy. MANNHARDT.		
Archives allemandes (Guide dans les). Voy. BURKHARDT.		
ASSÉZAT. Voy. *Œuvres complètes de Diderot*.		
Athènes (L'ancienne). Voy. WACHSMUTH.		
Attiques (Inscriptions) du Musée Britannique. Voy. *Inscriptions*.		
Autrichienne (Politique) pendant la Révolution française. Voy. *Documents*.		
AVOLIO. Voy. *Chants*.		
AYER, Phonologie de la langue française; SCHELER, Exposé des lois qui régissent la transformation française des mots latins (A. Darmesteter).	205	262

Art. Pages

BATAILLARD (P.). Voy. *Correspondance*.
BAUMGARTEN. Voy. SCHMIDT (J.).
BEAL, La Légende de Sâkya Buddha. 179 149
BECQ DE FOUQUIÈRES, Documents nouveaux sur André Chénier . . 175 127
BEGEMANN, Le Prétérit faible des langues germaniques (C. J.) . . 134 9
BENECKE, Dictionnaire de l'*Iwein* de Hartmann, p. p. WILKEN (***). 157 81
BERSOT. Voy. SAINT MARC GIRARDIN.
Bertiniennes (Annales). Voy. GIRGENSOHN.
Bibliographie géographique de la Palestine. Voy. TOBLER.
— des historiens et érudits de la Suisse. Voy. MÜLINEN.
BIRCH, L'Égypte depuis les temps les plus reculés jusqu'en 300 av. J.-C. (G. Maspero). . . . . 197—241
BLUHME, La langue des Lombards (C. J.) 146 49
Erratum 80
BOCKEMÜLLER. Voy. LUCRÈCE.
Bohémiens. Voy. *Correspondance*.
BOOS, Les Lites et les Aldions (Julien Havet). 139 20
Bordelais (l'Administration anglaise et le mouvement communal dans le). Voy. BRISSAUD.
BOSWORTH SMITH, Mahomet et le Mahométisme (Cl. Huart). . . . 143 38
BOUCHÉ-LECLERCQ, Giacomo Leopardi (G. P.) 150 59
BOUCHER, William Cowper (***). 156 77
BRAUNE. Voy. HAHN.
BRISSAUD, l'Administration anglaise et le mouvement communal dans le Bordelais (T. de L.) 237 377
BRUNET. Voy. *Mémoires-journaux*.
BUDDHA. Voy. BEAL.
Buddhistes (Découverte de l'Amérique par les). Voy. LELAND.
BURKHARDT, Guide dans les Archives allemandes 209 277
BURNELL, Éléments de Paléographie indienne (A. Barth) . . . 169 113
— Suite et fin 175 129

CAIX DE SAINT-AYMOUR (DE), Études sur quelques monuments mégalithiques de la vallée de l'Oise (Y.) 135 10
CALDERON, *El Mágico prodigioso*, p. p. MAGNABAL (Alfred Morel-Fatio). 193 193
— Voy. *Correspondance*.
Canonique (Littérature). Voy. SCHULTE.
CARRIÈRE. Voy. KUENEN.
CASAUBON (Isaac). Voy. PATTISON.
CASSEL, Les combats contre des lions 162 97
Catalogue des Mss. de la bibliothèque de Tours. Voy. DORANGE.
CHABOUILLET, Notice sur une médaille inédite de Ronsard par Jacques Primavera (C. de la Berge). 149 57

Art. Pages
CHAIGNET, La philosophie de la science du langage (A. Darmesteter). 240 401
CHAMPOLLION. Voy. *Mémoires-journaux.*
Chants populaires Noticiens, p. p. AVOLIO (Th. de Puymaigre) . . 161 93
— et contes populaires italiens, p. p. COMPARETTI et D'ANCONA (Th. de Puymaigre) 195 210
CHÉNIER (André). Voy. BECQ DE FOUQUIÈRES.
CHEVALIER, Choix de Documents historiques inédits sur le Dauphiné. 201 252
Choix de discours de Lysias, p. p. FROHBERGER (Charles Graux) . . 190 180
Chrestomathie du vieux haut-allemand. Voy. BRAUNE.
Chrétiennes (Mosaïques) de Rome. Voy. ROSSI. —
Chronique de *Flersheim*, p. p. WALZ (R.) 223 326
— du *Livre Blanc.* Voy. VAUCHER.
CLAUDIEN, L'*Enlèvement de Proserpine*, p. p. JEEP (Max Bonnet). . 133 5
CLERMONT-GANNEAU. Voy. *Variétés.*
COBET, Variantes, 2e éd. (Charles Thurot) 153 70
— Voy. XÉNOPHON.
Combats contre des lions. Voy. CASSEL.
Commerce universel (Géographie du). Voy. ANDREE.
COMPARETTI. Voy. *Chants.*
Comtes et Vicomtes de Limoges. Voy. LASTEYRIE.
Constantinopolitana (Historia). Voy. GUNTHER.
Contes de Perrault, p. p. Lefèvre (G. P.) 234 363
— populaires italiens. Voy. *Chants.*
Correspondance : Lettre de M. T. de L. 46
— Sur les Origines des Bohémiens ou Tsiganes, avec l'explication du nom Tsigane (Paul Bataillard). 198
— Suite. 213
— Suite et fin. 228
— Lettre de M. Magnabal 378
Cours historique de langue française. Voy. MARTY-LAVEAUX.
Courtozé (Prieuré de) et ses peintures murales. Voy. ROCHAMBEAU.
COWPER (William). Voy. BOUCHER.
COX, Histoire de la Grèce (G. Perrot) 163 98
Creusé (Histoire de la Révolution dans la). Voy. DUVAL.
Critiques. Voy. MAIORESCU.
— (Remarques). Voy. DOBREE.
Culte des Arbres chez les Germains. Voy. MANNHARDT.
CURTIUS. Voy. *Études de grammaire grecque et latine.*

DALL'ONGARO. Voy. GUBERNATIS.
Dauphiné (Documents inédits sur le). Voy. CHEVALIER.
Découverte de l'Amérique par les Buddhistes. Voy. LELAND.
DESPOIS, Poésies françaises, latines et grecques, p. p. DEZEIMERIS (G. P.) 173 125

Art. Pages

DEZEIMERIS. Voy. DESPOIS.
Dialectes allemands (Revue des). Voy. *Variétés*.
— grecs. Voy. DUFOUR.
Dictionnaire biographique et bibliographique des historiens et érudits de la Suisse. Voy. MÜLINEN.
— de *l'Iwein* de Hartmann. Voy. BENECKE.
DIDEROT. Voy. *Œuvres complètes*.
Diplomatique (Histoire) de la guerre franco-allemande. Voy. SOREL.
DOBREE, *Remarques critiques*, p. p. WAGNER (Charles Thurot) . . . 220 321
— Voy. *Variétés*.
Documents pour l'histoire du droit germanique. Voy. *Monuments*.
— pour servir à l'histoire de la politique autrichienne pendant la Révolution française, p. p. DE VIVENOT; DE VIVENOT, *Genèse* du second partage de la Pologne (Albert Sorel) 141 24
— sur Jules-César Scaliger et sa famille, p. p. MAGEN (C. Defrémery) 196 225
Errata 256
DŒBNER, Histoire des négociations de 1325 entre Louis IV de Bavière et Frédéric le Beau d'Autriche (R.). 228 346
DORANGE, Catalogue des Mss. de la bibliothèque de Tours (P. M.). 224 327
DOWDEN, Shakspere (Paul Stapfer) 182 152
DRÆGER, Syntaxe historique de la langue latine, t. I, 2e partie (Charles Thurot) 191 185
Drame musical. Voy. SCHURÉ.
Droit germanique. Voy. *Monuments*.
DUFOUR, Les Dialectes grecs (Charles Graux) 180 148
DUVAL, Introduction à l'histoire de la Révolution dans la Creuse (H. Lot). 229 347
Égypte (Histoire d'). Voy. BIRCH.
EHLERS, Des énigmes des Grecs 192 193
ENGEL. Voy. *Pièces allemandes*.
Enigmes des Grecs. Voy. EHLERS.
Enlèvement de Proserpine. Voy. CLAUDIEN.
Épître aux Romains. Voy. SAINT PAUL.
Esthétique. Voy. SCHMIDT (J.).
Études de grammaire grecque et latine, p. p. CURTIUS, t. VI, cah. 1 (Charles Thurot) 230 353
EWALD, Grammaire hébraïque, 4e éd. (Philippe Berger) 176 134
Erratum 240

FERET, Henri IV et l'Église catholique (T. de L.). 232 360
FISCHER (H.), Les travaux sur les *Nibelungen* depuis Lachmann . . . 165 103

Art. Pages

FISCHER (L.-A.), Térence imitateur des premiers comiques latins (T.) 208 276
Flersheim (Chronique de). Voy. WALZ.
Fragments en vieil allemand du traité d'Isidore de Séville *De fide catholica contra Judæos*, p. p. WEINHOLD (C. J.). . . . 154 74
— et textes en ancien latin. Voy. WORDSWORTH.
Française (Cours historique de langue). Voy. MARTY-LAVEAUX.
— (Phonologie de la langue). Voy. AYER.
Françaises (Poésies) de Despois. Voy. DESPOIS.
FRANK. Voy. *Marguerite*.
FRÉDÉRIC (le Beau). Ses négociations avec Louis IV de Bavière. Voy. DŒBNER.
Frison (Lexique). Voy. HALBERTSMA.
FROMMANN. Voy. *Variétés*.

GALIEN, Opuscule sur les médecins, p. p. MUELLER, 2e éd. (Charles Thurot) 216 305
GANTRELLE, Nouvelle grammaire de la langue latine, 10e éd. (Ch. Thurot) 239 394
GELDNER. Voy. *Hymnes*.
GENGLER. Voy. *Monuments*.
GENTILI, Sur la fabrication des tapisseries (Eug. Müntz) 215 298
Géographie du commerce universel. Voy. ANDREE.
Géographique (Bibliographie) de la Palestine. Voy. TOBLER.
Germains (Cultes des Arbres chez les). Voy. MANNHARDT.
— (Monuments juridiques). Voy. GENGLER.
Germania. Voy. WIMPHELING.
— *nova*. Voy. MURNER.
Germanique (Droit). Voy. *Monuments*.
Germaniques (Le prétérit faible dans les langues). Voy. BEGEMANN.
GIRGENSOHN, Prudence et les Annales Bertiniennes 187 166
GODEFROY-MÉNILGLAIZE (DE), Les savants Godefroy (Léonce Couture). 206 269
GOEJE (DE), L'ancien lit de l'Oxus. 181 149
GŒTHE. Voy. SCHMIDT.
Grammaire de la langue latine. Voy. GANTRELLE.
— du vieux haut-allemand. Voy. HAHN.
— grecque et latine. Voy. *Études*.
— hébraïque. Voy. EWALD.
— mexicaine. Voy. OLMOS.
— pâlie. Voy. MINAYEF.
Grèce (Histoire de la). Voy. COX.
Grecque (Ancienne musique). Voy. RUELLE.
— (Grammaire). Voy. *Études*.

Art. Pages
— (Philosophie). Voy. WALTER. . . . . —
Grecques (Poésies) de Despois. Voy. DESPOIS.
Grecs (Dialectes). Voy. DUFOUR.
— (Énigmes des). Voy. EHLERS.
GUBERNATIS (DE), Dall' Ongaro 235 365
Guerre de Cent ans (Histoire du Sentiment national en France pendant la). Voy. GUIBAL.
— *franco-allemande*. Voy. SOREL.
GUIBAL, Histoire du Sentiment national en France pendant la guerre de Cent ans (Siméon Luce) 148 53
GUNTHER, *Historia Constantinopolitana*, p. p. le comte RIANT (G. P.). 159 85
GUYARD. Voy. MINAYEF.

HAHN, Grammaire du vieux haut-allemand, p. p. JEITTELES, 4e éd.; BRAUNE, Chrestomathie de vieux haut-allemand (C. J.). . . 222 325
HALBERTSMA, Lexique Frison 166 103
HALPHEN. Voy. *Mémoires-journaux*.
HANOTEAU et LETOURNEUX, La Kabylie et les coutumes kabyles (G. Maspero). 189 178
HARTMANN. Voy. BENECKE.
Hébraïque (Grammaire). Voy. EWALD.
Henri IV et l'Église catholique. Voy. FERET.
HÉRODOTE (Vie d'Homère attribuée à). Voy. SCHMIDT (J.).
HICKS. Voy. *Inscriptions*.
Hiéroglyphique (Vocabulaire). Voy. PIERRET.
Hindous (Sagesse des). Voy. MONIER WILLIAMS.
Histoire. Voy. CHEVALIER, LASTEYRIE.
— d'Égypte. Voy. BIRCH.
— de l'Agenais. Voy. TAMIZEY DE LARROQUE.
— de la Grèce. Voy. COX.
— de la littérature canonique. Voy. SCHULTE.
— de la Révolution dans la Creuse. Voy. DUVAL.
— des négociations de 1325 entre Louis IV de Bavière et Frédéric le Beau d'Autriche. Voy. DŒBNER. —
— du droit germanique Voy. *Monuments*. — —
— du Sentiment national en France pendant la guerre de Cent ans. Voy. GUIBAL.
— Constantinopolitaine. Voy. GUNTHER.
— diplomatique de la guerre franco-allemande. Voy. SOREL.
HOMÈRE (Vie d'). Voy. SCHMIDT.
HORACE. Voy. LOISELEUR.
HORSTMANN, Légendes anglaises du moyen-âge. 172 125
Hymnes du Rigveda, tr. p. GELDNER et KAEGI, avec additions de ROTH (Abel Bergaigne). 236 369

Art. Pages
— Suite et fin. 238 385

Indienne (Paléographie). Voy. BURNELL.
Inscriptions attiques du Musée Britannique, p. p. HICKS (G. PERROT). 158 81
ISIDORE (de Séville). Voy. *Fragments*.
Iwein. Voy. BENECKE.

JEEP. Voy. CLAUDIEN.
Juridiques (Monuments) germains. Voy. *Monuments*.
JUVÉNAL. Voy. KIÆR.

Kabylie. Voy. HANOTEAU.
KAEGI. Voy. *Hymnes*.
KIÆR, La Langue de Juvénal (Charles Thurot) 204 258
KŒNIG, Étude sur l'authenticité des poésies de Clotilde de Surville (G. P.) 215 313
KUENEN, Les origines du texte masoréthique de l'Ancien Testament, tr. p. CARRIÈRE (J. D.) 131 1
KUHN. Voy. MINAYEF.

LACHMANN. Voy. FISCHER (H.).
LACROIX. Voy. *Mémoires-journaux*.
Langage (Philosophie de la science du). Voy. CHAIGNET.
LASTEYRIE (R. DE), Étude sur les comtes et vicomtes de Limoges (A. Molinier) 200 250
Latin (Fragments et textes en ancien). Voy. WORDSWORTH.
Latine (Grammaire). Voy. *Études*, GANTRELLE.
— (Syntaxe historique de la langue). Voy. DRÆGER.
Latines (Poésies) de Despois. Voy. DESPOIS.
Latins (Lois qui régissent la transformation française des mots). Voy. SCHELER.
LAUN. Voy. *Œuvres de Molière*.
LECOY DE LA MARCHE, Le roi René. I (G. Fagniez) . . . 210 277
— — II (A. Giry) 214 289
— — Suite et fin. 217 306
LEFÉBURE, Le Mythe Osirien, 1re p. (G. Maspero) 194 209
LEFÈVRE. Voy. *Contes*.
Légende de Sâkya Buddha. Voy. BEAL.
Légendes anglaises du moyen-âge. Voy. HORSTMANN.
LEIBNITZ. Voy. SCHMIDT (J.).
LELAND, Découverte de l'Amérique par les Buddhistes 151 65
LEOPARDI. Voy. BOUCHÉ-LECLERQ.
LETOURNEUX. Voy. HANOTEAU.
Lexique Frison. Voy. HALBERTSMA.

Art. Pages

Limoges (Comtes et Vicomtes de). Voy. LASTEYRIE.
Lions (Les Combats contre des). Voy. CASSEL.
Lites. Voy. BOOS.
Livre Blanc. Voy. VAUCHER.
LŒRSCH. Voy. *Monuments*.
LOISELEUR, Anthologie d'Horace (T. de L.) 171 124
Lombards (Langue des). Voy. BLÜHME.
LOUIS IV (de Bavière). Ses négociations avec Frédéric le Beau. Voy. DŒBNER.
LUCRÈCE, *De la Nature des choses*, p. p. BOCKEMÜLLER (Max Bonnet). 221 322
LYSIAS. Voy. FROHBERGER.

MADVIG, Opuscules philologiques (Charles Thurot) 198 241
MAGEN. Voy. *Documents sur Jules-César Scaliger*.
Mágico Prodigioso. Voy. CALDERON.
MAGNABAL. Voy. CALDERON.
Mahomet et le Mahométisme. Voy. BOSWORTH SMITH.
MAIORESCU, *Critiques* 145 45
MANNHARDT, Le Culte des Arbres chez les Germains 231 357
Manuscrits de la Bibliothèque de Tours. Voy. DORANGE.
Marguerites de la Marguerite des Princesses, p. p. FRANK (T. de L.). 212 284
MARTY-LAVEAUX, Cours historique de langue française (A. Darmesteter) 199 245
Médaille inédite de Ronsard. Voy. CHABOUILLET.
Médecins (Opuscule sur les). Voy. GALIEN.
Mémoires-journaux de PIERRE DE L'ESTOILE, p. p. BRUNET, CHAMPOLLION, HALPHEN, LACROIX, READ, TAMIZEY DE LARROQUE et TRICOTEL, t. I 168 111
MERZDORF, Voy. STADE.
MÉSA (Stèle de). Voy. *Variétés*.
Mexicaine (Grammaire). Voy. OLMOS.
MINAYEF, Grammaire Pâlie, tr. p. GUYARD; KUHN, Contributions à la grammaire Pâlie (E. Senart) 142 33
MOLIÈRE. Voy. *Œuvres*.
MONIER WILLIAMS, La Sagesse des Hindous (A. Barth). 226 337
Monuments juridiques germains p. p. GENGLER; Documents pour l'histoire du droit germanique, p. p. LŒRSCH, SCHRŒDER et REIFFERSCHEID (Marcel Thévenin) 147 50
— mégalithiques de la vallée de l'Oise. Voy. CAIX DE SAINT-AYMOUR.
Mosaïques chrétiennes de Rome. Voy. ROSSI.
MUELLER (I.). Voy. GALIEN.
MUIR, Choix de sentences religieuses et morales, traduites du sanskrit (A. Barth) 207 273

Art. Pages

MÜLINEN (DE), Spécimen d'un dictionnaire biographique et bibliographique des historiens et érudits de la Suisse (G. M.). 192 190
MURNER. Voy. WIMPHELING.
Musée Britannique. Voy. *Inscriptions*.
Musical (Le Drame). Voy. SCHURÉ.
Musique (Ancienne) grecque. Voy. RUELLE.
Mythe Osirien. Voy. LEFÉBURE.

Nibelungen. Voy. FISCHER.
Noticiens (Chants populaires). Voy. *Chants*.

Œuvres de Molière, p. p. LAUN (H. Schuchardt) 178 139
— complètes de Diderot, p. p. ASSÉZAT 174 126
Oise (Monuments mégalithiques de la vallée de l'). Voy. CAIX DE SAINT-AYMOUR.
OLMOS (DE), Grammaire de la langue mexicaine, p. p. SIMÉON (G. Maspero). 188 177
Osirien (Le Mythe). Voy. LEFÉBURE.
Oxus (L'ancien lit de l'). Voy. GOEJE.

Paléographie indienne. Voy. BURNELL.
Palestine. Voy. TOBLER.
Pâlie (Grammaire). Voy. MINAYEF.
Pamphile. Voy. *Variétés*.
PATTISON, Isaac Casaubon (Charles Thurot) 160 88
Peintures murales du prieuré de Courtozé. Voy. ROCHAMBEAU.
PERRAULT. Voy. *Contes*.
Philosophie de la science du langage. Voy. CHAIGNET.
— grecque. Voy. WALTER.
Phonologie de la langue française. Voy. AYER.
Pièces allemandes à marionnettes, p. p. ENGEL (***) 202 253
PIERRE DE L'ESTOILE. Voy. *Mémoires-journaux*.
PIERRET, Vocabulaire hiéroglyphique, fasc. I (G. Maspero) 203 257
Poésies françaises, latines et grecques. Voy. DESPOIS.
Politique autrichienne pendant la Révolution française. Voy. *Documents*.
Pologne (Genèse du second partage de la). Voy. *Documents*.
Prétérit faible des langues germaniques. Voy. BEGEMANN.
Prieuré de Courtozé et ses peintures murales. Voy. ROCHAMBEAU.
PRIMAVERA (Jacques). Voy. CHABOUILLET.
Proserpine. Voy. CLAUDIEN.
PRUDENCE. Voy. GIRGENSOHN.

Raison pratique (Doctrine de la) dans la philosophie grecque. Voy. WALTER.

Art. Pages

READ. Voy. *Mémoires-journaux.*
REIFFERSCHEID. Voy. *Monuments.*
RENÉ (Le roi). Voy. LECOY DE LA MARCHE.
Révolution (Histoire de la) dans la Creuse. Voy. DUVAL.
— française (Politique autrichienne pendant la). Voy. *Documents.*
Revue des dialectes allemands. Voy. *Variétés.*
RIANT (Le Comte). Voy. GUNTHER.
RICHARDSON. Voy. SCHMIDT (E.).
Rigveda. Voy. *Hymnes.*
ROCHAMBEAU (DE), Prieuré de Courtozé et ses peintures murales (A. Giry) 155 75
Rome (Mosaïques chrétiennes de). Voy. ROSSI.
RONSARD. Voy. CHABOUILLET.
ROSSI (G. B. de), Mosaïques chrétiennes de Rome antérieures au XVe siècle (Eug. Müntz) 167 104
ROTH. Voy. *Hymnes.*
ROUSSEAU (Jean-Jacques). Voy. SAINT MARC GIRARDIN, SCHMIDT (E.).
RUELLE, Études sur l'ancienne musique grecque (Charles Graux) . 186 162

Sagesse des Hindous. Voy. MONIER WILLIAMS.
SAINT LOUIS. Voy. WALLON.
SAINT MARC GIRARDIN et BERSOT, Jean-Jacques Rousseau (o/o) . . 144 40
Erratum . . . . . — 80
SAINT PAUL, *Épître aux Romains*, p. p. VOLKMAR (A. Sabatier) . . 138 17
Sanskrit (Sentences traduites du). Voy. MUIR.
SCALIGER (Jules-César). Voy. *Documents.*
SCHELER. Voy. AYER.
SCHLEGEL (Lettre inédite de). Voy. *Variétés.*
SCHMIDT (E.), Richardson, Rousseau et Gœthe (C. J.) 184 156
SCHMIDT (J.), De la Vie d'Homère attribuée à Hérodote (Henri Weil). 185 161
— Leibnitz et Baumgarten, étude d'esthétique (C. J.) . 233 362
SCHRŒDER. Voy. *Monuments.*
SCHULTE (DE), Histoire de la littérature canonique, t. I (Paul Viollet). 227 344
SCHURÉ, Le Drame musical (E.). 225 330
Sentences religieuses et morales traduites du sanscrit. Voy. MUIR.
SHAKSPERE. Voy. DOWDEN.
SIMÉON. Voy. OLMOS.
Sociétés savantes : Académie des inscriptions et belles-lettres, 25 juin 1875 (Julien Havet). . . 14
— — 2 juillet » . . . 29

Art. Pages
— — 9 » » . . . 46
— — 16 » » . . . 63
— — 23 » » . . . 79
— — 30 » » . . . 95
— — 6 août » . . . 111
— — 13 » » . . . 127
— — 20 » » . . . 143
— — 27 » » . . . 159
— — 3 septembre » . . . 174
— — 10 » » . . . 195
— — Erratum 208
— — 17 » » . . . 207
— — 24 » » . . . 223
— — 1 octobre » . . . 238
— — 8 » » . . . 254
— — 15 » » . . . 271
— — 22 » » . . . 287
— — 29 » » . . . 303
— — 5 novembre » . . . 318
— — 12 » » . . . 335
— — 19 » » . . . 351
— — 26 » » . . . 367
— — 3 décembre » . . . 383
— — 10 » » . . . 399
— — Supplément 415
— — 17 » » . . . 415

SOREL, Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande (Van den Berg) 219 313
STADE (Albert de), *Troilus*, p. p. MERZDORF 140 23
Stèle de Mésa. Voy. *Variétés*.
Suisse (Spécimen d'un dictionnaire biographique et bibliographique des historiens et érudits de la). Voy. MÜLINEN.
SURVILLE (Clotilde de). Voy. KŒNIG.
Syntaxe historique de la langue latine. Voy. DRÆGER.

TAMIZEY DE LARROQUE, Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Agenais. 183 155
— Voy. *Mémoires-journaux*.
Tapisseries (Sur la fabrication des). Voy. GENTILI.
TÉRENCE. Voy. FISCHER, UMPFENBACH.
Testament (Ancien). Voy. KUENEN.
TOBLER, Bibliographie géographique de la Palestine (C. Clermont-Ganneau) 213 286
Tours (Catalogue des Mss. de la Bibliothèque de). Voy. DORANGE.

Art. Pages

TRICOTEL. Voy. *Mémoires-journaux.*
Troilus. Voy. STADE.
Tsiganes. Voy. *Correspondance.*

UMPFENBACH, Analecta Terentiana (— T —). 177 138

Variantes. Voy. COBET.
Variétés : Une lettre inédite de Schlegel (T. de L.). 29
— Voy. *Correspondance.*
— La Stèle de Mésa (C. Clermont-Ganneau) 166
— Revue des dialectes allemands, p. p. FROMMANN (C. J.). . . 350
— P. P. Dobrée 383
— Un pamphlet à propos de Pamphile (G. P.). 398
VAUCHER, La Chronique du *Livre Blanc* (Γ.) 136 10
VIVENOT (DE). Voy. *Documents.*
Vocabulaire hiéroglyphique. Voy. PIERRET.
VOLKMAR. Voy. SAINT PAUL.

WACHSMUTH, L'ancienne Athènes (P. Decharme). 170 119
WAGNER. Voy. DOBREE.
WALLON, Saint Louis et son temps (A. Molinier) 241 409
WALTER, La doctrine de la raison pratique dans la philosophie grecque (Ém. Boutroux) 152 66
WALZ. Voy. *Chronique de Flersheim.*
WEINHOLD. Voy. *Fragments.*
WILKEN. Voy. BENECKE.
WIMPHELING, *Germania;* MURNER, *Germania nova* (E.) 211 282
WORDSWORTH, Fragments et textes en ancien latin (M. B.). . . . 164 101

XÉNOPHON, L'*Anabase,* p. p. COBET (Charles Thurot). 132 2

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE.

Academy (The). New series, Nos 162-186 . . . . . Nos 27-51
Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit. 1875.
Nos 5. 27
6. 30

7. . . . . Nos 39
8. 40
9. 43
10. 48
Athenæum (The). Nos 2485-2509 27-51
Germania. Neue Reihe, achter Jahrg. Heft II. 38
III 43
Indian Antiquary (The). Part XLVI 44
XLVII 46
Jenaer Literaturzeitung. 1875, Nos 15-22. 27-32
23-24. 34-35
25 37
27-28. 38-39
30-32. 41-42
34-35 47
36 49
38 51
Literarisches Centralblatt, Nos 26-32 de 1875. 27-34
33-48 36-51
Mittheilungen aus der historischen Litteratur. IIIe année. No 3. . . . 40
4. 44
Nittende Aarhundrede. 1874. Octobre 35
Propugnatore (Il) 1875. Mars-avril-mai-juin. 35
Revue d'Alsace. 1875. Avril-mai-juin, juillet-août-septembre . . . 39
Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.
Nouv. série, t. XVIII, 4e livr. 38
5e livr. 45
Rivista Europea (La), 1875. Avril. 37
Mai, juin 38
Juillet, août 39
Septembre 40
Octobre 45
Novembre 51

N° 27 Neuvième année. 3 Juillet 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

MÉMOIRES de la Société de linguistique. T. II. 5e fascicule (complément du volume). 4 fr.

Contenu : *H. Kern*, le suffixe *ya* du sanscrit classique, *ia* de l'arien. — *L. Havet*, Note sur l'article précédent. — *D'Arbois de Jubainville*, les thèmes celtiques en *s*. — *M. Bréal*, Umbrica. — *L. Havet*, sur les palatales sanscrites. — *A. Bergaigne*, du rôle de la dérivation dans la déclinaison indo-européenne. — Variétés : *M. Bréal*, Frères jumeaux dans le vocabulaire latin. — *Caro, carnis*. — *Vilis*. — *Masticare*. — Καλός. — Latin *sus, sur*. Ombrien *sururont, surur*. — *Indulgere*. — Sanscrit *sva* pour *su* « bien ». — *A. Bauer*, de la double origine de l'article allemand. — *L. Havet*, sur la déclinaison des thèmes féminins en *a*. — Le locatif ombrien. — *F. Baudry*, Notice sur le suffixe participial *-ant*. — *J. Darmesteter*, *Nomen, nâman*. — Index.

COLLECTION PHILOLOGIQUE (ANCIENNE SÉRIE)
5e FASCICULE.

E. RITTER Les noms de famille. 3 fr. 50

G. PARIS Les Contes orientaux dans la littérature française du moyen-âge. Broch. in-8°. 1 fr.

The Academy, N° 162, new series, 12 juin. Poetical and Dramatic Works of Thomas Randolph. Ed. by W. CAREW HAZLITT. London, Reeves and Turner (Edward DOWDEN). — Monumental Inscriptions of the British West Indies, etc. By Capt. J. H. LAWRENCE-ARCHER. London, Chatto and Windus (Joseph LEMUEL CHESTER: recueil d'épitaphes, avec des annotations généalogiques et historiques). — E. REUSS, History of Christian Theology in the Apostolic Age. Transl. by Annie HARWOOD. With a Preface and Notes by R. W. DALE. 2 vols. London, Hodder and Stoughton (Albert RÉVILLE : félicite les Anglais d'avoir fait passer dans leur langue un ouvrage de l'importance de celui de M. Reuss). — FEUGÈRE, Erasme; PENNINGTON, The Life and Character of Erasmus. With a Preface by the Bishop of Lincoln. London, Seely, Jackson and Halliday (Robert B. DRUMMOND; sur le premier ouvrage, cf. *Revue crit.*, 1875, I, p. 267; le second mérite à peine d'être signalé). — Worksop, « The Dukery, » and Sherwood Forest. London, Simpkin, Marshall and Co. (Edward PEACOCK : utile contribution à l'étude des généalogies). — RITTER, Briefe und Acten zur Geschichte des dreissigjährigen Krieges, etc. (A. GINDELY; cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 296). — *Notes and News*. — *Notes of Travel*. — Charles de Rémusat (not. nécrol. p. G. MONOD). — German Letter (C. ALDENHOVEN). — *Correspondence*. The late sir Goldsworthy Gurney (C. PATMORE). — On Wentworth's Unpublished Speech (Samuel R. GARDINER). — Pepys' Diary (MYNORS BRIGHT). — SIDGWICK, The Methods of Ethics. London, Macmillan and Co. (Edward CAIRD). — *Meetings of Societies* (Soc. royale de littérature, d'archéologie biblique, d'anthropologie).

The Athenæum, N° 2485, 12 juin. The Quarrel between the Earl of Manchester and Olivier Cromwell. By John BRUCE, and MASSON. Camden Society (documents inédits relatifs à cet épisode avec fragments d'une préface historique par Bruce et des annotations de M. Masson). — The Dramatic works of Molière. Rendered into English by Henry VAN LAUN. Edinburgh, Paterson (excellente traduction). — DE GUBERNATIS, Letture sopra la Mitologia Vedica (cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 49). — Mr. Charles de Rémusat. — « The Interior of New » Guinea » (réplique de M. LAWSON au capit. MORESBY). — *Literary Gossip*. — Anthropological Notes. — *Societies* (Institut archéologique, soc. d'archéol. biblique). — *Miscellanea. Is Aetion Shakspeare?* (F. G. FLEAY).

Jenaer Literaturzeitung, 1875, n° 15, 10 avril. Jahrbücher für protestantische Theologie..... herausg. v. HASE, LIPSIUS, PLEIDERER, SCHRADER. Jahrg. 1875. Leipzig, Barth (G. FRANCK). — KRÜGER, Des Ptolomæus Lucensis Leben u. Werke. Gœttingen, Peppmüller. In-8°, 84 p. (Wilhelm BERNHARDI). — RÜCKERT, Grammatik, Poetik und Rhetoric der Perser. Neu hrsg. v. PERTSCH. Gotha, Perthes. In-8°, xx, 414 p. (STICKEL). — Comicorum Romanorum praeter Plautum et Terentium fragmenta secundis curis recens. Otto RIBBECK. Lipsiae, Teubner. In-8°, cxxxvj-508 p. (Karl DZIATZKO). — HERTZ, Vindiciae Gellianae alterae. Leipzig, Teubner. In-8°, 91 p. (Adam EUSSNER). — GEITLER, Litauische Studien. Prag, Mourek. In-8°, 123 p.; BEZZENBERGER, Litauische und lettische Drucke des 16. Jahrh. I. Gœttingen, Peppmüller. In-8°, xiv-36 p. (Hugo WEBER).

—— N° 16, 17 avril. KEIL, Biblischer Commentar über die prophetischen Geschichtbücher des alten Testaments. Bd. 2. Dis Bücher Samuels. Zweite Aufl. Leipzig, Dœrffling u. Francke. In-8°, 398 p. (Ad. KAMPHAUSEN). — KUENEN, Les origines du texte Masoréthique de l'Ancien Testament. Tr. du hollandais p. CARRIÈRE (cf. le présent n° de la *Rev. crit.*). — DEUTSCH, Der Islam. Aus dem Englischen übertragen. Berlin, Dümmler's Verlagsb. (H. STEINER). —

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — **3 Juillet** — **1875**

Sommaire : 131. Kuenen, Les origines du texte masoréthique de l'Ancien Testament, tr. p. Carrière. — 132. Xénophon, L'*Anabase*, p. p. Cobet. — 133. Claudien, L'*Enlèvement de Proserpine*, p. p. Jeep. — 134. Begemann, Le Prétérit faible des langues germaniques. — 135. De Caix de Saint-Aymour, Études sur quelques monuments mégalithiques de la vallée de l'Oise. — 136. Vaucher, La Chronique du *Livre Blanc*. — 137. Andree, Géographie du commerce universel. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

131. — **Les origines du texte masoréthique de l'Ancien Testament**, examen d'une récente hypothèse, par A. Kuenen, professeur à l'Université de Leyde, traduit du hollandais, par A. Carrière, répétiteur à l'École des Hautes-Études. Paris, 1875. In-8°, viij-53 p.

Le titre général de ce mémoire, bien que corrigé quelque peu par la seconde partie, n'indique qu'imparfaitement l'objet qui y est traité. Les questions : *quand*, *par qui* et *comment* notre texte masoréthique a-t-il été constitué, non-seulement n'y obtiennent pas « une réponse absolument satisfaisante » (p. 53), mais elles n'y sont pas même discutées. Pour l'époque seule au-dessous de laquelle une bonne critique interdit de descendre, le savant professeur de Leyde adopte avec raison, mais sans se livrer à de nouvelles recherches, l'opinion établie aujourd'hui que la fin du IIe siècle est le *terminus ad quem* qu'il est impossible de dépasser. Le vrai but que se propose M. Kuenen dans ce mémoire est de réfuter une hypothèse, proposée avec une certaine désinvolture par M. Paul de Lagarde, professeur à Gœttingue, pour expliquer les différences considérables qui existent pour la vie des patriarches antérieurs au déluge (*Génèse*, chap. V), et celle des ancêtres d'Abraham (*Genèse*, XI, 10-26), entre le texte hébreu de la Bible et la version des Septante. M. de Lagarde propose de considérer comme une vérité la tradition, conservée dans l'introduction d'une version arabe de la Genèse et complétée dans le commentaire d'une autre version du même livre, d'après laquelle les grands prêtres Hanan et Kaïafa se seraient mis d'accord pour retrancher mille ans des années de la vie des patriarches, afin de pouvoir nier l'apparition du Messie, promise par Dieu à Abraham au bout de *cinq jours et demi*, en d'autres termes pour l'année 5500 [1].

En prenant comme point de départ la thèse qu'aucun changement n'a été fait au texte masoréthique depuis l'an 200 après J.-Ch., M. K. prouve qu'aucune trace de la prédiction, donnée par le texte arabe, ne se trouve dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et que, par conséquent, aucune controverse n'a pu engager jusqu'à cette époque les Juifs à une falsification des chiffres dans les deux chapitres de la Genèse. L'auteur prodigue dans cette démonstration toutes

1. Voyez sur la divergence des textes, le travail de A. Geiger, *Wissenschaftl. Zeitschrift*, I, 98-121, 174-185 (cité par M. K., p. 49, note 2), et sur l'hypothèse de M. Lagarde, VII, p. 312-313.

les ressources de sa vaste science et de sa dialectique fine et serrée. On regretterait peut-être une sorte de gaspillage dans ce déploiement prodigieux de raisons pour battre en brèche une hypothèse aussi peu sérieuse, si les études de M. K. n'étaient pas toujours pleines de renseignements et d'aperçus utiles.

M. Carrière a donc bien fait de rendre accessible aux Français ce beau mémoire, écrit en hollandais, langue que peu de savants comprennent. Le traducteur, en publiant cette brochure, a voulu du reste rendre hommage à l'université de Leyde, qui allait célébrer le 300e anniversaire de sa fondation, et en particulier à cette faculté de théologie si admirablement constituée et qui compte dans son sein des hommes comme MM. Kuenen et Scholten. Les « Verslagen » de l'Académie royale des sciences contiennent encore bien d'autres mémoires qui mériteraient les honneurs d'une traduction : nous citerons entre autres le travail remarquable de M. Kuenen sur les Sanhedrin. M. Carrière rendrait un vrai service à la science, en leur consacrant la connaissance parfaite qu'il a de la langue hollandaise, pour les faire passer dans la nôtre.

J. D.

---

132. — **Xenophontis expeditio Cyri**, in usum scholarum edidit C. G. Cobet. Editio secunda emendatior. Lugduni-Batavorum, Brill, 1873. xx et 295 p. — Prix : 4 fr.

M. Cobet avait publié en 1859 une première édition du texte de l'Anabase de Xénophon destinée à l'usage des classes. Cette seconde édition repose sur les mêmes principes. « Nihil esse arbitror » dit M. C. dans la préface « quod sit » simul et verius et evidentius quam Quintiliani praeceptum : INTERPRETATIONEM » PRAECEDERE DEBET EMENDATA LECTIO. Nemo potest et ipse intelligere et alteri » interpretari id quod non est sanum et integrum. Diligenter igitur videndum, » ne quis, dum scripturas aegras et male sanas utcumque explicare nititur, pau- » latim ingenium obtundat suum iudicioque vim afferat, et quae olim in linguae » ratione et usu certa et stabilia fuerunt, ea nunc librariorum vitio incerta » esse et fluxa et varia videantur. In hac quoque re *maxima debetur pueris reve-* » *rentia,* qui primis doctrinae elementis imbuuntur recentes, ne quid videant et » imbibant quod vitiosum sit ac falsum, nam diu servant errorem et perversae » interpretationis consuetudinem non facile dediscunt. » Ce désir de ne rien proposer à des jeunes gens qui ne soit d'une pureté irréprochable a conduit M. C. hors des limites où il faudrait se renfermer dans une édition à l'usage des savants. Il a supprimé tout ce qui paraissait redondant et oiseux à la sévérité de son jugement, et il a changé tout ce qu'il trouvait contraire à l'analogie du dialecte attique qu'il aime si passionnément et qu'il connaît si bien. La destination de son livre excluait l'expression du doute et ne souffrait pas qu'on restât dans l'incertitude : ce qui, comme l'on sait, répugne d'ailleurs au caractère de l'illustre helléniste.

Nous discuterons ici quelques-unes des modifications que M. C. a apportées au texte de sa première édition.

Quelque danger qu'il y ait à admettre qu'un texte est interpolé, quelque abus

que les critiques de notre temps aient fait de cette hypothèse, en général très-difficile à établir, on ne peut s'empêcher d'accorder à M. C. que le texte de l'*Anabase* n'ait, en un certain nombre de passages, subi cette sorte d'altération. L'une des plus importantes et en même temps des plus probables que M. C. ait signalées se rencontre dans II, 3, 23. Cléarque dit à Tissapherne, après la mort de Cyrus : ἡμεῖς οὔτε συνήλθομεν ὡς βασιλεῖ πολεμήσοντες οὐτ' ἐπορευόμεθα ἐπὶ βασιλέα ..... ἐπεὶ δε Κῦρος τέθνηκεν, οὔτε βασιλεῖ ἀντιποιούμεθα τῆς ἀρχῆς οὔτ' ἔστιν ὅτου ἕνεκα βουλοίμεθ' ἂν τὴν βασιλέως χώραν κακῶς ποιεῖν οὐδ' αὐτὸν ἀποκτεῖναι ἂν ἐθέλοιμεν. La pensée exprimée dans la dernière proposition οὐδ'... ἐθέλοιμεν se rencontre, sous forme affirmative, dans III, 1, 17 et VII, 1, 27; mais, comme le fait remarquer avec raison M. C., « recte haec dicuntur de eo » tempore quum Cyrus fratri et regnum et vitam ereptum iret, sed Cyro mortuo » Graecos negare se regem occidere velle quam fatuum est! » Ajoutons que l'interpolation n'est pas placée où elle devrait être, c'est-à-dire immédiatement après τῆς ἀρχῆς. Il est probable qu'un réviseur aura cru compléter la pensée en mettant à la marge ce qu'il avait tiré des deux autres passages. Il me semble que M. C. a eu raison d'être choqué des mots mis entre crochets dans les passages suivants : I, 8, 23 ἐκ τοῦ ἀντίου [οὐδὲ τοῖς τεταγμένοις ἔμπροσθεν]. II, 6, 11 τὸ στυγνὸν αὐτοῦ [ἐν τοῖς προσώποις]. IV, 2, 2 ὅπως ταύτῃ [τῇ ὁδῷ]. VII, 3, 37 νόμος τοῖς Ἕλλησιν ἡγεῖσθαι [ἐστι] τὸ βραδύτατον. Je conserve des doutes sur les passages où un mot, qui n'est ni nuisible au sens ni contraire à l'usage, est supprimé comme inutile, par exemple sur I, 2, 18 τὰ ὤνια [ἔφυγον], I, 3, 6 ἱκανὸς εἶναι [οἷμαι], I, 4, 14 [πλέον] προτιμήσεσθε et ἀποκρινοῦνται [Κύρῳ], I, 8, 5 ἔστησαν [ἐν τῷ δεξιῷ], I, 8, 24 ἔτρεψε [τοὺς ἑξακισχιλίους], I, 8, 28 πεπτωκότα εἶδε [Κῦρον], IV, 2, 10 οὓς [ἢ] ἀποκόψαι ἀνάγκη. Si ces interpolations sont possibles, elles ne sont guères démontrables. Les Grecs de l'âge classique n'avaient pas sur le style les mêmes idées que nous. Nous serions choqués des répétitions que Xénophon s'est permises (4, 4, 21) ἥλωσαν ..... ἑάλω, (4, 5, 2) ἐπορεύθησαν ..... ἐπορεύοντο : nous n'admettrions pas une parenthèse, comme celle que Xénophon ouvre (4, 7, 16) ᾧ ἔσφαττον ..... ἔμελλον.

Il n'est pas moins difficile de décider sur les particularités de la langue de Xénophon. Il est incontestable qu'à cet égard les manuscrits sont sans autorité, puisque les copistes ont substitué de bonne heure les formes et les locutions du dialecte commun à celles du dialecte attique. D'autre part l'analogie est un guide trompeur. Dans le passage que nous venons de citer (4, 4, 21), nous voyons ἥλωσαν avec contraction, ἑάλω sans contraction, employés l'un à côté de l'autre. M. C. se fonde sur l'analogie de 4, 6, 12, et de 7, 3, 37 pour substituer νύκτωρ à τὴν νύκτα et μεθ' ἡμέραν à τὴν δὲ ἡμέραν dans le passage suivant (5, 8, 24) τοῦτον τἀναντία ποιήσετε ἢ τοὺς κύνας ποιοῦσι · τοὺς μὲν γὰρ κύνας τοὺς χαλεποὺς τὰς μὲν ἡμέρας διδέασι, τὰς δὲ νύκτας ἀφιᾶσι, τοῦτον δέ, ἢν σωφρονῆτε, τὴν νύκτα μὲν δήσετε, τὴν δὲ ἡμέραν ἀφήσετε. Il me semble que dans les passages rapprochés par M. C. νύκτωρ et μεθ' ἡμέραν conviennent pour exprimer ce que nous rendrions en français par *de nuit, de jour,* et que dans le texte (5. 8, 24), l'accusatif exprime mieux *pendant la durée de la nuit, du jour.*

L'emploi des temps était, chez les Grecs, fort différent de ce qu'il est dans nos langues modernes; et l'usage ne mettait pas entre l'aoriste et le plus que parfait ou l'imparfait la différence que notre langue observe entre notre prétérit défini et notre plus que parfait ou notre imparfait. Faut-il lire παρεσκεύαστο au lieu de παρεσκευάσατο (1, 10, 18), ἤγαγες au lieu de ἦγες (3, 4, 40), ὑπέμενεν au lieu de ὑπέμεινεν (4, 1, 15), προήγαγον au lieu de προσῆγον (6, 1, 14), θεῖ au lieu de ἔθει (7, 1, 18), περιπλεῖ au lieu de περιέπλει (7, 1, 19)? Il est malaisé de le décider.

L'emploi de l'article est, comme on sait, une des difficultés et des délicatesses de la langue grecque. M. C. l'a rétabli, où il manquait, dans I, 2, 20 αὐτῇ (τοὺς) στρατιώτας, IV, 7, 25 ἀλλήλους καὶ (τοὺς) στρατηγούς, VII, 4, 16 ἐφαίνετο (τὸ) πῦρ, et supprimé, où il était de trop, dans IV, 8, 25 τῷ Διὶ [τὰ] σωτήρια, V, 5, 20 ὑπαίθριοι ἐν [τῇ] τάξει. Je ne l'aurais pas ajouté dans II, 4, 6 τὸν δ' οὖν Εὐφράτην ἴσμεν ὅτι ἀδύνατον διαβῆναι κωλυόντων (τῶν) πολεμίων. Il me semble qu'il s'agit ici d'ennemis en général, ce que nous rendrions en français par « quand *des* ennemis s'opposent au passage. » L'article était-il nécessaire devant un nom de peuple dans VI, 1, 14 μητ' ἀδικεῖν (τοὺς) Παφλαγόνας? D'autre part je le laisserais dans V, 2, 17 ἔλεγον ὅτι ἄκρα τέ ἐστιν ἔνδον καὶ [οἱ] πολέμιοι πολλοί, οἳ παίουσιν ἐκδεδραμηκότες τοὺς ἔνδον ἀνθρώπους. Je crois que la proposition relative ajoute ici une idée à celle qui est exprimée par l'article : « les » ennemis sont nombreux et ils frappent, etc. »

M. C. a le sentiment très-juste et très-délicat sur la valeur des prépositions que les copistes ont si souvent confondues. Il me semble avoir raison de substituer ἐν à σύν dans (6, 5, 3) ἐκήρυξαν ἀριστήσαντας ἐξιέναι τοὺς στρατιώτας σὺν τοῖς ὅπλοις, où le sens serait rendu par le français *en armes*. Mais je ne pense pas que ce texte puisse autoriser la même substitution dans (7, 3, 40) παρῆν Σεύθης ἔχων τοὺς ἱππέας τεθωρακισμένους καὶ τοὺς πελταστὰς σὺν τοῖς ὅπλοις, où le sens est *avec les Hoplites;* car on lit immédiatement après καὶ ..... οἱ μὲν ὁπλῖται ἡγοῦντο, οἱ δὲ πελτασταὶ εἵποντο, οἱ δ' ἱππῆς ὠπισθοφυλάκουν.

On sait que les écrivains grecs lient par des conjonctions les propositions coordonnées, habitude que n'ont pas les écrivains latins. Cependant l'asyndète et l'asyndète sans figure oratoire n'est pas rare chez Xénophon, particulièrement avec le démonstratif τοῦτο, ταῦτα, qui n'est même pas toujours en tête de la proposition, par exemple dans 4, 4, 19; 4, 6, 4; 5, 6, 14. Je n'aurais pas ajouté δ' après τοῦτο dans 5, 2, 7. M. C. n'ajoute pas οὖν après οἱ μὲν dans 1, 2, 25; mais il l'ajoute après οἱ μὲν dans 2, 1, 6, τὴν μὲν dans 6, 5, 1. On trouve aussi dans 3, 1, 26 ὁ μὲν ταῦτ' ἔλεξεν, mais ce passage rentre peut-être dans l'analogie de ceux où le démonstratif est employé sans conjonction de coordination. Cependant l'article suivi de μὲν est trop de fois employé sans καὶ ou οὖν pour ne pas autoriser à penser que Xénophon s'est permis l'asyndète.

Le texte de l'Anabase ne comporte pas beaucoup de corrections qui intéressent le sens. M. C. en a fait une qui me semble heureuse dans 2, 2, 13 où il est dit que Ἀριαῖος ἐτύγχανε ..... ἐφ' ἁμάξης πορευόμενος, διότι ἐτέτρωτο. Sur quoi M. C. fait la remarque suivante : « absurdum est principem virum eumque vul-

» neratum *plaustro* vehi. Imo vero ἐφ' ἁρμαμάξης ἐπορεύετο, ut Atheniensium » legati in Perside iter faciunt ἐφ' ἁρμαμαξῶν μαλθακῶς κατακείμενοι, apud » Aristophanem *Acharnens.* vs. 71, et rex Persarum in Graeciam contendens » μετεκβαίνεσκε ὅκως μιν λογος αἱρέοι ἐκ τοῦ ἅρματος ἐς ἁρμάμαξαν, teste Hero- » doto VII, 41. »

Nous croyons en avoir assez dit pour montrer que l'édition de M. Cobet n'est pas bonne seulement pour des élèves; les philologues trouveront aussi à profiter dans l'œuvre du plus fin connaisseur en langue grecque que nous ayons.

Charles THUROT.

---

133. — **Cl. Claudiani Raptus Proserpinae.** Recensuit Dr Ludovicus JEEP, Lipsiensis. Augustae Taurinorum, Arminius Lœscher. 1875 (1874). XXV et 59 p. — Prix : 4 fr.

M. L. Jeep a entrepris un travail considérable et bien méritoire, c'est d'établir pour la première fois par une critique méthodique le texte de Claudien. Depuis 1869, il a consacré une série d'écrits aux questions qui s'y rapportent[1]. Ses conclusions ayant été adoptées, sauf quelques réserves, par plusieurs savants (Teuffel, Baehrens, Vitelli), il ne fait que les énoncer, avec de légères modifications, dans la préface de son édition du *de raptu Proserpinae*[2].

M. Jeep connaît une cinquantaine de mss. de ce poème, qu'il classe d'après les signes suivants :

I texte (relativement) complet; subdivisée en :

I a la leçon *fusis* « conservée » dans l. I v. 53.

I b *pensis* au lieu de *fusis*, l. I v. 53.

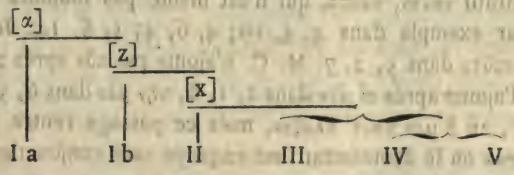
II lacune l. III v. 280-360.

III lacune l. III 280-360; absence de la prétendue préface du l. III; omission des vers III 438 à 448 (derniers vers existants du poème).

IV lacune l. III v. 280-360; omission des vers III 438-448; lacune I 139-212.

V lacune l. III v. 280-360; absence de la préface du l. III; omission de III 438-448, et lacune l. I v. 139-212.

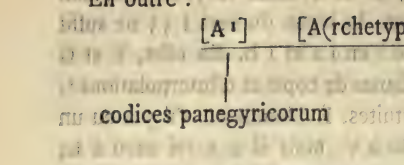
La filiation de ces classes serait la suivante :



1. Voir surtout, pour le poème *de raptu P.*, *Die Handschriften von Claudian's Raptus P.*, dans les *Acta Societatis philologae Lips. ed. Ritschl*, Lips. 1872, vol. I, fasc. 2, p. 345 à 387.

2. C'est la forme du titre que M. Jeep approuve en note, tandis qu'on lit sur la couverture *Raptus Proserpinae*, et au haut de la p. 1. *Carmen de raptu P.*

En outre :



c'est-à-dire que [α] n'était autre que la copie d'une liasse de 4 feuilles de 8 pages à 29 lignes, détachée de l'archétype unique, et depuis longtemps perdu, par lequel Claudien nous a été conservé. La conséquence saute aux yeux: la critique du poème doit se fonder sur les mss. I a, subsidiairement sur I b, et elle doit laisser de côté entièrement II à V; car lors même que [x] eût conservé de bonnes leçons de [z], perdues dans I b, il serait plus que probable qu'on les retrouverait dans I a.

M. Jeep décrit ensuite les trois mss. qu'il a pris pour base unique, le *Laurentianus* plut. XXIV sin. cod. 12[1] (L) et le *Vossianus* n° 294 (V) de la classe I a, et le *Gudianus* n° 228 (G) de la classe I b. Enfin, il discute quelques leçons nouvelles admises dans son texte.

Il est difficile de contrôler la classification des mss. faite par M. Jeep, et il serait encore plus difficile de la refaire, sans avoir à sa disposition tous les matériaux que lui seul possède. Cependant il suffit de parcourir les quelques mss. de Paris, que malheureusement M. Jeep n'a pas vus lui-même[2], pour s'assurer que cette classification n'est pas à tous égards définitive.

Nous laissons de côté les n°s 8081, 8297 et 11324 de la Bibl. nat., qui ne sont que des copies récentes et sans valeur de mss. de la classe I b (mais non du n° 7892). Les autres répondent à l'attente de M. Jeep[3] en ce qu'ils séparent le poème *de raptu P.* du reste du recueil; et les n°s 8080 et 8082 rentrent même dans une de ses classes (la IVe)[4]. Mais voici les n°s 8295 et 8296 qui ont en commun une lacune de 12 vers au lieu de 66, de I 201 à 212 (*Religiosa silex — speculatus ab arce*), sans être pourtant de la même famille; en effet, 8295 a la préface l. III, 8296 ne l'a pas; les 30 premiers vers du poème à eux seuls ont 8 variantes, sans parler des différences d'orthographe; enfin il y a des vers entiers (de remplissage) qui diffèrent; p. ex., après III 279: 8295 *Omnis hos* (sic) *recti nobis sic fata recedit;* 8296 *Hec ait et lectura faces intrat nemus altum.*

Mais une observation bien plus importante, c'est que le n° 7892, que M. Jeep attribue à la classe I a, n'en est pas du tout. Le mot *fusis* (I 53) s'y voit à la place d'un autre mot qui a été gratté, et qui était sans aucun doute *pensis*[5]. La

1. Et non 112, comme portent les Acta p. 355 et la préf. de l'éd. p. viij, etc.
2. *Acta*, p. 351; *praef.* p. viij.
3. *Acta*, p. 351 suiv.
4. Le n° 8080 omet le vers III 361; le n° 8082 possède ce vers. Ce qui suit le v. III 437 dans 8080 est de seconde main.
5. En outre, un collationnement très-attentif de tout le l. I nous a convaincu que ce ms. n'a presque aucune valeur à côté de L, et même de V. Le ms. 7892, de petit format, en parchemin, se compose de deux parties (f. 1-122 et 123-148), d'écriture et de dimension différentes, mais toutes deux du XVe siècle, et portant au f. 1 r le nom de

classe I a se trouve donc réduite à deux mss., L et V. Mais il y a plus, son existence même est fort douteuse; en tous cas, la leçon du vers I 53 ne suffit pas pour justifier la subdivision de la classe I en I a et I b. En effet, V et G (représentant de I b) ont en commun tant de fautes de copie et d'interpolations [1], qu'il ne saurait être question de rencontres fortuites. Évidemment, s'il y a eu un intermédiaire [z] entre [α] et G, il a servi aussi à V. Mais il a servi aussi à L, s'il existe; car L et G ont la même interpolation ou la même erreur en quelques endroits où la vraie leçon n'était pas perdue dans [α], V certainement ne l'ayant pas retrouvée par conjecture, mais ayant dû la tirer d'[α] [2]. Or, si tous les textes ont passé par le même intermédiaire, autant identifier celui-ci avec [α]. Seulement, il faut alors supposer [α] déjà chargé de variantes et de gloses interlinéaires ou marginales [3], que L aurait mises de temps en temps dans le texte, et que d'autres auraient adoptées plus ou moins régulièrement, sans renoncer pour cela au droit de faire des changements de leur propre chef. De cette manière, la présence de *fusis* dans quatre mss. [4] s'expliquerait assez naturellement [5].

Mais il est évident que ce ne peut être là qu'une hypothèse très-hasardée pour qui ne connaît les mss. I b à V que par le fatras de Burmann. Il se peut aussi qu'en étudiant à nouveau toute la classe I, on découvre la vraie filiation (car évidemment tous les mss. de cette classe ne remontent pas directement à [α]), et que cette filiation donne le mot de toutes les énigmes. On pourrait regretter, à ce point de vue, que M. Jeep n'ait pas fait connaître quelques mss. de plus. En tous cas, d'après ce qu'on connaît, on ne peut que féliciter M. Jeep de s'être attaché principalement à L pour constituer son texte. L n'est pas, à la vérité, entièrement exempt de gloses mises à la place du texte, ni même de conjectures [6]. Mais, en

---

« *Claudii Puteani.* » Les f. 123 r à 141 v contiennent le poème de Claudien. Les f. 125 et 126 (l. II 157-284) se trouvent à la place qu'ils occupent par une erreur du relieur; ils devraient suivre le f. 132; mais il n'y a pas de lacune. Presque toutes les leçons qui diffèrent de L V G se retrouvent dans le « *cod. Mediolan.* » de Burmann.

1. En voici quelques exemples : I 66 *illicitas* p. *incestis;* 145 *rapta* (?) et *trisulca* p. *ruptam* et *trisulcam;* 146 *opponit* p. *opposuit;* 172 *offenso rimosa ruit* p. *offensus rimata furit;* 213 *nudat* p. *pandit;* 276 *arces* p. *auras;* etc., etc.

2. I 129 *cornua* p. *germina;* II 3 *ardentes* p. *errantes*; 83 *longeua colonis* p. *longaeuus harenis*; III 62 *saucius* p. *languidus*; etc.

3. C'est ce que M. Jeep doit faire aussi, dans une certaine mesure, puisque, dans II 171 et III 137, il explique la leçon de I b (et de V) par une scolie de L, qu'ils n'ont pu connaître que par [α], et puisqu'il a observé dans L des corrections de première main telles que III 231 *campos* p. *colles*. Voy. aussi E. Baehrens, Jahrbb. f. Philol. t. 105 (1872) p. 636.

4. L et V de première main, *Palat.* 1573 (Jeep, *Acta,* p. 368) et *Paris.* 7892 de seconde main. Du reste, *fusis* était facile à trouver aussi par conjecture (Catull. 64, Virg., etc.)

5. Le système de M. Jeep est entièrement renversé, semble-t-il, par le v. II 118, s'il est authentique. Comment, en effet, L et V, en copiant [α], et plusieurs mss. I b en copiant [z], auraient-ils omis le même vers indépendamment les uns des autres? Voudra-t-on croire qu'il se trouvait en marge et dans [α] et dans [z]? — Mais ce vers est suspect. Voy. plus bas.

6. Voy. ci-dessus note 8, et l. I 201 *obumbrat* p. *opacat*; 267 *tele* p. *texti*; II 6 *iussere* p. *uoluere*; 132 *legunt* p. *metunt*; 183 *se soluit* p. *dissiluit*; 297 *eciam* p. *pariter*; III 98 *fuluos leones* p. *fuluas leenas*; 108 *tantum* p. *saltem*; etc.

général, on reçoit l'impression, en l'étudiant d'après M. Jeep, qu'il offre une tradition relativement très-pure [1]. Il y a même quelques passages où l'on voudrait que M. Jeep lui fût resté plus fidèle. Ainsi I 127 *uitulum — qui* (*uitulam* est une interpolation; qu'importait le sexe?); III 103 *indulgens* (excellente correction de M. Jeep) *Phrygias uel nunc* p. *indulges Phrygiasque etiamnum*; 415 *ferebar* p. *uidebar;* etc.

Si, sauf ces quelques points, la critique diplomatique exercée par M. Jeep doit être pleinement approuvée, la partie divinatoire de son œuvre provoquera probablement plus d'objections, parce qu'elle est, de sa nature, plus subjective. Plusieurs de ses conjectures paraîtront inutiles, comme II 75 *aruum* pour *annum;* I 163 *flammisque* pour *damnisque* (conjecture pour conjecture, *nutrit* au lieu de *mittit* est bien préférable); II 331 *uanescere* pour *rarescere;* III 281 *estis* pour *itis*. D'autres donnent un texte positivement inférieur à celui des mss. ou des éditions précédentes; ainsi I 203 *coniferi modulantur* (L) *rami* au lieu de *coniferis modulatur ramis* [2]. I 218 *peragi est tempus* pour *peragi tempus;* le *t* de *peragit* (L V G) n'est qu'une répétition de celui de *tempus*, et *peragi est* nécessite l'élision d'une voyelle longue, extrêmement rare chez Claudien (L. Müller, *de re metr.* p. 282); enfin v. Virg. Æn. V 638 et Stat. Theb. V 140 cités par Heinsius, et *in Rufin.* II 311. II 44 *natum* p. *nasci; nasci* est bien plus épique. II 86 *foue ut* p. *foue; ut* affaiblit la phrase et l'élision de *foue ut,* malgré la consonne qui suit, est encore plus inadmissible que celle de I 218, surtout dans une conjecture [3]. Mais il y a une série d'excellentes corrections : I 6 *solum* p. *totum;* 21 *foribus* p. *opibus;* III 103 (v. plus haut); etc.

M. Jeep pense que son opinion sur l'histoire du texte suffit à expliquer que la fin de notre épopée soit tronquée, et il trouve très-probable que le poème a été achevé. C'est très-possible, sinon très-probable; mais cela reste toujours une question ouverte. Des lacunes dans le récit sans aucune incohérence grammaticale sont plutôt de nature à faire naître des doutes. M. Jeep lui-même a découvert une lacune de cette espèce entre I 273 et 274. Mais il y en a une presque aussi manifeste entre II 203 et 204, où le sujet même de l'épopée, l'enlèvement de Proserpine, est passé sous silence. Il est dit, sans doute : *rapitur Proserpina curru;* mais avant qu'elle fût entraînée sur le char, il fallait que le dieu l'eût prise et l'y eût fait monter [4]. Enfin, le vers II 118, que L V G et plusieurs autres omettent, ressemble fort à ceux au moyen desquels certains mss. essaient de dissimuler la lacune III 280-360, et pourrait bien n'être qu'un remplissage de même nature.

A partir du v. III 332, M. Jeep fait commencer un 4e livre. Il est fort possible qu'il ait raison, mais c'est peu important. Ce qui est bien regrettable, au contraire,

---

1. Le copiste se montre souvent ignorant et peu intelligent, tellement qu'on a peine à lui attribuer la moindre altération volontaire.

2. *Praef.* p. xxj, M. Jeep dit que dans la vulgate il faudrait tirer de *quam* le sujet de *modulatur,* qui serait *quae*. C'est une inadvertance. Le sujet de *modulatur* est *pinus*, la construction est la même que I 17 suiv. (*tigris colligit*).

3. *Caui* II 126, en note, ne peut être qu'un *lapsus calami*; *cauae* serait bien oiseux.

4. Même dans le petit récit de l'hymne homérique εἰς Δήμητραν, v. 19, il y a au moins ces deux mots : ἁρπάξας δ' ἀέκουσαν (ἐπὶ χρυσέοισιν ὄχοισιν ἤγ' ὀλοφυρομένην).

c'est que M. Jeep, dans chacun des trois livres, ait changé le compte des vers. Quiconque a étudié les principaux poètes grecs ou latins a dû voir combien sont minimes les inconvénients qui résultent de ce que l'on continue à compter les vers reconnus inauthentiques, auprès des ennuis infinis que cause un numérotage différent d'édition à édition. Espérons que M. Jeep, en publiant les œuvres complètes de Claudien, rendra à chaque vers son numéro de la vulgate.

L'impression du livre est très-agréable à la vue, en types elzéviriens, sur grand papier teinté; mais elle est très-incorrecte. Dans une quinzaine de passages les notes critiques en deviennent inintelligibles. La ponctuation laisse aussi à désirer[1].

En somme, le poème de Claudien a gagné considérablement par les soins de son nouvel éditeur, et l'on ne peut que se réjouir de voir bientôt le recueil de Claudien tout entier restauré de la même main.

Max Bonnet.

---

134. — **Das schwache Præteritum der germanischen Sprachen.** Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Sprache von Wilhelm Begemann. In-8°. Berlin, Weidmann'sche Buchhandlung. 1872. — Prix : 5 fr. 35.

Je ne sais quelle impression pénible on éprouve à la lecture de ce livre; on ne peut du moins en le parcourant ne pas se prendre à regretter que l'auteur ait perdu tant de travail et de temps pour essayer de renverser une théorie à laquelle on peut bien encore faire plus d'une objection, mais qu'il n'est plus possible de remettre en question. Si, au lieu de rompre en visière à tous les germanisants qui l'ont précédé, M. B. s'était uniquement attaché à compléter leurs explications bien plus qu'à les contester, il aurait pu faire une œuvre utile; celle qu'il a entreprise, au contraire, si elle a servi peut-être à son instruction particulière, est restée sans profit pour les progrès de la science. On n'était pas accoutumé de l'autre côté du Rhin à voir un débutant s'affranchir ainsi de l'autorité des maîtres et prétendre refaire à nouveau des théories depuis longtemps acceptées; la tentative a été si malheureuse qu'il faut espérer qu'on ne la recommencera pas.

L'auteur veut prouver que le prétérit des verbes faibles en allemand n'est point formé, comme on l'admet depuis Grimm, à l'aide du verbe *tun* soudé comme suffixe à la racine; mais il n'aborde pas son sujet sans de longs détours. Après avoir posé la question et étudié en quelque sorte le prétérit de *tun* en lui-même, il s'occupe d'abord (p. 26-66) des prétérits faibles sans voyelle de liaison en gothique, puis vient une digression de vingt-deux pages (67-99) sur le prétérit défectif *iddja*. C'est alors seulement que nous arrivons à « l'origine » et à la formation du prétérit faible » (106-171), c'est-à-dire au sujet même de cet ouvrage; l'examen des désinences de ce même prétérit le termine (172-186). Cette longue étude fatigue plus qu'elle n'éclaire. M. B. relève bien quelques-unes des difficultés que soulève la théorie de Grimm; mais l'identifica-

---

1. I *praef.* 4 il faut une virgule après *uias* (*qui praebuit*, [*ille*] *se credidit*); I 218 pourquoi la parenthèse? II 131 *te maerens?!* etc., etc.

tion qu'il propose du suffixe du prétérit faible avec le suffixe du participe passé indo-européen *ta(s)* n'en présente-t-elle pas de plus grandes encore ? Comment, par exemple, rendre compte dans cette hypothèse de la terminaison pluriel *dēdum*, *dēduth*, *dēdun* du prétérit gothique ? M. B. reste muet sur ce point, comme sur beaucoup d'autres ; cependant s'il n'atteint point le but qu'il se propose, son livre n'est point sans valeur et témoigne d'un véritable talent d'analyse, qu'on doit souhaiter seulement de lui voir mieux employer qu'il ne l'a fait ici.

C. J.

---

135. — **Études sur quelques monuments mégalithiques de la vallée de l'Oise**, par Am. de Caix de Saint-Aymour, 39 p. in-8° avec 50 fig. sur bois (Extrait de la Revue d'anthropologie 1874). Paris, Leroux. 1875. — Prix : 5 fr.

M. de Caix de Saint-Aymour a débuté dans la littérature par un ouvrage de linguistique sur lequel a été porté ici-même un jugement sévère (*Rev. Crit.* du 30 mai 1868). Il s'occupe maintenant d'archéologie et nous désirons que ce soit avec plus de succès. La présente brochure est l'inventaire de quelques monuments mégalithiques de la vallée de l'Oise et des fouilles que M. de C. y a fait exécuter. C'est une pierre levée à Jancy, commune de Cergy, appelée dans le pays *pierre du Fouret* ou *Palet de Gargantua ;* c'est une autre pierre levée dans la commune de Jouy-le-Moutier, près de laquelle existe un amas d'énormes blocs de grès ; ce sont enfin les débris d'une allée couverte sise à Vauréal et appelée dans le pays *cimetière des Anglais*. Les fouilles pratiquées par M. de C. y ont fait découvrir un certain nombre d'ornements et d'objets laissés avec les morts, hachettes, haches, pointes de lances, fragments de couteaux en silex, dents d'animaux percées pour être suspendues, etc. M. de C. décrit avec soin ces objets, et les nombreuses gravures qui font le principal mérite de son opuscule permettent de se faire une idée nette de ces objets préhistoriques.

Y.

---

136. — **La Chronique du Livre Blanc**, notes communiquées le 29 sept. 1874, à Soleure à l'Assemblée générale de la Société d'histoire suisse, par M. P. Vaucher. 11 p. in-4°.

Le *Livre blanc d'Obwalden* (une des deux moitiés du canton d'Unterwalden, chef-lieu Sarnen) « est une sorte de manuel officiel, commencé un peu après » le milieu du XVe s. et renfermant des copies de documents relatifs au droit » public suisse, ainsi qu'une courte chronique où l'on a réuni un certain nombre » de notices et de récits relatifs à l'histoire ancienne de la Confédération. » Cette chronique connue sous le nom de *Chronik des weissen Buches* a été publiée par M. Meyer von Knonau dans le t. XIII du Geschichtsfreund et par M. de Wyss à Zurich en 1856. M. Vaucher, professeur d'histoire et directeur d'un séminaire historique à l'Université de Genève [1], bien connu par ses recherches

---

1. M. Pierre Vaucher s'est beaucoup occupé de l'histoire du XVIe s. et de celle du

sur les traditions relatives aux origines de la Confédération suisse (Genève 1868), a entrepris l'examen critique de la chronique du Livre blanc. Il promet pour plus tard l'étude des légendes contenues dans le corps de l'ouvrage, et n'aborde dans les notes lues à l'Assemblée générale d'Histoire suisse que deux ou trois points préliminaires. — Le fait que les documents connus par l'auteur de la chronique sont ceux-là même qui sont transcrits dans le Liber Albus lui fait croire que c'est le copiste du Liber Albus qui a composé la chronique. Sans décider qui est ce copiste, M. V. cite une note du P. Martin Kréus, auteur de l'Histoire de la paroisse de Sarnen, d'après laquelle ce serait vraisemblablement un certain Schælly, secrétaire d'État d'Obwalden de 1445-1480. M. V. examine ensuite le prologue de la chronique qui a déjà souvent exercé la sagacité des commentateurs. D'après ce prologue, les pays d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden se seraient volontairement soumis au roi Rodolphe de Habsbourg à la condition de ne jamais dépendre que de l'empire. Mais la famille du roi Rodolphe de Habsbourg, qui s'était emparé violemment du Thurgau, du Zürichgau et de l'Aargau, s'éteint, tous ses biens passent aux comtes de Tyrol alliés par des mariages aux comtes de Habsbourg. Ces comtes cèdent à des nobles du Thurgau et de l'Aargau les bailliages des Waldstaetten et les exactions de ces baillis sont l'origine de toutes les discordes qui suivirent.

M. V. croit, et il appuie son opinion sur d'assez fortes présomptions, que le chroniqueur de Sarnen avait sous les yeux la grande chronique bernoise de Conrad Justinger, mais que trouvant que l'indépendance primitive de Waldstaetten n'était pas assez bien établie par le récit de Justinger, qui admettait dès l'origine une certaine dépendance vis-à-vis de l'empire et prétendait que les seigneurs d'Autriche avaient acheté aux Habsbourg leurs droits sur les trois cantons, il imagina la fable de leur soumission volontaire à Rodolphe et de la dévolution des biens des Habsbourg aux comtes de Tyrol par suite de mariages, ignorant que si la Suisse a eu affaire à des comtes de Tyrol, c'est que les archiducs d'Autriche, descendants directs de Rodolphe, avaient hérité du Tyrol.

Nous espérons que M. V. poursuivra ses recherches, selon sa promesse, et publiera bientôt une critique complète et détaillée du Livre blanc.

Γ.

XVIIIe. Nous avons reçu, en même temps que la notice sur le Livre Blanc, une courte mais intéressante note sur les Souvenirs d'Étienne Dumont (tirée de l'Indicateur d'Histoire suisse). Tout en protestant qu'il ne veut en rien diminuer la valeur historique des Souvenirs de son compatriote, M. V. montre avec raison qu'Étienne Dumont a exagéré involontairement l'importance du rôle joué par les 4 Genevois qui ont servi à Mirabeau de collaborateurs ou plutôt de secrétaires et d'ouvriers. Il montre même que Dumont, qui écrivait plusieurs années après les événements qu'il raconte, pourrait bien n'avoir pas eu toujours la mémoire très-fidèle, et qu'en particulier le projet qu'il prête à Mirabeau en nov. 1789 de faire fuir le roi à Metz, de casser les décrets de l'Assemblée, de rappeler les parlements (Dumont, p. 206 ss.) est directement contredit par le mémoire de Mirabeau remis le 15 oct. par La Marck au comte de Provence et imprimé dans la Correspondance de Mirabeau avec La Marck, I, p. 364 ss.

137. — **Geographie des Welthandels.** Mit geschichtlichen Erlæuterungen, von Dr Karl Andree. 2 vol. gr. in-8° de 668 et 674 p. Stuttgart, Maier.

Nous venons un peu tard annoncer cette Géographie du commerce universel qui forme deux volumes de la « Bibliothèque des sciences commerciales » publiée par l'éditeur Jules Maier de Stuttgart. Au surplus ce nouvel ouvrage de M. Karl Andree, bien connu des géographes comme directeur du *Globus*, n'a besoin que d'être signalé au public français auprès duquel il mérite de trouver le même succès qu'auprès du public allemand. De ces deux volumes, le premier traite de l'histoire du commerce de peuple à peuple depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, histoire qui à bien des égards est celle de la civilisation. Les foires, les marchés, les caravanes, la navigation, la distribution géographique des principaux objets de commerce forment la matière principale de ce volume. Le second volume traite de l'Afrique, de l'Asie, de l'Australie et de l'Amérique. La plupart des géographies commerciales se bornent à décrire l'état présent; M. K. Andree élargit ce cadre pour y faire entrer l'histoire et l'ethnographie, pour montrer les rapports du commerce avec le génie et la vie des peuples, avec l'histoire de leur industrie : il entre même dans des détails linguistiques, par exemple sur ces jargons, nombreux sur notre globe, qu'on peut appeler après lui les « langues commerciales. » En un mot, d'un sujet généralement traité avec sécheresse et d'une lecture plus instructive qu'attrayante, M. B. a su faire, par le mélange de la géographie commerciale avec l'histoire de ce commerce, avec la vie de la civilisation, un ouvrage à la fois scientifique et curieux. Bien des points touchés dans cet ouvrage échappent à notre compétence, mais la méthode semble mériter tout éloge. Sur une question que nos études spéciales nous ont rendue familière, l'histoire et l'emploi des éléphants, nous avons trouvé M. A. bien informé. — Un troisième volume sera consacré à l'Europe.

Dans le cours de ces études M. A. s'occupe beaucoup (et cela est naturel) du commerce allemand. « Nous Allemands, dit-il, au point de vue de la navigation » et du commerce maritime nous tenons le troisième rang parmi les peuples : » seuls les Anglais et les Américains passent avant nous. » Préoccupés de la question militaire dans nos rapports avec nos voisins de l'est, nous ne prenons pas assez garde à leur développement maritime et commercial. Les Anglais ne s'y laissent pas tromper. Lorsqu'en janvier 1874, sir Bartle Frere, ancien gouverneur de Bombay, fit à Glasgow deux lectures sur sa mission à Zanzibar, il parla dès le début de la concurrence que les négociants allemands font aujourd'hui aux négociants anglais et écossais dans l'Afrique orientale. « Pendant mon » dernier voyage, dit-il, je trouvai partout chez mes vieilles connaissances écos- » saises et anglaises cette conviction que les Allemands sont devenus dans le » commerce une nation aussi formidable que dans la guerre. Je crois pouvoir » assurer que cette puissance grandissante et incontestable de l'Allemagne dans » le commerce est en rapport immédiat avec l'admirable instruction que reçoit » un grand nombre d'Allemands. En Allemagne, les jeunes gens qui se desti-

» nent au commerce parlent et écrivent grammaticalement au moins une langue » étrangère, en comprennent plusieurs et beaucoup d'entre eux connaissent » même les langues classiques. Ils ont aussi étudié l'histoire, les sciences physi- » ques et naturelles; beaucoup d'entre eux savent même la musique... Ajoutez à » cela que ces jeunes gens bien élevés et instruits mènent une vie laborieuse et » régulière, toute à leurs affaires. » Ces mérites auxquels sir Bartle Frere attribue le succès des négociants allemands tiennent à des causes bien diverses : leur esprit d'économie est la vertu ordinaire des peuples pauvres qui se passent d'autant plus aisément des raffinements de la vie qu'ils n'y sont pas habitués; leur talent commercial tient à l'instruction multiple qu'ils ont reçue et dans laquelle domine l'étude du monde étranger. Cette situation avantageuse de l'Allemagne a même inspiré à M. A. une réflexion trop naïve pour un ouvrage sérieux; il s'agit du commerce allemand sur les côtes de Chine. La plus grande partie des échanges se fait par navires allemands; les maisons chinoises ont des navires allemands à leur service. Entre Hong-Kong, Canton et Shang-haï, une centaine de navires allemands font leur transport pour le compte de maisons chinoises. On pourrait attribuer ce fait à la modicité de leurs conditions ou à la régularité de leur service; mais M. A. donne une autre raison de ce fait. « Les » négociants chinois, dit-il (§ II, p. 309), préfèrent ces navires à tous les autres » parce que leurs capitaines ne s'occupent pas seulement de leur propre intérêt, » mais aussi de celui de leurs clients. » Aurait-on cru trouver autant de sentimentalité chez des négociants chinois et chez des caboteurs allemands ? Nous ne nous scandalisons pas trop de rencontrer ces panégyriques chez un auteur allemand (bien qu'un ouvrage d'un caractère scientifique dût être dépourvu de ces puérilités), mais nous pourrions rappeler qu'un de nos collaborateurs (qui ne passe pas pour haïr l'Allemagne) a parlé de l'honnêteté du commerce allemand en termes un peu différents [1].

Pour en revenir à la question d'enseignement, et plus particulièrement à la géographie commerciale, nous ne pouvons nous empêcher de faire une comparaison qui n'est pas à notre avantage. Nous n'avons pas en France d'ouvrages à opposer à des livres comme celui de M. Andree, mais n'est-ce pas la faute de notre public plus que de nos écrivains ? *Honos alit artes.* Un des professeurs les plus compétents en cette matière, M. Bainier, sous-directeur de l'École de commerce de Marseille, a écrit une volumineuse géographie commerciale. S'il eût fait un ouvrage abrégé répondant strictement au programme des colléges, il eût trouvé un éditeur; ayant fait un ouvrage développé et scientifique, il n'en a pas trouvé et a dû faire lithographier son livre. Heureusement tout annonce de plus heureux jours à cette branche de la géographie qui tient par tant de liens au développement de notre industrie et de notre commerce. Il s'est fondé à Bordeaux une Société de géographie commerciale : la Société de Géographie de Paris a organisé une commission de géographie commerciale et sous les auspices de cette commission s'est fondée une revue, *l'Explorateur*, rédigée de façon à

1. Cf. *Rev. crit.* du 17 octobre 1874, p. 251.

intéresser à la fois les géographes et les négociants, quoique ses articles soient de valeur inégale. A cet égard nous pourrons bientôt nous suffire à nous-mêmes; mais jusqu'à ce que notre littérature ait produit des œuvres aussi étendues et où soient condensées tant de recherches, nous devons faire notre profit d'ouvrages comme celui de M. Karl Andree. H. GAIDOZ.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 juin 1875.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie :

1° les travaux suivants des membres de l'école française d'Athènes : — Catalogue des vases peints conservés au musée de la société archéologique d'Athènes, par M. Collignon; — Inscriptions chrétiennes de l'Attique antérieures au 8e siècle, par M. Bayet; — Analecta : miniatures de mss. byzantins, lampes chrétiennes, fioles en terre cuite, plombs byzantins, estampages, par M. Bayet;

2° une lettre par laquelle M. de Ste Marie demande l'autorisation de faire des fouilles pour le musée d'Alger en même temps qu'il s'occupe de la mission qui lui a été confiée en Tunisie (renvoyé à l'examen en comité secret).

Une commission composée de MM. de Saulcy, Renan, de Slane et Pavet de Courteille est chargé de prendre connaissance d'une communication de M. V. Guérin.

L'académie reçoit l'avis que l'académie des beaux arts a désigné M. Guillaume pour faire partie de la commission du prix Fould.

M. Hucher écrit qu'il retire jusqu'à nouvel ordre son édition du S. Graal des concours de l'académie (v. la dernière séance).

M. Castan écrit pour se porter candidat à une place de correspondant.

— En présentant à l'académie une brochure de M. Chabouillet sur Ronsard (v. plus bas), M. de Saulcy communique quelques observations sur la famille et la naissance de Ronsard, auxquelles l'ont conduit ses propres recherches. On trouve en 1418 un maître particulier de la monnaie de Bourges du nom de Pierre Ronsard. En 1491 le même office est rempli par un Thomas Ronsard, auquel succède en 1506 son fils, nommé encore Pierre Ronsard. M. de Saulcy pense que ce dernier est le père du poète : celui-ci s'appelait aussi Pierre Ronsard. Les monnoyers étaient exempts d'impôts et formaient en cela une sorte de noblesse, qui pouvait même se transmettre par les femmes; plusieurs familles de Champagne qui ont compté depuis parmi les plus nobles n'ont pas eu d'autre origine. On s'explique donc que Ronsard ait eu des prétentions à la noblesse, et que, brodant sur ce fond, il en soit venu à prendre le titre de marquis et à se faire une généalogie de son invention.

M. Naudet demande que M. de Saulcy fasse de cette communication un mémoire écrit et développé; M. de Saulcy dit qu'il compte seulement en rédiger un résumé pour le compte rendu officiel des séances.

— M. L. Renier communique le texte d'une inscription découverte en 1872 à Grèzes le Château (Lozère) dans les fondations d'une maison où elle a été replacée depuis. Un estampage et une copie en ont été pris par M. le Dr Prunières et envoyés par lui à M. de Rozière, qui les a transmis à M. Renier. L'inscription est intéressante en ce qu'elle donne le nom d'un fonctionnaire de la cité des *Gabali*, qui n'était encore connue que par 4 inscriptions sans importance. En voici le texte : L. SEVERI. SEV*e* | RVS. L. SEV. F. *Om* | NIBVS. HONORI*b* | VS. IN CIVITATE. FVN*c* | TVS. QVIQ. HANC. V*il* | LAM. A. SOLO. INSTITV*it* | FIL. EIVS. MAIOR. AED*e* | M.I.O.M.INSTITV | ERVNT. PRO SALV*te* | SVA.ET SVORVM ; « L. Seuerius Seuerus, L. Seueri filius, » omnibus honoribus in ciuitate functus, quique hanc uillam a solo instituit, » filius eius maior, aedem Ioui Optimo Maximo instituerunt pro salute sua et » suorum. »

— M. Desjardins, répondant aux observations de M. Naudet (v. la séance précédente), reconnaît que le plus ordinairement, en latin classique, le mot de *frumentarius* a le sens que lui donne M. Naudet. Mais, dans l'inscription du corps de garde de la 7e cohorte des vigiles de Rome, la seule dont il s'occupât dans son mémoire, *frumentarius* désigne selon lui un vigile qui a déjà été admis à participer à des distributions de blé ; nous avons un autre témoignage de ces distributions faites aux vigiles, après un certain temps de service, dans une inscription du règne de Septime Sévère, Caracalla et Geta, qui contient le remerciement de 16 vigiles inscrits sur les rôles de ces distributions, QVI FRVMENT(o) PVBL(ico) INCISI SVNT.

M. Naudet lit une note développée dans laquelle il soutient son opinion. Il pense que les frumentaires mentionnés dans l'histoire auguste et dans les inscriptions de l'empire sont toujours des centurions et soldats chargés des doubles fonctions de commissaires aux vivres et d'inspecteurs de la police générale. Quant au *frumentarius* du corps de garde de la 7e cohorte des vigiles, ce ne peut être qu'un fourrier de cette cohorte. L'inscription de l'Aventin parle de vigiles qui, étant arrivés à la cité romaine, sont inscrits, comme citoyens et non comme soldats, au rôle des distributions que l'assistance publique faisait à Rome à 200,000 plébéiens. C'est là le sens propre du mot *incisus*. Quant à *frumentarius*, il signifie toujours, non pourvu, mais pourvoyeur de blé.

— L'académie se forme en comité secret.

— A la reprise de la séance publique, M. de Longpérier lit une lettre de M. le commandant Mowat, qui signale un monument curieux en ce qu'il peut nous donner une idée de la statue colossale de Mercure qui se trouvait suivant Pline l'ancien, l. 34, ch. 18 (7, ou 45), dans le temple de Mercure sur le Puy de Dôme, et qui avait été exécutée par l'artiste Zénodore. C'est un autel votif trouvé à Horn en Hollande et conservé maintenant à Ruremonde. Il est dédié au Mercure arverne, MERCVRIO ARVERNO, et porte un bas relief qui représente le dieu assis. C'est jusqu'ici le seul exemple d'un Mercure assis dans un monument gaulois. Il est probable que celui qui a consacré cet autel à Mercure, et qui a pris soin d'ajouter au nom du dieu l'épithète d'Arverne, aura tenu à ce

qu'il fût représenté tel qu'on le voyait dans son grand temple du Puy de Dôme. On est donc fondé à croire que le Mercure de Zénodore était assis. L'artiste a dû emprunter ce type à la Grèce, où on le rencontre, à Corinthe notamment, d'une manière assez fréquente.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — Par M. de Saulcy : L'étalon des mesures assyriennes fixé par les textes cunéiformes, par M. Oppert, *et* Notice sur une médaille inédite de Ronsard, par M. Chabouillet; — *Par M. Le Blant :* Histoire des persécutions de l'église jusqu'à la fin des Antonins, par M. B. Aubé; *Par M. Léon Renier :* Rapport sur une mission archéologique en Algérie, par M. Héron de Villefosse (c'est un rapport sur la première mission de M. H. de V. en Algérie; le rapport sur sa seconde mission est sous presse); — *Par M. L. Delisle :* Catalogue descriptif et raisonné des mss. de la bibliothèque de Tours, par M. Dorange, 4°. — M. Gustave d'Eichthal adresse à l'académie son Mémoire sur le texte primitif du 1er récit de la création, Genèse, Ch. I-II, 4, (lu par lui aux séances des 8 et 13 août 1873) suivi du texte du 2e récit, Paris, 8°.

Julien Havet.

ERRATA.

N° 26. P. 414, l. 22, *lire* Ernest Kapp *au lieu de* Ernest Kopp.

P. 416, l. 7-9, *lisez* où M. Desjardins, rencontrant dans une inscription le mot *frumentarius*, l'expliquait comme désignant un soldat admis à prendre part à des distributions publiques de blé, M. Naudet...

Même page, l. 2 avant la signature, *au lieu de* d'égyptien, *lisez* d'Eugyppius. *Après* M. J. Desnoyers, *ajoutez* Paris, 1875, gr. in-4°, 15 p. de texte et 6 planches de fac simile en photogravure avec la transcription en regard.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Acta Societatis Philologae Lipsiensis, ed. Ritschl (Lipsiae, Teubner). — Altenglische Legenden, herausg. v. Horstmann (Paderborn, Schœningh). — Aulularia sive Querolus Theodosiani aevi comœdia Rvtilio dedicata, edid. Peiper (Lipsiae, Teubner). — Bethmann-Hollweg, Der Civilprozess des gemeinen Rechts. VI. Bd. 1. Abth. (Bonn, Marcus). — Boehmer, Regesta Imperii. Die Regesten des Kaiserreichs unter Kaiser Karl IV. 1346-1378. Herausg. v. Huber (Innsbruck, Wagner'sche Univ.-B.). — Boos, Die Liten und Aldionen (Gœttingen, Peppmüller). — Busolt, Der zweite athenische Bund (Leipzig, Teubner). — Caix de Saint-Aymour, Études sur quelques monuments mégalithiques (Paris, E. Leroux). — Cassel, Lœwenkæmpfe von Nemea bis Golgatha (Berlin, Calvary). — Claudiani Raptus Proserpinae, recens. Jeep (Augustae Taurinorum, Lœscher). — Contes et Discours d'Eutrapel, de Noël du Fail, p. p. Hippeau, t. I (Paris, Jouaust). — Cortambert, Histoire des Progrès de la Géographie de 1857 à 1874. — G. D'Eichthal, Mémoire sur le texte primitif du 1er récit de la Création (Paris, Sandoz et Fischbacher). — Der Mensch eine Maschine, von De la Mettrie. Uebers. v. Ritter (Leipzig, Koschny). — Des Q. Horatius Flaccus Sermonen, herausg. v. Fritzsche, 1. Bd. (Leipzig, Teubner). — Die Flersheimer Chronik, herausg. v. Waltz (Leipzig, Hirzel).

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Franz DELITZSCH, Jüdisches Handwerkerleben zur Zeit Jesu. 2. Aufl. Erlangen, Deichert. In-8°, 83 p. (C. SIEGFRIED). — GALLENKAMP, Die Reform der hœheren Lehranstalten. Berlin, Lüderitz'sche Verlagsb. In-8°, 40 p. (W. HOLLENBERG). — LAAS, Gymnasium und Realschule. Berlin, Lüderitz'sche Verlagsb. In-8°, 95 p. (C. PETER). — Jahresbericht des k. k. Ministeriums für Cultus und Unterricht für 1874. Wien, Druck v. Gorischek. In-8°, iv-195-lxxxiv p. — K. SCHLOTTMANN, Das Vergængliche und Unvergængliche in der menschlichen Seele nach Aristoteles. Halle, B. d. Waisenhauses. In-8°, 57 p.; SCHULZ, De poetices Aristoteleae Principiis. Berolini, typ. Draegerianis. In-4°, 24 p. (WALTER). — Ἀριστοτέλους περὶ ποιητικῆς. Iterum recens. I. VAHLEN. Berol., Franciscus Vahlen. In-8°, xv-246 p. (cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 129); SPENGEL, Aristoteles' Poetik u. Joh. Vahlen's neueste Bearbeitung derselben. Leipzig, Teubner. In-8°, 50 p. (Fr. SUSEMIHL). — VOLKMANN, Die Rhetorik der Griechen und Rœmer. Leipzig, Teubner. In-8°, viij-508 p. (F. BLASS). — TEUFFEL, Geschichte der rœmischen Literatur (M. HERTZ; cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 254). — CORSSEN, Ueber die Sprache der Etrusker (Sophus BUGGE; cf. *Rev. crit.*, 1874, II, p. 321).

Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit, N° 5, Mai 1875. Buntglasierte Thonwaaren des 15.-18. Jahrh. im germ. Museum. XII. (A. ESSENWEIN). Zur Darstellung der « Heiligen Familie » (Dr. Florian ROMER). — Urkundliche Beitræge zur Künstlergeschichte Schlesiens (*suite :* WERNICKE). — Parodie des Doctrinale (W. WATTENBACH). — Die Prioren des ehemaligen Augustinerklosters in Nürnberg (LOCHNER). — Weiern (WATTENBACH). — *Beilage zum N° 5.* Chronik des germ. Museums. — Schriften der Akademien und historischen Vereine. — Nachrichten.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Bastian (H. C.). Evolution and the Origin of Life. In-8°, 196 p. cart. London (Macmillan). 8 fr. 25

Bethencourt (J. de). Le Canarien, livre de la conquête et conversion des Canaries (1402-1422). Publié d'après le manuscrit original, avec introduction et notes par G. Gravier. In-8°, lxxxiij-262 p. et 2 cartes. Rouen (Métérie).

Bonnassies (J.). Les spectacles forains et la Comédie-Française. Le droit des pauvres avant et après 1789. Les auteurs dramatiques et la Comédie-Française au XIX° siècle, d'après des documents inédits. Avec une eau-forte par E. Houdin. In-18 jésus, 303 p. Paris (Dentu). 4 fr.

Bouché-Leclercq (A.). Giacomo Leopardi, sa vie et ses œuvres. In-12, viij-317 p. Paris (Didier et Ce). 3 fr.

Bouillé (L. de). Les drapeaux français, étude historique. 2e édit. considérablement augmentée et accompagnée de 123 dessins. In-8°, 360 p. Paris (Dumaine). 8 fr.

Brun (F.). Inscriptions anciennes retrouvées ou inédites. In-8°, 11 p. et pl. Nice (imp. Caisson et Mignon).

Carey (F. de). De Paris en Égypte, souvenirs de voyage. In-8°, 553 p. et carte. Paris (Berger-Levrault).

Cérès. Notes archéologiques. Compte-rendu sur les fouilles pratiquées à la villa romaine de Mas-Marcou. Rapport sur les fouilles archéologiques faites à Cavayrac, à Souyri et au couvent de la Providence (1865). In-8°, 36 p. et pl. Rodez (imp. Ratery).

Chaignet (E.). Théorie de la déclinaison des noms en grec et en latin, d'après les principes de la philologie comparée. In-8°, viij-130 p. Paris (Thorin). 4 fr.

Chossat (E. de). Classification des caractères cunéiformes babyloniens et ninivites. In-4°, xij-261 p. Paris (imp. Barousse).

Cordery (B. M.) and **Phillpotts** (J. S.). King and Commonwealth : a History of the Great Rebellion. In-8°, 410 p. cart. London (Seeley). 6 fr. 25

Cougny (E.). Études historiques sur le XVIe siècle. Théories politiques. François Hotoman. La France-Gaule. In-8°, 86 p. Paris (Thorin).

Davis (E. J.). Autolica; or, the Journal of a Visit to some of the Ancient Ruined Cities of Caria, Phrygia, Lycia and Pisidia. In-8°, 362 p. cart. London (Grant). 26 fr. 25

Desjardins (E.). Les Antonins d'après les documents épigraphiques. L'empereur Trajan. In-8°, 32 p. Paris (imp. Claye).

Devals. Les Écoles publiques à Montauban du Xe au XVIe siècle. In-8°, 39 p. Montauban (imp. Forestié).

Doherty (H.). Organic Philosophy. Vol. 4. In-8° cart. London (Trübner). 12 f. 50

Drake (C. B.). The Teaching of the Church during the first Three Centuries, on the Doctrines of the Christian Priesthood and Sacrifice. In-8°, 162 p. cart. London (Macmillan). 5 fr. 65

Draper (J. W.). History of the Conflict between Religion and Science. In-8°, 392 p. cart. London (King). 6 fr. 25

Ellis (A.). Practical Hints on the Quantitative Pronunciation of Latin. For the use of Classical Teachers and Linguists. In-12, 144 p. cart. London (Macmillan). 5 fr. 65

Gardner (J.). Longevity : The Means of Prolonging Life after Middle Age. 3d Edit. revised and enlarged. In-12, 194 p. cart. London (King). 5 fr.

Grimoüard de Saint-Laurent. Guide de l'art chrétien. Études d'esthétique et d'iconographie. T. 5 et dernier. In-8°, 572 p. et pl. Paris (Didron).

Guépin (A.). Saint Josaphat, archevêque de Polock, martyr de l'unité catholique et de l'Église grecque unie en Pologne. 2. vol. in-8°, clxvij-914 p. Paris (Palmé).

Hemans (C. J.). Historic and Monumental Rome : a Handbook for the Students of Classical and Christian Antiquities in the Italian Capital. Gr. in-8° cart. London (Williams et N.). 13 fr. 15

La Fontaine. Œuvres complètes. Nouvelle édition, très-soigneusement revue sur les textes originaux, avec un travail de critique et d'érudition, aperçus d'histoire littéraire, vie de l'auteur, notes et commentaires, bibliographie, etc. T. 3 et 4. Contes. T. 5. Théâtre. In-8°, cxxxiij-1334 p. Paris (Garnier frères). Le vol. 7 fr. 50

La Gorgue-Rosny (L.-E. de). Recherches généalogiques sur les comtés de Ponthieu, de Boulogne, de Guines et pays circonvoisins. T. 1. A-D. In-8°, xxvij-508 p. Boulogne-sur-Mer (imp. (Leroy).

Lebreton (A.). Une Visite au Mont-Saint-Michel. Notes historiques et archéologiques sur Avranches, Pontorson et l'abbaye du Mont-Saint-Michel. In-12, 104 p. Paris (Aubry).

Léotard (E.). Tableau de la Société romaine au IVe siècle. In-8°, 24 p. Lyon (imp. Pitrat aîné).

Loménie (de). Mirabeau et son père à la veille de la Révolution. In-4°, 24 p. Paris (Firmin Didot, frère, fils et Ce).

Marlot. Note archéologique sur des sépultures mérovingiennes découvertes dans la commune de Vic-de-Chassenay (Côte-d'Or). In-8°, 12 p. Dijon (Manière-Locquin).

Mémoires de l'Institut national de France. Académie des Inscriptions et belles-lettres. T. 22. Table alphabétique des matières contenues dans les vol. 12 à 21. In-4° à 2 col., 124 p. Paris (Imp. nationale).

Ménard (R.). Entretiens sur la peinture avec 50 eaux-fortes. Gr. in-4°, 243 p. Paris (Heymann).

Miller (E.). Un poète de la cour des Comnènes. In-4°, 20 p. Paris (Firmin Didot, frères, fils et Ce).

Tomlinson (C.). The Sonnet : its Origin, Structure and Place in Poetry. With original Translations from the Sonnets of Dante, Petrarch, etc., and Remarks on the Art of Translating. In-8°, 234 p. cart. London (Murray). 11 fr. 25

Zimmermann (G. A.). Ephesos im ersten christlichen Jahrhundert. Ein Beitrag zur neutestamentl. Zeitgeschichte. Mit einem Plane v. Ephesos u. Umgebg. In-8°, iv-157 S. Leipzig (Brockhaus). 4 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 28 Neuvième année. 10 Juillet 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

MÉMOIRES de la Société de linguistique. T. II. 5e fascicule (complément du volume). 4 fr.

Contenu : *H. Kern*, le suffixe *ya* du sanscrit classique, *ia* de l'arien.—*L. Havet*, Note sur l'article précédent. — *D'Arbois de Jubainville*, les thèmes celtiques en *s*. — *M. Bréal*, Umbrica. — *L. Havet*, sur les palatales sanscrites.— *A. Bergaigne*, du rôle de la dérivation dans la déclinaison indo-européenne. — Variétés : *M. Bréal*, Frères jumeaux dans le vocabulaire latin. — *Caro, carnis*. —*Vilis*. — *Masticare*. — Καλός. — Latin *sus, sur*. Ombrien *sururont, surur*. — *Indulgere*.— Sanscrit *sva* pour *su* « bien ». — *A. Bauer*, de la double origine de l'article allemand. — *L. Havet*, sur la déclinaison des thèmes féminins en *a*. — Le locatif ombrien. — *F. Baudry*, Notice sur le suffixe participial *-ant*. — *J. Darmesteter*, *Nomen, nâman*. — Index.

COLLECTION PHILOLOGIQUE (ANCIENNE SÉRIE)
5e FASCICULE.

E. RITTER Les noms de famille. 3 fr. 50

G. PARIS Les Contes orientaux dans la littérature française du moyen-âge. Broch. in-8°. 1 fr.

The Academy, N° 163, new series, 19 juin. The Dramatic Works of Molière. Rendered into English by H. VAN LAUN. Vol. I. Edinburgh, Paterson (George SAINTSBURY). — Mémoires posthumes de Odilon Barrot. T. I. Paris, Charpentier (G. MONOD : ces mémoires présentent un tableau fidèle de l'époque à laquelle appartenait l'auteur). — CLODD, The Childhood of Religions; embracing a Simple Account of the Birth and Growth of Myths and Legends. London, King and Co. (T. W. RHYS DAVIDS : charmant ouvrage destiné aux enfants). — RAE, The Land of the North Wind; Travels among the Laplanders and the Samoyeds. London, Murray (Robert MICHELL). — The Historians of Scotland. Vols. V. and VI. SS, Ninian, Kentigern, and Columba (James RAINE). — *Notes and News.* — *Notes of Travel.* — Notes of a Tour in the Cyclades and Crete. VII. *Naxos* and *Ios* (H. F. TOZER). — *Correspondence.* Blake's Songs of Innocence (Richard HERNE SHEPHERD). — Pythagoras (Karl BLIND : répond à l'*Academy* qui lui reprochait de dériver de *Buddha* la première partie du nom *Pythagoras*). — An English View of M. de Rémusat (G. A. SIMCOX). — SMART and CROFTON, The Dialect of the English Gipsies. 2d Ed. London, Asher and Co. (Charles G. LELAND : non sans valeur). — ZIMMERMANN, Kant und die Positive Philosophie. Wien (Max MÜLLER : intéressant travail sur la question de savoir si la philosophie de Kant a exercé quelque influence sur Comte; la conclusion est négative). — *Science Notes* (la première partie du Commentaire, écrit en hébreu, de feu Frankel sur le Talmud de Jérusalem vient de paraître à Vienne). — *Meetings of Societies* (Institut anthropologique, Soc. des antiquaires).

The Athenæum, N° 2486, 19 juin. English-Gipsy Songs. In Rommany, with metrical English Translations. By LELAND, PALMER, and JANET TUCKEY. Trübner (on recommande la lecture de cet ouvrage à tous ceux qu'intéressent les Gipsies). — THORNTON, Indian Public Works; and Cognate Indian Topics. Macmillan and Co. — The Memoirs of Sir John Reresby, of Trybergh, Bart., M. P. for York, etc. 1634-1689. Written by Himself. Ed. by J. J. CARTWRIGHT. Longmans and Co. (on est désappointé en parcourant cette édition qui ne fait guère que reproduire celle de 1821). — VAUX, Ancient History from the Monuments. Persia (excellent ouvrage). — Sei Cento Lezioni della Divina Commedia. Tratte dall' Edizione di Napoli del M.CCCCLXXVII, etc. Per opera e cura del Dottore E. BARLOW. Williams and Norgate (cette édition serait antérieure à l'autre édition de Naples qui n'est pas datée). — The Palaeographical Society. — The Royal Cloister-Herod's Temple (C. WARREN). — *Literary Gossip.* — Geographical notes. — *Societies* (Soc. de géographie, association britannique d'archéologie, institut anthropologie, Soc. nouvelle Shakespearéenne). — *Miscellanea. The Meaning of Action* (J. W. HALES).

Literarisches Centralblatt, N° 26, 26 juin (Le n° 25 ne nous est pas parvenu). HOLLÆNDER, Die Kriege der Alamannen mit den Rœmern im 3. Jahrh. n. Chr. Karlsruhe, Braun. In-8°, 47 p. (bon travail). — KRONES, Die Herrschaft Kœnig Ottokar's II von Bœhmen in Steiermark. Graz, Selbstverl. In-8°, 108 p. (travail soigné). — SAX, Beitrag zur Geschichte der Abtei und Stadt Echternach. Luxemburg, Brück. In-8°, 77 p. — HERQUET, Kristan von Mühlhausen. Halle, B. d. Waisenhauses. In-8°, vj-62 p. — KIEPERT, Neue Wandkarte von Palæstina. Berlin, Reimer (cette nouvelle carte est en progrès sur toutes celles qui l'ont précédée). — H. VON SCHLAGINTWEIT-SAKÜLÜNSKI, Die Passe über die Kammlinien des Karakorúm und des Künlün. München, Franz in Comm. In-4°, 116 p. (partie détachée du futur 4e vol. des *Voyages dans l'Inde et dans la Haute-Asie*). — VENJUKOW, Die russisch-asiatischen Grenzlande. Aus dem Russ. übertr. v. Haupt. KRAHNER. 3. u. 4. Lief. Leipzig, Grunow. In-8°,

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 10 Juillet — 1875

Sommaire : 138. Saint Paul, *Epître aux Romains*, p. p. Volkmar. — 139. Boos, Les Lites et les Aldions. — 140. Albert de Stade, *Troilus*, p. p. Merzdorf. — 141. Documents pour servir à l'histoire de la politique autrichienne pendant la Révolution française, p. p. De Vivenot; De Vivenot, *Genèse* du second partage de la Pologne. — *Variétés :* Une lettre inédite de Schlegel. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

138. — **Paulus Rœmerbrief.** Der ælteste Text deutsch und im Zusammenhang erklært, von G. Volkmar, mit dem Wortabdruck der vaticanischen Urkunde. Zurich, Schabelitz, 1875. In-8°, xxj-164-24 p. — Prix : 6 fr. 50.

L'intérêt scientifique de ce nouveau commentaire sur l'épître aux Romains est tout entier dans une révision critique nouvelle du texte et dans une tentative ingénieuse et originale de retrouver la forme première et authentique de la lettre de Paul.

On nous permettra donc de négliger l'introduction historique, qui ne renferme rien de nouveau, la traduction allemande du texte grec, qui est étrange et bizarre à force de vouloir être archaïque et littérale, l'exposition logique des idées de saint Paul, qui n'intéresserait que les théologiens de profession, pour nous arrêter seulement aux recherches et aux solutions critiques et philologiques présentées par l'auteur.

M. V. se trouvait tout d'abord en présence d'une question de manuscrits. Il a fait choix de celui du Vatican qu'il a mis à la base de son travail. Le texte du *Codex Vaticanus,* au moins pour l'épître aux Romains, lui paraît à bon droit la reproduction la plus ancienne et la plus fidèle de l'original apostolique. M. V. a cru devoir nous donner ce texte à la fin de son commentaire. Mais ce n'est pas une édition nouvelle faite sur le manuscrit même. C'est un fragment emprunté directement au *N. Testamentum Vaticanum* (Lipsiæ 1871) de Tischendorf. M. V. a essayé de lui donner un air d'antiquité en supprimant les accents, les lettres majuscules, en conservant la vieille orthographe et les erreurs du copiste corrigées par Tischendorf. Mais d'un autre côté, il a distingué et séparé les mots, ponctué les phrases, replacé les esprits doux et rudes, marqué les alinéas, donné, en un mot, toutes les indications nécessaires pour en rendre la lecture facile à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la paléographie grecque. Cette demi-mesure paraîtra passablement arbitraire. C'est trop ou trop peu : trop, pour ceux qui voudraient discuter la manière de lire le manuscrit, trop peu pour ceux qui se seraient contentés d'une bonne édition critique du texte de l'épître aux Romains.

Le texte des quatorze premiers chapitres est très-sûrement établi. Pour aucune autre partie du N. Testament nous n'avons des moyens de contrôle plus

nombreux et plus décisifs. L'épître aux Romains eût-elle été perdue, nous aurions pu la reconstruire entièrement avec les citations des pères des trois premiers siècles. La fidélité du texte du manuscrit du Vatican ressort éclatante d'une comparaison attentive avec ces citations, et M. V. a pleinement raison de lui donner la préférence.

Ce n'est pas à dire qu'il ne le corrige jamais. Quand ces corrections sont fondées sur des témoignages historiques, on peut les discuter et les approuver. Mais il en est qui ne sont justifiées que par des appréciations purement subjectives et littéraires, et celles-là n'ont pas de chance d'être admises. Par exemple, M. V. propose, au chap. VII, de supprimer les versets 19 et 20, parce qu'ils ne sont qu'une répétition inutile, interrompant malencontreusement le raisonnement de l'auteur. « Si ces versets sont de Paul, ajoute-t-il, il faut avouer que Paul » s'endort quelquefois. » Cette sorte de critique appliquée à un texte ancien ou moderne mènerait bien loin. Tous les manuscrits sans exception ont ces deux versets. Ils peuvent vous paraître redondants. Vous pouvez dire que Paul s'endort, mais est-ce là une raison suffisante ?

Si le texte des quatorze premiers chapitres est fermement arrêté et ne peut donner lieu à de bien graves discussions, il n'en est pas de même des deux derniers. Ici nous retombons dans l'incertitude et la confusion, et le champ est ouvert aux conjectures et aux hypothèses. L'imagination inventive de M. V. devait se trouver à l'aise. Mais avant de faire connaître la solution qu'il propose, il importe de faire connaître l'état réel de la question.

En lisant avec attention ces deux chapitres, on s'aperçoit que l'épître aux Romains a quatre finales bien distinctes qui semblent non-seulement se contrarier, mais même se contredire et s'exclure.

1° D'abord il y a une solution de continuité étonnante entre le chapitre XIV et le chap. XV. Nous trouvons là une place vide où le *Codex Alexandrinus* et, avec lui, plus de 220 manuscrits byzantins et les anciennes versions arménienne, gothique et autres placent la Doxologie XVI, 25-27 qui termine actuellement notre épître.

2° Au chap. XV, 33, nous trouvons une nouvelle formule finale bien caractérisée, le vœu par lequel Paul a l'habitude de clore ses lettres : ὁ δὲ θεὸς τῆς εἰρήνης μετὰ πάντων ὑμῶν· ἀμήν.

3° Retour d'une formule semblable, XVI, 20.

4° Variante nouvelle reparaissant, XVI, 24.

Ainsi l'épître aux Romains finit quatre fois et même cinq fois dans certains manuscrits, comme l'*Alexandrinus*. Cela est contraire à la concision et à la netteté habituelles de Paul, et même au sens commun. Il y a donc là un désordre évident que la critique devait essayer d'expliquer et de réparer.

Baur a cru découvrir dans ces deux chapitres l'intention d'adoucir la doctrine de Paul en la rapprochant du judéo-christianisme. Voyez l'épithète assez singulière en effet appliquée à Jésus-Christ : διάκονον περιτομῆς (XV, 8). Il les a donc rejetés comme une addition postérieure faite à l'épître dans un esprit de conciliation. Mais alors la lettre de Paul reste sans conclusion. D'un autre côté

ces observations ingénieuses ne sont pas assez évidentes ni assez incontestées pour appuyer une solution scientifique. Ce qui paraît plus décisif, c'est le fait remarquable que Marcion, dans son recueil apostolique, n'avait point ces deux chapitres, que Irénée et Tertulien, qui citent des passages fort abondants de tous les précédents, n'ont aucune citation empruntée à ces deux derniers. Par contre le canon de Muratori, qui date de la même époque, les a connus. L'état incertain et la diversité incroyable des manuscrits à cet endroit expliqueraient peut-être ces phénomènes contraires.

M. V. porte sur l'ensemble de ces deux chapitres à peu près le même jugement que Baur. Mais il s'efforce d'aller plus loin ; il ne veut pas s'arrêter à une solution purement négative ; il a l'ambition de démêler la vraie et authentique conclusion de la lettre de Paul, et d'expliquer la provenance des diverses additions postérieures au milieu desquelles elle est restée enveloppée. Il trouve cette conclusion dans les versets 33 du chap. XV, 1-2 et 20-25 du chap. XVI. Mais cette solution souffre de plusieurs difficultés. D'abord, il est impossible de rattacher par un lien quelconque XV, 33 à XIV, 23. Si l'épître finit ainsi, on peut dire qu'elle finit d'une façon abrupte autant qu'imprévue. C'est une chute à pic. En second lieu, cette salutation XV, 33 qu'on veut mettre après XIV, 23 auquel elle ne tient nullement, est au contraire la conclusion et le terme naturel du développement XV, 30-33 que l'on supprime. Enfin dans cette nouvelle reconstruction du texte, il reste toujours deux ou trois formules finales XV, 33, XVI, 20 et XVI, 24. On voit que nous n'y gagnons pas grand'chose, et qu'il est permis de douter en bonne critique qu'une telle hypothèse obtienne jamais grand crédit.

Quant à ce qui reste des deux chapitres après cette opération hasardeuse, M.V. y distingue deux fragments de nature et de provenance diverses ; un premier morceau, la doxologie des versets XVI, 25-27, imitée de Jude, 24, serait un produit de l'église orientale, rédigé contre Marcion après l'an 138, et dans les Bibles de cette église aurait été toujours placé à la fin du chap. XIV. Le second fragment comprenant XV, 1-32 et XVI, 3-20 aurait été écrit à Rome après l'an 170 et maintenu non moins énergiquement dans les Bibles de l'église latine après XIV, 23. M. V. se plaît à montrer jusque dans la formation de ces textes le conflit antique et permanent de l'orthodoxie grecque et de l'orthodoxie catholique.

Nous en sommes fâché pour le savant théologien. Ce n'est là qu'une pure fantasmagorie qui ne soutient pas un instant l'examen. Remarquez que tous les manuscrits, sauf deux ou trois qu'on peut négliger ici, et toutes les anciennes versions, sans en excepter la version d'Ulfilas [1], ont tous ces divers fragments. Ils ne diffèrent que par l'ordre dans lequel ils les rangent. Or cet ordre varie, non pas suivant que ces manuscrits appartiennent à l'Eglise d'Occident ou à

1. La doxologie XVI, 25-27 manque dans le *Codex Bærnerianus*, mais un espace blanc est laissé après le ch. XIV pour la recevoir. Elle manque aussi dans la version d'Ulfilas, mais elle se trouvait sans doute à la fin du ch. XIV où présentement existe une lacune.

celle d'Orient, mais suivant qu'ils proviennent d'Alexandrie ou de Byzance. En d'autres termes, nous n'avons pas ici l'opposition de deux orthodoxies ecclésiastiques, mais l'opposition, qui se constate dans bien d'autres endroits du N. Testament, entre deux familles de manuscrits : la famille des manuscrits byzantins et celle des manuscrits alexandrins. Il y a quelque chose de singulier à soutenir que le *Vaticanus*, le *Sinaïticus*, la Peschito, la traduction copte etc. représentent plutôt l'Église latine que l'Église grecque.

En résumé, cette nouvelle solution de l'énigme qu'offre le texte de la fin de l'épître aux Romains nous paraît aussi hasardée qu'elle est ingénieuse, et nous nous demandons si la meilleure solution n'est pas encore celle qu'a présentée M. Renan; elle est en tout cas beaucoup plus simple et plus naturelle [1] : admettre que Paul après avoir écrit sa lettre en a fait faire plusieurs copies pour diverses églises, en ajoutant à chacune une conclusion et des salutations particulières. Plus tard les copistes auraient réuni ces diverses finales dans l'ordre où elles parvenaient à leur connaissance, sans s'inquiéter de l'amalgame singulier qu'elles faisaient ensemble.

A. Sabatier.

---

139. — **Die liten und aldionen** nach den volksrechten von H. Boos, Dr. phil. — Gœttingen, Robert Peppmüller. 1874. 70 p. 8°. — Prix : 2 fr. 25.

On trouve dans plusieurs des anciennes législations germaniques des personnes dont la condition juridique est intermédiaire entre celle des esclaves et celle des hommes libres. Les lois des Francs, des Saxons, des Frisons les nomment lites (*leti, liti, lidi*), celles des Lombards *aldii* ou *aldiones*. La condition de ces personnes a déjà été étudiée par la plupart des auteurs qui ont écrit sur l'ancien droit germanique, et leurs travaux ont élucidé les points les plus essentiels du sujet.

La monographie que M. le Dr Boos consacre aux mêmes questions n'apporte guère de résultats nouveaux. L'auteur s'est borné à donner un résumé clair et méthodique des travaux antérieurs, et surtout de ceux de son maître, M. Waitz (auquel il rend hommage dans sa préface). Il a fait en outre le relevé de tous les passages des sources législatives qui donnent quelque renseignement sur la matière. Ce relevé, qui paraît complet, forme un répertoire commode : c'est là ce qui donne à la brochure sa principale utilité.

Au lieu de faire de la condition des lites un tableau d'ensemble, en groupant les dispositions éparses dans les diverses législations germaniques, M. B. étudie à part et successivement la condition de ces personnes dans le droit de chaque peuple. Il traite, dans des chapitres distincts, des lites chez les Francs, chez les Frisons, chez les Saxons, chez les Alamans, des classes analogues que mentionnent les textes bavarois, et enfin des aldions lombards. Ce n'est que dans un chapitre de conclusion qu'il en vient à des considérations générales, qui portent principalement sur l'origine des lites et des aldions [2]. Ce système

1. E. Renan, *Saint Paul*. Introduction, p. lxviij-lxxiv.
2. Il aurait fallu donner une table de ces divers chapitres.

de division par nations, qui dans un sujet moins restreint, et sur lequel les sources fourniraient plus de renseignements, entraînerait trop de redites, est ici sans inconvénient sérieux; il a l'avantage de laisser strictement à chaque renseignement sa juste valeur et de mettre en garde contre les généralisations hasardées.

Il est regrettable qu'en un point assez important l'auteur lui-même s'en soit écarté. Dans son chapitre sur la condition des lites chez les Francs, M. B. ne distingue pas entre la législation des Francs Saliens et celle des Francs Ripuaires, parce qu'il admet *a priori* que le droit en cette matière devait être le même chez les deux peuples (p. 8). Sous l'influence de cette idée préconçue, il déclare un passage de la loi ripuaire inexplicable (p. 12 n. 2), parce que ce passage ne s'accorde pas avec les dispositions correspondantes de la loi salique : dans la loi salique le wergeld du lite est de 100 sous (26. 1, 42. 3, etc.), dans la loi ripuaire le lite n'a que le wergeld des esclaves, 36 sous (64. 1). Il n'y a pas là de contradiction, cela prouve seulement que sur ce point les Ripuaires n'avaient pas la même législation que les Saliens. Ailleurs (p. 10), il pose en principe que chez les Francs, en général, l'esclave affranchi devenait lite, et il croit donner une preuve suffisante de son assertion en citant un article de la loi ripuaire qui suppose qu'un maître confère à son esclave la qualité de lite (64. 1); il ne se demande pas si la législation ripuaire, étant la seule qui prévoie ce cas, n'était pas aussi la seule dans laquelle il pût se présenter. — La loi salique contient de nombreuses dispositions sur les lites; la loi ripuaire les mentionne à peine [1]. Si la condition des lites était la même chez les Saliens et chez les Ripuaires, comment se fait-il que la loi des Saliens en parle tant et celle des Ripuaires si peu? M. B., pour répondre à cette objection, suppose que le silence de la loi ripuaire vient de ce que cette loi est d'une date trop récente. A l'époque où elle fut écrite, les lites n'étaient déjà plus assez nombreux pour arrêter l'attention des rédacteurs (p. 8). Cette explication n'est pas satisfaisante. Il n'y a pas là de question de date; longtemps encore après la rédaction de la loi ripuaire, la classe des lites conserva son importance. Ce qui le prouve, c'est qu'il fallut après coup réparer le silence de cette loi à leur sujet : un capitulaire de 803, qui sur plusieurs points modifie la loi ripuaire, y introduit une disposition nouvelle sur les lites [2].

Voilà les objections qui s'opposent à l'hypothèse de M. B. Faut-il écarter celle-ci simplement, et laisser sans explication les textes que je viens de citer? Je crois qu'on peut aller un peu plus loin, et qu'à cette théorie on peut en substituer une autre. Ce n'est, à vrai dire, qu'une hypothèse encore; mais, sans prétendre lui donner d'autre valeur, il me semble qu'elle rend compte, d'une manière plus satisfaisante que la théorie de M. B., des diverses données des textes. Elle consiste à admettre que les lites, tels qu'on les trouve dans la loi salique, — jouissant de droits définis, et formant dans l'état, entre les hommes

1. Deux fois seulement, 38. 5 et 64. 1, et la première fois d'une façon très-vague.
2. 4e capitulaire de 803, ch. 2; Mon. Germ. leg. I p. 117.

libres et les esclaves, une classe nettement distincte, — n'existaient que chez les Saliens, que les Ripuaires n'avaient chez eux rien de pareil. Si la loi ripuaire mentionne à deux reprises des « lites », ceux qu'elle nomme ainsi ne sont que des esclaves auxquels leur maître a accordé, sans modifier leur état juridique, une certaine liberté de fait[1]. L'esclave qui reçoit cette faveur ne sort pas de la condition servile; il a toujours le wergeld des simples esclaves : « Si quis seruum » suum tributarium *aut litum* fecerit, si quis eum interfecerit, triginta sex solidis » culpabilis iudicetur (l. Rip. 64. 1)[2]. » Si la loi ne parle pas davantage de ces lites, c'est que leur condition est réglée par les dispositions relatives aux esclaves. — Mais plus tard la société ripuaire subit l'influence salienne. Les lites de condition demi-libre, ceux qu'on ne trouvait autrefois que chez les Saliens, se rencontrent maintenant jusque parmi les Ripuaires. La loi était muette à l'égard de ces nouveaux venus; on ne pouvait sans doute leur appliquer le wergeld servile des lites de la vieille loi. Alors le capitulaire de 803 intervient pour leur donner le wergeld de 100 sous comme dans la loi salique. On insère le nom des lites dans un passage qui donnait déjà ce wergeld aux *homines regii* et *ecclesiastici* (l. Rip. 9, 10.1), et l'on écrit : « Homo regius, id est fiscalinus, et aeclesias- » ticus *uel litus* interfectus centum solidis conponatur (cap. 803, ch. 2). » — Ainsi disparaissent les difficultés qui ont embarrassé M. B.

En plusieurs endroits de sa brochure, M. B. donne pour un fait certain que l'esclave affranchi prenait, par l'effet de l'affranchissement, la condition de lite (p. 9, 10, 41, 59). C'est l'opinion qui est généralement admise. Il me semble pourtant que ce n'est qu'une hypothèse, et qu'elle s'accorde assez mal avec les données des sources. L'identité des lites et des affranchis n'est établie nulle part[3]. Au contraire, chez les Francs au moins, beaucoup de textes paraissent assimiler l'affranchi à l'homme pleinement libre, *ingenuus*[4]. Il y a d'autres peuples dont les lois n'accordent aux affranchis qu'une condition inférieure à celle des ingénus : mais alors on les appelle des affranchis et non des lites[5].

Quant à l'origine des lites, M. B. voit en eux des peuples vaincus, réduits à cette condition inférieure par les conquérants. C'est une hypothèse qu'il est permis de trouver vraisemblable, mais qu'il ne faudrait pas présenter comme une

---

1. C'est l'opinion de M. Gaupp (Lex Francorum Chamavorum, Breslau 1855, p. 61, en note).

2. Le *tributarius* est probablement un esclave que son maître a dispensé de tout service moyennant une redevance fixe, suivant un usage déjà constaté par Tacite (Germ. 25). — On peut se demander si *litus* ne serait pas ici un simple synonyme de *tributarius*, et *tributarium aut litum* une tautologie comme on en trouve souvent dans les lois barbares. La rubrique de ce titre 64 dit seulement : « De homine qui seruum *tributarium* facit. »

3. Le passage que cite M. Waitz (Verfassungsgesch. I² p. 175), lex Alam. pact. 2. 48, n'est rien moins que clair.

4. L. Sal. 26. 2, Rip. 59. 1, 64. 2, Cham. 11, 13, form. de Roz. 55-61 (cf. aussi Roz. 94). Il est bien entendu que les affranchis *secundum legem romanam*, qui sont romains, restent en dehors de la question.

5. Lex Angl. et Werin. 9 (Merkel IV) : « De liberto occiso. Seruus a domino per » manumissionem libertate donatus si occisus fuerit, LXXX sol. conponat. » L. Baiuu. text. 1 tit. 5 (Mon. Germ. leg. 3 p. 295; dans Walter tit. IV) : « De liberis qui per » manum dimissi sunt liberi, quod frilaz uocant. »

certitude (p. 5).— Une discussion relativement étendue (p. 66-69) est consacrée à soutenir, d'une manière assez plausible, l'opinion que la plupart des *aldii* devaient être des Romains réduits à cette condition par les envahisseurs lombards.

M. B. s'est sagement abstenu de mêler les spéculations philologiques aux questions de droit. Il ne discute pas l'étymologie des mots *litus* et *aldius* (ou selon certains auteurs *haldius*), et se borne à renvoyer le lecteur aux travaux spéciaux sur ces questions (p. 46 n. 1 et 63 n. 2).

Julien HAVET.

---

140. — **Troilus Alberti Stadensis,** primum ex unico codice editus a Dr T. MERZDORF. Leipzig, Teubner. 1875. In-12, XIX-210 p. — Prix : 4 fr.

Ce volume porte sur le titre la mention suivante : *Bibliotheca scriptorum medii aevi Teubneriana*, et une note au verso nous avertit en effet qu'à sa célèbre collection des classiques grecs et latins la librairie Teubner va en joindre une d'auteurs du moyen-âge (également dans les deux langues). Cette nouvelle sera certainement très-bien accueillie dans le monde savant, et nous ne doutons pas que cette entreprise, qui fait grand honneur à la maison Teubner, ne soit couronnée de succès. On ne peut se procurer qu'avec peine, et généralement dans des textes défectueux, les œuvres du moyen-âge qui ne sont pas purement historiques ; beaucoup d'entre elles sont encore manuscrites. Il est vrai que la plupart sont d'une lecture peu attrayante ; mais on apprécie de plus en plus leur intérêt pour l'histoire de la littérature, des idées ou des mœurs, et une série d'éditions soignées et peu coûteuses contribuera beaucoup à les faire mieux connaître et comprendre.

On aurait pu, à vrai dire, mieux débuter que par le présent volume. Le *Troilus* de l'abbé Albert de Stade, écrit en 1249, est une paraphase de Darès avec quelques morceaux empruntés à d'autres auteurs. Ce long poème (5320 vers) en distiques est écrit dans un style fatigant et affecté qui ne compense pas le peu d'intérêt du sujet, bien que l'auteur y montre une certaine virtuosité, et surtout y fasse preuve d'une lecture étendue et d'une étonnante mémoire. Ses vers sont absolument farcis d'emprunts faits aux poètes de l'antiquité et du XIIe siècle, au point de faire parfois ressembler son poème à un centon. L'éditeur a recherché, avec l'aide des gloses marginales du manuscrit, l'origine de ces emprunts, et il l'a en effet déterminée pour un grand nombre ; d'autres lui ont échappé. Le texte est conservé dans un manuscrit unique, et quoiqu'il soit presque contemporain, la langue d'Albert est trop difficile pour que le copiste n'ait pas commis de nombreuses erreurs. On pourrait facilement en redresser plus et les mieux réparer que ne l'a fait M. M., qui s'est fréquemment résigné, sans le dire, à imprimer ce qu'il ne comprenait pas : la ponctuation, trop souvent défectueuse, en est la preuve irrécusable. — Une courte introduction contient le peu qu'il y a à dire sur le poète et son œuvre. — Le *Troilus* n'offre guère d'intérêt qu'au critique qui veut déterminer ses sources et sa place dans l'ensemble du cycle troyen au moyen-âge ; mais ce travail a déjà été fait

suffisamment (notamment par M. Dunger), et la lecture du poème complet n'ajoute à peu près rien à ce qu'on avait besoin d'en savoir.

Espérons que la nouvelle collection s'enrichira bientôt d'ouvrages plus importants et dont le texte sera établi avec critique. Sans cette dernière condition, l'entreprise à laquelle nous applaudissons serait plus nuisible qu'utile. Parmi les œuvres latines qui nous viennent à la pensée comme devant être réimprimées des premières, nous signalerons l'anonyme de Nevelet, le *de Gemmis* de Marbode, l'*Historia septem Sapientium*, la chronique de Turpin, et surtout, si on trouve un éditeur qui veuille entreprendre cette grande tâche, un recueil général des poésies latines rhythmiques.

---

141. — **Quellen zur Geschichte der deutschen Kaiserpolitik Œsterreichs wæhrend der franzœsischen Revolutionskriege 1790-1801**, von Alfred Ritter von Vivenot. Wien, W. Braumüller. In-8°. B. I. xvij-618 S. B. II. vij-608 S. — Prix : 42 fr. 70.

Zur Genesis der zweiten Theilung Polens, von A. von Vivenot. Id., id. In-8°, 47 S. — Prix : 1 fr. 75.

La mort de M. de Vivenot a été regrettée par toutes les personnes qui s'occupent de l'histoire diplomatique de l'Europe pendant la Révolution française. M. de V. était un contradicteur ardent et convaincu de M. de Sybel et de toute l'école prussienne. Il n'était pas plus favorable que M. de Sybel à la France et à la Révolution; mais il tenait pour l'Autriche contre la Prusse. Ses livres sont une longue apologie de la politique autrichienne. Ils peuvent se diviser en deux séries. La première comprend des écrits historiques, la seconde des recueils de documents inédits. A tous égards la seconde série nous paraît supérieure à la première. M. de V. quand il écrit est un polémiste plutôt qu'un historien. Il se préoccupe moins d'établir les faits et d'en montrer l'enchaînement que de réfuter ses adversaires et de soutenir sa thèse. La composition et le style en souffrent : ses ouvrages manquent de suite, son style manque de clarté : la passion tient trop de place en tout cela, et il en résulte de la confusion. Il n'empêche que dans les lourds volumes que M. de V. a consacrés au duc Albrecht de Saxe-Teschen, le curieux, s'il est patient, découvre nombre de faits nouveaux et de documents inconnus; mais les faits sont noyés et les documents sont tronqués. M. de V. a pris plus tard le meilleur parti, il s'est mis à publier purement et simplement les documents, en se bornant à les accompagner d'introductions plus ou moins étendues. C'est ainsi qu'il nous avait donné en 1871 des pièces intéressantes sur le congrès de Rastadt, puis deux volumes très-importants contenant les lettres de Thugut. Enfin en 1873 et comme pour mettre fin aux polémiques, M. de V. s'était décidé à publier le texte même des dépêches de la chancellerie autrichienne pendant les guerres de la Révolution. Le gouvernement austro-hongrois s'y était prêté avec une libéralité que l'on ne saurait trop louer.

L'ouvrage de M. de V. devait s'étendre de 1790 à 1801 ; deux volumes seulement ont paru, et le second s'arrête au mois de mars 1793. Ce sont des

volumes très-remplis, un peu trop remplis même à notre gré, car le caractère en est si serré, les lignes en sont si rapprochées que la lecture un peu suivie en devient très-vite pénible. Les dépêches y sont classées par ordre de date, et des répertoires bien disposés permettent aisément de trouver les documents dont on a besoin. Il n'y a guère que les dépêches émanant de la chancellerie de Vienne; les rapports des ambassadeurs et envoyés autrichiens n'y ont pas été joints. L'ouvrage ne nous éclaire donc, à proprement parler, que sur la politique de l'Autriche : il ne nous renseigne qu'indirectement sur les faits qui s'accomplissaient dans les autres Etats. Mais la politique de l'Autriche pendant cette période, c'est presque la politique de l'Europe, et les documents publiés par M. de V. sont à cet égard d'un prix inestimable. Il les donne, suivant l'excellent usage des éditeurs allemands, dans la langue dans laquelle ils ont été écrits : il y en a donc en français, en allemand et même quelques-uns en latin. M. de V. a joint aux dépêches parties de Vienne, des pièces communiquées à l'Autriche par les autres cours, que l'on envoyait en annexe avec ces dépêches, et qui sont nécessaires à l'intelligence des événements. Enfin des mémoires sur des faits spéciaux complètent le recueil.

Nous y aurions désiré plus d'éclaircissements; des notes biographiques surtout eussent été fort utiles. Nous savons que M. de V. avait donné ailleurs, et surtout dans sa correspondance de Thugut, des notices sur la plupart des personnages qui figurent dans son recueil; mais en ces matières, il ne faut pas craindre de se répéter, et un ouvrage, destiné, comme celui-ci, à devenir classique, aurait dû être édité d'une manière plus critique. Cette observation ne se rapporte pas seulement à l'organisation de la chancellerie autrichienne, qu'il est indispensable de connaître, aux noms des agents de cette chancellerie ou des envoyés autrichiens en Europe, elle se rapporte aussi aux documents. En voici un exemple. M. de V. reproduit (I, p. 218) le texte français de la dépêche prussienne du 28 juillet 1791 sur les affaires de France. Cette dépêche, une des plus importantes dans toute l'histoire des préliminaires de la guerre de 1792, avait été communiquée à la chancellerie autrichienne. M. de V. la donne telle qu'elle a dû être remise par Jacobi à Kaunitz; mais dans le document original, qu'Herrmann a publié en allemand, il se trouve un post-scriptum confidentiel, destiné à l'envoyé prussien seul, dans lequel la question des indemnités et notamment des indemnités en Alsace et en Lorraine est posée et discutée. Sans doute Jacobi, s'inspirant de ce passage réservé dans ses conversations diplomatiques, n'eut point à le remettre en copie avec le corps de la dépêche; mais pourquoi M. de V. ne le dit-il pas? Une note eût été ici très-nécessaire, et on ne voit pas en quoi la reproduction de ce post-scriptum au bas de la page, en caractères différents, aurait nui au recueil. L'omission est fâcheuse au contraire : elle peut induire en erreur ceux qui n'ont pas dépouillé M. de Sybel avec assez d'attention ou qui n'ont pas entre les mains le précieux recueil d'Herrmann. — Il nous paraît aussi qu'avec un peu de travail l'éditeur aurait pu s'éviter des répétitions inutiles, qui risquent d'arrêter le lecteur et de décourager les curieux. On se répète très-souvent en diplomatie; sur un même fond, les rédacteurs de chancellerie brodent des dépêches destinées à diverses puissances : elles ne diffèrent

que par les nuances. Ces nuances seules sont intéressantes, et, au lieu de reproduire intégralement plusieurs dépêches relatives au même sujet, M. de V. aurait pu se contenter de reproduire celle qui a servi de type et de ne rapporter des autres que les passages caractéristiques. Cette observation en appelle naturellement une autre : malgré ces longueurs, le recueil de M. de V. est-il complet ? contient-il toutes les correspondances de la chancellerie autrichienne de 1790 à 1793 relatives aux affaires de la Révolution ? Nous nous garderons bien de répondre affirmativement. Les archives de Vienne ont été si libérales que nous aurions mauvaise grâce à leur poser des questions peut-être indiscrètes. Mais la diplomatie était alors un art si subtil, les combinaisons en étaient si compliquées, les sentiers qu'elle suivait étaient tellement sinueux, il y avait tant de tours, de détours, de chemins couverts, de mines et même de chausse-trappes dans le labyrinthe où elle se mouvait, les édifices qu'elle construisait étaient si pleins de mystères et de surprises, ils contenaient tant de cabinets secrets et d'armoires à double fond que le chercheur le plus patient ne peut jamais être sûr d'avoir fouillé partout et d'avoir tout découvert. Il nous semble, par exemple, qu'en ce qui concerne les affaires de Pologne et la question des indemnités à prendre en France, M. de V., bien que déjà très-prolixe, ne doit pas avoir tout dit.

Nous ne prétendons point donner ici un résumé de ces deux volumes; la lecture de la table des matières en dira plus que l'article le plus consciencieux. Il n'y a pas non plus à discuter des textes dont l'authenticité est certaine. Nous croyons devoir nous borner à signaler l'importance de l'ouvrage et à indiquer, dans la terrible confusion des affaires européennes en 1790-1793, les points principaux sur lesquels les nouveaux documents autrichiens peuvent jeter de la lumière. — Tome I. Avant tout ce sont les affaires de la Belgique et les affaires d'Orient qui jouèrent à cette époque un rôle si considérable; les historiens français n'ont point, en général, paru en sentir l'importance ; l'auteur des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat*, est le seul qui en ait parlé d'une manière suivie, et ceux qui sont venus après lui se sont contentés, pour la plupart, de puiser dans ses récits sans en vérifier les sources; encore ne les ont-ils reproduits que très-incomplètement. Il faut bien le dire, c'est aux Allemands, et en première ligne à M. de Sybel, que revient le mérite d'avoir nettement montré les rapports des événements de la Révolution avec ceux qui se passaient dans le reste de l'Europe. M. de V. apporte un contingent des plus précieux à cette étude qui modifie entièrement le point de vue auquel on se plaçait d'habitude en France pour juger cette époque. Il semblait que la Révolution fût un phénomène de l'ordre métaphysique : les écrivains qui en racontaient l'histoire, faisant abstraction de l'Europe ou se forgeant une Europe abstraite pour la plus grande commodité de leurs travaux, l'Europe disparaissait devant la majesté de la Révolution ; les événements de la Révolution ne s'expliquant plus par des causes naturelles, tombaient dans le domaine de la légende et du merveilleux. Il est temps qu'ils rentrent dans le domaine de la science. Les documents de M. de V. aideront beaucoup les écrivains qui tâcheront de refaire l'histoire de l'Europe durant

cette grande crise des temps modernes. Les conférences de Reichenbach, celles de Mantoue, celles de Pillnitz, et en général, tout ce qui a trait au rapprochement et à l'alliance de la Prusse et de l'Autriche se trouve singulièrement éclairé par ces pièces. On y trouve aussi les choses les plus instructives sur les origines du second partage de la Pologne. Les affaires polonaises n'occupaient pas moins les cours que celles de la France : c'est un fait qu'il ne faut pas un instant perdre de vue quand on veut comprendre les causes de la guerre de 1792 et les raisons pour lesquelles cette guerre fut conduite comme elle l'a été. M. de V. a consacré à ce sujet une dissertation qui a été publiée à part, en même temps que le Tome II de son recueil : elle est destinée à innocenter l'Autriche de cette seconde spoliation. L'affaire des princes possessionnés en Alsace est aussi l'objet de nombreuses dépêches. Le Tome I s'arrête à la déclaration de guerre. Le Tome II nous conduit jusqu'au mois de mars 1793 : il ne contient pas de renseignements bien nouveaux sur Dumouriez ; mais il en présente un très-grand nombre et de très-importants sur les divergences qui existaient entre les alliés au moment de la guerre, qui ne cessèrent de s'accentuer avec le temps, et que le second partage de la Pologne ne fit qu'envenimer.

Sur les rapports secrets de la cour de Vienne avec la cour de France, M. de V. ne nous apprend rien de nouveau et n'ajoute que fort peu de chose à ce que M. d'Arneth et M. Beer nous avaient appris. Au contraire, sur les rapports des cours avec les émigrés et sur les véritables dispositions des puissances au sujet de la Révolution française, les documents autrichiens sont du plus haut intérêt. Nous citerons, à titre d'exemple, quelques passages d'une dépêche confidentielle du 12 novembre 1791 ; cette dépêche est adressée au représentant de l'Autriche en Russie, elle traite la question de savoir s'il faut considérer comme sérieuse l'acceptation de la Constitution de 1791 par Louis XVI et si, cette Constitution étant acceptée, il y a encore lieu d'établir un concert entre les puissances afin d'intervenir dans les affaires françaises. Kaunitz est d'avis que sans abandonner la négociation d'un concert, il convient d'observer, d'attendre, de suivre avec attention les affaires de France, de se tenir en garde contre la propagande; mais, tant que la Révolution ne devient pas menaçante et tant que la France s'en tient à la Constitution, il y a plutôt lieu de se féliciter que de s'alarmer. Le langage du vieux chancelier est sur ce point d'une remarquable clarté, et quand on a lu cette pièce, quand on la rapproche de toutes celles qui furent écrites à ce sujet à la même époque, on se demande ce qui subsiste de la légende qui continue à nous montrer la France de 1791, c'est-à-dire la France de la Révolution accomplie et consacrée, comme menacée par l'Autriche. Kaunitz écrit (Tome I, p. 275) : « L'expérience de plus d'un siècle qui fit » éprouver souvent à toute l'Europe la prépondérance que la situation physique » et les ressources infinies de la France procuraient à ce royaume dans la » balance générale sous le gouvernement d'un monarque absolu, a convaincu » spécialement l'Autriche que rien n'était plus combinable avec la sûreté » complète et durable de ses propres états épars et entourés d'ennemis puissants, » qu'un relâchement et une complication des ressorts internes de cette formidable

» monarchie, qui détourneraient à l'avenir son énergie des entreprises étrangères. » Kaunitz ajoute que « sans doute il a été et il restera essentiel de combiner cette » considération politique avec les soins nécessaires pour que l'exemple et les » principes de la Révolution française ne se communiquent de proche en proche » aux autres Etats de l'Europe. » Dans ce dessein les puissances doivent continuer à échanger des communications; il est de leur intérêt « d'empêcher » l'anéantissement ou l'abaissement total de la royauté et l'introduction d'un » gouvernement ou plutôt d'une anarchie populaire en France »; mais, ajoute-t-il, « on est fondé à s'attendre que les inconvénients sans nombre d'une » constitution métaphysique, incompatible avec l'ordre moral des choses » humaines, joints aux maux causés au peuple français par les terribles boule- » versements qu'il a éprouvés et par le poids énorme de sa dette nationale, » amortissant de plus en plus son propre enthousiasme, détourneront de l'imita- » tion d'un funeste exemple les peuples voisins. » Enfin s'il faut absolument prendre des mesures de précaution, Kaunitz ne pense pas que la guerre soit le meilleur moyen d'atteindre le but « si la nouveauté et des circonstances fâcheuses » particulières ont accru dans les premiers moments le danger de la séduction, » ce n'est pas au milieu des troubles d'une nouvelle guerre..... mais en préser- » vant soigneusement le repos général... qu'on peut espérer d'en guérir radi- » calement l'influence. » Cette citation suffit à montrer l'importance des documents que contiennent les deux volumes de M. de V., et la nécessité où seront les futurs historiens de la Révolution d'en tenir très-sérieusement compte. Espérons qu'un des collaborateurs de M. de V. ou un de ceux de M. d'Arneth dans les dépôts d'archives de Vienne, continuera ce grand travail. Il est trop important pour que l'on se résigne à le voir inachevé. Une dernière réflexion : en lisant ce passage de Kaunitz et maint autre où les mêmes sentiments sont exprimés, on ne peut se défendre de songer aux dépêches, également confidentielles, que le récent procès du comte d'Arnim livra à l'étonnement de l'Europe. *Mutatis mutandis*, c'est la même façon de concevoir les affaires de France; les raisons qui conseillaient en 1872 au prince chancelier de l'Empire allemand de soutenir en France le système qui la régissait alors, ressemblent presque mot pour mot à celles qui faisaient considérer au prince chancelier de Cour et d'Etat le maintien de la Constitution de 1791 comme un événement favorable à la politique autrichienne. Cela ne prouve point que les deux chanceliers aient vu clair ni que la situation fût la même dans les deux époques — nous n'entrons point ici et en ce moment dans ces discussions purement politiques; nous voulons seulement indiquer une fois de plus et par un exemple assez frappant, la permanence d'un même fond sous les apparences différentes que revêtent les combinaisons diplomatiques. Montrer que ce fond existe, qu'on peut l'étudier, qu'il est possible de déterminer ce qu'il y a de fixe et ce qu'il y a de changeant dans les choses européennes, c'est apporter un argument à ceux qui pensent qu'il est possible d'appliquer à l'histoire les méthodes des sciences expérimentales et d'en tirer les éléments d'une science de la politique.

Albert Sorel.

VARIÉTÉS.

Une lettre inédite de Schlegel.

M. E. Egger, qui possède tant et de si beaux livres, et qui, loin d'être jaloux de ses trésors, en fait gracieusement profiter ses confrères en bibliophilie, a bien voulu m'autoriser à publier ici une curieuse lettre autographe de Schlegel, placée en tête d'un magnifique exemplaire de la dissertation du célèbre critique : *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide* (Paris, 1807, gr. in-8°), exemplaire qui provient de la bibliothèque de l'orientaliste Langlès. On remarquera dans cette lettre le touchant hommage rendu par Schlegel à Madame de Staël, qu'il venait de voir mourir. On savait déjà qu'il avait beaucoup admiré et beaucoup aimé l'éloquent auteur de l'*Allemagne*, mais peut-être rien n'avait encore autant donné la mesure de son affection et de ses regrets, que ces simples lignes où éclate toute l'émotion d'un cœur véritablement brisé.

T. DE L.

« Monsieur,

Foudroyé par la perte immense que j'ai faite quelque précoce (*sic*) qu'elle fût, je suis incapable de voir personne, autrement j'aurois assurément été chez vous, pour vous témoigner ma reconnoissance de toutes vos bontés, et surtout de l'intérêt que vous avez toujours pris à la maladie de mon illustre et immortelle protectrice. Devant partir ce soir pour la Suisse pour remplir un devoir triste et sacré, je vous fais mes adieux par écrit.

Je vous renvoye les livres que vous m'avez si libéralement communiqués, et j'espère que vous les trouverez soigneusement conservés. J'en joins la note à cette lettre.

Je ne sais pas quand je reviendrai à Paris. Veuillez me conserver un bon souvenir et croire à l'assurance de mes sentimens les plus empressés.

J'ai l'honneur d'être

16 juillet. Monsieur,

V. tr. h. et tr. obl. serviteur,

A. W. DE SCHLEGEL.

A Monsieur Monsieur Langlès, chevalier, etc. (sic), *à la Bibliothèque Royale. Ci-joint 3 volumes.* »

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 2 juillet 1875.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie un rapport de M. Alb. Dumont sur les travaux des membres de l'école archéologique de Rome, et un mémoire de M. Homolle, membre de cette école, intitulé : Essai sur

l'histoire des institutions et la topographie d'Ostie, d'après de récentes découvertes.

Sur la demande de la commission de l'école d'Athènes, M. Thurot est adjoint à cette commission.

— M. Ém. Burnouf, directeur de l'école française d'Athènes, présente à l'académie :

1° des photographies du nouveau bâtiment de l'école d'Athènes;

2° un mémoire sur l'île de Minoa, près de Mégare, mentionnée par Thucydide (3. 51; 4. 67, 118) : on avait cru que depuis l'antiquité cette île avait disparu ou avait été unie au continent; M. Burnouf a reconnu au contraire que l'état actuel des lieux concorde encore parfaitement avec le témoignage de Thucydide;

3° des plans et desseins des déblaiements opérés en avant de l'acropole d'Athènes, qui ont mis à découvert la plus ancienne montée de l'acropole, dite escalier de Pan (entre autres découvertes, on a trouvé le trou, ὀπή, par où une femme s'échappe de l'acropole dans la Lysistrata d'Aristophane, v. 720);

4° des dessins de vases dits *aryballes*, tirés d'une importante collection de vases de cette espèce, qui ont été trouvés à Tanagre et qui appartiennent à l'école d'Athènes; M. Burnouf signale parmi les figures représentées sur ces vases celle d'une femme ailée tenant deux oies dans ses mains : on avait considéré des figures semblables comme des images d'Artémis : cette opinion est contredite par le fait que la figure est accompagnée d'une chouette, attribut de Minerve;

5° les dessins de 4 statuettes de Junon, dont 3 montrent la déesse avec une tête humaine couronnée, tandis que la 4e a une tête de cheval : M. Burnouf signale à ce sujet l'intérêt que présenterait un travail d'ensemble sur les divinités à têtes d'animaux;

6° enfin, un grand nombre de dessins et de photographies représentant des objets découverts à Santorin en 1872 par MM. Gorceix et Mamet, membres de l'école d'Athènes. Ces objets remontent au delà des temps historiques de la Grèce. Ils ont été trouvés au dessous d'une couche épaisse de pierre ponce dont l'île entière est couverte par suite d'une ancienne éruption volcanique. Des fouilles faites en trois endroits différents ont amené la découverte de trois maisons bâties avec des pierres non taillées unies par de la boue : ces constructions sont analogues à celles que M. Schliemann a trouvées à Hissarlik en Troade, dans la couche la plus profonde du terrain, au dessous des plus anciennes antiquités helléniques. A Santorin les murs sont revêtus à l'intérieur d'un enduit de chaux peint de diverses couleurs. Parmi les objets trouvés dans ces maisons figure une scie en bronze, mais aucun objet en fer n'a été découvert jusqu'ici. Un grand nombre de ces objets rappellent encore ceux qu'a trouvés M. Schliemann : ce sont des fusaioles, des boules d'un usage inconnu, peut être mystiques (quelques unes portent le signe composé d'un trait vertical entre deux points, que M. Schliemann a appelé le monogramme de la chouette), des vases tournés ou pétris à la main, faits en terre grossière lissée au polissoir, etc., etc.

Une observation que suggère à M. Waddington la vue des dessins qui repré-

sentent ces vases amène une discussion, à laquelle prennent part plusieurs membres de l'académie, sur la date des objets trouvés à Santorin. M. Burnouf, s'appuyant sur des considérations géologiques, regardait ces objets comme antérieurs à l'ère chrétienne de 18 à 20 siècles. M. Waddington les trouve d'un travail trop perfectionné pour admettre cette date : il est porté à les croire du 6e ou 7e s. av. J. C. M. de Longpérier dit que la perfection du travail de ces objets n'est pas un motif suffisant pour croire qu'ils ne puissent pas remonter à une très haute antiquité : les monuments égyptiens de la 18e dynastie montrent à quel degré de perfection était déjà parvenue l'industrie de ces temps reculés. Il cite notamment les vases qui figurent au nombre des présents envoyés à Thotmès III par les gens *des îles de la mer du nord,* c. à d. de la Méditerranée, et qui ressemblent à ceux que MM. Gorceix et Mamet ont trouvés à Santorin.

M. Heuzey demande que les dessins et photographies que M. Burnouf a fait passer sous les yeux des membres de l'académie soient publiés. M. de Longpérier dit qu'une partie de ces reproductions sont destinées à être publiées dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires.* M. Burnouf exprime le désir que la *Revue archéologique* reproduise aussi quelques uns de ces monuments.

— M. Ernest Desjardins termine la seconde lecture de son mémoire sur les inscriptions du corps de garde de la 7e cohorte des vigiles à Rome.

Ouvrages déposés : — Marguerite de Surville (Clotilde de Surville) par Eug. VILLEDIEU, Paris, 1875, 8°; — Secundam synodum ephesinam ... edidit Samuel G. F. PERRY, Oxonii, 1875, 8°; — *présentés de la part des auteurs : — par M. Egger :* Études sur l'ancienne musique grecque, rapport au ministre de l'instr. publique sur une mission en Espagne, par Em. RUELLE; Géographie du départ. de la Seine-Inférieure, ouvrage posthume de l'abbé BUNEL, publié par l'abbé TOUGARD; — *par M. Hauréau :* De la substitution de l'épiscopat germain à l'épiscopat romain en Gaule, par Lud. DRAPEYRON. — M. Waddington présente de la part de M. le cte de Mérode un dessin des figures de Pétronille et de Veneranda, trouvées dans la crypte de Se Pétronille à Rome.

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Die philosophischen Schriften von Leibniz. 1. Bd. (Berlin, Weidmann). — Th. Dœhneri Satura Critica (Plaviae, Neupertus). — EHLERS, De Graecorum aenigmatis et gryphis (Prenzlau, Mieck). — ELLIOT, History of India. Vol. VI. Ed. by DOWSON (London, Trübner). — ELLIS, Peruvia Scythica (London, Trübner). — FROHLBERGER, Ausgewæhlte Reden des Lysias (Leipzig, Teubner). — Germanische Rechtsdenkmæler, Leges, Capitularia, Formulae, herausg. v. GENGLER (Erlangen, Deichert). — HENTSCHEL, Quaestionum de Lysiae Oratione Epicratea (XXVII) Capita duo (Misenae, Klinkicht).— HONEGGER, Kritische Geschichte der franzœsischen Cultureinflüsse in den letzten Jahrh. (Berlin, Oppenheim). — HUME, Eine Untersuchung in Betreff des menschlichen Verstandes. Uebers. v. VON KIRCHMANN (Leipzig, Koschny). — HYDE CLARKE, Researches in Præhistoric and Protohistoric comparative Philology (London, Trübner). — Iuliani Imperatoris quae supersunt praeter reliquias apud Cyrillum Omnia recens. HERTLEIN, Vol. I. (Lipsiae, Teubner). — JACOBY, Die Idee der Entwickelung. 1. Th. (Berlin, Oliven). — JORET, Herder et la renaissance littéraire en Allemagne au XVIIIe s. (Paris, Hachette).

— KRUMBHOLZ, Quaestionum Theocritarum Specimen primum (Berlin, Mayer u. Müller). KUENEN, De Profeten en de Profetie onder Israel. I. Deel (Leiden, Engels). — LELAND, Fusang, or the discovery of America (London, Trübner). — LELAND, E. H. PALMER, JANET TUCKEY, English Gipsy Songs (London, Trübner). — Les plaidoyers civils de Démosthène, tr. p. DARESTE. 2 vol. (Paris, Plon). — T. Lucreti Cari De rerum natura libri sex redig. und erkl. v. BOCKEMÜLLER, 2 Liefgn. (Stade, Stendel). — MANNHART, Der Baumkultus der Germanen (Berlin, Gebr. Borntræger). — Luc. MULLERI de Phaedri et Aviani Fabulis Libellus (Lipsiae, Teubner). — Œuvres complètes de Diderot, p. p. ASSÉZAT. 1er et 2e vol. (Paris, Garnier). — PÜNJER, Die Religionslehre Kant's (Iena, Maucke's Verl.). — E. RECLUS, Nouvelle Géographie, livr. 1, 2 et 3. (Paris, Hachette). — RITTER, Les noms de famille, avec une préface par M. BRÉAL (Paris, Franck). — SPENGEL, Aristoteles' Poetik und Vahlen's Neueste Bearbeitung derselben (Leipzig, Teubner). — STUMPF-BRENTANO, Die Wirtzburger Immunitæt-Urkunden des X. und XI. Jahrh. (Innsbrück, Wagner'sche Univ.-Buchh.). — The Romantic Legend of Sâkya Buddha from the Chinese-sanscrit, by BEAL (London, Trübner). — Troilus Alberti Stadensis primum ed. a MERZDORF (Lipsiae, Teubner). — Urkunden zur Geschichte des deutschen Rechtes, herausg. v. LOERSCH u. SCHRŒDER. I. (Bonn, Marcus). — C. Valeri Flacci Sesini Balbi Argonauticon libri octo recogn. BAEHRENS (Lipsiae, Teubner). — Vergilis Georgica nach Plan und Motiven erkl. v. BOCKEMÜLLER (Stade, Stendel). — WALTER, Die Lehre von der praktischen Vernunft in der griechischen Philosophie (Iena, Mauke's Verl.). — WARREN, De Jainas (Zwolle, Tjeenk Willink). — Wœrterbuch zu Hartmann's Iwein, von BENECKE. Zweite Ausg. v. WILKEN, Lief. 2, 3 u. 4 (Gœttingen, Dieterich). — ZUMPT, De Imperatoris Augusti die natali fastisque ab dictatore Caesare emendatis commentatio (Lipsiae, Teubner).

AUBÉ, Histoire des persécutions de l'Église jusqu'à la fin des Antonins (Paris, Didier). — DORANGE, Catalogue des mss. de la Bibliothèque de Tours. — DU FRESNE DE BEAUCOURT, Charles VII. Son caractère. 2e partie (Paris, Palmé). — GLAUNING, Der franzœsische Schulunterricht und der nationale Interesse (Nœrdlingen, Beck'sche B.). — GUIBAL, Histoire du sentiment national en France pendant la guerre de cent ans (Paris, Sandoz et Fischbacher). — Jahrbücher des deutschen Reiches unter Heinrich II. Von Siegfried HIRSCH. Dritter Bd. herausg. v. BRESLAU (Leipzig, Duncker u. Humblot). — KUHN (E.), Beitræge zur Pali Grammatik (Berlin, Dümmler). — MIKLOSICH, Ueber die Mundarten und die Wanderungen der Zigeuner Europa's (Wien, Gerold's S.); Beitræge zur Kentniss der Zigeunermundarten (ibid.). — Tabulae codicum manu scriptorum praeter Graecos et Orientales in Bibl. Palat. Vindobonensi asservatorum. Vol. VII. (Vindob., Gerold's S.). — VON KIRCHMANN, Erlæuterungen zu Kant's kleinern Schriften zur Ethik und Religionsphilosophie (Leipzig, Koschny); Erlæuterungen zu Kant's Grundlegung zur Metaphysik der Sitten, etc. (ibid.).

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

p. 289-512. — VON THIELMANN, Streifzüge im Kaukasus. Leipzig, Duncker u. Humblot. In-8°, viij-493 p. (une analyse de cette relation a récemment paru dans la *Revue de France*). — ZENKER, Türkisch-arabisch-persisches Handwœrterbuch. 21. u. 22. Heft. Leipzig, Engelmann. — CHRIST, Metrik der Griechen und Rœmer (cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 146). — CADOVIUS-MÜLLER, Memoriale linguae Frisicae. Herausg. v. KÜKELHAHN. Leer, Leendertz. In-8°, 120 p. (importante contribution à l'histoire de l'allemand). — LEGGE, The life and works of Mencius. London, Trübner. In-8°, v-402 p. (forme le volume II de la magnifique et savante édition des *Classiques Chinois*). — DÜTSCHKE, Antike Bildwerke in Oberitalien. I. Leipzig, Engelmann. In-8°, viij-132 p. (contient les monuments du Campo Santo de Pise).

Jenaer Literaturzeitung, 1875, n° 17, 24 avril. SEYERLEN, Entstehung und erste Schicksale der Christengemeinde in Rom. Tübingen, Fues. In-8°, iv-67 p. (LIPSIUS). — SIEGFRIED, Philo von Alexandria. Jena, Dufft (SCHRADER). — FLAMMER, Le droit civil de Genève, ses principes et son histoire. Genève. In-8°, 304 p. (A. RIVIER). — FISCHER, Francis Bacon und seine Nachfolger. Leipzig, Brockhaus. In-8°, xx-788 p. (ERDMANN). — HENNES, Fischenich und Charlotte von Schiller. Frankfurt a. M., Sauerlænder. In-8°, 167 p. (C. WARRENTRAPP). — WOLFF, Muhammedanische Eschatologie. Leipzig, Brockhaus. In-8°, xiv-214-110 p. (H. STEINER). — Morgenlændische Forschungen (SCHRADER; cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 289). — ROTH, Der Atharvaveda in Kaschmir. Tübingen, Laupp. In-4°, 29 p.; BENFEY, Einleitung in die Grammatik der vedischen Sprache. Gœttingen, Dieterich'sche B. In-4°, 40 p.; *Ders.*, Die Quantitætsverschiedenheiten in den Samhitâ- und Pada-Texten der Veden. In-4°, 44 p. (DELBRÜCK). — HEBLER, Aufsætze über Shakespeare. 2. Ausg. Bern, Dalp'sche B. In-8°, xij-294 p.; WERDER, Vorlesungen über Shakespeare's Hamlet. Berlin, Hertz. In-8°, 252 p. (Richard WÜLCKER). — DŒHLER, Entstehung und Entwickelung der religiœsen Kunst bei den Griechen. Berlin, Lüderitz'sche Verlagsb. In-8°, 47 p. (R. GAEDECHENS).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Amador de los Rios (R.). Inscripciones arabes de Sevilla. Precedidas de una carta-prologo del Ilmo. Si. D. J. Amador de los Rios. En 4, 270 p. y 9 lam. Madrid (Murillo).

Annali delle Università Toscane, scienze noologiche. In-4°. Pisa (tip. Nestri). 30 fr.

Aymard (A.). Antiquités préhistoriques, gauloises et gallo-romaines du Cheylounet. In-8°, 98 p. et pl. Le Puy (imp. Marchessou).

Baguenault de Puchesse (G.). Tombes mérovingiennes trouvées à Bazoches-lès-Gallerandes (Loiret). In-8°, 11 p. et pl. Orléans (Herluison).

Barton (J. A. G.). Bengal : An Account of the Country from the Earliest Times. With full Information with regard to the Manners, Customs, Religion, etc. of the Inhabitants, and the Effects of British Tule There. In-12, 250 p. cart. London (Blackwoods). 6 fr. 25

Boutiot (T.) et **Socard** (E.). Dictionnaire topographique du département de l'Aube comprenant les noms de lieu anciens et modernes; rédigé sous les auspices de la Société académique de l'Aube. In-4°, lxvij-234 p. Paris (Imp. nationale).

Carlson (F. F.). Geschichte Schwedens. 5. Bd. Bis zum Tode Carls XI. In-8°, xxxvj-616 S. Gotha (F. A. Perthes). 16 fr.

Comte (Le) de Plélo, Louis-Robert-Hippolyte de Bréhan, ambassadeur de France en Danemark. 1699-1734 par N. de B. In-8°, 28 p. Nantes (imp. Forest et Grimoud).

Cruzada Villa-Amil. Rubens, diplomático español. Sur viajes á España y noticia de sus cuadros, segun los inventarios de las casas de Austria y de Borbon. En 8, 386 p. Madrid (Murillo).

Fournier (A.). Abt Johann v. Viktring u. sein Liber certarum historiarum. Ein Beitrag zur Quellenkunde deutscher Geschichte. In-8°, xij-154 S. Berlin (Vahlen). 5 fr.

Lepage (A.). Les Cafés politiques et littéraires de Paris. Le Procope, La Renaissance, Mad.id, Suède, Le Rat-Mort, Buci, Frontin, Brasserie Saint-Séverin, Foy, Le Coup-du-Milieu, etc. In-16, 114 p. Paris (Dentu). 2 fr.

Liverani (F.). La chiave vera e le chiavi false della lingua etrusca. Saggio. In-16, 98 p. Siena (tip. Lazzeri). 3 fr. 50

Loiseau (A.). Histoire des progrès de la grammaire en France, depuis l'époque de la renaissance jusqu'à nos jours. 2e fascicule (adjectif, pronom, verbe). In-8°, 111 p. Paris (Thorin).

Magnieu (E. de) et **Prat** (H.). Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers, 1778-1788. In-8°, xvj-731 p. et port. Paris (Plon et Ce). 8 fr.

Mandon (L.). De l'influence française en Espagne sous Philippe V (1700-1713). In-8°, 69 p. Montpellier (imp. Bœhm et fils).

Marchant (L.). Ampoules de pèlerinages en plomb trouvées en Bourgogne. In-4°, 12 p. et pl. Dijon (Manière-Loquin).

Monod. Suite des mémoires de Guillaume Monod. In-8°, iv-320 p. Paris (Thorin).

Muse (La) coutançaise au XVIIe siècle. Recueil de poésies françaises et latines dédiées à Jacques de Costentin. Petit in-4°, viij-27 p. Coutances (Salettes).

Papato (Il) ai tempi dell' impero da Costantino a Giustiniano e il papato ai tempi nostri con alcune note illustrative. In-8°, 110 p. Roma (tip. Eredi Botta). 3 fr.

Perrot (G.). L'enlèvement d'Orithyie par Borée œnochoé du Musée du Louvre. In-4°, 28 p. et 1 pl. Paris (imp. Chamerot).

Philipps (J.R.). Memoirs of the Civil War in Wales and the Marches 1642-1649. 2 vol. in-8° cart. London (Longmans). 52 fr. 50

Planck (M.). Karthago u. seine Heerführer. In-4°, 26 S. Tübingen (Fues). 1 fr. 75

Pouy (F.). Recherches sur les almanachs et calendriers artistiques, à estampes, à vignettes, à caricatures, etc. principalement du XVIe au XIXe siècle, avec notices bibliographiques sur les almanachs divers, notamment à l'époque de la Révolution. In-8°, 147 p. Amiens (imp. Glorieux et Ce).

Proudhon (P. J.). Correspondance; précédée d'une notice par J.-A. Langlois. T. 2. In-8°, 391 p. Paris (Lib. internationale). 5 fr.

Quinet (E.). L'Esprit nouveau. In-8°, iv-359 p. Paris (Dentu). 6 fr.

Rosseeuw Saint-Hilaire. Disgrâce de la princesse des Ursins 1714-1715. In-4°, 23 p. Paris (Firmin Didot, frères, fils et Ce).

Schmidt (O.). The Doctrine of Descent and Darwinism. With 26 Woodents. In-8°, 336 p. cart. London (King). 6 fr. 25

Stuart (J.). A Lost Chapter in the History of Mary Queen of Scots Recovered; Notices of James Earl of Bothwell and Lady Jane Gordon, and of the Dispensation for their Marriage; Remarks on the Law and Practice of Scotland relative to marriage Dispensations; and an Appendix of Documents. In-4°, 116 p. cart. London (Hamilton). 15 fr. 65

Taine (H.). Essai sur Tite-Live. Nouv. édit. In-18 jésus, viij-368 p. Paris (Hachette et Ce). 3 fr. 50

Veuillot (L.). Jésus-Christ. Avec une étude sur l'art chrétien, par E. Cartier. Ouvrage illustré de 16 chromolith. et de 200 grav. exécutées par Huyot père et fils, d'après les monuments de l'art depuis les catacombes jusqu'à nos jours. In-4°, viij-572 p. Paris (Firmin Didot frères, fils et Ce). 25 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 29 Neuvième année. 17 Juillet 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

MÉMOIRES de la Société de linguistique. T. II. 5e fascicule (complément du volume). 4 fr.

Contenu : *H. Kern*, le suffixe *ya* du sanscrit classique, *ia* de l'arien. — *L. Havet*, Note sur l'article précédent. — *D'Arbois de Jubainville*, les thèmes celtiques en *s*. — *M. Bréal*, Umbrica. — *L. Havet*, sur les palatales sanscrites. — *A. Bergaigne*, du rôle de la dérivation dans la déclinaison indo-européenne. — Variétés : *M. Bréal*, Frères jumeaux dans le vocabulaire latin. — *Caro, carnis*. — *Vilis*. — *Masticare*. — Καλός. — Latin *sus, sur*. Ombrien *sururont, surur*. — *Indulgere*. — Sanscrit *sva* pour *su* « bien ». — *A. Bauer*, de la double origine de l'article allemand. — *L. Havet*, sur la déclinaison des thèmes féminins en *a*. — Le locatif ombrien. — *F. Baudry*, Notice sur le suffixe participial *-ant*. — *J. Darmesteter*, *Nomen, nâman*. — Index.

COLLECTION PHILOLOGIQUE (ANCIENNE SÉRIE)
5e FASCICULE.

E. RITTER Les noms de famille. 3 fr. 50

G. PARIS Les Contes orientaux dans la littérature française du moyen-âge. Broch. in-8°. 1 fr.

The Academy, N° 164, new series, 26 juin. LANFREY, Histoire de Napoléon Ier. T. V. Paris, Charpentier (Étienne COQUEREL). — LELAND, Fusang, or the Discovery of America by Chinese Buddhist Priests in the Fifth Century (R. H. MAJOR; la *Revue crit.* publiera prochainement un article sur cet ouvrage). — Calendar of the State Papers relating to Ireland, 1608-1610. Ed. by the Rev. C. W. RUSSELL and J. P. PRENDERGAST. London, Longmans and Co. (Samuel R. GARDINER). — *Notes and News*. — *Notes of Travel*. — New Guinea (Lettre d'un missionnaire, M. N. G. LAWES). — Boston Letter (Thomas SERGEANT PERRY : nouvelles littéraires). — Archeological News from Greece (J. P. MAHAFFY). — *Science Notes* (Anthropology). — *Meetings of Societies* (Soc. royale de géographie, de philologie). — Etruscan Antiquities. Tarquinii and Caere (C. I. HEMANS).

The Athenæum, N° 2487, 26 juin. The Perils of Criticism (on se souvient que l'*Athenæum* avait été condamné, en Ecosse, pour un article sévère sur l'*Educational Atlas* de T. B. Johnston, à payer à l'auteur une somme énorme 1,275 livres; cette décision a produit en Angleterre une vive émotion, et la Cour écossaise, réprouvant le verdict du Jury, était disposée à recommencer le jugement, quand le plaignant a consenti à laisser aux juges le soin de fixer le montant des dommages et intérêts : on lui a accordé 100 livres). — MANSEL, The Gnostic Heresies of the First and Second Centuries. Murray (résume les travaux des Français et des Allemands). — HECKETHORN, The History of the Secret Societies of all Ages and Countries. 2 vols. Bentley and Sons (refonte considérablement augmentée du *Mondo secreto* de De Castro). — CAIRNES, Character and Logical Method of Political Economy. Macmillan and Co. (cet ouvrage est l'un des plus importants qui aient paru depuis un demi-siècle sur l'économie politique). — The Palæographical Society (2e art.). — The Site of Pisgah (J. A. PAINE). — When was Burke born? (E. J. PAYNE). — The Interior of New Guinea (réplique de J. MORESBY). — The Temple of Jerusalem (James FERGUSSON). — *Literary Gossip*. — Geographical Notes. — *Societies* (Soc. asiatique, royale de littérature, de numismatique, de philologie.

Literarisches Centralblatt, N° 27, 3 juillet. LÖW, Die Lebensalter in der jüdischen Literatur. Szegedin, Selbstverl. In-8°, xvj-459 p. (cette importante histoire des mœurs juives depuis l'antiquité jusqu'à nos jours forme le 2e volume des *Beiträge zur jüdischen Aterthumskunde* de l'auteur). — GRÆFE, Die 70 Jahrwochen des Propheten Daniel, cap. 9, 24-27, in ihrer Beziehung auf Jesum Christum. Leipzig, Hinrichs. In-8°, vij-56 p. (sans valeur). — TEICHMÜLLER, Studien zur Geschichte der Begriffe. Berlin. Weidmann. In-8°, ix-667 p. (dissertations sur les divers systèmes de philosophie en Grèce). — Urkundenbuch des Klosters Drübeck. Vom Jahr 877-1594. Bearb. v. JACOBS. Halle, B. d. Waisenhauses. In-8°, xxxviij-344 p. (forme le 5e volume de la belle publication de l'auteur : *Geschichtsquellen der Provinz Sachsen*). — RANKE, Ursprung und Beginn der Revolutionskriege 1791 u. 1792. Leipzig, Duncker u. Humblot. In-8°, vij-379 p. (d'après les archives prussiennes et autrichiennes). — Recueil général de traités, etc. Continuation du grand recueil de De Martens par SAMWER et HOPF : T. 6. Gœttingen, Dieterich. In-8°, viij-733 p. — LEVY, Neuhebræisches und chaldæisches Wœrterbuch. Nebst Beiträgen v. FLEISCHER. 3 Bde in 12-15 Lief. 1. Lief. Leipzig, Brockhaus. In-4°, 112 p. (l'auteur n'a pas de méthode; la partie étymologique est déplorablement faible). — SCHRŒDER, Ueber die formelle Unterscheidung der Redetheile im Griechischen und Lateinischen. Leipzig, Kœhler in Comm. In-8°, viij-562 p. (très-superficiel). — The romantic legend of Sâkya-Buddha. From the Chinese-Sanscrit. By BEAL. London,

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 17 Juillet — 1875

Sommaire : 142. Minayef, Grammaire Pâlie, tr. p. Guyard ; Kuhn, Contributions à la grammaire pâlie. — 143. Bosworth Smith, Mahomet et le Mahométisme. — 144. Saint-Marc Girardin et Bersot, Jean-Jacques Rousseau. — 145. Maiorescu, Critiques. — *Correspondance :* Lettre de M. T. de L. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

---

142. — Minayef, **Grammaire Pâlie,** traduite du russe par M. Stanislas Guyard. Paris, Ernest Leroux. 1874. — Prix : 7 fr. 50.

Ernst W. A. Kuhn, **Beitræge zur Pâli-Grammatik.** Berlin, Dümmler. 1875. — Prix : 5 fr. 35.

L'inventaire philologique du Pâli se poursuit avec ardeur de divers côtés. En attendant la grammaire promise par M. Childers, M. Minayef et M. Kuhn viennent coup sur coup de nous donner le tableau de sa phonétique et de ses flexions. Les deux ouvrages ont exactement le même objet, l'un et l'autre laissent de côté la syntaxe ; mais ils sont assez différents de caractère. Le premier, plus riche de faits nouveaux, philologiques ou autres, plus tourné vers l'aspect historique des questions, s'applique surtout à nous enrichir de données empruntées à la Rûpasiddhi, d'observations recueillies dans des livres inédits ; il ne s'effraie pas d'un peu de confusion ni d'une allure parfois un peu trop indienne. Le second, qui a pu profiter de son devancier, exact et méthodique, s'attache tout spécialement au point de vue linguistique et comparatif, et se préoccupe surtout de la constitution et de la dérivation des formes. Cette différence de méthode est dominée par une divergence dans les vues générales sur la nature même et le caractère propre de la langue pâlie. L'arrière-pensée d'exposer et de soutenir une certaine opinion sur ces questions d'ensemble est évidemment pour beaucoup dans ces essais successifs d'exposition grammaticale ; fondés sur un cercle de publications si restreint, ils sont nécessairement moins intéressants par les faits pour la plupart assez accessibles qu'ils rappellent que par les théories qu'ils défendent ou qu'ils manifestent.

Le Pâli est-il un dialecte local, strictement populaire, ou un idiome artificiel et savant ? Quelque solution que l'on donne au problème, M. Kuhn a tort à coup sûr de le prendre si légèrement. Selon lui, la seconde solution, celle pour laquelle M. Kern s'est décidé avec le plus de vivacité, ne ferait que « reculer la question » (p. 9). Il est bien vrai, comme il le remarque, que toute langue, si artificielle qu'elle soit, repose nécessairement en dernière analyse sur un fonds populaire et local. Mais qu'est-ce à dire si l'on prend, par exemple, que le Pâli représente un travail réfléchi, appliqué à des dialectes peut-être divers, ayant pour but d'en effacer les caractères locaux, d'en régulariser les formes suivant des analogies

plus ou moins décevantes, de les rapprocher enfin par l'orthographe des apparences et de la physionomie d'une langue savante, inspirée du Sanskrit? Le fonds dialectal peut dès lors être aussi indifférent qu'insaisissable. La question relative à la place du Pâli dans la série du développement linguistique de l'Inde serait encore plus directement affectée par une semblable solution. On s'accoutume à considérer le Pâli comme une étape intermédiaire entre le Sanskrit et les dialectes prâkrits [1]; on a même fondé là-dessus des conjectures relativement à son ancienneté. Toutes ces hypothèses sont ruinées par la base, dès que l'on considère ces caractères archaïques comme obtenus par un travail conscient de reconstitution artificielle et érudite. Par une conséquence forcée, les formations singulières ou insolites transmises par les grammairiens perdraient beaucoup de leur intérêt comparatif et historique : si la thèse dont il s'agit laisse parfaitement possible que des formes réellement populaires et authentiques, venues même d'une haute antiquité, se soient perpétuées dans cet idiome, elle permet aussi d'admettre qu'il a pu s'y introduire des créations plus ou moins arbitraires, fondées sur l'analogie ou inspirées par le désir de combler des lacunes. La question est donc capitale. La réponse qu'on y fait doit influer puissamment tant sur l'idée que l'on prend et de l'âge et des lieux d'origine du Pâli, que sur la façon d'en traiter la grammaire. A cette question les deux livres répondent en sens opposé ; et sans y être examinée au complet ni suivant une méthode rigoureuse, elle fait le sujet principal de l'une et l'autre introduction.

Pour M. Kuhn, le Pâli est, sauf quelques mélanges accidentels, un dialecte populaire appliqué aux besoins religieux d'une certaine école buddhique (p. 9, etc.). Reprenant la conjecture ou développant les suggestions de MM. Lassen [2] et Westergaard, il y reconnaît l'idiome très-peu altéré du Malwa; le nom de Mâgadhî lui viendrait de l'importance historique et religieuse du Magadha. Il signale son affinité spéciale avec le dialecte de l'inscription de Girnar; M. Minayef, au contraire (p. XXVII, p. XLIV), invoque en faveur de son point de vue des affinités avec les dialectes *orientaux* des inscriptions; on a signalé aussi une parenté prétendue avec le Mahârâshtrî et le Çaurasenî des grammairiens. Cela revient à constater que le Pâli n'a aucun des traits réputés caractéristiques des dialectes locaux, et qu'il a d'autant plus de similitude avec un idiome prâkrit que celui-ci par son orthographe se rapproche plus de la forme sanskrite et savante. M. Kuhn attache une importance bien surprenante aux considérations qu'il fonde sur la personne de Mahendra. Acceptons un instant le point de vue orthodoxe singhalais où il se place (p. 6, etc.). Mais nulle part Mahendra n'est donné comme l'auteur d'une rédaction nouvelle

1. Seul M. Kern (p. 14) considère le Pâli comme marquant une période postérieure aux dialectes de Piyadassi; mais ce jugement n'est soutenable qu'autant que l'on récuse l'autorité implicite et absolue des apparences orthographiques, c'est-à-dire autant qu'on reconnaît le caractère artificiel du Pâli.

2. Seulement M. Lassen (*Ind. Alterth.* II, 490 et suiv.) part de ce point de vue non justifié que Kâtyâyana serait le véritable inventeur du Pâli; il aurait d'abord codifié le dialecte du Malwa, qui, transporté à Ceylan, aurait été appliqué seulement au Ve siècle de notre ère à la traduction du canon.

des écritures ni même d'une « transcription », comme parle M. Kuhn. Ce rôle exorbitant qu'il lui prête, de son autorité, est d'autant plus inadmissible que l'on accepte plus complétement la tradition méridionale et que l'on admet l'existence dès cette époque d'un recueil canonique et autorisé des écritures. Si, malgré tout, Mahendra eût été en position de « choisir » arbitrairement un dialecte, n'est-il pas vraisemblable que, suivant l'exemple de son père, il se serait décidé pour celui dans lequel Piyadassi s'adressait aux religieux du Magadha, qu'il eût accordé cette gloire officielle à l'idiome de la capitale, que son Pâli enfin, son « texte », eût mérité effectivement son nom de Mâgadhî ? M. Kuhn fait bien, je pense, de chercher dans l'importance du Magadha pour le buddhisme la raison d'être d'une dénomination que ne justifient point les caractères linguistiques. Ne peut-on aller un peu plus loin, et penser qu'on n'aurait pas donné, par une application historique, en somme arbitraire, un nom tout régional à un idiome qui aurait réellement reflété les particularités dialectales d'une autre région quelconque de l'Inde ?

Pour repousser le système auquel nous ramène cette considération, M. Kuhn se fonde surtout sur l'insuffisance des preuves produites par M. Kern. Fidèle à son point de départ, M. K., dans l'important chapitre du Verbe, accepte en général comme légitimes et historiques toutes les flexions admises dans les paradigmes des grammairiens et il s'efforce d'en montrer l'origine. Cependant, en ce qui concerne, par exemple, l'imparfait (p. 108), il observe lui-même que les grammairiens n'ont rétabli qu'au prix d'un mélange de formes hétérogènes l'apparente intégrité du tableau. Il importerait de déterminer si le même fait ne s'est pas produit dans nombre d'autres cas. Nous manquons sur ce point d'un élément d'information essentiel : il faudrait pouvoir comparer aux décrets des écoles l'usage dûment constaté des textes des différents âges. Il faudrait voir si les formes exceptionnelles et suspectes qui resteraient après ce premier départ sont ou non des accommodations arbitraires, si elles représentent les vivants organes d'une langue populaire ou les approximations d'une science plus ou moins éclairée. En attendant qu'une pareille tentative devienne possible, il me semble que l'extrême instabilité de certaines voyelles finales, tantôt longues, tantôt brèves, tantôt nasalisées [1], le caractère anormal des modifications phoniques que supposent certaines formes [2], l'abondance même des flexions verbales, dès maintenant retrouvées dans les livres, comparée à l'indigence des Prâkrits dramatiques et du Mâgadhî jaina, doivent nous mettre d'abord en défiance. Plusieurs flexions ont une apparence bien étrange pour ne pas dire barbare, si large d'ailleurs que l'on fasse la part de l'analogie. M. Kuhn dénonce lui-même la deuxième pers. sing. de l'imparfait et de l'aoriste âtmanepadam en *ase* et *ise*. La première pers.

---

1. Par exemple dans les désinences *eyya* et *eyyam* du potentiel, 1ᵉ pers. sing. (p. 105), la désinence *a* ou *â* de la 3ᵉ sing. de l'imparfait, *amhâ*, *û* et *um* de l'imparfait et de l'aoriste comparées aux désinences *mha* et *u* du parfait, les désinences *i* et *î* de la 2ᵉ et 3ᵉ sing. de l'aoriste (p. 112). Les différenciations arbitraires et les besoins métriques paraissent avoir dans ces variations une part excessive.

2. Je citerai les désinences *vho* de l'impératif et du potentiel, correspondant au sanskrit *dhvam*, la 2ᵉ pers. sing. du potentiel en *tho* pour sanskrit *thâs*.

plur. de l'imparfait âtmanepadam en *âmhase* est tout aussi extraordinaire, et je ne suis pas moins porté à douter de l'authenticité de la première pers. plur. en *mase*, de l'impératif atmanepadam qui lui fait pendant et à laquelle M. Kuhn prête une si haute antiquité [1] (p. 101). L'une et l'autre forme sont pourtant attestées par des exemples. Que dire de diverses flexions, encore plus douteuses, du parfait âtmanepadam ? Je ne puis m'empêcher de regretter que M. Kuhn n'ait point recherché avec son exactitude et sa méthode ordinaires si ces faits et bien d'autres encore ne fournissent pas un appoint notable de force et d'arguments à la thèse de M. Kern [2].

Quoi qu'il en soit, cette thèse est aussi celle de M. Minayef. A son avis (p. XLV) le Pâli « n'est pas un dialecte local du Magadha, mais la langue de la » culture buddhique, c'est-à-dire une langue littéraire » ; il représente d'ailleurs, « comme les dialectes prâkrits, une forme du langage aryen, très-voisine du » sanskrit, mais n'en dérivant pas. » Toute l'introduction de M. M., pleine de fragments inédits et d'intéressantes suggestions, est consacrée à des considérations, presque toutes plus historiques que philologiques, aboutissant à cette double conclusion. M. M. nous montre (p. XXXVI et suiv.) dans la composition même du sangha tous les éléments d'un mélange de dialectes qui devait aboutir à des compromis et à une régularisation assez factice [3]. Reprenant les vues de M. Weber sur l'histoire des langues indiennes, M. M. isole complétement le Pâli du Sanskrit. Il s'applique surtout à établir entre le développement linguistique et le développement religieux un parallélisme étroit : le buddhisme serait la religion et le Pâli la langue savante des Dasyus et des Vrâtyas, comme le brâhmanisme

1. Pour M. Kuhn (p. 101-102), cette formation est directement issue de la désinence la plus ancienne, perdue déjà dans les Védas; c'est une de celles qui démontrent l'entière indépendance du Pâli vis-à-vis de l'idiome védique. Le cas serait étrangement isolé parmi les flexions verbales du Pâli, et je préfère m'associer à M. Kuhn quand il revendique comme des créations secondaires, inspirées par l'analogie, diverses formes (comme celles du potentiel, par exemple, p. 106) où l'on a cherché des restes d'une haute antiquité.— J'opposerais des scrupules analogues à une observation semblable que M. Kuhn applique à la forme en *e* de l'accusatif pluriel des thèmes masculins en *a* (p. 72). Cette désinence, suivant lui, ne serait pas un effet de l'analogie de la déclinaison pronominale; elle représenterait « simplement un renforcement du thème sans suffixe casuel ». Il est tout à fait antipathique à la nature de l'*e* pâli de fonctionner comme renforcement de *a;* en Pâli comme dans les dialectes prâkrits, *e* tend à perdre de son poids et à s'atténuer: quand il ne représente pas un *e* antérieur, il ne peut représenter qu'un affaiblissement. Il faudrait donc démontrer, ce qui est impossible, que cette formation se serait consommée et son emploi généralisé dans une période antérieure au Pâli.

2. Plus d'une considération paraît la confirmer. C'est d'abord l'absence de tout caractère dialectique et local constaté; c'est ensuite la position mixte et complexe du Pâli vis-à-vis des dialectes connus, que rend manifeste la divergence des opinions relativement à son ancienneté et à sa place dans la série linguistique. J'ajoute l'analogie de la formation assignée par M. Kern à la langue des gâthâs.

3. M. M. (p. xliij et suiv.), par une conjecture peu conciliable semble-t-il, avec ses conclusions d'ensemble, paraît attribuer dans la constitution de cette langue littéraire une part fondamentale au dialecte du Magadha. Le Pâli n'ayant aucun des traits réputés caractéristiques du Mâgadhî, et sensibles dans les inscriptions rédigées dans le dialecte supposé du Magadha, M. M. ne se peut fonder que sur le nom de Mâgadhî donné au pâli, ce qui est évidemment bien insuffisant, ou sur les ressemblances qu'il signale entre le Pâli et les dialectes orientaux de Piyadassi; il eût bien fait d'être plus explicite sur ce point où il prend, à mon avis sans motif suffisant, le contrepied du sentiment ordinaire.

serait la religion et le Sanskrit l'idiome littéraire des Indiens brâhmaniques (p. XIV et suiv.). M. M. pousse, je pense, la thèse à l'exagération ; il insiste trop sur la distinction par religions, point assez sur la distinction par castes. Que le buddhisme ait recueilli l'alliance et l'héritage de vieilles oppositions populaires contre l'institut brâhmanique, qu'il ait fondé son action sur les tendances propres et les traditions ou les aspirations méconnues et comprimées des couches de la population non réduites, je suis loin d'y contredire, ayant essayé moi-même d'en faire la preuve sur un terrain différent. Mais il ne faut pas exagérer cette indépendance du buddhisme, considéré dans sa constitution complète, dans ses moyens d'action spéculatifs et littéraires. C'est, à mon avis, aller trop loin que de comparer directement et immédiatement au mythe éranien la légende buddhique de Mâra (p. IV et suiv.), d'attribuer aux légendes sur la généalogie des Çâkyas (p. X et suiv.) la valeur d'un souvenir historique et authentique, indépendant des traditions de l'épopée. De même pour la langue pâlie; s'il la faut vraiment considérer comme en grande partie artificielle et arbitrairement régularisée, il me paraît certain qu'un pareil travail n'a été entrepris qu'à l'imitation de ce que les brâhmanes avaient fait antérieurement pour le Sanskrit, et avec l'intention de se rapprocher du type qu'ils avaient d'abord arrêté et fixé. Quoi qu'il en soit de ces réserves, cette introduction est un morceau curieux qui eût à lui seul rendu une traduction fort désirable et méritoire.

La partie technique du livre se recommande surtout par quelques formes nouvelles et quelques exemples curieux. La phonétique se ressent de l'influence indigène par des lacunes et le manque de précision. Je signalerai le paragraphe relatif aux voyelles et le vague « quelquefois » des §§ 9 et 12. Le § 41 présente l'*r*, dans des locutions telles que *jîvarera*, *jalantariva*, *meghariva*, comme une transformation de *n*, etc. Il est pourtant évident que, si ces formes ne sont pas simplement des aberrations d'un sandhi tout artificiel et arbitraire, l'*r* s'y doit expliquer comme dérivé de l'*y* qui dans plusieurs cas s'est fixé devant la voyelle initiale des particules *eva*, *iva*, absolument comme dans *yathariva*, etc. Suivant le § 45, « le niggahita correspond quelquefois au skr. *r* », avec les exemples *cakkhum*, *ukkamsa*. Il est clair que le premier représente une forme nouvelle dérivée de l'analogie des thèmes en *a*; dans le second le niggahita attaché à la voyelle est un simple équivalent de la longue substituée à la brève après la simplification du groupe *ss* : *ukkamsa*, pour *ukkâsa*, pour *ukkassa*. Tout préoccupé des faits l'auteur en néglige parfois un peu trop peut-être l'ordonnance et l'exposition. Moins original et moins neuf, le travail de M. Kuhn reprend à ce point de vue ses avantages; plus méthodique, mieux équilibré, il est plus fourni en exemples qui, pour n'être point inédits, sont bons à trouver rassemblés. L'étymologie des formes, quelquefois trop confiante à mon gré, y est attentive et bien informée. Je signalerai à ce propos un détail. M. Kuhn analyse en *siyâ* + *atha* l'adverbe *seyyatha*. La seconde place qui serait ainsi attribuée à *atha* dans la locution première et la comparaison de la forme très-ordinaire *seyyathidam*, rendent cette explication insuffisante. Il me paraît que c'est *yathâ* et non *atha* que recèle cette forme. Le sens en devient plus satisfai-

sant ; la première syllabe s'explique aisément comme représentant la forme *assa* du subjonctif avec apocope de l'*a* initial comme dans beaucoup de cas analogues (*'ssa, 'ti, 'pi*). Cette analyse rend bien compte de la forme *sayyathidam*, tandis que la substitution de *e* pour l'*a* de la première syllabe s'explique d'elle-même par le voisinage de *y*.

P. 99 et suiv. M. K. s'associe avec trop de confiance au sentiment de MM. Childers et Pischel en niant absolument l'emploi actif des formes *gheppati* et *kayirati*. Je n'en conteste pas l'usage au sens passif. Mais cela n'exclut point, surtout en une langue telle que le Pâli, un usage parallèle au sens actif. Il est certain que les grammairiens en général considèrent ces formes comme actives (p. ex., la *Cullasaddanîti :* gahâdiganato ppanhâppaccayâ honti kattari, tanâdiganato oyirappaccayâ honti kattari); la place que les ss. VI, 2, 19-20 occupent dans la grammaire de Kaccâyana prouve que l'auteur partageait ce point de vue, et des formes comme l'actif *dajjati* suffisent à démontrer la parfaite possibilité de pareilles confusions.

E. Senart.

---

143. — **Mohammed and Mohammedanism.** Lectures delivered at the Roy. Institution of Great-Britain, by R. Bosworth Smith. London, Smith aîné and C°. 1874. In-8°, xxj-252 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les quatre conférences que M. Bosworth Smith, attaché au collége de Harrow en qualité d'*assistant-master*, a réunies en un volume avaient d'abord été destinées à être lues devant une réunion d'amis; puis, sur l'avis de plusieurs de ses auditeurs, elles furent, considérablement accrues, prononcées devant l'Institut Royal de la Grande-Bretagne en février et mars 1874. Le but que s'est proposé M. B. S. en les écrivant et en les publiant est, non point de présenter quelques faits nouveaux, ou de nouveaux aperçus sur l'histoire et les dogmes de l'islamisme, mais bien de mettre à la portée des gens du monde un résumé succinct des opinions que l'on doit avoir de cette religion, et surtout de chercher à faire disparaître certains préjugés légués par les siècles passés et trop communément répandus. M. B. S. n'est point orientaliste; mais, outre qu'il a des connaissances étendues dans l'histoire des religions, il s'est entouré pour ce travail des ouvrages les plus récents et les plus autorisés; il a surtout profité de la Vie de Mahomet de Sprenger, dont il se plaît à reconnaître la valeur, bien qu'il en condamne certaines conclusions : point que je discuterai tout à l'heure. Le soin que l'auteur a pris de s'instruire aux meilleures sources, et l'impartialité qu'il fait voir dans ses jugements, me dispensent d'examiner en détail ce volume; mais je ferai brièvement connaître le point de vue où il se place pour juger de l'islamisme, et les aperçus originaux qu'il en tire.

M. B. S. débute par des considérations générales sur l'histoire des religions, sur leurs caractères primitifs, leur tendance commune à passer d'un enseignement moral, qui était leur forme première, à un enseignement théologique et théocratique; enfin il fait remarquer avec raison que, tandis que le berceau des autres religions est entouré de ténèbres, le mahométisme seul nous présente l'histoire

de sa formation de la façon la plus claire, et nous permet par là de juger de la formation d'autres croyances où les renseignements historiques nous font défaut. Pour M. B. S., l'islamisme est notoirement inférieur au christianisme, dont il n'a pas la pure morale et les enseignements; mais il semble, précisément pour cette raison, mieux adapté à l'esprit des peuples de l'Asie et de l'Afrique, à peine civilisés, et d'une race inférieure à celle des Occidentaux : l'islamisme doit devenir la religion de cette partie du monde, comme le christianisme doit être celle de l'Europe et de l'Amérique; et ses doctrines étant celles qui se rapprochent le plus du christianisme, par conséquent elles méritent de renverser d'autres croyances moins pures et moins élevées. Il est de fait que ses progrès incessants semblent justifier cette opinion; et n'eût-il pour lui que les éléments de civilisation introduits par sa marche au cœur de l'Afrique sauvage, cela suffirait à le faire regarder avec respect. M. B. S. ne fait aucune difficulté d'avouer que les progrès du christianisme chez les peuplades nègres sont presque nuls, tandis que l'enseignement du Koran se propage assez rapidement, grâce au zèle de missionnaires dévoués, mais cela rentre en quelque sorte dans sa théorie et la confirme, savoir que l'islamisme est plus approprié à l'état de demi-civilisation auquel on peut prétendre amener des tribus jusqu'alors entièrement sauvages.

L'auteur est naturellement conduit à étudier la vie et le caractère du prophète arabe; et là se pose devant lui ce problème historique qui n'est pas encore résolu : quelle fut la part réelle de Mahomet dans la grande rénovation du VIIe siècle? L'influence du milieu où vivait le prophète est indéniable, et les instigateurs de sa mission nous sont connus; mais il y a deux manières d'envisager son rôle : 1° ou bien Mahomet était un imposteur, un menteur qui ne croyait pas un mot à ses prédications, forgeait à tête reposée les contes qu'il débitait ensuite devant le peuple, tels que son voyage nocturne, etc. et servait pour ainsi dire d'*homme de paille* derrière lequel s'abritaient les desseins ambitieux de Khadidja, ou les projets de réforme religieuse des *hanîfs*, de Zéïd et de Waraqa; 2° ou le prophète était de bonne foi, profondément convaincu de la vérité de sa mission, dont il avait puisé l'idée dans le commerce des sociétés secrètes (sans pour cela nier les instigations occultes dont il fut certainement l'objet), et enfin devait ses visions, auxquelles il était le premier à croire, d'abord à l'idée fixe qui le préoccupait, ensuite et surtout à son tempérament maladif, comme l'a si bien établi Sprenger (il était sujet à des attaques de nerfs). La première opinion est partagée par l'éminent historien que je viens de citer, ainsi que par M. Renan, au moins dans sa partie essentielle; mais elle a l'inconvénient d'annihiler complètement le rôle de Mahomet, à qui incombait, en définitive, toute la responsabilité de la rénovation; je veux bien que Zéïd et Ali, de son vivant, qu'Omar, après sa mort, aient plus fait pour la propagation des nouvelles doctrines que Mahomet lui-même; mais pourquoi aurait-il été choisi, de préférence à tout autre, pour les enseigner aux Arabes, pour leur donner de la publicité, s'il avait été cet homme nul et insipide que l'on se plaît à nous représenter? M. B. S. s'élève contre cette opinion, et tout en ayant égard au savoir et à l'autorité de l'illustre

orientaliste qui l'a accréditée, il cherche à relever le rôle du prophète, et surtout à établir sa sincérité.

Le reste de l'ouvrage est consacré à l'examen des doctrines de l'islam, du Koran et de son histoire, de son influence sur la civilisation arabe, etc.; enfin des destinées futures du mahométisme, des modifications qu'il est possible d'y introduire, de sa vitalité permanente, prouvée par les récentes tentatives de réformes dont il a été l'objet. Il est difficile d'être plus favorable à l'islamisme que M. B. S., bien qu'il ait soin de tenir toujours la balance égale entre les deux religions qu'il met continuellement en présence.

Il y a peu d'inexactitudes à reprocher au travail de M. B. S., même dans la transcription des noms orientaux, qu'il est si facile d'estropier dans une langue européenne. Je relèverai seulement deux ou trois légères erreurs qui lui sont échappées, sans doute par inadvertance :

P. 28. Les mots « Atalik ghazee », qui sont un titre donné par l'émir de Bokhara au souverain actuel de Kachgar, Ya'qoûb-beg, ne peuvent signifier « gardien des champions de la Religion. » Le mot turk oriental *atâliq*, qui est passé en persan avec le sens de « précepteur », désigne dans le Turkestan une dignité particulière, correspondant vaguement à celle de *prince* ou de *chef de tribu*. Cf. le dictionnaire turk-oriental de M. P. de Courteille, v° *âtâ*. Quant à *ghâzi*, chacun sait qu'il veut dire victorieux (contre les infidèles).

P. 233. Mahomet II n'a pas été appelé ainsi pour le distinguer du prophète, comme paraît le croire M. B. S., mais simplement à cause d'un Mahomet Ier qui avait régné avant lui, et qui n'est autre que Mohammed fils de Bâyézid Ildirim.

P. 249. « Omar, the third Kaliph »; lisez « the second ».

Cl. HUART.

---

144. — SAINT-MARC GIRARDIN de l'Académie française. **Jean-Jacques Rousseau,** sa vie et ses ouvrages avec une introduction par M. Ernest BERSOT de l'Institut. 2 vol. in-12. Paris, Charpentier. 1875. — Prix : 7 fr.

« Lorsqu'en 1848 je me décidais à faire un cours à la Sorbonne sur les œuvres » de Jean-Jacques Rousseau, c'était surtout le *Contrat social* que je voulais » examiner, afin d'attaquer dans son principe la plus funeste erreur de toutes » celles qui égaraient à ce moment la société, je veux dire la doctrine du pou- » voir absolu de l'État et l'anéantissement des droits de la conscience indivi- » duelle..... » Cet aveu fait par l'éminent professeur nous explique non-seulement l'origine de son livre, mais il nous donne la clef des défauts et des lacunes qu'on y trouve, comme du caractère général qu'il revêt. Quand de 1852 à 1856, en effet, il prit la résolution de publier dans la *Revue des Deux-Mondes* les leçons qu'au lendemain de la Révolution de février il avait faites sur Rousseau, M. S.-M. G. n'en changea pas essentiellement, à ce qu'il semble, la nature et le fond, et, si la forme en devint peut-être moins oratoire, cette étude resta dans son ensemble ce qu'elle avait été dans son intention première, une œuvre de

polémique, adoucie seulement par l'intérêt que lui inspira, en avançant dans sa tâche, un sujet si bien fait pour séduire une nature littéraire comme la sienne.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver ici un travail complet sur Rousseau, mais seulement un examen curieux de ceux de ses ouvrages ou des parties de sa vie qui ont le plus frappé M. S.-M. G. C'est ainsi qu'après quelques pages à peine, consacrées à la jeunesse du grand écrivain, l'auteur aborde sans préambule le *Discours sur les sciences et les arts,* qui rendit Rousseau célèbre et inaugura sa carrière de réformateur. A partir de ce moment (1749), il est vrai, et jusqu'à la publication du *Contrat social* (1762), nous trouvons dans son livre un examen étendu de chacune des œuvres les plus importantes qui marquent cette période de près de treize ans, mais c'est en vain qu'on y chercherait rien qui ait trait aux seize dernières années de Rousseau. Les chapitres qui retracent son histoire pendant celles qui précèdent n'en offrent pas moins un intérêt puissant.

Après le premier, consacré au Discours sur les sciences, vient une étude sur la vie et les écrits de Rousseau de 1750 à 1754, suivie elle-même d'une analyse du *Discours sur l'inégalité des conditions.* Un autre chapitre, qui traite des rapports de Rousseau avec Voltaire et de son établissement à l'Hermitage, sert comme de prélude à l'examen de la *Nouvelle Héloïse;* l'histoire de son séjour chez Mme d'Epinay et de sa passion pour Mme d'Houdetot en complète l'explication, tandis que le récit de sa rupture avec sa bienfaitrice, qui suit la rupture plus importante avec Grimm, Diderot et le parti philosophique, en est comme l'épilogue. Puis vient la *Lettre à d'Alembert,* point culminant du chapitre intitulé : « Rousseau et » le théâtre, » par lequel s'ouvre le second volume. Jusqu'ici la critique domine, et la sévérité est le caractère saillant des chapitres dont je viens de parler; ceux qui suivent, au contraire, en particulier les pages consacrées aux théories de Rousseau sur l'éducation, témoignent d'une indulgence, je devrais dire d'une prédilection, manifeste.

C'est, comme je l'ai remarqué, après l'examen du Contrat social et au moment où Rousseau s'exile de France que s'arrête l'étude qui lui est consacrée. On pourrait se demander ce qui a déterminé M. S.-M. G. à laisser ainsi son œuvre imparfaite; s'il est assez difficile de répondre à cette question, il semble cependant que la raison principale en est qu'il n'avait point fait de cours sur cette partie de la vie du réformateur; or, à part quelques articles de journaux, le fond et la matière de tous les écrits du savant professeur, ce sont, personne ne l'ignore, ses cours de la Sorbonne; il ne savait point, — et c'est le charme et le défaut de ceux qu'il a laissés — faire de livres qu'il n'eût point *parlés;* il devait donc lui être difficile, sinon impossible, d'en continuer un dont il n'avait point en quelque sorte achevé l'élaboration devant son auditoire.

Quoi qu'il en soit, dans son étude sur Rousseau, avec les qualités du célèbre critique, on retrouve encore exagérés les défauts inhérents à son système de composition; les digressions abondent et l'emportent parfois sur le fond, aucune idée générale ne relie les diverses parties de son livre; l'unité qui a fait la grandeur et la force des théories du novateur genevois ne paraît pas même avoir été soupçonnée et rien n'établit l'importance relative qui revient dans son œuvre de

réformateur à chacun de ses écrits. L'éditeur de M. S.-M. G. lui a reproché de s'être trop appesanti sur les deux Discours qui inaugurent la carrière littéraire de Rousseau, il aurait pu avec plus de raison lui faire un reproche de n'avoir pas montré comment ils préparaient et annonçaient les œuvres qui suivirent. Mais que dire de l'oubli où sont laissées les influences si nombreuses et si diverses qui ont agi sur le grand écrivain? Croirait-on que Locke n'est cité qu'une fois et encore d'après Rousseau lui-même, comme si on ne trouvait pas dans le philosophe anglais le point de départ et comme le germe de tout ce que l'écrivain français a dit de l'éducation et du gouvernement? Les tendances spiritualistes et le théisme chrétien de Rousseau, qui ont fini par lui gagner les sympathies de son historien, auraient pu aussi être mieux indiquées et étudiées; M. S.-M. G. n'aurait point dû non plus, comme il l'a fait, s'attacher presque exclusivement aux côtés par lesquels Rousseau lui semblait être plus dans le vrai pour négliger ou passer sous silence les autres; mais il n'eût point fallu surtout le louer des erreurs qu'il a commises. Comment expliquer par exemple l'approbation sans réserve donnée à la théorie du réformateur sur l'origine divine du langage, théorie victorieusement réfutée depuis plus d'un siècle par Herder et qui ne soutient pas même l'examen? Cette tendance à louer et à blâmer bien plus par penchant que par raison nuit singulièrement, je ne dirai pas à l'impartialité, mais à l'exactitude des jugements de M. S.-M. G. Avec lui on passe d'une critique exagérée à une approbation qui n'est guère plus légitime, et qui prouve seulement que les opinions qu'il apprécie sont plus en rapport avec les siennes. Faut-il voir là une marque d'inconséquence ou de singularité? Nullement, tout cela tient uniquement, je crois, à l'absence de sens philosophique et historique, qui est le propre de l'auteur du *J.-J. Rousseau,* et à l'erreur de sa critique qui fait de la prétendue valeur morale des œuvres de l'esprit le criterium de leur valeur littéraire, comme si le bon et le beau étaient choses identiques. Il est certain aussi qu'avec sa manière de penser personne n'était moins propre que M. S.-M. G. à être l'historien de Rousseau; la nature toute de sentiment du philosophe genevois, qui explique si bien les erreurs et les contradictions de sa conduite et parfois de ses opinions, échappait à sa critique rationaliste et à son esprit positif, j'allais presque dire prosaïque; c'est cette étroitesse de conception et de pensée qui l'a en particulier empêché de comprendre l'admiration de Rousseau pour la nature, et ne lui a pas permis de voir quelle influence ce sentiment nouveau allait prendre désormais dans la littérature. Quant à la méthode générale, on peut regretter que M. S.-M. G. n'ait point mis à contribution tous les documents contemporains, et qu'il n'ait pas toujours apporté une critique assez sévère dans le choix de ceux qu'il a consultés; les Mémoires de Mme d'Epinay entre autres demandaient à être contrôlés avec plus de rigueur qu'il ne l'a fait.

A ces critiques générales, j'ajouterai, comme complément et confirmation de ce qui précède, quelques critiques particulières. Dans l'étude qu'il a faite des Discours sur les sciences et sur l'Inégalité des conditions, M. S.-M. G. considère ces écrits comme un manifeste isolé, un paradoxe brillant, jeté en défi au siècle des lumières; c'est là une erreur qui lui a fait méconnaître ce qu'ils ont été en

réalité, le prélude de l'Émile et du Contrat social. S'ils sapent, en effet, les fondements de la société, c'est pour la réédifier sur des bases nouvelles et plus solides. Dans cette œuvre de rénovation, le paradoxe, cela se comprend, convenait à merveille à Rousseau, et son esprit, incapable de comprendre le développement historique de l'humanité, ne s'y portait que trop facilement. M. S.-M. G. a eu le tort de croire que tous les sophismes qu'on rencontre dans les deux premiers discours étaient voulus ou prémédités; ils répondent bien plutôt à un état d'esprit du novateur, ils sont la condition de son œuvre réformatrice, et si Rousseau parut se contredire dans les explications qu'il fut amené à donner par la polémique qu'ils soulevèrent, c'est que là il devançait et annonçait les théories qu'il devait developper plus tard.

On saura gré à M. S.-M. G., bien que plus d'un de ses aperçus puisse être contesté, des détails et des traits ingénieux qui remplissent le chapitre consacré aux petits écrits de Rousseau, publiés de 1750 à 1754; — il suffit de citer l'histoire de la polémique relative à la musique française et à la musique italienne; — mais sans m'arrêter à ce sujet secondaire, et sans revenir non plus sur le chapitre du Discours sur l'inégalité, je passe à la partie du livre de M. S.-M. G. qui commence au moment où Rousseau revient de Genève à Paris, retour suivi presque aussitôt, sinon de la publication, du moins de la composition de la Nouvelle Héloïse. Avant d'aborder l'étude du célèbre roman, l'auteur a, dans quelques pages pleines d'intérêt, retracé les péripéties des rapports entre Rousseau et Voltaire, rapports que devait bientôt terminer une rupture si éclatante. C'est le premier pas du divorce du premier avec le parti philosophique; mais n'est-ce point rapetisser singulièrement cet événement que d'y voir, comme le fait M. S.-M. G., le simple résultat de la rivalité de deux esprits également altiers et orgueilleux, tandis que leur rupture est bien plutôt la conséquence fatale de l'opposition qui régnait entre leurs tendances et leur manière de concevoir le monde et la société?

Bien qu'à dater du retour de Rousseau à Paris, la sympathie de M. S.-M. G. semble, comme je l'ai dit, augmenter, on ne peut s'empêcher de trouver que les relations du réformateur avec Mme d'Epinay ne sont pas toujours racontées avec une entière impartialité, et que la balance n'est pas tenue égale entre le protégé d'une part, la protectrice et Grimm de l'autre. Il me semble aussi que jamais peut-être les défauts et les qualités du critique ne se sont montrés d'une manière plus manifeste que dans les pages consacrées à l'étude de la Nouvelle Héloïse, conçue et écrite presque en entier, nous l'avons vu, après l'installation de Rousseau à l'Hermitage. Esprit peu curieux, M. S.-M. G. ne s'est pas donné la peine de rechercher l'origine, ni de montrer quelle a été véritablement la genèse du célèbre roman; il admet que la passion inspirée à Rousseau par Mme d'Houdetot en a été l'occasion, erreur d'autant moins explicable que, les *Confessions* nous l'apprennent, les deux premiers livres du roman furent écrits avant que l'auteur connût la belle-sœur de Mme d'Epinay. Il y a, au contraire, beaucoup de vrai dans la critique que M. S.-M. G. fait des portraits de femme de Rousseau; l'ami de Mme de Warrens, cela est incontestable, ne pouvait ni éprouver ni peindre un

amour chaste, et il fallait la corruption du XVIIIe siècle pour que ce qu'il y a de sensuel dans ses descriptions n'ait point choqué les contemporains. Mais je ne saurais souscrire au jugement porté sur l'ensemble de l'œuvre de Rousseau, ni comprendre que, après en avoir condamné ouvertement la première partie, M. S.-M. G. en approuve presque sans restriction la seconde. C'était, à son insu, revenir à l'opinion de Mendelssohn, qui avait si fort scandalisé les contemporains. Qu'il y ait dans la Nouvelle Héloïse des pages d'une morale élevée et pure, personne ne le nie, mais comme œuvre d'art en est-elle moins défectueuse? M. S.-M. G. se demande comment, après avoir passionné le XVIIIe siècle, le roman de Rousseau nous laisse froids et indifférents; la raison en est bien simple, et elle se trouve précisément dans le caractère moral de la seconde partie qu'il loue, mais qui est un contre-sens dans une œuvre pareille.

Je ne dirai rien des chapitres VII et VIII, qui racontent les amours de Rousseau et de Mme d'Houdetot et achèvent l'histoire de ses relations avec Mme d'Epinay, ainsi qu'avec Grimm et Diderot; j'avoue cependant que j'aurais préféré les voir placés avant le chapitre VI consacré à la Nouvelle Héloïse; il y a dans la disposition adoptée par l'auteur quelque chose qui rompt l'unité et nuit à la clarté du récit. On ne peut pas trouver non plus, malgré l'importance réelle du sujet, que tout ce qui a trait à l'éducation n'ait atteint des proportions exagérées, ce qui n'exclut point de singulières lacunes dans cette grave question. Au lieu de prendre, en effet, son sujet corps à corps, M. S.-M. G. s'est trop souvent jeté dans d'interminables digressions, et a ainsi plus d'une fois perdu de vue la question qu'il traitait. Mais en dépit de ces fautes on ne peut méconnaître tout ce qu'offre d'intérêt et souvent d'aperçus nouveaux, non moins que de justes critiques, les trois chapitres consacrés à l'Émile. Les deux suivants aussi, qui nous montrent Rousseau à Montmorency et dans ses rapports avec M. de Malesherbes, nous offrent la lecture la plus attrayante. Aussi me bornant à y renvoyer le lecteur, j'arrive au dernier chapitre du livre de M. S.-M. G., à celui qui traite du Contrat social.

Dans l'introduction qu'il a mise en tête de l'ouvrage dont il se faisait l'éditeur, M. Bersot paraît s'étonner de l'indulgence avec laquelle M. S.-M. G. a jugé cette dernière grande œuvre de Rousseau; je ne saurais partager cette manière de voir; ce qui est vrai, bien plutôt, c'est que M. S.-M. G. n'a point embrassé dans leur ensemble les écrits politiques du novateur, circonstance qui l'a empêché de les juger avec une entière impartialité. Il faut l'approuver sans doute quand il prend en main la défense des droits de l'individu contre l'omnipotence de l'État, quand il s'élève contre la théorie oppressive d'une religion imposée, encore que la religion de Rousseau se borne à une simple profession de foi peu faite pour embarrasser ses adhérents, mais qui n'en doit pas moins être repoussée comme une atteinte à la liberté individuelle. Ce sont là des erreurs que Rousseau devait à une admiration trop grande pour les théories sociales de l'antiquité. Mais là aussi doit s'arrêter le blâme, et M. S.-M. G. ne me paraît pas fondé dans les autres critiques qu'il fait de l'ouvrage de Rousseau, dont il ne paraît pas avoir toujours bien compris le système politique. Le principe de la souveraineté popu-

laire et de son inaliénabilité, emprunté à Locke par Rousseau, ne saurait, je crois, être attaqué; il serait seulement à souhaiter qu'il eût été mieux compris. Quant à la prédilection que Rousseau semble affecter pour les petits États, elle s'explique sans peine par cette circonstance qu'il avait, en écrivant, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, Genève devant les yeux; mais elle n'infirme nullement, comme paraît le croire M. S.-M. G., son principe; tout au plus indique-t-elle qu'il faut, suivant les dimensions des divers États, en modifier l'application.

Je m'arrête ici, après cet examen un peu long et peut-être un peu sévère; mais quand les œuvres se recommandent par le nom de leur auteur, si elles ont droit à plus de respect, elles réclament aussi une appréciation plus froide et plus rigoureuse de leurs qualités comme de leurs défauts. C'était aussi un devoir pour moi de signaler ce qu'il y a d'inégal dans l'œuvre de M. S.-M. G. et de faire ressortir, bien qu'elle n'ait pas trouvé d'imitateurs, ce qu'il y a de défectueux dans sa méthode; faite au jour le jour, son œuvre porte tous les caractères de son origine; on y sent trop, avec le peu de souci d'approfondir les questions, le désir de frapper les esprits; les pensées brillantes, les détails charmants y abondent; mais les vues générales y font défaut; je ne dirai pas que le livre a vieilli; — M. S.-M. G. ne l'eût probablement pas fait d'une manière bien différente, à la veille de sa mort, — mais il est insuffisant; on le lira avec plaisir sans doute, comme tout ce qui est sorti de la plume du célèbre critique, mais sans rien apprendre de bien nouveau; ce n'est pas là, c'est dans Brockerhoff qu'on ira chercher la connaissance véritable de Rousseau.

o/o

---

145. — T. Maiorescu. **Critice.** Bucuresti, Socecu. 1874, in-12, xv-466 p.

M. Titu Maiorescu, écrivain justement réputé dans son pays et aujourd'hui ministre de l'instruction publique, a réuni dans ce volume des articles critiques déjà publiés séparément. On lira avec intérêt le long morceau intitulé : *la Direction nouvelle dans la prose et la poésie roumaines* et plusieurs autres; mais nous appelons surtout l'attention de nos lecteurs sur le mémoire consacré à l'orthographe du roumain. Sur ce terrain où il s'est déjà livré tant de combats, M. M. a pris une position toute personnelle, également éloigné des partisans de l'orthographe purement étymologique et de ceux de l'orthographe purement phonétique. Ses théories linguistiques sont parfois discutables, mais ses idées en matière d'orthographe sont très-dignes d'intérêt ; M. Schuchardt (auquel l'auteur répond ici) les a combattues dans un article de la *Romania*, et il est certain qu'il a sur son adversaire l'avantage d'une logique plus rigoureuse; mais, comme on a déjà eu l'occasion de le remarquer ici [1], en fait d'orthographe la logique à outrance est souvent dangereuse. La question de l'orthographe roumaine est si complexe que nous ne voulons émettre ici, pour le moment, aucune opinion personnelle, mais

---

1. *Rev. crit.* 1873, II, 329.

nous signalons le mémoire de M. M. à ceux qu'intéresse la question, et le livre entier à toutes les personnes qui peuvent lire le roumain; elles y trouveront une des plus remarquables expressions de l'état actuel du mouvement intellectuel en Roumanie.

CORRESPONDANCE.

Paris, ce 12 juillet.

A Messieurs les Directeurs de la Revue Critique.

Messieurs,

Je viens humblement faire mon *mea culpa*. Dans la *Lettre inédite de Schlegel* ici reproduite (p. 29), j'ai eu tort de lire *précoce* au lieu de *prévue*. Vous aviez deviné la vérité, et je ne m'explique pas comment j'ai pu, d'abord, me tromper, et, ensuite, persévérer dans mon erreur. Il y a là, selon l'antique dicton, quelque chose de *diabolique* dont je demande mille fois pardon à vous et à nos chers lecteurs. La morale de ceci, c'est que, même dans les travaux les plus faciles, il faut procéder avec une extrême attention, et ne jamais oublier que, vu l'*humana fragilitas*, on doit se méfier de deux grands dangers, l'inadvertance et le trop de confiance en soi.

Agréez, Messieurs, avec tous mes regrets et tous mes repentirs, l'assurance de mes plus dévoués sentiments.

T. DE L.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 9 juillet 1875.

M. Mohl présente à l'académie des empreintes des inscriptions phéniciennes conservées au musée britannique. Ces empreintes ont été envoyées, sur la demande de la commission des inscriptions sémitiques, par M. Birch, sous la direction duquel sont placés les originaux. Des remercîments seront adressés à M. Birch.

M. G. Perrot lit un mémoire sur une inscription grecque dont une copie lui a été envoyée par M. Titus Karabéla. Cette inscription a été trouvée par M. Karabéla à Cyzique, près des murailles, à l'est. M. Perrot la lit et la traduit ainsi : « [Ἐπ]ὶ Εὐφήμου τοῦ Λεωδά[μα]ντος ἱππάρχεω, παρὰ στρα[τη]γῶν καὶ φυλάρχων τῶμ με[τὰ] Ἑρμοδίκου τοῦ Διονυσίου [κα]ὶ τῶμ μετὰ Ἀριστολόχου τοῦ ... αγόρου καὶ τειχοποιοῦ ...εως τοῦ Ὀνήτορος, ἐμισ[θώ]σατο Τεῦκρος Διοδότου τὸμ πύργον ...ασμον οἰκοδομῆσαι, στατήρων τετρακοσίων [τ]εσσεράκοντα · ἔγγυος ...σοδοτ... » « Euphémos, fils de Léodamas, étant hipparque, Teucros, fils de Diodote, a traité avec le collége des stratéges, que préside Hermodikos, fils de Dionysios, avec le collége des phylarques, que préside Aristolochos, fils de ..., et avec ..., fils d'Onétor, chargé de diriger la construction des murs de la cité; il a entrepris

pour 440 statères la construction de la tour .... Garant [de l'exécution], ... » M. Perrot commente cette inscription par des rapprochements avec d'autres textes. L'usage de passer marché, pour les travaux publics, avec un entrepreneur particulier, paraît avoir été pratiqué presque universellement par les cités antiques. On ne demandait pas à l'entrepreneur de verser un cautionnement, mais de fournir des cautions ou répondants, auxquels on donnait les noms d'ἐγγυήτης, ἔγγυος. — Les statères de Cyzique, mentionnés à la fin de l'inscription, étaient probablement des statères d'or; 440 de ces pièces faisaient 24640 drachmes de Cyzique, somme considérable, mais qui s'accorde avec les données fournies par d'autres documents sur le coût de ce genre de construction. — L'inscription remonte, à ce que pense M. Perrot, au milieu du 4e siècle avant notre ère : c'est l'époque où il semble qu'ont été construites les fortifications de Cyzique.

M. L. Renier communique le texte d'une inscription grecque trouvée à Soulou Seraï dans l'Asie Mineure et publiée par le Σύλλογος de Constantinople, année 1874, p. 4. La copie imprimée est très-incorrecte, mais les fautes sont faciles à reconnaître et à corriger. L'inscription est faite en l'honneur d'Hadrien et de son fils adoptif le césar Aelius Verus, par les archontes, le sénat et le peuple des *Sébastopolitains aussi appelés Héracléopolitains* (Σεβαστοπολειτῶν τῶν καὶ Ἡρακλεοπολιτῶν), Flavius Arrianus étant *legatus Augusti pro praetore* (πρεσβευτοῦ καὶ ἀντιστρατήγου τοῦ Σεβαστοῦ) ou gouverneur de la province de Cappadoce, en l'an 139 de l'ère locale de la ville (ἔτους ΘΛΡ'). La mention de la 21e puissance tribunitienne d'Hadrien (δημαρχικῆς ἐξουσίας τὸ ΚΑ') donne la date de 137 après J. C. Ce Flavius Arrien n'est autre que le célèbre historien de ce nom. Dans son *Périple du Pont Euxin,* adressé à Hadrien, Arrien dit avoir restauré à Trapézonte des autels où se trouvaient des inscriptions en l'honneur de l'empereur, qui étaient mal gravées et difficiles à lire. L'inscription de Soulou Seraï constate probablement une restauration semblable. — Nous savons par Dion Cassius qu'Arrien fut légat de Cappadoce dès l'an 134. Il eut pour successeur, sans doute en juillet 137, le légat Burbuleius, qui a fait l'objet d'un travail célèbre de Borghesi. — Cette inscription semble identifier les deux villes d'Héracléopolis et de Sébastopolis, jusqu'ici considérées comme distinctes. Il faut en conclure que les deux villes formaient une seule cité, ou bien qu'il n'y avait qu'une ville portant deux noms. Celui de Sébastopolis n'est peut être qu'une traduction grecque du nom d'*Augusta,* dont furent honorées un grand nombre de villes sous l'empire. On se servait dans cette cité d'une ère qui commençait en l'an 2 av. J. C. : en effet on voit par l'inscription que l'an 139 de cette ère correspond à 137 de la nôtre. Ce fait donne lieu de supposer qu'en cette année 2 av. J. C. la cité avait été constituée par Auguste, et que ce fut depuis lors qu'elle porta le nom de l'empereur et qu'on y commença une ère nouvelle.

M. Perrot continue la lecture (commencée par M. de Longpérier à la séance du 18 juin) d'un mémoire de M. Robiou sur la date du règne de Phraorte et sur les faits d'histoire politique racontés dans le livre de Judith, où l'auteur cherche à éclaircir ces faits à l'aide des inscriptions du roi de Ninive Assurbanipal.

M. Bergaigne termine la lecture de son mémoire sur l'arithmétique mythologique du Rig-Veda (v. les séances des 26 février et 23 avril 1875, *Rev. crit.* 1875, I, p. 159 et 288). — M. Bergaigne avait indiqué deux procédés de formation des nombres mythologiques, qui formaient ce qu'il appelait la loi de multiplication des nombres et la loi d'addition d'une unité. Les phénomènes compris dans cette seconde classe peuvent se produire encore d'une autre façon que celle qu'il avait développée dans sa dernière lecture. Les nombres qui représentent primitivement les différentes parties de l'univers, la terre comprise, ont été souvent dans la suite, en vertu d'une tendance résultant de leur caractère sacré, attribués tout entiers aux espaces supra-terrestres. L'addition qu'on peut y faire alors d'une unité a un objet diamétralement opposé à celui qui a été précédemment reconnu : elle sert à rendre à la terre la part qui lui appartient dans le système du monde. — Une 3e loi dont il faut tenir compte est la *loi d'équivalence des nombres*. Si les nombres mythologiques doivent être interprétés le plus souvent, par l'application des deux lois déjà étudiées, comme correspondant aux divisions de l'espace, ils doivent s'équivaloir en tant qu'exprimant, dans différents systèmes de division, l'ensemble des parties d'un même tout. Cette nouvelle loi, conséquence des deux premières, se vérifie aussi directement. C'est ainsi qu'Agni et Soma ont tantôt 3, tantôt 7, tantôt 21 formes ou demeures, etc., etc. — L'équivalence des différents nombres et leur signification comme exprimant toutes les parties du monde, la terre comprise, dans divers systèmes de division, est plus manifeste encore quand ils sont appliqués, non plus successivement, mais simultanément à la supputation des parties d'un même être, comme dans le vers où il est dit de l'être unique et omnipotent, du taureau, représentant sans doute Agni ou Soma : « Il a quatre cornes, trois pieds, deux têtes et sept mains : lié triplement, le taureau mugit : le grand dieu a pénétré chez les mortels. »

Ouvrages présentés de la part des auteurs : par M. Maury : G. Perrot, Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire, Paris, 8°; Vivien de S. Martin, L'Ilion d'Homère et l'Ilium des Romains (extr. de la Revue archéologique); — *par M. Pavet de Courteille:* (A. Picot), Les Serbes de Hongrie, leur histoire, leurs priviléges, leur église, leur état politique et social : Prague et Paris, 8°.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

De Goeje, Das alte Bett des Oxus, Amû Darja (Leiden, Brill). — Hahn's Althochdeutsche Grammatik hrsg. v. Jeitteles (Prag, Tempsky). — J. Halbertsma, Lexicon Frisicum ed. T. Halbertsma (Hagæ Comitis, Nijhoff). — Peschel, Vœlkerkunde (Leipzig, Duncker u. Humblot). — Sprenger, Die alte Geographie Arabiens (Bern, Huber).

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Trübner. In-8°, xij-395 p. (ce roman présente de surprenantes ressemblances avec les Évangiles).

Jenaer Literaturzeitung, 1875, n° 18, 1er mai. DYSERINCK, De apocriefe boeken des ouden verbonds. Met inleiding van KUENEN. Haarlem, de erven Loosjes. In-8°, lv-423 p. (O. F. FRITZSCHE). — VON BUNGE, Geschichte des Gerichtswesens und Gerichtsverfahrens in Liv-, Est-, und Curland. Reval, Kluge. In-8°, x-337 p. (A. STÖLZEL). — DÜHRING, Kritische Geschichte der Nationalökonomie und des Socialismus. 2. Aufl. Berlin, Grieben. In-8°, xij-595 p. (H. RŒSLER). — Geographisches Jahrbuch ..... herausg. v. BEHM. Bd. V (KIRCHHOFF Cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 218). — LINDNER, Geschichte des deutschen Reiches vom Ende des vierzehnten Jahrhunderts bis zur Reformation. Abth. I. Bd. I. Braunschweig, Schwetschke u. Sohn. In-8°, xv-436 p. (Wilhelm BERNHARDI). — HAUG, Ueber das Wesen und den Werth des wedischen Accents. München, Franz. In-3°, 107 p. (A. WEBER). — E. KUHN, Beitræge zur Pâli-Grammatik (B. PISCHEL; cf. le présent n° de la *Rev. crit.*). — HOLTZMANN, Altdeutsche Grammatik. Bd. I. Abth. 2. Leipzig, Brockhaus. In-8°, vj-78 p. (E. SIEVERS). — SCHMIDT, Lexicon zu Shakespeares Werken. Th. I. Berlin, Reimer; London, Williams and Norgate. In-8°, viij-678 p. (Julius ZUPITZA).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Benecke (G. F.). Wœrterbuch zu Hartmanns Iwein. 2. Ausg. besorgt v. E. Wilken. 2. Lfg. In-8°, S. 129-256. Gœttingen (Dieterich's Verlag). 3 fr. 25

Book (The) of Arda Viraf. Glossary a. index of the Pahlavi text of the book of Arda Viraf, the tale of Gosht-i Fryano, the Haddokht Nask, a. to some extracts from the Din-Kard a. Nirangistan; prepared from Destur Hoshangji Jamaspji Asa's glossary of the Arda Viraf Namak, a. from the original texts with Notes on Pahlavi grammar by Dr E. W. West. Revised by Prof. Dr M. Haug. In-8°, viij-350 p. München (Ackermann). 35 fr.
Text a. Glossary. 69 fr. 50

Campbell (A. G.). La Vita di Fra Paolo Sarpi da mss. originali. In-8°, 318 p. Firenze (E. Lœscher).

Curiosità e ricerche di storia Subalpina, pubblicate da una società di studiosi di patrie memorie. Puntata II. In-8°, 400 p. Torino (Bocca). 6 fr. 50

Friederichsen (L.). Erster Jahresbericht d. geographischen Gesellschaft in Hamburg. 1873-1874. In-8°, 77 S. mit e. Karte. Hamburg (Friederischen et C.). 4 fr.

Halbertsma (J.). Lexicon Frisicum. A.-Feer. Post auctoris mortem ed. et indices adjecit T. Halbertsma. In-8°, xj-1044 S. m. 1. Stahlst. Haag (Nijhoff). 18 fr. 75

Hammerich (F.). Ælteste christliche Epik der Angelsachsen, Deutschen und Nordlænder. Ein Beitrag z. Kirchengeschichte. Aus dem Dæn. v. A. Michelsen. Mit 6 Holzschn. In-8°, viij-280 S. Gütersloh (Bertelsmann). 6 fr.

Hœrschelmann (W.). De Dionysii Thracis interpretibus veteribus. Partic. I. De Melampode et Choerobosco. In-8°, 85 S. Leipzig (Teubner). 2 fr. 75

Jervis (G.). I tesori sotterranei dell' Italia : repertorio d'informazioni utili. Parte II. In-8°, xx-624 p. Firenze (E. Lœscher). 17 fr. 50

Krüger (K.). Ptolomæus Lucensis Leben und Werke. In-8°, 84 S. Gœttingen (Peppmüller). 2 fr. 25

Lumbroso (G.). Aneddoti di archeologia

Alessandrina. In-8°, 32 p. Firenze (E. Lœscher).

Mayer (F.). Geschichte Œsterreichs m. besond. Rucksicht auf Culturgeschichte. 2 Bde. xvj-656 S. u. 8 genealog Tabellen. Wien (Braumüller). 13 fr. 35

Meyer (J.-J.). La Chronique strasbourgeoise. Publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la Collection Heitz par R. Reuss. In-8°, viij-179 p. Strasbourg (Noiriel). 4 fr.

Pescheh (A. A.). Grosses Wœrterbuch der europæischen modernen Sprachen. Deutsch-franzœsisch, italienisch, spanisch, lateinisch, englisch, hollændisch, schwedisch, bœhmisch, slovakisch, slovenisch, polnisch, serbisch-kroatisch und ungar. Thl. 1. Lief. In-8°, 16 S. Prag Grégr et Dattel). 60 c.

Petrarca (F.). Le Vite degli uomini illustri : volgarizzate da Donato degli Albanzani da Pratovecchio, ora per la prima volta messe in luce per cura di L. Razzolini. In-8°, 896 p. Bologna (Romagnoli).

Pio (O.). Storia popolare d'Italia dalla sua origine fino all' acquisto di Roma. Vol. VII. In-8°, 800 p. Milano (Poletti). 10 fr.

Radenhausen (C.). Osiris. Weltgesetze in der Erdgeschichte. 1. Bd. 1. Hælfte. In-8°, 368 S. Hamburg (O. Meissner). 6 f.

Reuss (R.). Zwei Lieder üb. den Diebskrieg od. Durchzug d. navarr. Kriegsvolkes im Elsass (1587). Mit histor. Einleitg. u. ungedr. Beilagen. In-8°, xv-151 S. Strassburg (Noiriel). 4 fr.

Reynaud (G.). Guillaume Du Vair, premier président du Parlement de Provence. In-8°, 64 p. Aix (imp. V° Remondet-Aubin).

Rœnsch (H.). Itala u. Vulgata. Das Sprachidiom der urchristl. Itala u. der kathol. Vulgata unter Berücksicht. der rœm. Volkssprache durch Beispiele erlæutert. 2. bericht. und verm. Ausgabe. In-8°, xvj-526 S. Marburg (Elwert). 8 fr.

Seguin. La Dentelle. Histoire, description, fabrication, bibliographie; ornée de 50 pl. phototypographiques, fac-simile de dentelles de toutes les époques et de nombreuses gravures d'après les meilleurs maîtres des XVIe XVIIe siècles. Gr. in-4°, xix-214 p. et 50 pl. Paris (Rothschild). 100 f.

Statuti (Gli) de Chianciano dell' anno MCCLXXXVII ora per la prima volta messi in luce a cura di L. Fumi. In-8°, civ-194 p. Orvieto (tip. Già Tofani).

Ternas (A. de). La châtellenie d'Oisy, vente et démembrement de son domaine par Henri IV, avec les généalogies des familles de Tournay dit Longhet, de Tournay d'Assignies et Plotho d'Ingelmunster, dresseés sur titres. In-8°, 30 p. Douai (Crépin). 3 fr.

Thielmann (M. v.). Streifzüge im Kaukasien, in Persien und in der asiatischen Türkei. Mit 5 Holzschntaf., illustr. im Text u. e. Uebersichtskarte. In-8°, viij-493 S. Leipzig (Duncker et H.). 15 fr.

Vian (L.-K.). Histoire du village de St.-Cheron. T. 3. La topographie et la statistique. In-8°, 443 p. Evreux (imp. Hérisson).

Ville-Hardouin (G. de). Conquête de Constantinople. Avec la continuation d'Henri de Valenciennes. Texte original, accompagné d'une traduction. 2e édit. contenant une chromolith. représentant l'intérieur de l'église Saint-Marc de Venise, des lettres initiales et bordures empruntées aux manuscrits du XIIe et du XIIIe siècle, et une carte géographique. Gr. in-8°, xxiv-620 p. Paris (Firmin Didot frères, fils et Ce). 20 fr.

Vincent (F.). Mademoiselle de Montpensier à Saint-Germain-Beaupré, réfutation d'une erreur historique. In-8°, 11 p. Guéret (imp. Dugenest).

Wittich (K.). Magdeburg, Gustav Adolf u. Tilly. 1. Bd. Kritische Untersuchgn. zur Geschichte d. 30. jæhr. Krieges m. Benutzung meistens ungedr. Quellen. In-8°, xxv-777 u. Nachtrag xxiv S. Berlin (Duncker). 20 fr.

— Dasselbe. 2. (Quellen-) Bd. 1. Hælfte. In-8°, 64 S. m. e. Plan. Ibid. 1 fr. 50

Wolf (A.). Die Fürstin Eleonore Liechtenstein, 1745-1812. Nach Briefen und Memoiren ihrer Zeit. Mit Portr. In-8°, vij-344 S. Wien (Gerold's Sohn). 10 f. 75

Wolf (J. W.). Die deutsche Gotterlehre. Ein Hand- u. Lesebuch f. Schule u. Haus. Nach J. Grimm u. A. 2. Abdr. In-8°, xviij-148 S. Gœttingen (Dieterich's Verlag). 3 fr. 25

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 30 Neuvième année. 24 Juillet 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. 3e édition refondue et augmentée. Traduit par A. Morel-Fatio et G. Paris. T. III. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.
23e FASCICULE.

J. DARMESTETER Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. 4 fr.

COLLECTION PHILOLOGIQUE (NOUVELLE SÉRIE)
13e FASCICULE.

C. JORET De Rhotacismo in indoeuropaeis ac potissimum in germanicis linguis. Commentatio philologa. 3 fr.

MÉMOIRES de la Société de linguistique. T. II. 5e fascicule (complément du volume). 4 fr.

The Academy, N° 165, new series, 3 juillet (le prix du n° de l'*Academy* est réduit à 30 centimes). A Selection of Papers on Arctic Geography and Ethnology, reprinted and presented to the Arctic Expedition of 1875 by the President, Council and Fellows of the Royal Geographical Society. London, Murray (John Rae). — Thomas Wright, A History of Caricature and Grotesque in Literature and Art. The Illustrations by the late F. W. Fairholt. London, Chatto and Windus (William B. Scott : depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1810; ouvrage recommandable, malgré quelques défaillances). — Autobiography of Thomas Guthrie, D. D., and Memoir, by his Sons, Rev. David K. Guthrie and Charles J. Guthrie. In two vols. Vol. II. London, Daldy, Isbister and Co. (Robert B. Drummond). — F. de Sanctis, Storia della Letteratura Italiana. 2 Tom. Napoli, Morano (M. Creighton : admire sans réserves ce petit ouvrage). — *Notes and News.* — *Notes of Travel.* — Selections from the Hatton Papers. — Paris Letter (G. Monod : nouvelles littéraires). — *Correspondence.* The Grave of a Scotch Poet (G. B. Fraser). — The Judge who committed Prince Henry (Alfred Cutbill). — The Number of Landowners in Britain (Edward Peacock). — « Many A — » (Frederick J. Furnivall : dans cet idiotisme *many* est resté adjectif). — Charlton Bastian, Evolution and Origin of Life. London, Macmillan (J. Burdon Sanderson, 1er art. On sait que l'auteur est partisan de la génération spontanée). — Wordsworth, Fragments and Specimens of Early Latin, with Introduction and Notes. Oxford, Clarendon Press (H. A. J. Munro; la *Rev. crit.* appréciera bientôt ce volume). — *Meetings of Societies* (Soc. asiatique, institut anthropologique, soc. de numismatique, des antiquaires).

The Athenæum, N° 2488, 3 juillet. Isabel Burton, The Inner Life of Syria, Palestine, and the Holy Land. 2 vols. King and Co. (le *reviewer* dit plaisamment que ce livre est un ouvrage dangereux écrit par une femme dangereuse, car toutes les Anglaises voudront courir le désert à la suite de la belle héroïne). — The Temple of Jerusalem (Charles Warren). — The Discovery of Australia (R. H. Major). — *Literary Gossip.* — *Societies* (Soc. de géographie, des antiquaires, institut anthropologique).

Literarisches Centralblatt, N° 28, 10 juillet. Scriptores rerum Prussicarum. Herausg. v. Hirsch, Töppen u. Strehlke. 5. Bd. Leipzig, Hirzel. In-8°, viij-738 p. (ce volume, qui est suivi d'un index des tomes 3, 4 et 5, termine la collection). — Bouché-Leclercq, Giacomo Leopardi. Sa vie et ses œuvres (cf. le présent n° de la *Revue crit.*). — Gottschall, Der neue Plutarch. 2. Th. Leipzig, Brockhaus. In-8°, viij-337 p. (ce vol. contient les biographies de Robespierre, de Marie-Thérèse et de Cavour). — J. H. H. Schmidt, Zur Sprachgeschichte. Wismar, Hinstorff. In-4°, 21 p. (annonce d'un grand travail qui doit réformer la science du langage; art. peu favorable). — Siebelis, Wœrterbuch zu Ovid's Metamorphosen. 2. Aufl. besorgt v. Polle. Leipzig, Teubner. In-8°, vj-378 p. (bon travail, malgré quelques défauts). — Mayers, The Chinese reader's manual. Shanghai; London, Trübner and Co. In-8°, xxiv-440 p. (art. extrêmement favorable sur ce manuel de biographie, d'histoire, de mythologie et de littérature chinoise).

Jenaer Literaturzeitung, 1875, n° 19, 8 mai. Leimbach, Beiträge zur Abendmahlslehre Tertullians. Gotha, Perthes. In-8°, xij-100 p. (Lipsius). — Corpus reformatorum. Vol. XLI. Calvini opera quae supersunt omnia, edidd. Baum, Ed. Cunitz, Ed. Reuss, vol. 13. Brunsvigae, Schwetschke et fil. In-4°, 684 p. (Gass). — Erskine Holland, An Inaugural Lecture on Albericus Gentilis. London, Macmillan and Co. In-8°, 47 p. (Alph. Rivier). — Petzholdt, Turkestan. Leipzig, Schlicke. In-8°, vj-88 p. (Kirchhoff). — Seiff, Reisen

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 24 Juillet — 1875

Sommaire : 146. Bluhme, La langue des Lombards. — 147. Monuments juridiques germains, p. p. Gengler ; Documents pour l'histoire du droit germanique, p. p. Lœrsch, Schrœder et Reifferscheid. — 148. Guibal, Histoire du sentiment national en France pendant la guerre de Cent ans. — 149. Chabouillet, Notice sur une médaille inédite de Ronsard par Jacques Primavera. — 150. Bouché-Leclercq, Giacomo Leopardi. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

146. — **Die gens Langobardorum.** Zweites Heft : ihre Sprache. Von Friedrich Bluhme, Doctor d. Philosophie, d. Theologie u. beider Rechte. Bonn, Ad. Marcus. 1874. In-8°, vj-54 p. — Prix : 2 fr.

La langue des Lombards a péri sans laisser d'autres traces que quelques noms propres assez peu nombreux et quelques noms communs moins nombreux encore; c'est en comparant ces éléments incomplets que Grimm s'est efforcé d'en reconnaître la nature et de lui assigner sa place parmi les autres idiomes germaniques. Est-ce une réfutation des résultats et des conclusions auxquels est arrivé l'historien de la langue allemande que M. B. a entrepris d'écrire? A-t-il eu la bonne fortune de trouver des faits jusque-là inconnus et de compléter ainsi ce qu'avait découvert son prédécesseur? Nullement; ce qu'il dit de l'idiome des anciens Lombards se réduit à fort peu de chose, et ce peu, moins complet que ce qui se trouve dans Grimm, est aussi moins exact[1]. Comment donc M. B. a-t-il pu écrire cinquante-quatre pages sur un sujet auquel l'auteur de la Grammaire allemande en avait consacré moins de trois? C'est que par une singulière méprise il a traité ce sujet à un tout autre point de vue que son devancier? Par langue des Lombards il entend bien moins l'idiome allemand que cette tribu parlait avant de pénétrer en Italie, — et auquel, comme il le reconnaît lui-même, elle renonça bientôt, — que le dialecte roman, adopté par elle; c'est donc de la langue du Centre et du Nord de la Péninsule qu'il s'agit surtout ici ou plutôt des transformations que cette langue des vaincus aurait subies dans la bouche ou au contact des vainqueurs.

Rien, on le voit, n'est plus loin du titre du livre que nous annonçons; mais la manière dont M. B. a cherché à remplir sa tâche ne répond guère mieux à l'idée qu'on est en droit de s'en faire. Que l'établissement des Germains au milieu des populations latines ait contribué à hâter la transformation de l'idiome qu'elles parlaient, c'est là un fait incontestable; mais il n'en faudrait pas conclure que tous les changements par suite desquels le latin vulgaire transformé a donné naissance aux langues de l'Europe orientale soient la conséquence directe de cette influence, et il faut encore moins chercher dans ces transformations à

1. C'est ainsi que le lombard est donné ici comme un dialecte bas-allemand, tandis qu'il est vraiment par ses caractères généraux, ainsi que Grimm l'avait reconnu, un dialecte du haut-allemand.

deviner le caractère de l'idiome étranger qui les aurait produites. En le faisant M. B. s'est exposé aux plus étranges confusions de faits et de dates. Comment voir par exemple dans l'incertitude qu'il signale dans l'emploi de l'*h* le résultat d'une influence étrangère, quand cette incertitude se faisait sentir, ainsi que Corssen l'a montré, longtemps avant l'invasion? L'emploi de l'accusatif à la place des autres cas indirects et même du nominatif, emploi pour lequel l'auteur va, idée singulière, chercher des analogies dans le dialecte populaire du Slesvig, n'est aussi que le résultat de la confusion des désinences du latin par la chute en particulier des consonnes finales *m* et *s;* la construction du participe passé avec les modes personnels d'*habere*, d'où devaient sortir les temps composés de la conjugaison néo-latine, et de l'infinitif avec le présent du même verbe, qui devait donner le futur roman, sont également des faits indépendants de toute influence germanique, et qui en tous cas ne seraient pas plus le résultat d'une influence lombarde que franque, bourguignonne ou gothique, puisqu'on les retrouve indifféremment dans tous les dialectes romans.

On peut juger par là de la confusion d'idées qui a présidé à la composition de l'ouvrage de M. B. et l'on voit quelles erreurs le déparent; défectueux dans la partie germanique, il offre dans la partie romane les vues les plus fausses; une chose le recommande toutefois, c'est le grand nombre d'exemples qu'on y trouve réunis; par là il peut être utile à consulter, et peut servir indirectement à faire mieux connaître les transformations qu'a subies le latin vulgaire pour donner naissance aux diverses langues romanes et en particulier à l'italien.

C. J.

---

147. — **Germanische Rechtsdenkmæler,** von Dr Heinrich Gottfried Gengler. Erlangen, Deichert. 1875. — Prix : 12 fr.

Urkunden zur Geschichte des deutschen Rechtes für den Gebrauch bei Vorlesungen und Uebungen, herausgegeben von Dr Hugo Lœrsch und Dr Richard Schrœder, unter Mitwirkung von Dr Alexander Reifferscheid. I. Privatrecht. Bonn, Marcus. 1874. — Prix : 6 fr. 75.

A l'imitation des *Séminaires* historiques destinés, comme l'on sait, à familiariser les élèves des Universités avec les sources d'une période donnée de l'histoire nationale ou étrangère, un certain nombre de professeurs ont établi, en Allemagne, concurremment avec les cours d'exposition sur l'histoire du droit, des conférences ayant un caractère privé où les élèves, par l'étude directe de textes choisis, acquièrent une plus exacte connaissance des origines et du développement du droit germanique. Rien n'est plus profitable que cette méthode d'enseignement; tandis que l'exposition suivie et abstraite propose simplement à l'attention et à la mémoire de l'auditeur la somme de connaissances générales exigée pour les examens, les exercices pratiques ont l'avantage de présenter à l'élève l'histoire sous une forme vivante et pleine d'attraits, d'éveiller et de développer son sens critique en l'invitant à contrôler par lui-même les résultats qu'on lui avait tout d'abord en quelque sorte imposés. Ces exercices pratiques ont toutefois l'inconvénient d'exiger des matériaux considérables et fort coûteux. Il est

très-difficile, on peut même dire impossible à un étudiant de se procurer, pour ne citer ici que les recueils indispensables, les *Monumenta* de Pertz, les diplômes de Bréquigny-Pardessus, de Beyer, de Lacomblet, les *Acta* de Bœhmer, etc., et aussi les nombreuses éditions des différentes *Leges*; de là pour le professeur, la nécessité de faire ces conférences pratiques chez lui et d'emprunter ces ouvrages volumineux et coûteux à la bibliothèque de l'Université; même dans ces conditions, le travail n'est pas chose aisée, ainsi qu'ont pu s'en convaincre ceux qui ont suivi les *séminaires* allemands; d'ailleurs ce qui, à la rigueur, est possible dans une petite ville, est impraticable à Berlin, à Vienne ou à Leipzig.

C'est donc à une pensée toute pratique que les deux recueils de MM. Gengler, Lœrsch et Schrœder doivent leur existence. Bien que destinés spécialement aux étudiants, ils rendront l'un et l'autre des services aux historiens des institutions de l'Europe occidentale pendant le moyen-âge.

M. G. s'occupe principalement des périodes mérovingienne et carolingienne. Il ne propose pas à ses élèves une loi entière ou un ensemble de capitulaires à étudier, mais seulement des extraits choisis avec intelligence qui, réunis, donnent une idée complète de la vie juridique à cette époque. Ce sont ces extraits, dont le texte est puisé aux meilleures sources, que l'auteur a systématiquement groupés en un beau et fort volume. Une introduction consciencieusement rédigée esquisse à grands traits l'histoire politique des peuples germaniques dès leur apparition en Europe jusqu'au xe siècle. Pour chacun de ces peuples, l'histoire de la législation suit l'histoire politique. D'abondantes notes mettent le lecteur au courant des travaux les plus récents; les points délicats ou controversés sont sobrement indiqués. J'avoue ne pas voir l'utilité de cette partie de l'introduction qui a trait à l'histoire politique. Outre qu'elle serait mieux à sa place dans un ouvrage d'histoire proprement dit, depuis quelques années on est abondamment pourvu de ces sortes de résumés. Il y en a de fort bien faits; je me contenterai de citer les annales de Richter dont il a été question dans la *Revue*. Pressé d'ailleurs par la nécessité de présenter en raccourci un très-grand nombre de faits, l'auteur n'a pas toujours su éviter l'obscurité et même l'inexactitude, défaut notable dans un recueil de ce genre (p. 21 et s. 24. 32 et s.). Les paragraphes qui traitent des Celtes (§ 33), des peuples slaves et wendes (§§ 46 et s.) m'ont paru également déplacés dans une introduction aux institutions germaniques. L'histoire des sources juridiques est d'ailleurs bien traitée et tous les renseignements désirables sont donnés en note.

Le choix des textes de ce recueil est très-judicieux; Tacite ouvre la série des historiens; l'auteur a donné les chapitres les plus importants et su éviter la confusion qui est à craindre avec la bibliographie si nombreuse à laquelle la *Germania* a donné naissance. La *Germania* est suivie d'extraits de Grégoire de Tours, d'Einhart, de Thegan, Nithard, Cassiodore, P. Diaconus, etc. C'est le complément nécessaire des textes juridiques. — Une seconde division présente à peu près complètes les *Leges* à l'exception des *Leges Anglo-Saxonicae*, ainsi que des extraits des *Leges Romanae*. Parmi les capitulaires franks que contient la troisième division, les uns sont reproduits en entier, les autres en partie seule-

ment. M. G. a très-bien fait d'y joindre la lettre d'Hincmar de *ordine palatii*. Un choix de formules, à mon avis trop restreint, forme une quatrième division. Ce choix est suivi d'un formulaire d'*Ordalia* et, en appendice, de fragments du traité de Réginon de *synodalibus causis* et du *Polyptychum Irminonis*.

Tous ces textes sont donnés d'après les meilleures éditions. Un seul fait exception, la Lex Wisigothorum, pour laquelle une édition critique fait encore défaut. Les variantes sont soigneusement indiquées. Un nombre considérable de notices historiques et géographiques, l'explication sommaire d'un bon nombre de passages obscurs témoignent assez du consciencieux labeur de M. G. L'auteur nous fait en outre espérer la publication prochaine d'un glossaire des expressions juridiques; avec ce supplément, je ne connais pas de livre publié en vue des jeunes historiens qui soit destiné à produire dans un avenir prochain de plus féconds résultats.

Nous devons également le recueil de MM. L. et Schr.[1] aux exercices pratiques sur l'histoire du droit allemand dirigés par ces deux savants professeurs. Il est d'ailleurs le complément nécessaire de l'ouvrage de M. G. Tandis qu'avec ce dernier, les élèves se familiariseront avec le droit théorique proprement dit, avec le présent recueil ils se feront une idée exacte de la mise en pratique de ce droit et de son adaptation aux différents cas qui pouvaient se présenter. MM. L. et Schr. ont réuni dans une première partie les documents, chartes et pièces judiciaires de tout genre ayant seulement trait au droit privé. Ils annoncent la publication d'une seconde partie qui contiendra les documents de droit public. Les auteurs se sont avec raison imposé la règle de ne présenter que des *espèces* concrètes, facilement saisissables, de reproduire les documents tout au long, enfin de s'arrêter au moment (xve siècle environ) où le droit romain pénétrant en Allemagne, « le développement propre et original du droit germanique s'arrête ou du » moins abandonne la conscience populaire pour se continuer dans le cabinet du » juriste ».

Les formules, chartes, documents judiciaires, etc., sont empruntés aux recueils les plus autorisés tels que ceux de de Rozière, de Beyer, de Dronke, de Wartmann, de Lacomblet, etc., ou aux travaux si justement estimés de Ficker, de Ennen et Eckertz, de Mone, de Merkel, etc., etc. L'indication du contenu de chaque document, faite en termes précis, est suivie de la mention de l'ouvrage dans lequel ce document a été étudié. Le corps de textes est suivi de trois tableaux très-commodes. Le premier indique la date des documents au moyen d'un numéro d'ordre correspondant à chacun d'eux; le second est un aperçu géographique; il les groupe par régions; le troisième les distribue suivant l'ordre systématique suivi dans l'enseignement du droit. L'idée de cette répartition géographique et systématique est excellente. Pour trouver l'*espèce* désirée, il suffit au lecteur de la chercher sous la rubrique qui le renvoie au numéro cherché dans le corps de textes.

1. Par la date de sa publication, ce recueil se place avant celui de M. G. — Ils sont parvenus en même temps au bureau de la *Revue critique*, ce qui explique pourquoi ils font tous les deux l'objet d'un seul article.

La plupart des textes allemands présentant les plus grandes difficultés aux étudiants qui ne sont point philologues, l'établissement du texte et l'explication des termes les plus difficiles ont été confiés à M. Alexandre Reifferscheid.

Ce recueil produira certainement dans l'enseignement de l'histoire du droit germanique les heureux résultats qu'en attendent les auteurs. Il est dédié à M. Waitz en souvenir du vingt-cinquième anniversaire de l'inauguration des *exercices historiques* de Gœttingen; on voit que MM. L. et Schr. ont été initiés, par les leçons du maître respecté, à la science de l'histoire en même temps qu'à l'art de l'enseigner.

Marcel THÉVENIN.

---

148. — **Histoire du sentiment national en France pendant la guerre de Cent ans,** par Georges GUIBAL, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. Paris, Sandoz et Fischbacher. 1875. In-8° de j-532 p. — Prix : 7 fr.

« L'érudition, dit dans son avant-propos l'auteur de ce livre, a pris de nos » jours dans les études historiques une importance qui a été le résultat d'une » réaction légitime contre les généralités ambitieuses ou prématurées.

» L'attention, les sympathies, les encouragements du public sont réservés, » d'une façon à peu près exclusive, aux patientes investigations qui découvrent » dans le fond de nos archives ou de nos bibliothèques des documents inédits » et des textes manuscrits.

» Nous nous garderons bien d'accuser cette tendance. Nous voulons seule- » ment nous demander si elle ne pourrait pas avoir ses exagérations et avec ses » exagérations, ses dangers.

» Ne pourrait-elle pas porter atteinte à l'austère dignité de l'histoire et res- » treindre son utilité féconde ?

» L'histoire n'est pas seulement un aliment pour une curiosité qui risque de » s'égarer dans les infiniment petits : elle est et doit être, surtout dans les temps » comme les nôtres, un enseignement pour la raison qu'elle éclaire, pour la » volonté qu'elle redresse, pour le cœur qu'elle fortifie. Écrite par les Français, » il faut qu'elle apporte son concours au relèvement de la France : elle ne se » doit pas seulement à la vérité, comme toutes les forces morales, elle se doit » aussi à la patrie. »

Où M. Guibal a-t-il vu que le public réserve à peu près exclusivement ses encouragements aux travaux d'érudition ? C'est le contraire qu'il faudrait dire. Il n'y a pas de public, dans notre pays du moins, pour les recherches savantes, même quand elles s'appliquent à l'histoire nationale. Si M. Guibal, malgré son talent et sa situation dans le haut enseignement universitaire, demande jamais à l'industrie privée de faire les frais d'un volume où l'on trouve plus ou moins l'appareil scientifique, il ne tardera pas à s'apercevoir de sa méprise.

Sauf cette assertion à notre avis erronée, nous apprécions la mission de l'histoire exactement comme le savant professeur de la Faculté des lettres de Poitiers, et nous partageons ses inquiétudes. Il faut bien reconnaître que, si l'érudition vouée spécialement à l'étude de nos annales n'a cessé de faire des

progrès depuis trente ans, l'histoire proprement dite est loin d'avoir marché du même pas et de se trouver dans des conditions aussi prospères. On publie sans cesse, et l'on a raison, des documents inédits ou des éditions moins imparfaites de nos chroniqueurs, des dissertations, même des volumes relatifs aux institutions ou aux actes diplomatiques de tel ou tel règne; mais, pendant ce temps, la véritable histoire, l'histoire narrative, celle qui embrasse dans une vue d'ensemble toutes les faces du passé, celle qui éclaire les faits par l'étude des institutions et contrôle en même temps les institutions par les faits, afin de s'assurer si les lois ont réellement agi sur les mœurs et dans quelle mesure, l'histoire narrative, dis-je, perd les uns après les autres la plupart des écrivains qui l'ont illustrée, les Augustin Thierry, les Barante, les Guizot, et personne ne se présente pour continuer avec autorité la double tradition, à la fois littéraire et scientifique, que représentent ces noms.

C'est aux professeurs éminents de l'Université qu'il appartient surtout d'avoir cette ambition. Au talent dont ils ne sauraient manquer, puisque, comme le disait naguère M. Bersot, c'est le passeport indispensable sans lequel on n'entre point à l'École normale où se recrute l'élite du corps enseignant, il leur suffit de joindre, pour être des historiens complets, cette science et cette conscience de l'érudit que l'on acquiert facilement par le travail.

L'ouvrage de M. Guibal se recommande principalement par la conscience. Personne n'ignore combien sont misérables et insuffisantes les ressources que nos bibliothèques de province offrent aux travailleurs. On ne saurait donc trop féliciter le professeur de Poitiers du soin avec lequel il s'est tenu au courant de toutes les publications relatives à son sujet. Il n'est point, je ne dirai pas de dissertation, mais de simple note perdue dans de volumineux recueils, qu'il n'ait connue et mise à profit. Il a demandé des lumières à la science étrangère aussi bien qu'à l'érudition nationale, et cela lui a mainte fois porté bonheur. En combinant, par exemple, les renseignements rassemblés par M. Kervyn de Lettenhove dans les notes de sa belle édition des Chroniques de Froissart, M. Guibal est le premier historien français qui ait raconté avec exactitude les diverses phases de la bataille de Poitiers.

L'auteur de l'*Histoire du sentiment national* n'a pas voulu, à proprement parler, faire œuvre d'érudition. Cependant, son livre est fort supérieur, si on le considère sous cet aspect, à l'ouvrage publié par M. Perrens sur le même sujet et dont nous avons rendu compte [1]. On ne peut raconter en un volume une période de près d'un siècle sans commettre un certain nombre d'erreurs de détail. Nous en signalerons seulement quelques-unes à M. Guibal, pour lui prouver que nous avons étudié son travail avec une attention scrupuleuse.

Il n'est pas exact de dire que la chevalerie du XIVe siècle, frappée de décadence, donnait un démenti aux réminiscences de la *Table ronde* [2]. Les romans de la *Table ronde* ont eux-mêmes un caractère marqué de décadence.

---

1. *Revue critique*, n° du 2 août 1873.
2. P. 4.

Si un traité d'économie rurale publié en Angleterre au XIIIe siècle recommande aux bouviers d'être joyeux et doux avec leurs bœufs et de les charmer par leurs chants, M. Guibal a tort d'en conclure que la sollicitude pour les animaux domestiques est un des traits du caractère anglais[1]. Ces recommandations sont d'origine normande et se retrouvent d'ailleurs plus ou moins dans tous les pays où l'on attelle les bêtes à cornes.

Charles le Mauvais adresse des sermons aux Parisiens pour les soulever contre le dauphin; et lorsque celui-ci, réduit à accepter la lutte sur le terrain où ses adversaires l'ont placée, fait à son tour des discours en plein vent, est-il juste d'insinuer que sa parole est perfide et qu'il cherche à émouvoir les passions de la multitude[2]?

Robert de Clermont, tué le 22 février 1358, n'était pas maréchal de France[3], mais de Normandie.

Marcel ne paraît pas avoir jamais eu de correspondance avec le comte de Flandre[4]. La lettre dont M. Guibal cite un fragment est adressée aux communes de Flandre.

Affirmer que le cœur du régent Charles ne put jamais complétement oublier ni pardonner[5], n'est-ce pas aller bien loin? Le futur Charles V savait si bien oublier les injures qu'il rendit ses bonnes grâces à maître Robert de Corbie et permit à son échanson, Pierre de Dormans, d'épouser la veuve de Charles Toussac[6].

M. Guibal prétend que le dauphin, après l'exécution de Marcel, n'osait bouger de Paris, tant il savait la population de la capitale dévouée au roi de Navarre[7]. Rien n'est moins exact. Après les scènes du mois de juillet, Charles le Mauvais ne conserva que des partisans isolés; il inspira dès lors à la plupart des Parisiens une véritable horreur. L'année suivante, lorsque le régent conclut la paix avec son beau-frère et l'invita à se rendre à Paris, il jugea prudent de faire jurer au prévôt des marchands et aux échevins que personne n'attenterait à la vie du roi de Navarre.

D'après l'auteur de l'*Histoire du sentiment national*, Charles, pendant sa régence, serait resté au-dessous de sa tâche[8]. Nous savons bien que telle est depuis longtemps l'opinion régnante, mais nous espérons prouver bientôt qu'elle repose sur une étude incomplète de cette période, l'une des plus curieuses et des moins connues de notre histoire.

Le 24 juillet 1369, le bailli de Caen s'appelait Renier le Coutelier, et non le Boutelier[9]. Le prénom du père de Bertrand du Guesclin est Robert, non

1. P. 7 et 8.
2. P. 54.
3. P. 56.
4. P. 61.
5. P. 66.
6. Cette veuve s'appelait Marguerite. Arch. nat., sect. jud., Xia 20 fo 381 vo à 383.
7. P. 67.
8. P. 99.
9. P. 109.

Regnault[1]. C'est en 1359 que Robert Knolles faisait graver sur ses armoiries la devise rapportée par M. Guibal à l'année 1370[2]. A cette dernière date, l'ancien chef de bande était devenu un trop grand personnage pour avoir besoin de frapper l'imagination par cette bravade.

Louis, duc d'Anjou, avait épousé Marie, et non Marguerite de Bretagne, fille de Charles de Blois et de Jeanne de Penthièvre[3].

Enfin, c'est commettre une erreur plus grave que d'avancer, à propos des Cabochiens, qu'on méprisait les bouchers et que la bonne bourgeoisie ne frayait pas avec eux[4]. Un acte nous montre, au contraire, des membres de cette corporation assistant aux noces d'un fils du prévôt des marchands Jean Culdoe en compagnie d'un La Trémouille et de la fine fleur de l'aristocratie[5].

La conscience que M. Guibal a presque toujours apportée dans ses recherches n'a refroidi ni son cœur ni sa plume. Toutes les pages de son livre sont animées d'un souffle vraiment généreux et respirent le plus ardent patriotisme. L'auteur de l'*Histoire du sentiment national* porte même un peu trop peut-être dans l'étude du passé les préoccupations actuelles. Le souvenir de nos désastres l'obsède comme une idée fixe. La défense de Strasbourg, la perte de l'Alsace, l'éloge de M. Thiers interviennent plus d'une fois dans ce récit des principaux événements survenus pendant la guerre de Cent ans. Mais quand on sait que M. Guibal, ancien professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg, a été violemment arraché de l'Alsace, sa patrie d'adoption, par la conquête prussienne, quand on sent qu'il y a là une plaie encore saignante, il répugne de trouver dans ces rapprochements la matière d'un reproche. Tout au plus exprimerions-nous un regret. C'est précisément parce que nos récents malheurs rappellent à tant de points de vue la situation où se trouvait la France au lendemain de Poitiers, qu'il est inutile de faire ressortir ces analogies : le lecteur en est d'autant plus frappé qu'on le laisse les saisir de lui-même.

L'art délicat de la composition et du style est une des maîtresses parties de l'historien et aussi du vulgarisateur. A ce point de vue, nous avons éprouvé quelque mécompte en lisant l'ouvrage que nous analysons. On reproche avec raison aux érudits de reléguer trop souvent dans les notes ce qui devrait figurer dans le texte. M. Guibal tombe dans le défaut contraire. Parlant de Marcel et de la commune parisienne en 1356 et 1357, il écrit : « Ce sujet a été plus » d'une fois traité; il a été repris au lendemain des désastres de 1870-1871, » par M. Charles Giraud, qui lui a consacré deux articles publiés dans la *Revue* » *des Deux-Mondes* (1er et 15 juin 1871), sous le titre de Traité de Brétigny[6]. » Si importants que soient les articles de M. Giraud, il suffisait de les mentionner dans une note placée au bas de la page. On est surpris de voir M. Guibal intro-

1. P. 111.
2. P. 117.
3. P. 135.
4. P. 229.
5. Arch. nat., sect. hist., JJ 105, n° 523.
6. P. 38.

duire une simple indication bibliographique, comme celle que nous venons de rapporter, dans le cours de sa narration. Le style n'est dépourvu ni de mouvement ni de chaleur; il est néanmoins dans son ensemble d'une qualité médiocre. L'auteur prodigue la répétition, l'accumulation et autres figures de rhétorique qui peuvent être de mise dans une chaire ou à la tribune, mais dont un véritable écrivain ne doit user qu'avec une extrême réserve. En revanche, la propriété de l'expression, la précision, la netteté font parfois défaut. Décrivant le Paris du XIVe siècle, M. Guibal nous parle « de maisons obscures qui semblaient jeter » un perpétuel défi aux plus simples notions d'alignement[1] »; puis, il ajoute quelques lignes plus loin que, dans ces maisons, « notre *organisation moderne* » aurait mal résisté à quelque accès de spleen[2] ». Certains journalistes n'ont donc pas seuls le secret de cette langue étrange!

Que M. Guibal nous pardonne ces observations un peu sévères. Il s'est plaint dans son avant-propos de la prépondérance de l'érudition, de la décadence de l'histoire. Le savant professeur de Poitiers a la conscience d'un érudit, il a l'âme d'un patriote. Le jour où il voudra bien joindre à un fonds riche l'art sans lequel on ne peut dans les lettres élever un monument durable, il sera lui-même un de ces historiens qui deviennent de jour en jour plus rares.

Siméon LUCE.

---

149. — A. CHABOUILLET. **Notice sur une médaille inédite de Ronsard par Jacques Primavera**, suivie de recherches sur la vie et les œuvres de cet artiste. Orléans, imprimerie de Georges Jacob. 1875. In-8°.

Aux portraits de Ronsard signalés par M. de Rochambeau dans son étude sur la famille du grand poète[3], M. C. vient ajouter une médaille dont, malheureusement, l'original a disparu et n'est plus représenté que par un moulage de plâtre, tiré, à une époque inconnue, sur un exemplaire assez médiocre[4]. Autour du buste du poète, tourné à droite, revêtu d'un pourpoint et d'un manteau, et la tête nue, on lit : *Petrus de Ronssardo. ae. s. lxi.* Ce portrait a donc été exécuté en 1585, dans la dernière année de la vie de Ronsard. L'inscription IA. PRIMAV; placée sous le bras, est la signature de Jacques Primavera, artiste dont on connaissait déjà plusieurs médailles. A l'occasion de celle qui vient enrichir une suite encore peu nombreuse, M. C. a rassemblé ce qu'il a pu découvrir sur la vie et sur les œuvres de cet artiste. Ce travail forme la deuxième partie de l'opuscule que nous annonçons : dans la première, consacrée à Ronsard, plusieurs assertions de M. de Rochambeau sont rectifiées, et le lecteur y trouvera un utile complément aux remarques publiées ici à propos des *Recherches*[5].

---

1. P. 39.
2. P. 40.
3. *La famille de Ronsart*, etc. *Iconographie*, III.
4. Une autre médaille représentant Ronsard à 42 ans n'était également représentée que par un plâtre appartenant à M. Blanchemain (v. Rochambeau). Ce plâtre n'existe plus.
5. Revue critique, 1869, art. 203.

On ne connaît ni la ville où naquit J. Primavera, ni la date de sa naissance ni celle de sa mort : son nom n'est cité dans aucun document écrit du XVIe siècle. M. C. énumère 16 médailles signées par le maître italien : encore, dans le nombre, deux ne sont-elles connues que par les planches d'Heraeus [1], deux sont citées par Bolzenthal [2] qui ne dit pas s'il les a vues, une cinquième enfin n'est connue, aussi bien que celle de Ronsard, que par un plâtre. Les plus anciennes ne remontent pas au delà de 1568, les plus récentes ne descendent pas au dessous de 1585. Parmi les pièces que nous possédons, on remarque le portrait de Primavera lui-même, à l'âge de 36 ans, celui d'Hélène Nisselys (sa femme ?), ceux des poètes Dorat et Baïf. Ces deux médailles ont été exécutées en 1585 dans le même temps que celle de Ronsard. Cette circonstance ne nous permet guère d'espérer qu'on retrouve représentés par Primavera les sept poètes de la Pléiade, car plusieurs étaient morts bien avant cette date.

Un dessin élégant et facile distingue les médailles sorties des mains de Primavera. Par leur peu de relief, par l'habile agencement des parures, par le jet ample et heureux des draperies, elles rappellent plutôt la manière d'un peintre que celle d'un sculpteur ou d'un orfèvre, et on ne voit guère sur quels indices Bolzenthal a voulu faire de Primavera un élève de Jacques Trezzo ou d'Antonio de' Rossi.

L'histoire de la gravure en médailles est encore à faire. On ne peut même pas dire qu'elle ait été ébauchée, car l'esquisse, très-utile, de Bolzenthal n'est qu'un cadre à remplir. Le *Trésor de Numismatique* donne un grand nombre de pièces ciselées à la belle époque de l'art, mais elles ne sont nullement classées et le texte, souvent inexact, est muet sur les artistes. M. Alex. Pinchart n'a traité qu'une petite partie de ce vaste sujet [3]. Cette pénurie contraste assurément avec l'embarrassante profusion d'ouvrages publiés sur les autres branches de l'art du dessin : mais avant que l'on puisse songer à y porter remède, il faut attendre que les principales écoles aient été bien définies, et ce travail préliminaire, lui-même, exige que nous soyons en possession de monographies consacrées aux maîtres les plus féconds et les plus célèbres. L'intéressant travail que M. C. vient de publier sur Primavera prend naturellement sa place à côté des études analogues de M. Friedlænder sur Benvenuto Cellini et Andrea Guacialoti, et de M. Ad. de Longpérier sur Jean-Paul Poggini [4].

C. DE LA BERGE.

---

1. Bildnisse der regierenden Fürsten und berühmter Mænner. Wien. MDCCCXXVIII. In-fol. pl. 22 et 62 (et non 67 comme le fait dire à M. C. une faute d'impression, p. 41, note 1re).

2. Skizzen zur Kunstsgeschichte der modernen Medaillen-Arbeit. Berlin. 1840, p. 160.

3. Histoire de la gravure des médailles en Belgique depuis le XVe siècle jusqu'en 1794. Bruxelles. 1870. In-8°.

4. *Revue Numismatique*, 1858 (89-104). M. L. Pigarini (*Periodico di Numismatica*, 1872, p. 16) fait honneur à Pastorino de Sienne de plusieurs pièces que M. Ad. de L. attribue à Poggini.

150. — **Giacomo Leopardi**, sa vie et ses œuvres, par A. Bouché-Leclercq, de la Faculté des lettres de Montpellier. Paris, Didier et Cie, 1874. In-12, viij-317 p. — Prix : 3 fr.

Malgré un remarquable article de Sainte-Beuve, malgré les strophes célèbres d'Alfred de Musset, Leopardi n'est pas suffisamment connu en France. Ceux qui ont lu ses poésies se compteraient sans peine; ceux qui les goûtent pleinement sont plus rares encore; son nom même est étranger à la masse du public. Il ne faut pas croire que la gloire du poète de Recanati deviendra jamais populaire: il n'a écrit que pour le petit nombre, et en Italie même, où il est maintenant admis parmi les grands hommes, plus d'un en parle qui n'a pas ouvert son livre ou qui l'a bien vite fermé. Mais un ouvrage comme celui que nous annonçons contribuera certainement à révéler à ceux qui sont faits pour s'y abreuver une source jusqu'à présent trop cachée. Dans un tableau composé et exécuté avec l'art le plus délicat, M. Bouché-Leclercq suit le poète de son berceau à sa tombe, entremêlant au triste et monotone récit de ses souffrances l'analyse et la traduction fragmentaire de ses plus belles œuvres[1]. A vrai dire, l'analyse, appliquée aux *Operette morali,* n'en donne qu'une bien faible idée, et des poésies comme celles de Leopardi, où l'apparente simplicité du style est le produit d'une industrie merveilleuse et patiente, perdent dans une traduction une bien grande part de leur valeur. Nous n'en devons du reste que rendre plus pleinement justice au talent tout à fait remarquable que M. B.-L. a montré dans les siennes. Sa prose, qui sait être au besoin hardie et courte, est surtout habile en longues périodes heureusement soutenues, et se plie avec souplesse aux contours sévères ou gracieux du modèle[2]. Mais il sent assurément lui-même combien ces intelligentes copies restent loin de l'original. Le style savant de Leopardi, qui reproduit les mouvements et les tours des lyriques grecs avec les expressions et les phrases des Toscans du XIVe siècle, n'est appréciable que dans sa langue, et, même ainsi, ne l'est pleinement que pour des lecteurs doublement érudits. André Chénier d'un côté, Courier de l'autre ne donnent chez nous qu'une idée fort imparfaite de ce procédé. M. B.-L., à notre avis, ne s'est pas assez arrêté à cette question de forme, qu'il abandonne sommairement aux critiques italiens. En qualifiant lui-même son livre d'*étude littéraire* avant tout, il s'imposait l'obligation d'étudier de plus près cette partie de son sujet, plus importante chez l'auteur qu'il avait choisi que chez la plupart des autres.

C'est en définissant ainsi son œuvre que M. B.-L. s'est dispensé d'entrer dans des recherches biographiques, pour lesquelles il est cette fois en droit de renvoyer aux compatriotes de l'auteur. Ceux-ci n'ont à peu près rien fait pour remplir cette

---

1. Quelques-unes sont omises qui devraient figurer, par exemple le *Risorgimento*.

2. Le sens m'a semblé d'ordinaire très-bien saisi. Cependant, sans parler des nuances, il y a quelques passages qui ne sont pas exactement rendus. La version de l'admirable pièce *A se stesso,* dont M. B.-L. fait avec raison « la véritable épitaphe » du poète, laisse particulièrement à désirer. Le *Perì* dont la répétition fait tant d'effet n'est traduit qu'une fois. *In noi di cari inganni non che la speme, il desiderio è spento,* est tout autre chose que : « De *ces* chères illusions il ne me reste pas même une espérance, pas même un désir. »

tâche. Il semble que Leopardi, comme homme aussi bien que comme écrivain, inspire une admiration où il entre plus d'étonnement que d'attraction. Son ami dévoué, celui qui a consolé ses derniers jours et qui l'a connu mieux que personne, Antonio Ranieri, n'a su mettre en tête de ses œuvres qu'une notice de quelques pages où les formules d'un enthousiasme naïf tiennent beaucoup plus de place que les renseignements utiles. Sur sa famille, sur ses premières années, sur ses véritables rapports avec son père, on ne nous a rien communiqué d'authentique; ceux qui l'ont connu se sont contentés de le louer sans le caractériser. Il est vrai que la publication des lettres a jeté sur son histoire intérieure un jour extrêmement vif; mais ces lettres se font de plus en plus rares et de moins en moins intimes à mesure qu'il avance en âge, et nous ne connaissons à peu près rien du développement de ses pensées et de ses sentiments, à partir de son premier retour à Recanati, que par ses ouvrages destinés au public. Il n'est que temps, pour ceux qui peuvent combler cette lacune, de le faire; chaque année emporte un de ceux qui ont vu de près le poète mort il y a bientôt quarante ans, et l'ensemble de son œuvre offre plus d'une énigme dont leur témoignage pourrait faciliter la solution. La forme concise et impersonnelle adoptée par Leopardi n'empêche pas, comme le dit M. B.-L., que tous ses écrits ne soient, suivant le mot de Gœthe, des fragments d'une confession générale; aussi, tout ce qui concerne l'homme profite à l'intelligence de l'œuvre : l'un est absolument inséparable de l'autre. Dans un certain sens, Leopardi n'aura jamais de biographie, car, en vérité, on peut dire qu'il n'a pas vécu; mais les modifications de son être intime, sous l'influence de certaines circonstances extérieures, ne nous sont pas encore suffisamment claires. Tout ce que M. B.-L. pouvait faire, en renonçant à des découvertes hors de sa portée, il l'a fait : il a reconstitué aussi bien qu'il l'a pu, à l'aide des poésies, des œuvres morales, des lettres et des rares témoignages contemporains, l'histoire de cette grande âme si malheureuse, et il n'existe ni en italien ni en allemand un livre qui, pour l'enchaînement des faits, l'intérêt de l'exposition et la justesse de l'impression générale, puisse se comparer au sien.

A côté de l'histoire du poète, M. B.-L. place l'appréciation des œuvres. Cette appréciation, nous l'avons déjà vu, n'est pas suffisamment approfondie au point de vue littéraire. L'auteur a surtout insisté sur le côté psychologique et philosophique du sujet. Il a montré dans l'analyse des idées de Leopardi beaucoup de clarté et parfois de finesse; mais, à notre avis, il manque à son livre, pour satisfaire complètement le lecteur, une certaine puissance et une certaine chaleur. Il nous assure dans sa préface qu'il a eu à se défendre « contre les entraînements d'une » sympathie profonde »; il s'est si bien défendu qu'on se prend parfois à se demander si cette sympathie a été réellement bien profonde et bien entraînante. Avec une insistance que n'arrêtent pas les protestations du poète lui-même, M. B.-L. se plaît à nous répéter sans cesse que le pessimisme de Leopardi n'est attribuable qu'à sa mauvaise santé et à sa laideur, qu'il aurait pensé tout autrement s'il avait été bien portant et aimé des femmes, et que son désespoir philosophique n'est qu'un phénomène pathologique et « l'agacement nerveux d'un

» enfant en colère (p. 175). » On trouve dans des pages trop nombreuses, à l'endroit des noires théories de Leopardi, le ton d'une sorte de compassion presque dédaigneuse qui, en vérité, froisse quelque peu ceux qui ont sondé la profondeur des abîmes d'où partent les cris douloureux du poète. M. B.-L. assure que Leopardi n'est pas un vrai philosophe, et il a raison si on réserve ce nom aux penseurs qui essaient une explication de l'univers; mais il est singulièrement mal venu à lui reprocher comme il le fait de ne pas avoir eu le courage d'aller jusqu'au fond de sa pensée. « La raison, dit-il avec un dogmatisme dont » la solennité ne cache pas le vague[1], se doit à elle-même d'aller jusqu'au bout » de ses forces; il ne lui est pas permis de se reposer après un premier effort » et de s'endormir, avec le calme de la certitude absolue, au sein d'un matéria- » lisme bâtard, etc. (p. 54). » Que veut dire matérialisme « bâtard », et qu'aurait donc trouvé la raison de Leopardi en allant au delà ? Il s'est si peu reposé (!) dans une certitude absolue que dans un passage cité par l'auteur lui-même, il écrit à Bunsen : « Ma propre expérience m'enseigne que le progrès de l'âge, » parmi tant de changements qu'il opère dans l'homme, altère encore notable- » ment son système de philosophie. » M. B.-L. ne se contente pas de démontrer, plus qu'il n'était peut-être nécessaire, que le pessimisme de Leopardi provenait de sa situation personnelle : il en conclut implicitement qu'il n'a aucune valeur objective, et en cela il va trop loin. Chaque homme est amené aux idées qu'il embrasse par son développement propre et les circonstances où il vit; mais il ne s'ensuit pas que ces idées n'aient de vérité que pour lui. Leopardi écrit, dans une lettre célèbre : « L'on a voulu considérer mes opinions philosophiques » comme le résultat de mes souffrances particulières, et l'on s'obstine à attribuer » à mes circonstances matérielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. » Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de » la vulgarité, et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire mes observations » et mes raisonnements plutôt que d'accuser mes maladies.» Qu'il se fît illusion en n'attribuant pas à ses maux le tour qu'avaient pris ses pensées, c'est ce que nous ne contesterons pas à M. Bouché-Leclercq; mais que cela suffise pour « détruire ses observations et ses raisonnements, » nous ne l'accordons pas aussi aisément. De tous les problèmes insolubles que le monde pose au philosophe, Leopardi n'en a vu et abordé qu'un seul : celui de la destinée humaine et spécialement du bonheur. A mesure que la philosophie se rapproche de la science, on peut dire que ce problème perd de l'importance et descend peu à peu du rang où l'avaient mis les anciens sages. Mais si on s'attache à le sonder en lui-même, les solutions désespérantes du poète italien ne sont pas faciles à réfuter. Elles peuvent même soutenir l'examen de ceux qui abordent l'ensemble des questions philosophiques. Depuis Leopardi, et à un point de vue sensiblement différent, le pessimisme absolu a été soutenu par Schopenhauer et par d'autres; loin d'être absurde *ipso facto*, comme semble l'admettre

1. Il étonne d'autant plus qu'en général l'auteur fait preuve de l'esprit le plus libre.

M. B.-L., il est un des pôles entre lesquels oscille nécessairement la pensée humaine, et il y a dans l'effort douloureux avec lequel le poète de Recanati l'a atteint du premier bond une grandeur philosophique, en même temps qu'une puissance d'émotion, que le critique ne paraît pas, il faut bien le dire, avoir suffisamment senties [1]. C'est ce qui explique que son livre, où on trouve beaucoup de goût, des idées fines, un style extrêmement élégant et un grand bonheur d'expression, laisse en somme une impression très-mélangée et reste au dessous de ce que le sujet fait attendre.

Nous terminerons par une dernière critique, qui sera en même temps un éloge. M. B.-L. n'est nullement un simple commentateur; à propos de chacune des manières de penser ou de sentir qu'il rencontre dans son auteur, il intervient personnellement, les reprend à son tour, les discute, les suit chez d'autres, et se montre dans toutes ces petites digressions penseur ingénieux et habile écrivain. Mais je ne sais si le livre, que l'auteur, avec toute raison, a voulu réduire à des proportions modestes, n'aurait pas gagné à être un peu autrement conçu. La littérature, la philosophie, la politique, la société en Italie, à l'époque où vécut Leopardi, sont fort mal connues en France : en accompagnant son héros de Recanati à Rome, à Bologne, à Florence, à Naples, on aurait aimé que M. B.-L. dessinât avec plus de détails le cadre dans lequel se placent les épisodes successifs dont se compose son livre. Les jugements qu'on a portés sur Leopardi auraient aussi fourni un secours pour aider à le comprendre; l'impression qu'un grand esprit a produit sur ses contemporains est un élément indispensable pour son appréciation [2]. En accordant moins de place à ses réflexions personnelles, M. B.-L. en aurait gagné pour ces utiles compléments.

En résumé, écrit avec beaucoup d'agrément et de talent, le livre de M. Bouché-Leclercq est le meilleur qu'on ait sur Leopardi; il le fera connaître à un public nombreux et invitera sans doute plus d'un lecteur à entrer en commerce direct avec le poète. On pourrait souhaiter que l'auteur eût pénétré plus profondément dans cette âme *alta, gentile e pura;* mais peut-être, en se laissant trop aller à l'admiration émue qu'inspirent les poèmes de Leopardi, serait-il devenu moins facilement abordable pour ceux qui ne les connaissent pas encore, et n'aurait-il pas été un guide aussi aimable et aussi bienvenu pour les mener jusqu'au pied de ces austères sommets.

G. P.

---

1. Il va jusqu'à lui reprocher (p. 187) de n'être pas « un causeur aimable qui insinue » sa pensée sans l'imposer, » et de « laisser voir qu'il tient beaucoup à convaincre. »

2. Une lacune nous a frappé, M. B.-L., dont les études spéciales concernent le monde antique, passe très-rapidement sur les travaux d'érudition de Leopardi. Nous aurions été heureux d'avoir son appréciation sur ce point, d'autant que la façon dont Leopardi a compris et l'antiquité et la science n'est nullement indifférente pour l'intelligence de sa philosophie et de sa poésie.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 juillet 1875.

L'académie reçoit l'avis que l'académie des sciences a désigné M. le baron Ploquet pour faire partie de la commission du prix Fould (histoire des arts du dessin chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès).

M. de Longpérier lit au nom de M. P. P. Mathieu, de Clermont-Ferrand, une note d'où il résulte que le bas-relief trouvé en Hollande et représentant Mercure arverne, qui a fait l'objet d'une lettre de M. R. Mowat lue à la séance du 25 juin dernier (ci-dessus p. 15), avait déjà été signalé, à l'académie de Clermont-Ferrand, par M. Mathieu; celui-ci en avait tiré la conclusion qu'il a dû y avoir au Puy de Dôme une statue de Mercure assis. Mais le Mercure de Zénodore ne devait pas avoir cette attitude; ce point sera traité dans un travail qui doit paraître prochainement sous ce titre : *Le Puy de Dôme, ses ruines, Mercures et les Matrones.*

M. de Longpérier met sous les yeux des membres de l'académie un petit vase grec qui lui a été communiqué par M. G. Perrot, auquel il a été envoyé par M. Karabéla, de Constantinople. C'est un vase de l'espèce dite *oenochoe.* Il a cette particularité que le potier s'en est servi pour écrire à la pointe, sur le pied, la note d'une commande qu'on lui avait faite : des vases de petite dimension, μικρά, savoir, 90 lisses, λεῖα, et 90 striés ou cannelés, ῥαβδωτά; cela faisait en tout 180 ou quinze douzaines. Rien n'indique que les vases commandés dussent être pareils à celui où a été écrite cette note, et il y a lieu de penser, au contraire, que ce n'était pas des oenochoés; en effet l'emploi du neutre dans l'inscription, λεῖα, ῥαβδωτά, indique qu'on a sous-entendu un nom neutre, tandis qu'οἰνοχόη est du féminin.

M. Heuzey lit un travail intitulé : *Découverte de la ville d'Oricum en Épire; le sanctuaire des Dioscures dans les monts Acrocérauniens.* — On ne connaissait pas exactement la situation de l'ancienne ville d'Oricum ou Oricus en Épire. M. Heuzey, accompagné de M. Daumet, en a reconnu les ruines, au fond du golfe d'Avlona, dans l'angle formé par la bifurcation des montagnes de Khimara, auprès des points d'ancrage appelés Port-Doukhatæs et Pacha-Limani. L'état des lieux correspond exactement avec la description d'Oricum dans César. Il n'y a donc plus de doute sur la situation de cette place. — Non loin de ce lieu est une crique qui interrompt la muraille à pic des monts Acrocérauniens et forme un lieu de refuge précieux dans les mauvais temps. Sur les parois du roc se trouvent environ un millier d'inscriptions, gravées par ceux que la tempête a retenus là à toutes les époques, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours : de là le nom de Grammata (εἰς τὰ γράμματα) sous lequel est connu ce petit port de refuge. Malheureusement ces inscriptions sont pour la plupart effacées. M. Daumet, qui

a tenté d'en prendre des empreintes et des copies, n'en a trouvé que bien peu qui fussent encore déchiffrables. Les unes remontent à l'antiquité, et témoignent que le lieu était consacré aux Dioscures (τοῖς κυρίοις Διοσκούροις, dans une de ces inscriptions); on y venait parfois en pèlerinage. D'autres ont été écrites par des chrétiens au moyen âge, comme celle-ci : Κύριε, βοήθει σὸν δοῦλον : « Seigneur, secours ton serviteur! » Il en est une qui mentionne le passage de l'empereur Jean Paléologue, en l'an du monde 6877, c'est à dire après J. C. 1369 : en cette année en effet l'empereur visita les chrétiens de l'Occident pour obtenir leur assistance contre les progrès croissants des Turcs; il est naturel qu'il ait passé à Grammata au retour de ce voyage.

M. Egger signale à l'attention de l'académie un vol. récemment publié par M. Domenico Comparetti sous ce titre : *Papiro ercolanese inedito*, Turin, 1875, 8° (extr. de la *Rivista di filologia e d'istruzione classica*). M. Comparetti a tiré d'un ms. retrouvé à Herculanum des fragments d'un ouvrage anonyme sur les successions ou διαδοχαί des philosophes grecs. Il y a là des listes de noms qui peuvent servir à combler les lacunes des mss. de Diogène Laerce.

M. Desjardins commence la lecture d'un travail de M. Ch. Tissot, intitulé : *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie*[1] *Tingitane; 1e partie, le littoral maurétanien de l'embouchure de la Malva jusqu'à Tingis*[2]. M. Tissot signale le petit nombre des renseignements que les géographes anciens nous ont laissés sur cette contrée. Pline, Ptolémée et l'Itinéraire d'Antonin, qui en parlent, semblent n'avoir connu que la côte même; ils ignorent, non seulement la géographie intérieure du pays, mais aussi les noms indigènes des promontoires et autres accidents de la côte qu'ils signalent. — Après ces considérations préliminaires, M. Tissot étudie en détail la côte maurétanienne et s'attache à établir l'identification des localités mentionnées par ces trois auteurs. La partie lue à cette séance traite : de la rivière Mlouïa, désignée par les anciens, comme deux cours d'eau distincts, sous les noms de Malva et Mulucha ou Μολοχάθ; des îles Zafarines, indiquées dans l'itinéraire d'Antonin par cette simple mention, *ad tres insulas*; et du promontoire de Rusaddir.

M. Perrot continue la lecture du mémoire de M. Robiou sur le règne de Phraorte et les faits rapportés dans le livre de Judith.

Ouvrage offert à l'académie (présenté par M. Egger) : Mémoires de la société de linguistique de Paris, t. 2, dernier fascicule; Paris, 8°.

Julien HAVET.

---

1. M. Desjardins fait remarquer que la véritable orthographe est en effet *e*, et non *i*, à la seconde syllabe de ce nom.

2. M. Desjardins avait annoncé ce travail et en avait signalé l'importance à la séance du 7 mai dernier (Rev. crit., 1875, I, p. 318).

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

in der asiatischen Türkei. Leipzig, Hinrichs'sche B. In-8°, vj-533 p. (KIRCHHOFF). — H. KERN, Grundriss der Pædagogik. Berlin, Weidmann'sche B. In-8°, viij-295 p. (KIRCHHOFF). — BÖHMER, Regesta imperii. VIII, Die Regesten des Kaiserreichs unter Kaiser Karl IV. 1346-1378. Herausg. v. HUBER. Lief. 1. Innsbruck, Wagner'sche Univers.-B. In-4°, p. 1-160 (WINKELMANN). VON LÖHER, Geschichte des Kampfes um Paderborn 1597 bis 1604. Berlin, Hofmann. In-8°, xvj-372 p. (H. ULMANN). — LEVY, Neuhebræisches und chaldæisches Wœrterbuch über die Talmudim und Midraschim. Nebst Beitr. v. FLEISCHER. Lief. 1. Leipzig, Brockhaus. In-4°, p. 1-112 (C. SIEGFRIED). — Records of the Past : being English translations of the Assyrian and Egyptian monuments. Vol. III. Assyrian texts. London, Bagster and Sons. In-8°, ij-162 p. (SCHRADER). — Ernst CURTIUS, Johannes Brandis. Berlin, Reimer. In-8°, 24 p. (SCHRADER). — Apici Caeli de re coquinaria libri decem. Novem codicum ope adiutus auxit, restituit ... SCHUCH. Ed. sec. Heidelbergæ, Winter. In-8°, 202 p. (Gustav BECKER). — Distichorum proverbialium sententiarum elegantissimus liber auctore Glandorpio, etc. ed. SURINGAR (cf. *Rev. crit.*, 1874, II, p. 191).

Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit, N° 6, juin 1875. Buntglasierte Thonwaaren des 15.-18. Jahrh. im germ. Museum. XIII. (A. ESSENWEIN). — Der Zehent der Pfarrei Orlamünde (LOMMER). — Ein deutscher Herbarius (W. WATTENBACH). — Kalendergedichte des Walahfrid Strabo (E. DÜMMLER). — Sühne für einen Todtschlag im Jahre 1406 (Dr. BAUR). — Missgeburten (Dr. BAUR). — Die Prioren des ehemaligen Augustinerklosters in Nürnberg (LOCHNER : *fin*). — Israelitische Grabsteine in Nürnberg (Dr. FROMMANN). — Aus einer Wolfenbüttler Handschrift (O. v. HEINEMANN). — Nachtrægliche Bemerkungen zu Nr. 12 des Anzeigers v. J. 1874, Sp. 373 (Fr. LATENDORF). — *Beilage zum N° 6.* Chronik d. germ. Museums. — Schriften der Akademieen und historischen Vereine. — Nachrichten.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Arnold (W.). Ansiedelungen u. Wanderungen deutscher Stæmme. Zumeist nach hess. Ortsnamen. 1. Abthlg. xvj-240 S. Marburg (Elwert). 9 fr. 75

Aryabatiya (the) with the commentary Bhatadîpika of Paramâdîçvara ed. H. Kern. In-4°, xij-102 p. Leyden (Brill). 10 fr.

Aubigné (A. d'). Le Printemps, poème de ses amours, stances et odes. Publiées pour la première fois, d'après un manuscrit de l'auteur ayant appartenu à Mme de Maintenon ; avec une notice préliminaire par M. C. Read. In-16, xxx-149 p. Paris (Lib. des Bibliophiles). 8 f.

Barral. Les États généraux de 1576 et l'ordonnance de Blois. In-8°, 47 p. Grenoble (imp. Baratier frères et Dardelet)

Bavelier (A.). Essai historique sur le droit d'élection et sur les anciennes assemblées représentatives de la France. In-8°, viij-437 p. Paris (Firmin Didot frères, fils et C°).

Beitræge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur. Hrsg. v. H. Paul u. W. Braune. 2. Bd. 1 Hft. In-8°, 176 S. Halle (Lippert). 5 fr.

Benoit (A.). Enseignes et insignes. Médailles et décorations se rattachant à la Lorraine (suite). In-8°, 19 p. Nancy (Grosjean-Maupin).

Bruel (A.). Les chapitres généraux de

l'ordre de Cluny, depuis le XIIIe jusqu'au XVIIIe siècle, avec la liste des actes des chapitres qui se sont conservés jusqu'à nous. In-8°, 40 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

Closmadeuc (G. de). Les Celtæ ou haches en pierre des Dolmens armoricains. In-8°, 31 p. Vannes (imp. Galles).

Cocheris (H.). Dictionnaire des anciens noms des communes du département de Seine-et-Oise, précédé d'une notice sur l'origine des noms de lieux de l'arrondissement de Corbeil. In-8°, 56 p. et une carte. Versailles (imp. Cerf et fils).

—— Exercices pratiques de philologie comparée. Le premier livre des fables de La Fontaine (texte de 1668) accompagné d'une version latine interlinéaire calquée sur le texte français établissant la généalogie des mots français et les différentes phases de leur transformation, précédé de la théorie des lois qui régissent la formation de la langue française. In-8°, 80 p. (Lib. de l'Écho de la Sorbonne). 5 fr.

Coët (E.). Tilloloy, ses seigneurs, son château, son église. In-8°, 59 p. Saint-Quentin (Lib. du Vermandois).

Cohendy (M.). Céramique arverne et faïence de Clermont. Atlas de planches par M. Tamizier. In-8°, 48 p. Clermont-Ferrand (lib. Thibaud).

Desmaze (C.). L'Abbaye de Saint-Quentin en l'Isle (de l'ordre de Saint-Benoît) fondée à Saint-Quentin en Vermandois. Étude historique. In-8°, 44 p. Saint-Quentin (imp. Poette).

Durand de Laur (H.). Mouvement de la pensée philosophique à Rome, depuis Cicéron jusqu'à Tacite. In-8°, 79 p. Versailles (imp. Aubert).

Dutilleux (A.). Topographie ecclésiastique du département de Seine-et-Oise, accompagnée d'une carte du diocèse de Versailles indiquant les divisions ecclésiastiques anciennes. In-8°, 99 p. Versailles (Cerf et fils).

Étude diplomatique sur la guerre de Crimée (1852-1856) par un ancien diplomate. 2 vol. in-8°, vij-967 p. Paris (Tanera).

—— archéologique sur le manuscrit bilingue de Montpellier désigné sous le nom d'Antiphonaire de Saint Grégoire, par un supérieur de séminaire, L. G. C. In-8°, 48 p. Paris (Lecoffre fils et C°).

Fétis (F.-J.). Histoire générale de la musique depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. T. 4. In-8°, 559 p. Paris Firmin Didot frères, fils et C°). 12 fr.

Galeni (C.). Libellum qui inscribitur Περὶ τῆς ταξεως τῶν ἰδίων βιβλίων, rec. et explanavit J. Mueller. In-4°, 27 p. Erlangen (Deichert). 1 fr. 25

Galles (L.). Comment les dolmens pourraient bien avoir été construits par les Gaulois. In-8°, 7 p. Vannes (imp. Galles).

Gerhohi Reichersbergensis praepositi opera hactenus inedita. Curavit F. Scheibelberger. T. 1. Libri III de investigatione antichristi unacum tractatu adversus Graecos. Pars I. In-8°, vj-224 p. Linz (Quirein). 9 fr. 75

Geitler (L.). Litauische Studien. Auswahl aus den ælteste n Denkmælern, dialect. Beispiele, lexical. u. sprachwissenschaftl. Beiträge. Gr. in-8°, iv-123 S. Prag (Mourek). 9 fr. 75

Graecus Venutus. Pentateuchi, Proverbiorum, Ruth, Cantici, Ecclesiastae, Threnorum, Danielis versio graeca. Ex unico bibliothecae S. Marci venetae codice nunc primum uno volumine comprehensam atque apparatu critico et philologico instructam ed. O. Gebhardt. Praelatus est Delitzsch. Cum imagine duplicis scripturae codicis lithogr. In-8°, lxx-592 p. Leipzig (Brockhaus). 20 fr.

Hübschmann (H.). Zur Casuslehre. In-8°, viij-338 S. München (Ackermann). 9 fr. 25

Indes. Les monuments préhistoriques des environs de Dreux. Deuxième lettre à M. d'Alvimare de Feuquières. In-12, p. 25-46. Chartres (imp. Durand frères).

Jaffé (P.) et **Wattenbach** (G.). Ecclesiae metropolitanae Coloniensis codices manuscripti descripti. In-4°, x-166 p. Berlin (Weidmann). 16 fr.

Lacroix (P.). XVIIIe siècle. Institutions, usages et costumes. France, 1700-1789. Ouvrage illustré de 21 chromolith. et de 350 grav. s. bois d'après Watteau, Vanloo, Rigaud, Boucher, Lancret, J. Vernet, Chardin, Jeanrot, Bouchardon, Saint-Aubin, Eisen, Gravelot, etc. In-4°, viij-520 p. Paris (Firmin Didot frères, fils et C°). 30 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 31 Neuvième année. 31 Juillet 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. 3e édition refondue et augmentée. Traduit par A. Morel-Fatio et G. Paris. T. III. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.
23e FASCICULE.

J. DARMESTETER Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. 4 fr.

COLLECTION PHILOLOGIQUE (NOUVELLE SÉRIE)
13e FASCICULE.

C. JORET De Rhotacismo in indoeuropaeis ac potissimum in germanicis linguis. Commentatio philologa. 3 fr.

MÉMOIRES de la Société de linguistique. T. II. 5e fascicule (complément du volume). 4 fr.

The Academy, n° 166, new series, 10 juillet. A Chronicle of England during the Reigns of the Tudors, from A. D. 1485 to 1559. By Charles WRIOTHESLEY, Windsor Herald. Ed. by William DOUGLAS HAMILTON. Vol. I. Camden Society (Nicholas POCOCK : importante publication; l'auteur de la chronique, inconnu jusqu'à présent, était contemporain des faits qu'il relate). — Westminster Drolleries, both Parts, of 1671, 1672; being a Choice Collection of Songs and Poems, sung at Court and Theatres, with Additions made by « a Person of » Quality. » Ed., etc. by J. WOODFALL EBSWORTH. Boston, Roberts (R. C. BROWNE : contient de curieux morceaux). — BARING-GOULD, The Lost and Hostile Gospels. London, William and Norgates (W. SANDAY : intéressant, mais plein d'erreurs de détail). — MIKLOSICH, Ueber die Mundarten und die Wanderungen der Zigeuner Europa's. Part IV. Wien, Gerold's S. (W. R. S. RALSTON : ce fascicule contient des chants et des contes tsiganes, qui paraissent empruntés aux Slaves). — ELLIOT, The History of India as told by its own Historians : The Muhammadan Period. Ed. and continued by J. DOWSON. Vol. VI. London, Trübner (F. J. GOLDSMID : analyse des historiens des règnes d'Akbar et de Djehângîr). — Current Historical Literature (notes de l'Éditeur sur l'*Histoire de Rome* de M. Creighton, *l'Histoire de l'empire romain depuis Théodose jusqu'à Charlemagne*, par M. Curteis, le vol. V du *Polychronicon Ranulphi Higden*, publié par le Rév. Rawson Lumby, l'*Ancien Monde* de M. Barton, *Le Parlement et l'Église d'Angleterre*, de M. Montagu Burrows). — *Notes and News*. — *Notes of Travel*. — Letter from Athens (H. T. SCOTT : fait connaître les résultats des fouilles de la Société archéologique d'Athènes). — *Correspondence*. Etymology of the names Baigorry and Bayonne (L.-L. BONAPARTE). — « Jetwellis » (William L. R. CATES). — The Royal Irish Academy and Dr. Whitley Stokes (Robert ATKINSON). — « Historic and Monumental Rome » (C. I. HEMANS). — CHARLTON BASTIAN, Evolution and Origin of Life. London, Macmillan and Co. (J. BURDON SANDERSON : 2e *art.*). — BURNELL, Elements of South Indian Palaeography. Mangalore (R. C. CHILDERS : on peut dire que M. Burnell est le fondateur de la paléographie du Dekhan).

The Athenæum, n° 2489, 10 juillet. The Temple at Jerusalem (Jas. FERGUSSON). — Sir John Reresby (James J. CARTWRIGHT : réponse à une critique de l'*Athenæum*). — *Literary Gossip*. — Geographical Notes. — *Societies* (Institut archéologique, Soc. de paléographie).

Literarisches Centralblatt, n° 29, 17 juillet. KAYSER, Das vorexilische Buch der Urgeschichte Israels. Strassburg, Schmidt. In-8°, vj-198 p. (l'auteur place la rédaction des parties historiques du Pentateuque après le retour de Babylone). — BRÖCKER, Untersuchungen über die Evangelien und das Leben Jesu. Hamburg, Grüning. In-8°, iv-202 p. (discussions chronologiques, principalement). — WIEDEMEISTER, Der Cæsarenwahnsinn der Julisch-Claudischen Imperatorenfamilie. Hannover, Rumpler. In-8°, xij-306 p. (l'auteur voit des maniaques dans Tibère, Caligula, Claude et Néron; ces empereurs seraient des victimes du mariage entre consanguins). — Archiv für die schweizerische Reformations-Geschichte. 2. Bd. Freiburg i. Br., Herder. In-8°, xij-557 p. — G. MONOD, Jules Michelet (art. favorable; cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 107). — ZURBORG, De Xenophontis libello qui Πόροι inscribitur. Berlin, Weber. In-8°, 46 p. — KOREN, Quæstiones Symmachianae. Wien, Gerold's S. In-8°, 46 p. — WORDSWORTH, Fragments and Specimens of early Latin (la *Rev. crit.* publiera prochainement un article sur cet ouvrage). — HODGSON, Essays on the languages, etc. of Nepal and Tibet (cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 177).

Jenaer Literaturzeitung, n° 20, 15 mai. THOMASIUS, Die christliche Dog-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — **31 Juillet** — **1875**

Sommaire : 151. LELAND, Découverte de l'Amérique par les Buddhistes. — 152. WALTER, La doctrine de la raison pratique dans la philosophie grecque. — 153. COBET, Variantes, 2e éd. — 154. Fragments en vieil allemand du traité d'Isidore de Séville *De fide catholica contra Judæos*, p. p. WEINHOLD. — 155. DE ROCHAMBEAU, Prieuré de Courtozé et ses peintures murales. — 156. BOUCHER, William Cowper. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

151. — **Fusang**, or the Discovery of America by chinese buddhist priests in the fifth century, by C. G. LELAND. London, Trübner, 1875. In-12, xix et 212 p. — Prix : 10 fr. 50.

Les Chinois ont-ils découvert l'Amérique mille ans avant Christophe Colomb? Ont-ils donné le nom de la plante *fusang* soit à la Californie, soit au Mexique? Ont-ils transporté dans ces contrées lointaines une partie de leur civilisation, et peut-on y retrouver des traces du Buddhisme? M. Leland le croit fermement, mais il reconnaît lui-même que cela n'a pas encore été prouvé. Ce n'est pas pour fournir cette démonstration qu'il a pris la plume, ce n'est même pas pour convaincre ses lecteurs. Sans quoi il n'eût pas négligé d'invoquer l'autorité de Lassen, qui a consacré plusieurs pages du quatrième volume de son *Indische Alterthumskunde* à énumérer les diverses circonstances qui rendent probable à ses yeux une influence chinoise et buddhique sur les prédécesseurs des Aztèques au Mexique.

M. L., qui connaît si bien la littérature allemande, et qui s'intéresse presque autant à l'Inde qu'à l'Amérique, n'a sans doute pas voulu se servir de ce témoignage, parce qu'il ne représente qu'une opinion personnelle et n'a pas de valeur démonstrative. Son but en rédigeant ce volume a été surtout de mettre entre les mains du public éclairé et curieux les principaux documents à l'aide desquels on peut commencer à se former une opinion. Il indique bien quelques arguments nouveaux, mais sans se faire illusion sur leur valeur, et il compte beaucoup sur l'avenir pour amener les preuves qui font encore défaut; il recommande aux chercheurs les statuettes du Buddha, qu'on ne saurait manquer de découvrir en Amérique, si effectivement le Buddhisme y a été jadis florissant. En attendant, il nous offre, sous un format et dans un style également élégants, un résumé de tout ce qui a été dit sur cette obscure et attrayante question, depuis Deguignes jusqu'aux récents articles qui ont paru dans les *Notes and Queries on China and Japan*, et dans le *Times* de Londres.

Il commence par réimprimer la traduction déjà publiée par lui du Mémoire de Neumann contenant la relation de Hoei-shin, pèlerin buddhiste du ve siècle, auquel on doit la première mention et la description du pays de Fusang. L'authenticité de cette relation ne saurait, croyons-nous, être attaquée ou défendue que par des sinologues. Tout ce que peut dire un profane sur ce sujet, c'est que

les récits les plus véridiques des pèlerins chinois renferment des faits évidemment fabuleux, dont ils affirment avoir été témoins; circonstance certainement difficile à expliquer, mais qui, loin d'exclure la bonne foi des narrateurs, a quelquefois servi à la confirmer. A défaut du contrôle extérieur que fourniraient des documents empruntés à une autre source, il n'est rien de tel que l'habitude des textes, la connaissance de la littérature et de l'histoire en général, et des circonstances particulières dans lesquelles a vécu et écrit un auteur oriental, pour juger si sa narration est ou n'est pas digne de foi. Les objections de M. Bretschneider reproduites également *in extenso* par M. Leland, ne peuvent être considérées comme une réfutation du travail de Neumann, dont ce sinologue, résidant en Chine, ne connaissait que le titre. Quant à la double discussion posthume de Klaproth contre Deguignes et de M. G. d'Eichthal contre Klaproth, elle est simplement résumée par M. Leland, qui engage vivement ses lecteurs à se reporter à la *Revue archéologique* de 1864, où a paru le mémoire de M. G. d'Eichthal. M. L. publie en outre une lettre fort compétente du colonel américain Barclay Kennon sur la possibilité de la traversée de Chine en Amérique même sur de très-petits vaisseaux. Enfin l'ouvrage se termine par un index détaillé.

En somme, grâce à la circonspection de l'auteur, qualité rare et méritoire chez un homme convaincu, son ouvrage ne peut qu'être utile à la fois à ceux qui connaissaient déjà cette thèse ingénieuse, et à ceux qui désirent la connaître. Il pourra engager quelques *américanistes* à diriger spécialement leurs recherches de ce côté. Pour aspirer à résoudre définitivement le problème il est nécessaire et suffisant de joindre à la connaissance des antiquités américaines une étude sérieuse du buddhisme chinois. Quand même Hoei-shin serait convaincu de mensonge, quand même les diverses identifications proposées entre la plante nommée par les Chinois *fusang* et telle ou telle plante américaine seraient reconnues inadmissibles, si l'on venait à trouver au Mexique ou ailleurs des monuments présentant les caractères irrécusables d'une dérivation buddhique, il faudrait bien se rendre à l'évidence. Resterait alors à éclaircir un point important de chronologie; car on n'admettra pas sans de très-bonnes raisons que l'Amérique ait été convertie au buddhisme avant le Japon.

Notons, en terminant, que l'apparition du livre de M. L. coïncide avec le Congrès international des américanistes, qui doit avoir lieu en ce moment à Nancy, et qui a mis en tête de son programme la question suivante : *Rapports de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie et de l'Océanie avec l'Amérique avant Christophe Colomb.* Mais y aura-t-il des sinologues au Congrès des américanistes?

---

152. — **Die Lehre von der praktischen Vernunft in der griechischen Philosophie,** par le Dr Julius Walter, Privatdocent der Philosophie an der Universitæt Jena. Jena, Mauke's Verlag. 1874. 1 vol. in-8°, 573 p. — Prix : 14 fr. 75.

Quel rapport existe-t-il entre la théorie et la pratique, entre la science et la morale? Celle-ci n'est-elle que l'application de celle-là, ou bien le monde de l'action a-t-il ses principes et ses lois propres, parallèles, et non subordonnés,

aux principes et aux lois du monde des essences? La philosophie de Kant enseigne la seconde de ces deux solutions; elle voit, dans l'impératif catégorique, la liberté, Dieu et l'immortalité, des concepts irréductibles à ceux qui régissent la spéculation; et admet, sous le nom de raison pratique, une source de connaissance radicalement distincte de la raison spéculative proprement dite.

Or le nom de raison pratique, νοῦς πρακτικός, se trouve déjà dans Aristote. C'est d'ailleurs Aristote qui a le premier distingué nettement la pratique de la théorie. Dès lors ne serait-ce pas chez Aristote lui-même qu'il faudrait rechercher l'origine de cette théorie, rapportée d'ordinaire à Kant comme à son auteur? Quelques critiques modernes, parmi lesquels Trendelenburg et Heinze, ont professé cette opinion, et ont ainsi jeté un pont entre le IVe siècle avant Jésus-Christ et le XVIIIe après la fondation du christianisme. Cette assimilation du point de vue aristotélique au point de vue kantien est-elle exacte; ou bien plutôt l'identité des termes ne recouvre-t-elle pas une différence radicale de point de vue et de doctrine? Telle est la question extrêmement importante que traite M. Julius Walter dans le livre dont il s'agit.

Ce livre se divise en trois chapitres d'étendue très-inégale.

Le premier (p. 1-85) est une exposition historique et critique des différentes phases par lesquelles a passé l'interprétation de la théorie aristotélique du νοῦς πρακτικός.

Le second (p. 85-555), qui forme le corps de l'ouvrage, après avoir fait connaître les antécédents historiques de la théorie aristotélique, approfondit, à l'aide des textes, tous les détails de cette théorie.

Le troisième (p. 555-573) expose les principales solutions données, après Aristote, au problème des rapports de la spéculation et de la pratique.

I. Dans Aristote lui-même il n'y a pas un passage contenant les mots νοῦς πρακτικός qui ne se puisse appliquer également à la φρόνησις (p. 6). Or la φρόνησις n'est nullement une source spéciale de connaissance. Elle est simplement, dit Aristote (Eth. Nic. VI, 5, 4), ἕξις ἀληθὴς μετὰ λόγου πρακτικὴ περὶ τὰ ἀνθρώπῳ ἀγαθὰ καὶ κακά. Les témoignages anciens, comme ceux d'Andronicus de Rhodes et d'Alexandre, ne distinguent pas le νοῦς πρακτικός de la φρόνησις.

C'est au moyen-âge, avec Albert le Grand, que l'on voit apparaître une fausse interprétation du νοῦς πρακτικός aristotélique, lequel commence à être distingué de la φρόνησις et rapproché du νοῦς θεωρητικός : d'après cette interprétation, le νοῦς a deux objets : le général et l'individuel, les essences et les fins : il a, par suite, deux usages parallèles : le gouvernement de la science et le gouvernement de la pratique. S. Thomas subit, dans cette question, comme dans les autres, l'ascendant de son maître; et cette manière de comprendre Aristote subsiste, en somme, jusqu'aux temps modernes. Aujourd'hui, Ritter, Trendelenburg, Brandis exposent encore dans ce sens l'Ethique aristotélique.

II. Pour connaître exactement la pensée d'Aristote sur cette matière, il ne suffit pas de rassembler des textes : il faut encore considérer les antécédents historiques de la doctrine, les caractères généraux de l'esprit grec, qui se réfléchit si fidèlement dans les œuvres d'Aristote, enfin et surtout l'ensemble du système de ce philosophe.

Xénophane et Parménide ont entièrement retranché la pratique, fondée selon eux sur l'illusion, de la philosophie proprement dite, tournée exclusivement vers l'être (p. 101).

Héraclite ne voit dans la loi morale qu'un cas particulier de la loi cosmique universelle, ou λόγος, laquelle consiste dans la séparation et la réunion des contraires. Bien vivre, c'est vivre κατὰ τὸν λόγον (p. 106), le λόγος étant opposé, comme un contraire, à l'ἰδία φρόνησις (p. 111).

Anaxagore attribue la transcendance au premier principe, qu'il appelle νοῦς; mais il continue à n'en considérer que le côté objectif (ordre de l'univers) (p. 110).

Socrate, le premier, en considère le côté subjectif et, par là, fonde la Téléologie. Mais l'individuel n'est pour lui qu'un point de départ pour marcher à la connaissance du général; et, réciproquement, le général est, non-seulement norme, mais *cause*, par rapport à l'individuel. La vertu est le résultat de la science, ou même ne fait qu'un avec elle (p. 112).

Platon distingue radicalement le général du particulier. Le général réside dans les Idées, lesquelles sont des réalités transcendantes. Le particulier est la matière sensible. Entre ces deux mondes existe un rapport de participation (μέθεξις). C'est seulement en vertu de leur participation aux Idées que les choses sensibles sont connaissables. La téléologie socratique est ici remplacée, en morale, par le rapport esthétique de la copie au modèle (p. 117 sq.). L'individuel n'a de valeur qu'en tant qu'il réfléchit le général, qu'il est ordonné conformément (κατὰ) au général. Platon s'est, il est vrai, souvent servi du mot μετὰ au lieu du mot κατὰ, modification qui, prise à la lettre, implique l'intervention de l'élément individuel comme facteur actif; il a dit dans le Politique (294, 299), que le règne exclusif de la loi aurait pour effet d'anéantir les arts parce qu'il abolirait toute diversité et par suite tout travail individuel; mais il n'a pas poursuivi les conséquences de cette idée, dans laquelle il ne voyait qu'une objection possible contre son système (p. 139).

Aristote, au contraire, attache tant d'importance à ces considérations, qu'il en fait le point de départ même de ses déductions morales.

De toutes les différences qui existent entre les choses, la plus importante, selon lui, est celle qui distingue le nécessaire du contingent (ἐνδεχόμενον ἄλλως) (p. 242). Le nécessaire seul est objet de science; le contingent est objet d'art (τέχνη). Le nécessaire est connu par le νοῦς θεωρητικός, le contingent par le νοῦς πρακτικός. Or la distinction du νοῦς πρακτικός et du νοῦς θεωρητικός n'a pas sa raison dans l'essence même du νοῦς, lequel, à ce compte, renfermerait deux ordres de principes. Elle tient uniquement à cette circonstance que le νοῦς s'exerce, tantôt seul, tantôt de concert avec les facultés inférieures. Le νοῦς πρακτικός ou φρόνησις est le νοῦς combiné avec la volonté ou faculté de réaliser une idée.

Il n'y a qu'une faculté de *savoir;* et cette faculté est le νοῦς θεωρητικός. Tout ce qui n'est pas l'objet immédiat de cette faculté s'en distingue, non comme un ordre de vérités peut différer d'un autre ordre de vérités, mais comme un mélange de théorie et d'application diffère de la théorie pure.

On ne doit donc pas prendre trop à la lettre les passages où Aristote parle

d'une philosophie, d'une science tour à tour θεωρητική, πρακτική, ποιητική. D'abord il n'a pas réalisé cette division dans l'exposition de sa philosophie. Ensuite l'ensemble de son système prouve que, pour lui, la *théorie* seule est science proprement dite.

L'art n'est pour Aristote que l'*application* de la théorie. Le monde des faits diffère de celui de la pensée pure non par l'hétérogénéité de ses principes, mais seulement par l'intervention du hasard, de l'indétermination, du non-être au sein des principes de la raison théorétique. C'est Kant, c'est l'esprit moderne qui, fondant l'individualité sur la liberté, faisant de celle-ci, considérée précisément comme puissance, un principe d'une dignité infinie, et en déterminant l'idée par le concept de l'obligation morale, émancipera la vie pratique et s'efforcera de l'élever même au-dessus de la vie spéculative.

Les recherches de M. Julius Walter montrent d'ailleurs que l'opposition que l'on établit souvent entre le νοῦς ποιητικός et le νοῦς παθητικός est peu conforme à la terminologie d'Aristote lui-même (p. 280). Ce n'est pas l'expression ποιητικός, c'est l'expression τῇ οὐσίᾳ ὢν ἐνέργεια qui dans le passage en question (de an. III, 5, 3) est opposée à παθητικός. Le mot ποιητικός, joint au mot αἴτιος qui en détermine le sens, désigne ici une propriété, non l'essence, du νοῦς éternel, dont le vrai nom est νοῦς θεωρητικός. Partout ailleurs, Aristote réserve l'expression ποιητικός pour caractériser l'activité productrice (τέχνη), laquelle se rattache à l'activité pratique (νοῦς πρακτικός). L'altération du sens de ποιητικός vient d'Alexandre d'Aphrodisias (p. 282).

En somme la pensée de l'auteur, c'est que le rapport de la théorie et de la pratique, tel qu'il a été conçu par Aristote, qui en cela fut l'interprète du génie grec, est précisément celui qui est assigné dans le passage suivant de l'Ethique (Eth. Nic. VI, 13, 8) : « ἐκείνης (τῆς σοφίας) οὖν ἕνεκα ἐπιτάττει (ἡ φρόνησις), » ἀλλ' οὐκ ἐκείνη· ἔτι ὅμοιον κἂν εἰ τίς τὴν πολιτικὴν φαίη ἄρχειν τῶν θεῶν, ἔτι » ἐπιτάττει περὶ πάντα τὰ ἐν τῇ πόλει. »

III. Après Aristote, cette conception de la φρόνησις ou raison pratique est successivement modifiée par l'Académie, les Péripatéticiens, le Portique, les Epicuriens, l'éclectisme stoïco-péripatéticien, Alexandre et Jamblique.

La difficulté qu'avait créée la philosophie d'Aristote était cette sorte d'harmonie préétablie qu'elle supposait entre la νόησις et l'ἦθος, en plaçant le critérium du bien tour à tour dans le λόγος et dans la nature non viciée. Aristote faisait à la finalité, à l'individu, une place à côté de la loi, de l'absolu. Mais en même temps il ne justifiait que les fins conformes à la loi. Or quelle assurance avons-nous que les tendances individuelles sont, par elles-mêmes, conformes à la loi?

Les Stoïciens virent la difficulté et identifièrent l'ἦθος et le λόγος, confondant ainsi tout ce qu'Aristote avait distingué. Le propre de leur système, et le point par où il fait un pas vers les doctrines modernes, c'est précisément ce panthéisme en vertu duquel l'individuel est mis *au même rang* que le général, la pratique *au même rang* que la théorie.

La dissociation de ces deux éléments, ayant pour conséquence d'ériger la pratique elle-même en science spéciale, se suffisant à elle-même, sera l'œuvre de l'âge chrétien.

Tel est le sujet du livre de M. Julius Walter. On y trouvera des discussions approfondies, l'indication et l'interprétation de beaucoup de textes remarquables, l'examen de plusieurs questions capitales au point de vue historique et au point de vue dogmatique. Si l'exposition est parfois confuse et le style pénible, ce défaut tient sans doute à la difficulté du sujet.

Ém. Boutroux.

---

153. — **Variae lectiones** quibus continentur observationes criticae in scriptores graecos. Scripsit C. G. Cobet. Editio secunda auctior. Lugduni-Batavorum. Brill. 1873. In-8°, xxxv et 681 p. — Prix : 18 fr.

Cette publication de M. Cobet comprend deux parties : la première est une réimpression sans aucun changement[1] des *Variae lectiones* publiées en 1874, et occupe les 400 premières pages; la seconde, sous le titre de *Epimetrum*, offre un grand nombre de corrections aux textes d'Hérodote, Thucydide, Démosthène *de falsa legatione*, Eschine dans les trois discours, Isocrate, Plato *de republica*, Euripide, et même Cicéron particulièrement dans le *de divinatione*. Dans les *Variae lectiones* M. C. s'était surtout proposé de montrer combien la langue grecque avait dégénéré de la pureté attique dans les écrivains appelés atticistes, comme Lucien et Alciphron, et en général dans les temps de la décadence; dans l'*Epimetrum* il a cherché à établir dans quelles conditions les manuscrits nous ont transmis les œuvres de l'antiquité : il a voulu montrer par des exemples multipliés qu'il n'est pas de manuscrit, si ancien et si correct qu'il soit, qui ne fourmille d'altérations de toute espèce.

L'espèce d'altération que M. C. poursuit principalement est celle qui consiste dans l'intrusion de mots, de groupes de mots ou de phrases qui n'appartiennent point à l'auteur lui-même. « Fallere haec » dit M. C. (p. 635) « aliquem inter » legendum possunt, et scriptae lectionis auctoritas potissimum in libro typis » edito et ab editoribus correcto caliginem menti offundit. Nil suspicamur mali et » sic stomacho tam duro plerique sumus ut lapides et saxa concoquamus. Sed » qui codicibus legendis assuetus per medios errores mendaque omne genus et » per absurda emblemata incedere se videt et suspicatur semper fraudis aliquid » et cautus et semper hoc agens deprehendit et praesertim admonitus statim » verum videbit et agnoscet.» M. C., dans cette chasse aux interpolations, n'est pas seulement servi par sa grande expérience des manuscrits; il a un flair prodigieusement délicat de la langue grecque de l'époque Attique, qui lui fait supposer un changement de langue là où le vulgaire ne sent rien ou ne sent pas grand chose même après avoir été averti.

Il y a deux espèces très-distinctes d'interpolations fréquentes dans les textes

---

1. C'est une inadvertance que de signaler (p. 184) les vers de 12 syllabes qui forment la fable Esopique 122 comme n'étant fondés que sur le nombre des syllabes. Je ne crois pas qu'on ait un exemple d'une semblable versification. Ces vers ont tous l'accent sur la pénultième, et par conséquent il faut corriger le vers de 13 syllabes ὅστις ἐπελθὼν εἰς ἕνα τῶν μυρεψούντων, en substituant non pas μυρεψῶν à μυρεψούντων, mais ἐλθὼν à ἐπελθὼν. Il y a une grosse faute d'impression p. 390, l. 1 « *rant*. Idem error etc. » et 280, l. 12 (du bas) « *quam* arte valeret. »

d'auteurs qui étaient très-lus. Les unes sont des explications marginales ou interlinéaires que le copiste a prises pour le supplément de mots omis; les autres sont un délayage du texte de l'auteur.

En ce qui touche la première espèce d'interpolations, on ne peut s'empêcher d'accorder à M. C. qu'Eschine n'a pas dû répéter à satiété (*de fals. leg.* § 28, 32, 33) qu'Amyntas était père de Philippe ni dire ὁ Φιλίππου πατήρ au § 33 où il adresse la parole à Philippe à la seconde personne. Il me semble avoir également raison quand il supprime dans Thucydide I, 6 περὶ τὰ αἰδοῖα, I, 126 ἐν τοῖς δωμοῖς, dans Eschine *contra Timarchum* 85 ὑπὸ τοῦ δημοῦ, 97 καὶ ἐργὰ λεπτὰ et ἐκφέρουσαν. Il a signalé (p. 510) une curieuse altération de cette espèce dans Démosthène *de fals. leg.* 402, 13. Après avoir raconté comment l'acteur Satyrus avait demandé et obtenu de Philippe dans le festin par lequel le roi célébrait une grande fête, la liberté de captives olynthiennes, Démosthène passe à la conduite tenue par Eschine et ses amis à l'égard d'une captive olynthienne dans un repas : ἐξετάσω μὲν δὴ πρὸς τὸ τοῦ Σατύρου τοῦτο συμπόσιον ἕτερον συμπόσιον τούτων ἐν Μακεδονίᾳ γενόμενον. M. C. fait remarquer avec raison que ἕτερον συμπόσιον était une sorte d'annonce placée, comme nous dirions aujourd'hui, en manchette, et qui a été intercalée dans le texte. Les mots τοῦτο τὸ τοῦ Σατύρου signifient *ce trait de Satyrus; ce repas de Satyrus* ne pourrait signifier que le repas donné par Satyrus.

Il est constant que le texte des orateurs est plus concis dans certains manuscrits, et plus développé, ou pour parler plus exactement, plus délayé dans d'autres. Ainsi au § 33 du discours contre Timarque, le manuscrit Coislin donne : ὑμεῖς δ' ἔτι προσέθεσθε καινὸν νόμον μετὰ τὸ καλὸν παγκράτιον ὃ οὗτος ἐπαγκρατίασεν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ὑπεραισχυνθέντες ἐπὶ τῷ πράγματι καθ' ἑκάστην ἐκκλησίαν ἀποκληροῦν φυλὴν ἐπὶ τὸ βῆμα ἥτις προεδρεύσει. Les autres manuscrits donnent ..... εκκλησίᾳ · ὑπεραισχυνθέντες γὰρ ἐπὶ τῷ πρ. καθ' ἑκ. ἐκκλ. νόμον ἐθήκατε καινὸν ἀποκληροῦν..... A la fin de ce même discours, après ἐν γὰρ ταῖς ὑμετέραις γνώμαις ἡ πρᾶξις καταλείπεται, trois manuscrits ajoutent : εἰ οὖν βουλήσεσθε, τὰ δίκαια καὶ τὰ συμφέροντα ὑμῶν ποιησάντων, φιλοτιμότερον ἡμεῖς ἕξομεν τοὺς παρανομοῦντας ἐξετάζειν. Il est malaisé de démontrer par des arguments intrinsèques cette espèce d'interpolations : on n'a pas toujours, on n'a même que rarement les moyens que donnent le sens et la langue pour dénoncer ce genre d'altérations. M. C. fait remarquer que ἐθήκατε pour ἔθεσθε est contraire à l'usage attique, mais le copiste pourrait avoir substitué, comme il arrive si souvent, une forme du dialecte commun à une forme du dialecte attique. Le jugement de l'oreille, auquel M. C. se réfère plusieurs fois p. 433 (I, 98), 928 (127), 630 (136), 631 (143), « auri permolestum » « lædit aurem » etc., n'a pas d'autorité, quand il s'agit d'une langue morte. Est-on autorisé à changer un texte, parce qu'autrement il sera plus dégagé, plus rapide, plus élégant? Sommes-nous de bons juges de l'élégance dans une langue étrangère? Tout ce qu'on peut accorder à ce genre de corrections, c'est que le délayage est possible.

Un philologue, qui aurait un goût moins délicat et moins sûr que M. C., pourrait se tromper gravement en s'engageant dans cette direction. Il n'est arrivé

que bien rarement à M. C. de supprimer ce qui paraîtrait devoir être conservé. Pourtant je défendrai résolûment contre lui le texte de Démosthène *de fals. leg.* 421, 18 : οὐ λέγειν εἴσω τὴν χεῖρ' ἔχοντ', Αἰσχίνη, δεῖ, οὔ, ἀλλὰ πρεσβεύειν [εἴσω τὴν χεῖρα ἔχοντα]. « Male sit » dit M. C. (p. 511) « inepto magistello, qui prae- » clarum locum sic corrupit! Recita locum et senties pannum esse assutum. » Je relis le passage et je crois sentir qu'il y a quelque chose de piquant à répéter avec πρεσβεύειν la locution εἴσω κ. τ. ἑ. pour exprimer une autre idée, celle de ne pas tendre la main, idée importante, ici principale, dont l'expression ne me paraît pas pouvoir être sous-entendue. Je conserverais le mot ἔργον dans Eschine *contra Tim.* § 137 : ὁρίζομαι δ' εἶναι τὸ μὲν ἐρᾶν τῶν καλῶν καὶ σωφρόνων φιλανθρώπου πάθος καὶ εὐγνώμονος ψυχῆς, τὸ δὲ ἀσελγαίνειν ..... ὑβριστοῦ καὶ ἀπαιδεύτου ἀνδρὸς ἔργον. Eschine n'oppose-t-il pas les *actes* du débauché à l'amour purement *moral* et, comme nous disons aujourd'hui, platonique de l'homme vertueux et cultivé?

Faut-il voir une absurdité (p. 495) dans Eschine *de fals. leg.* 113 : οἱ Λοκροὶ οἱ Ἀμφισσῆς μᾶλλον δὲ οἱ προεστηκότες αὐτῶν ἄνδρες παρανομώτατοι ἐπειργάζοντο τὸ πέδων. Sans doute les magistrats des Locriens n'avaient pas labouré eux-mêmes la plaine sacrée, non plus que Cyrus n'avait coupé lui-même les arbres du parc royal, ni mis le feu de sa main au palais de son frère, Κῦρος αὐτὸν ἐξέκοψε καὶ τὰ βασίλεια κατέκαυσεν (Xénophon, *Anab.* I, 4, 10). Je réclamerais encore contre les suppressions proposées dans Eschine *contra Timarchum* 96 : οὐ μόνον κατέφαγε τὰ πατρῷα, ἀλλ', εἰ οἷόν τ' ἐστὶν εἰπεῖν, καὶ κατέπιεν. Καὶ γὰρ οὐδὲ τῆς ἀξίας ἕκαστον τῶν κτημάτων ἀπέδοτο [οὐδ' ἐδύνατ' ἀναμένειν τὸ πλέον καὶ τὸ λυσιτελοῦν] ἀλλὰ τοῦ ἤδη εὑρίσκοντος [ἀπεδίδοτο]. Οὕτως ἠπείγετο σφόδρα πρὸς τὰς ἡδονάς. « Et male compositum » dit M. C. (p. 625) « et κακόφωνον » est ἀπέδοτο — ἀπεδίδοτο, et si quis praedia *abiecisse* dicitur, inepte additur, » non exspectasse eum dum *melius venderet*, neque id ipsum graece dici potest, » τὸ πλέον καὶ το λυσιτελοῦν. Deletis additamentis optime sic procedit oratio... » Si l'on supprime le membre de phrase où il est dit que Timarque ne pouvait pas attendre qu'on lui offrît davantage, le sens particulier qu'Eschine attache à κατέπιεν ne me semble plus suffisamment expliqué; il faudra alors bien de la sagacité pour deviner qu'Eschine a voulu dire que Timarque a non pas mangé, mais bu son bien, parce qu'il l'a vendu aussi rapidement qu'un liquide descend dans l'estomac, tandis qu'il faut plus de temps pour manger un aliment solide de même volume. Je ne sais si l'idée est exprimée en grec, comme elle devait l'être (l'assertion de M. C. m'intimide sans me persuader), mais je crois nécessaire qu'elle soit exprimée. Peut-être la proposition οὐδ' ἐδύνατ'... λυσιτελοῦν est-elle hors de sa place, et doit-elle être transposée à la place de ἀπεδίδοτο, que l'on supprimerait. Ailleurs (*contra Timarchum* 91) M. C. a raison de trouver absurde de faire dire à Eschine à propos des voleurs, des adultères, des meurtriers : τούτων οἱ μὲν ἐπ' αὐτοφώρῳ ἁλόντες, [ἐὰν μὲν ὁμολογῶσι] ζημιοῦνται, οἱ δὲ λαθόντες καὶ ἔξαρνοι γενόμενοι κρίνονται ἐν τοῖς δικαστηρίοις, que ceux qui sont pris en flagrant délit, sont punis, *s'ils l'avouent;* mais je ne sais s'il faut voir ici une interpolation tirée de (113) οἱ δὲ νόμοι κελεύουσι τῶν κλεπτῶν τοὺς μὲν ὁμολογοῦντας θανάτῳ

ζημιοῦσθαι, τοὺς δ' ἀρνουμένους κρίνεσθαι. Il semble qu'Eschine distingue trois classes de criminels : ceux qui sont pris en flagrant délit, ceux qui ne sont pas pris en flagrant délit et qui avouent, ceux qui ne sont pas pris en flagrant délit et qui nient. Peut-être manque-t-il καὶ οἱ λαθόντες devant ἐὰν μὲν ὁμολογῶσιν.

En ce qui touche des altérations d'autre espèce, M. C. a proposé des restitutions fort heureuses. Il en a mis une fort brillante en tête de son *Epimetrum* (p. 401). Plutarque (*de adulatore et amico* 57 A) cite du Κόλαξ de Ménandre un vers qui se lit ainsi dans les manuscrits γέλωτι πρὸς τὸν Κύπριον ἐνηθούμενος. Wyttenbach a substitué ἐκθανούμενος à ἐνηθούμενος, mais, comme le fait remarquer M. C. « quis credat Plutarchum ita Menandri locum attulisse ut omitteret » ea sine quibus intelligi non posset? » M. C. s'est rappelé que Térence avait tiré son *Eunuchus* du *Colax* et du *miles gloriosus* de Ménandre et qu'on lit dans cette pièce (3, 2, 44) :

Gn. Ha, ha, hé! *Thr.* quid rides? *Gn.* istud quod dixti modo :
et illud de Rhodio dictum cum in mentem venit.

Il en tire la restitution suivante : γελῶ τὸ πρὸς τὸν Κύπριον ἐννοούμενος. Il a rétabli la vraie ponctuation dans Démosthène *de fals. leg.* 403, 24 ποῖον οὖν ἐρεῖς βιόν; ὃν οὐ δεδίωκας, ἐπεὶ κ. τ. ἑ. 420, 2 εἶτ' οὐ σὺ σοφιστής; καὶ πονηρός γε. οὐ σὺ λογογράφος; καὶ θεοῖς ἐχθρός γέ, la vraie leçon dans 447, 26 πάντα ἀληθῆ au lieu de πάντα τἀληθῆ. Le discours d'Eschine à Ctésiphon lui doit εἰσίοι γραφή au lieu de εἰσ. γραφήν (191), ἀγαθὰ εἰργασμένου au lieu de κατειργασμένου (229). Je signalerai particulièrement dans le discours contre Timarque Τιμάρχου (οὐ) φεύγων (158), παρασχήσειν au lieu de περιστήσειν (173), λόγον (καλὸν) ἄνευ (178), ἔργον au lieu de λόγον (183), (τὴν) γυναῖκα (185), προτρέψεσθε au lieu de προτρέψασθε (191). Il faut lire ἀπ' ἀνθρώπων ἀσελγείας au lieu de ὑπ' ἀν. κ. τ. ἑ. (190). M. C. fait une remarque juste sur le passage suivant de ce discours où Eschine annonce d'avance que Démosthène cherchera à détruire les arguments que les accusateurs de Timarque tirent de sa mauvaise réputation (126) : παραφέρει δ' αὐτὸν ἐν σκώμματος μέρει, ὡς ἡδὺς ἀνὴρ καὶ περὶ τὰς ἰδίας διατριβὰς γελοῖος · « εἰ μὴ κἀμὲ δεῖ » φησιν « ὑπακούειν τοῖς ὄχλοις μὴ Δημο- » σθένην καλούμενον ἀλλὰ Βάταλον, ὅτι ταύτην ἐξ ὑποκορίσματος τίθης τὴν ἐπω- » νυμίαν ἔχω. » εἰ δὲ Τίμαρχος ὠραῖος ἐγένετο καὶ σκώπτεται τῇ τοῦ πράγματος διαβολῇ καὶ μὴ τοῖς αὐτοῦ ἔργοις, οὐ δήπου διὰ τοῦτ' αὐτόν φησι δεῖν συμφορὰ περιπέσειν. Ἐγὼ δέ, ὦ Δημοσθενές, κ. τ. ἑ. M. C. fait observer (p. 627) que les derniers mots ἐγὼ δὲ se rapportent à un discours direct précédent, et il propose d'écrire αὐτὸν δεῖ συμφορᾷ. Il me semble qu'il reste une difficulté, c'est que εἰ μὴ κἀμὲ, qui répond au latin *nisi forte*, ne se rapporte à rien. On a un très-bon sens en transposant sans changement εἰ δὲ Τίμαρχος ..... περιπέσειν avant παραφέρει δὲ. Alors un discours direct de Démosthène se trouve rapproché de l'apostrophe d'Eschine.

Les remarques de M. C. sur Cicéron ne sont pas moins dignes d'attention que celles qui se rapportent aux auteurs grecs. Il a restauré aussi ingénieusement qu'évidemment un bon mot de Cicéron perdu depuis des siècles. Cicéron dit à Atticus (XIV, 18) en parlant de Dolabella : « totum se ab te abalienavit Dola-

» bella ea de causa qua me quoque sibi inimicissimum reddidit. O hominem pu-
» dentem! Kal. Jan. debuit, adhuc non solvit, praesertim quum se maximo aere
» alieno Faberii manu liberarit et opem ab eo petierit. Licet enim jocari ne me
» valde conturbatum putes. » M. C. fait remarquer d'abord que le sens exige *libet* au lieu de *licet*, ensuite que dans ce qui précède il n'y a pas le moindre mot pour rire, mais il signale divers textes où il est dit qu'Antoine avait dissipé 700 millions de sesterces déposés par César dans le temple de la déesse Ops (Vell. Paterc. 2, 60, 4 Cic. *Phil.* 5, § 11 etc.), et il substitue « opem ab Ope » petierit » à « opem ab eo petierit. »

La réputation de M. Cobet me dispense d'insister sur les mérites de sa critique qui unit « l'esprit de finesse » à « l'esprit de géométrie, » le goût à la connaissance de la langue et des manuscrits.

Charles THUROT.

---

154. — **Die altdeutschen Bruchstücke** des Tractats des Bischofs Isidorus von Sevilla de fide catholica contra Judaeos. Nach der Pariser und Wiener Handschrift mit Abhandlung und Glossar, hgg. von Karl WEINHOLD. Paderborn, Ferd. Schœning. 1874. In-8°.

Ce volume, le sixième de la *Bibliothèque des plus anciens monuments de la littérature allemande*, dont j'ai eu plus d'une fois déjà occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue*, est édité avec le soin qui est un des caractères de cette publication, et avec une exactitude et une compétence dont le nom de M. Weinhold est à lui seul une garantie. La traduction du traité d'Isidore avait déjà été publiée plusieurs fois d'après le manuscrit de Paris, entre autres en 1836 par Graff et par Holtzmann; des fragments assez nombreux du même ouvrage avaient été également reproduits par Massmann (1834-1840); en comparant attentivement les travaux de ses devanciers et en corrigeant les fautes manifestes des manuscrits, M. W. nous donne aujourd'hui une édition vraiment critique de ce texte précieux pour l'histoire et la connaissance de l'ancien allemand.

Mais ce n'est pas par cela seul que se recommande cette publication. Comme dans toutes celles de la même collection, une étude phonétique et grammaticale et un glossaire, qui renvoie à tous les passages du texte où se rencontrent les mots qui le composent, la complètent et en facilitent l'emploi. M. W. y a joint encore une recherche pleine d'intérêt sur l'époque et la patrie du traducteur d'Isidore. L'étude soigneuse qu'il a faite du vocalisme et du consonantisme de la traduction du *de fide* l'a mis en état d'arriver à une solution précise, sinon définitive sur ce point délicat. Tout d'abord le savant éditeur prouve que le vocalisme du manuscrit de Paris n'est ni bas, ni moyen-allemand, mais qu'il a tous les caractères du haut-allemand; puis il montre qu'entre tous les dialectes présentés par cet idiome c'est du bavarois qu'il se rapproche le plus. Les résultats donnés par l'étude des consonnes sont tout différents. Si le changement de *t* en *z* et de *k* en *ch* nous ramènent encore, en effet, au haut-allemand, le traitement des labiales, la présence de *d* à côté de *dh* ainsi que l'emploi de *gh* pour *g* devant *e* et *i* indiquent évidemment un dialecte franc. De tous ces faits M. W. conclut avec

raison que nous n'avons point ici un idiome vivant et populaire, mais une langue factice, produit des modifications successives apportées au texte primitif par des transcriptions différentes. C'est le cas, on le sait, pour un certain nombre des plus anciens monuments germaniques, où les formes du haut et du bas-allemand se mêlent si étroitement qu'il est difficile de dire auquel des deux dialectes ils ont appartenu originairement. Cette circonstance permet déjà de conclure à la haute antiquité de la traduction du *De fide catholica*; M. W. la place à la fin du VIIIe ou au commencement du IXe siècle. Là s'arrêtent les suppositions qu'il a faites; et il s'est bien gardé par exemple de chercher à deviner le nom de l'auteur de cette traduction, ne voulant point s'exposer à l'erreur de Holtzmann, qui l'attribuait à saint Firmin, fondateur du monastère de Reichenau, ou de Scherer, qui a cru, sans beaucoup plus de raison, pouvoir en identifier l'auteur avec l'évêque de Cologne, Hildbold, grand-aumônier de Charlemagne. Le doute est le commencement de la vraie science, il faut féliciter M. W. de s'en être souvenu.

C. J.

---

155. — **Prieuré de Courtozé et ses peintures murales du XIIe siècle,** par Achille DE ROCHAMBEAU, avec six planches chromolithographiées. In-8°, 24 p. Paris, Aubry.

Les ruines de l'ancien prieuré de Courtozé sont situées à quelques kilomètres N.-O. de Vendôme près de la route de Vendôme à Blois. M. de Rochambeau a donné le plan des quatre bâtiments qui subsistent; le bâtiment central auquel il assigne pour date le XIe s., mais qui a été défiguré par des réparations modernes contenait à l'étage trois pièces; c'est dans celle du milieu, l'ancien réfectoire des moines, que sous un badigeon à la chaux ont été découvertes les peintures dont la reproduction, d'apparence fort exacte, accompagne sa brochure.

Une faible partie seulement de la décoration de cette salle a pu être retrouvée. Sur le mur de gauche le seul groupe conservé représente une femme vêtue d'une robe bleue causant avec un tailleur de pierres. La coiffure de la dame, une toque avec un bandeau, ses souliers à pointe, son aumônière suspendue à une lanière qui lui sert de ceinture et surtout son surcot à longues manches caractérisent le costume des dames nobles de l'époque de Saint Louis. La décoration du mur qui fait face à la porte est mieux conservée, elle me semble aussi mieux peinte et plus ancienne. Un demi-cercle, limité par une bordure, contient dans sa partie supérieure la représentation d'une forêt, indiquée par trois arbres, peuplée d'oiseaux, d'un écureuil (que M. de R. appelle un dragon), d'un porc épic, d'un renard qui emporte un volatile, et d'un chasseur tirant de l'arc. Trois groupes occupent la partie inférieure séparée de la précédente par un bandeau : 1° un personnage, auquel par malheur manque la partie supérieure du corps, à cheval sur une monture qui offre une lointaine ressemblance avec le chameau; 2° au milieu, un personnage nimbé paraissant combattre une bête fauve qui pourrait bien être un lion, ce que M. de R. interprète par une scène de la vie de David; 3° un guerrier aux prises avec un animal qui doit être un tigre. La tunique flottante que porte sous son grand haubert ce guerrier, tunique appelée à tort par

M. de R. *Gambison* (le gambison était une espèce de gilet matelassé), peut servir à fixer approximativement l'époque de la composition. On voit cette tunique figurée sur les sceaux depuis 1170 environ, le dernier exemple signalé par M. Demay est le sceau de Jean de Montchevreuil de 1203[1]. A la même époque apparaît la cotte qui recouvre le haubert et dont l'emploi ne tarde pas à devenir général. Le casque hémisphérique à nasal, que porte le même guerrier, n'a pas tardé à se compliquer au commencement du XIIIe siècle[2].

M. de R. qui a vu, avec assez de vraisemblance, dans la peinture du mur de gauche un souvenir de l'histoire du prieuré, a essayé d'interpréter celle du fond de la salle à l'aide des bestiaires, et de lui trouver un sens symbolique; ses recherches dans ce sens me paraissent sans valeur; je verrais plus volontiers dans ces trois groupes quelque représentation d'aventures de la croisade, et dans le paysage qui les surmonte une scène toute de fantaisie.

Il est regrettable que M. de R. n'ait pas fait sur ces peintures intéressantes quelques observations de technique que ne permettent pas ses reproductions. Il aurait dû tout au moins donner les dimensions des surfaces couvertes par ces peintures. Il les appelle des fresques, mais il eût mieux valu préciser et donner quelques indications sur la nature et l'épaisseur de l'enduit, la composition des couleurs, etc. Les figures s'enlèvent sur un fond où sont dessinées par un trait brun des assises de pierre; il est impossible de savoir d'après les chromolithographies si le fond est l'enduit qui apparaît, ou s'il est couvert d'une teinte blanche uniforme. Comme dans les peintures de Saint-Savin l'ébauche a été faite par un trait brun hardiment tracé au pinceau, où l'on ne voit aucune retouche. Les couleurs sont peu nombreuses : le jaune, plusieurs nuances de rouge et de brun, et un bleu qui, si les chromolithographies ne sont pas trompeuses, se serait conservé très-frais et très-tendre contrairement aux bleus de la même époque. La peinture est appliquée par teintes plates sans aucun essai de modelé, sans souci de la lumière; cependant, dans la fresque la plus récente, quelques touches bleues sur la robe rouge clair du tailleur de pierres, quelques traits plus foncés sur le surcot de la dame indiquent des plis et des ombres. Le paysage qui surmonte l'autre peinture ne dénote aucune recherche d'imitation de la nature, et surtout, bien entendu, aucune préoccupation de la perspective.

En somme ces peintures très-intéressantes et très-curieuses sont fort grossières, les personnages sont gauches et sans vie; elles n'ont aucune trace des traditions qui avaient inspiré les peintres de Saint-Savin, rien de la majesté et du caractère que l'on trouve dans les fresques peu antérieures d'une petite église de la même région que Courtozé, l'église de Montoire, qu'il serait bien désirable de connaître mieux que par les quelques croquis qu'a donnés M. de Pétigny dans son histoire du Vendômois. L'intérêt des peintures de Courtozé est précisément d'être dépouillées de toutes les traditions, leur mérite est dans leur appropriation à l'architecture et dans leur convenance décorative. Il faut savoir gré à M. de R. de les avoir fait connaître.

A. GIRY.

---

1. Demay. *Le costume de guerre et d'apparat*, p. 9. — 2. Ibid., p. 19.

156. — Léon Boucher. **William Cowper**, sa correspondance et ses poésies. Paris, Sandoz et Fischbacher. 1874. In-12, 437 p. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les poètes qui inaugurent une ère nouvelle dans la littérature anglaise au siècle dernier, W. Cowper est au premier rang avec Burns; c'est là sans doute avant tout la raison qui a fondé la réputation de ce précurseur de l'école romantique, mais il en est une toute différente, qui n'a guère moins contribué à attirer sur lui l'attention, je veux parler de la folie dont il sentit les premières atteintes presque à ses débuts dans la vie, et qui a fait de lui une énigme pour le philosophe psychologiste non moins que pour l'historien littéraire. Aussi Cowper fut-il de bonne heure l'objet de nombreux écrits. Cependant à part deux excellents articles de la Bibliothèque universelle de Genève (1854) et une étude de Sainte-Beuve dans le onzième volume de ses Causeries du lundi, écrite la même année, nous n'avions dans notre langue aucun ouvrage un peu étendu consacré au poète de la *Tâche*; il faut remercier M. L. Boucher d'avoir entrepris de combler cette lacune, en nous donnant une biographie complète de cet écrivain charmant.

Rien de plus simplement uniforme que la vie de Cowper; mais cette vie, il n'importe pas moins de la bien connaître, si l'on veut comprendre ce qu'il y a d'original dans la poésie nouvelle qu'il inaugure. Les renseignements, par bonheur, ne font pas défaut, et c'est Cowper lui-même qui s'est le plus souvent chargé de les donner; sa correspondance est la mine féconde, en effet, où ses biographes ont puisé sans la tarir, et où ils ont trouvé les traits les plus sûrs pour peindre son génie étrange et gracieux. Les nombreux emprunts qu'avec grande raison il y a faits à son tour ont permis à M. B. de nous donner un portrait fidèle de cette nature maladive et sensible qu'un rien séduisait et charmait, mais qu'un rien aussi était capable de troubler et de pousser au désespoir.

Ce fut la crainte d'avoir à parler en public qui détermina chez Cowper son premier accès de folie; alors commence pour lui cette sombre existence égayée parfois par des éclaircies de raison et par le bonheur d'amitiés tendres et dévouées, mais qui devait se terminer par dix ans de mélancolie et de délire. Il avait alors trente-deux ans. Jusque-là il n'avait écrit que par passe-temps; désormais, chose singulière, produire deviendra pour lui un besoin irrésistible; mais n'était-ce pas aussi le moyen le plus sûr d'échapper aux idées fixes qui hantaient son imagination troublée? Pris d'un dégoût profond pour le séjour de Londres, « le » théâtre de ses abominations, » Cowper avait résolu de se fixer à la campagne; il trouva dans la famille du pasteur de Huntington, M. Unwin, l'asile et les consolations dont il avait besoin. Il était pour ainsi dire redevenu lui; ce ne fut toutefois que deux ans plus tard, quand, après la mort de M. Unwin, il eut suivi sa veuve à Olney, qu'il entra décidément dans la carrière littéraire.

La religion joue un grand rôle dans la vie de Cowper, mais elle fut pour lui moins une consolatrice qu'une cause d'effroi et d'épouvante; il lui dut pourtant ses premières inspirations. Le pasteur d'Olney, M. J. Newton, dont il était devenu le disciple, l'avait d'abord fait membre des « réunions de prières » qu'il avait insti-

tuées; bientôt il le prit pour auxiliaire dans la composition d'un livre d'hymnes religieuses, dont il projetait la publication. Cowper se mit à l'œuvre, mais la sombre exaltation qu'il porta dans cette tâche singulière devait lui être fatale : sa raison y sombra une seconde fois. On comprit alors, mais trop tard, qu'il fallait l'arracher à l'inflexible discipline de M. Newton. Cependant le mal finit encore par céder et la joie de ce second retour à la vie devait être pour le poète une source d'inspirations inconnues; le collaborateur de l'austère pasteur d'Olney allait s'exercer dans la satire et dans la poésie légère : bizarre transformation dont il faut lire dans M. B. le piquant récit.

Cowper avait cinquante ans, quand à la gravité de ses premiers écrits succéda ainsi l'enjouement des nouveaux essais. Cette tendance, qui se révèle d'abord dans les *Propos de table,* se manifeste davantage encore dans la *Conversation* et dans l'*Espérance.* Il semblait que rien ne fût resté en lui de ce qu'il avait été autrefois; la connaissance qu'il fit vers cette époque de lady Austen devait compléter la transformation : l'*Histoire étonnante de John Gilpin* en est le monument durable. Pourquoi cette liaison qui avait achevé de rasséréner la vie du poète fut-elle brusquement interrompue? On l'ignore, mais il semble, comme M. B. le pense avec raison, qu'en cette occasion l'amie de la veille fut sacrifiée à l'amie des jeunes années. Quoi qu'il en soit, c'est à cette époque que fut écrite l'œuvre capitale de Cowper, la *Tâche,* en qui se résument et se confondent en quelque sorte ses différentes manières, et où brille au suprême degré ce talent, où il était passé maître, de donner du prix aux plus petites choses. Mais ce poème se recommande encore par d'autres qualités, et l'accent de vérité qui y règne, la variété de ton, la sincérité de pensée et d'expression en font un des joyaux de la littérature anglaise. On ne peut aussi que savoir gré à M. B. du soin avec lequel il a étudié ce chef-d'œuvre du poète, et que le féliciter de l'avoir jugé si finement.

Sans le vouloir Cowper était arrivé à la gloire; en même temps s'accroissait le nombre de ses relations; et une amie de jeunesse depuis longtemps perdue de vue, lady Hesketh, venait remplir le vide que la rupture avec lady Austen avait laissé dans sa vie et dans son cœur. Mais les jours de bonheur du poète touchaient à leur fin. Peu de temps après son installation à Weston, la mort du fils de Mme Unwin lui porta un premier coup. Il chercha à s'étourdir par le travail. Il avait entrepris, résolution qui surprend de la part d'une nature primesautière comme la sienne, de traduire Homère; malgré un retour de son mal, il se donna tout à cette tâche ingrate, et en 1791, après six ans de travail, parut l'Iliade. Je ne dirai rien de cette œuvre de Cowper dont M. B. a parfaitement saisi le caractère et apprécié le mérite. C'est à son livre que je renvoie.

Cette longue entreprise avait épuisé Cowper; sa vie ne touchait pas encore à son terme, mais la maladie fatale dont il portait le germe en lui allait bientôt le ressaisir, pour ne plus cette fois lâcher sa proie. Désormais son intelligence affaiblie baisse sans retour; sa muse cependant se réveillait parfois encore soit en plaintes attristées, comme dans cette pièce de vers *A Marie,* adressée à sa vieille amie, Mme Unwin, soit en accents désespérés, comme dans *L'homme à la mer,* où il chantait en quelque sorte le naufrage de sa raison et sa fin prochaine.

M. B. a fait de ces dernières années, comme de toute la vie de Cowper, un tableau aussi saisissant que véridique; écrite d'une plume allègre, l'histoire qu'il en a donnée, résumé fidèle de tout ce qui a été dit sur lui, le fait connaître à merveille dans l'inconsistance de sa nature et le charme de son talent; à ce titre on ne saurait trop la recommander aux amis que la littérature anglaise compte parmi nous.

***

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 juillet 1875.

M. Egger ayant à la dernière séance signalé à l'attention de l'académie un volume récemment publié par M. D. Comparetti, où sont donnés des fragments grecs tirés d'un ms. trouvé à Herculanum, M. Ravaisson rappelle à ce propos qu'il existe à la bibliothèque de l'institut des rouleaux manuscrits provenant également d'Herculanum, dont il n'a encore été tiré aucun parti. Ces rouleaux furent envoyés au premier consul, en 1802, par le gouvernement napolitain; il y en avait alors six. L'institut, auquel ils furent confiés, nomma une commission chargée d'en tenter le déroulement et le déchiffrement. Les expériences qui eurent lieu, avec le concours d'un savant anglais, n'amenèrent d'autre résultat que la destruction de plusieurs des rouleaux : il n'en reste plus aujourd'hui que deux et la moitié d'un troisième. Mais depuis cette époque l'art de dérouler et de lire ces mss. paraît avoir fait des progrès, à en juger par les résultats qu'il a donnés; peut-être y aurait-il moyen aujourd'hui de tirer parti des rouleaux qui restent. M. Ravaisson propose de nommer une commission pour rechercher ce qu'il y a à faire. — M. Egger, sans croire que les progrès aient été assez réels pour faire espérer des résultats bien satisfaisants, estime pourtant que l'opération peut être tentée avec quelque chance de succès; il appuie la proposition de M. Ravaisson. — Une commission composée de MM. Ravaisson, Egger, Miller, A. de Longpérier et L. Delisle est chargée d'examiner la question.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie, pour la commission des inscriptions sémitiques, les *fac simile* de 5 inscriptions arabes d'Algérie, envoyés par M. Cherbonneau. Trois de ces inscriptions sont des épitaphes, les deux autres sont relatives à la construction d'une mosquée.

Le mandat du directeur de l'école française d'Athènes, nommé, aux termes du règlement, pour six ans, expirant cette année, le ministre de l'instruction publique demande à l'académie de lui présenter deux candidats pour ces fonctions. Renvoyé à la commission de l'école d'Athènes.

M. de Longpérier termine la lecture du mémoire de M. Chabas sur les monnaies, poids et mesures des anciens Égyptiens (v. les séances des 4 et 11 juin 1875). La partie lue à cette séance traite de la valeur des monnaies en usage dans l'ancienne Égypte, et de celle de quelques objets dont les prix nous sont parvenus.

M. Desjardins continue la lecture du travail de M. Ch. Tissot sur la géographie de la Maurétanie Tingitane (v. la dernière séance). La partie lue aujourd'hui traite de la côte qui s'étend entre le promontoire Rusaddi et la presqu'île de Ceuta. M. Tissot s'attache à identifier avec précision les différents points de cette côte mentionnés par les anciens géographes; cette étude a pour résultat de constater le plus souvent une grande exactitude dans les indications des distances que donne l'itinéraire d'Antonin. — Le *promontorium cannarum* est, suivant M. Tissot, la pointe d'*Abdoun;* le lieu appelé *ad sex insulas,* la baie d'Al-Hésumas; le *promontorium Barbari,* le cap situé auprès de l'embouchure de l'*Oued Laou* (*flumen Laud* dans Pline) : ce point forme la limite du pays maure et du pays berbère, de là a pu lui venir dans l'antiquité le nom de *pr. Barbari;* les caps désignés par les mots *ad aquilam maiorem* et *ad aquilam minorem* sont le c. *Negro* et la pointe de *Castillejos.* — Arrivant à la presqu'île de Ceuta, M. Tissot étudie la question de la situation des *colonnes d'Hercule,* déjà controversée parmi les anciens. Il pense que ce nom a désigné à l'origine deux montagnes qui s'élèvent à l'entrée du détroit de Gibraltar, celle de *Capne* sur la côte européenne et celle d'*Abyle* en Afrique : celle-ci n'est autre, selon M. Tissot, que le mont *Acho,* le point culminant de la presqu'île de Ceuta.

M. le Dr Lagneau lit la première partie d'un mémoire sur *les Ligures.* Il commence par énumérer les différentes régions de l'Europe occidentale où les écrivains anciens mentionnent des peuples ligures. On en trouve au N. jusque dans les îles Sorlingues, dans la péninsule ibérique, en Gaule, en Italie non seulement dans la Ligurie propre (Gênes, Monaco, Luna) mais aussi dans le Samnium, etc., etc. — Il montre ensuite qu'outre ces Ligures d'Europe, les auteurs mentionnent un peuple du même nom en Asie, dans la Colchide, où leur ville principale portait le nom de Cytala. Il est remarquable que ces Ligures d'Asie, comme ceux d'Europe, ont pour voisins des peuples appelés *Ibères* et *Bébrykes.* Les *Bébrykes* d'Europe habitaient, comme les Ibères, la péninsule à laquelle ceux-ci ont donné leur nom. En Asie on trouve des Ibères au S. E. du Caucase, des *Bébrykes* entre la Troade et le Pont. M. Lagneau pense qu'il doit y avoir une parenté de race entre ces peuples européens et asiatiques de même nom : mais il est difficile de déterminer dans quel sens aura eu lieu la migration, d'orient en occident ou d'occident en orient.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : COMBIER, Le bailliage de Vermandois et siége présidial de Laon (dernière partie); — *par M. Maury :* CERQUAND, Légendes et récits populaires du pays basque; — *par M. de Witte :* MOMMSEN, Histoire de la monnaie romaine, traduite par le duc de BLACAS, 4e vol., publié et complété par M. de Witte : ce vol. contient les planches, et deux notices de M. de Witte, l'une sur la vie du duc de Blacas, l'autre sur les collections qu'il avait formées.

Julien HAVET.

ERRATA.

N° 29, p. 40, 13e ligne avant la fin, au lieu de *décidais,* lisez *décidai.*
N° 30, p. 49, 6e ligne avant la fin, au lieu d'*orientale,* lisez *occidentale.*

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

mengeschichte als Entwicklungs-Geschichte des kirchlichen Lehrbegriffs. Bd. I. Erlangen, Deichert. In-8°, xij-594 p. (F. NITZSCH). — HILGENFELD, Historisch-kritische Einleitung in das neue Testament. Leipzig, Fues's Verl. In-8°, viij-828 p. (H. LÜDEMANN). — DODEL, Die neuere Schœpfungsgeschichte. Leipzig, Brockhaus. In-8°, xxvj-518 p. (B. WETTER). — Anleitung zu wissenschaftlichen Beobachtungen auf Reisen. Verf. v. ASCHERSON, BASTIAN, FÖRSTER, FRIEDEL, FRITSCH, etc. und hrsg. v. NEUMAYER. In-8°, viij-696 p. (KIRCHHOFF). — LANG, Die Religion im Zeitalter Darwin's. Berlin, Lüderitz'sche Verlagsb. In-8°, 56 p. (Edmund PFLEIDERER). — GERLAND, Anthropologische Beitræge. Bd. 1. Halle a. S., Lippert'sche B. In-8°, v-424 p. (Fritz SCHULZE). — KROHN, Sokrates und Xenophon. Halle, MÜHLMANN. In-8°, x-179 p. (Arnold HUG). — BERNARD, William Langland. A grammatical treatise. Bonn, Strauss. In-8°, 94 p. (Richard WÜLCKER).

—— N° 21, 22 mai. J. DELITZCH, Das Lehrsystem der rœmischen Kirche. Th. I. Gotha, Besser. In-8°, iv-413 p. (LIPSIUS). — BAGEHOT, Der Ursprung der Nationen. Leipzig, Brockhaus. In-8°, vj-255 p. (Georg GERLAND). — VON HELLWALD, Centralasien. In-8°, viij-446 p. (KIRCHHOFF). — VON KREMER, Culturgeschichte des Orients unter den Khalifen (cf. *Revue crit.*, 1875, I, p. 353); Semitische Culturentlehnungen aus dem Pflanzen- und Thierreiche. Stuttgart, Cotta. In-8°, 70 p. (G. WEIL). — HARTMANN, Weihnachtlied und Weihnachtspiel in Oberbayern. München, Kaiser. In-8°, 189 p. (Alfred SCHOTTMÜLLER). — EUTING, Sechs phœnikische Inschriften aus Idalion. Strassburg, Trübner. In-4°, 17 p. (Bernhard STADE). — FICK, Vergleichendes Wœrterbuch der Indogermanischen Sprachen. 3. Aufl. Bd. I. III. Gœttingen, Vandenhoeck und Ruprecht. In-8°, 843; 372 p. (B. DELBRÜCK). — BENECKE, Wœrterbuch zu Hartmanns Iwein. Zw. Ausg. v. WILKEN. Gœttingen, Dieterich'sche Verlagsb. In-8°, viij-391 p. (Ignaz HARCZYK). — XII Panegyrici Latini recens. BÆHRENS. Lipsiæ, Teubner. In-8°, xxvj-324 p. (EYSSENHARDT).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Benfey (T.). Die Quantitætsverschiedenheften in den Samhitâ u. Pada-Texten der Veden. 1. Abhandlg. In-4°, 44 S. Gœttingen (Dieterich). 2 fr. 25

Bethmann Hollweg (M. A. v.). Der Civilprozess d. gemeinen Rechts in geschichtlicher Entwicklung. 6. Bd. A. u. d. T. Der germanisch-roman. Civilprozess im Mittelalter. 3. Bd. Vom 12. bis 15. Jahrh. Der rœmisch-canon. Civilprozess. 1. Abth. In-8°, xj-270 S. Bonn (Marcus). 7 fr. 40
Les tomes I à VI. 1e partie. 60 fr.

Brugman (O.). Quemadmodum in jambico senario Romani veteres verboruum accentus cum numeris consociarint. In-8°, 53 p. Bonn (Weber). 1 fr. 35

Halléguen. Géographie historique de la péninsule armoricaine, de la conquête de César au Ve siècle. Communication au congrès breton de Quimper de 1873, revue et augmentée. In-8°, 24 p. Quimper (imp. Kérangal).

Jahrbücher (neue) f. Philologie u. Pædagogik. Hrsg. v. A. Fleckeisen u. H. Masius. 45. Jahrg. 6 Hfte. Leipzig (Teubner). 40 fr.

Lair (J.). Fragment inédit de la vie de Louis VII préparée par Suger. In-8°,

16 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

Lalore (C.). Le Trésor de Clairvaux du XIIe au XVIIIe siècle. In-8°, xxiv-283 p. Troyes (imp. Brunard).

Lapierre (E.). Le fonds judiciaire des archives départementales de la Haute-Garonne. In-4°, 20 p. Toulouse (imp. Chauvin et fils).

Lartet (L.) et **Chaplain-Duparc.** Une sépulture des anciens troglodytes des Pyrénées superposée à un foyer contenant des débris humains associés à des dents de lion et d'ours. In-8°, 67 p. et fig. Paris (G. Masson).

Le Clerc de Bussy. Les Prévots royaux de Saint-Riquier depuis 1500, avec des notes pour servir à l'histoire de leurs familles et de celles qui en descendent. In-8°, 20 p. Amiens (imp. Lenoël Hérouart).

Lecocq (J.). Études sur la Céramique picarde. 1re partie. Une plaque en faïence de Sinceny. In-8°, 13 p. et grav. Paris (Rouveyre).

Lieutaud (V.). Lettres inédites de L. A. Ruffi à P. J. de Haitze. Discours prodigieux de ce qui est arriué en la comté d'Avignon. In-8°, 20 p. Marseille (Boy fils).

—— Notes pour servir à l'histoire de Provence. N° 9. Proverbes topographiques provençaux. N° 10. Les Péages du comté de Forcalquier au XIIIe siècle. In-8°, 24 p. Marseille (Le même).

Lindau (P.). Gesammelte Aufsætze. Beitræge zur Literaturgeschichte d. Gegenwart. In-8°, vj-453 S. Berlin (Stilke). 9 fr. 35

Menjot d'Elbenne (S.). Pierre tombale de Catherine d'Illiers, dame de Montreuil, à Duneau. In-8°, 12 p. et pl. Le Mans (imp. Monnoyer).

Mommsen (T.). Étude sur Pline le jeune. Traduit par C. Morel. In-8°, 122 p. Paris (lib. A. Franck). 4 fr.

Museum (rheinisches) f. Philologie. Hrsg. v. F. Ritschl u. A. Klette. Neue Folge. 30. Bd. (Jahrg. 1875). 4 Hfte. Frankfurt a. M. (Sauerlænder). 18 fr. 75

Obermüller (W.). Die Hessen-Vœlker, Chatten, Hersen, Menapier, Bataver, Alemannen, Franken, Schotten, Kathag-Gaelen, Enakim, Aditin, Chatan-Araber, Chetiter, Cadusen u. Arsaciden. Historisch-sprachl. Forsch. 1. Hft. In-8°, 124 S. Cassel (Jungklaus). 2 fr.

Paucker (C. v.). Beitræge zur latein. Lexicographie u. Wortbildungsgeschichte I-III. In-8°, 261 S. Mitau (Behre). 9 fr. 35

—— Spicilegium addendorum lexicis latinis. In-8°, iv-315 p. Mitau (Behre). 9 fr. 50

Preger (W.). Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter. Nach den Quellen untersucht und dargestellt. 1. Th. Geschichte der deutschen Mystik bis zum Tode Meisters Eckhart's. In-8°, viij-488 S. Leipzig (Dœrffling et Franke). 12 fr.

Proudhon (P. J.). Correspondance, précédée d'une notice sur P. J. Proudhon par J. A. Langlois. T. 1. In-8°, xlviij-364 p. Paris (Lib. internationale). 5 fr.

Restif de la Bretenne. Monument du costume physique et moral de la fin du XVIIIe siècle, ou tableaux de la vie, ornés de 26 figures dessinées et gravées par Moreau le jeune et d'autres célèbres artistes avec texte par Restif de la Bretonne revu et corrigé par C. Brunet. Préface de A. de Montaiglon. Fasc. 1 à 7. In-f°, 40 p. et 9 pl. Paris (Willem). La livraison. 10 fr.

Rosenzweig (L.). Étude sur les anciennes circonscriptions territoriales du Morbihan. In-8°, 23 p. Vannes (imp. Galles).

Rutebœuf. Œuvres complètes. Recueillies et mises au jour pour la première fois par A. Jubinal. T. 2. In-16, 396 p. Paris (Daffis). 5 fr.

Salmon (C.). Trois reines chez les Carmélites d'Amiens (imp. Glorieux et Ce).

Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum ex monumentis Germaniae historicis recudi fecit G. H. Pertz, Burchardi et Cuonradi Urspergensium chronicon ex rec. O. Abel et L. Weiland. In-8°, xij-118 p. Hannover (Hahn). 1 fr. 25

—— Heinrici Chronicon Lyvoniae ex rec. W. Arndt. In-8°, xxiv-223 p. (Le même). 2 fr. 50

Zeller (E.). Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung dargestellt. 2. Th. 1. Abth. Sokrates u. die Sokratiker. Plato u. die alte Akademie. 1. Hælfte. 3. Aufl. In-8°, 640 S. Leipzig (Fues). 16 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 32 Neuvième année. 5 Août 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.

10e FASCICULE.

EXERCICES critiques de la conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par E. Tournier, directeur d'études adjoint. 12e livraison (fin). 1 fr. 50

23e FASCICULE.

J. DARMESTETER Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. 4 fr.

A. MARIETTE BEY Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. Livraisons 15 et 16. Chaque 6 fr.

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

E. DE ROUGÉ Chrestomathie égyptienne. Abrégé grammatical. 3e fascicule. 20 fr.
Le 4e fascicule est sous presse.

The Academy, n° 167, new series, 17 juillet. Three Northern Love Stories, and other Tales. Transl. from the Icelandic by EIRIKR MAGNUSSON and W. MORRIS. London, Ellis and White (Edmund W. GOSSE; charmants récits). — FURLEY, A History of the Weald of Kent. Vol. II. London, Russell Smith (C. TRICE MARTIN). — VON KREMER, Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen. Bd. I. (STANLEY LANE POOLE; cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 353). — *Current Literature* (notes de l'éditeur sur les ouvrages suivants : *The Parliamentary History of the Act of Uniformity*, par Canon Swainson; *Florentiner Studien*, par Scheffer-Boichorst; *Istoria della Republica di Firenze*, par le marquis Gino Capponi; *Quellen und Forschungen zur ælteste Geschichte der Stadt Florenz*, par O. Hartwig; *The History of Protestantism*, par Wylie; *Geschichte der christlich-lateinischen Literatur*, par Ebert, cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 356). — *Notes and News*. — The late Professor Cairnes (T. E. CLIFFE LESLIE). — Wilhelm Corssen (not. nécrol.). — A venitian View of Some English affairs (J. J. CARTWRIGHT). — New-York Letter (J. L. GILDER : nouvelles littéraires). — *Correspondence*. The Tombs of Ch. Lenormant and Otfried Müller at Colonus (J. P. MAHAFFY). — Ancient Greek Inscriptions of the British Museum. Part I. Ed. by HICKS (John WORDSWORTH : 1er art. ; cf. le présent n° de la *Rev. crit.*). — *Science Notes*. Philology. — *Meetings of Societies* (Soc. d'archéologie biblique). — British Archæologists in Rome (C. I. HEMANS).

The Athenæum, n° 2490, 17 juillet. Three Northern Love Stories, etc. — ROBSON, Hinduism and its Relation to Christianity. Edinburg, Oliphant and Co. (plein de détails intéressants). — Memoirs of General William T. Sherman. By Himself. 2 vols. King and Co. (cet ouvrage, si important pour l'histoire de la guerre civile d'Amérique, est malheureusement déparé par des personnalités). — Shakespearean Imitations (J. W. HALES). — Prof. Cairnes (not. nécrol.). — The British Museum. II. — The Temple of Jérusalem (Charles WARREN : discussion avec M. Fergusson). — *Literary Gossip*. — Geographical Notes. — *Societies* (Soc. d'archéologie biblique). — J. QUICHERAT, Histoire du Costume en France. Paris, Hachette (art. très-favorable).

Literarisches Centralblatt, n° 30, 24 juillet. HILDEBRANDT, Juda's Verhæltniss zu Assyrien in Jesaja's Zeit. Marburg, Ehrhardt. In-8°, 84 p. (contribution à l'exégèse d'Isaïe; l'auteur se sert habilement des inscriptions cunéiformes). — LUTHARDT, Der johanneische Ursprung des vierten Evangeliums. Leipzig, Dœrffling u. Franke. In-8°, viij-224 p. (résumé des plus récents travaux concluant à l'authenticité du quatrième évangile). — KEIM, Geschichte Jesu. 2. Aufl. Zürich, Orell, Füssli u. Co. In-8°, xij-398 p. (édition augmentée d'une conclusion). — BLOCH, Die Juden in Spanien. Leipzig, Leiner. In-8°, 135 p. (compilation sans valeur). — OSTHOFF, Forschungen im Gebiete der indogermanischen nominalen Stammbildung. 1. Th. Jena, Costenoble, In-8°, xiv-212 p. (l'un des plus importants travaux de grammaire comparative qui ait paru sur la question). — Sprachwissenschaftliche Abhandlungen, hervorg. aus G. Curtius grammatischer Gesellschaft zu Leipzig. Leipzig, Hirzel. In-8°, 176 p. (les nombreux travaux que contient ce volume témoignent de l'excellence de l'enseignement de Curtius). — PIETSCHMANN, Hermes Trismegistos. Leipzig, Engelmann. In-8°, 58 p. (l'auteur a soigneusement réuni toutes les traditions, égyptiennes, grecques et orientales). — Weihnachtlied und Weinachtspiel in Oberbaiern. Von HARTMANN. München, Kaiser. In-8°, 190 p.

Jenaer Literaturzeitung, n° 22, 29 mai. PLITT, Grundriss der Symbolik. Erlangen, Deichert. In-8°, viij+169 p. (GASS). — BEHM und WAGNER, Die Bevœlkerung der Erde. III. Ergænzungsheft. Gotha, Perthes. In-4°, viij-121 p.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 7 Août — 1875

Sommaire : 157. Benecke, Dictionnaire de l'*Iwein* de Hartmann, p. p. Wilken. — 158. Inscriptions attiques du Musée Britannique, p. p. Hicks. — 159. Gunther, *Historia Constantinopolitana*, p. p. le comte Riant. — 160. Pattison, Isaac Casaubon. — 161. Chants populaires Noticiens, p. p. Avolio. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

---

157. — **Wœrterbuch zu Hartmanns Iwein** von G. F. Benecke. Zweite Ausgabe besorgt von E. Wilken. Gœttingen, Dieterich'sche Verlags-Buchhandlung. 1874. In-8°, viij-391 p. — Prix : 3 fr. 25.

C'est en 1833 que Benecke publia son dictionnaire d'*Iwein*, il le destinait à la fois au linguiste érudit et à l'étudiant à ses débuts; de là l'abondance et la variété des renseignements qu'on trouve dans chaque article; jamais vocabulaire aussi étendu n'avait encore, je crois, été fait pour l'interprétation d'un seul texte; aussi, les services que ce travail sans précédent a rendus à la connaissance de l'allemand du moyen-âge sont plus faciles à deviner qu'à apprécier. Le succès ne pouvait manquer à une telle publication, et, on peut le prévoir, le remaniement que M. Wilken vient d'en faire n'en rencontrera pas un moins grand. Les éditions nouvelles de l'*Iwein* avaient d'ailleurs, sinon ôté quelque chose de son à-propos au dictionnaire de Benecke, du moins elles l'avaient fait paraître arriéré; M. Wilken, en le revoyant avec soin, sur le texte nouvellement constitué, ainsi qu'en s'aidant des travaux dont l'*Iwein* a été l'objet dans ces dernières années, a remis à jour l'œuvre un peu vieillie de Benecke. Les citations ont été revues et mises d'accord avec les leçons les plus récemment établies, les travaux de M. H. Paul et de Benecke lui-même utilisés, enfin le concours de M. W. Müller, en soutenant M. Wilken dans sa tâche, lui a permis d'en venir plus sûrement à bout. Tout se réunit donc pour donner à cette seconde édition du dictionnaire d'Iwein la valeur scientifique et l'exactitude qui font le prix de ce genre de publications et qui assurent à celle-ci une place dans la bibliothèque de tous les germanisants.

***

---

158. — **The collection of ancient Greek inscriptions in the British Museum**, edited by C. T. Newton, Keeper of the Greek and Roman antiquities. Part I. **Attika**, edited by the Rev. E. L. Hicks, M. A. Printed by order of the trustees, at the Clarendon press, Oxford, 1874. Petit in-fol. 160 p.

Entre autres richesses, le Musée Britannique possède un millier environ d'inscriptions grecques, qui ont été acquises en diverses fois et proviennent de différents points du monde oriental. Le comité qui administre le Musée en avait depuis longtemps décidé la publication; pour garder au recueil qu'il préparait

sa valeur et son importance, il avait même cru devoir refuser à l'Académie de Berlin, dans ces derniers temps, la permission de faire estamper et copier à nouveau les textes que celle-ci voulait faire entrer dans son *Corpus inscriptionum Atticarum*[1]. M. Kirchhoff, dans la première livraison de ce précieux recueil, a donc été forcé, bien malgré lui, de publier d'après les copies anciennes, sans nouvelle vérification et révision, celles des inscriptions attiques antérieures à l'archontat d'Euclide dont l'original était à Londres. Si l'ouvrage anglais avait dû se faire longtemps désirer, on aurait pu juger sévèrement ce refus, que les savants allemands paraissent avoir pris avec une patience qui ne leur est point ordinaire; mais, un an environ après la première livraison du nouveau *Corpus*, paraissait le premier fascicule de la belle publication projetée et annoncée par le savant conservateur des antiquités grecques et romaines du Musée britannique, par M. Newton. Ceux qui s'occupent de la langue et de l'histoire d'Athènes n'ont donc pas beaucoup souffert du retard, et d'ailleurs ce que contient ce remarquable volume est de nature à leur ôter tout regret; comme on dit, ils n'auront pas perdu pour attendre. Quant au *Corpus*, il en sera quitte pour donner, dans une de ses prochaines livraisons, les additions et corrections que rend nécessaires le soin avec lequel les textes ont été édités par M. Hicks, plus corrects et plus complets qu'ils n'avaient été transcrits par les premiers éditeurs[2]. Ceux-ci s'étaient souvent trop pressés, ou leurs études antérieures les avaient mal préparés à cette tâche.

Le cahier que nous avons sous les yeux renferme toutes les inscriptions du Musée qui proviennent de l'Attique, il comprend 135 numéros, d'importance et de dimensions très-inégales. Ces textes se partagent entre les catégories suivantes. I. *Décrets*. II. *Finances*. III. *Service militaire*. IV. *Gymnases*. V. *Les empereurs*. VI. *Statues et dédicaces*. VII. *Rites religieux*. VIII. *Epitaphes*. Les caractères employés ne sont autres que ceux qui ont été gravés pour le *Voyage archéologique* de Le Bas; ils se prêtent, autant que cela est possible sans fac-simile, en typographie, à reproduire les principales variétés paléographiques des caractères employés sur les marbres aux diverses époques. Je me permettrai seulement une observation. Pourquoi, dans le texte en majuscules, introduire les lettres qui ne se lisent plus sur le marbre, qui sont des restitutions? Pourquoi les y faire figurer, fût-ce entre crochets, dans le même caractère que celles qui ont subsisté sur la pierre? Cela trompe, au premier moment, sur l'état du texte, sur la physionomie que les siècles ont faite à telle ou telle stèle. Les lettres restituées, quelque certaines que soient ces restitutions, ne doivent jamais paraître que dans la transcription en petit texte; c'est ainsi qu'ont fait Bœckh et Kirchhoff. Tous les épigraphistes leur donneront raison contre M. Newton.

Sous cette légère réserve, nous ne pouvons qu'approuver la manière dont a

---

1. *Corpus inscriptionum Atticárum, consilio et auctoritate Academiæ litterarum regiæ Borussicæ editum*. Volumen I. *Inscriptiones Euclidis anno vetustiores*. Edidit Adolphus Kirchhoff. Berlin, Reimer, 1873, petit in-f° viij-243 p. et une carte.

2. Les textes édités ici ont tous été revus deux fois sur les marbres, une première fois par M. Hicks, une deuxième fois par M. Newton lui-même.

été conçue, ordonnée et exécutée la publication; elle est digne à tous égards et du grand établissement dont elle met les trésors à notre portée et des savants qui donnent leurs soins à cette entreprise. Il serait superflu de vanter la beauté du papier, la netteté des caractères, la correction de l'impression; tous les amateurs de beaux livres connaissent les presses de l'Université d'Oxford et savent par quel aspect de simple et sévère élégance elles relèvent encore la valeur des textes qu'elles se chargent de répandre et de multiplier. Ce qui doit surtout attirer notre attention, c'est le commentaire : il importe d'indiquer dans quel esprit il a été rédigé et d'insister sur les qualités qui le distinguent.

Le nombre total des inscriptions que renferme le Musée britannique est aujourd'hui d'environ un millier; en admettant que l'activité des *trustees*, aidée des libéralités du budget et secondée par la hardiesse des voyageurs anglais, l'augmente encore avant que ne soit terminée l'entière publication du recueil, le chiffre ne dépassera guère onze cents tout au plus, d'ici à quelques années. On ne fait point souvent des fouilles qui, comme celles de M. Wood à Éphèse, mettent au jour en neuf ans 462 textes épigraphiques. Les éditeurs ont donc pu se donner libre carrière; les ressources dont ils disposent, grâce à la munificence éclairée des chambres anglaises, sont très-considérables pour le nombre très-restreint des textes qu'ils ont à publier. L'Académie de Berlin doit faire tenir plusieurs milliers d'inscriptions dans un seul volume; il faut que le format de ce volume le rende d'un usage commode, et que le prix en soit assez modéré, pour que les savants n'aient point à s'interdire l'espérance de jamais le posséder dans leur modeste bibliothèque privée. Dans le nouveau *Corpus*, le commentaire a donc été réduit au strict nécessaire, à une bibliographie minutieusement complète, à une transcription en caractères courants qui comprend toutes les restitutions vraisemblables, et à une brève indication de la date probable, du sens général et du caractère du document. Des tableaux placés à la fin de la livraison résument et réunissent les renseignements que concourent à fournir différentes catégories d'inscriptions; ainsi nous trouvons là une liste des trésoriers d'Athéné, une table des tributs payés par les villes confédérées, groupées par régions, comme sur les marbres. M. Kirchhoff, qui connaît si bien les antiquités athéniennes, aurait pu, presque à chaque ligne, s'arrêter pour nous faire profiter du trésor de sa riche et sûre érudition; mais il n'a pas cédé, même une fois, à une tentation dont Bœckh se défendait mal; il a eu toujours, et nous ne pouvons nous empêcher de le regretter, le courage de se renfermer dans le programme que lui avait tracé l'Académie. Les éclaircissements qui eussent été si souvent les bien venus, il les a réservés pour son enseignement, qui ne peut par malheur profiter qu'à un petit nombre d'élèves, et pour quelques-unes de ces dissertations magistrales qu'il donne de temps en temps au *Bulletin* et aux *Mémoires de l'Académie de Berlin* ou bien à l'Hermès. M. Hicks n'était point tenu de se mettre ainsi à la gêne, de se réduire à la portion congrue; il a pu s'étendre à son aise sur tout ce qui lui a semblé obscur, sur tout ce qui lui a paru mériter quelque attention. Chaque inscription est traitée comme si elle faisait l'objet d'un travail spécial : ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Les admirables recherches

de Bœckh sont en effet, par suite de la découverte de tant de textes nouveaux, à compléter et à corriger aujourd'hui sur bien des points, et c'est une précieuse ressource pour celui qui étudie les institutions d'Athènes qu'un commentaire mis au courant de tous les résultats obtenus depuis une trentaine d'années. M. Hicks paraît avoir été très-bien préparé à cette tâche et par une forte éducation d'helléniste et par une lecture attentive, un dépouillement soigneux de tout ce qui s'est écrit sur ces matières, de Bœckh et de Sauppe à Kirchhoff et à Kœhler; il a aussi sous les yeux toute la collection du Journal archéologique d'Athènes et l'excellent ouvrage de M. Koumanoudis sur les inscriptions funéraires de l'Attique. Il est un recueil périodique d'Athènes qu'il ne paraît point connaître et que je prendrai la liberté de lui signaler, l'Ἀθήναιος, qui paraît depuis plus de trois ans sous l'intelligente direction de MM. Koumanoudis et Kastorchis. Cette revue a déjà publié bien des textes intéressants. Dans le dernier numéro qui nous soit arrivé, à la page 687 du t. III, M. Hicks trouvera une bien curieuse inscription, qu'il rapprocherait tout de suite du n° I de son ouvrage. C'est aussi un règlement sur l'organisation et l'administration d'un dème attique, sur la manière dont doit se célébrer son culte officiel et sur les serments que doivent prêter, en entrant en fonctions, les différents magistrats du dème. Le nom du dème manque, avec le commencement du décret; mais le reste est bien plus complet que l'inscription relative au dème des Scambonides.

Une étude qui ajoute beaucoup au mérite et au profit de l'ouvrage, c'est l'excellent commentaire que M. Newton a donné du n° 35 (160 du *Corpus* de Bœckh, 322 de Kirchhoff). Il s'agit de la célèbre inscription qui nous a conservé l'inventaire dressé, en 409, par une commission d'ἐπιστάται, chargée de constater où en étaient les travaux de l'Erechtéion. M. Newton a eu l'idée très-heureuse de joindre à cette inscription trois planches exécutées avec le plus grand soin et représentant l'Erechtéion restauré. Sur ces planches, des lettres très-fines, marquées à l'encre rouge, renvoient au texte et permettent au lecteur de retrouver, sur l'édifice même, la place de chacun des membres d'architecture mentionnés dans l'inventaire des commissaires athéniens. Cette élucidation du texte par des planches d'architecture, Bœckh en avait donné l'exemple, que n'a point suivi Kirchhoff; mais Bœckh n'était point archéologue, il n'avait point, comme M. Newton, vécu au milieu des ruines des plus beaux monuments de l'antiquité, il ne les avait point mesurés et décrits avec le concours d'architectes érudits, il n'avait point dirigé de grandes fouilles comme celles d'Halicarnasse et réuni tous les éléments d'une restauration comme celle du mausolée. L'expérience archéologique du nouvel éditeur a donné à ses explications plus de précision, à ses conjectures, là où il n'arrive point à la certitude, une plus grande vraisemblance; ses planches, dessinées et gravées avec plus de soin, laissent bien mieux voir les divers éléments auxquels renvoie l'inventaire. Ce commentaire rendra les plus grands services à tous ceux qui étudient l'histoire de l'architecture et de la construction grecque, à ceux qui désirent connaître les termes du métier et en fixer le sens.

Il ne nous reste qu'un vœu à former, c'est que l'œuvre entreprise sous la

direction de M. Newton se poursuive avec activité et s'achève promptement. Certains des textes retrouvés par M. Wood à Éphèse ont été, si nous ne nous trompons, communiqués par lui à M. Waddington et publiés dans le *Voyage archéologique*; mais un bien plus grand nombre doivent être encore inédits. Les inscriptions de Priène, d'Iasos et de Rhodes mentionnées dans l'introduction n'ont pas non plus, à notre connaissance du moins, été encore livrées aux savants. Personne ne connaît mieux que M. Newton les monuments architectoniques, la numismatique, les dialectes, l'histoire des côtes de l'Asie-Mineure et de ces îles voisines qu'il a pourcourues en tous sens pendant son séjour en Orient; — nous souhaitons vivement que ses occupations lui laissent le temps d'éditer et de commenter lui-même les textes provenant de la région qui a été, pendant plusieurs années si bien remplies, le théâtre de ses voyages, de ses travaux et de ses découvertes.

G. PERROT.

---

159. — **Guntheri Alemanni scholastici**, monachi et prioris Parisiensis, de expugnatione urbis Constantinopolitane ..... seu Historia Constantinopolitana, ad fidem codicum manuscriptorum recognita. Genevae (Fick), 1875.

Ce volume, exécuté avec le soin le plus élégant par l'habile typographe qui s'est nommé à la fin, n'est pas mis dans le commerce, et nous ne pourrions, en en parlant, qu'inspirer à nos lecteurs de l'envie, si le texte qu'il contient ne devait pas reparaître dans un *Recueil*, plus accessible, *des documents historiques nés du transport en Occident des dépouilles religieuses de Constantinople*. L'éditeur de l'un et de l'autre est M. le comte Paul Riant, qui s'est fait connaître il y a quelques années par son excellent livre sur *les Scandinaves aux Croisades*, et qui s'occupe avec l'intérêt le plus heureux, depuis quelque temps, d'éclaircir l'histoire singulière de l'expédition qui, réunie pour délivrer la Terre-Sainte, commença par détruire Zara et finit par s'emparer de Constantinople. La relation de Gunther, moine de Pairis en Alsace, écrite d'après les souvenirs de l'abbé Martin, qui avait assisté à tous les événements et qui avait rapporté à son monastère des reliques et des joyaux enlevés à une église grecque, n'est pas à dédaigner comme document pour cette histoire. L'auteur écrit d'un style affecté, mais élégant et suffisamment clair, et les faits qu'il relate ne sont pas tous sans importance; il arrange bien quelque peu son récit à la plus grande gloire de l'abbé Martin, mais il est véridique, et parfois bien informé, en tout ce qui touche le reste. M. Riant n'est peut-être pas tout à fait juste en lui attribuant « un esprit » bien plus élevé que celui de l'abbé sous l'inspiration duquel il déclare modes- » tement écrire; » il me semble que les appréciations et les observations judicieuses dont il fait honneur à Gunther ont dû lui être communiquées par Martin. Quoi qu'il en soit, il a le grand mérite, comme le dit M. R., d'être « tout à la » fois le témoignage *allemand* presque unique, et le seul historien *cistercien* d'une » expédition où, d'un côté, l'influence germanique a joué un rôle indiscutable, » et à laquelle, de l'autre, l'ordre de Cîteaux a pris une part considérable. » Entre autres circonstances qui rendent son témoignage digne d'attention, M. R.

fait ressortir que « seul de tous les historiens occidentaux, il semble avoir péné-
» tré l'entente qui se tramait alors entre Venise et le sultan d'Égypte. » On sait que cette question d'un traité secret entre le soudan et les Vénitiens, promettant à ceux-ci de grands priviléges s'ils réussissaient à éloigner les Croisés de l'Egypte, a été dans ces derniers temps vivement débattue; M. Riant vient de publier sur ce point, dans la *Revue des Questions historiques,* des recherches fort importantes et après lesquelles on peut la regarder comme tranchée. Mais ce n'est que par ses connaissances acquises d'autre part sur cette ténébreuse machination qu'il a été induit à interpréter le passage de Gunther comme y faisant allusion : Gunther, ou plutôt Martin a très-bien pu signaler «la fraude et la méchanceté» des Vénitiens, qui forcèrent les croisés à aller prendre Zara, sans pour cela soupçonner leur accord secret avec les infidèles. Il s'agit avant tout pour l'abbé de Pairis de se disculper, ainsi que les croisés en général, d'avoir pris part à cette expédition contre une ville chrétienne, si criminelle aux yeux des chrétiens sincères; il rejette donc, et non sans raison, la faute sur les Vénitiens, mais il ne paraît pas savoir combien ils étaient coupables. Au reste, comme on l'a vu, M. Riant ne présente son explication du passage de l'*Historia Constantinopolitana* que comme une hypothèse.

La relation de Gunther a été publiée une première fois par Canisius en 1604, d'après un manuscrit d'Ingolstadt, aujourd'hui à Munich, et, d'après Canisius, réimprimée par Basnage et insérée dans la *Patrologie* de Migne. M. Riant a trouvé à Munich un second manuscrit, qui, écrit seulement en 1425, reproduit fidèlement, d'après une note du scribe, le manuscrit conservé dans l'abbaye de Pairis; il a eu également à sa disposition un manuscrit du xve siècle, appartenant à la bibliothèque de Colmar. Ces deux derniers manuscrits, M (Munich) et C (Colmar), ont sur le premier (I) un avantage notable, c'est de renfermer après chacun des chapitres une sorte de répétition ou de digression en vers, qui manque dans le ms. d'Ingolstadt et par conséquent dans les éditions antérieures. Celle de M. Riant ne l'emporte donc pas seulement sur les autres par la supériorité du texte, où les fautes de lecture de Canisius s'ajoutaient jusqu'ici aux erreurs du copiste[1]; elle donne toute une partie inédite, qui n'est pas entièrement dépourvue de valeur historique, et qui a surtout de l'intérêt pour une question littéraire dont j'ai à plusieurs reprises entretenu les lecteurs de la *Revue.* Ils se souviennent peut-être que M. Pannenborg, se fondant sur le nom de Gunther donné par les éditeurs du xvie siècle à l'auteur du *Ligurinus,* attribuait ce poème à notre moine, auquel appartient sûrement le traité *De oratione,* etc., et lui donnait encore l'*Historia peregrinorum,* relation de la croisade de Frédéric Ier; j'ai combattu ici cette attribution (*Rev. crit.,* 1873, I, p. 32). Depuis lors,

1. Citons-en deux : *Leo* lu pour *loco* avait passé pour un surnom de Foulcon de Neuilly, et *Litz* lu pour *licet* pour un surnom de l'abbé Martin. — M. R. est tenté (p. xviij) de croire que Canisius a eu sous les yeux, sans en parler, quelque autre manuscrit que celui d'Ingolstadt; mais les arguments qu'il fait valoir ne sont pas convaincants, et ne paraissent même pas clairs d'après la disposition des variantes dans les passages auxquels il renvoie.

M. Pannenborg a renoncé à une partie de sa thèse, mais pour soutenir plus vivement ce qu'il en garde[1] : il abandonne l'*Historia peregrinorum*, mais revendique énergiquement le *Ligurinus* pour Gunther de Pairis. Je dois reconnaître que les arguments de M. Pannenborg sont cette fois plus solides, et quelques-uns très-dignes d'attention : la découverte de vers qui sont incontestablement de Gunther ne peut qu'engager à lui faire honneur aussi du *Ligurinus* et du *Solimarius*[2] et apporte en tout cas un nouvel élément à une discussion dans laquelle je ne veux pas rentrer. Au premier abord, l'aspect des morceaux poétiques intercalés dans l'*Historia* n'est pas favorable à l'opinion de M. Pannenborg : tandis que le *Ligurinus* est en hexamètres imités des vers classiques, et dont quelques-uns seulement, de loin en loin, sont léonins, les morceaux poétiques insérés par Gunther dans sa chronique[3] offrent un grand nombre des variétés souvent les plus bizarres des hexamètres et distiques rimés du moyen-âge. Cependant une certaine parenté de style et de manière se laisse reconnaître, et dans les quelques pièces où Gunther renonce à la rime, elle est frappante : il y a notamment un passage (ch. XIX) où Gunther célèbre la victoire des Latins et la compare à celle des Grecs sur Troie, avec un enthousiasme, des expressions et des tournures qui rappellent étonnamment des morceaux semblables du *Ligurinus*. Mais n'est-il pas possible que les éditeurs de ce poème aient connu l'ouvrage de Gunther et lui aient attribué le *Ligurinus* précisément à cause de cette ressemblance?

Quoi qu'il en soit, vu l'intérêt de ces pièces de vers, où Gunther déploie un genre de talent que ses contemporains durent apprécier beaucoup mieux que nous, je me permets de soumettre à M. Riant quelques corrections que m'a suggérées la lecture de la partie poétique de sa publication; peut-être pourra-t-il en tirer parti pour la réimpression qu'il annonce.

I, 17 *nolo*, l. *volo* avec M pour le sens et la mesure. — II, 3 *decerta*, l. *de certa*; 5 *nec esse*, l. *necesse*. — III, 9 *velle*, l. *nolle* avec M (ceux qui portent la croix par devant indiquent qu'ils ne veulent pas revenir, ceux qui la portent par derrière qu'ils espèrent le retour); 11 *estratio*, faute d'impression pour *est ratio*. — IV (cette pièce devrait, comme d'autres, être divisée en strophes monorimes de cinq vers), 5 *a treumlenti*, l. *nil* ou *vel*. — V, 11 *Sic*, l. *Sit* et suppr. la virgule. — VII, 7, 8 suppr. la virgule après *vir*; v. 17 *Hic*, l. *Hoc*, et dans le même vers, pour l'arrangement des rimes[4] *ipse pater pius*. — IX, 4 *certa*, l. *certi* avec C. — X, 3 suppr. la virgule après *scribimus*; 4 *denota*, l. *devota*; 5 *vitare*, l. *mirare* avec C. — XII, 12 *ditasti*, l. *dicasti*. — XIII, 3 reportez le point d'in-

---

1. *Noch einmal Magister Guntherus* (*Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XIV, 1874, p. 185 ss.).

2. M. Riant dit à propos de ce poème : « Le *Solymarius* pourrait bien ne pas être » aussi parfaitement perdu que le pensent MM. Paris et Pannenborg. » Cette insinuation pique vivement la curiosité : il serait à souhaiter que le savant éditeur la développât.

3. M. Riant présume que les vers ont été composés avant la prose; mais comme il remarque lui-même qu'ils n'ont jamais formé une œuvre suivie, on ne voit pas bien comment ils auraient pu exister isolément.

4. Il serait utile de faire ressortir par des blancs ou toute autre disposition typographique ces rimes intérieures qui coupent les vers en tronçons.

terrogation à la fin du vers suivant. — XVI, 14 *sudes* de C est préférable à *rudes*. — XIX, 3 *fallit*, l. *fallat*; 11 rempl. après *Atrides* le point d'interrogation par une virgule; 21 l. *Illa fefellit equus tunc menia*; 23 *detenti*, l. *decenni*; 28 *preclare*, l. *preclari* avec C. — XXI, 17-18 suppr. les signes de ponctuation après *ipsa* et *suo*. — XXII, 4 suppr. la virgule après *tua* et l. *fine* au lieu de *summe* avec I M; 14 *certamina* est certainement une faute. — XXIII, 12 *rede*, l. *sede*, et suppr. la virgule après *prede* et *sede*. — XXIV, 8 suppr. le point d'interrogation après *fateri*; 9 *vocabulo*, l. *vocabula*; 34 *iste*, l. *isti*. — XXV (outre plusieurs signes de ponctuation à changer) 4 *que*, l. *cum*; 8 *urbe*, l. *orbe*.

G. P.

160. — **Isaac Casaubon.** 1599-1614. By Mark PATTISON, Rector of Lincoln College. London, Longmans. 1875. In-8°, 543 p.

M. Pattison ne s'est pas contenté des documents imprimés pour faire cette biographie détaillée de Casaubon; il s'est servi des *Adversaria* de Casaubon conservés à la Bibliothèque Bodléienne, des lettres adressées à Casaubon qui se trouvent dans la collection Burney au British Museum, des lettres de Casaubon à de Thou qui sont à notre Bibliothèque nationale, enfin des archives de Genève. Il a su tirer de toutes ses recherches un tableau vivant de la personne de notre grand helléniste et des circonstances où il a vécu; sa biographie est particulièrement intéressante pour l'histoire de l'enseignement, et c'est à ce point de vue que nous nous placerons pour en rendre compte.

Isaac Casaubon était né le 18 février 1559, à Genève, où ses parents « s'es- » toient » comme il le dit lui-même (*ep.* 453) « retirez de Gascongne, ayant » failli d'estre bruslez à Bourdeaux. » Son père rentra en France en 1561 et accepta une place de pasteur à Crest en Dauphiné. Casaubon fut d'abord instruit par son père « homme très-capable, mais très-occupé des affaires de l'Église ... » quelquefois ... absent de sa famille deux ou trois ans, chassé, pillé presque » toutes les années, je puis dire avoir commencé mes estudes, lors que agé de » vingt ans je fus par luy renvoyé à Genève » (Casaubon, *ep.* 453). Il y apprit le grec de François Portus, et le 5 juin 1582 après la mort de Portus, il fut présenté au petit conseil « par M. de la Faie recteur, pour estre professeur de » la langue grecque, suyvant l'advis de tous les ministres et professeurs » et accepté. Il y avait à Genève deux établissements d'enseignement, l'un d'enseignement secondaire, la *schola privata* divisée en sept classes, l'autre d'instruction supérieure, la *schola publica*, qui n'avait d'abord que trois chaires, hébreu, grec, arts, plus tard lois et médecine. Bèze et Calvin enseignaient la théologie, mais sans prendre le titre de professeurs. La journée commençait pour les professeurs à 5 heures en été, à 6 heures en hiver par un sermon d'une heure. Ensuite le professeur d'hébreu faisait leçon; puis le professeur de grec expliquait un texte de philosophie ou de quelque auteur chrétien; dîner à 10 heures; après le dîner le professeur de grec expliquait un poète, un orateur ou un historien. Il n'avait pas de leçon le matin du mercredi ni du vendredi, ni de toute la journée du

samedi. Les leçons étaient d'une heure. Il fallait assister le jeudi à la conférence des ministres et le dimanche au prêche. Les professeurs étaient entre les mains de la « vénérable compagnie » des pasteurs qui les présentait au petit conseil, autorisait les textes des auteurs qu'ils devaient expliquer, et leur donnait la permission d'imprimer ce qu'ils voulaient publier. Casaubon, qui au bout de quelque temps joignit l'enseignement du latin à celui du grec, voulut expliquer Tertullien, *de Pallio*; la « vénérable compagnie » ne trouva pas le livre assez édifiant; mais elle lui permit d'imprimer ses *notae in Laertium*.

L'enseignement de Casaubon eut du succès, et ses publications[1] lui donnèrent une réputation confirmée par le suffrage imposant du grand Joseph Scaliger. Les Génevois tenaient beaucoup à le conserver. Mais Casaubon, qui avait épousé la fille d'Henri Estienne, en 1586, et dont la famille s'augmentait tous les ans, ne pouvait obtenir d'une ville, dont les finances étaient épuisées, une augmentation de traitement; il ne trouvait plus d'ailleurs à Genève des ressources suffisantes pour poursuivre ses études. Il accepta en 1595 les offres des magistrats et du consistoire de la ville de Montpellier.

La célèbre école de médecine de cette ville était redevenue florissante. Les examens y étaient plus sévères que partout ailleurs, plus même qu'à Padoue; la dispute y était cultivée assidûment; les chaires étaient données au concours; l'une de ces chaires avait été disputée par 11 candidats pendant 13 mois; les six professeurs royaux n'avaient pas le privilége exclusif de l'enseignement; tout docteur en médecine pouvait faire des leçons[2]. Les consuls de Montpellier voulurent restaurer l'enseignement des lettres; ils obtinrent en 1596 des lettres patentes d'Henri IV qui leur enjoignait « de faire remettre et rétablir le collége » qui jadis souloit estre en ladite ville avec suffisant nombre de regents pour » l'instruction de la jeunesse es dits arts liberaux et lettres humaines et ez » langues grecque et latine, de telle sorte qu'on la puisse rendre capable des » autres sciences[3] ».

La commission mi-partie de quatre protestants et quatre catholiques, chargée de la réorganisation de l'école, proposa à Casaubon de venir à Montpellier « lire » publicquement et faire exercice publicq de ses langues et bonnes lettres » avec le titre de *conseiller du roi* et *professeur stipendié aux langues et bonnes lettres*, un traitement de 266 écus, le logement et le bois[4]. Casaubon fut reçu en grande pompe avec toutes les marques publiques de la plus respectueuse considération. Il faisait 4 leçons d'une heure par semaine à quatre heures de l'après-midi devant un auditoire qui n'était pas composé seulement de jeunes gens, mais de professeurs de droit et de magistrats. Il traita des magistrats de la république romaine, de l'histoire romaine, des lois des XII tables, de quelques fragments

1. Les principales sont l'édition de Strabon (1587), animadversiones in Dionysii Halicarnassei antiquitatum romanarum libros (1588), une édition de Polyen (1589), une édition des Caractères de Théophraste (1592), de Suetone (1595).

2. M. P. a tiré tous ces détails de notes manuscrites du docteur Primrose qui fut étudiant à Montpellier au commencement du XVIIe siècle.

3. Mémoires de la Société archéologique de Montpellier IV (et non I), 275.

4. M. P. donne le texte même du contrat (p. 146).

d'Ulpien dans le Digeste; il expliqua Perse, Plaute (Captifs), le serment d'Hippocrate, la morale d'Aristote. Casaubon fit en outre pour les jeunes gens un cours élémentaire de grec où il expliqua Homère et Pindare. Il est évident que la littérature latine et les antiquités romaines intéressaient plus le public lettré de la France que la littérature et les antiquités grecques. M. P. paraît tenté d'attribuer ces préférences à la prédominance du catholicisme. Mais c'était partout que le latin avait cette prépondérance; il l'a conservée jusqu'au commencement de notre siècle. Le grec n'était cultivé qu'en vue de la théologie et de l'érudition pure, principalement de l'érudition historique. Non-seulement le latin avait plus d'intérêt littéraire; mais les antiquités romaines avaient, à cause de la perpétuité du droit romain, une importance que ne pouvaient avoir les antiquités grecques [1]. La civilisation occidentale est essentiellement d'origine latine.

Casaubon avait de grands admirateurs de son savoir dans le cercle qu'avait présidé Pierre Pithou, et qui était composé de l'historien de Thou, de Rapin, Passerat, Servin, Gillot, François Pithou [2]. Ils parlèrent de Casaubon à Henri IV, qui, lors du passage de Casaubon à Paris en 1598, entretint le savant de ses projets sur l'Université de Paris. En 1599, le 24 janvier, Casaubon reçut à Montpellier une lettre d'Henri IV qui l'appelait en ces termes : « Ayant deliberé de remettre sus » l'Université de Paris, et d'y attirer pour cest effect le plus de savans person- » nages qu'il me sera possible, sachant le bruit que vous avez d'estre aujour- » dhuy des premiers de ce nombre, je me suis resolu de me servir de vous pour » la profession des bonnes lettres, en laditte Université. » Casaubon ne se pressa pas de venir à Paris; il différa sous différents prétextes, et n'arriva que le 28 février 1600.

Le 12 avril 1600, il écrivait à Scaliger (ep. 208) : « Crabrones quos nosti » irritare non est animus, etsi non semel demonstrarit nobis ὁ ὑπερένδοξος prin- » ceps noster voluntatem suam opera nostra utendi in restauranda hac schola. » Nos contra ab eo consilio sumus quam alienissimi : ea fine in remotissimam » ab ea quae fuit olim Academia urbis partem concessimus : ut, si fieri possit, » inter σοφοὺς illos ne nomen quidem nostrum audiatur. » Casaubon fait ici allusion aux professeurs de la faculté des arts, à ces *hommes de collége, paedagogi,* comme les appelle Scaliger [3], qui paraissent avoir considéré le nouveau venu avec une jalousie inquiète. Casaubon fit au mois de septembre 1601 quelques leçons particulières où il expliqua Hérodote; mais il fut obligé d'y renoncer [4]. Il

---

1. Casaubon reprochait à Juste Lipse d'avoir dit en parlant des lettres grecques « decoras » esse, non necessarias » (*ep.* 294).

2. L'admiration que Scaliger exprimait en toute occasion pour Causabon avait fait beaucoup d'impression sur eux. Pendant son séjour à Montpellier Casaubon publia le texte d'Athénée (1597); le commentaire (animadversionum in Athenaei deipnosophistas libri XV) parut en 1600.

3. Scaliger désigne plusieurs fois (*ep.* I, 53, 57, 58) ainsi les professeurs qui enseignaient dans les colléges de Paris, et il écrit à Casaubon en lui parlant de Sully et des gens de finance (*ep.* I, 58) : « Quo genere hominum nullum tibi infensius fore post pae- » dagogos augurabar. »

4. Il donna quelques leçons en particulier (ep. 294) : « Proximo septembri (il écrit au » mois de juillet 1602), cum amicorum rogatu in privatis aedibus Herodoti interpretatio-

est probable, comme le conjecture M. P., que l'abjuration était la condition qu'Henri IV exigeait pour donner une place à Casaubon dans l'Université de Paris. Il était difficile en ce temps d'intolérance universelle[1] de confier à un protestant une chaire dans une ville alors très-catholique. M. P. ne me paraît pas tout à fait juste quand il voit dans la réforme de l'Université promulguée le 18 septembre 1600 le triomphe du parti catholique et obscurantiste : une réforme à laquelle de Thou l'historien et Richer le père du gallicanisme du XVIIe siècle avaient présidé ne pouvait pas avoir et n'avait pas ce caractère. M. P. exagère quand il dit (p. 292) que, d'après les statuts, aucun dissident ne pouvait être non-seulement professeur, mais même écolier[2]. Enfin il est inexact d'avancer que l'Université s'était opiniâtrée au XVIe siècle dans les traditions de la scolastique : la Renaissance avait trouvé de très-bonne heure, dès le XVe siècle, accès dans l'enseignement de la faculté des arts[3].

Casaubon, qui, comme nous venons de le voir, se souciait d'ailleurs fort peu d'avoir un enseignement et d'être en rapport avec les professeurs, eut le titre de « lecteur du roi » sans fonction, et fut « garde de la librairie du roi[4]. » Il profita de cette position pour lire, pour dévorer tout ce qu'il put dans cette collection déjà fort riche de manuscrits : il ne s'inquiéta ni de faire des collations ni de dresser un catalogue[5]. L'assassinat d'Henri IV (1610), qui inspira les craintes les plus vives aux protestants français et qui fit en particulier sur Casaubon une

---

» nem suscepissemus horis succisivis, initio convenere sex septem, quorum gratia atque » adeo rogatu, ut dixi, res instituebatur : deinde ubi rumor emanavit, concurrere omnes » qui literas hic amant, etiam viri graves omnis et dignitatis et aetatis. Sensi rem apud » bonos gratam, apud malos invidiosam; qui praetextu religionis non me, sed τρισμέγιστον » Maecenatem meum obtrectabant. Ille quidem, ut est benignissimus, et quod istis (de » ludimagistris e trivio non loquor) dolet mei amans, meum arbitrium esse voluit, docerem » an non. Sed causas graves habui cur valetudini meae consulerem et abstinerem. »

1. Casaubon lui-même, qui était un homme fort doux, félicita Jacques Ier d'avoir fait brûler vif un Arien, dans ce passage que cite M. P. (Exercitationes in Baronium. ded.) : « Arianum in sua perfidia obstinatissimum, qui in vinculis diu detentus, revocari ad sa- » nam mentem nulla ratione potuerat, flammis ultricibus tua majestas impatiens injuriae » factae domino nostro Jesu Christo, Deo ἀκτίστῳ, jussit tradi. »

2. L'article 3 des statuts de la Faculté des arts porte : « Nemo a gymnasiarchis in » collegia admittatur et hospitio excipiatur, qui religionem catholicam et apostolicam non » amplectatur. Exteri qui adeunt collegia studii causa, moneantur ne de nova religione » inter condiscipulos aut alios omnino conferant. Quod si neglexerint aditu collegii pro- » hibeantur. » Les dissidents ne pouvaient donc pas être internes; mais ils étaient admis comme externes. Je ne trouve rien de spécial relativement aux professeurs.

3. *De l'organisation de l'enseignement dans l'Université de Paris au moyen-âge* par Charles Thurot (Paris, 1850), p. 83-85.

4. Il était obligé, comme Scaliger le lui avait prédit (I, 50), de se débattre pour les appointements avec Sully. M. P. cite le passage suivant du journal de Casaubon (Is. Casauboni, *Ephemerides*. Ed. Russel Oxonii. 1850. II. 8°. I, 338) « III Eid. mar. (1601). » Et hic dies funditus periit, veni ad Ronium, qui non obscuram significationem dedit » ejus quod ab ipso possum sperare. Deserunt nimirum omnia undique humana praesidia, » nisi tu, o Pater ἐπουράνιε, nos respicis : quod et spero facies ..... (XIV Kal. Apr.) » Prodimur a Ronio, deserimur ab aliis. Thuanus ὁ πάνυ et si qui alii nobis serio cupiunt » apud illum barbarum παρ' οὐδέν εἰσι. » Scaliger console Casaubon à ce sujet dans plusieurs de ses lettres, I, 51, 58.

5. Dans son séjour à Paris il publia une édition des historiens de l'histoire Auguste (1603), de Perse (1605), la traduction latine de Polybe (1609).

impression profonde, le décida à accepter les offres qu'on lui faisait de se rendre en Angleterre auprès du roi Jacques Ier.

Il fut accueilli avec beaucoup de considération et reçut une prébende à Cantorbery[1]; il fut tourné du côté de la théologie[2], qui était dans les goûts du roi et que les prélats anglais cultivaient suivant des principes tout à fait d'accord avec ses propres prédilections, en s'attachant à la tradition des Pères des quatre premiers siècles. Il ne remplit aucune fonction d'enseignement, et n'accepta pas même de titre honorifique à Oxford, où il fit une visite en 1613, l'année qui précéda sa mort : « inveni » écrit-il (ep. 899) « omnia exspectatione mea majora; » collegia et plurima et pleraque eorum longe ditissima[3]; studiosorum qui » publico sumptu aluntur, hoc est e reditibus ipsorum collegiorum, magnam » copiam; nam superant duo millia, plerique omnes honesto loco nati, quidam » ex nobilitate etiam primaria. Abest enim e collegiis Anglorum illa quam vocant » nostri paedagogicam[4] vitae rationem. Hic literae coluntur nobiliter; capita » collegiorum instar nobilium virorum splendide vivunt, imo magnifice (sunt inter » illos qui decem millia librarum Gallicarum in annum expendant); res studio- » sorum et rationes separatae sunt, quod valde probavi. » M. P. retrouve dans ce que dit Casaubon de son séjour à Oxford tous les traits caractéristiques de cette Université (p. 417), le temps des maîtres absorbé par les formalités de leurs devoirs officiels et le soin de leurs affaires, pas d'intérêt pour la haute culture, l'intérêt ecclésiastique primant tout dans un corps composé de clercs qui dépendaient pour leur avenir des évêques et du gouvernement et dans un établissement que l'État considérait comme un instrument de combat contre les deux oppositions, catholique et puritaine. « Cette Université » dit M. P. « est » ainsi un organe de la vie nationale; elle partage toutes les passions, les pré- » jugés, les sentiments religieux qui ont cours dans la nation anglaise, mais elle » est destituée de tout pouvoir pour vivifier, redresser, instruire, éclairer. »

M. P. caractérise et apprécie très-bien les travaux philologiques et théologiques de Casaubon. Mais il ne me paraît pas équitable, quand il attribue à la prédominance du catholicisme le déclin des études classiques en France et quand

---

1. La prébende de Westminster fut promise, comme on le voit par le journal de Casaubon; mais elle ne fut pas donnée, comme le montrent les registres du chapitre, où il n'y a aucune trace de Casaubon comme prébendé (p. 360).

2. Dans son séjour en Angleterre il publia « ad Frontonem Ducaeum S. J. Theologum » epistola » (1611), « ad epistolam illustr. et reverendiss. cardinalis Perronii responsio » (1612), « de rebus sacris et ecclesiasticis exercitationes XVI ad Baronii annales » (1614).

3. Il avait été frappé de l'orgueil que cette richesse et cette magnificence inspiraient alors aux universitaires anglais (ep. 831) : « est insitum hinc nationi ut sua amet, aliena » ne admittat quidem ad comparationem. Florentissima enim et ditissima sua collegia » ipsis animos faciunt ut omnes non vereantur prae se contemnere. Hoc vitio qui non » laborant inter Anglos sunt viri admirandi. »

4. Je crois que Casaubon entend par cette expression ce qu'on aurait appelé au XVIIIe siècle « la vie de *collége*, » telle que la menait alors les professeurs (*paedagogi*, voir ci-dessus p. 90 n. 3) des colléges de Paris, qui étaient devenus ce que sont nos lycées, tandis que les colléges d'Oxford étaient restés des établissements d'instruction supérieure. L'interprétation que M. P. donne ici au texte de Casaubon (p. 403) ne me paraît pas tout à fait exacte, et il cite le texte même d'une façon fautive.

il refuse à Sirmond et à Pétau l'amour de la vérité. Scaliger et Casaubon étaient protestants, mais Budé, Turnèbe et Lambin étaient catholiques. Je ne vois rien qui autorise à penser que Sirmond et Pétau n'aient pas respecté la vérité ; et si Pétau ne peut être mis sur la même ligne que Scaliger, il était loin d'être sans mérite. Le fait est que les protestants comme les catholiques n'étaient pas plus disposés les uns que les autres à respecter la vérité quand leurs passions étaient engagées. Ce n'est pas seulement en France que la philologie classique a décliné au XVIIe siècle ; c'est dans toute l'Europe ; et on s'explique pourquoi, quand on songe que c'est dans ce siècle qu'ont vécu Galilée, Torricelli, Képler, Leibniz, Descartes, Fermat, Pascal, Harvey, Wallis, Newton, les esprits étaient ailleurs.

Je dissimulerais, si je ne disais pas que M. Pattison ne me paraît pas exempt de toute prévention en ce qui touche la France et le catholicisme. Il fait néanmoins preuve en général d'une grande indépendance d'esprit, et il garde partout cette sincérité noble, ce franc parler, l'un des fruits les plus heureux que produisent des institutions libres ; il exprime sans réserves et sans ambages ce qui lui paraît vrai comme il le lui paraît. Ses recherches sont d'ailleurs approfondies et présentées avec beaucoup de talent et d'intérêt[1].

Charles THUROT.

---

161. — **Canti popolari di Noto.** Studii e raccolta di Corrado AVOLIO. Noto, tip. di Fr. Zammit. 1875. 1 vol. pet. in-8° de 391 p. — Prix : 5 fr.

Après tous les recueils de poésies populaires qui depuis peu ont été publiés en Italie avec une si remarquable activité, on pouvait penser qu'il ne devait pas y avoir là matière à d'autres collections de ce genre. Voici un volume qui prouve le contraire. Il est intéressant par les chants qu'il contient et plus encore peut-être par les recherches qu'ils ont provoquées, mais qui auraient pu être présentées avec un peu plus d'ordre. Le volume commence par une étude comparative sur le sous-dialecte de Noto. Cette étude précède un glossaire assez développé contenant les mots de ce dialecte qui manquent au sicilien. Vient ensuite sous ce titre trop modeste : *Nota allo studio comparativo del sotto dialetto noticiano*, une étude qui a paru en partie dans le *Nuove effemeridi siciliane*. M. Avolio y fait bien connaître la physionomie particulière d'un peuple de deux cent mille âmes répandu dans vingt-quatre communes et entre de nouveau dans des détails sur la langue des Noticiens qui semble s'être encore moins éloignée du latin que le sicilien. Ce travail offre sur divers points des observations fort judicieuses. L'au-

---

1. Le nom de la ville de Lyon doit s'écrire sans *s* (p. 92 et passim) ; lisez (p. 110) « président *à* mortier » ; (p. 529 dernière ligne) *consiliario* au lieu de *comitiario*, (p. 530, l. 10) *ne sont* au lieu de *ni font* et (l. 13) *voulu* au lieu de *vouler*. — Il y a des fautes de lecture dans le contrat passé par la ville de Montpellier avec Casaubon (p. 146). Il est probable qu'il faut lire (l. 3) au lieu de « erg' droicts » « Dr (Docteur) es droicts, » (l. 4 et 5) au lieu de « Anthonie » « Anthoine, » (l. 11) au lieu de « demeurans » peut-être « demeurance ; » il faut supprimer (l. 13) la virgule après « teneues. » Tout l'acte aurait besoin d'être revu sur l'original.

teur sait dans un jeu populaire, dans des paroles adressées à des enfants, découvrir des vestiges antiques très-curieux. Il comprend enfin tout ce que peuvent offrir des études du genre de celles auxquelles il s'est livré et dont il explique ainsi l'importance : « La scienza ha compreso oramai che in ogni parola di » dialetto e in ogni fiaba, esiste una forza che può essere utilizzata nello studio » storico della lingua e dei popoli. Spesso in un proverbio o in una panzana, » c' è un palinsesto prezioso. Ed oggi siva in un villaggio a raccor canti e » racconti, voci e frasi, come il botanico ed il geologo vanno in campagna, a » far collezione di piante e di rocce. »

A la suite de cette note on lit la préface des chants populaires que l'auteur a recueillis non sans difficultés, rencontrant chez les paysans auxquels il s'adressait ces mêmes sentiments de méfiance que, en occurrence semblable, ses confrères de France ont eu souvent tant de peine à vaincre. M. Avolio ne prétend pas, du reste, que les vers recueillis par lui aient tous été composés par des Noticiens. La paternité lui paraît aussi très-difficile à prouver en fait de chants populaires. En moins d'un mois un chant né à Palerme fait le tour de l'île, subissant dans son voyage des changements qui semblent le naturaliser dans vingt lieux différents. Plusieurs de ces vers sont, suivant l'auteur, très-anciens et remonteraient à l'époque de la domination des Arabes. M. Avolio croit que de ceux-ci ont pu provenir les images grandioses employées par les poètes populaires. Il pense encore que ces derniers ont eu une vive influence sur la poésie érudite de la cour de l'empereur Frédéric II. Mais à cela il y a peut-être une objection dans le caractère même de cette poésie. On peut y remarquer — et c'est ce qu'a fait M. di Giovanni — quelques comparaisons, qui après tout ne rappellent pas plus les Orientaux que les Provençaux, mais on n'y trouve vraiment pas ces excès de couleur, ce luxe d'hyperboles qui appartiennent bien réellement à la poésie populaire dont M. Avolio voudrait faire descendre la poésie érudite. L'auteur a classé les chants qu'il a réunis dans diverses catégories semblables à celles qu'ont adoptées ses prédécesseurs et comme ton, comme inspiration générale, les poésies noticiennes ne diffèrent guère de celles qu'ont rassemblées Vigo, Pitrè, Marino, Lizio Bruno; mais quelques-unes d'entre elles renferment des allusions que l'auteur a expliquées dans des notes curieuses ayant trait à d'anciens usages, à des superstitions, à des êtres surnaturels dont les uns, comme les *Vuvitini*, les *Mammatraj*, ont sans doute une origine septentrionale; dont les autres paraissent remonter au paganisme comme les *Ronni-di-Casa* dans lesquelles l'auteur croit reconnaître les Lares et les Pénates. Le volume est terminé par la *Vie de saint Corradu*, texte du XIVe siècle, dont un fragment avait paru dans le *Nuove effemeridi*. Bien qu'écrite par un Noticien, cette œuvre est en sicilien, ce qui prouverait qu'à cette époque ce dialecte était déjà usité dans toute l'île et avait une sorte de supériorité.

TH. DE PUYMAIGRE.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 30 juillet 1875.

M. Brunet de Presle, en raison de l'état de sa santé, adresse à l'académie sa démission des fonctions de membre de la commission centrale administrative et de la commission des fonds de l'académie. Il n'est point, jusqu'à nouvel ordre, donné suite à cette communication.

MM. Deloche et Thurot sont réélus membres de la commission des comptes.

M. le comte de Soultrait se porte candidat à une place de correspondant de l'académie, et envoie à l'appui de sa demande ses diverses publications (v. plus bas).

M. Levasseur offre à l'académie le premier exemplaire d'une nouvelle carte de France, publiée par le ministère de l'instruction publique, commencée en 1871 et terminée en 1875, et exécutée par les soins d'une commission composée de MM. Levasseur, membre de l'institut, président, Rouby, chef d'escadron d'état major, Prudent, capitaine du génie, Grenet et Fontaine, ingénieurs en chef des ponts et chaussées, Germain, ingénieur hydrographe, Ernest Desjardins, membre de l'institut. La commission s'est attachée à dresser cette carte uniquement d'après les sources les plus sûres; les données de la carte de l'état major ont été corrigées en partie au moyen des minutes qui avaient servi à faire cette carte, et aussi, pour les noms de lieu, à l'aide des *Dictionnaires topographiques* qui ont été publiés pour quelques départements. Pour les portions des pays étrangers visibles sur cette carte, on s'est servi des cartes officielles étrangères, et l'on a reproduit les noms tels qu'ils figurent sur ces cartes sans les traduire.

M. Perrot termine la lecture du mémoire de M. Robiou *sur la date du règne de Phraorte et sur les faits d'histoire politique racontés dans le livre de Judith,* faits que l'auteur s'est attaché à éclaircir à l'aide des inscriptions du roi de Ninive Assurbanipal, publiées et traduites en 1871 par M. Smith. Dans la première partie de ce mémoire, lue à la séance du 18 juin 1875, M. Robiou avait signalé le roi des Élamites Arioch, Erioch ou Ariuch du livre de Judith (1. 6) comme identique avec Urtaki, roi d'Élam, contre lequel Assurbanipal eut à soutenir une lutte dont parlent les annales assyriennes. Ce rapprochement, qui explique un verset jusqu'ici presque inintelligible, est le fait auquel M. R. s'attache principalement pour établir le synchronisme du récit biblique et du récit assyrien. Il signale aussi l'accord qui existe entre l'énumération des vassaux de l'Assyrie, donnée dans le livre de Judith, et ce que nous savons d'ailleurs de la géographie politique de ces contrées au temps d'Assurbanipal. — L'auteur explique ensuite les divers détails du récit du livre de Judith, l'origine aryenne d'Holopherne, le caractère peu assyrien de son langage, la chronologie et la géographie de l'invasion conduite par lui en Asie Mineure, le surnom de Nabuchodonosor qu'Assurbanipal paraît avoir pris chez les Assyriens à une certaine époque de son règne, l'identité de Béthulie et de Sassour, reconnue par M. V. Guérin, etc. Il se pro-

nonce enfin contre l'hypothèse de sir Henry Rawlinson qu'il a signalée au commencement de son mémoire. — Dans sa conclusion, M. Robiou, invoquant les synchronismes accumulés que fournissent les sources étudiées par lui, se prononce très-décidément en faveur du caractère historique du livre de Judith et contre le système de ceux qui ont voulu l'interpréter symboliquement. Cette réunion de synchronismes est, dit l'auteur, unique dans l'histoire, et si elle n'a pas été remarquée, c'est que le texte exact du livre n'a pas été bien connu, la collation des différentes versions ayant été négligée jusqu'ici comme peu intéressante pour l'étude des questions théologiques.

M. Desjardins achève la lecture de la 1e partie du mémoire de M. Ch. Tissot sur la géographie ancienne de la Maurétanie Tingitane. Avec cette partie se termine la description de la côte Maurétanienne depuis l'embouchure de la Malva jusqu'à Tingis. M. Tissot conclut par quelques considérations sur l'histoire du détroit de Gibraltar, qui s'est, dit-il, notablement élargi depuis l'antiquité, grâce à l'empiètement de la mer sur la côte espagnole. De là ont pu venir en partie les légendes suivant lesquelles l'Espagne tenait autrefois à l'Afrique, et en aurait été séparée de main d'homme.

M. le dr Lagneau termine la lecture de son mémoire sur les Ligures. Il examine les différents systèmes qui ont été soutenus sur la question de savoir à quelle race les Ligures doivent être rattachés. Les uns leur ont attribué une origine africaine, d'autres les ont confondus, soit avec les Ibères, soit avec les Celtes. La première opinion est inadmissible : les Africains se distinguent nettement des Ligures par la configuration de leur crâne, qui est dolichocéphale, tandis que celui des Ligures est brachycéphale. Aucun argument anthropologique ne s'oppose à admettre la parenté des Ligures, soit avec les Ibères, soit avec les Celtes, mais le témoignage des auteurs anciens prouve qu'ils doivent être néanmoins distingués de ces deux peuples.

Ouvrages déposés : — Le comte de SOULTRAIT : Abrégé de la statistique monumentale de l'arr. de Nevers, Paris 1851 ; Essai sur la numismatique nivernaise, 1854; Essai sur la numismatique bourbonnaise, 1858; Abrégé de la statistique archéologique de l'arr. de Moulins (Allier), 1860; Notice sur quelques jetons du Forez, Lyon 1863; Répertoire archéologique du dép. de la Nièvre, Paris 1865, 4°; Dictionnaire topographique du dép. de la Nièvre, Paris 1865, 4°; Inventaire des titres de Nevers de l'abbé de Marolles, Nevers 1873, 4°; etc.; — A. HERCULANO, Opusculos : questões publicas; 2a ed., Lisboa 1873, 2 vol. — *Présentés de la part des auteurs : — par M. Defrémery :* Ch. CLERMONT-GANNEAU, Où était Hippos de la Décapole? (mémoire lu à l'académie, séance du 4 juin 1875; extr. de la Revue archéologique); — *par M. Desnoyers :* HAMY, Documents inédits sur les Bougors du gouvernement de Tourks (Sibérie) (extr. du 1er cahier du Musée archéologique, 1875, 8°); — *par M. L. Delisle :* PEIGNÉ DELACOURT, Tableau des abbayes et des monastères d'hommes en France à l'époque de l'édit de 1768 relatif à l'assemblée générale du clergé, Paris, 4° (cartes).

Julien HAVET.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

(P. KOLLMANN). — VON THIELMANN, Streifzüge im Kaukasus, in Persien und in der asiatischen Türkei. Leipzig, Duncker und Humblot. In-8°, viij-493 p. (KIRCHHOFF). — GLAUNING, Der französische Schulunterricht und das nationale Interesse. Nœrdlingen. Beck'sche B. In-8°, 91 p. (W. HOLLENBERG). — Deutsche Reichstagsakten. Bd. II : Deutsche Reichstagsakten unter Kœnig Wenzel, herausg. v. Julius WEIZSÆCKER. Abth. 2. 1388-1397. München, Oldenbourg. In-8°, xx-544 p. (Wilhelm BERNHARDI). — BIRLINGER, Aus Schwaben. Sagen, Legenden, Aberglauben, Sitten, etc. Neue Sammlung. Bd. 2. Wiesbaden, Killinger. In-8°, 535 p. (Alfred SCHOTTMÜLLER). — Erich SCHMIDT, Reinmar von Hagenau und Heinrich von Rugge, herausg. v. BRINK und W. SCHERER. Strassburg, Trübner. In-8°, 122 p. (H. PAUL). — OSTHOFF, Forschungen im Gebiete der indogermanischen nominalen Stammbildung. Th. I. (Gustav MEYER). — LEY, Grundzüge des Rhythmus, des Vers- und Strophenbaues in der hebræischen Poesie. Halle, B. d. Waisenhauses. In-8°, ix-266 p. (C. SIEGFRIED).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Anthologie des prosateurs français, depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours, précédée d'une introduction historique sur la langue française. Petit in-12, 453 p. Paris (Lemerre). 6 fr.

Baschet (A.). Histoire du dépot des archives des affaires étrangères à Paris au Louvre en 1710, à Versailles en 1763 et de nouveau à Paris en divers endroits depuis 1796. In-8°, xxviij-590 p. Paris (Plon et Ce). 10 fr.

Blanc (C.). L'art dans la parure et dans le vêtement. In-8°, 375 p. et vignettes. Paris (Loones).

Bonnassieux (P.). Observations sur cette question : Le Lyonnais faisait-il partie de la France en 1259. In-8°, 11 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

Bouillet (J.-B.). Antiquités gallo-romaines découvertes au village de Manson, le 12 janvier 1873. In-8°, 4 p. et 6 pl. Clermont-Ferrand (Thibaud).

Boutiot (T.). Des anciennes fortifications et de l'ancien beffroi de la ville de Troyes. In-8°, 38 p. et 1 pl. Troyes (imp. Dufour-Bouquet).

Carre (L.). L'ancien Orient. Études historiques, religieuses et philosophiques sur l'Egypte, la Chine, l'Inde, la Perse, la Chaldée et la Palestine. T. 1. Egypte-Chine. T. 2. Inde-Perse-Chaldée. In-8°, xvj-1016 p. Paris (M. Lévy frères). 12 f.

Cassiodore. De l'âme. Traduction française par Steph. de Rouville. In-32, iv-160 p. Paris (Rouquette).

Chifflet (J.). Saint-Omer assiégé et délivré l'an 1638. Traduit par L. Moland. Augmenté du registre du siége et de la correspondance du maréchal de Châtillon. In-8°, xvj-367 p. Saint-Omer (imp. Fleury-Lemaire).

Constant (B.). Œuvres politiques, avec introduction, notes et index par Ch. Louandre. In-18 jésus, xxviij-436 p. Paris (Charpentier). 3 fr. 50

Desjardins (G.). Recherches sur les drapeaux français. Oriflamme, bannière de France, marques nationales, couleurs du roi, drapeaux de l'armée, pavillons de la marine. Gr. in-8°, vj-171 p. et 42 pl. Paris (Ve Morel et Ce). 50 fr.

Duhn (F. de). De Menelai itinere Aegyptio Odysseae carminis IV episodio quaestiones criticae. In-8°, 45 p. Bonn (Weber). 1 fr. 35

Dumas (E.-R.). Beaumarchais d'après ses drames et sa correspondance. In-12,

45 p. Marseille (imp. Barlatier-Feissat).

Fleury (E.). Note sommaire sur l'excursion archéologique du 20 juin 1873 aux villages souterrains de Comin, Paissy, Neuville. In-8°, 27 p. Laon (imp. Coquet et Ce).

Frémy (A.). Les pensées de tout le monde. In-18 jésus, iv-281 p. Paris (M. Lévy frères). 3 fr. 50

Froment (T.). L'Éloquence et le Barreau dans la première moitié du XVIe siècle. In-8°, 95 p. Paris (Thorin).

Gouriet (E.). Bibliographie poitevine. Relation de J. Bujault et de P. L. Courier. In-8°, 8 p. Niort (imp. Favre).

Gras (L.-P.). Filigranes recueillis dans quelques anciens terriers de Forez. In-8°, 6 p. et 5 pl. S.-Étienne (Benevent).

Guéroult (E.). Analyse sommaire de quatre manuscrits concernant l'abbaye de Jumiéges. Premier manuscrit. Abbayes de France (T. 5 de la collection Gaignières). In-8°, 17 p. Le Hâvre (imp. Lepelletier).

Hanriot (C.). Introduction à l'étude du théâtre de Molière. In-8°, 35 p. Troyes (Bertrand Hû).

Hunfalvy. Les Provinces russes de la Baltique. Voyages et observations. Compte-rendu par E. Sayous. In-8°, 16 p. Paris (Delagrave et Ce).

Jaloustre (E.). Lettres archéologiques sur le Forez. Le Prieuré de Saint-Sauveur. In-8°, 26 p. Lyon (imp. Vingtrinier).

Loudun (E.). Les précurseurs de la Révolution. In-8°, iij-355 p. Paris (Palmé).

Merruau (C.). Souvenirs de l'Hôtel-de-Ville de Paris. 1848-1852. In-8°, xv-509 p. Paris (Plon et Ce).

Monumenta Germaniae historica inde ab a. Christi 500 usque ad a. 1500 auspiciis societatis aperiendis fontibus rerum germanicarum medii aevi ed. G. H. Pertz. Scriptorum Tom. XXIII. In-fol. viij-1027 p. et 3 tab. Hannover (Hahn). 72 fr.

Petrus de Ebulo d. Magisters, liber ad honorem Augusti. Nach der original Handschrift f. akadem. Uebgn. hrsg. v. E. Winkelmann. In-8°, x-96 S. Leipzig (Duncker et Humblot). 2 fr. 75

Posner (M.). Quibus auctoribus in bello Hannibalico enarrando usus sit Dio Cassius. Symbola ad cognoscendam rationem, quae inter Livium et Polybium hujus belli scriptores intercedat. In-8°, 82 p. Bonn (Weber). 1 fr. 75

Prarond (E.). Les poètes historiens Ronsard et d'Aubigné sous Henri III. In-8°, 49 p. Paris (Thorin).

Proudhon (P. J.). Correspondance. T. 3. In-8°, 398 p. Paris (Lib. internationale). 5 fr.

Savelsberg (J.). Beitræge zur Entzifferung der lykischen Sprachdenkmæler. 1. Thl. Die lykisch-griech. Inschriften. In-8°, 64 S. Bonn (Weber). 2 fr. 50

Stender (J.). De Argonautorum ad Colchos usque expeditione fabulae historia critica. In-8°, 68 p. Kiel (v. Wechmar). 2 fr. 75

Stumpf-Brentano (K. F.). Die Wirzburger Immunitæt-Urkunden d. X. u. XI. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Diplomatik. Mit 3 facsimile Taf. In-8°, 76 S. Innsbruck (Wagner). 5 fr. 35

Tabari. Chronique d'Abou-Djafar-Mo'hammed-Ben-Djarir-Ben-Yezid Tabari, traduite sur la version persane d'Abou-Ali-Mo'hammed-Bel'ami, d'après les manuscrits de Paris, de Londres et de Canterbury, par H. Zotenberg. T. 4e et dernier. In-8°, iij-669 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

Waltz (O.). Die Flersheimer Chronik. Zur Geschichte d. 15. u. 16. Jahrhunderts. Zum ersten Mal nach vollstænd. Handschriften hrsg. In-8°, xxiv-124 S. Leipzig (Hirzel). 5 fr. 35

Warnkœnig (L. A.), **Warnkœnig** (T. A.) u. **Stein** (L.). Franzœsische Staats- u. Rechtsgeschichte. 2. wohlf. (Titel) Ausg. 3 Bde. In-8°. Basel (1848) (Schweighauser). 32 fr.

Wiedemeister. Der Cæsarenwahnsinn der Julisch-Claudischen Imperatorenfamilie geschildert an den Kaisern Tiberius, Caligula, Claudius, Nero. In-8°, xij-306 S. m. e. Stammtaf. Hannover (Rümpler). 8 fr.

Zeitschrift (numismatische). Hrsg. von der numismat. Gesellschaft in Wien, red. v. J. Karabacek. 4. Jahrg. 1. Halbjahr (Jan.-Juni) 1872. Mit 7. Taf. Münzabbildgn. u. 4 Holzschn. In-8°. Wien (Braumüller). 8 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 33 Neuvième année. 14 Août 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.

10e FASCICULE.

EXERCICES critiques de la conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par E. Tournier, directeur d'études adjoint. 12e livraison (fin). 1 fr. 50

23e FASCICULE.

J. DARMESTETER Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. 4 fr.

A. MARIETTE BEY Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. Livraisons 15 et 16. Chaque 6 fr.

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

E. DE ROUGÉ Chrestomathie égyptienne. Abrégé grammatical. 3e fascicule. 20 fr.
Le 4e fascicule est sous presse.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 168, new series, 24 juillet. The papers of a Critic. Selected from the Writings of the late Charles Wentworth DILKE. With a biographical Sketch by his Granson, sir Charles Wentworth DILKE. London, Murray, 2 vol. in-8° (W. ELWIN : article intéressant, où sont analysées les études de M. Dilke sur Junius et sur Pope et louées, à juste titre, les rares qualités dont il fit preuve comme directeur de l'*Athenæum* de 1830 à 1846). — Jahrbuch der Deutschen Shakspeare-Gesellschaft. Zehnter Jahrgang. Weimar (Edw. DODDEN). — W. F. B. LAURIE. Sketches of some distinguished Anglo-Indians, with an Account of Anglo-Indian Periodical Literature. London, Day (W. W. KNOLLYS : ouvrage médiocre). — Marie-Antoinette. Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau, avec les lettres de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette. Publiée avec une introduction et des notes par MM. le chevalier D'ARNETH et A. GEFFROY. Paris, Didot (H. WALLON, article analytique). — Litton FORBES, Two Years in Fiji. London, Longmans and Co. J. H. DE RICCI. Fiji; our new province in the South Seas. London, Stanford and Co. (Arth. W. STIFFE : ouvrages recommandés. Le premier est une relation de voyage, le deuxième un recueil de documents officiels). — *Current Literature* (Notes de l'éditeur sur les ouvrages suivants : *Protection and Free Trade* par Is. Butts; *Rise and Development of Judaism from Moses to our days* par A. Benisch; *Essays, critical and biographical* par H. Rogers). — *Notes and News*. — *Notes of Travel*. — The new french law on the higher education (G. MONOD : développement de vues du même ordre que celles qu'ont présentées MM. Renan et Bréal). — Ancient Greek Inscriptions of the British Museum. Part I. Ed. by HICKS (J. WORDSWORTH : deuxième article). — *Science Notes*. Philology.

The Athenæum, n° 2491, 24 juillet. Annals and Correspondence of the Viscount and the First and second Earls of Stairs by John Murray GRAHAM. Blackwood and Sons, 2 vol. (recueil intéressant, mais qui révèle peu de faits nouveaux). — F. JAGOR, Travels in the Philippines. Chapman and Hall (relation intéressante). — W. Lord WATTS, Snjoland or Iceland : its Jokulls and Fjalls. Longmans and Co. (peu de choses nouvelles). — Rotomahana, and the boiling Springs of New Zealand. Sampson Low and Co. (voyage pittoresque). — Fragments and Specimens of Early Latin, by J. WORDSWORTH. Clarendon Press (cf. le présent n° de la *Revue critique*). — O. CLERY. The history of the Italian Revolution. First Period : the Revolution of the Barricades. 1796-1849. Washbourne (Apologie du pouvoir temporel de la papauté. L'auteur s'attaque ici spécialement aux *carbonari*. Dans le second volume qui sera intitulé : the Revolution of the Bureaux, il montrera « les crimes de Cavour et de ses collègues »). — The New Testament translated from the critical Text of Tischendorf by Samuel DAVIDSON. King and Co. (ouvrage très-recommandé, bien qu'on reproche à l'auteur un respect un peu trop superstitieux pour le texte de Tischendorf, et une tendance à changer sans utilité démontrée les mots de l'ancienne version anglaise). — The earliest english theatral Companies (E. G. FLEAY). — The inscriptions near Mont Sinai (Samuel SHARPE : traduction de neuf inscriptions choisies dans une série de deux cents publiée en 1832 dans les *Transactions* de la Société royale de littérature). — The temple of Jerusalem (J. FERGUSON : clôture de la polémique entre le signataire et le capitaine WARREN). — *Literary Gossip*. — Geographical Notes.

Literarisches Centralblatt, n° 31, 31 juillet. Die Religion des Zweiflers. Leipzig, Hæssel. In-8°, 280 p. (ouvrage anonyme, bien écrit et peu susceptible d'utilité). — PREGER, Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter. 1 Th. : Geschichte der deutschen Mystik bis zum Tode Meister Eckart's. Leipzig,

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 14 Août — 1875

Sommaire : 162. Cassel, Les combats contre des lions. — 163. Cox, Histoire de la Grèce. — 164. Wordsworth, Fragments et textes en ancien latin. — 165. Fischer, Les travaux sur les *Niebelungen* depuis Lachmann. — 166. Halbertsma, Lexique Frison. — 167. G. B. de Rossi, Mosaïques chrétiennes de Rome antérieures au XVe siècle. — 168. Mémoires-journaux de Pierre de l'Estoile. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

162. — **Lœwenkæmpfe von Nemea bis Golgatha.** Eine wissenschaftliche Abhandlung von Paulus Cassel. Berlin, Calvary. 1875. In-8°, x-97 p.

M. Cassel est connu par des travaux d'un genre particulier, où il fait pour ainsi dire de la mythologie théologique. Ses explications symboliques ne sont pas toujours très-assurées, mais elles sont toujours ingénieuses, et il groupe d'une manière intéressante les faits nombreux qu'il recueille. Ce petit livre est digne en tout point de ses aînés. L'auteur a-t-il raison de nous présenter le lion de Némée comme symbolisant la nuit et par là le mal, Hercule comme représentant la lumière, c'est-à-dire le bien ? Sans doute ce dualisme est au fond de tous les combats mythiques de ce genre, mais la mythologie comparée nous en présente l'histoire sous une forme assez différente. — En se revêtant de la peau du lion, Hercule devient lui-même, pour ainsi dire, un lion, seulement un lion lumineux et bon, à la place du symbole des ténèbres physiques et morales. C'est par une conception analogue, d'après M. C., que le Christ est souvent appelé *lion* et représenté ainsi par l'art du moyen-âge. Cela est fort douteux, et l'auteur, ici comme ailleurs, tombe dans un défaut fréquent : c'est de transporter chez les autres l'esprit systématique qui lui appartient. Des expressions isolées de la Bible ou des Pères, qui n'ont qu'une valeur absolument relative et momentanée, sont pesées, comparées, coordonnées et finalement systématisées. Le lecteur s'intéresse volontiers à ces laborieux châteaux de cartes, mais un souffle les abat. — Quelle que soit la valeur des idées fondamentales de l'auteur, son livre se lit avec beaucoup d'agrément et d'intérêt. Il passe en revue tous les combats contre des lions dont parlent les légendes de tous les peuples (il a oublié, chose curieuse, celui de Pépin ; un trait attribué au landgrave Louis de Thuringe se retrouve presque pareil dans le *Poema del Cid*). — En admirant la façon dont Homère et Hésiode ont peint le lion, l'auteur confond deux époques distinctes : le poète de l'Iliade a certainement vu des lions se jeter sur des troupeaux et déchirer des bœufs, celui du *Bouclier d'Hercule* ne fait que répéter des formules connues avant lui ; dans son poème géorgique, qui repose sur l'observation réelle, Hésiode, naturellement, ne dit pas un mot des lions.

163. — **A history of Greece**, by George W. Cox, M. A. Londres, Longmans. 1874. 2 vol. in-8°.

Après ses compatriotes Thirlwall et Grote, après E. Curtius, M. Cox, déjà connu par sa *Mythology of Aryan nations*[1], a entrepris une histoire générale de la Grèce. Il se propose même de la pousser plus loin que ses prédécesseurs. Ceux-ci s'étaient arrêtés qui à la mort d'Alexandre, qui à la réduction de la Grèce en province romaine. M. C. entend nous donner une histoire complète de la race grecque, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Les deux premiers volumes, que nous avons sous les yeux, conduisent cette histoire jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse; le troisième la mènera jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand; un quatrième suffira, du moins l'auteur l'espère, à suivre le peuple grec, dans ses fortunes diverses, depuis ce moment jusqu'à la fin du règne du bavarois Othon. Nous craignons que ce dernier volume, embrassant ainsi plus de deux mille années, ne nous offre que des tableaux bien incomplets, des résumés bien rapides. Ce cadre est peut-être trop vaste; pour le remplir tout entier en ne se contentant point d'à-peu-près, il faudrait — ce serait à peine assez — toute la vie d'un homme, et M. Cox a déjà consacré une partie de la sienne à d'autres travaux.

A chaque jour suffit sa peine. Sans nous préoccuper, en ce moment, de ce que pourra être la suite annoncée de ces récits, nous avons à juger la portion déjà publiée de cette œuvre considérable, deux volumes qui ont chacun plus de 600 pages. Nous ne pouvons, on le comprendra aisément, entrer dans de grands détails et discuter page par page un travail d'une pareille étendue; nous devons donc nous borner à quelques observations que nous suggère une rapide lecture du livre.

Le premier chapitre décrit la configuration et le climat de la Grèce, explique l'influence que ce milieu a dû exercer sur la race qui s'y est développée. Or il est bien insuffisant; je préfère de beaucoup celui que M. V. Duruy a écrit sur le même sujet ou celui par lequel s'ouvre l'histoire de la littérature grecque de Bergk et qui a pour titre : *Das griechische Land und Volk*. Le chapitre II, *Origine et croissance de la civilisation hellénique*, me semble, comme l'auteur le laisse deviner lui-même d'après ses notes, tout inspiré de la première partie du beau livre de M. Fustel de Coulanges, la *Cité antique*. Dans le troisième, *la Mythologie des Grecs et les légendes des tribus*, M. C. ne fait guère que résumer les théories de M. Max Müller et les interprétations des mythes principaux que lui-même, dans sa *Mythology of Aryan nations*, a exposées sur les traces du maître; ce résumé est heureux et brillant; nous ne savons pourtant pas si M. C. ne va pas bien loin quand il déclare que les récits sur le retour des Héraclides et sur la fondation des colonies ioniennes en Asie-Mineure ne contiennent pas plus d'éléments historiques ou du moins ne les laissent pas plus facilement et plus sûrement dégager que la Gigantomachie ou le mythe de Prométhée. Pour lui,

1. 2 vol. in-8°, Longmans, 1870.

l'histoire de la Grèce ne commence même pas avec les Olympiades, mais ne date guère que du VIIe ou plutôt du VIe siècle avant notre ère. Nulle part il n'essaye de nous décrire, à l'aide de l'épopée et des fragments de quelques lyriques, la société grecque du IXe et du VIIIe siècle; c'est pour lui un terrain sur lequel l'historien ne doit pas s'aventurer. Nous préférons ce scepticisme au procédé arbitraire par lequel on essayait autrefois de donner au mythe un caractère historique, de le réduire en histoire; mais n'y a-t-il pas aussi excès de prudence dans ce parti pris? Ne peut-on, sans prétendre fixer de dates ni rétablir la série des faits, combiner les renseignements épars que nous fournissent les traditions et la poésie, la langue et les monuments figurés, l'étude des lois et des institutions, de manière à présenter un tableau vraisemblable de périodes que l'auteur laisse ici tout à fait en dehors de ses récits? M. C. ne tire, pour son histoire de la Grèce, aucun parti de l'Iliade ou de l'Odyssée, aucun d'Hésiode; or est-il admissible, à priori, que les idées, les sentiments, les mœurs des poètes qui ont composé ces œuvres et des auditeurs qu'elles charmaient ne se soient pas réfléchies dans le brillant miroir de l'épopée? Dans tout monument qu'une génération humaine laisse d'elle-même aux générations qui la suivent, n'y a-t-il pas, à le bien prendre, de l'histoire? Tout ce qui nous révèle la forme et comme la couleur de l'âme d'un peuple, à un moment donné, est un document historique; en refusant de considérer comme tel l'épopée grecque, le nouvel historien de la Grèce nous paraît avoir volontairement rétréci les abords de l'édifice qu'il prétend élever, en avoir rendu la base moins solide et moins large qu'il n'aurait pu le faire.

Nous ne pouvons continuer à le suivre pas à pas dans ce lent et pénible travail de construction. Seulement quelques remarques encore, au hasard de la lecture. Le chapitre intitulé *l'Éducation intellectuelle des Grecs* perd beaucoup à cette omission, on pourrait presque dire à cette suppression de l'épopée et de la lyrique : on n'y voit pas ce qu'il importait de montrer, comment la longue durée et la fécondité brillante de cette période toute poétique eurent sur le génie grec une influence dont la trace vive se retrouve même dans les œuvres des époques de réflexion et d'analyse. Pour expliquer comment la Grèce a créé et conçu l'histoire, il faut remonter à l'épopée, pour rendre compte du drame attique, avoir étudié la lyrique; Hérodote suppose Homère[1], Stésichore et Pindare sont les prédécesseurs nécessaires d'Eschyle et de Sophocle. Dans le chapitre en question nous ne saisissons pas la suite naturelle de ce développement organique, qui ne fut nulle part aussi régulier qu'en Grèce. M. C. ne fait d'ailleurs, dans son plan, pour ainsi dire point de place aux lettres et aux arts; d'un bout à l'autre de ces deux énormes volumes, pas un chapitre n'est consacré à ces manifestations du génie grec. Or est-il admissible aujourd'hui qu'un historien entende sa tâche d'une manière aussi étroite, aussi incomplète? Réduite, comme elle l'est ici, au récit des événements politiques, l'histoire, quand il s'agit surtout de la Grèce,

1. Ces rapports d'Hérodote et d'Homère, M. C. les a indiqués dans le ch. I du livre II, mais il n'avait pas commencé par étudier et définir l'épopée grecque.

prend quelque chose de sec et de monotone, défaut qu'il était bien facile d'éviter en cette matière. Le seul des grands écrivains grecs que l'auteur cherche à nous faire connaître, c'est Hérodote; il l'étudie, dans le premier chapitre de son second livre, comme la principale source de l'histoire des guerres médiques et cherche à établir dans quelle mesure son témoignage est recevable. Cette critique d'Hérodote est judicieuse et intéressante; mais là encore la proportion, la suite des faits ne sont pas bien observées; des historiens antérieurs à Hérodote, l'auteur ne nous dit rien, et plus loin, quand il arrive à la guerre du Péloponnèse, il ne fait pas pour Thucydide ce qu'il avait entrepris pour Hérodote, il ne le soumet pas au même examen et au même contrôle. Le chapitre intitulé *l'empire perse sous Cyrus* et *Cambyse* explique, d'une manière plus ou moins plausible, divers récits, divers personnages de l'histoire des Mèdes, des Perses et des Lydiens. Ces explications sont tout inspirées de l'esprit et de la méthode de Max Müller; M. C. retrouve partout des héros solaires, et la lutte éternelle entre les puissances du jour et celles de la nuit. Quelques-unes de ces interprétations sont fort ingénieuses; mais, puisqu'il s'agit de l'histoire grecque, nous aimerions mieux trouver ici une étude sur les relations des Grecs de l'Asie-Mineure avec les populations au milieu desquelles ils vivaient. L'Assyrie, par l'intermédiaire des Phrygiens et des Lydiens, a certainement exercé une très-grande influence sur les origines de la civilisation grecque, lui a transmis un certain nombre d'instruments et de méthodes, des procédés de construction, des motifs de décoration; c'est en Asie surtout que, grâce à ces exemples et à ces secours, est né cet art grec qui devait atteindre à Athènes sa perfection. A ce sujet, pas un mot chez M. Cox. La seule observation qui rentre dans cet ordre d'idées, c'est ce qu'il dit de la musique phrygienne et lydienne, des emprunts que lui a faits la musique grecque; mais de l'architecture et de la sculpture, rien, pas une ligne. Quoiqu'il ait à sa disposition les collections du British Museum, si riches en fragments d'édifices et en bas-reliefs ou statues qui proviennent de l'Asie-Mineure, M. C. ne paraît même pas se douter des lumières que l'archéologie peut jeter aujourd'hui sur beaucoup de problèmes historiques. Le chapitre suivant, *l'empire perse sous Darius,* entre, ce nous semble, dans trop de détails sur les expéditions et les conquêtes de Darius en Orient; l'auteur paraît oublier que c'est l'histoire de la Grèce qu'il a promis d'écrire. Le récit de la révolte de l'Ionie et celui des deux guerres médiques est intéressant; avec un esprit critique et une pénétration dont les preuves abondent, M. C. contrôle, page par page, la narration d'Hérodote et montre combien ses assertions et la manière dont il représente les faits impliquent encore de contradictions partielles et d'invraisemblances, quelle obscurité enveloppe encore bien des événements importants.

Dans le tome II, nous signalerons la même lacune que dans le tome I; rien sur le brillant essor que prennent les arts et les lettres à Athènes au temps de Périclès, rien ni sur les constructions de l'Acropole ni sur le drame attique, cette grande nouveauté. Est-ce écrire l'histoire d'Athènes que de ne pas nous montrer à quoi elle emploie les tributs de cet empire maritime dont vous nous retracez la naissance, les progrès et l'organisation ? Pour ce qui est de cette organisation,

M. C. n'a pour ainsi dire tiré aucun parti des listes des tributs retrouvées dans l'Acropole d'Athènes, et reconstituées, expliquées, commentées avec tant de patience et de sagacité par Bœckh, Kœhler et Kirchhoff. Pour discuter les questions qui se rattachent à la répartition du tribut, M. C. ne cite que les assertions de Thucydide et d'Aristophane (p. 67 et suiv.); il n'a pas l'air de soupçonner l'importance ni même l'existence de ces documents authentiques qui forment aujourd'hui, dans le *Corpus inscriptionum atticarum,* une si riche série. On peut dire que les méthodes et les résultats de l'épigraphie lui sont aussi étrangers que ceux de l'archéologie.

Nous arrêterons là cette revue; aussi bien ces remarques suffisent-elles pour donner une idée de l'ouvrage, de ses qualités et de ses défauts. L'étude prolongée qu'a faite l'auteur de toute la période mythique de la Grèce et des rapports de ces mythes avec ceux des autres peuples de même race, le soin et la sagacité critique avec laquelle il a lu les principaux auteurs de l'antiquité donnent une réelle valeur à bien des pages de son livre; nous recommandons surtout l'essai sur le génie et les idées d'Hérodote qui est partout mêlé au récit des guerres médiques. En revanche, rien de plus incomplet, nous l'avons montré, que cette histoire. Non-seulement les idées religieuses et philosophiques, les lettres et les arts n'y tiennent aucune place; mais encore, même pour cette histoire toute politique dans laquelle, nous ignorons pourquoi, M. C. se renferme à l'exemple des anciens, il n'a pas su mettre à profit toutes les ressources que l'érudition prépare et livre aujourd'hui à qui veut présenter un tableau fidèle et complet du passé. Nous espérons qu'une seconde édition lui permettra d'élargir son cadre ou tout au moins, même sur le terrain très-arbitrairement restreint où il s'est placé, de ne négliger aucune source d'information.

G. Perrot.

---

164. — John Wordsworth, M. A. Fragments and specimens of early latin, with introductions and notes. Oxford, Clarendon press. 1874. In-8°, xxx-679 p. — Prix : 22 fr. 50.

L'auteur, dans sa Préface, dit qu'il s'est proposé à peu près le même but qu'avait en vue, il y a trente-deux ans, M. Egger, quand il publia ses *Latini sermonis vetustioris reliquiæ*, et, en effet, le plan des deux ouvrages présente d'assez grandes analogies. M. Wordsworth commence par une grammaire du vieux latin; puis il donne un choix des plus anciennes inscriptions; la troisième partie contient une série de textes empruntés à la Loi des douze tables, aux vieilles formules de droit, aux poètes et aux orateurs antérieurs à l'époque de Sylla, et enfin des extraits de Varron; M. W. a accompagné ces textes de notes nombreuses et étendues (p. 385-662), ainsi que de plusieurs index.

Nous ne pouvons que louer l'idée et le plan du livre. Entre les mains d'un étudiant, cet ouvrage forme une sorte d'encyclopédie du vieux latin. Quant à l'exécution, elle nous a paru en général non moins digne d'éloge. L'auteur est au courant de la science et se sert des meilleurs textes. Parmi les inscriptions, M. W. a placé avec raison un certain nombre de monnaies, des tessères, des grafitti

de Pompéï. Pour ceux qui ne peuvent se procurer le *Corpus* de Berlin, cet ouvrage est un utile et instructif manuel, fait principalement au point de vue de la grammaire.

M. W. s'appuie ordinairement, pour la partie phonétique et grammaticale, sur Schleicher, Ritschl et Corssen. Un reproche qu'on pourrait lui faire, c'est de trop se défier de lui-même et de suivre ses guides sur des points où il n'était pas défendu de songer à mieux. Mais le succès de ce livre, qui aura certainement de nouvelles éditions, enhardira l'auteur. Nous sommes loin de méconnaître d'ailleurs qu'il a déjà donné son opinion en maint endroit, soit pour proposer une explication, soit pour marquer un doute. Ainsi, tout en reproduisant, après le texte du chant des Arvales, la traduction de Mommsen, il laisse voir qu'il n'en est pas absolument satisfait. Voici à propos du vers ENOS LASES IVVATE sa note sur *enos* (p. 391) : « l'explication de l'*e* est loin d'être certaine. On n'en » trouve aucune trace dans les pronoms latins, quoique les formes grecques » comme ἐμοῦ, ἡμᾶς (ce dernier exemple est de trop) présentent quelque ana- » logie. Le mieux sans doute est de regarder *e* comme l'interjection qui se trouve » dans *Ecastor, Edepol.* Nous devons peut-être écrire *E nos.* » Je crois que le modèle d'où ce chant a été copié portait ENOM, qui est un adverbe fréquemment employé en osque et en ombrien, et qui signifie : « nunc, eia. » Nous supposons, en effet, que la corporation des Arvales avait conservé une vieille inscription sur pierre ou sur bronze, et que le chant dont on remettait le livret aux prêtres (libellis acceptis... tripodaverunt) était copié sur cette table. A ce même chant des Arvales, que M. W. reproduit d'après le texte de Mommsen, il eût été bon de joindre les variantes fournies par Henzen (*Acta fratrum Arvalium*, p. CCIV). Ainsi la phrase trois fois répétée LIMEN SALI STA est écrite la troisième fois : LIMEN SALISTA, ce qui prouve que le modèle était peu lisible, et que le texte est probablement altéré. Une autre corruption est le mot BERBER, au lieu duquel il faut sans doute lire HERBER, datif pluriel de *herba* : la forme de la lettre H dans certains alphabets italiques explique la confusion. Un autre exemple de rhotacisme à la fin d'un mot est SATVR, qui est, à ce que je crois, le nominatif pluriel masculin (à la manière osque et ombrienne) du participe *satus*. Les deux mots IN PLEORES doivent, selon nous, être réunis : c'est le subjonctif *implores*. En effet, le primitif de *plorare* est un substantif *plevos*, *pleos* « pleur » (cf. Pott. *Wurzel Lexicon*, I, 1135). Ce subjonctif ne fait pas partie du chant : on y a mêlé les prescriptions du rituel, comme cela se voit clairement par la phrase *Semunis alternei advocapit conctos* « il invoquera à tour de rôle tous » les Semones. »

Nous ne voulons pas, en présence d'un si grand et si riche recueil, nous arrêter plus longtemps à des points de détail, et nous finissons en souhaitant un heureux succès à ce livre qui ne peut manquer de répandre en Angleterre le goût de la saine philologie.

M. B.

---

165. — **Die Forschungen über das Nibelungenlied seit Karl Lachmann.** Eine gekrœnte Preisschrift, v. Dr Hermann FISCHER. Leipzig, Vogel. 1874. In-8°, iv-272 p. — Prix : 6 fr. 75.

Ce livre est un résumé clair, suffisamment détaillé, à peu près complet, et généralement impersonnel, des travaux faits sur les *Nibelungen* depuis Lachmann. L'auteur ne montre pas toujours une grande aptitude à saisir et à mettre en relief les points capitaux des discussions qu'il résume. Dans ses conclusions, il se rallie au système de M. Bartsch, qui a été exposé ici ; ce qui est plus important que son adhésion personnelle, c'est que la Faculté de philosophie de Tubingue, qui avait mis le sujet au concours, a couronné son livre. Il réfute dans ses dernières pages, — sans un succès définitif, — les dernières objections adressées à cette théorie par MM. Vollmœller et Scherer (M. Vollmœller notamment a à peu près renversé la théorie de Pfeiffer d'après laquelle les *lieder* de Kürenberger et les *Nibelungen*, étant composés dans les mêmes strophes, auraient le même auteur ; M. Bartsch lui-même, dans la *Germania*, a reconnu le peu de solidité de cet argument, auquel pour sa part, ajoute-t-il, il n'avait jamais accordé un grand poids). — Le livre de M. Fischer peut être recommandé à ceux qui désirent s'orienter sur ce terrain si disputé et comprendre les positions diverses qu'ont occupées depuis quarante ans les *combattants pour le trésor des Nibelungen*. Il est probable que l'histoire de cette guerre ne tardera pas à compter de nouveaux chapitres : pour les comprendre il faut s'instruire de ce qui a été fait jusqu'ici, et cet ouvrage permet de le faire assez bien sans peine.

---

166. — **Lexicon frisicum.** Composuit Justus HALBERTSMA. Post auctoris mortem edidit et indices adjecit Tiallingius HALBERTSMA. La Haye, Nijhoff. 1874. In-8°. — Prix : 18 fr. 75.

Une élégante préface latine, rédigée par l'éditeur de ce livre, nous apprend que l'auteur, après avoir entrepris dès sa jeunesse un lexique frison, est mort à quatre-vingts ans sans en avoir poussé l'impression plus loin que la lettre F. Le respect filial n'empêche pas M. T. Halbertsma de reconnaître que si son père avait choisi un meilleur plan il aurait eu plus de chances de mener à bonne fin sa grande œuvre ; il ne l'aveugle pas non plus sur les défauts de la partie publiée, dont les plus saillants sont le désordre dans l'arrangement des mots et le peu de valeur (on pourrait dire le manque de toute valeur) de la partie étymologique. Mais nous reconnaîtrons aussi avec lui que les trésors d'érudition spéciale accumulés par J. Halbertsma ne pourraient plus guère être recueillis par un autre, et que ce volume contient, à côté de ses richesses lexicographiques, une foule de renseignements piquants ou intéressants. Tel qu'il est, le *Lexicon frisicum* n'est assurément pas à la hauteur des progrès actuels de la philologie germanique, mais c'est un précieux auxiliaire qu'aucun germaniste ne négligera. Il est à souhaiter qu'on tire des papiers d'Halbertsma, qui ont été légués à la province de Frise, soit la continuation de son lexique, soit plutôt, comme on paraît y songer, un nouveau lexique, établi sur un autre plan.

167. — **Musaici cristiani e saggi dei Pavimenti delle Chiese di Roma anteriori al secolo XV,** tavole cromo-litografiche, con cenni storici e critici del com^te G. B. DE ROSSI (avec traduction française). Livraisons I-IV. Rome, Spithœver. 1872 et années suiv. — Prix de l'ouvrage complet (25 livraisons) : 1250 fr.

L'illustre épigraphiste et archéologue romain qui dans ce dernier quart de siècle a si complétement renouvelé la science des antiquités chrétiennes, a commencé, il y a maintenant trois ans, la publication d'un ouvrage somptueux destiné à « illustrer » les mosaïques de sa ville natale. Pour tous ceux qui connaissent son érudition si sûre et si variée, sa critique pénétrante et féconde, son amour si profond pour les études auxquelles il a consacré sa vie, il n'y avait pas de doute que ce travail ne fût digne de ses aînés, qu'on n'y trouvât réunies les rares qualités qui ont valu à M. de Rossi une réputation européenne.

Ce qui est plutôt un sujet de surprise et d'admiration c'est l'activité, l'ardeur, avec laquelle il explore toutes les parties de son vaste empire. Au moment même où s'imprime le troisième volume de sa *Roma Sotterranea*[1], où de sérieuses mesures ont été prises pour la continuation des *Inscriptiones christianæ,* si lentes à paraître au gré du monde savant, où enfin le *Bullettino* nous apporte périodiquement une ample moisson de découvertes de premier ordre, M. de Rossi a encore trouvé le temps nécessaire à une nouvelle entreprise, non moins considérable que les autres. Il s'est sans doute décidé à se charger de ce nouveau fardeau en voyant les discussions auxquelles les mosaïques de l'Italie, ce produit si brillant de l'art chrétien primitif, donnent lieu tous les jours, ainsi que la gravité des questions soulevées et l'abondance des problèmes à résoudre.

Dans les quinze dernières années les travaux n'ont pas fait défaut sur ces matières si dignes d'intérêt. Il nous suffira de citer les principaux d'entre eux. M. Barbet de Jouy a eu l'honneur d'ouvrir la voie[2] et ses descriptions des mosaïques romaines se recommandent par leur exactitude autant que par leur élégance. L'introduction de son livre est un vrai modèle d'érudition et de bon goût. M. Vitet, à la suite de ce travail, a publié dans le *Journal des Savants* (1862-1863) des articles qui abondent en aperçus ingénieux, en appréciations témoignant de la finesse et de la rectitude de sa critique. M. Labarte, dans son *Histoire des arts industriels*, a consacré toute une section, très-nourrie, très-savante, à l'examen des mosaïques chrétiennes soit de l'Orient, soit de l'Occident.

En Allemagne où les études relatives aux monuments figurés du christianisme primitif sont tellement négligées en ce moment, il faut signaler quelques pages excellentes de l'*Histoire des arts plastiques,* de Schnaase (vol. III, 1869. Dusseldorf) et la monographie très-remarquable qu'un Suisse, M. Rahn, professeur à l'université de Zurich, a donnée de Ravenne; les mosaïques de cette ville occupent une place considérable dans ce dernier écrit[3].

Les Italiens peuvent revendiquer, non sans orgueil, l'*Histoire de la Peinture*

1. Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que ce volume paraîtra vers la fin de la présente année.
2. *Les mosaïques chrétiennes ..... de Rome.* Paris. 1857.
3. *Jahrbücher für Kunstwissenschaft.* 1868.

italienne, de MM. Cavalcaselle et Crowe. Ces deux savants y ont surtout étudié les mosaïques au point de vue technique, et ont réussi à déterminer, avec assez de précision, la date de plusieurs d'entre elles, ainsi qu'à distinguer les parties restaurées des parties intactes.

Enfin deux autres publications, celle de M. Parker[1] en Angleterre, et à Rome celle de M. Fontana[2] n'offrent guère que le résumé des opinions émises par Ciampini dans ses ouvrages célèbres : *Vetera monimenta* (Rome, 1690-1699) et *de sacris ædificiis*..... (R. 1693). On n'y trouve pas plus d'observations ou de faits nouveaux que dans les compilations anciennes, sans originalité aucune, de Furietti, de Leviel et de Spreti.

Telle est, malgré tant d'efforts divers, l'incertitude qui règne sur une des questions capitales, l'âge des monuments, que les attributions varient de cinq, six, huit et même neuf cents années. La mosaïque de Sainte-Pudentienne, par exemple, appartient selon le dernier historien de Rome, M. Gregorovius[3], au IVe, voire au IIIe siècle (!); selon MM. de Reumont[4], Parker, Fontana, etc., etc. au VIIIe ou IXe. Celle des absidioles de Sainte-Constance date d'après les uns du temps de Constantin, d'après d'autres du temps de Charlemagne, d'après d'autres encore de celui d'Alexandre IV (1254-1261). Mêmes divergences pour les compositions du Portique de S. Venance, de S. Théodore, de S. Maria in Cosmedin, de la Sancta Sanctorum au Latran, de la Confession de S. Pierre, etc., etc.

En dehors de Rome des difficultés analogues se présentent à propos des mosaïques de Milan (chapelle de S. Aquilino, dans la basilique de S. Laurent, et abside de S. Ambroise), de Naples (baptistère), Pesaro (pavement de la cathédrale) et d'autres villes encore.

A Ravenne, où cependant la production s'est arrêtée de si bonne heure, et où les données historiques abondent, on n'échappe qu'en partie à ces inconvénients. La Madone de la chapelle archiépiscopale, les différentes zones de la décoration de S. Apollinare Nuovo et de S. Apollinare in Classe, les fragments barbares de S. Jean l'Évangéliste donnent lieu à des controverses qui sont loin d'être terminées.

Mais ce n'est pas tout que de fixer la chronologie des œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous. Pour tracer un tableau fidèle et complet de l'état de l'art aux différentes périodes de son histoire, il faut ajouter aux monuments conservés la liste des monuments perdus qu'il est possible de reconstituer dans une mesure assez large. (J'ai pu me convaincre qu'avec le secours des chroniques, des vies des saints, et des notes manuscrites laissées par les archéologues des XVIe et XVIIe s. on peut arriver à doubler le nombre des mosaïques connues.) Ainsi seulement on se rendra compte du degré de productivité de chaque époque, de la fréquence de telle ou telle représentation et d'une foule d'autres questions essentielles.

---

1. *Mosaic Pictures in Rome and Ravenna*. Oxford et Londres. 1866.
2. *Mosaici della primitiva epoca delle chiese di Roma*. R. 1870. In-fol.
3. *Storia della città di Roma*. Venise. 1872. T. I, p. 92 : il corretto e bello stile fa credere che appartengano al quarto ed anche al terzo secolo.
4. *Geschichte Roms*. II, p. 162.

Si de notre temps ces questions n'ont pas été toutes abordées, c'est, il faut le croire, que l'étude exclusive des monuments a trop souvent fait oublier celle des sources écrites, et que les trésors des bibliothèques italiennes, surtout de celles de Rome, n'ont pas suffisamment attiré l'attention de nos archéologues modernes, M. de Rossi seul excepté.

Le savant auquel on est habitué à demander les renseignements littéraires indispensables, celui sur lequel on se repose pour tout ce qui concerne la recherche et la discussion des textes, l'historique des restaurations ou des mutilations, et même la signification symbolique des mosaïques, c'est l'auteur des deux ouvrages déjà cités, les *Vetera Monimenta* et le *de Sacris ædificiis*, Jean Ciampini, mort en 1698. Ses travaux sont restés classiques, malgré les erreurs dont ils sont remplis[1], malgré les progrès de la science. On recourt même encore à ses planches, les plus inexactes qui aient jamais été gravées, alors que les collections de photographies de M. Parker, à Rome, de M. Ricci, à Ravenne, mettent entre les mains de tous des reproductions aussi fidèles que possible.

Sans méconnaître les services que Ciampini a rendus, eu égard à son temps, on ne saurait trop mettre en garde contre un guide si dangereux. Il faut désormais recourir directement aux documents avec lesquels le prélat romain a composé ses livres et qui pour la plupart sont encore à notre disposition. On y trouvera des descriptions plus précises, des dessins plus exacts, bref on arrivera autant que possible à remplacer, grâce à eux, les originaux dont ils nous ont conservé l'image.

Au premier rang figurent deux recueils célèbres de dessins, que d'Agincourt et bien d'autres ont examinés, mais sans en tirer tout le parti désirable. L'un d'eux se trouve à la Vaticane (nos 5407-5409), au catalogue de laquelle il est inscrit sous le nom de François Penia, quoiqu'il ait été réellement formé par les soins d'Alphonse Ciacconio († 1599), ainsi que M. de Rossi l'a prouvé[2]. Il se compose de trois volumes in-folio, remplis de dessins coloriés qui représentent non-seulement des mosaïques, mais encore des peintures murales.

L'autre, infiniment plus riche, date de la première moitié du XVIIe s. et doit son existence à l'illustre cardinal François Barberini, le fondateur de la Bibliothèque de ce nom. Il comprend une quinzaine de volumes, vraiment inappréciables pour l'abondance et généralement aussi la sûreté des informations[3].

---

1. « Des erreurs analogues, » dit Mgr. Barbier de Montault, à propos de la mosaïque du dôme d'Aix-la-Chapelle, « fourmillent par centaines dans cet ouvrage mal fait, que la » librairie ancienne s'obstine encore à coter à des prix très-élevés, sans doute à cause de » sa rareté. Qu'on se persuade donc une fois pour toutes que son texte ne vaut pas mieux » que ses dessins. » *Annales archéologiques*. 1869. P. 296.

2. *Roma Sotterranea*, I, 16-17. — *Bullettino di arch. crist.* 1864. 88.

3. Bunsen, dans la grande description allemande de Rome (*Beschreibung der Stadt Rom*), qu'il faut toujours consulter avec circonspection, s'est demandé si Ciampini avait connu ces deux collections, et réflexion faite il a déclaré que nous n'étions pas en état de décider la question (I, p. lix). Il n'en est absolument rien. A propos de la mosaïque, aujourd'hui détruite, de Se Agathe in Suburra, Ciampini avoue lui-même qu'il s'est servi d'un dessin de la Bibl. du Vatican, ayant appartenu à Penia (*Vet. mon.* I, 271). En ce qui concerne la collection Barberini il suffit de comparer les planches L à LXIV du t. I.

Parmi ces reproductions anciennes, il faut encore citer la copie de l'ancienne mosaïque absidale de S. Pierre, copie certifiée conforme par un notaire apostolique, et conservée aujourd'hui dans les Archives de la basilique en question. Ciampini, je puis lui rendre cette justice, l'a publiée exactement, tandis que Torrigio (*Sacre Grotte Vaticane*. R. 1639, p. 63) et les Bollandistes (*Acta Sanct. Junii*, VII, p. 135) en ont rapporté d'une manière arbitraire les inscriptions, très-curieuses au point de vue de la forme des caractères.

En étudiant ces dessins nous rencontrons d'abord plusieurs monuments négligés par Ciampini : les fragments d'une mosaïque, depuis longtemps ruinée, de Ste Pudentienne[1], puis ceux, encore inédits, du portique de S. Venance, le portrait de Grégoire IX tiré de l'ancienne mosaïque de la façade de S. Pierre, etc. Mais ces dessins ont encore un autre avantage plus considérable, comme je l'ai déjà dit, celui de reproduire plus fidèlement que les *Vetera Monimenta* le caractère des compositions primitives, la forme des attributs, bref une foule de détails dont l'étude est indispensable à l'archéologue.

Grâce aux documents écrits disséminés dans les bibliothèques italiennes, nous pouvons faire plus ample connaissance encore avec tant de chefs-d'œuvre ruinés, ou, ce qui revient au même, altérés pendant la longue période de vandalisme dont le début se place sous Sixte-Quint et dont la fin n'est pas encore bien éloignée de nous. Au lieu d'être obligés de passer par l'intermédiaire gênant et dangereux de Ciampini, il nous est donné de rétablir, mieux que lui, les monuments sacrifiés, de contempler et de faire en quelque sorte revivre la Rome chrétienne primitive telle qu'on la voyait encore dans les dernières années du XVIe siècle. En effet les savants de la Renaissance, auteurs des notes en question, se sont occupés de cette partie de la ville éternelle avec une sollicitude qu'on n'aurait pas soupçonnée chez des admirateurs aussi enthousiastes de l'antiquité classique; ils l'ont décrite avec un véritable amour, et ce qui surprend davantage, ils l'ont infiniment mieux comprise que leurs successeurs du XVIIe et du XVIIIe s. Leur instinct n'est pas encore faussé par le goût académique et loin d'apercevoir dans les productions qui vont du pontificat de S. Sylvestre à celui de Jules II une série uniforme d'œuvres barbares, ils sentent fort bien la différence des styles et trouvent dans l'examen des nuances de ces œuvres le moyen de leur assigner des dates relativement précises.

— Parmi ces savants nous en citerons surtout trois dont les écrits forment une mine de renseignements tout à fait inappréciable. Le premier est Onofrio Panvinio. Son traité *de SS. Basilica, Baptisterio et Patriarchio Lateranensi*, dont il existe des copies nombreuses (Bibl. Barberini, n° 1063, Bibl. nat. de Paris, n° 5179, etc.), son *de Præstantia Basilicæ S. Petri*, publié, en partie seulement, dans le IXe vol. du *Spicilegium* de Mai, abondent en données faites pour compléter son livre si précieux : *de Septem Urbis Ecclesiis* (R. 1570). Dans l'exemplaire

---

des *Vet. mon.* aux dessins du ms. XLIX, n° 14, pour acquérir la certitude d'un véritable plagiat.

1. Publiés par M. de Rossi dans le *Bullettino* 1867, p. 44 et 56.

du *de Præstantia Bas. S. Petri* conservé à la Vaticane (n° 6780) se trouvent beaucoup de notes prises par l'illustre moine véronais dans ses visites aux églises. Beaucoup d'entre elles sont encore inédites. Malheureusement elles sont souvent d'une lecture fort difficile et M. de Rossi, malgré son habileté consommée de paléographe, a dû renoncer à les déchiffrer entièrement[1].

Les mss. de Pompeo Ugonio, le docte auteur de l'*Istoria delle Stationi di Roma* (R. 1589), présentent un inconvénient analogue, et peut-être plus grand encore, surtout le plus intéressant d'entre eux, le *Theatrum Urbis Romæ*[2]. Pour en tirer un parti satisfaisant il faudrait les étudier pendant de longues semaines et la bibliothèque qui les possède n'est ouverte que le jeudi!

Le troisième de ces chercheurs est Jacques Grimaldi, notaire apostolique, bénéficier et archiviste de la basilique du Vatican, mort en 1623. Ce travailleur consciencieux et infatigable, touché par le spectacle de tant de démolitions sacriléges, résolut de sauver de l'oubli le plus grand nombre possible de monuments, soit en les décrivant avec toute la minutie d'un tabellion, soit en les faisant dessiner. Nous lui devons une connaissance bien autrement parfaite de l'ancienne basilique de S. Pierre (dont des fragments si considérables subsistaient encore de son temps), qu'à un autre auteur, trop souvent cité, Tib. Alpharanus[3]. On lui pardonne en faveur de son zèle et de son exactitude la lourdeur de son style, le manque d'élévation de ses idées, ses redites continuelles.

Les travaux archéologiques de Grimaldi attendent encore un éditeur et quoiqu'ils aient été utilisés par plus d'un savant, ils offrent un butin des plus riches à l'érudition moderne, pourvue de méthodes de synthèse nouvelles. Pour donner une idée de leur valeur il faudrait passer en revue les nombreux mss.[4] de cet archéologue que nous avons trouvés, en originaux ou en copies (ces dernières généralement de la main même de l'auteur), à Milan, à Florence et surtout à Rome. Mais une pareille entreprise nous ferait sortir du cadre de cet article. Contentons-nous de signaler parmi les dessins inédits, servant d'illustration au texte, ceux des mosaïques, aujourd'hui détruites, de l'Oratoire de Jean VII au

---

1. Voir ce qu'il en dit dans les *Annales de l'Institut archéologique*. 1862, p. 230 et dans le *Bullettino di arch. crist.* 1867, p. 63.

2. Bibl. Barberini XXX. 67. Voici un exemple des ressources qu'on peut tirer de ces mss. : Ugonio a encore vu à SS. Nérée et Achillée un monogramme signifiant LEO PAPA et analogue, comme il nous l'apprend, à celui du Triclinium du Latran; la présence de ce monogramme prouve que la mosaïque de cette église a été réellement exécutée sous Léon III, fait jusqu'ici douteux, le passage souvent cité du *Liber Pontificalis* s'appliquant seulement à la restauration de l'église, non à l'exécution de la mosaïque (XXXI, n° 45, fol. 144 v°).

3. Son *Commentarius de SS. Basilicæ B. Petri in Vaticano antiquissima et nova structura* (dédié à Grégoire XIII) ne contient pas de détails intéressants sur les mosaïques, du moins si j'en juge par les copies de la Vallicelliana G. 30 et de la Casanatense XX. VI. 50. L'original se trouve dans les Archives, d'un accès très-difficile, de la basilique du Vatican. — Un autre opuscule d'Alpharanus (Bibl. Barberini XXXII. 153 et Bibl. Brancacciana, de Naples, 3. C. 21) ne paraît être qu'une sorte d'explication du plan de la basilique du Vatican gravé par les soins de cet auteur.

4. M. de Rossi n'en cite qu'une demi-douzaine appartenant uniquement à la Bibliothèque ou aux Archives de la basilique du Vatican (*Inscriptiones christianæ*, préface xx, note 5.

Vatican[1], de Paul Ier dans la même basilique, du célèbre Triclinium de Léon III (avec le portrait de ce pape et celui de Charlemagne) avant la restauration de 1625[2], des peintures de la nef de S. Pierre, de la fresque du Pérugin (selon Torrigio, *Sac. Grotte*, de Balthasar Peruzzi) dans la chapelle démolie de Sixte IV, etc., etc. Je ne parle pas des œuvres d'art, d'un intérêt plus secondaire, que décrit Grimaldi : l'énumération en serait trop longue[3].

En dehors de Rome ce genre de renseignements ne nous fait pas non plus défaut. Pour les mosaïques détruites du royaume de Naples et plus spécialement pour celles de Capoue nous trouvons des indications précieuses dans les ouvrages de Monaco, de Granata. Les mss. de Mazzocchi, qu'il ne m'a pas encore été donné de consulter, semblent aussi devoir promettre une moisson abondante.

Pour Ravenne les ouvrages imprimés, depuis le *Liber Pontificalis* d'Agnelli jusqu'au Guide de Beltrami, nous donnent des renseignements suffisants[4]. En outre les mosaïques parvenues jusqu'à nous sont pour la plupart d'une conservation satisfaisante; la race pernicieuse des restaurateurs n'y a pas exercé des ravages aussi grands que dans les autres villes d'Italie. Aussi serait-il bon de commencer toujours par l'ancienne résidence des exarques l'étude des mosaïques chrétiennes : l'œil se formerait par la vue de types ayant gardé leur pureté primitive et acquerrait une sûreté bien plus grande qu'à Rome.

Enfin en dépouillant les Scriptores de Muratori et les Acta Sanctorum on découvre la description d'une foule de peintures en mosaïque perdues, qui jusqu'ici n'ont pas été remarquées par les historiens de cet art.

M. de Rossi ne s'est occupé que des mosaïques romaines. Le plan de son ouvrage, comme on le voit par le titre, est à la fois plus étendu et plus spécial que celui de Ciampini; il n'admet que les monuments de la ville éternelle, mais il les admet tous, du moins ceux qui existent encore, depuis le IVe s. jusqu'au XVe. Ciampini au contraire s'était occupé de ceux de l'Orient et de l'Occident, mais sans aller au delà de l'ère carolingienne[5].

---

1. Ciampini a négligé ce dessin pour reproduire un petit croquis, tout à fait insignifiant, inséré dans le même ms.

2. Ce dessin est aujourd'hui le plus ancien de ceux qui nous montrent la composition originale. En effet le dessin de Ciacconio (Vatic. 5407) n'en donne qu'un fragment, celui de Marc Welser (Gretser, de S. Cruce, p. 452) a disparu, ainsi que le dessin mystérieux d'après lequel a été faite la restauration de 1625. Dans la correspondance manuscrite de Peiresc avec Aleander conservée à la Barberine on lit ce passage curieux : Ho caro d'intendere che si repari il mosaico della Basilica Leoniana, ma vorrei ben che non guastassero l'antiquo si come hanno guasto quello della chiesa di Santa Susanna del quale pure io ho ancora il dissegno. Et lo uoleuo publicare con quello che dice V. S. ... Lettre du 6 février 1625. — Peut-être ces derniers existent-ils encore parmi les papiers, si volumineux, de Peiresc que conservent les Bibliothèques d'Aix, de Carpentras, ou de Paris.

3. Un contemporain de Grimaldi, Mancini, médecin d'Urbain VIII, († 1630), se distingue par la justesse de son coup-d'œil. Dans son *Viaggio per Roma per veder le Pitture* (Vaticane, fonds Capponi, n° 231, Barberine XLVIII, n° 67, Chigienne G III, n° 66, Venise, Bibl. St. Marc, etc.), on lira, non sans intérêt, ce qu'il dit de l'âge de la mosaïque de Se Pudentienne, de celle du Portique de S. Venance, etc.

4. J'ai vainement cherché à Ravenne le ms. de Malazappi que M. Cavalcaselle y avait encore vu à S. Apollinare nuovo. Il a disparu depuis la suppression des couvents.

5. D'une note de la *Correspondance de Mabillon et Montfaucon*, par Valery, t. II, p. 121,

Le savant moderne ne s'est pas proposé de nous donner des descriptions détaillées; ses planches sont là pour cela. Il n'a voulu, nous dit-il, qu'accompagner ces dernières de simples notices historiques. Mais il faut bien se garder de prendre cette déclaration au pied de la lettre. Ces notices contiennent en réalité une quantité considérable de faits et d'aperçus nouveaux, non-seulement sur l'art de la mosaïque, mais sur l'archéologie chrétienne tout entière. M. de Rossi y touche à chaque instant aux plus graves problèmes et déploie pour les résoudre toutes les ressources de son érudition. Il y fait successivement passer devant nos yeux les mosaïques de la Bibl. Chigi, de Ste Sabine, de S. Laurent hors les murs, de Ste Agnès, de Ste Françoise Romaine, de la façade de Ste Marie Majeure, etc.

Sa découverte la plus brillante est celle de l'âge réel de la décoration absidale de Ste Françoise Romaine que, d'après un passage mal compris du Liber Pontificalis, on attribuait généralement jusqu'ici au IXe s. bien qu'elle portât tous les caractères d'une œuvre du XIIe. M. de Rossi, en recourant aux anciennes reproductions ou descriptions, est parvenu à restituer l'inscription mutilée de cette mosaïque, ainsi qu'à établir sa ressemblance et sa parenté avec celle de l'abside de Ste Marie dans le Transtévère. Il a fait cesser par là une des contradictions les plus choquantes de l'histoire de l'art.

Sans entrer dans le détail de toutes ses recherches, nous nous contenterons de dire que son ouvrage se distingue surtout par la pleine possession de tous les éléments propres à fixer la chronologie des mosaïques : inscriptions, actes des martyrs, chroniques, etc. Le savant archéologue a compulsé jusqu'aux moindres plaquettes avec un soin faisant le plus grand honneur à ses connaissances bibliographiques, qui sont vraiment exceptionnelles et qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de ses découvertes. Ces matériaux sont discutés avec la critique la plus rigoureuse et la méthode est aussi sûre que les résultats sont brillants. On peut affirmer sans témérité qu'au point de vue historique les *Musaici cristiani* ne laissent rien, absolument rien à désirer.

Il nous reste à parler des planches qui complètent cette publication, la plus somptueuse, à coup sûr, que la ville éternelle ait vue sortir de ses presses. Elles font l'éloge de l'ancien atelier pontifical de chromolithographie, appartenant aujourd'hui à M. Spithöver. Exécutées avec un soin extrême elles rendent le caractère des originaux, autant que des reproductions de ce genre peuvent le rendre. J'y ai cependant relevé quelques inexactitudes : dans la bordure de la mosaïque de Ste Sabine, les croix d'or formées par l'assemblage de quatre losanges chacune ont été remplacées par des figures semblables à des ×. A propos de cette bordure il aurait peut-être aussi fallu ajouter que dans l'original elle est peinte, non incrustée, dans sa partie inférieure. Dans la planche consacrée à Ste Agnès, l'artiste a rendu par des carrés blancs les perles de la bande gemmée qui dans l'original sont rondes, comme doivent l'être les perles, etc.

Aux reproductions des mosaïques sont jointes des planches représentant des

---

il semble résulter que Ciampini ait composé deux autres parties des *Vetera monimenta* qui n'auraient pas été publiées. J'ignore où elles se trouvent.

pavements en opus alexandrinum, ou, comme les appelle M. de Rossi, en opus sectile marmoreum. N'aurait-il pas mieux valu renoncer à s'occuper de ce genre d'incrustation dont bien des échantillons ont déjà été publiés, même en couleur, et qui n'offre pas un intérêt bien considérable? On aurait pu ainsi diminuer le prix de l'ouvrage qui est vraiment énorme et hâter la publication de ce magnifique volume dont les amis de l'art n'attendront sans doute l'achèvement que pendant de trop longues années encore.

Eug. MÜNTZ.

---

168. — **Mémoires-journaux de Pierre de l'Estoile**, édition pour la première fois complète et entièrement conforme aux manuscrits originaux, publiée avec de nombreux documents inédits et un commentaire historique, biographique et bibliographique, par MM. G. BRUNET, A. CHAMPOLLION, E. HALPHEN, Paul LACROIX, Charles READ, TAMIZEY DE LARROQUE et Ed. TRICOTEL. T. premier. Journal de Henri III. 1574-1580. Paris, Librairie des Bibliophiles. 1875. In-8°, viij-400 p. — Prix : 15 fr.

Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer cette publication capitale, pour laquelle des érudits diversement distingués ont associé leurs forces. Le premier volume, comme exécution matérielle (vraiment splendide) et comme soin apporté à la reproduction du texte, donne de l'ensemble l'idée la plus favorable. Nous avons été généralement très-satisfait de la correction, sauf peut-être quelques rares lapsus dans les textes latins. Dans ces mêmes textes, nous avons remarqué un certain nombre de négligences dans la ponctuation, à laquelle les éditeurs ont en général apporté un grand soin, car, disent-ils fort justement, c'est le premier commentaire de tout texte ancien qu'on imprime. Nous reviendrons longuement sur cette édition, qui contiendra le seul texte complet, et vraiment définitif, de ces mémoires inestimables. Elle comprendra douze ou quinze volumes, dont les derniers seront remplis par le commentaire. A en juger par les noms des collaborateurs qui se sont chargés de cette tâche, ce ne sera pas la partie la moins précieuse de l'œuvre. Espérons que cette belle entreprise, digne de tout notre intérêt, marchera aussi rapidement que bien.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 6 août 1875.

L'ordre du jour appelle la présentation de deux candidats pour les fonctions de directeur de l'école française d'Athènes. L'académie se forme en comité secret pour entendre le rapport de la commission de l'école d'Athènes; à la reprise de la séance publique, elle désigne, *ex aequo*, MM. Albert Dumont et Foucart.

M. de Longpérier, au nom de la commission du concours des antiquités de la France, annonce que cette commission a décerné 3 médailles et 6 mentions honorables aux auteurs des ouvrages suivants :

Médailles : — 1. Robert de LASTEYRIE, Étude sur les comtes et vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000; — 2. THOLIN, Études sur l'architecture reli-

gieuse de l'Agenais; — 3. L'abbé HAUTCŒUR, Histoire et cartulaire de l'abbaye de Flines, 3 volumes.

Mentions honorables : — 1. RIVIÈRE, Histoire des institutions de l'Auvergne, 2 vol.; — 2. L'abbé LALORE, Le trésor de Clairvaux et onze autres mémoires; — 3. HAROLD DE FONTENAY, Inscriptions céramiques d'Autun; — 4. L'abbé U. CHEVALIER, Recueils de chartes, Visites pastorales à Grenoble, Choix de monuments diplomatiques inédits; — 5. Pierre BONNASSIEUX, De la réunion de Lyon à la France; — 6. DUPLÈS AGIER, Chroniques de S. Martial de Limoges.

M. Desnoyers lit une note sur une mappemonde manuscrite faite par Salomon de Caus, qui figure actuellement à l'exposition du congrès des sciences géographiques. Cette mappemonde est tracée sur parchemin. Elle est certainement exécutée de la main même de Salomon de Caus, qui y prend le titre de « géo- » graphe du Roy. » Elle a dû être faite pendant les années 1624 à 1626.

M. Desjardins continue la lecture du mémoire de M. Charles Tissot sur la Maurétanie Tingitane. Dans les chapitres précédents M. Tissot avait étudié la côte de la Maurétanie depuis l'embouchure de la Malva jusqu'à Tingis; dans la partie lue aujourd'hui il établit la position de la ville de Tingis, qui n'est autre, selon lui, que Tanger, tandis qu'on avait voulu la placer à 2 milles plus loin vers l'est, au lieu appelé *Tandja el Balia*. Puis il étudie les localités qu'on rencontre en partant de Tanger et en pénétrant dans l'intérieur. — Dans ce chapitre, M. Tissot signale trois inscriptions relevées par lui dans le voisinage de Tanger. La première est une épitaphe. La seconde, qui présente quelques lacunes, faciles d'ailleurs à combler, est une dédicace à Dioclétien, de l'année 291 : « *imp.* » *caes. c.* AVREL. VAL. | *diocletian*O GERMANICO | MAX. PIO. FELICI » INVICTO AVG | *p.* M. TRIBVNICIAE POTEST. VIII | *co*S IIII PATRI » PATRIAE PR*ocos* » : « [Imperatori Caesari C.] Aurelio Valerio [Diocletian]o » Germanico Maximo Pio Felici Inuicto Augusto, [pontifici] maximo, tribuniciae » potestatis octauum, [con]suli quartum, patri patriae, pr[oconsuli]. » La 3e inscription, plus ancienne, est intéressante en ce qu'elle confirme un passage de Pline « (l. 5, ch. 1) », relatif à la colonie fondée par Claude à Tingis. Pline dit que cette colonie reçut le nom de *Traducta Iulia*. On l'avait accusé de s'être trompé et d'avoir confondu la colonie de Tingis avec une autre. L'inscription découverte par M. Tissot est un fragment mutilé où il ne reste que des moitiés de mots, mais on peut y distinguer le nom de la colonie, qui commence par les lettres IVLI; cette inscription donne donc raison à Pline contre les auteurs modernes qui avaient contesté son assertion.

Ouvrages offerts à l'académie : — *Envoi de la société académique roumaine* : Annalilie societatei academice romane, 1869-76, 7 vol.; Gramatec'a limbei romane, partea I, analitica, de Tim. CIPARIU, 1870; Dictionariulu limbei romane, de A. LAURIANU si J. C. MASSIMU, tomu I, A-H, 1873; Operele principelui Demetriu CANTEMIRU, tomu I, Descriptio Moldaviæ, 1872 : Bucuresci, 4°. — *Présenté par M. Maury* : Le comte J. GOZZADINI, De quelques mors de cheval italiques et de l'épée de Ronzano en bronze, Bologne, 1875; gr. 4°.

Julien HAVET.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Dœrffling und Francke. In-8°, viij-488 p. (abondance de détails biographiques et anecdotiques, absence de méthode et de vues d'ensemble). — WITTE, Beiträge zum Verstandniss Kant's. Berlin. Mecklenburg. In-8°, ix-106 p. (note assez favorable). — KÖRNER, Instinkt und Freier Wille. Leipzig, Scholtze. In-8°, iv-209 p. (beaucoup de généralités, peu de précision). — BANCROFT, History of the United States; vol. X. Leipzig, Brockhaus. In-8°, 593 p. Derselbe, Geschichte der vereinigten Staaten, etc. Deutsch von A. BARTELS, vol. IX et X. Leipzig, Wigand. In-8°, viij-392 et x-450 p. (Le dixième volume de cet ouvrage magistral s'arrête à la signature des préliminaires de paix le 30 novembre 1782. La traduction allemande laisse peu à désirer). — JÆGER, Geschichte der neuesten Zeit vom Wiener-Congresz bis zum frankfurter Frieden. Oberhausen, Spaarmann. 3 vol. in-8°, vj, 568, 570, 549 p. (article très-favorable. L'ouvrage donne plus que ne promet le titre, car il ne s'arrête qu'à l'année 1873. Le compte-rendu laisse voir que M. J. n'a dissimulé ni ses haines ni ses prédilections politiques, ce dont l'auteur de l'article lui sait bon gré). — GUNDERT. Vier Jahre in Asante. Basel, Verlag d. Missions-Comptoir. In-8°, iv-256 p. (ouvrage composé d'après le journal du missionnaire Ramseyer, prisonnier des Ashantees depuis 1869 jusqu'à 1873 : intéressants détails de mœurs). — UHLE, Griechische Elementargrammatik. Dresden, Wolf. In-8°, iv-101 p. (recommandée). — Lysias, ausgewæhlte Reden, für den Schulgebrauch erklært von FROHBERGER. Leipzig, Teubner. In-8°, 411 p. (excellent travail). — Juliani Imperatoris quae supersunt praeter reliquias apud Cyrillum omnia recens Fr. Car. HERTLEIN. Vol. I. Leipzig, Teubner. In-8°, vij-432 p. (bonne édition). — Ludwig Uhland's Leben. Stuttgart, Cotta. In-8°, 479 p. (biographie intéressante, composée par la veuve du grand poète d'après ses souvenirs personnels et des papiers de famille). — ENGL, Franz Stelzhamer. Wien, Beck. In-8°, 99 p. (deuxième édition d'une biographie simplement et naïvement écrite du poète populaire de Piêsenham).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Acta genuina ss. œcumenici concilii Tridentini sub Paulo III, Julio III et Pio IV. pp. mm., ab A. Massarello episcopo Thelesino ejusdem concilii secretario conscripta, nunc primum integra edita ab A. Theiner. Accedunt acta ejusdem concilii sub Pio IV. a cardinale G. Paleotto archiep. Bononiensi digesta, secundis curis expolitiora. T. I et II. In-4°, xxij-1423 p. Leipzig (Breitkopf u. Hartel). 106 fr. 75

Acta nova regiae societatis scientiarum Upsaliensis series III. Vol. IX, fasc. 1. In-4°, 224 S. m. 3 Steintaf. Upsala (Akadem. Buchh.). 20 fr.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 53. Bd. 4 Hfte. Braunschweig (Westermann). 8 fr.

Becker. Rœmische Militær-Verhæltnisse. In-8°, 30 S. Berlin (Mittler und Sohn). 75 c.

Curtius (E.). Wappengebrauch u. Wappenstil im griechischen Alterthum. Mit 1 Taf. Gr. in-4°, 42 S. Berlin (Dümmler). 2 fr. 75

Dankò (J.). Divum Hieronymum oppido Stridonis in regione interamna Murakœz Hungariae anno 331 p. Christum natum esse. Accedit tabula veteris Pannoniae. In-4°, 87 p. Mainz (Kirchheim). 5 f. 35

Fick (A.). Die griechischen Personennamen

nach ihrer Bildung erklært, mit den Namensystem verwandter Sprachen verglichen u. Systematisch geordnet. In-8°, ccxix-236 S. Gœttingen (Vandenhœck et Ruprecht). 10 fr. 75

Friedlænder (L.). Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms in der Zeit von August bis zum Ausgang der Antonine. 2. Thl. 3. umgearb. u. sehr verm. Aufl. In-8°, xvj-640 S. Leipzig (Hirzel). 13 fr. 35

Gerlach (F. D.). Die Verfassung der rœmischen Republik von den Gracchen bis auf Jul. Cæsar. In-4°, 61 S. Basel (Schneider). 2 fr.

Geschichte der europæischen Staaten. Hrsg. v. A. H. L. Heeren, F. A. Ruckert u. W. v. Giesebrecht. 36. Lfg. 2. Abth. In-8°, x-501 S. Gotha (F. A. Perthes). 13 fr. 35
Contenu : Geschichte Polens v. J. Caro IV. Thl. 1430-1455.

Grassmann (H.). Wœrterbuch z. Rig-Veda. 4. Lfg. Gr. in-8°, Sp. 865-1152. Leipzig (Brockhaus). 6 fr. 75

Hertzberg (G. F.). Die Geschichte Griechenlands unter d. Herrschaft d. Rœmer. Nach den Quellen dargestellt. 3. Thl. Von Septimius Severus bis auf Justinian I. In-8°, viij-571 S. Halle (Buchh. d. Waisenh.). 12 fr.

Hilgenfeld (A.). Historisch-kritische Einleitung in das Neue Testament. In-8°, viij-828 S. Leipzig (Fues). 17 fr. 35

Jæger (O.). Die Geschichte der Rœmer. 3. Aufl. In-8°, xvj-588 S. Gütersloh (Bertelsmann). 8 fr.

Jahn (A.). Die Geschichte der Burgundionen u. Burgundiens bis zum Ende d. 1. Dynastie, in Prüfg. der Quellen u. d. Ansichten ælterer u. neuerer Historiker dargestellt. 2 Bde mit 4 Abbildgn u. e. Karte Burgundiens. In-8°, lxv-1120 S. Halle (Buchh. d. Waisenh.). 32 fr.

Keller (L.). Der 2. punische Krieg und seine Quellen. Eine histor. Untersuchg. In-8°, viij-223 S. Marburg (Elwert). 6 fr.

Kremer (A. v.). Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen. 1. Bd. In-8°, xj-547 S. Wien (Braumüller). 16 fr.

Kriechenbauer (A.). Beitræge zur homerischen Uranologie. A. Das tropische u. natürl. Jahr in d. Ilias. B. Das Nordgestirn in d. Odyssee. C. Die Merkmale d. Sirius : καλὸς u. νυκτὸς ἀμολγῷ. D. Poseidon als Sternbild. In-8°, 93 S. Wien (Gerold). 2 fr. 75

Lehmann (J. A. O. L.). Handbuch der deutschen Literatur. Eine Sammlung ausgewæhlter Stücke deutscher Dichter und Prosaiker, von der æltesten Zeit bis auf die Gegenwart, nebst literargeschichtl. u. biograph. Notizen, für hœhere Unterrichtsanstalten u. Freunde der deutschen Literatur. 2. unverænd. Aufl. 2 Thle in 1 Bd. In-8°, xxix-1089 S. Leipzig (T. O. Weigel). 6 fr.

Marquardt (J.) und **Mommsen** (T.). Handbuch der rœmischen Alterthümer. 2. Bd. 1. Abthlg. In-8°, xvj-697 S. Leipzig (Hirzel). 16 fr.
Contenu : Rœmisches Staatsrecht von T. Mommsen. 2. Bd. 1. Abth.

Metternich (Fürst). Ueber Napoleon Bonaparte. In-8°, 39 S. Wien (Braumüller). 1 fr. 35

Miklosich (F.). Beitræge zur Kenntniss der Zigeunermundarten. I-II. Gr. in-8°, 36 S. Wien (Gerold). 85 c.

Overbeck (J.). Pompeij in seinen Gebæuden, Alterthümern und Kunstwerken für Kunst- und Alterthumsfreunde dargestellt. 3., abermals durchgearb. u. verm. Aufl. Mit 26 grœsseren zum Theil farb. Ansichten, u. 315 Holzschn. im Texte, sowie e. grossen Plane. Gr. in-8°, xiv-580 p. Leipzig (Engelmann). 26 fr. 75

Rabbinovicz (R.). Variae lectiones in Mischnam et in Talmud babylonicum quum ex aliis libris antiquissimis et scriptis et impressis tum é codice Monacensi praestantissimo collectae, annotationibus instructae. Pars V. Tract. Erubin. In-8°, vj-419 p. München (Rosenthal). 10 fr.

Stein (H. v.). Sieben Bücher zur Geschichte der Platonismus. Untersuchungen über das System d. Plato und sein Verhæltniss zur spæteren Theologie und Philosophie. 3. u. letzter Thl. A. u. d. T. : Verhæltniss des Platonismus zur Philosophie d. christ. Zeiten. In-8°, viij-415 S. Gœttingen (Vandenhœck u. Ruprecht). 10 fr. 75
Complet. 26 fr. 75

Wustenfeld (F.). Bahrein und Jemâma, nach arab. Geographen beschrieben. Mit e. Karte. In-4°, 50 S. Gœttingen (Dieterich). 3 fr. 80

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 34 Neuvième année. 21 Août 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.

10e FASCICULE.

EXERCICES critiques de la conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par E. Tournier, directeur d'études adjoint. 12e livraison (fin). 1 fr. 50

23e FASCICULE.

J. DARMESTETER Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. 4 fr.

A. MARIETTE BEY Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. Livraisons 15 et 16. Chaque 6 fr.

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

E. DE ROUGÉ Chrestomathie égyptienne. Abrégé grammatical. 3e fascicule. 20 fr.
Le 4e fascicule est sous presse.

The Academy, n° 169, new series, 31 juillet. J. Addington SYMONDS, Renaissance in Italy; the age of Despots. London, Smith Elder and Co. (W. A. PATER, article très-favorable. L'ouvrage aura trois parties : le tableau de la Renaissance en Italie est rattaché à l'ensemble de la vie sociale en Europe aux XVe et XVIe s. L'auteur appelle *the age of despotes* l'époque où des individualités énergiques, François Sforza, Savonarole, Alexandre VI, Machiavel, surgirent au sein des communes italiennes. Il déploie des qualités de style très-puissantes). — HAZLITT's Shakespeare's library. London, Reeves and Turner. 6 vol. (H. B. WHEATLEY, recueil très-utile des pièces, romans, nouvelles, poèmes, histoires où Shakespeare a puisé. Pourtant on reproche à l'auteur d'avoir systématiquement laissé hors de son plan la reproduction des Chroniques d'Holinshed, alors qu'il donne de longs extraits du Plutarque de North). — An Historical Atlas of Ancient Geography, Biblical and Classical. London, Murray (Ch. W. BOASE: excellent travail, à l'exécution duquel ont présidé MM. W. SMITH et GROVE. Les cartes, sauf celles de la Bretagne et de l'Inde, ont été dressées par Ch. MÜLLER, l'éditeur de Strabon et des *Geographi Minores* dans la collection Didot; la carte de Bretagne est le résumé des *Historical Maps of England* de PEARSONS, celle de l'Inde est basée sur les travaux du colonel YULE, l'éditeur de *Marco Polo*). — J. KÖSTLIN, Martin Luther. Sein Leben und seine Schriften. Elberfeld. 2 vol. (Alf. STERN, article très-favorable. L'auteur fait justice de mainte anecdote controuvée, répétée depuis longtemps sur Luther. Il s'est heureusement servi du journal, publié en 1872, d'Antoine Lauterbach, un des commensaux du réformateur). — *Notes and News*. Extraits de lettres adressées par Hume et par J.-J. Rousseau à Davenport, au sujet de leur querelle. — *Notes of Travel*. — Bishop Thirlwall (notice nécrologique). — Athanase Coquerel fils (id.). — Congrès international des sciences géographiqnes : deuxième session, Paris, 1875 (Compte-rendu détaillé). — *Correspondence :* Etruscan antiquities (A. H. SAYCE), Cuneiform Inscriptions in Rom (Enrico FABIANI), The Story of Genesis and Exodus (W. A. SKEAT : l'*Historia Scholastica* de Pierre Comestor est l'une des sources du poème anglais). — Specimens of the Languages of India, including those Aboriginal Tribes of Bengal, the Central Provinces, and the Eastern Frontier. Calcutta. Bengal-Secretariat Press. (E. L. BRANRETH : ces specimens, au nombre de 120, sont classés géographiquement, sans tenir compte de l'affinité des idiomes, et le système de transcription adopté n'est pas uniforme; néanmoins l'auteur de l'article montre que les philologues peuvent y trouver du profit). — *Science Notes*. Philology.

The Athenæum, n° 2492, 31 juillet. Recollections of Colonel de GONNEVILLE. Published bis his daughter, the COUNTESS DE MIRABEAU. With an introductory sketch by General Baron AMBERT. Edited from the French by Charlotte. M. YONGE. 2 vols. Hurst and Blacket (article favorable, donnant une analyse étendue et quelques extraits intéressants). — The poetics of Aristotle. Vahlen's text, with Notes by the Rev. Edward MOORE. Parker and Co. (article sévère. Pour le texte de Vahlen v. *Revue critique*, 1875, n° 9, art. 40). — Ecclesiastes for English Readers, newly translated with Introduction, Analysis and Notes by the Rev. W. H. B. PROBY. Rivingtons. The Ten Canticles of the Old Testament Canon, newly translated, with Notes and Remarks on their Drift and Use. By THE SAME. Same Publishers (article défavorable). — Monumental Inscriptions of the British West Indies from the Earliest Date chiefly collected on the Spot by Capt. J. H. LAWRENCE-ARCHER. Chatto and Windus (Inscriptions tumulaires des XVIIe et XVIIIe siècles, recueillies à la Jamaïque et à la Barbade : l'auteur du recueil aurait dû donner des commentaires historiques plus étendus). — *Cursor Mundi* (The Cursor o the World) : a Northumbrian Poem of the Fourteenth Century. Edited for the Early English Text Society by the Rev. Richard MORRIS LL. D. Parts I. II. Trübner. First Notice (Publication très-importante. Elle

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 21 Août — 1875

Sommaire: 169. Burnell, Éléments de Paléographie Indienne. — 170. Wachsmuth, L'ancienne Athènes. — 171. Loiseleur, Anthologie d'Horace. — 172. Horstmann, Légendes Anglaises du Moyen-Age. — 173. Martin Despois, Poésies françaises, latines et grecques. — 174. Œuvres complètes de Diderot, p. p. Assézat. — 175. Becq de Fouquières, Documents nouveaux sur André Chénier. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

169. — A. C. Burnell, **Elements of South-Indian Palæography** from the 4th to the 17th century A. D.; being an Introduction to the study of south-indian Inscriptions and MSS. Mangalore, Basel Mission Book and Tract Depository. London, Trübner and Co. Gr. in-4°, viij-98 p. 1 carte et 32 pl. lithogr.

Les études épigraphiques et paléographiques[1] remontent, pour l'Inde septentrionale, à la fondation même de la Société de Calcutta. Elles sont par conséquent déjà vieilles de près d'un siècle. Depuis les admirables découvertes de J. Prinsep, elles sont de plus en possession d'une base et d'une méthode scientifiques et, durant les 40 années qui ont suivi, elles n'ont pas cessé de fournir à l'histoire des résultats précieux. A peu près tout ce que nous savons de positif en fait de chronologie ancienne de l'Inde, nous le devons aux travaux épigraphiques de cette période, travaux auxquels se rattachent, entre beaucoup d'autres, les noms de Burnouf, de Lassen, de Westergaard, de Stevenson, de J. et H. Wilson, W. et A. West, E. Norris, Bhau-Dâji, E. Thomas, Alex. Cunningham, J. Dowson, H. Kern, J. Burgess et de ses collaborateurs de l'*Indian Antiquary*.

Mais le domaine de la plupart de ces recherches n'a guère dépassé vers le Sud les derniers massifs du Vindhya. L'Inde méridionale demeurait exclue et déshéritée. Ce n'est pas toutefois que les matériaux y fissent défaut. Depuis longtemps on la savait riche en inscriptions, plus riche même, à ne regarder qu'au nombre, que les contrées du Nord : de bonne heure aussi on s'était appliqué à y recueillir les documents épigraphiques. D'importantes collections furent ainsi recueillies par Buchanan (copies peu exactes), par Mackenzie, par Sir W. Elliot et d'autres. Mais bien peu de ces documents ont vu le jour : ce n'est que dans ces derniers temps que M. Eggeling en a entrepris une étude suivie et qu'il en a communiqué quelques-uns des plus importants. La grande masse dormira peut-être encore longtemps dans les bibliothèques de Londres. Dans l'Inde même, il a paru quelques publications de luxe sous les auspices du gouvernement : mais à l'exception de quelques notices dues à MM. Elliot et Burnell et,

1. La paléographie dans l'Inde n'est pour ainsi dire qu'une branche de l'épigraphie et de la numismatique. Comme il n'y a pas de MSS. bien anciens, elle n'a pas d'autres matériaux que ceux qui lui sont fournis par les inscriptions et par les monnaies. Dans l'Inde du Sud toutefois, où coexistent des alphabets peu connus et d'origines diverses, ces conditions ne sont pas tout à fait les mêmes : l'écriture des MSS. y a aussi son histoire.

avant eux, à un jeune savant enlevé prématurément à la science, F. W. Ellis, il s'y est fait peu de chose pour l'étude véritable.

Cette infériorité du Sud vis-à-vis du Nord tient à des causes diverses. Non-seulement la science européenne dut régler sa marche sur le développement même de la puissance britannique, mais elle trouva encore dans les contrées du Midi le terrain moins bien préparé que dans l'Hindoustan. A l'heure qu'il est, elle n'y a pas encore le même accès, elle n'y dispose pas des mêmes ressources et le petit nombre d'hommes dévoués comme M. Burnell, qui travaillent à son avancement, s'y trouvent dans des conditions à bien des égards semblables à celles où se trouvaient dans la vallée du Gange les contemporains de Colebrooke. En second lieu il faut bien se dire que le foyer politique et intellectuel de l'Inde n'a jamais été placé dans le Dékhan et qu'à première vue, le passé de ce pays doit paraître pâle en comparaison de celui des riches contrées du Nord, siége antique de la civilisation et de la puissance, de la religion et de la littérature. Il est vrai qu'à y regarder de près, les choses se présentent sous un aspect un peu différent. Au moyen-âge les contrées méridionales réagirent à leur tour puissamment sur le Nord : Kûmârila, Çamkara, Râmânuja, Madhvâcârya étaient des hommes du Sud. Mais ce n'est qu'assez tard qu'on a pu se rendre compte de la vraie portée de leur rôle et de l'influence profonde exercée par quelques-uns d'entre eux. A priori les antiquités de ce pays manquaient de prestige. Il s'est ainsi trouvé que le « vague sentimentalisme » qui, selon la remarque très-juste de M. Burnell, « a infecté dès le début les études indiennes », a rencontré dans le Sud moins d'aliments que dans le Nord. La recherche y a été mise de suite à un régime plus sobre; mais, si de ce chef elle a été moins exposée aux déceptions, par contre elle a été atteinte de langueur. Nous sommes ainsi faits qu'à l'étude la plus sévère, il s'allie toujours un grain d'enthousiasme chimérique. Personne, sans doute, ne s'attend plus à la découverte d'une inscription authentique de Yudhishthira ou de quelque autre héros du Mahâbhârata; mais on n'en a pas fini avec les historiens qui se servent de ce poème comme d'une sorte de chronique et ce n'est pas non plus le sang-froid précisément qui caractérise les études védiques.

Une autre cause du peu de progrès qu'ont fait jusqu'ici ces recherches dans le Sud, tient aux difficultés toutes particulières qu'elles présentent. Les peuples du Dékhan appartiennent à une autre race que ceux du Nord et leurs idiomes sont radicalement différents des langues indo-européennes. Bien que les inscriptions les plus importantes soient, en majeure partie, rédigées en sanscrit, elles renferment un grand nombre de termes, surtout des noms de lieux, empruntés aux dialectes nationaux. L'étude de ces documents exige donc, outre la connaissance du sanscrit, celle des langues dravidiennes, c'est-à-dire d'une famille d'idiomes dont l'investigation historique est à peine commencée et qui, malgré les problèmes ethnographiques de premier ordre qui s'y rattachent, n'ont été étudiés généralement jusqu'ici que dans un but strictement professionnel. M. Burnell, qui possède ces langues presque aussi bien qu'il possède le sanscrit, a parfaitement fait sentir cette difficulté et montré combien il reste encore à faire sur ce terrain.

Enfin il était à cet abandon une dernière cause et celle-là M. Burnell a fait mieux que la signaler; il l'a supprimée. Il manquait en effet jusqu'ici un ouvrage d'ensemble qui, au point de vue d'une science plus avancée, fût pour le Sud ce que les Essais de Prinsep ont été pour le Nord, une introduction et un guide dans l'étude des textes épigraphiques; un ouvrage qui donnât la série des alphabets, leur filiation, leur distribution géographique, et qui, pour les documents eux-mêmes, précisât les particularités de forme, de langue, de rédaction et tous les caractères variables selon les temps et les lieux qui permettent de dater une pièce et d'en affirmer ou d'en nier l'authenticité[1]. Cet ouvrage, nous l'avons maintenant dans les *Éléments de Paléographie* de M. B.; son livre n'est pas seulement un traité complet de déchiffrement; c'est en même temps une sorte de chrestomathie épigraphique qui résume et précise les résultats acquis, qui sur bien des points les élargit et qui surtout, par des exemples bien choisis, enseigne la façon de manier cette sorte de documents afin d'en exprimer pour ainsi dire tout le contenu. Le chercheur qui s'occupe de recueillir des inscriptions, y trouvera des conseils, le savant qui les interprète, des moyens de contrôle et l'indianiste qui ne fait pas une étude spéciale de cette sorte de documents, toute une moisson de remarques neuves et ingénieuses portant sur toutes les branches de l'archéologie. Des inscriptions l'auteur passe aux manuscrits; il en décrit les conditions et les particularités et n'abandonne la mine qu'il a été le premier à ouvrir, qu'après en avoir sondé jusqu'au dernier filon. En un mot, pour aucune partie de l'Inde il n'a été fait jusqu'ici sur cette matière rien d'aussi complet, d'aussi méthodique ni d'aussi commode que cette magistrale publication[2].

La partie figurée de l'ouvrage de M. B. se compose : 1° de 19 tableaux lithographiés donnant la série complète des alphabets qui ont été en usage dans l'Inde du Sud depuis le IVe siècle. Autant que les documents originaux le permettaient, ces tableaux donnent chaque fois tous les signes, tant simples (voyelle initiale,

1. Les fraudes ont dû s'exercer surtout sur les actes de donation, qui sont précisément de toutes les inscriptions celles qui ont la plus grande valeur historique. Une chronique tamoule, le *Kongudesarâjakkal*, est en grande partie faite avec des documents de ce genre. Suspectée par M. Dowson, elle a été défendue par MM. Lassen et Eggeling. Ce dernier, qui est probablement le savant d'Europe le plus compétent en cette matière, s'appuyait surtout sur un acte de donation du roi Arivarman, de 247 ap. J.-C., acte que le chroniqueur a eu peut-être sous les yeux, tant il s'accorde bien avec les données de son récit, et qui s'est retrouvé dans les collections de M. Elliot. Or M. Burnell n'hésite pas à déclarer que cette pièce a été forgée au plus tôt au Xe siècle, et il est plus que probable que beaucoup d'autres documents de ce genre mentionnés dans la chronique, ne sont pas de meilleur aloi. Par cet exemple on pourra juger et des perplexités réservées à l'historien dans ces recherches, et de l'urgente utilité d'un ouvrage comme celui de M. B. — M. B. a traité en détail des actes de donation, de leurs différentes espèces, de leur libellé, de leurs conditions et marques extérieures telles que sceaux, sigles, signatures, etc., ainsi que des décisions des jurisconsultes à cet égard. Presque tout son Ve chapitre est consacré à cette matière.

2. Avant ce dernier ouvrage, M. B. avait publié sur la matière *A few suggestions as to the best way of making and utilizing copies of Indian Inscriptions*. In-8°. Madras, 1870, et *On some Pahlavi Inscriptions of South-India*, Mangalore, 1873 (printed for private distribution). Pour ce dernier et d'autres publications récentes de M. B. cf. *Rev. crit.* du 1er nov. 1873, 21 et 28 mars 1874.

consonne + voyelle), que composés (groupe de consonnes + voyelle). Un tableau spécial est en outre affecté aux caractères numériques et une carte représente, par une heureuse combinaison de teintes plates et de lignes en couleurs, la distribution géographique des alphabets primaires du IVe au Xe siècle environ, ainsi que celle de leurs dérivés vers la fin du XVIe. Toutes celles de ces planches qui se rapportent à des documents épigraphiques sont, à l'exception de 2, exécutées d'après des estampages. — 2° de 12 planches reproduisant en fac-simile soit des inscriptions, soit des manuscrits de diverses époques du IVe au XVIIIe s. Sur une de ces planches est figuré un choix de sceaux royaux empruntés à des actes de donation.

L'ouvrage lui-même est divisé en 5 chapitres. Dans le Ier, M. B. examine à son tour le problème tant de fois débattu de l'origine de l'écriture dans l'Inde et présente en quelques pages le résumé, à notre avis, le plus substantiel que nous ayons de cette question compliquée. M. B. est un partisan décidé de l'importation étrangère. Il montre que les plus anciens alphabets indiens dont nous ayons connaissance paraissent avoir été adaptés à la langue sanscrite, plutôt qu'inventés pour elle et, à l'hypothèse de M. E. Thomas, qui soutient une origine dravidienne, il oppose le fait décisif que le seul alphabet propre au Dékhan découvert jusqu'ici trahit lui-même une provenance étrangère et ne représente que très-imparfaitement les caractères phonétiques des langues dravidiennes. Dans un appendice spécial consacré à cette question, il poursuit l'histoire de ces langues bien plus haut qu'on n'a fait jusqu'ici. A l'aide des mots, particulièrement des noms de lieux transcrits par les géographes grecs, des termes conservés par des écrivains sanscrits et pâlis, et surtout à l'aide des inscriptions, il essaie de reconstituer les systèmes phonétiques que présentaient ces idiomes à une époque antérieure de plusieurs siècles à l'apparition des premières œuvres littéraires. Il résulte de son examen que ce n'est que par des études poursuivies en ce sens qu'on peut espérer de reconstruire non-seulement l'histoire de cette partie de l'Inde, mais encore son ancienne géographie[1], et les premiers fondements de sa grammaire. — L'origine indigène des alphabets indiens une fois écartée, M. B. en cherche naturellement la provenance chez les peuples qui ont écrit pour ainsi dire de temps immémorial, chez les Sémites. Mais il ne se prononce qu'avec réserve sur le point de savoir par quelle voie se serait faite l'importation. Aux deux hypothèses principales émises jusqu'ici, celle de l'importation directe par les Phéniciens et celle de l'importation indirecte par l'intermédiaire des populations commerçantes de l'Arabie du Sud, il en ajoute une 3° qu'il semble préférer et qui consiste à voir dans les alphabets d'Açoka une dérivation d'une écriture cursive araméenne qui a été en usage à Babylone, concurremment avec les caractères cunéiformes, dès le temps des Achéménides et peut-être déjà avant eux[2]. Tant que les preuves paléographiques ne seront pas plus précises, on ne

1. M. B. espère pouvoir publier bientôt une carte de l'Inde du Sud où seront enregistrées les données des géographes classiques qu'il lui a été possible d'identifier. A en juger par quelques exemples, elle rectifiera en bien des points les résultats de M. Lassen.

2. L'écriture est appelée *lipi* en sanscrit et *dipi* en vieux perse. Ces deux mots sont

pourra rien affirmer à cet égard. Peut-être aussi convient-il de ne pas admettre une provenance unique, comme M. B. est amené lui-même à le penser relativement à l'alphabet indépendant qu'il a signalé dans l'Inde méridionale.

Quant à l'époque à laquelle l'écriture a commencé à être usitée dans l'Inde, M. B. est plus affirmatif. Il pense que cet usage ne remonte pas plus haut que la fin du IVe siècle avant notre ère et que, dans les inscriptions d'Açoka (environ 250 av. J.-C.), nous touchons de bien près à ses origines. J'avoue que je vois à cette solution plus d'une difficulté.

D'abord ces documents nous mettent immédiatement en présence de deux alphabets distincts qui, bien que d'origine sémitique, montrent déjà toutes les habitudes restées jusqu'à ce jour caractéristiques des écritures indiennes, et qui l'un et l'autre ont eu le temps de s'adapter d'une façon parfaite et définitive aux idiomes sanscrits. L'un d'eux, celui des inscriptions méridionales, a même déjà changé sa direction primitive de droite à gauche en celle de gauche à droite et, parmi les indices relevés par M. B. lui-même, il en est qui semblent montrer d'une façon non équivoque que ce changement s'est fait sur le sol indien. L'orthographe de ces textes est très-irrégulière; mais elle ne l'est guère davantage que celle de bien des documents postérieurs, et rien ne prouve qu'il faille voir là les tâtonnements d'un procédé dans l'enfance. Plusieurs de ces irrégularités paraissent dues à la négligence des lapicides (Açoka s'en plaint et s'en explique lui-même dans l'inscription de Girnar, n° XIV); d'autres reviennent si fréquemment, qu'il est permis d'y voir des habitudes vicieuses, mais tolérées; quelques-unes tiennent certainement à des différences dialectales; enfin il ne faut pas oublier que ces édits sont rédigés dans des idiomes populaires qui n'avaient peut-être jamais été écrits jusque-là ni grammaticalement cultivés. Le silence presque absolu gardé longtemps par la littérature sur tout ce qui de près ou de loin rappelle les procédés graphiques, si singulier qu'il soit, n'est cependant pas inexplicable. En tous les cas il prouverait trop, en particulier pour M. B., qui n'admet pas, avec raison selon moi, que, sans l'écriture, il puisse se produire une littérature technique. Il faudrait donc faire descendre jusqu'au IIIe siècle av. J.-C. tous les ouvrages en prose de cette catégorie, c'est-à-dire plusieurs brâhma*n*as et la grande masse des sûtras. Mais on admettrait cette conclusion, que la difficulté ne serait pas tranchée pour cela. Pâ*n*ini par exemple, qui mentionne l'écriture [1], peut à la rigueur être ramené à cette époque. Mais une théorie

---

rapportés d'ordinaire à la rac. *lip* « oindre », qui ne fournit pourtant pas d'autre dérivé analogue et qui, comme verbe, n'est pas non plus employée dans le sens d'écrire. A sa place est usitée la rac. *likh* qui signifie rayer, gratter (cf. scrib. γράφ. χαρακτήρ, etc.). Comme les premiers textes écrits paraissent avoir été dans l'Inde, aussi bien qu'ailleurs, des textes gravés (cf. cependant le témoignage de Néarque chez Strabon ci-après), M. B. se demande si les mots *lipi* et *dipi* ne seraient pas, aussi bien que la chose qu'ils désignent, d'importation étrangère et sémitique, et il pense à la rac. *ktb*. L'embarras presque égal qu'on éprouve, soit à séparer ces deux mots, soit à les rattacher légitimement l'un à l'autre, semble en effet les désigner comme des intrus que chacune des deux langues se serait assimilés de son mieux et à sa façon.

1. Çâkatâyana la mentionne aussi et presque dans les mêmes termes. Ce grammairien est antérieur à Pâ*n*ini et même à Yâska. Mais M. B. a des raisons de croire que l'ou-

comme la sienne ne s'improvise pas : la perfection même de son œuvre oblige d'admettre qu'elle est le résumé d'un très-long travail antérieur accompli dans la même direction et que, bien des générations avant lui, on concevait déjà la grammaire comme il la conçoit lui-même, c'est-à-dire comme la réduction de tous les faits grammaticaux aux sons élémentaires de la langue. Or cette conception seule me semble supposer aussi forcément l'existence d'une notation alphabétique, que le calcul suppose celle d'un système chiffré. Et ce qui peut se dire de la grammaire, s'applique, dans une moindre mesure il est vrai, à d'autres doctrines, telles que l'exégèse, le rituel, etc. Quel que soit l'âge des traités qui représentent maintenant ces doctrines, quelques changements qu'ils aient subis, il reste toujours le fait, pour nous indubitable, de l'existence dans l'Inde d'une littérature technique en prose bien avant le IIIe siècle. Cette littérature était destinée à être apprise par cœur : elle n'était probablement pas écrite, en ce sens qu'elle se conservait et se transmettait de mémoire, par l'enseignement oral, conformément à l'ancien usage soutenu par le préjugé et par l'intérêt. Mais le développement en serait inexplicable, si ses promoteurs n'avaient pas su noter leur pensée.

Reste le témoignage des écrivains grecs qui est formel, mais qui, dans sa brièveté, ne laisse pas d'être embarrassant. Néarque, dont les informations se rapportent aux années 326-325 et au bassin de l'Indus, rapporte que les Indiens n'ont pas de lois écrites[1], mais il dit positivement qu'ils écrivent des lettres sur des pièces de coton apprêtées par une sorte de foulage[2]. Par contre Mégasthène, dont le témoignage est postérieur d'une trentaine d'années et s'étend à l'Inde orientale, après avoir confirmé le rapport de Néarque quant aux lois, ajoute « car ils ignorent l'écriture et tout se traite chez eux de mémoire, d'après la » tradition[3] ». Cette assertion s'accorde assez mal avec ce qu'il dit ailleurs[4] du détail de l'administration et en particulier, comme le remarque M. B., de ces stèles érigées le long des routes tous les 10 stades et « indiquant les localités » riveraines et les distances ». Mais indépendamment de cela, elle est invraisemblable, au point que Schwanbeck et, après lui, un savant qui n'est certainement pas tenté de surfaire l'antiquité des choses indiennes, M. Weber, ont soutenu que Strabon n'avait pas compris son auteur[5]. Je n'ose aller jusque-là :

---

vrage qui court sous ce nom et sur lequel il a été, avec M. Bühler, le premier à donner des informations précises, est, dans son état actuel, postérieur non-seulement à la grammaire de Pâṇini, mais même au *Mahâbhâshya*. Cf. *Vamçabrâhmana*, Préf. p. xlj.

1. Apud Strab. XV, 1, 66, éd. Didot.

2. Ibid. XV, 1, 67. A première vue il semble que Néarque ait compté l'écriture au nombre des procédés que les Indiens prirent immédiatement des Macédoniens. Mais en y regardant de plus près, on voit que le passage de Strabon ne comporte pas cette interprétation. Le fait même que les Indiens n'ont pas, comme d'autres peuples illettrés de l'Asie, adopté l'alphabet grec (qui est mentionné dans les sûtras de Pâṇini et qui a eu cours longtemps dans une partie du pays), prouve qu'ils en possédaient un en propre et que l'usage en était solidement établi.

3. Ibid. XV, 1, 53.

4. Ibid. XV, 1, 50.

5. *Megasth. India*, p. 51 et *Ind. Skizzen*, p. 131. Ils traduisent Οὐδὲ γὰρ γράμματα εἰδέναι αὐτούς par « ils ignorent l'usage de pièces écrites (dans les procès) ». Que Strabon

je croirais plutôt que le témoignage de Mégasthène en ce point repose sur une observation superficielle; que, n'ayant vu nulle part l'écriture intervenir dans la vie publique des Indiens, il en aura conclu qu'elle était absolument ignorée. Cette méprise de sa part semblera naturelle, si on admet que les pays du Gange, où il a surtout séjourné, étaient moins avancés sous ce rapport que ceux de l'Ouest[1], ouverts depuis longtemps à l'influence étrangère et où Darius, plus de deux siècles auparavant, avait établi une satrapie.

(*La fin au prochain n°.*) A. BARTH.

---

170. — **Die Stadt Athen im Alterthum,** von CURT WACHSMUTH. Erster Band. Leipzig, Teubner. 1874. In-8°, 768 p. 2 pl. — Prix : 26 fr. 75.

M. C. Wachsmuth, professeur à l'université de Gœttingen et l'un des collaborateurs du *Rheinisches Museum*, connu des philologues par ses travaux sur les sillographes grecs, les *Eclogæ* de Stobée et le *Florilegium* de Jean de Damas, à qui l'on doit en outre une intéressante étude sur les coutumes des Grecs modernes rapprochées de celles de leurs ancêtres[2], nous a donné, vers la fin de l'année dernière, la première partie d'un ouvrage considérable qui a pour objet la restitution d'Athènes antique. Ce volume est consacré à la topographie et à l'histoire de cette ville ; entendez l'histoire de sa formation, de son développement, et des modifications qu'elle a subies depuis les Pélasges jusqu'au temps de Justinien.

La topographie d'Athènes a été, en notre siècle et depuis Leake, l'objet d'un grand nombre d'ouvrages, de mémoires, de dissertations spéciales dont les conclusions, souvent divergentes ou contradictoires, n'avaient pas encore été soumises à une critique d'ensemble. M. W. rend donc un service important à la science, en réunissant en un corps d'ouvrage les résultats de tant de travaux épars auxquels il ajoute lui-même des lumières nouvelles. Les fouilles qui se poursuivent sur le sol d'Athènes et les découvertes qui peuvent en sortir modifieront peut-être bientôt certains détails de son œuvre ; mais cette œuvre renferme un bon nombre de parties solides qui ne peuvent être entamées, et l'on ne saurait trop remercier M. W. d'avoir entrepris un tel travail, qui est un exposé aussi exact et aussi complet que possible de tout ce qu'il est permis de savoir actuellement sur la matière.

Dans une vaste introduction (p. 1-90), l'auteur passe en revue les sources

---

lui-même ne l'entendait pas ainsi, ressort de la remarque dont il fait suivre, au chap. 67, le témoignage de Néarque : ἐπιστολὰς δὲ γράφειν...., τῶν ἄλλων γράμμασιν αὐτοὺς μὴ χρῆσθαι φαμένων.

1. Eratosthène, chez Strabon XV, 1, 11, nous apprend que les mesures itinéraires n'étaient plus indiquées à l'Est de Pâtaliputra. — M. B. voit une preuve de l'introduction récente de l'écriture dans l'uniformité des caractères employés dans les inscriptions méridionales d'Açoka, le même alphabet n'ayant pas pu se maintenir longtemps sans la moindre variation locale, du golfe de Cutche à l'embouchure de la Mahânadî. J'expliquerais plutôt ce fait par l'emploi d'un alphabet officiel, correspondant à la langue officielle que nous sommes bien obligés d'admettre pour une partie de ces édits, à moins de supposer l'existence d'un idiome populaire uniforme depuis les frontières du Penjab jusqu'à la côte d'Orissa.

2. L'ouvrage a pour titre : *Das alte Griechenland im Neuen*. Bonn, 1864.

diverses de notre connaissance de l'ancienne Athènes, et en critique la valeur. Peut-être aurait-on pu souhaiter, pour ce premier chapitre, un ordre plus méthodique. Les pages qui, au début du livre, sont consacrées à l'examen des plans et des dessins modernes, eussent été, à ce qu'il semble, rejetées avantageusement à la dernière division du chapitre, laquelle comprend l'énumération et l'appréciation des travaux de topographie et d'archéologie athéniennes, depuis Cyriaque d'Ancône jusqu'à Ernest Curtius. Il eût été évidemment plus logique de commencer par l'examen des témoignages des auteurs anciens. Mais on passe facilement sur ce défaut de composition en songeant à la précision et à l'abondance des renseignements qui sont accumulés dans cette introduction. M. W. insiste avec raison, au point de vue topographique, sur les modifications que les ruines d'Athènes ont subies depuis le milieu du xve siècle; étude déjà faite en partie par M. de Laborde, mais que M. W. continue jusqu'à nos jours. A l'histoire des fouilles exécutées depuis 1833 sur le sol d'Athènes, histoire où nous n'avons pu relever qu'une erreur de détail [1], devra s'ajouter désormais la mention des travaux récemment entrepris par M. E. Burnouf, qui, en déblayant le bastion d'Odyssée à l'Acropole, a mis au jour l'appareil de la Clepsydre et l'escalier de Pan [2]. — Dans le chapitre qui suit, nous avons vu avec plaisir M. W. réduire à leur juste valeur les conclusions que certains archéologues, athéniens surtout, avaient cru pouvoir tirer, pour la topographie, de la provenance des inscriptions, de l'emplacement des églises chrétiennes, et de la tradition locale. Nous croyons avec lui que les inscriptions ne peuvent fournir de sûrs renseignements topographiques qu'à la condition d'avoir été trouvées enfouies à une assez grande profondeur du sol et d'y avoir été trouvées en nombre. Quant aux églises chrétiennes, le travail approfondi d'Aug. Mommsen [3] et celui moins complet, mais encore intéressant de M. de Julleville [4] ont suffisamment démontré que leur emplacement et leurs vocables fournissent rarement des données topographiques vraiment rigoureuses. Que dire enfin de cette tradition locale à laquelle on doit la lanterne de Démosthène, la prison de Socrate et autres imaginations semblables ?

Avant d'aborder les questions de topographie proprement dite, l'auteur replace la ville d'Athènes dans son cadre naturel et étudie avec soin les différentes conditions physiques qui ont pu influer sur le génie de ses habitants. Ce qui fait la valeur et la nouveauté de ce chapitre, c'est qu'aux textes des anciens et aux descriptions des modernes M. W. ajoute des témoignages d'un ordre purement scientifique. La météorologie et la géologie lui apportent leur contingent d'observations utiles. On a mille fois célébré, depuis l'antiquité, la pureté de l'atmos-

---

1. D'après M. W. (p. 27, not. 1) les membres de l'École française auraient commencé des fouilles en 1845, près du monument d'Agrippa. Or, l'École d'Athènes n'était pas encore fondée à cette date.

2. Comptes-rendus de l'Acad. des inscr. 1874, p. 94, 100, 202.

3. *Athenæ christianæ*. Leipzig, 1868.

4. *Recherches sur le vocable et l'emplacement des églises chrétiennes en Attique* (Archives des Missions, t. V, 2e série, 1869). M. W., dont la bibliographie est d'ordinaire si exacte, ne le cite pas.

phère de l'Attique et sa clarté lumineuse. Or, nous apprenons par M. W., qui emprunte ces renseignements aux publications de l'Observatoire dirigé par M. J. Schmidt, qu'à Athènes il n'y a pas en moyenne deux jours par an où le soleil soit complétement invisible, et que le nombre des jours simplement nébuleux y est à peine de 24. Quant aux nuits, il n'y en a pas plus de 3 à 6 par année qui soient sans étoiles. De tels faits valent mieux que les phrases les plus poétiques en l'honneur du ciel attique. — L'étude du sol de la ville et de la campagne d'Athènes sert à l'auteur à expliquer comment l'activité des habitants devait nécessairement se porter du côté de la mer. Bien qu'il n'y eût pas à insérer là un traité de géologie, on aurait désiré cependant sur ce point quelques détails de plus. M. W. les aurait trouvés dans un ouvrage qu'il ne paraît pas connaître : la *Géologie de l'Attique* de M. Gaudry. — Sur la question de climat, les observations du Dr Schmidt, et l'ouvrage spécial du Dr Mathiessen fournissaient des données précises dont M. W. a su tirer profit et qu'il a heureusement rapprochées des témoignages des anciens. Il en résulte que le climat d'Athènes s'est certainement modifié depuis l'antiquité, mais qu'il ne s'est pas modifié d'une façon aussi sensible qu'on le croit généralement. Il est incontestable cependant que la sécheresse de l'atmosphère est plus grande aujourd'hui en Attique qu'elle n'était autrefois, comme le prouvent l'extrême rareté et l'insignifiance de la rosée en été. Pour ne citer qu'un exemple, en 1862, du mois de juin au mois de septembre, il n'y a pas eu trace de rosée dans la campagne d'Athènes. M. W. établit qu'il n'en était pas de même dans l'antiquité. Aux raisons qu'il donne il faut ajouter, je crois, une preuve tirée de la mythologie. On sait l'importance qu'avaient à Athènes les légendes des filles de Cécrops : Hersè, Pandrosos, Aglauros. De telles fables auraient-elles pris naissance dans un pays où la rosée eût été, primitivement comme aujourd'hui, un phénomène presque inconnu?

La description de Pausanias est évidemment le fondement de toute étude scientifique sur la topographie athénienne. M. W. prend donc Pausanias pour guide dans la première partie de ses recherches (p. 130-285). Mais le texte du periégète soulève des difficultés de plus d'un genre. On est loin de s'accorder, par exemple, sur la porte par où il est entré et sur la route qu'il a suivie dans ses promenades artistiques à travers Athènes. On lui a souvent reproché un manque d'ordre et de méthode, des digressions, des allées et venues capricieuses qui déconcertent les topographes modernes. M. W. essaye de prouver que ces critiques sont sans fondement, que Pausanias, loin d'aller au hasard, suit dans sa description un plan simple, assez rationnel, et dont les différentes parties se lient entre elles. Il observe justement que Pausanias a fait un choix parmi les milliers d'objets qui pouvaient solliciter son attention, que ce choix implique nécessairement des lacunes dans sa description, mais que ces lacunes volontaires ne peuvent le faire accuser de manquer de plan. Sur la méthode suivie par Pausanias, M. W. se sépare nettement d'E. Curtius. Il arrive souvent que le periégète rapproche et énumère au même endroit des édifices similaires, qui n'étaient pas groupés ensemble dans la réalité, mais au contraire dispersés sur plusieurs points d'Athènes. Curtius avait cherché à expliquer ce fait en supposant qu'à chaque

groupe d'édifices de même nature étaient attachés des exégètes, des cicérones spéciaux que Pausanias a pris pour guides. Sans doute les sanctuaires avaient leurs mystagogues, qui mettaient les étrangers au courant des légendes qui s'y rattachaient et des objets d'art qui y étaient enfermés. Mais pourquoi les monuments d'Adrien auraient-ils eu des exégètes particuliers? Il est bien naturel, comme le remarque M. W., que Pausanias, après avoir décrit l'Olympeion, parle des autres édifices dus à la munificence d'Adrien, de même que le sanctuaire mystique d'Agra le fait penser à l'Eleusinion, et que l'Aréopage lui est une occasion de citer les autres tribunaux d'Athènes. Les digressions de Pausanias sont des digressions d'antiquaire et d'historien et ne correspondent pas à des *excursus* réels. Sur tous ces points, nous sommes complétement d'accord avec M. W. Il nous semble aussi que si on fait entrer Pausanias à Athènes, non par le Dipylon, comme le veut Curtius, mais par la porte du Pirée, sa description de l'agora se comprend et s'explique plus facilement. En un mot, la démonstration de M. W., très-logique et sans cesse appuyée de preuves solides, nous paraît entraîner presque toujours la conviction. Sur un seul point, le plan de Pausanias, heureusement rétabli dans son ensemble, paraît complétement bouleversé. La description du quartier d'Athènes situé sur la rive gauche de l'Ilissus se trouve, on le sait, coupée en deux parties que sépare un assez grand intervalle, et d'une façon si malheureuse que le passage du chapitre 19 qui a trait aux monuments d'Agra, au lieu d'être la suite naturelle des passages analogues des chapitres 8 et 14, semble devoir au contraire les précéder. Il y a là un désordre qui est en contradiction formelle avec le plan méthodique attribué à Pausanias par M. W., si l'on n'accepte pas l'hypothèse, assez vraisemblable, d'une interversion de feuilles dans un manuscrit ancien d'où dériveraient tous ceux que nous possédons.

Une source non moins précieuse de renseignements, ce sont les indications que nous fournissent les textes anciens sur la route que suivaient, à travers les rues d'Athènes, les processions religieuses. Cette question avait été déjà étudiée par Aug. Mommsen dans son *Heortologie* : en la traitant à son tour M. W. y ajoute un surcroît de précision et d'exactitude et il arrive à déterminer, avec une grande vraisemblance, la place controversée du Pélasgikon, celle du Pythion, celle de l'Eleusinion. La topographie d'Athènes se termine et se complète par une série de monographies : sur le Pirée, où il n'avait que peu de chose à ajouter à l'excellent travail d'Ulrichs; sur les Longs Murs, les portes, les faubourgs, les quartiers d'Athènes; sur le Théseion, dont il n'accepte pas la dénomination et où il reconnaît, par des raisons qui ne nous ont pas entièrement convaincu, l'Hérakleion du quartier Mélitè; sur l'Eridan; sur le Museion; sur le Pnyx qu'il place près de l'Aréopage, sur la pente occidentale de l'Acropole, tout en déclarant sagement que la question appartient encore à la controverse et ne saurait être tranchée d'une façon définitive. En tout cela, M.W. fait preuve d'un véritable esprit critique, ferme et prudent tout à la fois, qui sait pousser les recherches aussi loin que possible, qui serre de près et discute tous les témoignages pour en tirer des conclusions, mais qui n'a garde de nous donner comme des

vérités acquises ce qui est seulement vraisemblable ou probable. Ceux-là même qui ne tomberont pas d'accord avec lui sur plusieurs points, malheureusement encore bien incertains, de la topographie athénienne, seront forcés de rendre hommage aux qualités supérieures de sa méthode.

L'histoire de *la ville* d'Athènes, qui occupe une place importante dans l'ouvrage de M. W. (p. 381-724), mériterait un examen approfondi. Forcés de nous borner et de choisir, nous nous contenterons de quelques courtes observations sur la partie la plus controversable de cette histoire : celle qui concerne les origines.

L'auteur met tout d'abord en relief cette remarque de Thucydide (II, 15, 3. 4) que la place des premiers établissements sur le sol d'Athènes semble indiquée par celle des plus anciens sanctuaires. Généralisant cette observation, il en fait un principe qu'il formule de la manière suivante : « Quand on trouve sur un » point déterminé de la ville un groupe d'anciens sanctuaires consacrés aux » divinités de telle ou telle race, on peut en conclure que les peuplades appar- » tenant à cette race se sont fixées dans ces limites. » Nous croyons le principe vrai, mais l'application en est souvent difficile. S'il paraît certain, par exemple, que le culte d'Apollon Delphinien et celui de Poséidon Heliconios dans le quartier d'Agra y impliquent l'établissement des Ioniens, comment la présence du culte d'Héphaistos et son association à celui d'Athénè sur la citadelle d'Athènes, peuvent-elles prouver, ce qu'on induit d'ailleurs d'une autre façon, que les Pélasges ont occupé d'abord l'Acropole ? Il faudrait établir auparavant qu'Héphaistos est une divinité d'origine pélasgique ; ce qui est possible, mais ce qui n'est pas démontré. De même, la place du sanctuaire des Euménides entre le rocher de l'Acropole et l'Aréopage ne prouve pas nécessairement que ces divinités aient été apportées par les Pélasges. De ce que les Pélasges ont rendu un culte à Gè, nous ne pouvons en conclure qu'ils ont connu les Euménides, filles de la Terre d'après la croyance hellénique. M. W. nous paraît également aller trop loin quand il prétend trouver dans le nom du Museion et dans la position du temple de Dionysos du quartier de Limnae des indices d'établissements thraces à Athènes. Le culte de Dionysos et celui des Muses sont à coup sûr d'origine thrace : mais ont-ils été apportés directement en Attique par une invasion ou une migration ? N'ont-ils pu s'y introduire plutôt par l'intermédiaire de la Béotie, alors que les peuplades thraces s'étaient depuis longtemps mêlées dans ce pays aux tribus éoliennes ? L'expédition du roi thrace Eumolpos contre Erechtée est une légende où il est difficile, malgré l'autorité de Thucydide, de démêler un fondement historique. — Ces réserves faites, la méthode vraiment neuve suivie par M. W. nous paraît avoir été féconde en heureux résultats. La présence d'établissements phéniciens dans le quartier Mélitè est surtout très-nettement démontrée.

Le volume se termine par un appendice renfermant plusieurs pièces rares et curieuses sur les ruines d'Athènes. C'est d'abord la notice de Cyriaque d'Ancône extraite des *Epigrammata reperta per Illyricum ;* ce sont deux traités anonymes provenant, l'un d'un ms. de la bibliothèque de Vienne, l'autre d'un ms. de notre

bibliothèque nationale; c'est la lettre écrite de Smyrne en 1672 par le jésuite Babin à l'abbé Pécoil à Lyon. Un plan d'Athènes, un autre du Pirée, qui apportent quelques modifications utiles aux cartes de Leake et de Curtius, achèvent de donner du prix à ce volume.

En somme, l'ouvrage de M. W. est le plus complet et le meilleur qui ait été publié jusqu'alors sur la topographie et l'histoire de la ville d'Athènes. Il ne deviendra pas seulement le manuel indispensable des membres de notre Ecole française, des membres de l'Institut archéologique fondé l'année dernière à Athènes par le gouvernement prussien, et de tous ceux qui vont étudier la Grèce chez elle : il pourra être consulté avec profit, et en toute confiance, par d'autres encore que par les archéologues et les topographes.

P. DECHARME.

---

171. — **Une anthologie d'Horace**, précédée d'observations sur la façon dont il convient de traduire aujourd'hui les poètes, par M. Jules LOISELEUR, bibliothécaire de la ville d'Orléans. Orléans, Herluison; Paris, Lemerre. 1875. In-8° de 120 p. tiré à 80 exemplaires. — Prix : 5 fr.

Voici une publication qui ne manque ni d'audace ni d'originalité. M. Loiseleur, contraint, par la fatigue de sa vue, à s'abstenir pour quelque temps des travaux historiques qui l'ont fait connaître si avantageusement, a consacré ses loisirs forcés à une traduction en vers des plus belles odes d'Horace, réalisée dans des conditions de sobriété et d'exactitude tout à fait nouvelles. Ainsi qu'il le dit dans une introduction fort intéressante, morceau de critique littéraire plein d'idées et d'idées accompagnées de preuves, la traduction en vers est loin d'avoir suivi les progrès accomplis depuis vingt ans par la traduction en prose : elle en est restée à peu près au point où Delille l'avait laissée. Les traducteurs même les plus vantés ne sont jusqu'à ce jour que de libres imitateurs, procédant par périphrases, fuyant le mot propre, énervant leur modèle, l'altérant par des retranchements et des additions également déplorables, habillant enfin la statue antique à la moderne[1]. Voilà les défauts que l'auteur de l'*Anthologie d'Horace* entreprend d'éviter, sans se dissimuler les difficultés de la tentative, ni se flatter de les avoir toujours vaincues. Dans son introduction, il établit avec sa netteté habituelle la somme et la limite des concessions qu'un lecteur intelligent et équitable doit accorder au traducteur, eu égard au génie différent des deux langues et aux entraves résultant de cette quantité d'articles, de prépositions et de verbes auxiliaires dont la nôtre est hérissée, mais il ajoute qu'il est possible de rendre les poètes anciens avec plus de sobriété et de concision qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Joignant l'exemple au précepte, il traduit les trente-trois plus belles odes d'Horace,

---

1. M. L. passe successivement en revue (p. 12-17) les principales traductions en vers des odes d'Horace, et il signale spirituellement les infidélités de MM. d'Autroche (1789), de Wailly, Pierre Daru, Goupy, Émile Boulard, baron Doyen, comte Henri Siméon; la devise de tous ces traducteurs semble avoir été : mutilation ou amplification. Quand le malheureux Horace n'est pas écharpé par eux (*disjecti membra poetæ*), il est par eux noyé sans miséricorde.

non pas vers pour vers, ce qui serait inexécutable, mais sans excéder jamais le nombre de vers de l'original. Bien plus, il reproduit maintes fois jusqu'au rhythme, c'est-à-dire que son vers présente la même mesure, le même nombre de syllabes que le vers d'Horace. C'était certes là un problème aussi difficile que ceux que l'auteur s'est souvent proposés dans le domaine de l'histoire et qu'il a presque toujours résolus. Et si l'on songe qu'il l'aborde avec le secours d'un vers souvent heureux, toujours plein et bien sonnant, on ne refusera pas de s'associer à l'approbation que je lui donne ici. « J'ai surtout entendu indiquer la voie à » suivre, dit-il modestement dans une note finale : de plus habiles se chargeront » de l'élargir. » Et, en effet, si la traduction en vers veut se relever du discrédit où les paraphraseurs l'ont fait tomber, c'est dans la voie tracée par M. Loiseleur qu'elle doit résolûment entrer.

T. de L.

---

172. — **Altenglische Legenden.** Aus den verschiedenen Mss. zum ersten Male herausgegeben von Dr Carl Horstmann. Paderborn, Schœningh. 1875. In-8°, xliv-240 p. — Prix : 5 fr. 35.

On a jusqu'à présent mis au jour un bien petit nombre de ces légendes pieuses qui constituent une part notable de la littérature anglaise au moyen-âge. M. C. Horstmann s'est donné la tâche de les faire connaître. Après en avoir imprimé plusieurs dans divers recueils périodiques, il en donne aujourd'hui quatre en un volume, l'*Enfance de Jésus*, la *Naissance de Jésus* (en partie dans un double texte), *Barlaam et Josaphat* (deux versions complètes, dont l'une fort abrégée, et un fragment) et *le Purgatoire de saint Patrice*. M. H. estime que ces poèmes remontent au milieu du XIIIe siècle, mais ne nous sont pour la plupart parvenus que sous une forme remaniée au siècle suivant. Dans son introduction, il se livre à une classification fort utile des compilations manuscrites qui nous ont conservé ces légendes avec beaucoup d'autres. La publication est faite avec soin et critique, mais sans aucune note. Dans l'état actuel de la lexicographie du moyen-anglais, un lexique des mots intéressants n'aurait pas été superflu. L'éditeur est également fort sobre de renseignements littéraires. On peut se demander si telle ou telle de ces compositions n'a pas une source française plutôt que latine. Mais le volume de M. H. n'en sera pas moins le bien venu auprès de ceux qui étudient l'histoire de la langue anglaise et la littérature religieuse du moyen-âge.

---

173. — **Poésies françaises, latines et grecques de Martin Despois,** avec une introduction et des notes, par Reinhold Dezeimeris. Bordeaux, Gounouilhou. 1875. In-8°, 142 p. (tiré à 112 exemplaires).

Martin Despois, jurisconsulte, érudit et poète bordelais, mourut à Bordeaux vers 1623, âgé de moins de quarante ans. Il avait préparé pour l'impression un recueil de poésies en français, en latin et en grec, qui est resté inédit. Ce manuscrit étant venu entre les mains de M. Reinhold Dezeimeris, il en a tiré le choix qui remplit ce volume, — un cinquième environ du tout. L'auteur n'a certainement rien perdu à ce triage, et on goûtera la fleur d'un panier qui,

rempli, aurait effrayé plus d'une bonne volonté. Comme représentant des goûts et des études d'une certaine élite provinciale au sortir des guerres de religion et avant Richelieu, entre la Pléiade et le siècle de Louis XIV, Despois est intéressant : il a trouvé dans M. D. le meilleur éditeur qu'il pût souhaiter. La réserve même avec laquelle, dans sa préface, il fait l'éloge de son client dispose le lecteur à trouver qu'il reste en deçà de la mesure plutôt qu'il ne va au-delà. En réalité il rend pleine justice à la valeur du poète bordelais; cette valeur est, bien entendu, historique plus qu'esthétique, et cependant on lit avec plaisir la plupart de ces pièces légères, surtout des latines, imitées avec adresse de Catulle, de Martial, d'Ausone, de Marulle, de Jean Second ou de l'Anthologie, et où souvent sont heureusement exprimés des sentiments plus délicats et plus originaux qu'on ne s'y attendrait. M. D. a commenté Despois avec l'érudition sûre et variée dont il a donné mainte preuve depuis son excellente édition de Pierre de Brach. Il a extrait dans son introduction, soit de ce qu'il a publié, soit de ce qu'il a laissé dans le manuscrit, tous les renseignements qui peuvent servir à faire bien connaître l'époque et le milieu de l'auteur. C'est en partie grâce à ces fines remarques que le joli volume où Despois a la bonne fortune de revivre devra de prendre une place honorable dans nos bibliothèques : agréable en lui-même, il vient s'ajouter utilement à tous les matériaux, jusqu'ici peu mis en œuvre, qui permettront d'écrire l'histoire littéraire de la période de transition à laquelle il appartient. G. P.

---

174. — **Œuvres complètes de Diderot,** revues sur les éditions originales, comprenant ce qui a été publié à diverses époques et les manuscrits inédits conservés à la bibliothèque de l'Ermitage. Notices, notes, table analytique; étude sur Diderot et le mouvement philosophique au XVIIIe siècle. Par J. Assézat. Paris, Garnier. 1875. In-8°. Tom. I et II. — Prix : 12 fr.

Nous nous bornons pour aujourd'hui à annoncer cette publication importante, sur laquelle nous reviendrons en détail avant qu'elle soit terminée. Disons tout de suite qu'elle fait honneur à la librairie qui l'entreprend et à l'éditeur qui l'exécute. Le texte est établi avec une grande attention et une correction très-remarquable; les notices sont brèves et substantielles, les notes bien placées et utiles. Déjà dans ces deux volumes on trouve d'importants ouvrages inédits : M. Assézat a eu le bonheur d'avoir à sa disposition la copie de tous les papiers de Diderot qui se trouvent à Saint-Pétersbourg : cela suffirait pour donner à son édition une valeur hors ligne. M. A. a disposé les œuvres si variées de Diderot par ordre de matières : *Philosophie*, *Belles-Lettres*, *Sciences*, *Beaux-Arts*, *Encyclopédie*, *Correspondance*. Nous aurions préféré l'ordre biographique, et M. A. l'aurait, semble-t-il, préféré lui-même; il dit, en parlant de cette disposition : « Cela donne une plus juste idée de l'auteur, mais cela dérange les habitudes. » L'inconvénient est assurément peu de chose en comparaison de l'avantage; l'intérêt personnel qu'inspire Diderot est souvent plus grand que la valeur absolue de ses œuvres, et pour lui particulièrement cette innovation se recommandait. Mais ce léger défaut n'est sensible que parce que l'éditeur l'a signalé lui-même, et il n'empêchera pas que le monument élevé enfin à Diderot ne soit digne de lui.

175. — BECQ DE FOUQUIÈRES. **Documents nouveaux sur André Chénier, et** Examen critique de la nouvelle édition de ses œuvres. Paris, Charpentier. 1875. In-12, xij-372 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous annonçons bien tardivement un livre qui, dès son apparition, a été mis au rang qu'il mérite. Consacré presque tout entier à critiquer ou à compléter l'édition que M. Gabriel de Chénier a récemment donnée des œuvres de son oncle, il est tout le temps, malgré cette allure polémique, intéressant et instructif. Depuis qu'il a donné ses belles éditions du poète, M. Becq de Fouquières, on le voit, n'a pas cessé de s'en occuper; la publication de M. de Chénier, si précieuse comme fond, si malheureuse comme forme, lui a donné l'occasion de traiter à nouveau une foule de points. D'ailleurs cette publication révélait tant de choses nouvelles qu'il était nécessaire de les trier et de les apprécier : personne ne pouvait le faire mieux que M. Becq de Fouquières. Son livre se divise en deux parties relatives, l'une à la personne, l'autre aux œuvres de Chénier; l'une et l'autre abondent en renseignements nouveaux, en explications lucides, en remarques judicieuses. La dernière édition est soumise à une critique impitoyable, mais juste, et dont le ton parfois un peu dur s'explique par celui qu'a pris sans aucune raison, envers le précédent éditeur, M. Gabriel de Chénier. La sagacité et l'attention de M. B. de F. lui ont permis de tirer le meilleur parti des richesses qui viennent d'être communiquées au public; il a surtout parfaitement reconstruit, à l'aide des notes du poète, — d'ordinaire si mal comprises par son neveu, — le développement des pensées et des travaux d'André. La restitution du texte en des endroits corrompus lui a permis de montrer la perspicacité d'un vrai critique : son plus beau succès est le déchiffrement de deux vers des iambes, inédits jusqu'à M. de Chénier : *Comme sont les discours des sept cents plats belîtres, Dont Barère est le plus savant.* Il faut lire dans le livre comment il est arrivé à arracher ce sens au texte, où les mots compromettants sont ou écrits ou traduits en persan ou en arabe. Nous recommanderions vivement cet excellent livre si tous les amis de Chénier ne le possédaient déjà; nous souhaitons que M. B. de F. nous donne prochainement, ce qui est devenu possible, une édition définitive, avec commentaire, des œuvres du grand poète au nom duquel il a déjà indissolublement lié le sien.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 13 août 1875.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie pour la commission des inscriptions sémitiques deux inscriptions arabes envoyées d'Algérie par M. Cherbonneau. L'une est une inscription commémorative de la construction d'une mosquée; l'autre est une épitaphe. — De nouveaux estampages d'inscriptions puniques sont envoyés de Tunisie par M. de Sainte Marie.

M. Collenot, ancien maire d'Amance, près Nancy, adresse à l'académie la photographie d'une plaque de fonte armoriée qui a été trouvée appliquée à une cheminée dans une ancienne maison à Amance.

— M. Egger lit une note de M. Th. H. Martin sur *l'origine et le sens primitif du mot* DICTATOR *chez les Romains*. M. H. Martin rappelle que primitivement les dictateurs de Rome portèrent le titre de *magister populi;* plus tard ce nom fut

remplacé par celui de *dictator*. M. Martin cherche l'origine de cette appellation nouvelle. Les anciens en ont donné deux étymologies; suivant l'une le dictateur était ainsi appelé parce qu'il était nommé *dictus*, par le consul, suivant l'autre, parce qu'il avait pour mission de rendre des édits, *edicere*, ou parce qu'on devait obéir à sa parole, *dicto*. La première explication est inadmissible parce qu'elle attribue au suffixe *-tor* une signification passive qu'il n'a jamais en latin; la seconde a le tort de confondre *dictare*, d'où vient *dictator*, avec *dicere*. On ne peut supposer que *dictare* ait été pris au sens de *iubere*, car ce mot n'a pris ce sens qu'au temps de Quintilien. *Dictator* ne peut signifier que celui qui *dicte*, au sens propre de ce mot. Or dicter aux enfants était la besogne ordinaire des maîtres d'école, qui portaient, comme le *magister populi*, le nom de *magister*. On peut supposer que le peuple, jouant sur ce mot, aura par plaisanterie attribué au *magister populi* une qualification propre aux *magistri* qui dictaient aux enfants; puis ce nom introduit sous forme de plaisanterie sera devenu habituel et enfin officiel. M. Martin voit une allusion à cette origine du nom des dictateurs dans le mot de César sur Sylla, « Sullam nesciuisse litteras, qui dictaturam deposuerit ».

M. Naudet trouve cette théorie peu vraisemblable. Les Romains de la république craignaient trop l'autorité des dictateurs pour oser se moquer d'eux de la sorte. Le mot de César sur Sylla n'est qu'un calembour, il ne faut pas y chercher une théorie étymologique. Le dictateur était ainsi nommé parce qu'il dictait ses ordres, qu'il les prononçait formellement. Quand après Hadrien furent organisés les offices palatins, divisés en trois sections, *ab epistolis, a libellis, a memoria*, chacune dirigée par un *magister*, les fonctions de ces *magistri* étaient exprimées par le mot *dictare* : ainsi être chef de la section *a memoria* se disait *dictare ad memoriam*. C'est dans le même sens que le *magister populi*, qui commandait à tous dans la république, fut appelé par excellence *dictator*.

— M. Maury commence la lecture d'un mémoire intitulé, *Nouvelles observations sur la langue étrusque*. C'est un examen critique du livre de M. Corssen sur le même sujet[1]. M. Maury rend hommage à la méthode sévère qui distingue le livre de M. Corssen. Il signale les principaux monuments, peu connus jusqu'à présent, que ce livre fait connaître et met en lumière. Mais plusieurs interprétations proposées par M. Corssen, notamment ses théories sur les noms de nombre, lui paraissent être en contradiction avec les témoignages que fournissent les inscriptions. Il s'attache à combattre ces théories, et il appuie par des arguments nouveaux les identifications proposées par les archéologues qui se sont déjà occupés de ces questions, comme M. Fabretti.

Ouvrages déposés : — Aug. Castan, J. Priorat de Besançon, poète français de la fin du XIIIe siècle (extr. de la Bibliothèque de l'école des chartes); — les publications de la société littéraire « Le Parnasse » (φιλολογικὸς σύλλογος Παρνασσός), à Athènes. — *Présenté par M. Renier :* « Iscrizioni antiche Vercellesi, raccolte ed illustrate », par le P. E. Bruzza, de l'ordre des Barnabites, Rome, 1874, gr. 8° : ce volume comprend une introduction sur l'histoire de l'antique Verceil, et environ 200 inscriptions.

Julien Havet.

1. Ueber die Sprache der Etrusker. Leipzig, 1874, 8°. — Cf. Revue critique, 1874, 2, p. 321.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

présente, imprimées sur quatre colonnes parallèles, quatre versions du poème tirées de manuscrits appartenant le 1er à la collection Cotton, au British Museum, le 2e à la Bibliothèque Bodléienne, le 3e à l'Université de Gœttingen, le 4e au Trinity College, à Cambridge. Après quelques remarques philologiques, l'auteur de l'article donne une analyse étendue du *Cursor Mundi* lequel n'est autre chose que l'Histoire Sainte, où le récit biblique est fortement mêlé de légendes. Le premier volume se termine par l'arrestation des frères de Joseph accusés du vol de la coupe). — Nalopákyánam. By the Rev. Thomas JARRETT M. A. Cambridge University Press (Le texte, imprimé en caractères romains, est accompagné d'un vocabulaire et d'une courte grammaire). — The British Museum. III. — Henry H. HOWORTH. Saro Grammaticus. II. — Bishop Thirlwall (Notice nécrologique). — *Literary Gossip*. — J. B. WARING, Ceramic Art in remote ages. Illustrated. Day (beaucoup de rêveries). — The archæological Institute at Canterbury (compte-rendu très-détaillé du meeting annuel des archéologues).

Literarisches Centralblatt, n° 32, 7 août. ZUNZ, Gesammelte Schriften, herausg. vom Curatorium der Zunzstiftung. I. Bd. Berlin, Gerschel, in-8°, 354 p. (réimpression utile; pourtant le IIe morceau, *bibel critisches*, composé lui-même de plusieurs études relatives à l'âge des textes bibliques, est bien arriéré). — Die tirolischen Weisthümer, herausg. v. Ign. v. ZINGERLÉ und K. Th. v. INAMA STERNEGG. 1 Th. Unter-Innthal. Wien, Braumüller, in-8°, viij-298 p. (publication dirigée par l'Académie des sciences. Ces antiquités juridiques du Tyrol formeront 4 volumes). — GEFFCKEN, Staat- und Kirche in ihren Verhæltnissen geschichtlich entwickelt. Berlin, Hertz, in-8°, viij-673 p. (ouvrage médiocre). — EGLI, Die Schlacht von Cappel. Zurich, Schulthess, in-8°, 88 p. (excellente monographie accompagnée de deux plans et de relations inédites de la bataille dues à des témoins oculaires). — HEIGEL, Andreas Hofer. München, Ackermann, in-8°, 24 p. (conférence intéressante). — Des Q. Horatius Flaccus Sermonen, herausg. und erklært von Ad. Th. H. FRITZSCHE. I Bd. : der sermonen Buch I. Leipzig, Teubner, in-8°, vj-232 p. (le commentaire est riche et détaillé). — FREUDENTHAL, Hellenistische Studien. II. Th. *Alexander Polyhistor*. Breslau, Skutsch, in-8°, 238 p. (bonne édition critique, accompagnée d'une étude approfondie des sources de Polyhistor). — KŒNIG, Étude sur l'authenticité des poésies de Clotilde de Surville. Halle, Schwabe, in-8°, 173 p. (monographie très-détaillée, qui n'ajoute rien cependant aux résultats acquis. V. *Revue critique*, 1873, n° 9). — Briefe von Gœthe, Schiller, Wieland, Kant, Bœttiger, Dyk und Falk, an Karl Morgenstern. Herausg. von F. SINTENIS. Dorpat, Glæser, in-8°, 50 p. (Parmi ces lettres, léguées par Morgenstern, avec tous ses papiers, à la bibliothèque de l'Université de Dorpat, celles de Falk présentent le plus d'intérêt).

Jenaer Literaturzeitung, n° 23, 5 juin. C. F. KEIL, Commentar über die Bücher der Makkabäer. Leipzig, Dœrffling und Francke, in-8°, iv-428 p. (W. GRIMM). — F. H. GEFFCKEN, Staat und Kirche. Berlin, Besser, in-8°, viij-673 p. (O. MEYER). — G. KRETSCHMAR, Die Natur des Prælegats nach rœmischem Recht. Leipzig, Rossberg, in-8°, viij-297 p. (G. HARTMANN). — Ernst HÆCKEL, Anthropogenie. Leipzig, Engelmann, in-8°, xvj-732 p. (A. GÖTTE). — J. FREUDENTHAL. Hellenistische Studien. II Th. *Alexander Polyhistor*. Breslau, Skutsch, in-8°, 238 p. (C. MENDELSSOHN). — Alb. JAHN, Die Geschichte der Burgundionen und Burgundiens bis zum Ende der I. Dynastie. Halle, 2 vol. in-8°, xxxvj-560 p. ix-560 p. (W. ARNDT). — J. SCHMIDT, De Herodotea quae fertur vita Homeri. Halle, Lippert, in-8°, vj-123 p. (R. VOLKMANN). — Fragments and Specimens of early Latin. By John Wordworth. Oxford, Clarendon Press, in-8°, xxx-679 p. (F. BÜCHELER. Cf. *Revue critique*, 1875, n° 33). — Augustin TÜNGERS facetiae, herausg. von Ad. von KELLER. Tübingen, in-8°, 163 p. (R. PEIPER). — Ch. JORET, Du C dans les langues romanes. Paris, Franck, in-8°, xx-344 p. (H. STENGEL). — Briefe von und an Gottf. Aug. BÜRGER, herausg. von Ad. STRODTMANN. Berlin, Pætel, 4 vol. in-8° (H. PRÖHLE).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Bibliotheca philologica. Od. geordnete Uebersicht aller auf dem Gebiete der class. Alterthumswissenschaft wie der ælteren u. neueren Sprachwissenschaft in Deutschland u. dem Ausland neu erschienenen Bücher. Hrsg. v. W. Müldener. 27. Jahrg. 1. Hft. Jan.-Juni 1874. In-8°, 115 S. Gœttingen (Vandenhoeck et Ruprecht). 1 fr. 75

—— historica. Od. Systematisch geordnete Uebersicht der in Deutschland und dem Auslande auf dem Gebiete der gesammten Geschichte neu erschienenen Bücher. Hrsg. v. W. Müldener. 22. Jahrg. 1. Hft. Jan.-Juni 1874. In-8°, 146 S. Gœttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht). 1 fr. 90

—— philologica classica. Verzeichniss der auf dem Gebiete d. class. Alterthumswissenschaft erschienenen Bücher, Zeitschriften, Dissertationen, Programm-Abhandlgn., Aufsætze in Zeitschriften u. Recensionen. Beiblatt zum Jahresbericht üb. die Fortschritte d. class. Alterthumskunde. 1. Jahrg. 1874. 1. Sem. In-8°, 88 S. Berlin (Calvary). 2 fr. 75

Bæhrens (A.). Analecta Catulliana. Accedit corollarium. In-8°, 79 S. Iena (Mauke). 2 fr. 15

Eckenbrecher (G. v.). Die Lage d. homerischen Troja. Mit 2 Karten u. e. landschaft. Ansicht. In-8°, vj-63 S. Düsseldorf (Buddeus). 2 fr. 75

Hillebrand (J.). Die deutsche Nationalliteratur im 18. u. 19. Jahrhundert. Historisch u. æsthetisch-kritisch dargestellt. 3. Aufl. durchgesehen u. vervollstændigt v. K. Hillebrand. 3 Bde. In-8°, xxij-1686 p. Gotha (F. A. Perthes). 26 fr. 75

Kæmpf (S. J.). Phœnizische Epigraphik. Die Grabschrift Eschmunazar's Kœnigs der Sidonier. Urtext u. Uebersetzg. nebst sprachl. u. sachl. Erklærg. Mit e. Beilage, das Epitaph in d. phœniz. Originalschrift enth. In-8°, viij-83 S. Prag (Dominicus). 3 fr. 80

Kayser (A.). Das vorexilische Buch der Urgeschichte Israels u. seine Erweiterungen. Ein Beitrag zur Pentateuch-Kritik. In-8°, viij-198 S. Strassburg (Schmidt). 5 fr. 35

Kœlling (W.). Geschichte der arianischen Hæresie bis zur Entscheidung v. Nikæa 325. Nebst e. Anh. : Die Kirchenpolitik Constantin des Grossen und Friedrich Wilhelm IV., e. histor. Parallele. 1. Bd. In-8°, xvj-268 S. Gütersloh (Bertelsmann). 5 fr. 35

Maimonidis (R. M.). Liber More Nebuchim (Doctor Perplexorum) ex versione S. Tibbonidae cum commentariis Ephodaei, Schemtob, Ibn Crescas, necnon Don Isaci Abravanel adjectis summariis et indicibus. 3 vol. in-4°, 628 p. Berlin (Cohn). 16 fr.

Radenhausen (C.). Osiris. Weltgesetze in der Erdgeschichte. 1. Bd. 2. Hælfte. Mit 6 Karten. In-8°, ij u. S. 369-800 p. Hamburg (Meissner). 8 fr.

Schmidt (J.). Bilder aus dem geistigen Leben unserer Zeit. 4. Bd. Charakterbilder aus der zeitgenœss. Literatur. In-8°, 394 S. Leipzig (Duncker et Humblot). 10 fr. 75

Schmid (L.). Der Minnesænger Hartmann von Aue Stand, Heimat und Geschlecht. In-8°, xij-200 S. Tübingen (Fues). 5 fr. 75

Schœnbach (A.). Ueber d. Marienklagen. Ein Beitrag zur Geschichte der geistl. Dichtung. in Deutschland. In-4°, 120 S. Graz (Leuschner et Lubensky). 5 fr. 35

Sonnenburg (F.). D. Heroen d. deutschen Literatur. In lebensgeschichtl. Form. 2. Aufl. 9-14 (Schluss-) Lfg. In-8° (3. Bd. S. 1-729). Braunschweig (Vieweg und Sohn). La livraison. 2 fr.

Spencer (H.). System der synthetischen Philosophie. 1. Bd. A. u. d. T. Grundlagen der Philosophie. Autoris. dtsche Ausgabe. Nach der 4. engl. Aufl. übers. v. A. Vetter. In-8°, xij-568 S. Stuttgart (Schweizerbart). 16 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 35 Neuvième année. 28 Août 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.

10e FASCICULE.

EXERCICES critiques de la conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par E. Tournier, directeur d'études adjoint. 12e livraison (fin). 1 fr. 50

23e FASCICULE.

J. DARMESTETER Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. 4 fr.

A. MARIETTE BEY Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. Livraisons 15 et 16. Chaque 6 fr.

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

E. DE ROUGÉ Chrestomathie égyptienne. Abrégé grammatical. 3e fascicule. 20 fr.
Le 4e fascicule est sous presse.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 170, new series, 7 août. The History of Protestant Missions in India from their commencement in 1706 to 1871, by Rev. M. A. SHERRING. London, Trübner (R. S. COPLESTON). — The Quarrel between the Earl of Manchester and Oliver Cromwell, unpublished Documents relating thereto, collected by the late J. BRUCE, with an historical Preface, annotated and completed by David MASSON. London printed for the Camden Society (J. J. CARTWRIGHT : ces importants documents originaux sont précédés d'une excellente préface, donnant le tableau le plus fidèle qui ait été tracé jusqu'ici de l'état militaire et religieux de l'Angleterre au début de la guerre civile). — COUAT, Etude sur Catulle, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris. Paris, 1875 (appréciation bienveillante et favorable de R. ELLIS, si compétent à ce sujet). — The Chinese Classics, translated by J. LEGGE. Vol. II : the Life and Works of Mencius. London, Trübner (J. EDKINS : article très-favorable). — The Genealogist, edited by G. W. MARSHALL. N° 1. London, Mitchell and Hughes. (E. Chester WATES souhaite la bienvenue à cette nouvelle revue généalogique et héraldique, mais trouve mauvais le premier numéro.) — *Current Literature*. — *Notes and News*. — *Notes of Travel*. — Congrès des sciences géographiques (2e article). — Paris-Letter (G. MONOD : parle des *Lettres à une autre inconnue* de Mérimée, de Sainte-Beuve, de M. d'Haussonville, etc.). — *Correspondence* : M. Broca on Basque (réclamation de M. L.-Lucien BONAPARTE). — Essays moral, political and literary by D. HUME, ed. by T. H. GREEN and T. H. GROSE. 2 vol. London, Longman (H. SIDGWICK : édition soignée avec de bonnes introductions). — H. FISCHER, Die Forschungen über das Niebelunglied seit Karl Lachmann. Leipzig, Vogel (H. SWEET : bon résumé de la controverse sur les origines de l'épopée germanique. Cf. *Revue critique*, 1875, n° 33, art. 165).

The Athenæum, n° 2493, 7 août. J. Balfour PAUL, The History of the Royal Company of Archers, the Queen's-Body Guard for Scotland. Blackwood and Sons (peu intéressant). — The Holy Bible according to the Authorized Version. With an explanatory and critical Commentary, and a Revision of the Translation, by Bishops and other Clergy of the Anglican Church. Vol. IV and V. Murray. (Continuation du *Speaker's Commentary*. Le 4e volume contient Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste et le Cantique, le 5e Isaïe, Jérémie et les Lamentations. Très-attachés aux interprétations des rabbins et des pères, les éditeurs ont peu profité des résultats conquis par la critique contemporaine.) — Mémoires du maréchal de GROUCHY. Tome cinquième. Paris, Dentu (développements apologétiques). — Church Memorials and Caracteristics; being a Church History of the First Six Centuries, by the late W. ROBERTS. Rivingtons (article favorable). — F. LENORMANT, La Langue primitive de la Chaldée et les Idiomes Touraniens. Paris, Maisonneuve (article favorable, approbation des vues émises par l'auteur sur l'idiome accadien). — N. B. DENNYS, A Handbook of the Canton Vernacular of the Chinese Language. Trübner and Co. (application de la méthode Ollendorf). — The Psalms. With Introductions and critical Notes by A. C. JENNINGS and W. H. LOWE. Books III and IV. Macmillan and Co. — Rev. H. T. ARMFIELD, The Gradual Psalms : a Treatise on the fifteen Songs of Degrees. With Commentary. Hayes (appréciation très-sévère du premier ouvrage; celui de M. Armfield est loué, avec quelques réserves). — A. H. SAYCE, Grammar of Assyrian Language. Bagster (recommandée). — A. F. DIDOT, Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise. Paris, Didot (article favorable, on signale quelques fautes de traduction). — The public Libraries of London : the free library of the Corporation of the City of London. — *Literary Gossip*. — The geographical Congress at Paris (1er article). — The Government scientific Expedition (voyage

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 28 Août — 1875

Sommaire: 175. Burnell, Éléments de paléographie Indienne (*fin*). — 176. Ewald, Grammaire hébraïque, 4e éd. — 177. Umpfenbach, Analecta Terentiana. — 178. Œuvres de Molière, éd. Laun. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

175. — A. C. Burnell, **Elements of South-Indian Palæography** from the 4th to the 17th century A. D.; being an Introduction to the study of south-indian Inscriptions and MSS. Mangalore, Basel Mission Book and Tract Depository. London, Trübner and Co. Gr. in-4°, viij-98 p. 1 carte et 32 pl. lithogr.

(*Fin.*)

Dans le IIe chapitre, M. B. aborde l'étude des alphabets du Dékhan. Il en donne la filiation et la distribution, et les examine en détail au point de vue paléographique. Cette division, qui est la partie essentielle et la plus neuve de l'ouvrage, en est aussi la moins susceptible d'être analysée. Voici le résumé des principaux résultats de l'étude de M. B. — Tous les alphabets de l'Inde du Sud, à l'exception d'un seul dont il sera parlé plus loin, dérivent du type dit « des » cavernes », lequel est lui-même une modification du caractère méridional d'Açoka et paraît avoir été en usage du Ier siècle avant au IIe siècle après notre ère. A partir du IVe siècle au plus tôt, on trouve ce type représenté dans le Dékhan par trois variétés que M. B. désigne par les noms de *Cera, Câlukya* et *Vengi*. La Ire apparaît dans la 2e moitié du Ve siècle sur les incriptions du royaume Cera, un des rares états dravidiens mentionné dans les édits d'Açoka. On la trouve dans le Mysore, sur la côte occidentale de Cochin à Mangalore et sur la côte orientale de Tanjore à Madras. D'elle proviennent les alphabets modernes malayâlam et tamoul [1], ainsi que le caractère appelé plus spécialement *grantha*, qui est proprement l'alphabet sanscrit du Dékhan. Enfin c'est d'une forme orientale de ce même type que M. B. fait dériver (du VIIIe au XIe siècle) les alphabets qui figurent dans les anciennes inscriptions de Java et de l'Indo-Chine. — Au Nord de l'alphabet Cera dominent ceux du 2e et du 3e groupe, qu'on peut réunir en un seul, le groupe septentrional. Les plus anciens spécimens sont ceux que M. B. désigne par le nom de *Vengi*, du pays de leur provenance, la partie du Kalingana comprise entre la Krishnâ et la Godâvarî. Ils émanent d'une dynastie peu connue qui paraît avoir régné sur cette contrée du IIe au VIIe siècle [2], époque où elle fut

1. Aux XIe et XIIe siècles l'alphabet tamoul s'étendit vers le Nord sur tout le Carnatic, jusqu'au delà de l'embouchure de la Godâvarî.

2. M. B. estime que nous n'avons sur ce pays aucune information antérieure à ces inscriptions et que le nom d'*Andhra* en particulier ne lui fut appliqué que plus tard (1er exemple chez Hiouen-Thsang). Ce n'est pas loin de là, cependant, que nous avons à

supplantée par une branche de ses voisins de l'Ouest, les Câlukyas de Kalyâ*n*a. C'est à ces derniers, la 1re dynastie historique (à noms et à dates connus) du Dékhan qu'appartient l'alphabet appelé *Câlukya* par M. B., et dont le plus ancien spécimen est du commencement du ve siècle. A partir du viie, le groupe septentrional est représenté par deux types Câlukyas, celui de l'Ouest et celui de l'Est. Au xie il n'y en a plus qu'un seul, issu du type oriental et que M. B. appelle *transitoire*. Ce dernier est la source des alphabets modernes telugu et canara.

De ces divers alphabets issus des caractères d'Açoka et du type des cavernes, il faut distinguer nettement le *Vatteluttu*, ou alphabet tamoul primitif, dont l'origine tout à fait indépendante de celle des précédents se rattacherait, d'après M. B., au caractère des inscriptions sassanides. Toute l'ancienne littérature tamoule paraît avoir été écrite avec ce caractère, dont les 1ers specimens connus remontent au viiie siècle. En usage autrefois dans tout l'ancien royaume Pâ*nd*ya, c'est-à-dire au Sud d'une ligne tirée de Cochin à l'embouchure de la Kaverî, il a été peu à peu refoulé par les alphabets d'origine Cera et il ne subsiste plus, dans une forme moderne, que dans quelques districts aux environs de Travancore. — Ce sont là les alphabets nationaux du Dékhan. A côté d'eux, l'alphabet *nâgarî* du Nord s'est implanté à diverses époques et plus ou moins sporadiquement, sous la forme du *Nandinâgarî*. Enfin des variétés des alphabets arabe, persan et syriaque ont été adaptées aux langues dravidiennes par plusieurs petites colonies étrangères qui se sont fixées à l'extrémité méridionale de la Péninsule.

Ce résumé sommaire ne peut donner aucune idée de l'abondance d'érudition avec laquelle M. B. a rempli ce vaste cadre, ni de la quantité de vues neuves et ingénieuses portant sur tous les points de l'archéologie indienne, qu'il a eu occasion de développer chemin faisant. De ces observations épisodiques je ne relèverai qu'une seule, moins à cause du résultat inattendu auquel elle aboutit, que parce qu'elle est un exemple de la tendance de M. B. à accorder une valeur, à mon sens parfois exagérée, à un certain ordre de preuves. Jusqu'ici on était d'accord pour voir dans les *Kambojas* un peuple du Caboul ou de l'Afghânistan : M. B. y reconnaît au contraire les habitants du Camboje, de l'Indo-Chine. Il en résulte que ce nom ne saurait être antérieur au xe siècle et que tous les passages d'œuvres sanscrites où il se rencontre, à partir du *Nirukta* de Yâska, sont des interpolations postérieures à cette époque. Ses principaux arguments sont que la lecture de ce nom dans les édits d'Açoka n'est pas sûre, que les écrivains clas-

---

chercher les Andaræ de Pline (VI, 19 et s. ce catalogue est, en partie du moins, tiré de Mégasthène), que cet auteur appelle une nation puissante et qui possédaient 30 villes fortifiées. Il les place près des Modogalingæ, dans lesquels M. B. reconnaît lui-même les peuples du Telingana. Non-seulement les noms de ce catalogue ont extrêmement souffert, mais on n'y découvre aucun ordre général et les groupes de peuples qu'il énumère, paraissent se suivre au hasard. Ces groupes eux-mêmes toutefois ne semblent pas formés arbitrairement. Or parmi les voisins de ces Andarae, Pline nomme les Modubae, les Molindae, les Uberae (ce dernier nom est une restitution moderne). Serait-il téméraire de faire subir à ce passage une correction de plus en le rapprochant de l'énumération qui se lit dans l'*Aitareya-Brâhmana* VII, 18 : Andhra..... Çabara, Pulinda, Mûtiba?

siques ne le mentionnent pas, enfin que dans deux *ganas* de Pâ*n*ini et de Câka-*t*âyana où ce nom figure et où celui de Pâ*nd*ya devrait figurer au même titre, ce dernier ne se trouve pas; ce qui indique que la rédaction actuelle de ces *ganas* et l'introduction du nom de Kamboja datent d'une époque où il n'y avait plus de roi de Pâ*nd*ya, c'est-à-dire du xe siècle au plus tôt. Ce raisonnement est certainement ingénieux : mais est-il besoin de faire ressortir qu'il s'appuie entièrement sur des preuves négatives? De pareilles preuves nous autorisent-elles à admettre un nombre aussi considérable d'interpolations modernes portant sur le même point dans les ouvrages les plus divers, sanscrits et pâlis, brahmaniques et bouddhiques, sans que, dans la plupart des cas, on voie la moindre raison qui les aurait fait commettre? Car si elles se conçoivent dans des traités grammaticaux qui doivent, autant que possible, embrasser tous les faits du langage, quel motif peut-on y supposer dans des poèmes tels que le *Raghuvamça?* Enfin ne serait-il pas étrange qu'à l'époque même où ces Kambojas de l'Indo-Chine auraient paru assez importants pour qu'on les mît partout, on eût été les chercher précisément dans la direction opposée à celle où ils se trouvaient? Car, malgré la confusion de la géographie poétique de l'Inde, en comparaison de laquelle celle de nos romans du moyen-âge est un modèle de clarté, il n'est pas douteux que, pour la majorité des auteurs, les Kambojas ne soient un peuple du Nord-Ouest.

Dans le IIIe chapitre, M. B. étudie les signes numériques usités dans l'Inde méridionale. Mais d'abord, dans un paragraphe introductoire, il reprend au point où Wœpcke[1] l'a laissée, la question de l'origine de ce système que nous appelons les chiffres arabes, que les Arabes appellent les chiffres indiens et qui est devenu la notation numérique de tous les peuples civilisés. Mieux que ce savant n'avait pu le faire, il montre que le problème, au début du moins, se compose de deux questions bien distinctes : l'origine des signes eux-mêmes et celle de l'usage du zéro. Pour la 1re M. B. n'a pas de peine à réfuter l'opinion commune, qui était aussi celle de Wœpcke, que nos chiffres sont les lettres initiales des mots sanscrits désignant les nombres de 1 à 9. Les documents découverts depuis ne permettent plus de maintenir cette explication. Mais il fait un pas de plus, et un pas décisif, en signalant la ressemblance frappante des signes numériques indiens des premiers siècles, d'où dérivent évidemment ceux qu'ont adoptés plus tard les Arabes, avec les signes employés par les anciens Égyptiens[2]. Cette ressemblance s'impose bien autrement que celle qu'on a observée pour l'alphabet et, si l'origine sémitique des lettres indiennes a paru probable, une origine *première* égyptienne des symboles numériques doit paraître à peu près certaine. Je puis dire que, pour mon compte, je n'en ai jamais douté, depuis le jour où j'ai ouvert pour la 1re fois la grammaire de Champollion.

---

1. Le mémoire de Wœpcke se trouve dans le *Journ. asiat.* janvier-juin 1863. Dans le cahier d'octobre de la même année M. E. Thomas a donné une note sur les signes numériques qui se lisent sur les parois des cavernes et que Wœpcke n'avait pas connus.

2. Cette ressemblance ne s'arrête pas aux signes; elle s'étend au système, en tant qu'il admet des caractères spéciaux pour 10, 20, 30, etc. Ce système figure dans les inscriptions du Nord de l'Inde jusque vers la fin du IVe siècle. Dans le Dékhan il s'est conservé bien plus longtemps; dans le pays tamoul, avec quelques modifications, jusqu'à nos jours.

Quant à la 2e question, celle de l'origine de la valeur de position assignée aux chiffres et de l'usage du zéro, M. B. incline visiblement vers l'opinion opposée de celle à laquelle était arrivé Wœpcke : il cherche cette origine en Occident, chez les néo-pythagoriciens. Il est incontestable que plusieurs des raisons qui avaient décidé Wœpcke à attribuer cette invention aux Indiens, n'ont plus la même valeur aujourd'hui qu'il y a 12 ans. Il en est deux, toutefois, qui me semblent être restées debout. Wœpcke soutenait que c'étaient uniquement les exigences du mètre et de la brièveté qui avaient déterminé Aryabhata à choisir sa numération littérale, laquelle n'implique pas la connaissance de la valeur de position, en lieu et place de la méthode plus longue d'énoncer les nombres par des mots symboliques[1], que nous voyons employée dans le *Sûrya-Siddhânta* et chez Varâha-Mihira, et qui, elle, suppose bien cette connaissance. En second lieu il attachait une grande importance au fait que, de très-bonne heure, les Indiens ont eu des noms pour désigner, dans des limites très-étendues, la série *complète* des puissances de 10. M. B. n'accorde pas une grande valeur à ce dernier argument; mais je doute que les mathématiciens soient sur ce point de son avis. Il n'accepte pas non plus l'explication que Wœpcke donne du procédé d'Aryabhata, et cependant elle est incontestablement exacte. Aryabhata a employé cette méthode de numération dans sa *Daçagîtikâ*, où il avait à énoncer beaucoup de nombres et de très-élevés, et où, plus que dans le reste de son traité, il lutta de concision avec le style des sûtras. Or il est difficile d'imaginer quel autre procédé lui aurait permis d'énoncer en un seul distique, comme il le fait par exemple I, 10, 24 nombres la plupart de 3 chiffres. M. B., sans toutefois se prononcer absolument, préfère conclure de là qu'Aryabhata a ignoré la valeur de position et, comme cet auteur emploie deux manières d'énoncer les nombres dont aucune n'implique la connaissance de cette valeur, la preuve négative paraît en effet complète. Heureusement qu'Aryabhata s'est chargé lui-même de nous donner la preuve contraire, et cela dans le sûtra même où il expose sa numération et dont voici la traduction : « Les lettres de *k* à *m* expri-
» ment des unités carrées (c'est-à-dire des unités d'ordre impair, qui sont des
» carrés parfaits, des unités, des centaines, des dizaines de mille, etc.); les
» lettres de *y* à *h* expriment des unités non carrées (c'est-à-dire d'ordre pair,
» des dizaines, des milles, des centaines de mille, etc.); on compte à partir de
» *ka* (lequel = 1); *ya* égale n*a* + *ma* (c'est-à-dire 30) : 18 *zéros, khadvinavaka*
» (c'est-à-dire 18 ordres d'unités), s'expriment par les 9 voyelles, selon qu'on
» les emploie avec les lettres du 1er ou du 2e groupe ». Si on songe qu'Aryabhata ne nous devait pas cette démonstration et qu'il aurait pu s'exprimer tout autrement, on verra là un exemple de ce que valent quelquefois les preuves négatives. Il est donc établi que l'usage du zéro ou du moins de la valeur de position était connu dans l'Inde avant la fin du ve siècle. Depuis combien de temps l'était-il et à quel peuple, des Grecs ou des Indiens, en faut-il attribuer l'invention? Tant que nous n'aurons pas d'autres documents, nous ne saurons

1. Par exemple : flèche (5), montagne (7), serpent (8), lune (1) = 1875.

rien de positif à cet égard[1]. Actuellement tout ce qu'on peut faire valoir en faveur des Indiens, c'est la richesse de leur numération parlée, l'originalité probable de leur algèbre (jusqu'ici les Grecs n'ont rien à opposer à l'analyse indéterminée d'Aryabhata) et la passion presque maladive de ce peuple à jouer avec les nombres.

Dans deux notes placées à la fin de ce chapitre, M. B. traite des différentes manières symboliques d'énoncer les nombres à l'aide de mots ou de lettres, et des ères qui ont été en usage dans le Dékhan. Il estime que l'ère Çâka (78 ap. J.-C.), qui n'est pas partout la même, n'a été fixée qu'assez tard et il attribue la grande extension qu'elle a fini par prendre à l'influence exercée par les écrits des astronomes, en particulier par ceux de Varâha-Mihira. La 1re mention expresse qu'on en trouve dans les inscriptions est du ve siècle; ce n'est cependant que vers le xe que l'usage en devint général. Quant à l'ère *samvat* (56 av. J.-C.), qui n'a jamais été reçue dans le Dékhan, il la tient, comme M. Kern, pour une fiction relativement moderne[2].

Dans le chapitre IVe, M. B. examine au point de vue paléographique les signes en usage pour marquer l'accent, la ponctuation, les corrections, etc. Les résultats auxquels il arrive ne sont pas de nature à corroborer la thèse soutenue récemment encore par M. Delbrück (*Liter. Centralbl.* 17 octobre 1874) que la théorie des *Prâtiçâkhya* relative à l'accent n'est que la reproduction de la notation traditionnelle usitée dans les MSS. D'après M. B. cette notation n'a jamais

---

1. L'usage dans les inscriptions d'un système numérique différent n'est pas une preuve bien décisive, car le même fait se reproduit en Occident, avec cette différence toutefois, que nous possédons sur les Grecs une masse d'informations parfois du genre le plus intime et que tout cela nous manque pour l'Inde.

2. Cette question des ères a été beaucoup agitée dans ces derniers temps. M. J. Fergusson, entre autres, vient de l'examiner à nouveau dans une brochure très-intéressante, *Notes on the Saka, Samvat and Gupta eras;* printed for private distribution. London, March, 1875. Il cherche à y établir les points suivants : 1° Les princes dits *turushkas*, Huvishka, Kanishka, etc., ont daté d'après l'ère Çâka et Kanishka lui-même a été le fondateur de cette ère. M. F. montre très-bien que rien n'empêche de placer ce dernier prince un demi-siècle plus bas qu'on ne fait d'ordinaire. Son explication a cependant l'inconvénient de renverser l'ordre de succession de cette dynastie et surtout de ne pas serrer d'assez près le texte des documents. Ainsi l'inscription de Mathurâ n° 1 ne dit pas : « en l'an 47, sous le règne de Huvishka... »; mais, comme l'a fait M. Kern (*Over eenige Tijdstippen*, etc., p. 15), il faut traduire : « en l'an 47, au monastère du roi Huvishka » il est fait don ... ». — 2° l'ère d'après laquelle datent les Guptas commence en 319 ap. J.-C. Pour cela, il faudrait admettre qu'entre les premières inscriptions de cette dynastie et celles de Mathurâ dont il vient d'être question, il s'est écoulé environ 2 1/2 siècles, ce qui semble difficile au point de vue paléographique. — 3° l'ère Samvat a été établie vers l'an 1000. On choisit pour point d'origine une grande victoire du roi Çrî Harsha Vikramâditya, laquelle on plaçait en 544 ap. J.-C. Mais comme cette date eût été trop rapprochée, on ajouta 10 cycles de Jupiter, soit 600 ans, ce qui donna le Samvat de Vikramâditya de 56 av. J.-C. En même temps, comme d'une bonne chose on ne saurait trop avoir, on ajouta à cette même date de 544, 10 siècles et on obtint ainsi une autre ère fabuleuse, celle de Çrî Harsha, de 456 av. J.-C. Qu'il y ait à la base de ces ères quelque combinaison de ce genre, semble assez probable; mais que ce soit précisément cette combinaison et non une autre, comment le savoir? Ce qui n'empêche pas qu'à titre d'hypothèse, la solution proposée et très-habilement proposée par M. F. ne mérite d'être prise en sérieuse considération.

été fixe ni uniforme et il n'y a pas d'apparence que celle qui prévaut maintenant soit fort ancienne.

Enfin le chapitre Ve est consacré à l'étude *diplomatique* des documents originaux. Il en a été parlé plus haut. Un appendice spécial donne la transcription des pièces communiquées en fac-simile.

Cet ouvrage, destiné à faire époque dans l'histoire des études indiennes, est dédié par M. B. à la faculté de philosophie de l'Université de Strasbourg, qui lui a décerné récemment le titre de docteur honoraire. Certes jamais distinction conférée par un corps savant n'a été mieux méritée que celle-là. Et pourtant je ne puis, à cette occasion, me défendre d'une impression pénible. Où sont chez nous les corps enseignants qui pourraient en faire autant? Et notre pauvre Académie de Strasbourg se serait-elle jamais permis rien de semblable? Officiellement elle eût ignoré toujours, et de fait peut-être longtemps, qu'il y avait, au fond d'une province perdue de l'Inde, un savant de premier ordre, un pionnier de la race des Colebrooke et des Ellis, occupant ses rares loisirs à élucider et quelquefois à refaire de toutes pièces le passé de ce pays qui nous touche de près, malgré son éloignement. C'est un triste spectacle que de voir l'intrus faire les honneurs de notre maison : c'en est un encore plus triste de l'en voir tirer parti mieux que nous n'avons su faire nous-mêmes.

A. Barth.

---

176. — H. Ewald, **Hebræische Sprachlehre für Anfænger.** 4. Ausgabe. Gœttingen, Dieterich. In-8°, iv-235 p. — Prix : 3 fr. 25.

Nous avons reçu la quatrième édition de la grammaire élémentaire d'Ewald, dans le même temps que nous apprenions la mort de son auteur. Voici donc la dernière forme, sinon la plus parfaite, qu'Ewald aura donnée à son œuvre grammaticale. L'édition que nous avons sous les yeux n'est guère qu'un abrégé, son titre l'annonce. Ewald y a pourtant ajouté, sous forme d'appendice, une grammaire du chaldéen biblique, c'est-à-dire des formes de ce dialecte araméen que l'on rencontre à différents endroits de l'Ancien Testament. C'est là ce qui en fait la nouveauté et l'intérêt. Ce chapitre comble une lacune que présentent presque toutes les grammaires hébraïques; il était même le complément en quelque sorte nécessaire de celle d'Ewald, qu'il a toujours intitulée, quelque forme qu'il lui ait donnée, « grammaire de la langue de l'Ancien Testament. » C'est aussi le seul point sur lequel Ewald insiste dans sa préface. Dans d'autres circonstances, nous aurions fait comme lui. On nous pardonnera d'envisager aujourd'hui son œuvre d'un point de vue un peu plus général. Nous le pouvons d'autant mieux qu'on retrouve dans cet abrégé la même méthode, les mêmes divisions, nous ajouterons, les mêmes défauts que dans son « Ausführliches » Lehrbuch. »

Il est peu d'œuvres qui aient été aussi souvent remaniées par leur auteur que la grammaire d'Ewald, en conservant un fonds de doctrine aussi invariable. C'est en 1826 que parut la première édition de l' « Ausführliches Lehrbuch der

» hebræischen Sprache des Alten Testaments. » C'était un traité scientifique et complet de l'hébreu classique.

A peine deux ans plus tard, Ewald compose, cette fois directement en vue de l'enseignement, une nouvelle grammaire conçue d'après un plan moins savant, surtout moins étendue. C'est la « Grammatik der hebræischen Sprache, » qui eut trois éditions consécutives, en 1828, 1835 et 1837. Mais insensiblement, dans les modifications successives qu'il y introduisait, Ewald avait suivi la même marche qui l'avait guidé dans ses premiers travaux, et quand il voulut en donner une quatrième édition, il s'aperçut qu'elle ferait double emploi avec son premier ouvrage et il les fondit en un seul qui parut en 1844 sous le titre de cinquième édition. C'est cette grammaire ainsi augmentée qui est devenue, si l'on peut s'exprimer de la sorte, la grammaire classique d'Ewald, et qu'il a depuis rééditée trois fois, en 1855, en 1863 et en 1870.

Toutefois, en même temps qu'il en faisait paraître la cinquième édition, et à cause des dimensions mêmes qu'elle avait atteintes, Ewald comprit la nécessité d'une grammaire élémentaire, et il publia en 1842 sa grammaire à l'usage des commençants dont nous venons de recevoir la quatrième édition. Seulement, il est arrivé à sa grammaire élémentaire ce qui était arrivé à son Ausführliches Lehrbuch et à son Hebræische Grammatik; elle a été en se compliquant de plus en plus. Il semble qu'Ewald, qui était un grand théoricien, ait manqué de souplesse ; à force de vouloir tout faire rentrer dans les cadres de son système, il l'a compliqué outre mesure et lui a fait perdre de sa clarté et peut-être même de sa solidité.

Nous ne disons pas cela pour diminuer la gloire d'Ewald; son mérite est ailleurs : il consiste à avoir introduit un principe nouveau dans l'étude de la langue hébraïque ; mais ce principe était posé dès 1826. Ewald est le représentant de l'école systématique comme Gesenius celui de l'école empirique. Ce n'est pas que l'idée d'une reconstruction de la langue hébraïque fût étrangère à Gesenius; le titre du *Lehrgebæude* suffirait à écarter cette erreur. Quand cet ouvrage parut en 1817, il fit époque. Il se distinguait de tout ce que l'on avait vu jusqu'alors par un ordre rigoureux, par une grande profondeur d'analyse, et par un emploi judicieux de toutes les ressources qui ont été utilisées depuis par Ewald. Mais si Gesenius faisait usage de l'arabe et des autres langues de la même famille, c'était uniquement pour arriver à saisir les caractères propres et distinctifs de l'hébreu; on peut dire qu'il étudie les formes grammaticales, il n'en recherche pas l'origine. Aussi, les différents chapitres de sa grammaire, pris isolément, sont d'une grande clarté, toute la syntaxe y est traitée de main de maître, et pourtant, dans son ensemble elle est restée bien au-dessous de celle d'Ewald. La grande œuvre de Gesenius est moins encore sa grammaire que le « Thesaurus philologicus criticus linguæ Hebrææ et Chaldææ » dont le premier fascicule parut en 1829. Ewald, au contraire, a fait de la comparaison de l'hébreu avec les autres langues sémitiques le pivot même de la grammaire. Il s'en sert pour remonter jusqu'à la forme primitive qui leur a donné naissance à toutes, et c'est de cette forme plus ancienne de la pensée qu'il déduit les

modifications successives qu'a subies la langue hébraïque. Pour Ewald, la grammaire n'est pas la simple analyse d'un état de choses existant, elle consiste à en expliquer l'origine et à en montrer le développement. C'est une déduction historique reposant sur l'analyse systématique des parties constitutives du langage. Aussi nous a-t-il fait pénétrer bien plus avant que Gesenius dans l'intelligence de l'hébreu; il est le premier qui ait entièrement rompu avec les catégories souvent très-artificielles des grammairiens Juifs et Arabes du moyen-âge, et leur ait substitué un ordre rationnel.

Toutefois, ce n'est pas la seule réforme qu'Ewald ait introduite dans la grammaire. On lui doit aussi la place capitale qu'a prise la phonétique dans l'explication des phénomènes grammaticaux. Il ne suffit pas en effet d'étudier les éléments dont se compose le langage et d'en fixer la dérivation, il faut encore expliquer pourquoi ces éléments ont donné naissance à certaines formes plutôt qu'à toute autre. C'est le rôle de la phonétique. Car presque toutes les variations que l'on rencontre d'un verbe à un autre dans la conjugaison, ou d'une classe de substantifs à une autre, ou dans la même racine, suivant qu'elle sert à désigner un verbe ou un substantif, proviennent soit de l'accentuation, soit de la rencontre de certaines consonnes avec certaines voyelles. De là vient que l'étude des sons occupe près d'un tiers de la grammaire d'Ewald aussi bien de la petite que de la grande.

Les progrès que cette manière d'envisager l'hébreu a fait faire à la grammaire sont tellement sensibles que Rœdiger, remaniant la grammaire de Gesenius, y a fait passer toute une partie de celle d'Ewald. Aussi étions-nous impatients de voir appliquer à l'étude des rudiments non plus quelques-uns des résultats de la nouvelle méthode, mais cette méthode elle-même avec toutes ses conséquences. — Le dirons-nous pourtant, nous avons été déçu. C'est que cette méthode, la seule qui puisse nous initier à la manière de penser des Hébreux, présente, au point de vue de l'enseignement, des difficultés réelles; et ces difficultés, qui disparaissent plus ou moins dans un traité complet de la langue hébraïque écrit pour des hommes ayant déjà quelque connaissance de ces matières, deviennent plus sensibles dans une grammaire élémentaire qui n'en a guère conservé que le squelette. On y trouve bien les mêmes divisions et les mêmes cadres, mais privés des développements et des exemples qui les illustraient et permettaient d'en saisir le lien; on se perd dans les distinctions innombrables qu'Ewald établit entre les différentes classes de substantifs, et nous craignons que des commençants n'aient beaucoup de peine à les retenir. Il faut, dans une grammaire élémentaire, réduire autant que possible le nombre des règles et non pas des exemples, multiplier les tableaux, et mettre sous les yeux d'un seul coup tout ce qui a rapport à un même mot. Nous voudrions qu'un commençant pût trouver réunies en un même endroit toutes les irrégularités qu'amène dans la conjugaison la présence de certaines consonnes au radical, et qu'il n'ait pas besoin, pour étudier les verbes *lamed-hé* par exemple, d'ouvrir successivement les chapitres qui traitent de la racine, des temps, des personnes et des modes.

La façon dont Ewald comprend la grammaire présente pour des commençants

encore un autre inconvénient. Certaines parties de son système ont déjà reçu ou sont destinées à recevoir d'importantes modifications. Sa classification des conjugaisons dérivées a été en grande partie transformée. Sa théorie de l'accent tonique, celle de la formation du pluriel construit sont fort contestées. Or il nous semble qu'il y a un certain danger à inculquer aux élèves des théories et des classifications qui auront perdu leur valeur au bout de quelques années. Ce ne sont là toutefois des défauts qu'au point de vue des commençants, et ces théories grammaticales, même quand on les aura dépassées, seront toujours une des gloires les plus solides d'Ewald. Si l'on veut mesurer en effet la portée des réformes qu'il a introduites dans la grammaire, il faut considérer non-seulement les progrès qu'il a réalisés, mais ceux dont il a été le promoteur, car Ewald a fait école. Par ses travaux il a ouvert la voie à une nouvelle science : la grammaire comparée des langues sémitiques.

Qu'est-ce en effet que la grammaire comparée, sinon l'explication des analogies comme aussi des différences grammaticales qui existent entre plusieurs langues. Ewald lui-même en a esquissé les traits dans trois articles d'une importance capitale qui ont paru dans les Mémoires de l'Académie de Gœttingue en 1860, 1862 et 1870. D'autres ont poussé plus avant dans la même voie. C'est ainsi que M. Renan a donné, en 1871, dans les Mémoires de la Société de linguistique, une étude sur la conjugaison dans les verbes sémitiques, un chapitre détaché ou plutôt un paragraphe de cette grammaire comparée que nous attendons avec impatience. En même temps, M. H. Derenbourg étudiait l'état construit, M. S. Guyard la formation du pluriel brisé en arabe; enfin la grammaire d'Olshausen et les travaux du Dr Philippi ont marqué une tendance encore plus accentuée à traiter l'hébreu comme l'une des langues sémitiques encore vivantes. D'autre part, les travaux de M. Maspéro sur le verbe égyptien et sur le pronom personnel dans les langues sémitiques assimilent de plus en plus l'égyptien aux langues sémitiques proprement dites.

Si l'on passe en revue tous ces travaux, on y reconnaîtra un double courant, tendant, d'une part, à briser les cadres dans lesquels les massorètes avaient emprisonné la langue hébraïque et à la rapprocher des autres langues sémitiques; de l'autre, à élargir le cercle de ces langues en y faisant rentrer non-seulement l'assyrien, qui est strictement sémitique, et le phénicien, mais même l'égyptien. Et, de fait, rien n'empêche qu'on élargisse ce cercle, pourvu qu'en étudiant les points par où ces langues se touchent, on ne perde pas de vue ceux par où elles diffèrent. Qu'on leur conserve, après cela, le nom de sémitiques, ou de proto-sémitiques, ou de sémito-chamites, nous ne nous plaindrons jamais qu'on élargisse notre domaine, tout en reconnaissant que c'est au fond une affaire de définition de mots, un peu, du reste, comme la politique des nationalités.

Philippe BERGER.

---

177. — **Analecta Terentiana** vom Gymnasiallehrer Dr Umpfenbach (Programm des grossherzogl. Gymnasiums zu Mainz, Schuljahr 1873-74). Mainz, Buchdruckerei v. H. Prickarts. 1874. — Prix : 1 fr. 35.

On sait que M. Umpfenbach est le premier qui ait fait connaître, d'une manière satisfaisante, la tradition manuscrite du texte de Térence [1]. Son édition de 1870 donne la leçon du *Bembinus* avec une exactitude garantie par un collationnement quadruple et souvent quintuple. On y trouve, en outre, les variantes des principaux mss. de la *recension* de Calliopius, celles que fournit Donat et celles que présentent les citations de Térence chez d'autres auteurs. Enfin, quoique M. U. prétendît publier les œuvres de Térence, *emendandas potius quam emendatas*, il avait fait, en plusieurs endroits, des corrections aussi simples qu'ingénieuses [2]. Néanmoins, cette excellente édition, indispensable pour tout travail sérieux sur Térence, n'a pas eu, dans le monde savant, tout le succès qu'elle méritait. Elle n'a pas même provoqué, comme elle semblait destinée à le faire, en dehors de tout parti à prendre vis-à-vis de l'auteur et de son œuvre, ce travail d'exploitation qui suit d'ordinaire les moindres publications de documents inédits, et que M. U. attendait pour constituer son texte définitivement. C'est là ce qu'il constate dans les premières lignes du présent opuscule, sans laisser paraître d'amertume, mais non sans un légitime regret. S'étant décidé à mettre la main à l'œuvre lui-même, il soumet ensuite à un examen critique approfondi une vingtaine de passages, les uns déjà traités par d'autres savants, les autres dans lesquels il est le premier à signaler des fautes. Plusieurs de ses démonstrations pourront ne pas convaincre entièrement [3] (lui-même d'ailleurs suspend son jugement en quelques cas) ; mais partout on reconnaîtra une grande finesse d'analyse, et l'observation la plus exacte des nuances du langage comique propres à Térence, comme en général de la *manière* de ce poète si délicat.

C'est la discussion plus encore que les conclusions de M. U. qui fait le mérite de ses *Analecta*. Mais ne pouvant ici entrer dans cette discussion, nous citerons au moins, comme spécimen, quelques-uns des résultats les plus intéressants. Dans le prologue des Adelphes, entre les v. 3 et 4, M. U. découvre une lacune à combler « *hunc fere in modum* » : [*surreptam clamitantes Plauti fabulam*]. Ad. V,

---

1. M. Fleckeisen, dans son édition justement estimée (Lips. 1857), et M. W. Wagner (Cambridge, 1869) n'avaient de collations *nouvelles* du *Bembinus* que celles de Victorius et de Politien !

2. P. ex. celle-ci, qui est justifiée d'une manière intéressante et instructive dans le « programme » ci-dessus cité, quoique, à la vérité, elle n'en eût guère besoin : Andr. II, 3, 21 et 22 (= 395, 396) : *Nam quod tu speres : « propulsabo facile uxorem his moribus : Dabit nemo » : inueniet inopem potius quam te corrumpi sinat.* Un simple changement de ponctuation qui illumine tout d'un coup une obscurité jusque-là impénétrable.

3. Dans cinq passages où M. U. suspecte l'intégrité du texte reçu, parce que la sortie de scène des personnages n'est pas indiquée, le nombre même de ces cas doit rendre fort prudent. Il faudrait peut-être chercher à expliquer plutôt pourquoi Térence s'est quelquefois départi de son habitude de marquer l'*exit*. — Heaut. II, 3, 48 (= 289) la correction de Bentley est bien plus acceptable que celle que propose, avec une grande réserve, il est vrai, M. U. : *Nulla arte facies expolita mulieris.* — Il y aurait encore d'autres réserves à faire, en particulier sur Andr. II, 3, 1 (= 375) suiv.

3, 37 (= 823) *Duo cum idem faciunt, [tamen idem non esse idem, Quod uterque faciunt], sæpe ut possis dicere*, etc. Il donne du premier prologue de l'Hécyre une explication qui dispense d'admettre une lacune, et il en corrige les v. 1 et 7. Il rétablit le mètre et le sens du v. II, 1, 4 (= 201) de l'Hécyre, par la seule répétition d'un mot : *Itaque adeo uno animo omnes socrus oderunt, [oderunt] nurus.*

— T —

---

178. — **Molière's Werke mit deutschem Commentar,** Einleitungen und Excursen, herausgegeben v. Dr Adolf Laun. Berlin, Van Muyden. 1873 et aa. ss.[1]

La critique allemande s'est prononcée, sans exception que je sache, favorablement sur le Molière de M. Laun. A cela je vois deux raisons : d'abord on s'est contenté d'un examen très-superficiel, ensuite, en fait d'éditions d'écrivains français, les Allemands ne sont pas gâtés. A mon avis, l'édition dont il s'agit n'est pas bonne : bien loin de marquer un progrès dans l'ensemble des travaux sur Molière, elle ne satisfait même pas aux exigences qu'a le droit d'élever un lecteur allemand. Les appréciations et les éclaircissements qu'on trouve dans les introductions et les appendices sont entièrement extraits des éditions françaises ou des biographies connues de Molière : je m'abstiens donc de tout jugement sur cette partie de l'ouvrage, dont la forme laisse d'ailleurs beaucoup à désirer[2]. Je m'en tiens au texte et aux remarques, que je veux faire apprécier par un échantillon; je choisis à cet effet les deux premiers actes du *Misanthrope :* car si on peut s'attendre à voir l'éditeur faire de son mieux, c'est assurément pour cette comédie, qui occupe un rang capital dans l'œuvre du poète et par laquelle M. Laun a voulu ouvrir son édition.

Texte. — Fautes d'impression. I, 293 *tout* (l. *toutes*), 377 *sous* (l. *vous*), 432 *encense,* 435 *He!* II, 10 *che moi,* 25 *leurs* (l. *leur*), 30 *Citandre,* 36 *éclataut,* 54 *vöyez* (l. *voyiez*), 54-55 *Alcfste,* 64 *personne,* 107 *qnoi,* 164 *lienx,* 217 *cœurs* (l. *cœur*), 234 *Assitôt,* 237 *véritnble,* 264 *persounes,* 300 *port* (l. *porte*), 316 *bon* (l. *bons*). Aucune de ces fautes n'est indiquée dans l'*Errata.*

Orthographe. — I, 12 *coeurs,* 36. 61. 70. *coeur*; cette notation tout à fait inconnue en français persiste dans les remarques, tandis que plus tard elle est dans le texte remplacée par *œu.* — M. L. écrit tantôt *Eh!* tantôt *Hé!* Quand même ce seraient là deux interjections différentes, et non deux orthographes différentes d'un seul et même mot, il ne faudrait pas écrire *Eh bien!* I, 439. II, 112, et *Hé bien!* III, 349. — I, 201 nous lisons *grand chose,* et M. L. remarque qu' « il ne faut pas ici d'apostrophe, car il n'y a pas d'*e* muet élidé; » mais en

---

1. [Bien que la *Revue* ait déjà donné sur cet ouvrage un article de M. Joret, qui avec quelques réserves en fait une appréciation généralement favorable, nous pensons que nos lecteurs liront avec intérêt l'article suivant, dont l'auteur étudie l'ouvrage de plus près et à un point de vue spécialement allemand. — *Réd.*]

2. L'auteur ne manie pas toujours bien sa langue et commet plus d'une négligence dans ses citations.

admettant qu'on réforme ainsi sur un point une orthographe qu'on respecte dans bien d'autres bizarreries, il ne faudrait pas écrire ailleurs *grand' ville* (I, 394, 406); II, 300 on lit *grandbasques* en un seul mot (et de même dans la remarque sur ce vers). Voilà trois orthographes différentes pour la même chose. — II, 249 *avoûrai,* mais p. ex. III, 303 *emploierai.*

Ponctuation. — On retrouve, aux vers I, 25, 204, 396, 407; II, 24, 26, 58, 172, etc., les négligences relevées dans le texte.

Leçons. — M. L. relève dans son commentaire même des variantes sans importance. Cependant I, 171 il admet dans le texte *de vilains bruits* sans signaler la leçon ordinaire, accueillie aussi par Moland, *de méchants bruits.* De même I, 282 on lit *il nous faut bien connaître,* et la leçon meilleure *il faut nous mieux connaître* n'est pas mentionnée. — II, 324. M. L. lit *ne vienne* au lieu de *me vienne;* la leçon reçue, qui est la bonne, ne figure même pas en note. — II, 327. La leçon de l'édition de 1682, *par le sangbleu,* aurait dû servir de texte à une petite note, où on aurait montré que c'est là la forme primitive (d'où est sorti *palsambleu*), et comment l'article féminin s'est plus tard substitué au masculin.

Commentaire.

I, 10. « *Nach dem Charakter, den sie mir gezeigt haben* » est une mauvaise traduction de *Après ce qu'en vous je viens de voir paraître;* car *après* signifie *post,* tandis que *nach* dans ce contexte ne peut signifier que *secundum.*

20. « *Sie überhaüfen ihre feurigen Umarmungen mit Freundschaft betheurungen* » n'est pas de l'allemand.

22. Les deux citations sur *comme* et *comment* sont séparées par une citation de La Bruyère, qui n'a rien à faire avec la question.

52. « *Faquin,* — de l'ital. *facchino,* lat. *fascis.* » Mauvaise étymologie.

117. « *Encore en est-il bien,* avec inversion, *doch giebt es aber noch.* » La particule adversative n'est pas dans le français, et rend mal la relation de la phrase avec la précédente. — « Ici l'*e* d'*encore* n'avait pas besoin d'être élidé, parce que » le mot suivant commence par une voyelle. » Ainsi cet *e* s'éliderait *nécessairement* devant les consonnes et *facultativement* devant les voyelles? Il est vrai qu'on rencontre, bien que fort rarement, *encor* devant une voyelle; mais c'est une simple négligence. Au reste, l'expression *élider* ne convient pas ici, car elle prête au malentendu entre la chute de l'*e* dans l'écriture et sa chute dans la prononciation.

129. L'expression *pied-plat* ne vient ni des chevaux qui ne valent rien à cause de leurs pieds larges et plats, ni des pieds sans cambrure des vilains, mais de la chaussure plate portée par les gens du peuple (cf. *talon rouge,* qui en est l'antithèse).

197. *Plaidoierie,* l. *plaidoirie.* Je ne prétends nullement relever toutes les fautes d'impression dont fourmille le commentaire.

202. « *Pour la beauté du fait;* ironiquement, équivaut ici à *pour le principe.* » Sans doute c'est par exagération de ses principes qu'Alceste souhaite de perdre sa cause, mais ce n'est pas ce qu'il dit : il dit que la perte de son procès serait

pour lui un fait intéressant, qui enrichirait son recueil de faits analogues et donnerait raison à son système.

226. *Treuve.* « L'*ou* des infinitifs passait *le plus souvent* à *eu*, comme *mourir* » *meurs, pouvoir peux, mouvoir meus.* » Et *avouer, louer, coûter, aboutir, courir,* etc.? C'est le latin *ŏ* qui devient *eu.* L'origine de *treuve* n'est pas assurée, mais il répond à l'it. *trova* avec *o* ouvert, anciennement aussi *truova. Trouve* a pris la place de *treuve,* comme *prouve* celle de *preuve.*

227. « *Quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner* n'est pas admissible; il faudrait » *amour* (mais ce mot est déjà deux vers plus haut). » Pourquoi donc?

264. D'après M. Laun l'*s* de *reçois* et autres formes analogues a été d'abord ajoutée au mot par les poètes pour éviter un hiatus. Tout ce que M. L. ne comprend pas bien, il le met sur le compte de la rime et du vers.

282. « *Avant que nous lier* = *avant que de,* ou *avant de;* les poètes élidaient » souvent le *de,* maintenant on élide d'ordinaire le *que.* » Il est impossible de penser et de s'exprimer d'une façon moins scientifique.

292. « *Avecque moi,* pour *avec,* à cause du vers. » M. L. semble ignorer qu'*avecque* se rencontre souvent en prose.

334. M. L. traduit « empoisonneur au diable » par *verfluchter Geschmacksvergifter,* et remarque que « c'est là un *aparte* qu'Oronte n'entend pas. » Il est inconcevable qu'on puisse appliquer ces mots à Oronte : ils s'adressent à Philinte, et Alceste l'appelle *empoisonneur* à cause des flatteries dont il lui reproche d'empoisonner Oronte.

433. « *Prenez-le un peu moins haut.* Il faut, pour le vers, prononcer *le* et *un* en » un seul mot. » Cela veut dire sans doute *en une seule syllabe;* mais comment pourrait-on, chez un poète, les prononcer en deux? le français — depuis le XVIe siècle — ne tolère pas cet hiatus. Mais d'autre part l'élision de l'*e* dans ce cas et d'autres semblables (*Mis.* II, 302, *faites-le entrer*) choque quelque peu l'oreille, parce que *le* porte ici l'accent. Il faudrait en faire la remarque dans une édition allemande de Molière, d'autant plus que dans beaucoup d'écoles allemandes on enseigne à prononcer *prenéz-le, aiméz-le.* Il vaudrait mieux traduire : *Schlagen Sie einen etwas* bescheideneren *Ton an* que *einen etwas* sanfteren *Ton.*

II, 30. « *L'heur,* = *bonheur,* de *hora.* » On sait aujourd'hui sur les bancs de l'école d'où vient ce mot « qui se prête si bien au vers. »

37. « *Canon* du gr. Κάννα; » pourquoi pas du lat. *canna?*

40. « *En faisant votre esclave* = en se faisant. Molière omet si souvent, *pour le* » *besoin du vers,* le pronom personnel qu'il est inutile de signaler désormais ce » trait. » Ceci est une monstruosité sur laquelle il est inutile de perdre des paroles.

85. « *Voyons d'arrêter* pour *à arrêter,* pour éviter l'hiatus, est fréquent. » Alors c'est pour éviter l'hiatus que Malherbe écrit : « Voyez de tirer ce profit de votre » dommage, » et J.-J. Rousseau : « Voyez de cacheter plus soigneusement vos » lettres? »

92. Si l'édition originale porte *regards* au lieu d'*égards,* il faut l'admettre dans le texte, à moins que ce ne soit une faute d'impression. M. L. ne semble pas l'envisager ainsi, mais il n'en lit pas moins *égards.*

102. « *Brailleur*, — de *braire*, all. *brüllen*, souabe *brüllen*, angl. *brawl*. » Avant tout *brailleur* vient de *brailler*. Il vaut mieux s'abstenir complètement de recherches étymologiques que d'en fournir de cette valeur.

112. « *Loisible* = *permis*, vieilli. » Ce mot était vieilli, mais il est de nouveau usité : voy. Littré.

116. « *Faire expliquer votre âme;* un *vous* ajouté rendrait certainement cette » phrase plus claire, mais on pourrait aussi la comprendre en sous-entendant » *se*, souvent omis avec *faire*. *Ich will Ihre Seele sich erklæren lassen*, ou *Ich will* » *Sie Ihre Gesinnung erklæren lassen*. » La première explication, proposée accessoirement, est seule admissible. Il faut alors remarquer que ce n'est pas avec *faire*, mais avec un infinitif dépendant de *faire* que le réfléchi *se* est souvent omis. M. L. pourra s'éclairer sur ce point dans Godefroy, *Lex. comp. de la langue de Corneille*, II, 185-206.

125. « *Se barbouiller*, de *barbula;* se couvrir le visage, la barbe de farine » comme les farceurs. Ital. *barbuglirse* (corr. *barbugliare*). » Si M. L. avait jeté un coup-d'œil dans le *Dict. Etym.* de Diez, il aurait vu que cette étymologie ne soutient pas l'examen. Le sens « se rendre ridicule » ne dérive sûrement pas de celui de « s'enfariner le visage » (à propos duquel on eût d'ailleurs pu rappeler *la Jalousie du Barbouillé*, farce de Molière); *barbouiller* signifie « salir, souiller, » d'où le sens figuré. L'ital. *barbugliare* est de l'érudition mal à propos; il n'a avec *barbouiller* qu'un sens en commun, celui de « parler indistinctement, bredouiller, » et il est probablement sorti de la forme vraiment italienne *borbogliare* par assimilation au français.

132. « *Chaise*, chaise à porteurs; ce véhicule venait de Londres et était fort » à la mode; le nom anglais *sedan* (de *Sedan*) fait supposer qu'il est d'origine » française. » Eh bien! qui a la priorité de l'Angleterre ou de la France?

147. « *Vétille* = bagatelle, lat. *vetilla*. » Diez et autres se cassent la tête pour découvrir l'origine de ce mot; M. L. s'en tire à moins de peine, et enrichit du coup la langue latine d'un mot jusqu'à lui inconnu.

155. « *Tutoyer* vient de *tu* et *toi;* aussi est-ce à tort qu'on dit quelquefois *tu-* » *tayer*. » Cette étymologie est mauvaise, bien qu'adoptée par Littré et Scheler. *Tutoyer* est pour *tu-oyer* (comme dit Montaigne); le *t* est intercalé comme dans *abriter* de *abri*, *numéroter* de *numéro*, etc. Si on a dit *vouvoyer* pour *vousoyer*, cela vient précisément de la fausse idée qu'on se faisait sur la formation du premier mot. Enfin c'est une idée bizarre de prêter à Molière l'intention de ridiculiser, en écrivant *tutaye*, la prononciation usitée à la cour.

180. « *C'est à sa table à qui l'on rend visite*. » La meilleure explication de cette locution est dans la confusion des deux constructions « *C'est à sa table que* » et « *C'est sa table à qui*. »

247-8. Non-seulement les deux *on peuvent*, mais ils *doivent* être rapportés à la même ou aux mêmes personnes; cf. I, 219 ss.

Indépendamment des erreurs où M. Laun est tombé, il me serait facile de signaler dans son commentaire un grand nombre de lacunes, d'indiquer par exemple plusieurs passages difficiles à entendre ou intéressants pour la langue ou la littérature qui n'ont été l'objet d'aucune remarque (je citerai seulement, dans

le morceau que j'ai choisi, les vers I, 23, 29, 209, 358, 396; II, 55, 59, 84, 98); mais je ne veux pas faire un supplément au travail de M. Laun. D'ailleurs on pourrait contester le bien fondé de cette critique. Il est certain que bien des endroits où l'éditeur n'a rien noté appelaient des observations au moins à aussi juste titre que d'autres où il a mis des notes; mais il n'est pas aisé de tracer la ligne de démarcation entre ce qu'un commentaire *peut* donner et ce qu'il *doit* donner.

Nous sommes fiers depuis longtemps, en Allemagne, de l'exactitude et du soin que nous apportons à nos éditions. Pour un écrivain français moderne, il ne s'agit pas d'établir la classification des manuscrits, ni de retrouver la bonne leçon au milieu de corruptions diverses, ni de surmonter des difficultés de premier ordre de forme ou de fond. Et spécialement pour Molière, où ce qui se trouve de remarquable ou de singulier en quelque manière a généralement déjà été relevé, un éditeur a une tâche aisée, mais nous avons le droit d'exiger qu'il s'en acquitte d'autant plus consciencieusement. M. Laun ne satisfait point à cette exigence; son édition est défigurée par des négligences souvent très-graves, il n'est pas parfaitement maître de sa propre langue, et ce qu'il donne comme linguistique fait dresser les cheveux sur la tête[1].

De tous les poètes français c'est Molière que nous aimons le plus en Allemagne, et relativement nous le lisons beaucoup. Le besoin d'une édition allemande de Molière est réel; mais je proteste de nouveau contre le jugement porté par la critique allemande, d'après lequel il lui serait donné satisfaction par l'édition de M. Laun.

H. SCHUCHARDT.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 20 août 1875.

M. de Longpérier lit un rapport au nom de la commission du prix Fould. Ce prix, de 20000 fr., est destiné à récompenser la meilleure *histoire des arts du dessin* (architecture, sculpture, peinture) depuis les temps les plus reculés jusqu'au siècle de Périclès. La commission chargée de le décerner est composée de trois membres de l'académie des inscriptions, un membre de l'académie des sciences et un membre de l'académie des beaux-arts. La commission n'ayant reçu cette année aucun ouvrage écrit en vue de ce prix et où le sujet fût traité complètement, proroge le concours à trois ans, conformément au règlement. Elle décerne à titre d'accessit une somme égale à 3 années du revenu du capital du prix à M. James Fergusson, pour son ouvrage intitulé *A history of architecture* (histoire de l'architecture de tous les peuples depuis les temps les plus anciens jusqu'à la période actuelle : partie antique), en prenant aussi en considération

---

1. Ne croit-il pas possible (*Mis.* V, 242) que *dire* dans « trouver à dire » vienne de *desiderare?*

5 autres écrits du même auteur, relatifs à l'histoire des arts (monuments de pierres brutes dans toutes les contrées; les palais de Ninive et de Persépolis; explication des temples taillés dans le roc de l'Inde; *illustrations* de l'ancienne architecture de l'Hindoustan; le culte de l'arbre et du serpent, ou explications sur la mythologie de l'Inde d'après les sculptures des monuments bouddhistes de Santchi et d'Amravati).

M. Maury continue la lecture de son mémoire intitulé *Nouvelles observations sur la langue étrusque,* où il examine les théories exposées dans le livre de M. W. Corssen, *Ueber die Sprache der Etrusker.* Il étudie plusieurs mots des inscriptions étrusques, que M. Corssen a pris pour des noms propres; M. Maury les considère comme des noms communs, et pense qu'on peut en déterminer le sens, du moins d'une manière approximative.

M. Desjardins continue la lecture du mémoire de M. Charles Tissot sur la géographie de la Maurétanie Tingitane. Dans cette partie, M. Tissot étudie la côte occidentale de la Maurétanie, sur la mer extérieure ou océan atlantique. On trouve dans Scylax une description très-détaillée et très-précise de cette côte. Les commentateurs modernes, s'étant mal rendu compte de la configuration des lieux, avaient accusé la description de Scylax de contenir plusieurs erreurs et voulaient en corriger le texte. Cette opinion était généralement admise. Seul, M. Vivien de Saint Martin avait exprimé la conviction qu'une étude plus attentive des localités montrerait que l'erreur est du côté des modernes. C'est ce qui est arrivé. M. Tissot, en explorant le littoral, a reconnu l'exactitude de la description de Scylax. Il donne l'identification moderne des divers points mentionnés par le géographe grec, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au fleuve Ἀνίδης, aujourd'hui Oued el Aïacha, et à la ville de Zilis ou Zilia (*colonia Iulia Constantia Zilis,* dans Pline, aujourd'hui en berbère *Azila*), au nord du fleuve et de la ville de Lixus.

Ouvrages offerts à l'académie, déposés sur le bureau : — Société académique de S. Quentin, sujets mis au concours : concours de l'année 1876 (4 p.); — Neue kritisch-exegetische Bearbeitung eines Siegesgesanges aus Pindar, v. Prof. Dr Joh. Jos. Schwickert (programme du progymnase royal grand-ducal de Diekirch, 1875, 4°); — *ouvrages envoyés au concours des antiquités de la France :* — D. Brissaud, Les Anglais en Guyenne, Paris, 1875, 8°; — E. Cauvet, Étude historique sur Fonfroide, Montpellier et Paris, 1875, 8°; — L'abbé J. Corblet, Hagiographie du diocèse d'Amiens, tome 5, Paris et Amiens, 1875, 8°.

Présenté, de la part de l'auteur, par M. de Longpérier : — Alexandre Bertrand, Rapport au ministre de l'instruction publique sur les questions d'archéologie discutées au congrès de Stockholm en 1874.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Beame, A comparative Grammar of the modern Aryan Languages of India. Vol. II (London, Trübner). — Chaignet, La Philosophie de la Science du Langage (Paris, Didier). — Deutsche Puppenkomœdien hrsg. v. Engel. Fasc. II, III (Oldenburg, Schulze). — Lindau, Gesammelte Aufsætze (Berlin, Stilke).

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

en Océanie). — J. A. SYMONDS, Renaissance in Italy : the Age of the Despots. Smith, Elder and Co. — Japanese Antiquities.

Jenaer Literaturzeitung, n° 24, 12 juin. H. VOIGT, Fundamental Dogmatik. Gotha, Perthes, in-8°, xxxij-684 p. (LIPSIUS). — H. Gottf. GENGLER, Germanische Rechtsdenkmæler. Erlangen, Deichert, in-8°, xiij-778 p. (SCHULZ). — O. BÖHTLINGK und R. ROTH, Sanskrit Wœrterbuch. Th. I-VII. 57. Lieferungen. St. Petersburg, Eggers und Comp. Leipzig, Voss, in-4° (Fr. SPIEGEL). — B. DELBRÜCK, Das Sprachstudium auf den Deutschen Universitæten. Iena, Dufft, in-8°, 24 p. (G. CURTIUS). — Rig Veda-Sanhita ed. by F. MAX MÜLLER. Vol. VI. London, Allen, in-4° (B. DELBRÜCK). — A. C. BURNELL, Elements of South-Indian Palæography. London, Trübner, in-4°, viij-98 p. 30 pl. 1 carte (A. WEBER. Cf. le présent n° de la *Revue critique*). — Vâmana's Lehrbuch der Poetik, zum ersten Male herausg. v. Carl CAPPELLER. Iena, Dufft, in-8°, xj-87 p. (R. PISCHEL). — Ad. Fr. STENZLER, Elementarbuch der Sanskrit-Sprache. 3. verm. Auflage. Breslau, Mælzer, in-8°, iv-126 p. (C. CAPPELLER). — Bharatae responsa Tibetice, cum versione latina. Petropoli, typis imper. Acad. sc., in-4°, iv-46 p. (W. D. WHITNEY). — S. BEAL, The romantic legend of Sâkya-Buddha. London, Trübner, in-8°, xij-396 p. (A. SCHIEFNER). — B. H. HODGSON, Essays on the languages literature and religion of Nepâl and Tibet. London, Trübner, in-8°, xj-145, 124 p. (Ern. W. A. KUHN). — E. W. WEST, Glossary and Index of the Pahlavi Texts of the book Arda-Viraf. London, Trübner, in-8°, viij-350 p. (H. HÜBSCHMANN). — J. HALEVY, Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques. Paris, Maisonneuve, in-8°, ij-183 p. (K. SCHLOTTMANN). — G. SMITH, Assyrian discoveries. London, Sampson Low, Marston, Low and Searbe, in-8°, xvj-461 p. (SCHRADER). — Fr. MIKLOSICH, Altslovenische Formenlehre in Paradigmen. Wien, Braumüller, in-8°, xxxv-96 p. (J. SCHMIDT). — Greg. KREK, Einleitung in die slavische Litteraturgeschichte. Th. I. Graz, Leuschner und Lubensky, in-8°, vij-336 p. (Fr. MIKLOSICH). — A. Fried. POTT. Ueber vaskische Familiennamen. Detmold, Meyer, in-8°, v-41 p. (E. WINDISCH). — R. ELLIS, Peruvia Scythica. London, Trübner and Co., in-8°, xj-219 p. (POTT). — Aug. BŒCKH's gesammelte kleine Schriften. Band IV. Leipzig, Teubner, in-8°, viij-547 p. (R. SCHÖLL). — O. BENNDORF, Die Metopen von Selinunt. Berlin, Guttentag, in-4°, iij-81 p. 3 pl. (R. GAEDECHENS).

Il Propugnatore. Disp. 2 e 3. Marzo, Aprile, Maggio, Giugno 1875. GIOV. SFORZA, Lettere inedite di Carraresi illustri (Lettres de F. Berrettari, poète latin du XVIIe s.). — IMBRIANI, Natanar II, lettera a Francesco Zambrini sul testo del candelaio di Giordano Bruno. — SALOMONE MARINO, Storie popolari siciliane. — G. GHIVIZZANI, G. Giusti e i suoi tempi. F. CORAZZINI, Una questione sulla storia della Lingua (discussion entre MM. Amari et Baudi de Vesme sur l'ancien dialecte sicilien. — (C. CORONEDI BERTI. Novelle popolari bolognesi. — T. ZAMBRINI e A. BACCHILEGA, Le edizioni delle opere de G. Boccacio.

Det nittende Aarhundrede (Le XIXe siècle, revue mensuelle de littérature et de critique). Copenhague. Octobre 1874. G. BRANDES, Paul Heyse (1re partie). — J. P. JACOBSEN, L'enfance de Maria Grubbe. — E. BRANDES, Le récit du déluge dans les inscriptions babyloniennes. — Le Théâtre national danois et sa direction. — *Littérature :* poésie du Nord.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Albert (P.). La littérature française au XVIIIe siècle. In-18 jésus, 482 p. Paris (Hachette et Ce). 3 fr. 50

Asseline (D.). Les Antiquitez et Chroniques de la ville de Dieppe. Publiées pour la première fois, avec une introduction et des notes historiques par MM. M. Hardy, Guérillon et Sauvage. 2 vol. in-8°, xxxij-825 p. Paris (Maisonneuve et Ce).

Aubert (E.). Reliure d'un manuscrit dit Évangéliaire de Charlemagne. In-8°, 21 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

Babinet de Rencogne (G.). Documents relatifs au prieuré de N.-D.-de-Fontblanche (1220-1665), publiés pour la première fois. In-8°, 42 p. Niort (Clouzot).

Bonnafoux (J.-F.). Fontaines celtiques consacrées par la religion chrétienne, sources merveilleuses, coutumes superstitieuses et légendes diverses, recueillies pour la plupart dans le département de la Creuse. In-4°, 43 p. Guéret (imp. Dugenest).

Bouillevaux (C.-E.). L'Annam et le Cambodge, Voyages et notices historiques, accompagnées d'une carte géographique. In-8°, 548 p. Paris (Palmé).

Casimir (P.). Notice sur le duc et la duchesse de Navailles. In-8°, 18 p. Niort (Clouzot).

Choix de lettres adressées à M. de Nicolay, évêque de Verdun, par le Dauphin, la Dauphine et divers princes, princesses ou personnages de la Cour (1750-1769). In-4°, 41 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

Combes (A.). Histoire de la ville de Castres et de ses environs pendant la Révolution (1789-1804). In-8°, 335 p. Castres (Granier).

Desjardins (T.). L'art des Étrusques et leur nationalité. In-8°, 56 p. Lyon (imp. Perrin et Marinet).

Duval (L.). Archives révolutionnaires du département de la Creuse (1789-1794). In-8°, iij-406 p. Guéret (l'auteur). 10 fr.

Even (C.). Abécédaire de numismatique romaine, notes indispensables aux jeunes amateurs. In-8°, 59 p. et 12 pl. Saint-Brieuc (Guyon).

Fouillée (A.). Histoire de la philosophie. In-8°. xvij-554 p. Paris (Delagrave).

Imbert. Le mariage de Nicolas d'Anjou, seigneur de Mézières, avec Gabrielle de Mareuil. In-8°, 63 p. Niort (Clouzot).

—— Lettres de Catherine de Parthenay, dame de Rohan-Soubise et de ses deux filles Henriette et Anne, à Charlotte-Brabantine de Nassau, duchesse de La Trémoïlle; publiées d'après les originaux. In-8°, 124 p. Niort (le même).

Jacob (P.-J.). Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne, comprenant la description raisonnée des éditions originales, des réimpressions, des contrefaçons, des traductions, des imitations, etc., y compris le détail des estampes, et la notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par son ami Cubières Palmézeaux, avec des notes historiques, critiques et littéraires. In-8°, xv-514 p. et portr. Paris (Fontaine).

Lecoy de la Marche (A.). Le roi René, sa vie, son administration, ses travaux artistiques et littéraires d'après les documents inédits des Archives de France et d'Italie. 2 vol. in-8°, xvj-1056 p. Paris (F. Didot frères, fils et Ce).

Miklosich (F.). Ueber die Mundarten u. die Wanderungen der Zigeuner Europa's IV. In-4°, 68 S. Wien (Gerold). 4 fr.

Pasquier (F.). Grands jours de Poitiers de 1454 à 1634. In-8°, 140 p. Paris (Thorin).

Taillandier (Saint-René). Dix ans de l'histoire d'Allemagne. Origine du nouvel empire, d'après la correspondance de Frédéric-Guillaume IV et du baron de Bunsen. 1847-1857. In-8°, xx-442 p. Paris (Didier et Ce). 7 fr. 50

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 36 Neuvième année. 4 Septembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.
10e FASCICULE.

EXERCICES critiques de la conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par E. Tournier, directeur d'études adjoint. 12e livraison (fin). 1 fr. 50

T. MOMMSEN Histoire de la Monnaie romaine, traduite de l'allemand par le duc de Blacas et publiée par J. de Witte, membre de l'Institut. Tome IV et dernier. 1 vol. gr. in-8°, orné de 20 planches. 10 fr.

A. MARIETTE BEY Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. Livraisons 15 et 16. Chaque 6 fr.

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

E. DE ROUGÉ Chrestomathie égyptienne. Abrégé grammatical. 3e fascicule. 20 fr.
Le 4e fascicule est sous presse.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 171, new series, 14 août. H. SUMNER MAINE, The Effect of Observation of India on modern European Thought. London, Murray (E. DE LAVELEYE : dans ce remarquable essai, M. S. M. montre comment la connaissance des langues et des institutions de l'Inde a donné naissance à la philologie et à la mythologie comparées, et a fourni des points importants de comparaison pour l'étude du droit et des idées sociales. M. de L. sur ce dernier point, hésite à se prononcer avec M. S. M. en faveur de la supériorité des conceptions européennes). — GINO CAPPONI, Storia della Repubblica di Firenze. Firenze, Barberà, 2 vol. (CREIGHTON : éloge banal et exagéré de cet ouvrage remarquable sans doute, mais singulièrement insuffisant). — ALLIES, The Formation of Christendom. Part III. London, Longmans and Co. (J. WORDSWORTH : ouvrage consciencieux d'un anglican converti au catholicisme). — K. J. SCHRÖER, Die deutsche Dichtung des 19. Jahrhunderts in ihren bedeutenderen Erscheinungen. Leipzig, Vogel (F. HUEFFER : réunion intéressante des noms et des faits, mais appréciations critiques très-médiocres). — A. JOBEZ, La France sous Louis XV. Paris, Didier (Et. COQUEREL : article favorable). — *Current Literatur*. — *Notes and News* (notes sur un ms. très-important de Wycliffe, datant de 1390; sur la découverte, à Grotta Ferrata, d'un ms. palimpseste de Strabon renfermant des passages des 7e et 8e livres jusqu'ici perdus). — Hans Christian Andersen (Ed. W. GOSSE : très-intéressante notice nécrologique. — Congrès international des sciences géographiques. 3e article. (L'auteur trouve avec raison que les meilleures cartes murales exécutées jusqu'ici en France sont celles de M. Delagrave. Celles de M. Ehrard (Hachette) sont plus belles et plus fines, mais celles de Mlle Kleinhans (Delagrave) sont préférables pour l'enseignement. — Congrès de géographie. — *Correspondence* (L.-L. BONAPARTE : sur les noms basques; A. CUTBILL : sur un ms. juridique anglo-normand de l'époque du roi Jean appartenant au duc de Northumberland; H. SCHLIEMANN : antiquités préhistoriques du musée de Leyde). *Science Notes :* Philology.

The Athenæum, n° 2494, 14 août. The Speeches and Public Letters of the Liberator. With Preface and Historical Notes by Miss F. CUSACK. Dublin, M' Glashan and Gill, 2 vol. (Les incidents qui ont signalé la célébration du centenaire d'O'Connell ajoutent à l'intérêt de ce recueil : on n'y trouve pourtant rien de bien nouveau sur le grand agitateur; ses discours au peuple irlandais, ses plaidoyers, ses lettres tout à fait privées, donneraient de lui une idée bien plus saisissante et plus vive que les lettres politiques et les discours parlementaires ici rassemblés). — J. S. STUART-GLENNIE. Pilgrim Memories or Travel and Discussion in the Birth-Countries of Christianity with the late Henry Thomas Buckle. Longmans and Co. (Souvenirs de conversations que M. S. G. entretint avec l'auteur de l'*Histoire de la Civilisation* pendant un voyage en Égypte et en Palestine. D'après les passages cités, il semble bien que ces conversations lassaient parfois M. Buckle. Article défavorable). — S. Paul's Epistles to the Colossians and to Philemon. A revised Text with Introduction, Notes and Dissertations, by J. B. LIGHTFOOT. Macmillan and Co. (L'auteur fait preuve d'une grande lecture, mais le théologien domine trop l'historien). — GUIZOT, L'Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits enfants. 4 vols. Hachette — *The history of France*, etc., translated by R. BLACK. 5 vols. Sampson Low and Co. (En rendant justice au talent et au patriotisme de M. G. et en reconnaissant le caractère tout patriarcal de son livre, l'auteur de l'article ne peut s'empêcher de remarquer combien l'ouvrage devenait plus faible à mesure qu'il avançait). — Origenis Hexaplorum quae supersunt; sive veterum interpretum Graecorum in totum Vetus Testamentum fragmenta post Flaminium Nobilium, Drusium, et Montefalconium, adhibita etiam versione Syro-Hexaplari

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 4 Septembre — 1875

Sommaire : 179. Beal, La Légende de Sâkya Buddha. — 180. L. Dufour, Les Dialectes grecs. — 181. J. de Goeje, L'ancien Lit de l'Oxus. — 182. Ed. Dowden, Shakspere. — 183. Ph. Tamizey de Larroque, Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Agenais. — 184. E. Schmidt, Richardson, Rousseau et Gœthe. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

179. — **The Romantic Legend of Sâkya Buddha :** from the Chinese-Sanscrit. By Samuel Beal. London, Trübner. 1875. In-8°, xij-395 p.

« Cet ouvrage, dit M. Beal au commencement de l'Introduction, est la tra-
» duction de la version chinoise de l'*Abhinishkramana Sûtra* faite par Djnanakuta,
» prêtre buddhiste de l'Inde septentrionale, vers la fin du vi^e siècle de notre
» ère. » Le titre chinois est *Fo-pen-hing-tsi-King* et signifie, d'après M. Wassiljew cité par M. B. : Biographie de Çâkyamuni et de ses disciples; le sens du titre sanskrit est : Livre de la Sortie, et M. B. remarque très-justement qu'il ne devrait s'appliquer proprement qu'au dix-septième chapitre de l'ouvrage, où l'on raconte la sortie du Buddha du palais paternel pour se consacrer à la vie religieuse.

C'était là, semble-t-il, une raison suffisante pour ne pas admettre si facilement, sur la foi de M. Wassiljew, qu'un ouvrage intitulé en chinois Vie du Buddha, était intitulé en sanskrit : Livre de la Sortie. Nous croyons que l'assertion du savant russe est le résultat d'une erreur ou d'une confusion quelconque. Voici en effet ce que nous lisons dans la *Concordance Sinico-Samskrite*[1] de feu Stan. Julien sous le n° 167 : *Fo-pen-hing-tsi-King*[2], 60 liv. (*Bouddhatcharitra*). Traduit par Djnânagoupta.

On voit que le titre chinois est le même que celui du livre traduit par M. B. Le sens du titre sanskrit, vie du Buddha, en reproduit la partie essentielle; le nombre de soixante livres ou cahiers est précisément celui des chapitres du présent ouvrage. Enfin le nom du traducteur *Jnanakuta*, suivant M. B., *Jnâna-Goupta*, suivant Julien, doit être le même. C'est un nom indien, dont la transcription chinoise se lit *Che-na-kiu-to*, et que les deux sinologues ont restitué d'une façon légèrement différente. On serait tenté de donner la préférence à la restitution de Julien; d'abord c'est d'après l'analogie du n° 119 de la *Méthode*[3] de

1. *Journal asiatique,* quatrième série. Tome XIV, 1849, p. 353-446.

2. Nous n'hésitons pas, malgré notre ignorance absolue de la langue chinoise, à corriger *Kong,* faute d'impression évidente, en *King*. Ce dernier mot signifie en chinois *Soûtra,* comme on peut le voir ibid. p. 368 et 373, et il termine régulièrement les titres de tous les ouvrages appartenant à cette division du canon buddhique. D'un autre côté la présence du mot *Kong* deux lignes plus haut dans un autre titre explique l'erreur du typographe.

3. *Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois, inventée et démontrée par* M. Stanislas Julien. Paris, Imprimerie impériale, 1861.

Julien que M. B. a essayé de constituer son *Jnana-Kuta*, qui pourrait signifier *masse* ou *sommet de science* (ou même, d'après une acception spéciale du mot *Kûta*, *fausse science*) mais qui présente comme nom propre une forme inusitée, tandis que *Jnâna Gupta*, *protégé par la science* est un nom d'aspect tout à fait buddhique. De plus on voit d'après la même *Méthode*, p. 69, que *K'iu-to* correspond à *gupta* dans *Ngo-to-K'iu-to* = *Atigupta*[1]. Enfin il est naturel de supposer que Julien savait mieux se servir de sa *Méthode* que M. B. Il subsiste cependant un doute sur l'exactitude des deux restitutions, parce que ni l'une ni l'autre ne reproduit le sens attribué par le commentateur chinois au nom *Che-na-Kiu-to*, à savoir : *esprit vertueux* (*tih-chi*), d'après M. B. p. 2 n. Mais en tout cas il reste très-vraisemblable que le véritable titre sanskrit du *Fo-pen-hing-tsi-King* est plutôt *Buddhacaritra* que *Abhinishkramanasûtra*.

C'est du reste bien le même ouvrage que celui dont a parlé M. Wassiljew, car on y trouve à la fin la curieuse note déjà signalée par ce savant, et d'après laquelle différentes sectes auraient appliqué chacune un nom différent à un seul et même ouvrage. M. B. voudrait tirer de cette note un argument chronologique relativement à l'époque où la légende du Buddha était répandue dans l'Inde. Nous partageons l'opinion de M. B. sur l'antiquité de cette légende, mais nous croyons que son argument ne saurait avoir de valeur tant que les sinologues ne se seront pas mis d'accord sur la date des premières traductions de livres buddhiques en chinois. M. Wassiljew, le savant le plus versé dans la littérature sinico-buddhique, s'exprime ainsi[2] : « L'histoire de la première introduction du » buddhisme en Chine en l'an 64 ap. J.-C. est une invention; le buddhisme ne » commença à se répandre qu'au IVe siècle. » Or tant qu'il n'y a pas eu de buddhisme, il n'a pas pu y avoir de traductions ni du *Buddhacaritra* ni du *Lalitavistara* ni d'aucun ouvrage buddhique. Il serait donc important d'être fixé une bonne fois sur un fait qui intéresse à la fois l'histoire de l'Inde et celle de la Chine, et sur lequel les opinions des hommes compétents sont si divergentes.

Quand à l'assertion contenue dans la note finale du *Fo-pen-hing-tsi-King* elle ne saurait être prise à la lettre. M. B. a remarqué que l'un des titres mentionnés *Ta-choang-yen* signifiant, paraît-il, *grande magnificence*, était, suivant M. Wassiljew, celui d'une version chinoise du *Lalitavistara*. On trouve en effet les mêmes mots composant, en totalité ou en partie, les titres de quatre numéros (147, 605, 655 et 705) de la *Concordance sinico-sanskrite*, tous donnés par Julien comme des traductions de cet ouvrage. Il est possible qu'elles aient été faites sur des rédactions différentes de celle, que nous connaissons tant par le texte sanskrit publié à Calcutta que par la version tibétaine éditée et traduite par M. Foucaux. Car, d'une part, le nombre de livres ou chapitres ne correspond pas, et d'un autre côté la susdite *Concordance* mentionne encore trois autres titres tout à fait

---

1. Cf. *Vie de Hioueng-Thsang*, p. xxj n., où l'on voit que *Kiou-to* rend *Gupta* dans *Buddhagupta* et *Tathâgatagupta*.

2. *Târanâtha's, Geschichte des Buddhismus in Indien aus dem Tibetischen übersetzt von* A. Schiefner, p. 313, note de M. Wasjiljew; cf. ibid. 285.

différents nos 97, 151 et 463a) comme ceux de traductions de cette célèbre biographie du Buddha.

Mais à en juger d'après le seul point de comparaison qui nous soit accessible, il n'y a pas grand rapport entre le *Lalitavistara* et le *Fo-pen-hing-tsi-King*. Le sujet est en partie le même, le plan également, mais la mise en œuvre diffère beaucoup; les récits en vers, qui forment le fond du *Lalitavistara,* sont bien plus rares dans le second ouvrage; ils ne sont souvent cités que par les premières stances, et même, autant que l'on peut entrevoir à travers une double traduction, celles-ci ne sont que rarement les mêmes. Celles que M. B. a signalées (p. 189) ne sont pas propres au *Lalitavistara,* on les retrouve notamment en pâli dans le *Padhânasutta*, d'où elles ont été extraites par M. Minayef[1].

Un autre ouvrage qui d'après la note en question serait identique au *Fo-pen-hing-tsi-King*, est le *Ta-King*, que M. B. croit n'être autre que le *Mahâvastu*, « volumineux recueil des légendes relatives à la vie religieuse de Çâkya, » suivant la définition de Burnouf[2]. Le texte que nous en connaissons appartient à l'école des Mahâsânghikas (comme le *Ta-King*) et est rédigé en prâkrit. Mais il ne saurait en aucun cas être confondu avec le *Fo-pen-hing-tsi-King;* bien que les deux ouvrages renferment un certain nombre d'épisodes et de légendes, dont le fond est le même, ils s'écartent dans la manière de les traiter. On peut citer, comme un exemple offrant un intérêt littéraire particulier, la fable du Dauphin, qui forme le cadre du quatrième livre du Panchatantra : elle se rapproche beaucoup dans le Mahâvastu de la forme que M. Benfey[3] considère comme la plus ancienne, elle s'en éloigne au contraire notablement dans la version chinoise traduite par M. B.

On voit que l'identification affirmée à la fin du *Fo-pen-hing-tsi-King* n'a pas la valeur qu'on serait tenté de lui attribuer à première vue. Elle signifie simplement que le rédacteur croyait, ou voulait faire croire, que cet ouvrage devait avoir la même autorité que ceux plus fameux auxquels il l'assimile. Il n'est pas à croire qu'aucune personne au courant de la littérature buddhique ratifie ce jugement. Cette vie du Buddha présente tous les caractères d'une œuvre de compilation secondaire, telle qu'il était facile d'en fabriquer beaucoup. Le canon buddhique tout entier, en ce sens qu'il est censé composé de discours et de préceptes émanant directement de Çâkyamuni et accompagnés comme tels de la mention des circonstances dans lesquelles ils auraient été prononcés, le canon buddhique tout entier peut lui-même être considéré comme une immense biographie du Buddha. Dans cette vaste matière on pouvait tailler à loisir, et, une fois les événements principaux racontés avec plus ou moins de détails, choisir les circonstances qui paraissaient les plus dignes d'être mises en relief, par exemple dans un intérêt de secte. Il ne serait pas étonnant qu'on ait eu plusieurs fois recours à ce procédé dans l'Inde, en Chine et ailleurs.

Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu, à propos de cette biographie de date inconnue, mais à coup sûr postérieure à celles déjà publiées, d'aborder, à la suite

1. *Grammaire pâlie*, traduction Guyard, p. vj.
2. *Introduction à l'histoire du Buddhisme indien*, p. 452.
3. *Pantschatantra* I, 420 suiv.

de M. B., la question, si attrayante pour les Anglais, d'emprunts plus ou moins possibles de la légende du Buddha à celle du Christ, ou réciproquement. M. M. Müller avait, bien avant M. B., signalé le rapprochement à faire entre la scène du Buddha à l'école et un passage de l'*Evangelium Infantiæ*[1]. Quant aux autres analogies, il sera bon d'attendre la fin de la publication du travail d'un de nos collaborateurs, destiné à faire voir la légende du Buddha sous un aspect plus nouveau et plus vrai[2].

Nous sommes tout à fait incompétent pour apprécier l'œuvre même de M. B., c'est-à-dire la traduction anglaise du texte chinois, qui est d'ailleurs inédit. Une phrase de la Dédicace nous apprend que cette traduction est abrégée, et les différences dans le type d'impression sont sans doute destinées à distinguer les passages rendus littéralement de ceux qui sont seulement analysés. Ce qui reste est encore considérable et mérite toute notre reconnaissance.

---

180. — **Les dialectes grecs dans leurs formes de mots.** Manuel pour aider à l'étude des auteurs grecs, par Louis Dufour. Genève, John Jullien. 1875. In-8°, 77 p. — Prix :

L'auteur a eu pour but, à ce qu'il dit dans un *Avant-propos*, « de faciliter le » travail des jeunes gens pour l'étude d'auteurs grecs d'un dialecte spécial. » Il a tenu à leur enseigner d'abord les modifications subies par le français dans les « rues-basses » de Genève, où il a entendu prononcer, entre autres façons horribles de parler : *voui, les annetons, m'sieu, y* (pour *ils*), etc., etc. M. D. ne veut pas qu'on dise *y* : nous ne prétendons point lui en faire un crime, encore que le Parisien lui donne tort dans le langage familier. Mais certaines personnes, nous le croyons, trouveront qu'il s'avance beaucoup, lorsqu'il affirme que, « dans les temps préhistoriques, jusqu'à l'an 1200 environ avant J.-C., les » idiomes de ces peuplades (les peuplades qui occupaient la Grèce) ne différaient » pas encore beaucoup entre eux, » et qu'elles étaient « venues de l'Asie avec » le sanscrit pour la langue. » M. D. croit aussi que « les poètes tragiques em- » ployaient dans leurs dialogues l'ionien mis à la mode pour ce genre par les » auteurs épiques, » et non pas le dialecte attique, comme on se l'imagine assez généralement; que c'était « pour empêcher le hiatus » que les Éoliens se servaient de la lettre F, et que s'ils prononçaient *vanax* (Fάναξ, c'était par l'effet de ce sentiment « naturel à l'homme », qui faisait dire au Génevois des rues-basses *voui*, au lieu de *oui*. M. D. a encore bien d'autres idées, qui, nous l'espérons, lui appartiennent en propre. Il a rassemblé dans son travail un certain nombre de particularités que présentent les dialectes éolien, dorien, ionien ou attique, et il les a distribuées un peu pêle-mêle sous trois ou quatre rubriques. Son livre eût pu rendre des services, s'il avait été une *Morphologie élémentaire des dialectes*. Tel qu'il est, ce n'est ni un exposé didactique, propre à fournir des notions claires et exactes aux élèves, ni une étude scientifique : les maîtres, —

---

1. *History of ancient Sanskrit Literature*, 2d ed. 1860, p. 517 n.
2. *Essai sur la Légende du Buddha, son caractère et ses origines*, par M. Senart (*Journal asiatique*, septième série, t. II et III).

l'auteur a eu soin de nous avertir — n'ont rien à y apprendre. Nous passons sous silence les fautes d'impression dans les mots grecs; celles d'accent surtout sont nombreuses. « *Les dialectes grecs* » ressemblent, à s'y méprendre, à un livre fait par quelque amateur instruit.

Charles GRAUX.

---

181. — **Das alte Bett des Oxus Amû-Darja**, von M. J. DE GOEJE, mit einer Karte. Leiden, Brill. 1875. In-8°, 115 p. — Prix : 3 fr. 40.

Ce travail contribue dans une notable mesure à circonscrire le terrain de la discussion historique relative à l'ancien lit de l'Oxus. Il rend excessivement vraisemblable, pour ne pas dire certain, que ce lit desséché, débouchant dans la mer Caspienne entre les deux monts Balkhân, était déjà dans son état présent il y a plus de mille ans, et n'a jamais depuis lors servi à l'écoulement de l'Amû-darjâ. Quelle que soit donc la cause encore incertaine qui a changé la direction primitive de ce vaste cours d'eau, elle doit être cherchée à une époque antérieure à l'ère musulmane, et ses effets n'ont pas plus au moyen-âge que dans les temps modernes été interrompus, soit par la nature soit par la main des hommes, comme on avait pu le croire d'après des textes mal interprétés.

M. de Goeje est arrivé à ce résultat intéressant, bien que négatif, d'abord par la découverte d'un témoignage plus ancien ou plus précis que ceux que l'on avait jusqu'à présent, et ensuite par une critique judicieuse de tous les autres témoignages émanant de géographes et d'historiens musulmans.

Le texte inédit apporté par M. de G. appartient à l'ouvrage du célèbre géographe Mokaddasi, dont cet habile arabisant prépare la publication, et consiste en une légende qui peut se résumer ainsi : à une époque reculée un roi de l'Orient exila quatre cents hommes dans le Khowârizm, qui était alors un désert, et il dériva un canal de l'Oxus afin de leur permettre de cultiver la terre. Un jour le prince de Balkhân, sur la Caspienne à l'endroit où débouchait le fleuve, étant venu visiter cette colonie, joua avec le roi et perdit une partie dont l'enjeu était l'autorisation pour celui-ci de laisser le canal ouvert pendant un jour et une nuit. L'eau se précipita dans le canal avec une telle violence que la direction du fleuve fut définitivement changée et qu'il abandonna son cours vers la Caspienne pour se jeter dans l'Aral, et la conséquence fut que le Khowârizm devint florissant aux dépens de Balkhân, qui fut ruiné. — M. de G. nous paraît disposé à exagérer la valeur historique et surtout chronologique de cette tradition locale en admettant qu'elle contient un souvenir précis de la première colonisation du Khowârizm, c'est-à-dire d'un événement antérieur à la domination des Achéménides. Pour nous elle ne vaut que ce que valent toutes les légendes, lorsqu'on ne peut les contrôler à l'aide de documents plus sérieux. Elle se compose de traits qu'il n'est pas difficile de retrouver ailleurs. Ainsi la partie de dés rappelle certaines légendes indiennes; le reste du récit de Mokaddasi présente plusieurs points de ressemblance avec ce que dit Hérodote (III, 117) du grand fleuve Aces, dont les eaux, nécessaires aux Chorasmiens pour la culture de leur pays, étaient retenues par un endiguement, et n'étaient distribuées sur les ordres du roi de Perse que moyennant un lourd impôt. Sainte-Croix, le premier, croyons-

nous, n'hésita pas à identifier l'Aces avec l'Oxus, ce qui n'est qu'en partie conciliable avec les détails topographiques donnés par Hérodote. Nous ignorons si M. de G. verrait dans ce curieux passage un argument en faveur de son opinion, mais en tout cas nous ne sommes nullement disposé à admettre comme lui que l'Oxus ait pu dès l'époque des Achéménides être réduit à son embouchure dans la mer d'Aral, et que « les dires des anciens sur l'embouchure dans la Caspienne ne soient que des preuves de leur ignorance ». L'existence parfaitement constatée, vers le commencement de notre ère, d'une route commerciale qui descendait le cours de l'Oxus et remontait celui du Cyrus, suppose nécessairement que ces deux fleuves se jetaient dans le même bassin; et d'un autre côté, on est maintenant d'accord pour reconnaître l'impossibilité d'une communication par le Nord, dans les temps historiques, entre l'Aral et la Caspienne, qui sont séparées par un plateau élevé d'environ 200 mètres, sorte de prolongation de la chaîne de l'Oural.

Mais si nous laissons de côté l'histoire ancienne, nous devons reconnaître que le fragment de Mokaddasi publié par M. de G. a une importance historique très-réelle; il prouve qu'au moment où il écrivait, c'est-à-dire vers l'an 1000, la distribution du delta de l'Oxus n'était pas sensiblement différente de ce qu'elle est de nos jours, et que les habitants, tout en ayant conservé la tradition, qui subsiste du reste encore aujourd'hui, d'un changement de cours, le faisaient remonter à une époque reculée, c'est-à-dire pour nous anté-islamique : car les prédécesseurs de Mokaddasi, à l'exception d'Ibn Khordâdbeh et de Jakûbî, ne connaissaient pas d'autre embouchure que celles de l'Aral. Mais ces deux géographes, qui ne parlaient pas comme Mokaddasi en témoins oculaires, auront, nous dit M. de Goeje, commis une confusion très-fréquente entre l'Aral et la Caspienne. Cette confusion était d'autant plus facile, pour ceux qui travaillaient sur des documents écrits, que la Caspienne était souvent nommée *mer de Djordjân*, et l'Aral *mer de Djordjânijah*. De ces deux noms si semblables le premier est la forme arabe du persan *Gurgân* dérivé lui-même de l'ancien *Vehrkana*, Hyrcanie; l'autre est une prononciation également arabisée du nom de la ville d'Urgandj, ancienne capitale du Khowârizm. On peut donc considérer le témoignage de Mokaddasi comme décisif non-seulement pour son époque, mais encore pour toute la période musulmane qui l'avait précédé. Quant à la période suivante, M. de G. s'attache à montrer que les arguments empruntés aux écrivains postérieurs à Mokaddasi en faveur d'une bifurcation même momentanée de l'Oxus, sont, pour une raison ou pour une autre, dénués de valeur. Ainsi Jacût, qui avait visité le Khowârizm, dit bien, mais dans un seul endroit, que l'Amû se déverse dans la Caspienne; partout ailleurs il contredit lui-même cette assertion : elle se sera sans doute glissée dans sa vaste compilation sous la forme d'une note, que l'auteur aura oublié ensuite de corriger et de mettre d'accord avec la réalité. Hamdollah Mostaufi Kazwînî a reproduit la même opinion, mais outre qu'il ne parlait pas *de visu*, il est réfuté par ses contemporains Abulfedâ, Dimashkî, Ibn-fadhlollah. Pour Djordjânî, M. de G. montre que son texte a été mal compris et qu'il prouve précisément le contraire de ce qu'on lui a fait dire; car d'après un usage local, que cet écrivain signale à plusieurs reprises, il se sert du mot *djeihûn*, non pas

seulement comme d'un nom propre, synonyme bien connu d'Amû-darjâ, mais aussi comme d'un nom commun signifiant grand fleuve, et il l'emploie même au pluriel *djeihûnhâ*, mais il atteste positivement que le Djeihûn proprement dit, qui passe à Tîrmidh (Termez près de Balkh), se jette dans le lac de Djend, c'est-à-dire dans l'Aral. La description anonyme du Khorasan, exhumée il y a quelques années par Sir Henry Rawlinson, n'a absolument aucune valeur historique et on peut hardiment tenir son témoignage pour non avenu. Mais celui d'Abulghâzî n'était pas aussi facile à écarter. Cet historien, en sa qualité de Khan du Khowârizm, était admirablement placé tant pour voir de ses yeux que pour obtenir tous les renseignements dont il pouvait avoir besoin. Or Abulghâzi croyait fermement que l'Oxus avant 1575 se jetait dans la Caspienne, il décrit son cours et l'état de ses rives, désigne l'emplacement des tribus turcomannes qui les habitaient et expose leur genre de vie. S'agit-il d'un personnage qui antérieurement à cette date a eu à traverser la contrée dans un sens ou dans l'autre, Abulghâzi n'oublie pas de mentionner le passage de l'Oxus et l'endroit où il s'est effectué; enfin il connaît l'événement qui avait déterminé le changement du cours du fleuve, et la date précise à laquelle il s'était produit. Cependant Abulghâzi se trompait, M. de G. l'établit très-clairement; mais nous ne pouvons analyser ici la discussion très-serrée qui fait le principal intérêt de ce travail; indiquons-en sommairement les principaux points. Abulghâzi avait vu de ses yeux l'ancien lit desséché de l'Amû, il avait entendu de ses oreilles les traditions qui couraient chez les Turcomans, et qui faisaient remonter l'époque où le fleuve suivait cette route pour se jeter dans la Caspienne à 100 ans, chiffre rond, expression toute faite, qui dans une tradition orale indique seulement un espace de temps considérable, mais qu'Abulghâzi a eu le tort de prendre à la lettre. Tous les détails qu'il a ajoutés à cette date sont une reconstruction dont les matériaux sont tirés soit de son imagination et de son goût pour la rhétorique, soit des récits des Turcomans. L'historien des Tatars a lui-même prévenu ses lecteurs qu'il n'avait pas consulté les livres pour les deux siècles qui l'avaient immédiatement précédé, mais qu'il avait rédigé d'après ses propres souvenirs ou ceux de sa famille. On conçoit d'après cela que les récits et les descriptions d'Abulghâzi, tout en étant faits de bonne foi, soient sujets à caution; ceux qui sont relatifs à l'Oxus présentent en outre beaucoup de contradictions, que M. de G. signale sans y insister. Il tire enfin un dernier argument du voyage de l'Anglais Jenkinson en 1548, à une époque où, si Abulghâzi avait dit vrai, il aurait dû traverser l'Oxus à l'aller et au retour sur la route de Mangishlak à Urgendj. Abulghâzi était le dernier et le plus important témoin en faveur d'une bifurcation de l'Oxus; depuis le moment où il écrivait (1665) nous savons qu'il n'y a eu aucun changement important dans le régime hydrographique du Khowârizm; la thèse de M. de G. est donc démontrée. Il appartenait à un savant aussi versé dans l'histoire et la littérature de l'Orient de débrouiller le chaos d'assertions contradictoires qui obscurcissaient ce problème compliqué. M. de G., bien connu parmi les arabisants comme un éditeur consciencieux et infatigable, n'avait encore guère eu l'occasion de faire apprécier son talent de critique à un cercle de lecteurs moins restreint; nous croyons qu'il aura lieu de se féliciter d'avoir renoncé pour cette publication à sa

langue maternelle qui n'a pas de chance d'être jamais bien comprise en dehors de la Hollande.

La carte qui accompagne ce volume nous paraît un luxe inutile; c'est la reproduction d'une partie de la *Carte des routes conduisant à Khiwa* publiée en 1873 par M. Kiepert; seulement les routes sont supprimées, ainsi qu'un grand nombre de détails topographiques et presque tous les noms; même ceux dont il est question dans le livre sont distribués avec une extrême parcimonie; bref la carte est à peu près vide. Si l'on songe que la carte de M. Kiepert, même en dehors de ces mutilations, n'est déjà plus au courant, comme il est facile de s'en convaincre en la comparant avec la nouvelle carte de l'Asie centrale éditée tout dernièrement par l'Institut géographique militaire de Vienne, où cependant les plus récents résultats des expéditions scientifiques russes n'ont pu encore être utilisés, on ne peut s'empêcher de trouver que cette addition n'ajoute absolument aucun prix à l'intéressant travail de M. de Goeje.

---

182. — **Shakspere : A critical study of his mind and art.** By Edward Dowden, LL. D., professor of English literature in the university of Dublin, vice-president of 'The new Shakspere Society'. Henry S. King et Co., 65 Cornhill, and 12 Paternoster Row. London. 1875. ix-430 p.

Il y a en littérature beaucoup d'idées qui n'ont point de valeur objective et ne peuvent en avoir; leur fortune dépend uniquement du plus ou moins d'esprit et de talent qu'on met à les soutenir. De ce nombre sont toutes les théories qu'on a faites et qu'on fera sur le caractère de Shakespeare. Il est naturel que ce problème irritant pique la curiosité des critiques, on ne saurait trouver mauvais que leur sagacité s'y exerce, mais il est clair qu'en l'absence de documents péremptoires il ne peut obtenir une solution définitive.

On oppose généralement aux tentatives faites pour reconstruire, d'après son théâtre, la personne morale du grand poète anglais, une fin de non-recevoir pure et simple, par cette raison que l'art dramatique est impersonnel de sa nature, et que si Shakespeare est le plus grand des poètes dramatiques, c'est parce qu'il est le plus impersonnel de tous, parce que, mieux qu'aucun autre, il a prodigué, comme en se jouant, une variété infinie de caractères, au-dessus desquels il plane avec le sourire tranquille d'un créateur étranger à son œuvre. « Jamais » génie, écrit par exemple M. Scherer, ne se livra à l'art avec une plus suprême » indifférence pour toute autre chose que l'art même. Aux yeux de Shakespeare, » c'est lui-même qui nous l'a dit, le drame est tout simplement un miroir placé » devant la nature, et où elle se réfléchit sous ses aspects les plus divers. Et » telle est, en effet, l'impersonnalité du théâtre de notre poète, qu'il nous est » impossible d'en tirer le moindre renseignement sur ses idées, ses passions, son » caractère. » Coleridge appelle Shakespeare « l'homme aux dix mille âmes, » et il le compare à l'océan, non moins pour la continuelle mobilité que pour la vaste étendue de son génie. Emerson dit que Shakespeare n'a rien de distinctif, rien de particulier, point de cachet individuel, et il ajoute avec un grand bonheur d'expression : « Un lecteur intelligent peut à la rigueur faire son nid dans le » cerveau de Platon et se mettre à penser de là; dans le cerveau de Shakespeare

» cela est impossible, nous resterons toujours à la porte. » Schiller proteste contre toute prétention de chercher la personne de Shakespeare dans ses œuvres : « De même que la Divinité, écrit-il, se cache derrière l'édifice de cet univers, » ainsi le poète objectif se cache derrière son œuvre..... Il faut déjà n'être plus » digne de l'œuvre, ne la point comprendre ou en être rassasié, pour être seule- » ment tenté de s'inquiéter de l'auteur. Tel nous apparaît, par exemple, Homère » dans l'antiquité et Shakespeare parmi les modernes. »

A cette manière de voir, qui est la plus sûre, quelques commentateurs répliquent : — Shakespeare était homme, et rien d'humain ne lui fut, sans doute, étranger. Cette sorte de dieu que vous supposez, créateur impossible et indifférent, est un être supérieur à l'humanité, ou inférieur. En tout cas, c'est un mythe, un personnage de convention, une simple figure du langage. Dans la réalité, on n'est pas olympien à ce point. On a ses faiblesses, ses entraînements, ses passions, ses préférences, son idéal. Vous avez beau dire que le théâtre est impersonnel, il est inadmissible que la personnalité de l'auteur ne s'y trahisse pas, ne fût-ce que dans le choix des sujets. Pourquoi, à un moment de sa vie, Shakespeare écrit-il une suite presque ininterrompue de comédies gaies et brillantes ? pourquoi, dans une autre période, ne compose-t-il que des tragédies ? N'est-il pas naturel de supposer que ces choix correspondaient à deux états différents et particuliers de son âme ? Qu'on soit Homère lui-même ou Shakespeare, on ne sort point de sa propre nature par je ne sais quelle vertu transcendante du génie[1]. L'homme est toujours présent au fond de toutes les œuvres de l'artiste ; il ne s'agit que de le découvrir. Nous convenons qu'en ce qui touche Shakespeare la chose est singulièrement difficile et demande un degré exceptionnel de pénétration ; mais il suffit qu'elle soit légitime et possible à force de soin et de peine, pour qu'on soit en droit de la tenter.

Tel est, dans la question, le second avis ; moins sûr que le premier, il est plus spécieux et plus séduisant. En principe, on peut admettre que le théâtre de Shakespeare doit contenir des révélations sur sa personne ; en fait, il faut reconnaître qu'on n'a rien trouvé de certain. Toutes les inductions sur son caractère, ses goûts, ses idées, sur les différentes phases et les incidents de sa vie, sont hypothétiques à tel point qu'il serait déraisonnable à leurs auteurs de les donner pour autre chose que pour des théories ingénieuses, d'élégantes élucubrations de l'esprit, qu'on écoute avec un sensible plaisir si elles sont logiquement construites et soutenues avec talent, mais auxquelles personne ne saurait être sérieusement requis d'ajouter foi.

La plus connue et la plus commune de toutes ces conjectures est celle qui identifie Hamlet et Shakespeare. Hamlet est un idéaliste. C'est pourquoi Gervinus, esprit élevé, mais pratique et positif, épris avant tout de réalité, de politique et d'histoire, a cru devoir protester contre cette assimilation. Il a vu le danger de proposer à la race germanique le prince de Danemark comme l'idéal du poète, et, prenant hardiment le contre-pied de l'opinion reçue, il a prétendu que les préférences personnelles de Shakespeare étaient, non pour un rêveur,

1. *Even Shakspere cannot transcend himself*, p. 164.

mais pour un homme d'action, non pour Hamlet, mais pour le grand roi Henry V.

Voici maintenant un nouveau commentateur, M. Edward Dowden, professeur de littérature anglaise à l'Université de Dublin, vice-président de la nouvelle société de Shakespeare, qui, dans un livre publié cette année, présente sur les prédilections de Shakespeare et sur son caractère une théorie de juste milieu, extrêmement jolie, plausible et bien faite. On sera bien aise de la lire, et on y croira, si l'on veut.

M. Dowden commence par écarter, comme également fausses, deux opinions extrêmes sur le caractère de Shakespeare. L'une est celle de M. Taine, qui, toujours heureux de montrer la bête dans l'homme, se plaît à peindre le poète comme une espèce d'étalon sauvage, « délivré des entraves de la raison et de la » morale, » livré à toute la fougue des sens, de l'imagination et des passions. D'après l'autre paradoxe, opposé à celui-ci, Shakespeare aurait été au contraire une sorte de marchand de poésie, prudent et habile en affaires, s'étant mis dans le théâtre pour faire sa fortune, comme d'autres, avec un tour de génie un peu différent, se mettent dans les sucres ou dans les laines, et sans autre souci en ce monde que celui de l'argent que lui rapportaient ses pièces. M. Dowden concilie ces deux manières de voir. Il remarque qu'en 1604, Shakespeare, déjà devenu riche, intenta un procès contre un certain Philip Rogers qui lui devait 1 livre, 15 s., 10 d. — ; incident caractéristique, car il prouve, d'une part, que Shakespeare savait apprécier la valeur en soi, pour cette vie temporelle, de 1 livre, 15 s., 10 d. ; d'autre part, qu'il avait la conviction bien arrêtée que, dans tout cet univers, il n'y avait qu'une place légitime pour la somme en question, et que cette place se trouvait dans la poche de William Shakespeare. Mais, ajoute M. Dowden, dans cette même année 1604 Shakespeare écrit *Othello* et songe au *Roi Lear*. Dirons-nous qu'il se préoccupait de son argent plus que de ses drames? Non, cela serait trop invraisemblable. Quelque attentif qu'il fût à sa petite créance, il n'est pas possible de mettre en doute que toute sa nature ne fût incomparablement plus remuée par la vision du roi Lear errant sur la bruyère et d'Othello lentement enveloppé dans les replis d'Iago. La conclusion de M. Dowden est que Shakespeare vivait à la fois dans deux mondes, un monde limité, pratique, positif, et un monde idéal et infini. Il n'a pas sacrifié l'une des deux existences à l'autre, il a su les accorder et, par une résolution énergique, maintenir cet accord qu'il jugeait nécessaire.

Car la tendance naturelle de Shakespeare, continue M. Dowden, était de se perdre dans l'infini de la pensée et dans l'infini de la passion. La prose de la vie pratique n'exerçait aucune séduction sur lui, et ce n'est que par un effort de raison et de volonté qu'il en est venu à lui faire sa juste part. Nous voyons cela dans ses œuvres. Tout son théâtre n'est qu'un long apprentissage, une sorte de méditation et d'étude personnelle par laquelle il se fait à lui-même la leçon, pour ainsi dire, opposant aux idéalistes, aux rêveurs, aux natures exaltées ou passionnées, dont la destinée est de périr, les hommes de pratique et d'action auxquels le succès est assuré dans ce monde. Il ne faut pas dire, comme Gervinus, que Shakespeare aime mieux Henry V qu'Hamlet; non, sa préférence de cœur

est pour Hamlet, mais il estime Henry V davantage. Les favoris secrets de Shakespeare sont Hamlet, Roméo, Brutus, Timon d'Athènes, et toutes les victimes de l'idéal; ses admirations avouées sont Henry V, Thésée, Hector, Fortinbras, Alcibiade, et tous les héros de la réalité. Si Shakespeare se montre sévère pour les idéalistes qu'il aime, c'est parce qu'il avait conscience de sa propre faiblesse qui le faisait pencher de ce côté-là; s'il témoigne, au contraire, pour les grands hommes d'action cette admiration haute, mais un peu froide, qui ressemble à de l'estime plus qu'à de l'amour, c'est parce que, de sa nature, il n'était pas lui-même un homme pratique. C'est passionnément et du fond du cœur qu'il aime Timon d'Athènes et Hamlet, parce que ces deux hommes sont ce qu'il est; c'est par des considérations rationnelles et, en quelque sorte, du dehors, qu'il admire Alcibiade et Fortinbras, parce que ces deux hommes sont ce qu'il s'efforce d'être.

Telle est la théorie la plus récente sur le caractère de Shakespeare, tel qu'on croit pouvoir l'inférer de son théâtre. Elle est jolie, mais on en fera d'autres, car il est de la nature des œuvres d'imagination de se renouveler sans fin pour le charme de l'humanité.

Il y a bien d'autres idées et de meilleures idées dans le livre de M. Dowden que cette spirituelle hypothèse psychologique et morale. C'est une œuvre de haute critique, chose assez rare chez les Anglais, de critique vraiment esthétique. L'auteur a beaucoup étudié les Allemands, mais en disciple indépendant et original. Toute la partie relative à l'appréciation de l'art du poète révèle un jugement supérieur. Point de ces puérilités biographiques ou critiques, de ces menus faits, de ces petites querelles sans signification et sans portée, où se complaît l'érudition de ses compatriotes; partout une grande élévation de vues qui n'exclut ni la profondeur, ni la finesse. On peut signaler, comme particulièrement intéressantes et neuves, les pages 165 et 224 sur la différence éthique des pièces historiques et des tragédies; 34, 226 et suivantes sur les dénouements de Shakespeare, et 99 sur son étude patiente de la réalité et le développement tranquille et régulier de son art. — Dans la préface de la traduction anglaise des commentaires de Gervinus, M. Furnivall exprimait vivement le regret que la patrie de Shakespeare n'eût rien produit de comparable à ce grand ouvrage. Cette plainte a cessé d'être juste depuis la publication du livre de M. Dowden. C'est, à notre connaissance, la production la plus distinguée de la littérature shakespearienne en Angleterre, sans excepter les notes de Coleridge, excellentes sans contredit, mais un peu surfaites, et qui doivent peut-être à leur rareté et à leur brièveté l'honneur d'avoir été commentées comme des oracles.

Paul STAPFER.

---

183. — **Documents inédits pour servir à l'Histoire de l'Agenais**, publiés et annotés par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE (Extrait du t. IV de la deuxième série du Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen). Paris, Aubry, et Bordeaux, Lefebvre. 1875. 1 vol. in-8°, 315 p.

Voici encore un nouveau volume dû à l'infatigable et judicieuse activité de M. Tamizey de Larroque. En même temps qu'il publiait une réédition des

poésies de Rus, il donnait à la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen un recueil de documents conservés à la Bibliothèque nationale et aux Archives de Paris et qui ont ce trait commun, de se rapporter tous à l'histoire de l'Agenais. — Le document le plus ancien est du 18 février 1254, le plus récent est de la fin de l'année 1687. Les dix-huit premiers documents sont de l'époque de la domination anglaise antérieurement à la guerre de Cent ans, et quatorze émanent des rois d'Angleterre eux-mêmes; ils sont tous tirés de la collection Bréquigny; les pièces XIX à XXVI appartiennent au temps de la guerre de Cent ans de 1338 à 1389, nous y trouvons trois lettres de Philippe VI et une de Charles VI. Le groupe le plus considérable de documents (nos XXVII à LXXVII) est relatif au XVIe siècle et en particulier aux guerres de religion. On y saisit sur le fait et avec la réalité que donnent les détails minutieux et précis la lutte incessante et atroce que protestants et catholiques se faisaient dans le Midi de la France, lutte qu'il est si difficile de comprendre et de juger avec équité quand on ne considère que les grandes lignes de l'histoire et les faits principaux. Rien n'est plus curieux par exemple que de lire la double relation d'un même fait sous la plume du ministre protestant Barelles et sous celle des magistrats catholiques de la ville d'Agen (nos XXXIV et XXXV). Les protestants qui dans la première lettre sont des victimes qui réclament vengeance, dans la seconde deviennent des criminels dont on demande la punition. La mort du capitaine Ragot et de ses quatre-vingts compagnons à Sainte-Foy, qui dans le récit de Th. de Bèze est la juste punition d'un lâche guet-apens, devient pour le baron de Lauzun dans sa lettre à Charles IX (no XXXIV) un guet-apens des protestants. Les 29 derniers numéros sont consacrés à des pièces du XVIIe siècle. Les affaires religieuses y tiennent encore une très-grande place. On y trouve deux actes de partage rendus par les commissaires pour l'exécution de l'Édit de Nantes au sujet de difficultés sans cesse renaissantes causées par l'exercice du culte réformé (nos XCIX et C), et un arrêt du Parlement de Bordeaux au sujet d'un malheureux nommé Bourges, assassiné par les protestants et probablement par ses propres parents, parce qu'il avait abjuré et s'était fait catholique.

Les documents publiés par M. T. de L. sont accompagnés de notes excellentes, telles qu'on peut les attendre de son érudition exacte et abondante. Un index très-bien fait permet de profiter facilement des richesses accumulées dans ce petit volume. Une table des pièces par ordre chronologique fait malheureusement défaut. L'impression du volume est très-correcte[1]. Cette publication fait honneur à une Société provinciale qui, sans être spécialement vouée aux travaux d'érudition, a déjà montré à plusieurs reprises qu'elle savait en apprécier la valeur.

---

184. — **Richardson, Rousseau und Gœthe.** Ein Beitrag zur Geschichte des Romans im 18. Jahrhundert, von Erich Schmidt. Iena, Ed. Frommann. 1875. In-8o, viij-331 p. — Prix : 8 fr.

Le rapprochement de ces trois noms dans une même étude n'est point arbitraire; ils marquent trois phases successives dans l'histoire du roman en lettres

1. P. 208, au lieu de 1862, lisez 1602.

au siècle dernier et nous montrent les progrès que ce genre littéraire a faits de Paméla à Werther. Le roman de Goethe ne saurait, en effet, s'expliquer sans la Nouvelle Héloïse et celui de Rousseau ne se comprend guère davantage sans Clarisse Harlowe; c'est le mérite de M. E. Schmidt d'avoir mieux vu qu'on ne l'avait fait avant lui, et mieux mis en lumière l'étroite parenté qui existe entre ces œuvres si dissemblables.

On sait sous quelle influence ont pris naissance les romans de Richardson, on n'ignore pas non plus ce qui en fait le caractère distinctif; M. E. Schmidt a résumé, en le présentant sous un jour nouveau, ce qui a été dit d'essentiel sur ce sujet; mais c'est plus tard que commence le véritable intérêt de son livre, quand il étudie l'influence que l'imitation des romans anglais a exercée sur la littérature du continent, en particulier sur la littérature allemande. La Paméla de Richardson avait à peine paru que Gellert écrivait la *Comtesse suédoise*, née évidemment du désir qu'il avait de rivaliser avec lui. Hermès allait bientôt s'en inspirer à son tour. C'était surtout le côté moral des romans de l'écrivain anglais que ces premiers imitateurs avaient voulu reproduire; cette tendance est déjà moins sensible chez Knigge, qui relève, il est vrai, encore plus peut-être de Fielding, ainsi que dans la *Clémentine de Poretta* de Wieland; c'est le côté sentimental, au contraire, qui prédomine dans *Mademoiselle de Sternheim* de Mme de la Roche. Mais ici une autre influence se fait encore sentir, c'est celle de la Nouvelle Héloïse.

Avec quelque soin qu'on ait étudié jusqu'à présent le roman de Rousseau, son origine offre encore plus d'un point obscur à éclaircir. M. E. Schmidt a essayé de résoudre quelques-unes des questions qu'il soulève; et on ne lui contestera pas d'avoir montré dans cette tâche délicate une réelle sagacité; du moins on n'avait point encore recherché avec autant de soin les influences diverses qui ont donné naissance au célèbre roman. L'auteur insiste avec raison sur ce fait que, loin d'avoir eu pour occasion la passion de Rousseau pour Mme d'Houdetot, la Nouvelle Héloïse était commencée longtemps avant la rencontre à l'Hermitage du romancier et de la belle-sœur de Mme d'Epinay; il faut, en effet, en attribuer la conception première, les Confessions nous l'apprennent, à la douce ivresse dans laquelle les quelques mois passés dans ce séjour délicieux plongèrent Rousseau, aux souvenirs de sa première jeunesse et aux regrets attristés d'une vie qui menaçait de finir sans qu'il eût véritablement connu l'amour. Ce sont ces sentiments empruntés à la vie réelle, qui font, malgré le ton moralisateur qui y règne, la vérité et l'intérêt de son œuvre. Saint-Preux est Rousseau, Julie et Claire ont pour originaux Mlles Galley et de Graffenried, avec je ne sais quel air de sentimentalité emprunté à la Clarisse de Richardson. Il n'est point jusqu'à l'espagnol d'Altuna qui ne semble avoir fourni quelques traits au portrait de Wolmar. A ces réminiscences du passé se joignit bientôt le souvenir présent de Mme d'Houdetot. C'est un nouvel élément, qui, en s'ajoutant aux précédents, devait transformer le roman de Rousseau, mais ne l'a ni déterminé, ni produit. Tout cela a été fort bien vu, et, encore qu'un peu longuement, fort bien exposé par M. E. Schmidt dans la première partie de son livre.

Personne ne conteste aujourd'hui l'influence de Rousseau sur le développement de la littérature allemande; mais cette influence est loin encore d'avoir été

jusqu'ici mesurée à sa juste valeur; M. E. Schmidt a montré celle que la Nouvelle Héloïse surtout a exercée de l'autre côté du Rhin, en particulier sur l'auteur de Werther. La troisième et dernière partie de son livre non-seulement expose avec une conscience extrême tout ce que le poète allemand doit à son devancier, mais elle renferme une étude approfondie des ressemblances qu'on peut signaler entre les deux écrivains. Le mode de composition, les digressions et les épisodes, les tendances propres à l'auteur de la Nouvelle-Héloïse et à celui de Werther, la manière dont ils ont conçu l'amour, le vif sentiment qu'ils ont eu de la nature, leurs théories poétiques et leur style, enfin le suicide qui joue un rôle si important et si différent dans leurs œuvres sont ici l'objet d'une étude faite avec autant de soin qu'elle offre d'intérêt. C'est là la meilleure, comme la plus complète, partie de son livre et une étude qu'on peut regarder à bien des égards comme définitive.

Mais si la supériorité de Werther sur la Nouvelle Héloïse au point de vue de la composition, l'inutilité des digressions de Rousseau, l'heureux choix des épisodes chez Goethe, sont mis en lumière avec beaucoup de tact et de goût, les deux chapitres les plus importants de cette dernière partie n'en sont pas moins ceux qui sont consacrés à l'examen de la manière dont les deux écrivains ont conçu l'amour et le sentiment de la nature. C'est un point sur lequel M. E. Schmidt a insisté avec beaucoup de raison. Il a très-bien fait voir, il faut le reconnaître, quelle forme nouvelle l'amour a prise dans l'œuvre de Rousseau et dans celle de Goethe, quel langage encore inconnu il y parle, quelle couleur de sentimentalité il y revêt. C'est une ère nouvelle dans le roman qui commence. Cette transformation est encore plus sensible dans l'idée que les deux écrivains se sont faite de la nature. Dans une étude fort bien faite, M. Friedlænder [1], il y a deux ans, a montré que le sentiment de la nature, tel qu'on le connaît aujourd'hui, est une conception toute moderne et qu'à Rousseau revient l'honneur de l'avoir introduit dans la littérature. M. E. Schmidt poursuit et développe, en les rectifiant parfois, les vues de son devancier, et étudie ce sentiment nouveau sous les formes diverses où il se présente dans le roman de Rousseau et dans celui de Goethe, soit qu'il s'agisse des beautés de la nature, de l'amour de la vie champêtre, si chère aux deux écrivains, de l'affection pour les enfants, de ce qu'ils ont pensé de la société ou de l'estime qu'ils ont eue pour la science. Je ne crois pas qu'on eût encore mis en lumière aussi bien que l'auteur l'a fait ici le mépris profond que, en vrai disciple de Rousseau, Werther éprouve pour la science et les livres, ainsi que pour les conventions sociales. Un autre caractère du roman de Goethe non moins bien étudié, ce sont les théories novatrices qu'il renferme au point de vue du style et de la composition, théories qui en font en même temps que le chef-d'œuvre, le programme de la période d'Orage, la mise en pratique des idées de réforme préconisées par Herder. Le chapitre sur le suicide, qui vient ensuite, renferme, avec une étude toute nouvelle de la question, une justification complète, comme il fallait s'y attendre, de l'emploi que Gœthe en a fait pour son dénouement. Enfin un examen des principales critiques dont la

1. Voir *Revue critique*, 1873, art. 222.

Nouvelle Héloïse et Werther ont été l'objet termine ce travail consciencieux et étendu sur le roman au siècle dernier. On y trouve encore comme supplément un certain nombre de notes sur Mlle Roussillon et Lila de Ziegler, Anton Reiser, Siegwart, sur l'origine et le développement de l'expression de « Belle âme », etc. Ces recherches secondaires témoignent des mêmes qualités que l'ouvrage auquel elles font suite et d'une critique sûre à la fois et pénétrante; M. E. Schmidt me paraît en particulier avoir prouvé d'une manière irréfutable que l'amie dont Werther pleure la perte n'est autre que Lila von Ziegler.

C. J.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 27 août 1875.

Le ministre de l'instruction publique envoie à l'académie un rapport qui lui a été adressé de Palestine par M. Victor Guérin, et deux lettres de M. de Sainte-Marie : ces dernières sont accompagnées des estampages de deux inscriptions latines trouvées en Tunisie.

M. de Longpérier fait un rapport au nom de la commission du prix de numismatique Allier de Hauteroche. Ce prix n'a pas été décerné en 1874. Cette année, la commission décerne le prix double (comprenant les sommes affectées à ce prix pour les deux années 1874 et 1875) à M. Barclay Vincent Head, conservateur adjoint des médailles du musée britannique, pour son ouvrage sur la *série chronologique des monnaies de Syracuse*, 1874, 8°, 14 planches. L'auteur ne fait pas connaître de monuments nouveaux, mais il donne un classement excellent des monuments déjà connus. Il a remplacé par une classification historique l'ancienne méthode de la classification suivant les métaux employés ou le module des pièces. Les planches qui accompagnent l'ouvrage sont exécutées au moyen d'un procédé nouveau, l'*autotypie* ou héliogravure, qui donne mieux qu'aucun autre une idée exacte des pièces représentées. — Cet ouvrage n'est du reste pas le seul travail de numismatique important qu'on doive à M. Head, il a aussi collaboré pour une part notable au catalogue des médailles antiques du musée britannique, publié par le conservateur en chef des médailles du musée, M. Stuart Poole.

M. de Saulcy rend compte du premier rapport de M. Guérin au ministre de l'instruction publique sur sa mission en Palestine, qui avait été communiqué par le ministre à l'académie à la séance du 25 juin dernier et confié par l'académie à l'examen d'une commission spéciale. Ce mémoire est consacré aux tombeaux des Machabées, déjà autrefois reconnus par M. Guérin, à Modeïm (aujourd'hui El Madyeh, près d'El Louda, l'ancienne Lydda). M. Clermont Ganneau avait contesté que les monuments reconnus par M. Guérin fussent réellement les tombeaux des princes Machabées. M. Guérin s'est attaché à établir l'authenticité de ces tombeaux, et il l'a démontrée, suivant M. de Saulcy, d'une manière incontestable.

M. Derenbourg présente le rapport de la commission du prix ordinaire de l'académie. Le sujet de ce concours était *l'histoire de la lutte entre les écoles philosophiques et les écoles théologiques sous les Abbassides*. Un seul mémoire a été déposé. Sur les conclusions de la commission, l'académie décide que le prix n'est pas décerné cette année, et retire le sujet du concours.

M. L. Renier lit un mémoire sur une inscription latine qui paraît relative à l'historien Velleius Paterculus. Cette inscription, dont une copie et un estampage ont été adressés à M. Renier par M. Roger, conservateur du musée de Philippeville, se lit sur une ancienne borne milliaire trouvée à El Arrouch, l'ancienne *uilla Sele* de la table de Peutinger. Elle est ainsi conçue : C. VELLEIO | PATERCVLO | LEG. AVG | LEG. III. AVG | XXIX. « C. Velleio Paterculo, » legato Augusti legionis tertiae Augustae. (Milliarium) uigesimum nonum. » Cette inscription ne peut être postérieure à l'an 36, car en cette année le légat de l'empereur qui commandait les troupes de la province d'Afrique ayant cessé d'être subordonné au proconsul de la province pour être placé sous la dépendance immédiate de l'empereur, ajouta comme les légats des autres provinces à son titre de *legatus Augusti* les mots *pro praetore :* or ces mots ne se trouvent pas dans l'inscription d'El Arrouch. Celle-ci, d'autre part, ne peut être antérieure à l'an 30, qui est l'époque où Velleius Paterculus termina son Histoire : en effet si lui ou un membre de sa famille avait exercé avant cette époque les fonctions de légat des troupes d'Afrique, il n'eût pas manqué de mentionner ce fait comme il a fait des autres distinctions dont sa famille fut honorée. — Le *C. Velleius Paterculus* de cette inscription ne peut être ni le frère de l'historien, qui ayant été adopté par un parent de sa mère s'appelait *Magius Celer Velleianus* et non *Velleius*, ni son fils, car celui-ci n'aurait pu parvenir en 36 au commandement de la légion d'Afrique sans avoir exercé dès avant l'an 30 d'autres fonctions dont son père n'eût pas manqué de parler. Il faut donc croire que ce *C. Velleius Paterculus* est l'historien lui-même, qui aura exercé les fonctions de légat entre les années 30 et 36; dès lors l'inscription qui le mentionne est intéressante : 1° en ce qu'elle nous apprend son véritable prénom qui n'était pas connu avec certitude; 2° en ce qu'elle montre que Velleius vécut encore après la mort de Séjan et qu'il fut même investi de fonctions assez importantes.

Ouvrages déposés : — H. d'Arbois de Jubainville, Les Celtes, les Galates et les Gaulois[1]; — A. du Bouetiz de Kerorguen, Recherches sur les États de Bretagne, 2 vol. in-8°, Paris; — J. Brun-Durand, Notes pour l'histoire de Die, Valence, in-8°; — Siméon Luce, Guillaume Laloue (extrait du bulletin de la société de l'histoire de France); — Aristide Marre : Code des successions et du mariage en usage à Java, Paris, 1874; Histoire des rois malais de Malâka, Paris, 1874; De l'arithmétique dans l'archipel indien (extrait de l'Histoire de l'archipel indien de John Crawfurd, traduit et annoté), Rome, 1874; — Paul Mitzschke, Quaestiones tironianae (en latin), Marcus Tullius Tiro (en allemand), 2 brochures in-8°, Berlin; — Félix Robiou, Deux questions de chronologie et d'histoire éclaircies par les annales d'Assurbanipal (extrait de la Revue archéologique; mémoire lu à l'académie). — *Envoyé de la part des auteurs par M. Egger :* L'expédition du duc de Guise à Naples : lettres et instructions diplomatiques de la cour de France (1647-1648), documents inédits publiés par MM. J. Loiseleur et G. Baguenault de Puchesse; Paris, in-8°.

Julien Havet.

1. Dans cet article, extrait de la Revue archéologique, sont examinées les théories soutenues par M. Alexandre Bertrand dans son mémoire sur les Gaulois (académie des inscriptions, séances des 23 et 30 avril et 7 mai 1875). En l'adressant à l'académie, M. d'Arbois de Jubainville, qui est un de ses correspondants, y a joint une lettre dans laquelle il reprend quelques uns des points de la discussion et donne les motifs de son opinion.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

multis partibus auxit Fr. FIELD. Oxford Clarendon Press. 2 vols. (Article très-favorable. Prolégomènes développés et instructifs, textes correctement établis, index commodes; publication magistrale faisant honneur à l'érudition anglaise). — Ed. MOHR, Nach den Victoriafællen des Zambesi. Leipzig, Hirt, 2 vols. (Relation particulièrement intéressante pour les *sportsmen*. L'auteur de l'article relève avec fierté plusieurs passages où M. M. accorde de grands éloges à la mission civilisatrice et à la puissance coloniale de l'Angleterre et lui donne *moralement* raison dans son différend avec le Portugal). — P. W. JOYCE, The origin and history of Irish Names of Places. Sec. Series. Dublin, M' Glashan and Gill. (Article analytique accompagné de citations.) — Indian Inscriptions (A. CUNNINGHAM : nouvelles inscriptions d'Açoka). — *Literary Gossip*. — *Science* : the geographical Congress at Paris (deuxième article).

Literarisches Centralblatt, n° 33, 14 août. RIEL, Das Sonnen- und Siriusjahr der Ramessiden. Leipzig, Brockhaus, in-4°, xxiv-370 p. 9 planches (article très-favorable). — Urkundenbuch des Herzogthums Steiermark, bearbeitet von J. ZAHN. I. Bd. Graz, Leuschner und Lubensky, in-8°, lvj-984 p. (Les documents publiés dans ce volume, au nombre de 732, dont 355 inédits, commencent à l'année 798 et s'arrêtent à 1192, date de la réunion de la Styrie à l'archiduché d'Autriche. La date de plusieurs pièces papales n'est pas déterminée avec la précision qu'on pouvait atteindre en consultant Jaffé). — SCHWICKER, Zur Geschichte der kirchlichen Union in der croatischen Militargrænze. Wien, Gerold's S. In-8°, 126 p. (recueil recommandé). — KLEINSCHMIDT, Jakob III, Markgraf zu Baden und Hochberg, der erste regierende Convertit in Deutschland. Frankfurt a. M., Winter. In-8°, 167 p. (récit bien traité d'un épisode intéressant). — SCHWERTZELL, Helius Cobanus Hessus. Halle, Lippert. In-8°, 128 p. (utile contribution à l'histoire de l'*humanisme*). — BŒHMER, Spanish reformers of two centuries from 1520. Their lifes und writings, according to the late Benj. Wiffen's plan. I vol. Strassburg, Trübner. In-8°, xvj-216 p. (vaste recueil biographique et bibliographique : publication projetée par B. Wiffen et interrompue par sa mort en 1867). — Briefwechsel zwischen VARNHAGEN und RAHEL. Leipzig, Brockhaus. In-8° 2 vol. xij-336 et 309 p. (Les lettres reproduites ici vont de 1808 à 1812). — Fr. LENORMANT, La Magie chez les Chaldéens et les origines Accadiennes. Paris, Maisonneuve. In-8°, x-362 p. — LE MÊME, Études Accadiennes, t. II, 1re part. In-4°, 382 p. Ibid. — LE MÊME, La langue primitive de la Chaldée et les idiomes Touraniens. In-8°, viij-455 p. (malgré quelques divergences sur les détails, l'auteur de l'article adopte pleinement les vues fondamentales de M. L. et considère comme un fait acquis à la science la parenté de l'Accadien et des idiomes touraniens). — Lycurgos' Rede gegen Leocrates erk. v. Ad. NICOLAI. Berlin, Weidman. In-8°, vj-78 p. (bon travail; les notes, en allemand, se réfèrent à la grammaire grecque de Krüger). — L. SPENGEL, Aristoteles Poetik und Joh. Vahlen's neueste Bearbeitung derselben. Leipzig, Teubner. In-8°, 50 p. (écrit polémique). — RITTER, Recherches sur le patois de Genève. Genève. In-8°, 23 p. (insuffisant). — C. WACHSMUTH, Die Stadt Athen im Alterthum. 1 Bd. Leipzig, Teubner. In-8°, 767 p. (appréciation favorable, analyse étendue. Cf. *Revue critique*, 1875, n° 34, art. 170). — F. ADLER, Die Stoa des Kœnigs Attalos II zu Athen. Berlin, Ernst und Korn. In-fol., 7 pl. et 3 grav. sur bois (belle publication). — Aug. SCHULTZ, De Theseo. Breslau, Trewendt und Granier. In-8°, 79 p. (monographie soignée du *Theseion* : quelques détails erronés ou contestables).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Charveriat (E.). L'Allemagne et sa littérature jugées avant et après la guerre. In-8°, 48 p. Paris (Douniol et C°).

Chassaing (A.). Notice historique sur un sceau de Jeanne de Jambes, dame du Luguet, veuve de Jean de Polignac, seigneur de Beaumont. In-8°, 12 p. et pl. Le Puy (imp. Marchessou).

Déy (A. Études historique sur l'établissement des communes au XIIe siècle dans la province ecclésiastique de Reims. In-8°, 71 p. Reims (Giret). 1 fr. 50

Dourif. Le Terrier de la seigneurie de Ravel. In-8°, 12 p. Clermont (Thibaud).

Eichthal (G. d') et **Perrot** (G.). Le Site de Troie selon M. Lechevalier ou selon M. Schliemann. Excursion à Troie et aux sources du Menderé. In-8°. 79 p. Paris (Durand et Pedone-Lauriel).

Frossard (C.-L.). De la vie future dans l'Ancien Testament, ou de la croyance chez les Hébreux à l'immortalité de l'âme. In-8°, 26 p. Paris (Grassart).

Hautcœur (E.). Histoire de l'abbaye de Flines. In-8°, xj-523 p. et 20 pl. Paris (Dumoulin).

Leibniz, œuvres, publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec notes et introductions par A. Foucher de Careil. T. 7. Leibniz et les Académies. Leibniz et Pierre le Grand. In-8°, xxxvj-656 p. Paris (F. Didot frères, fils et C°).

Le Proux (F.). Lettres du cardinal Mazarin à la ville de Saint-Quentin; publiées avec d'autres lettres et documents tirés des archives municipales. In-8°, 31 p. Saint-Quentin (Lib. du Vermandois).

Littré (E.). Littérature et histoire. In-8°, viij-464 p. Paris (Didier et Ce). 7 f. 50

Marre (A.). Sumatra. Histoire des rois de Pasey, traduite du malay et annotée. In-8°, 127 p. Paris (Maisonneuve et C°).

Mathieu (P.-P.). L'Auvergne anté-historique. In-8°, 95 p. et 2 pl. Clermont-Ferrand (Thibaud).

Pinson (P.). Essai de bibliographie étampoise, avec notes historiques, biographiques et littéraires. In-8°, 59 p. Paris Willem).

Prévost. Histoire de Manon Lescaut et du chevalier Des Grieux. Précédée d'une préface par A. Dumas fils. In-8°, xlix-373 p. 2 portr. et 10 grav. Paris (Glady frères). 30 fr.

Puymaigre (De). Chants populaires recueillis dans la vallée d'Ossau. In-8°, 16 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

Racine (J.). Théâtre. Orné de vignettes gravées à l'eau-forte sur les dessins de E. Hillemacher, par F. Hillemacher. T. 4. In-8°, 305 p. Paris (Lib. des Bibliophiles). 20 f r

Recueil des Historiens des Gaules et de la France. Nouv. édit. publiée sous la direction de M. L. Delisle, membre de l'Institut. T. 9 et 10. In-fol. ccc-1654 p. Paris (Palmé). Chaque vol. 50 fr.

Révoil (H.). Fouilles archéologiques. N° 4. Vase antique, prix donné à des bestiaires. Phalères en bronze. Objets trouvés dans l'amphithéâtre romain de Nîmes. In-8°, 11 p. et pl. Paris (V° Morel).

Rocquain (F.). Études sur l'ancienne France, histoire, mœurs, institutions, d'après les documents conservés dans les dépôts d'archives. In-12, xj-343 p. Paris (Didier et Ce). 3 fr. 50

Sayous (E.). Les origines et l'époque païenne de l'histoire des Hongrois. In-8°, 133 p. Paris (Leroux).

Tamizey de Larroque (P.). Lettres inédites du cardinal d'Armagnac, publiées avec une introduction et des notes. In-8°, 138 p. Paris (Claudin).

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 37 Neuvième année. 11 Septembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.
10e FASCICULE.

EXERCICES critiques de la conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par E. Tournier, directeur d'études adjoint. 12e livraison (fin). 1 fr. 50

T. MOMMSEN Histoire de la Monnaie romaine, traduite de l'allemand par le duc de Blacas et publiée par J. de Witte, membre de l'Institut. Tome IV et dernier. 1 vol. gr. in-8°, orné de 20 planches. 10 fr.

A. MARIETTE BEY Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. Livraisons 15 et 16. Chaque 6 fr.

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

E. DE ROUGÉ Chrestomathie égyptienne. Abrégé grammatical. 3e fascicule. 20 fr.
Le 4e fascicule est sous presse.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 172, new series, 21 août. Bristol (J. TAYLOR : très-intéressant article historique et descriptif sur les antiquités de Bristol). — Ch. DE MAZADE, La Guerre de France 1870-71. Paris, Plon, 2 vol. in-8° (R. HORNE : la meilleure histoire générale de la guerre publiée jusqu'ici). — Isabel BURTON : The Inner Life of Syria, Palestine and the Holy Land. London, King (E. H. PALMER : livre instructif, amusant et sincère). — Colonel MALLESON, An historical Sketch of the Native States of India in subsidiary Alliance with the british Government; with a notice of the mediated and minor States. London, Longmans (F. J. GOLDSMID : compilation insuffisante, mais qui renferme des matériaux utiles). — L. LEGER, Études slaves : Voyages et Littérature. Paris, Ern. Leroux (RALSTON : article favorable). — *Notes and News.* — *Notes of Travel* (détails sur le voyage du Dr NACHTIGALL dans le pays des Tibbos sur les confins du Fezzan). — Congrès international des sciences géographiques (4e et dernier article). — Boston Letter. — *Correspondence :* WENTWORTH WEBSTER, M. Broca on Basque; DOUGLAS W. FRESHFIELD, A forgotten Campaign of Charles the Great (indique deux inscriptions mentionnant une campagne de Charlemagne dans le val Rendena, et donne les noms *Episcopus Turpinus,* etc., qu'on y lit et qui suffisent à prouver la fausseté des monuments). — A. F. MEHREN. Manuel de la Cosmographie du moyen-âge, traduit de l'arabe de Shems ed-Din Abou Abdallah Moh'ammed de Damas et accompagné d'éclaircissements. Copenhague. 1874 (Ad. NEUBAUER: excellente publication). — Royal Commission on scientific instruction and the advancement of science, 6th 7th 8th reports. 1t Notice (J. S. COTTON : La partie la plus importante du 7e rapport est consacrée aux Universités écossaises d'Edimbourg, Glasgow, St. Andrews et Abeerdeen qui comptent plus de 4000 étudiants). — *Science Notes.* Philology.— J. van VLOTEN, Nederlands Schilderkunst van de 14e tot de 18e eeuw. Amsterdam, Van Kampen (Mary HEATON : ce livre renferme beaucoup de détails nouveaux et peu connus, mais il est déparé par de graves lacunes).

The Athenæum, n° 2495, 21 août. The British Association at Bristol, 1875 (esquisse l'histoire de Bristol, à propos de la 45e session de l'association britannique pour l'avancement des sciences, qui s'y est tenue cette semaine). — *Encyclopædia Britannica.* 9th ed. Vol. II. Edinburgh. Black (analyses des articles *Anthropology* par le Dr E. B. TYLOR, *Army* par le colonel COLLEY, *Astronomy*, dont l'auteur n'est pas nommé. Appréciation généralement favorable). — C. BLACKIE, Etymological geography. Daldy, Isbister and Co. (explication des terminaisons et des préfixes qui entrent dans les noms géographiques de l'Europe et de l'Asie : on loue la partie germanique et celtique; la partie orientale est moins satisfaisante). — Shakespeare's Library : a collection of the Plays ..... employed by Shakespeare in the Composition of his Works. 6 vol. Reeves and Turner (article sévère). — Cursor Mundi edited by Dr Rich. MORRIS. Early English Text Society. Trübner and Co. (Deuxième article, aussi favorable que le premier).— Herm. RŒNSCH, Itala und Vulgata. Marburg, Elwert (ouvrage parvenu à sa deuxième édition, utile pour la connaissance du latin vulgaire aux IIIe et IVe s.). — R. C. CHILDERS, A dictionary of the Pali Language. In two parts. Trübner and Co. (ce premier dictionnaire du langage pâli ne renferme pas moins de 14000 mots et de 45000 références. C'est le résultat d'un travail immense qui fait autant d'honneur à la persévérance qu'à la science de son auteur). — *Literary Gossip.* — BRASH, The ecclesiastical Architecture of Ireland, to the Close of the Twelfth Century. Illustrated. Dublin, Kelly (ouvrage recommandé. Néanmoins l'auteur de l'article n'admet pas avec M. B. l'originalité de l'art décoratif dont l'Irlande offre les spécimens, il leur assigne une origine byzantine). — The british archæological Association at Evesham (1er article).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — **11 Septembre** — **1875**

Sommaire : 185. SCHMIDT, De la Vie d'Homère attribuée à Hérodote. — 186. RUELLE, Études sur l'ancienne musique grecque. — 187. GIRGENSOHN, Prudence et les Annales Bertiniennes. — *Variétés* : La Stèle de Mésa. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

185. — **De Herodotea quæ fertur vita Homeri** disputavit Ioannes SCHMIDT. Commentatio ex dissertationibus Halensibus seorsim edita. Halle. 1875. In-8°, 123 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur de cette monographie prouve que le pastiche en dialecte ionien sur la Vie d'Homère n'est pas de la main d'Hérodote. Tout le monde est d'accord sur ce point, et il n'était pas nécessaire de s'y étendre aussi longuement qu'il le fait. Il cherche à établir que ce petit écrit a été composé au deuxième siècle après J.-C. par un grammairien opposé aux vues d'Aristarque et fortement attaché à l'opinion qu'Homère était Éolien de naissance. Cela nous semble, en effet, assez probable.

D'où viennent les détails fournis par cette vie d'Homère et par les autres vies du poète, réunis dans les Βιογράφοι de Westermann ? La critique s'est souvent posé cette question. M. Schmidt essaye à son tour de la résoudre en suivant pas à pas son auteur, dont il donne en quelque sorte un commentaire perpétuel au point de vue historique, sans se refuser la polémique et les digressions de toute espèce. Heureusement, on trouve en tête du livre une table des matières assez détaillée. Cependant, le lecteur a beau être muni de ce fil, il lui faut un grand courage pour s'engager dans ce dédale de questions enchevêtrées les unes dans les autres. Nous aurions mieux aimé une autre méthode d'exposition. On pouvait commencer par dégager de ce fatras ce qui semble provenir de traditions anciennes ; marquer ensuite comment ces traditions ont été amplifiées ou altérées par la vanité des villes et les vues personnelles de certains écrivains ; réunir dans un chapitre les inventions oiseuses qui veulent expliquer la science historique et géographique d'Homère par des voyages que le jeune poète aurait entrepris afin d'amasser les matériaux de ses poèmes, ou qui font de lui le contemporain, l'ami ou l'ennemi, de Phémios, de Mentès, de Tychios, de Pénélope, de Thersite et d'autres personnages qui figurent dans ses vers ; traiter à part des poésies populaires ou des vers détachés qui furent d'assez bonne heure attribués à Homère et rapprochés de certaines circonstances de sa vie. Quant à cette dernière catégorie, M. Schm. soutient avec raison que les vers n'ont pas été composés pour donner plus d'intérêt aux détails de la vie du poète; mais, au contraire, que ces détails ont été imaginés pour expliquer l'origine obscure de vers qui couraient sans nom d'auteur. En effet, il en est de ces vers comme de tant de vieux noms et d'anciens monuments qui ont donné lieu à des légendes

ou à des anecdotes, et qui sont cités comme preuves à l'appui de récits qu'ils ont fait naître. Ces vues ne sont pas nouvelles; mais M. Schm. les a parfaitement appliquées et s'en est heureusement servi pour réfuter de doctes chimères. Le vieux poète est dans l'île d'Ios, assis sur la plage, quand de jeunes pêcheurs y abordent. Il leur demande :

Ἄνδρες ἀπ' Ἀρκαδίης θηρήτορες, ἦ ῥ' ἔχομεν τι;

On s'est donné beaucoup de peine pour expliquer, au moyen de je ne sais quelles anciennes migrations, comment des pêcheurs d'Ios peuvent être appelés chasseurs (ou pêcheurs : car il y a une variante ἁλιήτορες) arcadiens. M. Schm. répond simplement que ce vers, qui faisait partie d'une énigme populaire, vient primitivement de l'Arcadie, qu'il a été attribué, comme beaucoup d'autres, au grand Homère et enchâssé, tant bien que mal, dans la légende de ce poète. Puisque nous en sommes à ces petites pièces, vulgairement appelées épigrammes homériques, relevons la rédaction défectueuse de celle qui porte le nº V. (*Vie.* § 16) :

Θεστορίδη, θνητοῖσιν ἀνωΐστων πολέων παρ,
οὐδὲν ἀφραστότερον πέλεται νόου ἀνθρώποισιν.

On s'attendrait à νόου ἀνέρος ἀνδρί.

Signalons, en finissant, une application ingénieuse, qu'on trouvera à la page 93, d'un passage de Platon (*Rép.* X, p. 600) relatif à Homère et à Créophilos. M. Schmidt ne manque ni de méthode critique, ni de jugement. Qu'il les applique à des sujets moins ingrats, susceptibles de conclusions plus rigoureuses, et qu'il expose le résultat de ses recherches de manière à ne pas rebuter les lecteurs.

Henri Weil.

---

186. — **Études sur l'ancienne musique grecque.** Rapports à M. le Ministre de l'Instruction publique sur une mission littéraire en Espagne, par Ch.-Émile Ruelle. Paris, Imprimerie nationale. 1875. 1 vol. in-8° de 135 pages (Extrait des *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 3° série, tome 2°), suivi de la traduction de quelques textes grecs inédits, par le même, 31 p. — Prix : 5 fr.

Chargé de mission par M. le Ministre de l'Instruction publique, M. R. a fait, pendant l'automne de 1871, un séjour de quatre semaines en Espagne. Il a, dans ce court espace de temps, visité plusieurs bibliothèques de Madrid, celle de l'Escurial et celle de Tolède. Chercher, premièrement, s'il ne restait rien d'inédit, dans les manuscrits péninsulaires, concernant l'ancienne musique grecque; collationner, en second lieu, ceux des manuscrits grecs, de contenu musical, qui paraîtraient en valoir la peine : tel était le double but de la mission. Les recherches de M. R. n'ont pas été infructueuses au point de vue musical. Comme, d'autre part, il a eu le bon esprit de ne pas les borner à l'objet spécial de la mission, son exploration a fourni, de plus, des résultats intéressants à d'autres égards.

Dans un premier rapport, adressé au ministre presque aussitôt après son retour, mais dont l'impression, sur la demande de son auteur, avait été différée jusqu'à la publication du deuxième, M. R. a résumé les principaux résultats de ses

recherches à l'Escurial, à Madrid et à Tolède. Le second rapport est venu compléter ces premières et rapides indications : on y trouve la description, plus ou moins détaillée, d'une quarantaine de manuscrits, grecs pour la plupart, ainsi que les extraits inédits et les nombreuses collations rapportés par le laborieux voyageur. Les textes inédits sont tous en grec. En voici la liste : 1° Un fragment anonyme sur la musique (d'après Bacchius l'Ancien); 2° un autre fragment anonyme sur divers intervalles mélodiques; 3° trois lettres de Psellus qui ont trait à la musique; 4° un fragment anonyme sur les accents; 5° la table du *Dynaméron,* ouvrage encore inédit du médecin Aelius Promotus. M. R. avait publié d'avance une traduction française de ces morceaux dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, année 1874. Il vient de réunir dans un même volume les deux tirages à part de cette traduction et de ses rapports. D'autre part, il a collationné, en tout ou en partie, sur différents manuscrits, quelques-uns des auteurs qui font partie du Corps des musicographes grecs. Un certain nombre de variantes qu'il a relevées contribueront, à ce qu'il assure, à améliorer leur texte. Enfin M. R. a joint à son livre plusieurs tableaux de notation musicale ancienne et de transcriptions dans le système moderne, qui sont, si nous ne nous en exagérons pas l'importance, la partie capitale des *Études sur l'ancienne musique grecque.*

Mais, nous l'avons dit, l'intérêt de ces *Rapports* ne réside pas uniquement dans la partie musicale. Ils renferment une grande abondance de renseignements de toute sorte, où viendront puiser ceux qui s'occupent de bibliographie et d'histoire littéraire. On y trouve, en effet, d'utiles suppléments à l'excellent *Catalogue des manuscrits grecs de l'Escurial*, dressé par M. Miller; par exemple, des notices ou plus complètes ou plus détaillées des manuscrits dont les marques suivent : T-I-14; Φ-II-22; Φ-III-15; Υ-I-3; Ψ-IV-6; Ω-IV-4 (voir, chez M. R., aux pages 61, 70, 59, 38, 58 et 19). Puis, des additions et rectifications, toujours bien venues, au travail inachevé d'Iriarte (*Regiae bibliothecae matritensis codicum graecorum manuscriptorum vol. I* (seul paru), 1769, in-fol.). Puis, — et ceci a beaucoup de prix — la description de manuscrits tolédans, sur lesquels, avant M. R., on n'avait aucune espèce de données. Plus loin, nous assistons, dans la bibliothèque, si riche en manuscrits latins, des ducs d'Osuna (il faut écrire, à l'espagnole, *Osuna,* et non *Ossuna*), à la découverte de mss. en langue romane et d'un *César,* du XIIe ou XIIIe siècle, portant la souscription « Julius Constantinus emendavit », auquel, M. R., à tort ou à raison, attribue de l'importance. Enfin, les philologues accueilleront avec une reconnaissance particulière la publication de la liste complète des manuscrits grecs, au nombre de *quarante-trois,* conservés à l'*Archivo historico* de Tolède. Cette liste est loin de contenir tous les renseignements désirables ou ceux, au moins, qu'on serait en droit de demander à un catalogue. Ce n'est, en fait, qu'une très-sèche nomenclature des principaux traités renfermés dans chaque manuscrit : sans indication bien exacte du contenu, sans indication même approximative de l'âge des mss. Aussi M. R. a-t-il soin de nous avertir que nous n'avons pas affaire ici à un travail original de sa part : il n'a fait que donner la traduction pure et simple « de l'extrait

» du catalogue général, écrit en espagnol, qui lui a été communiqué par le biblio-
» thécaire en chef de l'*Archivo*. » Telle qu'elle est, cette liste ne nous en révèle pas moins l'existence de *trente-trois* manuscrits, dont n'avaient fait mention ni Haenel, ni Heine, ni Valentinelli, ni personne, que nous sachions, de ceux qui ont écrit sur les bibliothèques d'Espagne.

Voici maintenant quelques observations mêlées se rapportant au livre de M. R.

Rapports, etc., p. 13. La traduction grecque des *Provisions de voyage*, dont l'original (en arabe) est attribué au médecin Abou-Dja'far, et que M. R. a retrouvée à Madrid, existe aussi dans les manuscrits de l'Escurial Υ-III-5 et Ω-I-8, ainsi que dans le manuscrit de Paris 2441 ; elle porte dans ces manuscrits, au dire de M. Miller, le nom d'Isaac le Médecin (Miller, *Escurial*, p. 217-8 et 459).

Ibid., p. 55. Le manuscrit de l'Escurial Φ-III-1, du XVIe siècle, présente, au rapport de M. R., une particularité paléographique qui est fort singulière. « Le » groupe de lettres ελ y est remplacé par le groupe ρι. Exemples : θρίγω pour » θέλγω, δριφίσι pour δελφίσι, etc. » Cette confusion s'explique. Qu'on ouvre la *Commentatio palaeographica* de Bast à la planche IIIe : on trouvera, vers la fin de la ligne 9, un exemple qui se lit ἐν τῇ ψυχῇ. Si nous y supprimons par la pensée le second trait du ν, ne conservant de cette lettre que l'autre trait qui est quasi vertical, ce qui restera du groupe εν pourra se lire, soit ελ, soit ρι. Il est probable que ελ présentait cette forme équivoque dans l'original ou chez quelque ancêtre de Φ-III-1. On n'avait pas signalé, croyons-nous, avant M. Ruelle, la confusion, très-intéressante, de ελ et de ρι.

Ibid., p. 62-63. Il est possible de répondre avec certitude aux questions posées par M. R. à propos du commentateur anonyme de la Τετράβιβλος de Claude Ptolémée. Nous connaissons l'existence de ce commentateur, non-seulement dans le manuscrit de l'Escurial T-I-14, mais aussi dans le 314 de la bibliothèque S.-Marc, à Venise, et dans le *Coislin* 171, à la bibliothèque nationale de Paris; il a été publié à Bâle en 1559 chez H. Petri, avec la traduction latine de Jérôme Wolf, dans un volume in-folio qui renferme aussi l'Εἰσαγωγή ou Introduction de Porphyre au même traité de Ptolémée. Ces deux commentaires sont distincts, à leur tour, de la paraphrase, due à Proclus, qui est contenue dans le *Marcianus* 303 et qui a été publiée à Bâle en 1554, *apud Johannem Oporinum*, en un très-petit in-folio, avec une préface de Philippe Mélanchthon.

Ibid., p. 63. Le tableau qui est en tête du « fragment *peut-être inédit* » se voit, mais sans être suivi du fragment, dans le manuscrit grec de Bâle A-N-II-14 (fol.).

Ibid., p. 64, l. 8. L'édition de Paul d'Alexandrie ne porte pas pour titre « *Introductio*, etc. » Voici le titre exact : *Paulus Alexandrinus*. Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν ἀποτελεσματικὴν *sive Rudimenta in doctrinam de praedictis nataliciis. Ex Ranzovii bibliotheca primum graece et latine edita*. Witeberg (Lehmann), 1588, in-4°.

Ibid., p. 68. Le « fragment de Jules l'Africain sur les poids et mesures (au » point de vue médical) » doit être l'original grec du fragment publié par

M. Hultsch dans la traduction latine de Calvus (voir *Metrologici scriptores*, t. II, p. 142. Cp. même tome, pp. 14 et 39). Il existe, à notre connaissance, au moins trois autres manuscrits du même texte grec, dont l'un, du xe siècle, a été retrouvé en Orient par M. l'abbé Duchesne, qui publiera prochainement cet *anecdoton*, en compagnie d'autres trouvailles.

Ibid., p. 70. Ce n'est pas seulement dans les quatre manuscrits mentionnés par M. R. que le IVe livre de Philon (l'Ingénieur) est acéphale et commence aux mots ὅταν ἐὶς ἔλασσον. La même particularité se retrouve dans un grand nombre d'autres manuscrits; nous citerons les *Parisini* 244 du supplément grec, 2437 et 2441 de l'ancien fonds, *Vaticanus* 219, *Urbinas* 79, *Monacensis* 195, *Basilensis* A-N-II-14(fol.), *Taurinensis* 60, *Baroccianus* 187, *Neapolitani* III-C-18 et III-C-21, *Guelferbytensis* 35, *Lugdunensis Vossianus* 3 (fol.), *Vindobonensis* 24 (4e classe) et probablement *Vindobonensis* 55 (même classe).

Ibid., p. 85, note 3. « *Peut-être le Zosime auteur, dans le manuscrit de Madrid,* » *se confond-il avec le copiste de celui de Venise.* » La souscription Ζώσιμος διώρθου ἐν Κωνσταντινουπόλει εὐτυχῶς ne signifie pas que Zosime a *copié* le *Marcianus* IV, 3 qui la porte. Cette erreur, commise par M. Marquardt (*Aristoxeni fragmenta*, p. xij), aurait pu être redressée par M. R. Διώρθου veut dire : *a relu et corrigé.* L'hypothèse que le nom du copiste (*lisez* diorthôte) Zosime a pu être pris pour un nom d'auteur est d'ailleurs ingénieuse. « *Une confrontation des deux écritures* » *trancherait sans doute cette question* », ajoute M. R. Il est permis d'en douter.

Ibid., p. 100. C'est M. *P. A. de Lagarde*, et non *de Lagara*, qui a retraduit en grec, d'après la version syriaque, le περὶ ἐργασίας, ouvrage d'Aristote dont le texte original est perdu.

Ibid., p. 101. M. R., qui le sait évidemment aussi bien que personne, aurait dû ajouter que *Theodulus magister* est le même grammairien que l'on connaît plus communément sous le nom de *Thomas magister*.

Ibid., p. 105, note 1. Σώματα signifiant *corps*, dans le sens que les physiciens attachent à ce mot, *n'est pas* une «expression à remarquer». Le *Thesaurus* en cite de nombreux exemples, appartenant à la période classique (v. t. VII, col. 1710, éd. Didot).

Ibid., p. 105, note 2. La traduction des *Pneumatiques* de Héron imprimée à Urbin en 1575 n'est pas une traduction italienne; c'est l'édition *princeps* de la version latine faite par Commandini. Celle qui parut à Paris en 1583 n'est pas davantage en italien; c'est la répétition de l'édition latine de 1575. Enfin, il a été publié à Londres, en 1851, une traduction en anglais du même ouvrage de Héron, due à M. Woodcroft.

Quelques inexactitudes de détail, comme celles que nous avons pu relever, ne détruisent pas le mérite du livre de M. R. Ses *Rapports* prouvent qu'il reste, encore aujourd'hui, beaucoup à faire en ce qui concerne la connaissance des manuscrits grecs d'Espagne. Tolède en possédait d'absolument ignorés. On ne sait point s'il n'y a pas de découvertes semblables à faire dans d'autres bibliothèques. Celles du Midi n'ont pas de catalogues, ou ils ne sont pas publiés. On en est réduit, pour tout renseignement sur leurs manuscrits grecs, aux relevés

fautifs et si incomplets de Haenel. Plusieurs d'entre elles sont presque inconnues. Si M. R. eût pu demeurer plus longtemps dans la Péninsule, sa mission eût, sans aucun doute, dissipé bien des obscurités. Au demeurant, eu égard à sa durée, on ne peut nier qu'elle n'ait produit des résultats satisfaisants. En mettant à part la partie musicale, qui présente un intérêt spécial, on vient de voir que les *Rapports* de M. R. contiennent beaucoup de renseignements entièrement nouveaux. C'est un livre que les philologues consulteront.

Charles Graux.

---

187. — Dr J. Girgensohn, **Prudentius und die Bertinianischen Annalen.** Riga, Kymmel. 1875. In-8°, 38 p.

Cette brochure est ce qu'on appelle en Allemagne un travail *de séminaire*, c'est-à-dire une dissertation composée pour les réunions dans lesquelles les professeurs d'Université font travailler sous leurs yeux les meilleurs de leurs élèves et les exercent à la pratique de la science. Ces travaux, qui parfois sont d'excellents exercices et témoignent d'heureuses dispositions, sont le plus souvent trop peu importants par leurs résultats pour mériter l'impression, et ce n'est pas sans dépit que nous nous voyons inondés de petits mémoires qu'on est obligé de lire par conscience et qui n'apprennent rien de nouveau. M. Girgensohn a cru utile de soumettre à un nouvel examen les Annales Bertiniennes de l'année 835 à l'année 861, pour savoir : 1° si ces annales ont un caractère officiel ; 2° si elles sont l'œuvre de Prudence de Troyes. Comme on pouvait s'y attendre, il a répondu par l'affirmation à ces deux questions. Il y a un siècle que l'abbé Lebeuf avait mis la chose hors de doute et quiconque avait un peu examiné les Annales Bertiniennes trouvait irréprochables les pages que Wattenbach leur a consacrées. — M. G. nous paraît donc avoir eu tort de publier un travail qui n'est qu'un bon exercice d'écolier. Son excuse est le jubilé séculaire du Gymnase de Mitau à l'occasion duquel il a publié cette brochure comme Fest-Schrift.

VARIÉTÉS.

La Stèle de Mésa.

Observations et lectures nouvelles.

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont forcé, à mon grand regret, de retarder jusqu'à ce jour la restauration de la Stèle de Mésa qui fait maintenant partie de nos collections du Louvre et que sont venus compléter les fragments si libéralement offerts par le *Palestine Exploration Fund.* J'ai pu reprendre il y a quelques mois ce travail interrompu par ma dernière mission en Palestine, et il est à la veille d'être terminé.

Les manipulations délicates et minutieuses nécessitées par cette reconstruction m'ont permis d'ajouter, à mes premiers déchiffrements, de nouvelles lectures dérivées d'un examen répété des fragments originaux et de l'estampage.

En attendant la publication du texte dont j'achève la préparation et qui fournira à la science une reproduction fidèle du monument, je crois opportun, pour satisfaire certaines impatiences, de faire connaître brièvement les nouvelles leçons dont il s'est enrichi; quelques-unes sont d'une haute importance et je me réserve d'y insister dans le Commentaire qui accompagnera l'édition définitive.

Mais peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de donner préalablement quelques détails sur la méthode suivie pour la restauration du monument et sur les résultats obtenus.

La stèle a, comme je l'ai déjà dit, la forme habituelle de ce genre de monuments, dont le type est un bloc allongé, carré par en bas et s'arrondissant par en haut suivant une courbe surbaissée. On ne saurait mieux la comparer qu'à nos bornes-fontaines. Seulement la juxtaposition des fragments a établi nettement que les côtés de notre stèle, au lieu d'être verticaux, étaient sensiblement obliques et s'écartaient en dehors en donnant à l'ensemble un aspect légèrement trapézoïde. Cette particularité est peu favorable à l'hypothèse qui veut faire du monument un bloc symétriquement arrondi à ses deux extrémités, puisqu'au contraire il était plus large à la base qu'au sommet. De plus, la face postérieure dont nous possédons une section était polie : il est donc assez invraisemblable que le monument, comme le veulent les partisans de cette hypothèse, fût destiné à être encastré dans une paroi; il devait être plutôt placé isolé, debout sur sa base stable. Un croquis arabe que je possède le représente avec deux crossettes; je démontrerai, en le reproduisant, que ce détail est de pure fantaisie.

La surface écrite est très-inégalement dressée; il y a des régions bombées, d'autres concaves. Ces inégalités tiennent, je pense, à ce que le bloc, trop dur pour être taillé au ciseau, a été façonné à l'aide de molettes de pierre dont le frottement a agi inégalement. Les deux faces antérieure et postérieure sont reliées, non par un plan perpendiculaire avec elles, mais par une surface fortement convexe au moins dans la partie supérieure la seule qui ait été préservée; peut-être cette convexité s'atténuait-elle sur les prolongements latéraux de cette surface.

Le tracé des lignes est fait avec négligence ou maladresse; il est supposable que le lapicide avait réglé la pierre pour aligner ses caractères; mais il m'a été impossible de déterminer si cette ligne passait par le centre moyen des lettres — ce qui est le plus naturel, — par leur base ou par leur sommet. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que nous avons affaire à une écriture non lapidaire, presque cursive, fille du *kalam* et non du ciseau. Les lettres qui sont de grandeur variable, tantôt montent, tantôt descendent, sont plus ou moins serrées; certaines lignes sont courbes et non droites, d'autres obliques entre elles; aucune équidistance rigoureuse ne saurait être calculée : il n'y a peut-être pas deux interlignes semblables. J'ai supposé un moment que le graveur, au lieu de régler ligne par ligne la surface de la stèle, s'était contenté de la diviser en un certain nombre de parties égales, contenant chacune plusieurs lignes dont le parallélisme était tout approximatif.

Ces irrégularités d'exécution ont rendu la restauration singulièrement difficile

et nécessité de longs et nombreux tâtonnements; l'estampage permettait, il est vrai, de combler la majeure partie des lacunes, mais la superficie du papier qui s'était contracté par places, dilaté ailleurs, et qui de plus avait été lacéré, n'était pas mathématiquement adéquate à la superficie de l'original.

On a dû commencer par réunir tous les fragments, petits et grands, qui se touchaient, en procédant de bas en haut, et en tenant compte non-seulement du contact des lettres, mais du contact des morceaux eux-mêmes dont quelques-uns étaient fort épais. Puis, après avoir encastré ce premier groupe dans une pierre de taille, et l'avoir noyé dans du plâtre venant affleurer à la surface écrite, l'estampage a été pour ainsi dire superposé à cette page moitié plâtre, moitié basalte, et alors les morceaux isolés ont été insérés à leur place. Après quoi les lacunes ont été remplies par la transcription de l'estampage, dont les lettres ont été reproduites avec soin, sans cependant viser au fac-simile et au trompe-l'œil [1]. Enfin, cette masse hétérogène formée de basalte, de pierre calcaire et de plâtre a été retaillée suivant les indications fournies par les parties originales mêmes qui y étaient contenues : la surface écrite une fois obtenue, la courbure du haut et le côté de droite ont été prolongés et ont, combinés avec l'alignement de l'encadrement, engendré la forme générale du monument; le repère de la face postérieure a limité l'épaisseur totale.

Le monument avait déjà perdu son angle droit avant le dernier accident qui avait failli le détruire à tout jamais [2]; un morceau de cet antique fragment, fournissant le commencement de trois lignes, a été recueilli; c'est le seul dont la position quoique bien probable ne soit pas absolument sûre, l'estampage étant forcément muet sur ce point. Tous les autres fragments écrits ont été mis en place avec certitude, bien que quelques-uns (d'une lettre, d'une moitié de lettre même) fussent fort petits. J'ai échoué pour deux seulement : l'un contient un ב précédé peut-être d'un point, ce qui indiquerait ב initial; l'autre une ou deux hastes de lettres indéterminées. Il y a de plus un certain nombre de morceaux anépigraphes appartenant au noyau même de la stèle.

J'ajouterai que, avant même sa mise en pièces par les Bédouins, le monument avait souffert des injures du temps, mais inégalement; toute la partie de gauche par exemple, c'est-à-dire la fin des lignes, était fruste, comme le prouve l'estampage. Le gros bloc supérieur a de plus été martelé, de sorte que les caractères y sont moins visibles que sur le gros bloc inférieur.

Ce basalte est extrêmement dur, mais fragile en proportion; un léger choc à faux l'étonne ou l'exfolie. Il dégage quand on le frotte vivement une odeur sulfureuse très-prononcée.

Pour ce qui concerne la révision du texte, je prends comme point de départ celui qui est donné dans mes lettres à M. de Vogué, imprimées en 1870. J'in-

---

1. Les bords des fragments encastrés ont été soigneusement déchaussés, pour que le plâtre ne vînt pas masquer les points précis où les lettres originales étaient cassées.

2. C'est probablement la disparition de cet angle qui avait fait croire que le monument était arrondi en haut et *en bas*.

dique par (E) les observations faites sur l'estampage, et par (B) celles faites sur les fragments du basalte.

Ligne 1. — Le point séparatif du nom du père de Mésa כמשגד semble être sous le ד (E). Des deux dernières lettres qui commencent le mot הד-יבני, on distingue le ה (E); l'angle gauche inférieur du ד est conservé (B).

L. 2. — On croirait voir un point à la fin de la ligne après מלכ (B); mais ce n'est pas sûr, la pierre présentant plusieurs petits trous dans cette région; d'ailleurs ce point est philologiquement invraisemblable. Dans plusieurs autres mots, il y a des apparences de points, plus petits que les points ordinaires, mais qui peuvent fort bien être le résultat d'accidents de la pierre; je les noterai néanmoins à mesure que je les rencontrerai. Les vrais points sont des trous francs, larges, faits à ce qu'il semble avec une mèche mue circulairement, et sont constamment placés *au bas* des mots.

L. 3. — Il y a comme un petit point entre ה et במת (B). Après קרחה il y a seulement une barre disjonctive et pas de point, ce qui ferait double emploi (E). La lettre à queue qui suit le ב à la fin de la ligne représente נ ou מ (E); il y aurait encore place pour deux caractères, conformément aux restitutions proposées : ב[מת. מ]-שע ou : ב[מת. נ]-שע.

L. 4. — שלכן : le ך est en partie visible, la dernière lettre paraît être plutôt ן que ם (B). A la fin, après le ן ou le מ, dont on distingue la queue (E), il y a place pour une lettre, ce qui tend à autoriser la restitution ע[מר]-י.

L. 5. — Le point après את n'est pas nettement marqué; le ן de ימן pourrait être à la rigueur un ם. Entre le point de .רי et le groupe אנק, il y a un espace suffisant pour loger une lettre qui semble bien être un ת (E). Le א final s'entrevoit; il y a place ensuite pour une lettre : = א[ר]-צת (E).

L. 6. — Le groupe בנה est difficile à distinguer; apparence de petit point entre א et ענו (B). La lettre qui suit אמר à la fin est peut-être un כ, bien que l'on n'en voie pas les branches supérieures (E); il y a place ensuite pour une lettre, p. e. pour deux, ce qui, dans ce dernier cas, conduirait à restituer כמו ou même כזה plutôt que כם (E).

L. 7. — Le ר et la queue horizontale du י dans le nom de Omri sont conservés (B). Après את à la fin, il y a juste la place pour loger les deux premières lettres restituées de ק-[אר].

L. 8. — Le ק et le point qui suit , au début de la ligne, sont en partie visibles : c'est le commencement certain de la ligne; le point qui sépare מת. רבא en deux parties est très-douteux (B). La lacune qui s'étend entre בה et ימי doit être ainsi comblée : .ר. מד. וחצי. (E et B). Le second mot semble former avec בנה. ימי une expression signifiant : « la part des jours de son fils », c'est-à-dire la portion de vie que la destinée lui avait dévolue. Le point qui isole de מד le י déjà séparé de בה (E), n'est rien moins que certain; s'il n'était pas accidentel on ne pourrait guère l'expliquer qu'en tenant le *yod* pour un signe numérique,

chose bien improbable à cette époque. Si, comme je le pense, il nous faut lire ימד, nous aurions affaire au verbe מדד, « durer, rester longtemps. » Le ץ de חצי est obscur sur l'estampage, mais très-clair sur un petit éclat de la pierre qui donne aussi le haste gauche du ח et la queue horizontale de l'autre י. La dernière lettre visible de la ligne semble être un ו (E). Il y a place ensuite pour deux lettres; à ce compte, si nous avions affaire à un ו conversif, la première de ces deux lettres devrait être un י suivi de la première radicale d'un verbe défectueux se terminant par le ב qui commence la ligne suivante. La restitution de M. Nöldecke s'adapterait à merveille : ו[יש]ـבח.

L. 9. — On lit sans aucun doute את.בעלמעך, expression d'ailleurs parallèle à את.קריתך; la correction de את en בת proposée par M. Nöldecke est donc toute gratuite, bien qu'à la ligne 30 il y ait tout aussi sûrement : בת.בעל מעך (B). Dans ces deux cas il n'y a pas de point pour séparer *Baal Meon* en deux mots. Le א de אשוח est entre deux petits points, de sorte que par moments on serait tenté de lire בה.הא.שוח. Après וא, à la fin, il y a place pour deux lettres : [בן].

L. 10. — Le ת de *Ataroth*, le מ de מעלם et le point qui sépare ces deux mots sont sur un fragment (B). Le *têt* est impossible à saisir sur l'estampage : par instant on croirait apercevoir un grand cercle ou un caractère polygonal; il devait avoir disparu depuis fort longtemps; le ר est difficile à bien distinguer; le ך de מלך, à la fin offre des traces légères (E).

L. 11. — Le mot *Ataroth* répété ici existe sur l'estampage et sur le basalte : malheureusement le *têt* y est toujours à l'état fruste; là encore il présente, vu sous un certain angle, les rudiments d'un cercle plus grand que le ע; d'autres fois au contraire on croirait démêler des traits rectilignes. A la fin, le mot qui suit כל débute par un ה précédé d'un point (E), il y a place ensuite pour deux lettres.

L. 12. — ריח est sûr, ainsi que לכמש.ולמאב (E); la correction אלמאב de M. Schlottmann, d'ailleurs superflue, doit donc être décidément rejetée. Après יאשב.משם, il faut lire את.אראל.דודה (E). J'ai consacré à l'interprétation de ce passage très-important une note lue devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1872. On distingue à la fin après le ו les vestiges d'un א (E); il y a place encore pour une lettre, probablement ס : וא[ס]ـחכה.

L. 13. — Il y a un point isolant le suffixe ה de חבה (E); ce fait qui n'est pas constant dans notre texte est d'un vif intérêt grammatical. שרן est certain (E). A la fin, après le א il y a place pour une lettre et un point : א[.ש].

L. 14. — Le מ est sûr dans מחרת (B). A la fin, le point après ישראל est douteux. On aperçoit ensuite une haste verticale et peut-être les traces d'un א ou d'un ו (E). Si cette haste est une barre disjonctive, le point après ישראל ne doit pas exister, et la barre doit encore être suivie de וא, pour que la construction soit possible avec [א]ـהלך. Dans ce cas, il faudrait lire : ישראל[וא]ـהלך, exactement comme à la ligne 32 nous avons, à propos d'un ordre analogue, mis

dans la bouche de Chamos : רד. חלתחם. בחורנן | וא ـ. Cette restitution serait, également au point de vue de la longueur de la lacune, préférable à celle-ci : ישראל. [וא] ـ הלך.

L. 15. — Au lieu de רקע, il faut lire בקע (E), qui offre un sens bien plus approprié aux idées sémitiques pour indiquer le lever de l'aurore; cf. Isaïe 58, 8 : אז יבקע כשחר. Avant שחרת il faut rétablir le ה de l'article qui a été omis dans la planche.

L. 16. — Le ז très-bien conservé (B) est accompagné, en bas, à gauche, d'un petit trait qui rappelle l'appendice que cette lettre présente à *droite* dans des inscriptions hébræo-phéniciennes (p. ex., sur un cachet antique de ma collection avec le nom d'*Azariahou,* dans l'un des textes de Siloam, etc.). Ce trait, non adhérent et qui ne se retrouve pas dans les autres ז de la stèle, est apparemment fortuit. Le mot אלפן a beaucoup souffert (B), mais l'estampage le donne clairement. Tout ce qui suit jusqu'à la phrase וגברת | a presque entièrement disparu de l'original et est très-confus sur l'estampage à cause de l'empâtement du papier dans cette région. En remontant à partir de וגברת|, l'estampage nous montre successivement : 1° une lettre à queue qui peut être ן ou מ ; 2° ד ou ב ; 3° un caractère à haste verticale ה, ou א, ou י, précédé d'un point ; 4° les traces d'un ת (?); 5° ג (?). Le basalte, en allant en sens inverse, à partir de אלפן montre un point, ou un trou, après le פ ; le ן a disparu, sauf sa queue; tout ce qui suit est très-maltraité ; on aperçoit, correspondant à 3°, une base de haste précédée d'une autre trace analogue.

L. 17. — Le ת par lequel débute la ligne est sur le basalte, suit son point, ainsi que la naissance du ו ; le ר a disparu (B). Après רחמת, il y a une barre séparative très-importante pour s'orienter dans la marche de la phrase commençant par כי. (B). Le ר de עשתר a sa queue inclinée presque comme un ף, mais elle est rectiligne et non pas courbe, ce qui empêche de le confondre avec cette dernière lettre (B). החרמ doit être ainsi complété : החרמת. ה |, « je les ai vouées » (E et B).

L. 18. — J'ai proposé de restituer au début [כ] ـ לי, ou [אה] ـ לי ; on pourrait à la rigueur songer à [ארא] ـ לי, si l'étendue de la lacune finale à la ligne précédente comportait trois lettres [1]. Le ח de אסחב. est indubitable ainsi que le point; le ב est fruste (B). Entre ל et פני, il y a un assez grand intervalle, mais qui n'a jamais dû recevoir de lettre. Le basalte a conservé la tige du ל avec le point et une trace du י, dans מלך. ישראל. A la fin בנ est sûr (E); reste la place de deux ou trois lettres, p. e. : בנ[ה. את] ?

L. 19. — A la fin, à partir de מפ, l'estampage, ayant été arraché, fait défaut.

L. 20. — Le א de אקח a disparu (B); après ואחזה, il y a un point et non une barre (E).

L. 21. — Entre le ח et le מ de חמת, il y a un semblant de point, mais haut

1. Dans ce cas il faudrait supposer [את. כ] ـ לי.

placé (B). La dernière lettre de יערם est empâtée (E). Le ת du second חמת ne se distingue pas.

L. 22. — Dans le premier mot, חעפ sont certains sur l'estampage et le basalte; la lettre suivante est fort maltraitée; il est possible que ce soit un ל comme l'a admis M. de Vogué, mais ce n'est pas certain; un pli accidentel du papier vient en outre augmenter cette incertitude. La barre séparative avant ואנך n'est pas nettement marquée. Dans שערירה, apparence de petit point entre les deux dernières lettres (B).

L. 23. — Apparence de point entre ח et י dans בנחי (B). Après האש, immédiatement avant la petite cassure primitive, je crois voir un point sur le basalte, mais je ne parviens pas à le saisir sur l'estampage; le י de יך est sûr. La lacune entre יך et .האש est de trois lettres. Le .ש de .האש semble avoir été suivi d'un autre ש dont il reste le trait de droite (B). Il faudrait donc traduire « les prisons » des hommes..... » Il se peut que le nom suivant soit un nom propre, p. e. un ethnique : le י de finale יך indiquerait une radicale ou une diphthongue; p. e. avons-nous affaire à une épithète dérivée d'un verbe défectif.

L. 24. — Le ח initial, marqué douteux, est sûr (E et B). עשלי est suivi d'un point (E et B); il y a place ensuite pour une lettre.

L. 25. — Apparence de point dans .ב.ביתה (B). Même remarque pour .כרת.י. A la fin, le mot qui suit קרחה commence certainement par בא (E); après בא, il y a place pour trois lettres (E). Conformément à la suggestion consignée p. 39 de mon mémoire, je proposerai de restituer: [אסר-י] (אסירי) « les prison- » niers [d'Israël] ».

L. 26. — Avant ישראל qui commence la ligne, il nous faut une lettre qui devrait être suivie d'un point : le י final du dernier mot de la ligne précédente אסרי ferait juste l'affaire. Le second ן de ארנן n'offre plus que des traces.

L. 27. — Le premier mot est certainement אנך (E et B). La lecture הרס est confirmée (E et B), bien que le ה soit martelé sur le basalte. A la fin .כי.עי est évident (E et B). Il y a ensuite place pour une lettre. Il faut probablement lire [.ה.עי.כי « qui était ruinée ». עוה offre un sens strictement parallèle à celui de הרס. Peut-être au lieu du ה, avons-nous un ת à cause d'un trait oblique sur l'estampage.

L. 28. — Il reste avant le .ש qui précède דיבן un trait oblique (B) qui semble appartenir à un א ou à un י; faudrait-il restituer .אש.דיבן, « les hommes de » Dibon », ou bien considérer ce ש comme la dernière radicale d'un verbe à la première personne du singulier combiné avec le ו conversif? La lacune initiale devait comprendre quatre lettres; la troisième de ces lettres était p. e. ח ou צ à en juger par deux traces de hastes verticales. Il semble que nous avons affaire à une phrase très-courte sans lien avec celle où figure Beser, et à laquelle se rapporte la proposition explicative .כי.כל.דיבן. A la fin après מל il y a place plutôt pour deux lettres que pour une.

L. 29. — C'est ici que je propose de placer le fragment nous donnant le début de trois lignes qui seraient 29, 30, 31; la contiguité du gros bloc empêche de faire remonter ce fragment plus haut, mais il pourrait à la rigueur descendre plus bas. Le premier caractère est assez ambigu : il a l'allure d'un ת; on pourrait le considérer comme appartenant à une terminaison תי et le rattacher au verbe de la ligne précédente : מל-ת[י] ou מל?-ת[י]. Cependant on pourrait admettre que cette ligne se terminant par מל[תי] et que la première lettre de la ligne 29 n'a rien de commun avec ce mot. Cette première lettre a par moments l'air d'un א : après nouvel examen du basalte le caractère qui la suit n'était pas un י, ce qui exclut la restitution תי; ce caractère était une lettre à haste verticale. Puis vient une lacune de trois lettres dont la médiale a son emplacement marqué par un petit fragment de basalte malheureusement fruste. Avec le groupe מאת commence l'estampage; est-ce le mot « cent » ou la terminaison d'un autre mot? דמאת, בקרן présenterait une singulière ressemblance avec דמות בקרים (2 Chron. 4 : 3). Il y a p. e. quelque rapport entre חמשן de la phrase antérieure et מאת, si tous deux sont des noms de nombre. Il y a sûrement יספתי (E) et non אספתי comme le veut M. Nöldecke. A la fin בן est très-visible; le ת se dérobe, mais il y a l'espace nécessaire pour le loger.

L. 30. — Le fragment nous fournit un י initial, suivi d'un point qui compléterait à merveille le mot précédent : בנ[ת]-י. A partir de cette lettre s'étend une lacune allant jusqu'à un א qui précède immédiatement ובת.דבלתן; j'évalue cette lacune à environ six lettres (B), et je propose, m'appuyant sur l'existence de cet א et sur l'analogie, de restituer un nom de ville : מהדבא, p. e. précédé de את pour parfaire le nombre de lettres nécessaires. La répétition de Madeba déjà mentionné à la ligne 8 n'a rien qui doive surprendre; c'est exactement le cas de Baalmeon qui figure à la ligne 9 et à la l. 30. La cassure primitive devait commencer à cet א. Après le dernier מ de la ligne, il y a un ב ou un ר (E) qui doit la terminer.

L. 31. — Le fragment isolé semble donner un ד pour la première lettre de la ligne, puis vient une lacune d'environ six ou sept lettres. Ensuite (B) trois caractères qui paraissent être צאן, précédant immédiatement הארץ; p. e. au lieu de צ avons-nous un ח; le ן est douteux; צאן serait-il « les troupeaux » et aurait-il quelque rapport avec בקרן = בקרים? On attendrait plutôt un mot ayant le sens de « limite ». La lacune après ישב.בה contient d'abord un ב (E), suivi d'un vide où deux lettres peuvent tenir; puis un ו (E et B) précédé d'un point (très-douteux); puis les vestiges d'un ד ou d'un ת (?). Serait-ce un nom propre: ב..וד? Le ב indiquerait-il un patronymique? Ensuite des traces où je crois reconnaître אנך[ו?].

L. 32. — Il faut lire ויאמר.לי (E); auparavant s'étend une lacune de huit ou neuf lettres; si nous avons bien אנך à la fin de la ligne précédente, il est supposable que celle qui nous occupe débutait par un verbe à la première personne du

parfait. A la fin וא doit apparemment se compléter en וארד ou ואלתחם p. e. suivi de בה (en rejetant bien entendu l'excédant de cette restitution au commencement de la ligne suivante); la lacune qui suit וא est d'environ trois lettres.

L. 33. — ה, כמש est précédé d'un ב (E), ce qui rapproche tout à fait ce passage de celui de la ligne 9 : בה, כמש, כרמי; là commençait la cassure ancienne. Il manque environ quatorze lettres. ברמי, ועל est suivi (E et B) de traces où je crois saisir les éléments d'un ת; puis י suivi d'un point; puis משם (E et B) : « Et je montai, *ou* je fis monter de là. » עלתי correspond bien à רד : « descends » et tendrait à indiquer que Mésa revient de son expédition de Horonaïm par le même chemin, par ce מורד dont parle Jérémie (48 : 5). D'après ce que nous avons vu précédemment à Ataroth et à Nébo, il est admissible que Mésa après avoir pris Horonaïm en rapporte quelque trophée désigné par un mot dont il nous reste les deux premières lettres עש suivies d'une haste verticale appartenant p. e. à un ה ou à un ר : = עשר (עשרים, etc.)?

L. 34. — Le papier de l'estampage étant trop court coupe obliquement par son bord inférieur la trente-quatrième ligne et n'en donne que la fin. Le basalte et l'estampage combinés fournissent avec presque certitude : שת, שדק | וא. Je suppose que שדק = צדק; cette variante orthographique est tout à fait dans les habitudes sémitiques; elle repose sur le principe de la réaction des lettres fortes sur les douces (spécialement sur les sifflantes), qui permet par exemple d'écrire اسحاق à côté de יצחק et ضحك à côté de צחק; la tonalité dominante pour ainsi dire étant réglée par la lettre forte ק, il est indifférent d'*écrire* la sifflante par un ש ou un ץ. שדק = p. e. שדיק (צדיק) nous offre une foule de sens : « victoire, prospérité, justice, salut, etc..... » qui sont bien en situation à la fin de cette proclamation d'un roi vainqueur. שת, s'il n'est la fin d'un mot, peut signifier « année »; s'il s'agit d'un monument commémoratif, « colonne ». Ensuite (E) vient une barre séparative suivie de וא où il me paraît difficile de voir des chiffres et qui appartiennent p. e. au traditionnel [יא[נך, ce qui impliquerait que le monument *avait au moins une trente-cinquième ligne.*

C. Clermont-Ganneau.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 3 septembre 1875.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie, pour la commission des inscriptions sémitiques, divers documents envoyés par M. Cherbonneau.

M. Léon Renier rend compte de quelques inscriptions latines dont des copies ou des estampages ont été envoyés par M. de Sainte Marie. Une de ces inscriptions paraît intéressante, elle contient le *cursus honorum* d'un sénateur romain : mais la copie envoyée est insuffisante, il faudrait avoir un estampage. Trois autres

sont des inscriptions funéraires. Enfin, M. de Sainte Marie a aussi envoyé l'estampage d'une inscription bilingue, latine et néopunique. Il n'en reste que des fragments, mais les lacunes du latin peuvent être comblées à l'aide de la partie punique, et réciproquement. M. Derenbourg, qui a étudié spécialement cette partie, présente à ce sujet quelques observations : jointes à celles de M. Renier, elles établissent que l'inscription est la dédicace d'un temple, consacré par un certain Azrubal, en mémoire de son père Arsimelec.

M. de Longpérier fait une communication sur le vers :

Indocti discant, et ament meminisse periti.

Ce vers est souvent cité, mais on ignore généralement quel en est l'auteur, et on le croit antique. Il est du président Hénault, qui l'a mis en épigraphe en tête de son Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France, avec cette indication : Traduit des vers 741 et 742 de l'Essai sur la critique de Pope. On trouve en effet dans Pope à l'endroit indiqué deux vers qui expriment la même idée :

Content, if hence th' unlearn'd their wants may view,
The learn'd reflect on what before they knew.

Dans l'édition du Nouvel abrégé chronologique publiée en 1768, la dernière qui ait paru du vivant de l'auteur, le renvoi à Pope ne se trouve plus, le vers latin seul est resté; il a été aussi seul reproduit dans les éditions postérieures, en sorte que l'origine en a été vite oubliée. — Cherchant ensuite où Pope avait pu prendre cette pensée, M. de Longpérier la rapproche d'un passage de Boccace, Décaméron, 3e journée, 6e nouvelle : « Il che ad una ora a voi presterrà cautela » nelle cose che possono avvenire, e daravvi diletto delle avvenute. » M. de Longpérier pense que peut-être c'est ce passage qui aura inspiré à la fois Pope et Hénault, mais que celui-ci aura ensuite trouvé mieux séant de citer Pope que Boccace.

M. Derenbourg fait une communication sur une inscription néopunique trouvée en février dernier dans un champ près de Cherchell par un habitant du pays, M. Schmitter. La pierre qui la porte, un bloc cubique de marbre blanc, a été acquise par le musée du Louvre. M. Derenbourg traduit ainsi cette inscription : « Un souvenir durable pour la femme bonne, intelligente! A érigé ce monument » Rosch, fille de Abdaschmoun, fils de Azrouba'al, à sa mère, à cause de son » affliction : après qu'eût fait (auparavant déjà) un signe pour les vivants le mari » d'elle, Azrouba'al, le jeune (ou : le gendre). Elle était partie, Hodba'al, » fille de Schaklan, sa mère, pour se soumettre pendant cinquante ans, sur l'île » de Haschbar, à la purification prescrite, et elle s'est gardée de voir les eaux » du roseau et l'île de Dara, afin de se conserver heureuse, comme aussi elle a » eu la récompense de la perfection de son œuvre, elle qui s'est endormie à l'âge » de quatre vingts ans. » On voit qu'il s'agit de deux îles voisines, dont l'une était bénie et servait de lieu de purification et de retraite, tandis que l'autre était maudite au point qu'il suffisait de l'apercevoir pour être profané. M. Desjardins, qui a été consulté par M. Derenbourg sur l'identification des lieux mentionnés dans cette inscription, pense que le nom de *Haschbar* doit désigner une des îles

Fortunées; *Dara* serait une autre île du même archipel, elle pourrait avoir pris son nom du peuple des *Darades*, qui vivaient sur la côte voisine (de même que les *Canarii*, peuple de la côte, ont donné leur nom à l'île de *Canaria*, la principale des Fortunées, nom qui s'est ensuite étendu à l'archipel entier).

M. Desjardins commence la lecture d'un rapport de M. Guérin au ministre de l'instruction publique sur sa mission en Palestine, qui a été communiqué par le ministre à l'académie. Dans ce rapport, M. Guérin indique l'itinéraire qu'il a suivi, les difficultés qu'il a rencontrées, les ruines qu'il a visitées. Il a parcouru une partie de la Galilée, fait le tour du lac de Tibériade et visité les villes de la Décapole. Il a trouvé dans l'ancienne ville de Gadara les ruines de deux théâtres, non loin de là des sources thermales déjà mentionnées par les anciens et qui sont encore fréquentées aujourd'hui, ailleurs encore des ruines antiques, à Capharnaüm les restes d'un monument qu'il regarde comme la synagogue qui existait dans cette ville au temps de Jésus. Mais il a pu constater la détérioration croissante de tout ce qui reste de monuments antiques en ces contrées : on exploite les ruines pour en tirer des matériaux de construction; ou bien les Arabes, voyant l'intérêt avec lequel les Européens recherchent les ruines antiques, pensent qu'elles renferment des trésors, et vont jusqu'à briser les blocs de marbre sculptés pour y trouver les objets précieux qu'ils y croient enfouis. — MM. Derenbourg et L. Renier expriment le regret que M. Guérin ne donne pas plus de détails sur les monuments antiques qu'il a vus. Il est étonnant qu'il n'ait trouvé aucune inscription à y relever. M. Derenbourg voudrait que M. Guérin se fût mis plus en peine de justifier ses assertions; on ne voit pas à quel signe il peut reconnaître l'ancienne synagogue de Capharnaüm, ni pourquoi le monument qu'il appelle ainsi ne serait pas aussi bien un oratoire musulman, ou tout autre édifice. — M. le président fait observer que M. Guérin n'a envoyé encore qu'un rapport sommaire destiné à indiquer les points sur lesquels se sont portées ses recherches, et qu'il se réserve sans doute d'en exposer les résultats avec plus de détails dans un rapport ultérieur.

Ouvrages déposés : Le Blant, Tablai égyptiennes à inscriptions grecques (mémoire extrait de la Revue archéologique); — A. Leger, Les travaux publics, les mines et la métallurgie aux temps des Romains, Paris, 1875, gr. 8° (ouvrage envoyé au concours des antiquités de la France); — *présentés de la part des auteurs par M. L. Renier :* — Rossi, Bullettino di archeologia cristiana, 2° fascicule; — Daremberg et Saglio, Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 4° fascicule.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Herbart's Pædagogische Schriften hrsg. v. Willmann. 2 Bde (Leipzig, Voss). — Ley, Grundzüge des Rhythmus, des Vers- und Strophenbaues in der hebræischen Poesie (Halle, Buchhdlg des Waisenhauses). — G. Meyer, Zur Geschichte der Indogermanischen Stammbildung und Declination (Leipzig, Hirzel). — Œuvres complètes de Montesquieu, par E. Laboulaye. T. I. *Lettres Persanes* (Paris, Garnier frères).

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Literarisches Centralblatt, n° 34, 21 août. KUENEN, Les Origines du texte masoréthique de l'Ancien Testament, tr. p. CARRIÈRE (cf. *Rev. crit.*, 1875, II, p. 1). — HOUTSMA, De Strijd over het dogma in den Islâm. Leiden, Van Doesburgh. In-8°, 143 p. (écrit de valeur et qu'on voudrait voir traduit en une langue plus accessible que le hollandais). — SCHUM, Ein thüringisch-bairischer Briefsteller des xv. Jahrh., herausg. und erl. Halle, B. des Waisenhauses. In-8°, vj-36 p. — LILIENCRON, Mittheilungen aus dem Gebiete der œffentlichen Meinung in Deutschland wæhrend der zweiten Hælfte des 16. Jahrh. München, Franz in Comm. In-4°, 66 p. (travail estimable, malgré quelques omissions). — WIEGAND, Die Vorreden Friedrich's des Grossen zur « Histoire de mon temps ». Strassburg, Trübner. In-8°, 86 p. (cet écrit tend à montrer que Frédéric le Grand n'a pas été apprécié à sa juste valeur comme historien). — HILLEBRAND, Zeiten, Vœlker und Menschen. 2. Bd. Wælsches und Deutsches. Berlin, Oppenheim. In-8°, xij-463 p. (réimpression d'articles publiés dans divers recueils). — SCHULTE, Die Geschichte der Quellen und Literatur des canonischen Rechts von Gratian bis auf die Gegenwart. 3 Bde. 1. Bd. Einleitung. Stuttgart, Enke. In-8°, viij-264 p. (cette introduction s'étend jusqu'à l'époque de Grégoire IX). — EUTING, Sechs phœnikische Inschriften aus Idalion. Strassburg, Trübner. In-4°, 17 p. (le déchiffrement laisse peu à désirer. — SUHLE u. SCHNEIDEWIN, Uebersichtliches griechisch-deutsches Wœrterbuch. Leipzig, Hahn. In-8°, x p.-1928 col.-31 p. (on recommande chaudement ce dictionnaire aux savants). — P. Vergili Maronis opera..... ed..... FORBIGER. Pars III. Ed. IV. Leipzig, Hinrichs. In-8°, xxxix-843 p. — BUCHER, Geschichte der technischen Künste. 2. Lief. Stuttgart, Spemann. In-8°, 63 p. (peinture sur verre et mosaïque).

Jenaer Literaturzeitung, n° 25, 19 juin. GRILL, Die Erzvæter der Menschheit. Abth. 1. Leipzig, Fues's Verl. In-8°, xvj-362 p. (SCHRADER). — HENKE'S Neuere Kirchengeschichte. Herausg. v. GASS. Bd. I. Halle a. S., Lippert'sche B. In-8°, xvj-448 p. (NIPPOLD). — PETERMANN, N. Sewerzow's Erforschung des Thian-Schan-Gebirgs Systems 1867. Erste Hælfte. Gotha, Perthes. In-4°, vj-50 p. (KIRCHHOFF). — VON ARNETH, Geschichte Maria Theresia's. Bd. 5. 6. Wien, Braumüller. In-8°, xij-541; xij-514 p. (Arnold SCHÆFER). — KELCH, Lieflændische Historia. Von LOSSIUS. Lief. 1. Dorpat, Glæsers Verl. (WINKELMANN). — Verzeichniss der Handschriften der Stiftsbibliothek von St. Gallen. Halle, B. d. Waisenh. In-8°, xij-650 p. (W. ARNDT). — HERBST, Johann Heinrich Voss. Bd. I. II, 1. Leipzig, Teubner. In-8°, x-342; vj-1-364 p. (Conrad BURSIAN). — Acta Societatis philologæ Lipsiensis ed. RITSCHELIUS. T. II, 2. V. Lipsiæ, Teubner (O. RIBBECK). — Commentationes philologæ. Scripserunt seminarii philologici regii Lipsiensis ..... Sodales. Lipsiæ, Giesecke u. Devrient. In-8°, 286 p. (W. TEUFFEL). — Sprachwissenschaftliche Abhandlungen hervorg. aus Georg Curtius' grammatischer Gesellschaft in Leipzig. Leipzig, Hirzel. In-8°, 175 p. (B. DELBRÜCK).

La Rivista Europea. Avril 1875. P. BOBORYKIN, Del criticismo russo. — B. PAULOVIC', La stregoneria nel rinascimento e sotto la riforma (montre que la persécution des sorciers a été plus forte aux xve et xvie siècles que pendant le moyen-âge). — B. TANARI, Degli Archivi e di quello di Siena in particolare (fragment du livre inédit de la marquise Tanari sur les sceaux de la ville et de la province de Sienne). — Alcune lettere dantesche di Gaetano Trevisani a Michel Angelo Caetani. — PATUZZI, Cesare Betteloni (suite). — G. SFORZA, Rassegna degli studii storici in Italia (fait l'historique des sociétés d'histoire nationale. Ce premier article est consacré à l'Académie de Lucques). — Bibliographie et nouvelles littéraires italiennes, françaises, roumaines, slaves, allemandes et orientales.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Bonnassies (J.). La Comédie française, histoire administrative 1658-1757. In-12, xiv-380 p. Paris (Didier et Cᵉ). 3 fr. 50

Brives-Cazes (E.) La Chambre de justice de Guyenne en 1503-1584. In-8°, 126 p. Bordeaux (imp. Gounouilhou).

Chambre des Comptes de Paris. Essais historiques et chronologiques, priviléges et attributions nobiliaires et armorial; par le comte H. Coustant d'Yanville. 9ᵉ fascicule. In-4°, 857-1032 p. Paris (Dumoulin).

Chevalier (C.-U.-J.). Choix de documents historiques inédits sur le Dauphiné, publiés d'après les originaux conservés à la Bibliothèque de Grenoble et aux Archives de l'Isère. In-8°, viij-400 p. Lyon (Brun). 9 fr.

Courtat. Les vraies lettres de Voltaire à l'abbé Moussinot, publiées pour la première fois sur les autographes de la Bibliothèque nationale. In-8°, xliv-243 p. Paris (Lainé). 5 fr.

Demmin (A.). Encyclopédie historique, archéologique, biographique, chronologique et monogrammatique des beaux-arts plastiques. Architecture et mosaïque, céramique, sculpture, peinture et gravure. T. 3. L'art de la gravure, son histoire et sa technologie. Caractères typographiques. Médailles et monnaies. Estampes. Cartes géographiques. Dorure et reliure. Table générale alphabétique avec 460 gr. In-8°, p. 2437-2866. Paris (Furne, Jouvet et Cᵉ).

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments, contenant l'explication des termes qui se rapportent aux mœurs, aux institutions, à la religion, aux arts, aux sciences, au costume, au mobilier, à la guerre, à la marine, aux métiers, aux monnaies, poids et mesures, etc., et en général à la vie privée et publique des anciens. Ouvrage rédigé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs, sous la direction de MM. C. Daremberg et E. Saglio. Avec 3000 fig. d'après l'antique dessinées par P. Sellier et gravées par Rapine. 3ᵉ fascicule. In-4°, p. 321-480 avec 196 fig. Paris (Hachette et Cᵉ). 5 fr.

Diez (F.). Grammaire des langues romanes. 3ᵉ édit. refondue et augmentée. Traduit par G. Paris et A. Morel-Fatio. T. 2. 2ᵉ fascicule. In-8°, p. 225-460. Paris (lib. Franck). 6 fr.

Domenech. La prophétie de Daniel, philosophie de l'histoire depuis la création jusqu'à la fin des temps. 2 vol. in-8°, xxij-1036 p. Paris (Palmé).

Espagne (A.). Proverbes et dictons recueillis à Aspiran. In-8°, 46 p. Montpellier (Coulet).

Guillemin (J.). Une fausse résurrection littéraire. Clotilde de Surville et ses nouveaux apologistes. In-8°, 46 p. Chalon-sur-Saône (imp. Landa).

Hyver. Maldonat et les commencements de l'Université de Pont-à-Mousson (1572-1582) avec pièces justificatives. In-8°, xxxviij-62 p. Nancy (imp. Collin).

Lalore. Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes. T. 1. Cartulaire de l'abbaye de Saint-Loup de Troyes. In-8°, xlij-365 p. Paris (Thorin).

Maunoir (C.). Rapport sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1872. In-8°, 72 p. Abbeville (imp. Briez, Paillart et Retaux).

Saint-Simon. Mémoires publiés par MM. Chéruel et A. Régnier fils et collationnés de nouveau pour cette édition sur le manuscrit autographe, avec une notice de M. Sainte-Beuve. T. 17. In-18 jésus, 456 p. Paris (Hachette et Cᵉ). 3 fr. 50

Toustain de Billy (R.). Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances. Publiée pour la première fois par F. Dolbet. T. 1. In-8°, 494 p. Rouen (Métérie).

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 38 Neuvième année. 18 Septembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.
10e FASCICULE.

EXERCICES critiques de la conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par E. Tournier, directeur d'études adjoint. 12e livraison (fin). 1 fr. 50

T. MOMMSEN Histoire de la Monnaie romaine, traduite de l'allemand par le duc de Blacas et publiée par J. de Witte, membre de l'Institut. Tome IV et dernier. 1 vol. gr. in-8°, orné de 20 planches. 10 fr.

A. MARIETTE BEY Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. Livraisons 15 et 16. Chaque 6 fr.

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

E. DE ROUGÉ Chrestomathie égyptienne. Abrégé grammatical. 3e fascicule. 20 fr.
Le 4e fascicule est sous presse.

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. Nouv. série. T. XVIII, 4e livr. Observations sur le Programme des cours des Athénées royaux (J. GANTRELLE et A. WAGENER). — Le Codex Bruxellensis du Florilége de Stobée (P. THOMAS, *suite*). — Note sur un passage d'Horace (E. JOPKEN). — Le caractère légendaire de l'histoire liégeoise jusqu'au XIIIe s. (G. KURTH). — De quelques parisianismes populaires, etc. (Ch. NISARD, 8e *suite et fin*). — *Comptes-rendus :* Remarques sur le Querolus (P. THOMAS).

The Academy, n° 173, new series, 28 août. Reisen in der asiatischen Turkei, von J. SEIFF. Leipzig, Hinrichs, 1875 (C. H. BUNBURG : bonnes observations sans mérite littéraire).— Memoirs of sir John Reresby of Thryberg (1634-1689), edited by James CARTWRIGHT. London, Longmans. 1875 (R. C. BROWNE: ces Mémoires d'un courtisan des Stuarts très-importants pour les règnes de Charles II et de Jacques II sont édités par M. C. d'après un manuscrit du British Museum beaucoup plus complet que ceux précédemment connus. Malheureusement M. C. n'a pas toujours absolument respecté le texte de son auteur). — L'Histoire de France, par M. GUIZOT, t. IV (S. R. GARDINER : agréable lecture, mais mauvais livre d'histoire). — A visit to Bristol and Bath a century ago (récit inédit d'un prêtre irlandais en l'année 1772). — Higher education in the southern states of America. — German Letter (ALDENHOVEN : traite des récents livres d'art et de philologie). — Correspondance (E. W. WEST : Détermination du sens du mot pehlvi Hômâst qui indique la répétition quotidienne d'une partie du Zend-Avesta pendant une certaine période de temps). — The Copenhagen Museum of prehistoric antiquities (H. SCHLIEMANN). — Meeting of the British Association. — Royal Commission on scientific instruction and the advancement of science, 6th, 7th, 8th report (S. COTTON, 2e article). — Ceramic Art in remote Ages, by J. B. WARING. London, Day. 1875. (BURY PALLISER : article favorable). — British Archæologists at Evesham (Ch. ROBINSON). — Meeting of the Cambrian Archæologist at Carmarthen (J. DAVIES).

The Athenæum, n° 2496, 28 août. A. WILSON. The Abode of Snow : Observations on a Journey from Chinese Tibet to the Indian Caucasus, etc. Blackwood and Sons (l'auteur a franchi l'Himâlaya par des routes peu connues; son ouvrage, d'une lecture agréable, contient de précieux renseignements géographiques et autres). — The Establishment of the British Museum (détails sur l'administration de cet établissement, qui n'emploie pas moins de 326 personnes). — « Renout van Montalbaen » (intéressant article sur cette édition du texte hollandais du Renaud de Montauban). — Geographical Notes (compte-rendu d'une nouvelle carte de la frontière Nord-Est de Perse dressée d'après les observations du Col. V. Baker et du Lieut. Gill). — The Outfall of Lake Tanganyika. — The British Archæological Association (2e art.). — W. CHAPPELL, The History of Music. Vol. I. Chappell and Co.; GEVAERT, Histoire et Théorie de la Musique de l'Antiquité (appréciation assez sévère du 1er de ces deux ouvrages; le second est jugé favorablement : cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 282).

Literarisches Centralblatt, n° 35, 28 août. BÆDEKER, Palæstina und Syrien. Leipzig, Bædeker. In-8°, xiv-585 p. (ce manuel du voyageur rédigé par M. Socin fait honneur à la science allemande). — SEIFF, Reisen in der asiatischen Türkei. Leipzig, Hinrichs. In-8°, vj-533 p. (contient beaucoup de renseignements nouveaux). — Vitae Catonis fragmenta Marburgensia nuper reperta praemisit Henr. NISSEN. In-4°, 23 p. (cette vie inédite paraît être une traduction libre de Plutarque, faite au moyen-âge, plutôt qu'une compilation de sources romaines, comme le croit l'éditeur). — SCHILLER's Briefwechsel mit seiner Schwester Christophine und seinem Schwager Reinwald. Herausg. v. Wend. v.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 18 Septembre — 1875

Sommaire : 188. De Olmos, Grammaire de la langue mexicaine, p. p. Siméon. — 189. Hanoteau et Letourneux, La Kabylie et les coutumes kabyles. — 190. Choix de discours de Lysias, p. p. Frohberger. — 191. Dræger, Syntaxe historique de la langue latine, t. I, 2e partie. — 192. De Mülinen, Specimen d'un dictionnaire biographique et bibliographique des historiens et érudits de la Suisse. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

188. — **Grammaire de la langue Nahuatl ou Mexicaine,** composée, en 1547, par le Franciscain Andrè de Olmos et publiée avec notes, éclaircissements, etc., par Rémi Siméon. In-8°. Paris, Imprimerie Nationale. 1875. xv-274 p.

Né en 1491 au village de Oña, province de Burgos, l'auteur de la grammaire mexicaine publiée par M. Rémi Siméon prit son nom du bourg de Olmos près Valladolid où il fit ses premières études. Moine à vingt ans, il s'attacha à Fr. Juan de Zumarraga et le suivit dans tous ses voyages en Biscaye d'abord et plus tard quand son patron fut promu à l'évêché de Mexico (1528) dans les régions nouvellement découvertes de l'Amérique. Il y apprit plusieurs des langues du Mexique, le *nahuatl*, le *huaztèque*, le *totonaque*, le *tepehua* et ne cessa pendant quarante-trois années consécutives de prêcher la foi chrétienne aux indigènes. Durant les quelques instants de repos que lui laissaient ces pénibles prédications, il trouva moyen de fonder sept couvents, d'enseigner le latin au collége de la Santa-Cruz à Mexico [1], de composer dans les différents idiomes du Mexique des grammaires et des livres de piété. Il mourut à Tampico le 8 octobre 1571, à l'âge de quatre-vingts ans.

Aucun des ouvrages qu'il avait composés ne fut publié de son vivant : d'abord conservés en manuscrit dans les couvents de son ordre, ils ont fini par disparaître. Cent années après sa mort on ne connaissait plus de lui que la Grammaire Nahuatl, la grammaire, le vocabulaire, la doctrine chrétienne et le confessionnaire en langue huaztèque déposés à Ozoloama, près de Tampico. L'*Arte para aprender la lengua Mexicana* est le seul que nous possédions aujourd'hui. Il vient d'être publié par M. Rémi Siméon d'après deux manuscrits appartenant l'un à la Bibliothèque nationale (fonds espagnol, n° 259, ancien 8172), l'autre à M. Maisonneuve, libraire-éditeur à Paris. Ces deux manuscrits, qui se contrôlent et se complètent mutuellement, permettent de rétablir le texte du Franciscain avec une entière certitude : il est cependant à regretter que l'éditeur n'ait pu collationner ni le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid, ni le manuscrit appartenant à M. Aubin. Ce dernier a d'autant plus de valeur qu'il a, dit-on, appartenu successivement à Barthélemy de Las Cases et à Torquemada.

La grammaire mexicaine n'est ni meilleure ni plus mauvaise que les gram-

1. Il y succédait à un Français, Fr. Arnauld de Bassace.

maires des langues américaines dues aux moines du XVIe et du XVIIe siècle. Elle est conçue comme les autres sur le plan de la grammaire latine d'Antoine de Nebrija, c'est-à-dire qu'on y trouve des gérondifs, des impératifs vétatifs et tout le cortége des temps et modes classiques. M. Rémi Siméon s'est acquitté avec tout le soin désirable de sa tâche d'éditeur : peut-être a-t-il poussé un peu loin le scrupule en reproduisant jusqu'aux fautes d'orthographe des manuscrits originaux. Je comprends qu'il ait tenu à garder les mots et les formes vieillies : agir autrement eût été altérer le texte de son auteur. Mais à quoi bon imprimer *bueluen*, etc. ? — Ajoutons pour terminer que M. Rémi Siméon nous promet une grammaire du Nahuatl rédigée d'une manière plus scientifique et dépouillée de tout cet appareil grotesque de conjugaisons et de déclinaisons qui fait de l'étude des langues américaines un travail des plus difficiles.

G. MASPERO.

---

189. — **La Kabylie et les coutumes Kabyles**, par A. HANOTEAU, général de brigade et A. LETOURNEUX, conseiller à la Cour d'appel d'Alger. Paris, Imprimerie nationale. 1872-1874 (T. I, II-515 p. carte; t. II, 560 p.; t. III, 364 p.). — Prix : 30 fr.

L'ouvrage de MM. Hanoteau et Letourneux renferme : 1° la description géographique et scientifique du pays (t. I); 2° un exposé de l'organisation politique et de l'administration (t. II, p. 1-135); 3° les principes du droit civil (t. II, p. 135 — t. III, p. 51), du droit criminel et pénal (t. III, p. 135-327) de la Kabylie, rangés par livres, titres et chapitres; enfin 4° toute une série de pièces justificatives d'où sont extraits en partie les renseignements et les formules donnés dans les sections précédentes de l'ouvrage. Les pages consacrées au droit échappent par la nature même du sujet à une analyse exacte : je me bornerai à résumer ce que MM. Hanoteau et Letourneux nous apprennent sur l'organisation politique et sur l'administration.

Campées dans les montagnes du littoral algérien depuis une haute antiquité, les tribus berbères de la Kabylie ont toutes subi l'influence de l'islamisme. Les unes ont perdu leurs coutumes propres, l'usage de leur langue nationale et jusqu'au souvenir de leur origine : elles croient être de sang arabe et obéissent aux prescriptions de la loi musulmane. D'autres n'ont pris qu'une partie du code étranger, d'autres enfin ont pu conserver jusqu'à nos jours leur complète indépendance : elles sont soumises aux mêmes lois qui régissent encore les nations berbères de l'Afrique entière et la régissaient déjà sans doute dès l'antiquité, non-seulement à l'époque grecque ou romaine, mais au temps où les Loubou, les Tahennou et les Tamahou de l'Est se mesuraient avec les armées égyptiennes de Ménephtah et de Ramsès III. Sans doute les vieilles coutumes ont dû se modifier profondément au cours des siècles et au contact des différentes civilisations étrangères qui ont passé sur l'Afrique : elles n'en sont pas moins restées assez fidèles à l'esprit antique de la race pour nous permettre dès aujourd'hui de constater que les chefs de la grande invasion berbère, dirigée contre l'Égypte il y a plus de trois mille ans, agissaient au fond d'après les mêmes principes que les Kabyles de MM. Hanoteau et Letourneux.

« L'organisation politique et administrative du peuple kabyle est une des plus » démocratiques et, en même temps, une des plus simples qui se puissent ima- » giner. Jamais, peut-être, le système de *self-government* n'a été mis en pratique » d'une manière plus complète et plus radicale; jamais administration n'a » compté un nombre aussi restreint de fonctionnaires et n'a occasionné moins » de dépenses à ses subordonnés. » L'unité du monde kabyle est le village (*Thaddarth*) : il nomme ses chefs, fait ou modifie ses lois. S'il est assez fort pour se passer de ses voisins, il garde son indépendance et vit isolé du reste de la nation ; sinon, il se joint à un ou deux villages voisins et forme avec eux une tribu (*a'rch*). Plusieurs tribus s'assemblent en confédération (*thak'ebilt*) : il est rare que plusieurs confédérations s'unissent par des liens permanents et forment autre chose que des alliances momentanées.

La seule autorité du village est l'assemblée générale des citoyens (*thadjemaït* ou *djemâ'a*). Elle émet en matières politiques, administratives et même judiciaires, des décisions souveraines qu'elle exécute elle-même ou fait exécuter par ses délégués. Son autorité s'étend sur tout et n'a d'autres limites que celles qu'il lui plaît de se donner, d'autre tempérament que le respect inné des coutumes antiques. Elle délègue son pouvoir à une sorte d'officier municipal qui se nomme, selon les endroits, *amin*, *amek'k'eran* (grand, chef), ou *amr'â'r'* (vieillard). L'amin se choisit pour coadjuteurs dans chaque fraction du village des *t'amen* qui doivent le prévenir des moindres délits venus à leur connaissance, mais n'ont qualité pour rien réprimer. L'amin lui-même ne peut prendre de décision sur aucune affaire importante sans l'avis de la *djema'a*. Sa responsabilité disparaît alors devant celle de l'assemblée générale.

La population de chaque village est divisée en *çof*. Ce sont « des associations » d'assistance mutuelle pour la défense et pour l'attaque dans toutes les éven- » tualités de la vie. Leur but est assez bien défini par le vieil adage : *Ouinnek* » *aïoun ith idhelem nir' medhloum*, « aide les tiens, qu'ils aient tort ou raison. » Une fois admis dans un *çof*, l'individu n'est pas obligé d'y rester toute sa vie : il en peut changer sans scrupule, au gré de son caprice ou de son intérêt. Sa fidélité est une question de passion, plus souvent une question d'argent : « quel- » ques douros, un sac de figues, une provision d'huile, un bon dîner même, » suffisent pour conquérir au *çof* un défenseur. Ces transactions honteuses sont » réprouvées par l'opinion publique; aucun parti, néanmoins, ne se fait scrupule » d'y avoir recours. La vénalité n'est pas restreinte, malheureusement, à ces cas » particuliers : en général, chez les Kabyles, partout où la corruption est pos- » sible, elle existe. » Malgré cette versatilité, ils se donnent à leur parti, quel qu'il soit, avec passion, et ne reculent devant rien pour soutenir son honneur et ses intérêts. Le *çof*, de son côté, n'abandonne jamais ses partisans : il venge leurs injures, leur porte secours en cas de besoin ou de danger, adopte leurs enfants et les nourrit à ses frais. L'extension du *çof* n'est pas bornée au village, ni même à la tribu : elle gagne les tribus étrangères, qui *entrent* réciproquement dans le *çof* les unes des autres. C'est alors, de la part des gens de tribus différentes, qui font partie du même *çof*, un échange constant de bons offices et de secours. Les

finances de l'association s'alimentent de cotisations volontaires proportionnées aux ressources de chaque individu. « Cet impôt est celui que les Kabyles paient » le plus volontiers, et le seul qu'ils acquittent sans l'avoir consenti, sans cher- » cher même à en connaître l'emploi. Lorsque les chefs ont besoin d'argent pour » nouer des intrigues, acheter des consciences, préparer une trahison, négocier » l'assassinat d'un ennemi dangereux, ils se concertent entre eux, contractent » des emprunts, soldent les dépenses et ne font connaître à la foule que la » somme à payer. Le secret reste entre trois ou quatre personnes au plus. Les » dépenses plus avouables, et qui ne demandent pas de mystère, sont débattues » et contrôlées par le *çof* tout entier. »

Afin d'obvier autant que possible aux inconvénients que la guerre ou les intrigues des *çof* pourraient avoir pour les personnes étrangères, la législation kabyle a recours à l'*a'naïa*. « L'*a'naïa*, dans sa forme la plus habituelle, est la » protection accordée à une ou plusieurs personnes, par un particulier, un *çof*, » un village, une tribu. Le Kabyle qui accorde son *a'naïa* doit, sous peine » d'infamie, y faire honneur, dût-il s'exposer à tous les dangers. On dit prover- » bialement, *Ouin r'a iddoun d'el-a'naïa, meh'asoul d'el-meggeth alemma;* « celui » qui accompagne son *a'naïa* (son protégé) est censé mort, jusqu'à ce qu'il l'ait » conduit en lieu sûr. » L'*a'naïa*, si celui-ci qui l'accorde ne peut seul la faire » respecter, impose les mêmes obligations à sa famille d'abord, puis à son *çof*, » à son village, à sa tribu et, dans certains cas, à la confédération tout entière. »

L'ordre systématique adopté par MM. Hanoteau et Letourneux permet d'étudier jusque dans ses moindres particularités la législation et la constitution des tribus kabyles. Le résumé rapide que je viens de donner suffit à montrer jusqu'à quel point le régime politique de ces peuples a conservé les habitudes et les instincts des races primitives de l'Afrique septentrionale. Pour le détail des coutumes et des institutions, je ne puis que renvoyer le lecteur au texte même de MM. Hanoteau et Letourneux : il y admirera la patience et la sagacité vraiment merveilleuses avec lesquelles les traditions du droit oral et coutumier, les délibérations des *djema'a*, les actes des tribus, ont été rassemblés et interprétés. Il fallait, pour mener à bonne fin pareille entreprise, un philologue et un juriste qui eussent longtemps vécu dans le pays et connussent le caractère de ses habitants. Mettant en commun leur science et leurs études, ils ont réussi à faire, sur la Kabylie contemporaine, une des monographies les plus intéressantes qui aient paru dans ces derniers temps.

G. MASPERO.

---

190. — **Ausgewæhlte Reden des Lysias.** Für den Schulgebrauch erklært von Hermann FROHBERGER. Kleinere Ausgabe. 1 vol. in-8° de 411 p. — Prix : 4 fr.

Il faudrait qu'on ne pût jamais dire, avec mépris, d'un livre « classique » [1], qu'il est « bon pour les élèves. » Le vrai principe, c'est que rien ne peut être

1. Disons pour les étrangers que le caprice des libraires français a attribué au mot « classique » la signification de « scolaire. »

assez bon pour eux. Mais, plus que tout le reste, une édition destinée à l'usage des classes mérite que celui qui la revoit apporte tous ses soins à cette tâche. Si le *Choix de discours de Lysias*, que M. F. a donné, en trois fascicules, de 1866 à 1873, dans la collection (Teubner) d'auteurs grecs et latins avec notes explicatives en allemand, a été si bien accueilli que son auteur se voit obligé d'en préparer déjà une seconde édition[1], cela tient sans doute à ce que ce travail a été composé, à l'origine, en vue de servir également au professeur et à l'élève. M. F. en extrait aujourd'hui une « petite édition » en un seul volume — c'est celle dont nous venons rendre compte — qu'il a dégagée, en grande partie, de l'appareil scientifique et qu'il destine spécialement à l'élève. Ne notant point les leçons des manuscrits, elle ne saurait servir à une lecture critique de Lysias. Elle renferme, néanmoins, quelques conjectures nouvelles, et témoigne, sans contredit, d'un effort sérieux de la part de son auteur pour nous offrir un texte aussi épuré que possible. Le présent volume est le précurseur de la seconde « grande édition », qui est annoncée. Il la devance, probablement, de peu : cependant, dans l'intervalle, M. F. pourra encore se raviser, corriger et améliorer. Nous lui soumettrons donc notre sentiment sur plusieurs points sur lesquels nous ne tombons point d'accord avec lui, dans l'espoir que si nos observations ne portent pas à faux, la réimpression prochaine en profitera.

Le nouveau « Choix de discours de Lysias » comprend les quatorze discours suivants dans l'ordre suivant : *Contre Eratosthène* (*XII*), *Agoratos* (*XIII*), *Renversement de la démocratie* (*XXV*), *Mantithée* (*XVI*), *Philon* (*XXXI*), *Alcibiade* 1 *et* 2 (*XIV-XV*), *Nicomaque* (*XXX*), *Biens d'Aristophane* (*XIX*), *Olivier sacré* (*VII*), *Accapareurs* (*XXII*), *Théomneste* (*X*), *Invalide* (*XXIV*), *Diogiton* (*XXXII*). Seul le discours « sur le meurtre d'Eratosthène », admis dans la précédente édition, n'a pas été réimprimé; mais, par compensation, les discours VII et XXII ont été appelés, cette fois, à faire partie du « Choix ». Ils présentent l'un et l'autre un grand intérêt et méritaient certainement d'être choisis; nous espérons qu'ils ne seront pas exclus, à l'avenir, de la grande édition. C'est surtout à la lecture de ces deux derniers discours que nous nous sommes attaché, parce que les autres, déjà publiés, il n'y a pas bien longtemps, par M. F., contiennent relativement peu de nouveautés.

VII 1. C'est évidemment à tort que M. F. conserve la leçon du manuscrit, ἀπροσδοκήτως. (On sait qu'il n'existe, à proprement parler, qu'un seul manuscrit de Lysias, le *Palatinus* 88, duquel tous les autres dérivent.) Il faut lire, avec tous les éditeurs, ἀπροσδοκήτοις. Le sens est alors : « Je suis tombé dans des » procès si imprévus et entre les mains de sycophantes *si* méchants que, etc. » Dans le système de M. F., πονηροῖς devient une épithète de nature tout à fait

---

1. Cet article était déposé depuis longtemps au bureau de la *Revue*, quand nous avons trouvé dans le *Centralblatt* la fâcheuse nouvelle de la mort de M. Frohberger. Nous laissons tel quel notre article, qu'il nous serait difficile de modifier à l'heure qu'il est. Disons seulement que nous aurions relevé moins sévèrement certaines négligences, si nous avions soupçonné qu'il avait pu être impossible à l'auteur de revoir lui-même les épreuves de son œuvre.

redondante. Quant à la faute ἀπροσδοκήτως, elle s'explique par οὕτως qui précède immédiatement. — Au contraire, au chap. XXXI, § 34, M. F. fait bien de défendre la leçon ὑμᾶς du manuscrit contre la conjecture ὑμῖν, généralement adoptée.

VII 2. A l'appui de la restitution <φασιν>[1] ἀφανίζειν, on peut citer, au § 11 : φησὶ δ' ὁ κατήγορος. — *Ibid.* au lieu de ἀπορωτάτην, M. Tournier a proposé, avec raison, ce semble, ἀπορωτέραν dans les *Exercices critiques,* n° 100 (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, fascicule X^e^).

VII 4. La conjecture de M. Cobet δημευθέντων δὲ τῶν ἐκείνου nous paraît préférable à celle de M. F. — *Ibid.* (et XIII, 71). Les fragments du décret athénien dans lequel il est fait mention d'Agoratos sont reproduits au *Corpus Inscriptionum Atticarum,* t. I, sous le n° 59. Il est à désirer que, dans la prochaine réimpression, M. F. convertisse une partie de ses renvois et, pour toutes les inscriptions athéniennes antérieures à l'archontat d'Euclide, cite le n° sous lequel elles sont classées au *Corpus* attique. Il nous semble même que cette dernière publication avait vu le jour assez à temps, pour qu'il eût été possible de faire ce changement déjà dans la petite édition.

VII 5. Nous croyons qu'il faut lire : οὐδ' εἰ πολλαὶ ἐνῆσαν μορίαι, et non : οὐδ' εἰ πάλαι ἐνῆσαν μυρίαι. Μορίαι est la leçon du manuscrit; πολλαὶ (MS. πάλαι) a été conjecturé successivement par un copiste du XVIe siècle (le copiste du manuscrit C), par Reiske et par nous, avant que nous sussions que la correction avait été proposée. (Voir les raisons dans Tournier, *Exercices critiques,* n° 42.) Nous conseillons, par suite, à M. F. de supprimer la note : « μυρίαι] *Ein kecker » Ausdruck :* etc. » — *Ibid.* (et XXV, 9). Est-il bien sûr qu'il faille changer περὶ en ὑπὲρ?

VII 6. Ὅτι nous paraît bon, mais nous lirions : ἄλλως τε καὶ <ὅτι> τοῦτο τὸ χωρίον. Cp. § 28 : ἐκ τούτου ..... τοῦ χωρίου.

VII 7. Il faudrait adopter l'excellente correction de M. Meutzner ὅσῳ μάλιστα. (C'est par erreur que M. F. écrit toujours Mentzner, et cela dans ses deux éditions.)

VII 10. La conjecture de M. Meutzner — ὃς τέθνηκε · <καὶ> ταῦτα <τὰ> τρία ἔτη — étant plus méthodique que celle de M. F., est à préférer. — *Ibid.* Ἐμεμίσθωτο, au lieu de ἐμισθώσατο, ne nous paraît pas nécessaire.

VII 11. La priorité de la conjecture φανερώτερον doit appartenir à Markland.

VII 13. L'addition de τε n'est sûre, ni ici, ni au discours X, § 3.

VII 14. Il vaut mieux lire, comme M. Cobet, τοῦ σηκοῦ <ἐν>όντος : Cp. §§ 5 et 42.

VII 15. Καὶ εἰ μὲν αἰσχρὸν ἦν μόνον τὸ πρᾶγμα, ἴσως ἄν τις τῶν παριόντων ἠμέλησε · νῦν δ' οὐ περὶ αἰσχύνης ἀλλὰ τῆς μεγίστης ζημίας ἐκινδύνευον. Ce passage a été mal compris, si nous ne nous trompons, par plusieurs interprètes qui ont suivi la traduction latine : « praetereuntium forsan unus vel alter (eam

1. Nous plaçons entre crochets obliques les suppléments destinés à combler les lacunes.

» rem) neglexisset. » Pour nous, en comparant, au § 17, εἰ τῶν οἰκετῶν παρέστη μοι μηδὲν φροντίζειν, nous entendrions plutôt : « Si l'acte n'était que » honteux, on comprendrait que j'eusse pu le commettre sans m'inquiéter des » passants. » Si cette interprétation est la bonne, il faudrait avertir l'élève, par une note, que τῶν παριόντων ne dépend pas de τις, mais de ἠμέλησε.

VII 19 note. Nous demandons qu'on attelle à la voiture, non pas des enfants (*Kinder*), mais des bœufs (*Rinder*).

VII 23. M. F. conjecture inutilement, à notre avis : δεινότατ' οὖν πάσχω <ὑπὸ τουτουί>, ὅς, εἰ κτλ.; car la correction de M. Scheibe — δεινότατ' οὖν πάσχω, ὅσῳ, εἰ κτλ. — nous semble tout à fait plausible.

VII 25. Γνώμονας. Il faudrait, suivant nous, corriger ἐπιγνώμονας, en se fondant sur l'autorité d'Harpocration (s. v. ἐπιγνώμονας), qui ne connaissait pas, quoi qu'en dise M. F. (voir *Einleitung*, p. 316, note 21), la variante γνώμονας. Γνώμων, dans le sens spécial qu'on lui attribue ici, est un ἅπαξ εἰρημένον, et l'autre leçon est préférable à plusieurs égards. — *Ibid.* Ἐζημίωσέ <μ'> ὡς. M' (ou plutôt με), puisque Lysias n'évitait pas l'hiatus) est une excellente addition. Elle est de Meutzner, ce dont il aurait fallu prévenir le lecteur.

VII 41 note. Nous ne voyons pas comment « on pourrait conclure de γενο- » μένου que l'accusé avait perdu femme et enfants ». Eût-il éprouvé un semblable malheur, sa maison, au moment où il parle, *n'est pas* déserte : elle le *deviendrait*, seulement, par le fait de sa condamnation à l'exil, car il est sans enfants et il n'y a pas d'autre mâle que lui dans la maison (ἄπαις ὢν καὶ μόνος). — Dans le texte, l'insertion de οὔσης nous paraît au moins inutile.

XII 35. Διατεινομένους est une mauvaise conjecture. M. F. n'a pas tenu compte de l'observation de M. Kayser.

XXII 5. C'est avec raison que M. F., revenant à la leçon des manuscrits, supprime καὶ devant εἰπέ. Mais nous ne changerions pas ἀνάβηθι en ἀνάβητε.

XXII 7. Il faut supprimer τὴν, avec Dobree. Cp. VII 23 ταύτην ζημίαν οἴεται χρῆναι γενέσθαι, XXV 13, ταύτην παρ' ἡμῶν πίστιν εἰληφότες et la note de M. F. sur ce dernier passage. Nous nous permettrons de faire observer, en passant, que beaucoup de bonnes conjectures de l'éminent critique Dobree n'ont pas été remarquées, jusqu'ici, par les éditeurs. Il y a encore un grand parti à tirer de ses « Adversaria critica ». Ce livre, qui vient d'être réimprimé, est désormais accessible à tout le monde.

XXII 8. Περὶ nous semble oiseux : nous ne l'ajouterions pas. — *Ibid.* « Il est » de l'intérêt des Athéniens, qui achètent le blé aux marchands de grains, que » ceux-ci l'acquièrent au meilleur compte possible : car il faut qu'ils le leur » revendent *seulement* une obole plus cher au médimne (ou boisseau). » Cette traduction, conforme au texte du manuscrit et de toutes les éditions, rend sensible une altération, qui n'avait pas échappé à Dobree. Nous ne croyons pas cependant qu'il ait reconnu la vraie nature du mal. A notre avis, le sens qu'on attend est le suivant : « — car il faut que ceux-ci le leur revendent plus cher, » *ne fût-ce* que d'une obole au médimne. » Nous serions tenté de proposer : δεῖν γὰρ αὐτοὺς, <κἂν> ὀβολῷ μόνον, πωλεῖν τιμιώτερον. Sur cet emploi de κἄν,

cp., par exemple, Aristophane, *Acharniens*, v. 1021 : μέτρησον εἰρήνης τί μοι, κἂν πέντ' ἔτη.

XXII 18. La conjecture ἐπιθυμοῖτε est bonne. A l'insu de M. F., elle appartient à Dobree.

XXII 20. Nous retrancherions, pour notre part, παραδείγματος ἕνεκα. Déjà Dobree voulait éliminer du texte παραδείγματος. On a le choix entre les deux corrections. — *Ibid.* Il serait bon de lire avec MM. Cobet et Hirschig : <καὶ> οὕτω γὰρ ἔσονται μόγις ἀνεκτοί.

XXX 2. Il y aurait lieu, selon nous, de tenir compte de la conjecture de Dobree : ὧν αὐτὸς ἐπετήδευσε. — Au § 8, Dobree retranche avec raison, ce semble, ὅτι. — Nous conserverions ἐνέγραφε, au § 3, et ἐγγράφεις, au § 5; αὐτοῖς, au § 28. — Au § 19, nous lirions : πρῶτον μὲν κατὰ τὰ πάτρια θύειν ἃ μᾶλλον συμφέρει τῇ πόλει, ἔπειθ' ἃ ὁ δῆμος ἐψηφίσατο καὶ δυνησόμεθα δαπανᾶν ἐκ τῶν προσιόντων χρημάτων. — § 28 note. M. H. Droysen fils a fait remarquer, dans un bon travail intitulé *De Demophanti Patroclidis Tisameni populiscitis*, etc. (Berlin, 1873), que c'est se livrer à une supposition gratuite que de considérer comme un seul et même personnage : 1° Tisamène qui fut questeur d'Athénée en l'an 414 av. J.-C. (voir *Corp. Inscr. Attic.*, t. I, n° 133); 2° Tisamène auteur du décret cité chez Andocide, *Mystères*, au § 83; et 3° Tisamène fils de Méchanion.

Quoi que nous puissions penser d'un certain nombre de conjectures qui nous paraissent bien hasardeuses, nous n'hésitons pas à reconnaître que le nouveau texte de Lysias est en progrès sur les éditions précédentes. Plusieurs corrections de M. F. peuvent passer pour définitives. Les additions suivantes nous paraissent bonnes : σκοπεῖν<ἄν> (VII 12); <θαυμαστόν> (VII 35); <ἐ>βούλεσθε (XXII 17); <πάνθ'>ὁμοῦ (XXV 2); ὁμῶς <δ'>εἰ (XXXI 3); <ἀλλ'> οὐχ (XIV 41); σχεδὸν <γὰρ> (X 5). Mais, après avoir parlé des changements volontairement apportés au texte, nous ne pouvons faire autrement que de dire un mot de ceux que l'inadvertance a laissés s'y introduire. VII 2 : ἀγωνίζεσθαι est un *lapsus* pour ἀγωνίσασθαι; § 14, dans la note (ligne 2 d'en bas) : οὗτος est un autre lapsus pour τοῦτον; § 17 : μὲν a été omis après βραχέος; § 26 : καίτου est pour καίτοι; § 33 : οὗτος μόνος pour μόνος οὗτος. XXII 1 : παρὰ pour περὶ; § 2 : βουλάν pour βουλὴν; § 9 : τούτους manque après βουλῆς; § 19, dans la note : ἐφηφισμένοι pour ἐψηφισμένοι; § 22, dans la note : δικάζωνται pour δικάζονται. Ces fautes sont beaucoup trop fréquentes pour que l'indulgence soit ici de mise. On a pu constater qu'elles tendent à se perpétuer. Dans le discours XXX, que M. F. édite pour la seconde fois, les mots ὦ ἄνδρες δικασταί, après τοίνυν (§ 12), manquent également dans les deux éditions. Il en est de même de ὑμᾶς (après τοῦ μὲν γὰρ au § 16), dont l'omission rend la phrase à peu près inintelligible. Nous signalerons encore πειρᾶσθαι, qui a pris la place de πειρᾶται, au discours XXIV, § 13. Il serait bon que M. F. ne réimprimât pas son « Choix de discours de Lysias », avant d'avoir collationné minutieusement son texte sur quelque autre édition. Car alors on n'éprouvera plus aucun sentiment de défiance en se servant de son livre. On

n'aura plus égard qu'à la richesse d'informations, à la science grammaticale qui donnent tant de prix à son commentaire, ainsi qu'à l'intelligence avec laquelle il a su établir son texte ; et l'on pourra dès lors recommander à tous, sans scrupule, le Lysias de M. F. comme une étude consciencieuse et un ouvrage de fond.

Charles GRAUX.

---

191. — **Historische Syntax der lateinischen Sprache,** von Dr A. DRÆGER, Director des kœnigl. Gymnasiums zu Aurich. Erster Band. Zweiter Theil. Leipzig, Teubner. 1872 et 1874. In-8°, 147-626 p. — Prix : 13 fr. 35.

Nous avons rendu compte dans la *Revue critique* (1872, II, p. 36) de la première partie de cette syntaxe historique de la langue latine par M. Dræger. Dans cette seconde partie l'auteur traite de ce que nous appelons en français la syntaxe d'accord, de l'emploi des temps et des modes, mais incomplètement (il renvoie, on ne sait trop pourquoi, beaucoup de détails à une troisième et une quatrième partie qui n'ont pas encore paru), des formes de l'interrogation directe, de la construction de l'adjectif comme attribut, de l'emploi des cas, de l'emploi des prépositions, de la construction de l'adjectif épithète et du substantif en apposition.

Le titre de « syntaxe *historique* » ne répond pas très-exactement à l'ouvrage. M. D. ne descend guère au-dessous du second siècle de l'empire; il touche à peine à la syntaxe des bas temps, qui est encore mal connue et dont l'étude importerait beaucoup à la connaissance des langues romanes. Au fond il ne s'est occupé que de la langue littéraire, dont la syntaxe n'a pas éprouvé de variations importantes. La plupart de celles que relève M. D. me paraissent devoir être attribuées au hasard, surtout en ce qui touche la période archaïque dont il nous reste si peu de monuments. M. D. remarque lui-même que c'est un hasard si on ne cite pas des auteurs antérieurs à Cicéron d'exemple du double génitif « propter » bellum Italiae fugitivorum » (p. 434), de l'ellipse des noms de parenté « Caecilia Metelli » (p. 447), de l'emploi de *pro* dans le sens qu'il a en « pro » rostris, contione, tribunali, etc. » (p. 599). Il aurait pu faire la même remarque sur toutes les constatations négatives, sur les exemples uniques ou peu nombreux d'une construction qui ne se rencontre qu'une fois ou rarement en certains auteurs, tandis qu'elle est plus fréquente chez d'autres. Je ne vois là que l'effet du hasard. Par exemple, la construction de *habere* avec un participe passé passif « senatum inclusum habuerunt » devient de plus en plus rare après Cicéron (p. 269); *circumfluere* n'est pas construit transitivement avant Ovide (p. 350); *obambulare* n'est construit transitivement que dans Plaute et dans Ovide; dans César, dont il ne nous reste qu'une petite partie, on ne rencontre que deux fois la construction *pro certo, pro explorato* (p. 355). Salluste, dont nous n'avons que deux opuscules très-courts et quelques fragments, n'offre pas de construction de l'accusatif analogue à « *nihil, aliquid* commoveri » (p. 362). *Recens* adverbe n'est pas dans Cicéron ni dans César (p. 363). Avant Salluste (Fr. 4, 21) on ne trouve que dans Plaute un exemple de la construction de

l'accusatif d'un nom de fleuve sans préposition « propinquantes iam amnem Tar- » tanium » (p. 365). Les formes composées *eccum, eccam, eccos, eccas, eccillum, eccillam, eccistud, eccistam* ne se rencontrent plus après Plaute (p. 368). On ne trouve pas dans César un seul exemple de la construction du datif « nobis est » expositum » (p. 396). Cicéron n'a qu'une fois (Verr. 3, 31) la construction « cui Pyragro nomen est, » elle n'est pas dans César (p. 400), et dans Tite Live le nominatif est plus rare que le datif en cette construction (p. 401). César n'a qu'une fois (B. C. 3, 105) la construction de l'adjectif neutre « in » occultis ac reconditis templi » (p. 417). Catulle est le premier auteur où l'on rencontre les génitifs de prix *assis* et *pili* (p. 427). On ne trouve d'exemple de *ducere* construit avec un génitif de prix que dans Cicéron *de fin.* 2, 8, 84 « quia » parvi id duceret » (p. 428). *Exsors* n'est pas construit avec le génitif avant Virgile, Horace, Tite Live (p. 438). César n'offre qu'un exemple du participe présent construit avec le génitif B. C. 1, 69 « fugiens laboris » (p. 446). *Abdere* n'est construit avec l'ablatif sans préposition qu'une fois en prose (Cicéron *pro Arch.* 6, se litteris abdiderunt) avant Tacite et Suétone (p. 509). *Humi* ne se rencontre pas une seule fois avant Cicéron *Catil.* 1, 10 (p. 530-531); César n'emploie *apud* que deux fois avec des noms de villes (p. 542). Il n'y a qu'un exemple d'*infra* dans la période archaïque (p. 570), ce que M. D. a tort de trouver étonnant; ce n'est pas plus singulier que de ne trouver qu'une fois *super* dans le sens propre de circonstance de lieu (Ennius *ann.* 14, 2, volat super impetus undas) dans la même période.

S'il n'y a rien à conclure de ces faits, à plus forte raison ne peut-on tirer aucun parti de statistiques comme celles-ci : dans le VIe livre de Tite Live, au style indirect, après un temps passé, l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif sont employés 160 fois et le présent et le parfait du même mode 89 fois (p. 215); Quinte Curce construit *indui* 7 fois avec l'accusatif, et 5 fois avec l'ablatif (p. 336).

Il me paraît à peu près impossible de fonder des règles sur des proportions numériques, et en général sur ce qu'on appelle la fréquence ou la rareté d'une construction, indépendamment de toute autre considération. Ainsi de ce que Tite Live dit à l'accusatif sans préposition (8, 24) « Epirum devecta, » 31, 43 « Ægytum, » 37, 31 « Hellespontum, » 36, 42; 42, 44; 45, 10 « Peloponnesum » on ne saurait conclure qu'on construisait ainsi en prose les noms grecs de pays, ou les noms de pays qui ont un grand développement de côtes; M. D. a raison de ne voir là qu'un hasard (p. 384). On a avancé que le datif est plus rare que le génitif avec *superstes;* M. D. fait remarquer que l'usage paraît avoir été flottant (p. 409). On a dit qu'avec *similis* on construit presque toujours au génitif les noms d'êtres vivants, particulièrement de dieux et d'hommes; mais M. D. relève (p. 410) 7 exemples du datif de ces noms dans Cicéron.

Ainsi l'observation toute seule des faits, sans le raisonnement, ne peut conduire à aucune conclusion relativement à l'histoire ou à la légitimité d'une construction. En ce qui touche le vocabulaire et les formes des mots, on a plus de moyens de déterminer l'histoire de leur emploi. Le mot « guillotine » porte

sa date avec lui; on peut prouver que «frêle» doit être plus ancien que «fragile.» Mais en syntaxe, on ne dispose plus des mêmes ressources. Comment établir qu'une construction du substantif comme « indomptable taureau, dragon impé- » tueux, *sa* croupe se recourbe en replis tortueux » « fille de Henri le Grand, » *son* grand cœur a surpassé sa naissance » n'est pas antérieure au XVIIe siècle?

Cet embarras où nous trouvons si souvent pour constater l'usage rend la correction des textes bien délicate. Si l'on s'appuie sur le grand nombre des exemples pour corriger le plus petit, on court risque de faire un cercle vicieux. Il serait bien possible que *in* fût tombé après *eum* dans César (B. C. 3, 106) « conjectans eum Ægyptum iter habere; » on peut même trouver la chose probable; mais est-elle certaine? L'accusatif masculin me semble suspect dans ce passage d'une lettre de Plancus à Cicéron (10, 21, 5) « mortuo non modo » honorem sed misericordiam quoque *defuturum;* » l'*a* et l'*u* se ressemblent tant dans les manuscrits du IXe siècle qu'on pourrait lire aussi bien *defuturam* et « *gratam fuisse* » dans pro Sestio 53. Faut-il conserver (*Brut.* 75) « omni ornatu » orationis tanquam veste *detracta?* » J'en doute. M. D. admet (p. 177, 202) une ellipse épistolaire de *mitterem* dans ce passage de Servius (Cic. *ep. ad Fam.* 4, 12, 2) « se a Marcello ad me missum esse qui..... rogaret uti medicos. » Coegi. » Mais aujourd'hui le manuscrit de Tours[1] montre qu'il manquait « uti » medicos *ei mitterem. Itaque medicos* coegi. » Le texte des *lettres familières* n'est pas jusqu'à présent assez bien établi pour donner de l'autorité aux singularités qui s'y rencontrent. Ainsi je n'admettrais pas avec M. D. (p. 187) l'ellipse de « possent » après « uti » dans 4, 5; il est plus probable que « in republica — » uti » doit être transposé avant « honores. » On a raison, comme l'accorde d'ailleurs (p. 469) M. D., d'ajouter la préposition dans 1, 9, 17 « *a* pristina » causa desciscere. » Le présent du subjonctif me paraît difficile à défendre dans Cic. *Verr.* 5, 6, 14 « comprehendi jussit; quis non pertimescat? » Cependant on peut y voir avec M. D. (p. 213) l'équivalent d'un présent de narration. Mais ce serait bien dur dans *pro Sestio* 14, 32 « etiamne edicere *audeas* ne maererent » homines meam, suam, reip. calamitatem? » L'imparfait du subjonctif « maererent » appelle « aude*bas*, » correction de Lambin d'ailleurs facile à justifier paléographiquement. Il ne me paraît guère possible de justifier (p. 228) le présent du subjonctif dans Cicéron *pro Murena* 25, 50 « quibus rebus qui timor » bonis omnibus iniectus *sit* ..... si ille factus esset (consul), nolite a me com- » moneri velle. » Il est trop facile de substituer « esset » à « sit. » La correction de Halm « dicerem » par « dixerim » me semble nécessaire dans Cic. *Phil.* 14, 6, 17; elle est, en tout cas, plus probable et plus naturelle que l'emploi du parfait du subjonctif, sur lequel M. D. a d'ailleurs quelque scrupule (p. 240). J'avoue ne pas soupçonner comment on corrigerait le texte de Properce 1, 16, 24 « frigidaque eoo *me dolet* aura gelu; » mais il me semble qu'il faut admettre une altération du texte plutôt que la construction transitive de « dolet » comme

1. Ciceron, epistolae ad Familiares. Notice sur un manuscrit du XIIe siècle (Bibliothèque de l'École des Hautes études. XVIIe fascicule). 1874. In-8°. p. 12.

synonyme de « dolore afficit » (p. 328). M. D. ne pense pas (p. 396) que Madvig et Wesenberg aient eu des raisons suffisantes d'ajouter avec Lambin «a» devant « nobis enim » dans Cic. *Fin.* 4, 22 « nobis enim ista quaesita, a nobis » descripta, notata, praecepta sunt. » Pourtant Madvig dit, ce semble, avec raison : « nec hic ullo modo dativus hic ferendus erat, quoniam non se haec » quaesita habere significat, sed sua opera ad aliorum usum quaesita esse. »

L'ellipse de « viris » (p. 426) est bien dure dans Suétone *Nero* 15 « trium- » phalia ornamenta et quaestoriae dignitatis et nonnullis ex equestri ordine » tribuit. » Tite Live emploie bien, elliptiquement, des ablatifs de qualité dans deux passages que cite (p. 501) M. D. : 3, 57, 9 « non iuniores modo, sed » emeritis etiam stipendiis ..... ad nomina danda praesto fuere. » 21, 62, 5 « multis locis hominum specie procul candida veste visos; » mais ils sont construits comme sujets, ce qui ne prouve rien pour une construction d'un génitif de qualité comme complément indirect. Il me semble plus probable qu'il manque un mot dans le texte de Suétone. On ne saurait du reste reprocher à M. D. de ne pas s'inquiéter en général de la correction du texte. Ainsi il a raison de suspecter Florus 2, 7, 8 « aderant Rhodii, nauticus populus, *quibus* a mari, » consul a terris omnia equis virisque quatiebat. » Suppléer « omnia quatienti- » bus » après « mari » est bien dur; M. D. propose « qui » au lieu de « quibus; » on se rapprocherait plus du manuscrit en lisant « qui [navi] bus » ou quelque chose de semblable.

Une autre difficulté que rencontre le grammairien, c'est celle qu'il éprouve à classer les exemples, à les unir suivant leurs analogies et à les séparer suivant leurs différences. Je n'aurais sur ce point qu'un petit nombre d'objections à faire à M. D. L'ellipse du verbe dans des propositions comparatives (p. 191, 195, 196, 197, 202, 203) comme « nec dierum numerum, ut nos, sed noctium » computant (Tacite G. 11) » ne me semble pas de la même espèce que « ipsa » novas vestes (feram), dura vir arma ferat (Ovide Her. 13, 40). » Si dans l'exemple cité de Tacite on peut sous-entendre « computamus, » on ne peut pas se contenter de cette ellipse dans l'exemple suivant « neque enim ego, ut multi, » invideo aliis bono quo ipse careo (Pline *ep.* 1, 10, 12); » ici il ne suffit pas de sous-entendre « invident; » il faut encore sous-entendre tous les compléments d' « invideo. » L'ellipse est au fond dans ces propositions celle du verbe *facere,* dont le sens est contenu implicitement dans la proposition principale. L'ellipse de l'infinitif avec les verbes *possum, debeo, existimo, puto,* etc., me semble aussi d'une autre espèce que celles qui se rencontrent avec d'autres verbes (197, 200). Le verbe *possum* a, comme on sait à l'indicatif (*potui* signifie souvent « j'aurais pu », *poteram,* « je pourrais »), une valeur trop particulière pour que le subjonctif puisse être expliqué comme celui des autres verbes (p. 202, 203, 214, 219) : ainsi (p. 294) dans l'exemple de Cicéron (*Verr.* 2, 1, 75) « in illa re quid facere *potuerit,* non habebat, » le parfait du subjonctif paraître peut-être moins singulier, si l'on songe au sens du parfait de l'indicatif *potui.* Les constructions des pronoms neutres, *id, quid, quod,* etc., comme compléments directs avec les verbes doivent évidemment être séparées de celles des

autres noms (p. 332, 345, 347, 348). Le datif dans « neque insidiae consuli » procedebant (Salluste *Cat.* 32) » est réellement construit avec le substantif seul, si le texte est correct; mais on peut contester (p. 406) qu'il soit ainsi construit dans « Tegimenta galeis ..... facere iubet » (César B. C. 3, 62), « id » remedium timori fuit » (Tite Live 3, 3), et ailleurs. M. D. rapproche (p. 425) la construction « omnis juventus, omnes etiam gravioris aetatis (César B. G. 3, » 16) » de « vir et consilii magni et virtutis (César B. G. 3, 5); » elle me semble devoir être rapprochée plutôt des exemples très-remarquables cités par M. D. (p. 420), où *omnis* est construit comme un substantif, « omnes Tarquiniae » stirpis (Tite Live 2, 2). »

Une question importante et délicate de la syntaxe latine, est celle des hellénismes. Il me semble peu probable en général qu'une langue emprunte à une autre des constructions; elle peut lui prendre des mots, des formes, des suffixes: mais en général elle suit ses voies propres dans la syntaxe et n'y marche avec d'autres langues que par suite de la communauté d'intelligence qui est entre les hommes : des rencontres ne sont pas des emprunts. M. D. a raison de ne pas admettre (p. 156) d'hellénisme dans « Juno cum Minerva tristes (Apulée, *Met.* 10, 33)[1] » ni (p. 171) dans « sub imperio fideliter atque obedienter futuros (Liv. 8, 19 » ni (p. 375) dans « dicto audientem esse alicui, » ni (p. 433) dans « hac » vestrum frequentia (Cic. *leg. agr.* 2, 21). » Je ne reconnais pas davantage l'influence du grec dans (p. 330) « quid tibi hanc curatiost rem? (Plaute *Amph.* 1, 3, 21), » dans (p. 375) la construction du datif avec « certare, luctari, » pugnare, » dans (p. 399) celle du datif « sita Anticyra est..... laeva parte » sinum Corinthiacum intrantibus » (Liv. 26, 26), dans (p. 402) le datif « quo » tibi, Tilli, sumere depositum clavum fierique *tribuno?* » (Horace *Sat.* 1, 6, 24), dans (p. 415) le génitif « ut quisque *audentiae* habuisset, accurrerunt (Tacite *Ann.* 15, 53), » dans (p. 448, 453) les génitifs « voti liberari, facti pur- » gare, etc. » « cupiunt tui, studeat tui, desipiebam mentis, » dans (p. 608) « in una urbe universam ceperitis Hispaniam (Liv. 26, 43). »

Une autre question, fort difficile à résoudre pour nous, est celle des différences qui séparaient en latin la langue poétique de la langue de la prose. Ces différences sont évidentes en grec; mais en latin la langue des poètes semble avoir été le produit d'une sorte d'industrie personnelle, et elle me paraît avoir différé de la langue de la prose surtout par le choix, l'ordre et l'association des mots, et aussi (comme toutes les langues poétiques) par l'archaïsme. Ainsi je ne crois pas que les poètes aient imaginé les premiers de construire sans préposition des noms de lieux autres que les noms de villes, « devenere locos, Laviniaque litora » venit; » et je crois encore moins que « l'imitation (*die Nachahmung*, p. 365) » de ce tour « commence déjà avec Salluste (fr. 4, 21) « propinquantes iam amnem » Tartanium. » Si nous avions conservé un plus grand nombre de monuments de la prose latine, les différences qui séparent la langue de la prose de celle de

1. On lit dans La Fontaine (*Fables*, 9, 3) : « Le singe avec le léopard gagnaient de » l'argent à la foire. »

la poésie nous paraîtraient sans doute moins considérables; si nous n'avions pas Tite Live, beaucoup de constructions sembleraient particulières à Virgile.

L'ouvrage de M. Dræger offrirait sans doute plus de résultats nouveaux, si l'auteur ne s'était pas renfermé dans un cercle d'auteurs dont la langue a déjà été fort étudiée. Il n'est pourtant pas sans utilité par les exemples qui sont rassemblés en grand nombre, en général convenablement disposés, et, à l'occasion, discutés avec un esprit droit.

Charles THUROT.

---

192. — Egb. Friedrich v. MÜLINEN. **Prodromus einer schweizerischen Historiographie.** Bern, Huber. 1874. In-4°, x-240 p.

M. de Mülinen, l'auteur de l'*Helvetia sacra* [1], a formé le projet d'un Dictionnaire biographique et bibliographique de tous les chroniqueurs, annalistes, historiens et érudits suisses. Pour sonder les dispositions du public, il donne aujourd'hui une esquisse de son travail, sous le titre de *Prodromus einer schweizerischen Historiographie*. Sans doute les matériaux rassemblés dans ce volume sont loin d'être sans valeur et nous y trouvons des renseignements intéressants et utiles en particulier sur les érudits suisses contemporains et sur la bibliographie de leurs écrits; mais d'un autre côté, au point de vue de la méthode et de l'exactitude, le livre de M. de M. laisse singulièrement à désirer. Je n'insisterais pas sur la disproportion entre les notices de la première partie du Dictionnaire, qui n'ont qu'une à deux lignes souvent insignifiantes, et celles de la seconde partie, qui renferment des détails parfois excessifs, si l'on ne remarquait pas que c'est en approchant de la lettre M que M. de M. a jugé nécessaire de donner plus de développement à ses articles. — A côté de ce défaut qui donne au livre l'apparence d'une ébauche encore informe, et que M. de M. a lui-même déploré dans sa préface, nous pourrions signaler une foule d'inexactitudes de détail. On est étonné de voir un érudit suisse, auteur d'une *Helvetia sacra*, écrire « *Fredegarius,* » *Scholasticus*, aus Avenches, (?) lebte um 649, schrieb ein Leben des St Co- » lumban. » — Il n'y a que le point d'interrogation que nous puissions approuver dans cette ligne qui renferme autant d'erreurs que de mots [2]. L'auteur anonyme qu'on a nommé Frédégaire n'a jamais écrit de vie de St Colomban, mais a transcrit dans sa chronique plusieurs chapitres de la Vie de St Colomban par Jonas. On pourrait peut-être supposer que Jonas serait l'auteur de la compilation dite de Frédégaire, mais non pas faire de Frédégaire l'hagiographe de Colomban. La notice sur M. Bordier « Henri Bordier, aus Genf » est un peu sèche. Nous avons été heureux de voir que pour Marius d'Avenches, M. de M. a adopté les dates que nous avons cherché à établir dans nos études sur les sources de l'Époque Mérovingienne. A l'article sur *Ratpert*, l'auteur des Casus S. Galli, nous lisons que ce moine commença son ouvrage vers 885, et mourut vers 900,

---

1. Berne, 1858-1861. 2 v. in-4°.
2. Voyez à ce sujet *Rev. crit.* 1873, n. 42, art. 190, p. 256-258.

quand M. Meyer von Knonau dans son excellente édition de Ratpert[1] a montré qu'il cessa de travailler en 884 et probablement mourut peu après. Chose plus étrange, M. de M. cite les éditions de Goldart et de Pertz (en réalité d'I. v. Arx dans Pertz) et ne cite pas la dernière et la meilleure, celle de Meyer v. Knonau. Nous ne multiplierons pas ces exemples qui suffiront à montrer que M. de M. devra apporter à la confection de son grand dictionnaire des soins plus attentifs que ceux qu'il a donnés à son *Prodromus*.

G. M.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 10 *septembre* 1875.

M. de Longpérier déclare qu'à propos de sa communication de vendredi dernier sur le vers *Indocti discant et ament meminisse periti*, il a reçu une lettre de M. Langlacé qui lui dit que l'attribution de ce vers au président Hénault se trouve déjà dans un livre de M. Ed. Fournier, *L'esprit des autres*. M. Langlacé émet en outre l'opinion que vraisemblablement Hénault a trouvé le genre de son vers dans le passage de Quintilien : *docti rationem componendi intelligunt, etiam indocti uoluptatem* (Inst. or. 9. 4. 116) : M. de Longpérier reconnaît seulement qu' « il » est évident que le mot *indocti* est commun aux deux textes ».

M. de Wailly lit une note au sujet d'un article de M. le comte Riant, sur la 4e croisade, qui a paru dans la *Revue des questions historiques*. Dans cet article M. Riant porte sur le chroniqueur Ville-Hardouin les jugements les plus sévères, et, dit M. de Wailly, les moins justifiés; il conteste l'exactitude et même la sincérité de Ville-Hardouin, et aussi la loyauté de sa conduite dans la croisade : il va jusqu'à l'accuser *d'avoir vendu à prix d'argent son influence ou son silence*. M. de Wailly regrette que ses travaux ne lui laissent pas le temps de défendre la réputation de l'historien dont il est le dernier éditeur. Mais il ne veut pas laisser passer sans faire ses réserves l'article de M. Riant, afin que son silence ne puisse pas être pris pour une adhésion. — Il ajoute que du reste M. Riant n'a apporté à l'appui de sa thèse aucun texte nouveau; il invoque pour prouver que les Vénitiens avaient trahi la cause des croisés un traité de commerce du 13 mai 1202, entre Malek Adel et Venise, qui aurait été le prix de la trahison; mais dans ce texte il n'y a de nouveau que la date, et cette date prétendue n'est qu'une conjecture de M. Hopf. D'ailleurs le texte du traité, qui était déjà connu, ne prouve aucune trahison de la part des Vénitiens; ceux-ci ont fait des traités semblables à d'autres époques où ils se prêtaient aussi à servir des entreprises de croisades, par exemple en 1218.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie pour la commission des inscriptions sémitiques les fac simile de deux épitaphes arabes, avec

---

1. Dans les *Mittheilungen zur vaterlændischen Geschichte*, neue Folge, 3 Heft. 1872. Voy. *Rev. crit.* 1873, n° 52, art. 228.

transcription et commentaire, et une notice sur le pacha Abdy, qui administra la régence d'Alger de 1724 à 1732, le tout envoyé par M. Cherbonneau.

M. de Sainte Marie écrit à l'académie qu'il s'occupe de faire emballer les inscriptions puniques recueillies par lui, pour les envoyer à la Bibliothèque nationale, où le ministre a décidé qu'elles seront placées. Ces inscriptions sont au nombre de 2083. M. de Sainte Marie demande qu'on emploie, pour les exposer à la vue du public, le procédé qui consiste à encastrer les inscriptions dans les murailles. — Il annonce en même temps que par décision du gouverneur général de l'Algérie une somme de 500 fr. a été mise à sa disposition pour des recherches d'objets antiques en Tunisie.

M. Clermont Ganneau écrit pour faire ses réserves sur ce qui a été dit à l'académie à propos du premier rapport de M. Guérin. Ce rapport traitait de la question du tombeau des Machabées, et le nom de M. Clermont Ganneau s'est trouvé mêlé dans la discussion de cette question. Sa lettre est renvoyée à M. de Saulcy, qui avait rendu compte à l'académie du rapport de M. Guérin (séance du 27 août).

M. Maury continue la lecture de ses observations sur la langue étrusque, à propos du livre de M. Corssen *Ueber die Sprache der Etrusker*. — Il étudie le mot *lupuce*, que M. Corssen a voulu expliquer à l'aide du grec et traduire, soit par ἔγλυψε, (*un tel*) *a sculpté*, soit par γλυφεύς, *sculpteur*. M. Maury pense que dans les inscriptions où l'on trouve ce mot, qui sont toutes des épitaphes, il a toujours pour sujet le nom du mort et non pas le nom de l'artiste auteur du monument, que l'emploi de ce mot dans les inscriptions funéraires répond à la formule latine SIBI VIVVS FECIT, et que quant à sa forme il correspond au latin *locauit*.

M. Thurot termine la lecture du second rapport de M. Guérin sur sa mission en Palestine.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à quatre heures et demie.

Ouvrages déposés : — Notices et extraits des manuscrits, t. 25, 2e partie; Paris, 1875, in-4°; — Aristide MARRE, Kata-kata malayou ou recueil des mots malais francisés; Paris, 1875, in-12; — *présenté par M. Maury :* Angelo de GUBERNATIS, Storia dei viaggiatori italiani nelle Indie orientali; Livorno, 1875, in-12.

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

NŒLDEKE, Mandæische Grammatik (Halle, Buchhdlg des Waisenhauses). — Pascal's Gedanken über die Religion. Untersuchung v. DREYDORFF (Leipzig, Hirzel). — Th. WRIGHT, The Celt, the Roman and the Saxon. 3d ed. (London, Trübner).

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

MALTZAHN. Leipzig, Veit u. Co. In-8°, xliij-354 p. (contient 78 lettres de Schiller, 60 de son beau-frère, 19 de sa sœur). — J. HILLEBRAND, Die deutsche Nationalliteratur im 18. u. 19. Jahrh. 3. Aufl. v. K. HILLEBRAND (cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 317).

Jenaer Literaturzeitung, n° 27, 3 juillet (le n° 26 ne nous est point parvenu). VON SCHULTE, Die Geschichte der Quellen und Literatur des canonischen Rechts von Gratian bis auf die Gegenwart. Drei Bde. Bd. 1 : Einleitung. Stuttgart, Enke. In-8°, viij-264 p. (P. HINSCHIUS). — LOSERTH, Studien zu bœhmischen Geschichtsquellen. Wien, Gerold's S. In-8°, 42 p. (Sigmund RIEZLER). — VON DALWIGK, Das Leben und die Schriften des François de la Noue. Coburg, Druck. d. Dietz'schen Hofb. In-4°, 24 p. (Theodor SCHOTT). — ZUMPTIUS, De imperatoris Augusti die natali fastisque ab dictatore Caesare emendatis commentatio chronologica. Lipsiae, Teubner. In-8°, 66 p. (Constantin JOHN). — WESKE, Ueber die historische Entwickelung der finnischen Sprachen. Dorpat, Gedr. bei Laakmann. In-8°, 16 p. (Hermann SUCHIER).

Germania, herausg. v. K. BARTSCH. Neue Reihe. Achter Jahrg. Zweites Heft. Althochdeutsche Glossen (NOLTE). — Zu Konrads Trojanerkriege (K. BARTSCH). — Zur Thidrekssaga (Hugo TREUTLER). — Die Stuttgarter Oswaltprosa (A. EDZARDI). — Ueber islændische Apokrypha (K. MAURER). — Bruchstücke aus Meister Eckhart (Fedor BECH). — *Litteratur :* Zu ælteren romantischen Litteratur im Norden. I. (E. KŒLBING). — W. Wilmans, Die Entwicklung der Kudrundichtung (E. WILKEN). — *Miscellen :* Altdeutsche Frescobilder. — Handschriften in Olmütz. — 30. Versammlung deutscher Philologen und Schulmænner.

La Rivista Europea. Mai. — P. TEDESCHI, Sulla cronaca di Dino Compagni (M. T. cherche à défendre l'authenticité de Dino — ce premier article ne renferme que des remarques de langues sans grande importance). — P. VIGO, Il palazzo comunale e la repubblica di Siena. — P. BOBORYKIN, Del criticismo russo (fin). — B. PAULOWIC, La Stregoneria nel Rinascimento e sotto la Riforma (fin : ne renferme rien d'original). — PATUZZI, Cesare Betteloni (fin). — Bibliographie et nouvelles littéraires d'Italie, de France, de Russie et de Hongrie.

—— Juin. — G. BIASUTTI, Gli apologisti del Cesarismo. — V. DE TIVOLI, Sonnetto inedito di Michel Angelo (sonnet écrit sur le dos d'une feuille de croquis de la collection Lawrence à Oxford et resté jusqu'ici indéchiffrable). — Lettere inedite d'illustri italiani (entre autres trois lettres de Borsieri, le compagnon de captivité de Silvio Pellico). — P. TEDESCHI, Sulla cronaca di Dino Compagni (s'attaque à Fanfani et non à Scheffer-Boichorst qu'il appelle toujours Schœffer). — P. L. CECCHI, Il progresso del pensiero nelle lettere del Rinascimento. — G. SFORZA, Rassegna degli studii storici in Italia (sur les publications de la *R. Deputazione piemontese di storia patria*). — Bibliographie et nouvelles littéraires françaises, italiennes et slaves.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Anleitung zu wissenschaftlichen Beobachtungen auf Reisen. Mit besond. Rücksicht auf die Bedürfnisse der kaiserl. Marine verfasst v. P. Ascherson, A. Bastian. W. Fœrster, etc. u. hrsg. v. G. Neumayer. Mit 56 Holzschn. u. 3 lithog. Taf. In-8°, viij-696 S. Berlin (Oppenheim). 24 fr.

Capponi (V.). Bibliografia Pistoiese. In-8°, x-354 p. Pistoia (tip. Rossetti). 7 fr. 50

—— (G.). Storia della repubblica di Firenze. 2 vol. In-8°, xliv-1300 p. Firenze (Barbèra). 25 fr.

Espinay (d'). La controverse sur l'époque de la mission de Saint-Gatien dans les Gaules. In-8°, 68 p. Angers (imp. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau).

Feu Séraphin. Histoire de ce spectacle depuis son origine jusqu'à sa disparition. 1776-1870. In-8°, 339 p., portr. et vig. Lyon (Scheuring).

Grote (G.). La religion naturelle, son influence sur le bonheur du genre humain, d'après les papiers de Jérémie Bentham. Traduit de l'anglais par M. E. Cazelles. In-18 jésus, xxiv-162 p. Paris (Germer-Baillière).

Legis exemplar qua Perusini Andream De Caponibus eiusque Posteros a MCCCLXXVIII civitate donarunt. In-8°, 10 p. Perusiæ (tip. Boncompagni et Soc).

Le Vavasseur (G.). Étude sur le rôle de quelques poètes pendant les guerres de religion. In-8°, 39 p. Caen (Le Blanc et Hardel).

Marsy (A. de). Des grands officiers du royaume de Sicile sous le règne de Charles d'Anjou. In-8°, 8 p. Angers (imp. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau).

Ménant (J.). Babylone et la Chaldée. Gr. in-8°, vij-303 p. et 8 plans et cartes. Paris (Maisonneuve et C°).

Myers (P. V. N., A. M.). Remains of lost Empires : sketches of the Ruins of Palmyra, Nineveh, Babylon, and Persepolis. With some Notes on India and the Cashmerian Himalayas. Illustrations. In-8° cart. New York. 22 fr. 50

Perticari (G.). Delle nozze di Costanzo Sforza con Camilla d'Aragona celebrate in Pesaro l'anno 1475. In-4°, 16 p. Pesaro (tip. Rossi).

Rabelais (F.). Œuvres, précédées de sa biographie et d'une dissertation sur la prononciation du français au XVI° siècle, et accompagnées de notes explicatives du texte par A.-L. Sardou. T. 1. In-16, lxxx-448 p. San Remo (J. Gay et fils).

Révérend de Mesnil (E.). Armorial historique de Bresse, Bugey, Dombes, pays de Gex, Valromey et Franc-Lyonnais, d'après les travaux de Guichenon, d'Hozier, Aubret, d'Assies, Steyert, Baux, Guigue, Albrier, Arcelin, les archives et les manuscrits, etc., avec les remarques de P. Collet. 2° livr. H-Z. In-4°, p. 328-714. Lyon (imp. Vingtrinier).

Robert (U.). Zacharie le Chrysopolitain. In-8°, 3 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

Sorgenfrey. Zur Charakteristik d. Otto v. Freising als Geschichtschreiber. In-4°, 19 S. Berlin (Calvary et C°). 2 fr.

Sforza (G.). Saggio di una bibliografia storica della Lunigiana. Tomo 1. In-4°, 266 p. Modena (Vincenzi).

Steyert (A.) et **Rolle** (F.). Inventaire-sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790. Ville de Lyon. La charité ou aumône générale. Séries A et B. T. 1er. In-4°, 411 p. Lyon (Brun).

Sutta Nipáta or dialogues and discourses of Gotoma Buddha translated from the Páli with Introduction and notes by M. Coomára Swámy. In-8°, xxxvj-160 p. London (Trübner). 8 fr.

Zumpt. De dictatoris Cæsaris die et anno natali. In-4°, 31 S. Berlin (Calvary et C°). 2 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 39 Neuvième année. 25 Septembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

T. H. MARTIN La Prométhéide. Étude sur la pensée et la structure de cette trilogie d'Eschyle. In-4°. 4 fr.

T. MOMMSEN Histoire de la Monnaie romaine, traduite de l'allemand par le duc de Blacas et publiée par J. de Witte, membre de l'Institut. Tome IV et dernier. 1 vol. gr. in-8°, orné de 20 planches. 10 fr.

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

E. DE ROUGÉ Chrestomathie égyptienne. Abrégé grammatical. 3e fascicule. 20 fr.
Le 4e fascicule est sous presse.

En vente chez ROLLIN et FEUARDENT, 4, rue de Louvois.

P. PIERRET Dictionnaire d'archéologie égyptienne. 1 vol. in-18 jésus. 6 fr.

Revue d'Alsace. Avril-Mai-Juin 1875. X. MOSSMANN, Matériaux pour servir à l'histoire de l'invasion des Armagnacs en Alsace (ces matériaux tirés des archives de Colmar, 1435-1445, ajoutent de nombreux renseignements à ceux qu'a recueillis M. Tuetey dans son histoire des *Écorcheurs sous Charles VII*). — Arth. BENOIT, Collections et collectionneurs alsaciens 1600-1820 (suite). — Ed. GASSER, Les Archives de Belfort (inventaire officiel dressé en 1731). — P. E. TUEFFERD, Curiosités de l'histoire de Montbéliard (suite). — D. FISCHER, Les revenus de l'évêché de Strasbourg (ils étaient en 1787 de 520,054 livres, 7 sous, 7 deniers).—Bulletin bibliographique (TUETEY, Les Ecorcheurs. — D. FISCHER, Geschichte der Stadt Zabern).

—— Juillet-Août-Septembre. — D. FISCHER, La dissolution de l'ordre des Jésuites en Alsace (historique intéressant des colléges de Jésuites). — P. E. TUEFFERD, Curiosités de l'histoire de Montbéliard (fin). — A. DUVERNOY, Les Montbéliards en Palestine (étude sur la part assez importante prise par les comtes de Montbéliard aux croisades). — Arth. BENOIT, Collections et collectionneurs alsaciens 1600-1820 (fin). — Ch. GRAD, Le foyer alsacien (légende de la chasse maudite). — X. MOSSMANN, Matériaux pour servir à l'histoire de l'invasion des Armagnacs (suite).

The Academy, n° 174, new series, 4 septembre. Liber Protocollorum M. Cuthberti Simonis, Notarii publici et Scribae Capituli Glasguensis, A. D. 1499-1513, etc. Ed. by J. BAIN and Rev. Ch. ROGERS. London (James RAINE: contient de forts curieux renseignements sur les mœurs de l'époque).—W. Lord WATTS, Snioland, or Iceland, its Jökulls and Fjalls. London, Longmans and Co. (C. P. ILBERT : mal rédigé et peu instructif). — German Letter (C. ALDENHOVEN : revue d'ouvrages d'histoire). — *Correspondence.* M. W. J. Van Eys's « Étude sur l'origine et la formation des verbes auxiliaires basques » (L.-L. BONAPARTE : expose la vraie formation du nom verbal *eroan,* et combat l'opinion de M. Van Eys). — Mohammad's Condemnation of Pictures (STANLEY LANE POOLE : redresse plusieurs erreurs contenues dans un article récent de l'*Academy* sur le travail de M. Lavoix relatif à l'art musulman).—Shakspere and Richard III (F. J. FURNIVALL : cite la source historique sur laquelle Shakspere s'est fondé pour attribuer le meurtre du duc de Clarence à son frère Richard). — Prehistoric Antiquities in the Stockholm Museum (Henry SCHLIEMANN). — Vicomte Henry DELABORDE, Le Département des Estampes à la Bibliothèque nationale. Paris, Plon (Frederick WEDMORE : art. très-favorable).

The Athenæum, n° 2497, 4 septembre. Ch. MERIVALE, A General History of Rome ..... B. C. 753-A. D. 476. Longmans and Co. (le meilleur résumé d'histoire romaine qu'on puisse trouver; volume compacte de 691 pages). — W. D. WHITNEY, The Life and Growth of Language. King and Co. (résumé des *Lectures on Language* de l'auteur).

Literarisches Centralblatt, n° 36, 4 septembre. GRILL, Die Erzvæter der Menschheit. 1. Abth. Leipzig, Fues's Verl. In-8°, xvj-362 p. (l'auteur voit dans les Hébreux des Aryens et cherche à expliquer les noms propres de la Bible par le sanscrit). — UHRIG, Bedenken gegen die Æchtheit der mittelalterl. Sage von der Entthronung des merowingischen Kœnigshauses durch den Papst Zacharias. Leipzig, Veit und Co. In-8°, viij-81 p. (on recommande la lecture de cette brochure comme spécimen de la méthode historique qui prévaut en Allemagne dans les *séminaires* catholiques). — REUTER, Geschichte der religiœsen Aufklærung im Mittelalter. 1. Bd. Berlin, Hertz. In-8°, xx-335 p. (ouvrage d'une lecture difficile, mais très-savant). — C. Valeri Flacci Setini Balbi Argonauticon libri

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 25 Septembre — 1875

Sommaire : 192. EHLERS, Des énigmes des Grecs. — 193. CALDERON, *Le Magicien prodigieux*, p. p. MAGNABAL. — *Correspondance :* Sur les origines des Bohémiens ou Tsiganes, avec l'explication du nom Tsigane. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

192. — **De Graecorum aenigmatis et griphis.** Von Dr Johannes EHLERS. Prenzlau, Mieck. 1875. In-4°, 23 p.

L'auteur de cette petite dissertation s'est proposé de compléter et de mieux ordonner les recherches de Morawski sur ce sujet. Il classe les énigmes et les *griphes* que nous ont laissés les poètes grecs suivant leur époque, leur caractère et leur provenance, et il apporte çà et là des corrections au texte. « Quo et ad » litterarum historiam, » dit-il, « et ad vitam privatam Graecorum cognoscendam » paulum conferre, quantulumcunque erit, cupimus. » En effet cet opuscule contient diverses remarques intéressantes (voy. notamment ce qui est dit p. 4 sur la différence des énigmes grecques et des modernes). L'auteur remarque avec raison que les Grecs paraissent avoir emprunté l'usage des énigmes aux Égyptiens; mais il n'a sans doute pas raison de dire que le Sphinx est venu d'Égypte en Grèce : il paraît plus probable que les Grecs ont donné aux étranges figures qu'ils voyaient devant les temples égyptiens le nom du sphinx thébain : pourquoi? c'est ce qu'il est assez difficile de deviner. — M. Ehlers a enrichi sa dissertation par le rapprochement de certaines énigmes grecques avec des énigmes populaires chez divers peuples germaniques; il aurait trouvé une moisson au moins aussi riche dans les littératures populaires romanes. La fameuse énigme dont la solution fit, d'après une légende, mourir Homère de rire, Ὅσσ' ἕλομεν λιπόμεσθα, ὅσ' οὐχ ἕλομεν φερόμεσθα, par exemple, se retrouve en France et ailleurs.

---

193. — **El mágico prodigioso**, comedia en tres jornadas, por D. Pedro Calderon de la Barca. Nouvelle édition publiée avec une notice, un argument analytique et des notes en français, par J. G. MAGNABAL, agrégé des lettres. Paris, Hachette et Ce. 1875. In-12, xxiij et 177 p. — Prix : 1 fr. 50.

C'est la première fois, croyons-nous, qu'un drame de Calderon paraît en France, dans le texte original, accompagné d'un commentaire grammatical et historique. Il peut donc sembler intéressant d'étudier la manière dont l'éditeur s'est acquitté d'une tâche, qui, pour être accomplie d'une façon quelque peu satisfaisante, suppose chez celui qui l'entreprend une préparation philologique et littéraire plus étendue et plus approfondie que ne sont généralement portés à le croire les érudits qui ne font pas de la littérature castillane leur étude spéciale. Cette publication réclame au reste, à un autre point de vue, l'attention de la critique. Nous avons affaire ici à une édition *classique;* c'est du moins ce

qui semble ressortir de ces mots qui terminent l'introduction de l'éditeur : « Tant par la notice qui précède que par les notes que nous avons ajoutées au » texte, nous espérons avoir mis les lecteurs du *Mágico prodigioso* à même de » comprendre l'esprit et la lettre d'une composition des plus originales de don » Pedro Caldéron [1], désignée comme sujet d'étude de la langue poétique espa- » gnole par le Conseil supérieur de l'instruction publique ». M. Magnabal étant membre de l'Université de France, son travail s'adressant spécialement à des professeurs et à des étudiants de cette université, nous nous croyons autorisé à juger par cette édition, et de la méthode que ce corps enseignant laisse appliquer à l'étude de la langue et de la littérature castillane, et du degré de compétence qu'il exige de ceux de ses membres qui se vouent à cette branche de l'enseignement des langues modernes. Nous allons examiner les trois parties de la nouvelle édition du célèbre drame espagnol, c'est-à-dire la *Notice sur Don Pedro Caldéron et sur le Mágico prodigioso,* le texte de la *comedia* et le commentaire de l'éditeur.

Notice. — Le résumé de la vie du poète a été traduit par M. M., sauf quelques détails pris ailleurs, de la biographie de Calderon insérée par le regrettable et regretté Cayetano Alberto de la Barrera dans son excellent *Catálogo bibliográfico y biográfico del teatro antiguo español.* Sans doute il n'est pas défendu de reproduire ce qui a été dit, et bien dit, par un autre [2], mais au moins doit-on copier avec discernement. M. M., qui calque le castillan de La Barrera, plutôt qu'il ne le traduit, nous enseigne, entre autres choses, que Calderon a appris « les rudi- » ments de la grammaire au collége impérial de Madrid ». Cette épithète d'*impérial* n'indique pas aux lecteurs français de Calderon, qui ne connaissent pas Madrid, qu'il s'agit ici du célèbre collége de la Société de Jésus, et cependant il importe beaucoup à ces mêmes lecteurs de savoir que l'un des plus grands poètes de l'Espagne a été élevé par les Jésuites. La phrase suivante est tout à fait inintelligible : « il (Calderon) se fit ordonner prêtre, avec l'autorisa- » tion royale, en 1651, et *avec le titre* d'un patronat de famille, fondé dans la » paroisse de San Salvador ». *A título de* en castillan signifie « à cause de, sous prétexte de ». La Barrera a voulu dire qu'une fondation pieuse de la famille de Calderon dans la paroisse en question avait *motivé* le changement de carrière du poète. M. M. s'entend à prendre des précautions : il déclare qu'il n'a pas voulu « donner une biographie étendue et complète de son auteur »; mais il lui eût été facile d'être plus complet, sans être plus étendu; il devait parler en tous cas de ce curieux et trop court fragment de romance [3] où Calderon se décrit lui-même à une dame, au physique et au moral, avec infiniment d'esprit et de grâce. C'est, malheureusement, la seule autobiographie que nous possédions du poète. — La partie de la notice qui concerne le *Mágico prodigioso* satisfait encore moins aux légitimes exigences de la critique. Sans doute il ne s'agissait point de

1. Pourquoi M. M. écrit-il toujours Caldéron?
2. Pourvu toutefois qu'on n'omette point de rendre à César ce qui est à César.
3. Découvert par M. Jorge Diaz, et publié par M. Hartzenbusch dans le tome Ier, p. 585-586, des *Comedias escogidas* de Lope de Vega.

discuter ici l'origine de la légende de St Cyprien, la confusion du Cyprien d'Antioche et du Cyprien de Carthage, les rapports des textes latins entre eux et la source directe du drame de Calderon. Ces recherches, M. M. devait les faire pour lui, et devait en présenter au lecteur un résumé nourri et bien coordonné. Au lieu de cela, M. M. s'est borné à transcrire « un abrégé des Actes authen- » tiques publiés par les Bollandistes ». Que dire ensuite de la manière dont M. M. traite des rapports de la vie de Cyprien avec la légende de Faust? Bien qu'il ait lu[1] une dissertation spéciale sur ce sujet de K. Rosenkranz, c'est Philarète Chasles que M. M. a pris cette fois pour souffleur, Philarète Chasles qui entame une discussion sérieuse avec Eugenio de Ochoa (!) sur cette question de littérature comparée. On nous dispensera d'insister davantage sur cette partie du travail de M. M.[2]. Une remarque toutefois avant de finir. Dans l'introduction de cette édition *classique* destinée surtout à être lue dans des colléges français, on ne trouve pas *un mot* sur la versification de la *comedia* espagnole.

Texte. — Les récensions du *Mágico prodigioso* qui doivent servir l'établissement d'un texte correct, — je ne dis pas critique — sont celles de la *Parte XX de comedias varias* (1663) et de la *Sexta parte* de l'édition de Vera Tassis (1682)[3]. Il faut en outre consulter les éditions modernes de Keil et de Hartzenbusch. M. M. s'est contenté de reproduire le texte établi par Hartzenbusch, et il faut lui savoir gré de cette preuve de modestie[4].

Commentaire philologique. — Ce commentaire est conçu de telle manière qu'on ne voit point à quelle catégorie de lecteurs il s'adresse. Tantôt le commentateur croit évidemment parler à des collégiens qui ne savent pas un mot d'espagnol : quand il enseigne, par exemple, que la forme *elija* est le subjonctif du verbe *eligir;* tantôt d'importants idiotismes de la langue castillane ne sont même pas signalés à l'attention du lecteur français : à la vérité c'est un peu parce que M. M. ne les entend pas lui-même. Que penser en effet d'un éditeur de Calderon qui traduit (p. 7) *Qué va que* par « Qu'arrive-t-il c'est que », au lieu de « Com-

---

1. Puisqu'il la cite et l'apprécie en ces termes : « En 1829 Karl Rosenkranz à Leip- » zick (lisez : Halle) s'occupe du *Magicien prodigieux* dans une dissertation *des plus intéres- » santes quoique un peu trop métaphysique* ». Ce jugement, un peu vague, ne serait-il point celui de Ticknor? M. M. doit savoir cela mieux que personne, lui qui a traduit la traduction espagnole de l'ouvrage du savant américain. Voy. *Revue critique*, 1873, n° 30.

2. Vaut-il la peine de signaler les fautes d'impression *Riano* (partout) pour *Riaño*, *Flandres* (p. vj) pour *Flandre* ou *dans les Flandres; Charles IV* (p. xv) pour *Charles III*; *Griés* (p. xvij) pour *Gries*, etc.? L'édition de Hartzenbusch a été publiée non en 1866, mais en 1848.

3. Il y a bien une copie manuscrite du *Mágico* chez le duc d'Osuna, mais on n'en a point encore tiré parti.

4. La correction laisse à désirer. P. 29, v. 7 supprimez *en*; p. 30, v. 12 mettez la virgule après *pudiera*; p. 37, v. 2 du bas *consangre*, lis. *con sangre*; p. 92, l. 2 *eboza*, lis. *emboza*; p. 108, v. 1 du bas *santo*, lis. *tanto*; p. 119, v. 16 *Asombraos*, lis. *Asombráos*; p. 120, v. 7 du bas mettez une virgule après *decir*; p. 128, 11 du bas *U*, lis. *O*; p. 131, v. 1 du bas *Forzárale*, lis. *Forzarále*; p. 140, l. 4 du bas *Aparecé*, lis. *Aparece*; p. 156, v. 6 *Dejárete*, lis. *Dejaréte*; p. 166, v. 8 *Al otro, ó sañudo*, lis. *u s.* (pour être conséquent avec la règle donnée p. 145, note 6); p. 169, v. 12 *Confia*, lis. *Confía*. — M. M. a rétabli avec raison à la sc. XIV du IIIe acte (p. 143) l'indication scénique supprimée, très à tort, par Hartzenbusch. Pourquoi n'a-t-il pas procédé de même à la scène XI (p. 140)?

» bien paries-tu que »; *Esa es la ignorancia* (p. 12) par « Telle est, etc. », au lieu de « C'est en cela précisément que consiste, etc. »; *no hay traza* (p. 26) par « il n'y a pas d'exemple », au lieu de « aucun moyen n'existe »; *no ha nacido de* (p. 34) par « il n'est pas naturel » pour « cela ne vient pas de »; *Bueno es eso* (p. 57) par « C'est bien » pour « Voilà qui est fort! ». Nous en passons, et des meilleures. Le côté de l'interprétation, on le voit, laisse à désirer dans ce nouveau commentaire. Examinons maintenant les notes grammaticales. Ici quelques citations suffiront. — P. 3, note 6 : « *Que hay*, qu'il y a; remarquez » cette forme *hay*, du verbe avoir, dont l'indicatif présent est *he, has, ha.* » Ainsi M. M. n'a pas vu que *hay* représente *habet* + *ibi!* — P. 4, note 6. On nous dit ici à propos du mot *puedo* « qu'il faut remarquer ce changement de l'*o* du » radical en *ue*, qui forme en espagnol toute une série de verbes irréguliers »; Il faut encore signaler aux romanistes une note précieuse (p. 3) sur l'origine de *ll* en castillan. Parlerons-nous enfin de « l'introduction du *g* dans *tengo* » (p. 4), de « l'accent tonique *ou* orthographique » en castillan (p. 8), de « *visto*, parti- » cipe passé irrégulier de *ver*, voir » (p. 33), de la « contraction de *ae* en *ai* » (p. 49), etc., etc.?

Mais tout cela n'est rien à côté des énormités que notre métier de critique nous fait un devoir de citer. Que ceux de nos lecteurs qui ont lu le *Mágico prodigioso* veuillent bien se reporter à la scène V du premier acte, au moment où Lelio refuse le moyen que lui propose Cipriano pour éviter de se battre avec son rival Floro, et veut vider sa querelle sur le champ : *Hemos en apelacion De volver á las espadas* (il faut en revenir aux épées), dit-il, *El querido por su honor, y el otro por su venganza* (p. 29). Le deuxième vers de ce passage porte correctement dans la nouvelle édition *espadas*, dans la note au contraire ce mot s'est changé en *espaldas*. Le commentateur, loin de s'étonner de cette bizarre leçon, a préféré forger un sens grotesque avec cet intrus que de reporter les yeux au haut de la page. Aussi M. M. a-t-il pris sur lui d'empêcher l'amant de Justine de ressaisir son épée; il lui conseille prudemment « de tourner les *épaules*, de se retirer pour son hon- » neur »!! Mais nous avons mieux encore. — P. 113. Ici c'est le démon qui est en scène, il conjure en ces termes la montagne, — qu'il avait transportée à travers l'espace pour donner à Cyprien une preuve de sa puissance, — de reprendre sa place : *Pájaro, que al viento vuelas, siendo tus plumas, tus ramos*, etc. M. Antoine de Latour dans sa traduction de Calderon[1], qui a été faite un peu trop au courant de la plume, interprète ainsi ces deux vers : « Oiseau que le » vent emporte et dont les plumes sont les *rames*. » Il est clair qu'il a lu, par inadvertance, *remos* au lieu de *ramos*. On ne peut pas toujours copier les autres impunément; ces malencontreuses *rames* de M. de Latour qui ont passé dans le commentaire de M. M. nous en fournissent la preuve. Du reste une raison excellente aurait dû empêcher M. M. de reproduire ce ridicule non-sens[1]. Le

1. *Œuvres dramatiques de Calderon*. Paris, Didier. 1875. T. I, p. 330.

passage est écrit en vers de romance, l'assonance est en *a-o*, et porte précisément sur le mot qui nous occupe.

En voilà assez, pensons-nous, sur la compétence de l'éditeur en matière de castillan.

M. Magnabal, qui est agrégé des lettres, sait-il mieux le français? On en doutera peut-être après avoir jeté un coup-d'œil sur les quelques passages de son commentaire que nous réunissons ici. — P. 151, note 1 : *A su cargo tuvo* est traduit par « eût pris » (pour « a pris »); p. 142, note 5 : « ce qu'on désigne » vulgairement *pour* le mot abatis »; p. 137, note 1 : « avec quelle alarme ils » m'ont *tenue* (en parlant d'un homme) »; p. 122, note 5 : « *froide par son em-* » *pressement* à se rendre aux désirs de Clarin »; p. 40, note 1 : *El sol saliese* est traduit par « que le soleil *sortit*, c.-à-d. *parut*, *reparut* »; p. 37, note 12 : *Su sed apaga con sangre De la que á martires vierte*, etc. Le second vers est rendu par : « de celle (!) qui verse, qui répand les martyrs, qui fait les martyrs »; etc., etc.

Commentaire historique et littéraire. — Parmi les allusions à la géographie ou à l'histoire ancienne, il n'y en a guère qu'une qui puisse présenter au premier abord quelque difficulté, et c'est aussi la seule que M. M. n'a pas expliquée. Lisandro (acte Ier, sc. VII) parle d'un pape Alexandre, qui, évidemment, ne peut être qu'Alexandre Ier. Au reste l'anachronisme est d'autant moins choquant, comme l'a observé V. Schmidt[2], que la date traditionnelle du pontificat de ce pape est sans valeur historique. Au contraire les allusions à Antioche, ville peu connue, à Pline l'Ancien, personnage énigmatique, ont suscité des notices développées, où M. Bouillet, ou quelque autre compilateur *ejusdem farinae*, ne manquera pas de reconnaître une bonne partie de sa prose. Quant à l'explication des termes techniques du théâtre de la Péninsule, des locutions de la langue familière ou du jargon de collége, des tournures propres au style poétique de Calderon, M. M. s'en est tiré à bon marché. — P. 1 : « *Jornada*, journée, chemin que l'on fait » pendant une journée; — expédition, bataille; dans le théâtre espagnol, acte » d'une pièce ». Comme cet article tiré d'un calepin quelconque vous renseigne bien sur l'historique du terme! M. M. n'en connaîtrait-il pas l'origine, ne saurait-il pas au moins le nom du poète espagnol qui l'a le premier appliqué à la *comedia?* — P. 14 : *vaya de argumento*. Cette locution, qui revient si souvent dans les disputes entre gens d'école, est rendue par « que (l'objet de vos études) » devienne un sujet de discussion ». — P. 118 : *el alcázar estrellado* (la forteresse étoilée, c.-à-d. le ciel) « se prend en poésie », d'après notre éditeur, « pour le palais des rois ». Et nous ne parlons pas ici, bien entendu, des passages vraiment difficiles qui, pour être entendus, exigent une connaissance approfondie de la culture espagnole au temps de Calderon, du milieu intellectuel

---

1. En 1816 le littérateur allemand J. D. Gries traduisait correctement les mêmes vers: *Vogel, der die Luft durchflieget, Dem als Flügel dienen Zweige*, etc. *Schauspiele von D. Pedro Calderon de la Barca, übersetzt v.* J. D. Gries. Berlin. 1816. T. II, p. 112.

2. *Die Schauspiele Calderon's*. Elberfeld. 1857, p. 441, ouvrage inconnu à notre commentateur.

et moral dans lequel s'est développé ce poète érudit; ces passages, est-il besoin de le dire, M. M. les laisse se présenter d'eux-mêmes au lecteur, sans commentaire d'aucune sorte [1].

Nous manquons de renseignements précis sur l'état de l'enseignement de la littérature espagnole dans nos établissements d'instruction secondaire. Il faudrait avoir pratiqué des professeurs de cette spécialité, ou avoir assisté à leurs leçons, pour se rendre compte de quelle manière les instructions ministérielles y sont interprétées. Mais puisque le Conseil de l'instruction publique juge que nos collégiens sont de force à expliquer des drames de la difficulté du *Mágico prodigioso*, il ne serait pas sans intérêt de savoir s'il pense aussi que des éditions, où l'exégèse est faite à coups de dictionnaire, soient de nature à être mises entre leurs mains.

Alfred MOREL-FATIO.

La *Revue critique* a récemment publié un article sur le Mémoire de M. de Goeje relatif à l'origine des Bohémiens. Notre collaborateur, M. Bataillard, qui a naguère traité dans la *Revue* ces mêmes questions, ayant à présenter à ce sujet quelques explications et à établir des droits de priorité sur certains points, nous n'hésitons pas à lui ouvrir notre Recueil. L'intérêt du sujet et la compétence de l'auteur nous y invitent également. Mais nous tenons à lui laisser l'entière responsabilité de ses vues; car, sans avoir fait une étude spéciale de la question, nous n'ignorons pas que sa thèse est en opposition avec les idées admises par les savants les plus autorisés, et soulève des objections sérieuses.

La Rédaction.

CORRESPONDANCE.

Sur les origines des Bohémiens ou Tsiganes,

AVEC L'EXPLICATION DU NOM TSIGANE.

Lettre à la Revue critique.

La *Revue critique*, dans son n° du 22 mai dernier, a publié sur la récente brochure de M. de Goeje, intitulée : *Contribution à l'histoire des Tsiganes* (en hollandais), un article de M. E. Fagnan, qui m'a d'autant plus intéressé que cette substantielle analyse peut suppléer jusqu'à un certain point à l'écrit original. Or je ne puis pas dire que je connaisse celui-ci, bien que le savant professeur de Leyde ait eu la bonté de me l'envoyer; car je ne lis pas le hollandais, et je n'ai pu jusqu'ici m'en faire traduire que quelques passages.

Il m'a été facile toutefois de m'assurer que M. de Goeje y traitait très-savamment une question intéressante, celle de l'identité (assez probable dans une certaine mesure) des Bohémiens et des Djatt, que j'ai déjà abordée il y a 25 ans dans un travail sur lequel je reviendrai tout à l'heure; et j'ai vu avec quelque surprise que l'auteur hollandais, qui connaît et qui cite assez souvent les longs articles que j'ai publiés dans la *Revue critique*, 2e semestre de l'année 1870-1871 [2],

---

1. Les fautes d'impression dans les notes de M. M. sont nombreuses et parfois de nature à troubler les lecteurs inexpérimentés. P. 4, note 7 *libras*, lis. *libros*; p. 11, note 9 *prenez*, lis. *preniez*; p. 51, note 1 *sí — sí*, lis. *si — si*; p. 63, note 8 *en ella*, lis. *allá*; p. 64, note 1 *por fin*, lis. *porfía*; p. 71, note 2 *idololatra*, lis. *idolatro*; p. 73, note 12 *huya*, lis. *huye*; p. 131, note 7 *esfuerzo*, lis. *esfuerza*, etc.

2. *Les derniers travaux relatifs aux Bohémiens dans l'Europe orientale*, dont le tirage à part forme un vol. de 80 p., Paris, Franck, 1872.

ne disait pas un mot de mon travail de 1849, et qu'il attribuait (p. 16) la première idée de l'identification des Bohémiens et des Djatt à M. Pott, dans un passage de la *Zeitschrift der D. Morg. Gesellschaft* (vol. VII, 1853, p. 393), où pourtant M. Pott lui-même renvoie à mon « exposé étendu » (weitere Auseinandersetzung) de la question.

Cette omission, que je ne prétends pas d'ailleurs reprocher à M. de Goeje, — car sa bonne foi n'est pas plus en cause ici que sa science, à laquelle j'aime à rendre hommage[1], — s'est naturellement reproduite dans les comptes-rendus de son récent et intéressant mémoire : sur la foi des indications qu'il contient, l'initiative de l'identification des Bohémiens et des Djatt est attribuée à M. Pott et à quelques autres, parmi lesquels mon nom brille par son absence. — C'est pour réclamer contre cette injustice involontaire que j'ai pris d'abord la plume. Il me sera du reste facile d'abréger un peu cette première partie de ma longue lettre; car je viens précisément d'adresser une pareille réclamation au journal anglais l'*Academy*[2], et je me bornerai à résumer ici les explications que j'ai données dans cette lettre qui a déjà quelque étendue, en y renvoyant pour plus de détails le lecteur que la question peut intéresser.

La *Revue critique* voulant bien m'accorder une large place très-exceptionnelle, je diviserai ma lettre en trois parties : — La première contiendra, avec ma réclamation, un résumé et un examen critique de la thèse de M. de Goeje. — Dans la seconde, j'exposerai sommairement mes idées personnelles sur l'origine des Bohémiens. — Dans la troisième, je donnerai, comme complément de l'exposé qui remplit la seconde, une explication que je crois certaine et définitive du nom des *Tsiganes;* puis je terminerai par quelques réflexions sur les directions nouvelles que les indications fournies tant par les données de M. de Goeje que par les miennes doivent donner aux recherches philologiques, anthropologiques et ethnographiques relatives à l'origine des Bohémiens, et sur les conséquences diverses que pourront avoir les résultats de ces recherches.

I.

L'*Academy*, dans un court article de son n° du 27 février dernier, avait signalé la brochure de M. de Goeje, en attribuant, comme l'a fait depuis la *Revue critique*, à M. Pott en 1853, l'initiative de l'idée qui y est développée[3].

---

1. Ce qui précède et même tout ce qui suit était écrit, lorsque j'ai reçu de M. de Goeje une bonne et aimable lettre (en date du 13 juin) en réponse à celle que je lui avais adressée en lui envoyant le n° de l'*Academy* qui contient ma 1re réclamation. Il y reconnaît pleinement mes droits, et il m'explique qu'obligé à un peu de hâte pour fournir à l'Académie de Hollande la contribution qu'il avait promise pour la séance de janvier, il n'avait pu se procurer ni mes anciens mémoires, dans l'un desquels se trouve le petit travail spécial dont d'ailleurs l'indication par Pott lui avait échappé, ni les ouvrages de Paspati qu'il a dû citer d'après les analyses que j'en ai données.

2. Voy. le n° du 5 juin 1875, p. 583-585.

3. A M. Pott, l'*Academy*, d'après M. de Goeje (p. 15-16 et 25), adjoignait le Dr Trumpp, pour un passage de son article publié dans la *Zeitschrift der D. Morgenl. Gesellschaft* de 1861, p. 690-695. A ces deux auteurs, M. Fagnan, dans la *Revue critique*, ajoute H. Elliot (*History of India*, t. 1, Lond. 1867, p. 507 et surtout 465, cité par M. de Goeje, p. 15 et 18-19), et M. Burton, mentionné ci-dessous. — A ce compte,

Puis, dans le n° du 27 mars du même recueil anglais, avait paru une longue et intéressante lettre de M. Burton, de la Société royale de géographie, qui réclamait la priorité dans l'identification des Bohémiens et des Jat, Djat ou Juth des bords de l'Indus (dont le nom, dit-il, se prononce *Dyat*)[1], en citant un passage, d'ailleurs assez court, de son ouvrage publié en 1851, *Sindh and the Races that inhabit the valley of the Indus* (p. 246-7), où l'idée d'un rapport de consanguinité entre les Jat et les Gypsies est en effet donnée comme probable. M. Burton rappelait en même temps qu'il a beaucoup vécu parmi les Jat, qu'il a publié en 1849 une grammaire de leur langue, etc.

La question de priorité dans l'identification des Bohémiens et des Djatt étant ainsi soulevée dans l'*Academy*, je ne pouvais me laisser tout à fait oublier, moi qui ai consacré tant d'années à l'étude des Bohémiens, et qui, bien que n'ayant publié jusqu'ici sur eux que des travaux fragmentaires (dans lesquels du reste ont puisé presque tous ceux qui se sont occupés de leur histoire), me trouve avoir le premier traité cette question de l'identité probable des Tsiganes et des Djatt.

Je me suis donc appliqué, dans ma lettre à l'*Academy*, à marquer exactement les parts de chacun. Voici un résumé de la filiation de l'idée développée par M. de Goeje. Pour en trouver le point de départ, il faut s'adresser en effet à M. Pott, mais non à son article de 1853, il faut remonter à celui qu'il a publié dans le même *Zeitschrift* en 1849 (vol. III, p. 326) : là, M. Pott revient sur une tradition rapportée par Ferdoussy, par le *Modjmel-al-Tevarykh* et par le *Tarikh-Guzydeh*, d'après laquelle Bahram-Gur, roi de Perse (420-440 de notre ère) avait fait venir de l'Inde[2] dix ou douze mille musiciens, désignés sous le nom de *Luri*, tradition qu'il avait déjà mentionnée dans son grand ouvrage, *Die Zigeuner* (t. Ier, 1844, p. 62), en faisant remarquer dès lors que les Louri, qui ont encore des descendants en Perse, paraissent être identiques aux Bohémiens; et, aux témoignages précédents il ajoute, dans son article de 1849, celui de Hamza Ispahani, qui rapporte le même fait dans un passage de ses *Annales* où les musiciens en question sont désignés sous le nom de *Zuth*. M. Pott a soin de dire du reste que c'est M. Fleischer qui lui a communiqué ce document, et qui lui a fourni en même temps l'explication de ce nom de *Zuth*, qui était pour lui complètement énigmatique, en ajoutant à sa communication un passage du *Kâmûs* qui identifie *Zoth*, forme arabe, à *Djatt*, nom d'une race de l'Inde, et le passage

---

c'est-à-dire en prenant tous ceux qui, en s'occupant des habitants des bords de l'Indus, ont pensé à un rapport possible ou probable entre eux et les Bohémiens, il serait certainement facile d'accroître cette liste.

1. Le capit. Newbold, dans un court passage de son précieux mémoire posthume, *The Gypsies of Egypt* (*Journal of the R. Asiat. Society*, vol. XVI, Part. 2, London, 1856, p. 307-308), où il signale aussi les ressemblances qui l'avaient frappé entre les Bohémiens et les Jats, et où il renvoie déjà sur ce point au passage du *Sindh* etc. de M. Burton, alors lieutenant dans l'armée de Bombay, dit en terminant : « Il ne faut pas confondre les *Jats* » avec les *Játs*, autre tribu qui habite le Scinde. » J'avoue que la distinction m'échappe : c'est un point à éclaircir, sur lequel j'appelle les explications des personnes compétentes.

2. Ferdoussy dit que Bahram-Gur s'adressa au roi de Kanodje pour se faire envoyer ces musiciens; les autres disent simplement : « au roi de l'Inde. » On aimerait à savoir au juste de quelle partie de l'Inde ils vinrent.

du *Dict. français-arabe* d'Ellious Bocthor, qui est ainsi conçu : « *Bohémien*, Arabe » vagabond, Tchinghiané, qui dit la bonne aventure, vole, etc. ; se dit à Damas » Zotty, au pl. Zott. » — Rien de plus. On voit que, dans l'identification des Djatt de l'Inde et des Tsiganes, la part de M. Pott est jusqu'ici fort petite. Le grand philologue de Halle est assez riche de son propre fonds pour se contenter de ce qui lui appartient ; et mon respect pour lui comme sa bienveillance pour moi me sont un sûr garant qu'il ne sera pas blessé de ma réclamation.

Là pourtant, dans cette communication de M. Fleischer, publiée par M. Pott, se trouve le vrai point de départ et le premier anneau d'une identification sérieuse des Tsiganes et des Djatt. C'est ce que comprit le savant et regrettable M. Reinaud, qui appela mon attention sur ce point, au moment même où je publiais dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (année 1849) mon 2e mémoire sur l'*Apparition des Bohémiens en Europe*[1], et qui, avec une bienveillance que je ne saurais trop reconnaître, m'aida dans une tâche où le concours d'un orientaliste était nécessaire. De là, la *Note additionnelle* qui termine ce 2e mémoire. Or cette note de 10 grandes pages assez compactes a précisément pour objet d'établir l'identité probable des Tsiganes et des Djatt. Après y avoir réuni les récits, que M. Pott n'avait fait qu'indiquer, de Ferdoussy (vers l'an 1000), du *Modjmel-al-Tevarykh* (vers 1126), — je n'ai pu me procurer la relation textuelle du *Tarik-Guzydeh* (vers 1329), — et celui de Hamza-Ispahani, que M. Pott avait cru postérieur à Ferdoussy, tandis que cet auteur arabe-persan est le plus ancien de tous, puisqu'il écrivait au xe siècle, — j'ai encore pu, avec l'aide de M. Reinaud, retrouver un cinquième récit du même fait par le persan Mirkhond (xve siècle), où le nom qui sert à désigner les musiciens, écrit dans certains manuscrits *Khani* ou *Kheny*, est écrit dans d'autres *Djatt* et *Djatty*, au pl. *Djattan*, qui, au jugement de M. Reinaud, est beaucoup plus vraisemblable. Je compare ces récits, j'indique leurs dates et la part d'originalité de chacun ; je fais ressortir l'importance du nom donné par Hamza et probablement par Mirkhond, rapproché des indications fournies par le *Kâmûs* et par Ellious Bocthor ; et finalement je pars de là pour recueillir quelques données historiques sur ces Djatt de l'Inde, qui paraissent avoir des affinités si étroites avec nos Bohémiens.

Il ne me semble pas bien nécessaire après cela de revenir sur le passage de l'article de M. Pott, dans la même *Zeitschrift* de 1853, qui est donné, par M. de Goeje et par les auteurs des comptes-rendus de son ouvrage, comme le point de départ de l'identification des Bohémiens et des Djatt, et dans lequel M. Pott lui-même renvoie à mon travail. On trouvera du reste ce passage, comme celui de l'article de 1849, textuellement reproduit dans ma lettre à l'*Academy*, aussi bien que celui d'un article de la *Zeitschrift* de 1850, où M. Fleischer, l'éminent orientaliste de Leipzig, le véritable initiateur du rapprochement qui nous occupe, signale mon travail, en disant que « Bataillard ..... a, avec l'aide de Reinaud, » porté à une grande vraisemblance, l'opinion que les Zigeuner descendent des

1. Ce 2e mémoire, dont le tirage à part (beaucoup plus complet que le texte de la *Biblioth.* dans la *Note addit.* qui nous occupe) n'est pas encore épuisé, comme l'est depuis longtemps celui du 1er, se trouve à la librairie Franck, 1849, gr. in-8° de 48 p.

» *G'at* ou *G'et*, les plus anciens habitants du Nord-Ouest de l'Inde..... » Je pourrais même citer la lettre que M. Fleischer a bien voulu m'écrire à ce sujet, et dont je suis heureux de le remercier à 25 ans de distance, ce qui est, j'en conviens, un peu tardif.

Mais j'ai hâte d'aborder quelques questions moins personnelles.

Comme je le remarque dans ma lettre à l'*Academy*, la question de l'identité originelle des Bohémiens et des Djatt, telle qu'elle se pose ici, c'est-à-dire en tant que les Bohémiens dériveraient de migrations ou de transportations djattes datant du moyen-âge, se subdivise en plusieurs branches d'études. — Il y a la part de l'érudition orientale, qui, une fois le lien entrevu, doit nous renseigner sur les migrations ou transportations de Djatt, rechercher les Bohémiens sous le nom de Djatt hors de l'Inde, et relever tout ce qui peut, surtout *historiquement*, justifier et expliquer cette identification. C'est par ce côté que j'ai abordé la question il y a 25 ans; c'est par ce côté que M. de Goeje vient de la traiter plus à fond, avec sa compétence d'orientaliste et surtout d'arabisant. Il faut noter toutefois que la base sur laquelle repose l'identification des Bohémiens et des Djatt reste exactement celle que M. Fleischer et M. Pott m'avaient fournie en 1849, que M. de Goeje ne l'a, je crois, ni élargie ni fortifiée (il a même ignoré, si je ne me trompe, le petit étai nouveau que lui apporte le texte de Mirkhond), que seulement il a éclairci la thèse elle-même et ajouté à sa vraisemblance en complétant l'histoire des migrations et des transportations de Djatt vers l'Occident [1], et particulièrement vers les régions de l'Asie antérieure et de l'Europe orientale où se retrouvent les Bohémiens, notamment en Syrie, où les Bohémiens seraient connus sous ce nom de *Zott*, qui a servi de point de départ à l'identification. — Mais, sans parler de l'extrême opportunité qu'il y aurait à mieux connaître ces Zott-Bohémiens de la Syrie [2], il reste d'autres côtés de la question, qui sont encore obscurs ou inexplorés, même après la communication de M. Burton, et qui ont une grande importance.

Je veux parler des côtés ethnographiques, anthropologiques et philologiques

1. M. de Goeje ne mentionne pas de colonies djattes plus anciennes que celles qu'on trouve sur les côtes de l'Arabie et de la Perse au VIIe siècle, et que j'avais déjà mentionnées dans mon mémoire de 1849, p. 46. Mais il fait connaître des transportations de Zott, en Syrie en 670, vers le Khouzistân en 710, etc., tandis que la première que j'ai indiquée était celle du IXe siècle.

2. Une identification qui repose sur un nom tout local, qui peut d'ailleurs être mal pris ou mal appliqué, demande bien des vérifications. — Par exemple, les Boh. de la région de S.-Jean-de-Luz, dans notre pays basque, sont appelés *Cascarots* : doit-on voir là un souvenir de cette ville et province de l'Asie antérieure, *Kaskar*, où les Zott déportés firent une longue station (v. de Goeje, p. 8-11 et 13)? C'est à la rigueur possible; mais je me garderais bien de l'affirmer. — D'un autre côté, M. Pott, dans un passage que je ne retrouve pas en ce moment, a noté une identification qui lui était proposée entre les Bohémiens et les *Dom*, peuple qui a son siége au pied de l'Himalaya du côté de l'Inde. A l'appui de cette hypothèse, je pourrais citer le nom de *Dumans* que porte une tribu des Boh. de la Syrie qui paraît importante (Newbold, *Journal of the R. Asiatic Society*, vol. XVI, Part. 2, Lond. 1856, in-8°, p. 302, 303-307), et celui de *Doum* que les Bohémiens de Syrie se donneraient eux-mêmes (ibid. p. 312). Mais avant de fonder un système d'identification sur de pareils rapprochements, il faut y regarder de plus près. — Je ne vois pas le nom de *Zott* parmi ceux que Newbold a relevés en Syrie, et cette remarque m'inquiète un peu.

de la question, qui forment eux-mêmes autant de branches connexes, mais distinctes, et qui, pour une grande part au moins, comme je l'explique dans ma lettre à l'*Academy*, exigeraient des recherches spéciales faites dans l'Inde par une personne connaissant très-bien les Bohémiens d'Europe, et aussi ceux de l'Asie occidentale et de l'Égypte. J'aurais plus d'une observation à faire sur chacune de ces parties. Je m'arrêterai seulement un instant sur la question des rapports particuliers entre la langue des Bohémiens et celle des Djatt.

Cette question, comme celle qui fait l'objet du travail de M. de Goeje, pourrait être traitée aussi en Europe, pourvu qu'elle le fût par un indianiste et *tsiganologue* disposant d'éléments de comparaison suffisants, c'est-à-dire qui, d'une part, connaîtrait bien la langue des Djatt jusque dans les moindres dialectes populaires, dont tel ou tel peut avoir ici une importance particulière, qui, de l'autre, connaîtrait bien la langue de nos Bohémiens d'Europe (qui est la plus pure, qu'on ne l'oublie pas), mais aussi les dialectes des Bohémiens de Perse, de Syrie, de l'Asie-Mineure et de l'Egypte, qui peuvent fournir un chaînon nécessaire, et particulièrement ceux des Bohémiens qui se sont présentés ou qui se présentent encore sous des noms ethniques rappelant celui des Djatt, ou que les données historiques et ethnographiques signaleraient tout spécialement comme dérivant des migrations djattes. — Mais ici qu'on me permette une question à l'adresse des indianistes, et peut-être aussi des *sémitisants* qui se sont occupés spécialement des idiomes chamitiques et kouschites, et qui pourraient avoir eu la pensée de rechercher les traces qu'ils ont dû laisser dans certaines langues populaires de l'Inde, aussi bien que dans certaines langues des inscriptions cunéiformes, etc. Dans quelle mesure connaît-on la langue des Djatt et les divers dialectes qu'elle peut présenter encore, et qui tous sans doute, comme la langue bohémienne elle-même, ne sont plus depuis longtemps que des branches ou des rameaux de la famille des langues aryennes de l'Inde? J'avoue, dans mon ignorance en ces matières délicates, que l'article de M. Fagnan ne m'a laissé sur ce point que des idées confuses. Jusqu'ici, j'ai cru que la langue des Djatt était une langue à part qu'on ne connaissait guère, et j'en étais encore là lorsque j'ai écrit ma lettre à l'*Academy*. M. Pott, dans son article de 1853, écrit quatre ans après que M. Burton avait publié, dans le *Journal* de la branche de Bombay de l'*Asiatic Society* (janvier 1849), sa « Grammar of the Játaki (locally called) Belochki » Dialect[1] », disait en parlant des Djatt : « Avant tout il serait très-important » pour nous d'avoir des détails sur leur langue »; il la considérait donc comme peu ou point connue[2]. Cependant, M. Fagnan, dans son article sur le travail de M. de Goeje (p. 321 et 323) identifie le sindhi et le djatt, ce que fait aussi, je crois, M. de Goeje lui-même. Or il est certain, que même avant le récent

1. *Academy* du 27 mars, p. 324, col. 2.

2. A la vérité M. Pott pouvait ne pas connaître la grammaire de M. Burton, sans que cette ignorance préjuge rien contre la valeur de ce travail; car il paraît que les publications de l'Inde arrivent très-difficilement en Europe, même en Angleterre. — Dans tous les cas on aurait besoin de savoir aussi ce qu'est au juste cette langue Játaki (sur laquelle M. Burton donne d'ailleurs quelques indications utiles, v. *Acad.* du 27 mars) par rapport au Sindhi et à la vraie langue des Djatt, si elle existe.

ouvrage de M. Trumpp (*Grammar of the Sindhi language*, 1872) qui à la vérité, au dire des personnes compétentes, jette un jour tout nouveau sur cette langue, la langue sindhi n'était pas complétement ignorée; et je remarque qu'elle a été un des principaux éléments de comparaison employés par M. Ascoli dans son étude sur la langue des Bohémiens (*Zigeunerisches*, Halle, 1865), dont la conclusion, toute provisoire il est vrai, était que les Bohémiens seraient « des Sin-» dhiens ayant fait un long séjour sous les Afghans[1]. » Mais si le djatt n'est rien autre que le sindhi, il me semble qu'il n'y a pas grand' chose de plus à attendre de sa comparaison avec le bohémien, que ce que M. Ascoli et plus récemment M. Miklosich[2] en ont tiré, c'est-à-dire une indentification déjà intéressante, mais vague et lointaine, comme toutes celles que la philologie, l'anthropologie[3] et l'ethnologie ont fournies jusqu'ici, lorsqu'elles ont cherché dans l'Inde ce qu'elles n'ont pas encore trouvé, la peuplade particulière d'où sont sortis nos Bohémiens, celle qui représente véritablement et spécialement les Bohémiens dans l'Inde. Je conviens pourtant, toujours dans l'hypothèse de l'identité du djatt et du sindhi, qu'il est à souhaiter, maintenant que cette dernière langue est de mieux en mieux connue, que la comparaison du bohémien avec elle soit reprise et coulée à fond; mais, sans fermer les yeux aux traits de lumière qui peuvent jaillir comme par hasard et d'une manière inattendue, je crois que, pour une pareille étude comparée, il vaut mieux attendre les scrupuleuses analyses de savants qui soient à la fois indianistes et tsiganologues consommés, et ne pas faire trop de fonds sur des rapports fugitifs, saisis à la volée par des savants ou des voyageurs qui n'ont pas cette double compétence.

Mais l'identité du djatt et du sindhi est-elle un fait clairement établi? Voilà la question que je renouvelle, et à laquelle l'identification proposée des Bohémiens et des Djatt, avec les données historiques et les dates de migrations ou de transportations sur lesquelles elle s'appuie, donne un intérêt tout particulier et un objet parfaitement précis. Y a-t-il une langue des Djatt, connue ou non connue, qui soit distincte du sindhi, et qui puisse servir à vérifier l'hypothèse vraisemblable que j'ai établie il y a 25 ans, et que M. de Goeje vient de développer et

---

1. Voy. *les derniers travaux*, etc., dans *Revue crit.*, Vol. indiqué plus haut, p. 204; tirage à p., p. 14; et ma communication à la Société d'anthr. (*Bulletins*, 19 février 1874, p. 129-130) sur l'état actuel de la question des affinités du boh. avec les langues de l'Inde. On trouvera aussi dans ces deux endroits les conclusions plus anciennes de M. Pott.

2. J'indique plus loin les conclusions de celui-ci, rectifiées par lui-même. Quant à M. Ascoli, j'espère arriver aussi à lui persuader que probablement la langue à trouver dans l'Inde est plutôt un ancien prâcrit qu'une langue populaire moderne (*Bulletins de la Société d'anthr.*, ibid., p. 131 et 138).

3. C'est M. Isid. Kopernicki qui a en quelque sorte inauguré les recherches anthropologiques sur les Boh. dans son important mémoire *sur la conformation du crâne tsigane* (en allem.), extrait de *Archiv für Anthropologie*, vol. V, Braunschweig, 1872, in-4°, p. 267-324, avec trois grands tableaux et 4 pl., — travail dont l'analyse a été donnée dans la *Revue d'anthr.* du Dr Broca, t. II, 1873, p. 161-170. Il fournit une base excellente dans les mensurations prises sur 20 crânes boh. de Roumanie (j'aurais seulement souhaité que l'auteur indiquât exactement, toutes les fois qu'il le pouvait, la classe de Boh. à laquelle se rapportait chaque crâne); mais il est nécessairement insuffisant dans la partie relative à la comparaison des crânes boh. et des *crânes « indiens.* »

de fortifier? Si cette langue existe, c'est à elle et à tous ses dialectes qu'il faut s'adresser, en même temps que l'ethnographie fera de son côté son enquête.

Dans tous les cas, soit qu'il s'agisse du sindhi ou d'une autre langue, il serait bien extraordinaire, lorsque les Bohémiens, surtout ceux de l'Europe orientale et centrale, ont si merveilleusement conservé leur langue après bien des siècles de vie errante loin de leur première patrie, que les populations plus ou moins compactes dont ils seraient issus, et dont ils ne seraient séparés, d'après les données historiques recueillies par M. de Goeje, que depuis les VIIe et VIIIe siècles de notre ère, ne pussent pas fournir un langage tout particulièrement apparenté à la langue *romani*[1]. — Si cette preuve faisait défaut, la thèse de M. de Goeje en serait, non pas nécessairement ruinée, mais singulièrement amoindrie; et, à supposer même qu'elle trouve l'appui qui lui manque encore dans l'enquête qui reste à faire auprès des groupes bohémiens qu'on a des raisons particulières de rattacher aux émigrations relativement modernes des Djatt, il faudrait bien admettre, comme on peut du reste le présumer déjà d'après les données que j'expose plus loin, que les Djatt des migrations signalées par M. de Goeje ne forment dans la race bohémienne qu'une infime minorité, qui (à quelques exceptions près peut-être) se serait fondue dans la masse, et dont la langue n'aurait pas laissé de traces appréciables dans la langue bohémienne prise en bloc.

En attendant que la philologie réponde à ces questions, voici une petite contribution ethnographique que je crois pouvoir apporter à la thèse de l'identification des Bohémiens et des Djatt, et qui me paraît avoir son prix. C'est un passage d'une lettre que le Dr Paspati, l'auteur des *Tchinghianés*, dont j'ai longuement parlé dans mes articles déjà indiqués de la *Revue critique*, a adressée vers le commencement de décembre dernier, à MM. Smart et Crofton, de Manchester[2], et dont M. Crofton, à qui je dois une foule de communications précieuses, a bien voulu m'envoyer l'extrait qui suit; M. Paspati, à qui je n'ai pas le temps d'en référer, me pardonnera sans doute de la publier sans son autorisation.

« A l'ouest de Tchorlu (à 70 milles au N.-O. de Constantinople) est un grand

1. M. Fagnan (note 2 de la p. 321) signale, d'après plusieurs sources, des inscriptions des IVe et Ve siècles « sur les Djatt. » Elles seraient « en caractères bouddhiques », mais on ne dit pas en quelle langue. Si elles étaient en langue djatte, on aurait là, ce semble, un admirable critérium pour la vérification de la thèse de M. de Goeje.

2. Auteurs de l'important ouvrage *The dialect of the English Gypsies* (grammaire, vocabulaire, nombreux textes gypsy, etc.), London, 1875, in-8° de xxiij et 302 p., qui mériterait un compte-rendu spécial; car, malgré la publication en 1874, par M. Borrow et M. Leland, de deux ouvrages sur le même sujet qui ont aussi leur importance, il est certainement la meilleure étude qui existe sur la langue des Boh. d'Angleterre. Mais l'appréciation détaillée d'un pareil ouvrage ne saurait être bien faite que par une personne familière avec le dialecte gypsy. A ce titre, je renvoie à un article de *The Saturday Review*, du 16 janvier 1875, qui n'est pas signé, mais qui, d'après ce qui m'est revenu, serait d'un M. R. C. Caldwell qui écrit dans diverses Revues sur les sujets relatifs à l'Inde, et qui paraît avoir une certaine compétence sur la langue gypsy; puis à un article de *The Examiner* du 10 avril, qui pourrait bien être de M. Leland; enfin à un article signé de celui-ci, dans *The Academy* du 19 juin 1875, dont je n'ai pu encore prendre connaissance. — On peut ajouter un article publié dans *The Nation* de New-York du 18 février 1875, que je ne connais pas, mais qui m'a été signalé comme étant de M. Fitz Edward Hall, examinateur pour le service civil dans l'Inde, et comme écrit avec la compétence que donneraient à son auteur des études faites dans l'Inde sur les Gypsies.

» endroit nommé Hariupol (Χαριούπολις), par les Turcs Hariampól, et Herepoli.
» Un grand nombre de Bohémiens demeurent dans cet endroit. Ils ont un très-
» grand nombre de buffles, les meilleurs de la Roumélie. Au commencement du
» printemps, ils quittent l'endroit, dans de grands chariots traînés par des
» buffles; et, voyageant dans les vallées humides, ils continuent leur marche
» jusqu'à ce qu'ils aient vendu toutes leurs bêtes. Leurs familles et tous leurs
» ustensiles de cuisine sont dans les chariots. Ils sont tous musulmans et la
» plupart sont riches. Les chariots sont généralement au nombre de cinq à dix.
» En automne ils retournent dans leurs quartiers d'hiver à Hariupol. Cet endroit
» contient 650 familles, dont 500 turques. »

Si l'on rapproche ce passage de celui où M. de Goeje (p. 9-15; *Rev. crit.* p. 322-323) signale la transportation, en 714, vers Antioche et Mopsueste, d'un certain nombre de Zott et autres Indiens, *avec leurs buffles au nombre de* 4000, en vue de débarrasser le territoire des lions qui l'infestaient (les lions fuient devant le buffle), puis les transportations ultérieures des mêmes Zott, et finalement leur introduction en 855 sur le territoire de l'empire byzantin, on sera autorisé à supposer que les Bohémiens de Hariupol sont un reste authentique et tout particulièrement bien conservé de ces Zott ou Jatt. Il serait très-intéressant de les étudier de près, de recueillir leurs traditions, les noms ethniques qu'ils se donnent et ceux qu'on peut leur donner autour de cette localité, et de noter toutes les particularités qui peuvent les distinguer des autres Tsiganes en ce qui regarde le type, le langage, les mœurs et coutumes. — Les buffles sont du reste très-répandus jusqu'en Roumanie, où leur lait est très-estimé. Dans ce pays les Bohémiens n'ont pas de buffles; mais on y rencontre de loin en loin quelque famille de Bohémiens de Roumélie traînant assez souvent un de ces animaux-femelles à sa suite pour se nourrir de son lait. Il pourrait y avoir aussi de ce côté quelques informations à prendre.

Mais je dois remarquer que l'élevage des buffles est un genre d'occupation tout à fait exceptionnel parmi les Bohémiens, et qui par conséquent ne peut servir à appuyer l'identification proposée qu'en tant qu'elle concernerait quelques petits groupes spéciaux de Bohémiens, qui demandent d'ailleurs à être étudiés de plus près. — Je remarquerai aussi que même certaines occupations beaucoup plus répandues parmi les Bohémiens, comme celles de maquignons, de musiciens, etc., si elles se retrouvaient chez les Djatt de Syrie ou d'ailleurs aux moments où nous sommes certains qu'il s'agit bien d'eux, c'est-à-dire vers les époques de leurs transplantations en Occident, n'auraient une grande signification que si elles formaient un certain ensemble, car chacune d'elles n'est pas exclusivement propre aux Bohémiens. Celle qui les caractérise avant toutes autres en Orient, c'est la profession de travailleurs en métaux de diverses catégories, presque toujours unie à celle de devins, ou plutôt de devineresses — car la divination est le lot des femmes. Or je ne crois pas que les documents relatifs aux Djatt transportés vers l'Occident fassent mention de ces deux occupations; ce qui me paraît prouver clairement que nous n'avons pas là la souche de la généralité des Bohémiens d'Europe.

(*La suite au prochain n°.*) Paul BATAILLARD.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 17 septembre 1875.

M. de Wailly, vice-président, présidant la séance en l'absence de M. Maury, annonce la perte que l'académie vient de faire en la personne d'un de ses membres ordinaires, M. Brunet de Presle, et exprime en quelques mots les regrets que sa mort laisse à l'académie.

M. Thurot commence la lecture d'un travail sur les historiens de la première croisade, qui doit faire partie de la préface du 4e volume des *historiens occidentaux,* dans la collection des historiens des croisades publiée par l'académie. Dans le chapitre lu à cette séance, M. Thurot s'occupe de l'auteur anonyme de la relation intitulée *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum.* Cette relation a été publiée pour la première fois par Bongars, qui crut que l'auteur était un italien et un témoin oculaire des faits qu'il racontait. Ensuite parut une autre rédaction du même récit, dont l'auteur se nomme : c'est Pierre Tudebode, prêtre de Civray. Celui qui la publia le premier, dans le recueil de Duchesne, le poitevin Besly, vit dans la rédaction de son compatriote Tudebode l'ouvrage original, copié par l'anonyme, et accusa celui-ci de plagiat. M. de Sybel, en 1841, émit au contraire l'opinion que c'était l'anonyme qui était l'original, que Pierre Tudebode avait copié en ajoutant quelques détails nouveaux. Depuis cette époque la question a encore été examinée et résolue en sens divers par plusieurs savants, MM. de Saulcy et Paulin Paris en France, en Allemagne M. Gurewitsch. M. Thurot, sans reconnaître la même valeur à tous les arguments présentés par M. de Sybel, croit cependant avec lui et MM. de Saulcy et Gurewitsch que c'est l'anonyme qui est l'original copié et amplifié par Tudebode. Il ajoute qu'on doit toujours, dans un sens ou dans l'autre, écarter l'accusation de plagiat, qui repose sur la notion de la propriété littéraire, étrangère aux hommes du moyen-âge. — Cherchant ensuite à déterminer la profession et la nationalité de l'auteur des *Gesta Francorum,* M. Thurot cite un passage d'un poème français du 12e siècle (Bibl. Bodl. ms. Hatton 77) qui dit en parlant de l'histoire de la croisade (dont toutes les rédactions postérieures paraissent dérivées du récit de l'anonyme) : *Uns clers provencel l'ad premiers latimée* (écrite en latin). Soit qu'il faille voir là une tradition véritable ou une heureuse conjecture du poète, il est assez vraisemblable en effet que l'auteur des *Gesta Francorum* était un prêtre provençal. Les passages qu'on a cités pour établir qu'il était au nombre des combattants de la croisade ne vont pas là-contre, car il est certain que beaucoup de prêtres ont combattu dans les rangs des croisés. D'ailleurs un autre qu'un clerc n'aurait pas su inventer, par exemple, les discours, composés entièrement d'imagination, que l'auteur des *Gesta Francorum* met dans la bouche des Musulmans. On n'est pas fondé non plus à le croire italien, sur ce qu'on trouve dans son texte des mots prétendus italiens, ou sur ce qu'il parle en termes injurieux des Français (*Franci tumebant superbia,* et autres phrases analogues). Les mots qu'on a relevés sont plutôt encore provençaux qu'italiens; le nom de *Franci* à cette époque ne désigne que les Français du nord, non les Provençaux, qui montraient au contraire en

général pour les habitants de la France du nord une antipathie prononcée.

M. Bouley, de l'académie des sciences, inspecteur général des écoles vétérinaires, demande à l'académie de faire rédiger des inscriptions pour le piédestal d'une statue de Claude Bourgelat, fondateur des écoles vétérinaires de Lyon et d'Alfort, qui doit être inaugurée à l'école de Lyon le 25 octobre prochain. Claude Bourgelat, né en 1712, mort en 1779, fut d'abord avocat, puis, ayant gagné une mauvaise cause, renonça par scrupule à cette profession. La passion qu'il avait pour les chevaux l'amena à s'occuper de l'enseignement de l'art vétérinaire, qui était alors abandonné à des praticiens empiriques et ignorants. En 1762 il obtint, avec l'appui de Bertin (intendant de la généralité de Lyon, puis lieutenant général de police), la création d'une école vétérinaire à Lyon. En 1765 il put créer une école semblable, plus richement dotée, à Alfort. Aujourd'hui l'école d'Alfort se prépare, aussi bien que celle de Lyon, à lui consacrer une statue, mais c'est une statue de marbre qui ne pourra être achevée avant l'année prochaine, tandis que celle de Lyon, coulée en bronze, est déjà terminée.

M. Desjardins lit la suite du travail de M. Ch. Tissot sur la géographie ancienne de la Maurétanie Tingitane. La partie lue à cette séance est consacrée à la ville de Lixus, située sur le fleuve du même nom, qui s'appelle aujourd'hui Loukkos et se jette dans la mer près de la ville moderne d'El Araich. Les ruines de la ville renferment de curieuses antiquités puniques, notamment des restes importants de murailles phéniciennes de grand appareil. A cette contrée se rapportaient d'anciennes traditions mythologiques : « là, dit Pline (5. 1. 3 ; trad. Littré), fut le palais d'Antée et son combat avec Hercule ; là furent les jardins des Hespérides. La mer se répand en un estuaire à trajets sinueux ; aujourd'hui on explique le dragon et sa garde par cette disposition des lieux. Dans cet estuaire est une île, qui, bien qu'un peu plus basse que le reste du terrain, n'est cependant pas inondée à la marée montante ; on y voit un autel d'Hercule, et du célèbre bois qui produisait les pommes d'or il ne reste que des oliviers sauvages. » La configuration de l'estuaire a changé depuis le temps de Pline ; le fleuve a couvert son ancien lit d'un dépôt d'alluvion et s'en est créé un nouveau. Dans l'ancien lit on remarque une éminence évidemment plus ancienne que le terrain d'alluvion qui l'environne, appelée Rekada, que M. Tissot reconnaît pour l'île dont parle Pline.

L'académie se forme en comité secret.

Ouvrages déposés : — Fr. Morand : Lettres inédites du pape Alexandre III (extrait de la Revue des sociétés savantes) ; Lettre à M. Aug. Huguet, maire de Boulogne-sur-Mer, en réponse à son Pamphlet contre l'ancienne administration du musée de cette ville, Boulogne, 1875, in-8° ; — *présenté par M. de Longpérier de la part de M. François Lenormand :* Die Anfænge der Cultur, geschichtliche und archæologische Studien (traduction allemande de plusieurs mémoires de M. Lenormand), Jena, 1875, 2 vol. in-8°.

Julien Havet.

ERRATUM.

N° 38, p. 191, l. 16, *au lieu de* genre, *lire* germe.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

octo. Recogn. BAEHRENS. Leipzig, Teubner. In-8°, lviij-180 p. (art. défavorable). — HANSLICK, Die moderne Oper. Berlin, Hofmann u. Co. In-8°, viij-341 p. (ouvrage plein d'intérêt et écrit par un homme très-compétent : l'auteur se montre très-favorable à l'Opéra français).

Jenaer Literaturzeitung, n° 28, 10 juillet HENGSTENBERG, Das Buch Hiob erlæutert. Theil 1. 2. Leipzig, Hinrichs'sche B. In-8°, 311; 364 p. (Ad. KAMPHAUSEN). — HEYDECKE, Dissertatio qua Barnabae epistola interpolata demonstretur. Brunsvigae, Bruhn. In-8°, 79 p. (LIPSIUS). — DU BOIS-REYMOND, La Mettrie. Rede..... Berlin, Hirschwald. In-8°, 37 p. (W. LEUBE). — WELLHAUSEN, Die Pharisæer und die Sadducæer. Greifswald, Bamberg. In-8°, 164 p. (E. SCHÜRER). — GINO CAPPONI, Storia della repubblica di Firenze. T. 1. 2. Firenze, Barbèra. In-8°, xxiij-667; xix-632 p. (O. HARTWIG). — HAHNS, Althochdeutsche Grammatik..... Herausg. v. JEITTELES. 4. Aufl. Prag, Tempsky. In-8°, xv-152 p. (E. SIEVERS).

Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit, n° 7, juillet. Ergebnis e einer im Jahre 1874 geschehenen Nachgrabung auf der Ruine der Klosterkirche von Bosau (jetzt Posa) bei Zeitz (Gustav SOMMER). — Aus Breslauer Formelbüchern (Alwin SCHULTZ). — Ueber Glockenræder in polnischen Kirchen (Prof. Dr MESSMER). — De apostolicis. De tribus Sociis (W. WATTENBACH). — Zur Geschichte der Heilkunde (Dr BAUR). — *Beilage zum N° 7.* Chronik des germ. Museums. — Schriften der Akademieen und historischen Vereine. — Nachrichten.

La Rivista Europea. Juillet 1875. — Camille Desmoulins (l'auteur de cet article ne semble pas connaître l'ouvrage de M. Claretie, la plus complète des biographies de C. Desmoulins). — G. KUUN, Della migrazione dei miti e dei racconti degli indiani ai popoli semitici e vice versa. — A. DE GUBERNATIS, Ricordi Biografici : Paolo Mantegazza, Gaetano Trezza. — P. TEDESCHI, Sulla cronaca di D. Compagni (fin. M. T. essaie enfin de réfuter M. Scheffer-Boichorst, mais il ne touche qu'à deux ou trois objections auxquelles il répond d'une manière superficielle). — Bulletins littéraires italiens, français, slaves.

—— Août 1875. — A. MALMIGNATI, Dell' Ariosto e de' suoi tempi. — C. BERARDUCCI, Nuovi poeti Umbri : Leopoldo Tiberi. — E. PICCOLOMINI, Sulla essenza e sul metodo della filologia classica. — R. DE MIRACOURT, Les Études préhistoriques. — G. KUUN, Della migrazione dei miti, etc. (fin). — G. PIAZZOLI, C. Desmoulins (travail sans critique écrit dans un esprit ultra révolutionnaire). — P. L. CECCHI, Il progresso del pensiero nelle lettere del rinascimento (suite). — Bulletins littéraires français, italiens, roumains.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Ahrens (H. L.). Αὐλή und Villa. Etymologische Untersuchung. In-4°, 25 S. Berlin (Calvary et Ce). 2 fr. 25

Anzeiger, neuer, für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft. Hrsg. unter verantwort. Redaction v. D. J. Petzholdt. Jahrg. 1875. 12 Hfte. Dresden (Schœnfeld). 15 fr.

Bramantino (B. S.). Le rovine di Roma al principio del secolo XVI : Studi, da un manoscritto dell' Ambrosiana di 80 tavole fotocromolitografate da A. della Croce con prefazione et note di G. Mongeri. In-4°. Milano (Hoepli). 80 fr.

Corpus reformatorum. Vol. XLI. Gr. in-4°. Braunschweig (Schwetschke u. Sohn). 16 fr.

Contenu : Calvini opera quae supersunt omnia. Edid. G. Baum, E. Cunitz, E. Reuss. Vol. XIII.

Diari della città di Palermo dal secolo XVI al XIX pubblicati su' manoscritti della Biblioteca comunale, preceduti da prefazioni e corredati di note per cura di G. di Marzo. Vol. XIII. In-8°, 312 p. Palermo (Pedone-Lauriel).

Fiorentino (V.). Sulle carte d'Arborea Prefazione. In-16, 40 p. Firenze (Succes. Le Monnier). 1 fr. 25

Fornaciari (R.). Disegno storico della letteratura italiana : lezioni. 2a ediz corretta ed accresciuta. In-16, viij-232 p. Firenze (Sansoni). 3 fr.

Gengler (H. G.). Germanische Rechtsdenkmæler. Leges, Capitularia, formelae. In Auszügen u. Proben m. Einleitg. ergænz. Geschichtszeugnissen, Anmerkgn. u. Glossar zum academ. Gebrauche. In-8°, viij-778 S. Erlangen (Deichert). 16 f.

Hodgson (B. H.). Essays on the languages, literature and religion of Nepál and Tibet, together with further papers on the geography, ethnology and commerce of those countries. In-8°, xj-269 p. Strassburg (Teubner). 18 fr. 75

Lechner (M.). De Euripide rhetorum discipulo. In-4°, 20 S. Berlin (Calvary et C°). 2 fr. 25

Legge (A. O.). Pius IX : The Story of his Life, to the Restauration in 1850. With Glimpses at the National Movement in Italy. 2 vol. in-8°, 780 p. cart. London (Chapman). 40 fr.

Maurer (K.). Ueber den Hauptzehnt einiger nordgermanischer Rechte. In-4°. München (Franz). 3 fr.

Originis Hexaplorum quae supersunt. Edid. F. Field. Tomus I, fasciculus 2. In-4°. London (Mac Millan). 37 fr. 50

Osorio. Memoir of the Lady Ana d'Osorio, Countess of Chinchon. By C. R. Markham. In-4°, cart. London (Trübner). 35 fr.

Owen (R. D.). The Debateable Land between this World and the Next. 2d Edit. In-8°, 458 p. cart. London (Trübner). 9 fr. 40

Perceval (P.). Tamil Proverbs. With their English Translations. 3d Edit. In-8°. London (King). 11 fr. 25

Records of the Past ; being English Translations of the Assyrian and Egyptian Monuments. Vol. 3 : Assyrian Texts. In-8°, cart. London (Bagster). 4 fr. 50

Rohr (A.). De Philolai Pythagorei fragments περὶ ψυχῆς. In-8°, 40 S. Berlin (Calvary et C°). 2 fr.

Sanzio (R.). Sonetti : dichiarati e per la prima volta illustrati con note filologiche dal dott. A. Marianni. In-8°, 24 p. Forlì (Sec. democrat.). 60 c.

Smith (G.). Assyrian Discoveries : an Account of Explorations and Discoveries on the Site of Nineveh during 1873 and 1874. With Illustrations. In-8°, 463 p. cart. London (Low). 22 fr. 50

Story of the Trojan War : An Epitome (from Classic Writers) of Incidents, Actions and Events which occurred before, at, and after the Siege of Troy. With a Preface by the Lord Bishop of Gloucester and Bristol. In-12, 378 p. cart. London (Blackwood). 6 fr. 25

Sweet (H.). History of English Sonnets, from the Earliest Period. In-8°, cart. London (Trübner). 5 fr. 65

Totâ Kahânî (The); or tales of a Parrot. Translated from Saiyid Haidar Bakhsh's Hindūstānī Version of Muhammad Kādirī's Persian Abridgment of Nakhsahi's Tūti Nāma by G. Small. In-8°, 256 p. cart. London (Allen). 10 fr.

Tyler (T.). Philosophy of Hamlet. In-8°, cart. London (Williams et N.). 3 fr. 15

Waring (J. B.). Ceramic Art in Remote Ages. In-4°, cart. London (Day). 105 f.

Whitney (D. T.). Oriental and Linguistic Studies. Second series. The East and West Religion and Mythology, Orthography and Phonology, Hindu Astronomy. In-12, cart. New-York. 15 fr. 40

Wyld (R. S.). The Physics and Philosophy of the Senses; or, the Mental and the Physical in their Mutual Relation. With Diagrams and Engravings. In-8°, 572 p. cart. London (King). 20 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 40 Neuvième année. 2 Octobre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, rue Richelieu.

Pour paraître très-prochainement :

LES TABLES EUGUBINES

TRADUCTION, COMMENTAIRE, GRAMMAIRE
ET INTRODUCTION HISTORIQUE,

PAR

M. M. BRÉAL,
Professeur au Collége de France, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études.

Un fort volume gr. in-8° de 28 à 30 feuilles d'impression accompagné d'un album petit in-f° contenant le fac-simile des tables Eugubines. 13 planches gravées.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 175, new series, 11 septembre. A. WILSON, The Abode of Snow. London, Blackwood and Sons (F. J. GOLDSMID : intéressant récit d'un voyage du Tibet chinois au Caucase indien, par les vallées supérieures de l'Himâlaya). — STRAATMAN, Paulus de Apostel, etc. Amsterdam, Loman (A. M. FAIRBAIRN : ouvrage de mérite, mais rempli de vues hasardées). — Chevalier O' CLERY, The History of the Italian Revolution. I. London, Washbourne (G. A. SIMCOX : ce 1er volume est intitulé « histoire de la révolution des barri- » cades, 1796-1849 » ; il est écrit, dit M. Simcox, pour montrer non ce qui a été fait, mais ce qui suivant l'auteur, aurait dû être fait). — JOYCE, The Origin and History of Irish Names of Places. Second Series. London, Whittaker and Co. (David FITZGERALD : ce volume est inférieur au précédent). — GERVINUS, Shakespeare Commentaries. Transl. by F. E. BUNNÈTT. New Ed. London, Smith, Elder and Co. (R. SIMPSON : avec une introduction par M. FURNIVALL). — Notes from Boston (T. S. PERRY : nouvelles littéraires). — Paris Letter (G. MONOD : nouvelles littéraires). — *Correspondence*. Professor Whitney on language (W. D. WHITNEY : déclare inexacte l'assertion de l'*Academy* que dans son nouveau résumé de ses *lectures sur le langage* il a changé d'avis sur plusieurs points). — The Judge who committed Prince Henry (Clements R. MARKHAM). — Shaksperiana. Sonnet CXLVI. L. 2 (F. J. FURNIVALL). — GUHL and KONER, Life of the Greeks and Romans. Transl. from the German by HÜFFER. London, Chapman and Hall (A. S. MURREY. Sur l'original, cf. *Revue critique*, 1873, I, p. 201).

The Athenæum, n° 2498, 11 septembre. DREW, The Jummoo and Kashmir Territories. Stanford (l'auteur a résidé pendant dix années dans le pays qu'il décrit; son ouvrage est rempli d'utiles informations). — A complete collection of the Protests of the Lords, with Historical Introduction. Ed. by THOROLD ROGERS. 3 vols. Oxford, Clarendon Press (contribution importante à l'Histoire d'Angleterre; excellente édition). — GOTTI, Vita di Michel Angelo Buonarotti. 2 vols. Florence (A. DE GUBERNATIS : remarquable ouvrage; M. Gotti était bien placé pour l'entreprendre : il est directeur des Galeries de Florence). — *Literary Gossip*. (S. E. Iwakura Tomomi, envoyé extraordinaire du Japon en Angleterre, il y a quelques années, vient d'offrir à la Bibliothèque de l'India Office un exemplaire de la version chinoise du *Tripitaka*).

Literarisches Centralblatt, n° 37, 11 septembre. Hengstenberg, Das Buch Hiob. 1. u. 2. Th. Leipzig, Hinrichs. In-8°, 309; 364 p. (on a imprimé tel quel le manuscrit de Hengstenberg, qui renfermait ses leçons : c'est dire que le nouvel ouvrage laisse à désirer au point de vue du style, des citations, etc. Il renferme néanmoins des observations de quelque valeur). — CRONHOLM, Gustav II, Adolf in Deutschland. Aus dem Schwed. von HELMS. 1. Bd. Leipzig, Fues's Verl. In-8°, viij-378 p. (on est heureux de voir traduit l'important ouvrage de Cronholm). — HAGEN, Jacobus Bongarsius. Bern, Dalp. In-4°, 76 p. (cette étude, complète sur certains points, est assez défectueuse en ce qui concerne les éditions de Bongars). — STEFFENHAGEN, Deutsche Rechtsquellen in Preussen vom XIII. bis zum XVI. Jahrh. Leipzig, Duncker u. Humblot. In-8°, viij-248 p. (art. très-favorable). — Νεοελληνικὰ Ἀνάλεκτα περιοδικῶς ἐκδιδόμενα ὑπὸ τοῦ φιλολογικοῦ Συλλόγου « Παρνασσοῦ ». Τ. Β'. φυλλάδ. α' καὶ β'. Athen. In-8°, 138 p. Λογοδοσία τῶν κατὰ τὸ Θ' ἔτος (τοῦ φιλ. Συλλ. Παρν.) γενομένων, ὑπὸ Μ. Π. Λάμπρου. Athen. In-8°, 142 p. (les deux fasc. des *Analecta* contiennent des contes de Naxos et de Paros). — HARTEL, Homerische Studien, III. Wien, Gerold's S. In-8°, 84 p. (l'auteur étudie les changements que subit l'*Iota* chez Homère, après quoi il passe au *Digamma*).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 2 Octobre — 1875

Sommaire : 194. LEFÉBURE, Le Mythe Osirien, 1re p. — 195. *Chants* et *contes* populaires italiens, p. p. COMPARETTI et D'ANCONA, t. IV et V. — *Correspondance :* Sur les origines des Bohémiens ou Tsiganes (*suite*). — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

194. — **Le Mythe Osirien**, par Eugène LEFÉBURE. Première partie : **Les Yeux d'Horus.** Paris. 1874. Franck. In-4°, 128 p. — Prix : 20 fr.

M. Lefébure a entrepris d'exposer dans une série de mémoires l'origine et les développements du mythe Osirien. La tâche n'est pas des plus faciles : trop de documents nous manquent encore pour qu'on puisse arriver à des solutions de tout point satisfaisantes. Il en reste assez néanmoins pour qu'on sache quelles étaient les idées théologiques des Égyptiens de la décadence, ce qu'ils entendaient par Osiris, Isis, Horus et le reste, quelles explications ils donnaient des vieux mythes. L'Égypte chrétienne a toujours eu des conceptions bizarres en matière de religion : l'Égypte païenne ne lui cédait en rien de ce côté.

La théorie de M. Lefébure repose sur plusieurs jeux de mots mythologiques. Il suppose que les Égyptiens ont identifié le dieu *Hor* avec le ciel, *her-t*, et le dieu *Set* avec le sol, *Set :* l'hypothèse est dans le goût de l'antiquité et n'a rien que de vraisemblable. La lutte entre *Hor* et *Set* est donc une lutte entre le Ciel et la Terre, prise sous son aspect malfaisant. M. Lefébure développe cette thèse dans le dernier chapitre de son mémoire (*VI, Horus, Set et les pleurs des yeux d'Horus*) avec beaucoup de finesse et nombre de détails. Il est bien certain qu'à partir d'une certaine époque, plusieurs écoles de théologie égyptienne, dont les Grecs se sont fait l'écho, ont envisagé ainsi la question; mais faut-il en conclure qu'en tous temps les prêtres et les dévots ont adoré le ciel dans Horus et maudit la terre malfaisante dans Set? M. Lefébure serait, je crois, bien embarrassé de le prouver. L'explication naturaliste qu'il adopte ne s'applique guère qu'à un des derniers états du mythe : elle aurait peut-être étonné les théologiens des siècles antérieurs.

Poussant le jeu de mots à l'extrême, les Égyptiens auraient encore identifié le ciel (*her-t*) «face divine», et, par suite le dieu *Hor*, avec le mot *her*, qui signifie *la face*. Les deux yeux de la face céleste, le soleil et la lune, devinrent de la sorte les yeux d'Horus. Le mythe Osirien est rempli d'allusions à ces deux yeux personnifiés. Set essaie de les détruire par tous les moyens possibles. Il se change en pourceau pour les dévorer; mais Horus se défend en brûlant son ennemi et institue en mémoire de cet exploit le sacrifice du porc. C'est le sujet d'un chapitre du *Livre des Morts*, le cent douzième, que M. Lefébure a traduit après M. Goodwin. Au chapitre suivant (CXIII), Horus, surpris par Set, est démembré

et jeté à l'eau, d'où le dieu Sevek le retire avec un filet. M. Lefébure voit dans ces deux mythes deux descriptions allégoriques des phénomènes de l'éclipse. Le porc, qui prétend dévorer l'œil d'Horus, est, comme le dragon des superstitions chinoises et hindoues, l'emblème de l'obscurité qui menace d'engloutir le soleil ou la lune : le feu, qui dévore le pourceau, n'est que la lumière triomphant des ténèbres après une défaite de quelques instants. De même pour le démembrement d'Horus : c'est un symbole de la faiblesse qui semble s'emparer de l'astre et le livrer sans défense aux outrages de son ennemi, jusqu'au moment où un dieu bienfaisant le tire du danger et lui rend sa splendeur première.

Je ne sais si j'ai toujours bien compris la pensée de M. Lefébure. Il m'a semblé qu'elle flottait quelquefois et prêtait à double entente. Aussi bien, les Égyptiens n'avaient pas qu'une seule manière d'expliquer un mythe : on conçoit aisément que l'interprète moderne hésite à comprendre les allusions contradictoires que nous fournissent les monuments. Je crois que M. Lefébure aurait rendu sa démonstration plus claire, s'il avait joint à l'exposé dogmatique de sa doctrine une sorte d'histoire du mythe, nous montrant, sinon ce que chaque génération pensait des *Yeux d'Horus*, au moins les allusions qu'elle fait et les documents qu'elle nous a laissés sur ce point de religion. Le culte des yeux d'Horus remonte haut. Nous avons au Musée du Louvre un fragment, daté du règne de Sevekhotep IV (XIIIe dynastie), qui nous parle de ses vertus et lui donne des épithètes qu'il eût été curieux d'étudier (C, 10) : peut-être nous permettent-elles de conjecturer l'explication qu'on donnait alors dans les sanctuaires de la Basse-Égypte.

M. Lefébure établit de nombreux rapprochements entre les idées religieuses de l'Égypte et celles des nations indiennes ou chinoises. La comparaison des mythes est certes un des moyens les plus puissants d'en approfondir le sens; mais encore faut-il attendre pour comparer que l'une au moins des formes soit dégagée entièrement, ce qui n'est pas le cas pour les *Yeux d'Horus*. Les citations empruntées aux sources lointaines prouvent l'érudition de l'auteur, mais n'ajoutent rien à la force de sa démonstration. Le mérite du livre de M. Lefébure n'est pas dans ces agréments tout extérieurs au sujet : il est dans l'exactitude de ses traductions, dans le soin et dans la patience avec lesquels il a étudié les textes, dans le nombre des citations et des allusions qu'il a recueillies et expliquées l'une par l'autre.

G. Maspero.

---

195. — **Canti e racconti del popolo italiano** publicati per cura di D. Comparetti ed A. d'Ancona. Vol. IV. *Canti Marchigiani* un tome de xxviij-304 p. Vol. VI. *Novelline popolari italiane* un tome de vj-310 p. Rome, Turin, Florence, Ermanno Lœscher. 1875.

Deux volumes se sont ajoutés à la collection entreprise par MM. Comparetti et d'Ancona. Le tome IV contient les chants populaires de la Marche d'Ancône, le tome V — indiqué, sans doute par erreur, comme le sixième — inaugure la série des contes populaires. Les *Canti Marchigiani* ont été réunis par M. Gianandrea. Ils sont précédés d'une préface assez longue, renfermant des détails sur la

contrée, sur la population qui les ont fournis, sur le dialecte dans lequel ils ont été composés et sur leur caractère. Ces *canzoni*, au nombre de près de 1300, ne sont pas toutes inédites, beaucoup d'entre elles avaient été publiées par Tommaseo, par Marcoaldi et par Rumori. La poésie narrative, moins en faveur dans les Marches que la poésie lyrique, est représentée dans ce volume par quelques pièces dont la plupart avaient aussi paru, tels sont l'*Anello caduto nel mare, Cecilia, la pastorella, la prova d'amore, la ragazza guerriera* et enfin *Donna Lombarda* dont le chevalier Nigra a recueilli plusieurs versions. On trouve dans les *Canti Marchigiani* deux situations qui ont eu grand succès dans toute l'Italie, que l'on retrouve également en France, et qui tiennent une place importante dans la légende sicilienne *la princesse de Carini :* l'amant errant sous les fenêtres de sa maîtresse et apprenant que celle-ci n'est plus; l'amant descendu vivant en Enfer et y voyant sa maîtresse damnée. M. Gianandrea s'est borné pour tous ces chants à indiquer les ressemblances découvertes seulement en Italie. Pour la partie narrative, on en apercevrait de très-nombreuses en France, pour la partie lyrique l'Espagne pourrait offrir quelques parallèles, ainsi ce *scherzo :*

L'amor del soldatino dura un' ora,
al sono del tamburo; addio, Signora.

est l'original ou la traduction de ce quatrain andaloux :

El amor del soldado
es de una hora,
en tocando la marcha :
adios, Señora.

Ces autres vers dont on retrouve la pensée dans toute l'Italie :

L'amor comenza con canti e con soni
e po' finisce con pianti e dolori.

font souvenir encore d'un couplet andaloux :

Yendo y veniendo,
fuime enamorando,
empeze riendo,
y acabe llorando.

On pourrait multiplier les comparaisons de ce genre. Au reste les chants recueillis par M. Gianandrea ne semblent pas plus appartenir aux Marches que les chants récoltés en Sicile ou en Toscane n'appartiennent aux environs de Florence ou de Palerme. On retrouve dans les *Canti Marchigiani* à peu près toutes les idées, toutes les images qu'on a vues déjà ailleurs, mais on les y retrouve avec plaisir, car elles sont en général bien exprimées. Ces *Canti Marchigiani,* par leur grâce et même par leur langue, ne sont pas indignes de la prédilection que leur avaient témoignée Tommaseo et le grand poète Leopardi.

Le novelline popolari sont publiées par M. Comparetti avec l'aide de divers collaborateurs parmi lesquels on retrouve M. Gianandrea et M. Ferraro; à ce dernier est due la collection des *Canti Monferrini*. C'est M. Comparetti qui a recueilli en personne tous les contes qui portent le nom de Pise comme lieu de provenance. Ces récits sont en général bien narrés, ils sont en langue italienne à l'exception de quelques-uns auxquels on a conservé leur dialecte original. Si

les personnes qui s'occupent d'études philologiques peuvent regretter que l'on n'ait pas gardé à chaque conte son patois local, la plupart des lecteurs étrangers ne se plaindront pas qu'une langue plus intelligible pour eux ait été presque universellement adoptée. Les contes publiés dans ce premier volume n'offrent guère plus d'originalité que les chants populaires épiques, ce qui ne les empêche pas d'être fort intéressants comme variantes ou comme termes de comparaison. Le premier récit, *il pappagallo,* qui est à peu près le même que celui que Pitrè a recueilli en Sicile sous le titre de *Pappagaddu,* remonte évidemment ainsi que beaucoup de ces fables à la plus grande antiquité. Quantité d'autres *novelline* reproduisent des situations, des personnages communs pour ainsi dire à tous les pays. *Le tre sorelle, Il drago, Margheritina* rentrent dans le cycle de la femme persécutée, de la mère dont, pendant l'absence de son mari, on remplace l'enfant par un chien, ou qu'on prétend être accouchée d'un monstre. *Geppone, Giovanni senza paura* possèdent une table qui, à un mot magique, se couvrent des mets les plus succulents, tout comme dans un conte andalous, un conte anglais, un conte allemand et un conte de la Norwège. *La bella dei capelli d'oro, Granodoro,* reproduisent cette donnée d'une jeune fille, d'un jeune homme, à qui un roi, sur le conseil d'envieux, demande l'accomplissement de choses qui semblent impossibles et dont, par des protections surnaturelles, on vient toutefois à bout. Le conte intitulé *Occhi Marci* commence comme la *Gardeuse de Dindons* des contes de l'Agenois, de Bladé, comme l'*acqua e lu sali* de Pitrè, comme la *Fustots* du *Rondallayre,* comme une innombrable quantité d'autres récits parmi lesquels on peut placer une anecdote du *Moyen de parvenir.* La *Cenerentola,* c'est *Cendrillon,* la *Ventafochs* de Maspons y Labros, la *Grattula Beddattecla* de Pitrè. Ces aventures de Cendrillon deviennent encore, dans Bladé, celles de la *Gardeuse de Dindons;* dans Comparetti celles de *Zuccacia;* dans Maspons y Labros, celles de *Pell d'ase.* Ces deux derniers récits débutent exactement comme notre conte de *Peau d'âne,* de même que la *Piluredda* de Pitrè, que la *Gavia d'or* du *Rondallayre,* que la légende de *Santa Uliva,* que celle du *Victorial* sur Éléonore de Guyenne, que la *Storia del re di Dacia,* que le livre catalan la *Historia del rey de Hungria,* que la *Mannekine.* Il peut sembler probable que c'est des romans que cette situation a passé aux récits populaires, et bien des fois des transmissions de ce genre ont dû avoir lieu; ainsi dans Comparetti : *Federica,* la *Moglie calunniata,* ont le même point de départ que l'*Histoire du roi Flores et de la belle Jehanne,* la nouvelle de la seconde journée du *Decameron,* nouvelle imitée par Timoneda dans le *Patrañuelo,* le *Roman de la Violette,* l'aventure racontée par Holinshed et qui a donné à Shakspeare sa pièce de *Cymbeline*..... Quelquefois les contes populaires ont pu aussi faire des emprunts aux poésies de même origine. Dans un chant piémontais (*Canzoni popolari del Piemonte,* fasc. III, p. 92) comme dans une romance portugaise (*Cancioneiro* de Almeida Garret, t. III, p. 65) on soumet à diverses épreuves un jeune soldat que l'on soupçonne être une fille. Il y a quelque chose de cette situation dans *Il drago.* — C'est au hasard que nous venons d'indiquer ces ressemblances. Il n'y a pas un conte dans les *Novelline popolari* qui ne puisse donner lieu à de nombreux rapprochements. Ce travail comparatif sera

fait seulement à la fin de la publication et bien fait, on en a l'assurance quand on se rappelle toute l'érudition que M. Comparetti a mise dans son *Virgilio* et dans son *Libro di Sindibad*.

Th. DE PUYMAIGRE.

CORRESPONDANCE.

Sur les origines des Bohémiens ou Tsiganes,

AVEC L'EXPLICATION DU NOM TSIGANE.

Lettre à la Revue critique.

(*Suite.*)

II.

Maintenant que j'ai considéré sous ses diverses faces, et même étayé d'un petit rapprochement nouveau, la thèse de M. de Goeje, qui fut la mienne il y a 25 ans, mais que dès cette époque je ne présentais pas sans l'entourer de notables réserves[1], je dois dire que j'ai encore bien plus de raisons aujourd'hui qu'alors, d'affirmer que, quelles que soient les réponses de la philologie orientale et des autres investigations sur cette thèse, et en supposant que celle-ci prenne une consistance définitive, la clef de la question si complexe des origines bohémiennes n'est certainement pas là tout entière, et que même, très-vraisemblablement, la porte ouverte de ce côté aux migrations bohémiennes vers l'Europe n'est pas la principale ni la plus intéressante. Ce n'est pas en 885, comme le supposent M. de Goeje (p. 12-13 et 24) et M. Fagnan (*Rev. crit.*, 1875, I, p. 323), que les Bohémiens mirent pour la première fois le pied dans l'Europe orientale. Ils y existaient *de temps immémorial*, ma conviction est entière à cet égard depuis 10 ou 15 ans.

Je ne fais aucun doute en effet que les *Sigynes* ou *Sigynnes* (quelquefois *Sigymnes*) et les *Sinti* ou *Sindi*, que plusieurs auteurs de l'antiquité grecque signalent, quelquefois côte à côte, dans les régions du Caucase, dans l'Asie-Mineure, en Thrace, dans certaines îles de la Méditerranée orientale, dans les contrées du bas Danube et jusqu'au voisinage de l'Adriatique, c'est-à-dire dans les contrées qui sont restées les centres principaux de la race bohémienne, ne fussent des ancêtres de nos Bohémiens. Les deux noms de *Sigynes* et de *Sinti*, surtout réunis, ont déjà une grande valeur; car, d'une part, l'identification du premier avec celui de *Tsiganes*, qui, sous diverses modifications, est le nom donné aux Bohémiens dans tous les pays de l'Europe orientale, ne peut faire aucune difficulté; et, de l'autre, le nom de *Sinti* est encore aujourd'hui un des principaux noms ethniques que les Bohémiens se donnent dans leur langue secrète en plusieurs contrées de l'Europe, et celui qu'ils gardent avec le plus de mystère. L'existence de ce nom de Sinti chez les Bohémiens a été contestée, même dernièrement par M. Paspati (*Les Tchinghianés*, p. 21); mais j'ai déjà sommairement répondu à cette dénégation mal fondée[2]; et je promets de donner

---

1. Voy. les deux dernières pages de mon mémoire de 1849.
2. Voy. les *Derniers travaux*, *Rev. crit.*, 2e vol. de 1870-71, p. 287; t. à. p., p. 38.

ailleurs sur ce point important les preuves les plus précises et les plus concluantes.

Ce qui est décisif pour celui qui connaît bien les Bohémiens, c'est ce que l'antiquité nous apprend sur ces Sigynes et surtout sur ces Sinti, sur ceux de Lemnos en particulier. Je ne puis entrer ici dans des citations, qu'on trouvera du reste pour la plupart dans les deux écrits que j'indiquerai tout à l'heure. Je reviendrai d'ailleurs plus loin sur ces Sinti (Σίντιες) de Lemnos. Je remarquerai seulement ici qu'Homère, qui les représente comme un peuple favori de Vulcain[1], c'est-à-dire adonné au travail des métaux, les appelle dans l'Odyssée gens *au langage barbare* (ἀγριόφωνοι), ce qui paraît indiquer qu'ils avaient, comme les Bohémiens d'aujourd'hui, une langue particulière; et que Hellanicus de Lesbos[2], historien un peu antérieur à Hérodote, dit positivement qu'ils étaient venus de la Thrace. — Les indications géographiques que je compte relever avec soin sont aussi très-significatives, et il en est qui ont une extrême importance historique. — Quant à la lacune qui semblait infranchissable entre les Sigynes et les Sinti de l'antiquité et nos Bohémiens modernes, elle est en grande partie comblée par ces hérétiques du moyen-âge byzantin dont le nom d'Athingans ou Azingans est identique à celui des Bohémiens, tel qu'il se retrouve dans d'anciens documents roumains des XIVe et XVe siècles et jusque dans la forme actuelle du nom des Tsiganes en Grèce[3]; et l'histoire de ces hérétiques rentrera beaucoup plus aisément qu'on ne l'imagine dans celle des Tsiganes[4]. — On ne doit pas d'ailleurs perdre de vue les divers indices de l'ancienneté des Bohémiens en Europe que fournissent déjà la philologie et l'ethnographie[5], et qui, je n'en doute pas, se multiplieront et se préciseront lorsque les recherches seront enfin dirigées dans ce sens.

Cette thèse de l'identification des Bohémiens avec les Sigynes et les Sinti de l'antiquité n'est pas nouvelle; ce qui sera nouveau, ce sera de la rendre évidente et de la faire accepter généralement, en y rattachant des corollaires historiques qu'on n'a pas aperçus jusqu'ici et qui ne manquent pas d'importance. Elle a été soutenue, principalement par un Allemand, le Dr Johann Gottfr. Hasse (*Die Zigeuner im Herodot*, Kœnigsberg, 1803, pet. in-8° de 46 p.), et, 44 ans plus tard, par M. Vivien de Saint-Martin[6], qui savait l'existence de l'écrit de Hasse, mais qui

---

1. *Iliad.* I, 594; *Odys.* VIII, 294, voy. aussi quelques vers plus haut.

2. Cité par M. Vivien de S.-Martin, dans le Mémoire indiqué plus loin, p. 64.

3. M. Paspati (*Les Tchinghianés*, p. 18) conteste l'identité des deux noms, en s'appuyant sur l'autorité de Corai; mais je ne désespère pas de le convertir lui-même.

4. M. Boethlingk (*Mélanges asiat.* St.-Peters. T. II, 1re livr. 1852, p. 4-7) a fourni, d'après M. Brosset, un curieux passage d'une chronique géorgienne du XIe siècle, relatif à une tribu d'*Atsincans*, qui habitait les environs de Constantinople, et en qui on ne peut s'empêcher de reconnaître à la fois les hérétiques en question et les Bohémiens. — Je renvoie aussi à une importante remarque de M. Paspati sur l'ancien christianisme des Tchinghianés musulmans (*Les derniers travaux*, ibid., p. 293; t. à p. p. 44), à mes remarques sommaires sur les légendes pseudo-chrétiennes des Boh. (ibid. p. 317-318; t. à p. 67-68), etc.

5. *Les derniers travaux : Rev. crit.* ibid. : voy. divers endroits des p. 296-303; t. à p., p. 47-54; et *passim*.

6. Dans son *Mémoire hist. sur la géographie ancienne du Caucase* (Paris, 1847, in-8°) depuis la p. 49, et surtout depuis la p. 57, jusqu'à la p. 69.

n'avait pu en prendre connaissance[1] ; en sorte que nous avons là deux travaux originaux, qui concordent parfaitement dans leurs conclusions générales et même dans la plupart des autorités invoquées, tout en se complétant sur quelques points l'un par l'autre. Mais ni l'un ni l'autre de ces érudits n'ayant fait une étude spéciale des Bohémiens ne les connaissait assez pour appuyer son opinion de rapprochements décisifs; ils n'avaient pas non plus assez creusé le sujet pour aller au devant des objections qui devaient se présenter, et notamment pour combler cette lacune, en apparence infranchissable, que je signalais tout à l'heure entre l'antiquité et l'époque assez moderne à laquelle presque tous les auteurs autorisés rapportaient l'apparition des Bohémiens en Europe. Aussi leur opinion fut-elle à peu près unanimement repoussée, et est-elle restée enfouie dans deux écrits dont on ne tient pas compte[2]. Moi-même, qui, le premier, dans mes deux Mémoires de 1844 et 1849, ai nettement séparé deux faits jusque-là confondus, celui de l'apparition des Bohémiens en Occident, dont j'ai donné l'histoire, et celui de l'apparition des Bohémiens dans l'Europe orientale, dont l'histoire paraît impossible, à prendre le mot *apparition* à la lettre, — qui ai, le premier, établi sans conteste, dans le second de ces deux Mémoires, que les Bohémiens existaient dans le Sud-Est de l'Europe bien avant de se répandre en Occident[3],

---

1. *Ibid.* p. 65, note 2.

2. Pour ce qui regarde M. Vivien de Saint-Martin, il est bien entendu que je ne parle ainsi que de la partie de son mémoire qui concerne les Bohémiens.

3. J'ai pourtant eu la mauvaise chance de commettre deux erreurs matérielles en deux des endroits les plus importants de ce mémoire de 1849, *Nouvelles recherches sur l'apparition*, etc. — La première (p. 12 et suiv.) ne m'est pas imputable, et je n'ai pu la rectifier qu'en rencontrant dans une vente l'ouvrage de Symon Simeon, que je n'avais trouvé dans aucune bibliothèque, comme j'avais eu soin d'en prévenir le lecteur : le précieux passage en question se rapporte, non à l'île de Chypre en 1332, mais à l'île de *Crète* en 1322 (et non 1422, comme je l'ai machinalement et sottement écrit dans ma *rectification* (!) de la *Revue crit.*, l. c. p. 322; t. à p., p. 72). — Quant au 1er des deux documents valaques de 1386 et de 1387, mentionnés p. 20, il est, d'après la traduction roumaine du texte slavon, que j'ai, tout entière écrite de la main de mon regretté ami Nicolas Balcesco (mort en 1852, et qui, jeune encore, était déjà historien aussi distingué qu'éminent citoyen), il est, dis-je, non de Vlad ou Vladislav (auquel d'ailleurs la date de 1386 ne peut se rapporter), mais de *Dan,* qui y confirme les donations faites par son père *Radu* (1366-1376?) et non par son oncle Vladislav; et je ne puis m'expliquer à demi la double erreur que j'ai commise sur un texte que j'avais entre les mains, et dont j'avais même préparé un long commentaire, qui est resté inédit, qu'en remarquant que la date de 1386 ne cadre pas non plus avec le règne de Dan II ou d'un Dan quelconque (c'est déjà Mircea Ier qui régnait certainement alors). C'est donc sur cette date que paraît finalement porter l'erreur qui reste à rectifier; et elle pourrait s'expliquer aisément par une inadvertance dans la transcription de la date, exprimée dans l'original en *lettres* slavones numérales se rapportant à l'ère de Cp. La date de ma charte a été transcrite 6894 (3 octob.), qui répond bien à 1386 : on aurait peut-être dû lire 6,884 (1376), qui se rapporterait en effet au commencement du règne de Dan II, d'après la chronologie courante (telle que la donne Ubicini par exemple); mais cette chronologie est encore si douteuse en beaucoup de points, et notamment pour ce qui regarde ce Dan, que je n'ose point donner cette rectification pour certaine, quelque vraisemblable qu'elle paraisse. — Il faut espérer que M. Hasdeu (dont le nom s'écrit aussi Hajdeu), qui a déjà éclairci tant de détails chronologiques dans les fascicules parus de son *Istoria critica a Romaniloru,* commencée il y a plusieurs années (Bucarest, in-4°), nous donnera bientôt un tableau général de la chronologie roumaine, aussi exact que peut l'établir actuellement la critique, avec ren.

et que, contrairement à de prétendus documents qui n'existent pas, *personne ne les y avait jamais vus arriver,* — moi-même, je n'étais pas alors armé de preuves suffisantes pour m'éloigner des idées reçues, au point de passer du xve siècle de notre ère à l'antiquité historique la plus reculée. Aujourd'hui je puis dire qu'aucune des objections qu'on opposait autrefois à la thèse de Hasse et de M. Vivien de S.-M. ne subsiste plus pour moi. A la vérité la philologie paraît disposée à en apporter de nouvelles, et je dois m'y arrêter un instant.

Il en est une d'abord que je n'ai vue formulée nulle part, mais qui peut se présenter à l'esprit de ceux-là mêmes qui ne sont pas philologues, qui s'est présentée au mien, et qui autrefois m'aurait paru assez forte : On pourra dire que, si les Bohémiens existent dans le Sud-Est de l'Europe depuis une antiquité immémoriale, la conservation de leur langue qui est certainement apparentée aux langues de la région de l'Indus, et qui s'est en effet mieux conservée en Europe que partout ailleurs, est un phénomène inouï, inexplicable. Je conviens que le fait est étonnant. Mais il y a bien des choses plus extraordinaires et vraiment impossibles à expliquer, non-seulement dans les données de l'opinion courante qui faisait sortir les Bohémiens de l'Inde à la fin du xive siècle, mais dans les données de M. de Goeje qui nous font remonter quelques siècles plus haut : telle serait l'impossibilité, si elle persiste, d'identifier positivement les Bohémiens et leur langue à aucune population et à aucune langue actuelles de l'Inde; telle est aussi, dans les mêmes données, l'obscurité qui enveloppe ce nom de *Tsiganes,* répandu dans toutes les contrées si étendues et si diverses de l'Europe orientale, et qui n'a pénétré qu'accidentellement dans l'Europe occidentale[1]. Je remarque, d'ailleurs, que le fait incontestable de la conservation d'une langue bohémienne incomparablement plus pure en Europe que dans l'Asie antérieure et en Égypte, paraît étonnant aussi au premier abord, et que, loin d'être défavorable à ma thèse, il vient à son appui; je remarque que les Bohémiens sont groupés en masses beaucoup plus considérables dans le Sud-Est de l'Europe que partout ailleurs, que leurs antiques ancêtres y ont formé soit de véritables peuplades, soit des corporations d'artisans nomades fortement constituées, dont je pourrais signaler des restes encore très-remarquables, et que ces circonstances suffiraient peut-être à expliquer le phénomène qu'on m'oppose comme une objection. Faut-il, pour en compléter l'explication, faire intervenir des immigrations bohémiennes plus récentes, comme celles que M. de Goeje croit avoir trouvées,

---

voi aux textes et aux dissertations contenus dans son *Istoria critica* et dans d'autres recueils, et avec mention de tous les points qui restent incertains. — Quoi qu'il en soit, ma charte de 1387, qui est bien de Mircea, fils aussi de Radu et frère de Dan (desquels Mircea rappelle ici les donations faites au même monastère de Tismana), et qui a été publiée depuis, texte et trad. roumaine, par M. Hajdeu, dans l'*Archiva istorica*, t. III, 1867, p. 191-193, garde toute sa valeur. — J'aurais maintenant d'autres documents précieux à ajouter à ceux-là; mais je ne puis prolonger cette note. Je dirai seulement que, l'année suivante (1388), le même Mircea donnait d'un coup à un autre monastère, celui de Cozia, 300 *familles* de *Atsigani*.

1. Sur les divers noms des Boh. et sur leur répartition géographique, j'aurai à faire ailleurs bien des observations utiles.

et dont je suis loin de repousser l'idée, puisque j'ai moi-même mis en avant la thèse qu'il vient de développer? Je ne sais. Je ne prétends pas affirmer, ni que *tous* nos Bohémiens modernes descendent des Sigynes et des Sinti de l'antiquité et des autres peuplades anciennes qu'on pourra sans doute rattacher à celles-là, ni que la langue des Bohémiens modernes dérive directement et exclusivement de la langue qu'ils parlaient. Mais je crois pourtant qu'on peut se demander si les nouvelles recrues, djattes ou autres, qui ont pu se joindre aux anciens groupes tsiganes du Sud-Est de l'Europe, et qui n'avaient sans doute pas la cohésion, la forte organisation corporative de ceux-ci, qui d'ailleurs avaient déjà subi plusieurs transportations avant d'être déportées sur le territoire byzantin, n'ont pas plus contribué au dépérissement de la langue dans l'Asie-Mineure, en Perse et ailleurs, qu'à son ravivement dans l'Europe orientale, où ces nouveaux venus durent se fondre dans l'ancienne masse. Car ici, dans la péninsule des Balkans et les régions circonvoisines, est vraiment la seconde patrie des Tsiganes (je devrais peut-être dire la troisième, en tenant compte de l'Égypte pour une partie de nos Tsiganes mêmes d'Europe), ou plutôt leur vraie patrie en tant que Tsiganes, à peu près (toute proportion gardée entre la civilisation sédentaire et la barbarie nomade) comme notre France est notre patrie à nous, en dépit de nos origines asiatiques. Mais ce sont là des questions sur lesquelles il serait oiseux quant à présent de disserter longuement : nous ne savons et ne saurons sans doute jamais rien de la langue des anciens Sigynes et Sinti; et ce n'est que par de délicates analyses dont les éléments paraissent faire encore défaut, qu'on pourra peut-être un jour asseoir quelques données plausibles sur la proportion des diverses immigrations bohémiennes qui peuvent s'être succédé en Europe. Ce que je crois pouvoir affirmer, c'est que les premières, et probablement les principales, remontent à une antiquité trop reculée pour qu'il soit possible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'en fixer les dates même approximatives.

En attendant les preuves détaillées que je me crois en mesure de donner de ce fait capital, je ne dois pas oublier une autre objection qu'on ne manquera pas de me faire, et qui serait tirée de la nature même de l'idiome bohémien et de ses rapports avec les langues populaires modernes de l'Inde. J'ai réfuté ailleurs [1], d'après des autorités qu'on jugera sans doute suffisantes, l'opinion, encore assez répandue [2], que le bohémien aurait des affinités toutes particulières avec l'hindoustani. Mais à côté de cette langue bâtarde et moderne, qui est d'un usage général dans l'Inde, il y a des idiomes locaux, des langues populaires de souche aryenne, qu'on a aussi tout naturellement comparées au bohémien, et qui, tout naturellement aussi, ont toutes fourni, concurremment avec le sanscrit et avec l'hindoustani, des éléments lexicaux et grammaticaux d'une grande utilité pour l'explication étymologique de la langue bohémienne. Faut-il en induire que le bohémien soit lui-même une langue *moderne* de l'Inde, c'est-à-dire une langue

1. *Bulletins de la Société d'anthropologie*. Séance du 19 fév. 1874.
2. Cette opinion se retrouve encore dans le récent ouvrage de M. Ch. Leland, *The English Gipsies and their Language*. Lond. 1874.

qui n'ait pu se former que dans l'Inde et à des époques plus ou moins modernes, telle à peu près qu'elle existe aujourd'hui là où elle s'est le mieux conservée? C'est là une question que l'exposé sommaire de ma thèse engagera, je l'espère, les savants compétents à examiner de plus près qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. En réalité plusieurs d'entre eux ont considéré cette question comme tranchée d'avance dans le sens de l'affirmative. C'est ce qui paraît résulter notamment de l'importance particulière que M. Ascoli[1] et M. Miklosich[2] ont attachée aux langues néo-aryennes de l'Inde pour la recherche des origines de la langue bohémienne et pour la constatation de ses étymologies. On remarquera toutefois que leur préoccupation à cet égard n'implique pas nécessairement l'opinion arrêtée qu'on leur attribue. En fait M. Ascoli a laissé présumer cette opinion, qui était bien, je crois, au fond de sa pensée, mais il ne l'a formulée nulle part; et quant à M. Miklosich, qui a été plus explicite, j'aurai occasion, en rendant compte de ses travaux, d'enregistrer la loyale rétractation qu'il a bien voulu m'adresser[3] au sujet du passage, en vérité trop aventuré, où il exprimait l'opinion que les Bohémiens avaient dû quitter l'Inde après l'an 1000[4]. Il reste toutefois de la marge entre l'an 1000 de notre ère et l'antiquité reculée où se placent les Sigynes et les Sinti; et M. Miklosich n'avait aucun motif pour revenir sur le passage où il dit, en se fondant sur quelques observations philologiques, que l'émigration des Bohémiens ne paraît en aucun cas pouvoir être placée au temps d'Hérodote[5]. Mais le fait est que la question, que beaucoup de gens regardent comme résolue, n'a jamais été sérieusement posée ni encore moins traitée à fond. Il était tout naturel que cette question parût presque oiseuse, lorsque les savants compétents étaient d'accord pour considérer l'apparition des Bohémiens en Europe comme toute moderne, et il était impossible que la philologie ne se laissât pas influencer à cet égard par les idées reçues. Ce que je demande maintenant aux indianistes qui ont fait une étude approfondie du bohémien, c'est de se dégager de toute opinion préconçue, c'est de préciser, de grouper et de présenter sous une forme accessible aux profanes toutes les preuves qu'ils croiraient avoir de la *modernité* de cet idiome, et de rechercher aussi en toute impartialité si ces éléments modernes ne pourraient pas s'expliquer, soit par un travail interne et spontané de la langue, comparable, par exemple, à ce qui s'est passé dans le roumain par rapport aux autres langues romanes, soit par les influences des milieux modernes étrangers, soit enfin par l'adjonction aux anciens groupes bohémiens de quelques nouvelles recrues, djattes

---

1. *Zigeunerisches*, Halle, 1865.
2. *Ueber die Mundarten und die Wanderungen der Zigeuner Europa's* (série d'importants Mémoires qui réclament un compte-rendu spécial, pour lequel j'attends le concours d'un linguiste et particulièrement d'un slaviste) : Voy. le 3e grand Mémoire in-4°, extrait des *Denkschriften* de l'Acad. de Vienne, Wien, 1873, p. 1-4.
3. Dans une lettre du 26 novembre 1874.
4. 3e Mémoire déjà cité, p. 3. — Il me sera du reste permis de remarquer que M. Miklosich, qui a une grande autorité comme slaviste, comme linguiste, et qui a fait aussi une étude spéciale de la langue bohémienne, n'est pas indianiste.
5. *Ibid.*

ou autres, émigrées de l'Inde à des époques plus ou moins modernes[1]. Cette dernière hypothèse permettrait toujours, ce semble, de concilier mon système avec les données de la philologie, à supposer même que celle-ci fît des constatations réellement incompatibles avec une séparation absolue de la race tsigane et des populations indiennes dès les temps antiques. Dans tous les cas, la philologie n'est pas plus infaillible que les autres branches de l'érudition, et je lui demande de ne pas s'attribuer une autorité exclusive dans une question aussi complexe que celle dont il s'agit. Si elle a ses droits, les rapprochements historiques et ethnographiques sur lesquels je me fonde ont les leurs aussi; et, en attendant que la conciliation se fasse clairement entre les données de l'une et de l'autre provenance, je demande à la philologie de tenir quelque compte de celles que je lui apporte et surtout de celles que je lui apporterai dans un travail plus développé, comme je m'engage à tenir compte, de mon côté, des objections et des indications contradictoires qu'elle pourra me fournir. — Je renouvelle en même temps la prière, que j'ai déjà adressée ailleurs aux savants qui sont à la fois hellénistes et tsiganologues, de rechercher dans le bohémien les traces que le grec *ancien* a pu y laisser. M. Miklosich, dans le court aperçu général qu'il avait publié en 1872 dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne et dont j'ai parlé dans les *Derniers travaux*, etc.[2], disait, p. 3, que les éléments grecs qu'il avait relevés dans le bohémien appartenaient au grec des XIVe et XVe siècles. Si l'on peut reconnaître dans le bohémien du grec d'une date si précise, il doit être encore plus facile d'y reconnaître du grec ancien; et dans ce cas je ne doute pas qu'en cherchant bien, on n'en trouve, ce qui serait une confirmation de ma thèse, irrécusable pour la philologie.

Puisque j'ai eu à faire allusion à une communication personnelle de M. Miklosich, j'ajouterai que pour ce qui regarde les rapports particuliers du bohémien avec telles ou telles langues de l'Inde, ce savant, à la différence de M. Ascoli, qui inclinait à donner la prédominance au sindhi, maintient dans la même lettre l'opinion qu'il avait exprimée dans le mémoire déjà cité (p. 2) : il m'écrit en effet : « Je ne crois pas que le bohémien puisse être mis en rapport plus intime » avec l'une quelconque des sept langues néo-indiennes (hindi, mahratte, pend- » jabique, sindhi, guzerate, bengali, orija); nous savons seulement que le » bohémien est une langue parente de quelqu'une de celles-là, et j'aimerais mieux » l'y ajouter comme huitième. » Ici, sur une question qui ne peut être débattue qu'entre indianistes, je n'ai plus d'objections; je remarque seulement que l'opinion de M. Miklosich paraît encore moins favorable que celle de M. Ascoli à la confirmation philologique de la thèse de M. de Goeje, surtout dans l'hypothèse de l'identité du sindhi et du djatt.

---

1. Feu le colonel Colombari, qui avait été assez longtemps au service de la Perse, m'a assuré autrefois que de petites migrations d'Hindous, paraissant avoir les plus grandes analogies avec nos Bohémiens, se faisaient encore de nos jours de l'Inde en Perse et paraissaient se continuer au delà. Voyez aussi ce que dit des Tchangars le Dr Trumpp, cité par Miklosich, p. 2 de son 3e Mémoire in-4° de 1873 déjà indiqué.

2. *Rev. crit.*, l. c., p. 320-323; t. à p., p. 70-74.

Mais je reviens à ma thèse, pour dire quelques mots des corollaires importants qui en découlent : j'indiquerai seulement les deux ou trois principaux.

Si les Bohémiens peuvent être identifiés aux anciens Sigynes et aux anciens Sinti, ils se rattachent nécessairement aussi aux Cabires, Telchines, etc., qui eurent leur centre dans les îles de la Méditerranée orientale, mais qui laissèrent aussi des embranchements en Thrace, dans l'Asie occidentale (notamment les Chalybes[1]) et probablement en Égypte. Car c'est un fait reconnu par tout le monde que les Sigynes et surtout les Sinti de l'antiquité faisaient partie des peuplades cabiriques. La chose est de toute évidence pour les *Sinti*, et je n'ai qu'à renvoyer sur ce point aux pages substantielles de M. Rossignol[2] sur les Sinti de Lemnos. Si elle apparaît moins clairement d'abord pour les Sigynes, sur lesquels l'antiquité ne nous a laissé que de rares témoignages assez vagues, parce que ceux qui étaient plus particulièrement connus sous ce nom de Sigynes, et qui avaient conservé des habitudes plus nomades, avaient leur principal siége dans des régions du bas Danube et du Caucase que les écrivains grecs ont mal connues, — elle est cependant attestée par l'explication même de leur nom (telle que je la donnerai plus loin), explication dont les éléments nous viennent précisément de ces îles de la Méditerranée orientale qu'habitaient les Cabires, et qui s'applique merveilleusement à cette branche essentielle des produits fabriqués par les Sinti ou Sintiens, les armes de guerre et particulièrement le javelot. Ce rapprochement entre les ancêtres de nos Bohémiens et les peuplades cabiriques est de première importance, et il trouve sa pleine confirmation dans ce qui constitue encore aujourd'hui les traits les plus saillants de cette étrange race bohémienne. Si on voulait en effet la caractériser en quelques mots, il faudrait l'appeler une race de travailleurs en métaux, de devins et de musiciens, ce qui est aussi la caractéristique des Cabires et des Telchines[3]. Je pourrais ajouter bien des traits secondaires; mais ceux-là, joints à l'identité du nom des Sinti et à la signification du nom des Sigynes, telle qu'elle apparaîtra plus loin, me semblent déjà suffisants pour établir, à travers les siècles, un lien étroit entre nos modernes Tsiganes et les mystérieux métallurges de l'antiquité cabirique et pélasgique.

Et les Sibylles que l'antiquité classique a connues en Thrace, en Asie-Mineure, en Egypte, en Grèce, c'est-à-dire partout où étaient les principaux centres des ancêtres de nos Bohémiens, partout où leur race est encore la plus répandue, comment ne pas reconnaître en elles des Tsiganes ? Leur nom même me paraît attester cette identité : il me semble permis de ne voir dans Σιβύλλα qu'une forme particulière de σιβύνη, σιγύνη, Σίγυνος, σίγυννος, σίγυμνος[4], qui se pren-

---

1. Dont le nom s'expliquera peut-être par la langue bohémienne.
2. *Les métaux dans l'antiquité*. Paris, 1863, in-8°, p. 50-55.
3. Voy. Rossignol, *Les métaux dans l'antiquité*, *passim*.
4. Cf. aussi διαβολία employé quelquefois avec le sens de javelot, et certaines formes du même mot dans le grec ancien et le grec moderne, βέλος, σίβελος.

nent l'un pour l'autre en grec, et qui sont eux-mêmes identiques au nom des Sigynes ou Tsiganes, comme nous le verrons encore mieux tout-à-l'heure. Le mot se retrouve du reste dans la basse latinité sous une autre forme, encore identique au nom des Bohémiens : « *Sagana*, incantatrix, vates » (Du C. *Glos. lat.* au mot *Sagana*). Cette étymologie n'est pas, à la vérité, conforme à l'opinion générale : d'après celle-ci, Σιβύλλα serait un mot composé de Σιός (forme dorienne, tant du génitif de Ζεύς, Jupiter, que du nominatif Θεός, Dieu) et de βουλη ou βόλλα, volonté [1]. Je ne suis pas linguiste; mais je ne désespère pas que l'étymologie beaucoup plus simple que je propose n'obtienne l'adhésion des savants compétents. Je l'ai déjà du reste rencontrée ailleurs, incomplète il est vrai, chez tel ou tel auteur qui ne pouvait penser aux Bohémiennes dans cette antiquité reculée, qui n'avait pas cherché et trouvé l'explication de leur nom, et qui rattachait directement Σιβύλλα à σιβύνη par le sens étymologique de *trait* de la parole prophétique, *parole-dard* pour ainsi dire, figure toute naturelle qui se retrouve sous bien des formes, dans les *traits* de la calomnie, par exemple, et dans le nom même de la calomnie, en grec διαβολή, rattaché à une autre forme du nom du javelot, διαβολία. Mais cette explication étymologique qui me paraît déjà bien meilleure que l'étymologie abstraite et composée indiquée plus haut, se simplifie encore et se concrète, lorsqu'on remarque que le nom de *Sibylle* n'est qu'une forme particulière du nom ethnique de celles qui rendaient les oracles. L'évidence alors me paraît complète, mais elle dépend en grande partie de l'explication même du nom de Tsiganes, qui ne viendra que plus loin. — Du reste même en commençant par écarter la question d'étymologie, s'il devient certain que les Tsiganes, et surtout les Tsiganes anciens affiliés aux devins et aux *dieux* cabiriques, existaient dès ces époques reculées dans les contrées mêmes où se rencontrent les antres des Sibylles, qui peut douter que ces étranges prophétesses ne fussent, sinon toutes, du moins la plupart, des Tsiganes ? — Les deux *Egyptiennes*, dont la légende fait des colombes noires, et qui, d'après le récit d'Hérodote (II, 54-58) fondèrent deux des sanctuaires prophétiques les plus vénérés de l'antiquité (tous les deux consacrés à Jupiter), celui de Lybie et celui de Dodone, ont aussi une couleur assez tsigane; et j'aurais particulièrement quelques remarques à faire sur celle de Dodone (en Epire). Mais je ne veux pas m'y arrêter ici. Ce sont les Sibylles troglodytes qui appellent avant toutes autres l'identification bohémienne : Quelques-unes seulement parvinrent à fonder des sanctuaires prophétiques qui ont obtenu une célébrité universelle; mais celles-ci ne peuvent être

---

1. Voy. *Thes. graecae linguae* ab H. Stephano, revu par Hase et les frères Dindorf, 1848-54; Chassang, *Dict. grec* classique; Littré au mot *Sibylle*, etc. Je remarque cependant que dans le *Thes.*, comme dans la grande *Encyclop.* du XVIIIe siècle, on mentionne aussi l'opinion de « quelques-uns » qui veulent que ce nom de Sibylle ait été d'abord celui d'une certaine prophétesse, et qu'il ait été ensuite étendu à celles qui marchèrent sur ses traces. L'étymologie que je propose substitue à ce prétendu nom propre un nom ethnique légèrement modifié en raison de sa signification spéciale.

que des exceptions au milieu d'une foule d'autres, qui, dans leurs antres et sur un trépied plus modeste, distribuaient leurs prédictions au commun des mortels.

J'aurais bien quelques autres aperçus à ouvrir. J'aurais, par exemple, à faire remarquer que les Bohémiens, qui doivent déjà se rattacher à l'Egypte [1] par leurs origines cabiriques, se retrouvent aujourd'hui dans ce pays, non-seulement à peu près tels que nous les connaissons en Europe, mais aussi comme charmeurs de serpents, ce qui rappelle déjà d'antiques souvenirs, puis sous la forme plus gracieuse que pudique des Almées, qui paraissent remonter elles-mêmes à l'antiquité la plus reculée, et sous les traits assez divers et moins séduisants des *meschaéli*, sur lesquels M. Quatremère [2], après M. Silvestre de Sacy, a recueilli quelques données historiques qui permettent de remonter déjà au XIIIe siècle (je retrouverai les *meschaéli* jusque parmi les Bohémiens de Roumanie), enfin sous d'autres aspects encore, comme celui de derviches mendiants, qui n'est pas sans quelque analogie avec le rôle de pélerins et de pénitents chrétiens que les Bohémiens se donnèrent en arrivant en Occident. — Tout cela peut faire présumer que ce n'est pas d'hier que les Tsiganes ont fait connaissance avec l'Egypte.

J'aurais, d'autre part, à rappeler l'attention sur les *Sicanes* de Sicile, dont j'ai dit un mot ailleurs [3]... Mais je ne puis avoir la prétention d'entrer ici dans toutes les ramifications du sujet.

Telles sont les données principales du livre dont je recueille les éléments depuis bien des années, et dans lequel seront refondus mes anciens mémoires de 1844 et 1849 sur l'apparition des Bohémiens en Europe (complétés d'ailleurs et éclairés, dans la partie qu'ils traitent, par des documents nouveaux), de manière à former une histoire générale des Bohémiens depuis l'antiquité jusqu'au XVe siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque qui était naguère, et qui est encore aujourd'hui pour beaucoup d'auteurs, le point de départ de nos connaissances sur cette race : livre retardé d'année en année par des empêchements de toute sorte, mais surtout, je le confesse, par mon ignorance en beaucoup de choses qu'il me faudrait savoir pour traiter aisément et dignement un sujet que j'aime, et que je trouve très-beau, mais bien vaste pour ma très-petite érudition. Faute de mieux, j'espère du moins, pendant que ma santé fort ébranlée me le permet encore, fixer la chaîne de l'œuvre dont je tiens les fils, et que d'autres recouvriront d'une trame plus riche et plus serrée.

Paul BATAILLARD.

(*La fin au prochain n°.*)

---

1. Je ne puis entrer ici dans les explications qu'appellent le nom d'*Égyptiens* donné aux Bohémiens dans plusieurs pays et la tradition d'origine égyptienne qui s'est conservée parmi eux. Je puis seulement affirmer que ce nom et cette tradition se retrouvent en Orient comme en Occident, qu'ils sont plus anciens qu'on ne l'a cru, et qu'ils méritent une sérieuse attention.

2. *Hist. des Sultans mamlouks*..... de Makrisi, trad. en français, Paris, in-4°, t. I, 1837, 2e partie, p. 4-6.

3. *Les derniers travaux*, etc., *Rev. crit.*, l. c., p. 213-214; t. à p., p. 23-24.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 24 septembre 1875.

M. Ermakow, de Trébizonde, qui a déjà envoyé à l'académie des photographies de monuments de l'orient, écrit que l'académie des sciences de S. Pétersbourg l'a chargé d'une mission archéologique dans l'Asie Mineure, la Géorgie, la Turquie, le Caucase, etc. : il offre à cette occasion ses services à l'académie pour lui procurer des vues photographiques des localités et des monuments qu'il doit visiter, ou des reproductions d'inscriptions.

L'académie, ayant à nommer un lecteur pour la séance publique annuelle des cinq académies, qui doit avoir lieu le 25 octobre, désigne M. Desjardins, qui lira son mémoire sur les inscriptions du corps de garde de la 7e cohorte des vigiles de Rome.

M. Thurot lit la suite de son étude sur les historiens de la 1e croisade. Il parle de Baudri de Bourgueil, auteur d'un remaniement du récit anonyme connu sous le nom de *Gesta Francorum*, dont il a été question à la dernière séance. Ce Baudri fut moine, puis abbé de Bourgueil, enfin (1108) archevêque de Dol; il mourut en 1130. Il se piquait de littérature ; il a laissé divers ouvrages en prose et en vers. Parmi ses œuvres en vers on remarque des poésies érotiques, imitées des *Bucoliques* de Virgile ou des *Héroïdes* d'Ovide : il a soin, au reste, pour que son caractère religieux n'en soit point compromis, de proclamer qu'il n'y a là qu'un simple jeu d'esprit. Ses œuvres en prose, toutes écrites après qu'il eut été nommé archevêque, sont d'une nature plus sévère, et se rapportent presque toutes à l'hagiographie. Ce sont diverses vies de Saints, une description du monastère de Fécamp, une histoire des évêques de Dol, *Gesta pontificum Dolensium*, et l'histoire de la croisade. Baudri se pique peu d'exactitude historique, et se préoccupe surtout de mettre en beau style ce que d'autres avaient écrit avant lui avec moins d'art. Ainsi il a composé l'histoire de la croisade en paraphrasant les *Gesta Francorum*. Il n'a point cherché à corriger la langue de l'auteur anonyme; la sienne est tout aussi incorrecte : mais il s'est attaché à rendre le style du récit plus noble et plus harmonieux. Ainsi il substitue des expressions poétiques à celles qui lui semblent trop simples : *summo diluculo* devient *sol terris illuxerat;* il fait souvent rimer ensemble les divers membres d'une même phrase. Il amplifie ou refait les discours prêtés par l'anonyme à ses personnages. Il développe l'analyse des sentiments, ou l'introduit là où le premier rédacteur n'avait pas cru devoir la mettre : ainsi là où l'anonyme met simplement *egressi sunt*, Baudri ajoute *non sine remanentium lacrimis*. Il ajoute des détails pittoresques ; l'anonyme parlant d'un château bien muni de vivres, *castellum plenum omnibus bonis*, Baudri spécifie, *frumento*, *caseo*, *oleo*. Quand l'anonyme rapporte sans commentaire quelque excès commis par les croisés ou quelque perfidie d'un de leurs chefs, Baudri s'efforce de voiler le fait, de l'atténuer ou de l'excuser. Si l'on n'avait pas le texte des *Gesta Francorum* pour le contrôler, il serait souvent difficile de distinguer dans Baudri ce qu'il a su et ce qu'il a inventé. Il faut ajouter que

Baudri a aussi intercalé dans le récit quelques faits vrais, omis par l'anonyme, et qu'il avait appris d'ailleurs.

M. Germain, doyen de la faculté des lettres de Montpellier, correspondant de l'académie, commence une lecture sur le *Liber procuratoris studiosorum* des archives de la faculté de médecine de Montpellier. Le procureur des étudiants, appelé aussi *procurator baccalaureorum et studentium*, était, dans l'ancienne université de médecine de Montpellier, un mandataire élu des étudiants, chargé de les représenter dans toutes les affaires où leur intérêt collectif était en jeu. Il ne représentait que ceux qui n'étaient pas arrivés encore à la licence, et devait lui-même n'être pas licencié. Le livre dont M. Germain entretient l'académie est un registre de la gestion des procureurs des étudiants du 26 mars 1526 au 15 décembre 1535. Pendant ce temps 26 procureurs différents se sont succédé : il y en a de tous pays, du midi de la France, de Bourgogne, de Bretagne, de Paris, de Flandre, de Suisse, d'Italie. On trouve dans ce registre des procureurs plusieurs mentions relatives à Rabelais, qui étudia la médecine à Montpellier durant l'année scolaire 1530-1531 et y fut reçu bachelier en décembre 1530 ; la signature même de Rabelais se trouve plusieurs fois dans le livre. Le même registre donne des détails sur les nombreux banquets dans lesquels les étudiants se réunissaient à toute occasion, pour les grandes fêtes, pour fêter un grade nouveau donné à un camarade, pour l'arrivée ou le départ d'un étudiant. Le 21 nov. 1534 le procureur des étudiants marque qu'un de leurs camarades, autorisé à commencer un cours à l'université, ne leur a offert qu'un maigre repas où l'on n'avait ni la place de s'asseoir ni assez à manger, et se plaint vivement de cette lésinerie : il ajoute qu'on aurait pu dire comme dans l'évangile : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? — Le *liber procuratoris*, dans les premières années, n'est presque rempli que de comptes de cuisine et de menus de banquets. — M. Germain accompagne cette communication de diverses indications sur l'organisation de l'université de médecine de Montpellier au 16e siècle. — A propos du terme de *baccalaureus*, bachelier, que M. Germain expliquait comme signifiant celui qui reçoit une *baie* du *laurier* doctoral, M. Thurot fait remarquer que ce mot n'est qu'une déformation, faite en vue de cette étymologie, du nom primitif, qui est *baccalarius* : dans les registres de l'université de Paris le grade du baccalauréat ne s'appelle jamais autrement que *baccalariatus*. M. Germain dit qu'il n'ignore point ce fait, mais que l'expression *baccalaureus* et le symbole de la *baie de laurier* étaient consacrés à l'université de Montpellier depuis le 14e siècle.

Ouvrage déposé : — Étienne de Campos Leyza, Analyse étymologique des racines de la langue grecque pour servir à l'histoire de l'origine et formation (*sic*) de la langue, Bordeaux, 1874, in-8o.

Julien Havet.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Mittheilungen aus der historischen Litteratur. IIIe année. 3e Fasc. — HÆDICKE, Kurrecht und Erzamt der Laienfürsten. Programm von Pforte 1872. — F. SCHIRRMACHER, Die Entstehung des Kurfürstencollegiums. 140 p. in-8°. Berlin, Janke. 1874. — W. WILMANNS, Die Reorganisation des Kurfürstencollegiums unter Otto IV u. Innocenz III. viij-116 p. in-8°. Berlin, Weidmann. 1873 (MEYER). — K. KRÜGER, Des Ptolomaeus Lucensis Leben und Werke. 84 p. in-8°. Gœttingen, Peppmüller. 1874 (MEYER). — W. VOGT, Antheil der Reichsstadt Weissenburg a. Nordgau an der reformatorischen Bewegung in den Jahren 1524-1530. 64 p. in-8°. Erlangen, Deichert. 1874 (BRECHER). — HEHLE, Der schwæbische Humanist Jakob Locher Philomusus 1471-1528. 2 parties, 1873. 1874. Ehingen (BRECHER). — Th. HENNER, Die Herzogliche Gewalt der Bischœfe von Wirzburg. 150 p. in-8°. Wurzbourg, Stuber. 1874 (FELDNER). — Mittheilungen des historischen Vereines fur Steiermark. XXI Heft. Graz. 1873. — Beitræge zur Kunde steiermærkischer Geschichtsquellen. 10e année. Graz. 1873 (ILWOF).

Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit, n° 8, août. Buntglasierte Thonwaaren des 15.-18. Jahrh. im germanischen Museum. XIV. (A. ESSENWEIN). — Kurtzes Diarium (Dr BAUR). — Ein unediertes Gedicht des Mœnches Gevehardus zu Grafschaft (NOLTE. — W. WATTENBACH). — Das Bippappspiel (Dr BAUR. — Dr FROMMANN). — Bemerkung zu dem Spruch « De ebriosis » (WATTENBACH). — *Beilage zum N°* 8. Chronik des germ. Museums. — Schriften der Akademieen und historischen Vereine. — Nachrichten.

La Rivista Europea. Septembre 1875. — J. TAFFIORELLI, I Giardini d'infanzia nella scienza pedagogica. — V. VALERIANI, I metodi del Duhamel e la logica del Condillac. — G. PIAZZOLI, Camillo Desmoulins (suite). — E. PICCOLOMINI, Sulla essenza e sul metodo della filologia classica (fin). — P. L. CECCHI, Il progresso del pensiero nelle lettere del rinascimento (fin). — Nouvelles littéraires et bibliographie italiennes, françaises, anglaises et slaves.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Bancroft (H. H.). The Native Races of the Pacific States of North America. Vol. 1 : Wild Tribes. Gr. in-8vo. London (Longmans). 31 fr. 25

Baxley (H. W.). Spain. Art Remains and Art Realities; Painters, Priests and Princes. 2 vol. in-8°, cart. London (Longmans). 26 fr. 25

Beaufort (M.). Memoir of Margaret, Countess of Richmond and Derby. By the late Charles Henry Cooper. Edited for the two Colleges of her foundation. In-8°, 340 p. London (Bell et D.). 9 fr. 40

Chinese Classics. Translated into English by J. Legge. Vol. 2 : Life and Works of Mencius. In-8°, cart. London (Trübner). 15 fr.

Confucius. Tá Hiö. Die erhabene Wissenschaft. Aus dem Chines. übers. u. erklært v. R. v. Plænckner. In-8°, xx-358 S. Leipzig (Brockhaus). 8 fr.

Crookes (W.). Researches in the Phenomena of Spiritualism. Part 1. In-8°. London (J. Burns). 1 fr. 25

Cunningham (A.). Life of. With Selections from his Works and Correspondence. By D. Hogg. In-8°, 380 p. London (Hodder et S.). 9 fr. 40

Cyril. Sancti Patris Nostri Cyrilli Archiepiscopi Alexandrini in D. Joannis Evangelicum. Edited by E. B. Pusey. 3 vol. In-8°, cart. London (Mac Millan). 56 fr. 25

Dodsley's Select Collection of Old English Plays, 4th edit. by W. C. Hazlitt. Vol. 9. In-8°, 580 p. cart. London (Reaves et T.). 13 fr. 15

Encyclopædia britannica. Edited by T. Spencer Baynes. Vol. 1. In-4°, cart. London (Simpkin). 37 fr. 50

Ficker (J.). Ueber die Entstehungszeit d. Schwabenspiegels. Gr. in-8°, 70 S. Wien (Gerold). 1 fr. 35

Fischer (K.). Francis Bacon und seine Nachfolger. Entwickelungsgeschichte der Erfahrungsphilosophie. 2. vœllig umgearb. Aufl. In-8°, xx-788 p. Leipzig (Brockhaus). 20 fr.

Fox (H. C.). On the Revision of the Authorised Version of the Scriptures. With an Account of the Revision now in Progress. In-12, 64 p. cart. London (Hodder et S.). 2 fr.

Fraser (T. R.) and **Dewar** (A.). Origin of Creation; or, Science of Matter and Force. In-8°, cart. London (Longmans). 10 fr.

Gardiner (S. R.). A History of England under the Duke of Buckingham and Charles I. 1624-1628. 2 vol. in-8°, cart. 764 p. London (Longmans). 30 fr.

Ingleby (C. M.). Shakspeare's Centurie of Prayse; being Materials for a History of Opinion on Shakspeare and his Works. In-4°. London (Trübner). 26 fr. 25

Jerrold (B.). Life of Napoleon III. Derived from State Records, from unpublished Family Correspondence, and from Personal Testimony (4 vol.). Vol. 2. In-8°, 496 p. cart. London (Longmans). 22 fr. 50

Lübke (W.). History of Art. Translated by F. E. Bunnètt. 3d Edit. 2 vols gr. in-8°, cart. 950 p. London (Smith et E.). 52 fr. 50

Malvezin (T.). Michel de Montaigne, son origine, sa famille. In-8°, 348 p. 2 facsimile, 1 tableau et 1 carte. Bordeaux (Lefebvre).

Mansel (H. L.). The Gnostic Heresies of the First and Second Centuries. With a Sketch of his Work, Life and Character by the Earl of Carnarvon. Edited by J. B. Lightfoot. In-8°, cart. 312 p. London (Murray). 13 fr. 15

Maurice (C. E.). Lives of English Popular Leaders in the Middle Ages. Tyler, Ball and Oldcastle. In-8°, 228 p. cart. London (King). 9 fr. 40

Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain. 3e série, 2e vol. In-8°, xvj-504 p. et 11 pl. Nancy (imp. Crépin-Leblond).

Nicolson (A.). Sketch of the German Constitution, and of the Events in Germany from 1815 to 1871. In-8°, cart. London (Longmans). 6 fr. 25

Paillard (A.). Histoire de la transmission du pouvoir impérial à Rome et à Constantinople. In-8°, 528 p. Paris (Plon et Ce). 8 fr.

Pattison (M.). Isaac Casaubon. 1559-1614. In-8°, cart. 538 p. London (Longmans). 22 fr. 50

Perrens (F. T.). Étienne Marcel, prévôt des marchands (1354-1358), avec une introduction par L. M. Tisserand. In-4°, xliij-395 p. Paris (Imp. nationale). 30 f.

Revue des Deux-Mondes. Table générale (1831-1874). In-8° à 2 col., viij-483 p. Paris (Bureaux de la Revue des Deux-Mondes).

Scherer (W.). Deutsche Studien II. Die Anfænge d. Minnesanges. Gr. in-8°, 82 S. Wien (Gerold). 1 fr. 75

Schroer (K. J.). Die deutsche Dichtung d. 19. Jahrh. in ihren bedeutenderen Erscheinungen. In-8°, vj-496 S. Leipzig (Vogel). 12 fr.

Shaw (C.). Malta Sixty Years ago, also a Synoptical Sketch of the Order of St. John of Jerusalem, from its first Formation till the Evacuation of Malta; to which is annexed a short Sketch of the Crusades, and a concise History of the Knights Templar. In-16 cart. 150 p. London (S. Tinsley). 13 fr. 15

Spencer (H.). The Study of Sociology. 4th Edit. In-8°, cart. 426 p. London (King). 6 fr. 25

Werder (K.). Vorlesungen üb. Shakspeare's Hamlet geh. an der Universitæt zu Berlin (zuerst im Wintersemester 1859-1860, zuletzt 1870-1871. In-8°, 252 S. Berlin (Hertz). 6 fr. 25

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 41 Neuvième année. 9 Octobre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, RUE RICHELIEU.

Pour paraître très-prochainement :

LES TABLES EUGUBINES

TRADUCTION, COMMENTAIRE, GRAMMAIRE
ET INTRODUCTION HISTORIQUE,
PAR
M. M. BRÉAL,
Professeur au Collége de France, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études.

Un fort volume gr. in-8° de 28 à 30 feuilles d'impression accompagné d'un album petit in-f° contenant le fac-simile des tables Eugubines. 13 planches gravées.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 176, new series, 18 septembre. DENTON, A Commentary on the Acts of the Apostles. Vol. I. London, Bell and Sons (W. SANDAY : l'auteur ignore les travaux allemands). — Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων, ὑπὸ Ν. Γ. Πολίτου. Vol. I, Part 2. Athens, Wilberg (H. F. TOZER : ce volume, intitulé *Mythologie des Grecs modernes* s'occupe des idées populaires sur la destinée et la condition des morts; il ne fournit guère plus de détails qu'on n'en trouve dans l'ouvrage de B. Schmidt, *Das Volksleben der Neugriechen*). — WATKISS LLOYD, The Age of Pericles. London, Macmillan and Co. (J. P. MAHAFFY : article favorable, malgré d'assez nombreuses critiques), — New York Letter (J. L. GILDER : nouvelles littéraires). — *Correspondence.* Michel Angelo's « Creation of Adam » (Alfred HIGGINS analyse l'article de Richter, paru dans la *Zeitschr. für bildende Kunst,* lequel jette une vive lumière sur la signification de la peinture de Michel Ange). — Lucretius and his Editors (A. H. J. MUNRO : répond à une phrase dirigée contre lui par Brieger dans la préface de sa récente édition de Lucrèce et à un article du même, paru dans le *Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft*). — Shakspere and Queen Elizabeth's Favourites (F. J. FURNIVALL). — The Prehistoric Collections of Lübeck, Schwerin and Berlin (Henry SCHLIEMANN). — WHITNEY, The Life and Growth of Language. London, King and Co. (A. H. SAYCE : n'est pas d'accord avec l'auteur sur la question des racines monosyllabiques). — Greek Etymology (John RHYS : revue des ouvrages suivants : *Grundzüge der griechischen Etymologie,* von G. Curtius, 4e éd.; *Some Remarks on the Celtic Additions to Curtius' Greek Etymology,* by Whitley Stokes; *Principles of Greek Etymology,* By G. Curtius, transl. by A. S. Wilkins, vol. I).

The Athenæum, n° 2499, 18 septembre. VAMBÉRY, Der Islam im Neunzehnten Jahrhundert. Leipzig (tableau fidèle de l'islamisme actuel). — Extracts from the Records of the Burgh of Eidinburgh, A. D. 1557-1571. Edinburgh, printed for the Scottish Burgh Records Society. — Cumbriana; or, Fragments of Cumbrian Life. London, Whittaker and Co. (intéressant ouvrage). — An Account of the Primitive Tribes and Monuments of the Nilagiris. By the late James WILKINSON BREEKS. Ed. by his Widow. Allen and Co. (importante publication). — Othello and Sampiero (C. Elliot BROWNE : rappelle qu'un anonyme a signalé, il y a plus d'un siècle, la ressemblance frappante qu'offre l'histoire d'Othello avec celle du Corse Sampiero). — The Centenary of Michel Angelo. — Remains of Moorish Art (TROVEY BLACKMORE : décrit une ruine splendide qu'il a visitée à *Salee* près de Rabat dans le Maroc).

Literarisches Centralblatt, n° 38, 18 septembre. WEIZSÆCKER, Das Neue Testament. Uebersetzt. Tübingen, Laupp'sche B. In-8°, viij-328 p. (traduction au courant de la science). — LINDNER, Geschichte des deutschen Reiches vom Ende des 14. Jahrh. bis zur Reformation. 1. Abth. 1. Bd. Braunschweig, Schwetschke u. S. In-8°, xv p. 436 (ce volume traite de l'histoire de l'Allemagne sous le roi Wenzel). — ENNEN, Geschichte der Stadt Cœln. 4. Bd. 9.-14. Lief. Kœln u. Neuss, Schwann. In-8°, viij-513-889 p. (ce volume embrasse les années 1513 à 1577). — Troilus Alberti Stadensis ..... ed. A. MERZDORF (cf. *Rev. crit.*, 1875, II, p. 23).

Jenaer Literaturzeitung, n° 30, 24 juillet. UHRIG, Bedenken gegen die Æchtheit der mittelalterlichen Sage von der Entthronung des Merowingischen Kœnigshauses durch den Papst Zacharius. Leipzig, Veit u. Co. In-8°, viij-81 p. (H. HAHN). — BELGRANO, Della vita privata dei Genovesi. Sec. Ed. Genova,

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 9 Octobre — 1875

Sommaire : 196. Documents sur Jules-César Scaliger et sa famille, p. p. MAGEN. — *Correspondance :* Sur les origines des Bohémiens ou Tsiganes, avec l'explication du nom Tsigane (*suite et fin*). — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

196. — **Documents sur Jules-César Scaliger et sa famille**, publiés par M. Adolphe MAGEN. Agen, imprimerie de Prosper Noubel. 1873. In-8° de 122 p. (Extrait du *Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen*).

Pendant la Révolution, vers le milieu de 1792, l'église des RR. PP. Augustins d'Agen, où reposaient les restes de Jules-César Scaliger, fut vendue, puis démolie. La sépulture du savant médecin et critique, dont la gloire, déjà grande de son temps, fut renouvelée et bien dépassée par celle de son fils, n'échappa point à la profanation. Mais du moins ses os furent pieusement recueillis par un jeune citoyen agenais et conservés, pour la majeure partie, par les héritiers de ce jeune homme, mort en 1810, en Espagne, où il exerçait les fonctions de médecin militaire. En 1867, ces héritiers remirent les ossements de Jules-César Scaliger entre les mains des membres du bureau de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, pour être gardés soigneusement par elle jusqu'à l'époque où il lui serait possible de les déposer à jamais dans un monument public. Cette circonstance a inspiré à un savant littérateur agenais l'idée de réunir et de publier un assez grand nombre de documents concernant le chef de la famille Scaliger et ses descendants. La publication de M. Ad. Magen comprend d'abord une traduction de la longue et intéressante lettre latine adressée par Joseph Scaliger à Janus Douza, lettre publiée originairement à Leyde, en 1594, dans le format in-4°, et réimprimée ensuite en tête de la correspondance de son savant auteur. M. M. a cru devoir supprimer, et nous ne saurions l'en blâmer, la fabuleuse généalogie qui occupe les premières pages de ce morceau. Mais il y a joint un grand nombre de notes historiques, biographiques et littéraires, dont plusieurs fort développées et fort curieuses. Viennent ensuite, sous forme d'appendice, diverses pièces concernant Jules-César Scaliger, ses enfants et ses descendants. Parmi ces documents, on remarquera surtout le testament de Jules-César et celui de Joseph Scaliger.

La traduction de M. M. est écrite avec beaucoup de facilité et d'agrément; peut-être en certains cas aurait-elle pu serrer le texte de plus près. Nous allons soumettre au savant et laborieux écrivain quelques observations que nous a suggérées une lecture attentive de son précieux recueil.

Page 10. On lit ce qui suit, à propos de Jules-César Scaliger : « Présenté » ensuite par son père à l'Empereur Maximilien, son aîné de dix ans, etc. » M. M. fait observer en note qu'il y a là une erreur évidente, et que Maximilien

étant né en 1459, ce n'est pas de dix ans, mais de vingt-cinq qu'il était l'aîné de Scaliger. Mais le texte de Joseph Scaliger est ainsi conçu : « Annorum duo-» decim minor Maximiliano Cæsari à patre Benedicto oblatus[1] », ce qui nous paraît devoir se traduire de cette sorte : « à l'âge de moins de douze ans, il fut » présenté par son père Benoît à l'empereur Maximilien. » Immédiatement avant les mots qu'on vient de lire, il est dit que Jules-César Scaliger, avec Tite, son frère, apprit les éléments de la grammaire et des lettres d'un client de sa famille, Jean Joconde de Vérone, très-savant homme et très-honnête, qui se fit plus tard moine franciscain. Dans une note relative à ce passage, M. M., après avoir fait observer qu'il s'agit du célèbre *Frate Giovanni Giocondo*, ajoute ces mots : « D'après une note dont je ne retrouve plus la source, il s'appelait Jean *Gaillard* » et il aurait construit le Pont-Neuf à Paris. » Il y a ici trois remarques à faire : 1° Gaillard est une version un peu libre de Giocondo, nom qu'un vieux traducteur du XVIe siècle a rendu plus exactement par le joyeulx ; 2° ce n'est pas le Pont-Neuf que Fra Giocondo a fait construire, mais bien le pont Notre-Dame[2] ; 3° Giocondo embrassa de bonne heure la vie monastique, dans l'ordre des frères prêcheurs, et non dans celui des franciscains.

Page 29, après avoir raconté très-longuement les prouesses de son père, Joseph Scaliger s'emporte contre ceux qui s'étaient permis de blâmer de tels actes d'adresse, de force ou d'agilité, et notamment contre un certain Lucumon Beccelenus, « l'homme du monde qui a fait de son talent et de ses loisirs l'usage » le plus indigne et qui, avec une grossièreté sans exemple, cherche à tourner » mon père en ridicule, pour avoir, en armes, dansé la Pyrrhique devant l'em-» pereur Maximilien. Oh! la stupide, l'étrange impudence! Mais le Maruccin, si » enclin à critiquer les talents et les goûts des personnages les plus distingués, » ne s'est-il pas moqué de Moïse qui a eu, selon lui, le tort d'écrire les noms » des patriarches en hébreu plutôt qu'en flamand? Et cependant ses *Origines*, » plus absurdes peut-être qu'impies, ont été publiées sur le permis de gens qui » prétendent au droit de contrôle en tout ordre de productions. »

Sur ce passage M. M. a fait une note ainsi conçue : « Le nom de Beccélenus » et celui de Maruccin, qu'on rencontre un peu plus bas, manquent à tous les » Recueils biographiques, y compris celui d'Antoine Teissier (*Les Éloges des* » *hommes savants*, etc.), si bien informé sur cette époque[3]. » Il nous paraît certain que les mots Marrucin (Marrucinus) et Lucumon[4] Becceselenus (car c'est

---

1. *Josephi Scaligeri..... Epistola de vetustate* et *splendore gentis Scaligerae et Jul. Caes. vita*, p. 31; *Illustriss. viri Josephi Scaligeri, Julii Caes. a Burden f. epistolae*. Lugduni Batavorum, ex officina Bonaventurae et Abrahami Elzevir. 1627. In-8°, p. 28.

2. Cf. la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 2e série. T. II, 1845-1846, p. 38 suiv., article de Le Roux de Lincy ; la *Biographie universelle* de Michaud, article Giocondo, par Émeric-David ; la *Biographie générale* de Didot, Art. Giocondo, par feu Ern. Breton ; *et Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs,.... par un géographe-bibliophile* (feu M. d'Avezac). Paris, 1867, in-8°, p. 89. Voyez encore les *Prima Scaligerana*, dans le recueil de Des Maizeaux, *Scaligerana*, *Thuana*, *Perroniana*, etc., t. II, p. 120, 121.

3. M. M., p. 29, note 2.

4. Lucumo = Fou, monomane, mélancolique.

ainsi que porte le texte de Joseph Scaliger[1]) désignent une seule et même personne, et que ce sont des épithètes outrageantes appliquées à cette personne, plutôt que son nom véritable. J'ai déjà expliqué ici même, à propos d'un passage de Balzac relatif à Rocolet, ce qu'il fallait entendre par Marrucin[2]. Lorsque je lus pour la première fois, au commencement de septembre 1874, l'opuscule de M. M., je me trouvais à Granville (Manche), c'est-à-dire, loin de mes livres et de presque toute espèce de livres. Mais je supposai aussitôt qu'il devait être question du savant et systématique Goropius Becanus, et je communiquai par lettre ma conjecture à un des amis de M. M., qui est en même temps un des principaux collaborateurs de la *Revue critique.* Toutefois ce n'était qu'une pure supposition, fondée uniquement sur les railleries adressées par Joseph Scaliger aux rêveries étymologiques du censeur de son père, et sur le titre d'*Origines* donné au livre qui les renferme. Mais en recourant plus tard aux longues élucubrations du médecin anversois, j'y trouvai ce passage, relatif justement à Jules-César Scaliger : « Quid enim ille non possit, qui puer adhuc cùm esset, in pano-» plia coram Maximiliano pyrrichen saltarit?[3] » Plus récemment encore, en feuilletant le curieux petit volume intitulé : *Pauli Colomesii opuscula*[4], à l'article intitulé : Clavis epistolarum Josephi Justi Scaligeri Aginnensis, j'ai vu que le savant critique et bibliographe avait reconnu, il y a plus de deux siècles, qui était Lucumo Becceselenus. Il s'était contenté d'énoncer le fait, en promettant de parler avec détail de Jean Goropius Becanus, dans un ouvrage qui devait porter le titre de *Belgium Orientale,* mais qui n'a point vu le jour. Il est à peine besoin d'ajouter que Joseph Scaliger s'est complu malignement à donner à Goropius Becanus un nom qui ne diffère que par une seule lettre et par la désinence du sous-titre de son livre. En effet, Becceselenus « grand niais, imbécille » rappelle aussitôt le Becceselana qui figure dans le titre de l'in-folio du médecin anversois, et que celui-ci traduit par « panes quibus pueri nutriuntur[5]. »

Page 40, Joseph Scaliger dit que son père ayant éprouvé un violent échauffement, fit usage, pour se soulager, du suc d'une plante qu'on appelle *albateca* en Espagne. M. M. suppose qu'il pourrait être question ici de la Fabrègue, espèce de basilic qu'en Espagne on appelle : *albahaca, alfabega;* et il renvoie au *Glossaire des mots espagnols (et portugais) dérivés de l'arabe,* par R. Dozy et le Dr (W) H. Engelmann, 2e édition, p. 62, vo albahaca, etc. Mais cette conjecture est contredite par ce qu'on lit immédiatement après, et qui prouve qu'il s'agit d'un fruit et non simplement d'une plante[6]. Je crois donc que Joseph Scaliger a

1. Page 41 de l'édition elzévirienne.
2. *Revue critique,* n° du 8 août 1874, p. 91.
3. Joan. Goropii Becani *Origines antwerpianae, sive Cimmeriorum Becceselana novem libros complexa.* Antverpiae, ex officina Christophori Plantini, 1569, in-folio. *Antiquitates Antwerpianae,* p. 293.
4. Ultrajecti, apud Petrum Elzevirium, 1669, in-12; page 145.
5. *Opus suprà laudatum,* p. 1054. — Il est ainsi fait mention de Goropius Becanus dans le *Scaligerana* : « Goropius Becanus dicebat linguam Adami fuisse Brabantinam..... » Goropius Becanus a esté fort estimé, mais on n'en fait plus d'estat maintenant; il ne » vaut rien. » *Scaligerana, Thuana,* etc., t. II, p. 223-224.
6. Ex adstricta ob cruditatem illius *fructus* vesica; p. 47, éd. elzévirienne.

voulu parler de la pastèque ou melon d'eau (cucurbita citrullus), appelée en espagnol *albudega* ou *albudeca*, et en portugais *pateca*[1].

Dans le testament de Joseph Scaliger (p. 76) on rencontre l'expression : tout arroy de cuisine. M. M. a supposé qu'il y avait là une erreur de copiste et qu'il fallait lire harnoy (harnais). Je ne partage pas cette opinion : le mot arroy me paraît la vraie leçon et s'interprète très-bien ici par « attirail. »

La correction typographique laisse trop à désirer. P. 20, n. 3, il est dit que François Ier était neveu du frère de Charles III, duc de Savoie. C'est neveu du père qu'on doit lire. A la page 34, n. 2, il faut sans doute changer Quivini en Quirini, *comalatoria* en *consolatoria*, *comporto* en *composto*. — P. 43, n. 1, la date 1521 doit être remplacée par 1541.

En résumé, malgré quelques taches, la plupart légères, la publication de M. M. est un précieux service rendu à l'histoire du XVIe siècle. Elle mérite de prendre place à la suite des deux intéressantes études biographiques consacrées à Jules-César Scaliger et à son fils, par M. Charles Nisard, dans les ouvrages intitulés : *Les gladiateurs de la république des lettres* et *Le Triumvirat littéraire au XVIe siècle*. Quand notre savant et laborieux collaborateur, M. Tamizey de Larroque, aura publié le travail qu'il prépare sur Joseph Scaliger, il restera sans doute bien peu de chose à apprendre sur les deux grands érudits, et nous aurons moins lieu de regretter que Ruhnkenius n'ait pas mis à exécution le projet qu'il avait formé d'écrire la vie de Joseph Scaliger, afin de l'ajouter à l'éloge d'Hemsterhuys[2].

C. DEFRÉMERY.

CORRESPONDANCE.

Sur les origines des Bohémiens ou Tsiganes,

AVEC L'EXPLICATION DU NOM TSIGANE.

Lettre à la Revue critique.

(*Suite et fin.*)

III.

En attendant, je ne crois pas devoir retenir plus longtemps l'explication du mot *Tsigane*, qu'on a vainement cherchée jusqu'ici, que M. de Goeje, M. Burton et M. Fagnan viennent encore de tenter sans beaucoup de succès, et que je me crois en mesure de donner d'une manière définitive. Si je ne l'ai pas publiée plus tôt, c'est qu'elle me paraît être la preuve topique et comme la confirmation matérielle de tout mon système, et qu'il m'en coûtait, soit d'affaiblir cette expli-

---

1. Cf. Dozy et Engelmann, *opus suprà laudatum*, p. 74; et la savante dissertation intitulée : *B. C. D. Abattichim sive melones Ægyptii, ab israëlitis desiderati, quinam et quales fuerint, brevi* διαεκεπ Σει *ostendere conatur* Olavus Celsius. *Lugduni-Batavorum*, 1726, in-8°, *passim* et surtout p. 4 et 5. — Le chevalier d'Arvieux, parlant des pastèques d'Alep et de l'eau qu'elles renferment en abondance, ajoute : C'est la ptysanne ordinaire des malades. *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, recueillis par le R. P. Jean-Baptiste Labat, t. VI, p. 413, 414.

2. *Vita Davidis Ruhnkenii a Daniele Wyttenbachio scripta..... edidit.....* Carolus Henricus Frotscher. Fribergae, 1846, in-8°, p. 162.

cation et sa portée en l'isolant, soit d'affaiblir ma thèse elle-même et de déflorer le livre que je prépare, en donnant de celui-ci une ébauche informe et sans étais, comme je viens de le faire dans les quelques pages qui précèdent. Malgré les inconvénients d'un résumé fait un peu à la hâte, sur une masse de matériaux et de notes que je ne puis songer à passer en revue, c'est à ce dernier parti que je me suis cependant arrêté. Je répète que l'explication du mot *Tsigane* et ma thèse sont inséparables : c'est ce qui m'excusera, je l'espère, d'avoir osé parler si longuement, et dans un recueil comme celui-ci, d'un livre qui n'existe pas encore. On voudra peut-être bien reconnaître aussi que les vues que j'ai indiquées n'étaient pas inutiles à mettre en regard de celles exposées par M. de Goeje.

A la fin du précieux passage où Hérodote (V, 9) parle des Sigynes, qu'il dit occuper, au nord de la Thrace, un grand pays désert au delà de l'Ister, et qui s'étendent aussi, suivant lui, jusqu'au pays des Venètes établis sur les bords de l'Adriatique, se trouve une glose, certainement fort ancienne, et que des savants autorisés[1] pensent être d'Hérodote lui-même. Cette glose, la voici : « Les Ligiens (Ligures) qui demeurent auprès de Massalie donnent aux marchands le nom de Sigynnes (Σιγύνναις); mais les Cypriotes appellent ainsi les lances ou javelots (δόρατα)[2]. » Cette note, d'où l'on peut induire que des troupes de colporteurs ou artisans sigynes, c'est-à-dire Tsiganes, étendaient dès lors leurs courses jusqu'à l'ancienne Marseille, est déjà par là fort précieuse. Quant à la remarque relative au nom particulier que les Cypriotes donnaient au javelot ou à la pique, et qui de chez eux (et de chez les Macédoniens[3]) a apparemment passé dans la langue grecque sous les diverses formes[4] dont j'ai déjà indiqué les principales en parlant des Sibylles, elle ne me disait rien de clair; mais elle m'était cependant restée dans la mémoire comme pouvant contenir la matière de quelque rapprochement utile, lorsqu'un heureux hasard me donna la clef de l'énigme.

J'avais un jeune parent Cypriote, Eugène Santi (mort depuis), qui, après avoir fait ses études classiques à Paris, y était revenu de Chypre pour suivre les cours de l'école des langues orientales vivantes. Il s'y trouvait ainsi en 1866. Je ne pouvais manquer de profiter de cette occasion pour m'enquérir des Bohémiens de ces îles de la Méditerranée orientale, où leur étude offrirait un intérêt tout particulier; car, d'une part, c'est dans ces îles qu'était le principal siége de ces peuplades ou corporations cabiriques, parmi lesquelles les Sinti de Lemnos occupent une place importante; et, de l'autre, cette région est une de celles où les documents modernes connus jusqu'ici permettent d'entrevoir la présence très-ancienne des Bohémiens les plus incontestables[5]. Mon jeune

---

1. Entre autres Diefenbach, *Origines europææ*, 1861, p. 419; cf. p. 86.
2. Une glose assez voisine de celle-là est donnée par un scholiaste d'Apoll. de Rhodes. V. Diefenb., ibid. p. 419. — Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, d'après Suidas, le nom de σιγύνη s'appliquait particulièrement aussi au javelot en usage chez les Macédoniens.
3. Voy. la dernière note.
4. Voy. du reste Diefenbach, *ibid.*, et aussi p. 287.
5. Sur les Bohémiens de Crète en 1322, voy. dans mon mémoire de 1849, tirage à

parent ne put me renseigner que sur ceux de Chypre, qui sont encore dans cette île au nombre de cinq cents à mille environ, et il me donna sur eux (en mai et juin 1866) des détails qu'il serait trop long de reproduire ici. Le point important, c'est que le nom sous lequel ils sont actuellement connus en Chypre est *Kilindjiridès*. C'était la première fois que j'entendais ce nom[1], qui n'a jamais été recueilli par aucun auteur ayant traité des Bohémiens, et il m'intrigua tout d'abord. Mon jeune parent m'expliqua aussitôt que ce nom est évidemment d'origine turque, avec une terminaison grecque, et que la finale turque *dji*, aussi bien que la terminaison grecque *idès*, qui a été ajoutée à la première, servent généralement toutes les deux à désigner des métiers. Quant à la partie essentielle du nom, elle concorde parfaitement, sauf addition d'un *n*, avec le mot *Qylidj*, qui en turc signifie *sabre* ou *épée*. Le mot signifierait donc *marchands* ou *fabricants d'épées ou de sabres*. Pourquoi cette qualification ? Evidemment elle se rapportait aux industries métallurgiques des Bohémiens : la remarque faite par Hérodote ou un de ses très-anciens scholiastes, à *propos des Sigynes*, que le nom qu'on leur donne est aussi celui qu'on donne au *javelot* en *Chypre*, me revint aussitôt en mémoire, et il me sembla clair que le nom de *Kilindjiridès* n'était qu'une traduction, légèrement modifiée en raison des différences survenues dans les armes les plus usuelles, du nom des Tsiganes, traduction faite par les Turcs établis dans l'île, à une époque, évidemment, où l'ancienne synonymie de leur nom et des armes qu'ils fabriquaient ne s'y était pas encore perdue, mais où de fabricants de javelots ou de lances ils s'étaient faits fabricants de sabres ou d'épées. Cette interprétation n'a rien que de conforme à ce que l'on sait des fréquentes modifications que la transformation des usages apporte au sens des mots, et elle se trouve particulièrement justifiée par un exemple pris dans la langue même des Bohémiens et s'appliquant au même mot : chez ceux de l'Asie Mineure, *Kilidj* signifie maintenant *faulx* (Paspati, *Les*

---

part, p. 11-12, le passage de Symon Simeon, rectifié comme il est dit plus haut (note 3 de la p. 215); sur ceux de Chypre, voy. *ibid.*, p. 10-11, les passages de Lusignan et de Florio Bustron; sur ceux des îles de la Méditerranée orientale en général, voy. *ibid.*, p. 8-10, les passages d'André Thevet et de Pierre Belon. On remarquera les occupations métallurgiques auxquelles ces Boh., quoique isolés et comme perdus dans ces îles, se livrent encore, d'après Lusignan, Thevet et Belon. — A ces documents, il faut ajouter maintenant ceux, relatifs aux Boh. des côtes de la Grèce, que feu M. Carl Hopf a mis en œuvre (il est bien regrettable qu'il ne les ait pas donnés textuellement et qu'il n'ait pas même exactement indiqué ses sources toutes manuscrites) dans les p. 11-23 de sa brochure, *Die Einwanderung der Zigeuner* (Gotha, 1870, pet. in-8° de 47 p.). Le reste n'est généralement qu'un résumé de mes deux mémoires de 1844 et 1849, à l'exception toutefois de la plus grande partie des p. 23-26, qui contiennent des choses très-contestables (que le savant M. Rœsler a relevées dans l'*Ausland* du 22 avril 1872, p. 106-107). Là aussi, au moins p. 20, les Bohémiens (qu'un voyageur allemand de la fin du XVe s., parlant de ceux de Modone, appelle *Suyginer*, p. 15), apparaissent comme chaudronniers et forgerons.

1. Je ne l'ai retrouvé depuis, comme nom ethnique des Boh., qu'à Rhodes, sous la forme *Kaldji* : ce nom m'a été fourni, en octobre 1866, par Auguste Salzmann, qui depuis 1857 avait sa principale résidence dans cette île, où il faisait alors ses fouilles bien connues de Kamiros. Salzmann, qui était pour moi une vieille connaissance, est aussi mort depuis.

Tchinghianés, p. 121)[1]. D'un autre côté, la *sagaris* des Amazones (voy. plus loin en note) n'est plus un javelot, mais, paraît-il, une hache en fer. Il serait facile de multiplier les exemples de ce genre.

Cependant il pourrait encore rester quelques doutes sur la valeur et la portée de ce rapprochement, mais en voici une confirmation, qui paraîtra, je pense, sans réplique. Un des trois noms ethniques qui sont donnés aux Bohémiens en Grèce, est celui de Κατζίβελος, pl. οι, (Paspati, *Les Tching.*, p. 19), qui est connu dans une grande partie de la péninsule du Balkan, et jusqu'en Roumanie, où l'usage de la langue grecque, apportée par les princes phanariotes, était encore très-répandu il y a une trentaine d'années. M. Paspati, qui est Grec pourtant, mais qui vit à Constantinople, et qui d'ailleurs n'avait pas les mêmes raisons que moi pour s'arrêter sur ce nom[2], est allé en chercher l'explication dans le Vocabulaire grec vulgaire-italien de Somavera (en ital., Parigi, 1709), et dans Pott, t. II, p. 259, où le savant professeur de Halle fait dériver le mot grec d'un mot roumain, *cacivel*, et le mot roumain du latin *captivus*, *captivellus*[3]. Cette explication peut paraître d'autant plus séduisante au premier abord, que les Bohémiens ont été longtemps esclaves en Roumanie; mais elle est inadmissible. D'abord *cacivel* ne paraît pas exister dans la langue valaque; je le cherche en vain dans les Dictionnaires de cette langue, et les Roumains que j'ai consultés à cet égard connaissent le mot grec, mais non la prétendue forme roumaine qu'on a mise en avant. De plus, la première personne sachant le grec moderne, à laquelle j'ai demandé, sans aucune explication préalable qui pût la mettre sur la voie, ce que pouvait signifier littéralement le mot Κατζίβελος (c'était précisément un Roumain bien connu, mon vieil ami C. A. Rosetti), m'a répondu sans hésiter : « βέλος, ζιβέλος, JAVELOT » ! Ce qui apparaît si clairement dans le grec moderne s'explique du reste tout aussi bien par le grec ancien : il n'est déjà pas difficile de retrouver dans les trois dernières syllabes de Κατζίβελος le σιβύνη ancien, qui s'écrit même quelquefois ζιβύνη[4], qui, pour signifier Sibylle, prend la forme σιβύλλα, et qui apparaît aussi sous la forme διαβολία en conservant la signification de javelot[5]. Mais il n'y a pas besoin de chercher si loin : βέλος n'appartient pas seulement au grec moderne, il se retrouve exactement dans le grec ancien[6], comme un mot très-usité : « βέλος, trait, flèche, lance,

1. Il est curieux de noter qu'une des castes modernes de l'Inde porte « sur un éten- » dard rouge l'effigie d'une espèce de *sabre* nommé *Sangara*cody. » E. Roubaud, *Contribution à l'anthropologie de l'Inde* (travail couronné par la Société d'anthr. en 1869), p. 43. Je remarque en passant, *ibid.* p. 67, une caste appelée *Singara*vallou, etc.

2. Depuis, cependant, M. Paspati lui-même a eu l'obligeance de me fournir une indication de laquelle il résulte que le nom de κατζίβελος, comme servant à désigner les Bohémiens, se trouve déjà chez un poète byzantin du milieu du XIVe siècle.

3. Paspati, *Les Tchinghianés*, p. 19.

4. La forme intermédiaire « Ζίβυλοι, teli genus » (*Nov.* de Justinien) se retrouve chez J. Meursius, *Glos. graeco-barbarum*, Lugd. Bat. 1614, in-4°. — Cf. Βελοραδες, acuarii.

5. Cf. διαβάλλω, transpercer; βάλλω, jeter, lancer contre; καταβάλλω, jeter à bas, renverser.

6. Et même très-ancien : il occupe plus de deux colonnes dans le *J. Morisonii Duncani Novum Lexicon gr., ex Ch. Tob. Dammii Lexico Homerico-Pindarico ..... retract.*, corrigé et aug. par Chr. Frid. Rost, Lipsiæ, 1836, in-4°, où je remarque que les mots σιβύνη,

épée.... » (Dict. de Chassang) nous donne le mot textuel, même avec la signification secondaire d'*épée*, qui s'offre à nous dans *Kilindjiridès*, l'équivalent turco-grec de Κατζίβελος. — Resterait à trouver la valeur précise de la syllabe initiale κατ. Ce préfixe vient-il de κάζω, orner, décorer, ajuster, ou de καττύω, raccommoder? N'est-ce pas plutôt tout simplement la préposition κατά, qui a, comme chacun sait, des sens très divers et souvent difficiles à préciser? Ici elle signifierait *adonné à, s'occupant de*, comme dans κατείδολος, adonné au culte des idoles. Mais c'est là un détail secondaire dont je laisse l'explication dernière aux hellénistes. Κατζίβελος est évidemment dans tous les cas un ouvrier en javelots, un fabricant d'armes de ce genre, et c'est une autre forme des mots Sigyne et Tsigane, qui ont le même sens.

En résumé Σίγυνος, ancienne forme grecque du nom que les Tsiganes portent encore aujourd'hui dans tous les pays de l'Europe orientale, d'où il a rayonné un peu au delà et un peu en deçà[1], signifiait simplement *javelot*, *pique*, etc., soit que le nom de la chose ait passé à ceux qui la fabriquaient, soit que le nom ethnique des fabricants ait passé à la chose. Puis ce nom ethnique, qui, en tant que nom commun, avait en grec ancien des formes assez diverses, notamment celles de σιβύνη et de βέλος, est devenu en grec du moyen-âge Κατζίβελος, qui signifie un peu plus explicitement fabricant de javelots, flèches, lances, *épées*; et c'est là encore aujourd'hui le nom grec des Bohémiens le plus répandu, non-seulement en Grèce (où on les appelle aussi Ἀτζίγκανος ou Ἀθίγγανος, et Γυφτος, Egyptien), mais en diverses régions de la péninsule des Balkans où le grec a pénétré. Enfin ce nom, que les Turcs ont trouvé en Chypre, soit sous sa forme ancienne de Σίγυνος, déjà sans doute transformé en *Cingani* que nous y rencontrons au xve siècle, soit sous la forme plus moderne de Κατζίβελος, soit plus probablement sous l'une et l'autre forme qui s'expliquaient l'une par l'autre, a été traduit dans cette île par *Kilindjiridès*, mot turc flanqué d'une terminaison grecque, qui signifie plus particulièrement fabricant *d'épées*. La même chose est arrivée à Rhodes, avec cette seule différence que le mot *Kaldji* est demeuré purement turc sans addition de finale grecque.

Ainsi se trouve tout à la fois expliqué le nom mystérieux des *Tsiganes*, et prouvée leur identité originelle avec les anciens Σιγύνοι ou Σιγύνναι, et par suite aussi celle des Sinti actuels avec les anciens Σίντιες, en même temps que le rapport des uns et des autres avec les anciens métallurges cabiriques se trouve aussi confirmé par la signification même du nom des premiers.

σίγυνος, etc. (qui occupent une grande place dans les Dict. généraux de la langue grecque), font entièrement défaut, ce qui indique que leur usage est postérieur à Homère et à Pindare. Quant au mot Σιβύλλα, il y est mentionné (toujours avec la même étymologie), dans ces termes : « nomen mulierum fatidicarum, recentiorum Homero. » — De son côté le *Thesaurus* d'Henri Etienne consacre au mot Βέλος plus d'une colonne; et, après le sens courant de « telum, jaculum, sagitta, hasta missilis », qui devient la foudre entre les mains de Jupiter, il donne aussi le sens de « gladium », etc.

1. Ce nom a pris d'ailleurs dans quelques endroits une forme un peu différente, celle de *Singari*, *Cingari* ou *Zingari* et même *Tsangari*, qui se trouve aussi en rapport avec des modifications analogues du nom de l'arme en question, qui se rencontrent de ci et de là; et il a passé aussi, à certaines époques et dans certaines contrées, par la forme un peu altérée d'*Athingans*, *Atsincans*, *Atsigani*.

Mais d'où vient-il ce nom de *Sigyne* ou *Tsigane ?* On entre ici dans un domaine plus ou moins hypothétique, où je dois m'arrêter d'autant moins que ma lettre est déjà beaucoup trop longue. Je remarquerai cependant que ce nom, qui a perdu sa signification ethnique dans la langue bohémienne, et qui peut même n'y avoir jamais eu droit de cité avec cette signification (car les Tsiganes ont des noms ethniques qu'ils gardent secrets autant qu'ils peuvent), qui ne paraît pas non plus se retrouver chez eux avec le sens de javelot, lance, pique, sabre ou épée, ce qui peut s'expliquer suffisamment peut-être par la désuétude où le premier de ces engins est tombé en Europe, est pourtant reconnaissable dans les mots de leur idiome qui signifient *piquer*, *couper*, *tuer*, *chasseur*, *battre*, *se quereller*, *querelle*, et aussi *graver*, *écrire* (à la pointe évidemment), *cracher* (lancer sa salive) [1]; en sorte que le mot de la même famille qui signifiait *javelot*, *lance*, etc., a dû, ce semble, exister aussi dans leur langue. Je suis donc tenté de supposer qu'il a été apporté par eux. Il est très-supposable, dans tous les cas, que le nom d'un objet aussi précieux que l'arme de bronze ou de fer qu'ils étaient probablement seuls alors à fabriquer dans certaines régions [2], leur a été appliqué par les populations auxquelles ils en fournissaient, et qu'ils ont eux-mêmes accepté ce nom vis-à-vis des étrangers, comme ils font encore aujourd'hui (et bien plus volontiers même qu'aujourd'hui, à une époque où ce nom désignait leur noble industrie, et où ils avaient un prestige qu'ils ont perdu), tout en conservant, comme aujourd'hui, d'autres noms pour se désigner eux-mêmes dans leur langue [3]. Il paraît aussi que le nom, d'abord employé pour désigner le javelot, et qui était devenu ethnique, a servi ensuite à désigner, comme nous l'avons vu précédemment, des armes autres que le javelot, fabriquées sans doute par les Sigynes. Ce qui est clair, c'est que dans le principe ce nom ne dut être donné qu'aux Bohémiens travaillant le cuivre ou le fer, lesquels sont du reste encore aujourd'hui en grande majorité.

Mais, dans le principe même, ce nom, que je suppose avoir été apporté dans l'Europe orientale par les Tsiganes et les Sinti de l'antiquité, plutôt comme signifiant *javelot*, *lance*, etc., que comme nom ethnique, ne leur appartenait sans doute pas exclusivement en tant que servant à désigner l'arme en question ; car il se retrouve, sous des formes plus ou moins rapprochées du mot *zagaie*, non

---

1. Il serait trop long de relever ici les diverses formes de ces noms dans tous les vocabulaires boh. de quelque valeur.

2. Ils sont encore aujourd'hui les seuls forgerons, maréchaux-ferrants, chaudronniers, etc. du peuple des campagnes en Roumanie et dans beaucoup de contrées de l'Europe orientale ; et il ne faudrait pas remonter bien haut pour les trouver seuls ou à peu près seuls à exercer ces industries même dans les villes de ces régions. On les voit même chargés en Hongrie, aux XVe et XVIe siècles, de fondre des boulets pour la guerre contre les Turcs (Grellmann, 2e éd. allem., 1787, p. 169) ; et je pourrais sans doute trouver d'autres exemples significatifs.

3. Celui de *Sinti* notamment, qui était alors public, du moins en quelques localités, et qui est devenu secret. J'aurais bien des remarques à faire sur les noms que les Bohémiens se donnent et sur ceux qui leur sont donnés ; mais je ne puis les aborder ici : ce sera une partie importante du travail que je prépare.

seulement dans les régions du nord de l'Afrique où ils ont très-bien pu l'importer [1], et d'où nous serait venu notre mot *sagaie* ou *zagaie* [2], mais dans des contrées beaucoup plus éloignées où il n'est guère supposable que les armes qu'ils fabriquaient aient pénétré avec le nom qui désignait ces engins. Mais comme je le remarque dans une petite communication spéciale que j'ai faite à ce sujet à la Société d'anthropologie [3], on ne connaîtra bien l'histoire de ce nom *sagaie* et des autres noms qui s'en rapprochent, que lorsque les voyageurs auront pris la peine de les relever exactement chez les divers peuples ou peuplades où ils peuvent se rencontrer, au lieu d'appliquer, comme ils le font trop souvent, notre mot *sagaie* aux armes piquantes et de jet qui s'offrent à eux. Provisoirement je pense que le mot et la chose pourraient bien avoir été originairement répandus par cette race chamite qui a formé des couches si importantes de la population dans les parties méridionales de l'ancien continent, depuis l'Inde jusqu'aux extrémités de l'Afrique, et à laquelle se rattachent certainement les Bohémiens. Je ne puis douter en effet que les Tsiganes ne soient des Chamites, et plus particulièrement des Kouschites, qui auraient vécu sous les Aryas dans la région de l'Indus assez longtemps pour perdre leur langue kouschite et adopter une langue aryenne, mais dont les premières et très-probablement les plus importantes émigrations vers l'Occident remonteraient cependant à une antiquité très-reculée.

Tel est sans doute le point de vue où, de leur côté, les recherches philologiques, anthropologiques et ethnographiques devraient se placer pour aboutir, s'il se peut, à des résultats précis. Jusqu'ici le vague des conclusions qu'on peut légitimement tirer des comparaisons instituées entre les Bohémiens et telles ou telles tribus de l'Inde, vient à l'appui des observations que j'ai déjà présentées plus haut [4] : On saisit des rapports philologiques, anthropologiques et ethnographiques généraux, qui ne font guère que confirmer ce que l'on savait déjà d'une parenté évidente entre les Bohémiens et les populations de l'Inde, plus particulièrement celles de la région de l'Indus; mais, en fin de compte, l'Inde, d'où les Bohémiens ont dû nous venir, est précisément la contrée où jusqu'ici on ne les a pas encore retrouvés avec certitude : d'où l'on serait autorisé à conclure

---

1. Il y a des Bohémiens jusqu'en Algérie : Voy. mes *Notes et questions sur les Bohémiens en Algérie*, Paris, 1874. Extrait des *Bulletins de la Soc. d'anthr.*, séance du 17 juillet 1873.

2. Voy. les mêmes *Bulletins*, séance du 21 mai 1874, p. 406-409. — On pourrait peut-être cependant se demander si le mot français, espagnol et portugais, ne nous viendrait pas plus anciennement des Tsiganes et des Grecs. — Quoi qu'il en soit, la première partie du mot paraît se retrouver dans le mot latin *Sagitta* et les autres mots qui lui sont apparentés en diverses langues, même en gaélique (Voy. Littré au mot *Sagette*), et la seconde dans le *gais* des Gaulois. — J'ose appeler l'attention des linguistes sur cette famille de mots évidemment très-intéressante. — Ce qui est peut-être plus important à noter ici, c'est le *Sagaris* des Amazones (Strabon, lib. XI, ch. V, 1.), arme (hache en fer, dit-on) dont le nom reproduit une autre forme moins usitée du nom des Tsiganes, *Cingari*, *Tsangari*, etc.

3. Séance du 21 mai 1874. Voy. note précédente.

4. Et précédemment aussi dans *Les derniers travaux* etc., *Rev. crit.*, l. c., p. 303 en note; t. à p., p. 54.

que la parenté entre nos Bohémiens et les populations hindoues qui ont avec eux le plus d'affinités, remonte trop haut pour être bien définie et pour donner un résultat d'identification particulière et certaine : conclusion qui, pour être fort différente de celle qu'on a cherchée et qu'on a souvent prétendu trouver, n'en aurait pas moins sa grande importance, si elle était définitive (elle serait une nouvelle confirmation de ma thèse, qui pourtant peut s'en passer). Mais il ne faut jamais se presser d'adopter de telles solutions négatives. Il y a encore dans l'Inde bien des peuplades mal connues, notamment quant à leurs langues. D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, l'identification des Djatt avec une partie des Bohémiens donne aux recherches un objet précis; et, de plus, en raison des dates relativement modernes auxquelles se rapporte cette identification, il semble que ces recherches devraient aboutir. Il est seulement à désirer, comme je l'explique à la fin de ma lettre à l'*Academy*, qu'elles soient faites dans des conditions de pleine compétence qui sont malheureusement difficiles à réunir. — Il va de soi d'ailleurs qu'une enquête si bien préparée ne devrait pas négliger telles ou telles autres peuplades de l'Inde dont l'identification avec les Bohémiens a pu être proposée avec quelque apparence de vraisemblance, ou que des rapprochements nouveaux et inattendus signaleraient à l'attention.

En résumé, ma thèse principale et celle de M. de Goeje, à laquelle, comme on l'a vu, je ne suis pas non plus étranger, mais que j'ai encore plus de raisons qu'autrefois de considérer comme secondaire, ne sont pas inconciliables. Il s'agira seulement de faire leurs parts; mais en attendant les nouvelles investigations qui permettront sans doute de faire ces parts plus exactes, je crois pouvoir dès maintenant réclamer la plus grosse de beaucoup pour le système que j'ai sommairement exposé ici pour la première fois.

Il est assez présumable en effet que les Djatt signalés par M. de Goeje[1], surtout ceux qui devinrent habitants de la Syrie et de l'empire byzantin, ont dû, en partie du moins, se transformer en Bohémiens; et s'il en est ainsi, il peut y avoir là un fait important de nature à éclairer l'ethnologie bohémienne, et à rendre compte des caractères particuliers de certains groupes Tsiganes.

---

1. Je ne crois pas inutile de résumer ici, d'après l'analyse de M. Fagnan, les données historiques que M. de Goeje a recueillies sur les migrations ou transportations des Djatt vers l'Occident. — Leurs premières colonies sont trouvées au VIIe siècle « chez les Per- » sans, chez les Arabes et ailleurs encore. » Leurs traces apparaissent aussi dans le « canal des Zott » près de Babylone, et dans le territoire des Zott entre Râmhormouz et Arradjân à l'époque des premières conquêtes de l'Islam. — En 670, des familles de Zott sont transportées par les Arabes musulmans de Basra en *Syrie*. — Vers 710, les mêmes conquérants en transportent d'autres, tant Zott qu'autres Indiens, de l'Inde sur les bords du Tigre vers le Khouzistan; un certain nombre de ceux-ci sont ensuite transportés, en 714 et 720, avec leurs buffles au nombre de quatre mille, vers Antioche et Mopsueste, où, groupés principalement à Kaskar, ils avaient acquis, au siècle suivant, assez d'indépendance pour lutter contre le Khalifat; cette lutte dura depuis 820 jusqu'à 834, époque où ils furent vaincus et amenés à Bagdad au nombre de 27,000 : on les déporta d'abord à Khânikin (au N.-E. de Bagdad); puis la plus grande partie d'entre eux fut transportée à Ainzarba en *Syrie;* enfin les Byzantins, ayant pris Ainzarba en 855, emmenèrent les Zott avec tous leurs biens, et c'est ainsi que ces étrangers furent introduits *sur le territoire de l'empire byzantin.*

Mais cela n'est encore que vraisemblable, cela reste à prouver; et il y a d'abord des études toutes spéciales à faire dans ce sens sur les Bohémiens de diverses régions, notamment sur ceux de Syrie, chez qui l'on croit que le nom de *Zott* s'est conservé, ce qui demande aussi à être établi. Car il est parfaitement certain, pour moi du moins, que la race entière des Bohémiens ne dérive pas de là, que cette race nombreuse (que je crois d'ailleurs de souche Kouschite, et qui pouvait être conséquemment plus ou moins étroitement apparentée aux Djatt), existait dans le sud-est de l'Europe et dans les contrées voisines dès l'antiquité la plus reculée, et que finalement les Djatt des migrations signalées par M. de Goeje ne peuvent y être entrés que comme un faible et tardif appoint.

Il reste ensuite à faire dans l'Inde des études comparatives, très-complètes et très-approfondies, entre les Bohémiens et les Djatt, entre les deux langues notamment, qui pourraient toutefois être étudiées aussi en Europe et dans le cabinet si l'on disposait d'éléments suffisants. Mais, de quelque façon qu'on procède, et pour ne parler que de la langue, *qui n'est pourtant pas, il s'en faut, l'unique élément de la question,* je crois, à vrai dire, qu'on a peu de chances d'aboutir de ce côté à l'identification cherchée, si l'on ne commence par étudier tout particulièrement la langue de ceux des Bohémiens de Syrie ou d'ailleurs qu'on serait autorisé, soit en raison de leur nom de Zott, soit par suite de quelque autre rapprochement topique, à rattacher spécialement aux Djatt des migrations ou transportations signalées plus haut, et par recueillir, non pas exclusivement bien entendu, mais avec un soin particulier, tout ce qu'elle peut offrir aussi de spécifique.

Ici trois alternatives se présentent :

Ou l'on ne trouvera, entre la langue générale des Bohémiens (qu'il faut prendre surtout dans le sud-est et le centre de l'Europe) et la langue des Djatt (sindhi ou autre), que des rapports de parenté plus ou moins lointains, comme ceux qui ont été déjà très-bien constatés entre la *romani tchib* et telles ou telles langues aryennes de l'Inde; et ce sera une éclatante confirmation de ma thèse, qui pourtant, comme je l'explique plus loin, ne saurait être mise à néant par la solution contraire.

Ou l'on trouvera entre la langue *romani* et la langue des Djatt des rapports assez étroits pour donner un appui nouveau à la thèse de M. de Goeje prise dans sa généralité (non dans son universalité, ce que je crois pouvoir déclarer d'avance impossible). Et alors, suivant le degré d'importance des rapprochements établis, je pourrai être forcé de reconnaître, contre mon attente, que la langue des Djatt des migrations ou transportations du moyen-âge a apporté un élément notable dans la langue des Bohémiens en général, qu'elle l'a probablement ravivée, et que sans doute aussi la proportion, dans la race bohémienne aujourd'hui si nombreuse, de la petite population djatte ainsi déportée au moyen-âge, a été plus considérable qu'il ne me paraissait raisonnable de le présumer. Mais, à supposer même, contre mon attente, que ma thèse perdît ainsi un peu de terrain, il ne pourrait y avoir là qu'une question de proportion à discuter;

car, dans ma conviction, cette thèse est indestructible (je crois du reste qu'elle peut déjà passer pour telle après mon explication du mot *Tsigane*). Et c'est ici que l'ethnologie, après la philologie, reprendrait ses droits : Il faudrait, par exemple, que M. de Goeje ou tout autre m'expliquât avec ses quelques milliers de Djatt du moyen-âge, éleveurs de buffles ou adonnés à d'autres occupations étrangères à la généralité des Bohémiens, comment, sur les 600,000 Tsiganes, plus ou moins, qui existent actuellement dans le sud-est de l'Europe et dans l'Asie Mineure, sans parler des autres régions, il y en a certainement plus de la moitié et très-probablement plus des trois quarts[1], qui sont travailleurs en métaux, forgerons, maréchaux-ferrants, serruriers, cloutiers, armuriers, chaudronniers, orpailleurs, etc. : on remarquera en passant que ces industries pratiquées très-habilement avec des procédés et des instruments tout-à-fait primitifs[2] viennent certainement d'une antiquité reculée, et qu'elles ne peuvent pas avoir été adoptées en Europe, à des époques plus ou moins modernes, par des nomades qui ne les auraient pas apportées avec eux. Il ne faudrait pas oublier non plus la divination, la musique, la profession de meneurs d'ours, celle de fabricants d'ustensiles de bois et d'osier, celle de conteurs, etc.

Ou l'on trouvera quelque rapport particulier entre la langue des Djatt et celle des groupes bohémiens de Syrie ou d'ailleurs qui sont spécialement désignés pour cette étude comparative, mais de ceux-là seulement. Ce serait à la fois la confirmation de ma thèse principale et celle de la thèse de M. de Goeje (qui est un peu la mienne aussi, je désire qu'on ne l'oublie pas), mais de cette dernière thèse réduite, comme je crois qu'elle doit l'être, à de très-minimes proportions.

Ou, enfin, on ne trouvera pas même ce rapport particulier (ce qui n'est qu'un autre aspect de la première alternative) ; et dans ce cas l'appui philologique manquera à la thèse que nous avons présentée, M. de Goeje et moi, à des époques et dans des mesures différentes. Mais je m'empresse d'ajouter que cette thèse ne sera pas, par ce seul fait, annulée. Sans doute il se peut que les Djatt transportés au moyen-âge vers l'Occident ne soient pas entrés dans le giron bohémien, qu'ils aient dépéri, ou qu'ils se soient fondus dans des populations quelconques, ou même qu'on en retrouve des groupes restés étrangers aux Bohémiens, ce qui serait le plus fort argument contre l'identification même partielle. Mais il se peut aussi très-bien qu'en se fondant avec les Bohémiens, ils aient perdu ce que leur langue avait de spécifique et adopté la langue de ceux-ci; et l'ethnologie devrait alors intervenir de nouveau pour appuyer ou démolir cette dernière hypothèse.

Dans tous les cas, et c'est un point sur lequel je tiens d'autant plus à insister que je ne l'ai pas mis en lumière dans ma lettre à l'*Academy*, on voit combien il

---

1. Il serait juste de ne pas faire entrer en ligne de compte ceux assez nombreux qui ont été astreints en Roumanie à l'esclavage domestique, ni ceux que l'on a obligés, en Hongrie ou ailleurs, à quitter leurs occupations favorites pour se faire sédentaires.

2. Par exemple, le soufflet de forge à jet continu, composé de deux outres. Voy. ma communication à la Société d'anthr., déjà citée, *Bulletins*, 21 mai 1874, p. 409-411.

importe d'étudier d'abord de près les groupes bohémiens de Syrie ou d'ailleurs qu'on a des raisons particulières de croire apparentés aux Djatt des migrations du moyen-âge.

PAUL BATAILLARD.

Paris, 2 juillet 1875.

Post-Scriptum, 13 août. — Je demande la permission d'ajouter quelques mots au sujet de la note que les directeurs de la *Revue critique* ont placée en tête de ma lettre et qu'ils ont bien voulu me communiquer avant l'impression. Je n'ai pas besoin de dire que cette note inattendue m'a chagriné, en m'apprenant que l'exposé sommaire de ma thèse, que je croyais avoir rendue évidente par mon explication du nom des *Tsiganes*, ne les avait pas convaincus. La note en question a du moins pour moi cette utilité de m'avertir que l'inconvénient est encore plus grand que je ne l'avais prévu, de publier un simple aperçu de ses idées, quand elles heurtent les opinions généralement admises En présence de cette note, j'ai songé un instant à supprimer de ma lettre tout ce qui a rapport à l'exposé sommaire de mon système, et de la réduire à la simple réclamation que je ne pouvais me dispenser de faire. A la réflexion, et après quelques explications échangées avec la Direction de la *Revue*, je suis revenu sur cette première détermination. Outre que ma critique de la thèse de M. de Goeje, et celle que je pourrai avoir à faire ultérieurement d'autres travaux relatifs aux Bohémiens, doivent s'éclairer tout naturellement de l'exposé de ma propre pensée, je crois qu'il est bon que mon système, même sous la forme de simple ébauche, subisse l'épreuve de la publicité : je me suis dit que mon travail définitif ne pourrait que profiter des critiques et des objections que ma lettre provoquera sans doute. Tout mon désir est que ces critiques et ces objections aillent au fond des choses et qu'elles se formulent nettement; je renvoie à cet égard aux observations que j'ai déjà présentées plus haut (voy. p. 218-219).

P. B.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 1er octobre 1875.

Le directeur de l'enseignement supérieur, au ministère de l'instruction publique, écrit à l'académie pour lui demander de s'occuper du programme de l'examen imposé aux candidats à l'école d'Athènes. Renvoyé à la commission de l'école d'Athènes.

Le secrétaire général du ministère de l'instruction publique transmet à l'académie, pour la commission des inscriptions sémitiques, divers documents épigraphiques de date moderne, envoyés par M. Cherbonneau. M. Derenbourg fait observer que la commission ne compte admettre dans le recueil qu'elle prépare aucune inscription postérieure au 8e siècle.

— M. Thurot termine la lecture de son étude sur plusieurs des historiens de

la première croisade[1]. Il traite de Guibert de Nogent, auteur de la relation qui porte le titre célèbre : *Gesta Dei per Francos*. Guibert, né près de Beauvais, en 1053, d'une famille noble, moine au couvent de Flers, puis abbé de Nogent-sous-Couci (auj. dép^t de l'Aisne), mort vers 1121, fut un lettré, un poète et un savant. Il a laissé, outre la relation de la croisade, quelques écrits théologiques, tels que son *Traité de l'incarnation contre les Juifs*, et une autobiographie imitée des *Confessions* de S. Augustin. Sa relation de la première croisade est, aussi bien que son Traité de l'incarnation, un ouvrage écrit principalement contre les Juifs, pour la glorification du christianisme. Il a voulu, en écrivant l'histoire de la croisade, montrer combien cette guerre, entreprise pour Dieu seul, et conduite par Dieu lui-même (*Gesta Dei per Francos*) était au dessus de toutes les guerres de l'ancien testament. Il a composé son récit d'après les *Gesta Francorum*, mais, en récrivant la relation de l'anonyme, il l'a mise en un style prétentieux, bizarre et souvent obscur, qui lui semblait plus digne de la gravité de l'histoire. Il montre son érudition étendue, quoiqu'incomplète, par de fréquentes allusions aux auteurs classiques, au point que souvent ce qu'il dit est inintelligible si l'on ne connaît les passages auxquels il a pensé. Il a ajouté au récit des *Gesta Francorum* un assez grand nombre de faits qui lui ont été rapportés par diverses personnes, notamment par le comte Robert de Flandre et l'archevêque de Reims Manassès. A l'occasion de ces récits, il fait preuve d'un certain mélange de critique et de crédulité; lorsqu'on lui rapporte un miracle, il n'est disposé, ni à l'admettre, ni à le rejeter, sans examen. Les additions qu'il a faites au récit original ne sont du reste pas bien fondues avec le reste, et l'ouvrage est dans son ensemble assez mal composé.

— M. Germain lit la fin de son mémoire sur le *liber procuratoris studiosorum* de l'université de médecine de Montpellier. Il indique les détails que ce manuscrit donne sur les banquets que les étudiants organisaient entre eux, et sur leurs autres réjouissances communes à l'occasion des fêtes, telles que des représentations de soties ou de moralités. On trouverait là, dit-il, des renseignements curieux pour l'histoire du théâtre en France. Les étudiants en droit aussi donnaient des représentations, et les deux écoles ne se ménageaient pas l'une l'autre : plusieurs fois les étudiants en médecine s'assemblent et décident de s'armer pour tenir tête aux légistes, si ceux-ci veulent les jouer sur leur théâtre. — Le *liber procuratoris* fournit aussi de curieux détails sur les dissections anatomiques. Elles étaient rares alors, 2, 3 ou 4 seulement par an : les étudiants ne trouvaient pas souvent l'occasion de se procurer le cadavre d'un supplicié, ou d'un pauvre mort à l'hôpital. M. Germain cite le compte d'une de ces *anatomies*, dans lequel figurent les frais de l'enterrement, et *une messe à l'intention du disséqué*. Pour subvenir aux frais de ces dissections, tous les étudiants qui y assistaient devaient payer un droit.

1. En rendant compte de la première partie de cette étude, lue à la séance du 17 septembre (n° 39, p. 207), j'ai omis de dire que le poème français du 12e siècle, où se trouve le vers cité par M. Thurot, *Uns clers pravencel l'ad premiers latimée*, est encore inédit, et que le renseignement dont M. Thurot a tiré parti lui a été fourni par M. Paul Meyer, qui a examiné le manuscrit en Angleterre.

— M. de Longpérier communique, d'après M. Ch. Roessler, du Havre, la nouvelle d'une découverte qui vient d'être faite dans l'ancienne église abbatiale de Fécamp. On a trouvé le sarcophage du 3e abbé de Fécamp, Guillaume de Ros, mort en 1107. Sur une plaque de plomb qui y était jointe se voit une inscription, dont M. de Longpérier donne la lecture suivante :

HIC IACET ABBAS WILLELMVS, PRIMVM ECCLESIE
BAIOCENSIS CANTOR ET ARCHIDIACONVS, DEINDE CADOMI MONACHVS,
AD EXTREMVM FISCANNENSIS CENOBII ABBAS TERCIVS, QVOD PER XXVII ANNOS
ET DIMIDIVM OPTIME REXIT : ET ECCLESIAM ATQVE OFFICINAS
INTVS ET FORIS RENOVAVIT, VIR IN OMNIBVS BONI
TESTIMONII . HIC OBIIT VII KAL' APRILIS M° C° ET VII° ANNO AB
INCARNATIONE DOMINI SALVATORIS.

Cette inscription est écrite avec un grand nombre de ligatures; l'usage de lier les lettres n'était pas seulement pratiqué par manière d'abréviation, c'était une recherche d'élégance, qui remonte au temps de l'empire romain. On a trouvé aussi dans le cercueil quelques fragments des ornements sacerdotaux de l'abbé, notamment deux anneaux de sa crosse, qui portent les inscriptions VIRGA CORRECTIONIS et BACVL9 (*baculus*) CONSOLATIONIS.

M. Delisle annonce une découverte analogue qui a été faite au mont S. Michel, où l'on a trouvé la tombe de deux abbés du mont, Robert de Thorigny et son successeur Martin, avec leurs épitaphes. Le premier est connu comme historien; l'inscription qu'on a trouvée nous donne sur lui un détail de plus, elle nous apprend que lors de sa mort, en 1187, il était âgé de 80 ans. Quant à son successeur Martin, son épitaphe ajoute à son nom les mots DE FVRMIDEIO, ou plutôt probablement DE FVRMINEIO, qui paraissent indiquer qu'il était du village de Formigny.

— M. Desjardins continue la lecture du mémoire de M. Ch. Tissot sur la Maurétanie Tingitane. La partie qu'il lit traite du fleuve et de la ville de Subur, au Sud de Lixus. M. Tissot a joint à cette partie de son mémoire divers croquis des lieux, et le dessin d'une tête sculptée trouvée en cette contrée, qui paraît être une œuvre grecque de l'époque d'Auguste.

Ouvrage déposé : — Souvenirs de la vieille France. Les sociétés de tir avant 1789. Amiens, 1875, in-8° (sans nom d'auteur).

Julien HAVET.

ERRATUM.

N° 35, p. 137, l. 22. Au lieu de *l'état construit,* lisez : *les formes de pluriels en arabe et la déclinaison dans les langues sémitiques.*

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Tip. del R. Istituto Sordomuti. In-8°, 438 p. (O. HARTWIG). — HEYSE, Beiträge zur Kentniss des Harzes, seiner Geschichte, Literatur und seines Münzwesens. 2. Ausg. Ascherleben u. Leipzig, Schnock. In-8°, vj-156 p. (Heinrich PRÖHLE). — FREY, Æschylus-Studien. Schaffhausen, Baader. In-8°, 67 p. (Joh. OBERDICK). — Les plaidoyers civils de Démosthène tr. p. DARESTE. T. 1. 2. Paris, Plon. In-8°, xliv-387; 366 p. (Arnold SCHÆFER). — SCHREYER, Untersuchungen über das Leben und die Dichtungen Hartmanns von Aue. Berlin, Calvary. In-4°, 56 p. (Reinhold KÖHLER). — KELLER, « Le Siége de Barbastre » und die Bearbeitung von Adenet le Roi. Iena, Verl. von Deistung. In-4°, 27 p. (Hermann SUCHIER).

—— N° 31, 31 juillet. Q. Asconii Pediani orationum Ciceronis quinque enarratio, recenss. KIESSLING u. SCHOELL. Berolini, apud Weidmannos. In-8°, xlij-123 p. (Franz BÜCHELER). — Troilus Alberti Stadensis ..... ed. A. MERZDORF (R. PEIPER). — Jehan von Journi, la dîme de pénitance. Herausg. v. BREYMANN. Tübingen, Fues. In-8°, 144 p. (Hermann SUCHIER).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Allighieri (Dante). Il Convito reintegrato nel testo con nuovo commento da G. Giuliani. 2 vol. In-16, xl-878 p. Firenze (Lemonnier). 8 fr.

Astié (J.-F.). La théologie allemande contemporaine, avec une lettre-préface à la jeunesse théologique des pays de langue française. In-8°, 745 p. Bâle (Georg). 10 fr. 75

Averroes. Philosophie u. Theologie. Aus dem arab. übers. v. M. J. Müller. In-4°, 122 S. München (Franz). 6 fr. 50

Biographie, allgemeine deutsche. Auf Veranlassg. u. m. Unterstützg. d. histor. Commission bei d. k. Akademie der Wissenschaften in München, hrsg. v. R. v. Liliencron u. F. X. Wegele (In circa 100 Lfgn.). 1. Lfg. Gr. in-8°, 160 S. Leipzig (Duncker et H.). 3 fr. 25

Cancionero de S. de Horozco, poeta toledano del siglo XVI. In-4°, lxxij-288 p. Sevilla (Tarascó).

Chansons hebraïco-provençales des Juifs comtadins; réunies et transcrites par E. Sabatier In-12, 22 p. Nîmes (Catélan).

Claudiani (C.). Raptus Proserpinae rec D' L. Jcep. In-8°, xxv-59 S. Turin (Lœscher). 3 fr. 80

Codera y Zaidin (F.). Çecas arábigo-españolas. In-8°, 54 p. Madrid (Murillo).

Congrès archéologique de France. XL° session. Séances générales tenues à Châteauroux en 1873 par la Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments. In-8°, lxij-731 p. et grav. Paris (Dumoulin).

Desmazes (C.). Le Bailliage du Palais-Royal de Paris. In-16, 85 p. Paris (Daffis). 5 fr.

Dodsley's select Collection of Old English Plays. 4th Edit. by W. C. Hazlitt. Vol. 10. In-8°, 562 p. cart. London (Reeves et T.). 13 fr. 15

Duncker (M.). Historia de la Antiguedad. Traducida por A. Garcia Moreno y J. Ruvira. T. 1. Los Egipcios. Las nacione. semíticas. En 4., 370 p. Madrid (Iraves dra y Novo).

Dupond (A.). De dictatura et de magisterio equitum. In-8°, x-50 p. Paris (Thorin).

Fabre (E.). De l'accusation publique chez les anciens peuples, à Rome, et dans le droit français. In-8°, 504 p. Paris (Marescq aîné).

Fiorelli (G.). Descrizione di Pompei. In-16, 462 p. con una carta. Napoli (tip. Italiana).

Gianandrea (A.). Canti popolari Mar-

chigiani raccolti ed annotati. Torino (Lœscher).

Hanserecesse. Hrsg. durch die histor. Commission bei der kœnigl. (bayer.) Akademie der Wissenschaften. 3. Bd. A. u. d. T. : Die Recesse u. andere Akten der Hansetage v. 1256-1430. 3. Bd. Gr. in-4°, xv-564 S. Leipzig (Duncker et H.). 21 fr. 35
Les 3 volumes. 53 fr. 35

Hartmann (E. v.). Kritische Grundlegung d. transcendentalen Realismus. 2. erweit. Aufl. von : Das Ding an sich u. seine Beschaffenheit. In-8°, xx-172 S. Berlin (Duncker). 5 fr. 35

—— Wahrheit u. Irrthum im Darwinismus. Eine krit. Darstellg. d. organ. Entwickelungstheorie. In-8°, 177 S. Berlin (Duncker). 5 fr. 35

Hentschel (J. M.). Quaestionum de Lysiae oratione Epicratea (XXVII) capita duo. In-8°, 55 S. Leipzig (Krüger). 1 fr. 25.

Hook (W. F.). Lives of the Archbishops of Canterbury. Vol. V. New series. Reformation Period. In-8°, 316 p. cart. London (Bentley). 17 fr. 50

Jousset. Histoire de la commune du Theil sous la Révolution. In-8°, 107 p. Alençon (imp. de Broise).

Joyneville (C.). Life and Times of Alexander I, Emperor of all the Russias. 3 vol. in-8°, cart. London (Tinsley). 45 fr.

Klage Diu, mit den Lesarten sæmmtlicher Handschriften, hrsg. v. K. Bartsch. In-8°, xxiij-224 S. Leipzig (Brockhaus). 5 f. 35

Kroehnert (K.). De Rhetoricis apud Herennium. In-8°, 44 S. Leipzig (Kessler). 2 fr.

Laudien (C. F.). Ueber die Quellen zur Geschichte Alexanders d. Grossen in Diodor, Curtius u. Plutarch. In-8°, iv-40 S. Kœnigsberg (Akad. Buchh.). 2 fr. 75

Lewes (G. H.). Problems of Life and Mind. 1. Series : The Foundations of a Creed. Vol. 2. In-8°, 550 p. London (Trübner et C°). 20 fr.

Lieutaud (V.). Notes pour servir à l'histoire de Provence. N° 11. La Reddition du chasteau de Gavy (Var), XVI° siècle. In-8°, 11 p. Marseille (Boy fils). 2 fr.

Literaturzeitung, Jenaer. Im Auftrage der Universitæt Iena, hrsg. v. A. Klette. 2. Jahrg. 1875. 52 Nrn. Iena (Dufft). 32 fr.

Marolles (de). Inventaire des titres de Nevers. Suivi d'extraits des titres de Bourgogne et de Nivernois, d'extraits des inventaires des Archives de l'église de Nevers et de l'inventaire des Archives des Bordes, publié et annoté par le comte de Soultrait. In-4°, xiij-1060 p. et 2 cartes. Nevers (imp. Fay).

Note sur Mademoiselle de Maurès, plus connue sous les noms de Manon Lartigues ou de Nanon de Lartigue. In-8°, 15 p. Paris (imp. Pillet).

Poulet-Malassis (A.). Les Ex-libris français, depuis leur origine jusqu'à nos jours. Nouvelle édit., revue, très-augmentée et ornée de 24 pl. In-8°, viij-79 p. Paris (Rouquette). 18 fr.

Proudhon (P.-J.). Correspondance. T. 4 et 5. In-8°, 767 p. (Lib. Internationale). Chaque vol. 5 fr.

Ranke (L. v.). Geschichten d. romanischen u. germanischen Vœlker v. 1494 b. 1514. 2. Aufl. In-8°, xxx-323 S. Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber. 2. Aufl. In-8°, viij-174 S. Leipzig (Duncker u. H.). 13 fr. 35

Rémusat (C. de). Histoire de la philosophie en Angleterre, depuis Bacon jusqu'à Locke. 2 vol. in-8°, vij-844 p. Paris (Didier et C°). 14 fr.

Robiou (F.). Les classes populaires en France pendant le moyen âge. In-8°, 44 p. Paris (Douniol et C°).

Sachot (O.). La France et l'empire des Indes. Les fondateurs de la domination française dans la péninsule indienne. Officiers de fortune européens chez les princes hindous contemporains. In-18 jésus, xj-276 p. et 12 grav. Paris (Sarlit). 2 fr.

Vergili Maronis (P.). Opera ad optimorum librorum fidem ed., perpetua et aliorum et sua adnotatione illustravit, dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit A. Forbiger. Pars III. Æneidos liber VII-XII, carmina minora, dissertatio de Vergili vita et carminibus atque indices. Edit. 4. retractata et valde aucta. In-8°, xxxix-843 S. Leipzig (Hinrichs). 12 fr.
Complet. 32 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 42 Neuvième année. 16 Octobre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, RUE RICHELIEU.

Pour paraître très-prochainement :

LES TABLES EUGUBINES

TRADUCTION, COMMENTAIRE, GRAMMAIRE
ET INTRODUCTION HISTORIQUE,
PAR
M. M. BRÉAL,
Professeur au Collége de France, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études.

Un fort volume gr. in-8° de 28 à 30 feuilles d'impression accompagné d'un album petit in-f° contenant le fac-simile des tables Eugubines. 13 planches gravées.

The Academy, n° 177, new series, 25 septembre. SOMERS BELLAMY, The New Shaksperian Dictionary of Quotations. London, Charing Cross Company (R. SIMPSON : ne voit pas de quelle utilité peut être cet ouvrage). — LEWIN, The Life and Epistles of St. Paul. London, Bell and Sons (William Henry SIMCOX : c'est l'édition de 1851 reproduite et augmentée ; elle n'ajoute rien à la science). — JORET, Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne au XVIIIe siècle. Paris, Hachette; SCHMIDT, Richardson, Rousseau und Gœthe. Iena, Frommann (Edith SIMCOX : pense que l'auteur du premier ouvrage connaît mieux ce qui a été écrit sur Herder que ce qu'il a écrit lui-même; donne à entendre que M. Schmidt a perdu son temps). — *Current historical Literatur* (notes de l'éditeur sur les ouvrages suivants : Dean Merivale, *General History of Rome*, sans grande valeur; *Die Altdeutschen Bruchstücke des Tractates des Bischof Isidorus von Sevilla de Fide Catholica contra Judaeos*, cf. *Rev. crit.*, 1875, II, p. 74; Bernheim; *Lothaire III. and the Concordat of Worms*, excellent travail; Wittich, *Magdeburg, Gustav Adolf und Tilly :* ce ne sont ni Tilly, ni Gustave-Adolphe qui ont brûlé Magdebourg, ce sont les habitants même de la ville; Weber, *Zur Geschichte der Reformations-Zeitalter :* appréciation favorable). — Notes of a Tour in the Cyclades and Crete. VIII. *Sikinos* and *Santorin* (H. F. TOZER). — Venetian State Papers bearing on the Reign of Charles II. — *Correspondence*. The Reverend Titus Oates (H. C. COOTE : le titre de *Reverend* était déjà courant en 1689). — An Original Drawing by Michel Angelo (Louis FAGAN : M. Holmes a découvert à Florence le dessin original de l'enlèvement de Ganymède). — Shakspere and Queen Elizabeth's Favourites (R. SIMPSON, à propos de la dernière communication de M. Furnivall). — PALMER, A Grammar of the Arabic Language. London, Allen (STANLEY LANE POOLE : ce manuel rendra de grands services en Angleterre; la métrique est très-bien traitée, d'après le système arabe. Il faut faire ses réserves sur la théorie des voyelles longues qu'expose M. P. La correction typographique laisse fort à désirer). — *Science Notes*. Philology (A. N. : parle de l'inscription chaldéenne publiée et traduite par M. Boscawen; reproduit les spécimens de déchiffrement d'inscriptions cypriotes publiés par M. I. H. Hall dans l'*Independent* de New-York; annonce l'apparition de la dernière partie des *Hexapla*, éd. Field; rend compte des *Morgenlændische Forschungen*, cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 289).

The Athenæum, n° 2500, 25 septembre. The Troubles of our Catholic Forefathers related by themselves. Ed. by J. MORRIS. First and Second Series. Burns and Oates (importante contribution à l'histoire du conflit qui se produisit au XVIe siècle en Angleterre entre la reine Elisabeth et le Pape). — FRÉDÉRICQ, Essai sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas. Ghent, Hoste (ouvrage de beaucoup de valeur). — The Historians of Scotland. Vol. V : Lives of S. Ninian and S. Kentigern, compiled in the Twelfth Century. Ed. by A. P. FORBES. Edinburgh, Edmonston and Douglas (édition magistrale avec traduction anglaise). — PIJNAPPEL, Maleisch-Hollandsch Woordenboek. Tweede uitgaaf. Amsterdam, Müller; l'abbé FAVRE, Dictionnaire malais-français. Paris, Maisonneuve (le premier de ces dictionnaires est une seconde édition très-améliorée; le second contient beaucoup de mots et d'expressions qui manquent dans les autres; on désapprouve l'ordre alphabétique adopté par l'auteur; les rapprochements qu'il établit entre quelques mots malais et sanscrits sont souvent fautifs; plusieurs erreurs contenues dans le supplément de Klinkert, et signalées par Von Dewall, ont été reproduites). — MERLE D'AUBIGNÉ, History of the Reformation in Europe in the Time of Calvin. Transl. by CATES. Vol. VI. Longmans and Co.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 16 Octobre — 1875

Sommaire : 197. Birch, l'Égypte depuis les temps les plus reculés jusqu'en 300 av. J.-C. — 198. Madvig, Opuscules philologiques. — 199. Marty-Laveaux, Cours historique de langue française. — 200. R. de Lasteyrie, Étude sur les comtes et vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000. — 201. Chevalier, Choix de Documents historiques inédits sur le Dauphiné. — 202. Pièces allemandes à marionnettes, p. p. Engel. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

197. — **Egypt from the earliest times to B. C. 300**, by S. Birch, LLD., etc. published under the direction of the Committee of general Literature and Education, appointed by the Society for promoting Christian Knowledge. London. 1875. In-16, xxij-192 p.

L'histoire d'Égypte publiée par M. Birch fait partie d'une collection destinée à répandre en Angleterre la connaissance de l'histoire ancienne d'après les monuments. Elle donne dans un format commode et sous un petit volume tous les renseignements qu'on a dans la grande *Histoire* de Brugsch et bien d'autres qu'on y cherche sans pouvoir les y trouver. Quelques bois intercalés dans le texte font passer sous les yeux du lecteur soit des vues de l'Égypte moderne, soit des monuments, soit des scènes de la vie privée et religieuse empruntées aux bas-reliefs antiques. Le livre est bien fait pour intéresser les personnes qui sans rien entendre à la pratique du déchiffrement, désirent connaître les résultats auxquels on est arrivé et se représenter ce que pouvait être le pays d'Egypte dans l'antiquité. G. Maspero.

---

198. — **Kleine philologische Schriften** von Joh. Nikolai Madvig, Professor an der Universitæt in Kopenhagen. Vom Verfasser Deutsch bearbeitet. Leipzig, Teubner. 1875. In-8°, vij et 560 p. — Prix : 18 fr. 75.

M. Madvig a réuni dans ce volume la traduction allemande de différents opuscules qu'il avait publiés en danois en 1836, 1842, 1856, 1857, 1859, 1863, 1864, 1866, 1871. Les premiers dans ce volume (1836-1857 et 1871) et les plus anciens en date se rapportent à ce que nous appelons en France la grammaire générale : M. M. y expose ses vues sur la nature, les lois et le développement du langage, particulièrement des formes grammaticales (genre, nombre, cas, voix, temps, personnes, modes); c'est plus de la moitié du volume (1-377). Dans le reste M. M. traite des sujets suivants : remarque sur la γραφὴ παρανόμων — de Granius Licinianus — remarques d'exegèse sur Platon, Virgile, Horace — remarques sur la fécondité de la poésie dramatique chez les Athéniens et sur ses conditions. — De l'avancement dans l'armée romaine. Ces deux dernières dissertations sont les plus développées (421-560).

M. M. demande grâce pour le peu d'aisance et de sûreté avec lequel il se sert de la langue allemande; et en effet la longueur démesurée de certaines périodes, en outre surchargées de parenthèses, montre que l'instrument, d'ailleurs fort bon (à mon avis), n'est pas facile à manier, surtout pour un auteur, qui, en lisant assidument les classiques grecs et latins, paraît avoir été plus sensible au fond qu'à la forme. Le style est particulièrement pénible, comme il est naturel, dans l'expression des idées générales, dans la partie grammaticale du volume. Mais comme l'esprit de M. M. a autant de solidité que de finesse, on ne doit pas se laisser rebuter par ces imperfections; on sera récompensé de sa peine. Nous nous bornerons ici à indiquer quelques-unes des vues de l'auteur sur le langage et la grammaire générale.

M. M. insiste avec raison sur ce fait essentiel que le langage est parlé par des individus pour les besoins du commerce social, qu'il n'a pas une existence indépendante de ceux qui le parlent et qui le parlent non pour eux-mêmes, mais pour se faire entendre des autres. Il en conclut qu'il ne faut pas attribuer à une langue de ces finesses imaginaires que la subtilité des grammairiens a cru trouver dans les langues anciennes. La supériorité du grec et du latin sur les langues modernes lui paraît un préjugé de philologue : il trouve ni plus ni moins de finesse en grec et en latin qu'en danois, en allemand et en anglais. M. M. place à bon droit la perfection d'une langue dans la souplesse avec laquelle elle se prête à une expression claire et aisée de la pensée; et à ce point de vue, il ne voit pas (p. 278) qu'il y ait de grandes différences entre des langues qui appartiennent à la même famille et qui sont parvenues à un développement complet, par exemple entre l'allemand, le français et l'anglais. Il pense (et je ne puis être que de son avis) que la structure grammaticale d'une langue n'a pas de rapport avec l'état intellectuel d'un peuple (p. 6-8), que, par exemple, si une langue ne distingue pas les genres, on ne saurait en conclure que ceux qui la parlent manquent d'imagination poétique (p. 20). M. M. n'est pas satisfait de ce qui se dit vulgairement sur les différences qui distinguent l'agglutination d'avec la flexion et sur la supériorité de la flexion relativement à l'autre procédé (p. 168-173). Il trouve que la distinction est difficile à maintenir, et que les avantages de la flexion ont été vaguement présentés.

M. M. a appliqué ces vues générales à l'appréciation de l'étude des langues grecque et latine considérées comme objet d'enseignement (p. 285-290), et ce qu'il dit à ce sujet, quoique accessoire dans son plan, est trop intéressant pour que nous ne nous y arrêtions pas. M. M. ne pense pas que le grec et le latin ni aucune autre langue ait par elle-même des qualités telles qu'elle doive servir plus qu'une autre à exercer l'esprit et à le préparer à d'autres travaux. D'autre part il trouve qu'on a beaucoup exagéré et la grandeur morale du monde antique et la supériorité artistique de ses monuments littéraires[1]. Ce qui, à ses yeux,

1. P. 288 : « Aber wieder læsst sich die Nothwendigkeit dieses Elements weder mit » dem Satze begründen, das Alterthum sei eine ethisch bessere und grœssere Zeit, noch » mit der Anpreisung der alten Litteraturwerke als der unerreichten und unerreichbaren

recommande l'étude des langues anciennes, c'est qu'elle est le seul moyen de nous faire par nous-mêmes une idée personnelle et directe de la civilisation antique, dont la nôtre est sortie, et par conséquent de nous rendre mieux compte de la civilisation où nous vivons. Avec nos habitudes, peut-être avec nos préjugés français, nous ne pouvons nous empêcher d'être surpris du peu d'importance que M. M. donne dans l'éducation à l'art d'exprimer sa pensée avec ordre et clarté. Il n'en parle même pas; et il ne croit pas qu'Homère, Platon, Xénophon, Démosthène, Cicéron, Virgile aient comme poètes et comme prosateurs le rang qu'on leur attribue et puissent passer pour des modèles incomparables et toujours utiles à étudier et à imiter. Le développement de notre langue et de notre littérature donne, dans notre enseignement, aux lettres anciennes et particulièrement aux lettres latines une importance qu'elles ne peuvent avoir pour des Anglais, des Danois, des Allemands, des Russes, dont la langue ne se rattache pas au latin et dont la littérature ne s'est pas développée sous l'influence de l'antiquité. Pour nous la connaissance du latin est absolument nécessaire, je ne dirai pas seulement pour goûter nos classiques, mais même pour comprendre une partie considérable de notre vocabulaire.

M. M. prémunit à plusieurs reprises (p. 200-201, 215-216, 343-351) contre l'abus de la phonétique et de l'étymologie en grammaire, particulièrement dans l'enseignement. « La recherche des lois phonétiques, » dit-il (p. 201) « a une » grande importance pour les études d'histoire du langage et d'étymologie; » mais quand il s'agit de savoir une langue en particulier il faut posséder plei- » nement l'ensemble des faits, savoir les acceptions des mots et les poursuivre » dans leurs ramifications, saisir avec précision les lois de la syntaxe dans toutes » leurs nuances. » Il développe à plusieurs reprises que le sens primitif des mots et surtout des éléments qui constituent les formes grammaticales venant à s'effacer, l'étymologie n'est pas d'un aussi grand secours qu'on le croit communément pour l'intelligence d'une langue complètement formée. Sur ce point M. M. est peut-être trop absolu. Je distinguerais entre les langues anciennes dont l'histoire ne peut être restaurée que par conjecture et les langues modernes, en particulier les langues romanes, dont l'histoire peut être étudiée dans les faits, et pour l'étude des langues modernes entre la spéculation et la pratique. Une étymologie conjecturale comme celle du grec et du latin est plus nuisible qu'utile à la connaissance de ces langues prises en elles-mêmes et indépendamment de leurs rapports originaires; elle peut donner les idées les plus fausses sur les analogies des formes, les acceptions des mots, et surtout l'emploi des formes grammaticales. Ainsi une théorie de l'infinitif qui reposerait sur l'hypothèse fort incertaine que l'infinitif est un locatif ou un datif devient facilement monstrueuse [1].

» Muster der Darstellung und der Kunst; denn über beide Behauptungen, die gar zu oft » ohne alle wahre Kenntniss und Prüfung, mit merkwürdigem Vergessen der Schatten- » seiten und Mængel deklamatorisch ausgeführt werden, læsst sich wenigstens ins Unend- » liche streiten. »

1. Cf. *Revue critique* 1872, II, 27 et suiv., 129 et suiv. Ces critiques sont tout à fait d'accord avec la remarque essentielle de M. M. sur l'effacement du sens étymologique.

Il en est tout autrement des langues romanes, où beaucoup d'étymologies de mots et en particulier les origines des formes grammaticales sont absolument certaines. « Le grammairien français, » dit M. M. (p. 216), « doit décrire » (beschreiben) les différents emplois du conditionnel avant de rechercher com- » ment il est formé, quelque intéressante que soit d'ailleurs cette étude au point » de vue de l'histoire de la langue et quelque jour qu'elle jette sur les procédés » du langage. » L'exemple cité ici par M. M. est très-propre à montrer qu'il est à peu près impossible de « décrire » méthodiquement les emplois d'une forme grammaticale dont on ne connaît pas l'origine, et même de définir cette forme elle-même. Les formes grammaticales sont comme les mots; elles ont leur signification primitive et leurs significations dérivées. Si cette signification primitive n'est pas évidente par elle-même, comme elle l'est pour le genre, le nombre, l'impératif, ou si l'étymologie et la forme ne l'indiquent pas, comme dans les cas, dans le subjonctif, dans l'optatif, on se trouve dans le plus grand embarras. Mais quand on a présent à l'esprit que *je viendrais* est formé de *venire habebam,* on n'hésite pas à considérer la forme mal à propos appelée *conditionnel,* non pas comme un mode, mais comme un temps de l'indicatif, et comme un temps dont la fonction propre est de marquer qu'une action passée est postérieure à une autre action passée, « j'ai deviné qu'il *viendrait,* » et dont la fonction dérivée est de marquer que la chose énoncée est considérée comme possible, d'abord en tant que conséquence d'une supposition, « s'il le voulait, il *viendrait,* » puis indépendamment de l'idée de supposition, « je viendrais volontiers, » etc. Faute de se reporter à l'origine de cette forme, nos grammairiens ont tenu pour un mode ce qui est proprement un temps qui a pris par dérivation une signification modale, et ils l'ont mal défini en disant que le conditionnel affirme avec l'idée accessoire d'une condition énoncée ou sous-entendue : définition qui ne convient pas à la fonction temporelle du conditionnel et qui ne s'applique même pas exactement à la fonction modale [1]. Au point de vue de la pratique il suffit sans doute d'énumérer dans un ordre quelconque les différents emplois du conditionnel; mais dès que le grammairien veut, je ne dirai même pas en rendre raison, mais seulement savoir de quoi il parle, il est obligé de remonter à l'origine. Un autre exemple non moins frappant de cette nécessité de remonter au latin pour donner les règles du français, c'est la distinction, aujourd'hui pure-

1. Meigret (1550) et R. Estienne (1557) l'appellent « optatif présent, » Maupas (1625), Oudin (1633), Chifflet (1659), « second imparfait de l'optatif, » De la Touche (1696) « second imparfait du conjonctif (subjonctif) qu'on appelle aussi imparfait conditionnel, » Regnier Desmarais (1706), « futur du subjonctif. » Buffier (1709) le range parmi les temps de l'indicatif sous le nom de « l'incertain, » Restaut (1730), de Wailly (1763), sous celui de *conditionnel.* Au fond tous ces auteurs le définissaient comme un mode. L'abbé Girard (*Principes*, 1747) le range au nombre des modes et l'appelle « supositif » en déclarant (II, 11) qu'il aimerait mieux l'appeler « conditionnel. » Levizac (1797) hésite sur la question de savoir si le conditionnel est un mode ou un temps, et la tient pour indifférente. Giraut Duvivier (1811) le rangea parmi les modes dans sa déplorable compilation (*Grammaire des grammaires*), dont le succès fit loi pour les autres grammairiens, qui, à son exemple, ne citent pas parmi les emplois du conditionnel son emploi propre et primitif, « j'ai prédit qu'il viendrait. »

ment conventionnelle, des cas où *i* suivi d'une autre voyelle est monosyllabe ou disyllabe, *chien, historien, premier, lier, nous aimions, les passions*, etc. Qu'on ouvre les traités de versification française antérieurs à celui de M. L. Quicherat (1850), on y verra des énumérations énormes qui ne permettent guère de retenir une distinction que notre prononciation n'observe plus. M. Quicherat a introduit la lumière dans ce chaos en faisant remarquer qu'en général l'*i* ne compte pour une syllabe que dans les mots où il est représenté en latin. Ces exemples font vivement sentir combien notre science du grec et du latin est imparfaite : car ce que l'on a conjecturé sur leurs origines est à ce que l'on sait des origines des langues romanes dans le rapport du roman à l'histoire; et en ce qui concerne ces langues, je ne puis que donner raison à M. M.

Au reste je ne sais si M. M. lui-même ne se fait pas quelque illusion sur le degré de sûreté et de délicatesse que nous pouvons atteindre dans la connaissance ou plutôt dans le sentiment d'une langue morte, et dans l'appréciation de la manière dont un ouvrage est écrit en cette langue. Quelle que soit pour moi l'autorité de M. Madvig comme latiniste (et je n'en connais pas aujourd'hui qu'on puisse mettre à côté de lui), je me refuse à le suivre quand il trouve que Tite Live est un écrivain parfois pesant, peu naturel et incorrect[1]. La réputation de Tite Live chez les Romains était trop grande pour qu'on puisse lui imputer vraisemblablement ces défauts; et il les aurait eus que le latiniste le plus consommé ne saurait les reconnaître. Sa langue présente sans doute beaucoup de particularités; mais comment établir qu'elles n'étaient pas conformes à l'usage de son temps, qui n'est guère représenté pour nous que par des poètes? et d'ailleurs avons-nous assez de monuments de la langue latine pour affirmer qu'elles ne lui sont pas antérieures? La langue de César est-elle celle de Cicéron? Et si tout ce qu'a écrit César nous était parvenu, ne trouverions-nous pas beaucoup de tours et de locutions qui ne se recontrent pas dans les commentaires? En langues anciennes, comme en antiquités, il faut se résigner à beaucoup ignorer.

Charles THUROT.

---

199. — **Cours historique de langue française** : 1° De l'enseignement de notre langue : 1 fr.; 2° Grammaire élémentaire : 75 c.; 3° Grammaire historique : 1 fr. 50, par Ch. MARTY-LAVEAUX, trois volumes, petit in-12. Paris, Lemerre. 1874-1875.

Du *Cours historique de la langue française*, dont M. M.-L. a entrepris la publication, les trois petits livres dont les titres précèdent forment un tout assez complet, pour pouvoir être ici examinés d'ensemble.

---

1. P. 358 : « Livius ist ..... nicht nur der Repræsentant der vœllig ausgeprægten » Schriftsprache, sondern seine Schriftsprache neigt sich in ihrem methodischen, berech- » neten Fortschreiten zum Schwerfælligen, ja wird durch ihre Kunst bisweilen im Ver- » hæltniss des Baues der Periode zum Gedanken incorrekt und unnatürlich und hat hin » und wieder Ausdrücke und Redeweisen, worin die Vorstellungen über die natürliche » Grænze hinaus zusammengedrængt und verschrænkt sind. »

Le premier opuscule est comme la préface du *Cours*. Après un rapide exposé de l'histoire des études grammaticales en France, l'auteur trace avec netteté et précision le programme d'un enseignement historique de la langue, enseignement qui doit comprendre, après la grammaire élémentaire, une grammaire historique, et divers traités sur l'histoire de la prononciation, de l'orthographe, de la ponctuation, du vocabulaire, etc. Cet opuscule est rempli d'observations souvent neuves, toujours judicieuses et intéressantes, et chaque chapitre est comme le sommaire d'un livre à écrire. M. M.-L. commence à réaliser son vaste programme, en publiant la *Grammaire élémentaire* qui s'adresse aux commençants et la *Grammaire historique* écrite pour les élèves plus avancés. Le plan des deux livres est le même; ils ne diffèrent que par l'étendue des développements et des explications historiques données dans le second, qui quelquefois aussi apporte des corrections au premier.

Nous commençons notre analyse par la *Grammaire élémentaire*, parce qu'elle sert de base à la *Grammaire historique*.

Les réformes hardies y abondent; réformes qui ne sont pas faites d'une main téméraire, mais paraissent avoir été longuement pesées et mûries. Ce sont ces nouveautés qui donnent à cette petite grammaire son originalité et son cachet propre.

Nous remarquons d'abord l'introduction du neutre, à côté du masculin et du féminin. M. M.-L. le retrouve dans *cela, ceci, il* (de *il pleut*, etc)., *le* (au sens de *cela*), *quoi*, etc. Nous croyons cette nouveauté utile, parce que, conforme en général à l'histoire de la langue, elle simplifie l'exposition et l'explication de plusieurs règles[1]. Toutefois, quand M. M.-L. voit un neutre dans *le beau* (ce qui est beau), etc., peut-être va-t-il trop loin. Logiquement le neutre y est, historiquement et grammaticalement non, à moins qu'on ne démontre que, *pour la forme, le beau* neutre ait été, à un moment donné, distinct de *le beau* masculin, comme il l'est en espagnol (*el bello, lo bello*).

La subdivision du nom commun en nom commun ordinaire, collectif, abstrait, indéfini, diminutif et composé, quoique assez peu heureuse d'exposition, puisqu'elle réunit deux groupes divers de noms, fondés, l'un sur la signification (noms collectifs, abstraits, indéfinis), l'autre sur la forme (diminutifs, composés), est au fond juste et utile. Elle permet aussi de rattacher au nom certains prétendus pronoms indéfinis, tels que *on* et *personne*.

L'adjectif est divisé en adj. qualificatif, adj. numéral et adj. pronominal; la théorie de ce dernier est ramenée à celle du pronom qui se divise en pronom personnel et adj. déterminatif (*le, la, les*), en pron. et adj. possessifs; pron. et adj. démonstratifs, pron. et adj. relatifs et interrogatifs, pron. et adj. indéfinis. Cette division est ingénieuse et simple. Ce qu'elle offre de plus révolutionnaire, c'est la place qu'elle fait à l'article, rattaché intimement au pron. personnel *le, la, les*. Cette manière de voir est discutable : *étymologiquement* elle est vraie, *histori-*

---

1. M. M-L. fait de *on* et de *personne* des neutres; c'est une erreur; ces mots sont masculins; le neutre ne peut désigner que des *choses* indéterminées, et non des *personnes*.

quement, non. L'article et le pron. personnel viennent bien tous deux de *illum, illam, illos;* mais la langue, en conservant au pron. *illum* sa valeur latine, en a d'un autre côté atténué la signification primitive pour en faire un démonstratif *très-effacé*, emploi nouveau qu'ignorait le latin. Dans *voyez-vous le roi? je le vois, le* a deux fonctions absolument distinctes. Il y a donc là en somme deux mots différents, et ce n'est pas tenir compte de l'histoire de la langue que de chercher à les rapprocher, sous prétexte qu'à l'origine ils étaient identiques. C'est commettre l'erreur du lexicographe qui ne voudrait voir dans *bureau* (drap) et *bureau* (meuble de travail) qu'une seule et même chose, parce que, étymologiquement, c'est un seul et même mot. C'est l'écueil de la grammaire comparée d'oublier le développement qu'ont pris les formes grammaticales, pour n'en voir que les points de départ, sans songer que des formes, unes à l'origine, ont pu modifier leur valeur, l'atténuer, l'étendre, s'adapter à l'expression de rapports nouveaux, se soumettre à des fonctions nouvelles; et d'arriver ainsi, par la recherche d'une simplification trop grande, à l'indétermination absolue. Cette tendance à laquelle M. M.-L. cède encore volontiers dans d'autres parties de sa grammaire devait être signalée. Remarquons en outre qu'il y a quelque chose d'artificiel à donner à l'article *le, la, les*, le nom d'adj. déterminatif, pour le séparer d'un côté des adj. démonstratifs dont il n'est qu'une forme atténuée, et le rapprocher de l'autre des pron. personnels. Le terme de *déterminatif* est d'ailleurs universellement adopté comme une expression générique qui embrasse dans ses divisions les démonstratifs, les relatifs, les indéfinis.

Quant à la théorie générale qui consiste à rapprocher les adjectifs des pronoms sans faire rentrer néanmoins les premiers dans les seconds, elle est juste et simple. Toutefois, elle pourrait être plus creusée; nous renvoyons sur ce point à ce que nous écrivions ici-même l'année dernière (*Revue critique*, 1874, 2e semestre, p. 392).

La théorie du verbe renferme deux nouveautés. Les quatre conjugaisons sont conservées; mais les paradigmes des temps composés avec les auxiliaires sont séparés de ceux des simples, et donnés à part dans une section nouvelle après les quatre conjugaisons. Ces *locutions verbales*, comme les appelle M. M.-L., formées du verbe et d'un auxiliaire *avoir, être* (et même dans certaines expressions, *devoir, aller, venir*), sont de la sorte étudiées d'ensemble. C'est une simplification très-utile et qui repose sur une vue très-juste; elle est également pratique; car déjà admise dans une remarquable grammaire française plus connue en Angleterre que chez nous[1], elle a subi avec succès l'épreuve de l'enseignement public à Londres depuis plusieurs années.

L'autre nouveauté est l'absence complète du passif. « Le verbe passif n'existe pas en français, » dit M. M.-L. dans son opuscule *De l'Enseignement de notre langue* (p. 38). Bien qu'il ne donne pas les raisons de son affirmation, il nous parait être dans le vrai. En effet, le participe passé, que quelques grammairiens

---

1. *Grammaire française* par Antonin Roche, un vol in-12, Paris et Londres, 6e édit. 1872.

appellent participe *passif*, mérite bien son nom de *passé*. Quand l'on dit : « frappé par cet homme, je tombai, » *frappé* signifie *ayant été frappé*, *après avoir été frappé*. Or, cette signification de passé est précisément conservée dans le prétendu passif *je suis frappé*, qui veut dire non *cædor*, mais *sum cæsus*, « je suis ayant été frappé, ayant reçu un coup. » Le passif existe si peu chez nous que l'on ne peut traduire *cædor*, passif de *cædo*, que par *on me frappe*. Le participe, dans la locution verbale avec *être*, conserve donc toujours sa signification propre, et *je suis frappé* ne dit pas plus dans son ensemble, que les termes séparés *je suis* + *frappé;* il n'y a donc pas de locutions verbales passives, et par suite de conjugaisons passives.

On voit par là qu'il n'en est pas du participe passé construit avec *être* comme du participe passé construit avec *avoir*. Ce dernier a produit une locution verbale. *J'ai frappé* est autre chose que *j'ai* + *frappé*. Le latin disait : *Habeo scriptam epistolam*, « j'ai (je possède) écrite une lettre. » Le progrès du français a consisté à détacher peu à peu le participe du substantif, en le dépouillant de sa valeur d'adjectif, pour l'unir plus étroitement au verbe *avoir*, et faire dominer en lui la signification verbale; et, partie de *habeo — scriptam epistolam*, la langue est arrivée à *habeo scriptum — epistolam*. Voilà pourquoi le participe construit avec *avoir*, qui s'accordait d'abord avec le substantif, a formé peu à peu avec le verbe une locution composée, où il tend à devenir invariable. Le peuple aujourd'hui dit : *Quelle grande lettre il a écrit!* et non *écrite;* et vraisemblablement le jour n'est pas loin où la grammaire française enseignera l'invariabilité absolue du participe construit avec *avoir*.

L'auteur supprime en dernier lieu la syntaxe, dont il ne prononce pas même le nom. Il en dissémine les principales règles dans le cours de la grammaire à la suite de chaque section grammaticale. Pour une grammaire élémentaire qui s'adresse à des enfants de 8 à 10 ans, je ne vois pas de mal à une simplification de ce genre, si une grammaire plus étendue vient compléter l'enseignement sur ce point et donner à la syntaxe la place qui lui revient. Toutefois dans la grammaire historique de M. L.-M., il n'en est pas malheureusement ainsi.

Telles sont, pour nous en tenir aux traits généraux, les principales innovations de cette petite grammaire, neuve et originale en grande partie ; nous sommes d'accord avec l'auteur sur la plupart des points. Toutefois, en entrant dans les détails, nous aurions plusieurs erreurs à signaler; mais comme nous les retrouvons avec d'autres dans la *Grammaire historique*, nous arrivons à cet ouvrage.

Nous avouerons dès l'abord qu'il est tout à fait insuffisant. L'auteur, de parti pris, a éliminé de la grammaire bien des règles et des faits qui devaient y avoir place. La phonétique est supprimée, et la syntaxe, comme dans la grammaire élémentaire, réduite à la portion congrue, est mêlée à la théorie des formes. Pourtant une division plus rigoureuse s'imposait à la *grammaire historique* qui, étudiant scientifiquement la langue, devait en considérer d'abord les sons, puis les mots, et enfin les phrases. Pour donner un exemple de cette insuffisance, je prendrai au hasard un chapitre : *Pronoms et adjectifs indéfinis* (p. 105-107).

L'auteur cite les principaux pronoms et adjectifs, et oublie *même*. Sur les différences d'emploi de *chaque* et *chacun*, sur l'emploi de l'adjectif possessif avec ces deux mots, sur l'emploi de *aucun* au pluriel avec la valeur négative, sur la question du nombre du verbe avec *l'un et l'autre* pour sujet, sur la différence de *l'un l'autre* et *l'un et l'autre*, etc., pas un mot. C'est par principe que M. M.-L. a été aussi peu explicite, cela ressort de l'ensemble de l'ouvrage ; mais M. M.-L. semble avoir suivi un principe erroné. Il n'a pas vu nettement à quelle sorte d'élèves il s'adressait ; il a voulu, ce semble, écrire une grammaire à l'usage des élèves de sixième ou de cinquième, sans songer qu'une grammaire historique ne peut convenir qu'à ceux qui ont déjà de la langue une connaissance suffisante, et que la grammaire historique doit être le complément et le couronnement de la grammaire élémentaire.

Enfin, je signalerai dans ce livre des erreurs graves, dont quelques-unes se trouvent déjà dans la petite grammaire. La théorie des voyelles, diphthongues et consonnes est incomplète et fautive en plusieurs points; par exemple, l'auteur dit que l'*e* bref, comme dans *trompette* est un *e* muet ou fermé (p. 6.); que dans *patrie*, *ie* fait diphthongue; que les *gutturales* sont ainsi nommées parce qu'elles se prononcent à l'aide du gosier; le gosier n'a affaire spécialement dans la prononciation d'aucune lettre; les gutturales sont émises à l'aide du palais. L'auteur parle des deux valeurs du *g* et oublie de parler de celles du *c*, etc. P. 19, le sujet est défini : « le mot représentant l'être qui fait une action ; » ex. *Pierre a prêté un livre à Paul*. Mais dans *Pierre a été frappé*, quelle action exerce le sujet? P. 21, on voit le tableau de la déclinaison romane au IXe siècle : il en faut effacer les nominatifs pluriels *rosae* et *pastores*. M. M.-L. qui parle assez longuement du genre des noms, aurait pu dire un mot des pluriels neutres, devenus féminins parce qu'ils ont été considérés comme appartenant à la première déclinaison : cette particularité lui aurait permis d'expliquer quelques doubles genres, comme ceux de *orge*, *orgue*, etc. Les pages sur le comparatif et le superlatif dans les adjectifs et les adverbes (p. 59-62; 173-176) sont inutiles (cf. *Revue critique*, 1874, 2e semestre, p. 389). A la p. 64, on s'attendait à une explication sur les deux orthographes *mil* et *mille*. *Moi* et *toi* et *soi* (p. 80), ne viennent pas de *mihi*, de *sibi* et de *sibi* (cf. *ibidem*, p. 390). La théorie de l'imparfait *cantabam*, *chanteve*, *chantois*, *chantois*, *chantais* est inexacte; cf. *Romania*, II, 145. Les formes inchoatives en *sc* des verbes de la seconde conjugaison existent également aux trois personnes du singulier, *finis* de *finisc-o*, *finis* de *finisc-is*, *fini(s)t* de *finisc-it*, etc. Ces observations montrent que l'ouvrage pour la partie étymologique et historique doit être soumis à une révision sévère. Cependant, pour être strictement juste, il faut signaler nombre de remarques intéressantes et quelquefois neuves qui portent spécialement sur la langue du XVIe et du XVIIe siècle, dont l'auteur a fait une étude approfondie, par exemple, les observations sur le participe présent et le participe passé (p. 151 et 154).

En résumé, si la *Grammaire historique* ménage avec trop de parcimonie les explications et les règles, et si elle n'a pas su éviter de graves erreurs, elle a des détails intéressants et dans ses traits généraux elle présente les qualités qui font

l'originalité de la petite grammaire. Comme celle-ci, elle est écrite avec une simplicité qui ne manque pas d'élégance et avec une grande clarté, et se lit avec plaisir. La *Grammaire élémentaire* enfin, qui peut franchir les murs du collége et pénétrer dans les écoles communales, avec les vues hardies et justes qui la caractérisent, fait faire à l'enseignement grammatical un progrès réel.

A. DARMESTETER.

---

200. — **Étude sur les comtes et vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000**, par Robert DE LASTEYRIE, élève de l'École des Hautes-Études, ancien élève de l'École des chartes (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, fascicule 18). Paris, Vieweg. In-8°, 152 p. — Prix : 5 fr.

Il n'est guère de question plus difficile que celle de l'origine des premières maisons féodales; pour la plupart des cités de la France, la suite chronologique des comtes et des vicomtes est extrêmement malaisée à établir; et l'on a besoin de toutes les ressources de la critique et de la méthode inductive pour retrouver le lien qui unit ces personnages la plupart sans histoire. C'est à la solution d'une question de ce genre que M. de Lasteyrie a appliqué tous ses soins; il a voulu donner des anciens comtes et vicomtes de Limoges une liste aussi sûre que possible; le champ au premier abord semble assez étroit; mais si l'on songe à l'absence de tout travail véritablement critique sur la matière, à la nécessité d'employer une multitude de chartes mal copiées, mal datées, souvent d'une authenticité douteuse, on comprend la difficulté de la tâche et le mérite qu'il y a à l'avoir accomplie. C'est ce que M. de L. a fait ou à peu près, et dans ce petit volume, il y a plus de faits réellement nouveaux, plus d'aperçus vrais que dans beaucoup de gros ouvrages. L'exposition est claire, concise, trop concise quelquefois.

Sous ce titre : *Les comtes de Limoges*, M. de L. n'a pas compris l'histoire des comtes de Poitiers, maîtres du Limousin depuis le commencement du xe siècle; il ne s'est occupé que des plus anciens de ces princes. Naturellement il n'est pas facile de rendre compte d'un pareil livre, qui vaut surtout par l'ensemble des faits observés, par la méthode rigoureuse avec laquelle est menée la discussion; car à vrai dire, tous ces faits n'ont presqu'aucune valeur en eux-mêmes; il faut les grouper, en opérer pour ainsi dire la synthèse pour en composer une histoire. Nous n'avons donc qu'une ressource, c'est de parcourir le livre en indiquant les quelques endroits qui nous paraissent défectueux, en relevant quelques menues erreurs et en mentionnant les faits nouveaux, que l'auteur a mis en lumière.

P. 6-7. M. de L. supprime avec raison le comte Jocundus, que la plupart des historiens placent en tête de la liste des premiers comtes de Limoges, et démontre d'une façon péremptoire que les sources contemporaines, Grégoire de Tours et les deux vies de saint Yrieix, ne lui donnant pas cette qualité, il est difficile d'être aujourd'hui plus affirmatif que ces auteurs.

P. 10-11. D'autre part, c'est croyons-nous à tort que lui-même fait entrer dans la série un certain Barontus mentionné au VIIe siècle par un diplôme royal et par quelques vies de saints ; en effet, nous lui ferons remarquer qu'il invoque ici les arguments que tout-à-l'heure il repoussait à propos de Jocundus : aucun de ces documents ne donne positivement à Barontus le titre de comte.

P. 14 et suiv. Nous trouvons ici une excellente dissertation sur la charte de fondation de Charroux, les arguments sont concluants et bien présentés ; il est impossible de ne pas admettre avec l'auteur la fausseté partielle de cet acte.

P. 20 et suiv. C'est ici que commence la meilleure partie du livre, l'article de Gérard, comte de Limoges, que M. de L. raye de l'histoire en prouvant jusqu'à l'évidence que c'est un personnage apocryphe, que tous les actes qu'on lui a attribués, tous les faits qu'on a mis à son compte doivent être rapportés aux autres comtes Gérard, qui vivaient à cette époque.

P. 26. Autre passage tout nouveau sur Raimond, comte de Limoges, que l'auteur identifie avec le comte de Toulouse de même nom, souche de la famille qui ne s'éteignit qu'au XIIIe siècle. Peut-être faut-il voir dans le Limousin le berceau de cette race, qui a joué un rôle si important dans l'histoire du moyen-âge. Cette découverte, sur la trace de laquelle M. de L. a sans doute été mis par l'histoire de Tulle de Baluze, change complètement l'histoire de cette partie de la France et permet de comprendre le rôle joué au Xe siècle par les successeurs de ce Raimond. De plus, ce seul fait de l'identité de ces deux Raimond renverse tout le système de M. Deloche sur la transmission du comté de Limoges à la famille de Poitiers ; il est vrai que ce dernier fait reste sans explication admissible ; c'est à M. de L. que revient le devoir de combler cette lacune en poursuivant plus loin l'histoire de ces premiers comtes.

P. 39, lignes 4 et 20. Nous relevons à deux reprises une petite faute d'orthographe ; le comte de Gévaudan s'appelait *Acfred* et non pas *Alfred ;* les textes latins le nomment *Aifredus, Acfredus,* mais jamais *Adalfredus* ou *Alfredus ;* le nom français est *Aifroi* et non *Aufroi.*

P. 47. M. de L. reprend la thèse de M. Sohm, en l'appuyant du reste sur d'autres textes ; il identifie le vicomte et le *missus comitis ;* toutefois l'auteur français n'a pas osé pousser cette doctrine jusqu'au bout et identifier le *vicedominus* et le *vicecomes ;* nous croyons pourtant qu'une étude attentive des textes l'y aurait certainement conduit. M. de L. dit bien que si le *vicedominus* figure dans certains actes, c'est parce que ces actes intéressent des personnes ecclésiastiques ; nous lui ferons remarquer que les actes du IXe siècle ne devraient pas alors mentionner d'autres officiers, puisque la plupart sont relatifs à des domaines de l'Eglise. Nous serions disposés à prendre le mot de *vicedominus* dans son sens étymologique de *lieutenant du maître,* le *dominus* étant ici le comte. Cette explication lèverait toutes les difficultés.

P. 58-59. M. de L., dans quelques phrases fort ingénieuses, essaie de rapporter au comte Eudes de Toulouse l'institution des vicomtes de Limoges ; mais il est obligé d'interpréter la chronique d'Adémar de Chabannes ou plutôt son continuateur, et une affirmation appuyée sur l'interprétation d'un passage d'un

historien qui est aussi postérieur manque réellement de consistance.

P. 64-5. Sans vouloir ici trancher la question, nous ferons remarquer à l'auteur qu'il attribue au vicomte Hildegaire un règne d'une longueur extraordinaire, près de 56 ans. Nous lui recommandons ce point, au cas d'une nouvelle édition de son travail.

P. 89 et suiv. Là commence une belle série de pièces justificatives, publiées avec un soin minutieux; nous ne ferons à M. de L. qu'une seule remarque. La plupart des copies employées par lui sont du XVIIe et du XVIIIe siècle; il s'est pourtant donné la peine de mettre en note toutes les variantes. Elles sont des deux espèces : les unes de texte, il était bon de les noter, car elles peuvent changer le sens, l'éclairer ou mettre sur la trace d'une correction utile; les autres d'orthographe, il était superflu de les donner, car jamais personne n'aura l'idée d'employer ces copies la plupart fautives, pour reconstituer le texte original du Xe siècle : ce serait s'exposer à autant d'erreurs que de mots. Pour des études de cette nature, il faut un original ou une copie contemporaine; toute autre source doit être non avenue. A. MOLINIER.

---

201. — U. CHEVALIER, **Choix de Documents historiques inédits sur le Dauphiné**, t. VI de la 3e série du bulletin de la Société de statistique du départ. de l'Isère. Montbéliard, imp. Hoffmann. 1874. In-8°, viij-400 p. — Prix : 9 fr.

Ce volume forme le t. VII de la collection des Cartulaires Dauphinois entreprise il y a huit ans par M. l'abbé U. Chevalier, et poursuivie avec une activité qui n'a jamais nui à la conscience scrupuleuse avec laquelle les textes sont édités. Le choix que nous offre aujourd'hui M. U. C. provient en majeure partie d'un recueil de pièces tirées au siècle dernier par l'érudit Guy Allard des archives de la Chambre des comptes de Grenoble et conservées aujourd'hui à la bibliothèque publique de cette même ville; le reste du volume a été emprunté par M. U. C. aux archives départementales de l'Isère. Ces cent dix pièces sont du plus haut intérêt et ajoutent beaucoup à notre connaissance sur l'histoire du Dauphiné pendant le XIVe et le XVe s.[1]. Nous y trouvons en particulier des renseignements nombreux et précis sur l'état politique, administratif, financier du Dauphiné avant et après sa réunion à la France; l'énumération des seigneuries qui devaient au Dauphin hommage et redevances (n°s 10, 76, 103), le montant des revenus de la province (n°s 45, 80, etc.), la liste des officiers, baillis, châtelains du Dauphin (n° 15); la valeur des monnaies de 1345-1350 (n° 43); les droits de souveraineté conservés par l'Empire sur le Dauphiné (n°s 44, 48, 51, 52, etc.), plusieurs procès-verbaux de convocation des Etats du Dauphiné (n°s 65, 66, etc.), un compte très-détaillé des dépenses du Dauphin Guigues VIII de 1327 à 1329 (n° 4), un acte en langue hébraïque contenant une convention des communautés juives du Graisivaudan pour le paiement de l'impôt au Dauphin en 1346 (n° 34);

---

1. Deux pièces seules sont du XIIIe s., l'une de 1248, l'autre de 1298. — La plus récente est de 1483.

un long mémoire de l'archevêque Henri de Villars, lieutenant de Humbert II, pour rendre compte à ce Dauphin, alors en Orient, de l'administration de ses Etats en février 1346. Nous signalerons en outre des fragments de chroniques intéressants. L'un d'eux (n° 107) conservé aux archives de l'Isère, relate avec une grande exactitude les faits et gestes de Charles le Téméraire de 1471, époque de la bataille de Bussy, à sa mort en 1477 (15 janvier). Un document plus curieux encore est l'instruction du procès intenté en 1430 au nom de de Charles VII à Louis d'Orange comte de Chalon, pour avoir attaqué le gouverneur du Dauphiné Raoul de Gaucourt (n° 97). On y trouve un récit détaillé de la guerre dite d'Anthon, accompagné de toutes les pièces à l'appui. — Enfin nous trouvons un fait entièrement nouveau mis en lumière par trois documents tirés du recueil de Guy Allard (n°s 18-20). « Débiteur de 16000 florins à la chambre apostolique, Humbert II avait fait de vains efforts pour se libérer; c'est alors que, pressé également par d'autres créanciers, il dut proposer au pape de tenir en fief de l'Eglise romaine le marquisat de Césane, la principauté de Briançonnais, le duché de Champsaur, le comté de Graisivaudan, le bailliage de la terre de la Tour et la baronie de Faucigny. L'état des revenus de cette portion du domaine delphinal, présenté aux cardinaux commis par Clément VI, fut contrôlé par des sous-commissaires (n° 18), qui établirent à leur tour la valeur justifiée de ces six provinces (n° 19). Malgré les efforts des gens du Dauphin, pour suppléer à la différence constatée (n° 20), ces pourparlers ne semblent pas avoir eu d'autre suite. Humbert II se tourna vers Philippe de Valois, et le premier traité de transport du Dauphiné à la couronne de France fut signé le 23 février 1343[1] ». Trois actes (n°s 21, 23) se rapportent à cette cession.

Nous ne pouvons pas ici faire autre chose qu'indiquer rapidement les pièces qui ont le plus vivement attiré notre attention. Ce que nous venons de dire suffit à montrer l'intérêt exceptionnel de cette publication pour l'histoire proprement dite comme pour l'histoire du droit et des institutions. M. U. C. s'excuse de n'avoir pu dresser un index pour des documents qui sont le plus souvent une suite de noms propres. Il nous semble qu'il aurait pu tout au moins donner une table chronologique des documents. Le classement analytique donné dans la préface (p. VII) est trop insuffisant. Les annotations sont pour la plupart des variantes, ou des observations paléographiques et diplomatiques. La précision et l'intérêt des notes historiques en petit nombre ajoutées par l'auteur font regretter qu'elles ne soient pas plus multipliées. Mais si l'annotation avait glissé dans le commentaire, le volume, déjà gros, aurait pris des proportions démesurées.

---

202. — **Deutsche Puppenkomœdien**, herausgegeben von Carl ENGEL. II. Der Verlorene Sohn. Der Raubritter oder Adelheid von Staudenbühel. — III. Don Juan. Kœnig Cyrus. In-12. Oldenburg, Verlag der Schulzeschen Buchhandlung. 1875. — Prix : 3 fr. 50.

Les pièces à marionnettes ont, pour l'histoire générale du théâtre et de la littérature, une importance incontestable que M. Engel s'est attaché encore à faire

---

1. P. 73.

ressortir dans la préface de son second volume. Il est impossible de ne pas souscrire aux raisons qu'il apporte et de ne pas reconnaître avec lui que ces drames naïfs prennent rang, bien qu'un peu au-dessous, à côté des légendes et des chansons populaires. Aussi ne pouvons-nous qu'encourager le nouvel éditeur à continuer la publication, commencée par lui il y a deux ans avec le Faust[1], des pièces à marionnettes allemandes sous leur forme traditionnelle et authentique.

Les quatre drames populaires qui remplissent les deux volumes que nous annonçons : *L'Enfant prodigue*, *le Chevalier Brigand* ou *Adélaïde de Staudenbühel*, *Don Juan* et *le Roi Cyrus*, se recommandent à la fois par l'importance et la variété des sujets. L'enfant prodigue était déjà célèbre au XVIe siècle, et on attribue à Shakspeare un remaniement de cette légende, traduit et joué de bonne heure en Allemagne, et qui fut une des pièces favorites de Lessing. Adélaïde de Staudenbühel est moins connue ; mais ce drame si court renferme des scènes pleines de naïveté et d'un caractère vraiment national et allemand. Avec Don Juan, au contraire, nous retrouvons un sujet cosmopolite sous son origine espagnole. L'importance de cette légende et les remaniements dont elle a été l'objet de la part des génies les plus divers, — il suffit de nommer Molière et Mozart — expliquent assez l'intérêt qui s'y attache ; aussi est-ce avec raison que M. Engel en a suivi les transformations nombreuses depuis Tirso de Molina ; la pièce populaire que nous avons ici ne fait pas trop mauvaise figure à côté de celles qui l'ont précédée et inspirée ; le personnage de Don Juan en particulier y revêt un caractère de cruauté et de perversité sauvage qui contraste avec celui qui lui est attribué d'ordinaire. Quant à Cyrus, « roi de Perse, » cette comédie, dans sa forme essentiellement simple et naïve, nous montre sous un aspect nouveau le drame populaire allemand. Tout se réunit donc pour que les deux volumes que vient de publier M. Engel soient, comme celui qui les a précédés, les bienvenus pour tous les amis du théâtre et de la littérature populaire.

***

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 8 *octobre* 1875.

Le ministre de l'instruction publique communique à l'académie : 1° plusieurs documents envoyés par M. Cherbonneau pour la commission des inscriptions sémitiques ; 2° un projet de décret sur l'école archéologique de Rome (renvoyé à la commission de l'école d'Athènes).

M. Le Blant commence la lecture d'un mémoire intitulée : *Polyeucte et le zèle*

---

1. Voir *Revue critique*, 1875, I, p. 349.

téméraire. Selon les anciennes lois de la discipline religieuse, dit M. Le Blant, le Polyeucte de Corneille n'aurait point été reconnu pour un martyr; la violence à laquelle il se livre était un acte formellement réprouvé par l'église. Aussi n'est-ce point dans un des récits que l'on tient pour authentiques, comme les *Acta Sincera* de Ruinart, que Corneille a trouvé la donnée de sa pièce, mais dans une légende sans autorité. M. Le Blant cherche comment s'est formée cette légende, qui donne un acte condamné par l'église chrétienne pour une œuvre sainte et digne de la palme du martyre. L'ancienne église n'admettait un nouveau nom sur la liste des martyrs qu'après un examen préalable, et elle en refusait le titre et les honneurs à ceux qui avaient désobéi à ses lois. Or s'il était du devoir des chrétiens de souffrir la persécution avec courage, ils ne devaient point la chercher. Il n'y avait d'exception que pour ceux qui avaient faibli une première fois devant la persécution ; ceux-là pouvaient se réhabiliter en retournant d'eux-mêmes aux supplices. A tous les autres, il était défendu de s'offrir au martyre témérairement, comme de s'y refuser lâchement. Mais les chrétiens, emportés par leur zèle, n'obéissaient pas tous à cette loi. Il y avait notamment une secte, dite des circoncellions, dont les adhérents pensaient imiter suffisamment les martyrs s'ils faisaient en sorte de mourir comme eux de mort violente, de quelque façon que ce fût. Les uns recouraient au suicide, d'autres se faisaient tuer de force ou à prix d'argent. Souvent la foule honorait ceux qui étaient morts ainsi à l'égal des martyrs reconnus par l'église.

M. Th. H. Martin termine la lecture de son mémoire sur les hypothèses astronomiques des philosophes grecs qui n'admettaient pas la sphéricité de la terre (v. les séances des 5 et 12 février 1875, *Revue critique*, 1875, t. I, p. 112 et 126). Il expose le système cosmogonique et cosmographique d'Héraclite d'Éphèse (ve siècle avant notre ère), qui lui paraît contenir un certain nombre d'emprunts au système d'Anaximandre. Suivant Héraclite tous les corps se composaient d'une même substance, susceptible de prendre des formes diverses, et le monde était dans un état de transformation perpétuelle. Le feu et l'eau n'étaient point des éléments distincts, mais deux états contraires d'un même élément. Les astres étaient, selon Héraclite, des feux alimentés par les exhalaisons des eaux de la mer, et contenus dans des nacelles obscures, qui les empêchaient de s'enlever. La nuit et l'hiver étaient dus à des diminutions diurnes et annuelles des exhalaisons marines qui alimentaient le soleil, les éclipses à un retournement accidentel de la nacelle de cet astre ou de celle de la lune. — — M. Martin expose ce système dans le plus grand détail. Il conclut ensuite, sur l'ensemble de son mémoire, en faisant remarquer combien était faible la part d'idées vraiment scientifiques que contenaient les spéculations de ces philosophes.

M. Michel Bréal fait une lecture sur diverses étymologies de mots latins. Quelques-unes de ces étymologies lui ont été suggérées par l'étude des dialectes italiques. D'autres sont les résultats d'un travail entrepris, sous la direction de M. Bréal, par la conférence de grammaire comparée de l'école pratique des hautes études, qui a pour but de rassembler les éléments d'un dictionnaire éty-

mologique de la langue latine. Les étymologies exposées par M. Bréal à cette séance sont les suivantes :

1° *filius*. Ce mot, comme on l'a déjà remarqué, signifie proprement nourrisson, et il est parent du grec θηλή. On le trouve employé au sens propre en ombrien, dans les tables eugubines, qui mentionnent parmi les animaux désignés pour servir de victimes dans les sacrifices des *sues filios* ou *felios* et des *sues gomias*. Les premiers sont des cochons de lait. Les *sues gomias* sont des porcs engraissés ; le mot se retrouve en latin sous la forme *gumias* avec l'acception dérivée de « gourmand » : on en a deux exemples en ce sens, tirés de Lucilius. — Il y a aussi en latin quelques mots analogues à *filius* où l'acception primitive s'est conservée, comme *felebris*, qui désigne un animal nourri de lait.

2° *mensa*. Au 7e livre de l'Enéide, les Troyens à la fin d'un repas mangent des pains qui leur avaient servi pour poser les autres mets, et ainsi s'accomplit l'oracle qui avait annoncé qu'ils mangeraient jusqu'à leurs tables, *mensas*. La légende, sous cette forme, est étrange, et sans doute quelque peu défigurée. Les tables d'Iguvium semblent en fournir l'explication. Parmi divers genres de gâteaux, elles en mentionnent un appelé *mefa*. Or en ombrien *ns* devient souvent *f*. La forme latine correspondante serait donc *mensa*. M. Bréal pense que dans la légende primitive l'oracle contenait un jeu de mots : il semblait parler de tables, *mensae*, mais c'était des gâteaux du même nom qu'il fallait entendre.

3° *interpres*. M. Curtius a rapproché la seconde partie de ce mot du grec φράζω, parler, mais ce rapprochement ne convient ni pour la forme, ni pour le sens. Par *interpres* on entendait autrefois non-seulement celui qui parle pour un autre, mais toute espèce d'intermédiaire. M. Bréal pense qu'à l'origine ce mot a dû signifier un courtier de commerce, et que dans la dernière syllabe il faut reconnaître la racine *pra* ou *par*, vendre, qui se trouve en grec dans πιπράσκω et en latin dans *pretium*.

4° *carmen*. M. Bréal rapproche ce mot du sanskrit *çasman*, invocation (de la racine *çaṅs*, réciter, prononcer des formules). Le latin a changé l'*s* en *r* comme dans *ueternus* de *uetus*, *diurnus* de *dius*, etc. Le sens propre de *carmen* est « formule » et non « poème », comme M. Bréal le montre par divers exemples.

Ouvrage déposé : L. Lèques, Histoire de la gendarmerie, Paris, 1874, in-8°. — *Présenté de la part de l'auteur par M. Desjardins :* Ch. Clermont Ganneau, Observations sur quelques points des côtes de la Phénicie et de la Palestine.

Julien Havet.

ERRATA.

N° 41. P. 228, l. 13, rétablir le mot *littéraire* après *l'histoire*. — Ibid. note 1, l. 3, lisez ΔΙΑΣΚΕΠΣΕΙ.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Literarisches Centralblatt, n° 39, 25 septembre. BÖHRINGER, Die alte Kirche. 7. Theil : Das vierte Jahrhundert. I. Basilius von Cäsarea. 2. Aufl. Stuttgart, Meyer u. Zeller. In-8°, viij-184 p. (la valeur de l'ouvrage de Böhringer n'est plus à établir). — ALBERT, Spinoza's Lehre über die Existenz Einer Substanz. Dresden, Pierson. In-8°, 41 p. (broch. de vulgarisation). — VON HARTMANN, Wahrheit und Irrthum im Darwinismus. Berlin, Duncker. In-8°, 177 p. (examen approfondi). — LIEBLEIN, Index zum Todtenbuche. Christiania. Leipzig, Hinrichs (cette publication sera accueillie avec reconnaissance par les égyptologues). — FERRAI, I dialoghi di Platone. Vol. I. Padova (le besoin d'une traduction nouvelle de Platon se faisait sentir depuis longtemps en Italie; la présente traduction y répondra).

Jenaer Literaturzeitung, n° 32, 7 août. DELITZSCH (Franz), Jesus und Hillel. 3. Aufl. Erlangen, Deichert. In-8°, 44 p. (C. SIEGFRIED). — HEGEL, Die Chronik des Dino Compagni. Versuch einer Rettung. Leipzig, Hirzel. In-8°, viij-112 p. (O. HARTWIG). — HILLEBRAND, Zeiten, Vœlker und Menschen. Bd. 2 : Wælsches und Deutsches. Berlin, Oppenheim. In-8°, xij-463 p. (Wilhelm BERNHARDI). — FAHNE, Livland. Düsseldorf, Schaub'sche B. In-8°, 240 p. (Konst. HÖHLBAUM). — BUSOLT, Der zweite athenische Bund und die auf der Autonomie beruhende hellenische Politik von der Schlacht von Kidnos bis zum Frieden des Eubulos. Leipzig, Teubner. In-8°, 223 p. (H. GELZER). — PLOTIN's Abhandlung περὶ θεωρίας. Unters., übers., und erlæut. v. H. Fr. MÜLLER. Berlin, Weidmannsche B. In-4°, 50 p. (Richard VOLKMANN). — Juliani imperatoris quae supersunt praeter reliquias apud Cyrillum omnia. Recens. HERTLEIN. Vol. I. Lipsiae, Teubner. In-8°, vij-432 p. (A. EBERHARD). — T. Macci Plauti Trinummus, recens. SPENGEL. Berolini, apud Calvary. In-8°, xvj-58 p. (Georg GŒTZ).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Architecture de la Renaissance. I. Le château de Blois, ensembles et détails, sculpture ornementale, décorations peintes, cheminées, tentures, plafonds, carrelages (extérieur et intérieur). Texte historique et descriptif. 1 et 2. In-fol. 8 pl. Paris (Ducher et C°).

Backer (L. de). Bidasari, poème malais, précédé des traditions poétiques de l'Orient et de l'Occident. In-8°, 272 p. Paris (Plon et C°).

Cartulaire du chapitre de l'église cathédrale de Notre-Dame de Nîmes, publié et annoté par E. Germer-Durand. In-8°, clxij-402 p. Nîmes (Catelan).

Castets (F.). Eschine, étude historique et littéraire. In-8°, xlij-191 p. Paris (Thorin).

Cauvet (E.). Étude historique sur Fonfroide, abbaye de l'ordre de Citeaux, située dans le diocèse et le vicomté de Narbonne (de 1093 à 1790). In-8°, xvj-624 p. Paris (Durand et Pedone-Lauriel).

Champagny (de). Études sur l'empire romain. T. 7. Les Antonins, ans de J.-C. 69-180. Suite des Césars et de Rome et la Judée. 3° édit. revue et augmentée. T. 1 et 2. In-8° et in-18 jésus, xj-933 p. Paris (Bray et Retaux).

Cherest (A.). Les faïences de l'Auxerrois. In-8°, 63 p. et pl. Auxerre (imp. Perriquet).

Devic (C.) et **Vaissette** (J.). Histoire générale du Languedoc, avec des notes et des pièces justificatives. Edit. accomp. de dissertations et de notes nouvelles, contenant le recueil des inscriptions de la province antique et du moyen âge, des planches, des cartes géographiques et des vues de monuments, publiée sous la direction de M. E. Dulaurier, annotée par MM. E. Mabille et E. Barry, continuée jusques en 1790 par M. E. Roschach. T. 1er (2e partie). In-4°, p. 161-1290. Paris (Picard).

Du Fresne de Beaucourt (G.). Charles VII, son caractère. 2e partie. p. 181-224. In-8°. Paris (Palmé).

Feraud (R.). La Vida de Sant Honorat, légende en vers provençaux. Publiée pour la première fois en son entier par les soins et aux frais de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, avec de nombreuses notes explicatives par M. A. L. Sardou. In-8°, xx-214 p. Nice (imp. Caisson et Mignon).

Hartmann (E. v.). Die Selbstzersetzung des Christenthums und die Religion der Zukunft. 2. Aufl. In-8°, xvj-122 S. Berlin (Duncker). 4 fr.

Haussonville (d'). Sainte-Beuve, étude biographique. In-8°, 127 p. Paris (imp. Claye).

Kuenen (A.). Les origines du texte masoréthique de l'Ancien Testament. Examen critique d'une récente hypothèse. Traduit du hollandais par A. Carrière. In-8°, viij-53 p. Paris (Leroux).

Laisnel de La Salle. Croyances et légendes du centre de la France. Souvenirs du vieux temps, coutumes et traditions populaires comparées à celles des peuples anciens et modernes. Avec une préface de G. Sand. 2 vol. in-8°, xxv-748 p. Paris (Chaix et Ce). 12 fr.

L'Espine. La Macette du sieur de L'Espine, poème satirique publié d'après le nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps (Paris 1609); avec une introduction par E. Courbet. In-12, xxxiij-25 p. Paris (Lemerre). 3 fr. 50

Luther. La Conférence entre Luther et le Diable au sujet de la messe, racontée par lui-même. Traduction nouvelle en regard du texte latin par J. Liseux avec les remarques et annotations des abbés de Cordemoy et Lenglet-Dufresnoy. Frontispice gravé à l'eau-forte par J. Amiot. In-18, viij-93 p. Paris (5, rue Scribe). 4 fr.

Ordonnance faicte pour les funérailles célébrées à Paris, le 24 avril 1498, pour l'enterrement du corps du bon roy Charles huytiesme, que Dieu absoille, avec son épitaphe et la piteuse complainte de Dame Chrestienté, suivant les éditions imprimées en 1498. Précédée d'une introduction par A. Franklin. In-8°, 92 p. Paris (Techener).

Peigné-Delacourt. Topographie archéologique des cantons de la France. Département de l'Oise, arrondissement de Compiègne, canton de Ribécourt. In-8°, x-123 p., 3 cartes et 37 vign. Noyon (imp. Andrieux).

Saint-Marc Girardin. Jean-Jacques Rousseau, sa vie et ses ouvrages. Avec une introduction par M. E. Bersot. 2 vol. in-18 jésus, lvij-744 p. Paris (Charpentier et Ce). 7 fr.

Saint-Simon (duc de). Mémoires, publiés par MM. Cheruel et A. Regnier fils, et collationnés de nouveau pour cette édition, sur le manuscrit autographe, avec une notice de M. Sainte-Beuve. T. 18. In-18 jésus, 490 p. Paris (Hachette et Ce). 3 fr. 50

Schmidt (E.). Richardson, Rousseau u. Gœthe. Ein Beitrag zur Geschichte des Romans im 18. Jahrh. In-8°, viij-331 S. Iena (Frommann). 8 fr.

Smith and **Grove**'s Historical Atlas of Ancient Geography, Biblical and Classical. Part 5. In-fol. London (Murray). 26 f. 25

Swiécicki (P.). Die menschliche Sprache, ihre Bildung u. ihr ursprünglicher Bau. In-8°, 106 S. Leipzig (Kasprowicz). 4 f.

Tableau des crimes du comité révolutionnaire de Moulins, chef-lieu du département de l'Allier, et des citoyens de Moulins, membres de la commission temporaire de Lyon. In-8°, 60 p. Moulins (imp. Desrosiers).

Talbot (E.). Histoire romaine. Petit in-12, viij-234 p. Paris (Lemerre). 2 fr. 50

Wallon (H.). Saint Louis et son temps. 2 vol. in-8°, xxxvj-1056 p. Paris (Hachette et Ce). 15 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 43 Neuvième année. 23 Octobre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, RUE RICHELIEU.

Pour paraître très-prochainement :

LES TABLES EUGUBINES

TRADUCTION, COMMENTAIRE, GRAMMAIRE
ET INTRODUCTION HISTORIQUE,
PAR
M. M. BRÉAL,
Professeur au Collége de France, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études.

Un fort volume gr. in-8° de 28 à 30 feuilles d'impression accompagné d'un album petit in-f° contenant le fac-simile des tables Eugubines. 13 planches gravées.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 178, new series, 2 octobre. MANSEL, The Gnostic Heresies of the First und Second Centuries. London, Murray (G. A. SIMCOX : à certains égards l'ouvrage de Mansel est supérieur à la partie correspondante de l'ouvrage de Matter). — The Works of Ben Jonson, with Notes Critical and Explanatory, and Biographical Memoir. By W. GIFFORD. With Introduction and Appendices by Lieut.-Col. F. CUNNINGHAM. In nine vol. London, Bickers and Son (J. A. SYMONDS : appréciation défavorable de cette réimpression de l'édition de 1816). — The Library Atlas. London and Glasgow, Collins, Sons, and Co. (C. W. BOASE : cent cartes, bien faites, de géographie moderne, historique et classique, avec introductions soignées). — FICKER, Forschungen zur Reichs- und Rechtsgeschichte Italiens. 4 Bde. Innsbruck, Wagner (A. DE REUMONT, 1er article : on peut reprocher à l'auteur de donner une collection de matériaux plutôt qu'une histoire suivie). — The late Dr Bleek (A. H. SAYCE). — *Correspondence.* Michel Angelo's « Creation of Adam » (William B. SCOTT : réclame la priorité d'une idée émise par M. Richter dans un article de la *Zeitschr. für bildende Kunst* sur lequel M. Higgins a appelé l'attention dans l'*Academy* du 18 septembre). — Cypriote Inscriptions (Isaac H. HALL : rétablit deux mots cypriotes que l'*Academy* du 25 sept. avait omis dans le spécimen qu'elle a publié du déchiffrement par lui de quelques inscriptions de la collection Cesnola). — Shakspere and Queen Elizabeth's Favourites (F. J. FURNIVALL). — LENORMANT, La langue primitive de la Chaldée et les Idiomes Touraniens. Paris, Maisonneuve (A. H. SAYCE : est d'avis que cet ouvrage fera époque dans la science, et qu'il fixe définitivement la place que doit occuper l'idiome accadien dans les langues touraniennes). — More Fragments of the Sculptures of the Parthenon (C. T. NEWTON).

The Athenæum, n° 2501, 2 octobre. Registrum Palatinum Dunelmense. Ed. by sir T. D. HARDY. Vol. III. Longmans and Co. (on regrette que l'éditeur, qui fait preuve de tant de science et de talent, n'ait pas dirigé ses efforts vers la publication d'un ouvrage historique et d'un intérêt plus général). — WATKISS LLOYD, The Age of Pericles. 2 vols. Macmillan and Co. (ouvrage d'un rare mérite, mais d'un style déplorable). — Celtic or Gaelic Words in Shakspeare and his Contemporaries. I (Charles MACKAY : range les mots par ordre alphabétique et cite les passages où ils se rencontrent). — *Miscellanea.* Shakspeare Emendations : Sense and Motion (B. Nicholson). — Rather (C. P. MASON : autorise avec raison l'emploi de *rather* suivi de *a,* comme dans « that is rather a droll remark »).

Literarisches Centralblatt, n° 40, 2 octobre. KÖHLER, Lehrbuch der biblischen Geschichte Alten Testamentes. 1. Hælfte. Erlangen, Deichert. In-8°, vj-498 p. (par le choix et l'agencement des matériaux ce manuel sera très-utile, bien que l'auteur s'écarte souvent des principes de la critique moderne). — ZSCHOKKE, Das Buch Job übersetzt und erkl. Wien, Braumüller. In-8°, xxvj-334 p. (bonne compilation des travaux les plus récents ; la correction typographique ne laisse rien à désirer, non plus que l'agencement des matières). — DE GOEJE, Bijdrage tot de Geschiedenis der Zigeuners (cf. *Rev. crit.,* 1875, I, p. 321). — EWALD, Die Eroberung Preussens durch die Deutschen. 2. Buch. Halle, B. d. Waisenhauses. In-8°, ix-337 p. (décrit le premier soulèvement des Prussiens et les combats contre Swantopolk). — MEUNIER, Les ancêtres d'Adam. Paris, Rothschild. In-8°, xviij-282 p. (cet ouvrage est un panégyrique de Boucher de Perthes). — KUHL, Die Anfænge des Menschengeschlechts. 1. Theil. Bonn, Habicht. In-8°, 266 p. (sans valeur). — LEVY, Neuhebræisches und chaldæisches Wœrterbuch. Nebst Beitr. von FLEISCHER. 3 Bde in 12-15 Lief.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 23 Octobre — 1875

Sommaire : 203. PIERRET, Vocabulaire hiéroglyphique, fasc. I. — 204. KIÆR, La Langue de Juvénal· — 205. AYER, Phonologie de la langue française; SCHELER, Exposé des lois qui régissent la transformation française des mots latins. — 206. DE GODEFROY-MÉNILGLAIZE, Les savants Godefroy. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

---

203. — **Vocabulaire hiéroglyphique** comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques, classés alphabétiquement par Paul PIERRET, conservateur-adjoint des Antiquités égyptiennes au Musée du Louvre. 1er fascicule. In-8°, ij-80 p. 1875. Paris, Franck. — Prix : 6 fr.

Le *Dictionnaire* et la *Grammaire* de Birch font partie d'un ouvrage qui coûte près de deux cents francs; le *Dictionnaire* de Brugsch vaut de cinq cents à six cents francs : ce sont là des prix bien faits pour décourager l'étudiant et empêcher le recrutement du personnel égyptologique. M. Pierret a voulu mettre à la disposition de tous un manuel commode et surtout à bon marché qui permît aux commençants d'aborder directement les textes et servît jusqu'à un certain point de complément aux Dictionnaires publiés jusqu'à ce jour. Il a mis dans son Vocabulaire non-seulement les mots déjà classés par Champollion, par Birch, par Brugsch et par Chabas, non-seulement les noms royaux, géographiques et divins, mais encore tous les mots nouveaux qu'il a rencontrés au cours de ses études, tous ceux qu'il a trouvés épars dans les travaux des différents égyptologues. Son recueil sera évidemment ce qu'il y a de plus complet dans l'espèce.

M. P. n'a pu cependant ni tout contrôler, ni tout relever :

1° *A*ÂF (p. 12, mot 5) est traduit d'après Devéria *prix*, *récompense*. Il signifie *tordre*, *tresser*, *faire la corde* (*Denkm.* II, 126) et se rattache à une racine * ÂF, qui donne *A*ÂF, UÂF et par adjonction de N, ÂFEN, ÂFENI, ÂFENN*U*.

2° Je prends dans mes notes un certain nombre de mots qui paraissent avoir échappé à l'attention de M. Pierret et de ses devanciers.

A*H*, s'extasier (Mariette, *Denderah*, I, 19, *a* 4).

A*T*ES, espèce de fleur (*Anastasi* III, 2, l. 3-4).

*A*PT, condamner (*Anastasi* II, 6, l. 5-6).

*A*MMTI, ceux qui habitent le tombeau (?) (Mariette, *Monuments divers*, I, 57 *a*, l. 5-6).

*A*M-*H*ÂT-U, ancêtres (Champollion, *Notices* II, 51).

*A*MAT, bouquetin fauve, femelle (Champollion, *Notices* II, 360).

*AH*TI, gosier (*Papyrus de Boulaq*, I, 10, l. 21).

*AH*TI, pâteux, épais, visqueux (*Papyrus de Boulaq*, pl. 8, l. 20; pl. 10, l. 2).

ÂÂ, taureau (*Denkm.* II, 131).

ÂÂ, affirmer (*Papyrus de Berlin*, I, 143).

ÂRUI, pousse de palmier (*Papyrus de Boulaq*, I, 12, l. 5).

ÂTAL, potier, mouleur (Mariette, *Denderah*, I, 28, 4e règ. l. 7).

On voit par le petit nombre des rectifications et des additions combien peu le travail de M. Pierret laisse à désirer. J'espère qu'il sera terminé le plus promptement possible et sera assez peu coûteux pour ne pas décourager les étudiants de bonne volonté mais de bourse légère.

G. MASPERO.

---

204. — **Sermonem D. Junii Juvenalis** certis legibus astrictum ex accurata inquisitione locorum atque interpretatione demonstrare conatus est Ludolphus O. KIÆR. Hauniæ, Hoest. 1875. In-8°, 241 p. — Prix : 6 fr.

M. Kiær traite d'abord des particularités de la métrique de Juvénal, ensuite de celles qu'offre sa langue dans l'ordre des mots, l'emploi des conjonctions copulatives, l'ellipse, l'interrogation, l'infinitif, l'impératif et le participe, l'accord du sujet et de l'attribut, les changements de nombre, de sujet, de temps et de mode, les cas, les tropes; il termine par une liste des mots grecs employés par Juvénal.

M. K. n'a pas suffisamment cherché à interpréter les faits qu'il a rassemblés et dont bon nombre s'expliquent par le genre de poésie que Juvénal a cultivé et par la manière dont il le comprenait. La satire était un genre qui se rapprochait du ton de la conversation, *sermoni propiora*, comme dit Horace; et c'est ce qui explique pourquoi la langue et la métrique de Virgile sont fort différentes de celle de Juvénal : d'autre part Juvénal mettait, comme Perse lui en avait d'ailleurs donné l'exemple, plus d'imagination poétique dans la satire qu'Horace, dont le ton est beaucoup plus familier. Il faut tenir compte aussi des exigences de la métrique, quand on étudie la langue d'un poète. Si Juvénal a toujours employé *fame*, et les noms propres grecs en *e*, *Migale*, *Thymele*, *Tisiphone* de telle sorte que leur dernière syllabe soit la première d'un pied, il n'a pas suivi « certam regulam; » il ne pouvait pas les placer autrement dans un hexamètre. Enfin le hasard est pour beaucoup dans la fréquence, la rareté ou l'absence d'un mot, d'une locution, d'un tour. Je ne puis voir que quelque chose de purement fortuit dans le fait que Juvénal n'emploie *neque* que sept fois, et met *nec* partout ailleurs; il faut songer que nous n'avons que 3588 vers de Juvénal[1]. Dans l'ensemble la langue de Juvénal n'offre pas de particularités caractéristiques, et je ne vois rien d'important à conclure des faits rassemblés par M. K.

Les parties de l'ouvrage où M. K. a proposé une interprétation nouvelle ou défendu une interprétation ancienne de bon nombre de passages de Juvénal me paraissent meilleures. Je ne puis être de son avis sur quelques-unes; et pour

---

1. A plus forte raison quand il s'agit de Perse, qui n'a que 664 vers, ne peut-on rien conclure de l'absence ou de la rareté d'une locution.

commencer par cette partie désagréable de ma tâche, je ne saurais approuver la manière dont M. K. ponctue et explique (p. 20-22) les vers (XI, 21-23) :

> Refert ergo quis hæc eadem paret; in Rutilo nam
> Luxuria est, in Ventidio laudabile nomen
> Sumit et a censu famam trahit.

Il sépare « laudabile nomen » de « sumit » et le construit comme attribut de « est » opposé à « luxuria, » ce qui semble forcé et inutile; mais il a raison de trouver le sujet de « est », « sumit » dans « quis haec eadem paret » où il est en effet contenu, « eadem agendi ratio. » Heinrich (qui, pour le dire en passant, est un fort médiocre interprète) a eu tort de voir une tautologie dans « laudabile ..... trahit, » qui est une manière de s'exprimer très-familière aux poètes latins. — Dans XI, 86 et suivants, M. K. met une virgule après (89) « ligonem », et rattache à ce qui précède « quum tremerent autem ..... tout en conservant « autem, » ce qui pour moi est absolument inintelligible. — Dans VI, 87-90 :

> « Et quando uberior vitiorum copia? quando
> Maior avaritiae patuit sinus? Alea quando
> Hos animos? Neque enim loculis comitantibus itur
> Ad casum tabulae, posita sed luditur arca. »

M. K. sous-entend « habuit » avec « hos animos » en l'extrayant de « quando » maior avaritiae patuit sinus » qui serait l'équivalent de « quando avaritia sinum » maiorem habuit. » Ne serait-il pas plus simple de sous-entendre « sustulit » que le sens impose pour ainsi dire à l'esprit? — Dans la satire VIII après avoir invectivé contre les rapines des gouverneurs de provinces, Juvénal ajoute (121-124) :

> Curandum imprimis, ne magna injuria fiat
> Fortibus et miseris. Tollas licet omne quod usquam est
> Auri atque argenti : scutum gladiumque relinques
> Et jacula et galeam : spoliatis arma supersunt.

M. K. croit que le poète a voulu dire : « il faut prendre garde de maltraiter des » populations braves et de leur laisser leurs armes; » et il paraphrase ainsi : « tollas licet aurum atque argentum, si scutum, gladium, jacula reliqueris, arma » iis supersunt, et his armis injuriam ulcisci conabuntur. » Il préfère la leçon *relinquas* de quelques manuscrits. Il y a une sorte de naïveté à dire : « si on leur » laisse leurs armes, il leur restera des armes. » Le poète a voulu dire évidemment : « on a beau leur enlever leur or et leur argent, on leur laissera le fer » avec lequel ils peuvent fabriquer des armes. » La confection des armes de guerre était alors chose moins compliquée qu'aujourd'hui. — Dans les vers (VI, 535-541), dont Madvig a rectifié le premier la ponctuation,

> Ille petit veniam, quoties non abstinet uxor
> Concubitu sacris observandisque diebus,
> Magnaque debetur violato poena cadurco,
> Et movisse caput visa est argentea serpens.
> Illius lacrimae meditataque murmura praestant,
> Ut veniam culpae non abnuat ansere magno
> Scilicet et tenui popano corruptus osiris.

M. K. pense avec raison que les propositions « ille ..... » « illius ..... » se

rapportent au même fait, et qu'il ne faut pas de point après « serpens ; » et du reste Hermann avait déjà mis un point et virgule. Mais il se trompe quand il explique ainsi la suite des idées « quoties uxor concubitu non abstinet, ille veniam » petit, et *si* magna poena ..... visa est, illius lacrimae praestant ..... » Il me paraît évident, comme le propose ensuite M. K. lui-même (140-141), que les vers 537-538 « magnaque ..... serpens » dépendent de « quoties, » et désignent les prodiges par lesquels le dieu manifeste sa colère ; mais je ne vois pas la nécessité de mettre alors un point après « petit veniam. » — Dans la satire VI, Juvénal parlant des inconvénients qu'il y a à être marié à une femme belle et honnête, mais orgueilleuse comme Cornélie ou Niobe, ajoute (178-185) :

Quae tanti gravitas, quae forma, ut se tibi semper
Imputet? Huius enim rari summique voluptas
Nulla boni, quoties animo corrupta superbo
Plus aloes quam mellis habet.

C'est à tort que M. K. abandonne l'explication donnée par Ruperti et adoptée par les autres commentateurs. Il entend par « gravitas » la fécondité de la femme, prend « tibi » pour une apostrophe à l'épouse orgueilleuse, et, ne tenant aucun compte (je ne sais pourquoi) de « semper, » il commente « se tibi im- » putet » par « tuam contumaciam atque superbiam ferat, » ce que je ne puis comprendre. Il ne me paraît pas douteux qu'il ne faille sous-entendre l'idée de « morum » avec « gravitas, » que ces abstractions ne soient le sujet de « im- » putet, » que « tibi » ne se rapporte au mari, et que « imputare » ne doive être pris dans le sens qu'il a très-souvent chez les écrivains de ce temps, « mettre » sur le compte d'un autre une chose comme un bienfait dont il doit vous être » reconnaissant ; » par exemple dans Tacite (*German.* 21) « Gaudent muneribus, » sed nec data imputant, nec acceptis obligantur. » — Dans VI, 444-446,

Imponit finem sapiens et rebus honestis ;
Nam quae docta nimis cupit et facunda videri
Crure tenus medio tunicas succingere debet,
Caedere Sylvano porcum, quadrante lavari

la conjonction « nam » ne me semble pas employée elliptiquement, par forme de prétermission comme elle l'est souvent : « je ne parle pas de ..... car » elle indique la cause pour laquelle une femme raisonnable garde une certaine mesure dans la science et l'instruction ; *car* celle qui n'en garde pas n'est plus une femme. — Dans la satire VI, Juvénal parlant des superstitions des femmes, d'abord de celle qui ne fait rien sans consulter, comme nous dirions aujourd'hui, l'almanach, continue ainsi (582) :

Si mediocris erit, spatium lustrabit utrinque
Metarum et sortes ducet, frontemque manumque
Praebebit vati crebrum poppysma roganti.
585 Divitibus responsa dabunt Phryx augur et Indus
Conductus, dabit astrorum mundique peritus
Atque aliquis senior, qui publica fulgura condit :
Plebeium in Circo positum est et in aggere fatum.
Quae nudis longum ostendit cervicibus aurum
590 Consulit ante phalas delphinorumque columnas,
An saga vendenti nubat caupone relicto.

Hae tamen et partus subeunt discrimen et omnes
Nutricis tolerant fortuna urgente labores;
Sed jacet aurato vix ulla puerpera lecto.

On a trouvé, non sans raison, du désordre dans ce développement. M. K. fait remarquer que le poète parle d'abord de la femme pauvre qui consulte au cirque, puis de la femme riche qui consulte chez elle, ensuite d'une femme riche du peuple (divitem cauponam) qui consulte au cirque. Pour remédier à cet inconvénient, il propose de transposer les vers 582-584 après le vers 591, réunissant ainsi tout ce qui se rapporte aux consultations faites dans le cirque. Au point de vue de la langue j'y vois un inconvénient : c'est que le futur employé dans les vers 582-584 correspond au futur employé dans les vers 585-587 : ce qui semble indiquer que ces groupes de vers ne peuvent être séparés. Reconnaissons que l'ordre n'est pas rigoureux, que le poète après avoir opposé la femme, non pas pauvre, mais de petite condition à la femme riche, reprend le premier membre de l'antithèse sous une autre forme, et je crois, pour passer au développement qui commence avec le vers 592. Il n'y a là rien qui ne puisse être toléré chez un poète[1]. C'est à tort que M. K. et déjà avant lui Madvig[2] considèrent les pendants d'or comme une marque de richesse; les paysannes d'Italie en portent encore aujourd'hui pour la plupart. Pourquoi une femme du petit commerce, une femme « mediocris, » n'en aurait-elle pas porté du temps de Juvénal? Elles ne les avaient pas sans doute en or massif. — M. K. propose aussi une transposition dans VI, 224-229 :

Imperat ergo viro, sed mox haec regna relinquit
225 Permutatque domos et flammea conterit, inde
Advolat et spreti repetit vestigia lecti.
Ornatas paullo ante fores, pendentia linquit
Vela domus et adhuc virides in limine ramos.
Sic crescit numerus, sic fiunt octo mariti.

Rapportant les vers 227-228 à la célébration du second mariage avec le premier mari, il les transpose après le vers 224 « .....relinquit, Ornatas, etc. » Il me semble qu'alors il manquerait précisément ce que nous trouvons dans le texte, l'indication de la rapidité avec laquelle la femme inconstante quitte le second mari pour revenir au premier; « domus » se rapporte à la maison du second mari. Je ne mettrais qu'un point et virgule après « lecti. »

---

1. Il y a bien d'autres incohérences dans Fénelon. Condillac a déjà remarqué (*art d'écrire*, III, 2) qu'il y a peu de suite dans le tableau de l'avarice de Pygmalion, et qu'en général « le tissu » du style de Bossuet « est mieux formé. » On trouve un exemple du défaut d'ordre habituel à Fénelon à la fin du IVe livre dans la description d'ailleurs poétique de l'apparition d'Amphitrite : « Après eux (les Dauphins) venoient *des Tritons*, qui » sonnoient de la trompette ..... *ils environnoient le char d'Amphitrite traîné par des che-* » *vaux marins*..... Une troupe de nymphes nageoient en foule derrière le char..... La » déesse ..... avoit un visage serein et une douce majesté qui *faisoit fuir les vents* sédi- » tieux..... *Les Tritons conduisoient les chevaux et tenoient les rênes dorés*..... On voyoit au » milieu des airs Eole ..... son visage ..... sa voix ..... ses yeux ..... *tenoient en silence* » *les fiers aquilons*..... »

2. *Opuscula Academica*, II, 198. Je ne crois pas qu'on puisse entendre « longum » aurum » d'un collier; le mot me semble désigner de longs pendants d'oreille que l'on voit de chaque côté du cou nu.

Il y a un certain nombre de passages que M. K. me paraît avoir très-heureusement éclaircis. Il est certain que dans XV, 134-136 « Plorare ergo jubet cau- » sam dicentes amici Squaloremque rei », il y a quelque chose qui ne peut se construire; le sens est rétabli si on lit « atque rei, » construction semblable à « coctae siliginis offas et madidae » (V, 71). — Dans la satire IX, Naevolus après s'être écrié (139) « Quando ego figam aliquid, quo sit mihi tuta senectus » A tegete et baculo? » exprime ses vœux, et ajoute (146) « sufficiunt haec, » Quando ego pauper ero. Votum miserabile, nec spes his saltem. » M. K. fait remarquer qu'il vaut mieux mettre un point après « haec, » et un point d'interrogation après « ero. » Le poète fait dire à Naevolus : « quand aurai-je ce qui » après tout n'est pour moi que de la pauvreté? » — M. K. rétablit aussi le sens et la construction par le changement de la ponctuation dans XIV, 227-232.

Nam quisquis magni census praecepit amorem
Et laevo monitu pueros producit avaros
Et qui per fraudes patrimonia conduplicare
Dat libertatem et totas effundit habenas
Curriculo.

Il explique, comme l'avait fait déjà Ruperti, « et » (228) par « etiam, » sous-entend « praecepit » avec « conduplicare, » et par conséquent met une virgule après « amorem, » et « conduplicare. » —Il y a une difficulté sérieuse dans X, 173-178 :

Creditur olim
Velificatus Athos et quidquid Graecia mendax
Audet in historia, constratum classibus isdem
Suppositumque rotis solidum mare; credimus altos
Defecisse amnes epotaque flumina Medo
Prandente, et madidis cantat quae Sostratus alis.

M. K. trouve avec raison que les mots « constratum ..... mare » sont construits et placés singulièrement. Il remédie à ce désordre très-simplement en supprimant le point et virgule après « mare, » et en mettant une virgule après « credimus, » avec lequel il construit « constratum..... » ou avec quelques manuscrits « quum » stratum..... »

On voit que le travail de M. Kiær n'est pas inutile à l'interprétation de ce poète difficile.

Charles THUROT.

---

205. — **Phonologie de la langue française,** par C. AYER, directeur de l'Académie de Neuchâtel. Paris, Neuchâtel et Bruxelles. 1875. 1 vol. in-12, viij-136 p.
Exposé des lois qui régissent la transformation française des mots latins, par A. SCHELER. Paris et Bruxelles. 1875. Un volume in-16, viij-259 p.

Voici deux petits traités de phonétique française que nous envoient la Suisse et la Belgique, preuve des progrès que fait au delà de nos frontières l'étude scientifique de notre langue. Traitant le même sujet, il convient de les réunir ensemble et de les étudier dans un même article.

La *Phonologie* de M. A. est composée de trois parties. La première (*Nature et formation des sons*, p. 1-34) étudie les sons en général, les voyelles, les consonnes et donne la théorie de l'accent tonique. Cette étude moitié physiologique, moitié philologique est en général exacte; elle pèche toutefois par le manque de précision; l'analyse des sons n'est pas aussi approfondie qu'elle pourrait l'être dans l'état actuel de la science. Le ch. IV de cette première partie (*De l'Euphonie en français*) contient un singulier mélange de remarques justes et neuves et d'assertions fausses. D'où l'auteur a-t-il tiré ce principe « général dans l'ancien français » que *la syllabe finale ne peut être terminée phonétiquement que par une voyelle* (*e* muet ou voyelle sonore) et que par suite les consonnes finales étaient muettes (p. 25-26) ? De même au ch. suivant (*Quantité et accent*), l'auteur établit que l'accent porte sur la dernière syllabe, à moins qu'elle ne soit muette; or, ajoute-t-il, comme cet *e* muet ne sonne pas et comme d'un autre côté *l'accent ne peut reposer que sur une syllabe terminée phonétiquement par une voyelle*, il suit de là que la consonne qui vient après la voyelle accentuée ne se fait pas entendre (*salu*[t] *parle*[r]) ou commence une nouvelle syllabe (*vi*-de, *gro*-sse; *hau*-t *intérêt*, etc.) et que dans les mots dont on fait sonner la consonne finale sans qu'il y ait liaison, par exemple dans *sec, mer,* il y a en réalité deux syllabes et non une (p. 31). Bizarre théorie qui repose sur une fausse analyse des sons et l'ignorance de l'histoire de l'*e* féminin en vieux français.

La deuxième partie a pour objet l'histoire des lettres latines. C'est de beaucoup la plus importante, et elle embrasse plus de la moitié de l'ouvrage (p. 34-123). Elle commence par des considérations remarquables sur la formation populaire et la formation savante et sur les principes généraux des modifications euphoniques (permutation, assimilation, contraction, métathèse, élision, addition de lettres, etc.). La *loi d'équilibre* que l'auteur croit trouver entre l'action de la syllabe initiale où domine la consonne et la syllabe accentuée où domine la voyelle et à laquelle il attribue principalement la syncope des voyelles et des consonnes (p. 42), n'est pas aussi apparente qu'il le pense. Il ne la fonde guère que sur l'exemple de *délié* (delicatus) et *comté* (comitatus) (p. 51) où la chute de la consonne *c* aurait pour résultat le maintien de la voyelle atone *ĭ*, et réciproquement la chute de la voyelle atone *ĭ*, celui de la consonne *m*. Or l'exemple de *délié* est faux, parce que la seule forme connue du vieux français est *delgié* qui dérive régulièrement de *delicatus* par la chute de la protonique brève *ĭ*[1]. Cette loi d'équilibre dont on ne saisit pas d'ailleurs nettement l'action et qui en outre serait en contradiction avec la loi de la chute de la protonique, ne nous paraît pas fondée.

Quand M. A. arrive à l'étude des voyelles (p. 58), il reproduit fidèlement Diez : or l'on sait que la phonétique romane, et spécialement la phonétique française, créée par l'illustre auteur de la *Grammaire comparée des langues romanes*, est restée même dans la troisième édition de ce livre classique, en arrière des décou-

1. *Délié* date du XVe siècle et semble dû à une confusion avec le participe *deslié*.

vertes nouvelles ; d'ailleurs, depuis la publication de la troisième édition (1870) la science a marché à grands pas ; aussi la théorie des voyelles, malgré le soin qu'y a apporté l'auteur, est insuffisante. Trop souvent M. A., suivant en cela les errements du maître, fait une large part aux mots de formation savante ou aux mots populaires dont l'orthographe a été rajeunie, et qu'il cite comme des anomalies : par exemple il faut effacer (p. 62) *clair*, *aile* (vieux français *cler*, *éle*), *chandelle* (v. fr. *chandoile*), *pèse* (v. fr. *poise*); (p. 63) *lac*, *grave;* (p. 64), *mode*, *école*, *rude*, etc., etc. La façon dont sont cités les exemples où entre le groupe *oi* (*ui*), montre que l'auteur n'est pas au courant de la question compliquée que soulève ce groupe. Le résumé que M. A. donne (p. 69) du traitement des voyelles accentuées est en partie inexact : *ō* par exemple ne se confond pas avec *ŏ* quoique tous deux aboutissent généralement à *eu*. Pour les voyelles dites *en position*, l'auteur ne paraît pas se douter de l'action de la quantité sur l'altération phonétique. Des faits d'ordre divers sont groupés confusément sans explication. Ainsi pour *e* en position latine ou romane, l'auteur dit qu'il se maintient. « Quelquefois cependant, ajoute-t-il (p. 66), il devient *ie* : *neptia*, » nièce; — *ei* ou *oi* : *sec(a)le*, seigle; *stella*, étoile; — et même *i* ou *a* : *despectus*, » dépit; *lucerna*, lucarne. » Quelle confiance dans la sûreté des lois phonétiques peuvent inspirer au lecteur ces prétendues exceptions dont il ne se rend pas compte? En somme, l'auteur, avec tout son talent d'exposition, n'a pas su donner à cette théorie du vocalisme l'exactitude et la précision voulues.

La théorie des consonnes est plus approfondie, et l'auteur ajoute quelque peu à Diez. La modification la plus importante consiste à séparer les groupes de consonnes des consonnes simples, que Diez avait confondus. Cette division éclaire d'un jour nouveau les lois qui régissent la phonétique des consonnes; toutefois là encore l'auteur aurait pu aller plus loin qu'il n'a fait, et au lieu de se contenter de constater les faits et de citer les exemples en détail, il aurait pu formuler des lois générales qui ressortaient elles-mêmes des exemples mieux groupés. Ainsi en considérant d'abord dans les consonnes simples toutes les consonnes initiales; puis toutes les médiales; puis toutes les finales; il serait arrivé à des formules plus nettes, plus propres à s'imprimer dans l'esprit du lecteur, et qui offraient en outre cet avantage de reparaître dans la théorie des groupes[1]. Reconnaissons toutefois que si dans la théorie des groupes, M. A. n'a pas su arriver à des lois plus générales, et si souvent ses explications sont contestables[2], cette partie offre l'avantage de réunir en quelques pages un ensemble d'exemples dont on peut tirer bon parti.

La troisième partie (*les Lettres françaises*) ne contient que quelques pages

---

1. Voir plus bas, page 268.

2. L'*u* de *coude* (cubitus) ne vient pas du *b* (p. 116); c'est l'*u* de *cubitus* qui donne régulièrement *ou*. *El* donne *eau* et non *au* (p. 112); *dauphin* vient de **dalphinus*, *aumône* de **alimosina; eau* lui-même vient non pas du changement de *èl* en *al* avec maintien d'un *e* étymologique non prononcé, mais du changement de *èl* en *èal*, *èàl*, *eal*, *eau*, avec *e* féminin jadis prononcé (cf. plus bas, p. 267). La théorie de la gutturale (p. 103 et suiv.) est en grande partie inexacte. *Caisse* (p. 120) est provençal; *capsa* a donné en fr. *châsse*. etc., etc.

(123-136). C'est un court et très-rapide exposé des principales règles établies par Diez dans sa *Grammaire* (I, 336-433 de la traduction française). Nous y trouvons quelques remarques nouvelles, entre autres cette observation très-juste qu'il n'y a plus en français de diphthongues réelles et que dans *ia* de *diable* par exemple l'*i* est consonne.

En somme ce petit livre a le grave inconvénient d'être en retard sur les dernières découvertes. Il est par trop insuffisant; c'est dommage, car il est fait avec soin et travail; et l'auteur y fait preuve d'un talent réel d'exposition, surtout dans les considérations générales. L'intérêt de ce livre, outre les vues d'ensemble, est de présenter réunis commodément pour les lecteurs les traits les plus importants de la phonétique française qu'il faudrait aller chercher dans tout le premier volume de Diez. Signalons-y encore des rapprochements avec les dialectes de la Suisse romande qui ont leur prix.

Le jugement que nous venons de porter sur le livre de M. A. peut s'appliquer dans ses traits généraux, et sauf quelques restrictions, à celui de M. Sch. Quoique supérieur en bien des points à la *Phonologie*, l'*Exposé* non plus ne satisfait pas les exigences d'une science devenue aujourd'hui sévère et rigoureuse. Et avec M. Sch. la critique a d'autant plus le droit de se plaindre que l'auteur porte un nom bien connu dans la philologie française. Noblesse oblige. L'auteur du *Dictionnaire* d'étymologie et de ces éditions de nos vieux textes si appréciées par le public compétent, se devait à lui-même de mettre son œuvre au courant des derniers travaux. Aux faits réunis par Diez, l'auteur se contente d'ajouter généralement le résultat de ses propres recherches consignées pour la plupart dans son *Dictionnaire*. Mais celles de MM. Paris, Meyer, Schuchardt, Mussafia, Ascoli, etc., qui ont dans ces dernières années transformé la phonétique romane, quoi qu'il en dise dans sa préface, M. Sch. semble les avoir laissées de côté.

L'ouvrage de M. Sch. est plus développé que celui de M. A. Tandis que celui-ci consacre une soixantaine de pages (assez compactes, il est vrai) à la théorie des sons latins (p. 56-123), M. Sch. étend son exposition sur plus de deux cent cinquante pages, et, malgré cela, il ne se permet aucune considération générale. A peine quelques lignes sur l'accent tonique, et il entre immédiatement en matière, commençant par exposer la chute des atones (p. 3-55) pour arriver au traitement des toniques et des atones qui se maintiennent (75-141) et terminer par l'étude des consonnes (143-259) gutturales (148), labiales (187), dentales (210). Cet ouvrage est donc une collection de faits et d'exemples groupés suivant certains principes que l'auteur expose d'un style parfois algébrique et avec la sévérité d'un formulaire de chimie. A cela je ne vois pas de mal et la science ne perd rien à être présentée dans son austère nudité.

Mais si M. Sch., grâce à ce plan et à cette méthode, entre dans plus de détails que M. A.; s'il donne plus de développements aux questions, multiplie les exemples anciens et modernes, signale parfois les difficultés spéciales, et essaie des solutions; si en un mot il aspire à la rigueur et à la précision, il faut le reconnaître avec regret, il est loin d'arriver au but qu'il se propose. Un rapide aperçu du livre suffira pour s'en convaincre.

L'auteur étudie d'abord les atones finales, lesquelles tombent ou sont remplacées par un *e* muet quand la dernière atone est *a* ou quand cette atone est précédée de consonnances composées. « On trouve d'ailleurs, ajoute M. Sch., » de nombreux vocables sous les deux formes avec ou sans *e* muet : avarus » *-avare* et *aver**, casa *-case* et *chez;* firmus *-ferme* et *ferm*;* rigidus *-roide* et *roit;* » tormentum *-tourmente* et *tourment;* granum *-graine* et *grain;* legumen *-légume* » et *léun** [1]. » Pourquoi rapprocher et donner comme des anomalies des formes qui doivent leur explication à des causes diverses ? *Avare, case, légume* sont des mots savants ou étrangers; *ferme, roide* sont *ferm, roit* refaits, comme d'autres adjectifs, sur les féminins; *tourmente, graine* sont *tormenta, grana.* — Dans les *proparoxytons,* M. Sch. montre comment la première atone tombe, et comment les deux consonnes tantôt restent avec un *e* muet final (ordinem, *ordre*), tantôt se réduisent à une consonne avec *e* muet (domina, *dame*), tantôt sont représentées par une consonne simple (nitidus, *net*) (p. 6-8). Ces trois lois sont établies par des exemples abondants et en général exacts; mais qu'est-ce qui détermine pour chacun de ces exemples l'application de l'une ou de l'autre de ces lois? Quel est l'action de la voyelle finale? des groupes de consonnes? Sans doute la plus grande partie de ces explications doit être réservée pour la théorie des consonnes, mais pourquoi M. Sch. entreprend-il dès le début, dans le chapitre des atones, la théorie des groupes? Car il a cru utile d'étudier en détail les *proparoxytons* et après avoir exposé les trois lois dont nous venons de parler, il prend un à un les divers suffixes *ĭcus, ĭcem* [2], *ĭlis, ŭlus,* etc., et montre ce qu'ils ont donné dans la formation populaire et dans la formation savante. On ne peut qu'approuver ces développements qui, par le nombre considérable d'exemples mis sous les yeux du lecteur, font toucher du doigt la différence radicale qui sépare les deux systèmes de formation de mots; toutefois il suffit que l'auteur montre la chute des voyelles atones dans les mots vulgaires et l'oppose au maintien des mêmes voyelles dans les mots savants sans avoir besoin de s'occuper du sort des consonnes et d'empiéter, comme il le fait durant vingt-cinq ou trente pages, sur la théorie des consonnes. Mais ceci n'est qu'un défaut de composition. Ce qui est plus grave ce sont les exemples mal choisis, mal groupés ou mal expliqués, comme dans la page 35 où l'auteur étudie le groupe *eus, ius* dans des mots dans lesquels « l'élément *e, i* disparaît sans trace, si ce n'est qu'il sauvegarde au *t* ou » au *c* qui précède, leur caractère sifflant *qu'ils avaient déjà en latin* (!) » Et l'auteur, à l'appui de cette règle, cite sans distinguer des mots savants et des mots populaires, des mots où l'*i* agit sur la voyelle accentuée et des mots où il agit sur la consonne, etc. [3].

---

1. L'auteur ajoute en note : « C'est *peut-être* sous l'influence de leur pluriel en *a* que » beaucoup de substantifs neutres ont revêtu la forme féminine. » Pourquoi *peut-être?*

2. Citons en passant le singulier lapsus ou la singulière faute d'impression qui, dans la note 1 de la page 13, fait écrire *ĭcem* dans *perdīcem, radīcem, junīcem, cornīcem.*

3. *Abstème, audace, factice, *omecide, justice, sanguin, superbe* sont de formation savante; *postiche* est italien; *aür* est **agŭrium, agŭirum, agūrum* (ū = ŭi), *agur, aür; cil, fils, lis* ont l'*l* mouillée en vieux français *cilz, filz, lilz; joie* est *gáudia, jauia, joie;* etc., etc.

La théorie des voyelles accentuées laisse aussi à désirer. Tout ce qui concerne *a* = *ié* (p. 62 et 69-73) est inexact et confus. Sur les rapports de *ē* et *ĭ*, de *ō* et *ŭ* on ne trouve rien de satisfaisant. M. Sch. n'a pas fait remarquer que le latin populaire avait ramené *ĕ* et *ŏ* à *è*, *ò* ouverts; *ē* et *ĭ* à *é* fermé; *ō* et *ŭ* à *ó* fermé; que les voyelles en position devant deux consonnes ont conservé la valeur qu'elles avaient en latin; que par exemple *sĕx*, *lēx* se prononçaient *sèx*, *léx;* que *vĭrĭdem* se prononçait *vérede* ou *vér'de;* que de la sorte *ĕ* et *ŏ* devaient donner et ont en effet donné suivant leur nature, un *è* ou un *é*, un *ò* ou un *ó;* que *ĭ* en position n'a pu donner que *é*, tandis que *ī* en position persistait, etc.[1]. De là des assertions comme la suivante (p. 89) : « Devant les nasales complexes *c* est conservé et » produit, avec l'*m* ou l'*n* qui suit, le son spécial qui caractérise notre pronon- » ciation de *in* : ce son s'orthographie tantôt par *in* ou *im* comme dans *cinq* » (quinque), *prince* (principem), *simple* (simplicem), *quint* (quintus), *lynx* v. fr. *lins* » (lynx), *quinze* (quindecim); tantôt et c'est le cas surtout quand *n* est suivi » d'une gutturale, par *ein* ou son équivalent *ain* : ainsi dans *cingere*, *fingere*, *pin-* » *gere*, *tingere*, *stringere*, *exstinguere*, fr. *ceindre*, *feindre*, *peindre*, *teindre*, » *estreindre*, *esteindre*. » *In* est différent de *ein;* l'un s'est prononcé à l'origine *i-n'*, l'autre *éyn'*; le premier vient de *i* long en position (*quīnque*, *quīntus*, *quīn-decim*, cf. *quīnus*; *prīncipem* de *prīmus-caput*; *simple* et *lynx* sont à discuter); le second de *ĕ* bref (*cĭngere*, *fĭngere*, etc.). Mêmes explications à donner aux divers traitements de *ĕ*, *ē*, *ĭ* en position devant la gutturale; *ĕ*, c.-à-d. *è*+la gutturale aboutit à *i* par *ièi*; *ē* et *ĭ*, c.-à-d. *é*, aboutissent à *éi*, *oi*. — P. 78, M. Sch. explique, comme Diez, le changement de *el* (*ĕllus*) en *eau* par l'intermédiaire de *iel*, *ial*, *iau*, *eau;* depuis longtemps M. G. Paris a démontré que cette série est inexacte, que la diphthongaison de *el* en *iel* n'est pas admissible en français, que le changement direct de *e* en *a* dans *iel*, *ial* est anormal, et que le passage de *iau* en *eau* est sans exemple; qu'au contraire la phonétique et les textes anciens s'accordent à indiquer la série *èl*, *èal*, *éàl*, *éau*, *eau* (*eō*) d'où soit *iau* (*iō*, picard, etc.), soit *au* (*ō*, français). — L'auteur résume comme il suit les transformations de *ŭ* (p. 108). « *U* bref se retrouve sous les formes diverses suivantes » *ou* (*couve*, *joug*, *ou*, *loup*), *eu* (*gueule*, *jeune*, *couleuvre*), *oi* (*noix*, *croix*), *ui* » (*cuivre*, **sui*, *suis*), *u* (*rude*, *due*, *sur*, *grue*). » La science dans l'état actuel exige et permet bien plus de rigueur et de précision.

Dans la théorie des consonnes, l'auteur suit l'exposition de Diez et se contente en général d'ajouter des exemples nouveaux à ceux que donne la *Grammaire*. Après l'examen de chaque consonne qu'il considère séparément comme initiale,

---

1. A cet égard les assonances et les rimes des vieux poètes français et le dictionnaire de rimes provençales de Hugues Faidit sont singulièrement instructifs. Ainsi on voit nettement distinguer les mots à *è* ouvert venant d'un *ĕ* bref latin en position des mots à *é* fermé venant d'un *ē* long ou d'un *ĭ* bref latin en position. *Létre* de *lĭttera* rimera avec *mèttre* de *mĭttere*, mais non avec *prèstre* de *prĕsbyter*; *regrètte* de **grēttare* (grētan) rimera ou assonera avec *saéte* de *sagĭtta* ou avec le suffixe *étte* (**ēttus* ou plus vraisemblablement *ĭttus*), mais non avec *tèste* de *tĕsta*. *Vérd* (*vĭridem*) ne rimera jamais avec *pèrd* (*pĕrdit*). Je ne puis ici qu'indiquer ces observations.

comme médiale et comme finale, il étudie les groupes divers dans lesquels elle peut entrer. Il eût été plus utile de considérer d'ensemble les consonnes initiales, puis les médiales, puis les finales; de faire un chapitre à part pour les groupes latins et pour les groupes romans et d'examiner ces groupes d'après la nature de la consonne initiale. L'auteur serait arrivé à formuler quelques lois générales comme les suivantes : Quand la première consonne est une liquide ou une spirante, elle est traitée comme finale, et la seconde comme initiale (à moins que ce ne soit une liquide); quand la première est une muette, elle s'assimile et tombe et la seconde est traitée comme initiale (à moins que ce ne soit une liquide); la gutturale dans tous les cas présente un traitement particulier. Faute d'avoir suivi cette voie, M. Sch., à l'exemple de Diez, accumule les règles de détail; chaque groupe présente sa règle et souvent ses règles particulières, et le lecteur se perd dans un dénombrement pénible de faits qui ne semblent avoir aucun lien entre eux. Cette exposition, qui était inévitable à l'époque où Diez créait de toutes pièces le système de la phonétique romane, doit être remplacée par celle de lois générales embrassant la multiplicité des faits. Plus la phonétique deviendra rigoureuse et précise, plus elle pénétrera dans l'organisme physiologique des sons, mieux elle saisira le mouvement de ces lois qui régissent dans leur action directe ou dans leur entre-croisement multiple le système du vocalisme et du consonnantisme roman.

Pour entrer dans le détail de cette troisième partie, il serait facile de relever de nombreuses inexactitudes. — P. 187. « *gn* est transposé en *ng :* pugnus, » pungus, *poing;* signum, singum, *seing;* cognitus, congtus, *cointe;* vig(i)nti, » vingti, *vingt.* » Dans *poing*, *seing*, *cointe*, l'*i* représente le *g* latin qui a été ajouté à *poing* et à *seing* par des clercs désireux de rappeler l'étymologie latine. *Viginti* a donné *vi-inti*, *vint* écrit postérieurement *vingt.* — P. 208. Dans le groupe *mn* « en espagnol *n* devient *r;* » c'est *n* dans le groupe roman *m'n* et non dans le groupe latin *mn.* — P. 211. « Le maintien du *t* ne caractérise pas » toujours un mot comme appartenant à la couche savante; l'ancienne langue » offre un grand nombre de cas contraires à la règle de la syncope (du *t* médial), » ainsi : *visiter*, *nature*, *quatorze*, *citer*, *quite* (quitte), *noter*, *toute*, *beton*, *matière*, » *poete.* Parfois le *t* primitif est redoublé : beta, *bette*, bletum, *blette*, carota, » *carotte.* » M. Sch. paraît ici, comme aussi en d'autres passages de son livre, porté à croire que la formation savante ne date que de l'époque moderne, tandis qu'elle remonte jusqu'à la Cantilène de Ste Eulalie (*virginited*). Dans la liste citée, *visiter*, *nature*, *citer*, *noter*, *matière*, *poète* sont dus aux clercs; *toute* est le latin populaire *tutta ;* il est douteux que *beton* vienne de *bitumen ; quatorze* est *quatvordecim* où le *t* est maintenu par le *v* qui le suit; la seule inspection des mots *bette*, *blette*, *carotte* (où le *t* a été redoublé par suite d'une confusion avec les suffixes *ette*, *otte*) montre qu'ils ne dérivent pas par voie populaire, de *bēta*, *blĭta*, *carota ;* car sans parler du maintien du *t*, il faudrait *boie*, *bloie*, *charoue*, ou *cheroue*. *Quitte* seul présente des difficultés, et le passage de *quietus* à *quitte*, comparé à *coi*, reste obscur. — P. 213. « *ordière* d'où *ornière ;* » *ornière* vient de *orne*, en vieux français et encore dans les patois, *ligne*, *sillon*, de *ordinem.* — P. 217. « Le groupe *st*

» devenant final, perd le *t* : repastus, *repas*, conquis'tus, *conquis*, postea, *puis*, » ostium, *huis*, v. fr. *tos* pour *tost* (*tôt*), *os* pour *ost* du latin *hostis*. » Ces deux lignes rapprochent des exemples qui jurent entre eux. *Conquis* ne vient pas de *conquistus* (ou plus exactement *con-quaĕstus* qui a donné *conquèst*, *conquèste*); mais c'est, comme *mis*, une forme du participe passé refaite en vertu de l'analogie : *puis* et *huis* viennent de *postea*, *ostium* par *poskia*, *oskium*, de sorte que le *t* est représenté dans ces deux mots par *i*. *Os* est un affaiblissement de *oz*, forme régulière pour *osts*; *tos* (si cette forme est authentique) sera de même *tost* plus l'*s* adverbiale, d'où *tosts*, *toz*, *tos*. — P. 231. L'auteur est trop porté à exagérer la durée de la prononciation de l'*s* devant une consonne, et il voit une anomalie dans l'accentuation du mot *côte* (coste) comparé à *coteau* (au lieu de *côteau*, de *costeau*); l'auteur ne voit pas que l'accent circonflexe en principe n'existe que sur les syllabes portant l'accent tonique; cf. *crête* et *écrire*; dans *le nôtre*, *o* a l'accent tonique, dans *notre* (*enfant*), *notre* est enclitique. — Il est inutile de multiplier ces citations; elles suffisent à montrer que l'ouvrage de M. Sch. est loin de répondre aux légitimes exigences de la science.

On était en droit d'attendre une œuvre d'un caractère plus sévère de la part de l'auteur du *Dictionnaire d'étymologie française*. Reconnaissons toutefois que ce traité a, comme celui, plus que celui de M. A., le mérite de réunir nombre de faits intéressants; on y trouve quelques explications neuves[1] ou que l'auteur avait indiquées pour la première fois, sans les développer, dans son dictionnaire. Tel qu'il est, et malgré son insuffisance et ses erreurs, il sera utile cependant aux commençants qui y pourront s'initier aux premiers principes de la philologie française.

A. Darmesteter.

---

206. — **Les savants Godefroy**, mémoires d'une famille pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. 1 vol. in-8° de 420-ix p. Paris, Didier. 1873. — Prix : 7 fr. 50.

« L'auteur de ces mémoires, dit une note imprimée au verso du titre, est le marquis de Godefroy-Ménilglaize. Lui et son fils sont les seuls descendants mâles des savants Godefroy. » On pressent un livre de famille, et c'est bien cela; mais il ne reste pas moins curieux et utile pour les hommes studieux que l'intérêt du sang n'attache pas au sujet. Il fallait un membre de la famille pour en retracer les annales intimes, en dépit de la dispersion de la plupart des papiers, depuis le XIVe siècle jusqu'à la Révolution française. Et ce caractère *domestique* assure une nouveauté réelle, un surcroît d'intérêt vivant à des biographies auxquelles un lettré ne saurait être indifférent.

Le premier des illustres savants de cette noble famille, originaire de Mons,

---

1. Comme celle de *de-struire* (de **strucere*), p. 41, n. 2. Les exemples en général sont plus abondants que dans Diez, et l'auteur cite assez souvent des formes intéressantes du v. fr.

mais fixée à Paris dès le commencement du XVIe siècle, c'est Denys I Godefroy, dont le nom latin *Dionysius Gothofredus* est si connu de tous ceux qui ont étudié le droit romain. Il embrasse la réforme, professe le droit à l'étranger, et meurt à Heidelberg le 7 septembre 1622. Ses nombreux travaux de jurisconsulte, d'humaniste et d'historien lui firent une renommée du meilleur aloi. Son fils Jacques le surpasse encore et peut passer, au jugement de Gravina, pour le premier interprète du droit romain après Cujas. Théodore Godefroy, son aîné, nous intéresse aujourd'hui davantage, parce qu'il est l'un des plus respectables ancêtres de la vraie école historique, celle qui s'appuie toujours sur les documents et qui s'alimente aux sources. Ses innombrables portefeuilles sont connus de tous les chercheurs et ses éditions d'*Histoires* de divers règnes par des contemporains, avec des éclaircissements et des documents annexés, n'ont pas toutes été surpassées par les travailleurs venus après lui. Converti au catholicisme, il jouit de la faveur royale en même temps que de l'estime publique et put transmettre son titre d'historiographe de France à son fils Denys II, diplomate, éditeur de textes historiques, collectionneur de vieux titres comme lui. L'histoire littéraire réclame encore dans sa descendance Denys III, mort en 1719, à qui l'on doit quelques éditions d'ouvrages historiques, et dont l'auteur de ce livre possède « un *Alphabetica*, sorte d'encyclopédie en huit gros volumes, totalement de sa main, d'une écriture serrée et régulière (p. 242); » et Jean Godefroy, qui publia beaucoup de travaux et de documents curieux sur la Ligue, et dont M. de Godefroy-Ménilglaize a dans ses cartons plusieurs mémoires sur des questions d'histoire et de droit politiques. Au XVIIIe siècle, la forte et généreuse race des Godefroy fournit à la diplomatie, à l'armée, à l'église des noms dignes de mémoire, et qui ne font pas mauvaise figure à la suite des noms chers à la science et à l'érudition, qu'elle avait donnés aux époques antérieures.

Ce livre se recommande, comme on le voit, aux amis de notre histoire littéraire. Qu'on n'y cherche pas ce que l'auteur n'a pas voulu y mettre. Il n'a pas prétendu reprendre en sous-œuvre et juger par lui-même les travaux si multiples de ses illustres ancêtres. A propos d'une discussion de théologie calviniste, ou d'un commentaire sur le droit romain, ou d'une édition critique d'un auteur latin ou d'un chroniqueur français, M. de Godefroy-Ménilglaize n'approfondit pas des questions spéciales qui, d'ailleurs, auraient exigé plus de place que son plan n'en comportait. Il a même quelques indications inexactes ou incomplètes : ainsi les documents publiés par Annius de Viterbe ne sont pas repoussés assez nettement (p. 59), et l'auteur de *Port-Royal* est substitué (p. 225) à son homonyme, magistrat parisien qui n'était pas de ses amis. Mais, si la critique des travaux publiés par les aïeux de l'auteur ne gagne pas beaucoup à cette publication, il en est tout autrement de leur biographie. Elle s'enrichit de mille particularités sur leurs relations, leur fortune, leurs alliances, leurs affaires de famille, leur vie littéraire même : car l'auteur a utilisé une masse de papiers d'affaires et de correspondances où les faits inédits abondaient. Il s'excuse une fois de prodiguer « les détails minutieux et quelque peu fastidieux (p. 99). » Tous les bons esprits l'absoudront de ce reproche ; on pourra même regretter qu'il ne cite pas assez

souvent les lettres familières de ces vieux savants qu'il fait aimer; ce qu'il en révèle est plein d'intérêt et de charme et remet en mémoire l'excellent aphorisme du cardinal Baronius : « Epistolari historia nulla fidelior atque tutior. »

En dehors de l'histoire littéraire, ce livre nous donne les annales d'une famille pendant trois siècles, à travers des positions, des milieux et des états de fortune très-divers. A ce nouveau point de vue, il est d'autant plus instructif qu'il unit la sincérité la plus absolue à l'accent pénétrant de ce sentiment profond de la famille qui est le plus précieux patrimoine légué par les générations passées aux générations nouvelles. Cette étude de l'organisation intime de la famille d'autrefois est aujourd'hui en honneur; et, sans contester les illusions qu'elle peut créer chez certains esprits trop tournés en arrière, elle doit assurément donner à l'avenir plus d'une indication utile; elle renferme d'ailleurs pour l'histoire des révélations d'un grand intérêt, non-seulement de curiosité, mais d'instruction.

Léonce COUTURE.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 15 *octobre* 1875.

M. de Ste Marie annonce que les inscriptions puniques découvertes par lui, dont le ministre de l'instruction publique avait ordonné l'envoi à Paris et le dépôt à la Bibliothèque nationale, sont parties de Tunis le 29 septembre, sur le vaisseau amiral *Magenta*.

L'académie décide qu'il y a lieu de pourvoir au remplacement de M. Brunet de Presle, et fixe la discussion des titres des candidats au 26 novembre prochain.

Le bureau, autorisé par l'académie à désigner les membres des commissions qui devront lui proposer des sujets de concours pour le prix ordinaire et le prix Bordin, nomme : pour le prix ordinaire, dont le sujet devra être pris dans les études orientales, MM. Defrémery, Derenbourg, Mohl et de Slane; pour le prix Bordin, dont le sujet devra appartenir aux études relatives au moyen âge, MM. Delisle, Hauréau, Jourdain et Thurot.

L'académie n'ayant reçu aucun mémoire sur l'*Histoire de la piraterie dans les pays méditerranéens depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du règne de Constantin le Grand,* question mise au concours pour le prix ordinaire, proroge le concours sur cette question jusqu'au 31 décembre 1876.

M. Th. H. Martin commence la lecture d'un second mémoire sur les hypothèses astronomiques des philosophes grecs. Il étudie les théories de Xénophane, qui fut à la fois un poète et un philosophe, et qui professa une sorte de panthéisme assez mal défini. La doctrine cosmographique de Xénophane peut être reconstituée à l'aide des indications éparses dans les auteurs anciens. Il professait que la terre a ses racines dans l'infini, c'est à dire qu'elle s'étend indéfiniment en profondeur au dessous du sol, tandis qu'au dessus l'air s'étend aussi indéfiniment en hauteur. La forme de la terre était, selon lui, un plan d'une étendue horizontale infinie. Les astres sont des nuages embrasés, qui s'allument à leur

lever et s'éteignent à leur coucher. Le mouvement diurne de ces astres se fait horizontalement en ligne droite : c'est une fausse apparence qui fait croire ce mouvement circulaire. Cicéron confond probablement Xénophane et Xénocrate, quand il dit que suivant Xénophane la lune était habitée comme la terre.

M. Desjardins, en faisant hommage à l'académie du 4e fascicule de ses *Desiderata du Corpus inscriptionum latinarum*, qui contient la 3e série des *Balles de fronde de la République*, relève une attaque qui a été dirigée contre lui par M. Th. Bergk, dans les *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunde im Rheinlande*, publiés à Bonn. Selon M. Bergk, toutes les balles de fronde publiées par M. Desjardins sont fausses, et M. Desjardins a été dupe ou complice d'une *falsification impudente*. Depuis que cet article a paru, M. Mommsen y a répondu, dans la séance de l'académie de Berlin du 3 juin dernier, et a déclaré que *l'examen des originaux avait suffi pour réfuter l'opinion* que M. Bergk *avait émise avec une telle assurance*.

M. Benloew, doyen de la faculté des lettres de Dijon, commence la lecture d'un mémoire destiné à démontrer l'identité des anciens Pélasges et des Albanais d'aujourd'hui, par la comparaison des anciens noms de lieux de la Grèce avec les mots de la langue albanaise. Humboldt le premier a remarqué que les noms anciens de beaucoup de villes espagnoles pouvaient s'expliquer au moyen de la langue basque, et il en a conclu à l'identité des Basques et des anciens Ibères. C'est la même méthode que M. Benloew se propose d'appliquer à la question des Pélasges. Selon l'opinion dominante en Allemagne, les Pélasges seraient les mêmes que les Grecs. Une opinion moins répandue les regarde comme un peuple sémitique. Ces deux systèmes sont erronés, selon M. Benloew : les Pélasges étaient un peuple autochthone, différent des Grecs, mais indoeuropéen. Hahn le premier, il y a vingt ans, a vu l'identité des Albanais et des Pélasges. Il a soutenu cette thèse par des arguments purement ethnographiques. Le mémoire de M. Benloew a pour but d'apporter des preuves linguistiques à l'appui de la même opinion.

Ouvrages déposés : C. Bursian. Ueber den religiœsen Charakter des griechischen Mythos. München, 1875, in-4°. — Monumenta Boica, vol. 42. Edidit academia scientiarum boica. Monachii, 1874, in-4°. — Diverses publications de l'académie des sciences de Krakovie, en polonais. — J. Roulez. Les légats propréteurs et les procurateurs des provinces de Belgique et de la Germanie inférieure. S. l. n. d., in-4°. — *Envoyés au concours des antiquités de la France :* Nicétas Périaux : 1° Dictionnaire indicateur et historique des rues et places de Rouen, 1871-2; 2° Histoire sommaire et chronologique de la ville de Rouen, 1874; 2 vol. gr. in-8°, Rouen. — *Présenté par l'auteur (cf. ci-dessus)* : E. Desjardins. Desiderata du Corpus inscriptionum latinarum de l'académie de Berlin. Notice pouvant servir de IV° supplément. In-f°, p. 53-87, pl. VII-XI. — *Présentés par M. de Longpérier :* — Georges Rayet. Les cadrans solaires coniques. S. l. n. d., in-8°. — Stanley Lane Poole. The coins of the eastern khaleefehs in the British museum (catalogue of oriental coins in the British museum, vol. I). Edited by St. Poole. 1875, in-8°.

Julien Havet.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

2. Lief. Leipzig, Brockhaus. In-4°, p. 113-224 (on voudrait voir l'auteur supprimer les étymologies fantastiques qu'il donne à quantité de mots). — LEFFLER, Några ljudfysiologiska undersökningar rörande konsonantljuden. 1. afdel. Upsala, Akadem. Bokh. In-8°, 120 p. (très-intéressant ouvrage sur la physiologie du langage; cette première partie traite du redoublement des consonnes et de la différence des *Mediæ* et des *Tenues*). — KÖSTLIN, Geschichte der Musik im Umriss. Tübingen, Laupp. In-8°, xiij-367 p. (on recommande chaudement cet ouvrage).

Germania, herausg. v. K. BARTSCH. Neue Reihe. Achter Jahrg. 3. Heft. Zur Heimatfrage Walthers (J. V. ZINGERLE). — Zur Waltherfrage (J. FICKER). — Die Quellen der Mágussaga (H. SUCHIER). — Angelsæchsische Studien (J. STROBL). — Zur Textkritik von vier romantischen Saga's (G. CEDERSCHIÖLD). — Ein litauisches Sigfridsmærchen (A. EDZARDI). — Nachtrægliches zum jüngeren Hildebrandsliede (Von dems.). — Allerlei aus Zeitzer Handschriften (F. BECH). — Deutsche Handschriften in Paris (J. BÆCHTOLD). — Niedersæchsische Fastenandacht (H. MARTENS). — Volksthümliches aus Niederœsterreich über Thiere (C. M. BLAAS). — Zum Fiölsvinnsmål (H. MÖLLER).— *Litteratur :* Zupitza, Altenglisches Uebungsbuch. Wülcker, Altenglisches Lesebuch (E. KÖLBING; cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 360). — L. SCHMIDT, Des Minnesængers Hartmann von Aue Stand, Heimat und Geschlecht (H. FISCHER). — WEINHOLD, Die altdeutschen Bruchstücke des Tractats des Bischof Isidorus von Sevilla de fide catholica contra Judæos (E. KÖLBING; cf. *Rev. crit.*, 1875, II, p. 74). — *Miscellen :* Germanistische Vorlesungen an den Universitæten Deutschlands, Œsterreichs und der Schweiz sowie in Dorpat im Sommersemester 1875. — X für U (R. KÖHLER). — Johann von Morssheim, der Dichter des Spiegels des Regiments (Von dems.). — Zu « lûtbrechic » (SCHRÖER). — Personalnotizen.

Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit, n° 9, septembre. Buntglasierte Thonwaaren des 15.-18. Jahrh. im germ. Museum. XV (A. ESSENWEIN). — Kurtzes Diarium, etc. (Dr BAUR, *fin*). Bruchstücke einer Pergamenthandschrift des Schwabenspiegels (ROCKINGER). — *Beilage zum N° 9.* Chronik des germ. Museums. — Schriften der Akademieen und historischen Vereine. — Nachrichten.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Bancroft (H. H.). Native Races of the Pacific States (5 vol.). Vol. I. In-8°. New-York. 37 fr. 50

Bird (J.). The Hawaïian Archipelago : Six Months among the Palm Groves, Coral Reefs, and Volcanoes of the Sandwich Islands With Illustrations. In-8°, 470 p. cart. London (Murray). 15 fr.

Buonaccorso da Montemagno. Prose inedite alcune, da due codici della Bibl. Capitolare di Verona per Mons. G. B. C. Giuliari. In-24, xviij-114 p. Bologna (G. Romagnoli). 5 fr.

Cittadella (L. N.). Il castello di Ferrara : descrizione storico-artistica con appendici. In-8°, 108 p. Ferrara (Taddei e figli).

Greville (C. C.). A Journal of the Reigns of King George IV and King William IV. Edited by H. Reeve. 4th Edit. 3 vol. in-8°, cart. London (Longmans). 45 fr.

Cortes (J. D.). Essays on Catholicism, Liberalism and Socialism, considered in their Fundamental Principles. Translated from the Spanish by W. M. Donald. In-8°, 356 p. cart. London (Simpkin). 7 fr. 50

Deux lettres inédites de l'empereur Michel Ducas Parapinace à Robert Guiscard, rédigées par M. Psellus et publiées par C. Sathas. In-8°, 31 p. Paris (Maisonneuve et C°).

Gay (J.). Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie. In-8°, xij-212 p. San Remo (J. Gay et fils). 25 fr.

Hamilton (C.). Oriental Zigzag; or, Wanderings in Syria, Moab, Abyssinia, and Egypt. With Illustrations by F. Wallis, from original Sketches by the Author. In-8°, 308 p. cart. London (Chapman et H.). 15 f.

Hauteclocque (G. de). Étude historique. Arras et l'Artois sous le gouvernement des archiducs Albert et Isabelle (1598-1633). In-8°, vj-307 p. Arras (imp. Courtin).

Hume (D.). Essays Moral, Political, and Literary. Edited, with preliminary Dissertations and Notes by T. H. Greene and T. H. Grose. 2 vol. in-8°, 978 p. cart. London (Longmans). 35 fr.

Jones (J. W.). Personal Reminiscences Anecdotes, and Letters of General Robert E. Lee. In-8°, cart. New-York. 31 f. 25

Kinglake (A. W.). The Invasion of the Crimea. Vol. 5. Battle of Inkermann. In-8°, 548 p. cart. London (Longmans). 21 fr. 25

Leger (L.). La langue russe : Leçon d'ouverture du cours complémentaire de langues slaves professé à l'école spéciale des langues orientales vivantes. In-8°, 14 p. Florence (imp. de la Rivista Europea).

Lettere (Tre) artistiche inedite (Canova, Sabatelli, Bezzuoli). In-8°, 75 p. Firenze (tip. Succ. Le Monnier).

Luther's Commentary on St. Paul's Epistle to the Galatians. With Life of the Author by A. Middleton. New edit. corrected and revised. In-8°, cart. London (Tegg). 8 fr. 75

Maine (H. S.). Lectures on the Early History of Institutions. In-8°, 400 p. cart. London (Murray). 15 fr.

Norton (C. E.). Catalogue of the Plates of Turner's Liber Studiorum, With an Introduction and Notes. With Heliotype Facsimiles of three Etchings. In-4°, cart. Boston. 9 fr. 40

Ravaisson. (F.). Archives de la Bastille, documents inédits. Règne de Louis XIV (1681 et 1665 à 1674). In-8°, viij-507 p. Paris (Durand et Pedone-Lauriel). 9 fr.

Sieurin (J.). Manuel de l'amateur d'illustrations. Gravures et portraits pour l'ornement des livres français et étrangers. In-8°, viij-242 p. Paris (Labitte).

Southesk (Earl of). Saskatchewan and the Rocky Mountains : A Diary and Narrative of Travel, Sport and Adventure during a Journey through the Hudson's Bay and Company's Territories en 1859 et 1860. With Maps and Illustrations. In-8°, 480 p. cart. London (Hamilton). 22 fr. 50

Spencer (H.). The Study of Sociology. 4th Edit. In-8°, 426 p. cart. London (King). 6 fr. 25

Susane. Histoire de la cavalerie française. T. 1er. In-18 jésus, 317 p. Paris (Hetzel et C°).

Swainson (C. A.). The Nicene and Apostles' Creeds : their Literary History together with an Account of the Growth and Reception of the Sermon on the Faith commonly called « the Creed of » St. Athanasius. » In-8°, 542 p. cart. London (Murray). 20 fr.

Thomas (I.). The History of Printing in America. With a Biography of Printers and an Account of Newspapers, and a Catalogue of American Publications previous to the Revolution of 1776 (2 vol.). 2d Edit. Vol. 1. In-8°, cart. Albany. 37 fr. 50

Toschi's Engravings from Frescoes by Correggio and Parmegiano. Reproduced by the Heliotype Process from the Gray Collection of Engravings, Harvard University. 24 Plates, with Titles and brief Descriptions. In-4°, cart. Boston. 62 f. 50

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 44 Neuvième année. 30 Octobre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

G. MASPERO Mémoire sur quelques papyrus du Louvre. 1 vol. in-4° accompagné de 13 pl. 20 fr.

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 2me fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.
24e FASCICULE.

F. BUECHELER Précis de la déclinaison latine. Traduit de l'allemand par M. L. Havet, et enrichi d'additions communiquées par l'auteur.

Pour paraître incessamment :

MÉMOIRES De la Société de linguistique de Paris. T. III. 1er fascicule. 4 fr.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 179, new series, 9 octobre. DREW, The Jummoo and Kashmir Territories. London, Stanford (F. J. GOLDSMID : ouvrage capital; l'auteur a été pendant quelques années au service du Maharâjâ de Kashmir). — ELZE, Essays on Shakespeare. Transl. by Dora SCHMITZ. London, Macmillan and Co. (J. W. HALES : recommande à ceux qui étudient Shakspere la lecture de cet ouvrage; il contient cinq articles sur diverses pièces de Shakspere, un art. sur ses voyages supposés, un sur Sir William Davenant, un autre sur l'orthographe du nom de Sh.). — FICKER, Forschungen zur Reichs- und Rechtsgeschichte Italiens. 4 Bde. Innsbruck, Wagner (A. DE REUMONT, 2e *art.*). — Scandinavian Literatur (Edmund W. GOSSE : littér. moderne). — Halfpenny Literature in France (M. BETHAM-EDWARDS : passe en revue les ouvrages publiés dans les deux séries intit. *L'Instruction républicaine* et *l'Éducation populaire*). — *Correspondence.* Michel Angelo's « Creation of Adam » (Alfred HIGGINS : réplique à M. W. B. Scott; cf. le dernier n° de l'*Academy*. — M. W. SANDAY ajoute une note pour dire qu'il croit que la figure de femme de la Création d'Adam n'est pas Ève, mais la Sagesse Créatrice, Σοφία).—The Judge who Committed Prince Henry (Alfred CUTBILL). — The German Urns with Human Faces (Henry SCHLIEMANN : ces vases funéraires qu'on trouve près de Dantzig paraissent remonter au commencement de notre ère). — English-Gipsy Songs in Rommany, with Metrical English Translations. By LELAND, E. H. PALMER, and Janet TUCKEY. London, Trübner (H. T. CROFTON; cette publication n'est pas dépourvue d'intérêt; mais on pouvait attendre mieux de la collaboration de ses trois éditeurs). — Recent Discoveries in a Roman Cemetery at York. I. (James RAINE : passe en revue quelques inscriptions dédicatoires et funéraires; s'occupera prochainement d'une autre inscription qui contiendrait le nom de la divinité perse Ahriman).

The Athenæum, n° 2502, 9 octobre. INGLEBY, Shakespeare Hermeneutics. Trübner (un des plus importants travaux d'exégèse Shaksperéenne qui aient encore paru; l'auteur s'élève contre la facilité avec laquelle les commentateurs admettent une corruption du texte quand ils ne comprennent pas un mot ou une expression; l'étude des auteurs contemporains de Shaksp. donne le plus souvent la clef de ces termes obscurs). — The Prince of Wales's Visit to India (intéressants détails, à ce propos, sur l'Inde moderne, sur sa population, sur la façon dont on recevra le Prince. Un poème en sanskrit a déjà paru, qui annonce la venue dans l'Inde du dernier *Avatâr*). — The Remonstrants' Library at Amsterdam (F. A. signale la richesse en documents inédits de cette bibliothèque peu connue). — Celtic or Gaelic Words in Shakespeare and his Contemporaries. II. (Charles MACKAY).

Literarisches Centralblatt, n° 41, 9 octobre. VAMBÉRY, Der Islam im neunzehnten Jahrhundert. Leipzig, Brockhaus. In-8°, xj-321 p. (intéressant tableau de la civilisation musulmane actuelle, réflexions sur ses destinées, sur l'influence qu'a exercée sur elle et que devra exercer l'Europe, etc. On signale dans quelques mots arabes cités par l'auteur de bien singulières erreurs). — Codex diplomaticus Anhaltinus. Herausg. v. O. VON HEINEMANN. 2. Th. Dessau, Barth in Comm. In-4°, xviij-622 p. (près de 900 documents de 1212 à 1300 nous sont offerts; art. très-favorable). — DUTT, The peasantry of Bengal. London, Trübner. In-8°, xj-237 p. (l'auteur, avocat hindou, représente l'état misérable des paysans du Bengal et suggère les moyens de l'améliorer). — SCHMIDT, Ad., Pariser Zustænde wæhrend der Revolutionszeit von 1789-1800. 2. Th. Jena, Dufft. In-8°, viij-336 p. (on se souvient que l'auteur a en vue de

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — **30 Octobre** — **1875**

Sommaire : 207. MUIR, Choix de sentences religieuses et morales, traduites du sanskrit. — 208. FISCHER, Térence imitateur des premiers comiques latins. — 209. BURKHARDT, Guide dans les Archives allemandes. — 210. LECOY DE LA MARCHE, Le roi René (1er *article*). — 211. WIMPHELING, *Germania;* MURNER, *Germania nova.* — 212. Les Marguerites de la Marguerite des Princesses, p. p. F. FRANK. — 213. TOBLER, Bibliographie géographique de la Palestine. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

207. — J. MUIR; **Religious and Moral Sentiments metrically rendered from Sanskrit Writers,** with an Introduction, and an Appendix containing exact translations in prose. London, Williams and Norgate. 1875. In-8°, 128 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette élégante petite anthologie[1] est une partie détachée d'un ouvrage plus considérable dans lequel le savant auteur des *Sanskrit Texts* se propose de retracer le développement religieux et moral du peuple hindou. Elle n'en forme pas moins un ensemble si bien proportionné, si parfaitement arrondi, que l'impression qui en résulte ne rappelle en rien cette demi-satisfaction que nous laisse d'ordinaire la lecture d'un fragment. Les 116 morceaux d'inégale longueur (de 1 à 30 distiques) dont elle se compose, sont empruntés aux principaux monuments de la littérature sanscrite, depuis l'Atharvaveda-Sa*m*hitâ et le Çatapatha-Brâhma*n*a, jusqu'aux recueils modernes tels que le Subhâshitâr*n*ava et le Bhâminîvilâsa, en passant par les Upanishads, Manu, les poëmes épiques et les œuvres de la poésie raffinée et courtoise du moyen-âge. Aucune époque du passé de l'Inde n'est donc absolument exclue de ce petit recueil et, par là, il se distingue des publications analogues qui ont été faites jusqu'ici. Il s'en distingue non moins nettement par la pensée une et bien définie qui a déterminé le choix des morceaux. Les recueils de ce genre antérieurement publiés en diverses langues de l'Europe sont avant tout des œuvres purement littéraires. Dans celui de M. M. il y a quelque chose de plus. Bien qu'il porte au plus haut point le cachet de la perfection littéraire et que, par les grâces de la diction, il doive charmer les plus délicats, c'est avant tout un livre de doctrine, n'excluant pas certaines tendances pratiques et inspiré d'un bout à l'autre par une aimable et sereine philosophie. Comment les Hindous, quand ils daignaient sortir des obscurités de leur théosophie ou de leur sèche casuistique, ont-ils parlé de Dieu et du devoir? Quelles expressions heureuses et d'un intérêt général ont-ils trouvées pour ces grands problèmes de la pensée humaine ? C'est pour répondre à ces questions que l'auteur a réuni les matériaux de ce petit livre.

A première vue il semblera peut-être que ç'a dû être là une tâche facile. Le

1. Publiée d'abord pour un nombre plus restreint de lecteurs en 2 petites brochures : Edinburgh, November 1874 et April 1875.

génie hindou qui montre relativement peu de vigueur et de souplesse dans la conception concrète des sentiments moraux, qui est inhabile à leur donner la réalité dramatique, à les nuancer et à les faire vivre sous la forme d'un caractère, se montre en effet sans rival dans l'analyse abstraite de ces mêmes sentiments, dans l'art de les réduire en sentences et de leur imposer des préceptes. D'autre part, il a su exprimer le sentiment religieux avec une variété, une intensité et une profondeur qui n'ont été égalées que dans les littératures chrétiennes. M. M. n'a donc eu que l'embarras du choix : mais c'était là un embarras réel, et il fallait toute sa vaste lecture au service d'un tact exquis, pour extraire de cette richesse exubérante, et renfermer en un si petit nombre de pages, un recueil aussi complet, aussi judicieux et surtout aussi vrai que le sien. En effet, M. M., au risque de priver son livre de ce piquant que donne l'étrangeté, s'est abstenu des hardiesses mystiques et des exagérations morales dont la littérature sanscrite abonde. Il semble avoir évité, plutôt que recherché, une certaine espèce de sublime, et cela avec d'autant plus d'équité, que la nature même de son livre l'obligeait d'autre part à laisser dans l'ombre les côtés moins nobles de l'esprit hindou. Réduit, comme il a soin d'en avertir le lecteur, à n'en donner qu'une image partielle, et ne pouvant pas atteindre complètement à la vérité locale, il a tenu du moins à ne pas sortir de la vérité humaine et, avec quelque abnégation peut-être, il est resté dans une voie moyenne.

Les morceaux du recueil de M. M. sont traduits en vers. Dans notre langue où il est si difficile de traduire exactement en prose, une pareille tentative est un tour de force presque toujours funeste à l'audacieux qui l'entreprend. Il n'en est pas de même dans la langue anglaise. Sans posséder sous ce rapport les ressources de l'allemand, elle est assez souple dans son vocabulaire et dans sa versification, pour que le traducteur qui s'impose le joug de la mesure et de la rime, soit tenu d'être presque aussi irréprochable sous le rapport de la fidélité que sous celui de l'élégance. Combien les traductions de M. M. sont élégantes, ce n'est pas à nous d'en juger. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elles nous ont charmé, c'est que, parmi ses compatriotes, M. M. est unanimement reconnu pour un maître dans cet art, et que les imitations en vers d'hymnes védiques qu'il a données dans ses *Sanskrit Texts* sont regardées comme des modèles. Quant à l'exactitude avec laquelle les originaux sont reproduits, M. M. a mis le lecteur le moins compétent à même de l'apprécier. Il a donné en effet dans ses notes une traduction littérale en prose de chaque morceau, et je ne doute pas qu'après quelques comparaisons, les plus difficiles ne se déclarent satisfaits. — Les notes contiennent en outre un grand nombre de passages parallèles empruntés soit aux livres de la Bible, soit aux auteurs grecs et latins, et ces rapprochements ne sont pas un des moindres attraits du recueil.

D'après ce qui précède, on a pu voir que le livre de M. M. s'adresse au public lettré en général. Mais avec l'auteur des *Sanskrit Texts*, la science, et la science la plus spéciale, trouve toujours son compte. Sans parler des renseignements divers que contiennent les notes, la préface est consacrée à un exposé très-

complet d'une des questions les plus intéressantes et les plus controversées de l'histoire littéraire de l'Inde : l'influence exercée par le christianisme ou par certaines idées chrétiennes sur plusieurs œuvres de la littérature sanscrite. Fidèle ici encore à sa méthode habituelle de laisser la parole aux faits, M. M. met le lecteur en état de se former un jugement plutôt qu'il ne cherche à lui imposer le sien. Il se contente d'exposer les données de la question ainsi que les interprétations diverses qu'on en a fournies ; mais il le fait d'une manière si complète, si impartiale et si lucide, que la conclusion est tout indiquée, sans même qu'il la formule. Dans l'état présent de nos connaissances, cette conclusion est négative. Et en effet, si l'on examine dans leur ensemble les preuves sur lesquelles s'appuie cette prétendue influence, on est étonné de les trouver si légères. C'est ainsi que, voyant apparaître, à une époque incertaine mais relativement moderne, dans les religions de Çiva et de Vishnu, le sentiment nouveau de la *bhakti* c'est-à-dire de la foi ou plutôt de la dévotion absolue, passionnée, à un dieu suprême érigée en mérite souverain et en unique moyen de salut, on ne s'est pas demandé si cette doctrine ne trouvait pas son explication dans l'évolution normale des religions hindoues, si le vieil et universel sentiment de la confiance en la divinité (la *çraddhâ* védique) n'a pas dû prendre naturellement cette forme chez des sectes arrivées à un certain monothéisme et qui voyaient leur dieu contesté par des sectes rivales[1]. On s'en est emparé purement et simplement comme d'un fait chrétien, et on a décidé qu'il fallait y voir une copie du dogme paulinien de la foi. La théorie parfaitement indienne des *Avatâras* a dû subir des interprétations de même sorte, et la Bhagavad-gîtâ a été réclamée comme un centon de l'Évangile ; si bien qu'à tout prendre, la religion officielle d'une grande partie de l'Inde n'aurait été, à un certain moment, qu'une sorte de christianisme déguisé, quelque chose d'analogue à ce qui s'est vu de nos jours chez les Taïpings de la Chine. Et quand on s'enquiert des traces qu'auraient dû laisser dans la littérature les communications qu'une influence pareille suppose, on est renvoyé à deux ou trois récits qui sont à peine des légendes et qui portent tous les caractères de fictions de remplissage, telles que la fantaisie dévote des brâhmanes en a fabriqué à la douzaine. C'est évidemment trop peu pour soutenir une aussi grosse thèse. En pareille matière, les règles de la saine critique ne s'accommodent pas de faits simplement possibles ; elles en exigent de positifs.

Il est un point cependant où un contact entre les religions de l'Inde et la tradition chrétienne est incontestable : les ressemblances qu'on observe entre l'histoire de Krishna et celle de Jésus. Après le savant mémoire de M. A. Weber sur la *Krishnajanmâshtamî*, on ne saurait douter qu'il n'y ait là de part et d'autre un ensemble de récits communs. M. M. n'a pas cru devoir toucher à ce côté de la question, et c'est le seul reproche que j'aie à lui faire. En effet, c'est ici seulement que nous nous trouvons en présence de faits positifs, sur lesquels la

1. Le même sentiment a certainement joué un grand rôle dans les religions d'Adonis, de Sérapis, de Mithra, etc. Le XIe livre des Métamorphoses d'Apulée en est plein. S'en suit-il que tout cela soit chrétien?

critique ait prise, et, s'il était démontré que les éléments de la vie de *Krishna* sont des emprunts faits à l'Évangile, toute la question de l'influence chrétienne sur les religions et sur la littérature de l'Inde changerait de face. Cette démonstration est-elle faite? Je ne le pense pas. M. Weber, qui a soutenu l'affirmative avec une science qu'on ne saurait assez admirer, ne paraît pas s'être assez souvenu que ces récits répondent aux éléments les plus manifestement légendaires de la vie du Christ, et qu'il n'est peut-être pas un seul Θεὸς Σωτήρ ou simplement Ἀλεξίκακος dans la biographie duquel on ne les retrouve plus ou moins. Le savant professeur de Berlin croit-il à la réalité historique de l'adoration des Mages, du massacre des Innocents, de la fuite en Égypte, etc.? Et dans le cas contraire, est-il en mesure de prouver que ces traditions se sont formées pour la première fois en Judée, autour du nom de Jésus de Nazareth? Je sais qu'il s'est débité à ce sujet beaucoup de non-sens; mais la critique indépendante n'a pas à s'occuper de ces excentricités simplement irrévérentes. En présence de ces récits, elle sent qu'elle touche à un vieux fond mythique devant lequel la question d'un emprunt direct se complique et tend à disparaître.

Il ne nous reste plus, en remerciant M. M., qu'à souhaiter à son gracieux recueil un très-grand nombre de lecteurs, sûrs que nous sommes d'avance, que tout homme lettré, pour peu qu'il aime suivre à travers les âges et chez les divers peuples les grandes lignes de la pensée humaine, ne manquera pas d'y trouver du plaisir et du profit.

A. Barth.

---

208. — L.-A. Fischer. **De Terentio** priorum comicorum latinorum imprimis Plauti sectatore quaestiones selectae. Dissert. inaug. Halis Saxonum, formis Karrasianis. 1875. In-8°, 57 p. — Prix : 1 fr. 35.

Terentius in fabulis faciendis talem se praestitit, ut priorum comicorum Latinorum rationem haberet, quodque illi fecissent, ipse faceret, ita tamen instituit hanc imitationem, ut hominibus graece doctis fabulas suas gratas reddere studeret. (P. 57). Ceux même qui insistent le plus sur l'imitation de Ménandre dans Térence, et contre lesquels M. T. a cru devoir soutenir la thèse que nous venons de citer, souscriront sans hésiter à cette thèse; car personne, pensons-nous, n'a jamais voulu dire que Térence, tout en s'efforçant de conserver mieux que ses prédécesseurs l'atticisme de leurs communs modèles, n'ait pas eu pour point de départ le théâtre latin, tel qu'il était en l'an 166. Mais il y a toujours quelque utilité à étudier en détail ces appréciations de l'histoire littéraire, qui sont fondées sur une certaine impression générale plutôt que sur l'observation exacte. — M. T. traite du choix des sujets et des titres; puis, très-brièvement du nombre des acteurs et des prologues; enfin du langage et de la versification. Il reconnaît, du reste, que le sujet est loin d'être épuisé.

T.

209. — C. A. H. Burkhardt, **Hand und Adressbuch der deutschen Archive** im Gebiete des deutschen Reiches, der œsterreichisch-ungarischen Monarchie, der russischen Ostsee Provinzen und der deutschen Schweiz. Leipzig, Grenow. 1875. In-8°, xiij-208 p. — Prix : 10 fr. 75.

Ce manuel, rédigé avec un véritable esprit scientifique, sera fort utile à ceux qui auront à travailler dans les archives allemandes, aussi bien dans celles qui se trouvent en Autriche, dans les provinces baltiques et dans la Suisse allemande, que dans celles qui relèvent du nouvel Empire. Pour chaque archive nous trouvons l'indication, non-seulement des principaux fonctionnaires qui la dirigent et de l'autorité compétente pour accorder des autorisations de travail, mais encore la mention de tous les ouvrages qui ont parlé des archives et de leur contenu, et une courte notice sur la nature des documents qui s'y trouvent renfermés.

---

210. — **Le roi René**; sa vie, son administration, ses travaux artistiques et littéraires d'après les documents inédits des archives de France et d'Italie, par A. Lecoy de la Marche. 1875. 2 vol. in-8°, xvj-559 et 548 p. Ouvrage auquel l'Académie des Inscriptions a décerné le premier prix Gobert. — Prix : 15 fr.

I.

L'intérêt sympathique que le roi René inspire à la postérité est plutôt dû aux qualités séduisantes de l'homme qu'aux talents du souverain et du capitaine. Toutefois, s'il brilla plus dans les lettres et les arts que dans les affaires publiques, il ne s'ensuit pas que son rôle politique soit effacé et que l'histoire de ses négociations et de ses guerres soit dénuée d'intérêt. Pour qu'un personnage historique soit intéressant il n'est pas nécessaire qu'il ait réussi, il suffit qu'il ait été mêlé à de grands événements et qu'il ait déployé du courage et de l'énergie dans sa lutte contre la destinée. La vie de René offre ces deux conditions d'intérêt. On ne pourra plus, en effet, après avoir lu l'ouvrage de M. L. de la M., considérer René comme un prince plus soucieux de son repos que de sa gloire. Il ne refusa aucun des états que la fortune lui offrit; s'il se dépouilla de la Lorraine et du Barrois en faveur de son fils Jean d'Anjou, ce fut seulement parce qu'il reconnut que la multiplicité et l'éparpillement de ses possessions lui en rendait l'administration presque impossible; deux fois il tenta le sort des armes en Italie; enfin, à une époque assez avancée de sa carrière, il accepta le trône d'Aragon. Tout cela ne témoigne pas d'un amour exagéré du repos. Ce qui est vrai, c'est que les circonstances lui imposèrent une tâche au-dessus de ses ressources et de ses talents. — Le volume dont nous avons à rendre compte[1] se divise en deux parties; la première est une biographie du roi René, la seconde un exposé de son administration en Anjou. Chacun des chapitres de cette biographie correspond à l'un des rôles politiques que René fut appelé à jouer et nous transporte dans

---

1. Un de nos collaborateurs rendra compte du second volume, consacré à l'influence artistique et littéraire du roi René. [*Réd.*]

un des pays qu'il eut à gouverner et à conquérir. L'énumération des titres de ces chapitres fera apprécier la clarté du plan : I René enfant (1409-1419), II René duc de Bar et de Lorraine (1419-1438), III René roi de Sicile (1435-1442), IV René duc d'Anjou sous Charles VII (1442-1461), René duc d'Anjou sous Louis XI (1461-1471), René comte de Provence (1471-1480).

L'auteur a mis en œuvre avec intelligence et habileté les matériaux nombreux et pour la plupart inédits que lui ont fournis les Archives nationales, celles des Bouches-du-Rhône, de Naples, de Milan et de Florence. Son récit est clair et rapide, mais il ne reflète pas les mœurs, les passions au sein desquelles René a vécu, en d'autres termes il manque de vie. Soit que la nature ait refusé à M. L. de la M. ce tact historique qui saisit la différence des milieux, soit qu'avant de traiter son sujet il ne se fût pas assez familiarisé avec les hommes et les choses du xve siècle, soit enfin à cause de sa tendance à sacrifier parfois la vérité à la convention, en présentant par exemple son héros comme un type constant de fidélité et de loyauté, toujours est-il que son livre est dépourvu de cette couleur locale qui, discrètement employée, fait le charme de l'histoire narrative. Le style lui-même avec son élégance académique contribue à fausser l'impression générale et constitue un anachronisme perpétuel.

Telles sont les qualités et les défauts du volume pris dans son ensemble; passons maintenant aux critiques de détail. P. 15 et 36, M. L. de la M. parle d'un arrêt du Parlement rendu en 1395 et condamnant Pierre de Craon à abandonner à Louis II duc d'Anjou, en remboursement de 100,000 ducats qu'il avait pris à Louis Ier, la terre de la Ferté-Bernard. M. L. de la M., qui n'a pas vu cet arrêt, s'est trompé sur sa date et sur son objet. Voici la vérité sur cette affaire. Louis Ier avait envoyé son chambellan Pierre de Craon auprès de Bernabo, duc de Milan, et de Jean-Galeas, comte de Vertus, ses alliés, pour négocier un emprunt. L'envoyé du duc d'Anjou obtint du duc de Milan 50,000 florins et du comte de Vertus 40,000 florins ou ducats d'or. Rainaldo de' Orsini, comte de Tagliacozzo (Reginaldo de Hurchinis, comite *de Taillecote*), lui remit aussi 10,000 florins. Pierre de Craon s'appropria ces 100,000 ducats. Ajourné au Parlement en 1391 après la mort de son maître, il ne comparut pas en personne et la veuve de Louis d'Anjou obtint défaut contre lui. Il fut assigné de nouveau pour le 4 avril 1392. N'ayant comparu que par procureur, un second défaut fut donné contre lui le 17 juin et il fut cité une troisième fois pour le 18 août de la même année et pour le 25 février 1393 (n. s.) avec menace, s'il était encore défaillant, d'être condamné au bannissement et à la confiscation. Il fit défaut une quatrième fois. En conséquence, le 4 mars 1393 (n. s.) la cour accorda à la duchesse le profit du défaut et condamna Pierre de Craon à perdre les fiefs qu'il tenait de la duchesse d'Anjou, à lui rembourser 100,000 ducats et à rester en prison jusqu'au paiement [1]. — Louis II n'était pas seulement resté redevable envers le duc de Bourgogne de quelques objets du trousseau de Catherine de Bourgogne (p. 27), mais aussi d'une partie de la dot en argent, car

1. *Reg. crim. du Parl.* X^2a 13 f. 126.

le 12 mars 1432 (n. s.) René obtint décharge de cette dot en cédant au chancelier de Philippe le Bon, Nicolas Rolin, les châtellenies d'Aymeries, de Pont-sur-Sambre, Raismes, Quartes et Dourlers en Hainaut[1]. La répartition des impôts par les contribuables est moins rare au moyen-âge que M. L. de la M. se le figure (p. 41). D'après une ordonnance de S. Louis, les tailles devaient être assises dans les villes par des répartiteurs au nombre de six à douze qui étaient élus au second degré par les habitants[2]. — L'accord intervenu entre Yolande d'Aragon et le cardinal-duc de Bar, et en vertu duquel René devint héritier présomptif du duché de Bar, semble avoir échappé aux recherches de M. L. de la M. Nous n'avons pas été plus heureux que lui. Nous ne lui reprocherons pas non plus de n'avoir pas analysé les moyens produits par Yolande de Bar et par son frère dans un procès dont le dénouement seul intéressait son héros. Nous profiterons seulement de cette occasion pour signaler à ceux qui voudraient connaître les questions débattues entre la reine d'Aragon et le cardinal, les conclusions motivées présentées par les parties le 12, 13, 19 et 22 décembre 1418[3]. — Nous parlions en commençant de la partialité de M. L. de la M. pour le roi René. Il y a des cas où cette partialité se révèle par l'omission de faits qui pourraient nuire au prestige de son héros. Quand il mentionne le siége de Passavant par René en 1427 (p. 67-68), il ne nous dit pas que cette place appartenait au dauphin et que René manquait à cette fidélité qui, d'après son historien, inspira toujours sa conduite. M. L. de la M. a complétement passé sous silence un autre acte d'hostilité du roi René contre le parti dauphinois, rapporté par Monstrelet[4]. En 1428, pendant que Guillaume de Flavy était assiégé dans Beaumont en Argonne par Jean de Luxembourg, le duc de Bar fit démolir la place forte de Neuville-sur-Meuse, où ce capitaine dauphinois tenait garnison et qui lui servait de retraite. M. L. de la M. a craint de diminuer le mérite de René en rappelant les événements qui le décidèrent à rejoindre le dauphin à Reims et à retirer l'hommage que son grand-oncle le duc de Bar venait de faire en son nom et en vertu de son mandat au duc de Bedford (70-74). Ni cet acte de foi et d'hommage, ni même le siége et la démolition de places dauphinoises, n'autorisent, nous le reconnaissons, à mettre en doute les sympathies de René pour la cause de son beau-frère; toutefois il fallait dire qu'il attendit les succès de Jeanne d'Arc pour manifester ces sympathies et se séparer franchement du parti auquel il se rattachait par son grand-oncle et son beau-père. M. L. de la M. obéit à la même partialité en faveur de son héros quand il se refuse à admettre sa participation au complot tramé à Angers en 1437. Il se fonde sur ce que cette complicité[5] n'est pas établie par des preuves authentiques, et il explique l'intervention de René comme celle d'un

---

1. Bibl. nat. *coll. Lorraine*, 238, n° 3.
2. *Ordon. du Louvre* I, 291.
3. *Matinées du Parl.* X[1]a 4792 f. 93 v° — 98.
4. Ed. Douet d'Arcq, IV, 291.
5. Elle est reconnue par le dernier historien de Charles VII. Beaucourt, *Caractère de Charles VII*, p. 88, 89.

conciliateur (p. 130-131). Mais, à défaut d'actes authentiques, toujours rares quand il s'agit d'une conspiration, le témoignage de Perceval de Cagny, familier du duc d'Alençon qui était l'un des conjurés, suffit pour prouver que René trempa dans ces menées[1]. L'explication de sa conduite dans cette circonstance se trouve peut-être dans le traité passé par lui avec Charles d'Anjou le 2 août 1437. En échange du comté du Maine qui lui était constitué en apanage, le favori s'engageait à employer son crédit au profit du chef de sa maison. Cette promesse peut faire supposer que René avait trouvé son frère trop tiède pour ses intérêts et s'était joint à ses adversaires pour le renverser ou peut-être seulement pour l'effrayer. Puisque nous parlons de l'apanage de Charles d'Anjou, nous compléterons ce que M. L. de la M. dit de la façon dont il fut réglé par le traité du 5 avril 1441 (p. 251-252. Voy. aussi p. 131-132). Ce n'est pas seulement le comté du Maine que Charles d'Anjou reçut alors en apanage; René y joignit le Château-du-Loir, la Ferté-Bernard, Mayenne-la-Juhel. Charles ne devait jouir de la baronnie de Sablé qu'après la mort de Yolande d'Aragon à laquelle elle avait été assignée en douaire[2]. Dans le cas où le comte du Maine n'aurait pas de postérité masculine, l'apanage ferait retour à René ou à ses hoirs mâles, la descendance féminine de Charles devant se contenter de la seigneurie de la Roche-sur-Yon et de 40,000 écus d'or. Ces conventions furent ratifiées par le roi le 7 octobre 1441[3]. — Au sujet des négociations de Louis XI avec les ambassadeurs florentins en 1461 et 1462 (n. s.), M. L. de la M. aurait pu consulter la relation du voyage de ces ambassadeurs écrite par le chancelier de l'ambassade et publiée dans l'*Archivio storico* (série III, tome I, part. 1). Ce n'est pas que ce secrétaire rende compte des conversations du roi et des ambassadeurs, mais, tandis qu'il garde le silence sur l'audience secrète du 31 décembre 1461, il nous apprend que le sire de Beauveau, sénéchal de Provence, et le sire de Précigny assistèrent à l'audience privée du 2 janvier 1462 (n. s.). La présence des ambassadeurs du roi René méritait d'être mentionnée. Elle ne s'explique pas seulement par les réclamations de la république au sujet d'un corsaire angevin, mais aussi par l'espoir de la gagner à la cause de leur maître (p. 335-336). Les ambassadeurs florentins prirent congé du roi le 10 janvier. — M. L. de la M. s'est trompé sur la date de l'ordonnance en vertu de laquelle les greffes de l'Anjou durent être baillés à ferme; le roi René prit cette mesure en 1456 et non en 1457. C'est ce qui résulte de la communication faite le 16 février 1457 (n. s.) au conseil ducal par le président de la chambre des comptes[4]. Quant à l'ordonnance royale rendue un peu auparavant dans le même dessein, et dont René s'inspira, son existence n'est pas douteuse, puisqu'elle est mentionnée dans cette communication; mais elle est restée inconnue aux éditeurs des recueils d'ordonnances

---

1. Bibl. nat. mss. Duchesne 48 f° 104 v. et 105.
2. M. L. de la M. ne nomme pas la baronnie de Sablé parmi les terres qui formaient le douaire d'Yolande d'Aragon, p. 35, n. 1.
3. Parl. ordonn. XI[a] 8605 f. 77 v°.
4. « Sire il est vray que *environ le mois d'aoust derren. passé* vous ordonnastes, etc. » Arch. nat. P 1334[c] f. 145.

et à M. Vallet de Viriville, et on serait curieux d'en connaître l'objet d'une façon précise. En effet la mise en adjudication des greffes n'était pas en 1456 une innovation en France, puisque dès le 10 novembre 1322 Charles le Bel ordonnait aux baillis et sénéchaux d'affermer aux enchères les *greffes*, sceaux et geôlages de leurs bailliages et sénéchaussées[1]. — Les noms de lieu ne sont pas toujours ramenés à leur forme actuelle, ce qui déroute le lecteur. Il est question plusieurs fois de la terre de *Chailly* en même temps que de celle de Longjumeau. *Chailly* s'appelle aujourd'hui Chilly-Mazarin (Seine-et-Oise, arr. Corbeil, cant. Longjumeau). C'est en vain qu'on chercherait parmi les dépendances de la baronnie de Berre une localité du nom d'*Alanson* (p. 38). Sous cette forme archaïque on reconnaît sans peine Lançon[2], dans le voisinage d'Istre ou mieux Istres et de Martigues qui dépendaient de la même baronnie. Le fief de *Pocé*, près Saumur (p. 36) doit être identifié avec les localités du *haut et bas Poçay* que l'on trouve sur la carte de Cassini dans le voisinage de Bagneux (arr. et cant. Saumur). M. L. de la M. aurait dû déterminer d'une façon plus précise la situation de la seigneurie de *Vandole* qu'il place en Provence, et que nous avons vainement cherchée dans Cassini. Il a probablement reproduit les noms des villes du Brescian occupées en 1453 par les forces réunies de René et de Sforza (p. 280-281), tels qu'il les a trouvés dans Simoneta; ces noms s'écrivent différemment aujourd'hui. *Pons-sur-Senne* (p. 35, n. 3) est une mauvaise lecture, c'est Pont-sur-Sambre qu'il faut lire. *Doulers* (ibid.) lisez Dourlers, *Quarte* lisez Quartes, *Raimes* lisez Raismes, *Attenay* lisez Athenay (Sarthe, arr. le Mans, cant. la Suze, com. Chemiré-le-Gaudin). *Alluye* lisez Alluyes (Eure-et-Loir, arr. Châteaudun, cant. Bonneval). *Auton* lisez Authon, auj. Authon-du-Perche (Eure-et-Loir, arr. Nogent-le-Rotrou). *La Basoche* lisez la Bazoche, auj. la Bazoche-Gouet. C'est sans doute par suite d'une faute d'impression, qui devrait être rectifiée à l'*errata*, qu'on lit Jehan *Dannet* au lieu de Dauvet parmi les noms des personnes qui assistèrent au conseil royal du 1er avril 1465 (II, 312). En effet le nom du premier président du Parlement est bien connu de tous ceux qui se sont un peu occupés du XVe siècle, et on le trouve correctement écrit dans le premier volume de l'ouvrage, à l'occasion de la demande que ce personnage, alors procureur général au Parlement, adressa à René pour obtenir l'extradition de Jean de Village (I, 295-297). Nicolas Rolin était seigneur d'A*u*thume en Bourgogne et non d'A*n*thume (I, 123). Les conseillers du cardinal-duc de Bar en présence desquels fut expédié l'acte de foi et hommage de celui-ci au duc de Bedford s'appelaient Haroué[3] et Bouillon et non Haroue et *Bruillon* (II, 219)[4]. C'est très-probablement ce dernier personnage qui figure dans un autre endroit de l'ouvrage (I, 115) sous le nom également altéré de *Breuillon*.

On se tromperait sur l'opinion que nous avons du livre de M. L. de la M. si

---

1. *Ord. du Louvre* I, 773.
2. Bouches-du-Rhône, arr. Aix, cant. Salon.
3. Haroué (Meurthe, arr. Nancy).
4. *Arch. nat.*, *Parl. Ordonn.* X1a 8605 f. 12 v°.

on la cherchait uniquement dans les observations qui précèdent. On s'explique que M. L. de la M., absorbé par la recherche et la mise en œuvre de matériaux aussi nombreux, n'ait pas eu le temps ou la patience d'identifier tous les noms de lieu et de personne qu'il a rencontrés sur sa route. Nous devions relever ces imperfections, mais nous ne pouvons passer sous silence les mérites d'un livre qui, croyons-nous, résistera dans son ensemble à l'analyse dissolvante de la critique. Il est substantiel, bien composé, bien écrit[1] quoique avec un peu d'apprêt. Il rectifie les nombreuses erreurs où est tombé le prédécesseur de M. L. de la M., M. de Villeneuve-Bargemont. Il est enrichi de plus de cent pièces justificatives inédites et d'un itinéraire, dressé à l'aide des actes officiels, qui permettra de contrôler les historiens du roi René; en somme, il est digne de la haute récompense que l'Académie vient de lui décerner.

G. Fagniez.

---

211. — **Jacobi Wimpfelingii Germania ad Rempublicam Argentinensem.** — Thomae Murneri ad Rempublicam Argentinam Germania nova. — Impressum Genevae per Julium Guill. Fick, anno Domini MDCCCLXXIV. (Strassburg, Bull. 1874). In-4°, 20 p. — Prix : 4 fr.

La présente réimpression, chef-d'œuvre d'exactitude, en même temps que modèle d'élégance typographique, remet entre les mains du public lettré un opuscule que bien peu de personnes ont pu se vanter d'avoir jamais aperçu, et dont la perte a été mainte fois déplorée par les bibliophiles. Il s'agit des pièces d'une polémique, moitié scientifique et moitié politique, commencée aux débuts du xvie siècle, et que des événements récents ont rendue plus acharnée, comme aussi plus actuelle que jamais. La plaine entre les Vosges et le Rhin appartient-elle à la France où à l'Allemagne ? Cette question, si souvent discutée dans les pamphlets et si souvent tranchée, mais jamais sans appel, par le glaive ou le canon, un savant alsacien, que ses mérites littéraires et pédagogiques ont placé au premier rang des humanistes de la fin du xve siècle, Jacques Wimpheling de Sélestadt, la posait à ses concitoyens en 1500. Il avait remarqué que dans Strasbourg se formait un noyau, bien petit et bien caché encore, de sympathies françaises, et il croyait de son devoir d'exhorter les Alsaciens et surtout Strasbourg à rester fidèles au Saint-Empire Romain-Germanique, « afin d'y voir fleurir toujours la liberté romaine et la vertu germaine. » A grand renfort de citations et d'arguments, les uns plus sérieux, les autres d'une puérilité ridicule, il démontrait à ses compatriotes que l'Alsace avait été toujours allemande, que Clovis et Charlemagne avaient été Allemands, et que la France s'arrêtait aux limites naturelles des Vosges.

Cet écrit publié à Strasbourg, par Jean Pruss, en janvier 1501, excita quelque

---

1. Ces qualités brillent surtout dans l'épisode de la *Fausse Pucelle*, que l'auteur avait déjà traité ailleurs.

peu l'opinion publique, et un personnage bizarre, malheureusement aussi peu recommandable par ses mœurs qu'il était remarquable par sa verve et son esprit satirique, le dominicain Murner, entreprit de le réfuter et de prouver que l'Alsace avait été française, c.-à-d. gauloise, dans le passé. C'était un jeu dangereux pour l'auteur, car on ne plaisantait point à cette époque avec « les ennemis de l'empire ». Aussi Murner eut-il soin de déclarer que c'était au point de vue de l'érudition seule qu'il attaquait l'écrit de Wimpheling, et de protester de ses sentiments patriotiques allemands, dans une dédicace au magistrat de Strasbourg. Mais les autorités de la petite république ne goûtèrent point ses explications et, par ordre du Sénat, l'édition toute entière fut saisie chez l'imprimeur Gruninger, au moment où elle allait être mise en vente. Six exemplaires seulement avaient été déjà livrés à l'auteur ou vendus ; tous les autres furent détruits. Que sont devenus ces six exemplaires ? L'un d'eux arriva au XVIIe siècle entre les mains du célèbre archiviste strasbourgeois Wencker, et passa avec ses riches collections à la bibliothèque de la ville; il a péri dans le bombardement de 1870. Incomplet comme lui, un autre exemplaire se trouve à la bibliothèque de Copenhague. Une seule des six plaquettes échappées à la destruction ordonnée en 1501, existe encore à la bibliothèque cantonale de Zurich. C'est sur cet exemplaire qu'un savant strasbourgeois, qui a désiré garder l'anonyme, a fait réimprimer, disons mieux, facsimiler la présente édition, par M. Fick, l'éminent imprimeur de Genève; les vieux bois ont été reproduits par la photolithographie, les types copiés avec la plus grande exactitude et une des plus grandes raretés bibliographiques rendue ainsi à la circulation. Naturellement Wimpheling n'avait point vu son travail détruit comme celui de son adversaire ; aussi sa brochure est-elle moins rare, sinon dans l'édition originale, au moins dans la seconde édition qu'en fit le célèbre satirique Moscherosch, en 1649, alors que les tendances françaises s'affirmaient de plus en plus en Alsace. Quand Wimpheling eut appris que Murner préparait un travail pour réfuter le sien, il tâcha de s'en procurer le manuscrit et rédigea d'avance une réponse : *Declaratio... ad mitigandum adversarium.* C'est une plaquette sans date ni lieu d'impression, dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque Mazarine, et que Wimpheling mit au jour malgré la suppression du factum contre lequel elle était dirigée. Des amis de l'humaniste de Sélestadt, irrités de le voir attaqué par le dominicain, publièrent également des brochures en faveur de sa thèse : *Defensio Germaniae Jacobi Wimphelingi*, etc., auxquelles Murner répondit à son tour par des satires fort violentes en prose et en vers. Ce qu'il y a d'amusant dans cette querelle, c'est que, malgré le point de départ tout politique, il n'est plus parlé dans aucun de ces pamphlets de la question des limites de la Gaule; sans doute on craignait de voir l'autorité civile intervenir derechef dans une discussion si délicate, et l'on aimait mieux se lancer de gros mots à la tête (*cucullatus diabolus, asinus plumbeus*, etc.) que de risquer l'exil ou la prison. L'éditeur a donc bien fait de ne pas joindre la suite de cette polémique aux deux pièces principales réunies dans sa plaquette. On sera frappé, en les lisant, du peu d'originalité dans le raisonnement, du respect servile pour les autorités scientifiques les moins

respectables qui s'y montre à chaque instant, chez l'un comme chez l'autre des deux adversaires. Les polémiques dans le champ de l'ethnographie politique ne sont pas aujourd'hui peut-être beaucoup plus loyales, ni plus scientifiques qu'alors, mais du moins on tâche d'être moins puéril et plus correct dans ses déductions logiques.

E.

---

212. — **Les Marguerites de la Marguerite des Princesses.** Texte de l'édition de 1547 publié avec introduction, notes et glossaire par Félix Frank. Paris, Jouaust, 1873-74, 4 vol. in-16 de xcix-160, 257, 250 et 313 p. — Prix : 10 fr. le vol.

La *Revue critique* est fort en retard avec les *Marguerites de la Marguerite des Princesses.* Heureusement que les bonnes publications font leur chemin toutes seules et que, malgré le silence gardé, au sujet de la nouvelle édition des œuvres poétiques de la reine de Navarre, par les journaux et par les revues, cette édition est déjà presque épuisée ! Bien des choses expliquent ce grand succès : la rareté des exemplaires du xvie siècle (non réimprimés depuis 300 ans), l'intérêt du recueil, et, par-dessus tout, l'extrême soin avec lequel, soit typographiquement, soit littérairement, ont été édités les quatre volumes classés sous le n° XVI dans la collection du *Cabinet du Bibliophile.*

MM. Jouaust et Frank ont reproduit le texte de l'édition *princeps* (Lyon, Jean de Tournes, 1547 in-8°), mais sans négliger de recourir à l'édition de 1554, toutes les fois qu'une leçon leur a paru suspecte. Ils n'ont pas manqué non plus de rapprocher des deux volumes de 1547 les pièces qui avaient vu le jour isolément, avant d'être réunies dans l'écrin des *Marguerites.* Ils ont ainsi pu corriger diverses fautes d'impression et nous donner un texte d'une incomparable pureté. Ai-je besoin d'ajouter que l'orthographe du xvie siècle a été religieusement respectée, et que, suivant la constante habitude de la *librairie des Bibliophiles*, on a seulement modifié l'accentuation et la ponctuation ? Les gravures sur bois intercalées dans le texte de l'édition originale ont été toutes exactement reproduites, et, de plus, on a placé, en tête du premier volume, un portrait authentique de la reine de Navarre, gravé à l'eau forte d'après un dessin du temps que l'on conserve au cabinet des Estampes.

Voici comment les poésies de la sœur de François 1er ont été réparties entre les quatre volumes :

I. *Le Miroir de l'âme pécheresse. — Discord estant en l'homme par la contrariété de l'Esprit et de la Chair et Paix par vie Spirituelle. — Oraison de l'âme fidèle à son Seigneur Dieu. — Oraison à Nostre Seigneur Jésus-Christ.*

II. *Comédie de la Nativité de Jésus-Christ. — Comédie de l'Adoration des Trois Roys à Jésus-Christ. — Comédie des Innocents. — Comédie du Désert.*

III. *Le Triomphe de l'Agneau. — Complainte pour un détenu prisonnier. — Chansons spirituelles. — L'Histoire des Satyres et Nymphes de Dyane. — Epistres de la Royne de Navarre au Roy Françoys, son frère.*

IV. *Les quatre dames et les quatre gentilzhommes. — Comédie. — Farce de trop, prou, peu, moins. — La Coche. — L'Umbre. — La Mort et Résurrection d'Amour. — Chanson faite à une dame. — Les adieu des Dames de chez la Reyne de Navarre allant en Gascongne. — Enigmes.*

Toutes ces poésies sont à étudier, soit quant à la langue, soit quant aux idées, soit quant aux renseignements de biographie et d'histoire que l'on peut en extraire. Le talent de l'auteur, qui a été très-discuté, est incontestable, mais il n'est pas égal, et si quelques pièces sont écrites avec grâce et avec délicatesse, si quelques-unes même sont vraiment délicieuses, d'autres et en assez grand nombre sont des plus médiocres. La muse de Marguerite, parfois souriante et ailée, se traîne parfois péniblement, *musa pedestris*. En somme, tout est à lire dans les *Marguerites de la Marguerite*, et certaines pages y doivent être relues et savourées[1].

M. Fr. a groupé, à la fin de chaque volume, des notes d'une grande utilité, et son *glossaire* (t. IV, p. 297-313) abonde en excellentes explications et en curieux rapprochements. Mais ce qui, dans tout son travail, a le plus d'importance et mérite le plus d'estime, c'est l'*Introduction*. Laissons-le nous dire lui-même ce qu'il a voulu y mettre et ce qu'en effet il y a très-bien mis (p. ij et iij) : « En résumant aussi brièvement que possible la biographie de Marguerite d'Angoulême, j'ai cru devoir indiquer avec précision ce que son éducation, sa vie, son caractère et ses opinions offrent de plus saillant. Signaler les principales traces de ces divers éléments dans ses œuvres; rectifier les assertions hasardées au sujet de ses poésies; relever certaines erreurs matérielles qu'il importe de ne pas laisser se perpétuer, voilà encore une tâche que m'imposait le souci d'une critique impartiale ; enfin la partie bibliographique devait recevoir ici un développement spécial. La *Notice* qu'on va lire n'est donc ni une reproduction ni un simple abrégé des études antérieures; tout en profitant de leurs indications, elle les complète et les corrige en plusieurs endroits; et peut-être la figure de la reine de Navarre s'y dégage-t-elle avec plus de netteté de la réunion des traits particuliers, recueillis partout avec le plus grand soin. »

M. Fr. a su beaucoup ajouter à ce qu'avaient écrit sur la vie de Marguerite et sur ses ouvrages Bayle, Génin, Le Roux de Lincy, les frères Haag, M. Littré, M. de Loménie, M. de la Ferrière-Percy, M. d'Héricault, M. Victor Luro, etc. Je n'ose pas dire que la biographie de la séduisante princesse ne soit plus à faire, mais du moins je crois pouvoir déclarer que nul n'aura autant contribué que le jeune érudit à rendre possible cette définitive biographie. M. Fr. aime et admire beaucoup Marguerite, mais il ne se laisse pas entraîner, pour cela, dans de complaisantes exagérations. Le charme qu'après tant d'autres il a subi ne le rend pas aveugle, mais semble lui donner, au contraire, une clairvoyance toute particulière pour découvrir la vérité au milieu des récits dissemblables et des jugements contradictoires. C'est surtout quand il s'agit de défendre son héroïne

1. Je ne m'éloigne pas trop, dans cette appréciation, du sentiment de l'éditeur. Cf. p. lvij et lxxxv.

contre certains reproches immérités que sa passion l'inspire heureusement; son esprit, naturellement fin, s'aiguise encore dans cette lutte contre les adversaires de Marguerite et principalement contre ceux qui, sans être des adversaires, n'ont pas craint d'attribuer à la sœur de François Ier de coupables amours. Sans doute on avait déjà prouvé que la flamme incestueuse dont, d'après Génin et Michelet, le cœur de Marguerite aurait été consumé, n'avait point existé, mais la pressante et habile argumentation de M. Fr. (p. xxxj-xxxv) achève de venger Marguerite d'une injure qui n'aurait jamais dû l'atteindre. Après avoir loué les ingénieuses et sûres rectifications du biographe, je ne louerai pas moins les observations du bibliographe (p. lxxxv-xcvij), et, en finissant, je demanderai à M. Fr. une publication qu'il est si capable de rendre excellente, le recueil des poésies inédites de Marguerite[1], qu'il pourrait faire précéder du tableau complet[2] d'une vie dont il a mis sous nos yeux la fidèle et brillante esquisse.

T. de L.

---

213. — **Bibliographica geographica Palestinæ** ab anno CCCXXXIII, usque ad annum M. Auctore Tito Tobler. Dresdæ, Libraria G. Schœnfeldia. 1875. In-8°, 27 p. — Prix : 1 fr. 35.

Cette plaquette, extraite du *Neuer Anzeiger für Bibliographie u. Bibliothekwissenschaft* édité par Petzholdt (1875, fasc. 6, 7, 8, 9), contient la description de tous les textes concernant la géographie de la Palestine, de l'an 333 à l'an 1000. Déjà M. Tobler avait consacré à cette série, dans son ouvrage d'ensemble : *Bibliographia Geographica Palestinæ* etc., publiée en 1867, sept pages excellentes; une question posée en 1871 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'a engagé à refaire entièrement ce travail partiel, qui a maintenant une étendue presque triple du premier; ce qu'il nous donne aujourd'hui, c'est, avec quelques légers changements et de rares additions, le mémoire envoyé par lui au concours dans l'espoir d'obtenir une récompense qui ne lui a point été décernée.

Nul n'a plus que M. T. de compétence pour traiter pareil sujet; explorateur émérite de la Terre-Sainte, il a été l'éditeur, et l'éditeur irréprochable, de plusieurs de ces textes dont il entreprend de dresser le catalogue complet; c'est à ce savant suisse que s'est adressée la Société récemment constituée chez nous, *pour la publication des textes relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Orient latin :* il a été chargé du volume I qui renfermera les *Pèlerinages en Terre-Sainte* (textes latins de 333 à 1100). Ce choix heureux est un hommage bien fait pour consoler M. T. d'une légère déception sur laquelle il eût peut-être mieux valu pour lui ne point insister.

---

1. M. Fr. dit à ce sujet (p. lviij, note 1) : « Les manuscrits de la Bibliothèque nationale » et de l'Arsenal contiennent de véritables richesses qui fourniraient la matière d'une très- » belle publication. » Un peu plus loin (p. lx), il rappelle que M. Le Roux de Lincy goûtait beaucoup les poésies restées inédites et qu'il les appelait « le plus beau fleuron de » la couronne poétique de notre princesse. »

2. Voir sur ce point le programme de l'auteur (p. xcix). Si, comme je l'espère, M. Fr. ne laisse à personne l'honneur de réaliser ce programme, je lui recommanderai de chercher dans les documents des archives de Pau tout ce qui est relatif au séjour de Marguerite à Nérac et en Béarn.

La présente monographie commence avec le *Pèlerin de Bordeaux* (333) et finit avec Abou Abd Allah Mohammed el-Bachchâri (988). M. T. passe en revue, pour chaque ouvrage, tous les mss. connus et les diverses éditions qui en ont été imprimées, en accompagnant le tout d'observations critiques souvent fort détaillées, parfois sévères.

Je crois qu'il sera difficile de trouver en défaut l'érudition vigilante et la clairvoyance de l'auteur, et que cet opuscule est indispensable à quiconque s'occupe de la Palestine. Peut-être pourrait-on lui reprocher d'avoir omis quelques textes orientaux, par exemple le *Livre des routes et des provinces* d'Ibn Khordadbeh, l'ouvrage d'Ibn Haukal et même celui de Mokaddesy, pour ne citer que ceux qui me viennent à l'esprit; ces textes, qui renferment de précieux renseignements sur la Palestine et ne dépassent pas le xe siècle, rentraient tout naturellement dans un cadre où figurent Istakhri et Bachchâri.

C. CLERMONT-GANNEAU.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 22 octobre 1875.

L'académie met au concours les questions suivantes :

Prix ordinaire : Traiter un point quelconque touchant l'histoire de la civilisation sous le khalifat;

Prix Bordin : Étude historique sur les Grandes chroniques de France. A quelle époque, sous quelles influences et par qui les Grandes chroniques ont-elles été commencées? A quelles sources les éléments en ont-ils été puisés? Quelles en ont été les rédactions successives?

La séance publique annuelle de l'académie est fixée au 5 novembre. M. L. Renier est désigné pour faire une lecture à cette séance. Il parlera des inscriptions relatives aux historiens Arrien et Velleius Paterculus, dont il a entretenu l'académie aux séances des 9 juillet et 27 août 1875.

M. Le Blant termine la lecture de son mémoire intitulé : *Polyeucte et le zèle téméraire.* Il achève de montrer que la conduite attribuée à Polyeucte par le récit qu'a suivi Corneille est contraire aux lois de l'ancienne église. Il cite à l'appui de cette opinion des exemples tirés, tant de l'antiquité, que de ce qui se passa en Espagne quand les Musulmans conquirent ce pays et en persécutèrent les habitants chrétiens. Si le sacrifice de ceux qui allaient s'offrir d'eux-mêmes au martyre a pu être discuté et a trouvé des défenseurs, les insultes contre la religion dominante et les actes de violence ont toujours été condamnés. Le concile d'Elibéris, au commencement du 4e siècle, défendit d'admettre au nombre des martyrs ceux qui briseraient les idoles païennes. Si donc le fait qui a servi de thème à Corneille n'est pas apocryphe, le zèle de Polyeucte sortait de la condition commune, et il n'a pu être reçu au nombre des martyrs que par une dérogation aux règles ordinaires.

M. Benloew continue la lecture de son mémoire sur l'albanais et la langue

des Pélasges. Il expose un certain nombre de rapprochements étymologiques entre plusieurs anciens noms de lieu de la Grèce et les mots de la langue albanaise. Ainsi les mots albanais ἐνδενιγ, ἐνδερ, j'habite, je repose, ἐνδείτουρα, ἐνδείτμερα, l'habitation, lui paraissent fournir l'étymologie et le sens primitif du nom de la ville d'Andanie, ancienne capitale des Léléges ou Pélasges, de plusieurs autres noms tels qu'Andara, Andros, Kel-endéris, etc., d'un grand nombre de noms de villes dont le mot *anda* forme la seconde partie (ceux-ci se rencontrent dans la Troade, la Carie, la Lycie, la Lycaonie, dans toute l'étendue de l'Asie mineure jusqu'à l'Halys et quelquefois encore au delà de cette rivière), et des noms comme Nazianzus, Arianzus, etc. Ensuite M. Benloew étudie les noms qui contiennent la désinence βη (βα, βος), et il y retrouve l'albanais βενδ, lieu, endroit : il explique ainsi les noms de Δέρβη, Λύρβη, Ἴσβος, Θίσβη, Θήβη, Ἀρίσβη, Λέσβος, etc. Enfin il explique à l'aide de l'albanais (μιλετ, peuple; *ter, tra, tout*) les noms de Μίλητος, Τερμίλαι, etc., et en rapproche d'autres noms tels que Τράμβηλος, Τροία, Τροίζην. Il ajoute à ces groupes de mots un certain nombre d'étymologies isolées, parmi lesquelles on peut citer celles du nom de l'Olympe, des noms de Pylos, de Dédale, etc., etc.

M. le marquis d'Hervey lit un mémoire sur le pays connu des anciens Chinois sous le nom de Fousang. Ce pays, connu des Chinois dès le 5e siècle, a été identifié avec l'Amérique par Deguignes, dont l'opinion a été combattue par Klaproth. M. d'Hervey soutient l'opinion de Deguignes, et il apporte à l'appui des arguments nouveaux. Il cite divers auteurs chinois, inconnus aux savants qui ont étudié la question jusqu'ici : ces auteurs parlent d'une terre située à une grande distance à l'est de la Chine, qui ne peut être, selon M. d'Hervey, que l'Amérique. Il est vrai que les récits chinois relatifs à ce pays contiennent des faits évidemment fabuleux, mais ces faits peuvent avoir été intercalés après coup dans une relation originale authentique. On a cité comme une légende fabuleuse qui devait discréditer les récits des Chinois sur ce sujet la mention d'une nation d'amazones établie dans une des contrées du Fousang : mais M. d'Hervey fait remarquer que cette même tradition se retrouve dans les relations des Espagnols et des Portugais qui ont visité l'Amérique au 16e siècle, et cette concordance lui paraît frappante. Quant au système de Klaproth qui voulait que le Fousang fût le Japon, M. d'Hervey le déclare insoutenable; il y relève diverses sortes d'erreurs et de contradictions.

Ouvrages déposés : — Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre : traduction du texte par C. de Harlez. Tome I : Introduction, Vendîdâd. Liége, 1875, in-8°. — R. C. Childers : A dictionary of the Pali language. London, 1875, in-4°. — La guerre de Metz en 1324, poème du XIVe siècle, publié par E. de Bouteiller, suivi d'études critiques sur le texte par F. Bonnardot. Paris, 1875, in-8°. — H. Vaschalde : Anthologie patoise du Vivarais (documents inédits); Les poésies de François Valeton d'Aubenas; Nos pères, proverbes et maximes populaires du Vivarais : trois brochures in-8°, Montpellier, 1875.

Julien Havet.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

détruire la légende de la Révolution). — JÆGER, Quae fides Tacito in Agricola habenda sit exponitur, etc. Gœttingen, Dieterich. In-8°, 56 p. (l'auteur reprend la question tant débattue de la tendance de l'Agricola et du degré de confiance qu'il faut accorder à Tacite, mais sans parvenir à des résultats bien concluants). — RIUTEI TANEFICO, Komatsu et Sakitsi, trad. du japonais p. TURRETTINI. Genève, Georg. In-8°, 180 p. (note favorable). — CAIX, Osservazioni sul Vocalismo italiano. Firenze. In-8°, 32 p. (résumé de la discussion qui s'est élévée entre l'auteur et M. Storm, à propos des *Remarques de ce dernier sur les voyelles atones du latin, des dialectes italiques et de l'italien*, parues dans les *Mém. de la Soc. de ling.*, t. II). — Trübner's American and Oriental literary Record. Special Number London, Trübner. In-8°, 72 p. (c'est le compte-rendu des travaux du Congrès international des orientalistes, tenu à Londres en 1874). — The Râmâyan of Vâlmikî transl. into english Verse. By GRIFFITH. 5 voll. London, Trübner (traduction fidèle; M. Gr. a choisi la récension du Nord, dite de Bénarès).

Mittheilungen aus der historischen Litteratur. IIIe année. 4e Fasc. — DUNCKER, Geschichte des Alterthums. Bd. I u. II. Leipzig, 1874 (Th. ZERMELO). — GITSCHMANN, De Aristidis cum Themistocle contentione politica. Breslau, 1874. 48 p. (GITSCHMANN). — LESKE, Ueber die verschiedene Abfassungszeit der Theile der Thukydideischen Geschichte des Peloponnesischen Krieges. — Programm der kœnigl. Ritterakademie zu Liegnitz. 1875 (BERNHARD). — SCHMIDT, Das Leben Konons. Leipzig, 1873. 60 p. In-8° (MEYER). — BÖTTGER, Hermann der Sieger. Hannover, 1874. xvj-289 p. In-8° (ABRAHAM). — BEULÉ, Tiberius u. das Erbe des Augustus; Das Blut des Germanicus, übersetzt v. E. Dœhler. Halle, 1873-1874. 2 vol. 150; 170 p. In-8° (ABRAHAM). — BÜCHER, Die Aufstænde der unfreien Arbeiter. 143-129 v. Chr. Frankfurt. 1872. 132 p. In-8° (F. B.). — HERTZBERG, Die Geschichte Griechenlands unter der Herrschaft der Rœmer. 3. Theil : Von Septimius Severus bis auf Justinian I. Halle. 1875. viij-570 p. In-8° (BRÖCKERHOFF). — BESTUSHEW RJUMIN, Geschichte Russlands, übersetzt v. Schiemann. I. Bd. 1. Lief. 160 p. In-8° (RETHWISCH). — WENZEL, Heinrich's IV Sachsenkrieg. Langensalga. 1875. 44 p. In-8° (WENZEL). — KŒNIG, Kritische Erœrterungen zu einigen italienischen Quellen für die Geschichte des Rœmerzuges Kaiser Heinrich's VII. Gœttingen. 1874. 66 p. In-8° (ILGEN). — PALACKY, Urkundliche Beitræge zur Geschichte des Hussitenkrieges v. J. 1419 an. Bd. I. 1419-1428. Bd. II. 1429-1436. Prag. 1873. xiv-556 et 547 p. In-8°. — BEZOLD, Kœnig Sigmund u. die Reichskriege gegen die Hussiten. München. 1872. 156 p. In-8°. — Zur Geschichte des Hussitenthums. München. 1874. 114 p. In-8° (BŒHM). — HOFFMANN, Landgraf Philipp von Hessen (HOFFMANN). — Der Bauernkrieg um Weissenburg 1525. Nach einem bei dem Brande der strassburger Bibliothek im Jahre 1870 zu Grunde gegangen Ms. von Balthazar BŒLL. Weissenburg. 1874. 130 p. In-8° (BROCHER). — ZERMELO, August Ludwig Schlœzer. Berlin. 1875 (Z.). — GŒRLACH, Fürst Bismark. Stuttgart. 1875. 207 p. In-8° (E. F.).

The Indian Antiquary, Part XLVI (vol. IV). September 1875. Ed. by Jas. BURGESS. Santâli Folklore (F. T. COLE). — The two Brothers : a Manipurî Story (G. H. DAMANT). — Metrical Translation of Bhartrihari's Nîti Çatakam (C. H. TAWNEY). — The Dvaiâsharaya (*suite*). — Religious and moral Sentiments freely rendered from sanskrit Writers (J. MUIR). — Archæological Notes (J. WALHOUSE). — Sanskrit and old Canarese Inscriptions (J. F. FLEET). — *Miscellanea*. Pâṇini. — Map of Ancient India by Col H. Yule. — The Romantic Legend of Sakya Buddha, by the Rev. S. Beal. — The History of India, by J. Dowson. — Indian Wisdom by Monier Williams. — The Book of Ser Marco Polo, by Col. H. YULE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Armoiries (Les) de la ville de Paris, sceaux, emblêmes, couleurs, devises, livrées et cérémonies publiques. Ouvrage commencé par feu le comte A. de Coëtlogon, refondu et complété par M. L. Tisserand et le service historique de la ville de Paris. T. 1. In-4°, xxv-351 p. Paris (Dumoulin).

L'ouvrage formera 2 vol. avec 40 pl. hors texte, en noir et en couleur, et plus de 400 bois gravés dans le texte. Les deux volumes. 100 fr.

Bain (A.). Logique déductive et inductive. Traduit de l'anglais par G. Compayré. 2 vol. in-8°, xliv-1089 p. Paris (G. Baillière). 20 fr.

Bordone. L'armée des Vosges et la commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la défense nationale. Réponse au rapport de M. U. Perrot. In-8°, 399 p. et 1 carte. Paris (Le Chevalier). 3 fr.

Cartier (E.). Étude sur l'art chrétien. Gr. in-8°, viij-99 p. et 8 pl. Paris (F. Didot frères fils et C°).

Correspondance de Charles VIII et de ses conseillers avec Louis II de la Trémoille pendant la guerre de Bretagne (1488); publiée d'après les originaux par L. de la Trémoille. Gr. in-8°, xij-287 p. et 3 fac-simile. Nantes (imp. Forest et Grimaud).

Denis (A.). Recherches historiques sur la petite ville de Suippes, notes et documents inédits. In-8°, 168 p. Châlons-sur-Marne (Le Roy). 2 fr. 50

Estienne (H.). La foire de Francfort, exposition universelle et permanente au XVIe siècle. Traduit en français pour la première fois sur l'édition originale de 1574, par I. Liseux, avec le texte latin en regard, In-18, xij-94 p. Paris (5, rue Scribe). 4 fr.

France (A.). Racine et Nicolle. La querelle des imaginaires. In-8°, 8 p. Paris (Charavay aîné).

Herbert Spencer. Principes de Psychologie. Traduits sur la nouvelle édition anglaise par T. Ribot et A. Espinas. T. 2. In-8°, vj-694 p. Paris (G. Baillière). Les 2 volumes. 20 fr.

La Bonnardière. Question de la liberté de l'enseignement supérieur. Documents inédits sur l'origine de l'Université de Grenoble et tableau historique des anciennes Universités de France. In-8°, 32 p. Bordeaux (Baratier frères et Dardelet).

Lefèvre (E.). Notice sur la châtellenie d'Epernon. In-8°, 73 p. Chartres (imp. Garnier).

Lespy (V.). Dictons du pays de Béarn. In-8°, xiij-297 p. Pau (Ribaut).

Lieutaud (V.). Prise de Tarascon par Bertrand Du Guesclin, 8 avril 1368. In-8°, 7 p. Marseille (Boy fils).

Ménard (K.). Histoire des beaux-arts, illustrée de 414 gravures représentant les chefs-d'œuvre de l'art à toutes les époques. In-4°, 516 p. Paris (Lib. de l'Écho de la Sorbonne). 10 fr.

Molière. Œuvres. Nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et augmentée des variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, de fac-simile, etc., par E. Despois. T. 2. In-8°, 444 p. Paris (Hachette et C°). 7 fr. 50

Montaigne (M. de). Essais, réimprimés sur l'édition originale de 1588, avec notes, glossaire et index, par MM. H. Motheau et D. Jouaust, et précédés d'une note par M. S. de Sacy. Portrait gravé à l'eau-forte par Gaucherel. T. 3. In-8°, 374 p. Paris (Lib. des Bibliophiles). 12 fr. 50

Perroud (C.). Six lettres inédites de Voltaire. In-8°, 28 p. Bourg (imp. Dufour).

Quantin (M.). Histoire des impôts aux comté et élection d'Auxerre au XVIe s. (1578-1585. In-8°, 53 p. Auxerre (imp. Perriquet).

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 45 Neuvième année. 6 Novembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

G. MASPERO Mémoire sur quelques papyrus du Louvre. 1 vol. in-4° accompagné de 13 pl. 20 fr.

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 2me fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.
24e FASCICULE.

F. BUECHELER Précis de la déclinaison latine. Traduit de l'allemand par M. L. Havet, et enrichi d'additions communiquées par l'auteur.

Pour paraître incessamment :

MÉMOIRES De la Société de linguistique de Paris. T. III. 1er fascicule. 4 fr.

PÉRIODIQUES.

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. Nouv. série. T. XVIII. 5e livr. Quelques réflexions sur la seconde révolution anglaise de 1688 (Paul FRÉDÉRICQ). — Explications sur l'art poétique de Boileau (THIL-LORRAIN). — Le Codex Bruxellensis du Florilége de Stobée (P. THOMAS, *suite*). — *Comptes-rendus*. Historische Syntax der lateinischen Sprache, von DRÆGER (O. RIEMANN). — Les conspirations militaires en 1831, par EENENS (Godefroid KURTH). — Cours de langue flamande, par CLAES (J. MICHEELS). — *Varia*.

The Academy, n° 180, new series, 16 octobre. The Camden Miscellany. Vol. VII. Camden Society (Edward PEACOCK : utile recueil de documents relatifs à l'histoire de l'Angleterre). — DUTT, The Peasantry of Bengal. London, Trübner (James INNES MINCHIN : l'auteur suggère les moyens d'améliorer la condition des paysans dans le Bengale). — SOREL, Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande (G. MONOD; la *Rev. crit.* appréciera bientôt cet ouvrage). — *Correspondence*. The Bruges Madonna (W. H. James WEALE). — Julio Romano a Sculptor (HODDER M. WESTROPP). — The Judge who committed Prince Henry (Clements R. MARKHAM). — Alba Longa (Henry SCHLIEMANN : s'est rendu à Albano, sur le désir de M. Fiorelli, directeur des fouilles d'Italie, pour s'assurer si l'on trouve des terres cuites ou tout autre produit de l'industrie humaine au-dessous des laves, et pour découvrir le site d'Albe la Longue : il esquisse la topographie des lieux, et établit que les dernières éruptions volcaniques remontent aux temps préhistoriques; on ne doit par conséquent pas s'attendre à trouver sous la lave aucun objet. M. Schl. croit que le site d'Albe la Longue est Albano même). — The *Jâtaka;* with its Commentary. Published by FAUSBÖLL, and transl. by CHILDERS. London, Trübner (T. W. RHYS DAVIDS (cette publication, qui est appréciée à sa juste valeur par tous les indianistes, intéressera aussi les mythographes; car les *Jâtakas* nous offrent souvent le prototype des contes, fables et récits qui sont devenus en quelque sorte le bien commun de tous les Aryens. La partie I du vol. I du texte a seule encore paru).

The Athenæum, n° 2503, 16 octobre. ROUSSELET, L'Inde des Rajas. Paris, Hachette (Le prince de Galles doit offrir aux potentats et aux savants de l'Inde, entre autres ouvrages, une traduction anglaise du livre de M. Rousselet; l'auteur de l'article espère que le prince se ravisera, le livre de M. Rousselet ne pouvant qu'exalter l'amour-propre national des Hindous). — J. CREAGH, Over the Borders of Christendom and Eslamiah. 2 vols. Tinsley (voyage en Hongrie, en Servie, en Bosnie, dans l'Herzégovine, la Dalmatie et le Montenegro, et au nord de l'Albanie, exécuté pendant l'été de 1875; pour servir à l'intelligence de la question d'Orient). — The Dramatic Works of Molière. Rendered into English by VAN LAUN. Vol. II. Edinburgh, Paterson. — The Historians of Scotland. Vol. VI. Ed. by W. REEVES. Edinburg, Edmonston and Douglas (ce volume contient la vie de St. Columban, écrite par l'un des abbés du monastère de Hy, du nom d'Adamnan). — Plato's Phædo. Transl. by the late M. COPE. Cambridge, University Press (le mérite de cette traduction consiste en sa littéralité). — The Prince of Wales Visit to India. — Punch (William TEGG : fait connaître quelques détails inédits sur les commencements de ce journal). — Celtic or Gaelic Words in Shakspeare and his Contemporaries (Charles MACKAY, *fin*). — The Gandhara Sculptures (James FERGUSSON). — The second pseudo-Sesostris (HYDE CLARKE).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 6 Novembre — 1875

Sommaire : 214. LECOY DE LA MARCHE, Le roi René (IIe article). — 215. GENTILI, Sur la fabrication des tapisseries. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

214. — **Le roi René;** sa vie, son administration, ses travaux artistiques et littéraires d'après les documents inédits des archives de France et d'Italie, par A. LECOY DE LA MARCHE. 1875. 2 vol. in-8°, xvj-559 et 548 p. Ouvrage auquel l'Académie des Inscriptions a décerné le premier prix Gobert. — Prix : 15 fr.

II.

Le roi René est resté célèbre et presque populaire surtout à cause de son goût pour les arts qu'il pratiqua, aima et encouragea dans ses domaines. Nombre de ceux auxquels sa renommée artistique, transmise jusqu'à nous par des traditions et des légendes, était familière, ignoraient sa participation à presque tous les événements de son temps, où, à dire vrai, il ne joua pas les premiers rôles qui n'étaient à la hauteur ni de son caractère ni de ses talents. Aujourd'hui encore, pour la plupart des lecteurs, et malgré tout l'attrait qu'elle peut acquérir sous la plume d'un écrivain habile et disert, l'histoire proprement dite de René d'Anjou a pour principal intérêt de le placer dans son milieu et d'expliquer son rôle artistique.

Quel rôle eut réellement René dans le développement de l'art? Quelle influence exerça-t-il? Telles sont les questions que M. L. de la M. avait à résoudre et auxquelles il a consacré environ la moitié de son second volume; le reste est occupé par les pièces justificatives de l'ouvrage. Empressons-nous de dire qu'il apporte sur ces points bon nombre d'éclaircissements, et que si après lui la discussion n'est pas close, il aura eu du moins l'honneur d'ouvrir la voie et d'aborder la question avec les documents et les textes qui seuls permettent une discussion sérieuse[1].

Une précédente publication de M. L. de la M. avait déjà beaucoup contribué à substituer une base certaine aux traditions vagues sur lesquelles s'étaient appuyés les précédents historiens. Les *Extraits des comptes et mémoriaux du roi René* n'avaient pas diminué l'idée qu'on pouvait se faire de l'influence artis-

1. Je n'ai garde d'oublier l'excellent mémoire de M. J. Renouvier, *Les peintres et les enlumineurs du roi René*, publié en 1857 dans les *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*. Avec le peu de documents dont il disposait, M. R. a fait tout ce qui pouvait se faire alors. Sa discussion est l'œuvre d'un esprit très-pénétrant et devra toujours être consultée. Sans partager toutes ses opinions, je me plais à reconnaître l'autorité de sa critique.

tique du roi de Sicile. Presque en tout point ils avaient confirmé la tradition en montrant ses goûts, l'intérêt qu'il prenait aux travaux qu'il commandait, la surveillance qu'il exerçait. Il avait apparu moins comme un artiste, il est vrai, que comme un amateur, curieux des procédés des artistes et des artisans, vivant dans leur familiarité, ne dédaignant pas de se mettre sous leur direction, cherchant à transporter dans ses domaines les pratiques des ouvriers de l'Orient, désireux d'acclimater toutes les branches de l'art, et surtout de ce que l'on a appelé depuis l'art industriel. Telle était l'impression générale; néanmoins ces documents si intéressants, si vivants, si féconds en révélations sur les œuvres et les artistes, étaient loin de satisfaire la curiosité; ils l'excitaient plutôt en proposant nombre de problèmes à résoudre, en mettant sur la voie de nombre de recherches. C'est en grande partie le commentaire de ces textes que présente la partie de l'ouvrage de M. L. de la M. que nous allons examiner.

M. L. de la M. a suivi dans son travail le plan, excellent du reste, qu'il avait adopté pour la classification des textes : *Architecture, Peinture et sculpture, Objets mobiliers, Musique et fêtes.* Un 5e chapitre est dans son ouvrage consacré à la *littérature.* Il a très-habilement tiré parti de ses documents, la lecture de ces cinq chapitres est fort agréable, et son travail est une contribution importante à l'histoire de l'art au XVe siècle. Il est loin cependant de répondre complètement à l'attente du lecteur. Si, trop souvent, on a témérairement entrepris l'histoire de l'art rien que par l'interprétation et l'étude des monuments, il est clair cependant que c'est le travail dont l'histoire de l'art saurait le moins se passer, or M. L. de la M. n'a guère utilisé que les documents écrits et quelque habileté qu'il ait mise à les commenter, on ne saurait s'étonner qu'il n'ait pas réussi à leur donner un nouvel intérêt. Les deux premiers chapitres surtout (*Architecture, Peinture et sculpture*) sont restés fort insuffisants. Ne cherchez pas dans son chapitre sur l'architecture quel a été le caractère de ces manoirs de plaisance qu'a construits l'un des premiers René d'Anjou, architecture d'un caractère nouveau, singulier mélange des caractères traditionnels du château seigneurial et de la maison de ville, acheminement vers le château de la renaissance et la villa moderne et qui méritait bien qu'on l'étudie; n'y cherchez aucune donnée sur l'architecture religieuse des nombreuses chapelles que le roi de Sicile fit bâtir ou restaurer, il ne vous indiquera même que rarement les plans ou les vues qui en ont été publiées. Et cependant les bases d'études étaient faciles, sur une trentaine d'édifices qu'a fait bâtir, aménager, ou restaurer le roi René, il en est une dizaine qui subsistent, et parmi eux, plusieurs de ces manoirs d'Anjou si intéressants et qui sont sa création la plus originale. Mais M. L. de la M. qui « s'est élancé sur les traces de René en Provence » et en Italie » ne les a point vus, et ne sait que rarement s'il en subsiste quelques vestiges. Il traduit en langage académique ses documents d'archives, paraphrase plus ou moins heureusement, les marchés et devis, fait avec eux le compte des chambres, ajoute que les tourelles étaient élégantes, les boiseries ouvragées, les demeures princières. Il connaît souvent les noms des constructeurs, l'époque de construction des diverses parties des édifices, sait l'origine et la qualité des

matériaux; mais à tous ces renseignements précieux, il a manqué pour leur donner la vie et les animer, la science de l'archéologue et l'interprétation que seule pouvait donner l'étude des monuments encore existants ou de leurs analogues. Privée de cette lumière, son étude est moins attrayante que la lecture des documents qu'il a mis en œuvre; son style est plus vague, moins exact, moins piquant aussi que celui du xve siècle, et de fait, c'est aux *Extraits des comptes et mémoriaux* qu'il faudra toujours recourir lorsqu'on voudra sur ces questions des renseignements exacts. Ajoutons que les détails sur le tombeau de René et sur celui de la nourrice Typhaine seraient mieux à leur place dans le chapitre suivant consacré à la sculpture, qu'on ne voit guère non plus comment se rattachent à l'architecture les renseignements sur les animaux de ses ménageries, que les digues et tous les travaux contre les inondations de la Loire n'y tiennent pas non plus par un lien bien étroit. Tout cela occupe 26 pages des 60 du chapitre sur l'*Architecture* et même dans le reste il est beaucoup plus question de réparations et de consolidations que d'architecture véritable.

Le chapitre relatif à la peinture et à la sculpture est peut-être de tout le livre celui qui a été le plus légèrement écrit. M. L. de la M. s'est tout d'abord occupé de déterminer quelle part de vérité existe dans la tradition qui fait du roi René lui-même un peintre et un enlumineur. Il a produit à cet égard des témoignages concluants qui confirment la tradition, il les a rapprochés de ceux déjà produits, mais il eût pu mettre davantage ceux-ci dans tout leur jour. La lettre de remerciements qu'adressèrent à René vers 1456 les Frères mineurs de Laval, pour qui il avait « prins tel labour de composer ung image de pitié[1], » les indices tirés de ses achats[2], des instruments inventoriés dans son cabinet du château d'Angers[3], la mention de ses « petites et secrètes occupations » dans le *Mortifiement de vaine plaisance*[4], sont des preuves suffisantes de ce fait. A côté de ces témoignages M. L. de la M. a cité le passage souvent produit « d'une lettre de *Summonte*. » Ce passage n'est pas tiré de *Summonte* dont l'histoire de Naples a paru en 1601[5], mais de *Summonzio* napolitain qui l'écrivit le 20 mars 1524 (moins de 50 ans après la mort du roi René) dans une lettre qu'il adressait à Marcantonio Michele, gentilhomme vénitien, lettre communiquée par le Cav. Lazzara de Padoue à Puccini qui en a publié des extraits dans ses mémoires sur Antonello de Messine[6]. Il me paraît important d'établir toute la valeur de ce témoignage qui indique la prédilection de René pour la peinture flamande et sur lequel nous

---

1. Lettre publiée dans les *Archives de l'art français*. T. I, p. 321, rapprochée par M. L. de la M. d'un article de compte de Jeanne de Laval. T. II, p. 77.
2. Achat de toile pour peindre une *Madeleine* (*Comptes et Mém.* N° 469. *Le roi René*. T. II, p. 76). Achat de parchemin pour faire des heures (*Comptes et Mém.* N° 489).
3. Voy. entre autres les « fourmez d'oiseaux » et les tableaux représentant des oiseaux. (*Comptes et Mém.* N° 642).
4. Quatrebarbes, *Œuvres complètes du roi René*. T. IV, p. 1.
5. *Istoria della citta e regno di Napoli*. 4 vol. in-4°. Naples. 1601-1643.
6. *Memorie istorico-critiche di Antonello degli Antonj* da il Cav. Tommaso Puccini conservatore degli stabilimenti delle arti, dell' archivio diplomatico, etc. Firenze. 1809. In-8°.

aurons occasion de revenir[1]. Celui de Nostre-Dame quoique postérieur n'est pas non plus à dédaigner, et en le citant, il est bon de ne pas oublier que César de Nostre-Dame était arrière petit-fils de Pierre de Nostre-Dame, médecin juif, astrologue de René qui l'avait converti et lui avait accordé des lettres de noblesse[2].

La preuve faite que René fut peintre et enlumineur, restait à examiner les œuvres que la tradition lui attribue. M. L. de la M. a fait cette revue trop rapide, son excuse est qu'il ne les a pas vues. Dire que les raisons qu'on invoque contre l'attribution au roi René ne sont pas plus probantes que la tradition[3], c'est paraître ignorer que la critique peut trouver quelques bases dans l'étude des monuments. Même si cet examen doit dépouiller René, il est loin d'être sans fruit, car, si l'histoire de ces œuvres d'art prouve qu'elles ont été faites à son époque et dans ses états, elles restent comme éléments indispensables de l'appréciation de son goût et de son rôle artistique. Aussi, au lieu de ne traiter que légèrement ce sujet, M. L. de la M. eût dû examiner et étudier les nombreux tableaux du xve siècle, conservés dans les églises et les collections de Provence et d'Anjou[4].

Il me paraît insuffisant de dire du *Buisson ardent* que c'est une « œuvre de » mérite », et qu'elle a été attribuée à Jean Van Eyck[5]. Ce tableau souvent décrit[6], qui appartenait avant la révolution à l'église des Carmes et décorait l'autel où était déposé le cœur de René, est incontestablement d'un maître flamand. Si l'ordonnance de la composition et même certains personnages font penser à Jean Van Eyck, l'attribution est néanmoins impossible, puisqu'on y voit représentée sur un volet, comme donatrice, Jeanne de Laval reconnaissable à sa figure pâle et sèche, que ne déridèrent jamais que les jeux grotesques de la Fête-Dieu, et qu'elle ne fut la femme de René qu'en 1455, c'est-à-dire bien après la mort de Jean Van Eyck[7]. La critique moderne s'accorde en général à faire hon-

---

1. Voici le passage : « Etiam de Soa mano pinse bene, et a questo studio fu somma- » mente dedito, pero secundo la disciplina di Fiandra. » (*Ibid.*, p. 37).

2. César de Nostre-Dame (1555-1629) dit entre autres choses que René enlumina une donation du comté de Provence au roi Louis XI (*Histoire et Chronique de Provence*. 1614. In-f°). Témoignage rapporté par M. L. (t. II, p. 86).

3. T. II, p. 70 n. 1.

4. Il est à espérer que nous ne tarderons pas à avoir des éclaircissements à ce sujet. En 1870, le ministre des beaux-arts avait chargé M. A. Michiels « d'explorer l'est et le » midi de la France pour y chercher les origines de l'école Flamande et y apprécier les » œuvres nombreuses de cette école qui ornent les églises méridionales. » Une partie du rapport de M. Michiels qui doit paraître avec la collaboration de M. de Chennevières a déjà été publiée dans le journal officiel (*L'art flamand à Dijon*. N^os des 13, 14, 17, 18, 20, 26 avril 1874).

5. T. II, p. 70.

6. Pour la première fois dans Pitton. *Histoire de la ville d'Aix*. 1666. P. 227. Puis dans de Haitze, *Les curiosités les plus remarquables de la ville d'Aix*. Aix. 1679. In-8°. Décrit très-longuement et reproduit au trait dans Millin. *Voyage dans les départements du midi de la France*. Paris. 1807-1811. T. II, p. 343 à 351 et Atlas pl. XLIX. — Décrit et reproduit au trait dans Al. Lenoir. *Monuments des arts libéraux de la France*. Paris. 1840. P. 46 et pl. XLIV. Le meilleure reproduction est encore celle donnée par Quatrebarbes. *Œuvres complètes du roi René*. T. I, p. 7. Tous ces auteurs l'attribuent à René d'Anjou.

7. M. Renouvier (p. 12) maintient avec Waagen l'attribution à Jean Van Eyck, en supposant que les volets sont l'œuvre postérieure d'un élève et imitateur. Cette hypothèse n'a été

neur de ce tableau au pinceau de Jean Memling qui a dû le peindre entre 1470 et 1475[1].

Il eût été à propos d'observer que l'auteur de ce beau tableau, si finement peint, ne pouvait être celui du panneau du musée de Cluny (*Prédication de la Madeleine*) d'une tout autre pratique, gouaché pour ainsi dire, grossier, inhabile. Ce dernier, au dire de M. de Chennevières[2], se rapproche du tableau du cabinet de M. Roux Alphéran (*L'Adoration des Mages*). Selon M. Michiels ce dernier tableau (qui est sur une toile très-légère) serait au contraire un œuvre du XVIe siècle[3].

Le tableau des Chartreux de Villeneuve-lez-Avignon (*La divine comédie*) bien que je ne le connaisse que par la reproduction au trait qui se trouve dans les *Œuvres complètes du roi René*[4] ne me paraît pas non plus de la même main que les précédents et M. Renouvier se trouve d'accord avec Boisserée pour l'attribuer à Jean Fouquet, attribution vraisemblable[5]. Parmi les œuvres attribuées à René et qui ne subsistent plus, M. L. de la M. cite les peintures murales de la chapelle du Petit-Puy à Baugé[6], des emblèmes dans la salle du roi à Arles[7], et les attributs et emblèmes des chambres des manoirs de Chanzé et de Reculée[8]; il eut pu ajouter un *Ecce homo*, que virent Millin et Lenoir chez les Observantins de Marseille[9] et qui n'a plus, à ma connaissance, été mentionné depuis.

---

admise par aucun de ceux qui depuis ont vu le tableau et n'ont pu découvrir entre les volets et le panneau principal les prétendues différences de touches signalées par M. Renouvier.

1. Voy. de Chennevières. *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France*. T. I, p. 130. — Marius Chaumelin. *Trésors d'art de la Provence exposés à Marseille en* 1861. Marseille. 1862. In-8°, p. 107 à 118. C'est la meilleure description avec une discussion critique approfondie. — Notes et additions de M. Ruelens aux *Anciens peintres flamands* de Crowe et Cavalcaselle. T. II, p. clviij. — M. Michiels (*Histoire de la peinture flamande*, t. III, p. 162 et 202) l'attribue à Jean Van der Meire auquel il s'est efforcé de reconstituer un œuvre, mais sur des données absolument hypothétiques.

2. Ouv. cit. t. I, p. 141. Une reproduction en couleur de ce tableau se trouve dans du Sommerard. *Les arts au moyen-âge*. Album. 1re série, p. 38.

3. Ouv. cit. t. III, p. 205. — Voici l'histoire de ce tableau : il appartenait avant la révolution aux religieuses dominicaines de N.-D. de Nazareth d'Aix (dames de Saint-Barthélemy); elles le donnèrent au P. Pouillard, grand carme d'Aix (qui fut conservateur du musée du cardinal Fesch. (Voy. une notice sur lui d'Emeric David dans le *Moniteur universel* du 23 août 1823). Celui-ci le vendit à M. Sallier, amateur d'Aix, qui le vendit à M. Porte (auteur d'*Aix ancien et moderne*) qui le vendit à M. Alexandre de Lestang-Parade (voy. la description de sa collection de tableaux par C. Gaszynski, *Mémorial d'Aix* du 13 juin 1841). Ce dernier le donna à M. Roux-Alphéran (voy. Roux-Alphéran. *Rues d'Aix*. 2 vol. in-8°, t. II, p. 241). — Il est reproduit dans les *Œuvres complètes du roi René*, t. I, pl. 16.

4. T. I, pl. 13.

5. Renouvier. *Les peintres et enlumineurs du roi René*, p. 15, et Boisserée, Lettre sur les anciennes écoles de peinture françaises, dans le *Bulletin du comité historique des arts et monuments*, t. I, p. 106.

6. T. II, p. 77.

7. T. II, p. 78.

8. *Extraits des Comptes et Mém.* N° 643 et suiv.

9. Millin. *Ouv. cit.*, t. II, p. 343. — Lenoir. *Ouv. cit.*, p. 46. Rapprochez l' « ymaige » de crucifix » donnée par René aux Frères mineurs de Laval, et qui contrairement à l'assertion de M. L. de la M. ne me paraît pas pouvoir s'identifier avec l' « ymaige de » pitié » dont il a été question plus haut (t. II, p. 77).

M. L. de la M. dit avoir trouvé l'auteur de la peinture qui « surmontait le grand » autel des Célestins d'Avignon » et qui représentait le cadavre d'une maîtresse du roi René. C'est selon lui un Italien du nom de Francesco. M. L. de la M. a fait ici une confusion. Si l'on se reporte aux documents qui lui ont fourni ce renseignement, on voit, d'une part, qu'en 1478 « Francesco Laurens tailleur d'ymaige [1] », c'est-à-dire sculpteur, présentait à René des « ouvrages d'ymaigerie en painture, » c'est-à-dire des œuvres de sculpture peintes, suivant le goût de l'époque, et d'autre part que ce même Francesco faisait pour les Célestins un retable de marbre représentant la rencontre de J.-C. et des saintes femmes [2]. Comment a-t-il pu confondre ce bas-relief avec la peinture dont on a fait honneur à René? Le plus étrange, c'est que M. L. de la M. dit fort bien que ce retable est conservé aujourd'hui dans l'église de Saint-Didier. Je ne sais en outre où il a puisé que la peinture attribuée à René avait décoré le grand autel; il faut avouer que c'eût été un sujet singulier à cette place. Elle n'y était plus au moins en 1739, époque où la vit le président de Brosses, dont la description méritait d'être citée : « Dans une de leurs salles (des Célestins) je trouvai le fameux tableau peint en » détrempe par René d'Anjou, roi de Provence, leur fondateur..... C'est un » grand squelette debout, coiffé à l'antique, à moitié couvert de son suaire dont » les vers rongent le corps défiguré d'une manière affreuse; sa bière est ouverte, » appuyée debout contre une croix de cimetière et pleine de toiles d'araignées » fort bien imitées. Au diable soit l'animal qui de toutes les attitudes où il pou- » vait peindre sa maîtresse en a choisi une d'un si horrible spectacle ! [3] »

Cet horrible spectacle, était, paraît-il, du goût de René, et ceci nous amène à parler de la peinture désignée sous le nom du *Roi mort* qui représentait le roi de Sicile sous la forme d'un cadavre encore revêtu d'une partie de ses chairs, avec la couronne et le manteau, laissant tomber le globe et le sceptre, et qui ornait son tombeau à Angers. Cette peinture, on le sait, est détruite; M. L. de la M. l'attribue hardiment à René, mais en l'absence de tout document précis, elle ne peut servir que comme indice de son goût pour ces représentations allégoriques assez frappantes, mais vulgaires. Il en faut rapprocher, ainsi que l'indique M. L. de la M. (p. 84), une miniature d'un livre d'heures qui lui a appartenu, et qui est non pas « une réduction du tableau du *roi mort,* » mais une peinture analogue où l'on voit un squelette coiffé d'une couronne royale [4]; et aussi ce titre d'un tableau inventorié au manoir de la Ménitré : *La mort qui pique l'amoureux.* [5] (p. 81).

---

1. T. II.

2. Ce François Laurens des comptes du roi René fait songer à Francesco Laurana, graveur en médaille assez célèbre, qui cisela en 1463 une belle médaille du roi René. Je n'ai pas les éléments nécessaires pour vérifier ce rapprochement, il faudrait voir le retable de l'église de Saint-Didier et rechercher ce que l'on sait des particularités de la vie de Laurana.

3. *Le Président de Brosses en Italie.* Ed. Didier, t. I, p. 20.

4. Bibl. nat. ms. lat. 1156 a f° 113, in-8°. — Cette miniature est gravée au trait dans les *Œuvres complètes du roi René,* p. 68.

5. M. Renouvier, cite aussi une *Image de la mort* de l'église de Saint-Paul de Lyon attribuée au roi René.

Nous savions déjà que, pour les contemporains même de René, « les painctres » du roy de Cecille [1] » avaient constitué un groupe renommé. Bien peu de noms malheureusement étaient connus, aucun ne pouvait s'appliquer à une œuvre; les textes mis au jour par M. L. de la M. en ont fait connaître un certain nombre, ont fourni sur d'autres des renseignements importants, ont montré dans quelle intimité avec René certains d'entre eux ont vécu. C'est avec raison qu'il a insisté sur l'origine flamande de la plupart, quoiqu'il n'ait pas cependant mis dans tout son jour l'influence de la peinture flamande. Dans ses tentatives de rapprochements et d'identification il a été moins heureux. Il dit à deux reprises (p. 71 et 75) que René a dû être en rapport avec Jean Van Eyck peu après 1448, mais cette hypothèse, déjà plusieurs fois émise, ne peut plus se produire depuis que l'on sait que Jean Van Eyck est mort en 1440[2]. Elle n'avait du reste qu'une base bien incertaine, c'était la lettre adressée par René, pour lui demander des peintres, à « maître Jehanot le Flament; »[3] mais les peintres flamands du nom de Jean, les Jean de Flandre, sont nombreux dans les textes et il n'est guère possible avec ce seul indice de songer à une identification. On a mis aussi en avant Jean Memling, mais les premières œuvres connues de celui-ci datent de 1460 environ et en 1448 il devait être à peu près inconnu. Peut-être pourrait-on penser à Jean de Boulogne qui devint en 1449 peintre et valet de chambre des comtes de Flandre[4].

Un des peintres les plus employés à la cour de René était Coppin Delf, M. L. de la M. a pu ajouter des détails curieux à ce que l'on savait déjà de lui. En disant que Coppin était un *surnom* fréquent chez les artisans, M. L. de la M. a paru ignorer que c'était un prénom, un diminutif de Jacques très-usité dans le Nord. Delf est une indication d'origine, et à moins de le considérer comme parent de tous ses concitoyens on ne saurait le rapprocher d'un orfèvre de Bruges nommé Clay de Delf. Coppin avait orné de peintures et de dorures le tombeau de René, et un groupe sculpté dit le *Domine quo vadis*, qu'on ne connaît que par une estampe du XVIIIe siècle. Quoique l'on ait la mention d'autres œuvres de lui, aucune n'a survécu, ce qui n'empêche pas M. L. de la M. d'écrire avec naïveté : « Les ou- » vrages de Coppin Delf ne sont pas perdus tout à fait... ils revivent en partie dans » les dessins qui nous ont été conservés du tombeau de René et du groupe de » Saumur » (p. 95). Il convient, il est vrai, que ce sont là « des éléments bien » faibles pour juger son talent,.... » en effet! Il est bon d'observer que toutes les indications des travaux exécutés par ce peintre ne désignent que des peintures d'attributs, d'ornements et de sculpture. Parmi les autres artistes, M. L. de la M. me paraît identifier à tort (p. 90) le nom bien français de Georges Trubert, avec Turlère ou Turlery qui semble être plutôt un Anglais. — « Maistre Gentil » paintre » auquel René commanda en 1476 une bannière pour les habitants

---

1. Jean Robertet à la fin du XVe s. (*Bibl. de l'École des chartes.* 2e série, t. III, p. 69).
2. « Pro Sepultura magistri Johannis de Eyck pictoris, XII. lib. par. » (Extrait du compte de la fabrique de Bruges pour 1440, Carton, *Les trois frères Van Eyck*, p. 43).
3. Cette lettre si intéressante a été publiée d'abord par M. Renouvier, puis par M. de Montaiglon dans les *Archives de l'art français*, t. V, p. 214.
4. Sur Jean de Boulogne, voy. de Laborde. *Les ducs de Bourgogne.* T. I, n° 1437 et passim.

d'Auriol (p. 96) fait songer à Bartolommeo di Gentile dont le Louvre possède un tableau daté de 1497 (n° 66).

Tout en indiquant la prédilection de René pour la manière des peintres flamands, M. L. de la M. dit qu'il eut aussi des sympathies pour « l'École d'Italie » (p. 71) et il ajoute qu'il fut « à même d'apprécier » Colentino (lisez : Colantonio) del Fiore, Angelo Franco et le Zingaro, mais précisément ces peintres n'ont été que des imitateurs des Flamands et peut-être en partie sous l'influence de René. En ce qui touche Colantonio du moins, nous avons un témoignage important que M. L. de la M. n'a pas connu : un second passage, rapporté aussi par Puccini, de la lettre de Summonzio de 1524, citée plus haut, nous dit que Colantonio avait la plus vive admiration pour la manière flamande et songeait à aller l'étudier en Flandre, mais qu'il fut retenu par René qui lui en apprit les procédés [1]. C'est à tort que M. L. de la M. dit que René ne put pas connaître Antonello de Messine en Italie (p. 72, n. 1). Antonello né en 1414 vint étudier sous Colantonio del Fiore à Naples en 1438 [2]; c'est précisément l'année où René y arriva lui-même. Vasari en disant qu'Antonello vit à Naples un tableau de Jean Van Eyck appartenant au roi Alphonse (c'est peut-être le Saint Jérôme qui y est encore) a fort bien pu ne pas savoir lequel d'Alphonse ou de René régnait à Naples au moment du passage d'Antonello [3].

Entre Summonzio qui dit que René enseigna à Colantonio la méthode flamande et Vasari qui raconte qu'Antonello alla en Flandre surprendre les secrets des Van Eyck, semble exister une contradiction. Si l'on ajoute foi aux paroles de Summonzio, elles indiquent trop nettement les procédés nouveaux, la peinture à l'huile (*la pratica et la tempera di tal colore*) [4] pour qu'on puisse croire avec Crowe et Cavalcaselle que ce qui dans les œuvres flamandes faisait l'admiration de l'artiste napolitain, ce que René lui enseigna, ce fut l'ordonnance, le style, « les particularités de la composition et du dessin; » à cet égard, les maîtres n'auraient pas manqué en Italie, et je crois que le goût flamand n'y a pénétré au contraire que comme conséquence de l'imitation du procédé, de la technique flamande. Les témoignages contemporains ne manquent pas sur ce point; Vasari [5], Fazio [6], Filarete [7] montrent quelle importance capitale les peintres

1. « La professione di Colantonio era, siccome portava quel tempo, in lavoro di » Fiandra e lo colorire di quel paese, al che era tanto dedito che aveva deliberato d'an- » darvi, ma il re Raniero lo ritenne quà col mostrargli ipso la pratica e la tempera di » tal colore » (Puccini. Ouv. cit., p. 37).

2. Crowe et Cavalcaselle. *Les anciens peintres Flamands*. Traduct. Delepierre. T. I, p. 199 et 205.

3. Vasari. Edit. Lemonnier. T. IV, p. 78.

4. Crowe et Cavalcaselle traduisent ainsi ces mots : « les procédés de sa propre mé- » thode » (p. 201). C'est une interprétation impossible.

5. « Conoscevano gli artefici, che nelle pitture a tempera mancavano l'opere d'una » certa morbidezza e vivacita, che arebbe potuto arrecare .... Molti avevano, sofisticando, » cercato di tal cosa; non pero aveva niuno trovato che buono fusse..... Fu una bellis- » sima invenzione ed una gran comodita all' arte della pittura il trovare il colorito a » olio. » Il faudrait citer toute la vie d'Antonello (Ed. Lemonnier, t. IV, p. 74-82).

6. « Joannes Gallicus (Jean Van Eyck) nostri seculi pictorum princeps judicatus est..... » putaturque multa de colorum proprietatibus invenisse..... » (*Liber de viris illustribus* rédigé en 1457. Ed. de 1745, in-4°, p. 46).

7. « Et anche a olio si possono mettere tutti questi colori. Ma questa e altra pratica

attachaient à la recherche des nouveaux procédés, et en même temps combien l'on fut vivement frappé par les œuvres brillantes, d'une couleur pleine d'éclat et de transparence, dont la perfection était due en grande partie à de nouvelles méthodes, que produisirent, dans la première moitié du xve siècle, les peintres Brugeois. A l'époque où René devint roi de Naples, je ne vois rien d'extraordinaire à ce que lui, que nous savons à n'en pas douter par ses comptes, préoccupé de détails de métier, ait connu, plus ou moins imparfaitement, les procédés flamands. A ce moment ils n'étaient guère plus un secret, dès 1420 la réputation des Van Eyck et de leur nouvelle méthode était fort répandue[1], on a cité des marchés pour des tableaux à l'huile commandés à d'autres peintres en 1419 et 1434[2]; Cennini, qui écrivait en 1437 son *Trattato della pittura*, annonce qu'il enseigne à peindre à l'huile sur panneau comme le font beaucoup d'Allemands[3]. Pourquoi René qui avait été à Lille en 1437, qui avait vécu à la cour de Bourgogne, qui avait dû fréquenter alors familièrement tant d'artistes, n'aurait-il pas connu ces nouveaux procédés[4]? Rien d'extraordinaire aussi qu'il ne les ait connus qu'imparfaitement il est vrai, comme Cennini, comme Filarete[5], et que malgré son enseignement, on ait cru pouvoir découvrir à Bruges de bien autres secrets, ce qui explique suffisamment le voyage d'Antonello en Flandre; ajoutons qu'après avoir adopté, imité, les procédés matériels des maîtres flamands, on ne tarda pas à en subir la manière et à désirer d'être dirigé par eux.

Ceci nous a entraîné bien loin du livre de M. L. de la M., mais je pense que le témoignage de Summonzio valait la peine d'être discuté; le rôle qu'il attribue à René dans la diffusion des procédés flamands, dans les relations entre les peintres flamands et napolitains, méritait qu'on s'y arrêtât quelques instants.

On pouvait espérer que les indications de tableaux qui se trouvent dans les inventaires ou les comptes de René apporteraient quelques lumières sur son goût;

» et altro modo, il quale e bello a chi lo sa fare. Nella Magna si lavora bene in questa » forma, maxime da questo maestro Giovanni da Bruggia et Maestro Ruggieri, i quali » hanno adoperato optimamente questi colori a olio. » (Citation du traité de Filarete dans Vasari ed. Lemonnier. T. IV, p. 99).

1. Crowe et Cavalcaselle, *Ouv. cit.*, t. I, p. 46.

2. Diericx, *Memoires sur la ville de Gand*, t. II, p. 55 et 255.

3. Chapitres 89 à 94.

4. « On assure, dit M. L. de la M. p. 72, qu'il importa en Italie les goûts et les procédés » flamands et qu'il contribua en particulier à y répandre l'invention ou plutôt le perfec- » tionnement de la peinture à l'huile dont il recommandait en effet l'emploi à ses artistes » d'Anjou. » Les deux exemples qu'il cite, les seuls qu'on trouve dans les *Comptes et Mémoriaux*, ne sont pas concluants; ils sont l'un de 1459, l'autre de 1472, encore faut-il observer qu'il s'agit dans le premier de sculpture et dans le second d'attributs sur une muraille, or on sait que bien avant les perfectionnements des Van Eyck on employait les couleurs à l'huile en enduit ou teinte plate, qu'on en peinturait les sculptures et même partiellement quelques tableaux.

5. « Dimmi in che modo si lavora con questo olio, e che olio e questo? — L'olio e di » seme di lino. — Non e egli molto obscuro? — Si, ma se gli toglie. Il modo non so; » se non mettilo intra una amoretta, et lasciavelo uno buono tempo, egli schiarisce » (*Commentario alla vita di Antonello*. Vasari, éd. Lemonnier. T. IV, p. 99). Les citations qu'en ont données les éditeurs de Vasari font bien désirer qn'on publie le traité de Filarete, écrit à Florence vers 1460 et dont le ms. se trouve à la bibliothèque Magliabecchi.

jusqu'à présent aucun n'a pu être identifié avec une œuvre existant encore; — mais de ce côté tout espoir n'est pas perdu; M. Michiels a dû voir de nombreux tableaux et quand le livre qu'il annonce paraîtra, il faudra examiner si aucun n'est mentionné dans les documents publiés par M. L. de la M.

(*La fin au prochain n°.*) A. GIRY.

---

215. — **Sulla Manifattura degli Arazzi.** Cenni storici raccolti e pubblicati dall' arazziere Cav. Pietro GENTILI romano. Rome, typog. Cuggiani, Santini et C°. 1874. In-8°, 109 p.

Sous le titre qu'on vient de lire, un artiste tapissier italien, M. P. Gentili, naguère attaché à la manufacture pontificale des Gobelins de Rome, a réuni un certain nombre de notices sur l'histoire de l'art qu'il cultive; il en étudie les destinées en France, dans les Flandres, en Italie et dans d'autres pays encore, et en décrit quelques-uns des spécimens les plus beaux.

Nous nous occuperons plus spécialement dans ce compte-rendu de la partie de son travail qui concerne l'Italie : c'est la seule qui offre quelque nouveauté, et c'est elle aussi qui renferme le plus de lacunes parce que l'auteur y est abandonné à ses propres forces.

La fabrication des tapisseries historiées ne paraît pas remonter bien haut chez nos voisins, et très-certainement elle n'a pas pris naissance chez eux. Le nom seul de tentures d'Arras (Arazzi) qu'ils appliquent à ses produits prouve qu'elle est d'origine étrangère. Ce sont des Flamands de la Flandre française qui ont importé cet art dans la Péninsule; les plus anciens documents connus en font foi [1].

La ville de Sienne a été, selon toute vraisemblance, la première qui ait donné l'hospitalité aux maîtres venus de delà les monts. Les *Documenti per la storia dell' arte senese,* de M. Milanesi, nous apprennent en effet que sous la date du 19 novembre 1438 « Renaldo di Gualtieri de la Magna (ou Mangnia) Bassa, maestro » di panni di Razo », Flamand, demanda au conseil de la ville en question « una provisioncella » pour enseigner son art, et que sa pétition eut un plein succès. Il en fut de même d'une nouvelle demande faite en 1439-1440, à la suite de laquelle l'artiste reçut, pour la durée de six ans, une indemnité annuelle de vingt florins [2]. Son successeur à Sienne fut « Giaghettus Benedicti de Razzo » (Giachetto d'Arras). Le 27 octobre 1442 il conclut avec la commune un traité par lequel il s'engageait à travailler pour elle pendant une période de dix ans, moyennant un salaire de quatre-vingt-cinq florins par an. Il exécuta de nom-

---

1. Antérieurement à cette époque, en plein moyen-âge, on faisait déjà venir des tapisseries de France. Nous en avons une preuve dans la lettre par laquelle un évêque italien, du nom de Léon, prie Guillaume V, comte de Poitou, de lui envoyer un « tapetum » mirabile » fabriqué à Poitiers (1025). Jubinal, *Recherches sur l'usage et l'origine des tapisseries à personnages dites historiées*. Paris. 1840. P. 15-16.

2. T. II, p. 180. M. Gentili n'a connu ni cette pièce, ni les trois suivantes, car il prétend que la première fabrique de tapisseries de l'Italie est celle de Ferrare.

breuses tapisseries pour le Palais public (on en trouvera la liste dans l'ouvrage de M. Milanesi, II, 212), et fut également occupé par le pape Nicolas V. En 1456, après une absence de quelques mois, il demanda un sauf-conduit pour rentrer à Sienne où il craignait d'être inquiété par ses créanciers et ce sauf-conduit lui fut accordé [1].

A la même époque (2 juillet 1457) nous trouvons à Florence un autre tapissier flamand « Livinio Gigli de Burgis » [2].

En 1463 le conseil des arts de Pérouse signe un traité avec Me « Jacobus, » alias Jaconino, Filippi Birgieres de Lilla Flandrie, magister Nicholaus ejus » filius et domina Johanna et domina Micheletta eorum uxores ad præsens com- » morantes in civitate Perusie. » Ces artistes seront tenus « ad construendos » pannos de razzo in civitate Perusie et debeant ipsam artem pannorum de » razzo et modum illos construendi docere omnibus eum adiscere volentibus » gratis, » etc. [3]

En 1464 la ville de Ferrare engage maître Zoane Mille et maître Raynaldo Grua de Franza « maestri solenni et perfectissimi de l'arte de la Tapezaria ad » introdure in dicta citade epsa arte de Tapezaria [4]; » en 1470, selon un témoignage qui n'est pas bien sûr, des artistes de Bruges auraient travaillé dans la même ville, où cependant vers la fin du siècle, en 1490, nous ne trouvons plus qu'un seul tapissier Me Bernardin, fils du peintre Bongiovanni. Cet artiste ayant voulu s'expatrier, la commune lui accorda pour le retenir une subvention de quatre livres par mois [5].

C'est encore à un Flamand, Rinaldo Duro, que l'on doit l'introduction à Corrége de l'art de la tapisserie. Le 4 avril 1480 cet artiste reçut 57 ducats d'or pour prix d'un de ses ouvrages, et en 1496 (27 avril) quelques lopins de terre que la femme du seigneur du lieu lui céda en récompense de ses services. Il mourut entre 1511 et 1512 à Bologne où il avait fixé son domicile [6].

Quelques années plus tard, vers 1488, Modène voit se fixer dans ses murs Antoine Barbanti (peut-être Brabanti, du Brabant), fils de feu Gerardino de Bruxelles; en 1528 un autre Flamand, Jean de Gesulis s'établit dans la même ville [7].

La production de tapisseries historiées paraît s'être bornée à ces quelques localités pendant le xve siècle. A Rome, dans les registres des paiements de la chambre apostolique, dont j'ai parcouru presque toute la série, je n'ai pas trouvé

---

1. Milanesi, *Documenti*, t. II, p. 210-214. M. Milanesi (p. 213) identifie ce Giachetto avec le Giachetto dont parle Filarete (Gaye, *Carteggio* I, 205-209). M. de Montaiglon croit au contraire qu'il s'agit dans ce passage de Jean Fouquet (*Archives de l'art français*. 2e série, I, 463).
2. Gaye, *Carteggio* I, 563.
3. *Giornale di Erudizione artistica*. 1873. P. 265-266.
4. Cittadella, *Notizie relative a Ferrara*. Ferrare. 1864. P. 650. — M. Gentili a puisé à pleines mains dans le volume, si riche en renseignements de toute nature, du savant bibliothécaire de Ferrare, sans même le citer.
5. Cittadella, *loc. cit.*
6. Campori, *Gli artisti italiani e stanieri negli stati estensi*. Modène. 1855. P. 32 et 495.
7. Campori, *Gli artisti* ..... P. 32 et 500.

jusqu'ici de traces de tapissiers; les brodeurs par contre (ricamatori) abondent.

Au XVIe siècle les tentatives d'acclimatation gagnent en étendue et en importance. Cependant c'est encore dans les Flandres que sont exécutées les tapisseries du Vatican d'après les cartons de Raphaël[1]. Il en est de même des tapisseries de Mantoue, du même maître, qui ont été transportées à Vienne en 1866. M. d'Arco a montré qu'elles n'ont pas vu le jour dans le bourg de San Giorgio, près de Mantoue, comme on le croyait, mais bien dans la cité d'Arras[2].

Vers 1530, on trouve au service du pape deux tapissiers dont l'un au moins était Flamand, et dont la présence à Rome ne paraît pas avoir été signalée jusqu'ici, Pierre Van Alst ou Aelst et Adrien. Le premier touche plusieurs sommes importantes :

17 juin 1531. D. Petro Van Aelst tapezario s^mi D. N. papæ florenos ducentos ..... pro totidem quos id. d. Petrus occ^ne pannorum tapezariæ prælibatorum s^mo D. N. dat. consequi debet.

11 nov. 1532. D. Petro de Alst suæ S^tis tapeziario duc. quinquaginta auri ... ad bonum computum credili quod forsan habet seu habebit cum Cam^a occasione laborariorum[3].

Adrien au contraire paraît surtout occupé de travaux de restauration.

26 juillet 1533. Mag. Adriano tapeziario s^mi D. N. papæ duc. quinque auri et solidos decem ..... pro ejus mercede resarcituræ certorum tapetorum foreriæ s^mi D. N. papæ[4], etc.

Ce Pierre Van Alst est sans doute le même que celui qui figure dans des comptes de 1514 et 1522 publiés par M. Houdoy[5].

Ferrare et Florence sont pendant cette période les deux centres de production les plus importants. Je ne m'occuperai aujourd'hui que de la première de ces deux villes; l'autre aura son tour quand je rendrai compte d'un travail que M. Conti vient de consacrer aux tapissiers employés par les Médicis et que je n'ai encore pu me procurer.

Nous savons, grâce à M. Cittadella, qu'en 1516 Ferrare possédait un « arazziere » du nom de « Tomaxo de M. Girardino tapeziero; » cet artiste mettait en gage un « razo a fojame » et un « razo a figure »[6]. En 1525-1530 « Mag. Michael fil. Joannis de Combis de la Argenteria habitator Ferrariæ » est qualifié de « tapezerius » de la duchesse Renée[7].

Vers le milieu de ce siècle a lieu l'exécution des huit tapisseries conservées dans la cathédrale de Ferrare. L'une d'elles porte l'inscription :

---

1. Vasari, éd. Lemonnier, VIII, 67.
2. *Notizie intorno agli arazzi disegnati da Raffaello*. Mantoue. 1867. In-8°.
3. Archives d'État de Rome. Mandats de la chambre apostolique 1530-1534 f° 55 et 1531-1534, f° 59 v°.
4. Mandats. 1531-1534, f° 93.
5. *Les Tapisseries de Haute-Lisse. Histoire de la fabrication lilloise*. Lille. 1871. P. 143 et 144.
6. *Notizie*. P. 651.
7. *Ibid*.

FACTVM
FERRARIÆ
MD
LIII

Elles n'ont pas été faites d'après les cartons des Dossi, comme on l'a cru pendant longtemps et comme le prétend encore M. Gentili (p. 33), mais bien d'après ceux du Garofalo et de Camille Filippi. M. Cittadella a publié le contrat relatif à cette entreprise; il est en date du 15 octobre et nous apprend, outre les noms de ces deux peintres, celui du tapissier, qui était Flamand et qui s'appelait Jean. Le dessin des bordures avait été fourni par un autre Flamand, Me Lucas [1]. M. Cittadella est disposé à voir dans ce Jean le célèbre Jean-Baptiste Rossi ou Rost, le tapissier des Médicis, qui tissa pour le duc de Ferrare, avec Nicolas Rossi, les cartons de Jules Romain [2]. Sans chercher ici à approfondir cette question, je me bornerai à faire remarquer qu'un des arguments invoqués par le savant bibliothécaire est peu admissible. Je veux parler de la présence dans le musée de Ferrare de trois tapisseries signées IAN RAES et contenant en outre un monogramme composé de deux B affrontés entre lesquels est figuré un écusson. M. Cittadella voudrait identifier ce Jean Raes avec Jean-Baptiste Rost, mais en cela je me permettrai d'être d'un avis différent du sien. Il résulte en effet de documents que j'ai publiés dans la *Revue des Sociétés savantes* [3], qu'un Jean Raes figurait vers 1630 parmi les meilleurs tapissiers des Flandres, et M. Darcel, dans le savant commentaire qu'il a joint à ces documents, cite une tapisserie exposée en 1874 à l'Union Centrale et portant la signature E. RAES, avec la marque que l'on croit être celle de Bruxelles, c'est-à-dire les deux B séparés par un écu [4].

A l'exposition rétrospective de Milan (1874), j'ai vu une tapisserie appartenant à la cathédrale de Côme et représentant, d'après le catalogue (n° 170), la mort de la Vierge, avec l'inscription :

FACTVM
FERRARIÆ
MDLXII.

Malgré ce certificat d'origine on s'est accordé à lui trouver un aspect flamand [5], et ajoutons-le, rien ne s'oppose à ce qu'elle ait été exécutée à Ferrare par un artiste des Flandres. Nous en trouvons en effet deux dans cette ville à l'époque à laquelle appartient la tapisserie de la cathédrale de Côme : Gérard Slot, fils de

1. *Documenti ed Illustrazioni risguardanti la storia artistica ferrarese*. Ferrare. 1868. P. 164 et suiv.
2. Vasari, X, 110.
3. Cinquième série, t. VIII (nov.-déc. 1874), p. 519.
4. P. 507. Voir toutefois au sujet de cette attribution l'article du même auteur dans la *Chronique des arts* du 16 janvier dernier.
5. Voir l'article précité de M. Darcel dans la *Chron. des arts*, p. 18. La tapisserie qui s'y trouve mentionnée est probablement la même que la nôtre, bien que le sujet qu'elle représente soit désigné sous le titre de Pentecôte. La personne qui en a donné une description à M. Darcel y a en outre découvert un monogramme formé d'un H et d'un K accolés (Hans Karcher?).

Jacques Slot de Flandre, qualifié de tapetiarius (1560-1562), et Gérard Molinari, fils de feu Aries de Bruxelles[1]. En ce qui concerne « mag. Johanes q. Aloysii » de Carcheria tapezarius illmi D. Ducis » établi à Ferrare en même temps que Gérard Slot (1562), nous manquons de renseignements précis sur ses travaux[2].

Au commencement du XVIIe siècle l'Italie est encore forcée de faire appel soit à l'industrie, soit aux artistes de l'étranger. M. A. Baschet a publié dans le temps une série de documents relatifs à des œuvres de tapisseries de Flandre et de France négociées par le nonce Guido Bentivoglio pour le cardinal Borghèse, 1610-1621[3]. Le précieux Diarium manuscrit du voyage fait en France par le cardinal F. Barberini en 1625[4], nous fournit une autre preuve de l'admiration des Italiens pour les Gobelins qu'ils aperçurent au Louvre, à Notre-Dame, au château de Fontainebleau et dans une foule de demeures royales ou particulières. Le rédacteur de ce journal ne manque jamais de les décrire avec soin.

Il est à présumer que ce fut à la suite de cette légation que le cardinal Barberini s'occupa d'établir à Rome une manufacture d' « arazzi » dont les produits pussent rivaliser avec ceux qui l'avaient si fortement frappé pendant son séjour en France. Ce projet n'eut pas de suite, mais la correspondance à laquelle il donna lieu abonde en renseignements nouveaux sur l'état de la fabrication, tant en Italie que de l'autre côté des Alpes[5].

D'après M. Gentili ce n'est qu'en 1702, sous Clément XI, que Rome posséda enfin un atelier de tapisseries. Je ne m'étendrai pas sur cet établissement qui fonctionne encore, bien qu'il ait été enlevé au pape en 1870, lors de l'entrée des Italiens, et je me contenterai de renvoyer à l'ouvrage de M. Gentili qui l'a étudié avec assez de développements.

En ce qui concerne la plus jeune des manufactures italiennes de tapisseries, celle de Naples, M. Gentili n'a fait que la mentionner, sans nous fournir ni dates, ni renseignements positifs. Il lui aurait cependant été facile de se procurer ces éléments. Les archives d'État de Naples les lui auraient fournis. Nous y voyons par exemple que la manufacture de cette ville recruta une grande partie des artistes de celle de Florence, supprimée à la mort du dernier des Médicis. Les lettres ci-jointes, l'une écrite en italien, l'autre en espagnol, contiennent à ce sujet quelques indications curieuses.

.....Essendo che il di 9 novembre 1737 partisse di Firenze Domenico del Rosso, e Gio. Francesco Pieri, si come il di 12 dicembre partirono Ant. Luigi Minchioni, Marco Gosler, Carlo Mugnai, Bastiano Pieroni, et Orlando Filippini, i quali furono animati dal P. Rev. Ascanio, che gli douesse correre dal' di suddo quel soldo, etc.

---

1. Cittadella, *Documenti*, p. 168.
2. Cittadella, *loc. cit.*
3. *Gazette des beaux-arts*. 1re série. XI. 406-415. XII. 32-45.
4. Bibl. nat. de Naples. E. 54.
5. Voir la *Revue des Sociétés savantes*. Cinq. série, t. VIII, p. 509-520. — M. Gentili n'a pas connu cette correspondance qui est conservée à la Bibl. Barberini.

Partiendo de esta ciudad para la de Napoles Domingo del Rosso, y Francisco Pieri oficiales de la Tapizeria del Ser. S. Duque difunto, che per aver sido despedidos de este servicio, passan a emplearse en el de Su Mag. Siciliana, etc. (Florence, 6 nov. 1737 [1]).

Un autre document, postérieur de quelques années (il est joint à une lettre du 3 février 1743), nous apprend quels étaient les appointements et les occupations des différentes personnes attachées à la manufacture.

Relazione de Professori Arazzieri, Giovini e Persone impiegate con soldo nella Reale Tappizzeria d'arazzi colla specificazione di loro salarii ed occupazioni che anno presentemente.

Professori. Salario mensuale.

Domenico del Rozzo capo maestro, e direttore delli altri Professori e Giovini lavora nell' arazzo rapresentante l'aria ad una figura di nudo che denota un vento. Ha di salario docati venti al mese ed il quartiere. d. 20

Carlo Mugnai lavora nel sud. Arazzo ad una figura che denota la notte che sparisce (le logement). 17

Bastiano Pieroni di presente è amalato (le logt.). 17

Marco Gosler lavora nel sud. Arazzo al terreno, e sassi sottoposti a venti (le logt.) 17

Bernardino Cavalieri lavora nel sud. Arazzo all' aria e nuvole (logt.). 17

Antonio Luigi Minchioni lavora nel sud. Arazzo alla fregiatura (logt.). 17

Antonio Valenti lavora nell' Arazzo che ha a rapresentare l'acqua alla fregiatura (logt.). 15

Orlando Filippini lavora nel 3° Arazzo alla fregiatura (logt.). 15

Il y avait en outre six jeunes artistes avec des appointements variant de 3 à 8 ducats par mois, quatre autres sans salaire, un comptable, un domestique et enfin un modeleur en cire, Jean-François Pieri qui paraît avoir été une sorte d'administrateur et qui recevait 25 ducats par mois, outre le logement [2].

On voit par ce qui précède combien l'ouvrage de M. Gentili est incomplet; on voit aussi combien il reste à faire pour composer une bonne histoire de la tapisserie italienne. Eug. MÜNTZ.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 29 octobre 1875.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie un troisième rapport de M. Victor Guérin sur sa mission en Palestine, et divers documents épigraphiques arabes envoyés par M. Cherbonneau.

M. Biehlen, de Berne, adresse à l'académie des photographies de plusieurs gemmes qui lui appartiennent, et qui lui paraissent intéressantes au point de vue archéologique.

---

1. Segretaria della Casa Reale. Reali Musei. Quadreria lavoratorio di Pietredure, scuola di disegno. Pittura; arazzeria. filza I 1737-1739 (n° 927).
2. Naples. Archives d'État. Segretaria della Casa Reale. filza 928 (1741-1742).

M. de Witte lit un mémoire sur le *Mercure tricéphale gaulois*. On a trouvé à plusieurs reprises dans les environs de Reims de petits cippes de pierre qui portent l'image d'une divinité barbue à trois visages, l'un de face et les deux autres de profil; on a considéré ce dieu comme un Mercure spécialement adoré à Reims. Mais comme des images semblables ont été trouvées depuis dans d'autres localités, à Laon, à Paris et dans le département de Saône-et-Loire, il faut croire que ce dieu à trois visages n'était point une divinité locale des environs de Reims, mais une divinité nationale gauloise. M. de Witte présente divers rapprochements entre ce dieu tricéphale de la Gaule et d'autres divinités à trois têtes que l'on retrouve dans presque toutes les parties du monde connu des anciens.

L'académie se forme en comité secret pour entendre un rapport de la commission de l'école d'Athènes.

M. de Longpérier lit une note intitulée *Les plus anciens bronzes du monde*, dans laquelle il signale deux statuettes égyptiennes de bronze qui sont parvenues récemment à sa connaissance, et qui prouvent que l'industrie des bronzes d'art remonte à une plus haute antiquité qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. M. de Longpérier rapporte l'une de ces deux statuettes au seizième siècle avant notre ère. C'est certainement, dit-il, le plus ancien ouvrage d'art en bronze aujourd'hui connu.

M. de Wailly commence la lecture d'un mémoire intitulé *Observations sur la langue de Reims au treizième siècle*. M. de Wailly a pris pour base de cette étude le texte d'un registre du greffe de l'échevinage de Reims, commencé en 1248 et terminé en 1299. Ce registre contient un grand nombre d'articles divers écrits au jour le jour et par des mains différentes : on est donc bien sûr qu'il donne exactement la langue de Reims à l'époque où il a été rédigé, sans perturbation causée par les habitudes particulières d'un copiste. Ce registre a été publié par M. Varin dans les *Documents inédits sur l'histoire de France;* en outre M. de Wailly en a vérifié le texte sur le manuscrit, qui lui a été prêté par la ville à cet effet. Le résultat de l'étude qu'il en a faite a été de constater une très-grande ressemblance entre la langue de ce registre et celle des chartes de Joinville. C'est pourquoi il a pris pour base de son présent travail son précédent *Mémoire sur la langue de Joinville*, se bornant à indiquer les points par lesquels la langue du registre de l'échevinage de Reims diffère de celle qu'il avait étudiée dans ce mémoire.

Ouvrages déposés : — Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris, par l'abbé Lebeuf, nouvelle édition par Cocheris, t. 4, 1e livraison, in-8°. — Le rituel brahmanique du respect social, traduit du sanscrit par Ch. Schœbel (extrait des mémoires du congrès provincial des orientalistes). — ΧΙΩΤΗΣ, Ἱστορία τοῦ Ἰωνίου κράτους, in-8°.

Présentés : — *par M. L. Renier :* Edm. Blanc, Notice sur l'épigraphie grecque et romaine de Vence et de ses environs (extrait des mémoires de la société des sciences naturelles et historiques de Cannes, t. 4, p. 126-200); — *par l'auteur :* Ravaisson, Projet d'un musée de plâtres (extrait de la Revue archéologique); — *par M. de Longpérier :* P. Pierret, Dictionnaire d'archéologie égyptienne; Paris, imprimerie nationale.

Julien Havet.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Literarisches Centralblatt, n° 42, 16 octobre. SMEND, Moses apud prophetas. Halle, B. d. Waisenhauses. In-8°, 76 p. (thèse de licence en théologie; l'auteur se montre au courant de la science). — KLUCKHOHN, Beitræge zur Geschichte des Schulwesens in Bayern vom 16. bis zum 18. Jahrh. München, Franz in Comm. In-8°, 71 p. (excellente contribution à l'histoire de la pédagogie). — DE GOEJE, Das alte Bett des Oxus (cf. *Rev. crit.*, 1875, II, p. 149). — MÜLLER, J. J., Nyon zur Rœmerzeit. Zürich, Attenhofer. In-4°, 50 p., 3 pl. (Histoire et antiquités de la colonie romaine de Julia Equestris Noviodunum). — ELLIOT, The History of India. Ed. by DOWSON. Vol. VI. London, Trübner. In-8°, 574 p. (période musulmane; recueil des histoires d'Akbar et de Djahânghîr). — KUHN, Beitræge zur Pâli-Grammatik (cf. *Rev. crit.* 1875, II, p. 33). — The Jâtaka..... published by FAUSBÖLL and transl. by CHILDERS. Text Vol I, part 1. London, Trübner. In-8°, viij-224 p. (article très-favorable).

La Rivista Europea. Octobre 1875. — V. DE TIVOLI, La Giudita de Michel Angelo (attribue à Michel Ange une Judith de Londres attribuée jusqu'ici à Bronzino). — F. DINI, Il cristianesimo e la critica moderna. — A. DE GUBERNATIS, Bernardino Zendrini. — G. FERRARO, Curiosità Storiche (I. Marfisa : ce personnage fantastique a pour original une Marfisi, fille naturelle de François d'Este, morte en 1608. II. Projet de partage de l'empire ottoman écrit au XVIe s. et conservé en manuscrit à la bibliothèque municipale de Ferrare). — V. VALERIANI, I metodi del Duhamel e la logica del Condillac (suite). — G. PIAZZOLI, Camille Desmoulins (suite). — F. TAFFIORELLI, I giardini d'infanzia nella scienza pedagogica. — Lettere inedite di Carlo Troya (sur Dante, adressées au duc de Sermoneta). — Bulletin littéraire français, italien et slave.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Becq de Fouquières (L.). Documents nouveaux sur André Chénier et examen critique de la nouvelle édition de ses œuvres, accompagnés d'appendices relatifs aux marquis de Brazais, aux frères Trudaine, à F. de Pange, à Mme de Bonneuil, à la duchesse de Fleury. In-18 jésus, xij-376 p. Paris (Charpentier). 3 fr. 50

Boutaric (E.). Vincent de Beauvais et la connaissance de l'antiquité classique au XIIIe siècle. In-8°, 55 p. Paris (Palmé).

Claretie (J.). Camille Desmoulins. Lucile Desmoulins. Étude sur les dantonistes, d'après des documents nouveaux et inédits. In-8°, 496 p. et port. Paris (Plon et Ce). 8 fr.

Curtius (E.). Griechische Geschichte. Zeittafel u. Register zu Bd. I-III. In-8°, 107 S. Berlin (Weidmann). 2 fr. 15

Delitzsch (J.). Das Lehrsystem der rœmische Kirche dargestellt u. beleuchtet. 1. Thl. Das Grunddogma d. Romanismus oder die Lehre v. der Kirche. In-8°, vj-413 S. Gotha (Besser). 10 fr. 75

Du Camp (M.). Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du XIXe siècle. T. 6e et dernier. In-8°, 586 p. Paris (Hachette et Ce). 7 fr. 50

Fleury (P. de). Inventaire sommaire des sceaux originaux des archives de la Haute-Marne. In-8°, 23 p. Paris (Dumoulin).

Gaullieur (E.). Les Gascons et l'artillerie bordelaise au siége de Fontarabie (1521 à 1524). Gr. in-8°, 66 p. Bordeaux (imp. Gounouilhou).

Orléans (C. d'). Poésies complètes, revues sur les manuscrits, avec préface, notes et glossaire par C. d'Héricaut. T. 2. In-16, 320 p. Paris (Lemerre). 2 fr. 50

Hahn (K. A.). Mittelhochdeutsche Grammatik. Neu ausgearb. v. F. Pfeifer. 2 Ausg. In-8°, xvij-211 S. Frankfurt a. M. (Winter). 4 fr.

Horace, œuvres. Traduction en vers par le comte Siméon. T. 3. Notes et commentaires. In-8°, xiij-464 p. et 1 port. Paris (Lib. d. Bibliophiles).

Jellinek (A.). Abraham Ferkowitsch, das religiœse Oberhaupt der Karæer (In hebr. Sprache). In-8°, iv-15 S. Wien (Winter). 1 fr. 35

Krumbholz (A.). Quaestionum Theocritearum specimen primum. In-8°, 33 S. Berlin (Mayer et Muller). 1 fr. 35

Labeyrie (E.). Étude historique sur la vie du cardinal Pierre de Foix, dit le Jeune, évêque de Vannes et administrateur du diocèse d'Aire, 1449-1490. In-8°, 42 p. Paris (imp. Ve Vignancour).

Leibniz (G. W.). Philosophische Schriften, hrsg. v. C. J. Gerhardt). 1. Bd. In-4°, xj-427 S. Berlin (Weidmann). 14 fr. 75

Lemaire (E.). Étude sur Tibère. 1re partie. Vie de Tibère jusqu'à son avénement à l'empire (de 42 av. J.-C. à 14 ap. J.-C.). In-8°, 38 p. Saint-Quentin (imp. Poette).

Lindner (T.). Geschichte d. deutschen Reiches vom Ende d. 14. Jahrh. bis zur Reformation. 1. Abth. Geschichte d. deutschen Reiches unter Kœnig Wenzel. 1. Bd. In-8°, xvj-436 S. Braunschweig (Schwetschke u. Sohn). 10 fr. 75

Marci diaconi vita Porphyrii episcopi Gazensis ed. ex codice Vindobonensi ms. hist. graec. III a M. Haupt. In-4°, 47 S. Berlin (Dummler). 4 fr.

Michaelis (C. T.). De ordine vitarum parallelarum Plutarchi. In-8°, 54 S. Berlin (Weber). 1 fr. 35

Paris (G.). Le Petit Poucet et la Grande-Ourse. In-16, viij-95 p. Paris (lib. Franck). 2 fr. 50

Patay. Répertoire archéologique du département du Loiret, arrondissement d'Orléans. Olivet, Saint-Hilaire-Saint-Mesmin, Saint-Jean-le-Blanc, Saint-Pragné-Saint-Mesmin. In-8°, 16 p. Orléans (imp. Jacob).

Pougeois (A.). L'antique et royale cité de Moret-sur-Loing (Seine-et-Marne). In-8°, 230 p. et 4 pl. Paris (Pougeois).

Proudhon (P.-J.). Correspondance. T. 6. In-8°, 407 p. Paris (Lib. internat.). 5 f.

Racine (J.). Œuvres. Texte original avec variantes. Notice par A. France. T. 5. In-12, 234 p. Paris (Lemerre). 5 fr.

Restif de La Bretonne. Les Contemporaines, ou aventures des plus jolies femmes de l'âge présent. Choix des plus caractéristiques de ces nouvelles pour l'étude des mœurs à la fin du XVIIIe s. Vie de Restif. Restif écrivain, son œuvre et sa portée. Bibliographie raisonnée des ouvrages de Restif. Annotations tirées surtout des autres écrits de l'auteur, par J. Assézat. I. Les Contemporaines mêlées. Vie de Restif. In-16, xl-264 p. Paris (Lemerre). 2 fr. 50

Reuter (H.). Geschichte d. religiœsen Aufklærung im Mittelalter vom Ende d. 8. Jahrh. bis zum Anfange d. 14. [In 2 Bdn]. 1. Bd. In-8°, xx-335 S. Berlin (Hertz). 9 fr. 35

Riel (C.). Das Sonnen- u. Siriusjahr der Ramassiden mit dem Geheimniss der Schaltung u. das Jahr d. Julius Cæsar. Untersuchungen üb. das altægypt. Normaljahr u. die festen Jahre der griechisch-rœm. Zeit. xxiv-371 S. mit 9 Taf. Leipzig (Brockhaus). 40 fr.

Rosenkranz (K.). Neue Studien 1. und 2. Bd. In-8°. Leipzig (Koschny). Le vol. 13 fr. 35

Contenu : T. 1. Studien zur Culturgeschichte (xv-548 S.). T. II. Studien zur Literaturgeschichte (xiv-576 S.).

Schütz (A. de). Historia alphabeti attici sive quibus fere temporis punctis compositi sint, cum ceteri tituli attici anno ol. 94,2 Vetustiores, tum ii qui Endoeum et Aristoclem auctores profitentur. In-8°, 64 S. mit 1 Tab. Berlin (Weber). 2 fr. 15

Vambéry (H.). Der Islam im 19. Jahrh. Eine culturgeschichtl. Studie. In-8°, vij-321 S. Leipzig (Brockhaus). 8 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 46 Neuvième année. 13 Novembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente chez F. VIEWEG, libraire-éditeur (librairie A. Franck), 67, rue Richelieu.

J. LIEBLEIN Index alphabétique de tous les mots contenus dans le livre des morts publié par R. Lepsius d'après le papyrus de Turin. 1 vol. petit in-8°. 12 fr.

T. H. MARTIN Mémoire sur la cosmographie populaire des Grecs après l'époque d'Homère et d'Hésiode. In-4°. 1 fr. 50

En vente chez F. VALHEN, à Berlin, et se trouve à Paris, chez F. VIEWEG (librairie A. Franck), 67, rue Richelieu.

H. BONITZ Platonische Studien. 2e édition. 1 vol. in-8°. 9 fr. 35

Les commentaires sur le Gorgias, le Théétète, l'Euthymède, parus antérieurement, forment dans cette seconde édition, grâce aux publications qui ont eu lieu sur ce sujet, un travail pour ainsi dire complétement nouveau. Elle est en outre augmentée de commentaires sur le Lachès, le Phèdre, le Phédon, l'Euthyphron, le Charmide et le Protagoras.

The Academy, n° 181, new series, 23 octobre. FUSTEL DE COULANGES, Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France. Vol. I. Paris, Hachette (H. S. MAINE : reconnaît les brillantes qualités de cet ouvrage, mais lui fait un procès de tendance : vouloir retrouver presque exclusivement des éléments romains dans les institutions de la France féodale, c'est pousser un peu loin le parti pris). — ROUSSELET, India and its Native Princes : Travels in Central India and in the Provinces of Bengal. Revised and edited by Lieut.-Col. BUCKLE. London, Chapman and Hall (F. J. GOLDSMID : loue beaucoup cet ouvrage et, à ce propos, le *Tour du Monde* où a paru la relation originale). — Paris Letter (G. MONOD : nouvelles littéraires). — *Correspondence.* The Irish Word « Frass » (Hector MACLEAN : montre qu'il y a deux mots distincts s'épelant *frass*, l'un masc. signifiant *graine*, l'autre fém. signifiant *pluie*). — The Judge who committed Prince Henry (Alfred CUTBILL). — On Freewill (James HINTON). — J. C. SOUTHALL, The Recent Origin of Man, as Illustrated by Geology and the Modern Science of Prehistoric Archæology. Philadelphia, Lippincott and Co. London, Trübner (Joseph ANDERSON). — *Goidelica :* Old and Early Middle Irish Glosses, Prose and Verse. Ed. by WHITLEY STOKES. 2. Ed. (J. RHYS : édition quelque peu augmentée de cet ouvrage, dont la réputation est établie). — The Contest of Poseidon and Athene in the Western Pediment of the Parthenon (C. T. NEWTON : On a retrouvé près de Kertch un vase représentant le débat de Poseïdôn et d'Athênê, vraisemblablement d'après le groupe perdu du Parthénon; cette circonstance a permis à M. Stephani de reconstituer quelques détails de la composition de Phidias). — The Ruins on Iona (Henry DRYDEN).

The Athenæum, n° 2504, 23 octobre. G. SMITH, The Assyrian Eponym Canon. Bagster and Sons (importante contribution à l'histoire d'Assyrie). — Edward HERTSLET, The Map of Europe by Treaty, etc. 3 vols. Butterworth (cet ouvrage, accompagné de cartes nombreuses, forme une précieuse histoire de la géographie politique de l'Europe depuis 1814). — Marquis DE COMPIÈGNE, L'Afrique Equatoriale : Gabonais Pahouins-Gallois. Paris, Plon (art. très-défavorable). — Milton's Copy of Cooper's « Thesaurus » (J. PAYNE COLLIER : a découvert l'exemplaire que possédait Milton du *Thesaurus linguae romanae et britannicae*, imprimé à Londres en 1573; M. P. C. a reconnu sur les marges du volume l'écriture de Milton). — The Prince of Wale's Visit to India. — Count Alexis Tolstoï (not. nécrol.). — Gaelic Words in Shakespeare (observations de MM. Walter W. Skeat, F. Chance et Norman Moore sur le travail de M. Charles Mackay, récemment publié dans l'*Athenæum*). — *Miscellanea. Gramercy* (J. H. relève l'assertion erronée de M. Mackay que les Français ne disent jamais *Grand merci*).

Literarisches Centralblatt, n° 43, 23 octobre. ZSCHIMMER, Salvianus, der Presbyter von Massilia. Halle, Lippert. In-8°, 90 p. (sur la vie et les écrits de Salvianus, intéressante contribution à l'histoire de la littérature chrétienne latine du 5e siècle). — HÜCKSTÆDT, Das pseudo-tertullianische Gedicht Adversus Marcionem. Leipzig, Hinrichs. In-8°, 58 p. (cette excellente brochure fournit quelques bonnes corrections au texte du poème, démontre qu'il est dirigé contre les Marcionites, plutôt que contre Marcion, en place la composition dans les dix dernières du 4e siècle, à Rome, et l'attribue à Victorinus Afer). — HOLDER-EGGER, Ueber die Weltchronik des sogenannten Severus Sulpitius und südgallische Annalen des 5. Jahrh. Gœttingen, Peppmüller. In-8°, 75 p. (peu concluant). — HEGEL, Die Chronik des Dino Compagni. Leipzig, Hirzel. In-8°, viij-112 p. (tente sans succès de démontrer l'authenticité de cette chronique). —

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 13 Novembre — 1875

Sommaire : 216. Galien, Opuscule sur les médecins, p. p. Mueller, 2e éd. — 217. Lecoy de la Marche, Le roi René (IIe art., *suite et fin*). — 218. Kœnig, Étude sur l'authenticité des poésies de Clotilde de Surville. — 219. Sorel, Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

216. — **Galeni libellus** quo demonstratur optimum medicum eundem esse philosophum. Recognovit et enarravit Iwanus Mueller, Litt. Graec. et Rom. in Universitate Erlangensi Prof. P. O. Editio altera auctior et emendatior. Erlangae, Deichert. 1875. In-8°, 52 p. — Prix : 1 fr. 75.

Cet opuscule de Galien avait déjà été édité par M. I. Müller dans un programme universitaire. Il a disposé pour cette seconde édition de la collation du manuscrit du Vatican, Urbinas 67, faite par un de ses élèves feu Th. Karrer. Il l'a jointe à celle d'un manuscrit de Florence, Laurentianus LXXIV, 3, d'un manuscrit de Paris, 2164, et aux variantes consignées par Joseph Scaliger à la marge de l'édition d'Alde. Il place au premier rang les leçons de seconde main du *Laurentianus*, au second celles des autres manuscrits, au troisième celles de l'édition d'Alde qui paraît avoir été (ici comme pour beaucoup d'autres ouvrages) la reproduction fidèle d'un mauvais manuscrit.

Le texte est notablement amélioré soit au moyen des manuscrits qui fournissent de meilleures leçons que l'édition d'Alde, seule base des textes jusqu'ici publiés, soit au moyen des conjectures proposées par Coraï, excellent helléniste et critique très-intelligent, et de celles qu'a trouvées M. M. lui-même, qui paraît très-bien connaître les ouvrages et la langue souvent peu classique de Galien.

Je n'ai d'observations à présenter que sur un petit nombre de points.

M. M. corrige le texte en trois endroits, par retranchement : moyen toujours contestable, quand on ne peut pas expliquer comment les mots que l'on supprime se sont introduits dans le texte. Galien (57 Kühn) dit : οὐκ ἐνδέχεται πλοῦτον ἀρετῆς τιμιώτερον ὑποθέμενον καὶ τὴν τέχνην οὐκ εὐεργεσίας ἀνθρώπων ἕνεκεν, ἀλλὰ χρηματισμοῦ μαθόντα τοῦ τέλους τοῦ κατ' αὐτὴν ἐφίεσθαι. φθάσουσι γὰρ ἕτεροι πλουτῆσαι, πρὶν ἡμᾶς ἐπὶ τὸ τέλος αὐτῆς ἐξικέσθαι. M. M. propose de retrancher φθάσουσι κ. τ. ἑ. parce que « his verbis neque sententia probabilis » subicitur neque apta est cum antecedentibus coniunctio. » Sa critique est tout à fait fondée; mais elle prouve seulement que le passage est altéré : comment aurait-on ajouté quelque chose qui n'offre pas une « sententia probabilis? » on lit ailleurs (60 Kühn) : τίς ἡ χρεία τῷ ζῴῳ ..... ἑκάστου, δέον μὲν ἄγειν καὶ ταῦτα μὴ ἀβασανίστως, ἀλλὰ μετ' ἀποδείξεως πεπιστεῦσθαι, πρὸς τῆς λογικῆς δήπου διδάσκεσθαι μεθόδου. Les mots μὲν ἄγειν n'offrent aucun sens; mais pourquoi les aurait-on introduits dans le texte? Il faudrait en rendre raison pour

avoir le droit de les supprimer. Galien (62 K) après avoir dit que c'est disputer sur les mots que de refuser le nom de philosophe au médecin qui a les qualités du philosophe, ajoute : οὐ γὰρ δὴ τοῦτό γ' ἂν ἔχοις εἰπεῖν, ὡς ὑφάντης μέν τις ἢ σκυτοτόμος ἀγαθὸς ἄνευ μαθήσεώς τε καὶ ἀσκήσεως οὐκ ἄν ποτε γένοιτου, δίκαιος δέ τις (M. M. ajoute ici ἰατρός) ἢ σώφρων ἢ ἀποδεικτικὸς ἢ δεινὸς περὶ φύσιν ἐξαιφνίδιον ἀναφανήσεται μήτε διδασκάλοις χρώμενος μητ' αὐτὸς ἐπασκήσας ἑαυτόν. εἰ τοίνυν καὶ τοῦτ' ἀναίσχυντον καὶ θάτερον οὐ περὶ πραγμάτων ἐστίν, ἀλλ' ὑπὲρ ὀνομάτων ἐρίζοντος, φιλοσοφητέον ἡμῖν ἐστιν πρότερον, εἴπερ Ἱπποκράτους ἀληθῶς ἐσμεν ζηλωταί. Je ne pense pas qu'il faille retrancher πρότερον, comme si φιλοσοφητέον signifiait *être* philosophe, pratiquer la philosophie. Il me semble que cette expression se rapporte à ce que Galien vient de dire et signifie *faire* de la philosophie, étudier la philosophie théoriquement et pratiquement. En somme le raisonnement de Galien revient à ceci : on n'est pas un vrai médecin sans être philosophe; on (je n'ajouterais pas ἰατρός qui me semble contraire au sens, la proposition est évidemment générale) ne devient pas philosophe sans étude et sans exercice; donc il faut d'abord faire de la philosophie, des études philosophiques, pour être un digne émule d'Hippocrate.

Au reste M. Müller me paraît avoir en général bien entendu son texte. La traduction est exacte. Elle ne me semble pas serrer le sens d'assez près dans ce passage où Galien (54 Kühn) reproduit à peu près textuellement Hippocrate (*Prognost.* c. 1) : τοῦ προγινώσκειν τά τε παρόντα καὶ τὰ προγεγονότα καὶ τὰ μέλλοντα γενήσεσθαι τῷ κάμνοντι πολλὴν χρῆναι πεποιῆσθαι πρόνοιαν Ἱπποκράτης φησίν. La traduction « cogitatione ac mente complectamur » ne rend pas exactement le sens de προγινώσκειν, et les explications de Daremberg citées en note n'expliquent pas clairement comment ce verbe est employé du passé et du présent. Il signifie sans doute deviner le passé, *avant* qu'on vous le dise, et le présent, *avant* qu'on vous le montre.

Une chose digne de remarque dans l'opuscule de Galien, c'est le contraste de la méthode qu'il recommande aux médecins avec celle que les philosophes, dans le même temps, pratiquaient en physique. Galien croit qu'on peut dépasser Hippocrate et ajouter à ce qu'il a fait (57 et 63 Kühn); il recommande de vérifier par l'expérience ce qu'on a appris par tradition, κρίνειν τῇ πείρᾳ τὰ ἐκ λόγου διδαχθέντα (58 K.). Les philosophes mettaient l'autorité d'Aristote et le raisonnement à priori au-dessus de l'étude directe des faits. Il est possible que l'obligation que la pratique imposait aux médecins de se mettre en présence de la réalité ait contribué à cette différence de procédés.

Charles THUROT.

---

217. — **Le roi René**; sa vie, son administration, ses travaux artistiques et littéraires d'après les documents inédits des archives de France et d'Italie, par A. LECOY DE LA MARCHE. 1875. 2 vol. in-8°, xvj-559 et 548 p. Ouvrage auquel l'Académie des Inscriptions a décerné le premier prix Gobert. — Prix : 15 fr.

(*Suite et fin.*)

Un certain nombre de mss. à miniatures qui ont appartenu à René se sont conservés; leur examen devait figurer naturellement à côté de celui des autres

peintures, mais ici encore M. L. de la M. a été très-insuffisant. Il a fait la critique des livres d'heures attribués à René et conservés à Paris et avec toute raison n'en a retenu que deux, non pas comme exécutés par le roi de Sicile, mais qui ont été faits pour lui. Ce sont les mss. de la Bibl. nat. 1156a et 19332 du fonds latin. Ces deux mss. contiennent des notes historiques relatives à René et à sa famille, qui, dit M. L. de la M., « n'ont guère pu être placées là que par le principal » intéressé ou son secrétaire » (p. 84). Cette conjecture fait penser à des notes d'écriture courante placées là après coup; elles sont au contraire d'écriture fort régulière et ont été écrites avant l'ornementation des mss. dont les encadrements ont été souvent reculés ou interrompus pour leur faire place. Ajoutons que les charmantes peintures du ms. 1156a ont tout le caractère des productions flamandes. L'unique peinture du ms. 17332, une grande tête de vierge, à peine modelée, raide de lignes, rappelle le type byzantin; les encadrements du même ms. sont d'un très-habile enlumineur, mais ne sauraient compter comme œuvres d'art.

Il existe à Aix, à Angers, à Poitiers et à Vienne, d'autres livres d'heures attribués à René; M. L. de la M. ne les ayant pas vus n'a fait que les mentionner; il a eu tort de dire qu'ils « n'offrent pas de caractères d'authenticité plus positifs, » il eût fallu avant de produire cette affirmation en faire un examen, et même s'ils ont seulement appartenu à René, ils valaient une description. Quant aux autres mss. à peintures qu'a possédés René, ils ne sont l'objet d'aucune notice; il n'y a que de vagues indications soit à propos des œuvres littéraires de René, soit dans l'inventaire que M. L. de la M. a dressé de sa *librairie*[1]. Parmi les livres de cette librairie il en est un que M. L. de la M. indique ainsi : « Livret orné de » figures et commençant par ces mots : *Pour tel ouvraige* (manuel d'art) » (p. 190). Un « manuel d'art » dans les livres de René serait certes une chose importante, mais dans l'inventaire du château d'Angers où M. L. de la M. a puisé l'indication de ce livre, rien n'autorise à en faire « un manuel d'art » et je ne sais où il a pu prendre ce renseignement[2]. Quinze miniatures extraites de manuscrits du xve s., qui sont l'œuvre de différentes mains, et forment un recueil conservé au dép. des Estampes de la Bibl. nat. (AD. 94; elles ont été acquises en 1787), ont été parfois, sans raison aucune, attribuées au roi René.

Toute une série d'œuvres d'art qui subsistent encore peuvent servir à juger les artistes dont s'entoura le roi René : je veux parler de ses portraits et de ceux de sa femme Jeanne de Laval[3]. Ces œuvres, est-il besoin de le dire, ont encore

---

1. Je signale entre autres la première traduction latine de Strabon par Guarini de Vérone, envoyée à René par Marcello (Bibl. d'Albi, ms. 77). Deux grandes peintures, représentent, l'une, le traducteur faisant hommage de son livre à Marcello, l'autre Marcello en faisant hommage à René. Cette dernière est reproduite dans les *Œuvres complètes du roi René*. T. IV, pl. 24.

2. Voici l'article de l'inventaire : « Item, ung meschant petit livret en papier, couvert » de parchemin, ouquel a certaines figures, et se commance ou premier feuillet : *Pour tel* » *ouvraige* » (*Extrait des Comptes et Mémoriaux*, p. 268).

3. Je ne crois pas qu'on connaisse les traits de sa première femme Isabelle de Lorraine autrement que par un dessin colorié de la collection Gaignières (t. XI, 15) d'après un vitrail de l'église des Cordeliers d'Angers. Il a été reproduit par Montfaucon, *Monuments de la monarchie française*, t. III, pl. 47.

un autre intérêt, celui de nous faire connaître la figure de personnages historiques, ce qui a bien quelque importance; en outre, les types, étant bien établis, peuvent permettre d'attribuer aux artistes employés par René les œuvres de son temps où l'on retrouverait ces représentations. M. L. de la M. n'en a parlé qu'incidemment, et, faute de les avoir bien classés, me paraît s'être absolument mépris sur les traits de la physionomie de René.

Dans ces portraits contemporains, il y a des médailles, des ivoires et des peintures. Incontestablement, les types authentiques, commandés par René, faits sous sa direction, destinés à transmettre ses traits à la postérité, sont les grandes médailles, fort belles, pour lesquelles il a employé des artistes célèbres. M. L. de la M. n'est pas de cet avis, il préfère, sans préciser, les portraits des *miniaturistes;* pour lui ceux des médailles sont *imparfaits;* la raison qu'il en donne est cette énorme hérésie artistique : « *L'instrument et la matière étaient plus rebelles* » *pour les graveurs que pour les peintres et il est à croire que l'artiste n'aura pas pu* » *reproduire exactement son modèle.* » Et cette observation est faite à propos de la belle médaille de 86 millim. due à François Laurana, celui-là même dont on connaît une belle médaille de Louis XI!

Ajoutons que les types des médailles se ressemblent entre eux, ressemblent aux principaux portraits, ressemblent au portrait du volet du *Buisson ardent* où René, quoi qu'en dise M. L. de la M., est loin d'avoir le nez aquilin.

En dépit de sa mauvaise opinion sur les graveurs, M. L. de la M. déclare que l'art de la gravure « fut réveillé par l'influence de René », c'est là une phrase banale, ni les comptes, ni aucun document ne révélant rien de particulier à cet égard. M. L. de la M. a décrit les trois médailles conservées au cabinet de la Bibliothèque nationale. A propos de celle de Pierre de Milan datée de 1461, il faut observer que le *Trésor de numismatique* qui l'a reproduite d'après un exemplaire du cabinet de Florence[1], dit que c'est la reproduction en bronze d'un ivoire de cet artiste. En effet, ce médaillon d'ivoire faisait partie du cabinet du président Fauris de Saint-Vincent à Aix[2]. Millin l'y vit et l'a reproduit dans son *Voyage dans les départements du midi de la France*[3]. Une quatrième médaille sans date ni signature, représentant René seul, profil à gauche, revêtu d'une armure, est reproduite dans le Trésor de numismatique, d'après un exemplaire du cabinet impérial de Vienne[4]. Il convient d'ajouter à cette liste la mention d'un médaillon circulaire en bois sculpté, d'un travail allemand de la fin du xve siècle, où René est représenté en buste de profil avec cette légende : REGIS . SICELIDVM . EFFIGIES . EST . ISTA . RENATI. (Musée du Louvre. Bois sculptés. B. 191.)

---

1. *Médailles italiennes*, 2e partie, pl. XIV. La médaille de Pierre de Milan de 1462 y est aussi reproduite.

2. Il est décrit et reproduit dans le recueil de ses opuscules publié sous le titre de *Recueil de divers monuments d'antiquités trouvés en Provence.* 1 vol. gr. in-4° avec 17 pl. Paris. 1805. Reproduit aussi mais fort inexactement dans *Les tournois du roi René* publiés par Champollion-Figeac. In-f° maximo. Didot. 1826.

3. Atlas, pl. XXXII. Voy. aussi t. II, p. 231.

4. *Trésor de numismatique.* Loc. cit.

Parmi les portraits en peinture il en est un qui mérite de nous occuper quelques instants. Dans la grande édition qu'a publiée Didot des *Tournois du roi René* en 1826-1827, se trouve reproduit en frontispice, un diptyque de la dimension d'un petit in-octavo représentant, à gauche, le roi René, vu à mi-corps, et à droite, un buste de femme que M. Champollion dit être Catherine Capelle, une maîtresse du roi René, mais qui est à n'en pas douter la figure sèche et froide de la reine Jeanne de Laval. Cette peinture, que l'éditeur attribue bien entendu à René lui-même, aurait été donnée par celui-ci à Jean de Matheron, l'un des familiers de René, et en effet, le revers de chaque peinture présente, sur un fonds d'azur parsemé de fleurs de lys d'or, une tige de lys blanc enveloppée d'une banderolle portant la devise : *Ditat servata fides*, tige, banderolle et devise qu'on retrouve sur la médaille de Jean de Matheron, autre monument des artistes de René, qu'a reproduite Millin d'après un exemplaire du cabinet Fauris de Saint-Vincent[1]. Millin vit une peinture semblable en 1807 chez les descendants de Matheron[2]. Elle est reproduite, fort grossièrement et fort inexactement du reste, en tête du livre des tournois et était alors dans le cabinet de M. Revoil, professeur à l'école des beaux-arts de Lyon; elle est passée depuis dans la collection de M. Didot, et on a pu la voir à l'exposition d'œuvres d'art faite à Paris en 1874 au profit des Alsaciens-Lorrains.

Mais, chose étrange, alors que cette peinture était dans le cabinet Revoil, M. Roux-Alphéran, dans son livre sur les rues d'Aix, publié en 1847, en décrivait une semblable conservée à cette époque encore dans la famille Matheron : il connaissait cependant le tableau possédé par M. Revoil et déclarait que ce devait être une copie faite par ce dernier pendant son séjour à Aix[3]. M. Renouvier, peu avant 1857, vit encore ces portraits chez M. de Saint-Pons, de la famille Matheron.

Depuis, M. Chazaud acquit le tableau des derniers descendants de Matheron, et j'ai pu le voir dernièrement dans son cabinet à Paris. Il est exactement pareil à celui de la collection Didot[4]. Malheureusement je n'ai plus ce dernier assez présent à la mémoire pour pouvoir discuter l'affirmation de Roux-Alphéran et me déclarer sur l'authenticité de ces deux œuvres. Dans le diptyque de M. Chazaud, René est très-finement peint, très-ressemblant au portrait du volet du buisson ardent; c'est une œuvre flamande d'un artiste très-analogue à Memling. Jeanne de Laval, moins expressive, paraît d'une autre main, moins légère, d'une touche plus lourde. Lequel de ces deux tableaux est authentique? Est-il possible de croire que l'un soit une répétition contemporaine de l'autre? C'est là un problème que pour le moment je me contente de poser.

Il existe aux Archives nationales un aveu rendu au roi René par Jean de

---

1. Ouv. cit. Atlas, pl. XXXII. Voy. t. II, p. 232.
2. Ouv. cit., t. II, p. 343.
3. Roux-Alphéran, *Les rues d'Aix*. 2 vol. in-8°. Aix. 1847. T. I, p. 478.
4. Il n'y a pas jusqu'à une gaine de velours rouge du XVIIe s. environ, figurée dans la publication de M. Champollion, que j'ai retrouvée chez M. Chazaud.

Sainte-Maure pour la baronnie de la Haie-Joullain dont la première page est ornée d'une miniature carrée, d'environ 10 centimètres de côté, assez fine, représentant le vassal faisant hommage à son suzerain[1]. Les auteurs du catalogue du musée des Archives (p. 279) et après eux M. L. de la M. ont voulu voir naturellement dans le suzerain un portrait du roi de Sicile. M. L. de la M. dit formellement que l'artiste lui a donné les traits du roi René (p. 86). Quiconque examinera cette miniature sera tout d'abord frappé de l'insignifiance de cette figure. Il y a d'autres personnages plus vivants, plus expressifs, celui à longue robe fourrée, par exemple; mais on s'étonnera bien davantage encore en voyant que ce prétendu roi René a suspendues au-dessus de sa tête les armes de France, et que le dais sous lequel il siége est bordé d'un listel aux couleurs de la livrée particulière des rois de France, bleu, blanc et rouge[2]. A n'en pas douter c'est un hommage au roi de France que représente cette miniature. Est-ce là que M. L. de la M. a vu René avec un nez aquilin ? Le fait est étrange, mais absolument certain, indiscutable. Reste à trouver son explication. Dans mon opinion, cette peinture n'est qu'une œuvre d'art industriel, comme nous savons par ailleurs qu'en faisaient à cette époque les enlumineurs; c'est un parchemin orné d'attributs qu'a acheté le seigneur de la Haie-Joullain pour y faire transcrire son hommage. Trop souvent on confond dans une admiration commune ces miniatures très-nombreuses dans les manuscrits de luxe, avec les rares œuvres de grande valeur artistique que nous ont laissées les maîtres.

Pour en finir avec les portraits, mentionnons parmi ceux que n'a pas cités M. L. de la M. la reproduction par Willemin (*Monuments français inédits*, pl. 196) d'une miniature représentant « le roi René d'Anjou dans son cabinet d'après un » ms. du fonds Saint-Germain » (Bibl. nat. ms. 19039 Fr. f° 201. C'est un ms. du *Mortifiement de vaine plaisance*, écrit en 1514); un dessin colorié de la collection Gaignières (II, 13) d'après un vitrail des cordeliers d'Angers, représentant le roi René; la copie par Gras du portrait du *Buisson ardent* (musée de Versailles n° 3922); une miniature, d'un ms. du *Pèlerinage de la vie humaine* par Guillaume de Guilleville, commencé au mois de février 1464, représentant l'auteur offrant son livre à Jeanne de Laval et un ivoire du xve s. représentant Jeanne de Laval, possédé, je crois, par M. Bonnafé.

Je ne poursuivrai pas plus avant l'examen détaillé du livre de M. L. de la M. On peut voir par ce qui précède qu'il n'a pas complètement épuisé son sujet. Je n'ajoute que quelques notes sur ses derniers chapitres. Dans celui consacré aux objets mobiliers, il s'est trouvé amené à mentionner la tapisserie de l'*Apocalypse* que Louis Ier d'Anjou avait fait fabriquer d'après un ms. de l'Apocalypse que Charles V lui avait prêté avant 1373 (p. 111). Ce ms. n'est pas le ms. Français 7013, mais 403 de la Bibliothèque nationale; il est, non pas du XIIe, mais du milieu du

1. Cette miniature a été reproduite en couleur par du Sommerard. *Les arts du moyen-âge* (Album, 9e série, pl. 35).

2. M. Douet d'Arcq dans un mémoire sur les *Chartes à vignettes* (*Revue archéologique*. 1847. P. 755) a voulu voir la maison d'Anjou désignée par la bordure rouge du manteau du suzerain.

XIIIe siècle. Une comparaison entre les deux œuvres serait très-importante et probablement très-féconde. Je crois que c'est l'unique exemple qu'on puisse citer d'un modèle encore existant d'une tapisserie du XIVe siècle. — Dans ce chapitre consacré aux objets mobiliers, M. L. de la M. eût pu citer une armoire ornée des armes et devises de René d'Anjou, dessin d'une tapisserie conservée à Saint-Maurice d'Angers, donné par Willemin (*Monuments français* pl. 209, texte p. 11). — P. 131. Trouvant dans l'inventaire du château d'Angers la mention que les lits étaient recouverts de pavillons, de filets, de treillis, il pense que c'était une « imitation des *moustiquaires* de Provence ». Pourquoi vouloir corriger l'inventaire qui dit lui-même que ces objets avaient pour but de « garder que les chiens ne se couchent dessus?[1] »

M. L. de la M. n'a qu'à peine mentionné au cours de son travail quelques sceaux et quelques monnaies du roi René; ces monuments se rattachent cependant fort étroitement à l'art. René a eu un grand nombre de sceaux différents, a fait frapper un grand nombre de types de monnaies. Nous ne pouvons songer à entreprendre ici le classement et la description de ces monuments; nous nous contenterons d'indiquer, en dehors des collections qui en contiennent des exemplaires, quelques ouvrages qui en ont donné des reproductions. M. Blancard (*Iconographie des sceaux et bulles du département des Bouches-du-Rhône*, pl. 20 à 22) a publié six sceaux différents de René, la plupart armoriaux — sauf l'un d'eux, très-beau, ayant d'un côté le type de majesté, René sur son trône soutenu par des lions antiques; au revers, le type équestre; ce sceau pend à un document de 1439. M. Douet d'Arcq (*Collection de sceaux*, nos 809 à 811) a décrit 3 sceaux de René, comme duc de Bar, qui se trouvent aux Archives nationales; 2 sont armoriaux, un 3e, équestre de 98 millim. On en trouvera d'autres dans le *Trésor de numismatique et de glyptique* (*Grands feudataires*, pl. 22, nos 3 à 5), dans Dom Calmet, *Histoire de Lorraine* (II, pl. 4, nos 23 à 26, et V. pl. II, no 1), dans Ruffi, *Histoire de la ville de Marseille* (t. I, p. 266, 267, 274, 496), dans Vredius *Généalogie des comtes de Flandre* (p. 105 à 107 et pr. II p. 244). Un sceau d'Isabelle de 1435 se trouve dans Blancard (pl. 22, no 2). On trouvera les principales reproductions de ses monnaies dans Dom Calmet, *Histoire de Lorraine* (t. II, pl. 2, nos 22 à 26, et t. V, pl. 2, nos 5 et 6), 16 types différents dans de Saulcy, *Recherches sur les monnaies des ducs de Lorraine* (pl. 10 nos 10 à 14, et pl. 11 nos 1 à 11), *Recherches sur les monnaies des comtes et ducs de Bar* (pl. 7 nos 1 et 2). Les monnaies de René comme souverain de Provence, se trouvent dans Papon, *Histoire générale de Provence* (t. III, pl. 12, nos 1 à 3, pl. 13, nos 4 à 15); dans Tobiesen Duby, *Monnaies des barons* (pl. 99, nos 1 à 6). Les nos 3 et 4 portent dans le cercle la représentation de la tarasque, cette bête chimérique qui servit de prétexte aux jeux institués par René. — M. de Longpérier a publié

---

1. Les chiens étaient très-nombreux dans les habitations princières du XVe s. et avaient leurs entrées partout. Comparez un art. des comptes des ducs de Bourgogne mentionnant un achat de toile « à faire ung sac pour porter les coussins de l'oratoire, pource que les » chiens de mondit seigneur avoient mengié l'autre. » (De Laborde. T. I, p. 228.)

dans la Revue numismastique (1844, p. 286) une monnaie de René comme roi d'Aragon, M. Voillemier, une autre, avec une monnaie comme roi de Navarre (ibid., 1840, p. 347). On trouve ses monnaies comme roi de Sicile, dans Paruta, *Sicilia descritta* (ed. de Maier, 1697, p. 126). Dans Vergara, *Monete del regno di Napoli* (p. 47 à 49) et dans Muratori, *Antiquitates italicæ* (I, pl. 31 nos 4 à 9). On voit que toutes ces reproductions pouvaient servir à une étude des sceaux et des monnaies de René; il est regrettable que M. L. de la M. ne l'ait pas entreprise.

Les œuvres littéraires de René, assez nombreuses, sont comme la plupart des autres œuvres de l'époque un tissu d'allégories qu'il nous est aujourd'hui impossible de goûter. Elles n'ont qu'un intérêt, mais capital, c'est de nous faire pénétrer complètement dans le caractère du roi de Sicile et d'autant plus que toutes ont été inspirées par une situation, une disposition d'esprit particulière. Veuf d'Isabelle de Lorraine, René écrit un traité de morale mystique, *le Mortifiement de vaine plaisance;* en butte aux tracasseries de Louis XI il compose une sorte de satire, ou plutôt un récit allégorique de ses malheurs, l'*Abuzé en court;* au moment de son mariage avec Jeanne de Laval, une pastorale, *Regnault et Jeanneton* où il altère à peine les noms des deux héros. La chevalerie de l'époque jouait volontiers au berger, témoin le pas d'armes de la bergère en 1449 à Tarascon, où Isabelle de Lenoncourt présidait le tournoi habillée en pastourelle et où tous les chevaliers et écuyers étaient en pastours avec des houlettes. Enfin quelque temps après son mariage, il écrit *Le cœur d'amour épris.* M. L. de la M. a sagement analysé ces ouvrages et a montré ce qu'on pouvait en tirer pour mieux connaître son héros.

Au sujet des œuvres du roi René, nous ne lui ferons qu'un seul reproche, c'est d'avoir, sans examen, déclaré non authentique une pièce qui se trouve dans un ms. de la bibliothèque de Troyes (no 763) tout en ayant ingénieusement songé à la rapprocher de vers de René sur la passion indiqués par Lacroix du Maine et qui ne se retrouvent plus (p. 173).

A propos des relations de René avec les hommes illustres de son temps, M. L. de la M. a discuté la possibilité d'une rencontre avec Villon (p. 179); il est certain que si Villon, parti pour Angers en 1456, y arriva, il a pu y trouver et y voir René. Mais à cette époque et pour le poète, partir et arriver étant choses fort distinctes, nous continuerons à tenir avec M. Longnon le séjour de Villon à Angers pour douteux.

Dans toute cette partie du livre, du reste, nous ne relèverons plus que quelques phrases hyperboliques sur René : « Il est évident qu'il lisait » les auteurs latins dans leur texte original. Pour les Grecs, c'est moins » démontré puisqu'ils ne figurent dans sa bibliothèque que sous la forme de » traduction latine (p. 191). » — « L'anglais ne pouvait lui être totalement » étranger en raison de ses liens de parenté..... Vingt-quatre volumes en » langue turque ou maure qui parurent aux rédacteurs de ses inventaires » autant de grimoires indéchiffrables n'avaient pas été rassemblés pour rien.... » Les orientaux l'avaient sans doute familiarisé avec leurs dialectes » (p. 192). « Si la découverte de l'Amérique était arrivée quelques années plus tôt, il n'est » pas douteux que sa curiosité scientifique eût trouvé dans cet événement capital

» un aliment et un essor nouveau » (p. 193). On pourrait multiplier les citations de cette nature; celles-ci suffisent pour montrer jusqu'à quel point M. L. de la M. a poussé cette apologie constante du roi René qui est le défaut le plus saillant de son livre.

A. GIRY.

---

215. — **Étude sur l'authenticité des poésies de Clotilde de Surville,** par Wilhelm KŒNIG. Halle, Schwabe. 1875. In-8°, 173 p. — Prix : 5 fr.

Après les publications de MM. Loquin, Guillemin et Merzon (voy. *Rev. Crit.*, 1874, t. I, art. 94), démontrer la supposition des poésies de Clotilde de Surville, c'est véritablement enfoncer une porte ouverte. M. König s'excuse en disant que son livre a été écrit en grande partie il y a longtemps et remanié seulement à la suite des récents ouvrages sur la question. Il ajoute qu'il a cherché à préciser plus qu'on ne l'avait fait « les impossibilités tenant à la langue, aux idées, aux » connaissances, etc.» Il en a effectivement réuni un grand nombre et nous dirons volontiers avec lui : « les simples résultats provenant d'un tel travail, qui est » parfois difficile et aride, pèsent plus dans la balance que les résultats les » plus brillants. » Nous pouvons recommander la lecture de cette brochure, écrite dans un français remarquablement aisé et presque toujours correct, à ceux qui douteraient encore de la fabrication des œuvres de Clotilde. La partie philologique pourrait être plus approfondie, mais elle contient cependant quelques observations intéressantes. Dans une note finale, M. K. éprouve le besoin de dire qu'il partage l'opinion de M. Loquin sur la collaboration d'un « feudiste » dans le travail du marquis de Surville. Sans ces quelques lignes, nous n'aurions à relever dans sa dissertation aucune hypothèse aventurée.

G. P.

---

219. — **Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande,** par Albert SOREL. Paris, Plon. 1875. 2 vol. in-8°, 428-452 p.

« L'objet de ce livre est de faire connaître les événements diplomatiques qui » ont amené la guerre entre la France et l'Allemagne et qui l'ont accompagnée, » de déterminer les rapports de ces événements avec l'état général de l'Europe, » d'en indiquer les conséquences dans les traités qui ont consacré les résultats » de la guerre. » — M. Albert Sorel marque ainsi en termes précis, dès les premiers mots de sa préface, le but de son *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*. L'ouvrage de M. S. embrasse les principales questions dont le sujet lui imposait l'examen. Toutes ces questions ne sont pas, à dire vrai, traitées avec la même étendue. Les rapports directs de la France et de l'Allemagne tiennent la plus grande place dans cette histoire. C'était là, en effet, le fonds du sujet et la partie essentielle du travail. Les deux adversaires n'ont pas cessé un instant, dans le combat et dans les négociations, de rester isolés l'un vis-à-vis

de l'autre. La guerre a été un duel qu'ils ont engagé, poursuivi et terminé sans intervention de qui que ce soit. L'Europe a conservé une attitude toute passive, et les efforts de la diplomatie, pour obtenir une médiation, ont complètement échoué contre le parti pris de l'intérêt, de l'indifférence ou de la peur. M. S. a constaté le fait et en a donné les raisons principales sans qu'il lui parût nécessaire d'entrer dans le détail de la politique de chacun des états. Le livre a été préparé, comme l'atteste l'index bibliographique des ouvrages cités, d'après les sources les plus autorisées. L'auteur s'est appliqué à suivre la méthode historique, comme s'il écrivait l'histoire d'une époque éloignée au lieu de raconter les événements dont nous avons été les contemporains. M. S. a composé son ouvrage avec beaucoup d'art et de clarté. Le style a du mouvement et parfois de l'éclat. On n'y sent jamais la froideur et la sécheresse qu'affectent les écrivains traitant des questions diplomatiques. Le livre, en un mot, est un livre bien fait et bien écrit.

Les chapitres consacrés à l'étude des origines de la guerre, à la candidature Hohenzollern, aux négociations d'Ems, à la déclaration de guerre, sont la partie la plus fortement étudiée de l'ouvrage de M. S. On se doutait déjà, surtout depuis les explications fournies par M. le duc de Gramont, que la guerre de 1870 avait été le résultat de la « maladresse » de notre gouvernement. M. S. a dit le mot (préface, p. vij) et il a prouvé la chose. Sa démonstration ne laisse rien à désirer pour la précision. Que M. de Bismark qui voulait la guerre se soit servi de la candidature Hohenzollern pour nous entraîner à quelque démarche imprudente, cela prouve qu'il ne faisait pas grand cas de l'habileté de nos politiques. Mais qu'un ministre qui prétendait connaître le terrain diplomatique et qui ne voulait pas la guerre, ainsi qu'il l'a dit et répété, que M. de Gramont n'ait pas vu aussitôt le piége, cela restera comme un exemple rare dans l'histoire de la diplomatie. Or, il ne l'a pas vu : son livre *France et Prusse*, ses dépositions devant la commission parlementaire, sa polémique avec M. Benedetti démontrent son erreur. De là sa déclaration du 6 juillet 1870, « le premier désastre de la » France, dit M. S. Ce fut un Wœrth diplomatique. Il fallait que la Prusse » cédât, sinon c'était la guerre. » M. S. nous montre les effets de cette malencontreuse déclaration sur l'opinion publique à Paris, sur les cabinets de l'Europe, sur le roi de Prusse. Elle nous interdit toute retraite honorable et nous mena à la guerre. M. S. essaie d'expliquer enfin le mystère de la nuit du 14 au 15 juillet. Dans le conseil qui se tint à St-Cloud, la mobilisation des troupes fut ajournée vers onze heures du soir, et une demi-heure après la guerre fut résolue ! Que renfermait donc la dépêche dont le maréchal Le Bœuf a parlé dans sa déposition, et qui provoqua un si brusque revirement ? Il ne s'agissait pas du fameux télégramme d'Ems imaginé par M. de Bismark : on le connaissait depuis le matin. Ce télégramme d'ailleurs, bien qu'il fût un incident très-fâcheux, n'aurait pas justifié les mots de « nouvelles désastreuses » dont M. de Gramont s'est servi pour caractériser les renseignements qui produisirent tant d'effet sur le conseil au dernier moment. Mais parmi les nouvelles qu'il reçut dans la soirée du 14 et dans la nuit du 14 au 15, M. de Gramont parle d'un « compte-rendu très-exact

» du langage tenu la veille par M. de Bismark à l'ambassadeur d'Angleterre et » de l'attitude prise, à partir du 13, par le cabinet de Berlin. » Or, on sait, d'après une dépêche de lord Loftus, que M. de Bismark se préparait à demander « une *rétractation* ou une *explication satisfaisante* du langage menaçant tenu par » M. le duc de Gramont. » Ainsi après avoir lancé un ultimatum à la Prusse, notre gouvernement était dans une situation analogue à celle où se trouva placée la Prusse vis-à-vis de l'Autriche en 1850. Et pour échapper à l'injonction de M. de Bismark, on se précipita tête baissée dans la guerre. Si cette explication est exacte, on voit que nous avons payé bien cher la « maladresse » du 6 juillet.

Il n'a point été facile de déterminer l'état réel de nos relations diplomatiques au point de vue des alliances, soit avant soit après la déclaration de guerre. « J'avais lieu de croire, a dit le maréchal Le Bœuf, que nous ne serions pas » isolés en Europe.» M. de Gramont a refusé de s'expliquer sur ce sujet délicat, soit dans son mémoire *France et Prusse*, soit devant la commission d'enquête. Sans une polémique qui s'engagea entre ce personnage et M. de Beust, sans la publication d'une dépêche confidentielle adressée par le ministre autrichien à M. de Metternich le 20 juillet, et sans quelques indications assez précises qu'a fournies M. de Chaudordy, on ne saurait rien. Les documents relatifs aux négociations de la France furent enlevés du ministère, avant la révolution du 4 septembre. « Les précautions étaient prises depuis deux jours, » dit M. de Gramont dans son livre (p. 347) et nous regrettons que M. S. n'ait pas signalé ce fait qui n'a pas laissé d'avoir son importance lorsque l'on a tenté après le 4 septembre de nouvelles négociations avec l'Autriche et l'Italie. Depuis 1867 il y avait eu des négociations très-confidentielles entre l'empereur Napoléon et l'empereur d'Autriche d'une part et le roi d'Italie de l'autre. « Il n'y eut abso- » lument rien de signé, » dit M. S. Il est possible pourtant qu'un traité ait été rédigé, et M. de Gramont nous le dira peut-être quelque jour. En tous cas, après la déclaration de guerre, un traité fut conclu entre l'Autriche et l'Italie de concert avec la France. Les deux puissances observeraient la neutralité armée jusque vers le 15 septembre, — puis, leurs préparatifs étant achevés, elles réclameraient de la Prusse, sous la forme d'un ultimatum, le *statu quo* défini par le traité de Prague. Mais il y avait une condition expresse pour l'exécution du traité, c'est que les troupes françaises entreraient en Allemagne. Tout était arrêté et conclu à la date du 5 août, mais le 6 nous fûmes battus à Wœrth et à Spickeren. L'Autriche et l'Italie se dégagèrent aussitôt. M. de Beust fit parvenir à Londres l'assurance qu'il était « libre de tout engagement ». Le cabinet italien sollicita de l'Angleterre la conclusion d'une ligue de neutralité qui lui permit de résister aux demandes pressantes de la France et l'obligeait à ne rien faire sans l'avis des contractants. En même temps, en Danemark, une négociation en vue d'une alliance fut interrompue. Si l'on ajoute que l'Angleterre avait désapprouvé notre attitude, depuis la déclaration du 6 juillet, et que la Russie avait manifesté l'intention d'intervenir si l'Autriche agissait pour nous, — il est difficile de contester que la France ne fût tout à fait isolée. « Ce ne fut pas la révolution du

» 4 septembre qui rompit les négociations d'alliances, dit M. S., ce furent les » députés du 6 août. L'isolement diplomatique de la France était complet le » jour de la capitulation de Sedan et les conditions de la Prusse étaient posées » déjà. »

A-t-il été possible, après la révolution du 4 septembre et bien que le gouvernement de la défense nationale n'eût point été reconnu par l'Europe, d'obtenir une médiation entre la France et la Prusse? M. S. en s'appuyant sur le témoignage de M. de Chaudordy, se prononce pour l'affirmative. Il raconte en détail, — et non peut-être sans quelque complaisance, — la négociation conduite avec beaucoup d'habileté par M. de Chaudordy, en vue de faire sortir l'Angleterre de son abstention. Notre délégué aux affaires étrangères obtint, en effet, de la part de l'Angleterre la démarche la plus inattendue. Le 20 octobre, au moment où M. Thiers revenait de sa mission près des cours de l'Europe, le cabinet de Londres prit l'initiative d'une proposition d'armistice qu'il adressa en même temps à la France et à la Prusse. Il demanda aussi à la Russie, à l'Autriche, à l'Italie de faire aux belligérants des « représentations pressantes » pour appuyer celles qu'il leur adresserait de son côté. « Vous avez obtenu des choses extra- » ordinaires, » dit M. Thiers à M. de Chaudordy. M. S. n'a point de peine à démontrer, en effet, que M. Thiers avait moins obtenu de la Russie que M. de Chaudordy de l'Angleterre. « La Russie, dit-il, s'était engagée à transmettre à » la Prusse une demande d'armistice venant de la France; l'Angleterre propo- » sait aux deux belligérants, en même temps, de se mettre en rapports. » M. S. a parfaitement raison, au point de vue théorique, — mais au point de vue pratique, il se fait peut-être illusion sur le succès de la proposition anglaise. M. Thiers avait bien quelque raison de ne point trop compter sur le cabinet de Londres, malgré tous les efforts d'un diplomate aussi avisé que M. de Chaudordy. La proposition anglaise avait été accueillie avec dédain par le cabinet de Pétersbourg. « Sa majesté, avait dit le prince Gortchakov, croit que tout arrangement » entre les puissances neutres serait une œuvre stérile et sans résultat pra- » tique. » Eût-il suffi dès lors d'entraîner l'Autriche-Hongrie et l'Italie pour imposer à la Prusse? Oui, peut-être, si les ministres anglais avaient montré la résolution de se faire écouter. Mais il est bien clair que l'Angleterre n'agissait qu'à la condition de ne se compromettre en aucune façon. Si M. Thiers eût abandonné la proposition russe pour attendre l'effet de la proposition anglaise, il est douteux que le cabinet anglais eût montré pour cela plus d'énergie et plus d'activité pour faire triompher ses intentions. Il y a lieu de regretter que le voyage de M. Thiers à Paris et ses pourparlers à Versailles aient retardé le mouvement offensif de l'armée de la Loire, à la fin d'octobre, — mais si M. Thiers jugeait nécessaire de conclure la paix, la proposition de la Russie lui donnait le moyen de savoir ce que M. de Bismark voulait, tandis que la proposition de l'Angleterre n'eût point tenu contre une fin de non-recevoir du cabinet prussien.

M. S. insiste sur ce fait que M. Thiers n'a point essayé, lors des négociations pour les préliminaires de Versailles, de faire intervenir les neutres dans la fixa-

tion des conditions de paix. « Ce fut de parti-pris, dit-il, que M. Thiers évita » d'en appeler à l'Europe. » Un autre écrivain très-judicieux, M. Valfrey, avait signalé le même fait dans son *Histoire de la diplomatie du gouvernement de la défense nationale*. « Le fait caractéristique de la procédure de M. Thiers, dit-il, » est de n'avoir pas mis les puissances au courant des exigences territoriales de » la Prusse. » Les deux écrivains se montrent très-surpris de cette façon d'agir et n'hésitent point à la blâmer. M. S. établit qu'une intervention des neutres, en dépit du mécontentement que M. de Bismark en eût ressenti, n'aurait point aggravé les conditions de paix. M. Valfrey, même pour les cessions territoriales, est d'avis qu'une autre procédure diplomatique aurait ramené M. de Bismark à des conditions plus modérées que celles qui ont prévalu (I. 133). L'histoire saura sans doute quelle réponse M. Thiers réserve à ces objections, mais nous essaierons d'indiquer une explication de sa manière d'agir.

Ce fut l'une des difficultés les moins apparentes et peut-être les plus réelles pour notre gouvernement, lorsqu'il engagea les négociations de paix, de déterminer dans quelle mesure et dans quel sens les grandes puissances seraient disposées à faire prévaloir leur influence près des belligérants. La Prusse avait dit bien haut qu'elle entendait faire la paix sans médiateur, et tout le monde savait dès les premiers jours de la guerre à quelles conditions, au point de vue des cessions territoriales, elle traiterait avec nous. Mais rien ne nous autorise à penser que M. de Bismark n'eût pas su tirer au besoin grand profit d'une médiation offerte par les cabinets sans rien céder d'essentiel sur les conditions de paix. Si les états de l'Europe avaient manifesté la préoccupation de maintenir un certain équilibre, en dépit de la prépondérance conquise par la Prusse, M. de Bismark eût cherché de son côté le moyen de garantir la durée de son traité de paix avec la France. Ces deux tendances n'étaient pas si contradictoires qu'un politique habile comme le ministre prussien n'eût trouvé le moyen de les concilier. Il eût suffi pour cela de répondre aux conseils de modération qu'il aurait reçus de Londres, de Vienne, de Pétersbourg, en réclamant de l'Europe la garantie de la paix qu'il nous eût imposée. Or il y avait fort à craindre, dans l'état d'isolement et de défiance où l'on voyait alors les grandes puissances, que M. de Bismark n'obtînt cette précieuse garantie au prix de très-minimes concessions. Ainsi la défaite de la France eût été sanctionnée par l'Europe. On comprend donc que M. Thiers, qui avait vu de près tous les hommes d'état de l'Europe, n'ait pas voulu laisser faire de notre abaissement l'une des conditions d'un soi-disant équilibre européen. Tous les peuples ont subi des défaites et traversé des périodes de faiblesse et d'effacement. Ceux-là seuls ont mérité de tenir une grande place dans l'histoire qui n'ont jamais désespéré de leur avenir. Or, c'eût été désespérer que d'accepter, sous le nom de paix garantie par l'Europe, une sorte de tutelle honteuse et dégradante. La paix de Francfort n'a eu d'autre sanction que la force : — Nous ne voyons pas quel avantage c'eût été pour nous de lui donner pour sanction un verdict européen, à moins que la médiation de l'Europe nous eût sauvé du démembrement.

Nous n'avons touché qu'à quelques questions et nous sommes obligés de nous

borner. Le livre de M. S. n'est pas seulement une histoire, mais un traité de diplomatie. Il expose toutes les parties d'une négociation de telle façon qu'on en comprenne le fort et le faible. On trouve parfois qu'il a trop de confiance dans cet art dont il connaît à fond la théorie et la pratique. L'infaillibilité de M. de Bismark, qu'il est si facile d'opposer à la faiblesse de ses adversaires, a surtout acquis toute sa valeur à cause de M. de Moltke. On serait tenté de penser que M. S. l'oublie à certains moments. Mais, quoi qu'il en soit, le livre mérite d'être étudié sérieusement et il atteste la profonde compétence de M. S. dans son enseignement de l'École des sciences politiques. Nous ne voulons pas terminer notre appréciation sans recommander la lecture de deux dissertations très-instructives, que M. S. a mises en appendice, sur le maréchal Niel et sur une comparaison des événements de 1806 et de 1870. On y verra des faits qui fortifient singulièrement les réflexions très-sages que nos désastres ont inspirées à M. S. sur les conditions d'existence de notre pays.

VAN DEN BERG.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance publique annuelle du 5 novembre 1875.

M. Alfred Maury, président de l'académie, prononce un discours dans lequel il fait connaître les prix décernés en 1875 et les sujets de prix proposés.

Les prix décernés cette année ont été annoncés par la *Revue critique*, 1875, 1 p. 399, 2 p. 111-2, 143-4, 159. En outre, le prix Stanislas Julien, pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine, a été décerné à M. James Legge, pour son Recueil des classiques chinois avec traduction et commentaire en anglais, Hong-Kong, 1861-72, gr. in-8°. Aux sujets de concours déjà annoncés (*Revue critique*, 1873, 2, p. 342, et 1874, 2, p. 383), il faut ajouter les suivants[1] : — *Prix ordinaire* (2000 fr.) : — 1877 (concours prorogé). Histoire de la piraterie dans les pays méditerranéens depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du règne de Constantin le Grand. — 1878. Traiter un point quelconque touchant l'histoire de la civilisation sous le Khalifat. — *Prix Bordin* (3000 fr.) : — 1877 (concours prorogé). Recueillir les noms des dieux mentionnés dans les inscriptions babyloniennes et assyriennes, tracées sur les statues, bas-reliefs des palais, cylindres, amulettes, etc., et tâcher d'arriver à constituer, par le rapprochement de ces textes, un panthéon assyrien. — 1878. Etude sur les Grandes Chroniques de France. A quelle époque, sous quelles influences, et par qui les Grandes Chroniques de France ont-elles été commencées ? A quelles sources les éléments en ont-ils été puisés ? Quelles en ont été les rédactions successives ?

---

1. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'institut, le 31 décembre 1876, *terme de rigueur*, pour les concours de 1877, et le 31 décembre 1877, *terme de rigueur*, pour les concours de 1878.

Dans le même discours, M. Maury indique les travaux que l'académie a reçus des membres des écoles françaises d'Athènes et de Rome. M. Collignon a dressé un catalogue des vases peints du musée d'Athènes. M. Bayet a recueilli les inscriptions chrétiennes de l'Attique. M. Bloch a fait un travail sur le sénat romain. M. Riemann a entrepris une étude sur les manuscrits de la première décade de Tite-Live. M. Homolle poursuit des recherches sur le territoire d'Ostie. M. l'abbé Duchesne a fait un travail sur le *Liber pontificalis;* M. Clédat, un classement des manuscrits de Bertrand de Born. M. Müntz a commencé un livre sur l'histoire de la mosaïque chrétienne en Italie.

M. Maury termine son discours en exprimant les regrets de l'académie pour la perte de deux de ses membres, MM. d'Avezac et Brunet de Presle, qui sont morts depuis la dernière séance publique. Enfin il proclame officiellement, au nom de l'académie, les noms des élèves de l'école des chartes qui ont été nommés *archivistes paléographes* pour l'année 1875 (v. *Revue critique*, 1875, 1, p. 158).

M. H. Wallon, secrétaire perpétuel de l'académie, lit une *Notice sur la vie et les travaux de Aignan-Stanislas Julien, membre ordinaire de l'académie des inscriptions et belles-lettres*. Après avoir raconté la vie de Stanislas Julien[1] jusqu'à l'époque où il fut nommé professeur de chinois au collége de France (1832), puis membre de l'institut, et dit comment, doué d'une grande ardeur et d'une merveilleuse facilité pour l'étude des langues, il avait appris en peu de temps et coup sur coup presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie, M. Wallon s'attache à faire connaître la méthode nouvelle qu'il a introduite dans l'étude du chinois, les découvertes par lesquelles il a porté la lumière dans ce langage encore très-obscur avant lui.

Il explique comment la langue chinoise n'ayant aucune espèce de flexions, ni pour les noms ni pour les verbes, y supplée par les lois d'une syntaxe rigoureuse, qui attribue aux mêmes mots des valeurs diverses suivant la place qu'ils occupent dans la phrase. Cette syntaxe avait été entrevue par les sinologues antérieurs, mais Julien en a le premier déterminé les lois, et par là il a pu comprendre et traduire avec sûreté un grand nombre de textes réputés avant lui inabordables, notamment les anciennes poésies, que souvent les Chinois même ne pouvaient expliquer. — Fier des résultats de sa méthode, il la jugea si nécessaire qu'il ne crut pas qu'on pût prétendre désormais s'en passer. Il ne put souffrir que d'autres voulussent se hasarder sans lui sur un terrain dont

---

1. M. Wallon signale, relativement à ses prénoms, un fait jusqu'ici peu connu. Julien, le sinologue, était né à Orléans le 13 avril 1797, et son prénom était Noël; Aignan-Stanislas était son frère, né le 20 sept. 1799, qui fut mécanicien, partit pour l'Amérique à l'âge de 16 ou 17 ans, et ne reparut plus. Noël Julien porta ce prénom jusque passé vingt ans : « Ce fut seulement quand il publia ses premiers livres qu'il les signa du nom » de Stanislas, le trouvant sans doute plus sonore, plus large, plus imposant : en telle » sorte qu'on se demande s'il n'aurait pas confondu l'acte de naissance de son frère avec » le sien. » En effet dans une biographie publiée en 1834, que M. Wallon considère comme une autobiographie, il est indiqué comme né en 1799.

il se sentait si bien maître. De là son différend si vif avec M. Pauthier, son concurrent malheureux au Collége de France et à l'institut. Pauthier était de ceux qui croyaient « que l'interprétation d'un texte chinois n'était que l'art de » deviner une série d'énigmes, ou la mise au net d'une suite d'images indécises » entre lesquelles le traducteur européen devait établir une liaison qui n'existait » pas en chinois » ; Julien qui avait montré que cette liaison existait dans les textes et enseigné l'art de l'y découvrir, ne pardonna jamais à son rival d'avoir dédaigné la méthode de traduction rigoureuse dont il était le créateur, et d'avoir prétendu mettre au-dessus un procédé qui remplaçait l'intelligence exacte des textes par une sorte de divination ingénieuse.

Toutefois ses querelles ne furent pas sans profit pour la science. Un différend qu'il eut avec l'arabisant Reinaud sur la géographie indienne l'amena à faire des livres chinois relatifs à l'Inde une étude approfondie, d'où il tira une découverte des plus considérables, sa *méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois.* — Outre ses découvertes philologiques, on lui doit un très-grand nombre de traductions du chinois, genre de travail qu'il appréciait beaucoup plus que les dissertations les plus savantes. Parmi celles de ces œuvres pour lesquelles il a montré le plus de goût, et qui ont rendu le plus de services, M. Wallon signale ses traductions d'ouvrages relatifs aux industries chinoises, et surtout à celles de la soie et de la porcelaine. Son *Résumé des principaux traités chinois sur la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie* (1837), fut estimé d'une telle importance qu'en très-peu d'années il fut traduit en italien, en allemand, en anglais, en russe et en grec moderne. — Depuis ses premiers débuts dans les études chinoises, Stanislas Julien s'y attacha vivement et exclusivement. « Il fut, on peut le dire, l'homme d'une seule chose ». Il n'appréciait point les autres études; il crut à peine au déchiffrement des hiéroglyphes, et point du tout à celui des inscriptions en caractères cunéiformes. Il donna un dernier témoignage de son attachement aux études chinoises dans son testament, par lequel il légua à l'académie des inscriptions une rente annuelle de 1500 fr. pour être donnée en prix, tous les ans, au meilleur ouvrage publié sur la Chine. — Il mourut le 14 février 1873, et fut remplacé à l'académie des inscriptions par M. Jules Girard.

Le programme de la séance annonçait la lecture d'une *Explication de deux inscriptions antiques relatives aux historiens Velleius Paterculus et Arrien*, par M. Léon Renier. M. Renier s'est borné à lire la partie de son travail qui se rapportait à Velleius Paterculus. C'est la communication qu'il avait faite à l'académie à la séance du 27 août 1875 (*Revue critique*, 1875, 2, p. 160).

Julien HAVET.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

GIESEBRECHT, Geschichte der deutschen Kaiserzeit. 1. Bd. 4. Aufl. Braunschweig, Schwetschke u. Sohn. In-8°, xlj-928 p. (contient quelques additions). — FABER, A systematical digest of the doctrines of Confucius. Transl. from the German of P. G. v. MÖLLENDORF. Hongkong. London, Trübner. In-8°, viij-131 p. — Ἀγαμέμνονος ἀριστεία. Das zehnte Lied vom Zorne des Achilleus nach K. Lachmann..... herausg. v. BENICKEN. Gütersloh, Bertelsmann. In-8°, 64 p.; BENICKEN, K. Lachmann's Vorschlag im 10. Liede vom Zorne des Achilleus Ξ 402-507 an Λ 557 zu fügen..... als richtig erwiesen. Ebd. In-8°, x-72 p. (n'emporte pas la conviction). — Nâgavarma's Canarese Prosody, ed. by KITTEL. London, Trübner. In-8°, lxxxij-160 p. (travail digne des précédents; l'introduction contient des détails sur l'ouvrage de Nâgavarma et un essai sur la littérature *Canara*). — The Vikramânkadevacharita..... composed by his Vidyâpati Bilhana. Ed. with an Introd. by G. BÜHLER. Bombay, Government Central Book Depot. In-8°, 46-168 p. (importante publication; l'auteur hindou vivait à la cour de Vikramânka, dans la seconde moitié du 11e s.; son ouvrage retrace l'histoire de trois princes de la dynastie Câlukya, qui régna au 11e s. dans le Dekhan). — KLEIN, Geschichte des Drama's. XI. 1. Das spanische Drama. 4. Bd. 1. Abth. Leipzig, Weigel. In-8°, 581 p. (le style de l'auteur est tel que le signataire de l'article a dû fermer le livre après en avoir lu une demi-douzaine de pages). — MITFORD, Geschichten aus Alt-Japan. Aus d. Engl. übers. v. J. G. KOHL. 2 Bde. Leipzig, Grunow. In-8°, xxxj-319; 308 p. — BURSIAN, Ueber den religiösen Charakter des griechischen Mythos. München, Franz in Comm. In-4°, 27 p. (pour l'auteur, les mythes grecs se sont formés par l'attribution des phénomènes naturels à l'action de divinités personnelles). — LILIENFELD, Die antike Kunst. Magdeburg, Baensch. In-8°, xij-184 p. (sans valeur).

The Indian Antiquary, Ed. by Jas. BURGESS. Part XLVII (vol. IV). October, 1875. Eight Arabic and Persian Inscriptions from Ahmadâbâd (H. BLOCHMANN). — Biography of Jellâl-al-Din Rûmi (E. REHATSEK). — On the Age and Country of Bidyâpati (John BEAMES). — Archæological Notes (J. WALHOUSE). — Notes on the Antiquities found in Parts of upper Godâvari and Krischna Districts. — Progress of Oriental Research, 1874-75. — *Correspondence* and *Miscellanea*. Malabar Christians (Richard COLLINS). — Report on Sanskrit Mss. (G. BÜHLER). — Sufi Manzals. — Cape Comorin or Kumârî. — Religious Harmony in Jhelam District. — Albîrûnî on the Deluge. — *Book Notices*. Census of the Bombay Presidency. — The Principles of Comparative Philology, by A. H. Sayce.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Armées (Les) françaises et étrangères en 1874. Principaux événements militaires et maritimes, notices et documents statistiques, renseignements divers, etc. In-18 jésus, 376 p. Paris (Hachette et Ce). 3 fr. 50

Aulularia Sine Querolus Theodosiani aevi comoedia Rutilio dedicata ed. R. Peiper. In-8°, xl-68 S. Leipzig (Teubner). 2 fr.

Bergmann (J.). Zur Beurtheilung d. Kriticismus vom Idealistischen Standpunkte. In-8°, ix-192 S. Berlin (Mittler et S.). 4 fr.

Chambrun de Rosemont. Étude préliminaire sur les antiquités antérieures aux Romains dans le département des Alpes-Maritimes. In-8°, 14 p. Nice (imp. Caisson et Mignon).

Courrière (C.). Histoire de la littérature contemporaine en Russie. In-18 jésus, viij-446 p. Paris (Charpentier et C°).

Coussemaker (E. de). Scriptorum de musica medii aevi nova series a Gerbertina collecta nuncque primum edit. T. 4. Fasc. 3. In-4°, p. 161-240. Paris (Durand et Pedone-Lauriel).

Duboin (E.). La Muraille de César. Les Allobroges et l'émigration des Helvètes. A propos de vestiges romains découverts près de Chancy. In-8°, 32 p. Saint-Julien (imp. Mariat).

Du Chatellier (A.). Correspondance de François Watrin, adjudant général de Hoche pendant les guerres de la Vendée (documents inédits). In-8°, 100 p. Paris (Dumoulin).

Dupré-Lasale (E.). Michel de l'Hospital avant son élévation au poste de chancelier de France. 1505-1558. In-8°, 370 p. Paris (Thorin).

Düringsfeld (J. v.) und **Reinsberg Düringsfeld** (O. v.). Sprichwœrter d. germanischen und romanischen Sprachen vergleichend zusammengestellt. 2. Bd. Gr. in-8°, viij-638 S. Leipzig (Fues). 29 fr. 35
T. I-II. 53 fr. 35

Eneberg (C.). De pronominibus arabicis dissertatio etymologica I et II 1. In-8°. Leipzig (Voss). 6 fr. 75

Enquête parlementaire sur les actes de la Défense nationale. Assemblée nationale. Rapports. VII. Rapport de M. Perrot sur les actes militaires du gouvernement de la Défense nationale en province (2° partie. Expédition de l'Est. In-4°, 812 p. Paris (G. Baillière). 15 fr.

Freudenthal (J.). Hellenistische Studien. 1. u. 2. Heft. : Alexander Polyhistor u. die v. ihm erhaltenen Reste judaïscher u. samaritan. Geschichtswerke. In-8°, 239 S. Breslau (Skutsch). 8 fr.

Hozier (J.-F. d'). L'Impôt du sang, ou la noblesse de France sur les champs de bataille, publié par L. Paris, sur le manuscrit unique de la Bibliothèque du Louvre, brûlé dans la nuit du 23 au 24 mai 1871, sous le règne de la Commune. T. 1. 2e partie. In-8°, 320 p. Paris (Techener). 6 fr.

Juliani imperatoris quae supersunt praeter reliquias apud Cyrillum omnia. Rec. F. C. Hertlein. Vol. I. In-8°, viij-432 p. Leipzig (Teubner). 6 fr.

Kollerffy (M. v.). Ortslexicon der Lænder der ungarischen Krone mit Rücksicht auf die verschiedenen Zweige der Verwaltg. Mit Benützg. der neuesten amtl. Daten. Gr. in-8°, iv-1152 S. Leipzig (Hænel). 16 fr.

Lallier (R.). De la condition de la femme dans la famille athénienne au V° et au VI° siècle. In-8°, 299 p. Paris (Thorin).

Lamartine. Correspondance, publiée par Mme V. de Lamartine. T. 5. 1834-1841. In-8°, 595 p. Paris (Furne, Jouvet et C°). 7 fr. 50

Le Houx (J.). Les Vaux de Vire publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe du poète avec une introduction et des notes par A. Gasté. In-12, xxxiv-265 p. Paris (Lemerre). 7 fr. 50

Lenormant (F.). Choix de textes cunéiformes inédits ou incomplétement publiés jusqu'à ce jour. 3e fascicule. In-4°, 161-270 p. Paris (Maisonneuve et C°).

L'Epinois (H. de). Les Catacombes de Rome, notes pour servir de complément aux cours d'archéologie chrétienne, avec dessins. In-18 jésus, 238 p. Paris (Soc. bibliogr.). 2 fr. 50

Meaume (G.-E.). Les Assises de l'ancienne chevalerie lorraine. In-8°, 73 p. Nancy (Wiener).

Moulenq (F.). La Justice au XVII° siècle, épisode de l'histoire d'Auvillars. In-8°, 92 p. Agen (imp. Noubel).

Müller (L.). De Phaedri et Aviani fabulis libellus. In-8°, iij-34 p. Leipzig (Teubner). 1 fr. 35

Petit de Julleville (L.). Histoire grecque. In-12, 310 p. Paris (Lemerre).

Thoemes (N.). Divi Thomae Aquinatis opera et praecepta, quid valeant ad res ecclesiasticas politicas sociales. Pars I. In-8°, 150 p. Berlin (Putkammer et M.). 4 fr.

Valeri flacci Setini Balbi (C.). Argonauticon Libri VIII. Recogn. A. Baehrens. In-8°, lx-180 p. Leipzig (Teubner). 2 fr.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 47 Neuvième année. 20 Novembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente chez F. VIEWEG, libraire-éditeur (librairie A. Franck), 67, rue Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

25e ET 26e FASCICULES.

CHEREF-EDDIN RAMI Anîs el-'Ochchâq. Traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté. Traduit du persan et annoté par C. Huart. 5 fr. 50

M. BRÉAL Les tables éugubines. Texte, traduction et commentaire, avec une grammaire, une introduction historique et un index, et accompagné d'un album de 13 pl. photogravées. 30 fr.

G. MASPERO Mémoire sur quelques papyrus du Louvre. 1 vol. in-4° orné de 14 planches fac-simile. 20 fr.

MÉMOIRES De la Société de linguistique de Paris. T. III. 1er fascicule. 4 fr.

The Academy, n° 182, new series, 30 octobre. Marquis DE COMPIÈGNE, L'Afrique équatoriale. Paris, Plon (Richard F. BURTON : article défavorable). — SAYOUS, Les Origines de l'Époque païenne de l'Histoire des Hongrois. Paris, E. Leroux (Arthur J. PATTERSON; cf. *Rev. crit.*, 1874, II, p. 298). — Chronicon Angliae ab A. D. 1328 usque ad Annum 1388, auctore monacho quodam Sancti Albani. Ed. by E. M. THOMPSON. Rolls Series (C. W. BOASE : excellente édition; le ms. a été découvert par l'éditeur au British Museum). — The English Colonies during the Seventeenth Century (deux documents, l'un sur la traite des blancs, l'autre sur la révolte de Bacon en Virginie). — *Correspondence.* The Judge who Commited prince Henry (Clements R. MARKHAM). — Michel Angelo's « Creation of Adam » (William B. SCOTT). — ROBY, A Grammar of the Latin Language from Plautus to Suetonius. Part II. London, Macmillan (H. NETTLESHIP : cette partie traite de la syntaxe; l'auteur s'y montre original; les exemples sont abondants et bien choisis).

The Athenæum, n° 2505, 30 octobre. HEPWORTH DIXON, White Conquest. 2 vols. Chatto and Windus (très-intéressant ouvrage sur les États-Unis). — A. Ch. EWALD, The Life and Times of the Prince Charles Stuart, Count of Albany, commonly called the young Pretendant. 2 vols. Chapman and Hall (contient quelques détails nouveaux, empruntés à des documents officiels et autres). — Records of the Past. Vols IV, V. Bagster and Sons (monuments littéraires égyptiens et assyriens traduits par les principaux égyptologues et assyriologues). — CUNNINGHAM, Report for the Year 1872-1873 on the Archaeological Survey of India. Calcutta, Government Printing Office (c'est le Ve volume : il contient, comme les précédents, une abondance de faits et d'observations; ces rapports placent M. Cunningham au premier rang parmi les archéologues orientalistes; on en regrette la forme un peu trop sèche). — Gaelic Word in Shakspeare. II (Walter W. SKEAT : continue sa critique du travail de M. Mackay). — The Alban Lake (James YOUNG : décrit les travaux qu'y avaient exécutés les Romains pour en utiliser les eaux). — Moorish Antiquities (TROVEY BLACMORE : publie la traduction faite par M. Rieu des inscriptions découvertes dans le mausolée des Beni-Merin à Shella, près de Rabat; cf. l'*Athenæum* du 18 septembre). — *Miscellanea.* — *Mich.* — *Tirret* (C. GODWIN).

Literarisches Centralblatt, n° 44, 30 octobre. Arnobii adversus nationes libri VII, recens. et commentario instruxit REIFFERSCHEID. Wien, Gerold's S. In-8°, xviij-352 p. (cette édition marque un progrès considérable dans la critique du texte d'Arnobe). — DRAPER, Geschichte der Conflicte zwischen Religion und Wissenschaft. Leipzig, Brockhaus. In-8°, xxiv-383 p. (bonne traduction de ce très-intéressant ouvrage anglais). — MEHLIS, Studien zur æltesten Geschichte der Rheinlande. 1. Abth. Leipzig, Duncker u. Humblot. In-8°, ix-75 p. (l'auteur est bien aventureux, et ne fait pas preuve en un sujet aussi délicat de la minutie et de la sûreté d'érudition voulues). — CELESTIN, Russland seit Aufhebung der Leibeigenschaft. Laibach, v. Kleinmayr u. Bamberg. In-8°, 388 p. (ouvrage instructif et d'une lecture agréable). — Zeitschrift für Deutsches Alterthum und Deutsche Litteratur. Unter Mitwirkung von K. MÜLLENHOF u. W. SCHERER. Herausg. v. E. STEINMEYER. Neue Folge. VII. Bd. 1. Heft. Berlin, Weidmann. In-8°, 112, 64 p. (paraît maintenant tous les trois mois). — BERNAYS, Der junge Goethe. 3 Theile. Leipzig, Hirzel. In-8°, xcviij-411; 507; 720 p. (lettres et poésies de Goethe, depuis 1764 jusqu'à 1776; la *Revue crit.* appréciera bientôt cet ouvrage). — OPPERT, L'étalon des augures assyriennes. Extrait du Journal asiatique (les résultats de ce travail paraissent définitifs). — KLON STEPHANOS,

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — **20 Novembre** — **1875**

Sommaire : 220. *Dobree, Remarques critiques*, p. p. WAGNER. — 221. LUCRÈCE, *De la Nature des Choses*, p. p. BOCKEMÜLLER. — 222. HAHN, Grammaire du vieux haut-allemand, p. p. JEITTELES, 4e éd.; BRAUNE, Chrestomathie de vieux haut-allemand. — 223. La *Chronique de Flersheim*, p. p. WALZ. — 224. DORANGE, Catalogue des Mss. de la bibliothèque de Tours. — 225. SCHURÉ, Le Drame musical. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

220. — **Petri Pauli Dobree adversaria critica.** Editio in Germania prima cum praefatione Guilelmi WAGNERI. Berolini, S. Calvary, 1874-1875. 5 vol. in-8°. I, xij et 352 p.; II, 220 p.; III, 147 p.; IV, 298 p.; V, 63 p. — Prix : 16 fr.

Dobree (Pierre-Paul) né dans l'île de Guernesey en 1783, fut *fellow* du Trinity College à Cambridge et ami intime de Porson. Il édita en 1820 le Plutus d'Aristophane avec les remarques de Porson et les siennes, et il procura en 1822 l'édition du Lexique de Photius que Porson avait préparée. Il fut nommé professeur de grec à Cambridge en 1823 et mourut le 24 septembre 1825. Il laissait dans ses papiers un très-grand nombre de remarques critiques sur les classiques grecs. Elles furent publiées par son ami J. Scholefield, à Cambridge, en 1831, sous le titre de *Petri Pauli Dobree adversaria critica.* Elles placent leur auteur au premier rang des hellénistes. M. Wagner, qui a conseillé cette réimpression et qui y a présidé, semble même placer Dobree au-dessus de Porson : « ne que » tamen dixerim » dit-il dans sa préface p. iv, « Dobraeum ad solius Porsoni » exemplum se totum finxisse atque formasse, sed ut ingenue fatear, videtur mihi » Porsoni timidam quandam sapientiam cautionemque haud iniuria abiecisse et » in re critica factitanda ipsum magistrum audacia superasse. Quod non sum » nescius Britannis longe aliter videri hominibus plerumque cautissimis nimiaque » anxietate vulgatas quas dicunt lectiones conservantibus..... Itaque Porsonus » maior fortasse fuisset si nonnumquam audaciæ indulgere voluisset, sed ita caute » vestigia ponere solet, ut errores vix commiserit. Quid! nonne magnum est tales » errores committere quales sunt Bentlei?.... semper fere credimus Porsono » summamque eius diligentiam et circumspectam cautionem laudamus; per- » saepe non persuadet nobis Bentleius, at critices rationem ab hoc potius discimus » quam ab illo. »

Nous ne pouvons être de l'avis de M. Wagner: Bentley est un critique plus digne d'admiration que d'imitation. Il avait infiniment d'esprit et de lecture, mais moins de goût et de jugement. La circonspection que M. Wagner reproche à Porson me paraît précisément une des marques les plus évidentes de son génie. Quoi de plus fort que de ne pas abuser de sa force! Quoi de plus grand et de plus rare que de ne pas avoir les défauts de ses qualités et de réunir des mérites aussi difficilement compatibles que le bon sens et la pénétration! Au reste je

puis invoquer l'autorité d'un homme qui peut être nommé à côté de Bentley et de Porson; M. Madvig dit en parlant de la critique (*Adversaria*, 1, 124) : « Eam artem etsi non praeceptis comprehensam quidam naturali quadam prudentia tenuerunt velut Richardus Porsonus, etsi in uno fere Graecorum scriptorum genere ingenium exercuit, alii, qui magni critici haberi solent, aut ex aliqua parte sæpe eam violarunt, ut Bentleius in mendis coarguendis et in suspicione continenda, aut prorsus ea caruerunt, ut G. Hermannus, qui non maximum numerum bonarum emendationum obruit innumerabili inanium et levium opinionum festinanter iactarum multitudine. »

Charles THUROT.

---

221. — T. LUCRETI CARI **De rerum natura libri sex**, redigirt und erklärt von Friedrich BOCKEMÜLLER. Gedruckt als Handschrift. Stade, Verlag v. Fr. Steudel *sen.* 1873 (l. I et II), 1874 (l. III-VI). 2 vol. in-8° (l. I à III et IV à VI), 255 et 279 p.

Il faut du courage pour faire une nouvelle édition de Lucrèce, en Allemagne, du moins, dans la patrie de Lachmann. Et cependant, en voici deux en peu de temps; une qui est annoncée pour paraître prochainement, de M. Brieger[1]; et une autre qui a vu le jour l'année dernière, celle dont le titre figure en tête de ces lignes. M. Brieger est aujourd'hui un des savants les mieux qualifiés pour ce travail; ses études sur Lucrèce dans le *Philologus*, et ailleurs, l'ont prouvé. Au contraire, ceux qui avaient lu l'opuscule intitulé : *Lucretiana quae scripsit Fr. Bockemuellerus* (Stade, 1869), et un article des *Grenzboten*, 1869, signé *Fr. B.*[2], ne pouvaient pas augurer aussi favorablement d'une édition de Lucrèce faite par M. B. Et, en effet, cette édition est loin de marquer un progrès dans la science[3].

Le texte de Lucrèce « rédigé » par M. B. est un texte remarquable, cela est vrai, par sa nouveauté. On y compte par centaines les mots que M. B. a cru devoir corriger[4] et les passages où il a élagué ou transposé un ou plusieurs vers. Mais parmi plus de mille corrections, il en est bien peu qui soutiennent un examen attentif, pas plus d'une quinzaine qu'on pourrait songer à adopter, et quatre ou cinq qui sont à peu près évidentes[5]. La grande majorité est de la nature

---

1. Mittheilungen der Verlagsbuchhandlung B. G. Teubner. 1875. N° 4, p. 55.

2. Ein Zeitgenosse Julius Cæsars (Grenzboten. 1869. T. II, p. 129 suiv.).

3. M. B. dit, il est vrai (Lose Blætter, N° 1, zu Lucrez, p. 3), qu'il n'a pas voulu donner une édition de Lucrèce dans l'acception ordinaire de ce mot; il fait profession d'avoir offert au public seulement : 1° des matériaux pour une édition à venir; 2° le texte de Lucrèce rétabli, avec preuves à l'appui; 3° un commentaire suivi, divisé par chapitres. Mais qu'est-ce donc que le texte d'un auteur, revu et accompagné d'un commentaire, si ce n'est une édition dans l'acception ordinaire du mot?

4. J'avais noté environ 1060 corrections que M. B. paraissait donner comme étant de lui. Mais j'ai vu qu'il y en avait plusieurs qui avaient déjà été proposées par d'autres.

5. I 450 (Lachm.) *harum;* II 92 *modoque* (p. *modoquest*); 617 *ullam* (p. *uiuam*); 802 *coruscat;* 812 *cum nigrum;* III 415 *splendeat;* 778 *et spectare;* 702 *dispertita retro*, le v. 702 devant précéder le 701; IV 406 *ibi;* 957 *satur ac;* V 697 *et eo* (seulement, il fallait expliquer *eo* = *ideo*); 1360 *durarunt;* VI 85 *qui fiant;* 498 *uideas.*

de celles, absolument inutiles ou inadmissibles, qui se présentent à l'esprit la première fois qu'on lit un auteur, sans connaître ni son style ni sa manière de penser. Enfin, il y en a une multitude par lesquelles M. B. attribue à Lucrèce des expressions qui ne sont pas latines, ou des idées si bizarres, qu'on se demande quel auteur aurait songé à les énoncer en n'importe quelle langue[1]. — M. B. eût peut-être échappé à ces reproches, si, à défaut d'un certain tact critique, il avait au moins de la méthode; s'il fondait sa critique (et son interprétation) sur l'observation lexicographique, grammaticale, métrique, etc.[2]; s'il essayait de justifier, aux yeux de la raison et du bon sens, les opérations auxquelles il soumet le texte; s'il se rappelait que la critique peut bien rarement trancher les questions, qu'elle est, comme toute science, et plus que toute autre science, une espèce de calcul des probabilités. Mais bien loin de là, M. B. semble se défier de l'observation, ou la mépriser[3]; il ne doute jamais; il affirme, et quand il donne des raisons, ce sont trop souvent encore des affirmations qui ont besoin de preuve à leur tour[4].

Les vers sont éliminés ou transposés avec non moins d'arbitraire. Il n'y a nul doute que Lucrèce n'a pas terminé son poème, et que bien des passages n'occupent pas la place où Lucrèce les aurait rangés, s'il avait pu y mettre la dernière main; il y en a même qui ne trouvent leur place nulle part dans le poème tel que nous le possédons. Tout le monde est d'accord là-dessus depuis Lachmann. Mais cela ne suffit pas à M. B. Il prétend savoir dans quelle année chaque mor-

---

1. En voici un très-petit choix : I 476 *turgidulus* p. *durateus* (*equus Troianus*); II 173 *blandīter* (adv.); 934 *hunc* (*sensum*)..... *non fieri partum* (« partic. ») : « que cette sensa- » tion ne prend pas naissance; » III 460 *in munis* (corrigé par M. B. pour *inmanis*) : « *muniorum*, gén. de *munia*, est attesté; l'abl. *munis* ne l'est pas ailleurs qu'ici; mais » l'impropriété de l'épithète *inmanis* appliquée à *morbos* est une espèce de preuve (hat ihre » Beweiskraft!) »; IV 123 suiv. *quaecumque ... expirant ... absinthia ... habrotonique ...*, *horum* (p. *quorum*) *unum ... si forte ciebis* (p. *duobus*)! « que de choses l'absinthe et l'aurone » exhalent! » 662 *pena erant* (p. *penetrant*) : « restaient en réserve, comme provision; » *pena*, plur. de *penum*, qui est fréquent à tous les cas du singulier »; 843 *manu pugnea* « avec la main qui fait le poing »; V 30 M. B. prouve que Lucrèce ne peut pas avoir parlé des oiseaux du Stymphale, puis il corrige *tymphala colentes* (mss.) en *tum prata colentes;* 300 *esi* (p. *ei*) *exitium* « l'épuisement de l'huile de lampe »; « *esum* = combustible, » Virg. Æn. V 683 » (*lentusque carinas* | *est uapor*); 436 *molisque cohum ortae* p. *molisque coortae*. VI 1096 *ea cum casu sunt corte* (p. *forte*) *coorta :* « *corte* = *cohorte*, en masse » compacte ».

2. Il n'aurait pas l'idée, p. ex., en introduisant dans le texte de Lucrèce *rebus ab* (IV 91), *tempore in* (IV 794), et plusieurs tournures pareilles, de se demander quelles règles Lucrèce observe dans l'emploi de cette figure. Il ne paraît pas seulement se servir d'un *index uerborum* : « je n'ai pas remarqué, dit-il (es ist mir nicht aufgefallen), que Lucrèce » emploie les mots *elementa* et *figurae* pour désigner les atomes dans le l. I » (I, 109, note).

3. IV 740 *animalis :* « Il serait étrange qu'il n'eût pas été permis à Lucrèce d'employer » au singulier un des mots les plus usités » (mss. *anima*, Lamb. *animalis*, Munro *animantis*, parce que Lucrèce, en effet, n'emploie qu'une seule fois *animal*, et huit fois *animans*); etc.

4. II 323 « *magno cursu* avait peut-être une acception technique spéciale ». 404 « le » mot *uidere* peut désigner n'importe quelle perception des sens chez Lucrèce ». V 260 « *edens* (p. *ergo*), sous-ent. *partu*, comme c'est le cas fréquemment chez les poètes ». 650 « *ingenti* ne peut pas servir d'épithète à *caligine* chez un poète tel que Lucrèce ». VI 52 « *iaciunt animos* peut se dire, comme on dit : *Memmius iacet* ».

ceau a été composé; combien de fois Lucrèce a remis son poème sur le métier; quels vers il a ajoutés ou retranchés à chaque fois[1]; enfin, quelle était, dans la pensée de l'auteur, la forme que devait adopter définitivement l'ensemble et chacune des parties de son œuvre. C'est pour nous la présenter sous cette forme que M. B. procède aux dislocations les plus surprenantes[2]. Il a un cadre tout fait, d'après des vues trop systématiques sur le plan du poème et la distribution des matières, et, de gré ou de force, il fait tout rentrer dans ce cadre, même les morceaux dont il est prouvé jusqu'à l'évidence que Lucrèce ne leur avait pas encore trouvé de place[3]. Néanmoins, c'est peut-être le principal mérite de l'ouvrage de M. B., d'attirer l'attention du lecteur sur les divisions, les transitions, les récapitulations, en un mot sur les indices de l'ordre adopté par Lucrèce; et pour ceux qui ne le suivront pas dans ses tours de force critiques, il aura réussi tout au moins à révéler dans le texte de Lucrèce encore plus d'incohérence qu'on n'en avait déjà reconnu. C'est quelque chose de constater le mal, lors même qu'il n'y aurait pas de remède[4].

L' « explication » de Lucrèce offerte par M. B. se réduit à fort peu de chose. On vient de voir qu'il s'applique particulièrement à rendre compte du plan du poème et de l'enchaînement des idées; il faut lui en savoir gré, tout en regrettant les excès où cette préoccupation très-légitime l'a poussé. Mais à part cela, l'interprétation de M. B. n'est guère qu'une espèce de paraphrase dont il serait difficile de concevoir l'utilité[5], pour ne rien dire de certaines erreurs trop manifestes[6]. Quelques notes, éparses çà et là, relatives aux antiquités, sont tirées de Guhl et Koner[7]. Très-peu de chose, nous l'avons dit, sur la grammaire, le style, la versification de Lucrèce. Presque rien sur la philosophie épicurienne. M. B.

---

1. Memmius joue un grand rôle dans tout cela. Or rien ne prouve que le Memmius de Lucrèce soit celui que M. B. a en vue, le préteur de Bithynie de l'an 57. C'est possible, voilà tout ce qu'on peut affirmer.

2. Ainsi, dans le l. III, où il est vrai que les arguments contre l'immortalité sont accumulés sans beaucoup d'ordre, ils ont dû presque tous changer de place, sans que l'enchaînement logique y ait sensiblement gagné. Il en est de même de la seconde partie du l. VI, où M. B. établit deux catégories de phénomènes, *terribilia* et *mirabilia*. Ceci est encore assez indifférent. Mais l'histoire du monde au l. V est véritablement bouleversée. Enfin, c'est dans d'innombrables transpositions de fragments moins étendus que le poème a le plus souffert, chacune de ces transpositions ayant nécessité la transformation d'un ou plusieurs vers.

3. II 167-183, vers que M. B. trouve tout à fait à leur place entre 166 et 184; IV 822 suiv., etc.

4. M. B. paraît cependant avoir trouvé le remède en quelques endroits; ainsi, quand il place les v. 205 à 207 du l. I après 214 (cf. Stuerenburg, *de carminis Lucr.* l. I. Lips. 1874, p. 23 suiv.); de même I 885 *herbis quoque saepe decebat*, | 884 *cum lapidi in lapidem terimus, manare cruorem*; etc.

5. Je prends au hasard : II 711 *nam*, car — *sua cuique corpora*, les atomes convenables à chaque organisme passent — *ex omnibus*, de tous les aliments dans l'intérieur des membres — 712 *conexaque efficiunt*, et après être entrés en rapport, ils contribuent, etc.

6. IV 953 « *membra summittuntur*, les membres sont relevés, redressés (I, 8 *tellus flores* » *summittit*) ». V 102 « *fert proxima*, conduit le plus vite — *munita fidei* (comme III 498 » *munita uiai*) signifie la même chose que *munitam fidem*, une preuve certaine, suffisante. » VI 849 *fons fertur*, une source jaillit. Etc., etc.

7. Non pas, p. ex., des erreurs telles que celle-ci : « Les Romains n'avaient ni le » besoin ni l'habitude de boire des breuvages chauds dans des coupes » (VI 949, note).

cite fréquemment les commentaires et les monographies sur Lucrèce; mais ce n'est pas, en général, pour en tirer ce qu'ils renferment de mieux, ni avec une entière exactitude[1].

Il est regrettable que M. B. ait pris la peine de faire imprimer son «manuscrit», et qu'il ait, par là, imposé la peine de le lire à ceux que des études spéciales obligent à se tenir au courant des publications relatives à Lucrèce. Car si l'on a pu dire de certains grands critiques qu'on apprend d'eux lors même qu'ils se trompent, c'est le contraire de M. B. On n'apprend guère de lui, même quand il a raison.

Max Bonnet.

---

222. — K. A. Hahns **Althochdeutsche Grammatik**, nebst einigen Lesestücken und einem Glossar. Hrsg. von Adalbert Jeitteles. Vierte wesentlich veränderte und vermehrte Auflage. Prag. In-12. 1875. Verlag von F. Tempsky. vx-152 p.
Althochdeutsches Lesebuch zusammengestellt und mit Glossar versehen von Wilhelm Braune. Halle, Lippert'sche Buchhandlung. 1875. In-8°, viij-225 p. — Prix : 4 fr.

L'ancien haut-allemand a pour l'étude de la philologie germanique une importance capitale et depuis longtemps reconnue; si les monuments qui nous en restent, en effet, ne sont pas aussi nombreux que ceux de la plupart des autres idiomes congénères, les différences profondes des dialectes qu'on y rencontre, le mélange de la diversité des formes qu'ils présentent, formes tantôt plus récentes et plus affaiblies, d'autres fois plus archaïques et partant plus complètes, en font une mine unique et précieuse d'enseignements ou de comparaisons et expliquent que cet idiome ait été de bonne heure l'objet d'une étude spéciale. Ce fut là ce qui détermina K. A. Hahn à publier en 1852 sa *Grammaire de l'ancien allemand.* Mais depuis cette époque la connaissance des dialectes germaniques a fait de grands progrès et son livre avait besoin d'être soigneusement remanié. Les morceaux choisis qui le terminent présentaient des lacunes évidentes, le dictionnaire était aussi par trop incomplet. C'étaient là des défauts qui pour être *voulus* n'en étaient pas moins regrettables. M. Jeitteles, chargé après la mort de l'auteur de publier son recueil, s'est attaché à les effacer dans deux éditions successives, et l'accueil que, malgré quelques critiques, a reçu l'œuvre de Hahn ainsi modifiée en fait assez l'éloge et en montre l'utilité. La quatrième édition qui nous en est offerte aujourd'hui ne mérite pas un accueil moins empressé : les changements apportés à la grammaire, la révision attentive du texte des morceaux qui la suivent, les additions utiles faites au glossaire contribuent à faire de ce petit livre un manuel excellent pour les jeunes germanisants, qui y trouvent à la fois tout ce qui est nécessaire pour arriver à une connaissance générale de l'ancien haut-allemand et une préparation suffisante pour en faire une étude plus approfondie et plus complète.

---

1. IV 304 *adurit* p. *ardurit*; etc. IV 1034 M. B. n'a pas du tout compris ce que Lachmann dit de Naugerius, ce qui prouve qu'il n'a pas consulté l'édition de ce dernier.

Cette étude plus complète, M. Braune s'est proposé de fournir ce qu'il fallait pour l'entreprendre : une grammaire et un *Lesebuch* étendus. En attendant qu'il publie la grammaire, il nous donne aujourd'hui le recueil dont elle doit être en quelque sorte le commentaire. Ce *choix*, destiné à suppléer à ce qu'il y a d'incomplet dans les *Lesebuch* de Wackernagel et de Schade renferme tous les petits monuments en ancien haut-allemand de quelque importance pour l'étude de la langue et de l'histoire littéraire, et de longs extraits des monuments plus considérables; c'est ainsi qu'on y trouve un fragment de l'Harmonie des Evangiles d'Ottfried, qui n'a pas moins de 2600 vers[1]. Cet important recueil est suivi d'un dictionnaire qui renferme tous les mots qui s'y rencontrent. Si on peut regretter que l'auteur n'ait qu'exceptionnellement indiqué les passages d'où ils étaient tirés, on ne trouve pas moins dans son glossaire tout ce qui est nécessaire à une intelligence complète du texte. Le livre de M. Br. est ainsi appelé à rendre les plus grands services à tous ceux qui voudront aborder l'étude difficile de l'ancien haut-allemand, et on ne peut que le féliciter de s'être si bien acquitté de la tâche qu'il s'était imposée et que l'encourager à l'achever en nous donnant prochainement la grammaire qu'il nous promet.

C. J.

---

223. — **Die Flersheimer Chronik.** Zur Geschichte des XV. u. XVI. Jahrhunderts. Zum ersten mal nach vollstændigen Handschriften herausgegeben von Dr Otto Walz, a. o. Prof. der Geschichte an der Universitæt Heidelberg. Leipzig, S. Hirzel. 1874. In-8°, xxiv-124 p. — Prix : 5 fr. 35.

Nous avons, une fois déjà, prononcé ici le nom de la *Chronique de Flersheim*, en rendant compte de l'intéressante biographie de François de Sickingen due à M. Ulmann (*Rev. Crit.* 1874, p. 261). En rédigeant son ouvrage, M. U. annonçait avec regret que, malgré toutes ses recherches, il n'avait point réussi à retrouver le manuscrit de ce récit si important pour son sujet, et qu'il faudrait se contenter désormais de la copie incomplète et fautive, publiée par le docteur Ernest Münch, quarante ans auparavant. Mais par un de ces jeux du hasard qui apprennent au savant à ne point désespérer trop tôt, c'est au moment même où des autorités compétentes constataient ainsi devant le monde savant la perte définitive de la Chronique, qu'un jeune professeur de Heidelberg, actuellement à Dorpat, parvenait à retrouver notre écrit entre les mains d'un haut dignitaire de l'Eglise, M. le chanoine Holger, de Trêves. Il vient de le livrer au public dans une édition soigneusement établie.

C'est en effet un document des plus curieux pour l'histoire des troubles politiques qui accompagnèrent les origines de la Réforme en Allemagne et précédèrent la guerre des Paysans. Philippe de Flersheim, qui en a rédigé la majeure et la plus intéressante partie, était le beau-frère de François de Sickingen; sa *Chronique* a été composée pour défendre l'illustre chevalier contre les accusations

---

1. On y trouve aussi (p. 150-158) quelques extraits de textes en ancien saxon.

d'ingratitude à l'égard de la Maison Palatine, et pour montrer qu'au contraire c'est elle qui a fort mal reconnu les services de l'illustre *condottiere* germain. La rédaction de la chronique ne remonte qu'à 1547 environ, alors que Philippe de Flersheim occupait le siége épiscopal de Spire; il dictait son récit à son secrétaire, et quelques-unes de ses narrations, puisées dans des souvenirs assez lointains déjà, restent sujettes à caution; quelques impressions se sont effacées, et — curieux exemple d'une influence anti-historique, très-compréhensible d'ailleurs dans la position de l'évêque! — d'autres sont systématiquement écartées : ainsi l'auteur s'obstine à faire mourir Sickingen, ce fougueux champion de la Réforme, en fervent catholique. L'édition de M. W. est faite avec un grand soin, et telle qu'on devait l'attendre d'un connaisseur aussi compétent de la première moitié du XVIe siècle. M. W. ne s'est pas contenté de nous donner le texte primitif de la chronique; il a joint à son volume les additions qu'un neveu de l'évêque, Frédéric de Flersheim, fit au manuscrit jusqu'en 1572, ainsi que celles par lesquelles son petit-fils, Jean-Frédéric de Flersheim, continua le récit jusqu'à l'année 1588. Le manuscrit de Trêves a été collationné avec une copie découverte à Würzbourg, et un autre exemplaire, retrouvé par M. Walz à Heidelberg même, que l'on croyait également depuis longtemps perdu. Un registre des noms propres et des noms de lieux mentionnés dans la chronique termine cette utile publication.

R.

---

224. — **Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Tours,** par A. Dorange. Tours. 1875. Gr. in-4°, viij-582 p.

La bibliothèque de Tours est l'une des plus riches de nos bibliothèques provinciales. Elle contient des monuments paléographiques que l'on peut dire uniques, tels que l'évangéliaire en lettre d'or de Saint-Martin (n° 22), des mss. d'auteurs classiques, de l'un desquels (n° 688) M. Thurot a récemment montré l'importance dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études* (fasc. 17), des textes anciens de plusieurs de nos anciens poëmes, tels que Gui de Bourgogne (dont on ne connaît d'ailleurs qu'un autre ms., celui de Londres), Huon de Bordeaux, Ogier le Danois (les meilleurs textes connus), etc.

Il n'est point surprenant qu'une bibliothèque où sont venues affluer les collections de Saint-Gatien, de Saint-Martin, de Marmoutiers, soit aussi riche : il faut bien plutôt s'étonner et regretter qu'elle ne le soit pas davantage; et elle le serait, sans l'état d'abandon où elle a été laissée pendant la première moitié de ce siècle. L'*avertissement* placé en tête du Catalogue dont nous allons rendre compte contient à cet égard des témoignages précis, et dès l'instant que selon l'expression de M. Dorange « les livres, les manuscrits même *se promenaient* » dans les divers bureaux de la préfecture », on s'explique sans peine que quelques uns des plus anciens et des plus beaux livres de Saint-Martin et de Saint-Gatien aient été s'égarer dans la collection de feu Libri, pour aller de là trouver un refuge dans la bibliothèque d'un riche bibliophile d'outre-Manche.

La meilleure sauvegarde d'une collection de mss. est un catalogue imprimé. Il est dangereux de faire passer en vente publique un ouvrage volé dont l'identité est officiellement constatée et partant facile à démontrer. Or s'il est souvent possible de déguiser la provenance d'un volume imprimé, il est extrêmement difficile de tromper sur l'identité d'un ms., lorsqu'il a été bien décrit. C'est qu'on peut toujours supposer l'existence de plusieurs exemplaires d'un imprimé, si rare soit il, tandis que les mss. sont de leur nature des exemplaires uniques.

Le catalogue de M. Dorange, qui indique avec précision le contenu des mss., et fait connaître les *incipit* ainsi que la page où commence chaque ouvrage, suffit à constater l'identité des mss., et suffit aussi, ou à peu près, à renseigner les travailleurs qui savent chercher, et que la connaissance du sujet met à même de deviner ce qui n'est pas dit expressément. De sorte qu'en somme M. D. a fait un travail utile et dont on doit lui savoir gré.

Mais si nous voulions examiner par le menu son travail, en tant qu'œuvre d'érudition, nous y pourrions signaler bien des imperfections. Non pas qu'on y rencontre beaucoup de grosses erreurs : M. D. a eu soin de soumettre les épreuves de son catalogue à des personnes de la plus indiscutable compétence, et la phrase dans laquelle il adresse ses sincères remerciements « à MM. L. Delisle, » Michelant, H. Zotenberg, K. Wescher et A. Molinier », ne donne qu'une idée fort inadéquate des obligations qu'il a contractées envers ces érudits, envers le premier surtout. Mais tout dans ce catalogue, et ce qui s'y trouve, et ce qui ne s'y trouve pas, et la rédaction même, tout trahit une grande inexpérience des choses de l'érudition en général, de la bibliographie des mss. en particulier.

Examinons d'abord quelques points de la description matérielle des mss. : M. D. indique les dimensions des volumes par les abréviations *gr.*, *moy.*, *pet.* Ces désignations ont un sens pour les employés de la Bibliothèque nationale, car dans cet établissement les mss. sont divisés dans chaque fonds en trois classes selon leur hauteur : les grands ayant de $0^m,37$ à $0^m,50$, les moyens de $0^m,27$ à $0^m,37$, les petits moins de $0^m,27$. Mais pour le public, qui n'est point initié à ces détails d'administration, grand, moyen, petit, sont des termes sans précision ; et pourtant les dimensions exactes des mss. sont utiles à connaître, puisqu'elles fournissent l'un des éléments d'identification les plus certains. C'est donc avec toute raison que M. Delisle, dans une brochure dont nous avons rendu compte ici même en son temps[1], recommandait « de mesurer en millimètres la hauteur et » la largeur des volumes, en tenant compte du corps même du mss., et non » pas des plats de bois ou de carton dont les dimensions peuvent être modifiées » par un changement de reliure. » Pour le dire en passant je remarque avec satisfaction que cette méthode est celle qui prévaut depuis peu dans la rédaction des catalogues à la Bibliothèque nationale.

Autre détail. M. D. a le soin d'indiquer le feuillet où commence chaque

---

1. *Rev. crit.* 1873, art. 166.

ouvrage, mais il est fort rare qu'il donne le nombre total des feuillets du ms. Or cette indication a une grande importance. D'abord parce qu'elle est l'un des meilleurs moyens qu'on ait de constater, et par suite de prévenir, la mutilation des livres; ensuite parce que dans le cas d'ouvrages peu connus ou dont l'étendue varie selon les rédactions, la connaissance du nombre des feuillets est un utile élément d'appréciation.

Passons à des critiques d'un autre ordre. M. D. est verbeux : il dit peu en beaucoup de mots. Ayant à dire que le roman de Cliget (n° 942) est inédit, il s'exprime ainsi : « Plusieurs travaux préparatoires ont été entrepris sur ce » poëme. Quoique dans l'état actuel des nombreuses études qui se poursuivent » sur l'ancien français, il soit assez difficile de pouvoir dire si une pièce quelconque » est encore inédite ou non, nous sommes sûr que ce poëme n'a pas encore été » publié. » *Nous sommes sûr*, veut sans doute dire : « Nous avons appris de M. le » Dr F....., qui prépare une édition du *Cliget*..... » — Ailleurs (p. 46), après avoir cité ces mots qui terminent le ms. 110 : « Explicit glosa continua super » Lucam et Johannem, edita a beato Thomas de Aquino, ordinis Predicatorum, » completa per manum Yvonis Mesnagier, canonici et penitenciarii Turonensis. » A. D. 1443°. » M. D. croit devoir ajouter : « la note qui précède nous fait » voir que ce volume a été achevé en 1443 par Yves Mesnagier, chanoine et » pénitencier de l'église de Tours. » M. D. pense-t-il que les gens que cette note peut intéresser ignorent le latin ? C'est à l'aide de développements de cette force que l'auteur a élevé aux dimensions d'un grand in-4° un catalogue qui aurait pu sans dommage se maintenir dans les limites d'un simple in-8°. Si M. D. veut bien prendre la peine de jeter les yeux sur le récent catalogue des mss. de Vienne [1] il apprendra comment on peut faire tenir beaucoup de matière en peu d'espace.

Voici qui est plus grave. M. D. ne sait pas distinguer un ouvrage connu d'un ouvrage qui ne l'est pas; ou, pour dire la même chose en d'autres termes, tous les ouvrages lui paraissent rentrer dans la seconde de ces deux catégories. Ainsi, il emploie une cinquantaine de lignes à faire connaître (d'une façon bien imparfaite pour le dire en passant) le contenu du traité de G. de Saint-Amour *De periculis novissimorum temporum* (n° 112). Il ne paraît pas s'être douté que ce traité avait en son temps excité quelque émotion, de sorte que le titre seul, et au besoin un renvoi à l'*Histoire littéraire*, eussent suffi au lecteur le plus exigeant. Du reste les indications bibliographiques sont rares chez M. D., et ordinairement peu précises. Ainsi, à propos du poëme de Barlaam et Josaphat (n° 949), il indique qu'un autre poëme sur le même sujet, celui de Gui de Cambrai, a été publié par M. Zotenberg et par moi (toutefois sans rapporter le titre de notre publication), il ajoute même que de la version contenue dans le ms. de Tours il existe un

---

1. *Tabulae codicum manu scriptorum, praeter graecos et orientales, in bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum*, Edidit Academia Caesarea Vindobonensis. Vindobonae, 1864 et suiv., six vol. in-8°.

autre ms. à Carpentras, mais il néglige absolument ce point essentiel que nous avons donné à la suite du poëme de Gui de Cambrai, des extraits du ms. de Tours. — Le dédain de M. D. pour les indications bibliographiques se manifeste surtout dans la description du ms. 927; cette description suit de très-près (et il ne faut pas s'en plaindre) celle que M. Delisle a donnée du même ms. dans la *Romania*, II, 91, et cependant la notice de M. Delisle n'est pas mentionnée.

La table, qui renvoie aux pages, et non aux nos des mss., ce qui est une faute, laisse beaucoup à désirer.

J'en ai dit assez pour montrer qu'il n'y a pas lieu de soumettre ce travail à un examen détaillé [1]. D'ailleurs, quelles qu'en soient les imperfections, il est évident que M. Dorange a fait le mieux qu'il a pu.

P. M.

---

225. — **Le Drame musical.** T. I. La musique et la poésie dans leur développement historique. T. II. Richard Wagner, son œuvre et son idée, par Edouard Schuré. Paris, Sandoz et Fischbacher. I-XIII. 1-368 et 1-428. 15 fr.

Cet ouvrage ne renferme pas tout-à-fait ce qu'annonce son titre et notamment le sous-titre du 1er volume. Il semble que M. Schuré ait d'abord projeté de traiter le sujet qu'il aborde dans son 2e volume : « Richard Wagner, son œuvre et son idée », puis, qu'une fois ce 2e volume conçu, il ait pensé que pour faire comprendre la révolution tentée dans l'art dramatique et lyrique par le moderne novateur allemand, une analyse détaillée de ses œuvres — à la fois poétiques et musicales — ne suffirait pas : M. S. a entrepris d'exposer l'enchaînement des raisons qui expliquent et justifient les essais de réforme de l'auteur de *Lohengrin* et des *Niebelungen*, et pour cela il est remonté jusqu'à l'origine du drame lyrique, puis il en a suivi rapidement les transformations depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Cette étude remplit le 1er volume. Dès les premières pages l'auteur pose une thèse dont l'ouvrage entier est le développement et que voici en deux mots : A l'éclosion du drame, éclosion qui fut aussi en un sens un épanouissement, M. S. rencontre la tragédie grecque « la forme dramatique la plus élevée » et la plus complète que l'art humain ait su créer », combinaison complexe à laquelle concouraient les trois arts que les anciens désignaient sous le nom d'*arts musiques*, la poésie, la musique proprement dite et la pantomime rhythmée (l'*orchestique*). C'est à la tragédie grecque ainsi conçue comme le produit de l'alliance des trois muses que M. S. rattache tout le système de son livre : « La » loi supérieure, dit-il, qui domine le développement de l'art grec, c'est la » primitive et profonde harmonie de la danse, de la musique et de la poésie. » Cette harmonie persiste à travers toutes ses métamorphoses et produit enfin le

---

1. Disons pourtant à M. D. que le mot *Sor*, qui paraît l'avoir vivement intrigué (voy. p. 209, note) doit se lire *Sortes* et signifie Socrate; voy. Thurot, *Notices et extraits des mss.*, XXII, 106, note 1.

» chef d'œuvre tragique. Le divorce des trois arts spontanés amène la décadence » de la tragédie et de l'art grec tout entier... Rapide, brillante et unique évolution » qui contient d'avance et résume les évolutions futures de l'art dans l'huma- » nité... Les arts particuliers ne sont que les fragments d'un grand tout qu'on » pourrait appeler l'art humain universel... Les muses sœurs autrefois unies » sont maintenant séparées. Est-ce à dire qu'elles se suffisent à elles-mêmes? » Elles le croient, le disent, mais il n'en est rien. »

Nous nous attendions à trouver dans le livre de M. S. la démonstration en règle des principes esthétiques posés sous cette forme un peu vague, et nous avons ouvert avec curiosité les premiers chapitres : mais notre attente a été déçue : M. S. n'a pas construit son ouvrage d'après les règles de la méthode scientifique : on n'y constate nulle rigueur d'analyse. L'auteur fait preuve de qualités d'un autre genre: l'élévation de la pensée, la noblesse des aspirations esthétiques, la pureté du sentiment artistique animent d'un souffle vif et puissant plus d'une page de son livre ; mais ces qualités ne suppléent pas celles dont nous regrettons l'absence. M. S. revêt ses idées d'une forme sytématique et absolue qui n'est pas toujours justifiée par l'examen rigoureux des faits. Constamment il classe ceux-ci en grandes catégories, puis bâtit sur ces catégories des théories générales auxquelles ne manquent ni l'originalité ni l'éclat, mais qui n'ont pas une base assez sûre. Le style même pèche par l'absence de précision : il abonde en images brillantes, en frappantes antithèses; la phrase prend ainsi de la couleur mais ne dit pas toujours ce qu'elle devrait dire. L'auteur déclare lui-même dans sa préface « qu'il n'a pas fait un livre de critique ». Nous ne saurions mieux indiquer ce qui rend son ouvrage défectueux, ou plutôt ce qu'il n'y faut pas chercher.

Dès le point de départ la précision fait défaut. C'est en vain qu'on voudrait dans les chapitres consacrés à la Grèce apercevoir clairement ce que l'auteur entend par la combinaison des trois arts dans la tragédie antique. M. S. néglige absolument ce côté essentiel de son sujet. Il célèbre en termes enthousiastes les merveilleux effets de l'union des trois muses, mais il oublie de nous dire comment suivant lui se réalisait cette fusion magique. Pour ne parler que de deux de ces muses, il semble que l'auteur parte d'un fait tout-à-fait clair lorsqu'il nous entretient du mélange du chant et de la poésie helléniques : au fond c'est un point fort obscur et qui méritait que l'auteur le traitât avec plus de soin. Les immenses développements de la musique moderne sous le rapport de la polyphonie rendent pour nous très-problématiques les conditions d'existence du drame lyrique antique. Nous sommes obligés d'admettre, étant donnée la richesse du texte poétique, une subordination constante de la musique à la poésie ; la première, malgré l'importance de l'élément rhythmique et mélodique, n'étant, même dans les chœurs et dans les parties plus spécialement lyriques des chœurs, que, suivant l'expression d'Aristote, un assaisonnement (ἥδυσμα) de l'œuvre du poète[1]. Au lieu de poser

1. Voy. Rossbach et Westphal, *Griechische Metrik*, 2e édit. T. I, p. 18, qui résume les

nettement les termes du problème, M. S. s'en tient à des appréciations générales d'un vague regrettable. Ses aperçus sur l'origine et la structure du drame grec sont tout à fait insuffisants et même — ce qui est plus grave — pourraient faire naître de singulières erreurs dans l'esprit d'un lecteur non au courant de la matière. On pourrait croire qu'aux yeux de l'auteur, le drame, au moins dans certaines de ses parties, consistait en une sorte d'action commune où la danse, la musique et la poésie intervenaient simultanément et avec une égale importance, sans se nuire ni s'effacer mutuellement : résultat qui n'a jamais été atteint à aucune époque et par aucun art. Si telle n'est pas au fond l'idée de M. S. sur le théâtre d'Eschyle et de Sophocle, il a si peu éclairci un point qui était pourtant le véritable nœud de son sujet, qu'une confusion de la part du lecteur serait tout à fait excusable. Tant que ce doute peut subsister, tant que l'auteur laisse planer des nuages sur ce qu'il veut désigner par l'alliance de la musique et de la poésie dans le drame antique, sa formule qui suppose cette alliance définie n'a pas de valeur.

Le livre entier se ressent du peu de précision des premiers chapitres.

Après avoir célébré l'antique alliance des muses, M. S. essaye de les suivre dans leurs courses séparées à travers les siècles ; il montre la poésie se développant en des floraisons immenses, d'où la musique a disparu et avec elle la calme perfection et l'harmonie complète des compositions antiques ; la musique s'éclipsant pendant plusieurs siècles, puis surgissant de nouveau des ténèbres sous forme de combinaisons harmoniques et mélodiques où la poésie et par suite l'élément vivant et dramatique ne joue plus qu'un rôle secondaire. Tout cela est un peu factice et superficiel.

M. S. s'est tracé un vaste cadre qu'il remplit d'une façon incomplète. Ses chapitres d'histoire sont plutôt en réalité des digressions — dont plusieurs brillantes et bien écrites — sur Dante et Byron, Gœthe et Shakspeare, Palestrina et Beethoven. Le lien qui rattache un assez grand nombre de ces pages au sujet même du livre est fragile et ne s'aperçoit pas clairement. Le chapitre relatif à Beethoven, où l'auteur suppose qu'en introduisant dans le dernier morceau de sa 9e symphonie quelques strophes de Schiller, l'illustre compositeur a définitivement démontré que pour atteindre à son apogée l'art devait unir la musique à la poésie, ce chapitre pourrait soulever bien des objections. Beethoven fournit précisément les plus puissants arguments contre la thèse favorite de M. S. Il a ouvert à la symphonie purement instrumentale des horizons presque infinis : on pourrait croire que les paroles lui paraissaient des chaînes et qu'il voulut prouver comment la musique pouvait en s'en affranchissant s'élever jusqu'au ciel.

Nous regrettons que M. S. n'ait pas consacré un de ses chapitres à un sujet qu'il eût cependant été pour lui bien intéressant de traiter : nous voulons parler des essais scéniques du moyen-âge, des drames religieux, qui eussent offert de

---

rares témoignages anciens sur ce sujet, notamment sur le débit de certaines parties du dialogue avec accompagnement de musique instrumentale (παρακαταλογή) et dans le même ouvrage t. II, p. 296 : *Die metrische Composition der dramatischen Dichtungen.*

curieux points de comparaison avec la tragédie antique sortie comme eux du culte populaire. M. S. aurait pu trouver là et suivre ensuite jusqu'à la cantate d'église et l'oratorio de Bach et de Hændel une veine féconde d'études sur les transformations qu'a subies l'alliance de la musique et de la poésie religieuses[1].

Le livre intitulé l'*Opéra* est moins une histoire qu'une suite de critiques contre les tendances de cette forme du drame lyrique durant son entier développement. Ces critiques sont souvent justes : l'auteur est impitoyable pour les défauts de l'école italienne et les exagérations ou les futilités qui par son influence ont envahi nos scènes lyriques. Tout en reconnaissant de grandes beautés dans les opéras de tant de maîtres illustres, italiens, allemands ou français, M. S. considère en somme leurs œuvres « comme une série de tâtonnements, d'essais plus » ou moins manqués, de confusions ou de méprises. » C'est le genre lui-même qui est ainsi condamné, et quoique sur plusieurs points nous acceptions le jugement sévère de l'auteur, cette condamnation en bloc nous paraît bien sommaire. Nous aurions voulu de l'auteur une analyse quelque peu précise des systèmes suivis par les grandes écoles des deux derniers siècles et du nôtre, depuis l'école florentine qui, comme on sait, en créant l'opéra à la fin du XVIe siècle, crut ressusciter la déclamation de la tragédie antique[2] jusqu'à l'opéra moderne qui, surtout en France, est devenu comme une sorte de fusion entre les divers styles. L'auteur glisse sur ce sujet qui valait la peine d'être traité plus à fond : il ne s'arrête un peu longuement qu'à Gluck. Celui-ci constitue en effet un point culminant dans le développement du drame lyrique, et M. S. a raison de le représenter comme un géant parmi ses contemporains ou ses successeurs. Mais il arrive à une conclusion exagérée lorsqu'il résume le rôle de Gluck dans ces mots : « Les compositeurs » qui viennent après lui ont contribué à développer les ressources de l'orchestre, » mais ils n'ont pas fait faire un pas de plus à la tragédie lyrique : tout au con- » traire ils l'ont fait reculer et Gluck les domine de toute sa hauteur. » Gluck a le premier (en continuant cependant Lully et Rameau) posé la formule définitive de l'art tragi-lyrique et créé par réaction contre le genre factice et conventionnel de l'école italienne (à cette époque l'école napolitaine) ce drame mouvementé, pathétique, respectueux de la vérité théâtrale et de la justesse de la déclamation, qui n'a plus disparu de la scène. A ce point de vue les réformes de l'auteur d'*Orphée* et d'*Alceste* ont eu une portée immense : mais comment nier les progrès dus à Mozart, Weber, Spontini et aux maîtres plus modernes, et les beautés nouvelles dont malgré de fâcheux retours à de mauvaises traditions, ils ont doté le drame musical ?

La nouvelle école dont M. R. Wagner est le chef incontesté et dont M. S. défend chaleureusement les doctrines, a, on le sait, l'ambition d'opé-

---

1. Voir entre autres Coussemaker, *Drames liturgiques du moyen-âge* (texte et musique).

2. Ce fut là le but poursuivi par l'école florentine au temps des Peri, des Caccini, des Emilio del Cavaliere : « Nous avons voulu, disait Caccini dans ses *Nuove Musiche*, faire » une espèce de chant par lequel il fût possible de parler pour ainsi dire en musique. » Voir Gevaert, *Chefs-d'œuvre de la musique vocale italienne aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Introduction historique.

rer dans le drame lyrique une réforme complète. Cette réforme d'après le nouveau programme se rattacherait directement aux idées de Gluck. Celui-ci, dit-on, avait entrevu une transformation de l'opéra encore plus profonde que celle qu'il a réalisée, et cette transformation, il l'a indiquée dans le passage bien connu de son épître dédicatoire d'Alceste : « J'ai cherché à réduire la musique » à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression » des sentiments et l'intérêt des situations sans interrompre l'action ni la refroidir » par des ornements superflus, etc. » Si Gluck, ajoute-t-on, eût été fidèle à ce programme, au lieu de conserver la coupe générale de l'opéra avec ses catégories reçues, airs, récitatifs, morceaux d'ensemble; etc., il serait allé plus loin : il aurait supprimé toutes les formes convenues comme autant de barrières qui arrêtent la marche du drame, confondu la mélodie avec le récitatif, effacé les périodes rhythmiques régulières — qui sont dans la musique classique comme les assises de l'édifice mélodique et harmonique — donné enfin au drame musical l'allure exacte d'un drame shakspearien dont le chant aurait suivi tous les détours, tous les capricieux élans. Gluck s'est arrêté en chemin; l'école nouvelle pense qu'il s'est arrêté trop tôt, et ce qu'il n'a pas fait, elle le tente. On ne saurait méconnaître le talent considérable déployé dans ces tentatives : mais il ne s'en suit pas que la voie si hardiment ouverte soit celle où l'art de l'avenir doit marcher.

C'est précisément à décrire cette voie nouvelle et les efforts du maître qui l'a frayée que M. S. consacre son 2e vol. tout entier. Nous ne voulons pas le suivre dans son analyse détaillée des ouvrages de M. Wagner. L'examen de ces longs chapitres, d'ailleurs intéressants et bien écrits, nous entraînerait à des discussions qui ne sont pas du domaine de cette *Revue*. L'avenir seul montrera la valeur définitive de ces efforts dont nous ne nions pas la puissance, mais dont l'efficacité nous paraît plus douteuse. Rien n'est moins certain *à priori* que le principe mis en avant par la nouvelle école de la nécessité d'une constante et intime fusion de la musique avec la poésie : rien ne prouve surtout que cette fusion soit possible : chacun des deux arts a ses lois propres, et il faut pour qu'une alliance entre eux puisse se réaliser que l'un des deux fasse des sacrifices. Le drame grec subordonnait le chant au texte poétique : l'opéra moderne a, sauf dans le récitatif, donné la prépondérance à la musique : résultat tout-à-fait conforme à ce qu'exigeait le développement de l'art musical. Vouloir arriver à un partage égal entre les deux muses, c'est une chimère : ni l'antiquité, ni la renaissance n'y ont réussi, et nous ne pensons pas que l'art moderne ait un meilleur succès dans cette voie.

« Dans un opéra, écrivait Mozart[1], il faut absolument que la poésie soit la fille » obéissante de la musique; » ce qui ne veut pas dire que celle-ci doive en mauvaise mère maltraiter sa compagne, comme les scènes lyriques en ont fourni trop d'exemples. On comprend mieux aujourd'hui que jadis la nécessité pour le compositeur de respecter le texte poétique et les lois du drame : à ce point de

1. Mozart; lettres, traduites par Goschler : lettre 209.

vue l'influence de la nouvelle école est et sera salutaire. — Mais quant au bouleversement absolu des principes auxquels nous devons en somme des types musicaux et dramatiques admirables, bouleversement solennellement annoncé dans de nombreuses préfaces et brochures et dont le théâtre de Bayreuth doit prochainement montrer la réalisation complète — (les ouvrages jusqu'ici les plus connus de R. Wagner n'étaient que de premiers pas faits dans la voie nouvelle et les parties qui ont produit le plus d'impression se rapprochent plus ou moins de l'ancienne forme) — peut-être est-il prématuré d'applaudir avec enthousiasme à ces projets de révolution comme le fait M. S. Quelle que soit la puissance du novateur, on peut conserver des doutes sur la valeur du genre qu'il a l'ambition de créer.

E.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 12 *novembre* 1875.

Le ministère de l'instruction publique transmet à l'académie : 1° 50 estampages d'inscriptions sémitiques, et l'estampage d'une inscription romaine, envoyés par M. de Sainte-Marie; 2° un rapport de M. Emile Legrand sur une mission en Grèce.

M. de Wailly termine la lecture de son mémoire sur la langue de Reims au 13e siècle. Après avoir signalé l'emploi assez fréquent de l'article picard *li* pour *la*, M. de Wailly indique les principales particularités que les documents étudiés par lui présentent au point de vue de la phonétique. L'*a* tonique latin devient généralement *ei* et non *e* (sauf après un *i* qui ne compte pas pour une syllabe) : ainsi dans la première conjugaison l'infinitif est en *eir* et le participe masculin en *ei;* le participe féminin est en *ee* dans l'orthographe, mais M. Wailly pense que cet *ee* se prononçait comme *eie*. Dans quelques mots seulement l'*a* tonique latin est représenté par un simple *e*, *pere*, *mere*, *procurere;* la 3e personne du pluriel du passé défini est quelquefois en *erent* et plus souvent en *arent*. On trouve aussi *a* pour *au*, par exemple *acun*. De même *o* et *u* alternent avec *ou:* le même scribe écrit tantôt *nos* et tantôt *nous,* tantôt *mainburnie* et tantôt *mainbournie;* selon M. de Wailly ces diverses orthographes représentent également le son *ou*. Parfois aussi ce même son est représenté par un *o* surmonté d'un trait horizontal : *ō*. On a cru jusqu'ici que l'abréviation *ō* représentait toujours *on* ou *om*. M. de Wailly pense qu'elle représente également *ou*. Il en donne pour preuve un grand nombre de mots que les scribes de Reims écrivent tantôt par *ō* et tantôt par *ou*, jamais par *on : cōuenance* et *couuenance*, *Thōmas* et *Thoumas*, etc. Il soutient, par de semblables motifs, que le signe abréviatif en forme de 9 qui dans les textes latins représente les lettres *con* ou *com* peut aussi signifier en français *cou :* ainsi l'on trouve *9uert* pour *couvert*, et un même ms. écrit notre adverbe *comment* indifféremment *coument*, *cōment* et *9ment*; de même le *p* accompagné d'une ligne sinueuse à gauche de la haste signifie, selon M. de Wailly, aussi bien *prou* que

pro. — En ce qui concerne les consonnes, M. de Wailly remarque seulement que les consonnes sont tantôt redoublées et tantôt simples, et que le choix entre ces deux manières d'écrire est tout à fait indépendant de l'orthographe latine. Il relève aussi l'emploi de l'*x* pour le son *ks* dans *axion* pour *action*. Enfin il signale l'usage des accents, non-seulement pour marquer les *i* (comme nous employons aujourd'hui le point), mais aussi pour séparer des voyelles en contact qui devaient se prononcer séparément : ainsi l'on trouve les participes féminins *receüé*, *véué*, *óïé*.

M. Le Blant met sous les yeux des membres de l'académie les photographies de trois fragments du tombeau de S. Martin de Tours, qui ont été retrouvés récemment.

M. Heuzey commence la lecture d'un mémoire intitulé *Etudes sur la ville de Dyrrhachium*. Cette ville avait été fondée par les Corcyréens, qui lui avaient donné le nom d'*Epidamnos;* les commerçants étrangers l'appelaient plus souvent *Dyrrhachium* du nom d'une colline voisine; les Romains préférèrent ce dernier nom, trouvant celui d'Epidamnos de mauvais augure parce qu'il semblait contenir le mot *damnum*. Toutefois les anciens même avaient quelques doutes sur l'identité du Dyrrhachium des Romains avec l'Epidamnos des Corcyréens; et Anne Comnène, au 12e siècle, rapporte que les habitants de Durazzo ou Dyrrhachium montraient hors de leurs remparts l'emplacement de l'ancienne Epidamnos.

M. Chodzkiwick commence la lecture d'un mémoire dans lequel il se propose de donner une nouvelle lecture d'une inscription cunéiforme, trouvée dans un palais d'habitation bâti par Darius I à Persépolis, et qui, bien que très-courte et écrite en trois langues, n'a pu encore être expliquée d'une manière satisfaisante.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. G. de Tassy : « Antiquities of » Orissa », par le Babou Rajendra Lala Mitra, de Calcutta, t. I, in-folio (magnifique ouvrage publié sous le patronage du gouvernement de l'Inde, avec un grand nombre de planches en photographie, en lithographie et en gravure sur bois); — *par M. L. Renier (de la part de M. Ariodante Fabretti)* : le premier fascicule des Actes de la société d'archéologie et des beaux-arts de Turin; — *par M. Duruy :* Biographie de Fr. Cailliaud (explorateur de l'Afrique), par M. le baron de Girardot; — *par M. Thurot (de la part du traducteur)* : Fr. Bücheler, Précis de la déclinaison latine, traduit de l'allemand par L. Havet, enrichi d'additions communiquées par l'auteur (24e fascicule de la Bibliothèque de l'école des hautes études, sciences philologiques et historiques); — *par M. Egger :* L. de Backer, Bidasari, poème malais (traduit du néerlandais); A. Dumont, Essai sur l'éphébie attique, t. II; — *par M. Renan :* Henri Fournel, Les Berbères, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, t. I, Paris, imprimerie nationale.

Julien Havet.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Ἐπιγραφαὶ τῆς νήσου Σύρου. Athen, Wilberg. In-8°, 92 p. (ce recueil des inscriptions de Syros est magistralement exécuté; il en résulte quelques données nouvelles pour l'histoire de cette île).

Jenaer Literaturzeitung, n° 34, 21 août. R. A. LIPSIUS, Die Quellen der æltesten Ketzergeschichte neu untersucht. Leipzig, Barth. In-8°, vj-258 p. (G. VOLKMAR). — TYNDALL, Religion und Wissenschaft. Autorisirte Uebersetzung. Hamburg, Grüdener. In-8°, 57 p. (Rudolf EUCKEN). — E. STEINDORFF, Jahrbücher des Deutschen Reichs unter Heinrich III. Bd. 1. Leipzig, Duncker und Humblot. In-8°, xij-536 p. (Max BÜDINGER). — JAFFÉ et WATTENBACH, Ecclesiae Metropolitanae Coloniensis codices manuscripti. Berolini, ap. Weidmannos. In-8°, x-166 p. (Karl ZANGEMEISTER). — MEHLIS, Die Grundidee des Hermes vom Standpunkte der vergleichenden Mythologie. Abth. I. Erlangen, Deichert. In-8°, 65 p. (Wilhelm Heinr. ROSCHER). — COMPARETTI, Papiro Ercolanese inedito. Firenze, Torino, Roma, Lœscher. In-4°, 112 p. (Th. GOMPERZ).

—— N° 35, 28 août. BIMBENET, Université d'Orléans. Orléans, Herluison. In-8°, 160 p. (Alph. RIVIER). — Original sanskrit texts..... transl. and illustr. by J. MUIR. Vol. 1-4, second edition. Vol. 5. London, Trübner (DELBRÜCK). — TZETZES, Ueber die altgriechische Musik in der griechischen Kirche. München, Wolf u. Sohn. In-8°, 134 p. (Hermann BUCHHOLTZ). — GOMPERZ, Beitræge zur Kritik und Erklærung griechischer Schriftsteller. I : Zu den Fragmenten der Tragiker. Wien, Gerold's S. In-4°, 48 p. (Otto HENSE). — Aulularia sive Querolus..... ed. Peiper (W. STUDEMUND; cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 374). — JORET, Herder et la renaissance littéraire en Allemagne au 18e s. Paris, Hachette. In-8°, xij-564 p. (Bernhard SUPHAN). — Zeitschrift für deutsche Philologie, herausg. v. HÖPFNER u. ZACHER. Ergænzungsband. Halle, B. d. Waisenhauses. In-8°, 622 p. (E. SIEVERS).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Adams (J. Q.). Memoirs edited by the Hon. C. F. Adams. Vol. 4. In-8°, cart. Philadelphia. 31 fr. 25

—— (C. K.). Democracy and Monarchy in France. From the Inception of the Great Revolution to the Overthrow of the second Empire. In-8°. New York. 15 fr. 65

Cançoner de les obretes mes divulgades en nostra lengua materna durante las segles XIV, XV e XVI. En 4°, mayor, con grabados. Barcelona (Verdaguer).

Escriu A. M. Pineda notari, a con son gran amich nouamente casat, 8 p. cobles noues sobre la presa d'Sact Quinti, etc. 12 p. — Les set paraules que Jesus dix en la creu, 4 p. — Cobles en Lahor des glorios pare Sact Domingo, 4 p. — Cosells y bosaaisos dirigits a una noble senyora, etc., 8 p.

French (B. F.). Historical Collections of Louisiana and Florida. 2d series. In-8°, cart. New York. 25 fr.

Hédon. Noël Le Mire et son œuvre, suivi du catalogue de l'œuvre gravé de Louis Le Mire. Portrait à l'eau-forte par Gilbert. In-8°, viij-319 p. Paris (Baur).

Hignard. Les peintures antiques relatives au mythe de Daphné, d'après M. W. Helbig. In-8°, 20 p. Lyon (imp. Ristor).

Hozier (J. d'). L'Impôt du sang, ou la noblesse de France sur les champs de bataille. Publié par L. Paris, sur le manuscrit unique de la Bibliothèque du Louvre. T. 2 (1re partie). In-8°, 323 p. Paris (Dumoulin).

Jones (C. H.). Africa : the History of Exploration from Herodotus to Livingstone. With Map and Illustrations. In-8°, cart. New York. 31 fr. 25

Lane (E. W.). An Arabic-English Lexicon. Book 1. Part 5. In-4°, cart. London (Williams et N.). 31 fr. 25

Legenden, altengliche. Kindheit Jesu, Geburt Jesu, Barlaam und Josaphat, St. Patrik's Fegefeuer. Aus den verschiedenen Mss. zum ersten Male hrsg. v. C. Horstmann. In-8°, xliv-240 S. Paderborn (Schœningh). 5 fr. 35

Lieutaud (V.). Les criées municipales de Marseille au mois de décembre 1319. La Saint-Antoine à Mornas (Vaucluse). In-8°, 34 p. Marseille (Boy fils).

Liotard (G.). Quelques notes philologiques et étymologiques. Fortune de certains mots, subtilités et difficultés de la langue française. In-8°, 30 p. Nîmes (imp. Clavel-Ballivet).

Mallet (J.). Cours élémentaire d'archéologie chrétienne. In-8°, ix-244 p. Paris (Poussielgue frères).

Marsy (A. de). Mélanges sur le Vermandois aux XIVe et XVe siècles. In-8°, 28 p. Saint-Quentin (imp. Poette).

Merle d'Aubigné (J.-H.). Histoire de la réformation en Europe au temps de Calvin. T. 6. Écosse, Suisse, Genève. In-8°, xx-656 p. Paris (Michel Lévy frères). 7 fr. 50

Millares (A.). Historia de la Inquisicion en las Islas Canarias. 4 Tomos en 8. Madrid (Murillo).

Monasterio de Sahagun. Indice de las documentos del Monasterio de Sahagun, de la orden de San Benito, y Glosario y Diccionario geográfico de voces sacadas de los mismos. Gr. en 4, xij-690 p. Madrid (imp. de Aribau y Ce).

Muñoz Garnica (D. M.). San Juan de la Cruz. Ensayo histórico. En 4, xvj-441 p. Madrid (Lopez).

Nieto (E.). El realismo en al arte contemperaneo. En 8, 126 p. Madrid (Murillo).

Oracles (Les) de Léon le Sage. La Bataille de Varna. La Prise de Constantinople. Poèmes en grec vulgaire publiés pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale par E. Legrand. In-8°, 112 p. Paris (Maisonneuve et Ce).

Parkman (F.). The Old Regime in Canada. In-8°, cart. 466 p. London (Low). 15 fr. 65

Pfordten (L. v.). Studien zu Kaiser Ludwigs oberbayerischen Stadt- u. Landrechte. In-8°, vij-372 S. München (Kaiser). 10 fr. 75

Proudhon (P.-J.). Correspondance. T. 7. In-8°, 379 p. Paris (Lib. internat.). 5 fr.

Ranke (L. v.). Ursprung u. Beginn der Revolutionskriege 1791 u. 1792. In-8°, x-379 S. Leipzig (Duncker u. H.). 11 fr. 25

Rawlinson (H.). England and Russia in the East : A series of papers on the political and geographical condition of Central Asia. With Map. In-8°, cart. 410 p. London (Murray). 15 fr.

Siegfried (C.). Philo von Alexandria als Ausleger d. alten Testaments an sich selbst u. nach seinem geschichtl. Einflusse betrachtet. Nebst Untersuchgn. üb. d. Graecitaet Philo's. In-8°, vj-418 S. Jena (Dufft). 12 fr.

Spencer (H.). Essays scientific, Political and speculative. Vol. 3, new edit. containing an Appendix. In-8°, cart. 352 p. London (Williams et N.). 9 fr. 40

Spengel (L.). Aristoteles Poetik und J. Vahlen's neueste Bearbeitgn. derselben. In-8°, 50 S. Leipzig (Teubner). 1 fr. 50

Tabulae codicum manu scriptorum praeter Graecos et Orientales in bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum. Vol. VII : cod. 11501-14000. In-8°, 442 p. Wien (Gerold). 12 fr.
Vol. I-VII). 90 fr. 75

Teuffel (W. S.). Geschichte d. rœmischen Literatur. 3. Aufl. In-8°, 1216 S. Leipzig (Teubner). 14 fr. 75

Vivien de Saint-Martin. L'année géographique, revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, missions, etc., relatives aux sciences géographiques et ethnographiques. T. 12. 13e année. 1874. In-18 jésus, xij-429 p. Paris (Hachette et Ce). 3 fr. 50

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 48 Neuvième année. 27 Novembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

AVIS.

A partir du 1er janvier 1876, la *Revue critique d'histoire et de littérature* paraîtra chez M. Ernest LEROUX, libraire-éditeur, 28, rue Bonaparte, où l'on devra remettre les ouvrages et publications périodiques destinés à la *Revue*, et adresser toutes les communications.

En vente chez F. VIEWEG, libraire-éditeur (librairie A. Franck), 67, rue Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

25e ET 26e FASCICULES.

CHEREF-EDDIN RAMI Anîs el-'Ochchâq. Traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté. Traduit du persan et annoté par C. Huart. 5 fr. 50

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 3me fascicule. 6 fr.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 183, new series, 6 novembre. HOOK, Lives of the Archbishops of Canterbury. Vol. XI. London, Bentley (Samuel R. GARDINER : art. extrêmement défavorable). — Missale ad Usum insignis Ecclesiae Eboracensis. Surtees Society; Missale ad Usum percelebris Ecclesiae Herefordensis. Privately printed (J. T. MICKLETHWAITE : l'éditeur est M. Henderson; il faut le remercier pour ces publications, très-utiles à ceux qui étudient l'histoire de l'Église d'Angleterre). — German Letter (C. ALDENHOVEN : nouvelles littéraires). — *Correspondence*. The Lion of Chaeronea (J. P. MAHAFFY : a visité l'endroit où se trouvent les débris de ce lion; on pourrait le restaurer, et M. M. espère que le public anglais fera quelque chose pour sauver d'une destruction totale ces restes vénérables). — Michel Angelo's « Creation of Adam » (W. SANDAY). — Prince L.-L. Bonaparte and M. Van Eys (W. VAN EYS : répond à l'article du prince Bonaparte (*Acad.* n° 174) dans lequel celui-ci critiquait plusieurs opinions exprimées par le signataire dans son « Étude sur l'origine et la formation des » verbes auxiliaires basques »). — BRUYN ANDREWS, Essai de Grammaire du dialecte Mentonais. Avec quelques contes, chansons et musique du pays (Jules ANDRIEU; article incompétent). — A Visit to Pompei (C. I. HEMANS).

The Athenæum, n° 2506, 6 novembre. SOUTHWORTH, Four Thousand Miles of African Travel : a Personal Record of a Journey up the Nile and through the Soudan to the Confines of Central Africa. Sampson Low and Co. (sans valeur). — BONAMY PRICE, Oxford Reform. Parker and Co. (l'auteur suggère de bonnes idées pour la réforme de l'enseignement à Oxford). — The Stone of Foundation and the Site of the Temple (Thomas CHAPLIN : identifie la pierre de fondation du temple de Jérusalem dont il est parlé dans le Talmud et dans les traditions rabbiniques avec le sommet de la Sakhrah, et montre les conclusions qu'on en peut tirer pour déterminer le site de plusieurs parties du temple). — Fedor Dostoevsky (notice sur sa vie et ses travaux). — « A Winter's Tale » (Stanislaus KOZMIAN : croit avec Caro, le continuateur des *Annales de Pologne* de Roepell, que Shakspeare a tiré ce drame d'un épisode de l'histoire de Pologne). — Sir John Gardner Wilkinson (not. nécrologique). — The Sinaitic Inscriptions (Samuel SHARP : donne un intéressant spécimen de la façon dont il déchiffre et interprète ces inscriptions).

Literarisches Centralblatt, n° 45, 6 novembre. CAHN, Pirke Aboth sprachlich und sachlich erlæutert. 1. Perek. Berlin, Benzian. In-8°, xv-65 p. (l'auteur est bien préparé pour le travail qu'il a entrepris, et on l'engage vivement à le continuer). — EISLER, Vorlesungen über die jüdischen Philosophen des Mittelalters. 1. Abth. Wien, Brüder Winter. In-8°, x-128 p. (la seconde partie de ces leçons, traitant de Maïmonides, a paru en 1870; la 1re partie expose les systèmes des précurseurs de Maïmonides, comme Saadia, Ibn Gebirol, etc.; la 3e et dernière partie traitera de la philosophie juive après Maïmonides : cet ouvrage donne une idée claire et précise de la philosophie juive du moyen-âge à ceux qui ne peuvent aborder les ouvrages originaux). — BUSOLT, Die Grundzüge der Erkenntnisstheorie und Metaphysik Spinoza's. Berlin, Mittler u. S. In-8°, 186 p. (très-remarquable dissertation, qui d'ailleurs a été couronnée par l'Université de Kœnigsberg). — FORTLAGE, Beitræge zur Psychologie als Wissenschaft. Leipzig, Brockhaus. In-8°, xv-488 p. (ouvrage plein de talent et de science, mais dont les conclusions ne s'imposent pas). — LOSERTH, Studien zu bœhmischen Geschichtsquellen. Wien, Gerold's S. In-8°, 42 p. (essai critique sur la *Vita Karoli IV Imperatoris*). — JOACHIM, Johannes Nauclerus und seine Chronik. Gœttingen. In-8°, 70 p. (bonne contribution à l'histoire de l'humanisme). —

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — **27 Novembre** — **1875**

Sommaire : 226. Monier Williams, La Sagesse des Hindous. — 227. De Schulte, Histoire de la Littérature canonique, t. I. — 228. Dœbner, Histoire des négociations de 1325 entre Louis IV de Bavière et Frédéric le Beau d'Autriche. — 229. Duval, Introduction à l'histoire de la Révolution dans la Creuse, etc. — *Variétés :* Revue des dialectes allemands, p. p. Frommann. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

---

226. — Monier Williams; **Indian Wisdom** or Examples of the Religious, philosophical and ethical doctrines of the Hindûs : with a brief history of the chief departments of sanskrit literature and some account of the past and present condition of India, moral and intellectual. London, Allen and Co. 1875. In-8°, xlviij-542 p.

M. Monier Williams caractérise lui-même sa publication dans les termes suivants : « Le présent volume a pour objet de répondre à un besoin dont j'ai » pu reconnaître l'existence, à une question qui m'a été souvent adressée dans » le cours de mon professorat : Y a-t-il un livre qui donne une bonne idée » générale du caractère et du contenu de la littérature sanscrite ? — Il est » destiné en outre à mettre tout Anglais instruit en état, par le moyen de traduc- » tions et d'explications de morceaux de la littérature sacrée et philosophique de » l'Inde, de pénétrer dans l'esprit, dans les habitudes de pensée, dans les cou- » tumes du peuple hindou, et d'arriver à une connaissance correcte d'un système » de croyances et de pratiques qui s'est maintenu pendant au moins 3000 ans et » qui continue de former une des principales religions du monde non-chrétien. » .... Je me propose, dans ces leçons, de donner des exemples des plus remar- » quables enseignements religieux, philosophiques et moraux des anciens » auteurs hindous, en les disposant de façon à former une suite régulière confor- » mément aux époques successives de la littérature sanscrite. »

Ces explications, rapprochées de celles que renferme le titre, donnent en effet une idée fort juste de l'ouvrage. Ce n'est pas une histoire de la littérature, ni même une histoire des idées et des croyances; ce n'est pas non plus un simple manuel, ni un recueil de morceaux choisis, ni une suite d'études sur un certain nombre de points saillants. Mais c'est un peu tout cela. Il en est résulté peut-être pour le livre quelques légères disparates et un certain manque de proportion; mais ces défauts sont amplement compensés par la liberté d'allure qu'ils laissaient à l'auteur, et, à tout prendre, nous ne pensons pas qu'il y ait un autre ouvrage à l'usage du grand public offrant un aperçu général aussi satisfaisant et en somme aussi exact de la part qui revient à l'Inde dans l'histoire intellectuelle de l'humanité. Plus également complète que les chapitres correspondants du

livre de M. de Bohlen, moins sèche et moins érudite que les *Vorlesungen*, de M. Weber, plus générale que l'*Ancient sanskrit Literature* de M. Max-Müller qui ne traite que de l'époque védique, la publication de M. W. est une œuvre de vulgarisation excellente, d'une lecture agréable et substantielle, et que le spécialiste lui-même ne consultera pas sans profit.

Dans une introduction destinée à orienter le lecteur, M. W. esquisse à grands traits la condition présente et passée de l'Inde. Il passe en revue les religions, les langues, les institutions et cherche à dégager de cet examen rétrospectif quelques leçons pour l'avenir. Les considérations dans lesquelles il entre au sujet des religions hindoues comparées au christianisme, bien que faites dans un esprit parfaitement libéral, paraîtront peut-être au lecteur du continent empreintes d'une saveur anglaise un peu trop prononcée. Nous sommes en ceci moins préoccupés du côté pratique que nos voisins; nous n'avons pas le tempérament aussi porté à la controverse et le vieux préjugé contre « les payens » a en général moins de prise sur notre public. On n'en goûtera pas moins cet exposé nourri de faits et plein d'aperçus intéressants. Le jugement réservé et même sévère que, ici et encore plus loin, M. W. a porté du Buddhisme nous paraît en particulier d'une grande justesse. Il y a toujours du danger à formuler une opinion sommaire sur un ensemble de faits aussi complexe qu'une religion; nous nous permettrons cependant de dire qu'à notre avis, celle-ci a été trop vantée et dans ses principes et dans ses résultats. On l'a trop représentée comme une doctrine de liberté, comme une émancipation sociale et intellectuelle. On l'a assimilée à la réforme, à la lutte de l'empire contre le sacerdoce, à d'autres choses encore, et en Allemagne, depuis quelque temps, on semble y chercher un précédent du *Culturkampf*. Ce sont là des théories que les faits ne justifient guère. Pour nous, ce qu'il y a eu de vraiment noble et grand dans le Buddhisme, c'est, autant qu'il nous est donné de l'entrevoir, la personne du Buddha; c'est sa charité vraiment humaine et sa conception d'une religion uniquement fondée sur la pureté morale. On n'en saurait douter, les bords du Gange ont vu alors se passer des scènes, ont entendu prononcer des paroles de mansuétude et d'amour vraiment dignes de la Galilée. Mais les reflets de cette première aurore ne doivent pas nous donner le change. Pour l'historien il y a dans une religion encore autre chose que le rêve d'une belle et grande âme : il est obligé de la prendre dans ses dogmes et dans ses institutions. Or que nous offre le Buddhisme à ce double point de vue? Le nihilisme en spéculation et le monachisme en pratique. Par l'un et par l'autre il a dû agir, et il a agi en effet, à la façon d'un narcotique et d'un dissolvant. Aussi, dans tout ce qu'il nous a laissé, c'est à peine si nous pouvons entrevoir une période de véritable jeunesse, et toute son histoire ressemble à une longue décadence. Dans l'Inde même il paraît s'être éteint d'épuisement et il ne s'est perpétué au dehors que chez des races sans imagination et sans idéal.

Après ces considérations préliminaires, M. W. entre dans le détail de son sujet : l'étude de l'esprit hindou, tel qu'il se révèle dans les principales œuvres de la littérature. Dans les 2 premières leçons, il passe rapidement en revue les écrits védiques. Les 5 suivantes sont consacrées à l'examen des systèmes philo-

sophiques. La littérature technique des *Vedângas*, les écrits tant anciens que modernes qui traitent du rituel, de l'exégèse, de la grammaire, de l'astronomie, de la coutume et du droit, forment la matière des 4 leçons suivantes. 3 autres contiennent l'analyse des deux grands poèmes épiques; enfin, dans la dernière, l'auteur examine successivement les productions de la poésie artificielle classées sous le nom de *Kâvyas*, la littérature dramatique, les *Purânas*, les *Tantras*, la poésie gnomique et les recueils de contes et d'apologues.

Comme il fallait s'y attendre, M. W. n'a pas développé également toutes les parties de ce programme. Le désir de ne pas répéter ce qui a été dit et bien dit ailleurs, le caractère même de son livre qui excluait toute enquête trop spéciale, enfin l'abondance extraordinaire des matériaux l'obligeaient à se renfermer sur certains points dans des limites plus étroites. C'est ainsi que certaines branches de la littérature technique, par exemple les écrits relatifs à l'astronomie, aux mathématiques, à la médecine, ont été traités très-sommairement, tandis que d'autres, tels que le Code de Manu, ont été l'objet de véritables monographies. Ces inégalités auraient pu être moindres; mais puisque, dans une certaine mesure, elles étaient inévitables et que les préférences de l'auteur ont en somme porté sur l'essentiel, nous les admettons volontiers, et nous ne ferons de ce chef à M. W. qu'un seul reproche : la place qu'il a faite à la littérature védique (47 pages) est décidément insuffisante.

Par contre, nous citerons comme morceaux particulièrement réussis les analyses du Mahâbhârata, du Râmâyana, du Code de Manu et surtout l'exposé des systèmes philosophiques, la partie la plus remarquable du livre et celle où l'auteur a le plus mis du sien. Le premier, que nous sachions, M. W. a essayé, avant de s'engager dans l'examen des diverses écoles, de recueillir les doctrines qui leur sont communes à toutes, et d'esquisser ainsi une sorte de philosophie hindoue générale. L'idée en elle-même était certainement heureuse. Mais, dans l'exécution, elle exigeait des précautions et des développements spéciaux dont M. W. s'est peut-être trop dispensé, et cela au risque d'exposer un lecteur peu préparé à toute sorte d'équivoques et de malentendus. Ainsi il est parfaitement exact que la doctrine de la conséquence, ou du « lien » de nos actes, celle de la transmigration, de la destinée, de la délivrance finale sont communes à toutes ou à presque toutes les écoles. Les termes qui correspondent à ces notions sont une sorte de monnaie dont la valeur subit des variations locales, mais qui a cours sur tous les marchés du pays. Mais en est-il de même de l'éternité des âmes, de l'éternité de la matière et de la doctrine quasi-hégilienne que l'esprit n'arrive à la connaissance que dans un corps ? Est-il vrai qu'à ces questions comprises dans le sens qu'elles ont pour nous d'après toutes les habitudes et traditions de la langue philosophique de l'Occident, les sectes hindoues fassent la même réponse ? Et si le lecteur doit d'abord les traduire dans la langue technique de l'Inde, ne faut-il pas qu'il soit déjà initié à sa philosophie ? M. W. remarque lui-même que notre notion de la matière n'a pas d'équivalent exact en sanscrit. Le fait est que toutes les écoles hindoues ignorent la création *ex nihilo*, qu'il s'agisse du monde matériel ou du monde spirituel. Mais, passé ce point,

leurs solutions du problème ontologique sont aussi divergentes que celles qu'on trouve chez tout autre peuple, et il suffit de parcourir l'exposé de M. W. pour se convaincre qu'elles vont en effet de l'extrême idéalisme jusqu'au matérialisme le plus brutal.

Comme méthode d'exposition, M. W. a choisi avec raison la plus directe : il analyse et cite le plus possible. Un grand nombre des passages extraits sont traduits en vers blancs d'une très-belle facture. Aussi plusieurs chapitres du livre forment-ils un digne pendant au recueil de M. J. Muir que nous annoncions récemment. Des notes abondantes placées au bas des pages renvoient le lecteur aux ouvrages où il trouvera des informations plus complètes, ainsi qu'aux éditions et traductions faites jusqu'ici des principales œuvres de la littérature sanscrite. Dans le choix de ces dernières indications toutefois, il y a un peu d'arbitraire. Tantôt l'auteur semble exclure les éditions qui ne donnent que le texte, tantôt il les admet : il en agit de même avec les traductions dans une langue autre que la sienne, et sans qu'on voie toujours bien pourquoi. Ainsi p. 161 il ne fait pas mention du *Rigveda-Prâtiçâkhya* de M. Régnier, ni p. 211 de l'*Apastamba-Dharmasûtra* de M. Bühler, le seul texte que nous ayons de cette classe d'écrits. Ce sont là des inconséquences : l'omission du *Taittirîya-Prâtiçâkhya* de M. Whitney, p. 116, paraît être plutôt le fait d'un oubli.

M. W. annonce sur sa 1re page qu'il suivra dans son exposé l'ordre des époques » successives de la littérature sanscrite ». Il est à regretter qu'il ne se soit pas expliqué en même temps sur ce qu'il faut entendre par là. Un lecteur inexpérimenté pourrait croire en effet que le livre, dans son ensemble, reproduit un ordre historique, tandis qu'en réalité il ne reproduit que la classification systématique dont la littérature sanscrite a été de bonne heure l'objet. Or celle-ci est avant tout descriptive et n'a qu'exceptionnellement une valeur chronologique. Ses divisions correspondent à des classes d'écrits, rarement à des époques. C'est ainsi, pour prendre une des plus tranchées de ces divisions, qu'on a composé des *sûtras* peut-être 5 siècles et plus avant notre ère et que, 10 siècles après cette ère, on en composait encore. Il y a donc une classe d'écrits appelés sûtras, il n'y a pas à proprement parler une « époque des sûtras ». Ce n'est pas que dans ces classes on ne puisse découvrir une certaine succession, ni même qu'en passant de l'une à l'autre on n'arrive à distinguer des œuvres plus anciennes et d'autres plus modernes. Mais que d'incertitude dans la plupart de ces déterminations et combien de lacunes ! Que faire de ces nombreux écrits qui ont eu pour véritable auteur l'école ou la secte dont ils contenaient la doctrine, qui se citent tous les uns les autres, et dont la composition a duré pour ainsi dire tout le temps qu'ils ont été en faveur ? Non-seulement pour une bonne partie de cette littérature nous n'avons pas de dates précises, mais les déterminations relatives même nous font défaut et, là où celles-ci manquent, il y a bien encore des problèmes historiques, il n'y a pas, à proprement parler, d'histoire.

M. W. n'a certainement pas méconnu ces difficultés ; ils les a même indiquées plusieurs fois chemin faisant ; mais il n'en a pas assez prévenu le lecteur. D'autre part, il est juste de reconnaître qu'il a mis à profit, autant que le comportait le

caractère élémentaire de son livre, tout ce qui pouvait introduire un peu d'ordre dans cette confusion. Il l'a fait avec prudence, évitant de soulever des questions insolubles et se défiant des nouveautés en un sujet où il est plus facile d'ébranler les opinions reçues que d'en établir de meilleures. Sa critique en général est conservatrice : dans certains cas toutefois elle l'est avec excès, par exemple quand il place la rédaction du Code de Manu 5 siècles avant l'ère chrétienne.

Sa principale raison pour admettre une date aussi reculée paraît avoir été le caractère archaïque que présentent en général les données de cet ouvrage. Et en effet, à ne juger que d'après le contenu, on est tenté de regarder le livre comme très-ancien. Il suffit pour cela d'éliminer, comme autant d'additions faites après coup, certains éléments qui trahissent une origine plus moderne (mention des Chinois, des Grecs, de l'écriture, la théorie complète des *yugas* et des *manvantaras*, les passages à tendance encyclopédique, etc., etc.), opération toujours permise à priori quand il s'agit d'un ouvrage sanscrit. Mais, depuis que la littérature vraiment ancienne de l'Inde est mieux connue, on a pu s'apercevoir que la position du Code de Manu par rapport à cette littérature est bien différente de celle d'autres ouvrages qui ont eu également à subir des additions et de bien plus considérables, le Mahâbhârata par exemple, dont la masse a, de ce chef, peut-être décuplé. En effet, la littérature védique, laquelle *dès l'origine* est toute sacerdotale, est remplie d'allusions à une poésie héroïque et profane. Quelle était au juste cette poésie? Nous n'en savons rien; mais nous ne pouvons pas douter que le grand poème épique n'en soit le dernier écho et qu'après bien des transformations, les diverses branches de la légende nationale ne soient venues se réunir dans cette immense encyclopédie [1]. La question d'origine est donc ici essentiellement indéterminée. On discutera l'âge de certaines additions, on cherchera à distinguer les remaniements successifs : mais à quelqu'époque qu'on remonte, il y aura dans la littérature une place pour une œuvre plus ou moins semblable.

Le cas est tout autre pour le Code de Manu. Il n'en est fait mention nulle part; aucune œuvre ancienne ne le suppose; sa place est prise au contraire par une littérature bien plus authentique, et c'est à celle-ci sans doute que se rapportent les expressions si fréquentes de *çâstram*, *çâstrâni*, quand elles ne désignent pas simplement « la loi, les ordonnances » d'une façon toute générale. Du moins ne les trouve-t-on pas associées au nom de Manu. Sur Manu lui-même, les renseignements, les légendes abondent : tantôt il n'y en a qu'un, tantôt ils sont plusieurs; de bonne heure on lui attribue plusieurs hymnes du Rig-Veda; il est le père et le premier législateur des hommes et, en cette qualité, on fait remonter

---

1. Les renseignements sur la façon dont le Mahâbhârata s'est transmis, sont très-rares. En voici un qui se rapporte au Xe siècle. Une chronique des rois d'Anhillavâdâ dans le Gujarat, le *Dvaiâsharâya* (XIIe siècle) raconte que le jeune prince Châmand Râjâ se plaisait à se rendre dans le temple de Rudra à Siddhapur, où les anciens se rassemblaient, afin qu'il pût y entendre le Mahâbhârata. *Indian Antiquary*, IV, 110. Ainsi, encore à cette époque, on ne le lisait guère.

à lui certains rits, certaines institutions; on cite de lui des ordonnances, des décisions détachées; des *çlokas*, des vers mnémoniques courent sous son nom; mais nulle part il ne figure comme l'auteur d'un Code. Un ouvrage sur la même matière, le *Dharmasûtra* d'Apastamba, de date indéterminée, mais certainement postérieur de beaucoup au ve siècle av. J.-C., et qui cite ses autorités presqu'à chaque page, nomme Manu 2 fois : II, 14, 11 où est rappelée une légende de la *Taittirîya-Samhitâ* qui le montre donnant, comme père de famille, le premier exemple de la loi d'héritage, et II, 16, 1 où lui est attribuée l'institution des offrandes funèbres. Ailleurs, I, 14, 13 et 25; I, 19, 13-16; II, 4, 14, des stances qui font partie de notre texte de Manu sont citées sans autre mention que « on dit », « il est dit dans un Purâ*n*a ». Tout cela ne s'accorde guère avec l'existence d'un code de Manu 5 siècles avant notre ère. Il y a plus : on peut affirmer que la présence, à cette date et sous ce nom vénéré entre tous, d'un livre pareil embrassant l'encyclopédie entière du droit et de la coutume, rendrait toute l'ancienne littérature juridique à peu près inexplicable. Cette littérature écrite en *sûtras*, et dont nous n'avons que des débris, est elle-même très-probablement de beaucoup postérieure à la date que M. W. revendique pour Manu. Mais elle est authentique, ses œuvres appartiennent à des écoles connues et relèvent d'œuvres antérieures également connues; ses auteurs enfin sont des personnages historiques, des hommes qui ont vécu et enseigné. En face d'elle le Code de Manu ouvre la longue série de ces compositions apocryphes et pseudonymes, sans attache dans le passé, et dont l'unique objet semble avoir été de réduire en matière de littérature courante les vieilles traditions brahmaniques.

Pour atténuer le caractère apocryphe du livre, on a essayé, il est vrai, de le rattacher directement à une école védique. On a transformé le Code de Manu en Code des Mânavas, en le donnant pour une rédaction poétique des sûtras de l'école qui a porté ce nom. Cette explication nous paraît peu probable, en raison même du caractère éclectique du Code et, en tous les cas, elle n'avancerait guère la thèse de M. W. Tout ce que nous savons de ces *Mânavasûtras*, c'est que la partie relative au rituel a été commentée par Kumârila Bha*tta* au viie siècle, et il n'est pas certain du tout qu'ils aient aussi traité du droit et des coutumes. Nous ignorons du reste la nature précise du rapport qui les rattache au nom de Manu. Mais si ce rapport devait être aussi explicite que celui qui a valu son titre au Code, si ces sûtras eux-mêmes étaient par conséquent apocryphes à priori, nous n'hésiterions pas à voir dans ce fait exceptionnel parmi cette classe d'écrits, un argument décisif contre leur antiquité. En résumé, nous estimons que la date proposée pour le Code de Manu par M. W. est insoutenable et que, dans l'état actuel de nos connaissances, toute détermination précise à ce sujet est prématurée. On a parlé des premiers siècles de notre ère, et il se peut qu'on soit tombé juste. Les premiers écrivains qui le citent d'une façon certaine paraissent être jusqu'ici les Mimansistes.

L'usage peu critique qu'on fait souvent de ce livre célèbre, particulièrement dans des ouvrages de droit comparé, doit nous servir d'excuse pour cette longue

discussion. Nous serons plus brefs dans l'indication de quelques inexactitudes de détail qui ont échappé à M. W. et qu'il aura sans doute l'occasion de corriger dans une prochaine édition. P. 19 : Il est peu probable que les 7 chevaux de Sûrya aient désigné les 7 jours de la semaine que les Hindous ne paraissent avoir connus qu'assez tard. — P. 23. L'hymne cité est du *dernier* livre du Rig Veda. — P. 28. Le *Tândya* et le *Praudha* ou *Pancavimça-brâhmana* sont un seul et même ouvrage. — P. 31. La classification des sacrifices donnée en note est inexacte au point de vue hindou et insuffisante au nôtre. — P. 35 et 182. L'opinion émise dans l'Aïtareya-brâhmana que le soleil ne descend en réalité jamais sous l'horizon, mais que jour et nuit il va et vient au-dessus de nos têtes en nous présentant successivement ses 2 faces, l'une brillante et l'autre obscure, est une explication grossière et enfantine qui ne fait nullement honneur à ceux qui l'ont imaginée, fût-ce « 2000 ans avant Copernic ». — Ibid. L'explication d'*Upanishad* par « ce qui gît sous la (surface), un mystère » n'est pas probable : dans un livre élémentaire, il eût fallu indiquer au moins qu'il y en a une autre. La même observation s'applique à l'étymologie d'*ârya* rapproché de *arare* p. 234. — P. 37. « Les *âranyakas* sont si obscurs et empreints d'une majesté si auguste, qu'il n'était permis de les lire que dans les solitudes des forêts ». Je ne comprends pas ce que M. W. veut dire par là. — P. 38. La *Taittirîya-Upanishad* fait partie de l'Âranyaka et non de la *Samhitâ*. — P. 49. En faisant de Zoroastre le contemporain du Buddha, de Pythagore et de Confucius, il eût été convenable de prévenir que c'est là une opinion de minorité. — P. 158. La règle générale que plus un *sûtra* est vieux, plus il est concis, est certainement inexacte, même avec les restrictions dont M. W. l'entoure. La concision des Sûtras est très-artificielle; on n'a pas dû y arriver du premier coup, et nous assistons au développement graduel de ce style dans certaines parties des Brâhmanas. D'ailleurs la règle de M. W. est en contradiction avec la priorité qu'il assigne lui-même aux *Kalpa-sûtras;* ceux-ci sont bien moins concis que ceux de Pânini et que les Sûtras philosophiques. Les Sûtras bouddhiques n'ont rien à faire ici. — P. 159. Le mot *râjanya* est employé encore ailleurs pour désigner les xatriyas; c'est le terme usuel dans les brâhmanas. — P. 160. La classe des écrits qualifiés de *Çixâ* est bien plus nombreuse; on en connaît déjà plus d'une douzaine. — P. 182. La légende des 27 *Naxatras*, filles de Daxa et épouses de Soma, n'est pas particulière à la « later mythology »; elle est védique. Cf. par ex. *T. S.* II, 3, 5, 1. — P. 183. Il y a longtemps que M. Whitney ne défend plus l'opinion de Biot d'après laquelle les Naxatras auraient été empruntés aux Chinois et, dans ces derniers temps, il l'a formellement combattue : *Linguistic and Orient. Studies* II, 385. — P. 185 et 542. Aryabhata n'est l'auteur que d'un seul ouvrage, l'*Aryabhatîya;* les deux autres titres désignent des subdivisions. La tradition hindoue ne sait rien d'un auteur de ce nom qui aurait vécu au IIIe siècle.

A. Barth.

---

227. — **Die Geschichte der Quellen und Literatur des canonischen Rechts** von Gratian bis auf die Gegenwart, von Dr Joh. Friedrich von Schulte. Drei Bænde. Erster Band. Einleitung. — Die Geschichte der Quellen und Literatur von Gratian bis auf Papst Gregor IX. Stuttgart, Ferd. Enke. 1875. 1 vol. in-8° de vj-264 p. — Prix : 10 fr. 75.

Le Dr Schulte, dont les travaux sur les sources canoniques du Moyen Age ne sont point inconnus parmi nous, mais n'y jouissent pas encore de la grande réputation qu'ils méritent, a entrepris de résumer et de fondre en un tout complet ses vastes recherches : il vient de faire paraître le premier volume d'une histoire générale de la littérature canonique depuis Gratien jusqu'à nos jours. Ce premier volume embrasse la période comprise entre Gratien et Grégoire IX ; après une sobre introduction dans laquelle l'auteur expose la méthode qu'il a suivie et fournit au lecteur les renseignements bibliographiques indispensables, M. Sch. aborde directement son sujet. L'ouvrage, dont le plan me paraît simple et très-naturel, est divisé en deux parties.

La première partie est consacrée aux recueils de textes, en tête desquels figure le Décret de Gratien que son auteur n'a pu compiler directement sur les sources, mais bien à l'aide des nombreuses collections qui avaient précédé la sienne. (Ici M. Sch. énumère les modernes éditions scientifiques de quelques-uns des recueils que Gratien a utilisés : cette énumération est également élogieuse pour les divers éditeurs dont les mérites sont pourtant fort inégaux[1]). Après le Décret de Gratien, M. Sch. passe en revue les compilations comprises entre Gratien et Bernard de Pavie ou Circa, compilations qu'il a déjà étudiées dans une intéressante monographie publiée à Vienne, en 1873 ; il arrive ensuite à la compilation de Bernard de Pavie ou Compilatio prima, aux Compilationes secunda, tertia, quarta et quinta qui précédèrent les travaux de Pennafort et de Grégoire IX. Quelques renseignements sur la science en droit civil des compilateurs canoniques terminent cette première partie.

La seconde est consacrée non plus aux recueils de textes, mais aux gloses, aux commentaires et aux travaux personnels des canonistes. M. Sch. étudie d'abord les décrétistes ou commentateurs du Décret de Gratien, l'Italien Paucapalea (d'où l'expression Paleæ), Omnibonus, Rufinus dont il cite quelques extraits inédits des plus précieux et des plus intéressants, Laborans, le célèbre Huguccio, etc., etc. Les commentateurs des Décrétales, ou Décrétalistes, Richardus Anglicus, Gratia, Tancrède etc., viennent à leur tour et forment chacun l'objet d'un chapitre spécial. Arrivé au terme de cette étude, M. Sch. expose, en quelques pages, le système d'enseignement oral du droit canonique au moyen âge et la méthode des auteurs dont il vient d'énumérer et de résumer les travaux.

Quelques extraits très-heureusement choisis forment un appendice qui sera lu, je n'en doute pas, avec un véritable intérêt.

---

1. Voyez le compte-rendu de l'édition de Deusdedit publié par la *Revue critique* du 14 septembre 1872.

Si on veut bien se rappeler que la plus grande partie des œuvres canoniques du moyen âge analysées par M. Sch. sont encore inédites, si, de plus, on tient compte de ce fait que presque toutes ces compilations ont été étudiées par M. Sch. d'après un nombre considérable d'exemplaires, on mesurera facilement toute l'importance de l'ouvrage que je viens d'analyser.

Je regrette que l'auteur n'ait pas toujours indiqué les manuscrits qu'il a utilisés. Il se contente, dès que ce renvoi est possible, de viser ses travaux antérieurs, tandis que, sur d'autres recueils, il fournit d'assez amples indications. Le lecteur eût été heureux de trouver, sous chaque paragraphe, la liste des manuscrits étudiés par M. Sch. et même la cote de ceux dont ce dernier connaît l'existence, mais qu'il n'a pu aborder. Ces renseignements ajouteraient au livre une grande valeur pratique : mais il règne, au contraire, à ce point de vue, dans tout l'ouvrage, une certaine inégalité : ainsi, M. Sch. cite deux manuscrits d'Huguccio de la Bibliothèque Nationale[1], et ne mentionne pas les manuscrits d'Etienne de Tournai que possède la même bibliothèque[2]; aussi bien, M. Sch. (je ne puis taire ici mon étonnement) est fort mal renseigné sur les catalogues de la Bibliothèque Nationale. Il s'exprime ainsi à la p. 10 de son livre : « le catalogue de la Biblio- » thèque de Paris ne s'étend pas encore jusqu'aux ouvrages de droit; quant » aux anciens catalogues ils ne sont pas complets; et les cotes ont été modi- » fiées. » Double erreur, les cotes de l'ancien catalogue sont toujours vraies et le catalogue des nouveaux fonds latins (le seul qui intéresse M. Sch.) a été entièrement terminé et publié par l'infatigable M. Léopold Delisle[3]. Si, comme je le crains, M. Sch. n'a pas longuement étudié les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, il ne saurait, du moins, accuser les catalogues.

Avant de quitter le chapitre des manuscrits, je signalerai un manuscrit de la Bibliothèque du Vatican dont M. Sch. ne parle pas, et qui contient, relativement à la date de la *Compilatio prima*, la même note que le Codex 1105 de Giessen[4]. (Il peut être utile de relever ce fait pour l'étude comparative des manuscrits de Bernard de Pavie.)

Je puise cette indication dans un travail de la Porte du Theil que M. Sch. paraît avoir négligé : le mémoire en question lui aurait, de plus, fourni les indications précises sur la date de l'épiscopat du même Bernard de Pavie ; il n'est pas suffisant de dire, après Laspeyres, que Bernard fut prévôt de l'Eglise de Pavie jusqu'en 1191 et, depuis lors, évêque de Faenza[5]. La Porte du Theil a prouvé que Bernard ne devint évêque de Faenza qu'un certain temps après le 29 mars 1191[6].

Mais je ne veux pas tomber dans l'infiniment petit. Qu'il me suffise de dire que

---

1. P. 157, note 6.
2. P. 133, note 4.
3. *Bibl. de l'École des chartes*, V^e^ série, t. III, p. 277 et suiv., t. IV, p. 185 et suiv. VIe série, t. I, p. 185 et volumes suivants.
4. P. 82, note 17. Conf. *Notices et extraits des manuscrits*, VI, 52.
5. P. 177.
6. *Notices et extraits*, VI, 54.

ce beau livre est à la hauteur de ceux qui l'ont précédé ; il les coordonne, les résume et les complète. Nous n'attendions pas moins du savant Dr Schulte.

Les préoccupations militantes qui, en des temps très-divers, ont suivi l'érudit canoniste jusque sur le domaine, en apparence, très-pacifique, de la science, se laissent bien apercevoir ici, mais d'une façon relativement discrète : je n'ai pas à m'en préoccuper. Je dirai seulement qu'elles ont inspiré à l'auteur une observation trop sévère[1] à l'endroit des *Correctores Romani*. Les *Correctores* pouvaient-ils se placer au point de vue historique qui nous dirigerait aujourd'hui dans une édition du *Corpus juris?* Ils ont corrigé le Décret, sans se préoccuper, comme nous le ferions nous-mêmes, de savoir si tel recueil utilisé par Gratien était déjà fautif, cas auquel, avec beaucoup de raison, nous maintiendrons l'erreur dans le texte d'une édition savante. Devons-nous leur reprocher avec amertume cette conduite? Je ne le pense pas : une sage critique évite de se montrer rétrospectivement trop exigeante.

Paul VIOLLET.

---

228. — DŒBNER, Richard, **Die Auseinandersetzung zwischen Ludwig IV dem Bayer und Friedrich dem Schœnen von Œsterreich im Jahre 1325.** Gœttingen, R. Peppmüller. 1875. In-8°, 64 p. — Prix : 2 fr. 15.

La présente brochure a pour but d'examiner de plus près les négociations qui suivirent la bataille de Mühldorf, gagnée le 28 septembre 1322 par Louis de Bavière sur l'anti-césar Frédéric le Beau d'Autriche. Cette victoire mit, comme on sait, le prétendant de la famille des Habsbourg entre les mains du Bavarois triomphant, qui l'enferma dans le château de Trausnitz. Des querelles subséquentes avec le pape Jean XXII, un échec assez grave qu'il éprouva au siége de la ville de Burgau engagèrent Louis à se réconcilier avec son adversaire vaincu. C'est la série des actes débattus et finalement conclus entre les deux rivaux, que discute M. Doebner, c.-à-d. le traité de Trausnitz, du 13 mars 1325, celui de Münich, du 5 septembre de la même année, la déclaration d'Ulm, du 7 janvier 1326, ainsi que les circonstances se rattachant à ces négociations, telles que la tentative de Charles le Bel pour obtenir la couronne impériale, grâce au concours de la papauté d'Avignon. M. D. a judicieusement combiné les rares documents authentiques que nous possédons aujourd'hui sur cette époque passablement obscure de l'histoire d'Allemagne ; il a utilisé les données, trop souvent inexactes ou trompeuses, des chroniques allemandes et même étrangères, des sources italiennes surtout, Marino Sanudo, Villani, etc. Ce n'est pas à dire qu'il ait réussi à porter la lumière sur toutes les questions de détail, passablement embrouillées parfois, qui se rattachaient à son sujet ; et s'il a su, sur quelques points, arriver à des résultats plus exacts, à des conclusions plus probables que Kopp, de Weech, ou que Kurz par exemple, qui ont traité le sujet avec le plus de détails avant lui, il reste encore plus d'un problème à résoudre.

---

1. P. 74.

Néanmoins la lecture et l'étude du travail de M. D. s'impose à qui voudra étudier ou écrire l'histoire du règne de Louis de Bavière, et marque un progrès dans la connaissance de la question spéciale dont il s'occupe.

Un appendice fort court traite de la chronologie de quelques lettres du pape Jean XXII, écrites en 1325 et relatives aux négociations avec Frédéric d'Autriche. Nous avons été frappé de voir que, citant Villani et d'autres auteurs étrangers, M. D. n'ait pas trouvé sous sa main certains chroniqueurs français ou flamands, comme la *Chronique des comtes de Flandre* ou le continuateur de Guillaume de Nangis. Il semble étrange qu'un candidat au doctorat de Goettingue — car le présent travail n'est sans doute qu'une thèse universitaire, bien que le titre n'en dise rien — n'ait pu se procurer à la bibliothèque de l'Université des ouvrages qui ne sauraient y manquer.

R.

---

229. — **Introduction à l'histoire de la Révolution dans la Creuse.** Cahiers de la Marche et Assemblée du département de Guéret, 1788-1789; par Louis Duval, archiviste du département de la Creuse. Paris, Dumoulin. 1873. In-12, 197 et 147 p. — Prix : 5 fr.

Le volume de M. D. se compose de deux parties : une introduction et un recueil de pièces. L'introduction elle-même comprend deux sections consacrées, l'une à l'histoire générale et à la provinciale, antérieures à la convocation des Etats généraux (1 à 171); l'autre à un récit des circonstances qui ont accompagné ou suivi cet événement dans la Marche, à l'appréciation des espérances ou des craintes qu'il y a fait naître, au tableau des opérations électorales auxquelles il y a donné lieu, à l'analyse enfin des vœux et des cahiers que les trois ordres y ont remis à leurs députés.

Avant de faire de ce travail, qui doit être regardé comme le prologue d'une œuvre plus vaste, l'éloge qu'il mérite, je suis obligé d'insister sur un principe que j'ai déjà eu trop souvent l'occasion de poser.

Les histoires locales doivent, pour être utiles, conserver leur caractère de monographie. Il ne leur est permis de toucher à l'histoire générale que discrètement, par allusions rapides, qui ont pour objet de rappeler à la mémoire des faits présumés connus, en tant du moins que ces faits sont nécessaires à l'intelligence des circonstances locales.

Ce principe a été violé par M. D. Sans doute les données de son introduction ne sont pas radicalement fausses, et il est permis d'adhérer dans une certaine mesure aux conclusions qu'elle comporte. Mais comment, rassemblée en 170 pages, l'histoire des institutions de la France ne serait-elle pas superficielle ? Ainsi conçue elle ne peut être que le reflet d'opinions déterminées; elle ne va point au fond des choses, elle les effleure et n'en présente point les différents aspects. L'esprit qui a animé M. D. est l'esprit démocratique. C'est son droit d'avoir celui-là. Mais il faut bien admettre les prérogatives de l'esprit contraire qui, dans un tout autre ordre d'idées, peut inspirer la même histoire.

Ce que doit se proposer l'auteur d'une monographie, c'est l'étude complète, détaillée, voire minutieuse d'un sujet déterminé. Si M. D. s'était borné à rechercher dans l'examen des institutions propres à la Marche les traits qui leur étaient communs avec celles de la France et les traits qui en diversifiaient la physionomie, il eût accompli très-utilement sa tâche.

Sous cette réserve, je n'ai guère que des éloges à donner au travail de M. D. Il est composé avec soin, rédigé avec conscience, écrit avec modération, au moins dans la forme, même quand la pensée est excessive. L'auteur a parfaitement résumé les pièces qu'il publie, et en donne très-exactement l'esprit. Ayant commencé, je l'avoue, la lecture de l'ouvrage par celle des documents, et ayant eu occasion d'y faire quelques remarques, j'ai été très-agréablement frappé de voir que les points notés par moi n'avaient nullement échappé à l'attention de M. D. et qu'il en avait tiré tout le parti désirable.

Il ne me sied point d'esquisser ici l'histoire de la Marche; je la résume en deux mots. Pays pauvre, deshérité des biens de la terre, assez négligé et comme perdu dans ses limites étroites, au milieu de riches provinces, la Marche souffrit plus encore que ses voisines du vice d'une administration défectueuse, mal contrôlée, souvent insouciante et toujours besogneuse. Le peu qu'elle arrachait à la misère lui était disputé par les contrées limitrophes, qui employaient à la construction ou à l'entretien de leurs routes et de leurs édifices la totalité des sommes votées dans l'intérêt de la généralité. De là une lutte incessante, notamment avec le Bourbonnais, qui remplit les XVIIe et XVIIIe siècles; lutte où la Marche eut régulièrement le dessous, faute d'influence auprès de l'Intendant et à la cour. La misère et le conflit, ces deux incurables fléaux de l'ancien régime dans les campagnes et les petites villes, ont particulièrement sévi en Marche, avant 1789.

Je renonce, j'ai expliqué pourquoi, à critiquer la partie de l'introduction où M. D. trace le tableau de ce régime. Je dirai quelques mots de la seconde, celle où il s'agit du mouvement que marque la convocation des états généraux; je signalerai d'abord ce que j'y veux louer, puis ce qui m'y paraît discutable.

Des assemblées provinciales de 1787, M. D. a raison, je crois, de dire avec Tocqueville et contre M. de Lavergne qu'elles étaient condamnées à l'impuissance (p. 134). Leur institution présentait en effet tous les inconvénients attachés aux demi-mesures politiques; elles agitent les esprits, et leur refusent l'aliment propre à les calmer. Alors, la nation était un enfant auquel on donne une part de gâteau, en lui laissant le reste sous les yeux. Aucun ordre de l'Etat, ni la noblesse, ni le clergé lui-même ne devait se contenter de miettes, après qu'on eut eu l'imprévoyance de placer à sa portée l'objet éternel de l'universelle convoitise : le pouvoir. M. D. me paraît également dans le vrai, quand il signale (p. 160) le rôle prépondérant des assemblées de département de 1789 à 1791. Ce fut en effet la seule force locale qui exerça efficacement l'autorité, après la disparition des administrations de l'ancien régime, et jusqu'à l'usurpation factieuse des municipalités qui, timide encore en 1792, atteint son apogée l'année suivante.

En observant que nulles entraves ne furent apportées à la libre manifestation de la pensée des électeurs en 1789 (p. 177), M. D. fait encore une remarque, non pas neuve, mais qu'on omet trop souvent : jamais depuis cette époque, la nation n'a été invitée à parler d'abondance, comme elle le fut dans ce moment là. Il importe toutefois de ne pas oublier que dans les petites villes, et dans les localités, non pas les moindres, mais celles de médiocre étendue, le mouvement fut conduit par les détenteurs de charges judiciaires, avocats ou officiers subalternes qui se rapprochent par la position sociale de l'homme d'affaires, toujours à l'affût des aubaines ou des occasions de se produire; ils s'emparèrent de la direction des assemblées préliminaires, et en rédigèrent les cahiers. Selon M. D. cette spontanéité des vœux locaux se traduisit par une communion absolue des idées générales (p. 175); et il cite à l'appui de son opinion celle de M. Carnot fils. Précaution superflue ! car c'est bien là, aujourd'hui encore, l'opinion dominante. L'assertion comporte cependant des réserves. Les trois ordres n'ont pas eu autant de vues communes qu'on l'a dit et répété. Il est certain par exemple que, presque dans tous les bailliages, le clergé a revendiqué le monopole de l'éducation et de l'instruction publique (surtout dans les campagnes, point à noter) et la noblesse l'exemption de la taille, de l'impôt personnel : les vœux du Tiers furent en général absolument contraires à ces deux prétentions là. Je signale des traits d'ensemble. Dans le détail, la diversité des cahiers fut telle que Rondonneau, qui s'était chargé pour le compte de la chancellerie d'en dresser la rédaction, renonça à sa tentative ; elle n'a pas été reprise depuis.

M. D. excuse les rivalités de clocher, ce patriotisme étant au fond, dit-il, une chose fort respectable (p. 182). Au mot de respectable j'en substituerais volontiers un autre, celui de regrettable par exemple. Quand, il y quinze ans, j'abordai pour la première fois, avec tous les préjugés de l'instruction puisée dans nos historiens de la Révolution, l'étude des Etats généraux de 1789, le spectacle des luttes engendrées par ce genre de patriotisme fut une des révélations qui me causèrent le plus de désenchantement et de dégoût. Les rivalités de ville à ville, les conflits d'attributions de corporation à corporation, de magistrat à magistrat remplissent les trois quarts de la correspondance administrative motivée par la réunion des Assemblées primaires et secondaires. Ce n'est pas trop s'avancer que d'affirmer que les franchises locales et les institutions provinciales d'avant 1789 ont tristement abouti, dans la période finale, à l'explosion des passions les plus mesquines, au débordement des haines et des colères les plus frivoles. Un égoïsme étroit et le plus mal entendu en est l'expression.

M. D. approuve le doublement du Tiers; mais, il le déclare avec franchise, c'est parce qu'il est partisan de la Révolution. Il est impossible de nier, ajoute-t-il, que les cahiers du Tiers, en demandant le vote par tête et non par ordre, ont ouvert la carrière à la Révolution (p. 193, conf. p. 154). Cette opinion me paraît inattaquable. Ce que je conteste, c'est la légitimité du droit qui fut concédé au Tiers. Céder à sa prétention, c'était annuler les deux autres ordres. Le tiers, selon moi, obéissait à la loi de tout organisme, qui est la recherche de sa conservation, partant de son accroissement indéfini. Car tout ce qui ne se développe pas, indi-

vidu, corps, ou nation, tend nécessairement à l'amoindrissement et dépérit. Ce qui occupa le Tiers en 1789 plus encore qu'en d'autres temps, parce qu'alors il parvint à son complet épanouissement (non qu'il ne fût rien auparavant ainsi que l'a écrit Sieyès; depuis deux siècles, il avait très-grande place à tout dans l'Etat), c'est le souci de ses intérêts propres. Ce qui le choquait dans les priviléges du Clergé et de la Noblesse, c'était de n'y point participer. Il trouvait mauvaises les exemptions du Clergé et de la Noblesse; il aurait trouvé très-bon d'en jouir, à l'exclusion des classes qu'il jugeait inférieures à la sienne, celles des ouvriers et des paysans. Ce sentiment éclate dans certains cahiers dont M. D. a très-heureusement relevé des passages significatifs. Les bourgeois de la Marche revendiquent l'accession à tous les emplois militaires (l'interdiction des grades supérieurs étant, disent-ils, l'affront le plus sensible à un Français) de la même main qu'ils repoussent, comme une sanglante injure, l'humiliation de tirer au sort pour la milice avec les enfants de leurs meuniers, de leurs métayers et de leurs propres domestiques (p. 86, 177 et 108 des pièces).

Il est encore deux points que je tiens à louer dans le travail de M. D. Dans la série des documents qu'il met au jour, il fait suivre la liste des membres du clergé de la Marche qui ont pris part à l'Assemblée de l'ordre et à la rédaction du cahier, de l'indication de leurs fonctions précédentes et ultérieures; il donne la date de leur mort, il fait savoir quels sont ceux qui accordèrent ou refusèrent le serment (p. 48 des pièces). Cette recherche aussi intéressante que difficile est du meilleur exemple.

Enfin il signale très-judicieusement comme des sources d'informations précieuses certains registres d'état-civil où les curés de campagne inscrivaient à côté des actes de baptême, de mariage et d'enterrement, nombre de particularités concernant l'histoire locale, sortes d'annales intimes du village, de la cure et de l'église, où l'on trouve des comptes, des situations de revenus, des descriptions topographiques, voire des généalogies de famille (p. 63).

H. Lot.

VARIÉTÉS.

Die deutschen Mundarten. Zeitschrift für Dichtung, Forschung und Kritik, hgg. von Dr G. Karl Frommann. Siebenter Band (Neue Folge, erster Band). I. Heft. In-8°. Halle, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1875. 128 p. — Prix : 5 fr. 35.

Nous nous empressons d'annoncer la réapparition de cette revue, dont la publication était interrompue depuis 14 ans. Inutile d'insister ici sur l'à-propos et l'importance de l'étude des dialectes; non-seulement on y trouve bien souvent l'explication la plus sûre des particularités que présente la langue littéraire, mais encore ils offrent pour la philologie générale et la grammaire comparée les renseignements les plus précieux. Alors que les Anglais ont fondé une société pour l'étude des dialectes de la Grande-Bretagne, que nous avons celle des *langues romanes* et qu'Ascoli et son école poursuivent leurs publications, il eût été étrange que l'Allemagne n'eût point de périodique destiné à consigner et à encourager les

recherches dont ses dialectes si variés continuent à être l'objet, même après les travaux des Schmeller et des Weinhold. A en juger par le premier numéro le journal de M. K. Fr. répond parfaitement à ce qu'on attend d'une publication de cette nature, et les auteurs se sont fait une idée fort exacte du programme qu'ils avaient à remplir; le mode de transcription proposé par M. Schröer en particulier mérite d'être médité et en général approuvé; on peut regretter seulement que certains sons, communs à presque toutes les langues indo-européennes, soient représentés par des signes autres que ceux qu'on admet d'ordinaire: c'est le cas par exemple pour *j*, sonore de *sch*, figuré ici par *s*, bien que ce signe soit le plus souvent celui de la sourde *sch* elle-même.

Mais je ne voudrais pas trop insister sur ces critiques de détail, quoiqu'elles aient aussi leur importance, et j'arrive à la composition du premier numéro de la nouvelle revue. Après un exposé des devoirs qui incombent à celui qui veut étudier scientifiquement les dialectes allemands, et des exigences qu'on est en droit de réclamer pour l'édition et l'orthographe des textes, on y trouve trois articles de fond d'un grand intérêt. Le premier, du Dr Staub de Zurich, est consacré à l'examen d'une particularité phonétique non encore signalée du dialecte suisse alémanique, la suppression de *n* devant une consonne, suppression que connaissait aussi le latin de la décadence, et qui, par suite, s'observe également dans les langues romanes. Le second article, du Dr H. Rœttsches, est une étude approfondie du dialecte de Krefeld dans ses rapports avec l'ancien saxon, l'anglo-saxon et l'ancien haut-allemand. Dans le troisième article enfin le professeur A. Birlinger de Bonn donne des renseignements nouveaux et curieux sur les termes de chasse et de pêche dans le dialecte bavarois. Un épithalame de 1670, écrit dans le dialecte de la Marche, nous ramène au bas-allemand et termine dignement le premier fascicule de cette revue à laquelle nous souhaitons la bienvenue, en appelant de nos vœux le jour, puisse-t-il n'être pas éloigné! où un recueil semblable se fondera chez nous pour l'étude des patois parlés au nord de la Loire. C. J.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 19 *novembre* 1875.

M. de Saulcy rend compte du troisième rapport de M. V. Guérin au ministre de l'instruction publique sur sa mission en Palestine. Ce rapport est daté du 20 septembre 1875. M. Guérin, à cette date, avait visité les régions de la haute Galilée et la ville de S. Jean d'Acre. Un accès de fièvre pernicieuse, qui avait mis sa vie en danger, l'avait arrêté quelque temps. Parmi les résultats nouveaux consignés dans ce rapport de M. Guérin, M. de Saulcy signale la découverte de l'emplacement de la ville d'Asochis, mentionnée dans Joseph.

M. F. Liger écrit pour se porter candidat à la place de membre ordinaire vacante par la mort de M. Brunet de Presle (v. ci-après, ouvrages déposés).

M. Heuzey continue la lecture de son mémoire sur la ville de Dyrrhachium ou Épidamne. Après avoir achevé de montrer que pendant presque toute la durée des temps antiques ces deux noms furent tenus pour synonymes, et que si sous l'empire quelques personnes ont voulu les distinguer, la différence qu'ils faisaient entre Épidamne et Dyrrhachium n'était que celle d'une ville haute et d'une ville basse, de la citadelle et du port d'une même localité, M. Heuzey donne une description détaillée des lieux où était située cette ville et des ruines qui en restent. Il donne en même temps au tableau la carte des lieux qu'il décrit. L'enceinte ancienne de Dyrrhachium formait un vaste quadrilatère, dont la ville moderne de Durazzo n'occupe aujourd'hui qu'un angle. La grande enceinte existait encore au moyen-âge; en 1235 elle fut renforcée d'une tour, comme le prouve une inscription que cite M. Heuzey. Cette inscription, écrite en vers grecs, indique que la tour a été bâtie par Théodore Ducas Comnène, c'est à dire par Théodore L'Ange, second despote d'Épire et de Thessalie, qui prétendait descendre des Comnènes.

M. Desjardins continue la lecture du mémoire de M. Charles Tissot sur la géographie ancienne de la Maurétanie Tingitane. Il annonce que M. Tissot est reparti pour le Maroc, d'où il se propose d'envoyer une nouvelle carte à l'appui de son mémoire.

Ouvrages déposés : — L. Deschamps de Pas : Essai sur l'histoire monétaire des comtes de Flandre de la maison d'Autriche (1482-1556); Paris, 1874, et Bruxelles, 1875, 2 vol. in-8°. — A. Franklin : La Sorbonne; Paris, 1875, in-8°. — L. Gilliodts van Severen : Coutumes du pays et comté de Flandre, quartier de Bruges, t. 2 : coutumes de la ville de Bruges; Bruxelles, 1875, in-4°. — F. Liger : Notice sur les titres et les travaux de M. F. Liger, Paris, 1875, in-4°; La ferronnerie ancienne et moderne, Paris, 1873-75, 2 vol. in-8°; Fosses d'aisance, latrines, urinoirs et vidanges, Paris, 1875, in-8°; etc. — C. de Longe : Coutumes du pays et duché de Brabant, quartier d'Anvers, tome 5 : coutumes du Kiel, de Deurne et de Lierre; Bruxelles, 1875, in-4°.

M. Jules Girard présente de la part de M. Dufour la relation du siége de Paris par Henri IV en 1590, par Filippo Pigafetta, traduite de l'italien par M. Dufour (extrait des mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France). Cette relation tire un intérêt particulier des détails qu'elle donne sur la ville de Paris au temps de Henri IV. — M. Delisle annonce que, depuis la publication de la traduction de M. Dufour, il a été trouvé à la bibliothèque de l'institut un exemplaire de la relation de Pigafetta qui présente, de plus que les autres, un plan de Paris, ce qui augmente encore l'intérêt de cet ouvrage.

M. Garcin de Tassy présente, de la part de M. Paul Bataillard, un travail sur les origines des Bohémiens ou Tsiganes, qui a paru cette année dans la *Revue critique,* et de la part du Rév. M. Hughes, missionnaire à Peschawar, un ouvrage intitulé *Notes on Muhamadanism*. Cet ouvrage a pour but de faire connaître exactement les dogmes de la religion musulmane, afin de guider les missionnaires chrétiens dans leurs controverses avec les Musulmans. M. Hughes a publié ces *Notes* en attendant un ouvrage plus considérable qu'il prépare sur le même sujet; il y a joint un utile index des mots techniques.

Julien Havet.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

SONDERMÜHLEN, Aliso und die Gegend der Hermannschlacht. Berlin, Gülker u. Co. In-8°, 117 p. (sans rigueur scientifique). — HUNZIKER, Wallenstein. Zürich, Schabelitz. In-8°, 100 p. (excellente biographie de Wallenstein en tant qu'homme d'État et duc de Meklenbourg). — KEIL, Vor hundert Jahren. 2 Bde. Leipzig, Veit u. Co. In-8°, viij-260 p.; iv-296 p. (Communications sur le séjour de Gœthe à Weimar et sur Corona Schrœter). — HINRICHS, De Homericae elocutionis vestigiis aeolicis. Jena, Frommann. In-8°, 175 p. (article favorable). — Titi Livii historiarum Romanorum libri qui supersunt. Iterum edd. Madvigius et Ussingius (cf. *Rev. crit.* 1875, I, p. 11). — FAIDHERBE, Essai sur la langue Poul. Paris, Maisonneuve. In-8°, 129 p. (art. favorable). — Archivio glottologico italiano diretto da ASCOLI. Vol. III, punt. I; Vol. IV, punt. I. Turin, Lœscher. In-8°, 120; 116 p. (ces fasc. contiennent d'importants travaux). — RIESE, Die Idealisirung der Naturvœlker, etc. (cf. *Rev. crit.*, 1875, I, p. 373).

Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit, n° 10, octobre 1875. Mittheilungen über einen Sammelband des Stadtarchives zu Rotenburg an der Tauber (VOGEL). — Ueber das Doppelwappen auf dem Schwerte des heiligen Mauritius (Fürst HOHENLOHE). — De quodam iuvene (W. WATTENBACH). — Zur Schafzucht (E. DÜMMLER). — *Beilage zum N°* 10. Chronik des germanischen Museums. — Schriften der Akademieen und historischen Vereine. — Nachrichten.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Berthelot (S.). Notice sur les caractères hiéroglyphiques gravés sur des roches volcaniques aux îles Canaries. In-8°, 16 p. Paris (imp. Martinet).

Bouteiller (de). Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle, comprenant les noms de lieu anciens et modernes, rédigé en 1868 sous les auspices de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle. In-4°, lv-320 p. Paris (Imp. nationale).

Brüsztle (J.). Recensio universi cleri dioecesis Quinque-Ecclesiensis, distincte a tempore amotæ cum exitu seculi XVII tyrannidis Turcicæ, restitutæque in his partibus tranquillitatis, adjectis quibusdam ætatem hanc antecedentibus, commentariis historicis illustrata. T. 1. Gr. in-8°, 660 p. Buda-Pest (Tettey et Ce). 10 f. 75

Comptes rendus de la Société française de numismatique et d'archéologie. T. 4. Année 1873. Gr. in-8°, xviij-346 p. Paris (Rue de l'Université). 12 fr.

Curti (P. A.). Pompei e le sue rovine. Vol. 2 e 3. 2 vol. in-16, 856 p. con incis. Milano (Sanvito). 16 fr.

Curtius (G.). Studien zur griechischen u. lateinischen Grammatik. 7. Bd. 2 Heft. Mit d. Indices zu allen 7 Bdn. S. 273-518. In-8°. Leipzig (Hirzel). 8 fr.

Desmaze (C.). Le Reliquaire de M. Q. de La Tour, peintre du roi Louis XV; sa correspondance et son œuvre. In-12, 88 p. Paris (Leroux).

Diari della città di Palermo dal secolo XVI al XIX pubblicati su' manoscritti della Biblioteca comunale, preceduti da prefazioni e corredati di note per cura di G. Di Marzo. Vol. XIV. In-8°, 334 p. Palermo (Pedone-Lauriel). 12 fr.

Dodsley's Old English Plays. 4th Edit., by W. C. Hazlitt. Vol. 2. In-8°, cart. 580 p. London (Reeves et T.). 13 fr. 15

Doehner (T.). Satura critica. In-8°, 56 p. Plauen (Neupert). 4 fr.

Douen (O.). L'Intolérance de Fénelon. Études historiques d'après des documents pour la plupart inédits. Nouvelle édit., augmentée d'une préface et de plusieurs appendices. In-18 jésus, xxxvj-342 p. Paris (Sandoz et Fischbacher).

Ehlers (J.). De Graecorum aenigmatis et griphis. In-4°, 24 p. Prenzlau (Mieck). 2 fr.

Encyclopaedia Britannica. 9th Edit., edited by T. Spencer Baynes. Parts 2 and 3. In-4°. London (Simpkin). Chaque partie. 9 fr. 50

Fiabe, novelle e racconti popolari Siciliani raccolti ed illustrate da G. Pitrè, con discorso preliminare, grammatica del dialetto e delle parlate siciliane, saggio di novelline Albanesi di Sicilia, e glossario. 4 vol. in-16, ccxxx-1692 p. Palermo (Pedone-Lauriel). 25 fr.

Forschungen, morgenlændische. Festschrift Herrn Prof. Dr H. L. Fleischer zu seinem 50 jæhr. Doctorjubilæum am 4. Mærz gewidmet v. seinen Schülern H. Derenbourg, H. Ethé, O. Loth, A. Müller, F. Philippi, B. Stade, H. Thorbecke. In-8°, 310 S. Leipzig (Brockhaus). 16 fr.

Frout de Fontpertuis (A.). L'état économique, moral et intellectuel de l'Inde anglaise. In-8°, 40 p. Paris (Guillaumin et C°).

Gregorovius (F.). Storia della Città di Roma nel Medio Evo dal secolo V al XVI. Vol. VI. In-16, 852 p. Venezia (tip. Antonelli). 10 fr. 50

Heman (C. F.). Eduard v. Hartmann's. Religion der Zukunft in ihrer Selbstzersetzung nachgewiesen. In-8°, 68 S. Leipzig (Hinrichs). 1 fr. 75

Hengstenberg (E. W.). Das Buch Hiob erlæutert. 2. Th. In-8°, 364 S. Leipzig (Hinrichs). 8 fr.

Joyce (P. W.). The Origin and History of Irish Names of Places. 2nd Series. In-12, cart. 500 p. London (Simpkin). 9 fr. 50

Kirchmann (J. H. v.). Ueber das Prinzip d. Realismus. In-8°, 60 S. Leipzig (Koschny). 1 fr. 75

Lectures on Literature and Art, delivered in the Theatre of the Royal College of Science, St. Stephen's Green, Dublin. By J. P. Mahaffy, Jellett, Dowden, Heron, Ruskin, Whately, Graves, Bishop of Derry, Sherlock. In-12, cart. 350 p. London (Simpkin). 6 fr. 25

Lower (M. A.). English Surnames : an Essay on Family Nomenclature, Historical, Etymological, and Humorus. 4th edit., enlarged. 2 vol. in-8°, cart. London (J. R. Smith). 15 fr.

Malleson (G. B.). Studies from Genoese History. In-8°, cart. 346 p. London (Longmans). 13 fr. 25

Myers (P. V. N.). Remains of lors Empires : Sketches of the Ruins of Palmyra, Nineveh, Babylon and Persepolis. With some Notes on India and the Cashmerian Himalayas. With Illustrations. In-8°, cart. 522 p. London (Low). 20 fr.

Paris (L.). Les papiers de Noailles de la bibliothèque du Louvre. Dépouillement de toutes les pièces qui composaient cette précieuse collection, brulée dans la nuit du 23 au 24 mai 1871, avec le texte même d'un grand nombre de documents relatifs aux guerres civiles du XVIe siècle. 2 vol. in-8°, xxxj-508 p. Paris (Dentu).

Proudhon (P.-J.). Correspondance. T. 8. In-8°, 392 p. Paris (Lib. internationale). 5 fr.

Raleigh (W.). Poems. Collected and Authenticated with those of Sir H. Wotton and other Courtly Poets, from 1540 to 1650. Edited, with an Introduction and Notes, by J. Hannah. In-12, cart. 300 p. London (Bell et S.). 6 fr. 25

Rosny (L. de). San-Tsaï-Tou-Hoei. Les peuples de l'indo-Chine et des pays voisins. Notices ethnographiques traduites du chinois. In-8°, 13 p. Poissy (imp. Lejay et Ce).

Roth (K.). Der Atharvaveda in Kaschmir. In-4°, 25 S. Tübingen (Fues). 1 fr. 75

Shelburne. Life of William, Earl of Shelburne (afterwards first Marquess of Lansdowne). With Extracts from his Papers and Correspondence. By Lord E. Fitzmaurice. Vol. 1. 1737-1766. In-8°, cart. 422 p. London (Macmillan). 15 fr.

Tissandier (G.). Histoire de la gravure typographique. Conférence faite au cercle de la librairie. In-4°, 14 p. Paris (imp. Pillet).

Wilisch (E. G.). Ueber die Fragmente d. Epikers Eumelos. In-8°, 41 S. Leipzig (Teubner). 1 fr. 75

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 49 Neuvième année. 4 Décembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

AVIS.

A partir du 1er janvier 1876, la *Revue critique d'histoire et de littérature* paraîtra chez M. Ernest LEROUX, libraire-éditeur, 28, rue Bonaparte, où l'on devra remettre les ouvrages et publications périodiques destinés à la *Revue*, et adresser toutes les communications.

En vente chez F. VIEWEG, libraire-éditeur (librairie A. Franck), 67, rue Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

25e ET 26e FASCICULES.

CHEREF-EDDIN RAMI Anîs el-'Ochchâq.
Traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté. Traduit du persan et annoté par C. Huart. 5 fr. 50

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 3me fascicule. 6 fr.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 184, new series, 13 novembre. The Aeneids (*sic*) of Virgil, done into English Verse. By W. MORRIS. London, Ellis and White (H. NETTLESHIP : traduction d'une grande beauté et en même temps d'une grande fidélité). — KUENEN, The Religion of Israel to the Fall of the Jewish State. Transl. from the Dutch by HEATH MAY. In Three Vols. London, Williams and Norgate (Philip H. WICKSTEED : s'applaudit que l'Angleterre ait devancé l'Allemagne et la France dans la traduction d'un ouvrage de cette importance). — Paris Letter G. MONOD : nouvelles littéraires). — *Correspondence :* The Trojan Antiquities (Henry SCHLIEMANN dément l'assertion d'un collaborateur de *La Liberté* que M. Schl. aurait offert à plusieurs gouvernements de l'Europe de vendre sa collection). — The Discovery of the Lake-Dwellings (D. B. MONRO : cette découverte est due non pas au Dr Keller, de Zürich, mais à un maître d'école d'Ober-Meilen, du nom d'Aeppli). — On Freewill (Francis LLOYD; observations d'une grande justesse sur l'article de M. Hinton relatif au libre arbitre; cf. *Academy* du 23 octobre). — SMEE, The Mind of Man (James HINTON; d'après le compte-rendu qui en est donné, cet ouvrage paraît contenir de fort curieux passages : l'auteur reproduit artificiellement certains organes, des muscles, etc., et les fait agir au moyen de l'électricité). — MAX MÜLLER, Chips from a German Workshop. Vol. IV. London, Longmans, Green and Co. (A. H. SAYCE : article extrêmement élogieux).

The Athenæum, n° 2507, 13 novembre. R. F. BURTON, Two Trips to Gorilla Land and the Cataracts of the Congo. 2 Vols. Sampson Low and Co. (relation du plus haut intérêt). — The Indian Song of Songs. Transl. by E. ARNOLD. Trübner (art. défavorable). — Manuscripts of the Hebrew Scriptures (on a découvert à Alep le ms. de l'Ancien Testament révisé par R. Aaron ben Asher; M. Ginsburg doit aller le collationner, ainsi que le ms. incomplet qui se trouve au Caire dans la synagogue Karaïte). — Early Allusions to Shakspeare (C. ELLIOT-BROWNE). — Inscriptions in Ceylon (détails sur les résultats qu'a obtenus M. P. Goldschmidt, chargé comme on sait, de relever les inscriptions de Ceylan). — Milton's Copy of Cooper's « Thesaurus » (J. PAYNE COLLIER : a trouvé sur les marges du volume 1500 annotations de la main de Milton). — The Prince's Visit to India. — *Miscellanea. To Miche* (Edmund VENABLES : c'est ainsi qu'il faut écrire ce verbe et non *Minch*).

Literarisches Centralblatt, n° 46, 13 novembre. BACH, Die Dogmengeschichte des Mittelalters. 2. Th. Wien, Braumüller. In-8°, xvj-767 p. — TOLLIN, Luther und Servet. In-8°, 61 p. (l'auteur est le savant qui connaît le mieux Servet et ses ouvrages). — FROHSCHAMMER, Der Primat Petri und des Papstes. Elberfeld, Loll. In-8°, 30 p. (l'auteur se propose de démontrer que les Papes n'ont aucun droit à s'intituler successeurs de saint Pierre). — GROTEFEND, Stammtafeln der schlesischen Fürsten bis zum Jahre 1740. Breslau, Max. In-4°, 65 p. (L'article, louangeur, paraît avoir été écrit par l'auteur lui-même). — REINISCH, Aegyptische Chrestomathie. 2. Lief. Wien, Braumüller. In-fol. 28 pl. — DUFOUR, Les dialectes grecs. Genève, Jullien. In-8°, 77 p. (sans valeur). — Acta Societatis Lipsiensis, ed. RITSCHL. T. IV. Leipzig, Teubner. In-8°, vj-380 p. (contient d'intéressants travaux des élèves de M. R., lesquels font honneur à leur maître). — WEHRMANN, Fasti Praetorii ab a. u. DLXXXVIII ad a. u. DCCX. Berlin, Weidmann. In-8°, 88 p. (travail soigné). — Lucianus Samosatensis. Fritzschius recensuit. Vol. III, pars I. Rostock. Leopold's Buchh. In-8°, xl-326 p. — Ioannis Zonarae epitome historiarum. Cum Car. Ducangii suisque annotationibus ed. Lud. DINDORF. Vol. V. Leipzig, Teubner. In-8°,

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — **4 Décembre** — **1875**

Sommaire : 230. Études de grammaire grecque et latine, p. p. CURTIUS, t. VI, cah. 1. — 231. MANNHARDT, Le Culte des Arbres chez les Germains. — 232. FERET, Henri IV et l'Église Catholique. — 233. SCHMIDT, Leibnitz et Baumgarten, étude d'Esthétique. — 234. Les *Contes* de Perrault, p. p. LEFÈVRE. — 235. DE GUBERNATIS, Dall' Ongaro. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

230. — **Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik.** Herausgegeben von G. CURTIUS. VI, 1. Leipzig, Hirzel. 1873. In-8°, 276 p. — Prix : 8 fr.

Ce premier cahier du VIe volume des études de grammaire grecque et latine faites et publiées sous la direction de M. G. Curtius comprend les travaux développés de M. Forssmann sur l'emploi des temps de l'infinitif dans Thucydide, de M. Fritsch sur l'*Hyphaeresis* des voyelles en grec (βοηθός pour βοηθόος), de M. Mangold sur la *Diectasis* homérique (ὑπνώοντας, ὁρόωντα) considérée principalement dans les verbes en αω, des observations de M. Jolly sur la forme la plus simple de la subordination dans les langues indo-germaniques, de M. G. Meyer sur la composition des noms en grec, quelques étymologies de M. Windisch, et quatre courtes remarques de M. Curtius.

Je ne dissimulerai pas que les résultats obtenus par MM. Fritsch et Mangold ne me paraissent que possibles, et que la méthode qu'ils ont suivie et qui est aujourd'hui communément appliquée au grec et au latin est sans rigueur. Les recherches ainsi dirigées me font l'impression que Montesquieu a si bien exprimée en parlant de l'établissement de la monarchie française par l'abbé Dubos (*Esprit des lois*, XXX, 23) : « Plus on y manque de preuves, plus on y multiplie les » probabilités..... une infinité de conjectures sont mises en principe et on en » tire comme conséquences d'autres conjectures. Le lecteur oublie qu'il a douté » pour commencer à croire. » Par exemple voici comment M. Curtius, en partie suivi par M. Mangold, a rendu compte de la diectasis homérique : Les verbes contractes grecs ont la même origine que les verbes sanscrits en *ajâmi*, et le radical était primitivement suivi d'un *jod*, *première hypothèse* déjà proposée par Bopp; la chute du *jod*[1] allonge tantôt la voyelle précédente, *seconde hypothèse*, tantôt la voyelle suivante, *troisième hypothèse*, à laquelle M. Curtius a ensuite renoncé[2], préférant admettre une transposition de quantité comme dans Ἀτρεΐδεω, Ἀτρεΐδαο, ce qui n'est qu'une autre hypothèse. M. Mangold n'en est pas

1. Curtius, *Erlaüterungen zu meiner griechischen Schulgrammatik*. 1870. P. 100. Cf. Mangold, p. 160.
2. *Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik*, III, 398.

satisfait; il avoue qu'on n'a pas réussi à expliquer l'origine de formes comme ὁρόωντα; au lieu de renoncer à une explication, ce qui est évidemment le plus sage, il préfère imaginer, lui aussi, une hypothèse : c'est qu'en un temps relativement moderne, lorsque les formes contractes étaient seules usitées, les formes ὁρόωντα, etc., ont été introduites par des rhapsodes qui ne se rendaient plus compte des anciennes formes et qui les croyaient nées des formes contractes. Ainsi il supprime le fait qu'il s'agit d'expliquer. De même M. Fritsch suppose que dans θεουδής, ου, qu'il ne peut expliquer, « errori tantum librariorum et critico- » rum antiquorum deberi (92). » On ne sort donc pas des conjectures; et par une conséquence fort naturelle, pour établir une conjecture, on tire un argument de l'impossibilité, assurément fort relative, d'en proposer une autre qui soit plus probable, comme le fait M. Mangold pour l'hypothèse de Bopp qui rattache les verbes contractes grecs aux verbes sanscrits en *ajâmi* (157) : « Jam vero, ut » concedamus Boppi hypothesin non esse satis probatam, tum demum ea nobis » missa facienda erat, si aliam Savelsbergius (*qui rattache ces verbes à des verbes* » *en avâmi*) protulisset, quae melius rationibus fulta esset. »

Les règles elles-mêmes de phonétique sur lesquelles on s'appuie dans ces recherches sont fort incertaines. Elles laissent en dehors beaucoup d'exceptions, et comme ces règles reposent sur des hypothèses, une hypothèse qui laisse en dehors une grande partie des faits qu'elle doit unir manque son but. La loi de l'allongement d'une voyelle par compensation de la chute d'une consonne ne peut passer pour une loi, quand on est obligé de reconnaître que le F est syncopé tantôt avec compensation tantôt sans compensation (94, cf. 98), que la syncope du *jod* qui allonge par compensation la voyelle dans les verbes en αω et en οω ne l'allonge pas dans les verbes en εω. M. Curtius lui-même, qui pose en règle dans une grammaire élémentaire (§ 42) que dans l'allongement par compensation, α bref devient α long, πᾶς de πα-ντς, qu'ε devient ει, εἰμί de ἐσ-μι, que ο devient ου, διδούς de διδοντς, laisse en dehors bien des exceptions et est forcé de reconnaître que ε devient η dans ποιμήν de ποιμενς, que ο devient ω dans ἡγεμών de ἡγεμονς, dans λύων pour λυοντς (ce qui a encore une autre exception dans ὀδούς) et que α devient η dans ἔφηνα pour ἐφανσα. Il faut imaginer d'autres hypothèses pour rendre raison de ces allongements; et on est conduit ainsi à oublier que l'hypothèse, qui peut servir à lier les faits, ne doit pas les remplacer. Malheureusement les faits manquent pour l'étude de la formation de la langue grecque. Le grammairien qui s'en occupe n'est pas dans une situation aussi favorable que le romaniste. Quand le romaniste observe qu'au XVIe et encore au XVIIe siècle on disait très-souvent *dine* pour *digne, cyne* pour *cygne, assine* pour *assigne* (nous disons encore *sinet*), jamais *vigne, ligne,* il remonte comme l'a fait M. G. Paris (*Revue critique,* 1874, II, p. 159), au latin, et il constate que le *g* de *dine,* etc. est étymologique et que celui de *ligne, vigne* est orthographique et ne sert qu'à la représentation de l'*n* mouillée (*vinea, linea*). Nous n'avons pas cette ressource pour le grec et le latin; nous ne pouvons atteindre cette évidence.

Tout en constatant que les problèmes qu'offre la formation des langues anciennes

sont de l'espèce de ceux que les mathématiciens appellent indéterminés et ont beaucoup plus d'inconnues que d'équations, il faut reconnaître qu'un grand nombre d'explications qu'on donnait autrefois des formes des mots sont devenues inadmissibles. Ainsi M. Fritsch a raison de ne pas accorder à Lobeck (*Pathologiae graecae elementa* I, 259) que δρομέσι, τοκέσι, Σιφαέσι viennent des nominatifs δρομέες, etc. avec syncope de l'ε, ni à Krüger que les datifs ἔπεσσι, ἀεικέσσι, etc., soient pour ἐπέεσσι, etc., par syncope de l'ε. Malheureusement nous sommes plus sûrs de ce qui est faux que de ce qui est vrai; et pour combler les lacunes de notre savoir, nous sommes induits insensiblement à confondre le possible avec le probable et le probable avec le certain.

Le travail de M. Jolly a pour objet d'établir que des propositions subordonnées construites comme « naturam expellas furca, tamen usque recurret » « ducas » volo hodie uxorem » « the man I saw » « ils n'ont espée, ne soit bien aceré » ne doivent pas être expliquées par l'ellipse d'une conjonction ou d'un pronom relatif, mais sont le reste d'une période primitive du langage, où la subordination n'était pas encore marquée. J'accorderais à M. Jolly la partie négative de sa thèse, mais je ne puis être de son avis sur la partie affirmative. L'ellipse doit être rejetée, mais pour d'autres raisons. En général on ne doit pas admettre facilement l'ellipse des mots qui signifient des rapports. On sous-entend souvent le verbe, « ici, Médor, » le substantif « ferina vesci; » mais on ne sous-entend pas la conjonction dans « le fer, le bandeau, la flamme est toute prête, » ni le pronom démonstratif dans « qui m'aime me suive, » ni la préposition dans « j'habite rue de Vaugirard. » L'usage autorise tantôt à exprimer le rapport qui unit les termes tantôt à le laisser entendre. Mais on ne peut pas dire que pendant un certain temps on aurait dit « j'habite rue de Vaugirard » et plus tard « j'habite » dans la rue de Vaugirard. » En syntaxe où les constructions les plus importantes se montrent simultanément, comme Diez l'a fait remarquer dans les langues romanes, la chronologie est à peu près impossible à établir rigoureusement. Il est évident que φιλέων est antérieur à φιλῶν; mais non-seulement il n'est pas évident, mais il n'est pas même probable (M. Jolly soupçonne lui-même (p. 221) que son assertion paraîtra *hasardée* « gewagt ») qu'on ait commencé par laisser entendre la subordination des propositions sans l'exprimer, qu'ensuite au bout d'un certain temps on ait senti le besoin de l'exprimer par des pronoms et des particules pronominales placées dans la proposition subordonnée, et qu'enfin, encore après un certain intervalle, on ait senti le besoin de marquer la subordination dans les deux propositions (*tantum* ..... *quantum*). M. Jolly place en dernier cette troisième manière d'exprimer la subordination, parce qu'elle serait la plus compliquée, « die complicirteste, » et il place en premier lieu la construction où on laisse entendre la subordination, parce qu'elle porterait le caractère d'une période très-antérieure du langage où l'on n'avait pas encore une perception très-nette de la distinction entre les idées plus importantes et celles qui le sont moins, entre les propositions principales et les propositions dépendantes[1].

1. P. 222 : « Endlich entspricht die erste, einfachste Uebergangsform am meisten dem

Je vois plusieurs objections à ces hypothèses. D'abord ce qui paraît simple ou compliqué à des esprits qui procèdent par voie de réflexion, d'abstraction et d'analyse, n'est pas également simple ou compliqué pour le peuple qui parle par instinct ou plutôt par une habitude devenue instinctive; et on sait que le propre de l'instinct est d'exécuter avec sûreté des opérations qui semblent très-compliquées à la réflexion, que tout langage est plus ou moins compliqué et peut être d'autant plus compliqué qu'on le prend à une période plus ancienne de son histoire. En second lieu ce procédé *si simple* et si primitif de subordination se rencontre dans des langues de formation très-récente, dans les langues romanes, « ils n'ont espée, ne soit bien aceré » « or n'a baron, ne li envoit son fil. » M. Jolly dit bien d'une manière générale que la forme la plus simple de la subordination qui est rare chez les écrivains latins reparaît dans les langues romanes qui dérivent de la langue populaire. Mais il faudrait montrer dans la langue populaire latine des constructions semblables à celles que nous venons de citer; et il faudrait prouver que ces constructions étaient anciennes. On en trouve dans les langues germaniques; et c'est là une de ces coïncidences comme la syntaxe en offre tant.

M. Forssmann a rassemblé patiemment toutes les constructions de l'infinitif dans Thucydide, et (exemple remarquable de la préoccupation) il persiste à trouver partout la distinction entre l'infinitif présent comme marquant la durée de l'action et l'infinitif aoriste comme désignant l'action, abstraction faite de sa durée. Il est bien un peu embarrassé par les textes où Thucydide dit de Périclès qu'il était λέγειν τε καὶ πράσσειν δυνατώτατος (1, 139, 4), et de Brasidas, ἦν δὲ οὐκ ἀδύνατος, ὡς Λακεδαιμόνιος εἰπεῖν (4, 84, 2) : Voici comment il se tire d'affaire (16) : « Qui diligentius rem perpenderit in una re variam rationem » cogitandi et dicendi scriptorem secutum esse non negabit. Nam verbis δυνα- » τώτατος λέγειν in universum magnam eloquentiam contendit fuisse in Pericle; » cum vero Brasidam οὐκ ἀδύνατον εἰπεῖν dicit, eum occasione oblata non im- » peritum dicendi fuisse narrat. Alterum sic fortasse verteris « Pericles praestan- » tissimus erat orator, » alterum jam compositis verbis circumscribere oportet « Brasidas, ubi res postulaverunt, non indiserte loqui solitus est, Brasidas ver- » stand, wenn es darauf ankam, gut zu sprechen. » Mais Périclès ne parlait » sans doute que « oblata occasione » « ubi res postulaverunt » « wenn es » darauf ankam, » et l'on sait que le présent ne marque pas seulement la durée, mais la répétition fréquente, habituelle de l'action. Il faut en arriver à cette conclusion que si le présent et l'aoriste ne sont pas synonymes dans les verbes qui signifient un état, une manière d'être, si, comme le dit Aristote dans un passage sur lequel Bonitz dans son index a le premier appelé l'attention (*Eth.*

» Charakter einer sehr frühen Sprachstufe, welche den Unterschied zwischen wichtigeren » und minder wichtigen Gedanken, Haupt und Nebensætzen noch nicht zu deutlichem » Bewustsein gebracht hatte und daher nur durch die Betonung oder vielmehr Tonlosig- » keit gewisser Sætze ausdrückte, dass dieselben im Geiste des Sprechenden sich hinter » andere, bedeutungsvollere Sætze gleichsam zurückschoben. »

Nicom. X, 2. 1173 1 et suiv.), ἥδεσθαι signifie ἐνεργεῖν κατὰ τὴν ἡδονήν, et ἡσθῆναι, μεταβάλλειν εἰς ἡδονήν, cette distinction n'est pas applicable aux verbes qui signifient une action; on rencontre alors à chaque page des exemples comme λέγειν, εἰπεῖν, comme λέγε, ἀνάγνωθι, où les deux temps deviennent absolument synonymes.

Charles THUROT.

---

231. — **Der Baumkultus der Germanen und ihrer Nachbarstæmme.** Mythologische Untersuchungen von Wilhelm MANNHARDT. Berlin, Borntræger. 1875. In-8°, xx-646 p. — Prix : 18 fr. 75.

Ce livre n'est que la première partie d'un travail considérable sur « les cultes » des bois et des champs »; il a déjà été préparé par diverses publications de l'auteur[1]. Il est difficile de rendre compte d'un pareil ouvrage, qui contient une masse vraiment énorme de faits, rassemblés avec patience et classés d'après les points de vue de l'auteur. L'*idée générale* du livre est ainsi exposée par M. Mannhardt lui-même dans le sommaire : « De l'observation de la végétation l'homme » primitif a conclu à une identité essentielle entre lui et la plante; il a attribué » au végétal une âme semblable à la sienne propre; c'est sur cette conception » fondamentale que repose le culte des arbres chez les peuples du Nord de » l'Europe ». Nous acceptons très-volontiers, pour notre part, cette formule générale, parfaitement conforme aux résultats obtenus dans d'autres directions sur l'état psychologique de l'humanité non civilisée, mais l'auteur, comme on devait s'y attendre, lui a donné une portée trop étendue et trop exclusive. Elle est souvent opposée aux systèmes d'interprétation mythique qui prévalent aujourd'hui, et tout en reconnaissant avec l'auteur qu'elle rend compte de plus d'un fait que ne saurait expliquer la mythologie comparée telle qu'on la pratique ordinairement, nous ne pouvons accorder qu'elle suffise à expliquer tous ceux dont il s'occupe. Les concepts, à la fois religieux et scientifiques, qui forment la base de toute mythologie se compliquent et s'enchevêtrent singulièrement chez tous les peuples : à côté de la conception qui fait regarder l'arbre d'abord comme un être animé, puis comme un être surnaturel, mille autres influences peuvent faire donner une importance religieuse à telle espèce où même à tel individu. Si l'on joint à cette première complication les emprunts et les imitations d'un peuple à l'autre qui jouent un si grand rôle dans l'histoire des religions et des cultes, on se convaincra que tout système qui prétend soumettre à une explication unique un ordre de faits religieux aussi vaste que les cultes des bois et des champs est par là même condamné à bien des interprétations subtiles ou aventureuses. M. M. n'a pas échappé à ce danger, mais ses quelques erreurs n'empêchent pas qu'on ne doive reconnaître le mérite exceptionnel de son livre, admirer, outre l'immensité des recherches, la clarté et l'ordre qui y règnent, et le regarder comme un très-grand enrichissement de la science mythologique. —

---

1. Voy. par exemple *Rev. crit.* 1868, t. II, art. 171.

Il se divise en sept chapitres, dont nous allons donner les titres en y joignant ça et là quelques observations.

Ch. I (p. 5-71). *L'âme de l'arbre.* L'auteur établit ici sa thèse fondamentale, en l'appuyant des témoignages les plus divers et les plus intéressants. Un paragraphe particulièrement curieux est celui qui concerne l'influence attribuée à l'arbre sur les maladies de l'homme : on regarde celles-ci comme causées par des vers (conçus plus ou moins eux-mêmes comme des êtres surnaturels), et on pense que l'arbre peut les envoyer ou les rappeler, parce qu'on les assimile aux vers et aux insectes rampants qu'on trouve sous l'écorce de l'arbre. — Le § 15, sur le frêne Yggdrasill, contient une hypothèse qu'il serait trop long d'expliquer ici, mais qui paraît tomber dans le défaut indiqué plus haut : l'arbre cosmique appartient à une conception d'un tout autre ordre, autant qu'on peut en juger d'après tout ce que nous en savons (M. M. montre d'ailleurs, soit dit en passant, pour l'appréciation des textes eddiques, d'une valeur et d'une date si différentes, beaucoup de critique et la connaissance approfondie des derniers travaux). — Le sujet de M. Mannhardt était en lui-même bien assez étendu pour qu'on ne puisse songer à lui reprocher de ne pas l'avoir agrandi encore. Cependant il est certain que tout ce chapitre aurait gagné à ne pas se restreindre aux « Germains et à leurs voisins », et que sans parler de l'antiquité, on trouverait les rapprochements les plus frappants à faire à chaque page avec les croyances des peuples sauvages de toutes les parties du monde[1]. C'est qu'en effet ce qu'on pourrait appeler la basse mythologie, la mythologie sans dieux nettement individualisés, tend de plus en plus à apparaître, non plus comme le débris de l'ancienne religion germanique, ainsi que le voulait Grimm, non plus même simplement, d'après les théories aujourd'hui dominantes, comme le reste d'un fonds aryo-européen primitif, mais comme le patrimoine commun (avec des variantes locales innombrables) de l'humanité primitive presque entière. Cette idée est loin de contredire l'opinion essentielle de M. Mannhardt, et le résultat de ses recherches viendra fort utilement prendre sa place dans l'ensemble des investigations qui ont pour but principal de reconstituer pour nous, autant que faire se peut, l'état intellectuel de la race humaine à une époque bien antérieure à toute histoire.

Ch. II (p. 72-154). *Les esprits des bois.* « De la foule des âmes des arbres se » dégagent leurs représentants collectifs, les esprits des bois, êtres doués d'un » mouvement libre, mais dont la vie est cependant liée au sort des arbres; ils » manifestent leur existence dans le vent, et finissent pas agrandir leur notion en » celle de génie de la végétation. » L'auteur passe en revue toutes les croyances germaniques, slaves et celtiques aux « hommes des bois », à la « gente selvatica », aux « dames blanches, vertes », etc., et montre partout ces êtres fantastiques intimement associés soit aux arbres, soit en général à la végétation.

---

1. L'auteur ne se les est pas tout à fait interdits; mais il s'excuse d'en faire çà et là. Ce n'est pas assurément la science qui lui fait défaut; il a suivi rigoureusement le plan qu'il s'était prescrit.

Ch. III (p. 154-310). *L'âme de l'arbre comme génie de la végétation.* Poursuivant cette nouvelle idée dans tous ses développements, M. M. y rattache une foule d'usages, parmi lesquels le plus répandu est celui de la plantation du *mai,* qui, avec tous ses congénères, est étudié ici d'une façon absolument satisfaisante. L'un de ces congénères est l'arbre de Noël, planté au solstice d'hiver, et dont la bûche de Noël n'est qu'une variante[1]. M. M. nous donne des renseignements fort curieux sur la propagation de cet usage de l'arbre de Noël, presque identifié aujourd'hui avec la nationalité germanique, et que les Allemands portent avec eux dans tous les pays où ils se répandent. Ces renseignements se résument ainsi : « Au commencement du XIXe siècle il n'était connu que d'un » petit nombre d'Allemands ; c'est la réaction religieuse qui suivit la guerre de » l'indépendance et qui succéda à l'empire d'un rationalisme par trop sec qui en » favorisa l'extension.... Elle a marché de pair avec l'idée nationale.... Schleier- » macher dans sa *Fête de Noël,* parue en 1805, Tieck dans la nouvelle *la Nuit* » *de Noël,* ne parlent pas encore de l'arbre comme d'un élément de la fête à » Berlin. » — On remarquera dans ce chapitre une dissertation intéressante, mais peu concluante, sur les *Irminsûl.*

Ch. IV (p. 311-421). *Les esprits des bois conçus comme génie de la végétation sous forme humaine.* Il s'agit ici des représentations du génie de la végétation par des personnages humains, et entre autres des *rois* et *reines de mai.* Un grand nombre d'usages en apparence fort éloignés sont à bon droit rapprochés et s'expliquent l'un par l'autre. Cependant l'auteur paraît avoir été, ici, notamment en ce qui concerne les représentations symboliques où on emporte, où on noie, où on brûle le personnage qui représente la végétation épuisée (ou l'hiver), moins complet que pour d'autres parties.

Ch. V (p. 422-496). *Génies de la végétation; les noces de mai.* Sous cette rubrique sont rangés tous les usages où les génies de la végétation sont représentés par un couple ; on y remarquera le curieux paragraphe sur l'imitation par des couples humains de l'union symbolique du couple surnaturel, celui qui concerne la Saint-Valentin[2], et les nombreux usages relatifs aux nouveaux mariés.

Ch. VI (p. 497-566). *Génies de la végétation : feux.* Il s'agit du feu de Pâques, de Mai, de la Saint-Jean, etc. L'auteur rattache à ce groupe, — comme l'avait déjà fait M. Liebrecht en maintenant la puissance de l'usage sous une forme adoucie jusqu'à nos jours, — les sacrifices humains offerts par les Gaulois sous forme de mannequins d'osier brûlés avec les hommes qu'ils contenaient, et discute à ce propos minutieusement le témoignage des anciens sur ces sacrifices. Il revient ainsi sur un sujet qu'il avait déjà traité, mais avec moins de détails (voy. *Rev. crit.* 1868, t. II, p. 121).

---

1. Du moins d'après l'auteur; nous aurions des réserves à faire à ce sujet.
2. Nous ne savons si M. M. a raison de regarder les usages relatifs à cette fête comme exclusivement anglaise d'origine et de considérer ceux qu'on trouve en France comme des emprunts faits à l'Angleterre. Nous croyons qu'on pourrait soutenir la thèse contraire.

Ch. VII (p. 567-640). *Génies de la végétation : Nerthus.* Dans ce chapitre, M. M. essaie de montrer que le fameux culte de Nerthus, qu'on ne connaît que par un passage de Tacite, appartient au cycle des fêtes du printemps. Il discute avec soin toutes les explications données avant lui, et soumet à son tour le texte de la *Germanie* à toutes les investigations possibles. Ce texte, — comme tant d'autres analogues, surtout chez Tacite, — est quelquefois obscur et vague. Cependant, quand on a pesé avec M. M. toutes les conjectures auxquelles chaque mot peut donner lieu, et qu'on relit ensuite dans son ensemble la description de l'historien romain, on ressent une impression très-différente de celle qu'il voudrait donner. La discussion de ce point spécial entraînerait trop loin; remarquons seulement qu'il est impossible de ne pas conclure des expressions de Tacite que Nerthus était une déesse, et que la promenade mystique qu'il décrit avait lieu non à époque fixe mais suivant l'inspiration du prêtre.

Nous ferons une dernière remarque en fermant ce livre important, fruit de tant de recherches et de tant de réflexions. L'auteur a rapporté un très-grand nombre de croyances et d'usages français; il a pris les uns dans les livres; quant aux autres, « ils sont extraits, nous dit-il, d'une grande collection qu'il m'a été donné de puiser en 1870 dans mes entretiens personnels avec des prisonniers de guerre. » Ainsi tandis que nous négligeons ces recherches, qui intéressent pourtant l'histoire de notre culture nationale, un savant allemand trouvait moyen de profiter de nos malheurs pour s'instruire sur des points que nos propres savants ignorent. On croit trop en France que la source des contes, des croyances, des coutumes populaires est tarie; il suffit de regarder attentivement pour la voir ruisseler encore sur le vieux sol celtique. Espérons que l'exemple de M. M. nous piquera d'honneur et nous vaudra prochainement en abondance des recueils de matériaux bien choisis pour notre mythologie populaire.

---

232. — **Les grandes figures de l'histoire.** *Henri IV et l'Église catholique* par M. l'abbé P. Feret, docteur en théologie, chanoine honoraire d'Evreux, aumônier du lycée Saint-Louis. Paris, Victor Palmé. 1875. In-8° de xv-485 p.

M. l'abbé Feret déclare, à la fin de son *Avant-propos*, qu'il s'est proposé de faire « une œuvre consciencieuse ». Ses lecteurs ne lui refuseront pas l'éloge d'avoir sérieusement étudié le sujet qu'il a choisi, et d'avoir sincèrement exposé, dans son récit et dans sa discussion, ce qu'il a cru être la vérité. Je ne serai pas d'accord avec lui sur tous les points, mais moins que personne je méconnaîtrai le zèle du chercheur et la bonne foi de l'historien.

M. F., pour écrire les deux parties de son livre : *Retour de Henri IV à l'église catholique* (p. 1-281) et *Henri IV dans l'église catholique* (p. 285-459) a consulté presque tous les ouvrages imprimés relatifs à la thèse qu'il a entrepris de soutenir, en commençant par l'*Histoire* du président de Thou et en finissant par celle de M. Guizot[1]. Il a consulté aussi un certain nombre de recueils manuscrits de la

---

1. Voir la liste des principaux ouvrages consultés, p. xiv et xv. M. F. ne paraît pas

Bibliothèque Nationale, particulièrement ceux de la collection Brienne[1]. En dehors même des documents qui concernent directement la question religieuse, il en a interrogé beaucoup d'autres qui lui ont fourni des citations assez curieuses, notamment celles (soit en vers, soit en prose) qui sont tirées (p. 450-459 et 475-480) de rares plaquettes publiées en 1610 et en 1611, à l'occasion de la mort de Henri IV[2].

Pour M. F., l'abjuration du fils de Jeanne d'Albret a été plus religieuse que politique. Pour la plupart des historiens, cette abjuration a été, au contraire, plus politique que religieuse. En d'aussi délicates matières, quand les preuves décisives font défaut, toute affirmation devient souverainement imprudente. Seulement, si l'on s'en tient à ce qui est le plus vraisemblable, si l'on examine d'un œil non prévenu toutes les circonstances, si l'on se préoccupe surtout du caractère du roi Gascon, on est amené à croire que l'opinion de M. l'abbé F. est erronée et à redire, avec M. Guizot, « que la part du patriotisme a été la plus grande dans » l'âme de Henri IV, et que le sentiment de ses devoirs de roi envers la France » en proie à tous les maux de la guerre civile et de la guerre étrangère a été le » mobile déterminant de sa résolution. » Le grand bon sens et le grand bon cœur de Henri IV avaient merveilleusement compris que le changement de religion, c'était le salut du pays. D'autres motifs, d'un ordre moins relevé, ont pu se joindre à celui-là, et la noble ambition de faire cesser les malheurs de la patrie a pu très-bien être accompagnée du vif désir de garder une couronne, sans cela, toujours vacillante, mais de telles considérations ne sont entrées dans la décision prise le 23 juillet 1593[3] que comme quelques grains d'alliage entrent dans une pièce d'or.

Un autre point que je ne saurais concéder à M. F., c'est que Henri IV ait jamais eu la pensée d'instituer sur les ruines de la vieille Europe une république chrétienne (p. 343 et suiv.). Ce ne sont pas les esprits à la fois aussi fortement et aussi finement trempés que l'était celui du Béarnais, qui se lancent ainsi dans les illusions et les utopies. Les rêveries qui nous ont été conservées par les *Œconomies royales* ont pu charmer les longs ennuis de Sully disgracié : j'ose

---

avoir connu un travail spécial de l'ingénieux historien de Louis XIII, M. A. Bazin, travail intitulé : *L'abjuration de Henri IV* (*Études d'histoire et de biographie*, 1844). Il ne cite non plus nulle part les remarquables pages des *Causeries du Lundi* sur Henri IV et sur Sully. Enfin, je constate avec regret qu'il n'a pas songé à utiliser l'important ouvrage sur le pape *Sixte-Quint* par M. le baron de Hübner (1869, librairie Franck, 3 vol. in-8°).

1. M. F. n'aurait-il pas trouvé quelque avantage à rapprocher du volume 137 de la collection Brienne le volume 10198 du Fonds français, qui est rempli de pièces sur la conversion de Henri IV? ces pièces (à l'état de copie) s'étendent de 1572 à 1595.

2. M. F. emprunte aussi de piquants passages (p. 108-112) au pamphlet qui parut à Paris, le 19 août 1593, sous ce titre : *Le banquet et après-disnée du conte d'Arète, où il se traicte de la dissimulation du roi de Navarre, et des mœurs de ses partisans* (in-8°). M. F. ajoute que le volume est « attribué au ligueur Louis d'Orléans. » Le virulent pamphlet lui est attribué avec d'autant plus de raison, que son nom se lit en tête de l'édition d'Arras (même année).

3. M. F. établit très-bien cette date et quelques autres dates qui ont été mal indiquées par Pierre de L'Estoile, Davila, M. Poirson, M. Henri Martin, etc. Voir les notes des pages 67, 81, etc.

assurer qu'elles n'ont jamais séduit un prince qui connaissait trop les difficultés de la politique pour se risquer dans de chimériques entreprises. De même qu'il faut, paraît-il, laisser à Sully la responsabilité du bon mot sur Paris et la messe tant de fois cité comme étant de Henri IV, de même il faut lui laisser la responsabilité des vastes et irréalisables plans qu'il attribue à son héros.

Ces réserves faites, je louerai dans le livre de M. F. de bonnes pages sur le cardinal du Perron, sur le cardinal d'Ossat, sur le cardinal de Joyeuse, principalement de bonnes pages sur Henri IV. Même après tous les recommandables travaux dont ce prince a été l'objet, le travail de M. F. est digne d'attention, et je ne voudrais pas que les contestables théories de l'auteur empêchassent qui que ce fût d'apprécier ce que le reste du livre a d'utile et d'intéressant.

T. DE L.

---

233. — **Leibnitz und Baumgarten**, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Æsthetik von Johannes SCHMIDT, Dr phil. (Hierin eine ausführliche Kritik æsthetischer Grundanschauungen Lotze's und Zimmermann's). Halle, Lippert'sche Buchhandlung. 1875. In-8°, viij-122 p. — Prix : 3 fr. 80.

On sait comment Baumgarten, en établissant une distinction tranchée entre la connaissance inférieure ou sensible et la connaissance supérieure ou rationnelle, a jeté les bases de l'esthétique; M. Joh. Schmidt s'est proposé de rechercher en quoi le fondateur de cette science nouvelle avait été devancé par Leibnitz et ce qu'il devait au célèbre philosophe. C'est seulement après une analyse des ouvrages où se trouvent exposées les idées de Baumgarten sur l'art, — ouvrages moins inconnus qu'il ne le suppose, — que l'auteur aborde la question qu'il s'est proposé d'élucider. Il montre que non-seulement l'idée de forme a été introduite d'abord par Leibnitz dans la philosophie moderne, mais que c'est lui aussi qui le premier a assigné au beau son domaine propre dans l'esprit humain. Puis vient l'examen des emprunts que Baumgarten a faits aux doctrines de Leibnitz ou du profit qu'il en a su tirer. Dans toute cette recherche M. J. Schmidt fait preuve d'une pénétration incontestable. Il me semble cependant qu'il tend trop à augmenter, aux dépens de son successeur, le mérite de Leibnitz, non en lui attribuant des opinions qu'il n'aurait point eues, mais en supposant que Baumgarten en ait plus profité qu'il ne l'a fait réellement. Que l'idée première de « notions obscures » se retrouve déjà dans Leibnitz, cela est parfaitement vrai, mais il ne l'est pas moins qu'à Baumgarten revient le mérite d'avoir opposé à la connaissance rationnelle la *gnoseologia inferior,* ce qui est la base même de son système esthétique.

Dans le cours de son étude, M. Schmidt apprécie les théories de R. Zimmermann et de Lotze, dont il fait, surtout de celles du premier, une critique sévère. Son travail se termine par l'examen de la différence qui existe entre le réalisme qu'il condamne et le naturalisme qu'il approuve. Sa doctrine se résume dans cette proposition exposée, p. 115, que « le besoin esthétique n'est satisfait que

par la représentation d'une réalité déterminée », point de vue d'où il approuve et justifie le précepte de l'imitation de la nature repris par Zimmermann. Si ce petit ouvrage manque parfois de clarté dans l'exposition, si les questions s'y mêlent aussi souvent d'une manière fatigante pour l'esprit du lecteur, il n'en témoigne pas moins d'une connaissance approfondie du sujet et d'un véritable talent d'analyse. On sent que c'est un début, mais c'est un début qui promet.

C. J.

---

234. — **Les Contes de Charles Perrault**, avec deux Essais sur la Vie et les Œuvres de Perrault et sur la Mythologie dans ses Contes, des Notes et Variantes et une Notice bibliographique par André LEFÈVRE. Paris, Lemerre. 1875. In-12, lxxx-182 p. — Prix : 2 fr. 50.

La charmante collection Jannet, qui est maintenant entre les mains de l'éditeur Lemerre, vient de s'enrichir d'un de ses meilleurs volumes. Malgré les soins que M. Giraud avait apportés à son édition des Contes de Perrault, le texte n'avait pas été revu avec l'exactitude minutieuse qu'a apportée à cette tâche M. André Lefèvre, et il n'avait pas été accompagné des variantes, souvent intéressantes, des éditions originales. A ce texte excellent et qu'il n'est pas téméraire d'appeler avec l'éditeur « définitif », M. L. a joint une double introduction[1]. La première est une biographie de Perrault, écrite avec esprit, avec sobriété, et donnant de cette agréable et honnête figure une idée parfaitement exacte, en même temps qu'elle « dispense de la lecture de ses œuvres choisies ». La seconde est un *Essai sur la mythologie dans les Contes de Perrault*. M. L. rappelle en commençant le livre de M. Husson, la *Chaîne traditionnelle*[2]. « Ce livre », dit-il, « bien qu'amicale-» ment malmené dans la rigoureuse *Revue critique* (nous ne contestons pas la » justesse des objections), a pleinement réussi; succès qui nous rassure et nous » encourage. Dans une champ plus restreint, avec une allure plus dégagée » encore et plus mondaine, nous encourons volontiers les mêmes critiques, » compétentes et d'avance acceptées. *Il s'agit ici d'être lu.* » Nous avouons ne pas bien comprendre le sens de cette dernière phrase, ni comment on a plus de chances d'être lu en s'en tenant à des généralités assez vagues qu'en donnant des renseignements précis; mais la bonne grâce avec laquelle l'auteur va au devant de la critique est faite pour la désarmer, et nous n'aurons pas le pédantisme de lui dire qu'il met en pratique le *Video meliora proboque, Deteriora sequor*. Les défauts et les mérites du livre de M. Husson se retrouvent en effet dans cet *essai*, et nous pouvons nous borner à renvoyer nos lecteurs à ce que nous en avons dit. Nous insisterons seulement sur une observation que nous avons présentée déjà et à laquelle on ne saurait accorder trop d'importance. C'est la nécessité de

---

1. N'oublions pas une notice bibliographique, très-complète pour les anciennes éditions, qui termine le volume.
2. Voy. *Rev. crit.* 1874, t. II, art. 145.

distinguer dans une suite entre les éléments qui la constituent réellement et les traits qui n'y sont qu'accessoires, récents et fortuits. M. L., comme M. Husson, à complètement négligé ce travail de critique. Il s'étend par exemple sur le caractère mythique du chat, à propos du *Chat botté ;* mais le héros de ce conte n'est un chat que dans un certain nombre de versions; dans les plus anciennes il est remplacé par un renard, dans d'autres par un chien, etc.[1] Tout ce qui est dit sur le nom de Barbe-Bleue est également inopportun : ce n'est qu'un des noms très-nombreux par lesquels on désigne chez vingt peuples différents le héros de cette histoire, très-altérée dans sa forme française. Le seul moyen de reconnaître dans un conte le fond traditionnel des altérations postérieures est de le comparer avec ses congénères chez les autres peuples. M. L. a à peine essayé ce travail qui, si nous ne nous trompons, aurait été plus intéressant pour le lecteur que les rapprochements plus ou moins ingénieux de la haute mythologie. Il n'a pas été toujours très-heureux quand il a tenté quelque recherche de ce genre. Ainsi le conte russe qu'il compare avec Griselidis est visiblement sorti de la nouvelle de Boccace, dont jusqu'à présent on ne connaît pas les origines. M. L. dit à deux reprises que Boccace a pris ce récit « dans nos fabliaux ». S'il pouvait dire dans lequel, il aurait fait une jolie trouvaille d'histoire littéraire. — A côté de l'explication mythique, plus ou moins solide, des contes de Perrault, on voudrait que M. L. eût plus insisté sur l'histoire de ces contes en France avant Perrault, sur les traces de leur existence au moyen-âge, à la renaissance, au XVIIe siècle[2], sur les voies par lesquelles ils sont arrivés à l'auteur, et surtout sur la part personnelle qui lui revient dans leur rédaction. On est étonné de ne trouver nulle part la critique des contes à ce dernier point de vue. Perrault a eu le rare et grand mérite de sentir instinctivement le charme des contes d'enfants, et de reproduire, quelquefois avec une fidélité et un bonheur qu'on n'a pas surpassés, les formules traditionnelles et les expressions naïves dont ils sont pleins, mais en même temps il y a mis du sien, comme dans les scènes d'amour, dans les descriptions, dans des plaisanteries souvent fort plates et toujours parfaitement déplacées. M. L. a parfaitement vu ce mélange et l'a en passant finement apprécié, mais nous pensons qu'il aurait pu en analyser les éléments d'une façon instructive et avec grand profit pour le goût du public, qui, en France, n'a pas encore appris suffisamment à apprécier dans leur vrai caractère les traditions populaires, et qui notamment dans les contes de Perrault est trop porté à admirer en bloc ce qui est bon et vieux et ce qui est médiocre et ajouté.

Il résulte de ces observations qu'il reste encore place pour un commentateur

---

1. Voy. *Rev. crit.* 1874, t. II, p. 2.

2. En parlant du goût pour les contes qui règna dans les dernières années du XVIIe s. M. L. dit : « Les manuscrits enfouis par Conrart dans un silence prudent, et qui dorment » à l'Arsenal, sont pleins de ces exercices. » Il doit y avoir là une méprise, Conrart étant mort une trentaine d'années avant la publication des *Contes* de Perrault, qui furent le premier essai dans ce genre. Si M. L. connaissait réellement des contes dans les manuscrits de Conrart, il aurait bien dû les indiquer.

de Perrault. Mais nous laisserions à nos lecteurs une impression très-fausse si nous ne disions pas expressément en terminant que l'essai de M. Lefèvre offre une lecture fort agréable, semée d'idées heureuses très-bien exprimées et de vues presque toujours justes, et qu'il ajoute un véritable prix à cette jolie édition que recommande, — outre son exécution si élégante et son prix si modique, — l'excellente constitution du texte et la notice littéraire qui le précède.

G. P.

---

235. — A. DE GUBERNATIS, **F. Dall' Ongaro e il suo epistolario scelto.** Firenze. 1875. In-8°, 400 p. — Prix : 6 fr.

François Dall' Ongaro est une des figures intéressantes de l'Italie moderne. Né en 1808 dans la province de Trévise, il fut élevé au séminaire et se destina à l'état ecclésiastique ; mais ayant voulu se servir de la chaire pour y prêcher des idées libérales et humanitaires, il se vit interdire la prédication et il dut gagner sa vie en donnant des leçons dans diverses familles. Pendant ce temps, son talent d'écrivain et de poète s'était révélé ; il s'exerçait avec une égale facilité dans la ballade, la canzone, le stornello, la nouvelle, le drame. En 1838 il devint directeur de la *Favilla*, journal littéraire de Trieste et passa dans cette ville les huit années les plus heureuses de sa vie. La *Favilla* cessa de paraître en 1846. Peu de temps après, le mouvement révolutionnaire en Italie, commencé par Pie IX et qui bientôt devait se retourner contre lui, éclatait. Dall' Ongaro s'y jeta avec toute l'impétuosité d'une nature naïve et enthousiaste. D'abord à Rome, où il fut un des admirateurs des réformes pontificales, il passa à Venise quand celle-ci se souleva contre l'Autriche. Expulsé peu après par ordre de Manin pour un article imprudent, il retourna à Rome où il partagea l'héroïque et malheureuse destinée de l'éphémère République de Mazzini et de Garibaldi. Il dirigea le Moniteur du gouvernement révolutionnaire. Pendant les années qui suivirent, sa destinée fut celle de la plupart des patriotes italiens : l'exil souvent accompagné de la misère. Il résida successivement en Suisse, en Belgique, en France. Mais dès que le gouvernement piémontais indiqua clairement son intention de se mettre à la tête du mouvement unitaire, Dall' Ongaro se rallia à lui. Il rentra en Italie en 1858, et depuis lors partagea son temps entre la poésie, les beaux arts et ses fonctions de professeur de littérature dramatique, d'abord à Florence, puis à Naples. Cette dernière période de sa vie, où les rêves de sa jeunesse semblaient enfin réalisés, fut empoisonnée par les attaques dont il fut l'objet, tantôt comme ancien mazzinien tantôt comme républicain rallié à la monarchie, et par l'insuccès de ses cours. Il mourut le 10 janvier 1873.

Le volume que vient de publier M. de Gubernatis se divise en deux parties; la première est une sorte d'essai biographique pour lequel M. de G. a tiré un heureux parti des lettres et des poésies de Dall' Ongaro; la seconde contient un choix des lettres de Dall' Ongaro et de celles qui lui furent adressées par des hommes de lettres, par des hommes politiques, par des amis et par des amies. Quand je

dis : *un choix*, cela veut dire simplement que la correspondance n'est pas complète ; car le triage ne paraît pas avoir été fait avec une grande rigueur. Beaucoup de lettres insignifiantes sont publiées ; et M. de G. nous avertit lui-même que d'autres beaucoup plus intéressantes sont restées inédites. Des lettres à Nina, l'amour le plus profond et le plus vif qu'ait ressenti Dall' Ongaro, deux seulement, très-belles il est vrai, nous sont données. — Néanmoins cette correspondance est du plus vif intérêt. — Nous y avons surtout remarqué les lettres de N. Tommaseo, le philologue patriote, l'ami le plus ancien et le plus fidèle de Dall' Ongaro, esprit supérieur, plein de pénétration et de finesse, qui modère par son sage scepticisme l'enthousiasme trop crédule du poète ; et une série de lettres de Mazzini (nos 167 à 177) qui donnent la plus vivante image de l'activité infatigable, du désintéressement héroïque de l'homme extraordinaire en qui s'était incarnée l'idée de l'unité italienne. La lettre 172, consacrée à l'exposition de ses idées religieuses, est une des plus remarquables. Quant aux lettres de Dall' Ongaro, on y retrouve cette facilité harmonieuse, cette bonne grâce spirituelle qu'on admire dans ses canzoni et dans ses stornelli, mais aussi quelque chose d'un peu banal et superficiel, peu d'énergie et de profondeur dans la pensée. M. de G., que sa bienveillance naturelle et son rôle de biographe disposaient plus à l'éloge qu'au blâme, n'a pas assez indiqué, à notre avis, les lacunes graves du talent et du caractère de Dall' Ongaro. Il va jusqu'à lui faire un mérite de ses faiblesses, en particulier de ce qu'il appelle dans une élégante périphrase « son admiration pour toutes les formes du beau », et sur d'autres points il donne à la pensée de l'écrivain une netteté qu'elle n'a jamais eue. Il le tire à lui avec un zèle par trop ingénieux. Il voudrait effacer de la vie de son héros l'admiration enthousiaste que le poète patriote a eue pour Pie IX, et faire croire que Dall' Ongaro n'a jamais admiré Pie IX lui-même, mais les idées de liberté que le pape représentait pour les Italiens dans les premiers mois de 1848. La lettre 33 suffit à lui répondre. Elle témoigne des vrais sentiments de Dall' Ongaro qui était heureux de recevoir les encouragements et la bénédiction du pape et qui, même après sa fuite à Gaëte, conservait pour Pie IX on ne sait quelle affectueuse vénération (voy. lettres 43, 44).

Dans le chapitre intitulé : *Sentiments religieux*, M. de G. veut que Dall' Ongaro en soit arrivé à ne pas reconnaître d'autre Dieu que la conscience individuelle. Cette opinion est contredite par plusieurs passages de la correspondance et surtout par la lettre très-intéressante citée presqu'en entier par son biographe (p. 26-32) et dans laquelle Dall' Ongaro exprime des convictions spiritualistes très-nettes, tout-à-fait analogues à celles de Mazzini dont nous parlions tout-à-l'heure, la foi dans une révélation progressive de Dieu par l'humanité. Ce qui est vrai c'est que Dall' Ongaro n'avait pas une grande consistance dans ses idées, qu'il subissait un peu l'influence de ceux qui l'entouraient, et surtout qu'il ne voulait pas scandaliser ses amis libres-penseurs sans pour cela renoncer aux idées qui charmaient son imagination et son cœur. Mais le matérialisme et l'athéisme lui ont toujours été antipathiques.

Je crois que M. de G. n'aurait pas diminué Dall'Ongaro en accentuant davan-

tage ses côtés faibles. Il aurait donné de lui une image plus vivante. Ce sont les critiques qui donnent du prix aux éloges. Une bienveillance trop universelle leur ôte toute valeur. M. de G. dit quelque part qu'avec Montanelli et Dall' Ongaro l'Italie n'a rien à envier à la gloire de Kœrner et de Byron. Ce sont là des exagérations qui diminuent, au lieu de les grandir, ceux qui en sont l'objet. Passe encore pour Kœrner; mais évoquer le nom de Byron à propos de Dall' Ongaro!

M. de G. nous trouvera peut-être bien sévère et nous accusera de sécheresse. Récemment dans un article de la *Perseveranza*, tout en donnant à la Revue Critique et à ses rédacteurs des éloges auxquels nous avons été très-sensibles, il leur a reproché de manquer d'enthousiasme, presque de manquer de cœur. Il les compare à des botanistes qui ne se sont jamais oubliés à respirer le parfum d'une fleur, à des naturalistes qui connaissent à merveille l'anatomie du rossignol, mais n'ont jamais écouté son chant. Que M. de G. se rassure : les rédacteurs de la Revue Critique ne sont pas si insensibles; mais ils pensent qu'il n'est pas très-utile d'exprimer longuement le plaisir que leur cause un chant ou un parfum, car cela n'apprend rien ni à ceux qui le connaissent ni à ceux qui ne le connaissent pas. Ils jugent plus utile d'analyser, de définir, de comparer ce qui est susceptible d'analyse, de définition et de comparaison, et puis de dire : sentez et écoutez; lisez et admirez! C'est ce que nous disons aujourd'hui : Lisez le volume que M. de G. vient de publier, vous y apprendrez à connaître une âme noble et chaleureuse qui a contribué pour sa part à donner à sa patrie la liberté et l'unité, qui par son drame *Il povero Forneretto* a rendu plus rare l'application de la peine de mort; qui, s'il n'a pas réussi, comme il l'espérait, à donner *une Marseillaise* à l'Italie, a du moins laissé quelques petits poëmes, d'une forme vive et légère sans doute, mais animés d'un vrai souffle poétique et qui méritent de lui survivre[1].

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 novembre 1875.

M. Léopold Delisle, faisant fonction de secrétaire en l'absence de M. Wallon, lit les lettres des candidats à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Brunet de Presle. Ces candidats sont au nombre de quatre, MM. Barbier de Meynard, Boutaric, Bréal et Liger. MM. Boutaric et Bréal s'étaient déjà présentés précédemment; M. Bréal, aux titres qu'il avait fait valoir, ajoute son ouvrage nouveau sur les *tables eugubines*. M. Barbier de Meynard

---

1. Voy. la ballade l'*Usca*, les pièces à Nina. Dans sa lettre à Mme Ida de Duringsfeld (n° 222), Dall' Ongaro donne de son activité littéraire un aperçu très-intéressant et où il indique avec justesse la valeur de ses œuvres et l'influence qu'elles ont exercée.

énumère ses travaux relatifs à l'orient, dans lesquels il a étudié de préférence les textes arabes et persans qui intéressent l'histoire des états et de la civilisation. M. Liger a joint ses ouvrages à sa lettre (v. la dernière séance). L'académie se forme en comité secret pour discuter les titres de ces candidats.

M. Casati, de Lille, se porte candidat à une place de correspondant de l'académie.

M. Duruy commence la lecture d'un mémoire sur le régime municipal romain pendant les deux premiers siècles de l'empire. Les textes insérés au Digeste ne font connaître que l'administration romaine de la fin de l'empire, après le 3e siècle. Le régime municipal en vigueur pendant les deux premiers siècles n'a été révélé que par l'étude des inscriptions. Ce qui caractérise le régime de cette époque, c'est la grande part d'indépendance qui était laissée aux cités. La plupart élisaient librement leurs magistrats, qui exerçaient la juridiction. Il y avait seulement un droit d'appel des magistrats municipaux aux gouverneurs des provinces. Mais ceux-ci même n'étaient que des citoyens chargés d'une mission temporaire, non des fonctionnaires de profession. Jusqu'au 3e siècle, dit M. Duruy, les Romains n'ont pas connu ce que nous appelons des fonctionnaires.

Ouvrages déposés : Roudaire, Sur les travaux de la commission chargée d'étudier le projet de mer intérieure en Algérie; Paris, 1875, brochure in-8°. — Michel Bréal, Les tables eugubines (26e fascicule de la Bibliothèque des hautes études, sciences historiques et philologiques); Paris, 1875, in-8° et in-folio. — Gilbert de Mons, Chronique de Hainaut, traduite par le marquis de Godefroy Ménilglaize; Tournai, 1874, in-8°. — Perrot, Inscriptions inédites d'Asie-Mineure (extrait de la Revue archéologique).

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Renan : I diplomi greci ed arabi di Sicilia pubblicati nel testo originale, tradotti ed illustrati da Salvatore Cusa, Palermo, 1868, in-folio (1e partie du t. I, contenant seulement des textes, dont la traduction et le commentaire seront donnés plus tard; cette publication doit comprendre toutes les pièces de l'époque normande et de l'époque souabe, écrites en grec ou en arabe, conservées aux archives des églises de Palerme, Montréal, Messine et Cefalù); — *par M. de Wailly :* Recueil de poésies françoises du XVe et du XVIe siècle, morales, facétieuses et historiques, réunies et annotées par MM. Anatole de Montaiglon et James de Rothschild (10e volume d'une collection commencée par M. A. de M. et continuée avec la collaboration de M. J. de R.; contient plusieurs pièces d'un intérêt historique); — *par M. Derenbourg :* J. Halévy, La prétendue langue d'Accad, brochure in-8°; — *par M. de Rozière :* E. Boutaric, Des origines et de l'établissement du régime féodal, et particulièrement de l'immunité (mémoire lu à l'académie, revu et augmenté).

Julien Havet.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

ccciij p. (ce volume, le dernier, contient l'appareil critique de l'édition). — Der Vetâlapančavinçati. Uebers. von LUBER. 1. Abth. Görz, Wokulat. In-8°, 69 p. (note favorable; cette traduction, l'introduction et les notes s'adressent au grand public).

Jenaer Literaturzeitung, n° 36, 4 septembre. HARNOCH, Wegweiser in der Kirchen und Dogmengeschichte. Eisenach, Bacmeister. In-8°, xvj-251 p. (H. WEINGARTEN). — TEICHMÜLLER, Studien zur Geschichte der Begriffe. Berlin, Weidmann'sche B. In-8°, ix-667 p. (WALTER). — SCHMIDT, Richardson, Rousseau und Goethe. Jena, Frommann. In-8°, viij-331 p.; Ders., Heinrich Leopold Wagner Goethes Jugendgenosse. Daselbst, Ders. In-8°, x-128 p. (A. SCHÖLL). — Arnobii adversus nationes libri VII recens. et comm. critico instr. REIFFERSCHEID. Vindob., ap. Geroldii filium. In-8°, xviij-352 p. (Ernst KLUSSMANN). — Waltharius, mit deutscher Uebertragung, von SCHEFFEL und HOLDER. Stuttgart, Metzler'sche B. In-8°, vj-180 p. (Rudolph PEIPER).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Baudouin (A.). Pamphile ou l'art d'être aimé, comédie latine du Xe siècle, précédée d'une étude critique et d'une paraphrase. In-12, 250 p. Paris (Lib. Moderne).

Baumefort (V. de). Épisodes de la Terreur. Tribunal révolutionnaire d'Orange. In-8°, 411 p. Avignon (Seguin).

Benoit (A.). Description des drapeaux et étendards des régiments français des anciennes provinces d'Alsace, de Franche-Comté et de Lorraine. In-8°, 20 p. Mulhouse (imp, Ve Bader et Ce).

Bolsec (H.-H.). Histoire de la vie, mœurs, actes, doctrines, constance et mort de Jean Calvin, jadis ministre à Genève. Publiée à Lyon en 1577 et rééditée avec une introduction, des extraits de la vie de Théod. de Bèze, par le même, et des notes à l'appui, par P.-L. Chastel. In-8°, xxxj-334 p. et port. Lyon (Scheuring).

Bourgeois (L.). Les six couches de Marie de Médicis, reine de France et de Navarre. Étude biographique, notes, éclaircissements par le docteur A. Chereau. Orné de 2 port. gravés sur cuivre. In-16, 165 p. Paris (Daffis). 6 fr.

Chardon (H.). Les Débuts au Mans de Marin Cureau de La Chambre, médecin de Louis XIII, de Louis XIV et du Chancelier Séguier, membre de l'Académie française; ses relations de famille et les héritiers de son nom dans le Maine jusqu'au commencement de ce siècle. In-8°, 55 p. Le Mans (imp. Monnoyer).

Desbarreaux-Bernard. L'Inquisition des livres à Toulouse au XVIIe siècle. In-8°, 54 p. Toulouse (imp. Douladoure).

Desjardins (E.). Desiderata du Corpus inscriptionum latinarum de l'Académie de Berlin. T. 3. 3e fascicule. Notice pouvant servir de 3e supplément. Les Balles de fronde de la république. 2e série. In-fol. p. 28 à 50 et 3 pl. photograv. Paris (F. Vieweg). 12 fr.

Des Périers (B.). Nouvelles récréations et joyeux devis, suivis du Cymbalum Mundi. Réimprimés par les soins de P. Jouaust. Avec une notice, des notes et un glossaire par L. Lacour. T. 2. In-8°, 330 p. Paris (Lib. des Bibliophiles). 10 fr.

Du Fail (N.). Contes et discours d'Eutrapel, réimprimés par les soins de D. Jouaust avec une notice, des notes et un glossaire par C. Hippeau. T. 1. In-8°, xij-318 p. Paris (Lib. des Bibliophiles). 10 fr.

Dulac (J.). Autel épigraphique désenfoui

à l'arsenal de Tarbes, le 1er septembre 1873, avec la critique de l'inscription funéraire de Tarbes (article du général Creuly). In-8°, 62 p. et vign. Paris (Aubry).

Duvergey (H.). Conférences sur les rapports entre la littérature et les mœurs. In-8°, 142 p. Paris (Marescq aîné). 3 f.

Étienne (L.). Histoire de la littérature italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours. In-18 jésus, x-608 p. Paris (Hachette et Ce), 4 fr.

Études égyptologiques. 4e livraison. Le Mythe osirien, par E. Lefebure. 2e partie. Osiris. In-4°, p. 129-256. Paris (A. Franck). 20 fr.

Favre (J.). Gouvernement de la Défense nationale du 29 janvier au 22 juillet 1871. Derniers actes du gouvernement de la Défense nationale. M. Thiers, chef du pouvoir exécutif de la République française. Négociations de Versailles. Traité de préliminaires. L'armée allemande à Paris. Journée du 18 Mars. La Commune. Négociation et traité de Francfort. Prise de Paris. L'Internationale. 3e partie. In-8°, 601 p. Paris (Plon et Ce). 8 fr.

Gasté (A.). Étude critique et historique sur Jean Le Houx et le Vau de Vire à la fin du XVIe siècle. In-8°, 241 p. et portr. Paris (Thorin).

Guérin (V.). Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, accompagnée de cartes détaillées. Seconde partie. Samarie. 2 vol. gr. in-8°, 915 p. et 5 pl. Paris (Challamel).

Harrisse (H.). Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut. Bibliographie et notes pour servir à l'histoire du livre, 1728-1731-1753. In-8°, 65 p. Paris (Rouquette).

Historique du 8e régiment de cuirassiers. 1665-1874. In-8°, 110 p. Paris (Tanera). 2 fr. 50

—— du 49e régiment d'infanterie de ligne. In-8°, 24 p. Paris (Le même). 75 c.

—— du 103e régiment d'infanterie de ligne. In-8°, 64 p. Paris (Le même). 1 fr. 25

Inventaire des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale insérés au fonds des nouvelles acquisitions du 1er août 1871 au 1er mars 1874. In-8°, 16 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

La Baume (C.-J. de). Relation historique de la révolte des fanatiques ou des camisards. Ouvrage édité et annoté d'après les principales relations contemporaines, par M. l'abbé Goiffon. 2e édit. In-12, v-391 p. Nîmes (Bedot).

Lalore (C.). Chartes de l'abbaye de Mores (Aube). In-8°, 109 p. et plan. Troyes (imp. Dufour-Bouquot).

Legrand (L.). Étude historique sur les corporations d'arts et métiers, comprenant l'histoire des communautés et confréries de marchands et d'artisans jusqu'à leur abolition en France en 1791. In-8°, viij-341 p. Roubaix (Béghin).

Maspero (G.). La Stèle égyptienne du Musée de Rennes. Lettre adressée à M. le commandant Mowat. In-8°, 13 p. Paris (lib. A. Franck).

Moisant de Brieux. Origines de quelques coutumes anciennes et de plusieurs façons de parler triviales. Avec une introduction biographique et littéraire par M. E. de Beaurepaire, un commentaire et une table analytique par M. G. Garnier et un portr. de l'auteur gravé par M. L. de Merval. 2 vol. in-8°. 520 p. Caen (Le Gost Clérisse).

Montesquieu. Le Temple de Gnide, suivi de Céphise et l'Amour, et de Arsace et Isménie. Introduction par F. de Marescot. In-16, xviij-127 p. Paris (Lib. des Bibliophiles). 3 fr. 50

Mowat (R.). Notice de quelques inscriptions grecques observées dans diverses collections. In-8°, 38 p. et pl. Paris (lib. A. Franck). 3 fr. 60

Pouy (F.). Anecdotes historiques sur Deschamps de Charmelieu, marquis de Saint-Bris, receveur des tailles à Auxerre (1763-1784). In-8°, 15 p. Auxerre (imp. Perriquet).

Susane. Histoire de la cavalerie française. T. 3. In-18 jésus, 346 p. Paris (Hetzel et Ce).

Trivolis (J.). Histoire de Tagiapiera, surcomite vénitien. Poème grec en vers trochaïques rimés. Publié avec une traduction française, une introduction et des notes par E. Legrand. In-8°, 63 p. Paris (Maisonneuve et Ce).

Waddington (C.). De la science du bien. In-8°, 19 p. Paris (imp. Meyrueis).

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 50 Neuvième année. 11 Décembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

AVIS.

A partir du 1er janvier 1876, la *Revue critique d'histoire et de littérature* paraîtra chez M. Ernest LEROUX, libraire-éditeur, 28, rue Bonaparte, où l'on devra remettre les ouvrages et publications périodiques destinés à la *Revue,* et adresser toutes les communications.

En vente chez F. VIEWEG, libraire-éditeur (librairie A. Franck), 67, rue Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

25e ET 26e FASCICULES.

CHEREF-EDDIN RAMI Anîs el-'Ochchâq.
Traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté. Traduit du persan et annoté par C. Huart. . . . . 5 fr. 50

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 3me fascicule. 6 fr.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 185, new series, 20 novembre. Memorials of Saint Dunstan, Archbishop of Canterbury. Ed. by W. STUBBS, Master of the Rolls' Series (James RAINE : excellent travail, qui montre S. Duncan sous son vrai jour). — Gleanings from the Venetian archives 1628-1637 (Samuel R. GARDINER). — *Correspondence.* Prince L.-L. Bonaparte and M. Van Eys (L.-L. BONAPARTE, suite de la discussion entre le prince Bonaparte et M. Van Eys). — Shakspere's « Richard » II » (J. W. HALES : apporte un nouvel argument en faveur de l'opinion que le *Richard II*, qui fut joué la veille de l'élévation au pouvoir d'Essex, est celui de Shakspere ; il prouve en effet que c'est un des comédiens de Shakspere qui fut chargé de monter la pièce). — « Legends and Folk-Lore of North Wales » : The Sin-Eater (David FITZGERALD). — SAYCE, An Elementary Grammar ; with full Syllabary and Progressive Reading-book of the Assyrian Language in the Cuneifom Type. London, Bagster and Sons (Ed. SCHRADER : article favorable). — Dr Goldschmidt's report on Ceylon inscriptions (P. GOLDSCHMIDT). — *Science Notes* (Philology : notes sur deux lectures intéressantes de M. Cowper intitulées « Resurrection of Assyria » et « The Heroines of the Past », sur le 5e vol. des « Records of the Past », sur la brochure de Giuseppe Cozza relative au ms. de la géographie de Strabon qu'on a découvert dans l'abbaye de Grottaferrata, sur la brochure de M. Halévy « la prétendue langue d'Accad est-elle Touranienne ? », sur l'introduction au Prâkrit des drames, par M. Cowell, enfin sur l'ouvrage de M. Bourke : « The Aryan Origin of the Gaelic Race and Language »).

The Athenæum, n° 2508, 20 novembre. RINK, Tales and Traditions of the Eskimo. Transl. from the Danish by the Author. Ed. by R. BROWN. Blackvood and Sons (ouvrage capital). — Lives of the archbishops of Canterbury. By Walter FARQUHAR HOOK. Vol. XI. Bentley and Sons (ce vol. contient la vie des archevêques Laud et Juxon). — Sir Robert COLLIER, the Oration of Demosthenes on the Crown. Longmans and Co. (sans valeur). — R. K. DOUGLAS, the Language and Literature of China. Trübner and Co. (Deux excellentes *lectures*). — The Prince's Visit to India. — A. W. WARD, a History of English Dramatic Literature to the Death of Queen Anne. 2 vol. Macmillan and Co. (ne répond pas à l'attente). — *Miscellanea. An Emendation* (F. G. FLEAG : restaure le texte corrompu des vers latins placés en tête de la vieille tragédie d'Appius et Virginie). — *Wily beguiled* (Walter W. Skeat).

Literarisches Centralblatt, n° 47, 20 novembre. PRAGER, De Veteris Testamenti versione Syriaca quam Peschittho vocant quaestiones criticae. Pars I. Göttingen, Dieterich, in8°, 75 p. (important art. de Nœldeke). — PIETSCHKER, Die lutherische Reformation in Genf. Cöthen, Schettler, in-8°, vij-96 p. (cette brochure sert d'introduction à un ouvrage plus considérable que l'auteur publiera sous le titre de « Calvin und die Genfer Libertiner » : l'auteur se montre des plus compétents). — SCHMOLLER, Rede über Strassburg zur Zeit des Zunftkampfe. Strassburg, Trübner, in-8°, 88 p. (excellente dissertation contenant des choses très-nouvelles). — GRASSMANN, Wörterbuch zum Rig-Veda. Leipzig, Brockhaus, in-8°, viij-1776 p. (ce dictionnaire peut servir de modèle aux publications de ce genre). — Bulgarski narodni pěsni, p. et tr. p. A. DOZON. Paris. Maisonneuve, in 8°, xlvij-427 p. (recueil de 88 chansons populaires bulgares inédites). SCHMIDT, Richardson, Rousseau und Goethe (v. *Rev. crit.*, 1875, II, p. 156).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — **11 Décembre** — **1875**

Sommaire : 236. Hymnes du Rigveda, tr. p. GELDNER et KAEGI, avec le concours de ROTH. — 237. BRISSAUD, l'Administration anglaise et le mouvement communal dans le Bordelais. — *Correspondance :* Lettre de M. Magnabal. — *Variétés :* P. P. Dobrée. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

236. — **Siebenzig Lieder des Rigveda,** übersetzt von Karl GELDNER und Adol KAEGI, mit Beitrægen von R. ROTH. Tübingen, Laupp. 1875. 1 vol. in-12, xiv et 176 p. — Prix : 4 fr.

Soixante-dix hymnes formant seulement la quatorzième partie environ du Rig-Véda, mais choisis de façon à donner une idée du livre entier, et, sous réserve des difficultés que présente encore l'intelligence du texte, rendus avec une fidélité remarquable dans une traduction imitant les mètres mêmes de l'original et accompagnée de commentaires concis donnant le nécessaire, aux indianistes d'une part, et de l'autre au grand public, telle est la matière de cette publication [1]. Elle est de celles qu'il serait superflu de louer longuement et que recommande assez le nom de leur auteur. Car pour un étranger qui ne peut bien apprécier le mérite littéraire des traductions métriques exécutées pour la plus grande partie par les deux élèves de M. Roth, leur maître est le véritable auteur de la publication entière dont il paraît prendre du reste, en signant seul la préface, toute la responsabilité. Or on sait ce qu'a fait M. R. pour les études védiques. En disant (p. vj) qu'il a voulu montrer à quel point étaient arrivées l'exégèse et la critique du Véda, il n'ajoute pas, mais il aurait eu le droit, et nous avons le devoir de le faire, que c'est à lui que ces résultats sont dus pour la plus forte part. Quand on songe à ce qu'était l'interprétation védique lorsqu'a commencé la collaboration de M. R. au dictionnaire de Pétersbourg, et quand on constate l'état où il la laisse au moment où cette grande tâche touche à sa fin, le sentiment qu'on éprouve est celui d'une admiration et aussi d'une gratitude qui, sans méconnaître les contributions des autres védistes ses contemporains, MM. Max Müller, Benfey, Aufrecht, Weber, Haug, Muir, Whitney, Ad. Régnier, et les autres [2], à l'œuvre à laquelle il s'était presque exclusivement voué, lui fait honneur d'avance des progrès qu'une génération nouvelle peut espérer réaliser après lui, et rattache comme élèves à son enseignement écrit ceux mêmes

1. Elle avait été préparée par un article de M. Roth dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*. XXIV, p. 305.

2. M. Grassmann appartient plutôt, au moins par la date de l'apparition de son lexique, à la génération nouvelle.

qui n'ont pas eu l'honneur et le profit d'entendre sa parole vivante. En faisant l'entreprise aventureuse de critiquer en détail l'œuvre où les résultats de ce long labeur sont enfin mis à la portée du grand public, je tenais avant tout à rendre cet hommage au maître : j'ose espérer qu'il excusera la hardiesse d'un disciple ignoré, s'il pense que la fidélité de l'élève doit s'attacher, moins aux résultats obtenus qu'à la méthode qui a permis de les atteindre et qui peut servir encore à les perfectionner.

Cette méthode, indépendante de la prétendue tradition hindoue, sans négliger les données que peuvent fournir, — en deçà de la période védique la linguistique et, à la condition d'une extrême prudence, vu l'état rudimentaire de cette science, la mythologie indo-européenne, — au delà l'étude des rites et des mœurs brâhmaniques, — consiste avant tout dans la comparaison de tous les passages des hymnes où se rencontre un même mot, où se devinent des conceptions analogues. Il est clair d'ailleurs qu'on ne peut avoir pratiqué longuement cette méthode sans avoir aussi conçu sur le caractère général du livre qu'on cherche à expliquer une théorie quelconque, qui devient à son tour, et très-légitimement, un facteur important de l'exégèse dans les cas particuliers. Entre plusieurs interprétations du Rig-Véda, différentes mais également systématiques dans le bon sens du mot, la critique définitive d'une génération, qui ne sera peut-être pas encore la prochaine, choisira plus aisément qu'entre des collections bigarrées d'explications restées sans cohésion entre elles. Il sera temps alors d'ailleurs de les corriger s'il y a lieu l'une par l'autre, et le rôle de l'éclectisme est de clore un développement scientifique, et non de le commencer ou même de le poursuivre. L'important est que les applications de la théorie favorite ne dépassent jamais les limites imposées par la méthode commune qui relie entre elles nos recherches indépendantes, et qui nous juge plus sûrement encore qu'elle ne nous conduit : car si nous ne sommes pas toujours certains en la suivant d'arriver au but, nous le sommes du moins d'errer en l'abandonnant.

Pour M. R., comme, il faut le dire, pour la plupart des védistes dont l'idée a d'ailleurs été souvent exagérée jusqu'à la caricature par les purs mythologues, le meilleur sens qu'on puisse trouver à un passage védique sera toujours le plus simple, — s'il s'agit de mythologie, le plus strictement naturaliste, — et en général le plus universellement « humain. » J'ai le regret, car je sens ce qu'a de dangereux un isolement, moins complet pourtant qu'on ne pourrait le croire[1], de ne pas partager sur ce point l'opinion dominante. Le Rig-Véda me semble imprégné dans presque toutes ses parties de spéculations théosophiques, portant principalement sur l'idée de la toute-puissance du sacrifice, laquelle revêt toutes les formes, même la forme décidément mythologique. Peut-être vais-je me classer moi-même aux yeux de M. R. parmi ces « originaux » (Sonderlinge p. vij) qui aiment ce qui est « embrouillé et rebutant », non pas pourtant comme nécessai-

1. Sans parler de M. Haug, avec lequel je ne suis pas sûr du reste de m'entendre beaucoup mieux, je citerai certains passages des articles de M. Barth dans la *Revue* : 1872, II, p. 51, 280, etc.

rement plus « antique, » mais comme spécialement *védique*. Il semble cependant que pour quiconque cherche moins dans le Rig-Véda des jouissances esthétiques qu'un enseignement historique, en prenant le mot histoire au sens le plus large, ce qui est spécialement védique doit offrir plus d'intérêt que ce qui serait universellement « humain. » Aussi bien, et quoiqu'une interprétation qui ne révélerait rien de nouveau à son propre auteur aurait toujours quelque chance d'avoir été tirée de son fonds antérieur, plutôt que du texte même, il est clair que l'intérêt plus ou moins grand qu'elle peut offrir n'est pas un critérium suffisant pour en éprouver la justesse. Ne pouvant prendre occasion de cet article pour exposer et défendre une théorie personnelle, j'éviterai, autant que faire se pourra, de porter la polémique sur le domaine des systèmes, et tâcherai de la maintenir sur celui de la méthode où je suis plus sûr d'être, d'abord compris, et quelquefois peut-être approuvé. On peut, ce semble, reprocher à M. R. d'avoir, — soit pour retrouver dans un hymne entier ou dans un passage isolé la simplicité de pensée qu'il y cherche, soit même sans ce motif, — recouru trop facilement aux moyens suivants.

Les sens ou les modes d'emploi d'un même mot sont multipliés à l'excès, quelquefois même un sens est supposé pour un seul passage. Le cas est surtout grave lorsque par exemple dans le vers VII. 87. 4 l'attribution au mot *padá* du sens, d'ailleurs inconnu aux hymnes, de « mot, parole » (sans parler de l'interprétation, proposée il est vrai sous forme dubitative, du mot *ághnyā*, fixé comme nom de la vache, dans le sens étymologique d' « indestructible, éternelle, ») défigure un mythe aussi arrêté que celui de la « PLACE cachée de la *vache* » *padám gór ápagūlham* IV. 5. 3, cf. 10, appelée ailleurs la place de l'oiseau IV. 5. 8 et *passim*, (et celui de la vache aux trois fois sept formes IV. 1. 16, évidemment équivalent à celui des trois fois sept vaches[1] IX. 70. 1, et des trois fois sept rivières IX. 86. 21, X. 64. 8). — Voici maintenant un exemple assez frappant qui montrera comment la préoccupation de trouver un sens qui se rapporte à la vie ordinaire a pu obscurcir la signification d'un mot et d'une phrase parfaitement clairs si l'on s'en tient à la notion du culte. Il s'agit du mot *admasád* I. 124. 4 et de l'interprétation déjà critiquée par M. Haug (*Gött. Anz.* 1875, p. 79[2]) qui du reste veut en substituer une moins heureuse encore, le sens qu'il propose d'après le Nirukta étant sans autre application védique, et paraissant d'ailleurs étymologiquement inadmissible. *Admasád* signifie bien « convive » mais l'application de ce mot à Agni VIII. 44. 29 (cf. VI. 4. 4 et VIII. 43. 19), et à ceux dont la prière a été exaucée VII. 83. 7, montre que le festin dont il s'agit est celui du sacrifice, en sorte que le mot peut passer pour synonyme de « prêtre ». L'aurore réveille

---

1. Cf. encore les vaches qui ont beaucoup de cornes (expression équivalente à beaucoup de vaches), dont on veut faire des étoiles *scintillantes* (!) I, 154, 6.

2. A propos du même hymne, I, 124, M. Haug dont la critique atteint M. R. en passant par dessus son disciple M. Delbrück, propose aussi des interprétations nouvelles de 7 *a* et de 7 *b* : la coutume à laquelle ferait allusion le premier pâda a plus de chances que l'autre d'être védique ou généralement âryenne. D'ailleurs le mot *gárta*, quoique assez obscur, a trop d'emplois dans la mythologie védique pour qu'on puisse les négliger ici.

donc ceux qui dorment, non comme un hôte (qui arrive le matin!) mais comme le prêtre qui appelle au sacrifice. C'est une raison de plus d'accepter le sens littéral du premier pâda : « Elle a fait apparaître des trésors comme *Nodhas,* » (dont on propose de faire par une hypothèse gratuite « le marchand »), c'est-à-dire comme le prêtre Nodhas a comblé, lui aussi, le sacrifiant de biens, grâce à l'efficacité de ses sacrifices. — Passons en revue quelques autres mots. Au vers I. 152. 6, *āsâvívāsan* ne saurait signifier que : « honorant avec la bouche » c.-à-d. avec une prière. — Le mot *asuryà* semblerait mieux traduit par le terme de « souveraineté divine » (cf. VI. 20. 2) que par les expressions vagues de « Gottheit » IV. 42. 2, VI. 74. 1, ou de « Lebensfülle » II. 33. 9. Encore moins admettrais-je le sens proposé II. 27. 4; je comprends « conservant leur » pouvoir suprême » (cf. II. 33. 9 et VI. 74. 1). — Pourquoi donner pour un seul passage VII. 61. 2 le sens d'enthousiasme au mot *krátvā* si souvent employé au commencement d'une phrase qu'il est devenu une sorte de *cheville,* comme encore au vers VII. 76. 1 où je rapporterais *devânām* à *cákshu*h? — Le mot *vavrí* « enveloppe » ne paraît pas avoir pris le sens de corps, même au vers I. 116. 10 (p. 44, note 4[1]) et encore moins au vers IV. 42. 1 où l'on veut préciser ce sens par l'adjectif *upamá* « l'enveloppe la plus *voisine* » (de l'âme?) Varu*n*a (ou Indra s'identifiant à ce dieu, voir plus bas) dit qu'il règne sur la race[2] de l'enveloppe supérieure, c.-à-d. du ciel (cf. l'enveloppe des eaux I. 54. 10, de l'éclair I. 164. 29, des vaches I. 164. 7). — Pourquoi supposer au vers V. 85. 4 un emploi exceptionnel du moyen *çrathayanta* au sens actif, surtout étant donnée l'opposition avec *tavishīyántah*? Les héros dont il s'agit ne sont-ils pas les Maruts dont l'éclat est voilé (V. 59. 1) ou le souffle abattu par la pluie? — Comment donner, pour l'explication du seul passage VII. 87. 1, un régime direct à *ritāy,* et admettre que *sárga* désigne, même métaphoriquement, le cocher? Ne vaut-il pas mieux admettre un enjambement sur le second hémistiche, que de pareilles dérogations à l'usage de la langue, et rapporter *ritāyán* au dernier pâda en rattachant les mots précédents au second? — Au vers I, 154. 2 traduirait-on *adhikshiyánti* « demeurent *sous* (les trois pas de Vish*n*u), » si on n'avait pas l'arrière-pensée, non exprimée du reste, que ces trois pas doivent être les trois positions du soleil au levant, au zénith et au couchant, plutôt que les trois places du feu dans le ciel, dans l'atmosphère et sur la terre? — VII. 76. 2 *ádhi harmyébhyah* signifie évidemment « *de* ses demeures » et non « *sur* nos demeures. » — Au vers VII.

---

1. Les Açvins, pour rajeunir Cyavâna, ne lui enlèvent pas son corps, ce qui serait peu intelligible, mais ils le tirent d'une enveloppe qui désigne métaphoriquement sa vieillesse même (cf. VII, 71, 5 rapproché de I, 140, 8) et qui rappelle en même temps l'enveloppe d'Agni ou de tout personnage divin analogue que Cyavâna symbolise. — Au vers V, 19, 1, l'enveloppe qui sort de l'enveloppe est sans doute la matrice, c.-à-d. la mère qui sort de sa retraite pour enfanter (cf. l'enveloppe des vaches I, 164, 7 et le rajeunissement des femelles équivalent à leur sortie de l'enveloppe I, 140, 8).

2. C'est la cinquième des cinq races appelées si souvent du même nom *krishtáyah*. Telle est selon nous, et contre l'opinion de M. R. (p. 18), l'origine de cette conception. Les cinq races sont celles des cinq points cardinaux, c.-à-d. des quatre points cardinaux et du ciel, comme les deux races, IX, 70, 3, sont celles de la terre et du ciel. L'application de la formule à cinq races humaines paraît secondaire.

83. 4, *tritsūnām puróhitih* peut-il signifier autre chose que « le sacerdoce *des* » Tritsus » (cf. 8)? — M. Grassmann a donné le vrai sens des mots *asutrip* X. 14. 2 (cf. Barth. *Revue*, 1873, I, 101) et *vimuco napāt* I. 42. 1 (cf. les fils d'Aditi, nom dont l'un des sens est « liberté »). — Je réserve les mots *dhâman* et *vratá*, (domaine! III. 59. 3 et ailleurs) qui exigeraient une dissertation spéciale [1].

On peut regretter aussi quelquefois que le sens propre des mots soit abandonné pour des sens figurés, de telle façon que les angles de la pensée védique, si on veut pardonner cette expression, se trouvent adoucis, selon nous, aux dépens de l'interprétation vraie. En voici un exemple frappant : au vers X. 125. 7 l'opposition de *suve* et de *pitáram*, le goût des poètes védiques pour les formules paradoxales, et le précédent d'Aditi, mère et fille de Daksha, me laissent en toute sécurité sur la traduction : « J'*enfante* mon père au sommet (ou mieux au » commencement) de ce monde.[2] » Le traducteur, évidemment effrayé du paradoxe, préfère : « Je *place* mon père au sommet du monde. » Le sens d' « enfanter » peut même sans doute être également gardé pour *bibharmi* au vers 1, la Parole, que M. R. reconnaît avec la tradition pour la divinité de cet hymne, ou ce qui revient au même la prière des ancêtres *pitryā dhîh*, étant ailleurs III. 39. 2 et 3 appelée la mère des *jumeaux* qui se place sur l'extrémité agitée de la langue. Mais n'allons pas plus loin pour aujourd'hui sur ce terrain brûlant[3]. — Au vers IV. 50. 6 *pitré viçvádevāya* est vraisemblablement le « père

---

1. La 57e livraison du dictionnaire que je reçois à l'instant me prouve qu'il faut mettre au compte de M. Geldner la traduction de *havya* « Wort » VII, 86, 2, et à celui de M. Kaegi l'interprétation de *ut-han* III, 33, 13. Ce n'est sans doute pas non plus M. R. qui renonce au sens parfaitement établi par lui-même pour *ni-marj* avec un locatif X, 39, 14.

2. M. Weber, en traduisant (*Indische Studien* IX. 475) : « J'enfante dans ma tête le » père de ce monde, » garde à *suve* sa signification propre. Mais dans ce sens on attendrait l'ablatif de *mūrdhán* plutôt que le locatif.

3. Je signalerai seulement encore à propos de la Parole la violence faite dans le dictionnaire au mot *vip* « enthousiasme, prière » auquel on attribue dans plusieurs passages le sens de rameau, tige allongée, hampe de javelot, etc. Les trois passages qui ont le plus contribué à cette erreur sont : 1° VI. 44. 6 où la ramification des faveurs d'Indra est comparée à celle des prières, parce que les prières sont elles-mêmes comparées à des branches qui se divisent VII. 43. 1 ; 2° VIII. 19. 33 qui signifie : « J'attelle comme des » prières les richesses des hommes, » les prières étant comparées elles-mêmes à des attelages (VI. 35. 3), c.-à-d. : « Moi, prêtre et cocher des prières, je suis aussi le cocher » des richesses, j'en dispose à mon gré; » 3° X. 99. 6, dont le sens est : « Trita (prêtre » céleste) a frappé le sanglier avec une prière, une formule, à pointe de fer (cf. VI. 47. » 10 la prière aiguisée comme le tranchant du fer), ou peut-être simplement faisant l'office » de fer. » On peut comparer au dernier passage cette expression *vi duro grīnīshe* VI. 35. 5 « Tu ouvres les portes par le chant ». Il s'agit d'Indra aidé du chant des Angiras. M. Grassmann propose d'y prendre *durah*, paroxyton, pour le nominatif d'un mot *dura* que M. R. a cru trouver déjà au vers I. 53. 2 avec une autre accentuation *durah*, oxyton. Dans ce dernier vers la méprise est d'un autre ordre, elle est bien bizarre; le sens est : « tu es le maître de la porte du cheval, de la porte de la vache, etc., c.-à-d. de toutes » les portes divines *dvāro devīh*, par lesquelles passent tous les dons que les dieux font aux » hommes. » Les vers VI. 35. 5 et X. 99. 6 sont des exemples frappants du rôle que joue la Parole dans la mythologie védique et de la hardiesse des formules où ce rôle est indiqué.

» de tous les dieux » cf. II. 26. 3. — Pourquoi ne pas respecter au vers I. 115. 6 cette conception des *deux formes du soleil*, la brillante et la noire, qui se retrouve ailleurs X. 37. 3, et en effacer le relief dans l'opposition pure et simple de « Tageshelle » et « Dunkel » ? — Un dernier exemple sera précisément celui que M. R. cite dans sa préface (p. vij) pour montrer comment l'interprétation la plus simple peut venir après bien des discussions départager les amateurs d'interprétations « merveilleuses », et qui pourrait être plus heureusement choisi. Sans proposer une interprétation personnelle de ce passage I. 104. 4, quoiqu'il n'y ait que l'embarras du choix (mais c'en est un sérieux en pareille matière), je n'hésite pas pourtant à repousser celle de M. R. Indépendamment de l'opposition de *úparasya* à *pūrvābhi*h qui se reproduit dans une formule analogue entre *áparā*h et le même mot V. 48. 2, et dont on ne tient pas compte, il n'y a pas pour *nā́bhi*, comme pour *yóni* (X. 34. 11), d'autres exemples du sens pur et simple de « maison ». Dans tous les cas où on le traduit « séjour » il signifie en réalité « point d'origine » toujours avec allusion au sens primitif de « nombril » (comme dans d'autres cas à celui de « moyeu »), si l'on tient compte de la conception védique qui rattache le fils au nombril du père par lequel celui-ci se rattache lui-même à son ancêtre, pour aboutir en haut de l'arbre généalogique à ce paradoxe analogue à celui qui a été relevé plus haut : le *nombril* du non *né*, c.-à-d. *de celui qui n'a pas eu de parents* X. 82. 6. On s'explique très-bien que *yóni* « matrice » ait pris le sens de « demeure ». Le même développement de sens était impossible pour *nā́bhi* « nombril ».

M. R. dédouble aussi trop souvent les mots en posant des homonymes d'étymologie différente. M. Grassmann a déjà réagi contre cette tendance, mais peut-être moins encore qu'il n'aurait fallu. Je ne crois pas plus que lui par exemple au double *çúbh* (I. 165. 1) et au double *çrávas* (I. 165. 12). Il ne semble même pas qu'il y ait dans le Rig-Véda aucun exemple certain de la confusion, plus tard fréquente, des racines *sru* et *çru*; car de ceux qu'admet M. Gr., l'un I. 127. 3 est obscur et exigerait à cause de la comparaison *váneva* un sens étranger à l'emploi du véritable *sru*, et les deux autres II. 13. 12, X. 49. 8, s'expliquent très-bien dans le sens de VII. 62. 5. — Est-il bien nécessaire aussi de poser un *jar* « aller » pour expliquer des passages comme I. 123. 5, IV. 51. 8, VII. 76. 6 (cf. aussi X. 31, 7 et peut-être I. 124. 10), où le sens de s'éveiller conviendrait si bien, puisqu'il s'agit de l'aurore : *prathamā́ jarasva?* On aurait là le simple dont *jāgar* est l'intensif. Le verbe serait pris au figuré VIII. 70. 9. Dans les autres passages cités (B. R.), on a *jar* « chanter, faire du bruit » (II. 39. 1 *grā́vāneva*, et sans doute X. 40. 3. cf. d'ailleurs la voix divine des Açvins VIII. 9. 16).

Passons à un autre expédient dont M. R. paraît abuser un peu. Il s'agit de la critique du texte. Pour une critique qui ne peut être que conjecturale il n'y a naturellement pas d'autre règle à observer que celle d'une extrême prudence. Il faut se garder surtout, avant d'avoir définitivement achevé l'inventaire des idées védiques, de biffer d'un trait de plume les droits de nos poètes à la propriété de telle ou telle conception plus ou moins bizarre. Or à côté de corrections à peu près sûres comme *nripatī* VII. 69. 1 et *dípsato* II. 27. 3, et d'autres au moins

vraisemblables, M. R. en propose de plus douteuses. Ainsi : IV. 42. 3 *índra* pour *índro*. Mais si c'était Indra, qui, après avoir supplanté Varuna, s'attribuait en sa présence (7) son nom et ses prérogatives? Le début du vers 6 *ahám tá víçvā cakaram* s'explique mal s'il ne se rapporte qu'à ces deux actes du vers 5 qui d'ailleurs n'en font qu'un : *krinómy ājím* et *íyarmi renúm*. M. R. n'entend-il pas lui-même que dans les vers V. 81. 4 et 5 les mots : « tu es Mitra, tu es Pūshan, » adressés à Savitar, signifient « tu remplis leur rôle »? — I. 165. 14. *duvasyā* = *duvoyā* est ingénieux. Mais *duvás* opposé à *dúvas* ne peut être mieux interprété que comme signifiant « pieux », sens qu'il a en effet I. 168. 3 (les gouttes de Soma reçues dans le sein de l'homme pieux), et qu'il doit avoir également ici, dans un hymne attribué précisément au même poète. L'opposition de *duvasyát* et *duváse* semble d'ailleurs promettre mieux que ce qu'on en tire. Ne pourrait-on pas traduire sans correction, en faisant de *duvasyát* un subjonctif *final* sans conjonction (cf. VII. 81. 5) ou mieux en admettant que la conjonction *yát* sert pour les deux propositions : « Puisque la sagesse de Mânya nous a rassemblés afin » que le poète témoigne en quelque sorte sa piété au pieux », le pieux désignant les Maruts, prêtres célestes (cf. 11)? (M. Max Müller tire de la même construction un sens différent). — X. 97. 7. *açvāvatím* qu'on remplace par *apyāvatīm* dans le sens de *ápyām* ne ferait-il pas allusion à un mythe semblable à celui de l'açvattha (Kuhn. *Herabkunft*, p. 198)? — Pourquoi douter des leçons *ádite* et *índra* II. 27. 14 (cf. II. 29. 3), et *bhrigávo* X. 39. 14 et IV. 16. 20 (les personnages considérés dans le Rig-Véda comme d'anciens sacrificateurs pouvant tous passer pour des charrons puisque le char est leur prière[1])? D'autres corrections encore seront discutées plus loin.

La critique de M. R. porte non-seulement sur les mots isolés, mais sur l'ensemble des hymnes. L'addition postérieure d'un vers à la fin d'un hymne, les interpolations même à l'intérieur d'un morceau n'ont en elles-mêmes rien d'invraisemblable, et peuvent devenir probables dans tel ou tel cas particulier. L'hypothèse de transpositions de vers appartenant tous originairement à l'hymne où on les retrouve est déjà plus inquiétante, surtout quand on en use avec la prodigalité que nous constaterons plus loin. Il est vrai qu'ici M. R. prétend, au moins dans certains cas, n'en être plus réduit à des conjectures sans contrôle possible : le contrôle est pour lui dans la construction des hymnes qui seraient, « beaucoup plus souvent qu'on n'a été jusqu'ici disposé à le croire[2] » (p. viij),

---

1. Cf. I, 94, 1; X, 135, 3; IV, 36, 2 (*mánasas pári dhyáyā*, des Ribhus eux-mêmes), les expressions *gírvāhas* « qui a pour véhicule le chant » (cf. surtout I, 61, 3 et *síndhuvāhas*, V, 75, 2 « qui est porté par les flots ») *ukthávāhas*, etc., et ce vers : III, 30, 20. Les prêtres Kuçikas désirant la lumière t'ont fait un véhicule avec leurs prières, ô Indra! etc., etc.

2. Un examen attentif de tous les hymnes que M. R. croit devoir diviser en stances me laisse des doutes à cet égard. Sauf dans l'hymne X. 119 et dans deux ou trois autres, la liaison des vers ainsi réunis est souvent bien peu frappante, quelquefois même le groupement me paraît méconnaître ou le sens général de l'hymne ou le sens particulier des différents vers. Mais l'espace me manque pour discuter en détail toutes ces questions.

divisés en strophes de deux ou de trois vers. Dès lors les transpositions qui rétabliraient à la fois la construction métrique et l'ordre naturel des pensées prendraient un caractère de vraisemblance voisin de la certitude. L'exemple le plus frappant de ce fait est la transposition du vers 1 replacé après 5 dans l'hymne X. 119. Nous examinerons tout à l'henre si dans beaucoup d'autres cas les transpositions proposées ne rompent pas au contraire le cours naturel de la pensée et ne dénaturent pas le caractère général des hymnes. Signalons dès maintenant dans l'hymne IX. 112, où il n'est pas question d'ailleurs de construction métrique, le vers 4 qu'il vaudrait mieux encore regarder comme ajouté que de l'intercaler après le vers 2, puisqu'il se rapporte mal au sujet, traitant des *désirs* (voyez surtout le 3e pâda) et non des *métiers* différents. — Dans l'hymne IV. 24, les vers 9 et 10 malgré la différence du mètre pourraient bien former une seule et même annexe. Elle ferait le pendant des Dânastutis si fréquentes à la fin des hymnes. Un prêtre, mécontent du prix qu'on lui a proposé pour le sacrifice, offre son dieu à un autre, par une hardiesse de langage à laquelle nous prépare le vers VIII. 1. 5, et sans qu'il soit nécessaire d'ailleurs de supposer une allusion à une image ou à un symbole.

Il n'y a à faire que très-peu d'observations purement grammaticales. Les collaborateurs de M. R. sont évidemment seuls responsables de quelques inadvertances comme la substitution d'indicatifs à des subjonctifs I. 124. 11, et réciproquement, ibid. 13, et d'autres négligences peu graves où la grammaire est plus ou moins intéressée. Je voudrais seulement attirer l'attention sur un fait de syntaxe qui paraît n'avoir pas été encore observé. Au vers I. 143. 3, M. R. propose d'interpréter la comparaison *aktúr ná síndhava*h en faisant de *síndhava*h un génitif. La forme serait très-acceptable au point de vue de la linguistique, mais je ne crois pas qu'il y en ait d'autre exemple védique. D'ailleurs des constructions analogues ont déjà suggéré d'autres expédients. Ainsi I. 65. 5 *girír ná bhújma* appelle, selon M. R. lui-même dans son dictionnaire, la correction *bhujmā*, avec laquelle on reproduit, il est vrai, la formule de Vâl. 2. 2. Dans sa traduction de l'hymne I. 66 (*Orient und Occident* I), M. Benfey, luttant contre deux difficultés du même genre *ā́yur ná prānáh* (1) et *páyo ná dhenúh* (2), croit lever la première en donnant au mot *ā́yu*·le sens adjectif de « vivant » contraire à son accentuation, et la seconde par l'hypothèse d'une tmèse dont il ne cite qu'un seul exemple analogue (avec *ná*), exemple que supprime l'existence aujourd'hui reconnue d'un thème *úsh* I. 69. 1. Ce n'est pas tout, et la même construction se retrouve I. 65. 6 et 66. 10 *síndhur ná kshódah*, et V. 59. 3 *sū́ryo ná cákshuh*. Dira-t-on que *kshódah* et *cákshuh* sont à l'instrumental sans désinence comme *vácah* I. 26. 2? Mais dans ce nouvel exemple : *nadyèva rītíh* II. 39. 5, cette ressource fera défaut, aussi bien que toutes les subtilités de construction qu'on aurait pu imaginer dans les précédents; car il est isolé au milieu d'une litanie de duels adressée aux Açvins. Il faut donc renoncer aux expédients de toute sorte, et reconnaître que dans tous ces exemples (et dans d'autres encore que je n'ai pas actuellement sous la main), par une application de la construction dite *paratactique*, le terme auquel on compare, et le *tertium comparationis* sont

construits tous les deux au même cas, celui naturellement du terme comparé. On pourrait évidemment dire à volonté dans toute langue *síndhur ná kshódasā* ou *síndhor ná kshódah*, en mettant tour à tour l'un et l'autre mot au nominatif. La langue védique les y met tous deux ensemble. Notre exemple I. 143. 3 a seulement ceci de particulier que le terme principal suit, tandis qu'il précède dans les autres.

Abel BERGAIGNE.

(*La fin au prochain N°.*)

---

237. — **L'Administration anglaise et le mouvement communal dans le Bordelais.** Les Anglais en Guyenne, par D. BRISSAUD, agrégé de l'Université, professeur d'histoire au Lycée Charlemagne. Paris, Dumoulin. 1875. Gr. in-8° de viij-302 p.

Le livre de M. Brissaud est tiré presque entièrement de deux documents manuscrits qui appartiennent aux archives de la mairie de Bordeaux, le *Livre des Bouillons* et le *Registre des délibérations de la Jurade, de* 1414 *à* 1416. Quand M. B. étudia ces documents, il y a déjà plusieurs années (avant 1862), ils étaient inédits. Une commission nommée par l'administration municipale de Bordeaux, et formée des érudits les plus compétents du chef-lieu du département de la Gironde, a publié, en 1867, le *livre des Bouillons*, et, en 1873, les *Registres de la Jurade de* 1406 *à* 1409 (2 volumes grand in-4°). Les *Registres de la Jurade de* 1414 *à* 1416 ne paraîtront qu'un peu plus tard. Ainsi, distancé par la commission pour une partie de son travail, M. B. la distance, au contraire, pour une autre partie, et la moitié de son livre reste, pour ainsi dire, toute nouvelle. Hâtons-nous d'ajouter que, même en ce qui regarde les renseignements fournis à l'auteur par le dépouillement du plus important des registres municipaux de la ville de Bordeaux, la belle publication de 1867 ne les rend pas inutiles, car, à côté d'un recueil de textes reproduits avec la plus admirable fidélité, on aime à posséder un ouvrage où ces textes sont clairement analysés et judicieusement commentés.

A l'aide du *Livre des Bouillons* et du *Registre de* 1414 *à* 1416, et sans négliger divers autres recueils[1], M. B. a composé une très-bonne histoire de Bordeaux

---

1. Les *Actes* de Rymer, les *Rôles gascons*, la *Notice d'un manuscrit de la bibliothèque de Wolfenbuttel* par MM. Martial et Jules Delpit, la *Collection générale des documents français qui se trouvent en Angleterre* par M. Jules Delpit, *La Chronique bourdeloise* de G. de Lurbe, *Les Variétés bordelaises* de l'abbé Baurein, etc. Je constate avec plaisir que M. B. juge le superficiel dom Devienne (et non de Vienne) et le savant abbé Baurein (p. vj et vij), comme j'ai eu l'occasion de les juger moi-même autrefois (*Observations sur l'histoire d'Éléonore de Guyenne*, 1864; *Louis de Foix et la tour de Cordouan*, 1864). C'est probablement par suite d'une faute d'impression que la publication de la *Chronique bourdeloise* de G. de Lurbe est mise (p. vij) en 1574, au lieu de 1594. Je parle bien entendu de la traduction, car le texte latin est antérieur de quelques années (1589). Relevons encore une toute petite erreur de l'*Avertissement :* M. B. donne à l'abbé Baurein (p. iij) le titre de « feudiste » de la ville. » Les éditeurs du *Livre des Bouillons* nous apprennent (p. xxxviij) que l'abbé Baurein fut seulement adjoint, en sa qualité de paléographe, au feudiste de la ville.

et du Bordelais pendant la période de la domination anglaise. Sur l'administration, « c'est-à-dire la nature, les limites, les agents de la souveraineté exercée » par les monarques anglais, » (p. vij), sur le mouvement communal, depuis son origine jusqu'à son plus large développement, et, en un mot, sur tout ce qui se rattache à la vie municipale dans Bordeaux er dans les villes environnantes (Saint-Emilion, Libourne, La Sauve, Saint-Macaire, etc.), depuis les premières années du XIIIe siècle jusqu'au milieu du XVe siècle, le livre de M. B. renferme les plus abondantes et les plus précises indications. Peut-être sur quelques points, les *Registres de la Jurade de* 1406 *à* 1409, où l'on remarque une excellente introduction [1], auraient-ils fourni un peu plus de lumière au consciencieux historien des *Anglais en Guyenne!* Espérons qu'il reviendra sur un sujet aussi intéressant et qu'alors, profitant non-seulement des documents du volume de 1873, mais encore des divers autres documents qui auront été publiés, soit par la commission des Archives municipales de Bordeaux, soit par la société des Archives historiques du département de la Gironde, il obtiendra l'éloge d'avoir épuisé le sujet qu'il a déjà eu le mérite de traiter le premier.

T. DE L.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire l'article dû à la plume de M. Morel Fatio sur l'édition annotée que j'ai donnée du *Mágico prodigioso* de Caldéron. Permettez-moi de remercier d'abord cet éminent critique d'avoir bien voulu me prendre au sérieux. Il m'a fait en me critiquant beaucoup d'honneur. Je ne voudrais pas toutefois qu'il jugeât par mon travail de toute la méthode de l'université de France, parce que je suis membre de cette université, surtout quand il avoue lui-même (*Revue critique* n° 39 p. 198) « que nous manquons de renseignements précis sur l'état » de l'enseignement de la littérature espagnole dans nos établissements d'instruc- » tion secondaire, etc... » C'est un premier point que je tiens à établir.

« Le résumé de la vie du poète a été traduit par M. M., sauf quelques détails » pris ailleurs, de la biographie de Calderon » etc. (ib. p. 194), et M. Fatio ajoute en note « pourvu que l'on n'omette point de rendre à César ». C'est un grand crime de ma part de n'avoir pas dit que j'empruntais d'un auteur espagnol une biographie résumée et que j'y ajoutais d'autres détails, pris ailleurs. Mais puisque M. Fatio a si bien reconnu cette source non indiquée, pourquoi, dans son ardent amour de la justice, omet-il de dire que, dans toutes les autres circonstances, je rends à César ce qui est à César? Je n'ai pas la prétention d'avoir la science infuse, ni de posséder même le quart du savoir de M. Fatio; aussi quand j'ai pris

---

1. Voir les pages iv-xiij consacrées à l'organisation du corps municipal de Bordeaux au XVe siècle, au rôle politique qu'il joua de 1406 à 1409, et à son activité administrative pendant les mêmes années.

chez MM. Philarète Chasles, le comte Lafond, Antoine de Latour, chez Ticknor, Hartzenbusch, les Bollandistes, je ne manque pas de le reconnaître et les lecteurs de mon introduction peuvent facilement s'en convaincre. Le reproche n'est donc pas sérieux. Passons[1].

M. Fatio dit bien qu'il ne sait pas pourquoi j'écris toujours *Caldéron* en conservant à l'*é* la prononciation qu'il tient de l'espagnol, mais il n'ajoute pas pourquoi il écrit toujours, lui, *Calderon*[2]. Si l'on acceptait la traduction de *a titulo de* par *à cause de, sous prétexte de,* comme le voudrait M. Fatio, la phrase n'aurait pas de sens[3]. Si j'avais donné le fragment de romance que M. Fatio n'a pas découvert le premier, dans les *comedias escogidas* de Lope de Vega[4], je suis certain qu'il n'aurait pas manqué de m'accuser de relever quelques traits intéressants de la physionomie du poète, mais qui sont loin de le faire connaître dans son entier. Je tire des Bollandistes la légende de St Cyprien, pourquoi ne pas me borner à en donner une analyse? J'aurais donné cette analyse; n'eût-il pas été plus simple de reproduire l'abrégé des Bollandistes? « Il était tout fait et il nous aurait plus instruit que l'analyse pour laquelle M. M. s'est donné tant de peine ». Voilà ce que n'aurait pas hésité de remarquer M. Fatio par suite de son système de critique[5].

Je lui en demande bien pardon, je n'ai jamais eu la pensée de faire entamer une discussion sérieuse entre Philarète Chasles et Ochoa sur le parallèle entre le *Mágico prodigioso* de Caldéron et le Faust de Gœthe. La page de Philarète Chasles m'a paru résumer suffisamment les divers points de la comparaison et je l'ai reproduite de préférence à la longue dissertation de Karl de Rosenkranz. Cette dernière n'a pas moins de cent quarante-quatre pages in-octavo[6]. Il

---

1. [Le reproche est très-sérieux au contraire. Quand on reproduit le travail d'un érudit tel que La Barrera, qu'on le copie au point que plusieurs passages du calque ne peuvent être compris qu'à l'aide de l'original, c'est un oubli rare que de ne pas citer le livre d'où l'on tire tout son savoir. L'auteur de la nouvelle édition du *Mágico* prétend qu'il a cité ses sources « dans toutes les autres circonstances ». Ajoutez-y les *rames* de M. de Latour, que celui-ci se gardera d'ailleurs de réclamer.]

2. [Il y a deux manières d'écrire les noms propres étrangers en français : il faut ou les reproduire tels qu'ils s'écrivent dans la langue originale, ou les franciser complétement. M. M. peut choisir entre *Pedro Calderon de la Barca*, ou *Pierre Chauderon de la Barque*. Ensuite quelle raison d'accentuer l'*é* du seul mot *Calderon* pour indiquer la prononciation de cette voyelle en castillan? Les élèves qui expliquent le *Mágico* ne seraient-ils pas tenus de savoir que le son de l'*e* muet français n'existe pas dans la langue sœur?]

3. [Ce n'est pas l'avis de ceux qui savent le castillan.]

4. [Je n'avais pas à le découvrir, le livre qui le contient étant dans le domaine public depuis une quinzaine d'années.]

5. [M. Magnabal est à côté de la question, et il ne s'agit point ici d'analyse. Je lui ai reproché de n'avoir pas indiqué les procédés dont a usé Calderon pour tirer sa *comedia* des versions latines de la légende de S. Cyprien. Pour obtenir ce résultat il fallait étudier ces textes et s'enquérir soigneusement des travaux critiques dont ils ont été l'objet. Mais M. M. n'a rien fait de tout cela.]

6. [Puisque M. M. était bien décidé à ne rien nous donner de son crû dans cette notice, je comprends à merveille qu'il ait mieux aimé copier Philarète Chasles que de résumer le mémoire de M. K. Rosenkranz; car pour le résumer il eût fallu le lire et non se borner à en compter les pages; or, nous avons vu naguère (voy. *Revue critique*, 1873, t. II, p. 70) que M. M. ne possède de la langue allemande qu'une connaissance fort sommaire.]

est vrai qu'elle est en allemand. Ne serait-ce pas là son plus grand mérite aux yeux de ceux qui professent que toute science nous vient aujourd'hui de l'Allemagne? Et il ne faut croire, comme M. Fatio, que si l'on indique que cette dissertation a été publiée à *Leipzig*, il faut lire *Halle*. L'édition que j'ai sous les yeux porte : *Halle und Leipzig* 1829. Donc il n'y a pas erreur dans mon indication[1]. Je me suis bien gardé de parler de la versification de la *comedia* espagnole. Je n'avais pas à faire une anthologie des poètes dramatiques. D'autre part je n'ai jamais pensé, et je ne pense pas encore, qu'il faille mettre en tête de chaque pièce en vers, éditée séparément, une étude sur la versification. Je persiste à croire que ceux qui lisent ce genre de compositions dramatiques se sont instruits dans les traités spéciaux des règles de la versification. Libre à M. Fatio d'être d'une opinion contraire[2].

Quand il passe à la critique du texte, il veut bien, M. Fatio, me savoir gré d'avoir donné une preuve de modestie en me contentant de reproduire le texte établi par M. Harzenbusch. Je vous avoue, M. le Directeur, que si, dans tout son article critique, il avait apporté cette politesse et cette urbanité qui ne convient pas, il est vrai, à tout le monde, mais qui donne au jugement une force d'autant plus grande qu'il frappe avec plus de modération, j'aurais accepté, sans y répondre, les critiques peu justes ou erronées sorties de sa plume.

Mais on affirme tout savoir, tout tirer de son crû, être un Pic de la Mirandole, et l'on vient dire à des lecteurs aussi choisis que ceux de la *Revue critique*, en parlant d'un commentaire philologique : « ce commentaire est conçu de telle » manière qu'on ne voit point à quelle catégorie de lecteurs il s'adresse » (ib. p. 195). Que faites-vous, M. Fatio, de votre loupe critique? Elle vous fait reconnaître que la date traditionnelle du pontificat d'un pape, sur l'existence duquel vous me reprochez de ne pas m'être appesanti, *est sans valeur historique* (ib. 197). Elle vous fait voir dans Antioche *une ville peu connue* (ib.); dans Pline l'ancien, *un personnage énigmatique* (ib)[3]. Elle vous montre Philarète Chasles

---

1. [Voici la phrase de M. M. concernant le mémoire en question : « En 1829, Karl Rosenkranz, à Leipzick, s'occupe du *Magicien prodigieux* dans une dissertation des plus intéressantes, quoique un peu trop métaphysique ». En 1829 M. K. Rosenkranz était *Privat-docent* à Halle et c'est dans cette ville, où il a professé jusqu'en 1833, qu'il a écrit, sinon publié, cette dissertation (voy. le *Conversations-Lexicon* de Brockhaus s. v.). Au reste M. M. a tort de prendre la responsabilité de cette légère inexactitude, car il sait bien qu'il n'a fait ici que copier Ticknor.]

2. [M. M., qui veut bien nous exposer ces principes sur le commentaire des poètes dramatiques espagnols, aurait dû pousser le condescendance jusqu'à nous indiquer le titre du traité spécial de versification, écrit en français, — car nous avons vu que ses lecteurs ne sont pas tenus de savoir le castillan — à l'aide duquel nos collégiens, qui en fait de vers dramatiques ne connaissent guère que l'alexandrin, pourront s'orienter dans la rhytmique si variée de la *comedia*. Quant à moi je ne connais qu'un traité de versification qui mérite ce nom, c'est l'*Arte poetica* de Juan Diaz Rengifo, mais ce livre est écrit en espagnol et ne peut être mis entre les mains de commencants.]

3. [M. Magnabal semble ne pas connaître une figure de rhétorique, qu'on nomme *ironie* ou *contre-vérité*, laquelle « s'emploie lorsqu'on dit précisément le contraire de ce » qu'on pense et de ce qu'on veut faire entendre ». C'est cette figure que j'ai employée en parlant d'Antioche et de Pline, avec peu de succès, paraît-il, puisqu'elle n'a pas été saisie.]

comme *un souffleur* (ib. p. 195); M. Bouillet et les auteurs de précieux dictionnaires où ceux qui n'ont pas la prétention de tout savoir, ni de tout inventer, puisent d'utiles renseignements, comme des *compilateurs ejusdem farinae* (ib. p. 197). Vous appelez un *calepin quelconque* le Dictionnaire de l'Académie espagnole[1], d'où est extraite l'explication du mot *jornada* (ib.) Vous lisez mal la note de la page 118 et vous appliquez à *alcazar estrellado* l'observation qui ne porte que sur *alcazar*[2], vous donnant le malin plaisir de commettre une bévue pour la mettre sur mon compte aux yeux de vos lecteurs. Sans collationner vous lisez *remos*, là où les textes reproduisent *ramos* que veulent la rime et l'assonance, contrairement à votre assertion[3]. Veuillez relire le passage page 128, et vous verrez qu'il faut *u* et non pas *o* ainsi que vous le prétendez; rendez-vous compte de la manière dont le sens est coupé, page 166, et vous trouverez qu'on a ici raison de mettre *o* et non pas *u*, sans qu'il y ait contradiction avec la règle grammaticale, ainsi que vous le soutenez[4].

Je suis loin de méconnaître qu'il ne s'est pas glissé des fautes d'impression dans mon édition du *Mágico prodigioso;* qu'il n'y a pas quelques virgules mal placées, quelques accents mal mis; que *pour* s'est imprimé au lieu de *par; celle* au lieu de *celui*[5], en parlant du sang qui est du féminin en espagnol et du masculin en français. Vous avez raison ici, M. Fatio, comme pour *volver á las espadas*; et je vous remercie bien sincèrement d'avoir signalé ces quelques erreurs, prouvant à vos yeux que je suis aussi peu compétent en langue castillane qu'en langue française; erreurs qui disparaîtront prochainement; pas toutes : il en est que je conserverai, malgré vos critiques qui ne sont pas acceptables[6].

---

1. [Non pas, je l'estime fort au contraire; mais je prétends que M. M. a pu tirer son article sur les divers sens du mot *jornada* d'un de ces nombreux calepins espagnol-français qui tous vivent sur le fond du dictionnaire de l'Académie espagnole, auquel M. M. n'avait pas à recourir en cette occurrence.]

2. [Ici M. M. a raison, son observation ne porte en effet que sur le mot *alcázar*. Il est donc bien entendu que les vers *Este monte elevado En si mismo al alcázar estrellado* se traduiront désormais par : « Ce mont élevé sur sa base même au palais des rois étoilé ».]

3. [M. M. continue à ne pas comprendre, ou, ce qui est plus grave, à ne pas vouloir comprendre. Pour s'expliquer comment M. de Latour, qui, lui, sait le castillan, a été amené à écrire le non-sens en question, il faut nécessairement admettre qu'il a lu, *par inadvertance, remos* pour *ramos*. M. M. qui est coupable d'avoir reproduit la bévue de son devancier, croit se justifier en nous répondant par la phrase qu'on vient de lire où il y a plus, à la lettre, d'erreurs que de mots. Le lecteur me dispensera d'insister.]

4. [A la page 145, note 6. M. M. s'exprime ainsi : « Notez l'emploi de *u* pour *o* toutes » les fois que le mot précédent ou le mot suivant commence par un *o* ». Je ne veux pas abuser de la situation et je corrige d'abord : « toutes les fois que le mot précédent *se* » *termine*, ou que le mot suivant commence par un *o*. » Telle qu'elle est énoncée cette règle est beaucoup trop générale, et ne s'applique pas en tous cas à la langue du XVIIe siècle. Mais là n'est pas la question; j'ai dit que les leçons des p. 128 : *Párate, inconstante flor, U decid*, et 166 : *Al otro, ó sañudo*, etc., admises par M. M., étaient en contradiction avec la règle qu'il donnait ailleurs, et je le maintiens encore.]

5. [En remplaçant *celle* par *celui*, M. M. supprime le barbarisme, mais conserve le solécisme. C'est un progrès.]

6. [M. M. se fait d'étranges illusions s'il pense que les « quelques » erreurs que j'ai relevées sont les seules qui puissent être recueillies dans son travail. J'avais eu un instant la pensée d'accompagner cette réponse d'un errata à peu près complet de la nouvelle édition du *Mágico;* mais voyant que M. M. nous promet de l'expurger, je ne crois pas devoir le priver du plaisir de se corriger lui-même.]

Ceci soit dit, M. le directeur, pour prouver à M. Fatio que je ne suis ni impeccable, ni infaillible, ni incorrigible, mais que je ne saurais être aussi affirmatif que lui quand il assure à vos lecteurs qu'il existe une copie manuscrite du *Mágico* chez le duc d'Osuna, mais qu'on n'en a point tiré parti (ib. p. 195 note). Qu'en sait-il[1]? Quand il répète l'erreur qu'il a déjà commise dans le n° 30 de la *Revue critique* de 1873, en soutenant (ib. p. 195, note 1) que j'ai publié la traduction espagnole de Ticknor, alors que j'ai directement traduit du texte anglais[2]; et il lui eût été facile de s'en convaincre par la comparaison du texte original avec la traduction. Sans prétendre connaître par moi-même tous les idiotismes de la langue castillane, que M. Fatio peut comprendre mieux que personne, je continue de croire, dût-il recommander mes observations philologiques aux romanistes de toutes les écoles, que jusqu'à preuve du contraire, j'ai raison dans mes notes sur l'*ll;* sur l'*o* changé en *ue;* sur la contraction de *ae* en *ai*, etc., etc. Je pense enfin qu'il me serait plus facile de faire comprendre à des élèves ou à des collégiens qui ne savent pas un mot d'espagnol que *fatio* dérive de *facetioso*, ou représente *fat* + *io* que de leur faire admettre, comme il le veut lui-même (ib. p. 196), que la forme *hay* du verbe *haber* représente *habet* + *ibi*[3].

---

1. [Voilà une question au moins maladroite; le fait qu'une copie manuscrite du *Mágico* se trouve au palais de l'Infantado est connu depuis plus de vingt ans (voy. l'éd. de Hartzenbusch, t. IV, p. 672 et A. F. von Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, t. III, p. 88 de l'appendice); ce qui l'est beaucoup moins, c'est que ce manuscrit, loin d'être une copie sans valeur, ou simplement médiocre, contient l'autographe même de Calderon. Je dois ce précieux renseignement à l'obligeance de M. A. M. Fabié, membre de l'Académie de l'Histoire et l'un des érudits les plus distingués de l'Espagne contemporaine, qui a bien voulu m'écrire à ce sujet une lettre fort détaillée dont je me permets d'extraire le passage suivant parce qu'il peut intéresser plusieurs érudits en Europe: « Examinado el ms. de Osuna con atencion por los s^res^ Sancho Rayon, Zabal- » buru, y por mi, y comparandolo con los autógrafos indubitados que en la misma biblio- » teca existen, es indudablemente tambien autógrafo, con la desgraciada particularidad » de faltarle el fin, probablemente la ultima hoja, donde estaria la firma de Calderon; » esto, que ya es importante, no lo es sin embargo tanto como la circunstancia de ser » el ms. mucho mas correcto y puro, como era natural, que todos los textos publicados, » en los cuales faltan ademas versos y tiradas ó fragmentos de alguna consideracion. » On le voit, M. Magnabal aurait agi dans son intérêt en gardant un silence prudent sur des choses qu'il ignore aussi profondément. Quant aux lecteurs de la *Revue*, ils lui sauront gré de m'avoir posé cette question : j'ai été amené par là à produire un document, qui constitue le seul appoint que cette discussion rebutante apporte au progrès de nos études.]

2. [Je n'ai jamais soutenu que M. M. avait « publié la traduction espagnole de Tick- » nor », qui est l'œuvre de MM. de Gayangos et de Vedia, j'ai dit que M. M. avait fait sa traduction française sur cette traduction espagnole au lieu de prendre le texte original; j'ai fait mieux, je l'ai prouvé, comme chacun peut s'en convaincre en recourant au n° 30 de la *Revue* de 1873.]

3. [Que M. M. ne sente pas le ridicule qu'il y a à parler de la *contraction* de *ae* en *ai*, à faire de la diphthongaison de l'*o* bref ou en position une caractéristique de certaines formes verbales, etc., etc., ce n'est point là ce qui m'étonne. On n'est pas tenu de savoir ce qu'on n'a pas appris. Je m'étonne seulement que ces choses s'impriment dans une édition classique, car, pour peu qu'on ne réagisse pas énergiquement contre ce genre d'explications philologiques, on peut s'attendre à lire bientôt dans le commentaire, d'un auteur français cette fois, une note ainsi conçue : « Remarquez cette forme *il y a* du » verbe *avoir*, dont l'indicatif présent est *j'ai*, *tu as*, *il a* ». Alors on reconnaîtra peut-être que la critique a le devoir de s'occuper de publications, qui, tout insignifiantes qu'elles soient en elles-mêmes, peuvent exercer une influence déplorable dans le milieu où elles sont lues et recommandées. Alfred MOREL-FATIO.]

Veuillez me permettre de croire, Monsieur le Directeur, que votre haute impartialité ne m'obligera pas à recourir à une réquisition et que vous voudrez bien insérer cette lettre dans un des prochains numéros de la *Revue critique*.

Veuillez agréer aussi l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Paris, ce 12 novembre 1875.

J.-B. MAGNABAL.

VARIÉTÉS.

M. Julien Havet nous communique les renseignements suivants qui ajoutent des détails peu connus à ce que l'on sait de la vie du philologue anglais Dobrée. (Revue critique 1875, II, p. 321).

« Le nom du philologue guernesiais Pierre Paul Dobrée doit s'écrire » avec un accent aigu sur le premier des deux *e*. Du moins c'est l'orthographe » usitée à Guernesey, où il y a encore aujourd'hui des membres de la famille » Dobrée.

» Cette famille était, à ce qu'il paraît, d'origine française. Je trouve en tête » d'une biographie de P. P. Dobrée, placée à la suite du livre intitulé *The* » *history of Guernsey*, by Jonathan Duncan, London, 1841, p. 616 : « This emi- » nent scholar was born in Guernsey, on the 26 th. of June, 1782, of a family » which had come from France, upon the massacre of St Bartholemew. »

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 3 décembre 1875.

M. Renier annonce qu'il a reçu une lettre de M. Masqueray, professeur au lycée d'Alger, qui a été envoyé en mission archéologique dans la région de l'Aurès. M. Masqueray a commencé l'exploration des ruines de Timgad. Il a levé le plan du grand temple de Jupiter Capitolin, et découvert 18 inscriptions nouvelles, dont il a pris des estampages; il espère en trouver encore d'autres.

L'académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Brunet de Presle. Est élu, M. Michel Bréal, professeur au collége de France, directeur d'études à l'école pratique des hautes études.

M. Ravaisson annonce que la stèle moabite du roi Mésa est exposée à la vue du public au musée du Louvre, dans la salle des antiquités judaïques. On a réuni les fragments qui avaient été achetés par le musée et ceux qui lui ont été donnés par la société palestinienne de Londres; on a complété les lacunes au moyen de l'estampage qui avait été pris avant que la stèle ne fût brisée, ainsi qu'à l'aide d'une copie faite par un arabe à la même époque. Cet estampage et cette copie sont exposés à côté de la stèle.

L'académie se forme en comité secret.

Après la reprise de la séance publique, M. Duruy lit la suite de son mémoire sur le régime municipal romain pendant les deux premiers siècles de l'empire. Ce régime variait d'une cité à l'autre; l'uniformité ne s'établit que plus tard. Certains territoires étaient entièrement soumis aux magistrats romains, tandis qu'ailleurs se trouvaient des cités qui jouissaient d'une grande indépendance. Ainsi, en ce qui concerne la juridiction, les jurisconsultes du troisième siècle reconnaissent aux magistrats municipaux le pouvoir de rendre la justice, mais ils l'enferment dans des limites fort étroites, au civil comme au criminel. Dans le haut empire au contraire il y avait des endroits où l'autorité locale exerçait jusqu'au droit de vie et de mort. Ainsi les évangiles montrent Jésus condamné à mort par les Juifs, et ceux-ci ne demandent à Pilate que la permission d'exécuter la sentence qu'ils ont eux-mêmes prononcée. Aux témoignages directs que nous avons sur la juridiction des magistrats municipaux, s'ajoutent des témoignages indirects tirés de l'histoire, qui nous montrent l'étendue d'action de cette juridiction. Ainsi Claude, pour donner le spectacle d'un combat naval sur le lac Fucin, rassembla à la fois 19000 condamnés à mort, — et dans le même temps il devait y avoir encore un grand nombre de condamnés qui se trouvaient impropres à être ainsi employés; M. Duruy ne pense pas que les gouverneurs romains aient suffi à prononcer toutes ces sentences de mort; beaucoup de ces hommes, sans doute, avaient été condamnés par les juridictions municipales. — Aux cités indépendantes s'ajoutaient en beaucoup d'endroits des confédérations de cités, qui elles aussi jouissaient de priviléges importants. En résumé, dit M. Duruy, l'empire romain, durant les deux premiers siècles, ne fut pas un état au sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot. C'était une aggrégation de communautés républicaines, séparées pour l'administration, unies sous un gouvernement central seulement en ce qui concerne la souveraineté politique et de l'impôt.

Ouvrages déposés : — F. de Lasteyrie, Histoire de l'orfèvrerie; — Hende, Histoire de Lille. — *Présenté par M. Renan :* Mémoire sur le Site de la ville d'Adoullam, par M. Clermont-Ganneau.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Bernhardi, Geschichte Russland's (Leipzig, Hirzel). — Boudrot, Le Jugement dernier, rétable de l'hôtel-Dieu de Beaune (Beaune, Batault-Morot). — Busolt, Spinoza (Berlin, Mittler). — Caldwell, A Comparative Grammar of the Dravidian or South-Indian Family of Languages, 2d Ed. (London, Strassburg, Trübner; Paris, E. Leroux). — Childers, A Dictionary of the Pali Language. Part II completing the Work (London, Strassburg, Trübner; Paris, E. Leroux).

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Banchi (L.). Contributo alla storia dello studio di Perugia nei sec. XIV e XV di G. Padelletti. Rassegna bibliografica. In-8°, 16 p. Firenze (tip. Cellini e C°).

Blackie (C.). Etymological Geography. With an Introduction. In-8°, cart. 230 p. London (Daldy et L.). 7 fr. 50

Busolt (G.). Der zweite Athenische Bund u. die auf der Autonomie beruh., hellen. Politik von der Schlacht bei Knidos bis zum Frieden d. Eubulos. Mit e. Einleitg., zur Bedeutg. d. Autonomie in hellen. Bundesverfassgn. In-8°, 228 S. Leipzig (Teubner). 7 fr. 50

Caix de Saint-Aymour (A. de). Études sur quelques monuments mégalithiques de la vallée de l'Oise. In-8°, 39 p. et 50 fig. sur bois. Paris (Indicateur de l'archéologue). 5 fr.

Cahier (C.). Nouveaux mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen-âge, par les auteurs de la monographie des vitraux de Bourges (C. Cahier et feu A. Martin de la compagnie de Jésus). Collection publiée par le P. C. Cahier. Décorations d'églises. Gr. in-4°, xvj-294 p. et nombreuses gravures. Paris (F. Didot frères, fils et C°).

Caspari. A Grammar of the Arabic Language. Translated from the German, with numerous additions, by W. Wright. 2d edit, revised and greatly enlarged. Vol. 2. In-8°, cart. 496 p. London (F. Norgate). 15 fr. 65

Codex diplomaticus Cavensis. Tomus II. In-4°. Mediolani (Hœpli).

Codrington (E.). Memoirs. With Selections from his Public and Private Correspondence. Edited and abridged from the larger Work, by his Daughter, Lady Bourchier. With Portrait and other Illustrations. In-8°, cart. 550 p. London (Longmans). 9 fr. 50

Curteis (A. M.). History of the Roman Empire from the Death of Theodosius the Great to the Coronation of Charles the Great. A. D. 390-800. With Maps. In-12, cart. 292 p. London (Rivingtons). 4 fr. 50

Dupont (G.). Histoire du Cotentin et de ses îles. T. 2. In-8°, 676 p. Caen (Le Blanc-Hardel).

Fick (A.). Die Gœttinger Familiennamen. In-4°, iv-31 S. Gœttingen (Vandenhœck et Ruprecht). 1 fr. 75

Gourdon de Genouillac (H.). Histoire de l'abbaye de Fécamp et de ses abbés. Nouv. édit. avec pl. In-8°, 294 p. Fécamp (Marinier). 5 fr.

Griffiths (R. T. H.). Ramayan of Valmiki. Translated into English Verse. Vol. 5. In-8°, cart. London (Trübner). 18 fr. 75

Guibal (G.). Histoire du sentiment national en France pendant la guerre de cent ans. In-8°, 536 p. Paris (Sandoz et Fischbacher).

Hafiz. Century of Ghazels, or a Hundred Odes. Selected and translated from the Diwan. In-16. London (Williams et N.). 2 fr. 50

Jonson (Ben). Works. With Notes and a Biographical Memoir, by W. Gifford. With Introduction by Lieut.-Col. Cunningham. 9 vol. In-8°, cart. London (Bickers). 131 fr. 25

Jullien (A.). La Comédie à la cour de Louis XVI. Le théâtre de la reine à Trianon, d'après des documents nouveaux et inédits. In-8°, 47 p. Paris (Baur).

Kœrting (G.). Wilhelm's von Poitiers. Gesta Guilelmi ducis Normannorum et regis Anglorum. Ein Beitrag zur anglo-Normann. Historiographie. In-4°, 41 S. Dresden (v. Zahn). 1 fr. 50

Kretschmann. Die Kæmpfe zwischen Heraclius I. u. Chosroes II. 1. Thl. In-4°, 20 S. Berlin (Calvary et C°). 1 f. 50

Kuhl (J.). Die Anfænge d. Menschengeschlechts u. sein einheitlicher Ursprung.

1. Thl. Arier, Aramæer und Kuschiten. In-8°, 266 S. Bonn (Habicht). 5 fr. 35

Le Coultre (J.). De l'ordre des mots dans Crestien de Troyes. In-8°, 88 p. Dresden (v. Zahn). 2 fr. 25

Marco Polo. The Book of Marco Polo, the Venetian, concerning the Kingdoms and Marvels of the East. Newly translated by Col. H. Yule. 2d Edit. revised. with the addition of new matter and many new Illustrations. 2 vol. In-8°, cart. 1300 p. London (Murray). 78 fr. 75

Masson (F.). La Révolte de Toulon en Prairial an III. In-8°, 95 p. Paris (Lib. des Bibliophiles). 5 fr.

Matscheg (A.). Storia politica di Europa dal chiudersi del regno di Carlo VI al Trattato di Aquisgrana, illustrata coi dispacci degli ambasciatori della repubblica di Venezia. Vol. 1. In-8°, 284 p. Venezia (tip. Grimaldo e C°). 4 fr.

Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie. T. 14. (1872-1874). In-8°, vij-706 p. Paris (Derache).

Nicolay (N. de). Description générale du Bourbonnais en 1569, ou Histoire de province (villes, bourgs, châteaux, fiefs, monastères, familles anciennes, etc.). Publiée et annotée par les soins de M. le comte Maurice d'Irisson d'Hérisson. In-4°, 210 p. et carte. Moulins (Desrosiers). 25 fr.

Petit de Julleville (L.). Histoire de la Grèce sous la domination romaine. In-8°, viij-400 p. Paris (Sandoz et Fischbacher). 7 fr. 50

Poésies populaires en langue d'oc, recueillies par A. Atger. In-8°, 69 p. Montpellier (imp. Ricateau, Hamelin et C°).

Porter (J. L.). Science and Revelation: their Distinctive Provinces. With a Review of the Theories of Tyndall, Huxley, Darwin, and Herbert Spencer. In-8°, 40 p. London (Simpkin). 5 fr.

Recueil des historiens des croisades, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Historiens grecs. In-fol. xxiv-772 p. Paris (Klincksseck). 45 fr.

—— de notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Contantine. 6° vol. de la 2° série. 1873-1874. 16° vol. de la collection. In-8°, 478 p. et 20 pl. Paris (Challamel).

Rus (J.). Œuvres de J. Rus, poète bordelais de la première moitié du XVIe s.; publiées d'après l'unique exemplaire qui paraisse subsister par P. Tamizey de Larroque. In-8°, 77 p. Paris (Claudin).

Sales (Sant Frances de). Introduction dar vuez devot. Moullet hervez edision guenta ar bloag 1710. In-18, 470 p. Quimper (Salaun).

Schmidt (J.). De Herodotea quae fertur vita Homeri. In-8°, vj-126 S. Halle (Lippert). 3 fr. 80

Schuchardt (H.). Ritornell und Terzine. In-4°, iv-146 S. Halle (Lippert). 10 f. 75

Tholin (G.). Études sur l'architecture religieuse de l'Agenais, du X° au XVI° s., suivies d'une notice sur les sépultures du moyen-âge. In-8°, xvj-364 p. et 32 pl. Paris (Didron).

Thomson (E.). Select Monuments of the Catholic Church in England before the Norman Conquest; consisting of Ælfrie's Paschal Homily, etc. 2d edit. In-12, cart. London (J. R. Smith). 6 fr. 25

Thorpe (B.). Anglo-Saxon Poems of Beowulf, etc. With Translation, Notes, etc. 2d Edit. In-8°, cart. London (J. R. Smith). 9 fr. 50

Tonetti (F.). Storia della Vallesesia e dell' alto Novarese con note e documenti. Parte 1a, fasc. 1. In-8°, xij-52 p. Varallo (tip. Colleoni).

Uhrig (A. J.). Bedenken gegen die Aechteit der mittelalterlichen Sage v. der Entthrong. d. Merowingischen Kœnigshauses durch den Papst Zacharias. In-8°, viij-81 S. Leipzig (Veit et C°). 2 fr. 75

Ujfalvy (C.-E. de). Étude comparée des langues ougro-finnoises. 1re partie. Gr. in-8°, xx-111 p. Paris (Leroux).

Watt (Vadian) (J. v.). Deutsche historische Schriften. 1. Bd. Chronik der Aebte d. Klosters St. Gallen. 1. Hælfte. Hrsg. v. E. Gœtzinger. In-4°, 565 S. St. Gallen (Huber et Ce). 13 fr. 35

Zumpt (A. W.). De imperatoris Augusti die natali fastisque ab dictatore Caesare emendatis commentatio chronologica. Acced. tabulae parallelae annorum Romanorum et Julianorum. In-8°, 65 p. Leipzig (Teubner). 1 fr. 75

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 51 Neuvième année. 18 Décembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

AVIS.

A partir du 1er janvier 1876, la *Revue critique d'histoire et de littérature* paraîtra chez M. Ernest LEROUX, libraire-éditeur, 28, rue Bonaparte, où l'on devra remettre les ouvrages et publications périodiques destinés à la *Revue*, et adresser toutes les communications.

En vente chez F. VIEWEG, libraire-éditeur (librairie A. Franck), 67, rue Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

25e ET 26e FASCICULES.

CHEREF-EDDIN RAMI Anîs el-'Ochchâq.
Traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté. Traduit du persan et annoté par C. Huart. 5 fr. 50

P. PIERRET Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement. 3me fascicule. 6 fr.

The Academy, n° 186, new series, 27 novembre. HILLEBRAND, Wælsches und Deutsches. Berlin, Oppenheim (G. A. SIMCOX : art. favorable). — Matthaei Parisiensis Monachi Sancti Albani Chronica Majora. Ed. by R. LUARDS. Vol. II. London, Rolls Series (George F. WARNER : édition irréprochable). — Gleanings from the Venetian Archives, 1628-1637 (Samuel R. GARDINER : fin). — *Correspondence*. The Chaldæan Origin of the Sabbath (A. H. SAYCE : note intéressante dans laquelle l'auteur établit d'après les travaux de MM. Oppert, Schrader, Smith, etc. l'origine du jour de repos qui termine chaque semaine; chez les Assyriens, le 7, le 14, le 21 et le 28 du mois était des jours néfastes pendant lesquels on ne devait rien entreprendre). — The Sin-Eater (The Author of a Paper on « Legends and Folk-Lore of North-Wales » in *Blackwood's Magazine* for November). — Shakspere's Richard II (J. W. HALES). — GERLAND, Anthropologische Beitræge. Vol. I. Halle, Lippert'sche B. (Edward B. TYLOR : recommande chaudement cet ouvrage). — SCHLEICHER, A Compendium of the Comparative Grammar of the Indo-European, etc. Languages. Transl. by HERBERT BENDALL. Part I. London, Trübner (Augustus S. WILKINS : cette traduction laisse fort à désirer). — The Text of Tabari (R. DOZY : lettre de M. Dozy contenant quelques détails sur l'édition projetée du Tabarî arabe, donnant les noms des savants qui se partageront la tâche et demandant qu'une souscription soit ouverte pour couvrir les frais de la publication).

The Athenæum, n° 2509, 27 novembre. Anthropological Notes. — Palestine Explorations (SELAH MERRILL : détails sur une reconnaissance poussée dans le Hauran). — Mr. Stanley's Expedition (Richard F. BURTON). — Geographical Notes. — Lapidarium Septentrionale. London, Quaritch (magnifique volume publié par la Société des Antiquaires de Newcastle, où sont décrites les antiquités romaines du nord de l'Angleterre; ce vol. contient plus de mille gravures sur bois et cartes).

Literarisches Centralblatt, n° 48, 27 novembre. LORIMER, John Knox and the Church of England. London, King, in-8° (ouvrage capital, contenant d'importants documents inédits). — *Monumenta boica*, ed. Academia scient. boica, vol. XLII; Münich, in-4°. — MEHLIS, Bemerkungen zur præhistorischen Karte der Rheinpfalz. Münich, Straub, in-8°. — LJUBIĆ, Opis jugoslavenskih novaca, nouv. éd. Agram (ouvrage de numismatique jougoslave, notamment bulgare et serbe). — MÜLLER, Politische Geschichte der Gegenwart. VIII : das Jahr 1874. Berlin, Springer, 5 fr. 25. — ZERMELO, A. L. Schlœzer. Berlin, Weber, 1 fr. 75. — Der deutsch-franzœsische Krieg, I, 9. Berlin, Mittler, 7 fr. 50 (le critique reproche à l'état-major allemand trop d'indulgence pour Bazaine). — WENGEN, Die Kæmpfe von Belfort im Januar 1871. Leipzig, Brockhaus, 15 fr. (récit détaillé, peu favorable au général de Werder). — DÜHRING, Kritische Geschichte der Nationalœkonomie und des Socialismus, 2e éd. Berlin, Grieben, 11 fr. 25 (ouvrage sans méthode, mais intéressant et personnel). — KULL, Zur Statistik der Bevœlkerung von Würtemberg. Stuttgart, Lindemann, 3 fr. 75 (important). — NŒLDEKE, Mandæische Grammatik. Halle, Buchhdl. des Waisenhauses, 18 fr. 75 (ouvrage tel qu'on devait l'attendre de l'auteur sur ce point important de la philologie sémitique). — SCHMIDT, Zur Geschichte des indogermanischen Vokalismus, II. Weimar, Bœhlau, 16 fr. 25 (travail de premier ordre). — POTT, Ueber vaskische Familiennamen. Detmold, Meyer. — PIERSON, Altpreussisches Wœrterschatz mit Erlaüterungen. Berlin, Mittler, 1 fr. (rapprochements extravagants). — MASSMANN, Die Orgelbauten in Meklenburg-Schwerin, I. Wismar, Hinstorff. — LUCHS, Culturhistorische Wandtafeln, 1-2.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — **18 Décembre** — **1875**

Sommaire : 238. Hymnes du Rigveda, tr. p. GELDNER et KAEGI, avec le concours de ROTH (suite et fin). — 239. GANTRELLE, Nouvelle grammaire de la langue latine, 10e éd. — *Variétés :* Un pamphlet à propos du Pamphile. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

238. — **Siebenzig Lieder des Rigveda,** übersetzt von Karl GELDNER und Adolf KAEGI, mit Beitrægen von R. ROTH. Tübingen, Laupp. 1875. 1 vol. in-12, xiv et 176 p. — Prix : 4 fr.

II.

J'en demande pardon à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas indianistes, mais tout en négligeant un bon nombre d'observations, les unes moins importantes, les autres qui exigeraient de trop longs développements, je ne suis qu'à moitié de ma tâche. Les indianistes voudront bien continuer à me suivre avec le texte et la traduction en main : il m'aurait fallu tripler le volume de cet article pour suppléer à l'un et à l'autre. J'ai réservé les hymnes qui m'ont suggéré le plus grand nombre de remarques afin de simplifier, en ne dispersant pas ces remarques, mon propre travail et celui du lecteur. Mais avant de les aborder, examinons encore la traduction d'un certain nombre de passages isolés.

II. 27. 11. Rien n'indique qu'il s'agisse de la droite ou de la gauche des Âdityas. Le poète dit qu'il ne distingue pas les points cardinaux (parce qu'il est dans les ténèbres), et demande la lumière (qui les lui fera distinguer). Ici c'est le traducteur qui s'écarte du sens le plus simple que la comparaison de I. 31. 14 et de IX. 70. 9 met hors de doute. — VII. 76. 3. L'idée qu'il y a eu beaucoup de jours avant le soleil, et que l'aurore une fois apparue ne s'éloigne plus, ne semble ni védique, ni « humaine ». L'aurore n'est pas comparée non plus à *un* fiancé comme dans la Bible, mais à *son* amant, le soleil. Je traduirais ce vers à construction un peu embarrassée en admettant un pléonasme de mots comparatifs (*ná* avec *dadrikshé* et *iva* avec *púnar yatî*), dont il y a d'autres exemples, et en donnant à *púnar i* comme à *púnar ā i* I. 124. 4 le sens de « revenir » pour lequel *púnar* paraît suffire sans *ā* : « Ils ont été nombreux les jours (cf. I. 113. » 8, 11, 124. 2. 9) qui (ont commencé) à l'orient au lever du soleil, à l'endroit, » d'où arrivant comme ton amant, tu as été vue ô Aurore! pareille à une reve- » nante ». — I. 41. 9. Au lieu de bâtir un sens sur le seul mot *catúrah* qui devrait désigner les quatre dés, si on s'attache à l'infinitif ablatif *nidhātoh* qui dans un hymne aux Âdityas et dans un vers où il ne peut être question que de Varuna doit nécessairement signifier « lier » (cf. *nidhā* lien et le nom de *nidhā-pati* donné au Gandharva), on arrive au sens : « Qu'on craigne d'être lié par » celui qui en retient même quatre ». — X. 117. 8. Il est difficile de voir en

quoi la désignation du vieillard par *tripād* serait plus vraisemblable que celle de l'enfant par *cátushpād*, ou pourquoi si *ékapād* désignait le dieu Aja ainsi nommé, *tripād* ne s'appliquerait pas à Vish*n*u et *cátushpād* au Purusha. La solution de la difficulté paraît devoir être cherchée dans le quatrième pâda. Si l'on prend *pankti* dans celui de ses sens qui peut être le plus vraisemblablement védique, et *sam-paç* dans le sens de « récapituler, embrasser » qu'il a dans les Brâhma*n*as, (en admettant d'ailleurs avec M. R. le sens que le contexte paraît en effet imposer pour *abhy èti paççát*, et en passant sur le *dvipádām* au lieu duquel on attendrait plutôt *tripádām*) on aboutit à un aphorisme sur les mètres comme il y en a tant dans le Rig-Véda : les mètres vont d'autant plus vite qu'ils ont moins de pieds, — au dernier pâda : celui qui se compose de panktis, ou séries de cinq pieds, va en s'approchant (des autres, sans les atteindre). — IV. 33. 1 et V. 85. 1 rapprochés semblent signifier : « Je les prie *d'étendre la vache* brillante », et « Lui » qui a fendu en quelque sorte la peau (les ténèbres, VII. 63. 1) comme un » boucher pour *étendre la terre* sous le soleil. » — VII. 82. 6. La traduction ne tient pas compte de *asya*, et *tvísh*, ordinairement « violence », ne s'oppose pas nécessairement à *çulká*. Je comprends : « Tous les deux déploient pour l'action » et pour un grand profit la force durable qui appartient en propre à Varu*n*a. » — I. 115. 5. Non « devant l'œil de Mitra et de Varu*n*a », mais « pour qu'ils » voient. » — X. 18. 5. Le sens de l'allemand m'échappe; celui du texte paraît être : « comme la postérieure ne prend pas les devants sur l'antérieure (*hā* cf. *vi-hā* X. 71. 8). Au vers 7 il faut joindre *ánjanena* à *sám viçantu* (Gr.) et au vers 6 séparer *ā́ rohata* de *áyuh* (cf. 7). — IV. 33. 11, voyez Gr. — X. 117. 1. En tenant compte de *it* on traduira : « La faim n'est pas le seul genre de mort » qu'aient fixé les dieux. » C'est une menace au riche : « il y a des genres de » mort pour celui qui est repu. » — VII. 86. 1. Est-il sûr que l'idée de la révolution du ciel lui-même en tant que voûte solide soit védique? Pourquoi ne pas traduire : « Il a poussé l'astre (le soleil, *nákshatra*) dans le ciel? » — IV. 42. 4. « J'ai fixé le ciel dans la place du *ritá*, » (cf. l'aurore suivant le chemin du *ritá* I. 124. 3).—I. 143. 2 *asyá krátvā samidhānásya* peut se rapporter à Agni (*asya* se rapportant au sujet dans la même locution I. 190. 3, V. 29. 7, cf. aussi I. 152. 3). — VII. 86. 2. « Je me dis à *moi-même*. » — IV. 30. 16. « Indra lui a » donné part aux hymnes; » c.-à-d. l'a rendu glorieux, cf. II. 13. 12, *prá çravāyan*. Il s'agit d'ailleurs d'un personnage mythologique[1]. — IX. 112. 4. « Ceux » qui adressent la parole (à quelqu'un) aiment un sourire (de lui). » — VII. 83. 8. *yátra*..... Le tour est le même qu'au vers 6.

Nous passons maintenant aux hymnes réservés.

II. 38. Le vers 10 est-il une interpolation, ou le nom de *nárāçámsa*, ailleurs donné non-seulement à Agni, mais aussi à Pûshan, l'est-il ici à Savitar qui serait

---

1. Le fils de la vierge. A propos des vierges mythologiques, le second hémistiche du vers IV, 19, 7, permet-il de douter que celles qui sont nommées au premier ne soient, en dépit du *ná* comparatif qui est un peu inattendu, les eaux du ciel? L'observation est faite pour l'épithète *ritajnáh* qu'il ne faudrait plus traduire « vertueuses » mais prendre dans le sens de II, 28, 4.

de plus appelé *gnâspáti* en qualité de Tvashtar Savitar? — Au vers 8 le sens de « soir » (clignement d'œil du soleil) donné à *nimishi* est supposé pour ce seul passage, et on s'appuie sur cette prétendue mention du soir pour préférer le vers en question au vers 7 qui ne serait qu'une variation de la même pensée et n'aurait pu exister originairement à côté de lui. Mais cette similitude des deux vers semble elle-même moindre qu'on ne le prétend. Dans 7 *a*, avec ou sans la correction *ápyā* (l'existence d'un féminin *ápī*, génitif *ápyās* est-elle suffisamment prouvée par un passage peut-être corrompu lui-même, VI. 67. 9 où d'ailleurs le génitif serait en *as?*) l'accusatif *bhāgám* ne peut être que le régime de *ā ví tasthuh*, ou si le premier pâda doit rester distinct du second, d'un verbe analogue sous-entendu. Dans 7 *b mrigayás* ne peut d'après sa formation (de *mrigay* assimilé à une racine avec le suffixe *as* accentué) signifier que « chasseur » et non « gibier ». Je traduirais donc, sans correction aucune : « *On* (les pêcheurs) cherche le » trésor aquatique que tu as déposé dans les eaux; les chasseurs (de gros gibier) » se répandent dans les plaines; *on* va dans les bois pour les oiseaux[1] : personne » ne viole les lois du dieu Savitar. » Après ce vers relatif aux différents genres de vie des hommes (cf. vers 6), en vient un autre sur les mœurs des animaux, construit d'une façon très-analogue, avec un seul verbe *gāt* pour trois phrases, et un enjambement de cinq syllabes au commencement du troisième pâda : car je traduis : « tous les oiseaux remuent à chaque instant et sans repos. » La correction *vāruná* au premier pâda est vraisemblable. Mais à part ce seul mot, nous accepterions sans aucun changement les vers 7-11. — Dans les six premiers vers, il faut relever d'abord la traduction inadmissible de *arámatih* par « rastet nie ». Quoique le mot pris une fois dans le sens concret de « pieux » VIII. 31. 12, puisse dans ce sens s'appliquer à Savitar, j'aime mieux en faire comme autrefois M. R. lui-même dans son dictionnaire, en admettant un nouvel enjambement, le sujet de *adardhar :* « le génie de la piété a distingué les temps. » Mais alors ce génie n'est-il pas au vers 5, la « mère » qui donne la meilleure part au « fils » (Agni; cf. I. 164. 8, la mère qui donne au père sa part du sacrifice)? M. R. lui rapportait aussi autrefois 4 *a*. Mais je crois que les mythologues ont décidément raison de voir dans cet autre passage la nuit (*mókī*, vers 3) confondant les deux mondes qui sont séparés pendant le jour : le sage qui dépose sa puissance au milieu de son œuvre serait alors Savitar lui-même. A cet égard la comparaison du vers 4 de l'hymne I. 115, où une allusion aux travaux terrestres serait tout à fait isolée, paraît décisive. Dès lors il sera naturel de ne voir dans le vers II. 38. 3, qu'une allusion aux chevaux du Soleil, en sorte que la première mention des travaux des hommes se trouverait au vers 6, servant de transition à la seconde partie de l'hymne.

IV. 18. Les vers 7 et 8 attribuant expressément des naissances diverses à Indra, on ne voit pas comment les détails, prétendus contradictoires, renfermés

---

1. Si dure que puisse paraître ici notre construction, elle semble encore grammaticalement plus satisfaisante que celle qui aboutit à la traduction « les bois sont aux oiseaux »; dans ce sens en effet on attendrait plutôt le génitif.

dans cet hymne, pourraient prouver qu'il est composé de fragments. D'abord les vers 1-5 forment un seul tout que le traducteur a tort de rompre en supprimant 4 comme interpolé, et en détachant 5 pour le joindre à 6 et 7. Indra, quoi qu'en dise la note, n'a pas suivi le conseil qui lui était donné au vers 1. Il a bel et bien fait mourir sa mère, et le vers 4 le justifie : « Qu'aurait-il fait (et il avait » beaucoup à faire, vers 2) dans sa cachette (*rídhak*, ainsi probablement VII. » 61. 3 et en tout cas X. 79. 2 à côté de *gúhā* cf. vers 5), lui que sa mère avait » porté déjà tant de mois et tant d'années? » Cette cachette était le sein de la mauvaise mère qui méprisait son enfant (vers 5) et ne lui laissait pas voir le jour. — Au contraire les vers 6 et 7 dont le premier commence par un mouvement qui rappelle celui du vers 1, nous montrent la mère d'Indra faisant son éloge devant les eaux qui le méprisent. — La même opposition se retrouve entre les vers 10 et 11, si on ne la supprime pas, comme le fait le traducteur par la correction *áret tám* qui le contraint au quatrième pâda à ajouter un « doch », et à condamner ainsi lui-même sa correction : cette fois là Indra n'avait pas été léché par sa mère, et se frayait lui-même sa voie (à peu près comme aux vers 2 et 3). C'est qu'en effet, d'après le vers 8, de même que les eaux qui aux vers 6 et 7 insultaient Indra le caressent quelquefois, de même celle que nous trouvons bonne mère aux vers 7 et 11 est quelquefois mauvaise comme aux vers 5 et 10 : « Tantôt la jeune femme t'a rejeté; tantôt la mauvaise mère (*kushávā*) t'a » dévoré. » Remarquons en passant qu'Indra rejeté par sa mère, Indra le quatrième âditya (Vâl. 4. 7) si souvent nommé avec les trois autres, rappelle de la manière la plus frappante Mârtâ*nd*a, le huitième âditya, rejeté par Aditi. — La mention du faucon apportant le Soma dans le vers 13 qui est d'ailleurs une réponse nécessaire au précédent, ne permet guère de douter que ce vers ne se rapporte à Indra. La femme ne peut être que la veuve, c'est-à-dire la mère. Quant au chien qui joue ailleurs (I. 161. 13, sans parler des fils de Saramâ) un rôle mythologique, ne désignerait-il pas le gardien du Soma, et ne serait-il pas le même que ce père tué par Indra, ce personnage nommé Dâsa au vers 9 et Tvash*t*ar au vers 3, Tvash*t*ar étant lui-même un personnage équivoque, moitié dieu, moitié démon (cf. la victoire qu'Indra remporte sur lui III. 48. 4, et son hostilité contre les *R*ibhus)? En somme les vers 10-13 fournissent le développement des vers 8 et 9. Ce développement, il est vrai, avait déjà commencé dans les vers 1-7; mais qui reprochera à un poète de n'avoir pas choisi comme début la division de son sujet, et d'avoir préféré le mouvement si remarquable auquel il a déjà été fait allusion : *ayám pánthā*h, etc.? — Au vers 11 est-il possible que *ví kramasva* ne désigne point les trois pas de Vish*n*u (cf. VIII. 12. 27)?

VI. 9. Le vers 6 est intercalé entre 3 et 4 en vue d'une interprétation d'ensemble qui paraît souffrir bien des difficultés. Que fait-on de *ávarena* en cherchant dans *pitrā́* l'ancêtre du poète, et qu'est-ce que ce titre de *amrítasya gopā́*h qu'il se donnerait à lui-même? De plus le rapprochement de *ávarena pitrā́* et de *avác cáran* ne semble-t-il pas s'imposer? Ce père inférieur paraît être Agni[1], et Agni

1. Agni reçoit ailleurs l'épithète *avama* IV. 1. 5. Le premier pâda du vers I. 104, 4

aussi le gardien de l'immortalité qui vivant en bas en sait plus qu'*un* autre, ou plus que *l'*autre (le père supérieur, son père à lui, qui passe aussi pour son fils V. 3. 9 cf. III. 1. 10), Agni qui seul connaît le sacrifice, d'où le commencement du vers 4 qu'on sépare à tort de 3 : « Le voici, le premier sacrificateur. » Le vers 6 n'annonce pas sans doute une inspiration, qui même si on place ce vers avant 4 semblerait bien courte après avoir été si pompeusement décrite, mais plutôt le trouble d'un esprit inquiet : *ví me mánaç carati* (cf. I. 105. 6. 7 et *passim*); et en effet le poète ne sait que dire : *kím svid vakshyâmi*. Mais devant Agni les dieux eux-mêmes sont saisis de crainte (7) : c'est là le lien des deux vers que le traducteur sépare. L'hymne entier n'est qu'un aveu de l'ignorance du poète opposée à la sagesse d'Agni.

IX. 113. Le mouvement du vers 6 ne le rattache-t-il pas à la seconde partie de l'hymne plutôt qu'à la première? Pourquoi *brahmâ* ne désignerait-il pas le prêtre céleste? Le vers 4 a déjà parlé du Soma *préparé* (et non vaguement *créé*) par le créateur *dhātrá*. Au vers 5 je traduirais en tout cas « purifié *par* la prière » et non « traüfelnd *zum* Gebet », si même *bráhman* malgré son accent n'est pas ici concret (cf. IV. 50. 8). Sans songer encore au Brahmâ classique, il ne faudrait pas méconnaître la portée mythologique de tout ce passage.

I. 161. Sans prétendre trouver un lien évident entre toutes les parties de cet hymne, on se demandera si l'incohérence d'un morceau reproduisant des traditions dont le sens pouvait échapper, au moins en partie, au poète lui-même, est un argument suffisant contre l'unité de composition. Laissant même de côté cette question on peut douter que l'intercalation du vers 14 entre 5 et 6 soit bien heureuse. Au vers 3 les *R*ibhus annoncent des œuvres dont l'accomplissement est constaté aux vers 6 et 7. Le char des Açvins, la vache de *B*rihaspati, les chevaux d'Indra sont ceux qu'ont faits les *R*ibhus, et si le poète ajoute que ceux-ci ont été rejoindre les dieux, c'est pour constater leur récompense, et il n'entend pas que les dieux les aient pris sur leurs véhicules. Le vers 14 interrompt donc mal à propos le développement des vers 1-7. Au contraire, célébrant seulement l'amour des dieux pour ces pieux serviteurs (*ichántah*, cf. VIII. 2. 18), il est très-bien placé à la fin de l'hymne. — Le vers 12 semble bien à sa place entre 11 et 13. Dire des *R*ibhus qu'ils parcourent les mondes (ou qu'ils se glissent parmi les êtres) les yeux fermés (*sammílya*, selon la construction la plus ordinaire, doit se rapporter au sujet), c'est la même chose en langage mythologique que de dire qu'ils dorment dans la maison de Savitar (qui règne aussi sur la nuit). De plus le second hémistiche semble faire allusion au réveil des *R*ibhus et servir de transition au vers suivant. — Je fais toutes mes réserves sur la construction de 11 et sur le sens de 11 *d* et 13 *d*. — L'intervention du bouc *bastá* ne résulterait-elle pas d'un jeu de mots sur *ajá* « bouc » et « non né » qui dans le second sens aurait pu désigner Savitar?

---

doit être traduit sans doute : « J'interroge l'inférieur (Agni) sur le sacrifice, » et en tout cas c'est Agni qui doit répondre : « Que le messager le dise! » Au vers I. 144. 1 c'est encore Agni qu'on interroge comme le plus sage. Cf. aussi I. 164. 37. Sur l'essence inférieure et l'essence supérieure (et la 3e essence) du père, voyez I. 155. 3.

V. 84. Cet hymne de trois vers est difficile, tant parce qu'adressé à Prithivî seule, il est unique de son espèce dans le Rig-Véda, que parce qu'il renferme en deux vers deux ἅπαξ εἰρημένα et un autre mot obscur. Le traducteur admet, comme j'ai eu l'occasion de le soutenir contre M. de Gubernatis (*Revue*, 1875. I, p. 52), que Prithivî est bien ici le génie de la terre. L'interprétation de *khidrá* « charge » proposée par M. Grassmann semble plus vraisemblable que celle qui a été suggérée à M. R. par le Nirukta. — Il paraît impossible, à la place où est *aktúbhih* de le traduire autrement que « le soir » ou peut-être « de jour en « jour » (cf. IV. 53. 1 et 3 et ailleurs). — L'explication de *vicārini* (χθὼν εὐρυόδεια) est une hypothèse contraire à la formation la plus vraisemblable du mot (formation primaire et non dérivation). L'idée d'un mouvement de la terre (rien de Galilée) est impliquée par le vers X. 149. 1. De plus le ciel et la terre disparaissent (pendant la nuit) puisqu'Indra VIII. 85. 16 ou les anciens prêtres III. 54. 4 (cf. I. 161. 12) les retrouvent. Mais je chercherais plutôt le sens de *vicārini* en le supposant synonyme d'un *vivartini* qui d'après les vers VI. 8. 3, I. 185. 1 ferait allusion au phénomène de la séparation au lever du jour du ciel et de la terre confondus pendant la nuit, ou peut-être du développement, du déroulement de la terre. — Quant à *perú* qui ne doit pas être distingué de *péru* (cf. X. 36. 8 et V. S. 6. 10, cf. encore VII. 35. 12), il semble formé comme *pedú* (pour *papadú*), le piéton auquel les Açvins donnent un cheval, l'est de *pad* « marcher, » — c'est-à-dire de *par, prā* « remplir » avec le redoublement *pa*, tandis que le nom du démon *pípru* (qui semble au premier abord une antiphrase) a le redoublement *pi*. Ce mot *perú* ou *péru* « libéral » semble appliqué IX. 74. 4 à ceux qui pressent le Soma dans le ciel. Il l'est au Soma lui-même X. 36. 8, et paraît désigner T. S. 3. 1. 11. 8, non un membre (B. R.), mais encore le Soma comparé au sperme (cf., à cause du verbe *tuj*, I. 105. 2). Je crois qu'il désigne ici le Soma céleste (comme déjà peut-être dans la T. S.) La comparaison du Soma avec un cheval hennissant est banale, et fournirait peut-être une explication du vers 1. 158. 3 qui a suggéré pour *perú* le sens de « sauveur » (de *par*, franchir, B. R.; le sens étymologique est d'ailleurs assez indifférent). Quant au sens de notre hémistiche il serait analogue à celui de I. 185. 5, VII. 101. 3, et pourrait être précisé par celui de I. 105. 2.

X. 127. Le vers 7 est intercalé entre 2 et 3 en vue d'une division de l'hymne en strophes de deux vers. Mais si le rapport des vers 4 et 5 est frappant, celui des vers 2 et 3, dans l'ordre traditionnel ne l'est pas moins. Or ce sont eux précisément qu'on sépare. Le rapprochement de 7 et 3 ne semble pas mieux justifié par le sens de 7 *c* : car celui qu'on propose est bien bizarre. Il ne semble pas d'ailleurs que *ushás* désigne le crépuscule du soir ni dans l'un ni dans l'autre vers. Au vers 3 *ushás* est le jour (comme dans le duel *ushásānáktā*) que la nuit chasse, tout en éloignant en même temps l'obscurité par son propre éclat, puisque c'est d'une nuit brillante qu'il s'agit. Au vers 7 je crois que le même mot au vocatif désigne bien la divinité de l'hymne, c'est-à-dire la nuit elle-même. On dit en effet les deux *ushás* dissemblables V. 1. 4, comme on dit les deux jours V. 82. 8, nommés ailleurs le jour noir et le jour blanc VI. 9. 1, et l'apparition de la nuit est exprimée par le même verbe que celle de l'aurore : *aúchat sā́ rā́trī*

V. 30. 14 (cf. 13 : *aktór vyùshtau*). Je traduirais donc : « O nuit, fais[1] en quelque » sorte payer les dettes, » c.-à-d. « punis les méchants. » Le vers 7 forme ainsi la suite naturelle du vers 6 : « Écarte la louve, le loup, le voleur. » — Les vaches dont il s'agit au vers 8 semblent n'être que les louanges mêmes, et on peut traduire littéralement, sans interversion de pâdas : « Je t'ai offert *en quelque sorte* » des vaches : accepte-les, ô fille du ciel ! comme l'éloge qu'on adresse au vain- » queur. » (Ainsi Muir, *Sanskrit Texts*, IV. 498.) La nuit est en effet en ce moment victorieuse du jour. — Ne faudrait-il pas garder à *ūrmye* et *sutárā* rapprochés leur sens étymologique ?

X. 10. La traduction de M. Muir semble préférable pour les vers 1 *c d*, 2 *b*, 9 *d* (cf. la note du traducteur lui-même 10 *b*). Le vers du Sâma-Véda ayant une tout autre application, je garderais aussi la leçon *jayanvân* 1 *b* : quoique Yama soit considéré comme le premier homme, l'union dont il s'agit entre lui et Yamî n'en devait pas moins être à l'origine une union mythologique, et probablement comme celle de Purûravas et d'Urvaçî l'union d'un mâle terrestre, tel que le feu du sacrifice, avec une femelle céleste telle que la nuée ou l'aurore. Il ne serait pas impossible que 9 *c* comme 1 *b* contînt une allusion à un mythe de ce genre. Ces traits d'une légende ancienne pouvaient s'imposer au poète en dépit de la tendance qu'il montre ici à la modifier dans un sens moral. — Au vers 4 *rapema* s'explique. Yamî a prétendu (3) suivre la volonté des dieux : c'est, en disant (en apparence) ce qui est légitime, dire (en réalité) ce qui est illégitime. — Le sens de « se fermer » proprement « s'effacer, disparaître » donné à *ut-mi* (9) ne peut être confirmé par *Chānd. Up.* 8. 6. 5 où ce verbe est au passif. Yamî veut dire que le soleil violerait la loi. Cette interprétation suggère pour le premier pâda où *asmai* s'explique mal dans la traduction critiquée, ce sens : « Si on lui faisait des dons jour et nuit. » — Au vers 10 ne pourrait-on pas aussi traduire les subjonctifs par des conditionnels, Yama redoutant avant tout les conséquences qu'entraînerait son exemple ? — Au vers 11, à un sens qui suppose une construction embarrassée et qui semblerait de plus exiger un *sá* au premier pâda et un *sā́* au second, je n'hésiterais pas à substituer : « Y a-t-il encore un frère en l'absence de toute protection; » y a-t-il encore une sœur quand la destruction est proche ? » En d'autres termes, il n'y a plus de scrupules à garder au sujet de l'union d'un frère avec sa sœur. C'est la théorie des cas de détresse, admise plus tard sur d'autres points par les lois de Manu. — Au vers 5 pourquoi (sinon pour le besoin du vers ?) « der Lebengeber Tvash*t*ar, » plutôt que : « Savitar l'Artisan. » Je tiendrais davantage à garder la formule : Savitar Tvash*t*ar. — Au vers 2 pourquoi préciser (en note) le sens d'*ásura* et appliquer ce terme à Varu*n*a ? Ces fils de l'Asura ne sont-ils pas les Âdityas (cf. III. 56. 8 les trois fils de l'Asura) ? Or ceux-ci ne passent pas pour les fils de Varu*n*a. — Au vers 12, faute d'impression pour *der* Bruder.

---

1. Le verbe causal *yātay* ne paraît pas avoir jamais pris le sens de « payer » que lui donne le traducteur.

X. 34. Le vers 13 est rejeté à la fin comme interpolé. Mais le roi des dés dont parle le vers 12 ne serait-il pas Savitar? C'est à son œuvre que déjà l'œuvre des dés a été comparée (8). Le joueur offre des trésors à ce roi des dés pour obtenir ses faveurs (cf. X. 42. 9). S'il n'est autre que Savitar, la réponse du dieu est très-bien placée à la suite. — Si on suppose qu'au vers 10 le joueur ruiné part pour chercher fortune et non pour voler (l'idée du vol n'est pas impliquée par les termes), et si on substitue à l'interprétation douteuse de *agnér ánte* « à » la fin du feu, c.-à-d. la nuit », celle de M. Grassmann « près du feu, » on reconnaît une liaison plus étroite entre 10 et 11. Le joueur qui s'expatrie, en venant demander l'hospitalité dans une maison étrangère, est saisi de remords à la vue de la femme de la maison, plus heureuse que la sienne, et de cette maison bien ordonnée : c'est que le matin il a joué, et maintenant il tombe comme un misérable près du foyer de son hôte (en suppliant?). — L'interprétation de 4 *b* est très-ingénieuse : je préfère cependant celle de M. Muir, plus conforme au rôle attribué aux dés dans tout l'hymne : d'ailleurs le joueur n'emporte pas les dés, mais court à leur appel (5). — Au vers 9 « todt » faute d'impression pour « kalt »? Sur 9 *a* cf. *Revue*, 1875, I, p. 19.

X. 71. L'interversion des vers 2 et 3, 6 et 7, 8 et 9, 10 et 11, outre ce qu'elle a d'inquiétant en elle-même, ne semble pas très-favorable à une interprétation satisfaisante de l'hymne. La sincérité que célèbre le vers 2 n'est restée entière qu'entre les premiers inventeurs de la Parole dont il était question au vers 1. Le vers 3 ne nous entretient pas comme le vers 1 de l'invention, mais de la diffusion de la Parole. Les effets de cette diffusion, de cette *vulgarisation*, sont indiqués dans les vers qui suivent. On n'y a voulu voir qu'une seule idée, l'inégalité des aptitudes à comprendre la parole et à en user, et on est ainsi arrivé pour le premier hémistiche du vers 6, d'ailleurs déplacé, à ce sens bizarre : « Celui qui » a abandonné un ami perd sa part de la parole. » Dans 5 *a* on sous-entend avec *sakhyé* sans autre raison, ce semble, que l'exemple de Sâya*n*a, un génitif *vācáh*, et on oppose *eshá* dans le sens de « l'autre » au mot *tvam* auquel il paraît devoir être rapporté comme pronom anaphorique. Laissons au contraire le vers 6 à sa place et opposons 5 et 6 à 2 *c d*. Là il était dit : « Les amis apprennent » leur amitié mutuelle : *un bien précieux est déposé dans leur parole.* » Il semble naturel de traduire ici : « On assure à un autre (cf. 4) qu'il est fermement » établi dans l'amitié (qu'il peut compter sur elle), et on ne l'aide même pas » dans ses luttes (ou à déployer sa force); il s'en va avec une illusion, et non » avec une vache féconde, ayant entendu une parole sans fleur et sans fruit. — » Celui qui abandonne un ami, un compagnon, *il n'y a pas de bien* (*bhāgá*[1] com- » paré à *lakshmî*) *dans sa parole.* Ce qu'on entend (de lui), on l'entend en vain, » car il ne connaît pas le chemin de l'honnêteté. » Ces deux vers nous montreraient donc la fausseté succédant à la sincérité des premiers temps. — A partir du vers 7 il est question des aptitudes diverses auxquelles a fait allusion déjà le

1. Je ne veux pas toutefois passer sous silence l'emploi de *bhāgá* au vers I. 164. 37 qui serait en faveur de l'interprétation critiquée. Aussi bien n'entends-je donner la mienne que pour une tentative nouvelle, et non pour une solution définitive.

vers 4, qu'on ne peut déplacer d'ailleurs à cause du *tvam* du vers suivant qui resterait isolé. Mais un écho des vers 5 et 6 se retrouve également au vers 10 qui parle de l'ami utile et prêt à la lutte (ou à l'héroïsme cf. 5 *b*). Nous conclurons de là seulement qu'il ne faut pas imposer aux poètes védiques une trop grande fidélité à un plan et à des divisions rigoureuses. Remarquons encore que l'interversion de 8 et 9 semble ôter tout sens à 9 *a* qui ne s'explique que comme faisant suite à 8*c d* : après ceux qui sont dépassés et ceux qui prennent les devants, on nomme ceux qui ne vont ni près ni loin, c'est-à-dire probablement qui restent en place. — Enfin le vers 11 qui ne parle plus des aptitudes, mais des *fonctions* diverses des prêtres dans le sacrifice, semble très-bien où il est, si même ce n'est pas là une addition postérieure. Peut-être fait-il allusion aux quatre places de la parole, par une application secondaire d'une formule dont le sens était d'abord différent (I. 164. 45).

X. 129. Y a-t-il réellement une lacune dans la suite des pensées entre les vers 4 et 5 ? Je crois que *eshām* (5) se rapporte à *kavâyah* (4) et que le « fil tendu à travers » est le sacrifice qui unit le ciel à la terre. Au dernier pâda *svadhâ* et *práyatih* opposés paraissent signifier, le premier la jouissance (IX. 113. 10), le second l'oblation. Actuellement l'oblation est en bas et la jouissance en haut. Le poète semble se demander dans ce vers obscur s'il en a toujours été ainsi, si le sacrifice, considéré comme une des causes créatrices du monde, a commencé sur terre ou dans le ciel (voyez *b*; où prend-on ici un *was?*). La question n'est pas sans analogie avec celle du vers I. 185. 1 : Quel a été le premier du ciel ou de la terre ? (cf. encore plus haut VI. 9. 2, 3, le père inférieur opposé à l'autre).

VII. 103. Je crois comme M. de Gubernatis (*Mythologie zoologique*, trad. fr. II p. 392), avec lequel je suis heureux de me rencontrer cette fois (sans accepter pourtant l'étrange interprétation du vers IX. 112. 4, p. 396), que les grenouilles dont il s'agit ici sont des grenouilles mythiques. La raison de mon adhésion est principalement dans le dernier pâda du vers 9 qui rapproché de *gharmínah* (8) et de *apâm prasargé* (4) ne paraît pouvoir signifier que : « Les vases de lait » chauffés (V. 30. 15) sont répandus. » Or ces vases de lait répandus par des *adhvaryus* qui ne sont autres que les grenouilles ne pourraient guère être que les pluies tièdes de l'été. Les grenouilles célestes formeraient une troupe analogue à celle des *Angiras*, et généralement des sacrificateurs divins confondus avec les âmes des ancêtres. Dans le vers de l'A. V. XVIII. 3. 60 dont les leçons semblent préférables à celles de R. V. X. 16. 14, n'est-ce pas au sein des eaux célestes que le mort doit se trouver à l'aise comme une grenouille, éteindre l'ardeur du feu du bûcher qui l'a brûlé ? — On remarquera en outre que l'interprétation mythologique rend compte du vers 10 que le traducteur considère comme ajouté postérieurement[1].

1. Il y aurait à voir encore s'il ne faut pas rapprocher du mot *bhcka* « grenouille » le mot *bekurâ* nom de *vâc* (la voix des grenouilles célestes?) par l'intermédiaire des mots *bekuri*, *bhekuri*, *bhâkuri* qui présentent la permutation du *b* et du *bh*. Ce rapprochement conduirait à donner le sens de « grenouille » au mot *bakura* que le parallélisme de *vrika* traduit sans bonnes raisons « charrue » conduit à considérer comme un nom d'animal I. 117. 21. Au vers IX. 1. 8 *bâkura drîti* serait la peau de la grenouille céleste, cf. VII. 103. 2.

La réserve que je garde sur les questions proprement mythologiques dans tous les cas où la traduction littérale ou la défense de l'intégrité du texte n'y est pas gravement intéressée, m'est imposée par les dimensions déjà excessives de cet article. Je n'en sortirai que sur deux points. D'abord pour protester contre la tendance à substituer la lune au dieu Soma. Ce n'est pas par là qu'on expliquera les hautes fonctions cosmiques attribuées à ce dieu (cf. Muir, *Sanscrit texts,* V. p. 266 et suivantes). Mais en tout cas peut-on douter que la divinité du vers VIII. 29. 1 ne soit le dieu du breuvage sacré, auquel l'épithète *babhrú* appartient tout spécialement, et qui peut recevoir aussi celle de *víshuna* puisqu'il est *trishadhasthá* (ce qui ne se rapporte pas apparemment aux phases de la lune)? Est-ce ce dieu ou la lune qui doit figurer dans une énumération des principales divinités du Rig-Véda, et être rapproché d'Agni nommé au vers 2? De même si c'est Soma et non la lune qui dans le vers I. 91. 12 reçoit les épithètes de *gayasphāna* et *amīvahán,* pourquoi chercher la lune et non Soma dans cet Indu identifié à Vâstoshpati VII. 54. 2 qu'on appelle aussi *gayasphāna* et *anamīvá*, surtout si l'on songe que la première des deux épithètes ne figure que dans ces deux seuls passages, et que la seconde n'a pu être suggérée que par l'idée du breuvage? Soma, comme Agni, en qualité de dieu terrestre et domestique ne devait-il pas devenir tout naturellement le gardien de la demeure? Je profite de l'occasion pour dire, ce qu'on devine sans doute, que dans mon système d'interprétation je ne partage pas le dégoût qu'inspire à M. R. le IXe Ma*nd*ala (p. vj). — D'autre part c'est sacrifier un peu trop à l'abstraction pure que d'expliquer les fonctions cosmiques de Vâc X. 125 en disant : « La parole, comme première » manifestation de l'esprit, représente l'esprit lui-même. » Il ne faudrait pas oublier, quand il s'agit de la Parole védique, la toute-puissance attribuée à la prière des ancêtres en vertu de l'idée que les chantres védiques se faisaient du sacrifice (cf. Weber, *Indische Studien,* IX, 479).

Il est plus que temps de finir. Est-il nécessaire de dire que je ne prétends nullement donner pour certaines toutes les interprétations que j'ai proposées? Quoique j'aie prodigué les points d'interrogation, je suis prêt à en ajouter autant qu'on voudra. Les critiques du moins ne portent pas toutes à faux, et il en restera toujours assez pour prouver, sans diminuer l'autorité du maître incontesté des études védiques, qu'une traduction actuelle du Rig-Véda, même émanant plus ou moins directement de lui, ne saurait être définitive.

Abel BERGAIGNE.

---

239. — **Nouvelle grammaire de la langue latine** d'après les principes de la grammaire historique par J. GANTRELLE, docteur ès-lettres, professeur à l'Université de Gand, ancien inspecteur de l'enseignement moyen. Dixième édition, revue et corrigée. Paris, Garnier. Gand, Hoste. 1875. In-8°, iij et 348 p.

La grammaire latine publiée par M. Gantrelle a eu en Belgique un succès mérité par la bonne disposition des matières, la sagesse de la méthode et l'usage de ce que les travaux des philologues ont ajouté à nos connaissances.

Dans la partie où il est traité des déclinaisons et des conjugaisons, M. G. « a

» tenu compte » et s'est servi avec discrétion « des résultats les plus sûrs de » l'étude de la grammaire historique. » Il paraît craindre qu'on ne lui fasse « le » reproche d'avoir procédé ici avec trop de réserve. » Nous ne serons pas de ceux qui lui feront ce reproche. On ne saurait être trop réservé à introduire des conjectures, souvent chimériques et arbitraires, dans un livre qui doit plutôt enseigner l'usage de la langue qu'en rendre raison. Nous n'avons pas examiné en détail cette partie du livre. Nous remarquerons seulement que la dénomination d'accent tonique a l'inconvénient sérieux d'induire en erreur sur l'accentuation des Latins qu'elle confond avec notre accentuation moderne, et qui en était essentiellement différente par la variété musicale de ses modulations.

La syntaxe est, comme il le faut, très-développée; elle occupe près des deux tiers du volume, pages 120-315. Nous n'y avons pas trouvé d'erreurs graves. On pourrait relever çà et là quelques imperfections de rédaction, par exemple : P. 126. « Souvent l'apposition n'a lieu que par rapport au cas spécial exprimé » par le verbe ..... aedem quam *consul* voverat ..... *dictator* decavit. » Je préférerais dire que le substantif est construit en apposition à l'idée exprimée par la désinence personnelle du verbe, et en français au pronom qui est exprimé à part : « nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des hommes extra- » ordinaires. » — P. 127. « Quelquefois l'attribut s'accorde avec le substantif » lié au sujet par *ut*, *nisi*, *tanquam*, si ce substantif *en est le plus rapproché*..... » Quis illum consulem, nisi latrones putant? » Lisez : « précède. » — P. 127. « Si le relatif est accompagné d'un autre substantif et du verbe *esse* ou des » verbes qui signifient *appeler*, etc., il prend ordinairement le genre, le nombre » et le cas du substantif avec lequel il se trouve ..... domicilia conjuncta, quas » urbes dicimus..... » M. G. aurait dû dire ici ce qu'il ne dit qu'un peu plus loin; à savoir que lorsque l'antécédent est suffisamment déterminé par lui-même, le relatif s'accorde souvent avec l'attribut du verbe. — P. 130. « Avec les » verbes transitifs, il (l'accusatif) désigne l'objet vers lequel l'action est dirigée. » D'abord, ici comme dans toute la théorie des cas, il semble préférable de dire « *le substantif construit à* l'accusatif désigne etc. » L'accusatif en lui-même, la désinence casuelle en général, ne désigne pas un objet. Ensuite c'est l'objet « *direct et immédiat* de l'action » qu'il faudrait dire. Dans « dedi librum Petro » le substantif construit au datif ne désigne-t-il pas aussi « l'objet vers lequel » l'action est dirigée? » — P. 175. « On met « *in* pour *appuyer sur l'idée* « en » combien de temps » : legati in diebus proximis decem Italia decedent. » Lisez « pour exprimer dans quelles limites de temps une chose a lieu. » — P. 184. Dans les exemples où le nominatif serait employé pour le vocatif, il est à remarquer qu'il est construit en apposition à *tu*, qu'il faut absolument rétablir dans le texte de Juvénal (4, 23) « hoc *tu* succinctus patria Crispine papiro ». — P. 187. Quand on emploie le présent de narration « l'événement est présenté comme se » passant sous les yeux du lecteur, et la narration devient *description ou tableau*. » Quand on emploie l'imparfait, la narration devient aussi description. D'ailleurs le présent de narration est souvent employé, et il l'est précisément dans l'exemple cité, pour exprimer des faits qui se succèdent, et non des circonstances simul-

tanées, ce qui est le propre d'une description. — P. 189. « On met le parfait » avec *cum* etc..... pour exprimer une action habituelle ou répétée qui est censée » précéder l'action principale ..... dum lego, assentior, cum *posui* (*pose* plutôt » que *dépose*) librum, omnis assensio elabitur. » P. 191. « Le plus-que-» parfait se met surtout avec *ubi, ut, simulac,* lorsqu'il s'agit d'une action » répétée, le verbe principal étant à l'imparfait ..... simulac se remiserat » intemperans reperiebatur. » Il me semble plus exact de dire que dans ces deux constructions, le latin, au lieu d'exprimer, comme le français, par le présent et l'imparfait, que l'action est habituelle, exprime qu'elle est antérieure à l'action principale, en laissant entendre par le sens général qu'elle est habituelle. — P. 193. *Dico quid egeris* ne répond pas seulement à « je dis ce que vous » avez fait, » mais encore à « je dis ce que *vous faisiez,* » ce qu'il est essentiel d'ajouter; les commençants s'y trompent toujours. — P. 197. « L'indicatif sert » à exprimer un fait positif et réel, comme en français. » Quand je dis « peut-» être vient-il, viendra-t-il, est-il venu » je n'exprime pas un fait positif. Il est préférable de dire que l'indicatif énonce par lui-même la chose purement et simplement; ce qu'on ajoute lui donne toutes sortes de modalités. Il en est de même de l'indicatif avec *si* (p. 220). Il n'exprime pas nécessairement un fait réel; il n'ajoute par lui-même aucune idée à celle de supposition. — P. 198. Je doute qu'*oportebat* signifia jamais « il aurait fallu. » Dans « ad mortem te jampridem » duci oportebat » il faut rendre par « il y a longtemps qu'il *faudrait*..... » — P. 203. Les interrogations comme « quid facerem? » seraient plus justement appelées *délibératives* que *dubitatives,* et se traduiraient par « que pouvais-je, » devais-je faire? » plutôt que par « qu'aurais-je fait? » — P. 221. On ne peut pas dire que dans « nemo fere saltat sobrius, nisi forte insanit » la proposition subordonnée explique « un fait invraisemblable. » — Même page. « En disant » *si vellet, posset* ..... ou *si voluisset, potuisset* ..... j'exprime le fait de vouloir » comme étant ou ayant été impossible. » Il me semble qu'ici l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif expriment seulement que la supposition ne répond pas ou ne répondait pas à la réalité, ce qu'on rendrait par la proposition incidente « s'il voulait, *mais il ne veut pas*....,» « s'il avait voulu, *mais il n'a pas* » *voulu, ne voulait pas.* » « Si Latine scirem, Virgilium legerem » « si je savais » le Latin, *mais je ne le sais pas*..... » Ce qui ne veut pas dire qu'il est impossible qu'on le sache. — P. 237. « Le participe en *rus* avec *esse exprime*..... le » conditionnel français. » Lisez « répond au..... » — P. 249. « A l'actif il y a » un participe pour marquer la *durée, legens* ..... au passif il y en a un pour » marquer l'*accomplissement, lectus*..... » Je crois plus exact de dire « pour » marquer la *simultanéité* ..... l'*antériorité.* » La définition de M. G., qui est d'ailleurs aujourd'hui très-répandue, a l'inconvénient de ne pas s'appliquer à une action très-rapide et instantanée. — P. 273. Les articles relatifs à *quisquam, quisque* sont à refaire à l'aide de Madvig. — P. 277. « Dans les propositions » subordonnées, *sui, sibi, se* et *suus*..... se rapportent au sujet de la proposition » principale, si les propositions subordonnées sont avec elle dans un rapport » intime et nécessaire; telles sont par exemple celles qui expriment une inten-

» tion, une interrogation indirecte, etc., et toutes celles qui énoncent la pensée » du sujet de la proposition principale. » Il est à peu près impossible de définir avec précision l'emploi du pronom réfléchi dans les propositions subordonnées. Il vaut mieux énumérer, comme l'a fait Madvig, toutes les espèces de proposition où *sui, sibi, se, suus* sont employés. Par conséquent un *etc.* n'est nullement à sa place ici. — P. 285. L'emploi de *an* dans les interrogations autres que les disjonctives n'est pas nettement présenté. Toute cette partie me semble à refaire. On peut profiter de ce que Seyffert a dit et très-bien dit sur ce sujet dans ses *Scholae Latinae*. Par exemple il est très-utile de considérer *an* en beaucoup de cas comme ayant la valeur de *num enim* (qui est inusité) et se rapportant à une proposition exprimée ou sous-entendue. — P. 287. « *nescio an, haud scio an* » ..... peuvent *quelquefois* se rendre par *peut-être.* » Lisez « se rendre *presque* » *toujours* ..... » dans les écrivains de l'âge classique. Cf. Madvig § 453. — P. 289. « *nec* signifie *rarement* « pas même. » Lisez « *souvent* dans les auteurs » du temps de l'empire. » — P. 292. *Non magis quam* a aussi le sens négatif de *non plus que* comme en français. — P. 297. L'article relatif à l'emploi de *quidem* avec *ille* aurait besoin d'être complété et rectifié à l'aide de Madvig. — — P. 306. L'auteur aurait dû profiter pour ce qu'il dit de l'ordre des mots du travail de M. Weil, qui est fort supérieur à tout ce que les autres ont dit sur ce sujet important[1]. — P. 310. Ce que M. G. dit de la place de *non* est tout à fait insuffisant, comme ce qu'on trouve d'ailleurs dans toutes les autres grammaires. Le sujet a été traité avec détail dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, I, 223 et suiv. — P. 311. La liaison des propositions en latin n'a pas encore été suffisamment étudiée par les grammairiens. Nægelsbach (*Lateinische Stilistik*) a donné une bonne classification des différentes espèces d'asyndètes, dont M. G. aurait pu profiter. Au reste si l'on étudie au point de vue de l'emploi des conjonctions de coordination un texte latin d'une certaine étendue, on constate bientôt que si ces conjonctions sont employées plus souvent qu'en français, il n'en est pas comme du grec où il est de règle de lier les phrases par des conjonctions : le latin se contente souvent de les lier par le sens, et fait de l'asyndète un usage incomparablement plus fréquent que le grec.

Il est difficile, en grammaire, de rapprocher les exemples suivant les véritables analogies. On peut contester que ce soit dans les mêmes conditions que le pluriel est employé dans « magna pars vulnerati..... » et « pro se quisque ... amplexi » sunt » (p. 125), que la préposition est supprimée dans « silvis ... corpora » foeda jacent » et « aequo dimicatur campo » (p. 176); l'interrogation « tibi » inimicus cur esset? » ne semble pas de même espèce que « quid facerem » (p. 203). Les textes où le subjonctif est employé à la seconde personne du singulier dans le sens de *on*, comme « quem laeseris » (p. 211), « priusquam » aggrediare, incipias » (p. 234), ne peuvent servir pour l'emploi du subjonctif avec le relatif et *priusquam*. L'exemple de Cicéron « nobis ista quaesita, a nobis

1. *De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes.* Question de grammaire générale par H. Weil. Paris, Vieweg. 1869. In-8°. Cf. *Revue critique*, 1869, II, 113.

» praecepta sunt » (148) est sans doute incorrect, comme l'a montré Madvig (*De finibus*, 4, 22).

Je n'en ai pas fini avec mes chicanes. Je chercherai encore querelle à M. Gantrelle sur deux points, où du reste il a suivi le commun des grammairiens, sur la langue poétique et sur les hellénismes. Il ne me semble pas qu'on se fasse une idée bien exacte de la langue poétique des Latins, quand on dit par exemple que des constructions comme « promontorium Miseni » « se rencontrent surtout » chez les poètes » (p. 126), que le génitif « montes auri » « n'est guère usité » en prose » (p. 151), qu' « en poésie et dans la *prose poétique* (les Latins avaient-» ils une prose poétique?) on emploie quelquefois l'accusatif au lieu de l'ablatif » ... vite caput tegitur » (p. 166). Si l'on entend par prose les ouvrages qui nous sont restés de Cicéron, ces observations seraient justes. Mais ce serait donner de la prose latine une définition bien étroite, et il me paraît dur d'exclure Tite Live du nombre des prosateurs classiques[1]. Quant aux hellénismes, je doute fort qu'une langue emprunte à une autre des constructions. L'attraction « judice » quo nosti populo » n'est certainement pas imitée du grec (p. 295)[2], non plus que la locution française « et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison » (Molière) n'est « imitée » du latin (p. 201); cette locution est familière, comme on peut le voir dans les exemples cités par M. Littré, et c'est par l'effet d'un pur hasard qu'elle se rencontre avec le latin « non possum quin; » une locution familière française ne peut guère être empruntée au latin.

Charles THUROT.

VARIÉTÉS.

Un pamphlet à propos de Pamphile.

M. Baudouin, voulant sans doute justifier mon étymologie de *pamphlet* (voy. *Rev. crit.* 1874, t. II, art. 167), vient de faire imprimer sous ce titre, *Le* Pamphilus *et M. Gaston Paris* (Toulouse, chez Privat) douze pages qui me paraissent devoir compter parmi les plus inutiles qui aient jamais fait gémir la presse. Les personnalités qu'il se permet de m'adresser me touchent d'autant moins que l'auteur n'a même pas su arriver à être méchant. Sa diatribe est parfaitement inoffensive; mais en outre elle est incohérente. Ancien élève de l'École des chartes, archiviste d'un de nos principaux départements, éditeur du *Pamphilus*, M. Baudouin

---

1. M. G. dit ailleurs (p. 212) que « dans Plaute et dans Térence on trouve « scin' » quae ego te volebam? » mais le subjonctif est de règle dans la prose. » On peut opposer la langue de la prose à celle de Virgile et d'Horace, mais non à celle de Plaute et de Térence qui est la langue de la conversation. L'emploi de l'indicatif à l'interrogation indirecte paraît avoir été un archaïsme, qui a peut-être persisté dans la langue populaire, et qui reparaît à la fin de l'empire. Cf. Diomède (389 Putsch. 395, 15 Keil) : « relativa » species verbi dicta videtur cum ad eum sermonem sequentia referuntur quo dependet » sequens. Hanc speciem in consuetudine parum multi observant imperitia lapsi, cum » dicunt *nescio quid facis*, *nescio quid fecisti*. Eruditius enim dicetur *nescio quid facias*, *nescio* » *quid feceris*. »

2. M. Fœrster a approfondi la question de l'attraction du relatif en latin dans *Quaestiones de attractione enuntiationum relativarum*. Berolini. 1868, In-8°. Cf. *Revue critique*, 1869, I, 401.

trouve qu'il n'y a rien de plus ridicule que les « scoliastes, compilateurs, grabe-» leurs de vieux livres et de manuscrits. » Il avoue son ignorance; bien plus, il s'en vante, ce qui ne l'empêche pas, deux pages plus loin, de prétendre parler au nom de « la vraie science. » De moi, qui lui cite de nombreux manuscrits du *Pamphilus* remontant jusqu'au XIIe siècle, et de lui qui déclare qu'il n'en existe pas de manuscrits antérieurs au XVe siècle; de moi qui lui signale de nombreuses imitations et traductions de ce poème dans diverses langues, et de lui qui affirme qu'il n'a été « ni imité ni traduit, » il trouve que c'est moi qui prête à rire. Il me reproche de l'*assommer* de « mon savoir, » lui qui ne se pique pas d'être instruit, et il oppose à mon pédantisme la modestie de mon bottier, qui ne » prend pas avec moi des airs dédaigneux parce que je ne sais pas seulement » faire des bottes. » Mais si je me mêlais de faire des bottes, mon bottier aurait le droit de hausser les épaules, et si je me posais comme le représentant de la cordonnerie française en face de l'étranger, il devrait prévenir ses confrères allemands de ne pas me prendre au sérieux. C'est tout bonnement ce que j'ai fait. Là-dessus M. Baudouin me traite d' « Allemand. » C'est trop naturel. J'ai même été agréablement surpris : je m'attendais à « Prussien. » Quant à lui, il a publié le *Pamphilus* « par pur patriotisme. » Ce motif, auquel on ne s'attendait guère, est assurément fort respectable : un patriotisme non moins pur, mais plus éclairé, engagera désormais M. Baudouin, j'en ai la confiance, à ne rien publier du tout.

G. P.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 10 *décembre* 1875.

Il est donné lecture d'un décret par lequel le président de la république approuve l'élection de M. Michel Bréal en remplacement de M. Brunet de Presle; M. Bréal est introduit et reçu.

Des estampages d'inscriptions sémitiques sont envoyés par M. de Sainte Marie. M. le président annonce que déjà plusieurs des pierres portant des inscriptions sémitiques, dont était chargé le vaisseau *Magenta,* récemment détruit par un incendie, ont été retrouvées et ramenées à terre.

L'académie constate qu'il y a trois places vacantes parmi ses correspondants français. Une commission de quatre membres est nommée pour examiner les titres des candidats. Sont élus membres de cette commission MM. de Longpérier, L. Renier, Delisle et Defrémery.

M. de Longpérier lit une note de M. le commandant Robert Mowat, intitulée *Détermination de la divinité représentée sous une forme tricéphale sur des bas-reliefs gaulois*. Cette divinité est celle qui a fait l'objet d'une communication de M. de Witte lue à la séance de l'académie des inscriptions du 29 octobre 1875. M. de Witte a considéré la figure tricéphale, ou plus exactement à trois visages, qu'on a trouvée sur divers monuments de la Gaule, comme la représentation d'une divinité spécialement gauloise. M. Mowat combat cette manière de voir. Quand

Auguste réorganisa le culte des Lares, il rangea les dieux étrangers, adorés dans les diverses provinces, au nombre des *Lares Augusti;* cette mesure mit fin à l'ancienne religion gauloise en l'absorbant dans la religion romaine, et dès lors il ne fut plus permis de représenter aucune divinité sous une autre forme que celle qui était consacrée par le culte romain. On ne peut donc supposer que la figure tricéphale en question fût particulière à la Gaule, et l'on doit en chercher l'analogue dans la religion des Romains. Tel est le raisonnement qui amène M. Mowat à identifier le dieu gaulois, dit tricéphale, avec le Janus *Quadrifrons* des Romains. Selon lui les figures de ce dieu représentent en réalité un personnage à quatre visages, *quadrifrons;* seulement sur les objets où l'on a trouvé cette figure, qui sont ou des bas-reliefs ou des cippes destinés à être adossés aux murs, l'un des quatre visages n'a pu être figuré; ainsi Janus Quadrifrons est représenté avec trois visages apparents seulement sur des monnaies d'Hadrien. La figure gauloise dite tricéphale est souvent accompagnée d'une tête de bélier, animal qui était chez les Romains aussi un attribut de Janus. — Après avoir lu cette note, M. de Longpérier déclare qu'il ne peut en accepter les conclusions. La divinité gauloise en question a certainement trois visages et non quatre. On la trouve représentée avec trois visages seulement : sur un cippe cylindrique de Reims, où les trois visages occupent chacun le tiers de la circonférence du cylindre, en sorte que chacun des trois touche aux deux autres; sur un bas-relief des environs de Laon, où les trois visages sont également tournés vers le spectateur, au lieu que si l'on devait supposer un quatrième visage par derrière il ne devrait y avoir qu'un visage de face, au milieu, avec deux visages latéraux de profil; sur un bronze du musée de S. Germain, sculpté en ronde-bosse de tous les côtés également, où les trois visages n'occupent pas toute la circonférence, mais où la place que devrait occuper, dans le système de M. Mowat, le quatrième visage, ne présente aucune sculpture; etc., etc. M. de Longpérier met sous les yeux de ses confrères les moulages de quelques-uns des objets dont il parle. Il ajoute que si quelques-unes de ces figures sont accompagnées d'une tête de bélier, dans l'une d'entre elles au lieu d'une simple tête on voit figuré en entier l'animal qui sert d'attribut au dieu, et que cet animal n'est pas un bélier, mais un monstre à tête de bélier avec le corps d'un poisson. Ces raisons font que M. de Longpérier refuse de reconnaître dans les figures en question une représentation du dieu romain Janus.

M. Ravaisson annonce une acquisition intéressante que vient de faire le musée du Louvre. Ce sont quatre statues de bois égyptiennes. Elles remontent toutes à l'ancien empire, et trois d'entre elles au temps de la 6e dynastie, époque dont il nous reste très-peu de monuments semblables. Cette acquisition est due à M. Pierret, auquel est confiée la garde des antiquités égyptiennes au musée du Louvre.

M. Heuzey continue la lecture de son mémoire sur la ville de Dyrrhachium ou Épidamne, aujourd'hui Durazzo. Julien HAVET.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Breslau, 1875, 20 planches, 27 fr. 50 (tentative digne de tout éloge). — Αἰγυπτία Βασιλέπαις. Athènes, 1875 (traduction par trois Grecs du roman connu de G. Ebers; le critique relève quelques erreurs).

Jenaer Literaturzeitung, n° 38, 18 septembre. — KŒHLER, Lehrbuch der biblischen Geschichte, I. Erlangen, Deichert, 10 fr. (E. Schrader : estimable). — GENGLER, Glossar zu den germanischen Rechtsdenkmælern. Erlangen, Deichert (K. Schulz : fait avec soin; l'auteur n'est pas assez philologue). — LANGE, Geschichte des Materialismus, 2e éd. II (E. Pfleiderer). — Die Klage, hgg. von BARTSCH. Leipzig, Brockhaus, 5 fr.; die Klage, hgg. von EDZARDI. Hannover, Rupler, 12 fr. 50 (H. Paul : les deux éditeurs ont à peu près le même système; Bartsch est généralement supérieur). — SCHLÜTER, Die mit dem Suffixe *ja* gebildeten deutschen Nomina. Gœttingen, Deuerlich, 5 fr. 75 (E. Sievers : beaucoup à reprendre). — MEYER, Zur Geschichte der indo-germanischen Stammbildung und Declination. Leipzig, Hirzel, 2 fr. 50 (H. Osthoff : plus que téméraire). — Studien zur griech. und lat. Grammatik, hgg. von CURTIUS, V. Leipzig, Hirzel, 15 fr. (J. Schmidt : long article avec beaucoup de critiques de détail). — CURTIUS, Die griechische Gœtterlehre vom geschichtlichen Standpunkt. Berlin, Reimer (H. Gelzer : l'auteur s'efforce avec bonheur de rattacher à l'Asie sémitique les divinités grecques; il s'occupe ici uniquement des déesses; ce n'est d'ailleurs qu'un essai, qui a paru dans les *Preussische Jahrbücher*). — Πολίτης, Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων, I. Athènes, Wilberg, 7 fr. 50; Λουκᾶς, Φιλολογικαὶ ἐπισκέψεις τῶν ἐν τῷ βίῳ τῶν νεωτέρων Κυπρίων μνημείων τῶν ἀρχαίων. Athènes, Rousopoulo, 3 fr. (B. Schmidt; l'article est plus intéressant que les ouvrages). — MERWART, Erster Zusammenstoss Polens mit Deutschland. Graz, Leykam, 2 fr. 50 (J. Caro : sans aucune espèce de valeur).

La Rivista Europea. Novembre 1875. G. NEGRI, Gesù a Cesarea di Filippo. — F. DINI, L. Anelli vecchio cattolico, e la sua storia della chiesa. — P. SELVATICO, A proposito di Michel Angelo. — V. VALERIANI, I metodi del Duhamel e la logica del Condillac (fin). — G. PIAZZOLI, I pubblicisti della rivoluzione francese : C. Desmoulins (fin). — Bulletin littéraire et bibliographique français et italien.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Acta societatis philologae Lipsiensis ed. F. Ritschelius. T. V. In-8°, iv-344 S. Leipzig (Teubner). 12 fr.
Les Tomes I à III et V. 56 fr. 60

Alberti Stadensis Troilus, primum ex. unico Guelferbytano codice editus a T. Merzdorf. In-8°, xix-210 p. Leipzig (Teubner). 4 fr.

Album studiosorum academiæ Lugduno-Batavae 1575-1875. Accedunt nomina curatorum et professorum per eadem secula. Gr. in-4°, lxxij-1723 p. Haag (Nijhoff). 53 fr. 35

Annuaire de la Société américaine, publié avec le concours de la commission du comité de rédaction, par E. Madier

de Montjau et E. Burnouf. T. 3. 1874. In-8°, 48 p. Paris (20, rue Bonaparte). 1 fr. 50

Bouillier (F.). Morale et progrès. In-12, iv-342 p. Paris (Didier et C°). 3 fr. 50

Boutroux (E.). La Grèce vaincue et les premiers stoïciens. In-8°, 29 p. Paris (G. Baillière).

Bulletin et mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine. T. 9. In-8°, lxvij-328 p. et 11 pl. Rennes (imp. Catel et C°).

Dieterich (K.). Philosophie und Naturwissenschaft, ihr neuestes Bundniss u. d. monist. Waltanschang. In-8°, x-190 S. Tübingen (Laupp). 3 fr. 50

Diwân poëtae Abu-'l-Walid Moslim ibno-'l-Walid al-Ançârí cognonime Çarío-'l-ghawani, quem e codice Leidensi ed., multis additamentis auxit, et glossario instruxit M. J. de Goeje. In-4°, lxxix-320 p. Leiden (Brill). 26 fr. 75

Dobree (P. P.). Adversaria critica. Ed. in Germania prima cum praefatione G. Wagneri. 2 vol. in-8°. Berlin (Calvary et C°). 16 fr.

Dreher (E.). Die Kunst in ihrer Beziehung zur Psychologie u. zur Naturwissenschaft. In-8°, 60 S. Berlin (Hempel). 3 fr. 25

Euting (J.). Sechs phœnikische Inschriften aus Idalion. Mit 3 Taf. In-4°, 17 S. Strassburg (Trübner). 5 fr. 35

Friesen (H. v.). Shakspeare. Studien. II. Bd. Will. Shakspeare's Dramen vom Beginn seiner Laufbahn bis 1601. In-8°, 390 S. Wien (Braumüller) 10 fr. 75

Gallia christiana in provincias ecclesiasticas distributa, qua series et historia archiepiscorum, episcoporum et abbatum Franciæ vicinarumque ditionum ab origine ecclesiarum ad nostra tempora deducitur et probatur ex authenticis instrumentis ad calcem positis, opera et studio D. D. Sammarthani, monachi ordinis Sancti Benedicti e congregatione Sancti Mauri, necnon monachorum ejusdem congregationis. Editio altera, labore et curis D. P. Piolin ejusdem congregationis recensita et aucta. T. 13. In-fol. iv-579 p. Paris (Palmé).

Jahrbücher für classische Philologie. Hrsg. v. A. T. H. Fleckeisen. 7. Suppl.-Bd. 4. Heft. In-8°, S. 541-866. Leipzig (Teubner). 10 fr. 75

Jordan (A.). De Codicum Platonicorum auctoritate. In-8°, 36 p. Leipzig (Teubner). 2 fr. 25

Longnon (A.). L'Ile-de-France, son origine, ses limites, ses gouverneurs. In-8°, 43 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

Mareschal (A.-A.). Iconographie de la science. Dictionnaire illustré de planches reproduisant en couleur la note dominante des principales fabriques, le nom des artistes céramistes et les localités où ils ont travaillé, enfin les marques qui se rencontrent le plus ordinairement sous les faïences de tous les pays et les font le mieux connaître. Dessins inédits. In-8° carré, vj-139 p. Paris (Baur). 10 fr.

Minjollat de la Porte (J.-E.). Histoire de l'Aubespin-en-Jarez (Forez), aujourd'hui paroisse de l'Aubépin, diocèse de Lyon, renfermant des notes généalogiques sur les familles de l'Aubespin de Saint-Amour, d'Harcourt, de Roussillon, de Grolée, qui ont possédé ce fief. Blasons gravés par A. Bondoux. In-8°, 184 p. Grenoble (imp. Prudhomme).

Neue (F.). Formenlehre der lateinischen Sprache. 2. Thl. 2. gænzlich umgearb. u. erweit. Auflage in 5 Lfgn. Gr. in-8° (1. Lfg.), 160 S. Berlin (Calvary et C°). 20 fr.

Pannier (L.). Méry-sur-Oise et ses seigneurs au moyen-âge. In-8°, 66 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

Picot (G.). Recherches sur les quartiniers, cinquanteniers et dixainiers de la ville de Paris. In-8°, 39 p. Nogent-le-Rotrou (imp. Gouverneur).

Pünjer (G. C. B.). Die Religionslehre Kant's. Im Zusammenhang seines Systems dargestellt u. Kritisch beleuchtet. In-8°, viij-112 S. Jena (Dufft). 2 fr.

Spicker (G.). Kant, Hume u. Berkeley. Eine Kritik der Erkenntnisstheorie. In-8°, 210 S. Berlin (Duncker). 6 fr.

Walter (J.). Die Lehre v. der praktischen Vernunft in der griechischen Philosophie. In-8°, xviij-573 S. Jena (Dufft). 14 fr. 75

Werfer (A.). Die Poesie der Bibel. In-8°, iij-337 S. Tübingen (Laupp). 4 fr. 85

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

N° 52 Neuvième année. 25 Décembre 1875

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

AVIS.

A partir du 1er janvier 1876, la *Revue critique d'histoire et de littérature* paraîtra chez M. Ernest LEROUX, libraire-éditeur, 28, rue Bonaparte, où l'on devra remettre les ouvrages et publications périodiques destinés à la *Revue*, et adresser toutes les communications.

REVUE CELTIQUE

PUBLIÉE
AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX SAVANTS DES ILES BRITANNIQUES
ET DU CONTINENT
ET
DIRIGÉE PAR

H. GAIDOZ

Professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des Sciences Politiques* de Paris, Secrétaire correspondant de la *Cambrian Archæological-Association*, Membre de la *Royal Archæological Association of Ireland* et de la *Société archéologique du Finistère*, etc.

L'étude des langues, des littératures et des antiquités celtiques appelle l'attention du philologue, du lettré et de l'historien par l'importance du rôle que les Celtes ont joué dans l'ancienne histoire d'Europe et aussi par les richesses des littératures néo-celtiques. La période gauloise de notre histoire n'est pas la moins importante pour être la moins connue; Arthur et les Romans de la Table-Ronde défrayent une bonne partie de la littérature du moyen-âge; le Purgatoire de saint Patrice et le Voyage de saint Brendan ont été racontés dans presque toutes les langues de l'Europe ; on sait quelle vogue, au commencement de ce siècle, s'attacha

pour un temps au nom d'Ossian. La vive et charmante imagination des races Celtiques a laissé dans leur littérature des trésors inappréciés de poésie. Des écrivains de talent ont levé en partie le voile qui dérobait à nos regards la Bretagne Française; mais par la date récente et par le petit nombre de ses monuments, la littérature Bretonne est de beaucoup inférieure en importance aux littératures Irlandaise et Galloise. Les langues Celtiques n'ont pas une moindre valeur pour la Grammaire Comparée; il suffit de citer les grands travaux que leur consacrent les philologues de la savante Allemagne, et de rappeler que l'enseignement de la philologie celtique commence à figurer dans le programme des Universités allemandes, et cela même à Strasbourg.

Il existe pourtant un grand obstacle au progrès des Etudes Celtiques, c'est l'absence d'union entre les savants qui les cultivent. On travaille isolément et comme dans l'obscurité. Pour les savants du continent, les Iles Britanniques, ce principal refuge des races celtiques, sont presque en dehors du monde. Le vers de Virgile est encore vrai :

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

Sur le continent on ne peut que difficilement savoir quels textes se publient, quels travaux se poursuivent là-bas. De leur côté, les savants des pays celtiques qui ont à leur disposition les monuments, les manuscrits, les traditions et la langue de leurs pays, cherchent souvent en vain des points de repère et de comparaison; les travaux les plus importants de l'Europe savante n'arrivent qu'à grand'peine jusqu'à eux. Vienne une alliance entre les celtistes de tous les pays, et le jour se fera peu à peu sur l'histoire et la littérature d'une grande race. Cette alliance, la *Revue Celtique* la réalise, et la rend tous les jours plus forte et plus fructueuse.

A côté de travaux originaux dont on peut apprécier la valeur par la table qui suit, la *Revue Celtique* donne dans chaque numéro :

Des comptes-rendus des ouvrages relatifs aux études celtiques;

Le sommaire analytique et critique des revues françaises et étrangères s'occupant spécialement ou occasionnellement de quelque objet de nos études;

Une chronique tenant le lecteur au courant des principaux faits qui se produisent dans le monde de l'érudition celtique.

Deux volumes ont paru. Le troisième est en cours de publication.

Les numéros de la Revue Celtique ne se vendent pas séparément; on s'abonne pour un volume qui paraît en plusieurs livraisons formant ensemble environ 520 pages. — Prix d'abonnement: Paris, 20 fr.; Départements, 22 fr.; Étranger, le port en sus. — On souscrit: Pour la France, en envoyant un mandat-poste payable au nom de M. F. Vieweg, Libraire-Éditeur (Librairie A. Franck), 67, rue de Richelieu, à Paris; pour l'étranger, par l'intermédiaire d'un libraire[1].

Une liste des souscripteurs est publiée avec chaque volume.

Il est tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande portant sur le titre le nom imprimé du souscripteur. Le prix d'abonnement à ces exemplaires est double, c'est-à-dire 40 fr. pour Paris, 44 fr. pour les départements.

Toutes les communications, correspondances, etc., doivent être adressées franc de port à M. H. Gaidoz, aux soins de M. F. Vieweg, Libraire-Éditeur (Librairie A. Franck), rue de Richelieu, 67, Paris.

La direction de la *Revue* ne s'engage pas à renvoyer aux auteurs les manuscrits non insérés.

---

1. *Subscriptions for the British Islands (one pound) are received by Messrs Trübner and C°, 57 and 59 Ludgate Hill, E. C. London.*

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — **25 Décembre** — **1875**

Sommaire : 240. CHAIGNET, La philosophie de la science du langage.— 241. WALLON, Saint Louis et son temps. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

240. — **La philosophie de la science du langage étudiée dans la formation des mots**, par A. Ed. CHAIGNET, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. Paris, Didier. 1875. Un vol. in-12, xj-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

La publication de ce livre est de bon augure pour le progrès des études philologiques. Jusqu'ici dans la grammaire comparée, on voyait surtout la science qui, par l'étude des sons, des formes, était arrivée à faire revivre des idiomes disparus, à ressusciter des civilisations éteintes, à renouveler l'histoire des idées et des croyances préhistoriques. Ce n'est là que le côté spécial de ces études; on commence à soupçonner chez nous que, puisque le langage a pour but d'exprimer la pensée, on peut suivre dans les progrès des langues les progrès de l'esprit humain, et que la philosophie est directement intéressée aux recherches philologiques. On n'a pas tort de le croire. En fait, la grammaire comparée ouvre aux philosophes tout un domaine riche en découvertes.

M. Chaignet est un métaphysicien, philologue à ses heures. On lui doit des travaux distingués sur Platon, Aristote et les Pythagoriciens, et une *Théorie de la déclinaison* dans les deux langues classiques. C'est un bon helléniste ; il a quelque teinture du sanscrit et de l'hébreu; il a lu Schleicher, Max Müller et Curtius. Persuadé qu'il y avait intérêt à porter dans les investigations philologiques la lumière des principes à priori, il s'est mis à étudier en philosophe la formation du nom et du verbe dans les langues indo-européennes; et c'est le résultat de ces recherches qu'il a consigné dans le livre que nous annonçons. C'est l'œuvre d'un esprit curieux, ouvert, qui, jetant un regard éveillé sur un monde nouveau, retrouve avec plaisir ou croit retrouver dans des faits superficiellement observés les lois métaphysiques, les catégories aristotéliciennes de l'esprit, objets de ses méditations habituelles.

Si l'on parvient à surmonter les difficultés d'un style académique, solennel, par suite diffus et vague, qui par l'abus des synonymes, des épithètes, des métaphores, se prête fort mal à l'expression d'une pensée elle-même souvent nuageuse ou raffinée; si on parvient à saisir l'ensemble d'un ouvrage où les divisions sont mal indiquées, sans titres de chapitre, ni tables analytiques des matières qui viennent en aide au lecteur, on arrivera à une théorie que nous croyons résumer fidèlement comme il suit[1].

1. Dans ce résumé succinct, nous ne reproduisons naturellement que les grands traits de l'ouvrage; autant que possible nous conservons les expressions mêmes de l'auteur. Toutefois comme l'auteur souvent ne songe pas à donner à sa pensée une expression précise et rigoureuse, il se peut qu'il nous arrive çà et là de lui prêter une netteté qu'elle n'a pas toujours. Voir un exemple à la note suivante.

« La phrase est un organisme dont l'unité reproduit l'unité de la pensée et qui a pour élément constitutif le mot. Le mot lui-même n'est pas simple, mais c'est le signe d'un groupe d'idées simples, associées par un lien naturel et si intime que l'ensemble forme un tout nouveau : c'est en même temps un groupe de sons fondus dans une unité réelle, objective, qui répond à l'unité subjective des idées qu'il exprime. Comme son et comme expression d'idées, le mot, avec ses éléments multiples, doit avoir un noyau, un centre autour duquel se groupent ces éléments; c'est la racine. Il y a quatre sortes de racines, irréductibles les unes aux autres[1], et qui sont les premiers efforts de l'esprit pour sortir du chaos de l'indétermination: les racines interjectionnelles; les racines démonstratives[2]; les racines *pronominales*, et les racines nominales. Les racines pronominales doivent être séparées des racines démonstratives, avec lesquelles les confondent les philologues. La nature du pronom personnel n'est pas en effet la notion d'un rapport dans l'espace. Loin que la notion du *moi* suppose celle d'une relation dans l'espace ou le temps, c'est l'espace et le temps qui supposent le moi : Ἀδύνατον εἶναι χρόνον, ψυχῆς μὴ οὔσης, Aristote l'a dit. La notion du pronom personnel est donc primitive. L'homme en prenant conscience de son *moi* reconnaît dans les autres hommes un *moi* identique au sien. L'activité humaine et le drame grammatical supposent donc deux acteurs, et n'en supposent que deux. De là le duel. La 3e personne, à proprement parler, n'existe pas; ou elle se confond avec les démonstratifs de lieu, ou elle est étroitement unie à la seconde personne. Entre ces deux racines, si semblables qu'on peut douter qu'il y en ait réellement deux, il se fait un échange de signification qui a évidemment sa raison d'être dans ce fait que la distinction essentielle et primitive est de deux personnes, et de deux personnes seulement.

« Le pronom a pour fonction d'exprimer l'idée de la personne. Joint à la racine nominale, il a aussi le pouvoir de la changer en verbe, et la notion du verbe est sinon renfermée explicitement dans le pronom, du moins introduite dans le discours, grâce à lui ; *dadâmi* « je donne » est *donnant moi, le don de moi.* Les racines sont des sons articulés ; l'articulation est le phénomène primitif du langage. Les voyelles et les consonnes sont inséparables, et l'analyse seule peut les distinguer. Suit une analyse des consonnes et des voyelles et des changements auxquels elles sont soumises.

« D'où viennent les altérations phonétiques ? De la loi du moindre effort, disent les philologues. Mais cette loi elle-même ? De l'instinct du beau, du besoin d'harmonie, de rhythme, de clarté. Un petit enfant essayait de prononcer *sœur*, et pour triompher de la difficulté que lui offrait ce mot, redoublait la syllabe : *seseur*; c'est là le thème slave *seser*[3] et, avec un léger changement dans le procédé, l'allemand *schwester*, l'anglais *sister* (page 84).

« C'est une chimère de chercher les sons primitifs du langage; il n'y en a pas.

---

1. « L'analyse nous mène à établir *trois ou quatre* genres de racines, irréductibles l'un à l'autre » (p. 25).
2. C'est ce que les philologues appellent racines pronominales.
3. Lire *sestra*.

A l'origine, il existe des sons indistincts et confus qui par le progrès du langage se précisent, et donnent naissance aux autres sons qu'ils contiennent en germe. C'est donc par l'identité primitive, que doivent s'expliquer ces permutations, dont les philologues ont découvert les lois, mais non saisi les causes. Le son français *oi* était à l'origine *ouai*; se différenciant dans le temps et l'espace, il devient *ai* par la chute de *ou*, *oua* par la chute de *i* (p. 89).

« Comment les racines monosyllabiques deviennent-elles des mots? On croit que la racine peut exister dépouillée de tout élément formel; erreur. Ce qui se pense a forme et les notions primitives les plus simples ont un double élément, la matière et la forme, toutes deux nécessaires, simultanées, inséparables. La racine qui est monosyllabique, doit toujours même dans les langues monosyllabiques, comme le chinois, si indéterminée qu'elle soit dans sa forme extérieure, correspondre à une catégorie précise de l'esprit humain, nom, adjectif, verbe, etc., ce qui ruine par la base les théories de M. Max-Muller sur le *processus* des langues d'abord monosyllabiques, puis agglutinantes, et enfin flexionnelles. Comment, en effet, concevoir à l'origine des racines nues, d'où l'élément formel soit absent? l'esprit crée la racine avec l'élément formel, c.-à-d. le *mot* en entier. Le mot était à sa naissance ce qu'il devait être plus tard; germe des mots futurs, il doit être de même nature qu'eux : ἐξ ἀρχῆς συνίστησι τὸ φύσει γιγνόμενον.

« La nature du mot établie, comment entre-t-il dans les catégories de l'esprit? Il n'y a dans la nature que des êtres et des manières d'être; de là deux catégories primitives, pronoms exprimant la personne, adjectifs ou participes exprimant les qualités. L'homme, portant dans la nature l'idée de substance qu'il trouve dans sa conscience, conçoit le substantif qui sort de l'adjectif. Quand je dis l'*or brille*, comme *or* veut dire *brillant*, fais-je une tautologie: Le *brillant* (est) *brillant?* Non, car le premier mot, pose la substance individuelle, tandis que le second garde toute sa généralité. L'un est un sujet immobile, l'autre a l'action, la vie. L'article, ce pronom de la 3e personne, a précisément pour fonction d'individualiser, de substantialiser. Voilà pourquoi l'*s*, pronom de la 3e personne, est la caractéristique du nominatif (p. 153).

« Le verbe naît lorsque la fusion du pronom personnel et de l'adjectif s'est opérée de façon à rendre possible l'expression de la modalité et des temps. L'affirmation n'est donc pas contenue explicitement dans le verbe, comme le croit Port-Royal; elle n'existe que dans la pensée de celui qui parle; le verbe en somme est un prédicat dont la copule qui le rattache au sujet est le plus souvent sous-entendue par l'ellipse.

« Au verbe viennent s'imposer les deux conditions de modes et de temps; les temps qui expriment la situation du prédicat par rapport au sujet actuel, les modes qui expriment les rapports que le sujet conçoit entre lui et le prédicat. Il y a affinité naturelle entre les temps et les modes, parce que le mode indicatif, comme le temps présent, exprime la nécessité actuelle, et les modes subjonctifs et optatifs, comme le temps futur, expriment la contingence et la possibilité. De là confusion fréquente entre ces deux modifications du verbe qu'on remarque

dans certaines langues. L'hébreu a plus de modes que de temps[1], le sanscrit plus de temps que de modes[2].

« Pour achever la forme du mot, nom ou verbe, pour l'individualiser, au thème s'ajoutent les suffixes. Les suffixes sont-ils d'anciennes racines atténuées, et par l'agglutination accollées au mot de manière à pouvoir exprimer nombre et cas ? C'est l'opinion des Max Müller, des Schleicher; mais cette opinion est contredite par tous les principes qu'on vient d'exposer. On ne peut y voir qu'un développement organique de la racine même. Ces suffixes usuels sont en effet des modifications si légères du thème qu'il est impossible d'y voir d'anciens mots, morts depuis : *domino-s, domino-i, domino-m:* dans ces mots *s, i, m,* sont à peine des sons vivants : ce sont des nuances presque insensibles de prononciation, utilisées après coup pour la détermination des rapports.

« Quant aux autres suffixes, ils viennent d'un renforcement, d'un allongement, d'une modification de la racine. √λιπ devenant λειπ; √δικ = δεικ et δεικνυ-(μι). Ces modifications ont-elles des valeurs significatives ? Non. La science s'égarerait dans d'obscures recherches à déterminer ces valeurs. Ces suffixes sont dus à des besoins d'euphonie. Les philologues ne font pas la part assez grande au côté artistique du langage, à l'action instinctive de l'harmonie. Ces sons de liaison, ces lettres formatives, par leur insignifiance logique même, servent mieux à souder ensemble le radical et la désinence et à établir l'unité du mot.

« L'auteur donne ensuite quelques exemples de la dérivation nominale et verbale, d'après Curtius, Schleicher, etc., en émettant toutefois de prudentes réserves sur les théories de la dérivation qui régnent en Allemagne[3].

« Le mot avec ses suffixes est-il complet ? Pas encore. L'accent tonique vient l'achever, lui donner la perfection désirable. L'auteur cherche à démêler le chaos des assertions contradictoires qu'offrent les grammairiens anciens grecs et latins; entrevoit, sans en saisir toutes les conséquences, la distinction de l'accent d'intensité et de l'accent d'acuité, mais a le tort de croire que l'accent

---

1. M. Ch. fait souvent des rapprochements avec les langues sémitiques ou du moins avec l'hébreu dont il a quelque connaissance. P. 240-242, il oppose la fixité des racines trilitères sémitiques à la mobilité des racines monosyllabiques indo-européennes, et en conclut que les races sémitiques auraient senti plus vivement l'identité de la substance persistant au milieu de tous ses accidents; les races aryennes auraient vu surtout la mobilité de l'être et ses transformations. Cette vue est ingénieuse; est-elle vraie? Si les langues sémitiques conservent plus fidèlement la racine, c'est qu'elles sont moins soumises aux altérations phonétiques que les langues indo-européennes; mais les mots contenant des lettres facilement altérables, n'en sont pas moins déformés. Où retrouver les trois lettres racines dans *ét*, futur de *natôh* (pencher)? dans *çéh* impératif de *yaçoh* (sortir), etc.? — Inversement l'allemand *geben*, *gab*, *gib; schwellen, schwoll, schwill; sprechen, sprach, sprich, gesprochen,* ne nous montre-t-il pas quelque chose d'analogue au trilitérisme sémitique? En faudrait-il conclure que les races germaniques ont « plus profondément senti » la persistance, l'identité de la substance qui demeure au milieu de tous les changements » de ses propriétés et de ses accidents? » Cf. St. Guyard, *Nouvel essai sur la formation du pluriel brisé en arabe,* p. 6 et 7.

2. Vient ici une longue discussion, interrompant quelque peu l'enchaînement des idées, pour établir que les modalités sont subies non par le sujet, mais par le prédicat, sont objectives et non subjectives.

3. Ou plutôt qui régnaient. Car M. Ch. ne connaît pas les travaux de Ludwig.

tonique est resté identique à lui-même, depuis les Grecs jusqu'à nos jours[1]. »

Dans ce résumé, que nous avons fait aussi exact que possible, quel mélange de vues justes et de vues fausses! Et comme une bonne partie de ces considérations est stérile pour la science! Sans parler de la fantastique phonétique de l'auteur[2], que d'hypothèses gratuites, inspirées par des vues *a priori*, sans fondement! Quelle est l'origine des suffixes? des désinences casuelles? du duel? des pronoms? des formes verbales? Les racines primitives sont-elles longues ou brèves? M. Ch. a réponse à tout. Ses théories métaphysiques lui permettent de triompher de l'ignorance des philologues. Mais ceux-ci auront beau admirer ses réponses triomphantes, ils continueront à dire jusqu'à nouvel ordre que sur toutes ces questions d'origine ils ne savent rien.

L'auteur veut étudier la formation des mots, et commence par établir à l'origine des langues indo-européennes des racines toutes créées spontanément, contenant en elles-mêmes déjà des éléments formels, des principes de suffixe. Cette hypothèse donnée *a priori* comme chose évidente, c'est l'*inconcussum quid* sur lequel il bâtit l'édifice du langage. Voilà un postulat bien hardi, et posé bien lestement. Ainsi seule de toutes les sciences expérimentales, la science du langage aurait son principe premier au delà duquel il n'y a plus rien à chercher, et tandis que la physiologie, par exemple, part modestement du dernier terme qui tombe sous l'expérience directe, la cellule, dont elle ignore actuellement la formation, quitte plus tard à la soumettre à nouvelles recherches, la philologie aurait la prétention de partir d'une création première parfaitement déterminée : la racine formelle! Mais n'est-il pas clair que cette langue indo-européenne, que la science reconstruit, n'est pas une langue primitive; qu'elle a derrière elle un long passé et que chacun des mots qui la constituent n'est que le dernier terme à nous accessible d'une série infinie de transformations qui échappent à notre expérience? Les racines que le philologue tire par abstraction de ces mots, n'ont donc qu'une valeur de convention, valeur temporaire et relative seulement à la période étudiée par le philologue, puisque ces mots ne sont vraisemblablement que les résidus de mots avec radicaux et suffixes ayant vécu une longue existence antérieure, durant des dizaines, des centaines de siècles. Si nous ne connaissions que le groupe des langues romanes, nous poserions une racine *bon* abstraite de *bonté, bonità, bondad, buono,* etc. Or dans cette racine, venue du latin *b-onus, du-onus, on* est suffixe, et la racine ancienne *du* n'est plus représentée que par le *b* transformé de l'*u*. C'est une prétention singulière de croire que la science puisse atteindre un point de départ originel; comme elle n'agit que sur des *successions* de phénomènes, elle ne peut remonter qu'à des phénomènes antérieurs,

---

1. Un appendice contient une étude sur la philosophie du langage dans Aristote. Notre incompétence nous force à décliner la discussion sur ce point.

2. On a vu plus haut quelques exemples de cette phonétique : *se-seur* identifié avec *schwester, sister, seser;* les sons *oua* et *oi* sortis d'un primitif *ouai;* les exemples d'affirmation de ce genre abondent. Je me contenterai de citer seulement encore une ligne. « A l'aide » d'un *redoublement* de la racine et d'un suffixe féminin, cette même racine (*aur*) donnera » en latin *aur-or-a* (pour *aur-aur-a* ou *ûr-ûr-a*) l'aurore, en sanskrit *ush-as* dont l'*s* lin- » guale (*sh*) se change régulièrement dans la langue latine en *r* : changement que nous » retrouvons dans l'intérieur de notre langue, qui fait également de *risum,* le *ris* et le » *rire.* » (p. 140).

et de ceux-ci à d'autres, sans arrêt, sans fin. L'absolu lui échappera toujours. *Nulla est* NISI *fluxorum scientia.*

Admettons cependant le point de départ posé par M. Ch. comme provisoire; que la racine avec son élément formel soit pour le philologue ce que la cellule est au physiologiste; ici nous entrons dans le domaine de l'expérience; voyons ce qu'elle devient entre les mains de M. Ch. Préoccupé de retrouver ses principes métaphysiques dans les faits du langage, il les modifie sous cette influence. Il cherche à retrouver dans le langage les formes mêmes de la pensée, parce qu'il croit que le langage *est l'expression de la pensée;* c'est une grave erreur; le langage n'est qu'un *effort vers l'expression de la pensée*, ce qui est bien différent. Que la pensée ait ses lois formelles, nous l'accordons volontiers; qu'on les retrouve dans le langage primitif, c'est autre chose; le progrès du langage consistant précisément à en prendre peu à peu possession, et à finir par exprimer toutes les idées, toutes les nuances d'idées, que renferme la pensée humaine[1].

Si M. Ch. avait bien compris ce fait, il n'aurait pas affirmé si hardiment l'existence de racines pronominales primitives, sous prétexte que l'homme primitif a dû avoir conscience de sa personnalité. Au lieu de supposer à l'origine un cri articulé, compris immédiatement comme signifiant *ego*, il suffit d'admettre un cri indéterminé accompagné d'un geste qui lui donne cette signification, par ex., un coup de la main sur la poitrine. Il est plus conforme aux procédés du langage de ramener le pronom personnel à une racine démonstrative : « ici ».

Dans les créations des formes, comme dans les constructions syntactiques, comme dans les significations des mots, on assiste à ce progrès de la langue qui, cherchant à saisir la pensée, s'empare d'elle par un détour, et finit plus ou moins par la posséder pleinement. Quand Bopp expliquait l'augment par l'*a* privatif, et l'aoriste par la négation du présent, Lassen s'écriait : « Comment! *je ne vois pas* » veut dire *j'ai vu!* »; Lassen avait tort. Que l'explication de Bopp soit vraie ou non, elle est conforme aux lois du langage. *Je ne vois pas*, outre la négation du présent, renferme deux idées : *je ne vois* PLUS, c.-à-d. *j'ai vu*, et *je ne vois pas* ENCORE, c.-à-d. *je verrai*. Les philosophes demanderont peut-être pourquoi *plus*, *encore*, qui sont ici les idées essentielles, ne sont pas exprimées. Les philologues répondront que le langage n'y regarde pas de si près, et qu'il lui suffit qu'une idée se trouve vaguement comprise dans une expression, pour qu'il attache l'expression à l'idée, et, par la force de l'usage *et des circonstances*, la rende adéquate l'une à l'autre.

---

1. La pensée est un langage intérieur auquel correspond le langage extérieur, le langage parlé. Si l'un était l'expression adéquate de l'autre la science, du langage serait exactement celle de la pensée. Mais, tandis que le langage parlé ne se compose que de *mots*, le langage parlé renferme aussi des *images*, représentations directes des objets. Les progrès du langage consistent précisément à réduire la part de l'image, et c'est en cela qu'il est un effort vers l'*expression extérieure* de la pensée. Ajoutons que les mots qui constituent le langage parlé, ne sont autre chose que des termes généraux, c.-à-d. des genres et des espèces, et que dans les langues non encore faites, ces genres ont une extension trop vaste. Là encore le progrès du langage consiste à rabattre de cette extension, et par suite à serrer de plus près la pensée. Enfin, comme la pensée elle-même subit des évolutions diverses, qu'elle s'analyse, devient plus rigoureuse, le langage en même temps reflète cette marche de l'esprit, de sorte que le philosophe doit y retrouver et cet effort vers l'expression de la pensée, et les progrès de la pensée elle-même.

Il est constant que le langage, dans ses transformations graduelles, tend à l'analyse. Plus on remonte vers les origines, plus des catégories diverses de la pensée on voit confondues dans un même mot; c'est qu'en effet le langage, non encore maître de lui, est forcé de faire entrer dans une seule expression des idées multiples; et pour achever sa pensée et la rendre sensible, de s'aider de moyens extérieurs, le geste, le jeu de la physionomie. Tel est encore le procédé de l'enfant, impuissant à rendre ses idées, ou de l'homme à qui une violente émotion enlève une partie de ses ressources intellectuelles. Le langage devient plus sûr de lui; il se débarrasse de ses procédés extérieurs, pénètre plus profondément dans l'analyse de la pensée, la rend plus sensible; et l'idéal pour lui sera atteint, si jamais il l'est, le jour où il deviendra le calque fidèle d'une pensée rigoureuse et précise.

L'erreur première que nous constatons chez M. Ch. a pour résultat de fausser les vues les plus justes et de présenter sous un faux jour des idées en elles-mêmes exactes. Par exemple, son analyse du substantif et de l'adjectif est fine et vraie; elle montre bien comment l'adjectif est antérieur au substantif. Dans *l'or brille*, le mot *or* avant d'être substantif a été adjectif (*le brillant*)[1]. Mais où l'auteur, préoccupé de ses théories métaphysiques, a tort, c'est quand il croit que le langage a cherché à *individualiser*, à *substantialiser* le mot *or* en le faisant passer du rôle d'adjectif (*brillant*) au rôle de substantif. Les choses ne se passent pas ainsi en fait. L'esprit est frappé d'une qualité dominante dans un objet, il désigne cet objet par cette qualité, puis il attache graduellement à cette désignation, étymologiquement spéciale, les autres qualités dont l'ensemble constitue l'*image une* de l'objet. Ici M. Ch., au lieu de considérer le *progrès historique* du langage, n'a vu que le résultat final d'une lente opération, c.-à-d. un substantif, une forme grammaticale répondant à une catégorie de l'esprit, l'idée d'individu[2].

Pourquoi M. Ch. combat-il les théories de Max-Muller et de Schleicher sur les trois formes des langues monosyllabiques, agglutinantes, flexionnelles? Parce que ce ne sont que des hypothèses, indémontrées, et jusqu'ici indémontrables? nullement; parce qu'elles contredisent les théories philosophiques de l'auteur. Au fond, et en nous plaçant à son point de vue, nous ne serions pas très-éloignés de partager ses idées: mais sur cette question des origines, nous ne pouvons que suivre l'opinion des spécialistes qui déclarent n'y rien connaître.

C'est la même conception du langage, où le sens *historique* fait généralement défaut, qui inspire à l'auteur sa commode théorie des suffixes. Heureusement

---

1. Dans quelle langue M. Ch. prend-il ce mot? En français, *or* n'a jamais signifié *brillant*, ni en latin; mais ne chicanons pas l'auteur sur cette minutie, car il suffit pour sa démonstration que le radical de *aurum* ait eu à l'origine le sens de *brillant*, ce qui est exact.

2. Et encore, les métaphysiciens pourraient trouver à redire, car le nom commun désigne un genre, et en transformant l'adjectif en substantif, bien loin de l'individualiser, on le généralise, puisqu'on change un phénomène en un fait général.

3. Çà et là le vrai sens des choses du langage se dégage avec tant de force des faits observés qu'il impose à l'auteur. Dans plusieurs passages l'auteur voit bien que l'ellipse joue un rôle capital et que le langage dit plus par ce qu'il donne à entendre que par ce qu'il exprime. Signalons spécialement la p. 183 ce passage très-juste et très-ferme : « Les rapports

que les philologues continueront à « s'égarer dans ces recherches obscures » où ils sauront tôt ou tard apporter quelque lumière, je n'en veux pour garant que les études de M. Bergaigne sur la dérivation casuelle[1]. A quoi ont donc servi les théories métaphysiques de M. Ch.? A vouloir trancher des questions que les philologues abordent à peine, et à tirer des conclusions générales que renverseront les découvertes quotidiennes des patients chercheurs.

Des remarques qui précèdent, il semble découler cette conclusion que la philosophie n'a rien à voir avec la philologie. Pour la question des origines, oui, jusqu'à nouvel ordre du moins. Laissons les philologues, par une longue et minutieuse investigation, nous débrouiller le chaos de la dérivation et des racines; ce travail achevé, les philosophes auront assez de matériaux pour élever leurs constructions, ou plutôt les vues générales se dégageront assez d'elles-mêmes des faits amassés par les savants. Pour le moment, un seul terrain est ouvert à la philosophie du langage, celui de l'*histoire* des idiomes. Les transformations de la syntaxe, des formes grammaticales, des significations des mots apportent d'innombrables documents et de longtemps inépuisables, à l'histoire de l'esprit humain.

Quelles sont les causes qui agissent sur les mots, pour en modifier la signification? Comment tels vocables, transformés depuis l'origine par les altérations phonétiques, restent-ils immobiles quant à leur valeur, alors que d'autres voient l'idée qu'ils représentent s'étendre ou se retrécir, se déformer, et se prêtent à l'expression de nouveaux concepts? Dans cette histoire des significations des mots, n'y a-t-il pas à suivre l'histoire des idées humaines? Les formes grammaticales, désinences flexionnelles, suffixes de dérivation, temps et modes, etc., peuvent également fournir des indications précieuses sur les conceptions des peuples, et la manière dont ils saisissent les rapports des idées. Si l'allemand a emprunté son pronom relatif à un adjectif démonstratif (*der*), n'a-t-on pas le droit de conclure de ce fait à une conception particulière primitive de l'idée de relation? L'histoire de la syntaxe enfin offre d'abondants matériaux pour une histoire de la pensée humaine. Les belles études de M. Bergaigne sur l'ordre des mots dans les langues indo-européennes[2] nous montrent déjà que l'ordre *logique* à l'origine était absolument l'opposé de ce que nous désignons aujourd'hui par ce nom, d'où il semble résulter que les lois formelles de l'intelligence ne sont que des habitudes de la pensée. Les philosophes étudient généralement les lois de l'esprit humain dans des conditions qui sont en dehors de l'ordinaire, c'est sur eux-mêmes qu'ils expérimentent, c.-à-d. sur des intelligences d'élite, et ils considèrent l'esprit poursuivant un but précis, la recherche d'une vérité, ce qui est l'exception; mais les procédés que met en usage l'esprit dans son activité journalière et banale, mais les lois qu'il suit inconsciemment dans son développement instinctif, l'étude du langage les enseignera, parce qu'une langue à un

» grammaticaux sont pour la plupart des relations subjectives, que l'esprit établit spon-
» tanément entre les idées. C'est une grande erreur de croire que tout s'exprime et doit
» être exprimé, que tout ce qui est pensée ait besoin d'avoir dans le langage une repré-
» sentation spéciale, etc.... » Si l'auteur s'était partout inspiré de cette idée si juste, il aurait refondu son livre.

1. Dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. II.
2. *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. III.

moment donné nous représente l'état d'esprit d'une nation, et, dans son développement historique, l'histoire intellectuelle de cette nation.

Les affirmations qui précèdent ne sont pas téméraires. Déjà l'étude générale des faits du langage permet de constater quelques lois. Les grammairiens ont depuis longtemps noté sous le nom de *catachrèses, synecdoques, métaphores,* etc., toutes les figures de mots par lesquelles les sens se transforment. Ces figures existent également dans les formes grammaticales et dans les constructions syntactiques et elles reposent toutes sur le raisonnement suivant : L'esprit se porte sur une qualité spéciale dans un objet ou sur un point particulier dans une conception quelconque, y attache une expression, une forme grammaticale, ou une construction syntactique *adéquate*, perd ensuite de vue la qualité première, le point spécial de la conception pour se porter sur une qualité secondaire, sur une seconde conception, que le hasard a faite voisine des premières, et cependant, *au mépris de la logique*, il continue d'y attacher la première expression, la première forme grammaticale, la première construction syntactique, qui dès lors cesse d'être adéquate. Il y a là un passage d'un point à un autre, qui consiste à dire *cum hoc, ergo* per *hoc :* telle idée se trouve conjointe à une autre, donc elle sera naturellement rendue par le terme qui exprime cette autre. Les philosophes ont des noms pour désigner cette déviation de raisonnement, *ce raisonnement oblique;* ils l'appellent *paralogisme*. Eh bien! on peut déjà l'affirmer, les transformations des idiomes reposent pour la plus grande partie sur ce *raisonnement oblique*, et le langage, ce grand fait de l'humanité, a pour principe premier un paralogisme. A. DARMESTETER.

---

241. — **Saint Louis et son temps** par H. WALLON, membre de l'Institut, professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Hachette. 1875. 2 volumes in-8°, xxxvj-492 et 556 p. — Prix : 15 fr.

De tous les Capétiens directs, saint Louis est celui dont le règne a été l'objet du plus grand nombre de travaux importants dans ces dernières années. Les ouvrages de M. Boutaric sur l'administration féodale et royale au XIIIe siècle, les études de M. Viollet sur les rapports de saint Louis et du clergé, et l'authenticité de la trop célèbre Pragmatique Sanction, les grandes éditions de Joinville, par M. de Wailly, enfin la publication de l'histoire de Lenain de Tillemont, tels sont les principaux événements littéraires qui ont ramené l'attention des érudits sur cette partie de l'histoire de France. Le sujet d'ailleurs est des plus intéressants. Grâce à l'existence de nombreuses sources contemporaines dont plusieurs sont d'une haute valeur, grâce à l'abondance des documents diplomatiques, saint Louis est le premier des rois Capétiens dans l'intimité duquel on puisse vivre, dont on puisse connaître suffisamment la vie et l'esprit.

Ce sont ces notions nouvellement acquises sur l'histoire de saint Louis, que M. Wallon a voulu faire pénétrer dans le grand public. Son livre est avant tout une œuvre de vulgarisation; il en a les qualités et les défauts. Les principaux inconvénients d'un travail de cette espèce sont l'obligation de négliger presque entièrement les sources diplomatiques, la nécessité de remplacer par des généralisations vagues des faits précis, enfin la suppression de toute discussion

critique. Toutes ces imperfections peuvent certainement être atténuées dans une certaine mesure, mais la plus grande de toutes, celle qu'il est à peu près impossible d'éviter complètement, c'est l'influence d'une idée générale préconçue, qui imprime à tout l'ouvrage une couleur arbitraire. Les qualités d'un pareil livre sont d'un autre ordre; il transporte dans le grand public des idées, des notions nouvelles, qu'il n'aurait point été chercher dans les ouvrages de pure érudition et remplace des idées, des notions plus anciennes qui n'ont plus raison d'être devant les progrès de la science historique.

Quels sont donc les défauts de ce genre que nous pourrons reprocher à l'histoire de S. Louis ? L'auteur a dû employer les ouvrages d'érudition récemment publiés sur les matières spéciales qu'il avait à traiter, de là dans les diverses parties du livre une grande inégalité, on peut dire en général que tant vaut l'ouvrage mis à contribution, tant vaut le récit. Pour la suite des événements politiques, M. W. avait un guide qu'il a largement employé, Lenain de Tillemont, dont la volumineuse *Vie de Saint Louis* donne le résumé non seulement de la plupart des documents que nous possédons aujourd'hui, mais encore de beaucoup qui ont disparu depuis sa rédaction. Mais ce guide généralement exact ne laisse pas d'avoir certains défauts; ce n'est point par l'esprit critique que brille l'ouvrage du vénérable érudit, et là comme dans la plupart de ses travaux, il a trop peu distingué entre les sources qu'il employait; tout lui a semblé bon à prendre, et il a mis sur le même rang chroniques contemporaines et compilations postérieures, chartes authentiques et légendes monastiques. Ce n'est donc un guide sûr qu'à la condition de le contrôler constamment, c'est un répertoire de faits et de renseignements. Disons d'ailleurs tout de suite que M. W. y a joint des sources d'un emploi plus facile; la collection du Trésor des Chartes, publiée par l'administration des Archives Nationales, les *excursus* des nouveaux éditeurs des historiens de France et ceux de la collection anglaise du Maître des Rôles, enfin le grand travail de M. Huillard-Bréholles sur les actes de Frédéric II. Ce sont là des ouvrages excellents et dont l'auteur a tiré tout le parti possible.

Le plan de l'ouvrage est extrêmement étendu; il embrasse non-seulement l'histoire politique de saint Louis, mais encore celle de l'administration, des arts et des lettres à son époque; or pour la première de ces parties supplémentaires, il n'existe aucun livre qui se rapporte spécialement à cette époque; en effet on a bien étudié l'administration soit de Philippe Auguste, soit de Philippe le Bel, mais nullement celle de saint Louis, et l'ouvrage de M. Boutaric sur Alfonse de Poitiers, malgré sa grande valeur, ne fournit que peu de renseignements sur le gouvernement personnel du roi; tout au plus pourrait-il servir de guide pour une étude directe des actes de l'administration royale à cette époque. Pour les arts, M. W. avait heureusement des guides excellents, et ses chapitres sur l'architecture et les arts du dessin ne sont guère qu'un résumé fidèle des ouvrages de M. Viollet le Duc, entremêlé de longues citations du même auteur. Mais pour les lettres, il nous a paru extrêmement insuffisant, cette partie de l'histoire du XIIIe siècle n'ayant encore été l'objet d'aucun travail d'ensemble véritablement scientifique.

L'idée générale, à laquelle M. W. rapporte tous les faits de l'histoire de

Louis IX, est exprimée par lui dès la première ligne du livre : *Saint Louis fut un saint sur le trône*. Ce principe une fois posé, il devient impossible à l'auteur de juger équitablement les actes d'un roi canonisé par l'Eglise. Saint Louis n'a pu faire une faute, commettre une injustice, avoir un défaut. Certes nous avons pour le *saint roi* tout autant d'admiration que M. W., mais cette admiration a d'autres causes. Ce n'est pas le saint que nous admirons en lui, mais le roi, le meilleur que la France ait jamais eu, le plus réellement soucieux du bonheur de ses sujets, l'observateur le plus exact, le seul exact peut-être de la parole donnée. M. W. dit que saint Louis dut toutes ces qualités à sa piété, nous le lui accorderons sans peine; mais pourquoi ne pas admettre que cette même piété ait pu l'entraîner à quelques excès de rigueur et même de fanatisme. Sa sévérité à l'égard des blasphémateurs, contraire aux mœurs de son temps, son hostilité envers les Juifs, sont là pour prouver que toute chose, même bonne, peut avoir ses défauts, quand elle est poussée à l'excès; plusieurs anecdotes racontées par Joinville prouvent que dans certains cas saint Louis pouvait devenir fanatique, et il est difficile de soutenir que même en se mettant au point de vue des idées du temps, ses deux croisades n'aient été de grandes fautes politiques, suite d'une éducation trop cléricale.

Un autre point que M. W. a mal saisi à cause de cette même idée préconçue, c'est le caractère particulier de la politique intérieure de saint Louis. Sans entrer dans de trop longs détails sur cette politique et cette administration, rappelons que pour bien la connaître, il faut joindre aux récits de Joinville les documents diplomatiques. On y verra que saint Louis ne fut pas toujours le roi facile et de débonnaire humeur que nous peint le chroniqueur, que son règne fut le développement naturel, le véritable trait d'union entre ceux de Philippe Auguste et de Philippe le Bel; qu'il sut aussi bien que ces deux princes sauvegarder les droits de sa couronne, et leur donner toute l'extension possible. Sans doute il apporta dans cette tâche plus de modération que Philippe Auguste, plus d'honnêteté que Philippe le Bel, mais il ne faut pas oublier que s'il rendit les provinces de l'ouest à Henri III, il garda celles du midi, dont l'origine n'était guère plus légitime, et qu'il s'arrangea toujours pour empêcher Raimond VII de réaliser ses projets de mariage, qui auraient pu détruire les espérances de son frère, Alfonse de Poitiers.

Nous ne voulons pas relever toutes les erreurs de détail qui peuvent se rencontrer dans l'ouvrage; elles sont nombreuses, mais elles étaient pour ainsi dire inévitables, à cause du nombre des documents employés, de la multiplicité des personnages et de l'étendue du sujet. Nous allons seulement, à propos d'un certain nombre de passages, indiquer les erreurs les plus importantes et les appréciations qui nous semblent hasardées.

Tome I. — La préface se compose d'une histoire résumée de la dynastie capétienne jusqu'à saint Louis, d'un tableau géographique de la France en 1226, enfin de qq. notices sur les historiens de ce règne. Dès la première page, nous relevons une assertion singulière; M. W. a l'air de mettre Charlemagne au nombre des saints; ce prince n'a jamais été canonisé que par Frédéric-Barberousse, et il faut avouer qu'à part les services rendus par lui au Saint-Siège, nous ne voyons rien dans sa vie qui lui mérite ce suprême honneur.

P. viij et suiv. Le résumé de la guerre des Albigeois, que l'on trouve ici, fourmille d'erreurs, la suite des événements y est incompréhensible et M. W. ne dit pas un mot de la conduite des légats à l'égard du comte de Toulouse. Dans cette affaire déplorable, pour être indulgent envers Innocent III, il faut supposer qu'il a été trompé. Quant à la conduite du roi de France, elle fut toute différente de ce que suppose l'auteur; dès 1208-9, Philippe Auguste émettait des doutes sur la légalité de la sentence du Saint-Siége contre Raimond VI, et peut-être, s'il eût vécu, n'eût-il jamais accepté les offres séduisantes des Montfort.

Dès les premières pages du récit, nous voyons apparaître la tendance générale que nous signalions plus haut; M. W. répugne au blâme; il lui paraît difficile, impossible même d'admettre que du temps de saint Louis il se soit commis des injustices en France, ou que le pouvoir ait pu être oppresseur. De là une appréciation singulière de certains faits; nous en citerons deux exemples : d'abord l'affaire de l'université de Paris, dans laquelle Blanche de Castille avait évidemment tort; elle ne voulut cependant ni céder ni réparer les violences de ses agents; il fallut que les maîtres de l'université reconnussent des torts qu'ils n'avaient point (p. 46). Nous rappellerons encore l'intervention dans les affaires intérieures de Beauvais, intervention qui constituait une véritable violation du droit de l'époque, et politique que saint Louis lui-même n'imita que trop dans ses rapports avec les municipalités du royaume (p. 48). En général, M. W. montre pour Blanche de Castille une admiration réellement excessive; elle ne manquait pas de fermeté, mais elle poussait quelquefois cette fermeté jusqu'à l'obstination et à la tyrannie, et dans son administration, qui dura réellement jusqu'en 1253, on sent une violence, une dureté, dont saint Louis se départit heureusement. De plus on peut lui reprocher d'avoir cherché à prolonger son pouvoir au delà du nécessaire; elle fut maîtresse jusqu'à sa mort et ce n'est qu'après elle que saint Louis put, affranchi de cette tutelle ombrageuse et souvent tracassière, procéder à des réformes devenues urgentes.

Le chapitre II (p. 50 et suivantes) est intitulé : *Vertus chrétiennes de Saint Louis*. M. W. y a peut-être attaché trop d'importance aux historiettes édifiantes de ses biographes; il remarque lui-même (p. 55) que leurs indications sur la simplicité de costume de saint Louis sont en contradiction avec les renseignements fournis par les comptes officiels. Quant aux menus faits qu'ils racontent pour l'édification des fidèles, il faut, croyons-nous, beaucoup en rabattre. Dans leur respect pour le saint roi, ils lui ont prêté toutes les perfections du moine, du chrétien par excellence selon eux; ces faits sont peut-être vrais en eux-mêmes, mais il faut tenir compte de l'exagération toute naturelle et parfaitement inconsciente du panégyriste. Remarquons de plus que ces mêmes auteurs donnent à ces pieux exercices une telle place dans la vie de saint Louis, que l'on se figure avec peine comment il pouvait suffire à tant d'occupations, car enfin que d'affaires il régla par lui-même pendant les vingt années que durèrent son gouvernement personnel, que de chartes expédiées en son nom et certainement par ses soins! il faut choisir : admettre que saint Louis s'était désintéressé de toutes les affaires du siècle, ou rabattre un peu des exagérations de ses biographes.

Avec la majorité de saint Louis devait commencer son gouvernement per-

sonnel; il n'en fut pas ainsi; il resta longtemps encore soumis à l'autorité maternelle, et en 1240 c'était encore à Blanche que s'adressaient les rapports militaires (p. 77). Pourquoi donc M. W. met-il immédiatement le roi en scène et lui attribue-t-il une part dans des affaires dont il n'eut probablement pas à s'occuper, telles que le projet de mariage entre Simon de Montfort et la comtesse de Flandre (p. 84), le règlement des affaires de Beauvais (p. 87).

P. 175, nous trouvons une singulière appréciation du traité de Lorris, imposé au comte de Toulouse en 1243. M. W. trouve ce traité fort doux; il nous semble à nous extrêmement onéreux; il est vrai que le roi laissa tous ses états au comte, mais il ne pouvait pas y toucher, puisque ces états formaient l'héritage de sa belle-sœur, la comtesse de Poitiers. M. W. suppose à ce sujet que si le roi retint pour lui l'hommage du comte de Foix, pour la durée de la vie de Raimond VII, ce fut afin d'épargner à Roger l'obligation de servir un suzerain qu'il avait abandonné. N'y a-t-il pas plutôt là une raison politique, un désir manifeste d'affaiblir le comte de Toulouse, tant que ce comte serait Raimond VII ?

P. 179-180. Après avoir transcrit tout au long un récit romanesque de Mathieu Paris, M. W. remarque en note que cet auteur est suspect d'exagération et affectionne les anecdotes à effet; pourquoi alors lui emprunter un récit si peu digne de foi ? (Même remarque, p. 215-6).

Partant de ce principe que toutes les qualités morales de saint Louis sont la conséquence de sa piété, M. W. ne suppose nulle part que cette même piété ait pu l'entraîner à des entreprises fâcheuses; telle est cependant la croisade de 1248 (p. 194-5). On peut dire de cette expédition qu'elle fut impolitique, funeste au royaume et au roi, et enfin qu'elle n'était plus dans les idées du temps. A ce moment bien des affaires retenaient le roi en France; les démêlés entre Frédéric II et Innocent IV, qui étaient encore loin de finir, les affaires de Flandre, etc. La croisade retarda l'œuvre d'apaisement et de réparation que le roi devait tenter plus tard, compromit sa santé, et laissa pendant 6 ans la France abandonnée à la main souvent trop dure de la reine-mère. Pour prouver que la croisade n'était plus dans les idées du temps, nous citerons Joinville, la chronique de Reims (p. 244), les résistances du clergé qui seul retirait quelques avantages de pareilles aventures et qui refusait énergiquement d'y contribuer pécuniairement. Enfin rappelons la composition de ces armées de croisés, qui comptaient tant d'aventuriers et de débiteurs récalcitrants, heureux de saisir cette occasion de se débarrasser de leurs créanciers.

P. 223 et suivantes. Nous serions curieux de savoir de laquelle de ses vertus chrétiennes s'inspira saint Louis dans l'affaire du mariage du comte de Toulouse ? A tout prendre, Raimond VII avait bien le droit de se marier, et saint Louis, en entravant ses projets d'union avec Béatrix de Provence, obéit apparemment plutôt à des vues de politique qu'à un sentiment de charité.

P. 228. Parlant de la réforme du catholicisme, tentée au 13e siècle par les ordres mendiants, M. W. hasarde l'expression de *pauvreté évangélique*. Le mot est mal choisi; car pour avoir renoncé en principe à la propriété individuelle, ces ordres ne nous paraissent point avoir dédaigné la propriété collective. Il n'y eut jamais de plus beaux couvents que ceux des dominicains, de maisons plus

richement dotées que celles des carmes ou des frères mineurs; nous citerons notamment les couvents de Montpellier, de Toulouse, de Paris et tant d'autres, dont beaucoup sont restés comme preuves du bon goût et de l'opulence de leurs habitants.

P. 269 et suivantes. Si pendant toute la croisade, le roi déploie toutes les vertus, et unit au plus grand courage la charité la plus ardente, l'héroïsme le plus admirable, il faut reconnaître qu'il n'y déploya les qualités ni d'un grand capitaine, ni d'un grand politique. Ce séjour prolongé à Chypre, ces retards à Damiette, cette marche inopportune sur le Caire, tout prouve qu'il n'était pas fait pour diriger à lui seul une aussi difficile expédition.

Le tableau de l'administration de saint Louis, qui remplit une bonne partie du second volume de M. W., est moins une étude sur le règne de ce prince qu'un aperçu sommaire des institutions politiques et judiciaires de la France depuis Philippe Auguste jusqu'à Philippe le Bel. Nous avons déjà fait remarquer que cela tient à la nature des ouvrages de première main employés par M. W.; nous n'avons pas du reste à étudier ici cette partie de l'ouvrage; elle fera ailleurs l'objet d'un article spécial. Remarquons seulement qu'il est regrettable, même en adoptant les idées de M. W., qu'il n'ait pas pu étudier le gouvernement de saint Louis à ce point de vue; il y aurait trouvé des sujet d'admiration plus nombreux et souvent plus réels. Une autre partie du même volume est occupée par un long tableau des arts, des sciences et des lettres à l'époque de saint Louis. C'est un résumé généralement exact des ouvrages les plus autorisés sur la matière; le chapitre sur les arts est de beaucoup le meilleur, à cause de l'état même des études historiques, rien de véritablement définitif n'ayant encore été écrit sur la littérature de cette époque prise en général.

P. 424 et suivantes, M. W. à propos du traité de 1259 oublie de mentionner parmi ses causes l'influence de Marguerite de Provence. Ce rôle de la reine a été cependant mis en lumière par lui à propos des luttes entre Henri III et les barons anglais. Ne peut-on supposer raisonnablement qu'elle ait poussé saint Louis à cette restitution si peu politique, en la lui présentant comme un devoir de conscience. Le rôle joué par Marguerite dans les dernières années du règne de son mari est de plus en plus grand, elle se prépare à obtenir après sa mort le même pouvoir que sa belle-mère Blanche, fait prêter à son fils Philippe un serment que le pape est obligé de rompre comme indiscret et excessif, et cherche de tous les côtés des appuis au dehors.

Outre la reine Marguerite, saint Louis avait alors un conseiller plus dangereux et plus violent; c'était son frère, Charles d'Anjou, le conquérant de Naples et de la Sicile. C'est lui qui, réveillant malgré les efforts du pape le désir de saint Louis de faire une nouvelle croisade, l'entraîne à Tunis, pour assurer à la couronne de Sicile la continuation du tribut dont le souverain musulman s'était prétendu affranchi. Tout le monde désapprouvait cette expédition, qui même victorieuse n'aurait pas hâté d'un seul jour la délivrance de la Palestine; la noblesse répugnait à partir, Joinville refusa nettement, et le roi dut enrôler des chevaliers pauvres et user de toute son influence auprès des grands pour en entraîner quelques-uns dans cette aventure. Celui pour lequel se faisait la croisade

y prit lui-même la moindre part; Charles d'Anjou arriva si tard et montra si peu de désir de venger son frère, il veilla de si près à ses intérêts personnels lors de la conclusion du traité, que les soupçons les plus graves ont pu planer sur lui, soupçons faux certainement, mais qui n'en avaient pas moins pour eux une certaine vraisemblance.

Nous terminerons ici cet article long, trop long peut-être; la plupart des défauts que nous avons eu à reprocher à l'ouvrage de M. Wallon tiennent à la précipitation avec laquelle a été rédigé son livre; l'auteur n'a pu contrôler les affirmations des ouvrages de seconde main qu'il employait; aussi son histoire est-elle souvent confuse, monotone et aussi difficile à lire qu'un ouvrage d'érudition, dont elle n'a ni l'exactitude, ni l'intérêt spécial. A. MOLINIER.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES[1].

Séance du 17 décembre 1875.

M. Heuzey lit la suite de son mémoire sur la ville de Dyrrhachium. — Il achève d'étudier ce qui concerne la ville de Dyrrhachium dans l'antiquité. Il rappelle qu'Auguste en fit une colonie romaine. Puis il recherche quel devait être l'état des fortifications de Dyrrhachium pendant la période antique, et s'attache à concilier et à interpréter les témoignages peu explicites que nous ont laissés sur ce sujet les anciens. — Ensuite M. Heuzey indique quelques monuments anciens découverts par lui à Dyrrhachium ou dans les environs. Il signale particulièrement une inscription dédiée à un personnage qui porte pour *cognomen* le nom d'Epidamnus, qui avait été autrefois le nom de la ville même.

M. Alexandre Bertrand commence la lecture d'un *Mémoire sur la valeur des expressions* Κελτοί *et* Γαλάται, Κελτική *et* Γαλατία *dans Polybe.* — M. Bertrand a déjà présenté à l'académie un mémoire destiné à établir que les termes de Celtes d'une part et de Gaulois ou Galates de l'autre ne doivent point être considérés comme synonymes, et que c'étaient, pour la plupart des auteurs anciens et notamment pour Polybe, les noms de deux peuples différents. Cette conclusion a été combattue par M. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'aca-

---

1. *Supplément au compte-rendu de la séance du 10 décembre 1875. — Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. de Saulcy :* G. MASPERO, Mémoire sur quelques papyrus du Louvre, in-4°; — *par M. Ad. Regnier :* Émile PICOT, Bibliographie cornélienne; — *par M. Miller :* Les exploits de Digénis Akritas, épopée byzantine du dixième siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de Trébizonde, par C. SATHAS et Em. LEGRAND, Paris, in-8° (depuis cette publication un autre ms. a été trouvé; une nouvelle édition est en préparation), et plusieurs poèmes grecs publiés par M. Em. LEGRAND : Les oracles de Léon le Sage, La bataille de Varna, La prise de Constantinople en 1453; — *par M. Egger :* ΣΑΡΙΠΟΛΟΣ, Πραγματεία τοῦ συνταγματικοῦ δικαίου (traité de droit constitutionnel), 2e édition, t. 2, 3, 4, 5, Athènes, in-8°; — *par M. Hauréau :* Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane, publiées par Abel DESJARDINS, t. 5 (1589-1610), impr. nationale, in-4°; — *par M. Pavet de Courteille :* les ouvrages suivants de M. de UJFALVY : Éléments de grammaire magyare; Essai de grammaire de la langue vespe ou tchoude du nord; Principes de phonétique dans la langue finnoise, suivis d'un essai de traduction du Kalevala; — *par M. de Longpérier :* A. de CAIX DE S. AYMOUR, Musée archéologique, 2e fascicule.

démie, qui a soutenu que Polybe et les autres auteurs ne faisaient pas de différence entre ces noms, qu'ils les employaient indifféremment l'un ou l'autre. M. Bertrand répond aujourd'hui à cette assertion. Il commence par faire remarquer que, selon M. d'Arbois de Jubainville lui-même, le nom des Celtes et celui des Gaulois ou Galates n'ont point la même étymologie, et qu'ils n'apparaissent pas dans l'histoire à la même époque. Le terme de Celtes, Κελτοί, est le plus ancien; celui de Γαλάται ne se rencontre presque dans aucun auteur avant Polybe. M. Bertrand cite ensuite divers textes d'où il résulte que chez les anciens on croyait nécessaire de distinguer entre ces deux noms, quoiqu'on n'en sût pas toujours exactement la différence. Ainsi Diodore de Sicile dit que les Celtes habitent la région comprise entre les Alpes et les Pyrénées, et les Gaulois plus au nord et dans la forêt Hercynienne, mais que les Romains confondent les uns et les autres sous le nom de Gaulois (Γαλάτας; Diod. 5. 32). Cette confusion, selon M. Bertrand, vient de ce que les Gaulois auraient envahi la Cisalpine primitivement habitée par les Celtes, puis ils se seraient mêlés à ceux-ci, et leurs troupes réunies auraient formé les armées qui envahirent l'Italie à plusieurs reprises. Les Romains, qui apprirent surtout par ces invasions à connaître les Celtes et les Gaulois, furent naturellement portés à confondre les deux peuples qui s'étaient unis pour les combattre. — Après ces observations préliminaires, M. Bertrand passe à l'examen du texte de Polybe, qui doit lui fournir la confirmation de sa théorie. Il commence par montrer que si dans le texte entier de Polybe les deux mots Κελτοί et Γαλάται se rencontrent à peu près le même nombre de fois, ils sont fort inégalement distribués entre les divers livres : dans les trois premiers on trouve bien plus souvent Κελτοί, dans les suivants presque uniquement Γαλάται, et jamais ces deux mots ne se rencontrent à la fois dans le même chapitre. Déjà donc *a priori* il est peu probable que ces deux noms fussent termes synonymes et qu'on pût les employer indifféremment l'un pour l'autre. C'est ce que M. Bertrand se propose de démontrer plus directement dans la suite de son mémoire. — L'académie se forme en comité secret.

Ouvrages déposés : — A. Allmer et A. de Terrebasse, Inscriptions antiques et du moyen-âge de Vienne en Dauphiné, 5 vol. in-8°; — G. d'Espinay, Notices archéologiques, *et* Les enceintes d'Angers, 2 vol. in-8°, Angers; — G. Tourdes, Origines de l'enseignement médical en Lorraine, la faculté de médecine de Pont-à-Mousson (1572-1768), gr. in-8°. — *Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. de Wailly :* H. Wallon, Jeanne d'Arc, nouvelle édition, illustrée, Paris, Didot, gr. in-4°; — *par M. P. Paris :* Romans de la table ronde, t. 4; — *par M. Renan :* 1° Amari, Recueil des inscriptions arabes de Sicile, 1° partie; 2° Ernest Mercier, Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale; — *par M. Perrot :* Ch. Lucas, C. Mucius et les temples de l'Honneur et de la Vertu à Rome. Julien Havet.

Erratum. N° 47, p. 324, n. 4, effacez : *de même* I, 885, *etc.* (c'était trouvé depuis longtemps par Howard et Munro). M. B.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

LISTE DES PRINCIPAUX ARTICLES

CONTENUS DANS LES DEUX PREMIERS VOLUMES DE LA REVUE CELTIQUE

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, correspondant de l'Institut : Etude phonétique sur le breton de Vannes, I, 85, 211; Zeuss et le manuscrit de Cambrai de l'histoire ecclésiastique des Francs, I, 269; Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, I, 320; Recherches sur l'histoire de l'article dans le breton armoricain, II, 204; Durnacos, II, 104; un *f* gaulois valant *dh;* II, 111; le couteau de bronze de Besançon, II, 112; le mystère des Trois Rois à Vannes, II, 248; l'accent gallois, II, 341; les noms propres francs et les noms propres bretons du Cartulaire de Redon, II, 404; étymologie du nom de Chaource, II, 492.

Anatole de BARTHÉLEMY, secrétaire de la Commission de la Topographie des Gaules : De la divinité gauloise assimilée à Dis-Pater à l'époque gallo-romaine, I, 1; légendes des monnaies gauloises, I, 291, II, 94, 245.

BULLIOT, président de la Société Eduenne : Un Ex-voto de la Dea-Bibracte, I, 306; II, 21.

J.-F. CAMPBELL : Fionn's Enchantment, a popular tale of the Highlands of Scotland, I, 193.

D. Silvan EVANS, Professor of Celtic Philology at the University of Aberystywyth : Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, I, 376; II, 30, 346.

H. EBEL, professeur à l'Université de Berlin : Les accusatifs gaulois en *-as*, II, 403; observation sur le glossaire d'O'Davoren, II, 453.

Henri GAIDOZ. Du prétendu nom d'Ile Sacrée donné à l'Irlande, II, 351; Pilgrimage of an Hungarian Nobleman to St Patrick's Purgatory, II, 482; les Celtes et les éléphants, II, 486.

Louis HAVET : *ch* breton armoricain, II, 217.

W. M. HENNESSY, member of the Royal Irish Academy : The Ancient Irish Goddess of War, I, 32; The Battle of Cnucha, a medieval Irish Text, II, 86.

Eug. HUCHER : Les légendes des monnaies gauloises, II, 94; Durnacos, II, 104; sur le médaillon de M. Soldi représentant la Gaule, II, 121.

H. KERN, professeur à l'Université de Leyde : Nehalennia, II, 10; Noms germaniques dans des inscriptions latines du Rhin inférieur, II, 153.

Reinhold KOEHLER : Observations sur des contes bretons, I, 132; Sainte Tryphine et Hirlande, I, 222.

Guillaume LEJEAN : La poésie populaire en Basse-Bretagne, II, 44.

R.-F. LE MEN, archiviste du Finistère : Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne, I, 226; Noms propres bretons commençant par *Ab* ou *Ap*, II, 71.

LIEBRECHT : Le vrai nom de Gargantua, I, 136.

C. LOTTNER, professeur de sanscrit à l'Université de Dublin : The Ancient Irish Goddess of War, I, 55.

F.-M. LUZEL : Koadalan, conte populaire breton, I, 106; La femme du Soleil, conte populaire breton, II, 289; chansonnettes bretonnes, II, 245, 495.

Max MULLER, Professor of Comparative Philology at Oxford : The Name of the Danube, I, 135.

A.-H. MURRAY : Present limits of the Celtic language in Scotland, II, 178.

C. NIGRA, ministre d'Italie à Paris : Un manuscrit irlandais de Vienne, I, 58; Les gloses irlandaises de Milan, I, 60; les gloses irlandaises du manuscrit de Berne, II, 446.

Georges PERROT, membre de l'Institut : De la disparition de la langue gauloise en Galatie, I, 179.

John Peter : Welsh Phonology, I, 203.

Adolphe Pictet : La racine dru dans les noms celtiques des rivières, I, 299 ; De quelques noms celtiques de rivières qui se lient au culte des eaux, II, 1 ; Une énigme d'onomastique fluviale, II, 437.

Ernest Renan, membre de l'Institut : Le nom d'Abélard, I, 265.

Albert Réville : Un autel de Nehalennia trouvé près de Dombourg (Zélande), II, 18.

John Rhys : The Luxembourg Folio, I, 346, II, 119; Etymological Scraps, II, 115, 188; The loss of Indo-European P in the Celtic languages, II, 321.

Sauvé : Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne, I, 243, 400; II, 78, 218, 361.

Whitley Stokes, secretary to the Government of India for the Legislative Department : Mythological Notes, I, 256, II, 197; The manumissions in the Bodmin Gospels, I, 332; Le Catholicon de J. Lagadeuc, I, 395; The Klosterneuburg Incantation, II, 112; A middle-Irish Homily of S. Martin of Tours, II, 381; A conjectural Emendation of Pliny, II, 407; The ancient Irish Goddess of War, II, 489.

Ch. Thurot, membre de l'Institut : Un opuscule grammatical de Sedulius, I, 264.

Unger, professeur à l'Université de Gœttingue : La miniature irlandaise, son origine et son développement, I, 9.

Wattenbach, professeur à l'Université de Berlin : Un évangéliaire à miniatures d'origine irlandaise, I, 27; Un autographe de Marianus Scottus, I, 262.

SOMMAIRE DU PREMIER NUMÉRO DU TOME III.

JANVIER 1876.

I. L'orographie de la Gaule à l'époque romaine, par M. Ern. Desjardins, membre de l'Institut.

II. On the Celtic Comparisons in Bopp's Comparative Grammar, by Whitley Stokes, Esq., secretary to the Government of India.

III. Le Celtique et l'Ombrien, par M. H. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut.

IV. Le dialecte vannetais de Sarzeau, par M. Emile Ernault, professeur à l'Ecole Saint-Charles, à Saint-Brieuc.

V. Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (7e série, Les Mois) ; recueillis et traduits par M. L.-F. Sauvé.

Mélanges : Cornica, by Whitley Stokes Esq. — Corrigenda et Addenda, by John Rhys, Esq., late fellow of Merton College (Oxford).

Bibliographie : O'Curry and Sullivan : On the Manners and Customs of the Ancient Irish (W. S.). — Beauvois : La découverte de l'Amérique par les Irlandais (H. G.). — The book of Fenagh, ed. by Kelly and Hennessy (H. G.). — Transactions of the Gaelic Society of Inverness (H. G.). — Brueyre : Contes populaires de la Grande-Bretagne (H. G.). — G. Perrot : Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire (H. G.) — Le Men : Etudes archéologiques sur le Finistère (H. G.). — Bulliot et de Fontenay : L'art de l'émaillerie chez les Eduens avant l'ère chrétienne. — Kerslake : The Celt and the Teuton in Exeter; Saint-Ewen, Bristol and the Welsh Border.

Revue des périodiques.

Nécrologie : MM. Ebel, Evander W. Evans, O'Beirne Crowe.

Chronique, par M. H. Gaidoz.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Z
1007
R45
t.18

Revue critique d'histoire et de littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY